RELATIONS

DES JÉSUITES

M. A. R. A. H. Desaviers de Beaupré
Québec
1891

RELATIONS

DES JÉSUITES

CONTENANT

CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE DANS LES MISSIONS DES PÈRES
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DANS LA

NOUVELLE FRANCE

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU GOUVERNEMENT CANADIEN

VOLUME III

Embrassant les années de 1656 à 1672,
et une table analytique des matières contenues dans tout l'ouvrage

QUÉBEC
AUGUSTIN COTÉ, ÉDITEUR-IMPRIMEUR
PRÈS DE L'ARCHEVÊCHÉ
1858



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION

DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, AU PAÏS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1655 ET 1656.

ENVOYÉE

AV R. P. LOVYS CELLOT, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France. (*)

Mon R. P.,
Pax Christi.

Comme les semaines sont composées de iours, et de nuits : les saisons, de froid et de chaud, de pluyes et de beaux temps : ainsi pouuons nous dire que nostre année n'a esté qu'vn mélange de ioyes et de tristesses, de bons et de mauuais succès. De sçauoir qui des deux a emporté le dessus, i'en laisse le iugement à V. R. et à tous ceux à qui l'estat de nos missions, que ie luy enuoye, sera communiqué.

On n'auoit point veu, depuis vingt ans, les vaisseaux arriuer de si bonne heure en ce païs cy, ny en plus grand nombre. On en a veu cinq ou six tout à la fois mouiller à la rade de Kebec, et cela dés le beau commencement du mois de Iuin. Voila nostre ioye commune auec tous les habitans du païs. Mais n'ayant rencontré aucun de nos Pères dans les vaisseaux qui nous vinst secourir en la conqueste des ames, nous en auons ressenty vne tristesse toute particuliere.

Au mois de Septembre de l'année der-

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy et Gabriel Cramoisy, publiée à Paris en 1657.

niere 1655, deux de nos Peres monterent au païs des Iroquois Onontaeronons, pour donner commencement à vne nouuelle Mission parmy des peuples qui, apres nous auoir tuez, massacrez, bruslez et mangez, nous venoient rechercher. Le succés de cette entreprise nous a donné de la crainte pendant tout l'Hyuer ; mais le retour de l'vn des deux Peres au Printemps dernier, accompagné de quelques Capitaines Iroquois, a changé cette crainte en quelque asseurance, qui nous fait esperer vn bon succés de cette entreprise.

Cette esperance s'est notablement accreuë par le zele et par le courage de quatre de nos Peres et de deux de nos Freres, et de cinquante ieunes François, qui sont allez ietter les fondemens d'vne nouuelle Eglise en un lieu où le Demon et la cruauté ont regné peut-estre depuis le Deluge. Les Iroquois Onontaeronons qui nous estoient venus visiter, triomphoient d'aise, voyant que nous secondions leurs desseins. La ioye, qui paraissoit sur leur visage et dans leurs paroles, redondoit dans nos cœurs. Mais cette feste fut bien tost troublée par le massacre et par la prise de soixante et onze Hurons Chrestiens, partie enleuez, partie assommez par les Iroquois Agnieronnons, dans l'Isle d'Orleans, à deux lieuës de Kebec. Voyla vn grand mélange de bien et de mal, de ioye et de tristesse.

Sur la fin du mois d'Aoust, nous vîmes paroistre cinquante Canots et deux cens cinquante Sauuages chargez des tresors du païs, qui venoient trafiquer auec les François, et demander des Peres de nostre Compagnie pour les aller instruire dans les espaisses Forests de leur païs, éloignées cinq cens lieuës de Kebec. A la veuë d'vn si beau iour, on oublie toutes les mauuaises nuicts passées : deux de nos Peres et un de nos Freres s'embarquent auec trente François ; mais les Agnieronnons, que nous appellons les Iroquois inferieurs, qui n'ont iamais voulu de paix auec nos Alliez, couperent en un moment le fil de nos esperances, attaquant ces pauures peuples à leur retour, et tuans l'un des deux Pères qui leur alloient prescher l'Euangile dans leur païs.

Vous voyez bien que nous pouuons dire auec verité, que les iours de cette derniere année ont esté *boni et mali*, bons et mauuais, comme les iours de Iacob. Disons plustost qu'ils ont tous esté bons, puis qu'ils se sont passez en la Croix. Nous auons cette consolation, que c'est la querelle de Iesus-Christ et son Euangile qui est la cause de nos trauaux et qui nous oste la vie. Nous ne nous estonnons point à la veuë de nostre sang. Notre douleur et nostre tristesse est nostre petit nombre ; nous crions à l'aide et au secours, et nous croyons que V. R. entendra nos cris et nos voix, quoy que poussez de bien loin, et qu'elle nous enuoyera six braves Peres au prochain embarquement, gens de cœur, qui ne s'effrayent point à la veuë de mille morts qu'il faut tous les iours subir, en cherchant des Barbares dans les tanieres de leurs grands bois. Nous la prions instamment de nous accorder nostre demande, et de nous secourir de ses prieres et de celles de tous nos Peres et Freres de sa Prouince.

De V. R.

Le tres-humble et tres-obeïssant
seruiteur en Nostre Seigneur,

IEAN DE QVEN.

A Kebec, ce 7. Septembre 1656.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Pere Simon le Moyne aux Iroquois Agnieronnons.

Il auoit esté iugé necessaire, dés l'Esté de l'année derniere 1655, d'enuoyer vn Pere de nostre Compagnie dans le païs des Iroquois Agnieronnons, pour affermir la paix auec eux par ce témoignage de confiance et d'amour. Le sort

estant heureusement tombé sur le Pere Simon le Moyne, il partit pour cét effet de Montreal, le dix-septiéme iour d'Aoust, auec douze Iroquois et deux François.

C'est vn chemin de precipices, de lacs et de riuieres ; de chasse, de pesche, de fatigue et de recreation, selon les lieux où on se retrouue. Nos voyageurs tuërent bien-tost apres leur depart dix-huit Vaches sauuages, en moins d'une heure, en des Prairies que la nature seule a preparées à ces troupeaux qui sont sans maistre. Ils firent naufrage vn peu plus loin, dans un torrent impetueux qui les porta dans vne baye où ils trouuerent vn calme le plus doux du monde. La faim les accueille à quelques iournées de là, qui leur fit trouuer bon tout ce qu'ils prenoient à la chasse : tantost vn Loup ou vn Chat sauuage ; tantost vn Ours ou vn Renard ; en vn mot quelque beste que ce fust. Ils sont quelquefois obligez de se coucher, n'ayant beu que de l'eau boüillie, détrempée de terre et d'argille ; les fruits sauuages n'ont plus pour lors d'amertume, ils paroissent delicieux au goust, à qui la faim sert d'vn bon sucre.

Le Pere arriua dans le bourg d'Agniée le dix-septiéme iour de Septembre. On l'y reçoit auec des caresses extraordinaires, et on luy presente à l'abord trois colliers de pourcelaine : le premier, pour arrester le sang qui se pourroit répandre en chemin et qui luy causeroit des frayeurs, c'est à dire qu'il ne deuoit point craindre qu'on le tuast traitreusement ; le second, pour conforter son cœur et empescher qu'aucune émotion ne luy peust troubler son repos ; enfin, il falloit luy lauer les pieds d'vn baulme precieux pour adoucir les fatigues d'un si long voyage, et ce fut le troisiéme collier de pourcelaine.

Le iour suiuant, tout le peuple estant assemblé dans la place publique, le Pere exposa les presens qu'il apportoit de la part d'Onnontio, Gouuerneur du Païs. Et au lieu de commencer cette action par vn chant à leur ordinaire, il adressa sa parole à Dieu, à haute voix et dans la langue du païs, le prenant à témoin de la sincérité de son cœur, et le coniurant de prendre la vengeance de ceux qui fausseroient leur foy et qui contreuiendroient à vne parole donnée si solennellement à la veuë du Soleil et du Ciel. Ce qui agrea puissamment à ces peuples.

Vn des Capitaines Iroquois fit paroître à son tour de tres-riches presens, pour respondre à tous les articles de paix que le Pere auoit proposez. Le plus beau et le premier de ces presens estoit vne grande figure du Soleil, faite de six mille grains de pourcelaine, afin, dit-il, que les tenebres n'ayent point de part à nos conseils, et que le Soleil les éclaire, mesme dans le plus profond de la nuit.

Ces Nations ne sont composées que de fourbes, et toutefois il faut se confier à leur inconstance et s'abandonner à leur cruauté. Le Pere Isaac Iogues fut assommé de ces perfides, lors qu'ils luy témoignoient plus d'amour. Mais puis que Iesus-Christ a enuoyé ses Apôtres, comme des Agneaux entre des loups, pour faire d'vn loup vn Agneau, nous ne devons pas craindre d'abandonner nos vies en semblables rencontres, pour mettre la Paix et la Foy où la guerre et l'infidelité ont tousiours esté dans leur regne.

Ce Conseil s'estant passé dans des agrémens reciproques, le Pere prit dessein de pousser iusques à la Nouuelle Hollande, à dix ou douze lieuës de là. Vne Chrestienne Huronne, captiue des Iroquois depuis six ans, l'attendoit en chemin auec vne sainte impatience, et le receut auec ioye, luy apportant vne petite innocente à baptizer, que Dieu luy auoit donnée dans sa captiuité et qu'elle nourrissoit pour le ciel. C'est vne consolation bien sensible de recueillir ces fruits du Sang de Iesus-Christ, dans vn païs barbare, au milieu de l'infidelité. Le compliment que luy fit vne bonne femme, ne sent rien de la barbarie. Ta venuë, luy dit-elle, nous réjoüit iusques au fond de l'ame ; nos plus petits enfans en sont si aises, qu'ils en vont croistre à veuë d'œil, et ceux mesme qui ne sont pas encore nez, sautent de réjoüissance dans le ventre de

leurs meres, et ils veulent en sortir au plus tost pour auoir le bien de te voir.

Le Pere fut receu auec de grands témoignages d'affection de la part des Hollandois, où nouuellement il estoit arriué vn grand malheur. Quelques Sauuages voisins de Manathe, qui est la place principale de la Nouuelle Hollande, ayant pris querelle auec vn Hollandois, et en estant venus aux mains, ils furent assez mal traitez, deux ou trois de leurs gens y estans demeurez sur la place. Pour se venger de cette iniure, ces Sauuages se r'allierent enuiron deux cens, et mirent le feu à vne vingtaine de Métairies écartées ça et là, massacrant ceux qui faisoient quelque resistance, et menant les autres captifs, hommes, femmes et enfans, iusques au nombre d'enuiron cent cinquante. Nous ne sçauons pas quelle suite aura eu cette affaire.

Au retour de ce voyage de la Nouuelle Hollande, le Pere se vit en grand danger d'estre la victime d'vn demon d'enfer, ou d'vn homme qui contrefaisoit le Demoniacle, courant comme vn enragé par les cabanes et chantant d'vn ton animé de fureur, qu'il vouloit tuer Ondesonk (c'estoit le nom du Pere). Il rompt, il brise tout, et approchant du Pere, la hache en main, l'ayant haussée pour ramener son coup, comme voulant luy fendre la teste, il est arresté au moment de cet attentat. Il continuë toutefois sa fureur et son chant funeste iusques à ce qu'vne femme Iroquoise lui dist : Tuë mon chien, et qu'il soit la victime en la place d'Ondesonk, car il est trop de nos amys. A ce mot, il s'appaise, il fend la teste de cét animal d'vn coup de hache, et le porte par tout comme en triomphe.

Le lendemain matin, les parens de ce furieux apporterent vn present de pourcelaine au Pere, pour essuyer, luy disoient-ils, la poussiere de la nuit ; car c'estoit dans l'horreur des tenebres que cecy estoit arriué.

Il faut parmy ces peuples estre tousjours en crainte, sans craindre toutefois, puis qu'vn cheueu ne tombera pas de nos testes sans la permission de celuy qui nous conserue entre ses bras et qui a le soin de nos vies, d'autant plus que nous les abandonnons pour les interests de sa gloire.

Vn Chrestien Huron, captif des Iroquois depuis vn an, n'en fut pas quitte de la seule peur. On luy fendit la teste, sans autre forme de procez, sous vn simple soupçon qu'il auoit declaré au Pere quelques desseins qu'ils vouloient luy tenir cachez.

Cela n'empescha pas le retour du Pere et des deux François ses compagnons, à qui trois Iroquois se ioignirent pour leur seruir d'escorte et de guides. L'Hyuer estant trop auancé, il y eut beaucoup à souffrir, principalement depuis le rencontre qu'ils firent de quelques Iroquois Agnieronnons, qui auoient esté poursuiuis par vne bande d'Algonquins qui auoient pris trois de leurs compagnons captifs. Cette crainte des Algonquins, dont ils redoutoient le rencontre, obligea nos voyageurs à quitter leurs canots et quasi tout leur equipage, pour se ietter dans vne sapiniere perduë, où il n'y auoit ny chemin, ny route, tout n'estant rien que marescages d'eaux croupissantes à demy-glacées. Par malheur, le Ciel se couurit, et le Soleil s'estant caché, qui sert de boussole et de conduite à tous ces peuples, dans les bois, ils s'égarerent entierement. La nuit les obligea de s'arrester au pied d'vn arbre, dont les racines et un peu de mousse les empescha de coucher dans l'eau : c'estoit le neufiéme iour du mois de Nouembre.

Le lendemain il faut marcher dés la pointe du iour, dans un temps pluvieux et à trauers ces marescages, dont ils ne trouuent aucune issuë, sinon bien proche de la nuit. Estans sortis de là, ce ne sont que ruisseaux et que terres mouuantes, où ils enfoncent dans la bouë iusques au genoüil. Ils se voyent enfin arrestez d'vne grande riuiere et profonde ; ils couppent incontinent cinq ou six arbres d'vne iuste grandeur, qu'ils poussent en l'eau, et les ayant liez ensemble, ils en font vn cayeux et comme un pont flottant, sur lequel ils passent cette riuiere auec de longues perches qui leur seruent de rames et d'auirons ;

tout cela, sans auoir de quoy faire vn demy-repas.

Le iour d'apres, ils ne voyent pas plus clair dans leurs égaremens, quoy que de temps en temps ils montent au haut des arbres pour reconnoistre le païs, sinon sur le soir, qu'ils arriuerent au bord d'vn ruisseau qui leur estoit connu, mais où toutefois ils ne trouuerent rien de quoy manger.

Enfin, le quatriéme iour de leur long égarement, de leurs grandes fatigues et de la cruelle faim qui les suiuoit par tout, ils arriuerent à la veuë de Montréal, de l'autre bord de la riuiere, où ayant fait du feu, et ayant tiré trois ou quatre coups de fusil pour donner aduis de leur retour, la charité de nos François fut prompte à leur porter quelque secours, et à les repasser en canot au lieu d'où ils estoient partis depuis prés de trois mois.

CHAPITRE II.

Ambassade des Iroquois Onontaeronnons, qui demandent des Peres de nostre Compagnie pour se faire Chrétiens.

Lors que le Pere Simon le Moyne fut enuoyé aux Iroquois Agnieronnons, qui sont plus voisins de Montreal et de Kebec, et qui, faisans la Paix auec nous, ont tousiours continué dans les desseins de guerre avec les Algonquins et les Hurons, en mesme temps les Iroquois Onontaeronnons, qui sont plus eloignez, vinrent en Ambassade de la part de toutes les Nations Iroquoises d'en-haut, pour l'affermissement de la Paix, non seulement auec les François, mais aussi auec les Algonquins et les Hurons.

Ils estoient dix-huit de compagnie en cette ambassade, qui passerent par Montreal et par les trois Riuieres pour venir à Kebec, et pour y trouuer Monsieur de Lauson, Gouuerneur du païs, et en suite les Sauuages Algonquins et Hurons qui y font leur demeure.

Le temps du conseil estant pris au douzieme de Septembre 1655, iour de Dimanche, à l'heure de midy, vn grand monde s'y trouua. Au milieu de cette assemblée, le principal Ambassadeur, qui portoit la parole, fit paroistre vingt-quatre colliers de pourcelaine, qui, aux yeux des Sauuages, sont les perles et les diamans de ce païs.

Les huit premiers presens s'adressoient aux Hurons et aux Algonquins, dont les principaux chefs s'estoient trouuez à l'assemblée. Chaque present a son nom different, selon les diuers effets qu'ils pretendent imprimer dans les esprits et dans les cœurs.

C'est trop pleuré, dit l'Ambassadeur aux Hurons et aux Algonquins, il est temps d'essuyer les larmes que vous versez en abondance pour la mort de ceux que la guerre vous a enleuez : voilà vn mouchoir pour cet effet. Ce fut là son premier present.

Le second fut pour essuyer le sang qui auoit rougy les montagnes, les lacs et les riuieres, et qui crioit vengeance contre ceux qui l'auoient respandu.

I'arrache de vos mains la hache, les arcs et les fleches, dit-il, faisant paroistre son troisiéme present, et pour couper le mal iusques à sa racine, i'arrache toutes les pensées de guerre de vostre cœur.

Ces peuples croyent que la tristesse et la colere, et toutes les passions violentes, chassent l'ame raisonnable du corps, n'y ayant que l'ame sensitiue, que nous auons commune auec les bestes, qui y reste durant ce temps-là. C'est pourquoy en ces rencontres ils font d'ordinaire vn present, pour remettre l'ame raisonnable dans le siege de la raison, et ce fut le quatriéme present.

Le cinquiéme estoit vn breuuage medecinal pour chasser toute l'amertume de leur cœur, et les restes du fiel et de la bile dont ils pourroient estre irritez.

Le sixiéme present, pour leur ouurir les oreilles aux paroles de la verité et aux promesses d'vne vraye paix, sçachant bien que la passion rend sourds et aueugles, ceux qui s'y laissent emporter.

Le septième present, pour donner asseurance que les quatre Nations Iroquoises d'en-haut estoient dans les sentimens de la Paix, et que leur cœur ne seroit iamais diuisé.

Il n'y a que l'Iroquois d'en-bas, Agnieronnon, qui ne peut arrester son naturel guerrier. Son esprit est tousiours en fougue, et ses mains se nourrissent de sang. Nous luy osterons la hache d'armes de la main ; nous reprimerons sa fureur, car il faut que la Paix regne par tout en ce païs. Ce fut là le huictiéme present, et la derniere des paroles adressées aux Algonquins et aux Hurons.

Les suiuantes estoient pour les François, adressées à Monsieur nostre Gouuerneur, qu'ils nomment Onnontio. Pour essuyer les larmes des François ; pour nettoyer le sang qui auoit esté respandu ; pour calmer nos esprits ; pour nous seruir de medecine, et d'un breuuage plus doux que le sucre et le miel.

Le treiziéme present fut, pour inuiter Monsieur nostre Gouuerneur à envoyer vne escoüade de François en leur païs pour ne faire qu'un peuple auec nous, et affermir vne alliance semblable à celle que nous contractasmes autresfois auec la Nation des Hurons, nous y estans habituez.

Le quatorziéme present : pour y auoir des Peres de nostre Compagnie qui enseigneroient leurs enfans, et en feroient vn peuple tout Chrestien.

En outre, ils demanderent des Soldats François, qui deffendroient leurs bourgades contre l'irruption de la Nation des Chats, auec lesquels ils sont en grande guerre. Et ce fut là leur quinziéme present.

Le seizième estoit : pour nous destiner vne place dans le centre de toutes leurs Nations, où nous esperons, si Dieu fauorise nos entreprises, d'y eriger vne nouuelle sainte Marie, semblable à celle que nous auons autrefois veuë fleurir au milieu du païs des Hurons.

Mais afin que les mesaises qui accompagnent d'ordinaire les commencemens d'vne nouuelle habitation, ne nous en détournassent point, ils nous y estendirent vne natte et des lits de campagne, sur lesquels nous peussions reposer plus doucement.

Le dix-huictiéme present estoit vn May, qu'ils éleuoient iusques aux nuës deuant cette maison nouuelle de saincte Marie. Ils vouloient dire par ce present, que le centre de la Paix et le lieu où tous les esprits deuoient se reünir, seroit en cette maison, deuant laquelle ce grand May seroit erigé si haut, que l'on pourroit le voir de tous costez, et que toutes les Nations les plus éloignées y viendroient aborder.

Le dix-neufiéme present : pour attacher le Soleil au haut du ciel, au dessus de ce May, afin qu'il y battist à plomb et qu'il n'y eust point d'ombre ; que tous les conseils et les traitez qui s'y feroient, ne fussent point dans les tenebres de la nuit, mais que tout y fust en plein iour, éclairé du Soleil, qui voit tout et qui n'a que de l'horreur pour les trahisons qui se plaisent à l'obscurité.

En suite ils allumerent vn feu pour tous ceux qui iroient en ce lieu là nous visiter.

Le vingt-vniéme present, affermissoit les bras d'Onnontio ; c'est à dire, que Monsieur nostre Gouuerneur ayant cydeuant protegé dans son sein les Algonquins et les Hurons auec autant d'amour qu'vne mere tient son enfant entre ses bras, il estendist aussi sur eux des soins et des amours de Pere. C'est toy, Onnontio, dirent-ils à Monsieur le Gouuerneur, qui a soustenu la vie à toutes les Nations qui te sont alliées et qui se sont iettées entre tes bras. Serre-les étroitement, et ne te lasse pas de les embrasser ; qu'elles viuent en ton sein, car tu es le Pere du païs.

Le vingt-deuxiéme present nous asseuroit que les quatre Nations Iroquoises d'en-haut n'estoient qu'vn cœur, et n'auoient plus qu'vne pensée dans vn desir sincere de la Paix.

Apres cela, ils demanderent des armes contre la Nation des Chats.

Enfin, le dernier des presens fut fait par vn Capitaine Huron, ancien captif des Iroquois, et maintenant Capitaine chez eux. Cet homme se leua, le Chef

de l'Ambassade ayant fini. Mes freres, dit-il aux Hurons, ie n'ay point changé d'ame pour auoir changé de païs, et mon sang n'est pas deuenu Iroquois, quoy que i'habite parmy eux. Mon cœur est tout Huron, autant que ma langue. Ie me tiendrois dans le silence, s'il y auoit quelque fourbe en cette Paix, dont on vous porte la parole. L'affaire est bonne, embrassez-la sans deffiance. Disant cela, il leur donne vn collier, comme le sceau de sa parole, pour asseurance qu'ils n'estoient pas trompez.

Il eust fallu respondre à tous ces presens par d'autres reciproques, n'estoit que nous estions dans le dessein d'enuoyer en leur pays deux de nos Peres, pour entrer plus auant dans leur cœur, et pour ne rien épargner en vne affaire de telle conséquence. Cet heureux partage tomba sur le Pere Ioseph Chaumonot et sur le Pere Claude Dablon : le premier possede la langue, le cœur et l'esprit des Sauuages ; le second est nouuellement venu de France, dans le dessein et dans les desirs de cette Mission.

Nos esprits auoient esté puissamment partagez, si nous exposerions nos Peres à cette nouuelle occasion, auant le retour du Pere Simon le Moyne qui estoit encore entre les mains des Iroquois Agnieronnons. Car, comme ces Nations sont perfides, il n'y a rien de plus conforme à leur genie, qu'ayant sur nous de si grands auantages, en des personnes qu'elles sçauent bien nous estre cheres et precieuses, elles viennent fondre sur nous, sur nos Hurons et sur nos Algonquins, lors que l'on ne seroit plus dans la crainte, et que les pensées de la Paix auroient osté à la pluspart les deffiances de la guerre. Toutefois, le sentiment de Monsieur nostre Gouuerneur fut qu'il falloit tout hazarder pour tout gagner, estant à craindre que si nous perdions cette occasion, ce ne fust vne rupture de la Paix, tesmoignant trop nos deffiances. Son conseil se trouua dans les mesmes pensées ; et nos Peres, sur lesquels deuoit tomber cét heureux sort, ne doutoient point qu'il ne fallust partir, y allant des interests de la gloire de Dieu et du salut des ames, dont les Anges nous appelloient à leur secours, et pour lesquels la charité de Iesus-Christ nous doit presser.

Enfin nos Peres et ces Ambassadeurs nous quitterent le dix-neufiéme de Septembre. Ie ne sçaurois plus fidelement exposer la suitte de leur voyage, et les fruits que Dieu en a tirés, que par le iournal que le Pere Dablon nous en a escrit.

CHAPITRE III.

Voyage du Pere Ioseph Chaumonot et du Pere Claude Dablon, à Onontagué, païs des Iroquois Superieurs.

Les Peuples nommés Agnieronnons, s'appellent les Iroquois d'enbas, ou les Iroquois Inferieurs ; et nous prenons les Onontaeronons, et autres Nations qui leur sont voisines, pour les Iroquois d'en-haut ou les Iroquois Superieurs, pource qu'ils s'auancent dauantage en montant vers la source du grand fleuue Saint Laurent, et qu'ils habitent vn païs plein de montagnes. Onontaé, ou bien, comme les autres prononcent, Onontagué, est la principale demeure des Onontaeronons, et c'est en ce lieu où s'est fait nostre voyage.

Estant donc partis de Kebec le 19. Septembre 1655. de Montreal le 7. d'Octobre, nous montasmes le saut de Saint Loüys : ce sont des courans d'eau et des brisans qui durent enuiron vne lieuë. Comme ce passage est assés rude et difficile, nous ne fismes que quatre lieuës cette premiere iournée. Le lendemain, nous allasmes trouuer, à vn quart de lieuë de nostre giste, quelques-vns de nos Sauuages qui nous auoient precedés, pour auoir le loisir, en nous attendant, de faire des Canots. Nous passasmes le reste du iour auec eux pour les attendre.

Le 9. nous trauersames le Lac nommé de Saint Loüys, qui se rencontre au beau milieu du lict du fleuue de Saint Lau-

rent. Ce grand fleuue forme des Lacs en quelques endroits, respandant ses eaux dans des lieux plus plats et plus bas, puis les resserrant dans son canal.

Le 10. qui étoit vn Dimanche, nous eusmes la consolation de dire la Sainte Messe. Comme nos guides attendoient le reste de leurs gens, nous eusmes bientost dressé vn Autel, et une Chapelle viuante, puis qu'elle étoit bâtie de feüillages. Nous fismes du vin des raisins du païs, que les Lambruches portent en assés grande abondance. Nos deuotions faites, nous nous embarquasmes, et à peine auions nous fait vne lieüe, que nous trouuâmes des chasseurs Sonontouaronnons, qui nous dirent que leur Nation deuoit enuoyer vne Ambassade aux François, sur l'Automne, ce qu'ils ont executé.

Le 12. nous passons quantité de rapides à force de rames ; et sur le soir, au lieu de nous reposer, ayant bien trauaillé dans ces courans, qui s'étendent enuiron cinq lieuës, il nous fallut faire le guet et nous tenir sur nos gardes, pour ce que nous apperceusmes des Agnieronnons, grands ennemis des Hurons, dont nostre bande étoit en partie composée.

Le 13. nous ne fismes pas grand chemin ; pour ce que nos prouisions manquant, nos chasseurs et nos pescheurs alloient chercher leur vie et la nostre dans les bois et dans les riuieres.

Le 14. la pesche ny la chasse ne nous fauorisant point, et nos viures se trouuant bien courts et nos dents allongées par la faim, nous fismes curée d'vne vache sauuage, c'est à dire d'vne espece de biche, car ces animaux ont le bois fait comme ceux des cerfs, et non comme les cornes de nos taureaux d'Europe. Cette pauure beste s'estoit noiée, et sa chair sentoit bien mal ; mais l'appetit est vn braue Cuisinier : il ne mit dans ce mets ny sel, ny poiure, ny cloux de giroffle, et cependant il nous le fit trouuer de haut goust. Disons plustost que le zele et l'ardeur qu'on a de gagner ces pauures gens à Dieu, répand vn sucre si doux sur toutes les difficultés qu'on y rencontre, qu'on trouue en verité *dulcedinem in forti*, la douceur dans l'amertume.

Le 15. Dieu nous fit passer de la disette dans l'abondance : il donna huict ours à nos chasseurs. Aussi-tost, nous vismes quasi tous nos gens deuenus bouchers et cuisiniers. On ne voioit que chair, que graisse, que peaux tout à l'entour de nous ; quatre marmittes bouilloient incessamment, et quand il en fallut venir aux cousteaux et aux dents, iamais personne ne demanda ny pain, ny vin, ny sel, ny saulce. Il est vray que la chair d'ours est fort bonne en ces rencontres sans saupiquets. La pluie suruenant là dessus, obligea nos affamés à se refaire tout le iour, sans douleur de perdre le beau temps.

Le 17. l'abondance continuë : nos gens tuent trente ours ; vn seul en tua dix pour sa part. L'vne des ceremonies du festin qui suiuit ce grand carnage, fut de boire de la graisse de ces ours, apres le repas, comme on boit de l'hypocras en France ; et ensuitte ils se frotterent tous, depuis les pieds iusques à la teste, auec cette huile, car en verité la graisse d'ours fonduë paroist de l'huile.

La nuict du 18. au 19. nous eusmes le diuertissement d'vn accident aggreable. Vn de nos Sauuages s'éueille à minuict tout hors d'haleine, palpitant, criant, se tourmentant comme vn insensé. Nous crûmes d'abord qu'il étoit tombé du haut mal, tant il auoit de conuulsions violentes. On court à luy, on l'encourage, mais il redouble ses cris et sa furie, ce qui iettoit déja la crainte dans les esprits, en sorte que l'on cacha les armes, de peur qu'il ne s'en saisist. Pendant que les vns preparent vn breuuage pour le guerir, les autres l'arrestent le mieux qu'ils peuuent ; mais il s'échappe de leurs mains et se va ietter dans la riuiere, où il se démenoit étrangement ; on court apres luy, on le retire, et on luy prepare du feu. Il dit qu'il a grand froid ; mais pour se chauffer, il se retire du feu et se va placer aupres d'vn arbre ; on luy presente la medecine preparée, il ne la iuge pas propre à son mal. Qu'on la donne à cet enfant, dit il, monstrant la peau d'un ours remplie de

paille. Il fallut luy obeïr, et la verser dans la gueule de cet animal. Iusques alors tout le monde étoit dans l'apprehension ; enfin, après auoir esté bien interrogé quel étoit son mal, il dit qu'il auoit songé qu'vn certain animal, dont le propre est de se plonger dans l'eau, l'auoit éueillé et s'étoit mis dans son estomach ; que pour le combattre, il s'étoit allé ietter dans la riuiere, qu'il en vouloit estre victorieux. Pour lors, toute la crainte se changea en risée. Il falloit pourtant guerir l'imagination blessée de cet homme : c'est pourquoy ils font tous semblant d'estre insensés comme luy et d'auoir à combattre des animaux qui se plongent en l'eau. Là dessus ils se disposent à faire suerie, pour l'obliger à la faire auec eux; comme il crioit et chantoit à gorge deployée dans le petit tabernacle où ils font cette suerie, imitant le cry de l'animal qu'il combattoit, ils se mirent aussi tous tant qu'ils étoient à crier et à chanter selon les cris des animaux à qui ils croyoient auoir affaire, frappant tous ce miserable à la cadence de leur chant. Quelle confusion d'une vingtaine de voix contrefaisant les canards, les sarcelles et les grenouilles ! et quel spectacle de voir des gens qui font des fous pour guerir vn fol ! Et apres tout, ils reüssirent ; car nostre homme ayant bien sué et s'étant bien lassé, se coucha sur sa natte et dormit aussi paisiblement que si rien ne fust arriué. Son mal, venu par un songe, s'en alla en dormant comme un songe. Qui conuerse auec les Sauuages païens, est en danger de perdre la vie par vn songe.

Le 19. nous n'auançons que de 3 petites lieuës.

Le 20. nous passons le saut du Lac, apres auoir traisné nos canots par quatre ou cinq rapides pendant vne demy-lieuë. La rapidité y est grande, et les boüillons fort éleués.

Le 24. nous arriuons de bonne heure au Lac Ontario. On tua, sur le soir, cinq cerfs dans l'entrée du Lac. Il n'en falloit pas dauantage pour arrester nostre équipage. Nous considerons à loisir la beauté de ce Lac, qui est à my chemin de Montreal et d'Onontagué. C'est neantmoins la moitié la plus difficile, sans comparaison. Il faut passer vn rapide furieux, qui fait comme l'embouchéure du Lac ; en suitte on entre dans vne belle plaine d'eau, semée de diuerses Isles distantes, l'une de l'autre, d'vn petit quart de lieuë. C'est chose agreable de voir les trouppeaux de vaches ou de cerfs nager d'isles en isles. Nos chasseurs leur couppent le chemin, lors qu'ils retournent en terre ferme, et en bordent tout le riuage, les conduisant à la mort, au lieu qui leur plaist.

Le 25. nous auançons 8 lieuës dans l'entrée du Lac, large de trois petits quarts de lieuës.

Le 26. nous y entrons tout de bon, faisant sept à huict lieuës. Ie n'ay rien veu de si beau, ny de si affreux. Ce ne sont qu'isles, que gros rochers grands comme des villes, tous couuerts de cedres et de sapins ; le Lac mesme est bordé de grosses roches escarpées, qui font peur à voir, cachées de cedres pour la plus part. Etant sur le soir, du côté du Nord, nous passons à celuy du Sud.

Le 27. nous auançons 12 bonnes lieuës, par vne infinité d'Isles, grandes et petites. Apres quoy, on ne découure que de l'eau de tous côtés. Le soir nous faisons rencontre d'vne bande de chasseurs Sonontouaronons, qui ont passion de nous voir ; et pour le faire plus à leur aise, ils nous inuiterent à vn festin composé de bled-d'inde et de febues cuites dans la belle eau toute claire. Ce mets, assaisonné d'vn petit filet du veritable amour, a ses delices.

Le 29. nous arriuasmes sur les 9 heures du matin à Otihatangué. On nous presente la chaudiere de la bien-venuë. Tout le monde est l'vn sur l'autre pour nous voir manger. Otihatangué est vne riuiere qui se décharge dans le Lac Ontario ; elle est estroite en son embouchеure, mais bien large dans son lict ordinaire. Elle est riche en prairies, qu'elle fertilise et qu'elle partage en quantité d'isles hautes et basses, toutes propres à semer du bled. La fecondité de cette riuiere est telle, qu'en tout temps elle porte diuerses sortes de poissons. Au

printemps, si-tost que les neiges sont fonduës, elle est pleine de poissons dorés, les carpes les suiuent, l'achigen vient apres ; c'est vn poisson plat et long d'vn demy pied, d'vn goust tres excellent ; apres luy viennent les barbuës. Et à la fin de May, quand les fraises sont meures, on y tuë l'esturgeon à coups de hache. Tout le reste de l'année iusques en hyuer, le saumon fournit de quoy viure au Bourg d'Onontaé. Nous couchasmes hier sur les riues d'un Lac où, fendant la glace sur la fin de l'hyuer, on pesche ou plustost on puise du poisson à seaux. C'est icy le premier giste que nous ayons fait dans le païs des Onontaheronons. Nous y auons esté receus auec de grands témoignages d'amitié. Vne vingtaine de Hurons qui étoient icy à la pesche, firent paroistre le contentement qu'ils auoient de voir le Pere Chaumonot. Les vns se iettent à son col, les autres l'inuitent au festin, d'autres lui enuoyent des presens. Il faut, dit l'vn d'eux, que la Priere se fasse en public, la cabane est trop petite, et ce n'est pas chose dont il se faille cacher. En effet, les infidelles qui étoient presens, ne s'en formaliserent pas. Le Pere entend les Confessions, instruit ces pauures gens qui n'auoient pas oüi parler de Dieu depuis leur captiuité. Les Hurons du Village de Contareia, qui n'auoient iamais esté instruits, pour ce qu'ils auoient de grandes auersions de la Foy, ont déjà commencé à se rendre, prestant l'oreille auec attention aux discours du Pere : tant il est vray que *afflictio dat intellectum.*

Le Pere rencontra icy Otohenha, l'hoste du feu Pere Garnier et du Pere Garreau, dans la nation du Petun. Il fut si saisi de ioye à la veuë du Pere, qu'il ne peut parler d'abord, et fut obligé de differer à vn autre temps à luy raconter toutes ses auentures, qui sont que, comme il estoit en chemin, luy, toute sa famille, et la fille du bon René nommée Ondoaskoua, menant vn canot chargé de pelleteries et portant des presens de la part de deux Capitaines de son païs, qui demandoient place pour demeurer à Kebec, il fut malheureusement rencontré par les Onontaheronons, toute sa famille fut prise et dispersée en diuerses cabanes, dont vne femme ayant esté aduertie sous-main, que les parens de celuy, pour qui elle auoit esté donnée, vouloient la brusler, s'enfuit dans les bois auec son enfant, apres que René l'eust baptizé.

Ce n'est pas chose moins funeste, ce qu'il raconta de la mort de cette fameuse Marthe Gahatio ; sa sainteté est assez connuë. Dieu a voulu l'éprouuer bien rudement. Il dit donc que l'an passé, estant allé en guerre contre la nation du Chat auec les Onontaheronons, et pris et saccagé vne Bourgade, il trouua parmy les morts le bon René Sondiouanen, et sa fille parmy les captifs, auec cette Marthe dont nous parlons. Ce fut à s'entr'encourager à garder à Dieu leur promesse et à mourir dans la profession de la Foy. La pauure Marthe, qui ne pouuoit pas si bien suiure le victorieux, à cause d'vn genoüil enflé, et d'vn petit enfant qu'elle auoit bien de la peine à porter, fut cruellement bruslée en chemin. Deux de ses enfans se sont bien échappés de la main des Onontaheronons ; mais on n'en a eu aucune nouvelle. C'est vne pitié d'entendre ces pauvres gens touchant leur seruitude : plusieurs d'entre eux ont esté tués par ceux mesmes qui leur auoient donné la vie. Il ne faut qu'vne petite desobeïssance, ou vne maladie, pour leur faire décharger vn coup de hache sur la teste.

Le 30. nous quittasmes l'eau pour nous disposer à aller par terre à Onontagué. L'apres-midy parurent 60 Guerriers Oueoutchoueronons qui s'en alloient au de là du saut contre les Peuples qu'on appelle les Nez percés. Atondatochan les conduisoit : c'est celuy qui fut à Montreal en la seconde Ambassade qu'y enuoia le bourg d'Oneout ; c'est vn homme bien fait et éloquent. Il nous pria de rester icy encor vn iour afin d'apprendre ce qui nous amenoit.

Le 31. ces Guerriers s'assemblent tous, et apres les ceremonies ordinaires en tel rencontre, le Pere Chaumonot s'adressant à Atondatochan, lui dit en

premier lieu, qu'il se rejoüissoit et remercioit Dieu de voir ce grand homme, dont la voix auoit retenti si haut à Montréal, qu'elle s'y faisoit encore entendre tant elle estoit forte ; en second lieu, que le sujet qui l'amenoit en ce païs là, c'étoit pour faire executer sa parole donnée, pour ne parler plus qu'vn mesme langage, n'auoir plus qu'vn mesme Soleil et vn mesme cœur, estre freres désormais. A ces deux articles, se firent les acclamations ordinaires, et tous firent paroistre par leur contenance la ioye qu'ils auoient de ce discours ; et par ce que le bruit auoit couru icy, qu'on auoit conclud la paix entre les François et les Annieronons, sans y comprendre les Algonquins et les Hurons, le Pere adiouta en troisiéme lieu, qu'il venoit pour faire et conclure vne bonne paix vniuerselle. Et en quatriéme lieu, il fit vn présent de 1500 grains de porceline, pour les inuiter à bien traitter les deux François qui estoient parmy ceux qu'ils alloient combattre ; et qu'au reste, il prioit celuy qui a tout fait, d'auoir soin de son entreprise. Nous auions resolu de luy faire vn present considerable pour arrester ses soldats ; mais nous apprismes sous main, qu'asseurément nous eussions esté refusez, pour ce qu'ils étoient viuement piqués de la mort de quelques-vns des leurs, qu'ils vouloient venger à quelque prix que ce fust. Apres que le Pere eut parlé l'espace d'vne demy-heure, le Chef commença la chanson de réponse, et tous s'accordans merueilleusement bien, se mirent à chanter d'vne façon semblable en quelque façon à nostre plain-chant. La premiere chanson disoit qu'il emploieroit tout le reste du iour pour remercier le Pere d'vne si bonne parolle qu'il leur auoit portée ; la seconde fut pour le congratuler de son voyage et de son arriuée ; on chanta la troisiéme fois pour allumer vn feu au Pere, afin qu'il en prist possession ; le quatriéme chant nous faisoit tous parens et tous freres ; le cinquiéme iettoit la hache dans le fond des abismes, pour faire regner la paix dans toutes ces contrées ; la sixiéme chanson étoit, pour rendre le François maistre de la riuiere de Ontiahantagué. C'est icy où ce Capitaine inuita les saumons, les barbuës, et les autres poissons à se ietter dans nos rets, et à ne remplir cette riuiere que pour nostre seruice. Il leur disoit qu'ils seroient bienheureux de finir si honorablement leur vie. Il nomma tous les poissons de cette riuiere iusques aux plus petits, les apostrophant tous auec son trait d'esprit. Il adiouta mille autres choses, qui firent rire tous les assistans. La septiéme chanson nous fut encor plus agreable. C'estoit pour ouurir leurs cœurs et nous faire lire le contentement de nostre arriuée, et à la fin de leurs chansons ils nous firent vn present de deux mille grains de porcelaine. Là-dessus le Pere, éleuant sa voix, luy dit que la bonté de ses parolles alloit touiours croissant, que iusques à present elle auoit retenti par tous les confins du Lac d'Ontario ; mais que doresnavant, elle alloit voler au delà du plus grand de tous les Lacs, et qu'elle s'entendroit comme vn tonnerre par toute la France. Cela plut extremement à ce Capitaine et à tous ses gens, qui en suitte nous inuiterent au festin, qui acheua la feste.

Le 1er jour de Nouembre, nous partons par terre pour Onontagué : nous rencontrasmes vne bonne Huronne nommée Therese Oïonhaton. Cette pauure femme ayant appris l'arriuée du Pere, vint de trois lieuës où elle demeuroit pour l'attendre au passage. Sa ioye fut grande, de ce qu'elle voyoit encor, vne fois deuant que de mourir, les Robbes noires. Le Pere luy demanda si le petit enfant qu'elle tenoit entre ses bras étoit baptizé, et par qui ? Elle répond qu'elle mesme l'a baptizé par ces paroles : Iesus, aye pitié de mon enfant ; ie te baptize, mon enfant, afin que tu sois bienheureux au Ciel. Le Pere l'instruit là dessus, la confesse et la console. Nous passons la nuict sur le bord d'vn ruisseau, apres auoir fait cinq bonnes lieuës. Nous en delogeons dés la pointe du iour, le 2. de Nouembre ; et apres auoir fait six à sept lieuës, nous logeons à la même enseigne, où nous auons tousiours logé, sçauoir est à la belle Etoille. Le 3. nous

la quittons deuant le Soleil. Le Pere fait rencontre en chemin de la sœur de cette Therese dont nous venons de parler, qui luy raconta ses infortunes les larmes aux yeux. I'auois, disoit-elle, deux enfans dans ma captiuité, mais hélas ! ils ont esté massacrés par ceux à qui ils auoient esté donnés. Et ie suis tous les iours dans l'apprehension d'vn semblable malheur. I'ay à toute heure la mort deuant les yeux. Il fallut la consoler et puis la confesser, et la quitter promptement pour suiure nos guides, qui nous conduisoient ce iour là à Tethiroguen : c'est vne riuiere qui sort du Lac appellé Goienho. Oneïout, Bourgade de l'vne des Nations des Iroquois Superieurs, est au dessus de ce Lac qui, se retrecissant, fait la riuiere Tethiroguen, et en suitte vn saut ou vne cascade d'vne pique de haut appellée Ahaoueté. Aussi-tost que nous fusmes arriués à cette riuiere, les plus remarquables d'entre vn bon nombre de pêcheurs, que nous y rencontrasmes, nous vindrent faire compliment, et puis nous conduisirent dans les plus belles cabanes. Le 4. Nouembre, nous fismes enuiron six lieuës tousiours à pied, et embarrassés de nostre petit bagage, nous passames la nuict dans vne campagne, à 4 lieuës d'Onontagué.

CHAPITRE IV.

Arriuée des Peres à Onontagué.

Le 5. iour de Nouembre de l'an 1655, comme nous continuions nostre chemin, vn Capitaine d'importance, appellé Gonaterezon, fit vne bonne lieuë pour venir au deuant de nous. Il nous fait faire halte, nous complimente agreablement sur nostre arriuée, se met à la teste de nostre Escouade et nous mene grauement iusques à vn quart de lieuë d'Onontagué, où les Anciens du païs nous attendoient. Aiant pris place aupres d'eux, ils nous presenterent les meilleurs mets qu'ils eussent, sur tout des Citroüilles cuites sous la braise. Pendant que nous mangeons, vn Ancien Capitaine nommé Okonchiarennen, se leue, fait faire silence, et nous harangue, vn grand quart-d'heure, disant entre autres choses, que nous estions les tres-bien venus, fort souhaités et attendus depuis long-temps : que puisque la ieunesse, qui ne respire que la guerre, auoit elle mesme demandé et procuré la paix, c'estoit à eux, qui étoient les Anciens, à ne manier plus les armes, à la ratifier et à l'embrasser de tout leur cœur, comme ils faisoient ; qu'il n'y auoit que l'Agnieronnon, qui vouloit obscurcir le Soleil, que nous rendions si beau par nostre approche, et qui faisoit naistre des nuages en l'air, à même temps que nous les dissipions ; mais que tous les efforts de cet enuieux tomberoient par terre, et qu'enfin ils nous possederoient ; qu'à la bonne heure donc nous prissions possession de nos terres, et que nous entrassions chez nous avec toute asseurance. Apres auoir étendu ce discours, et parlé d'vne façon qui sembloit étudiée, le Pere repliqua, que sa parolle nous étoit vn breuuage bien agreable, qui nous ostoit toute la fatigue du chemin ; qu'il venoit de la part d'Onnontio pour satisfaire à leurs poursuites, et qu'il ne doutoit point qu'ils ne dussent estre contents, quand ils apprendroient sa commission. Tout le Peuple écoutoit auec attention et auec admiration, rauy d'entendre vn François si bien parler leur langue. Ensuite nostre Introducteur se leue, donne le signal, et nous conduit au trauers d'vn grand peuple, dont les vns étoient rangés en haye pour nous voir passer au milieu d'eux, les autres couroient apres nous, les autres nous presentoient des fruits, iusqu'à ce que nous arriuassions au Bourg, dont les ruës étoient bien nettoyées, et les toits des cabannes chargez d'enfants. Enfin nous entrons dans vne grande cabanne qui nous étoit preparée, et auec nous, tout ce qu'elle pouuoit contenir de monde.

Apres nous estre vn peu reposés, on nous appelle pour vn festin d'ours, nous nous excusasmes à cause du vendredy ;

ce qui n'empescha pas que nous ne fussions traités, tout le reste du iour, en diuers endroits, en castors et en poissons.

Le soir, bien tard, les Anciens tiennent Conseil dans nostre cabanne : vn d'eux nous ayant fait ciuilité de la part de toute la nation, nous fit deux presents : vn de 500 grains de pourcelaine, pour nous essuier les yeux, qui étoient trempés des larmes répandues pour les meurtres arriués chez nous cette année, et comme la douleur fait perdre la voix, ayant bien reconnu, disoit-il, à nostre arriuée, qu'elle étoit foible, il adiousta vn second present de 500 grains, pour fortifier nostre estomach et netoyer les flegmes de nostre gorge, afin de nous rendre la voix bien claire, bien libre et bien forte. Le Pere les remercia de leur bonne volonté, et leur dit qu'Onnontio et Achiendasé, ce sont les noms de Monsieur le Gouuerneur et du Pere Superieur de nos Missions, auoient les yeux tournés du costé d'Onontagué pour voir de Kebec l'état où nous estions, et qu'il leur faisoit vn present de 2000 grains, pour leur faire ouurir la porte de la cabanne où ils nous auoient logés, afin que tous les François pussent voir le bon traitement que nous y receuions, les belles nattes sur lesquelles nous étions, et le bon visage qu'ils nous faisoient. Ils furent ravis de ce compliment.

Le lendemain 6. de Nouembre, on nous invite dès le point du iour pour aller à diuers festins, qui durerent tout le matin. Ce qui n'empescha pas le Pere d'aller voir des malades, qui promirent de se faire instruire, s'ils retournoient en santé.

Le 7. Iour de Dimanche, se tint vn Conseil secret de 15 Capitaines, où il fut appellé apres auoir fait prier Dieu à vne 20. de personnes qui se presenterent. On dit donc au Pere, dans cette assemblée : 1° que Agochiendagueté, qui est comme le Roy du païs, et Onnontio, auoient la voix égallement forte et constante, et que rien ne pourroit rompre vn si beau lien, qui les tenoit si estroitement vnis par ensemble ; 2° qu'ils donneroient de leur plus leste ieunesse pour remener les Ambassadeurs Hurons qui étoient venus traiter de Paix auec nous ; en troisiéme lieu, ils prierent qu'on fit sçauoir à Onnontio que, quoy que quelqu'vn de leurs gens receust quelque mauuais traitement, ou mesme fust tué par les Annieronnons, cela n'empescheroit pas pourtant l'alliance qu'ils desiroient ; qu'il en seroit de mesme du costé d'Onnontio, s'il arriuoit du malheur à quelques François du mesme costé ; en quatriéme lieu, ayant appris que la chose la plus agreable qu'ils pouuoient faire à Onnontio, estoit de luy faire sçauoir dés cet Automne qu'ils auoient erigé vne Chapelle pour les Croyants, que pour luy complaire, ils y pouruoiroient au plustost. A cet Article, le Pere ayant pris la parole, leur dit qu'ils auoient trouué le secret d'enleuer le cœur de Monsieur le Gouuerneur, et de le gagner tout à fait. Tous firent vn cri d'approbation, par lequel finit le Conseil.

Sur le soir, parlant familierement au Pere, ils le prierent de les entretenir vn peu de la France. Le Pere trouuant vne si belle occasion de commencer son coup, leur represente comme la France auoit autresfois esté dans le mesme abus dans lequel ils sont ; mais que Dieu nous auoit ouuert les yeux par le moyen de son Fils ; sur quoy expliquant le grand mystere de l'Incarnation, refuta toutes les calomnies qui auoient couru dans leur païs contre la Foy. Il fit cela si bien et si agreablement que, pendant l'espace d'vne bonne heure et demie qu'il parla, ils ne firent paroistre aucun signe d'ennuy. L'issuë du conseil fut vn festin, et vne excuse de ce que les traitements d'Onontagué n'estoient pas si bons que ceux qu'on fait à Kebec à leurs Ambassadeurs. La iournée se termina par vn grand concours, tant de ceux qui venoient pour prier Dieu, que des autres que la curiosité attiroit.

CHAPITRE V.

Les Peres traitent auec ces peuples.

Tout le premier iour se passe partie en festins, partie à traiter de la paix pour les Algonquins ; et comme cette affaire estoit la plus épineuse, elle demandoit de plus grandes deliberations. C'est pourquoy le Pere fit aduertir les Anciens qu'il auoit quelque chose à leur communiquer en particulier. Estans assemblez, il leur dit : 1° que l'affaire des Hurons estant toute concluë, il n'en parloit point dauantage, mais qu'il asseuroit que les Algonquins viendroient en Ambassade le Printemps prochain, s'ils voyoient les esprits disposez à la paix ; 2° que quand les Hurons auroient estably leur Bourgade prés de nous, les Algonquins estoient pour nous y venir aussi voir ; en troisiéme lieu, que pour auoir vne entiere asseurance du desir qu'auoient les Onnontaeronnons de faire la paix, les Algonquins esperoient reuoir quelques-vns de leurs neveux captifs, puis qu'eux-mesmes auoient si liberalement relasché leurs prisonniers à la requeste du Gouuerneur de Montreal, et les auoient renuoyez auec des presens, à quoy neantmoins on n'auoit pas satisfait ; en quatriéme lieu, qu'ils deuoient cesser de leuer la hache contre la Nation des Nez percez, s'ils vouloient que la paix fust vniuerselle. La response fut, qu'on delibereroit sur ces quatre Articles.

Le soir du mesme iour, vne trentaine d'Anciens s'estans assemblez chez nous, inuiterent le Pere, comme pour le diuertir, à leur raconter quelque belle chose. Le Pere les entretint pendant vne grosse heure sur la Conuersion de S. Paul, dont ils furent si rauis, qu'ils le prierent de continuer, et sur tout de leur dire quelque chose du commencement du monde. Il le fit, et prescha en outre sur les principaux mysteres de nostre Religion, auec tel succez, qu'à la fin vn d'eux se mit à prier publiquement celuy qui a tout fait, et deux autres demanderent ce qu'il falloit faire pour estre du nombre des croyans.

Le 9. le Pere, confessant vn Sauuage dans vne cabanne, aperceut vis à vis de luy vn enfant de quatre ans bien malade ; il le voit, luy fait prendre quelques remedes, et le baptise, cueillant ce premier fruit que Dieu luy mit entre les mains. L'apres-midy, deux Deputez arriuerent de la part des Iroquois du Bourg d'Oneïout, pour avoir liberté d'assister au Conseil. Ils firent le soir grande assemblée chez nous, et apres vn long discours, vn d'eux s'adressant au Pere, luy fit present d'vn collier de mille grains, pour nous faire part de la ioye qu'ils auoient de nostre arriuée. La response fut, que puis qu'Onnontio et Agochiendaguesé n'estoient plus qu'vn, il falloit que les Onneioutchoueronons fussent enfans du premier, comme ils l'estoient du second. On fit donc vn present pour les adopter ; ce qui leur agrea plus qu'on ne peut dire.

L'onzieme, pendant que le Pere trauailloit à releuer les anciens fondements de l'Eglise Huronne, on fut visiter la Fontaine salée, qui n'est qu'à quatre lieuës d'icy, proche du Lac appellé Gannentaa ; lieu choisi pour l'habitation Françoise, parce qu'il est le centre des quatre Nations Iroquoises, que l'on peut de là visiter en canot sur des Riuieres et sur des Lacs qui en font le commerce libre et fort facile. La pesche et la chasse rendent cet endroit considerable : car outre le poisson, qui s'y prend en diuers temps de l'année, l'anguille y est si abondante l'Esté, que tel en prend au harpon iusques à mille en vne nuict ; et pour le gibier, qui n'y manque pas l'Hyuer, les tourtres de tout le Païs s'y ramassent sur le Printemps en si grand nombre, qu'on les prend auec des rets. La fontaine dont on fait de tres-bon sel, couppe vne belle Prairie, enuironnée de bois de haute fustaye. A 80 ou 100 pas de cette source salée, il s'en voit vne autre d'eau douce ; et ces deux contraires prennent naissance du sein d'vne mesme colline.

Le 12. fut amené vn captif pris sur la Nation de Chat, qui va estre l'objet

de la rage de ces peuples, qui ne se donnent plus de quartier l'vn à l'autre : c'est vn ieune enfant de neuf à dix ans qui doit estre bruslé dans peu, et c'est ce qui fit prendre resolution au Pere, de tascher à tirer des feux d'enfer l'ame de celuy dont il ne pouuoit pas sauuer le corps ; mais comme la haine de ces barbares va iusqu'à tel excez, qu'ils ne veulent pas mesme que leurs ennemis soient heureux en l'autre monde, il fallut vser d'adresse pour instruire et baptiser en cachette ce pauure malheureux. Le Pere l'ayant donc veu, et luy ayant parlé, fit semblant d'auoir soif : on luy donna de l'eau. Il en boit, et en fait tout exprés couler quelques gouttes dans son mouchoir ; il n'en falloit qu'vne pour luy ouurir la porte du Ciel. Il le baptisa deuant que d'estre bruslé. Il ne fut que deux heures dans les tourmens, parce qu'il estoit ieune ; mais il fit paroistre vne telle constance, qu'il ne ietta ny larmes, ny cris, se voyant au milieu des flammes.

Le 14. qui estoit vn Dimanche, ne pût mieux commencer que par le Saint Sacrifice de la Messe, que nous celebrâmes sur vn petit Autel, dans un Oratoire pratiqué en la cabane de Teotonharason ; c'est vne des femmes qui estoient descendües à Kebec auec les Ambassadeurs. Elle est icy considerée pour sa noblesse et pour ses biens, mais notamment pource qu'elle s'est hautement declarée pour la Foy, en faisant Profession publique, instruisant tous ceux qui luy appartiennent, ayant déja pressé et souuent demandé le Baptesme pour soy, pour sa mere et pour sa fille, apres leur auoir expliqué elle-mesme les mysteres de nostre Religion et appris les Prieres.

Sur les 10 heures du mesme iour, destiné pour faire les presents, toutes choses estant preparées, aprés auoir publiquement, et à genoux, recité les Prieres, auec vn grand silence de toute l'assemblée, nouuelles arriuerent que les Deputez d'Oiogoïen entroient dans le Bourg. Il fallut briser là, et se disposer à les receuoir sortablement à leur qualité. Le Pere leur fit deux presents de compliment ; ils répondent par deux autres, et en adioustent vn troisiéme, pour le prier de differer au lendemain la ceremonie, à cause que le iour estoit bien auancé ; ce qui fut accordé.

CHAPITRE VI.

Les Peres font leurs presents.

Le Lundy 15. de Nouembre, sur les neuf à dix heures du matin, apres auoir mis secrettement en Paradis vn petit moribond par les eaux du Baptesme, tous les Anciens s'estans assemblez auec le peuple, dans vne place publique, comme nous l'auions demandé, pour contenter la curiosité de tout le monde, nous commençons par les Prieres publiques, comme le iour precedent, puis le Pere adopta ceux d'Oiogoën pour enfans. Apres quoy, il estala vn grand collier de pourcelaine, pour dire que sa bouche estoit celle d'Onnontio, et que les paroles qu'il alloit prononcer, estoient les paroles des François, Hurons et Algonquins, qui parloient tous par sa langue.

Le premier present appaisoit les cris que le Pere entendoit par tout, et essuyoit les larmes qu'il voyait couler sur leur visage ; mais parce que ce n'étoit rien de les essuyer, et qu'il ne pouuoit pas tarir ce fleuue tandis que la source dureroit, il fit le second present pour leur remettre l'esprit, d'où venoient toutes ces douleurs : et parce que le siege de l'esprit est dans la teste, il leur fit vne couronne du collier qu'il leur presentoit, et leur appliqua sur la teste l'un aprés l'autre. Ils furent d'abord surpris de cette nouveauté, à laquelle ils se plûrent, quand ils virent que le Pere tenoit en main vne petite chaudiere, pleine d'vn excellent breuuage, et que pour troisiéme present il leur en fit boire à tous, afin d'extirper la douleur et appliquer le remede iusqu'au fond du cœur et des entrailles ; ce qui fut accompagné d'vn beau collier. Et

pour essuier le sang et semer la ioye par tout, et ne laisser aucun vestige de tristesse en quelque endroit que ce fust, le Pere fit quatre presents aux quatre Nations Iroquoises : c'estoient quatre peaux de Castor, vne pour chaque Nation.

Le 9me present les toucha encor beaucoup. Le Pere fit paroistre vn petit arbre, dont les branches d'enhaut portoient les noms de leurs Capitaines defunts, et ces branches estoient coupées, pour signifier leur mort ; mais l'arbre auoit quantité d'autres branches fortes et bien vertes, qui representoient leurs enfants, par le moyen desquels on faisoit reuiure ces Heros decedez, en la personne de leurs neveux. Ils regardoient bien plus attentiuement ce bois que la pourcelaine qui estoit iointe à ce present.

Les deux suiuants estoient pour les asseurer que Annenraj et Tehaïonhacoua, deux fameux Capitaines tuez à la guerre, dont le premier auait iuré serment de fidelité entre les mains du Gouuerneur de Montreal, et le second estoit mort inuoquant le Ciel ; pour les asseurer, dy-je, que ces deux braues n'étoient pas morts, et qu'ils demeuroient aussi fortement vnis avec les François, que les colliers qu'on presentoit pour eux estoient inseparablement attachez par ensemble.

Ce qui leur agrea dauantage, fut l'onziéme present : car le Pere ayant tiré son mouchoir, il leur fit paroistre dedans, d'vn costé des cendres d'vn certain Teotegouisen enterré aux Trois Riuieres, et de l'autre des cendres des François, et les meslant ensemble, leur declaroit qu'eux et les François n'estoient tous qu'vn, et auant et apres la mort. Il ioignit vn second collier à celuy qui accompagnoit ces cendres, pour faire reuiure cet homme. Les approbations furent icy fort grandes, et les esprits bien disposez pour entendre et pour voir ce qui suiuoit : c'estoit le plus beau collier de tous, que le Pere fit paroistre, en disant, que tout ce qu'il auoit fait iusqu'alors, n'estoit qu'vn lenitif et vn petit soulagement à leurs maux ; qu'il ne pouuoit pas les empescher d'estre malades ny de mourir ; qu'il auoit pourtant vn remede bien souuerain pour toutes sortes de maux ; que c'estoit proprement ce qui l'amenoit en leur païs ; et qu'ils auoient bien fait paroistre qu'ils auoient de l'esprit, en le venant chercher et demander iusqu'à Kebec ; que ce grand remede estoit la Foy, qu'il leur venoit annoncer, laquelle sans doute ils receuroient aussi fauorablement qu'ils l'auoient sagement demandée. Le Pere, pour lors, prescha proprement à l'Italienne : il auoit vn espace raisonnable pour se pourmener et pour publier auec pompe la parole de Dieu. Et il me semble qu'on peut dire apres cela, qu'elle a esté annoncée à tous les Peuples de ces païs. Quand il n'auroit pour recompense de tous ses trauaux, que la consolation d'auoir presché Iesus-Christ en vn si bel auditoire, il auroit sujet de se tenir pleinement satisfait. Quoy qu'il en soit, son Sermon fut fort bien écouté, pendant lequel, de temps en temps, se faisoient des cris d'approbation.

Il fallut adiouster vn autre present, pour purger la Foy des calomnies qu'auoient fait courir contre elle les supposts du demon. Et pour leur faire entrer dans l'esprit ce qu'il leur disoit, il leur fit paroistre vne belle feuille de papier blanc, qui leur representoit l'integrité, l'innocence et la pureté de la Foy ; et vne autre toute gastée et charbonnée, où estoient écrites les calomnies qui se debitoient contre elle. Celle-cy fut lacerée et brûlée à mesure qu'on répondoit et qu'on refutoit ces mensonges, mais auec tant de zele et d'ardeur, accompagné d'vn torrent de paroles si puissantes, que tous paroissoient estre bien viuement touchez.

Pour donner vn relief à tout cela, suiuoit le present des Meres Vrsulines de Kebec, qui s'offroient de grand cœur à receuoir chez elles les petites filles du païs, pour les éleuer dans la pieté et dans la crainte de Dieu ; et puis celles des Meres Hospitalieres, qui auoient basti tout de nouueau vn grand et splendide Hospital, pour receuoir auec soin

et guerir auec charité les malades de leur Nation qui se trouueroient à Kebec.

Par le dix-septiéme present, nous demandions qu'on nous erigeast au plustost vne Chapelle, pour y faire nos fonctions auec liberté et auec bien-seance. Et par le dix-huitiéme, qu'on pourueust à ce qui nous seroit necessaire, pendant que nous trauaillerions chez eux tout l'Hyuer.

Les quatre suiuants estoient pour les asseurer qu'au printemps prochain la ieunesse Françoise viendroit; qu'alors il faudra mettre de bonne heure le canot à l'eau pour les aller prendre; qu'étant arriuez, ils feroient vne palissade pour la defense publique. Et qu'il estoit bon dés maintenant, de faire parer la Natte pour receuoir les Algonquins et les Hurons qui suiuront les François. A cette nouuelle se fit vn cry extraordinairement haut, par lequel ils declarerent leurs sentiments.

Les deux autres presents estoient pour complaire aux Onnontagueronnons, en inuitant les deux autres Nations d'approcher leurs Bourgs, pour pouuoir mieux participer à l'aduantage du voisinage des François. Il fallut adiouster vn present pour les exhorter d'arrester la hache de l'Annieronnon, et vn autre pour r'allier leurs esprits, afin de n'en auoir plus qu'vn.

Le premier des quatre suiuants qui se faisoient pour les Algonquins, les asseuroit que ces Peuples viendroient le printemps prochain en ambassade ; le deuxiéme, que quand les François et les Hurons seroient établis, les Algonquins pourront bien les suiure ; le troisiéme, qu'ils voudroient bien reuoir quelqu'vn de leurs neveux captifs ; et le quatriéme les fit ressouuenir des presents que firent les Ondataouaouat, lors qu'ils élargirent treize prisonniers entre les mains des François de Montreal.

Nous nous trouuasmes obligez de faire encore vn present bien considerable pour vn ieune François, nommé Charles Garmant, qui est parmy les Oneioutchronnons depuis quelques années. Le Pere, s'adressant au Chef de cette Nation, luy dit qu'il auoit trop d'esprit pour ne pas voir ce qui estoit à faire sur cette matiere ; qu'il ne vouloit pas luy representer le plaisir qu'il feroit à Onnontio et à tous les François de leur rendre leur frere ; qu'il voyoit assez la ioye que receuroient ses parens de son retour, et qu'il laissoit tout cela à sa prudence.

Par le penultiéme, le Pere s'applanissoit le chemin pour marcher teste leuée par toutes les Bourgades Iroquoises, et leur donnoit la mesme liberté pour aller par tout le païs des François.

Enfin le dernier present fut vne recapitulation de tout ce qui auoit esté dit, et pour l'inculquer si fortement et si auant dans leur esprit, que iamais plus leurs oreilles ne vinssent à s'ouurir aux calomnies que les ennemis du repos public pourroient inuenter.

Le Conseil finit par les applaudissemens reïterez de part et d'autre, auec vne réponse qui disoit en deux mots, que le lendemain on répondroit plus amplement.

Il n'est pas croyable combien le discours du Pere et ses belles façons d'agir rauirent ces peuples. Quand il eust parlé iusqu'au soir, disoient quelques-vns, nos oreilles n'auroient iamais esté pleines, et nos cœurs fussent encor restez affamez de ses paroles. D'autres adioustoient que les Hollandois n'auoient ny esprit, ny langue ; qu'ils ne leur auoient iamais entendu parler du Paradis, ny de l'Enfer ; au contraire, qu'ils estoient les premiers à les porter au mal. Les autres declaroient leurs pensées d'vne autre façon, mais tous disoient vnanimement en leur langue : *Nunquam sic loquutus est homo.* Ce qui parut bien en suite ; car le premier des deputez d'Oïogoen fut dire au Pere, à l'issue du Conseil, qu'il auoit passion de le prendre pour son frere, qui est vne marque de la haute confiance parmy ces Peuples.

L'aprés-midy, le Pere s'estant écarté dans vn bois prochain, pour y faire en repos ses prieres, quatre femmes Iroquoises le furent chercher pour se faire instruire, et auant le soir il y en eut neuf qui firent le mesme, parmy lesquelles estoit la sœur du premier de tous les

Capitaines. Quoy qu'il y ait desia des hommes qui fassent profession publique de prier, ils sont pourtant plus honteux, comme ils aduoüerent le soir mesme, lorsqu'estants venus en bon nombre chez nous, et ayant entendu parler le Pere deux heures durant sans s'ennuyer, ils confesserent à la verité qu'ils croyoient dans le cœur, mais qu'ils n'osoient pas encore se declarer ; qu'au reste ce qui les portoit à croire, estoit en partie la derniere victoire qu'ils auoient remportée sur la Nation de Chat, leurs ennemis, n'estant que douze cents contre trois à quatre mille hommes ; et qu'ayants promis deuant le combat, d'embrasser la Foy s'ils retournoient victorieux, ils ne pouuoient à present s'en dedire, apres auoir si heureusement triomphé. En suite de ce discours, le Pere les fit tous prier Dieu, et vn des Deputez se fit par plusieurs fois repeter la priere, pour pouuoir l'apprendre par cœur.

CHAPITRE VII.

Réponse aux présents des Peres.

Le seiziéme iour fut encore plus heureux que les precedents, estant destiné pour receuoir réponse à nos présents, mais la plus fauorable, que les plus zelés amateurs de nostre Foy pourroient souhaiter. Dés le matin, pendant qu'vn de nous baptize vn enfant malade dans vne cabanne, l'autre, apres auoir celebré la saincte Messe en nostre petit Oratoire, y baptize deux ieunes filles, apportées pour cela par leurs parens. La premiere eut le nom de Marie Magdeleine, en consideration de Madame de la Peltrie, qui porte ce nom, et qui a fait la premiere aumosne pour cette Mission, dés auant mesme qu'elle fust commencée ; l'autre est la fille de cette Teotanharason, dont nous auons desia parlé et parlerons encor, et dont la cabanne nous sert de Chapelle. Voila proprement les deux premieres Baptizées auec quelques Ceremonies de l'Eglise. Apres cette saincte action, vers le midy, tous les notables du Bourg s'étants trouuez dans nostre Cabanne, auec les Deputez des autres Nations, et tout ce qu'elle pouuoit contenir de monde : ils commencerent leur remerciement par six airs, ou six chants, qui n'auoient rien de sauuage et qui exprimoient tres naïfuement, par la diuersité des tons, les diuerses passions qu'ils vouloient representer. Le premier chant disoit ainsi : *O la belle terre ! la belle terre ! qui doit estre habitée par les François.* Agochiendaguesé commençoit seul en la personne d'vn ancien qui tenoit sa place, mais tousiours de la mesme façon, comme si luy-mesme eust parlé, puis tous les autres repetoient, et sa note et sa lettre s'accordant merueilleusement bien.

Au second chant, le chef entonnoit ces paroles ; *Bonnes nouuelles, tres-bonnes nouuelles.* Les autres les repetoient à mesme ton. Puis le Chef reprenoit : *C'est tout de bon, mon frere, c'est tout de bon que nous parlons ensemble, c'est tout de bon que nous auons vne parole celeste.*

La troisiéme chanson auoit vn agréement par vn refrain fort melodieux, et disoit : *Mon frere, ie te saluë ; mon frere, sois le bien venu. Aï, aï, aï, hi : O la belle voix ! ô la belle voix que tu as ! aï, aï, aï, hi : O la belle voix, ô la belle voix que i'ay, aï, aï, aï, hi,* .

Le quatriéme chant auoit vn autre agréement, par la cadence que gardoient ces Musiciens, en frappant des pieds, des mains, et de leurs petunoirs contre leur natte, mais auec vn si bon accord, que ce bruit si bien reglé, mélé auec leurs voix, rendoit vne harmonie douce à entendre ; en voicy les paroles : *Mon frere, ie te saluë ; encore vn coup, ie te saluë : c'est tout de bon ; c'est sans feintise que i'accepte le Ciel que tu m'as fait voir ; ouy, ie l'agrée, ie l'accepte.*

Ils chanterent pour la cinquiéme fois, disants : *Adieu la guerre, adieu la hache ; iusqu'à present nous auons esté fous, mais desormais nous serons freres : ouy, nous serons veritablement freres.*

Le dernier chant portoit ces mots : *C'est auiourd'hüy que la grande paix se fait. Adieu la guerre, Adieu les armes :*

car l'affaire tout de son long est belle ; tu soustiens nos Cabannes, quand tu viens auec nous.

Ces chansons furent suiuies de quatre beaux presents. Par le premier, Agochiendaguesé ayant fait vn grand discours, pour témoigner le ressentiment qu'il auoit de n'estre plus qu'vn auec Onnontio, dit, que puis que les Hurons et les Algonquins estoient les enfans d'Onnontio, ils deuoient estre aussi les siens ; c'est pourquoy il les adoptoit par les deux premiers presents qu'il iettoit aux pieds du Pere.

Le troisiéme et le plus beau de tous ceux qui ont paru icy, estoit vn collier composé de sept mille grains, qui n'étoit rien pourtant en comparaison de ses paroles : C'est le present de la Foy, dit-il, c'est pour te dire que tout de bon ie suis Croyant ; c'est pour t'exhorter à ne te point lasser de nous instruire : continuë de courir par les Cabannes ; prends patience, voyant nostre peu d'esprit pour apprendre la Priere ; en vn mot, mets-nous-la bien auant dans la teste et dans le cœur. Là-dessus, voulant par vne ceremonie extraordinaire, faire éclater son ardeur, il prend le Pere par la main, le fait leuer, le mene au milieu de toute l'assistance, se iette à son col, l'embrasse, le serre, et tenant en main le beau collier, luy en fait vne ceinture, protestant à la face du Ciel et de la terre, qu'il vouloit embrasser la Foy comme il embrassoit le Pere, prenant tous les spectateurs à témoins, que cette ceinture, dont il serroit si étroitement le Pere, estoit la marque de l'vnion étroite qu'il auroit desormais auec les Croyants. Il adiouste protestations sur protestations, et serments sur serments, de la verité de sa parole.

Le Pere fait redoubler les cris d'approbation autant de fois que ce Chef promettoit vouloir croire. N'estoit-ce pas là vn spectacle capable de tirer les larmes aux plus endurcis, de voir le premier d'vne Nation infidelle faire profession publique de la Foy, et tout son Peuple luy applaudir dans cette action ? Ie prie tous ceux qui liront cecy, d'éleuer leur cœur à Dieu pour ces pauures Barbares.

Le quatriéme et dernier present estoit peu à comparaison du precedent ; aussi n'estoit-il que pour asseurer le Pere que la chaudiere de guerre contre la Nation de Chat estoit sur le feu ; qu'on iroit à cette expedition vers le Printemps, et que le lendemain on congedieroit les Ambassadeurs Hurons, leur donnant pour escorte quinze des plus apparents du Païs.

Apres que ce Capitaine eut acheué de parler, le Chef des Deputez d'Oïogoen se leue et prend la parole, faisant vn remerciement d'vne bonne demy-heure, auec grande eloquence et bien de l'esprit. Le suiet de son compliment, fut que luy et toute sa Nation, se tenoient extremement obligez à Onnontio, de ce qu'il leur auoit fait l'honneur de son adoption ; qu'ils ne derogeroient iamais à cette belle qualité, et ne degenereroient pas d'vne si illustre adoption ; qu'au reste, tout éclatante qu'elle fust, elle luy estoit honorable, puis que ny luy, ny les siens, n'auoient iamais esté adoptez que par des gens d'apparence ; mais qu'Onnontio mettoit le comble à toute la gloire qu'ils tiroient de ses autres parents et alliez. Et pour faire paroistre la ioye que receuoit le Deputé de cette gloire, il éleua vn chant aussi agreable que noueau. Tous les assistans chantoient auec luy, mais d'vn ton different et plus pesant, frappant leur natte en cadence, pendant quoy cét homme dansoit au milieu de tous, se demenant d'vne étrange façon, et n'épargnant aucune partie de son corps, de sorte qu'il faisoit des gestes des pieds, des mains, de la teste, des yeux, de la bouche, s'accordant si bien et auec son chant et auec celuy des autres, que cela paroissoit admirable. Voicy ce qu'il chantoit : *A, a, ha, Gaïanderé, gaïanderé*, c'est à dire proprement en langue Latine, *Io, io triumphe ;* et en suite, *E, e, he, Gaïanderé, gaïanderé, O, o, ho, Gaïanderé, gaïanderé.* Il expliqua ce qu'il vouloit dire par son *Gaïanderé*, qui signifie chez eux chose tres-excellente. Il dit donc que ce que nous

autres nous appellons la Foy, se deuoit nommer chez eux *Gaïanderé*, et pour mieux signifier cela, il fit le premier present de pourcelaine.

Le second estoit de la part de l'Onneioutchronnon, pour ce qu'estans eux deux freres iumeaux, il se croyoit estre obligé de faire aussi à Onnontio des remerciments de la part de son frere, qui auoit eu pareillement le bonheur de son adoption.

Par le troisiéme, il asseuroit que le present que nous auions fait le iour precedent, pour r'allier les esprits des Anniehronnons auec les quatre autres Nations, auroit son effet.

Le quatriéme nous fut bien agreable, par lequel il faisoit protestation, que non seulement le Pere, mais encore ses deux enfants, seroient tous de bons Croyants : il vouloit dire, et que l'Onnontagueronnon, qui est le pere, et Oïogoen et Onneiout, qui sont ses enfants, embrasseroient la Foy.

Par le cinquiéme, il prenoit pour ses freres, les Hurons et les Algonquins. Et par le sixiéme, il asseuroit que les trois Nations se ioindroient ensemble pour aller querir les François et les Sauuages qui voudront venir en leur Païs au Printemps prochain.

Il fallut répondre à tout cela, comme le Pere fit en deux mots, et deux presents, dont l'vn estoit pour reparer les bresches qui auoient esté faites en notre Cabanne par l'affluence du peuple qui, la remplissant tout le iour, ne se pouvoient saouler de nous voir ; l'autre, pour nettoyer la natte sur laquelle se tiendront desormais les Conseils de leur Païs auec les François et leurs Alliez.

Cette belle iournée fut terminée par l'instruction d'vne vingtaine de personnes de ce Bourg, qui se presenterent de nouueau pour prier.

Le dix-septiéme, apres que nous eûmes celebré la saincte Messe, on nous mena pour prendre les mesures d'vne Chapelle. Elle fut bastie le lendemain, et par bon presage, ce fut le iour de la Dedicace de l'Eglise saint Pierre et saint Paul. Il est vray que pour tout marbre et pour tous metaux pretieux, on n'employa que de l'écorce. Si-tost qu'elle fut construite, elle fut sanctifiée par le Baptesme de trois enfans, à qui le chemin du Ciel fut aussi bien ouuert sous ces écorces, qu'à ceux qui sont soustenus sur les fonts dont les voûtes sont d'or et d'argent.

CHAPITRE VIII.

Les premiers fruicts recueïllis en cette Mission.

Le vingt-troisiéme du mesme mois de Nouembre, le Pere parcourant les Cabannes, rencontra vne Ame, qui a bien des marques de sa predestination; c'est la sœur d'vn des principaux Capitaines d'icy ; laquelle n'eut pas plus tost entendu parler de nostre Foy, qu'elle voulut mettre toute sa famille en estat de salut, priant le Pere de baptizer sur l'heure sa petite fille, et d'aller au plustost à quelques cabannes champestres, qui sont de sa famille, pour y baptizer ses autres enfants. Le Pere promit d'executer le tout dans peu de temps.

Le vingt-quatriéme, le Pere fut fort sollicité de la mesme grace, pour la grande mere de Teotonharason ; c'est la plus aagée de tout le Païs ; les plus vieux disent, que lors qu'ils estoient enfants, celle-cy estoit desia vieille et aussi ridée qu'elle paroist, de sorte qu'elle passe de beaucoup cent ans. Dieu sans doute luy a conserué vne si longue vie pour la mettre en possession de celle qui ne finit point. Le Pere luy ayant fait voir l'Image de nostre Seigneur, elle en fut si rauie, qu'apres l'auoir bien considerée, elle dit tout bonnement à celuy que l'Image representoit : Prends courage, ne m'abandonne pas, et donne-moy ton Paradis apres ma mort ; prends courage, ne nous quittons point. Nous verrons son Baptesme dans peu de iours.

Nous ne pûsmes refuser vne charité que nous fismes le vingt-cinquième, à vne petite orpheline captiue, et morte peu apres auoir receu ce grand Bene-

fice ; c'estoit plustost pour condescendre au desir de ses parents qui, quoy qu'infidelles, demanderent instamment que nous allassions prier Dieu sur son corps. On ne croiroit pas combien de consolation ils receurent de nous voir à genoux aupres du corps mort, et d'entendre qu'estant baptizée, elle menoit vne vie bien-heureuse dans le Ciel.

Le vingt-huictiéme, premier Dimanche de l'Aduent, se fit le premier Catechisme solemnel dans vne des plus apparentes Cabannes d'Onontagué, notre Chapelle estant trop petite. On le commença par les Prieres, que l'assistance fit tout haut ; puis le Pere expliqua quelques points de nostre Creance ; en suite il fit paroistre quelques Images, pour aider à l'imagination, et faire entrer au cœur la deuotion par les yeux. Il interroge les vns et les autres sur ce qui a esté dit, et recompense ceux qui reüssissent; et pour conclure, on chante quelques motets spirituels. Vne petite poche estant iointe, et s'accordant bien auec la voix des Sauuages, laissa dans tous les esprits vn grand desir de se trouuer encor à de semblables instructions.

Nous ne pûsmes mieux celébrer la Feste de sainct François Xauier, qui a fait tant de Baptesmes, qu'en le conferant la veille à deux des plus anciens du Bourg, et le iour mesme à deux enfants, et à d'autres pendant toute l'Octaue, en baptizant iusqu'à quatre par iour; de sorte qu'il semble que ce grand Apostre veuille à présent faire en ce bout du monde, ce qu'il faisoit autrefois si abondamment en l'autre.

Le second Dimanche de l'Aduent se continua la Doctrine Chrestienne, comme le premier, auec cette difference, qu'à la fin, le Baptesme fut donné publiquement à la grand'mere de Teotonharason.

Le septiéme de Decembre, mourut la premiere Baptizée de tout le Bourg : c'estoit vne fille d'enuiron vingt ans, qui languissoit depuis long-temps d'vne fièvre ethique quand nous arriuasmes. Dieu la sceut si bien disposer par le moyen des charitez du Pere, qui luy fit prendre quelques remedes, et qui luy portoit souuent de petits rafraischissements, qu'enfin elle demanda le Baptême, du commencement dans l'esperance de sa guerison ; mais elle changea bien de pensée, quand le Pere luy porta nouuelle qu'elle deuoit se preparer pour aller au Ciel, elle le fit comme si toute sa vie elle eust vescu dans le Christianisme, iusques-là qu'elle n'auoit de ioye dans son mal, qu'en voyant le Pere, qui la consoloit aussi de tout son possible, prenant la natte de cette pauure malade pour cabinet, où il se retiroit pour reciter paisiblement son Office et y faire vne partie de ses autres deuotions ; à quoy la malade prenoit vn singulier plaisir. Elle expira doucement pour aller, comme nous presumons, se ioindre à ceux de sa Nation, qui l'ont deuancée dans le Ciel, quoy qu'elle les eust preuenus par le Baptesme.

Le troisiéme et quatriéme Dimanche de l'Aduent, se fit pareillement le Catechisme, mais auec plus d'affluence de peuple qu'auparauant. Leur humeur n'est pas si barbare qu'elle ne s'appriuoise, et ne prenne plaisir aux industries dont on se sert pour leur faire gouster nos Mysteres. Vne bonne femme Huronne entendant expliquer les ioyes que Dieu prepare au Ciel à ses Esleus; rauie de tant de biens, s'écria : Ah ! mon frere, tu me perces le cœur ; voilà vn coup de glaive bien penetrant que tu me donnes. Le Pere, surpris de cette exclamation, luy demande ce qu'elle a. Ce que i'ay, dit-elle, ne le vois-tu pas bien ? i'ay à me plaindre de toy, de ce que iusqu'à present tu ne m'auois pas fait conceuoir ce que c'est que du Paradis ; c'est ce qui m'afflige maintenant de ce que i'ai ignoré si long-temps l'excez du bonheur que i'espere, et l'excez de la bonté de celuy qui me le promet. Vne autre bonne vieille fit paroistre de semblables tendresses, mais d'vne façon differente. Le Pere la trouua sans la chercher, ou plustost Dieu conduisit ses pas vers elle, lors qu'il pensoit aller à vn autre ; c'estoit vn fruict tout meur pour le Ciel, qui ne demandoit plus que d'estre cueilly ; aussi estoit-elle bien malade quand le Pere

la rencontra. Il luy dit, entre autres choses, qu'il ne regrettoit pas tant de ce qu'il estoit venu trop tard pour donner remede à son corps, que pour le salut de son ame, et qu'ayant vescu si long-temps, elle n'auoit pas encore pu reconnoistre l'Autheur de la vie. Là-dessus, il luy explique quelques points de la Foy, luy fait voir l'Image de Iesus-Christ. La voila desia Chrestienne. Il la fait prier; elle prie, mais d'vne façon qui faisoit paroistre son cœur sur sa langue : car au lieu que les autres repetent les Prieres apres le Pere, de mesme ton et de mesme voix, elle voulut chanter à chaque mot qu'elle prononçoit, et le fit si doucement, qu'on estoit ravy d'entendre ce Cygne, qui auoit l'ame sur le bord des lévres pour l'enuoyer au Ciel. Aussi mourut-elle peu apres son Baptesme. Quelle Prouidence !

La veille de Noël, le Pere prit occasion de faire festin aux principaux du Bourg, pour leur faire entendre ce grand Mystere. Ils l'écouterent fort attentiuement, et vn des fruits du Sermon, fut qu'vn de ces Capitaines vint le lendemain de grand matin à la porte de nostre Chapelle, et là exhortoit ceux qui entroient à bien prier ; puis estant entré luy-mesme, les inuita de nouueau à se bien comporter en cette action, et de bien écouter ce que le Pere disoit. Il ne se presenta pas pourtant pour prier : et luy et la pluspart des anciens font la sourde-oreille à la parole de Dieu. Ils inuitent bien le Pere de continuer à instruire la jeunesse ; mais le respect humain et la prudence de la chair les tient encore au maillot tout âgez qu'ils sont.

Les songes sont l'vn des grands empeschements qu'ils ayent à leur Conuersion. Ils sont tellement attachez à ces rêueries, qu'ils leur attribuent tous les grands succez qu'ils ont eus iusqu'à present, et à la guerre et à la chasse. Or sçachant bien que la creance aux songes est incompatible auec la Foy, cela les rend plus opiniastres ; veu mesmement qu'ils se persuadent que dés lors que les Hurons ont receu la Foy, et qu'ils ont quitté leurs songes, ils ont commencé à se perdre, et tout leur Païs a touiours depuis esté en decadence iusqu'à sa ruine totale. Le diable suscite encore de faux bruits, par le moyen de quelques Hurons captifs et renegats, qui publient que les robes noires feront icy comme chez eux ; que nous prenons par escrit les noms des enfants, que nous les enuoyons en France, et que là on leur fait des rayes sur le corps auec du charbon, et à mesure que ces rayes s'effacent, les personnes qui les portent sont affligées de maladies iusqu'à la mort. Quoy que cette calomnie soit bien grossiere et bien ridicule, le diable ne laisse pas de s'en seruir, pour commencer à nous disputer la conqueste que nous faisons sur luy. Mais il n'a pu encore empescher le concours qui se fait aux Prieres tous les matins, et malgré luy : pour mieux solemniser la Feste de Noël, nous auons donné le nom de cette feste à vne bonne Iroquoise, qui a demandé le Baptesme auec instance ; et celuy de Ieanne à vne autre bien malade, qui se traina pourtant iusqu'à la Chapelle le iour de S. Iean l'Euangeliste.

Le Pere fut aduerti, mais trop tard, pour l'aller conferer à vne pauure fille captiue de la Nation de Chat, qui fut cruellement massacrée par le commandement de sa Maistresse, à laquelle elle ne plaisoit pas, à cause qu'elle estoit de temps en temps opiniastre. Ce fut le vingt-septiéme de Decembre, que sa Maistresse se mit en l'esprit de s'en defaire ; c'est pourquoy, sans beaucoup deliberer, elle donna commission à vn ieune homme de la tuër ; il prend sa hache, suit cette pauure victime, lors qu'elle alloit au bois ; mais il se rauise, et vient faire son coup à la veuë de tout le monde ; il la laisse donc retourner, et lors qu'elle estoit à la porte du Bourg, il luy décharge vn coup de sa hache sur la teste, et la iette par terre comme morte. Elle n'estoit pas pourtant blessée à mort, si bien qu'elle fut portée dans vne Cabanne prochaine, pour estre pansée ; mais comme on eut reproché au meurtrier, qu'il ne sçauoit ce que c'estoit de casser des testes, il retourne,

arrache la proye d'entre les mains de ceux qui la tenoient, la traine, et luy décharge d'autres coups qui luy osterent la vie. Ce meurtre n'estonna point les enfants qui se recreoient là auprés, et ne les diuertit point de leur ieu : tant ils sont desia accoustumez à voir le sang des pauures captifs. Sur le soir, le meurtrier, ou quelqu'autre, fut crier tout haut par les ruës et par les cabannes, qu'vne telle personne auoit esté mise à mort. Alors chacun se mit à faire du bruit des pieds et des mains ; quelques-vns auec des bastons frappoient sur les écorces des cabannes, pour épouuanter l'ame de la defuncte, et la chasser bien loin. Les Predicateurs de l'Euangile sont tous les iours dans les mesmes dangers parmy ces Peuples.

Vne bonne Catechumene Iroquoise, abhorrant cette cruauté, donna quasi à mesme temps au Pere des marques de l'amour qu'elle a pour la Foy : car estant recherchée par vn des considerables du Païs, homme bon guerrier et bon chasseur, deux qualitez qui font icy les bons partis, elle luy declara d'abord, que voulant estre Chrestienne, elle ne prendroit point de Mary qui n'eust le mesme desir. Il promet de se faire instruire : et comme il auoit grande passion pour cette femme, il fut trouuer le Pere pour cela. Voila de beaux commencements : la Catechumene estoit bien-aise, en gagnant cét homme à Dieu, de l'épouser ; mais le Pere luy ayant dit qu'elle ne pouuoit contracter auec luy, pource qu'il auoit desia vne autre femme, elle luy declara genereusement qu'elle ne le prendroit point, puis que cela estoit contre les Loix de la Religion qu'elle vouloit embrasser.

Vn autre en suitte se presente auec les mesmes aduantages, et le mesme empeschement ; elle le rebutte courageusement : c'estoient là deux rudes attaques pour vne Catechumene. On luy dit qu'elle ne doit donc pas esperer de se marier, puis qu'il n'y a personne dans le Bourg sans femme ; qu'elle ne doit plus s'attendre à de si bons rencontres, et qu'elle se va décrier par tout ; elle tient ferme, persistant courageusement dans son premier dessein. Ce qu'elle fit, vn mois apres, montre bien de quel cœur elle embrassoit le Christianisme. Vn des principaux Capitaines du Bourg, homme fier et superbe en apparence, la va trouuer vn soir en sa cabanne, pour la solliciter au mal. Cette façon d'agir est si commune parmy ces Iroquois, qu'elle se fait quasi publiquement et sans honte. Cette pauure femme n'eut point d'égard à la condition de ce méchant homme ; elle l'éconduit au commencement auec douceur. Il persiste ; elle le rebute. Il prie, il menace, il se met en colere : la pauure femme le voyant en fougue, s'échappe et s'enfuit dans vne cabanne où estoit le Pere, luy raconte le tout, et fait vne nouuelle protestation de mourir plustost que de faire chose aucune contre sa promesse. Resister au peché, combattre pour la vertu, c'est la marque d'vne Foy veritable. Cette action luy acquit de l'honneur : chacun disoit qu'elle meritoit d'estre Chrestienne, et qu'elle auoit tousiours mené vne vie fort innocente.

La premiere Baptizée de cette année 1656. eut des assauts aussi rudes, mais d'vne autre façon. C'est cette Teotonharason, qui a si bien commencé, comme nous auons dit, et qui a presché la Foy des premieres dans son Païs, et qui l'a plantée dans sa cabanne, où les Prieres se font reglément tous les iours, auec grande consolation du Pere. Si elle eust presté l'oreille aux faux bruits que quelques Hurons ont semés contre la Foy, il y a long-temps qu'elle auroit tout abandonné. Dieu a permis pour l'éprouuer, que les choses que les Payens luy ont predites, luy soient arriuées. Aussi-tost que tu seras du nombre des Croyans, luy disoient-ils, tu seras attaquée de maladie ; toute ta famille se remplira de malheurs et de miseres. Chose estonnante, au fort de ses deuotions, lors que nous nous seruions de sa cabanne pour Chapelle et pour y faire les Catechismes, elle fut prise d'vne méchante maladie, et à mesme temps, on luy apporta nouuelle que sa mere, bonne Ca-

techumene, s'étoit rompu la iambe, la veille mesme que sa grand'mere venoit d'estre Baptizée. Et pour comble de ses malheurs ou de ses benedictions, vn sien petit fils de dix à douze ans, qui n'a rien de sauuage ny dans son humeur, ny dans sa façon exterieure, qui prie Dieu à merueille, et qui sçait tres-parfaitement tout le Catechisme, fut saisi d'une fiévre lente, qui le consommait à veuë d'œil. Tout cela n'ébranle point l'esprit de Teotonharason : les Prieres se continuent dans sa cabanne ; elle les fait, quoy que gisante sur sa natte ; le pauure enfant tout décharné et tout foible qu'il est, s'approche tousiours du Pere, quand il faut prier Dieu et répondre aux demandes de son Catechisme. Enfin cette pauure femme se fit Baptizer le 23. de Ianvier, pour ne pas perdre le fruit de ses souffrances.

CHAPITRE IX.

Quelques guerisons remarquables. Le Pere continuë ses instructions. Les Sauuages obeïssent à leurs songes.

Ceux qui auoient predit des afflictions à la famille, dont nous venons de parler, si elle receuoit la Doctrine de Iesus-Christ, croyoient auoir vn grand argument contre la Foy, quand ils virent ces pauures gens à deux doigts de la mort ; mais ils ne connoissoient pas la puissance de celuy, *qui deducit ad inferos et reducit*, qui conduit les personnes iusques à l'ouverture du tombeau, et puis les ramene quand il luy plaist. Dieu enuoye quelquefois des maladies purement pour faire paroistre sa gloire. Celle de Theotonharason estoit de cette nature. Tout le monde la iugeoit incurable. Elle-mesme s'attendoit à la mort. Aussi-tost qu'elle eut receu le Baptesme, son corps receut ses forces, et fit paroistre que ce Sacrement luy auoit rendu la vie du corps aussi bien que de l'ame. La guerison de son fils fut encore plus miraculeuse. Ce pauure enfant s'en alloit mourant, il ne faisoit que languir, vne fiévre etique le minoit iusques aux os ; il nous faisoit grande compassion, ce n'estoit plus qu'vn squelette : et il se trouuoit pourtant aux Prieres tous les iours, auec vne affection et vne deuotion qui paroissoient sur son visage et en sa parole. Au fort de son mal, le Pere luy donne le sainct Baptesme, de peur qu'il ne meure sans ce benefice. Chose prodigieuse ! il ne l'eut pas plus tost receu, que comme si la fiévre eust eu peur de ces Eaux sacrées, elle le quitta sur l'heure, pour ne plus retourner. Le voila donc guery, sans ressentir depuis aucun mal : bref, il se porte mieux qu'aucun de ses compagnons.

Nous auons veu encore quelque chose de plus grand. Cette Theotonharason auoit deux Tantes dont l'vne estoit sur le point de mourir, et l'autre languissoit d'vne fiévre opiniastre, sans qu'on y pût remedier. Nostre Neophyte leur dit que le vray remede à leurs maux, estoit le Baptesme ; qu'elle et son fils auoient esté gueris par ce remede. Ces pauures malades font venir le Pere, luy exposent leur desir. Le Pere les instruit ; elles écoutent, *fides ex auditu*, la Foy entre par leurs oreilles, et leur donne des pensées plus fortes de l'Eternité, que de la santé. Estant bien disposées, le Pere les baptize, et le Baptesme les guerit soudainement toutes deux, auec l'estonnement de tout le monde. Aussi-tost qu'elles furent affranchies des maladies de l'ame et du corps, elles publierent par tout les merveilles de Dieu, combattant ceux qui attaquent nostre Creance, et qui l'accusent de tous les maux qui arriuent en leur Païs.

Le diable nous oppose encore deux autres ennemis : sçauoir est, les songes, comme nous auons desia remarqué, et l'indissolubilité du Mariage. On dit aux hommes qu'ils seront malheureux s'ils méprisent leurs songes, et aux femmes, qu'il n'y a plus de mariages pour elles, si elles se font Chrestiennes, pource qu'en quittant vn mechant mary, elles n'en pourront pas prendre vn autre. Dieu sçaura bien triompher, quand il luy plaira, de tous ces obstacles.

Le neufiéme de Ianuier, sur le soir, nous fusmes spectateurs de la plus r'affinée sorcellerie du Païs : c'estoit pour guerir vne malade de nostre cabanne, qui trainoit depuis long-temps. Le Sorcier entre auec vne écaille de Tortuë en sa main, à demy pleine de petits cailloux ; c'est de quoy ils se seruent pour faire leurs inuentions. Il prend place au milieu d'vne douzaine de femmes, qui doiuent l'aider à chasser le mal ; le voisinage s'assemble pour voir cette superstition, qui n'est autre, sinon que le Magicien frappant de sa Tortuë sur vne natte, et entonnant quelques chansons, les femmes dansent autour de luy à la cadence de son chant et du bruit qu'il fait auec sa Tortuë : vous les voyez remuër pieds, bras, teste et tout le corps, auec tant de violence, qu'elles en suent à grosses gouttes en peu de temps. Au premier bransle, le mal ne fut pas encore chassé, non plus qu'au second, ny au troisiéme : ce qui fit prolonger la danse bien auant dans la nuit, pendant laquelle la malade ne laissa pas d'estre autant incommodée qu'auparauant.

Le quinziéme, apres auoir baptizé en nostre Chapelle vn ieune Huron, nous passasmes vne bonne partie de la matinée à celebrer le sainct iour du Dimanche, faisant prier et enseignant ceux qui venoient, en telle quantité, que nostre Chapelle fut remplie par sept fois. Comme nous leur expliquons nos Mysteres, aussi nous racontent-ils par fois leurs fables. Ils ont vne plaisante réuerie touchant la production des hommes sur la terre. Ils disent qu'vn iour le Maistre du Ciel arrachant vn gros arbre, fit vn trou qui repond du ciel en terre ; et qu'vn homme de ce Païs là s'estant mis en colere contre sa femme, la ietta dans ce trou, et la precipita du Ciel en terre, sans la blesser, quoy qu'elle fust enceinte de deux enfants, garçon et fille. Or c'est de ces deux Iumeaux que la terre a esté peuplée. Que l'esprit de l'homme est tenebreux, quand il marche sans le flambeau de la Foy !

La calomnie que font courir quelques mauuais Hurons, est bien plus dangereuse. Ils disent que pour nous venger des torts que nous auons receus des Iroquois et des autres Sauuages, nous en voulons mener au Ciel le plus que nous pourrons, pour les brusler et les rostir auec plaisir ; et que cette vengeance est la seule recompense que nous pretendons pour toutes les peines, les soins, les miseres et les trauaux que nous prenons à les conuertir. O qu'il est vray que les hommes iugent des autres selon leur humeur et selon leurs dispositions !

D'autres, qui n'ont pas l'esprit si mal fait que de s'arrester à ces sottises, disent que la Foy est bonne pour les François, à qui le Ciel appartient ; mais que pour eux ils n'ont pas de si hautes pretentions, et qu'ils se contentent apres leur mort, de la demeure de leurs Ancestres. Il y en a qui ne sont pas marris d'entendre parler du Ciel, des plaisirs qu'on y promet à ceux qui croyent ; mais ils ne veulent pas qu'on leur parle de la mort, ny de l'Enfer, ny de mépriser les songes, qu'ils reconnoissent pour le grand Demon et le grand Genie du Païs, à qui toutes les defferences et tous les sacrifices se rendent auec vne fidelité qui n'est pas croyable. En voici quelques marques.

Il n'y a pas long-temps qu'vn homme du Bourg d'Oïogoen, vit vne nuit en dormant dix hommes qui se plongeoient en la riuiere gelée, entrant par vn trou fait à la glace, et sortant par l'autre. A son réueil, la premiere chose qu'il fait, c'est de preparer vn grand festin, et d'y inuiter dix de ses amis. Ils y viennent tous ; ce n'est que ioye et que réjouissances. On y chante, on y danse, et on y fait toutes les ceremonies d'vn bon banquet. Voila qui va bien, dit le Maistre du festin, vous me faites plaisir, mes freres, de témoigner par cette ioye, que vous agreez mon festin ; mais ce n'est pas tout, il faut me faire paroistre si vous m'aimez. Là-dessus, il leur raconte son songe, qui ne les estonna pas pourtant : car sur l'heure mesme, ils se presenterent tous dix à l'executer. On va donc à la riuiere, on perce la glace, et on y fait deux trous éloignez l'vn de l'autre de quinze pas. Les Plongeurs se dépoüillent : le premier fraye

le chemin aux autres, sautant dans vn des trous, il sort heureusement par l'autre ; le second en fait de mesme, et ainsi des autres iusqu'au dixiéme, qui paya pour tous : car il ne pût s'en tirer, et mourut miserablement sous la glace.

Dans le mesme Bourg d'Oïogoen, il se fit l'an passé vne chose qui mit bien en peine tous ses habitans. Vn d'eux auoit songé qu'il faisoit festin d'vn homme, il inuite tous les principaux du Païs, pour venir chez luy entendre vne chose d'importance. Estans assemblez, il leur dit que c'estoit fait de luy, puis qu'il auoit eu vn songe, qu'on n'executeroit pas ; mais que sa perte causeroit celle de toute la Nation ; qu'il falloit s'attendre à vn renuersement, et à vn debris vniuersel de la terre. Il s'étend bien au long sur cette matiere, et puis donne à deuiner son songe ; personne n'en approchoit. Il n'y en eut qu'vn, qui, se doutant bien de la chose, luy dit : Tu veux faire festin d'vn homme, tiens, prends mon frere que voila, ie le mets entre tes mains pour estre presentement couppé en morceaux, et mis dans la chaudiere. La frayeur saisit tous les assistans, excepté celuy qui auoit songé, qui repliqua que son songe demandoit vne femme. La superstition fut iusques-là, qu'on para vne fille de toutes les richesses du Païs, de brasselets, de colliers, de couronnes, et de tous les ornements ordinaires aux femmes, comme autrefois on paroit les victimes qui deuoient estre immolées ; et de vray, cette pauure innocente, qui ne sçauoit pas pourquoy on la faisoit si iolie, fut menée au lieu destiné pour le sacrifice. Tout le peuple s'y trouue pour voir ce spectacle si estrange. Les conuiez prennent leur place ; l'on fait paroistre au milieu du cercle cette victime publique. On la met entre les mains du Sacrificateur, qui estoit celuy-là mesme pour qui se deuoit faire le sacrifice. Il la prend : on le regarde faire, on porte compassion à cette innocente ; et lors qu'on pensoit qu'il luy alloit décharger le coup de la mort, il s'écrie : Ie suis content, mon songe n'en veut pas dauantage. N'est-ce pas vne grande charité d'ouurir les yeux à vn peuple si grossierement abusé ?

Non seulement ils croient à leurs songes, mais ils font vne feste particuliere du Demon des songes. Cette feste se pourroit appeller la feste des fous, ou le Carnaual des mauuais Chrestiens : car le diable y fait quasi faire la mesme chose, et à mesme temps. Ils nomment cette feste HONNONOVARORIA. Les Anciens la vont proclamer par les ruës du Bourg. Nous en vismes la ceremonie le vingt-deuxiéme de Février de cette année 1656. Aussi-tost que cette feste fut intimée par ces cris publics, on ne voyoit que des hommes, des femmes et des enfants courir comme des fous par les ruës et par les cabannes, mais bien d'vne autre façon que ne font les Masquarades en Europe : la pluspart sont presque tout nuds, et semblent estre insensibles au froid, qui est presque insupportable à ceux qui sont les mieux couuerts. Il est vray que quelques-vns ne donnent point d'autre marque de leur folie, que de courir ainsi demy-nuds par toutes les cabannes, mais d'autres sont malins ; les vns portent de l'eau, ou quelque chose de pire, et le iettent sur ceux qu'ils rencontrent. D'autres prennent les tisons du foyer, les charbons et les cendres, et les épar-pillent çà et là, sans considerer sur qui tout cela peut tomber. D'autres brisent les chaudieres et les plats, et tout le petit mesnage qu'ils trouuent en leur chemin. Il y en a qui vont armez d'épées, de bajonnetes, de cousteaux, de haches, de bastons, et font semblant d'en vouloir décharger sur les premiers venus, et tout cela se fait jusques à ce qu'on ait trouué et executé leur songe, en quoy il y a deux choses bien remarquables.

La premiere est, qu'il arriue quelque-fois qu'on n'est pas assez bon deuin pour rencontrer leurs pensées : car ils ne les proposent pas clairement, mais par enigmes, par mots couuerts, en chantant, et quelques-fois par gestes seulement ; si bien qu'on ne trouue pas toujours de bons Œdipes. Et neant-

moins ils ne partent point du lieu, qu'on n'ait rencontré leur pensée ; et si l'on tarde trop, si on ne la veut pas deuiner, ou si l'on ne peut pas, ils menacent de reduire tout à feu et à cendres : ce qui n'arriue que trop souuent, et nous l'avons quasi experimenté à nos dêpens. Vn de ces insensez s'estant glissé en nostre cabanne, vouloit à toute force qu'on deuinât son songe, et qu'on y satisfist. Or iaçoit que nous eussions declaré au commencement, que nous n'étions pas pour obeïr à ces resueries, il persista neantmoins pendant vn long espace de temps à crier, à tempester et faire le furieux, mais en nostre absence : car nous nous retirasmes dans vne cabanne champestre pour éuiter tous ces désordres. Vn de nos hostes, ennuyé de ces cris, se presente à luy pour sçauoir ce qu'il pretendoit. Ce furieux repart : Ie tuë vn François ; voila mon songe, qui doit estre executé, quoy qu'il en couste. Nostre hoste luy iette vn habit à la Françoise, comme les dépoüilles d'vn homme mort, et à mesme temps se mettant luy-mesme en furie, dit qu'il veut venger la mort du François ; que sa perte sera suiuie de celle de tout le Bourg, qu'il va reduire en cendre, commençant par sa propre cabanne. Là-dessus il en chasse et parens et amis, et domestiques, et tout plein de monde qui s'estoit amassé pour voir l'issuë de ce tintamarre. Estant demeuré seul, il ferme les portes, et met le feu par tout. Dans ce mesme instant que le monde s'attendoit de voir toute cette cabanne en flamme, le Pere Chaumonot venant de faire vne action de charité, arrive. Il voit sortir vne horrible fumée de sa maison d'écorce : on luy dit ce que c'est. Il enfonce vne porte ; il se iette au milieu du feu et de la fumée, retire les tisons, éteint le feu, fait doucement sortir son hoste, contre l'attente de toute la populace, qui iamais ne résiste à la fureur du Demon des songes. Cet homme continuë dans sa fureur. Il court les ruës et les cabannes, crie tant qu'il peut qu'il va mettre tout en feu, pour venger la mort du François. On luy presente vn chien, pour estre la victime de sa colere, et du Demon de sa passion. Ce n'est pas assez, dit-il pour effacer la honte et l'affront qu'on me fait, de vouloir tuër vn François logé en ma maison. On luy en presente vn second. Il s'appaise tout à coup et s'en retourne chez soy aussi froidement, comme si rien ne se fust passé.

Remarquez, s'il vous plaist, en passant que, comme en leurs guerres, celuy qui a pris vn prisonnier, n'en a souuent que les dépoüilles et non pas la vie, de mesme celuy qui a songé qu'il doit tuër quelqu'vn, se contente bien souuent de ses habits, sans attenter à sa personne. C'est pour cela qu'on donna vn habit de François au songeur. Passons outre.

Le frere de nostre hoste voulut iouër son personnage aussi bien que les autres. Il s'habilla quasi en Satyre, se couurant de paille de bled d'Inde, depuis les pieds iusques à la teste. Il fait accommoder deux femmes en vrayes Megeres : elles auoient les cheueux épars, la face noire comme du charbon, le corps couvert de deux peaux de Loups ; elles estoient armées chacune d'vn leuier ou d'vn gros pieu. Le Satyre les voyant bien équippées, se pourmene par nostre cabanne, chantant et heurlant à pleine teste. Il monte en suite sur le toict, il y fait mille tours, criant comme si tout eust esté perdu. Cela fait, il descend, s'en va grauement par tout le Bourg ; les deux Megeres le precedent, et fracassent tout ce qu'elles rencontrent, auec leurs pieux. S'il est vray de dire que tous les hommes ont quelque grain de folie, puis que *Stultorum infinitus est numerus*, il faut confesser que ces peuples en ont chacun plus de demie once. Ce n'est pas encore tout.

A peine nostre Satyre et nos Megeres s'estoient dérobez à nos yeux, que voilà vne femme qui se iette dans nostre cabane. Elle estoit armée d'vne arquebuse, qu'elle auoit obtenuë par son songe. Elle crioit, hurloit, chantoit, disant qu'elle s'en alloit à la guerre contre la Nation de Chat, qu'elle les combattroit, et qu'elle rameneroit des prisonniers, se donnant mille imprecations et mille maledictions

si la chose n'arriuoit comme elle l'auoit songé.

Vn guerrier suiuit cette Amazone. Il entra l'arc et les fléches en la main, auec vne baionnette. Il danse, il chante, il crie, il menace ; puis tout à coup se iette sur vne femme, qui estoit entrée pour voir cette comedie ; il luy presente la baionnette à la gorge ; la prend par les cheueux, se contente d'en couper quelques-vns, et puis il se retire, pour faire place à vn Deuin qui auoit songé qu'il deuineroit tout ce qu'on auroit caché. Il estoit habillé ridiculement, tenant en main vne façon de caducée, dont il se seruoit pour montrer l'endroit où estoit la chose cachée. Il falloit neantmoins que son compagnon, qui portoit vn vase remply de ie ne sçay quelle liqueur, en remplist sa bouche, et la iettast, en soufflant, sur la teste et sur le visage, sur les mains et sur le caducée du Deuin, qui ne manquoit point apres cela de trouuer ce dont il estoit qnestion. Ie m'en rapporte.

Vne femme suruient auec vne natte qu'elle tend et qu'elle prepare, comme si elle vouloit prendre du poisson ; c'estoit à dire qu'on luy en deuoit donner, parce qu'elle l'auoit songé.

Vne autre met seulement à terre vn hoyau. On deuine qu'elle veut qu'on luy donne vn champ ou vne piece de terre. C'est iustement ce qu'elle pensoit. Elle se contenta de cinq fosses à planter du bled d'Inde.

On vint apres cela mettre deuant nos yeux vn petit marmouset ; nous le rejettons ; on le place deuant d'autres personnes, et apres qu'on eust marmotté quelques paroles, on l'emporta sans autre ceremonie.

Vn des principaux du Bourg parut en tres-pauure équipage. Il estoit tout couuert de cendres ; et parce qu'on ne deuinoit pas son songe, qui demandoit deux cœurs humains, il fit prolonger d'vn iour la ceremonie, et ne cessa pendant ce temps-là de faire ses folies. Il entra dans nostre cabanne, où il y a plusieurs foyers, se met aupres du premier, iette en l'air et cendres et charbons. Il fait le mesme au deuxiéme et au troisiéme foyer ; mais il ne fit rien au nostre, par respect.

Il y en a qui viennent tout armez, et comme s'ils estoient aux prises auec l'ennemy, ils font les postures, les cris et les chamaillis qui se pratiquent entre deux armées qui sont aux mains.

D'autres marchent en bandes, et font des danses auec des contorsions de corps, qui approchent de celles des possedez. Enfin ce ne seroit iamais fait, si on vouloit rapporter tout ce qu'ils font pendant trois iours et trois nuicts que dure cette folie, auec vn tel tintamarre, qu'on ne peut presque trouuer vn moment pour estre en repos. Ce qui n'empescha pas pourtant que les Prieres ne se fissent à l'ordinaire en nostre Chapelle, et que Dieu ne fist paroistre son Amour enuers ces pauures peuples, par quelques guerisons miraculeuses, accordées en vertu du sainct Baptesme, dont nous ne parlons pas icy. Acheuons le discours commencé, de l'obeïssance qu'ils rendent à leurs réueries.

Ce seroit vne cruauté et vne espece de meurtre, de ne pas donner à vn homme ce qu'il a songé : car ce refus seroit capable de le faire mourir ; de là vient qu'il y en a qui se voyent dépoüiller de tout ce qu'ils ont, sans espoir d'aucune retribution ; car, quoy que ce soit qu'ils donnent, on ne leur rendra iamais rien, s'ils ne songent eux-mesmes, ou s'ils ne feignent auoir songé. Mais ils sont, pour la pluspart, trop scrupuleux pour vser de feintise, qui seroit cause, à leur auis, de toutes sortes de malheurs. Il s'en trouue pourtant qui passent par dessus le scrupule, et qui s'enrichissent par vne belle fiction.

Le Satyre dont nous auons parlé cy-dessus, voyant qu'on auoit enleué de chez luy quantité de choses à nostre occasion, parce que les grands et les petits songeoient aux François, et comme nous ne voulions pas les écouter, luy nous aimant, leur satisfaisoit ; mais enfin se voulant recompenser, il se mit en l'équipage que nous auons descrit, contrefaisant non seulement le Satyre, mais encore le phantosme, qu'il feignoit luy estre apparu la nuit, et luy auoir com-

mandé d'amasser quarante peaux de Castors. Ce qu'il fit en cette sorte. Il se mit à crier par les ruës, qu'il n'estoit plus homme, qu'il estoit deuenu beste brute. Là-dessus les Anciens tinrent conseil pour faire retourner en son premier estre vn de leurs chefs. Ce qui fut fait aussi-tost qu'on luy eust donné ce qu'il desiroit, et qu'il feignoit auoir songé.

Vne pauure femme ne fut pas si heureuse dans son songe. Elle courut iour et nuit, et n'attrapa qu'vne maladie. On la veut guerir par les remedes les plus ordinaires du Païs : ce sont des vomitoires faits de certaines racines infusées dans de l'eau. On luy en fit tant boire, qu'elle creua sur l'heure, son ventre s'estant fendu pour donner passage à deux chaudronnées d'eau qu'on luy auoit fait prendre.

Vn ieune homme de nostre cabanne en fut quitte pour estre bien pouldré. Il songe qu'il est enfoüy dans de la cendre. A son réueil, il veut que le mensonge soit vne verité. Il inuite au festin dix de ses amis pour executer son songe. Ils s'acquittent excellemment bien de cette commission. Ils le couurent de cendres depuis les pieds iusques à la teste : ils luy en fourrent dedans le nez, et dans les oreilles, et par tout. Nous auions auersion d'vne ceremonie si ridicule, et tous les autres la regardoient auec silence et auec admiration comme vn grand mystere. Ces pauures gens ne sont-ils pas dignes de compassion ? Ie voy bien qu'il faudra que quelques-vns de nous autres meurent pour des songes : ie me trompe, ce sera pour Iesus-Christ. Laissons ces badineries, qui feroient vn gros volume, si on vouloit tout dire.

Le vingtiéme de ce mois de Ianuier, les Anciens, en plein Conseil, firent present au Pere d'vn collier de deux mille grains, pour répondre à celuy que nous auions fait touchant la deliurance du ieune François qui est entre les mains des Oïogoenhronnons ; c'est pour dire qu'ils songent serieusement à sa liberté, et qu'ils esperent que bien-tost ils parleroient autrement qu'en pourcelaine.

CHAPITRE X.

Ceremonies pour la Guerre, et quelques Combats.

Nous vismes sur la fin du mois de Ianuier, la Ceremonie qui se fait tous les Hyuers et qui sert de preparatifs pour la guerre, à laquelle ils s'exhortent les vns les autres en deux façons.

Premierement, la chaudiere de guerre, comme ils l'appellent, est sur le feu dés l'Automne, afin que tous les Alliez y puissent mettre quelque bon morceau, qui cuise tout l'Hyuer ; c'est à dire, afin qu'ils contribuënt à l'entreprise qu'ils premeditent. La chaudiere ayant bien boüilly iusques au mois de Février, grand nombre de Chasseurs de Sonnontouan et d'Oïogoen s'estans icy trouuez, firent le festin de guerre, qui dura plusieurs nuits. Ils chantent, ils dansent, ils font mille grimaces, qui seruent de protestation publique de ne reculer iamais dans le combat, et de mourir plustost dans toutes sortes de tourments, que de lacher le pied. A mesme temps qu'ils font cette protestation, ils s'entrejettent des charbons ardens et de la cendre chaude, ils s'entrefrappent rudement, ils se brûlent les vns les autres, pour voir si quelqu'vn aura peur des feux de l'ennemy. Il faut pour lors tenir bon, et se voir rostir par ses meilleurs amis, sans faire paroistre aucun signe de douleur, autrement on se feroit décrier et on passeroit pour vn lâche.

Le Pere fut inuité de mettre quelque chose dans la chaudiere, pour la rendre meilleure. Il leur dit que c'estoit bien son dessein ; et s'accommodant à leur façon d'agir, il les asseura que les François mettroient de la poudre sous cette chaudiere : ce qui leur pleut fort.

La seconde chose qu'ils font tous les Hyuers, pour s'animer au combat, regarde les drogues necessaires pour panser les blessez. Et pour cela tous les Sorciers ou Iongleurs du Bourg, qui sont les Medecins du Païs, s'assemblent pour donner vne energie à leurs drogues, et

pour leur inspirer par cette ceremonie, toute vne autre force qu'elles n'en tirent de la terre.

Le principal des Sorciers se tient au milieu des autres, entourez d'vn grand peuple ; puis, éleuant sa voix, il dit qu'il va communiquer aux drogues ou aux racines qu'il tient dans vn sac, la force de guerir toutes sortes de playes : et là-dessus, il se met à chanter à gorge déployée, et les autres Sorciers répondent et repetent la mesme chanson, iusques à tant que la vertu s'infuse dans ces racines, et pour les éprouver, il fait deux choses : la premiere, il se scarifie les lévres et en fait sortir du sang, qu'il laisse écouler sur son menton : puis appliquant à la veuë de tout le monde sa drogue sur ses lévres, il suce adroitement le sang qui coule ; et le peuple voyant ce sang arresté, fait vne grande acclamation, comme si veritablement la drogue auoit soudainement guery la playe.

Et pour montrer que ses remedes ne rendent pas seulement la santé aux malades, mais qu'ils rendent aussi la vie aux morts, il fait sortir de son sac vn petit Escurieux mort, qu'il tient secretement attaché par le bout de la queuë. Il le met sur son bras ; chacun le voyant mort, il luy applique ses drogues, puis tirant la corde le plus subtilement qu'il peut, il le fait rentrer dans son sac et paroistre ressuscité aux yeux des spectateurs. Il le produit encore, le fait remuer, comme les Iongleurs de France leurs marionnettes. Il n'y a quasi personne dans cette grande assemblée qui ne leue les épaules, et n'admire la vertu des herbes qui font vn si grand miracle. Et en suitte de ce grand prodige, le Maistre Sorcier s'en va par toutes les ruës, suiui d'vne grosse foule de monde, chantant à gorge déployée, faisant parade de ses drogues. Or, tout cela se fait pour oster aux ieunes guerriers la crainte d'estre blessez en guerre, puis qu'ils trouueront un remede si souuerain. Ce n'est pas dans l'Amerique seulement, mais encore en Europe, que les hommes semblent prendre plaisir d'estre trompez.

Si ces iongleries ne font impression sur les esprits, du moins firent-elles paroistre, l'an passé, vn courage admirable dans le combat qu'ils liurerent à ceux de la Nation de Chat. Voicy la cause de cette nouuelle guerre.

CHAPITRE XI.

L'occasion de la guerre contre la Nation de Chat.

La Nation de Chat auoit enuoyé trente Ambassadeurs à Sonnontouan, pour confirmer la paix qui estoit entre eux ; mais il arriua qu'vn Sonnontouahronnon fut tué par vn de la Nation de Chat, par quelque rencontre inopiné. Ce meurtre choqua tellement les Sonnontouahronnons, qu'ils mirent à mort les Ambassadeurs qui estoient entre leurs mains, excepté cinq qui s'éuaderent. Voila donc la guerre allumée entre ces deux Nations ; c'estoit à qui feroit plus de prisonniers les vns sur les autres, pour les brusler. Entr'autres il y eut deux Onnontaguehronnons, qui furent pris par ceux de la Nation de Chat : l'vn s'enfuit, et l'autre, homme de consideration, estant mené au païs pour passer par le feu, plaida si bien sa cause, qu'il fut donné à la sœur d'vn des trente Ambassadeurs mis à mort. Elle n'estoit pas pour lors dans le Bourg, on ne laissa pas pourtant de couurir cet homme de beaux habits ; ce ne sont que festins et que bonne chair ; on l'asseure quasi qu'il sera renuoyé en son Païs. Quand celle à qui il auoit esté donné, fut de retour, on luy porte nouuelle que son frere deffunct va reuiure, et qu'elle se prepare à le bien regaler et à le congedier de bonne grace. Elle, tout au contraire, se met à pleurer ; elle proteste qu'elle n'essuyera iamais ses larmes, que la mort de son frere ne soit vengée. Les Anciens luy representent l'importance de cette affaire; que c'est pour attirer sur leurs bras vne nouvelle guerre : elle ne de-

siste point pour cela. Enfin, on fut contraint de luy liurer ce miserable, pour en faire à sa volonté. Il estoit encore dans la réjouïssance du banquet, quand tout cela se passoit. On le tire du festin, et on le mene dans la cabanne de cette cruelle, sans luy rien dire. A son entrée, il fut surpris quand on luy enleua ses habits : alors il vit bien que c'estoit fait de sa vie. Il s'écria deuant que de mourir, qu'on alloit brûler tout vn peuple en sa personne, et qu'on vengeroit cruellement sa mort. Ce qui fut vray : car les nouvelles n'en furent pas plustost portées à Onnontagué, que douze cens hommes bien déterminez se mettent promptement en chemin, pour aller prendre raison de cét affront.

Nous auons desia remarqué que la Nation de Chat porte ce nom, pource qu'il se trouue en leur Païs vne grande quantité de Chats sauuages, fort gros et fort beaux. Cette contrée est fort temperée : on n'y voit pendant l'Hyuer ny glace, ny neige ; et pendant l'Esté, on y recueille, à ce qu'on dit icy, des bleds et des fruits en abondance, et d'vne grosseur et bonté extraordinaire.

Nos Guerriers furent plus tost rendus en ce Païs-là, quoy que fort éloigné d'Onnontagué, qu'ils ne furent apperceus. Ce qui ietta par tout vne si grande alarme, qu'on abandonne et Bourgs et maisons à la mercy du Conquerant, qui, apres auoir tout bruslé, se met à poursuiure les fuyards. Ils estoient deux à trois mille combattants, sans les femmes et les enfants, qui, se voyant poursuiuis de prés, se resolurent, apres cinq iours de fuite, de faire vn fort de bois, et là attendre leurs ennemis, qui n'estoient que douze cents. Ils se retrancherent donc le mieux qu'ils peurent. L'ennemy fait ses approches ; les deux Chefs les plus considerables, vestus à la Françoise, se font voir pour les épouuanter par la nouueauté de cét habit. Un d'eux, baptizé par le Pere le Moine, et fort bien instruit, sollicita doucement les assiegez de capituler, autrement que c'est fait d'eux s'ils souffrent l'attaque. Le Maistre de la vie combat pour nous, disoit-il, vous estes perdus si vous luy resistez. Quel est ce Maistre de nos vies, répondent superbement les Assiegez ? Nous n'en reconnoissons point d'autres que nos bras et nos haches. Là-dessus l'assaut se donne, on attaque de tous côtez la palissade, qui est aussi bien defenduë qu'attaquée ; le combat dure longtemps, et auec grand courage de part et d'autre. Les Assiegeants font tous leurs efforts pour enleuer la place par force ; mais c'est en vain : on en tuë autant qu'il s'en presente. Ils s'auiserent de se seruir de leurs canots comme de boucliers : ils les portent deuant eux, et à la faueur de cet abry, les voila au pied du retranchement. Mais il faut franchir les grands pieux, ou les arbres dont il est basty. Ils dressent leurs mesmes canots, et s'en seruent comme d'échelles, pour monter par dessus cette grosse palissade. Cette hardiesse estonna si fort les Assiegez, qu'estans desia au bout de leurs munitions de guerre, dont ils n'estoient pas bien pourueus, notamment de poudre, ils songerent à la fuite, ce qui causa leur ruïne : car les premiers fuyards ayants esté tuez pour la plus part, le reste fut inuesty par les Onnontaguehronnons, qui entrerent dans le fort, et y firent vn tel carnage de femmes et d'enfants, qu'on auoit du sang iusqu'au genoüil en certains endroits. Ceux qui s'étoient sauuez, voulants reparer leur honneur, apres auoir vn peu repris leurs esprits, retournerent sur leurs pas au nombre de trois cents, à dessein de surprendre l'ennemy à l'impourueu, lors qu'il seroit moins sur ses gardes dans sa retraite. C'étoit vn bon conseil ; mais il fut mal conduit : car s'estans effrayez au premier cry que firent les Onnontaguehronnons, ils furent entierement deffaits. Le vainqueur ne laissa pas de perdre vn bon nombre de ses gens : en sorte qu'il fut obligé de s'arrester deux mois dans le païs des ennemis, pour enseuelir ses morts et panser ses blessez.

CHAPITRE XII.

Conseils tenus entre ces Peuples. Rencontre de Hurons. Execution d'vn prisonnier. Vision d'vn Sauuage.

Le cinquiéme de Février arriuent à Onnontagué grand nombre de Chasseurs de Sonnontouan et d'Oïogoen. Le Pere les salüa par deux presents de mille grains à chaque Nation : leur disant qu'ils n'entroient pas seulement dans le païs des Onnontaguehronnons, mais aussi dans le Païs des François, puis que ce n'estoit plus qu'vn Peuple ; que la ioye de leur arriuée estoit commune, et qu'il souhaitoit qu'Onnontio pût voir de si beaux enfants qu'il auoit en ce Pays-là ; qu'il en ressentiroit vn contentement tout particulier ; qu'au reste il essuyoit par le present qu'il faisoit en son nom, le sang qui restoit encore sur leur corps, du dernier combat rendu contre la Nation de Chat. Ils respondirent par deux semblables presents : apres quoy, ils se disposerent à leur festin de guerre. Nous nous retirasmes, pour les laisser faire en liberté toute la ceremonie dont nous auons parlé cy-dessus.

Le septiéme, les Anciens du Bourg firent vn present à ces nouueaux hostes, pour les prier de nous respecter et de ne se point choquer de nos façons de faire ; de ne point trouuer à redire à nos prieres, et de se comporter enuers nous, comme sont obligez de bons enfants enuers leurs Peres.

Parmy ces Chasseurs, il se trouua bon nombre de Hurons Chrestiens qui donnerent bien de la consolation au Pere, luy faisants paroistre comme la misere n'auoit pas éteint la Foy dans leur cœur, et luy apprenant plusieurs particularitez des restes de cette pauure Eglise Huronne. Vne bonne femme nommée Gandigoura, estant interrogée si pendant les six ans de sa captiuité parmy les persecuteurs de la Foy, elle l'auoit conseruée, répondit qu'elle n'auoit garde d'oublier vne chose qu'elle tenoit plus pretieuse que sa vie. Et se souuenant que depuis son Baptesme, elle auoit eu le bien de communier huict fois, cette pensée estoit assez forte pour l'empescher de tomber dans ses premieres erreurs, et pour luy conseruer iusqu'au dernier soûpir la memoire de sa Religion.

Vne autre, nommée Gannendio, disoit, qu'ayant veu massacrer ses enfants, et ayant receu neuf coups de coûteau par ordre de ceux à qui elle auoit esté donnée, elle se consoloit dans la pensée du Ciel, où elle pensoit aller auec ses petits innocents ; mais que Dieu luy auoit rendu la vie d'vne façon merueilleuse.

René Tsondihouannen, disoit-elle, qui fut tué à la prise de Rigué, prioit Dieu soir et matin, pendant son esclauage ; et tous les Samedys, il aduertissoit ceux qu'il pouuoit du iour de Dimanche, afin qu'ils le gardassent. Il auoit luy-mesme baptizé deux enfants gemeaux de sa fille Aatio.

Cette mesme Aatio montra bien que la Foy estoit profondement grauée dans son cœur, puis qu'elle ne chancela iamais au milieu des plus grandes trauerses qui la pouuoient ébranler. Au contraire, quoy que chaque iour luy fust vn iour funeste, elle ne laissoit pas de le consacrer à Dieu par ses prieres, qu'elle continua tousiours auec vne constance d'vne Machabée vrayement Chrestienne. Son fils, nommé Tehannonrakouan, ayant esté tué par les Andastogueronnons, il ne luy restoit que ses deux gemeaux dans sa captiuité, qu'elle porta long-temps sur son dos, suiuant les Vainqueurs, se consolant auec cette pretieuse charge, qui estoit les seules reliques du debris de sa grande famille. Mais comme ce doux fardeau l'empêchoit de marcher aussi viste que ses conducteurs desiroient, ils massacrerent ces deux pauures innocens à la veuë de leur mere, qui ne laissoit pas de prendre patience et de se preparer à dauantage. De vray, vn mal de genoüil luy estant suruenu, le fit enfler si fort, qu'à peine pouuoit-elle se trainer. Ces cruels Barbares ne voulurent pas luy faire la grace de la deliurer de ce monde

par vn coup de hache; mais ils la firent passer par le feu.

L'onziéme de Février, arriua vn Deputé de la part d'Onneiout, pour traiter des affaires communes du païs. Il dit au Pere, entr'autres choses, que la paix entre les François et les Anniehronnons estoit stable et si bien cimentée, qu'il n'y auoit rien à craindre de part ny d'autre. Mais ie ne voudrois pas m'y beaucoup fier.

Il fit tenir conseil, et les Deputez des autres Nations s'estant assemblez auec les Anciens du Bourg, le Pere fut inuité de venir prendre place, pour sçauoir quelle estoit la commission de ce Deputé. Il y va, et s'adressant à ceux qui venoient de la part d'Onneïout et d'Oïogoen, il leur dit qu'il estoit bien-aise de les voir, et qu'il les exhortoit à l'vnion et à ne point prester l'oreille aux médisances des enuieux. La conclusion du discours fut vn present de mille grains à chaque Nation.

Le Deputé d'Onneïout s'estant leué, parut auec vn beau collier à la main, de deux mille grains, qu'il presenta au Pere, pour essuyer le sang respandu par les Anniehronnons, depuis le premier pourparler de paix. Il en donna vn autre semblable, pour le remercier de ce qu'il les auoit pris pour enfants et pour compatriotes, l'exhortant d'estre vray Pere, non seulement de parole, mais d'effet, comme on s'y attendoit bien. Le troisiéme present fut pour encourager le Pere dans l'entreprise que luy et Agochiendaguesé auoient si heureusement commencée et presqu'achevée. En suite, pour témoigner sa ioye d'estre adopté par Onnontio, il chanta et fit chanter ses compagnons. La chanson finie, il parla vne grande demy-heure, declarant ses sentiments sur son adoption, nommant tous les parents qu'il auoit et à Kebec, et aux trois Riuieres, et à Montreal. Iamais Farceur ne fit mieux son personnage que cét homme, sur tout quand il se mit à entretenir la compagnie pendant plus de deux heures, sur les proüesses de ceux de sa Nation, representant par gestes et par paroles les combats, les attaques, les faits, les victoires, les déroutes, les morts, les viuants, plus agreablement et plus naïfuement qu'on ne peut s'imaginer.

Sur le soir du mesme iour, arriuerent trois Soldats de ce Bourg, qui portoient trois cheuelures prises sur quelques peuples d'autre langue que celle de ces Contrées, et d'vn païs fort éloigné d'icy. Ils amenoient aussi deux ieunes hommes de la Nation de Chat, bien faits, bien couuerts, puissants, et de l'aage de vingt à trente ans. Soit que les Onnontaguehronnons ne les eussent pas pris de bonne guerre, soit qu'ils se fussent eux-mesmes rendus dans le desespoir de pouuoir éuader, ils ne croyoient pas deuoir estre traitez en captifs ; et de vray, estant arriuez, on les place dans deux familles des plus honorables, pour tenir la place de deux deffuncts. Le plus ieune et le mieux fait, Neveu de l'autre, fut donné au plus grand guerrier du Pays, nommé Aharihon, Capitaine fameux pour ses exploits de guerre, mais aussi superbe et sanguinaire que genereux, comme il va faire paroistre.

Vn de ses freres ayant esté tué depuis peu par la Nation de Chat, on le remplaça par ce nouueau adopté. Ce cruel faisoit tant d'estat de son frere, qu'il luy auoit desia sacrifié quarante hommes, qu'il auoit fait passer par le feu, ne croyant pas qu'il y eust personne qui pût dignement tenir sa place. Ce ieune homme luy ayant donc esté donné pour ce mesme suiet, il luy donne quatre chiens pour en faire le festin de son adoption. Au milieu du banquet, lors qu'il estoit en ioye et qu'il chantoit pour le diuertissement des conuiez, Aharihon se leue, et dit à la compagnie qu'il faut que celuy-là expie encore la mort de son frere. Ce pauure garçon est bien estonné à cette parole : il regarde du costé de la porte pour éuader ; mais il est arresté par deux hommes, qui ont commission de le brûler. Le quatorziéme iour de Février, ils commencerent le soir par les pieds, qu'on deuoit rostir à petit feu iusqu'à la ceinture pendant la pluspart de la nuit ; et apres minuit, on luy deuoit laisser reprendre ses forces et vn peu de repos iusqu'au point

du iour, qu'on deuoit acheuer cette funeste tragedie. Ce pauure homme estant dans les tourments, faisoit retentir ses cris et ses gemissements par tout le Bourg : c'étoit vne chose épouuantable, de l'entendre hurler pendant l'horreur de la nuit ; il iettoit de grosses larmes, contre la coustume des autres, qui font gloire de se voir brûler membre apres membre, et sans parler que pour chanter. Mais comme celuy-cy ne s'attendoit pas à la mort, il pleuroit et crioit d'vne façon qui touchoit mesme ces Barbares : ce qui fit que l'vn des parents d'Aharihon, emû de compassion, fut pour mettre fin à ses tourmens, en luy donnant vn coup de cousteau dans le sein. C'eust esté vn coup de grace, s'il eût esté mortel : cela fut pourtant cause qu'on continua de le brûler sans s'arrester, en sorte qu'il finit ses peines auec sa vie auant le iour.

Le dix-septiéme, trois mille grains de pourcelaine ayants esté perdus, on consulte le Deuin, qui se masque le visage et se cache les yeux, pour voir plus clair, à ce qu'on dit. Il court par les ruës suiuy de la populace ; et apres auoir bien couru, il va droit au pied d'vn arbre, où il trouue deux mille grains : il retint le troisiéme millier pour se payer de ses peines. Ce ne sont là-dessus qu'acclamations ; c'est à qui luy proposera plus d'enigmes pendant qu'il est en chaleur.

Le vingt-quatriéme, lors qu'on celebroit l'Honnaouaroria, dont nous auons parlé cy-dessus à propos des songes, arriuerent trois Soldats, qui retournoient de la guerre contre la Nation de Chat, pour laquelle ils estoient partis il y auoit plus d'vn an. Vn d'eux dit à son arriuée, qu'il auoit vne chose de tres grande importance à communiquer aux Anciens. Estant assemblez, il leur raconte qu'étant à chercher l'ennemy, il fit rencontre d'vne Tortuë, d'vne grosseur incroyable ; et quelque temps apres, il vit vn Demon en forme d'vn petit Nain, qu'ils disent s'estre desia apparu à quelques autres : ils l'appellent Taronhiaonagui, qui signifie celuy qui tient le Ciel. Ce Nain, ou ce Demon, parla en ces termes : C'est moy qui tiens le Ciel, qui ay soin de la terre ; c'est moi qui conserue les hommes, et qui donne les victoires aux combattans ; c'est moy qui vous ay rendus les maistres de la terre et les conquerants de tant de Nations ; c'est moy qui vous ay fait estre victorieux des Hurons, de la Nation du Petun, des Ahondihronnons, des Atiraguenrek, des Atiaonrek, des Takoulguehronnons, des Gentaguetehronnons ; enfin, c'est moy qui vous ay faits ce que vous estes ; si vous voulez que ie vous continuë ma protection, écoutez ma parole, et executez mes ordres.

Premierement, vous trouuerez trois François dans votre Bourg, lors que vous y arriuerez. Secondement, vous y entrerez lors qu'on fera l'Honnaouaroria. Tiercement, apres vostre arriuée, qu'on me fasse vn sacrifice de dix chiens, de dix grains de pourcelaine par chaque cabanne, d'vn collier large de dix rangs, de quatre mesures de graine de tournesol, et autant de febves ; et pour toy, qu'on te donne deux femmes mariées, qui seront à ta disposition pendant cinq iours. Si tout cela ne s'execute de point en point, ie mets ta Nation en proye à toutes sortes de malheurs. Et apres que tout sera fait, ie te declareray mes ordres pour l'aduenir. Cela dit, le Nain disparut. Cet homme raconta aussitost sa vision à ses compagnons, qui en virent, à leur dire, vne preuue dés le iour mesme : car vn Cerf s'estant trouué à leur rencontre, il l'appella de loin, et luy commanda de venir à luy. Le Cerf obeït, s'approche, et vient receuoir le coup de la mort de nostre Visionnaire. Quoy que tout cela ne soit probablement qu'vne fiction de ces trois Soldats, qui ont inuenté cette resuerie, pour couurir leur honte de retourner si long-temps apres leur depart, sans auoir rien fait, il est neantmoins certain, que cét homme est autant defait, pasle et abattu, comme s'il auoit parlé au Diable ; il crache le sang, et il est si défiguré, qu'on n'oseroit quasi le regarder en face. Les Anciens n'ont pas manqué de faire le sacrifice ordonné, tant ils sont prompts à obeïr à tout ce qui approche du songe.

CHAPITRE XIII.

Départ du Pere Claude d'Ablon d'Onnontagué, pour retourner à Kebek.

Nous estions bien en peine comment nous pourrions faire sçauoir à Kebek, l'estat où estoient icy les affaires, et combien passionnément ces peuples desirent que nostre établissement se fasse au plus tost. Ils le firent paroistre pour la derniere fois en vn celebre Conseil, tenu le vingt-neufiéme Février, où, entr'autres choses, ils dirent au Pere qu'il falloit ioüer de son reste à ce coup ; qu'il y auoit plus de trois ans qu'ils estoient sur l'attente de la venuë des François ; qu'on les remettoit toujours d'année en année ; qu'ils se lassoient enfin de tant de remises, et que si la chose ne se faisoit à present, il n'y falloit plus songer ; qu'on vouloit rompre tout à fait, puis qu'on vsoit de tant de delay. Ils adiousterent de plus, qu'ils sçauoient bien que ce n'estoit pas le commerce qui nous faisoit venir chez eux, mais seulement la Foy, que nous leur voulions publier. Que ne venez-vous donc au plus tost, disoient-ils, puis que vous voyez tout nostre bourg l'embrasser ? On n'a point cessé tout cét Hyuer d'aller en foulle dans la Chapelle, pour prier et pour se faire instruire. Vous auez esté tres-bien accueillis dans toutes les Cabannes, quand vous y auez esté pour enseigner ; vous ne pouuez douter de nos volontez, puis que nous vous auons fait vn present si solemnel, auec des protestations si publiques que nous sommes Croyants. Ils adiousterent quantité d'autres choses, pour declarer leurs sentiments sur ce sujet : en quoy, certes, la Prouidence de Dieu est tout à fait admirable, de disposer de la sorte des Peuples à le rechercher, qui estoient il y a peu de temps les plus grands persecuteurs de son Eglise. Et ce qui paroist inconceuable, ces bonnes gens qui font tant d'instance pour nous auoir, ne sçauent pas comment cela se fait et d'où leur vient ce grand desir quasi malgré eux. Ils pressent nostre établissement en leur Païs, et se plaignent les vns des autres de ce qu'ils nous font venir. Les Anciens disent qu'ils ne peuuent pas s'opposer à la ieunesse qui demande des François ; la Ieunesse dit que les Anciens veulent à cette fois ruïner tout leur païs en nous y appellant ; et auec tout cela, et ceux-cy et ceux-là, ne cessent de faire instance sur instance, et de nous menacer d'estre nos ennemis, si nous ne sommes au plus tost leurs Compatriotes.

C'est ce qui nous faisoit rechercher toutes les voyes possibles, pour faire sçauoir leurs dispositions à Kebek, et pour haster la venuë des François, de peur de perdre vne si belle occasion. Personne, apres tout, ne vouloit entreprendre de remener quelqu'vn de nous à Kebec, de peur de laisser passer la saison de se fournir de Castors et les prouisions de toute leur année : car nous estions au temps que toute la Ieunesse partoit pour la chasse. Nous estions dans le desespoir de pouuoir faire le voyage, quoy qu'il fust absolument necessaire pour nostre établissement. Il y auoit desia plus de deux mois que nous vsions de toutes sortes de machines pour en venir là, mais en vain. Enfin nous nous aduisasmes de faire vne neufuaine à sainct Iean Baptiste, Patron de cette Mission, disants neuf Messes pour obtenir du iour en vne affaire où nous ne voyons goutte. Et voila que, contre nostre attente et contre toute apparence humaine, sans sçauoir comment cela s'est fait ny par qui, immediatement apres la neufiéme Messe, ie pars d'Onnontagué, accompagné de deux ieunes hommes des plus considerables du Bourg, et de quelques autres, à qui, sans doute, sainct Iean inspira l'entreprise de ce voyage : aussi le Chef de l'escorte se nommoit Iean Baptiste ; c'est le premier baptizé des Iroquois en pleine santé.

Ce fut sur les neuf heures du second iour de Mars, apres auoir celebré la saincte Messe, et dit mon adieu au Pays par le Baptesme d'vn enfant, à qui ie le conferay auant mon depart. Nous fismes

cinq lieuës pour cette premiere iournée, d'vn temps de printemps plustost que d'hyuer ; il se changea bientost, et la pluie nous obligea de passer vn iour et deux nuits, au milieu d'vn bois, dans vne maison sans portes, sans fenestres et sans murailles.

Le quatriéme de Mars, apres six petites lieuës, nous gistons au bord du lac, qui se termine à Tirhiroguen. Cette iournée fut rude, ayant presque toûjours eu ou la neige, ou l'eau iusqu'aux genoux. Nous passons encore vn iour et deux nuits en ce second giste : car le Lac que nous pensions trauerser sur sa glace, commençoit à se dégeler ; mais nous ressentions bien, par le froid de la seconde nuit, que le passage seroit libre et le pont solide.

En effet, nous fismes sur la glace vne grande lieuë et demie ; apres quoy, c'étoit vn plaisir de marcher mollement sur la neige ; il nous fallut pourtant mettre bien auant dans l'eau, pour passer vne petite Riuiere qui auoit resisté à la violence du froid.

Le septiéme de Mars, apres vn leger repos, nous partons le matin, et marchant iusqu'au soir sans rien prendre, nous ne peusmes arriuer à Oeiatonnehengué, que le lendemain vn peu auant midy. Nous esperions nous pouuoir embarquer sur le grand Lac ; mais quoy qu'il ne fust pas gelé, tous les bords estoient tellement occupez de monceaux de neige et de gros glaçons, qu'il ne faisoit pas bon s'en approcher. Nous fismes donc deux petites lieuës sur le beau sable ; et apres auoir donné la chasse à vn nombre incroyable d'Outardes, qui font là leur retraite pendant l'Hyuer, en vn petit marescage, nous y faisons la nostre pour cette nuit.

Le neufiéme iour nous fut assez fâcheux. Nous marchâmes sur vn Estang glacé, mais tousiours le pied en l'eau, à cause que la pluye, qui estoit tombée le matin, n'estoit pas encore gelée. Nous vinsmes enfin sur vn beau sable, sur les riues du grand Lac ; mais nous fusmes arrestez par vne Riuiere profonde dont la glace n'estoit pas assez forte pour nous porter. On cherche toutes sortes de moyens pour la passer : et comme on n'en trouuoit point, mes gens font halte pour deliberer de ce qu'on deuoit faire. Ils passent plus de trois heures à trembler de froid, plus tost qu'à consulter. Vous pouuez croire que i'en auois aussi ma part. Le resultat fut de retourner sur vne partie de nos pas, pour chercher vn endroit propre pour passer la nuit. Nous trauersons donc vn autre Lac auec la mesme incommodité que le matin ; mais auec cette difference, que nous fusmes accompagnez d'vne grosse pluye, qui enfin nous contraignit de nous cacher sous des écorces.

Le iour d'apres, nous montons vne lieuë au dessus de l'embouchure de la Riuiere qui nous auoit arrestez. Nous la trouuions assez fortement gelée pour la trauerser. Mais, ô mon Dieu, que de peine pour aller reprendre nostre chemin. Il fallut passer au trauers d'vne vaste prairie pleine d'eau, parmy des neiges molles et à demy fonduës, par des bois et par des estangs ; et apres avoir franchy ces difficultez, il nous fallut mettre trois fois à l'eau pour passer les Riuieres qui se rencontroient. Enfin ayant cheminé tout le iour, nous trouuasmes sur le soir, que nous n'auions auancé que trois lieuës dans nostre route. C'est dans les fatigues que Dieu est fort, et dans l'amertume qu'on le trouue bien doux.

Nous marchons presque tout l'onziéme iour sur la glace du grand Lac, mais tousiours le pied à l'eau, à cause du degel, qui faisoit que nostre marche n'étoit pas trop asseurée : car nous entendions quelquesfois craquer la glace sous nous, et il falloit que quelques-vns des plus hardis marchassent deuant, pour sonder le fort et le foible. Nous ne laissions pas pourtant de nous écarter de deux et trois lieuës de la terre, pour abreger le chemin qu'il nous eust fallu faire si nous eussions cottoyé les bords du Lac. Apres sept bonnes lieuës, la pluye nous arreste ; elle ne cesse ny la nuit, ny le iour suiuant ; elle redoubla si fort la seconde nuit, que nous estans couchez sur la terre, nous nous trouuasmes bientost estendus dedans l'eau ;

nostre petite cabanne estoit deuenuë en peu de temps vn grand estang. On se leue ; on cherche à se placer à sec. Les vns se mettent sur de petites buttes ; mais ils s'exposent à l'eau qui tombe du Ciel en abondance, voulant éuiter celle qui estoit sur la terre. Quelques-vns vont chercher vn endroit plus eminent, pour y faire du feu et bastir vne cabanne ; mais la nuit, la neige et la pluye les en empeschent. Les plus paresseux demeurent iusqu'au iour en l'estat où ils estoient, de peur de trouuer pis ; vne nuit sembleroit bien longue en cét estat, si Dieu ne l'éclairoit. Quoy qu'il en soit, celuy qui auoit plus de patience, estoit le mieux couché.

Le iour venu, nous nous vismes tous trempez et tous en desordre. Si fallut-il encore patienter : car le vent, la neige et la pluye sembloient conspirer ensemble à nous arrester en un si mauuais poste.

Nous le quittons apres deux iours et trois nuits ; et ayants fait sept lieuës sur la glace et partie sur la neige, nous bâtissons nostre hostellerie en vn lieu vn peu plus raisonnable. Nos Sauuages se lassant de viure dans ces fatigues, auec vne nourriture moindre, que si nous n'eussions eu que du pain simplement et de l'eau, se mirent à chasser. Ils tuërent vn Cerf et quelques Chats sauuages, qui retablirent nos forces.

Nous partons le seiziéme auec vn tres-beau temps ; mais l'attrait de la proye est trop grand pour des personnes qui en font tout leur bonheur. Apres deux lieuës de chemin, les uns se cabannent, pendant que les autres courent le Cerf. La iournée ne fut pas difficile, puis qu'outre que nous fismes peu de chemin, nous en fusmes quittes pour nous mettre vne fois à l'eau iusqu'aux genoux.

Tout le dix-septiéme se passa le pied à l'eau, dans vn temps rude et par vn chemin affreux ; tantost il faut grimper sur des montagnes de neiges auec les pieds et les mains, tantost marcher sur de gros glaçons, tantost passer des Marais, puis s'enfoncer dans des brossailles, abbattre des arbres pour faire des ponts sur des Riuieres, trauerser des torrens, s'échapper des precipices ; et au bout de la iournée, nous n'auions fait que quatre bien petites lieuës. Enfin, pour reconfort, nous logeons dans vne hostellerie, où il n'y a pain, ny vin, ny lict ; mais en verité, Dieu y est tout entier.

Le dix-huictiéme, nous fismes six lieuës.

Le dix-neufiéme, iour de S. Ioseph, comme nous poursuiuions nostre route, marchant sur la glace du grand Lac, elle s'ouurit sous l'vn de mes pieds. Ie m'en tiray plus heureusement qu'vn pauure Chasseur Onnontaguehronnon, qui, apres s'estre long-temps debattu contre les glaces qui luy auoient manqué, fut abysmé et perdu dedans l'eau, sans que iamais on le pût secourir. Apres auoir éuité ces dangers, nous entrons dans vn chemin extremement difficile. Ce sont des rochers hauts comme des tours, et tellement escarpez, qu'on y marche autant des mains que des pieds. Cela fait, il fallut courrir trois lieuës sans relasche sur d'autres glaces, de peur d'enfoncer, et en suitte passer la nuit sur vn rocher vis à vis d'Otondiata, qui est le passage et le chemin ordinaire pour aller à la Chasse des Castors. Nous fismes vn canot pour trauerser le Lac. Comme nous estions vingt de compagnie, quelques-vns s'embarquerent les premiers. Approchant de l'autre riue du Lac, ils briserent le deuant de leur batteau contre vne glace ; les voila tous à l'eau, les vns attrapant les debris du canot, et les autres la glace qui l'auoit rompu. Ils font si bien qu'ils se sauuerent tous ; et apres auoir radoubbé ce Nauire d'écorces, ils nous le renuoyent pour passer apres eux : ce que nous fismes la nuit du vingt et vniéme de Mars. Nous n'auions mangé à nostre disner que fort peu de racines boüillies dans l'eau claire : si fallut-il nous coucher sans soupper et sur des cailloux, à l'enseigne des Etoilles, abriez d'vn vent de bise, qui nous glaçoit. La nuit suiuante nous couchasmes plus mollement, mais non pas plus commodement, nostre lict fut la neige ; et le iour

d'apres, la pluye nous fit compagnie dans vn chemin horrible, par des rochers épouuantables à voir, tant pour leur hauteur que pour leur grosseur, et aussi dangereux à descendre que difficiles à monter: on s'entredonne la main les vns aux autres pour les franchir ; ils bordent le Lac qui, n'estant pas encore tout deglacé, nous oblige à ce trauail.

Vn Cerf, sur le matin du vingt-cinquiéme, nous retarde iusqu'au midy. Nous fismes trois lieues de beau temps, d'assez beau chemin. Nous trouuons bien à propos à nostre giste vn canot, ou plustost un arbre entier creusé, que Dieu semble nous auoir mis entre les mains pour passer le reste du Lac sans craindre la glace.

Nous nous embarquons le lendemain sept personnes dans cét arbre, et arriuons le soir à l'embouchure du Lac, qui se termine par vn sault et par des rapides violents. Dieu nous fit encore icy vne grace bien particuliere : en quittant nostre arbre, nous fismes rencontre d'vn assez bon canot d'ecorce, auec lequel nous fismes quarante lieuës en vn iour et demy, n'en ayant pas fait dauantage à pied les trois semaines precedentes, tant pour l'horreur du temps que des chemins.

Enfin, le trentiéme de Mars nous arriuons à Montréal, estans partis d'Onnontagué le second. Nostre cœur trouua icy la ioye que ressentent les Pelerins, quand ils arriuent en leur païs. Et Dieu nous ayant conserué d'vne façon si particuliere, dans vn si dangereux voyage, nous fait voir qu'il veille plus qu'on ne peut s'imaginer sur le salut des Iroquois. Qu'il en soit beny à iamais.

Vous remarquerez, s'il vous plaist en passant, qu'on a receu des lettres venuës nouuellement de Kebec par le dernier vaisseau, qui portent que le Pere Claude d'Ablon, dont nous venons de voir le Iournal, est retourné à Onontagué auec le Pere François le Mercier, Superieur de cette Mission, le Pere René Menard, le Pere Iacques Fremin, le Frere Ambroise Broar, et le Frere Ioseph Boursier, qui vont tous ioindre le Pere Ioseph Chaumonot, demeuré dans le Païs des Iroquois. Ils sont escortez d'vne cinquantaine de braues François, qui ont desia commencé vne bonne habitation au centre de toutes ces Nations. Nous en verrons le succez l'an prochain, Dieu aidant. Les Peres demandent des Ouuriers Euangeliques, et le secours des prieres de tous ceux qui aiment le salut de ces Peuples. Comme les dépenses qu'il faut faire pour soustenir vne telle entreprise, sont tres-grandes, si ceux qui font profession de contribuer à la Conuersion des Sauuages, vouloient soustenir cette Mission, ils feroient vn grand seruice à Dieu. On a baptizé en diuers endroits, depuis quelque temps, plus de quatre cents cinquante Sauuages, petits et grands, nonobstant les troubles et les obstacles de la guerre. Si on peut maintenir les Predicateurs de l'Euangile dans ces Contrées, que i'appellerois volontiers le Païs des Martyrs, on en baptizera bien dauantage. *Fiat, fiat.*

CHAPITRE XIV.

De l'arriuée d'vne trouppe d'Algonquins, nommez les Outaouaks.

Le sixiéme iour du mois d'Aoust de l'année 1654. deux ieunes François, pleins de courage, ayant eu permission de Mons. le Gouuerneur du Païs, de s'embarquer auec quelques-uns de ces Peuples, qui estoient descendus iusques à nos habitations Françoises, firent vn voyage de plus de cinq cents lieuës, sous la conduite de ces Argonautes, portés, non dans de grands Gallions, ou dans de grandes Rambergues, mais dans de petites Gondoles d'écorce. Ces deux Pelerins pensoient bien retourner au Printemps de l'an 1655. mais ces Peuples ne les ont ramenez que sur la fin du mois d'Aoust de cette année 1656. Leur arriuée a causé vne ioye vniuerselle à tout le Païs. Car ils estoient ac-

compagnez de cinquante canots chargés de marchandises, que les François vont chercher en ce bout du monde. Cette flotte marchoit grauement et en bel ordre, poussée par cinq cents bras sur nostre grand fleuue, et conduitte par autant d'yeux, dont la pluspart n'auoient iamais veu les grands canots de bois, ie veux dire les Nauires des François.

Ayant mis pied à terre au bruit estonnant des Canons, et ayant basty en vn moment leurs maisons volantes, les Capitaines monterent au Fort sainct Louys, pour aller salüer Mons. nostre Gouuerneur, portant leurs paroles en la main : c'estoient deux presents, qui passent pour des paroles parmy ces Peuples. L'vn de ces deux presents demandoit des François pour aller passer l'Hyuer en leur Païs ; et l'autre demandoit des Peres de nostre Compagnie, pour enseigner le chemin du Ciel à toutes les Nations de ces grandes Contrées. On leur répondit à leur mode par des presents, leur accordant tres-volontiers tout ce qu'ils demandoient. Mais pendant que ceux qui sont destinez pour cette grande entreprise, se preparent, apprenons quelque chose de nouueau des deux Pelerins François et de leurs hostes.

Premierement, il est bon de remarquer que la langue Huronne s'estend bien cinq cents lieuës du costé du Sud, et la langue Algonquine, plus de cinq cents du costé du Nord. Ie sçay bien qu'il y a quelque petite difference entre ces Nations ; mais cela consiste en quelques dialectes qu'on a bientost apprises, et qui n'alterent point le fond de ces deux langues.

Secondement, il y a quantité de Lacs au quartier du Nord, qui passeroient bien pour des Mers douces, et le grand Lac des Hurons, et vn autre qui luy est voisin, ne cedent point à la Mer Caspie.

En troisiéme lieu, on nous a marqué quantité de Nations aux enuirons de la Nation de Mer, que quelques-vns ont appellé les Puants, à cause qu'ils ont autrefois habité sur les riues de la Mer qu'ils nomment *Ouinipeg*, c'est à dire eau puante. Les *Liniouck*, qui leur sont voisins, sont enuiron soixante Bourgades. Les *Nadouesiouek* en ont bien quarante. Les *Ponarak* en ont pour le moins trente. Les *Kiristinons* passent tous ceux-là en estenduë ; ils vont iusques à la Mer du Nord. Le Païs des Hurons, qui n'auoit que dix-sept Bourgades dans l'estenduë de dix-sept lieuës ou enuiron, nourrissoit bien trente mille personnes.

Vn François m'a dit autrefois, qu'il auoit veu trois mille hommes dans vne assemblée qui se fit pour traiter de paix, au Païs des gens de Mer. Tous ces Peuples font la guerre à d'autres Nations plus éloignées ; tant il est vray que les hommes sont des Loups à l'égard des hommes, et que le nombre des fous est infiny. Ces fous se tuent, se voulant donner la loy les vns aux autres. Patience pour des Barbares qui ne connoissent pas Dieu ; mais ceux qui font profession de le connoistre, et qui sçauent qu'il est vn Dieu de paix, que sa demeure est dans la paix, et qu'il veut gouuerner les hommes comme vn Salomon pacifique ; ceux-là, dis-je, sont bien plus coupables. Les Sauuages Chrestiens demandent pourquoy ceux qui sont baptizez au de là de la Mer, c'est à dire en Europe, se font la guerre les vns aux autres, au lieu de les venir secourir contre ceux qui les empeschent d'estre instruits et de croire en Dieu paisiblement, et qui font mourir les Croyants.

Disons en quatriéme lieu, que ces deux ieunes hommes n'ont pas perdu leurs peines dans leur grande course : ils n'ont pas seulement enrichy quelques François à leur retour ; mais ils ont donné beaucoup de ioye à tout le Paradis dans leur voyage : ayant baptizé et enuoyé au Ciel enuiron trois cents petits enfants qui ont commencé à connoistre et à aimer et posseder Dieu, en mesme temps qu'ils ont esté lauez dans son Sang par les eauës du Baptesme. Ils ont reueillé dans l'esprit de ces Peuples le souuenir des beautez de nostre Créance, dont ils auoient eu vne premiere teinture au Païs des Hurons, lors qu'ils alloient visiter nos Peres qui l'habitoient, ou que quelques-vns de nous autres s'approchoient des Contrées voisines de leur Païs.

CHAPITRE XV.

Le depart des Algonquins Outouaks, et de leur défaite.

Pendant que ces Peuples faisoient leur petit traficq, trente ieünes François s'équiperent pour les accompagner iusques en leur Païs, et en rapporter des peaux de bestes mortes. Ie leur donnay pour guides, dans les voyes de leur salut, le Pere Leonard Gareau et le Pere Gabriel Dreuillettes, anciens Ouuriers Euangeliques, bien versez dans les langues Huronne et Algonquine. Ils estoient rauis de se voir choisis les premiers, pour porter Iesus-Christ dans vn Pays également remply de Croix, de tenebres et de morts. Vn Frere de nostre Compagnie, nommé Louys le Boësme, desira d'estre de la partie, pour secourir les Peres, auec lesquels se ioignirent trois ieunes hommes François, bien resolus de viure et de mourir auec les Predicateurs de l'Euangile.

Le iour du depart arresté, cette escoüade se ioint auec le gros des Sauuages. On met les canots en l'eau, on s'embarque lestement, on fait ioüer les auirons, et le dernier Adieu se dit à coups de fusils et de canons. Mais, ô mon Dieu, que les choses humaines sont inconstantes! Tel est remply de ioye au matin, qui meurt de tristesse auant la nuit.

A peine cette Flotte, composée de plus de soixante Vaisseaux, auoit-elle vogué vne iournée sur le grand fleuue, qu'elle fait rencontre d'vn Canot, conduit par deux Soldats François, enuoyez par le Gouuerneur des Trois Riuieres, pour donner aduis que l'Iroquois Agneronon, grand ennemy des Algonquins et des Hurons, estoit en campagne, et qu'il ne manqueroit pas de leur dresser des embusches dans leur voyage. En effet, il s'estoit caché à l'abry d'vne pointe, pour les surprendre au passage ; mais il fut trompé pour ce coup : car nos gens redoublant leur courage, firent iouër si fortement et si adroitement leurs auirons, qu'ils passerent promptement à la faueur de la nuit, sans estre apperceus, et arriuerent sains et sauues au Bourg des Trois Riuieres.

Nos trente François, qui s'estoient équipez en vn moment pour vn voyage de cinq cents lieuës, voyant par l'experience de vingt-huict lieuës qu'ils auoient desia faites, qu'ils n'estoient pas montez de bons Canots, en ayant desia creué quelques-vns, et que leurs prouisions estoient bien courtes pour vn chemin si long, que d'ailleurs ils seroient contraints de mettre la main aux armes, si l'Agneronon, auec lequel nous auons vne paix de ie ne sçay quelle couleur, attaquoit leur Flotte, iugerent à propos de remettre la partie au Printemps de l'année suiuante.

Nos deux Peres qui voyoient bien les dangers où ils s'exposoient, mais qui n'ignoroient pas aussi que le traficq des Ames qu'ils alloient faire, estoit plus noble que celuy des peaux que nostre Escoüade Françoise abandonnoit, ne voulurent iamais quitter la partie. Ils s'embarquent auec le Frere et auec les trois François qui s'estoient ioints auec eux, méprisans leur vie pour le salut de ces Peuples, ausquels ils s'estoient donnez pour l'amour de Iesus-Christ.

Les voila donc sur les eaux, auec deux cent cinquante Sauuages Algonquins, à la reserue de quelques Hurons échapez du naufrage de leur ancien Païs. Ils se font Barbares, pour ainsi dire, auec les Barbares, pour les rendre tous enfants de Dieu.

Les Iroquois Agneronons, qui n'étoient qu'enuiron six vingts, voyant que leurs ennemis estoient passez, les suiuent à la sourdine, à force de bras et de rames. Ils marchoient la nuit serrez et sans bruit, se cachant le iour dans les bois, enuoyant des espions pour reconnoistre la marche des Algonquins. Ce qu'ils firent bien-tost : car ces paures gens, quoy qu'auertis de se tenir sur leurs gardes, faisoient par tout vn grand bruit. Quantité de ieunes gens qui n'auoient iamais manié d'armes à feu, en ayant acheté des François, prenoient vn singulier plaisir au petit ton-

nerre que leurs arquebuses faisoient rouler dans l'écho des forests. On dit mesme qu'vn ieune Iroquois, amy de la paix, leur vint donner aduis de marcher en silence, et que ses gens estoient aux aguets pour les surprendre ; mais ces ieunes étourdis se fiant en leur courage et en leur nombre, n'auoient des oreilles que pour le bruit qu'ils faisoient eux-mesmes, s'arrestant fort souuent à tirer sur le gibier qu'ils rencontroient.

L'Iroquois prend le deuant, se saisit d'vn poste fort auantageux, au bord de la grande Riuiere, par où les Algonquins deuoient passer. Il se retranche premierement sur vne petite eminence, auec des arbres qu'ils ont bien-tost mis à bas. Les Sentinelles qu'il auoit placées en des lieux fort commodes, pour découurir de fort loin sur le grand fleuue, ayans auerty leur Capitaine que la flotte paroissoit, il iette vn bon nombre de braues Fuseliers dans des ioncs et dans de grands herbiers, en vne pointe que nos gens venoient friser. Six Canots de Hurons et quelques autres Algonquins, precedant le gros d'enuiron cinquante ou soixante pas, s'estant venus ietter dans les pieges sans y penser, receurent vne gresle de plomb si prompte et si rude, que plusieurs furent tuez, sans sçauoir qui leur auoit donné le coup de la mort. Aussi tost que les Iroquois eurent fait leur décharge, ils sortent de leur embuscade comme des Lyons de leur taniere, se iettent sur ceux qui estoient encore en vie et les traisnent dans leur fort. Le Pere Leonard Gareau, qui estoit dans cette auant garde, fut blessé d'vn coup de fusil qui luy rompit l'épine du dos.

Ceux qui suiuoient, voyant ce beau ménage, prennent les armes, se iettent à terre, courrent apres l'ennemy ; mais ils rencontrent bien-tost vn retranchement, ou vn fort qui fait feu de tous costez : ils l'enuironnent, ils l'attaquent, on en tuë, on en blesse de part et d'autre. L'Iroquois se deffend si bien, que les Algonquins ne le purent enleuer, ny porter à sortir de son fort pour venir au combat. Il sçauoit bien qu'il n'estoit pas égal en nombre, et que la peau de Lyon luy manquant, il s'estoit fort bien serui de celle du Renard.

Nos gens voyant cela, mettent la main à la hache, font en peu de temps vn fort assez proche de celuy des Iroquois, pour se mettre à l'abry et se pouuoir vn peu rafraischir. Ils attendoient que les Iroquois quittassent leur Reduit, afin de les pouuoir poursuiure ; mais ils se tinrent clos et couuerts. Les Algonquins voyant que la saison les obligeoit de haster leur retour en leur Païs, parlementent auec les Iroquois, leur font vn present à ce qu'ils décampent ; se retirent les premiers, pour leur donner le passage libre. Les Iroquois refusent le present, ils font la sourde oreille, resolus de charger encore nos gens ; mais ils furent trompez : car les Algonquins feignant de se vouloir fortifier dauantage, pour attendre le depart de l'Iroquois, firent vn bruit comme d'vn abbatis de bois, à grands coups de hache ; et pendant ce tintamarre, les Capitaines faisoient filer doucement leurs gens dans leurs Canots, à la faueur des tenebres de la nuit. C'est ainsi qu'ils euaderent, laissant dans leur fort le Pere Gabriel Dreuillettes et son Compagnon, et les trois François qui s'estoient liez auec eux. Le Pere les vouloit suiure ; mais pas vn ne les voulut embarquer. Qui veut solidement prescher le Crucifix, ne doit attendre que des Croix.

CHAPITRE XVI.

De la mort du Pere Leonard Garreau.

Dans la déroute du Païs des Hurons, ces pauures Peuples se répandirent de tous costez : les vns dans la Nation neutre : vne bonne bande se refugia à Kebec, dans le sein des François ; et quelques-vns se retirerent au Païs des Algonquins, nommez Outaouaks, dont nous venons de parler. Vne partie de ces pauures fugitifs étoient descendus à Kebec auec les Algonquins ; et comme

ils auoient connû le Pere Leonard Garreau dans leur ancien Païs, et qu'ils auoient desia receu de luy quelque teinture de nostre Creance, il leur fut bien aisé, inuitant leur ancien Pasteur, de le gagner. Il auoit plus d'enuie de leur prescher Iesus-Christ, qu'ils n'auoient encore de volonté de le receuoir. Il se lia donc auec eux dans la resolution de donner son sang et sa vie pour l'Euangile. Il voyoit quasi vne mort inéuitable, dans les dangers d'vne entreprise aussi sainte qu'elle estoit penible. Il s'attendoit, ou d'estre massacré en chemin, comme il a esté, ou de mourir de faim dans vn Païs éloigné de cinq cents lieuës des François, ou d'estre mis à mort par le songe d'vn Barbare : toutes ces veuës ne l'effrayoient point.

Ce fut le Mercredy trentiéme d'Aoust de cette année 1656. que les Iroquois estant en embuscade et faisant vne décharge sur six canots Hurons qui marchoient les premiers, comme nous auons dit au Chapitre precedent, blesserent ce bon Pere à mort. Vne balle luy ayant rompu l'épine du dos, le renuersa dans le Canot qui le portoit. Aussi-tost qu'il fut blessé, les Iroquois le traisnerent comme vn chien dans leur fort, le dépoüillerent tout nud, luy rauissant mesme sa chemise, ne luy laissant qu'vn petit calleçon. Ils le tournoient et retournoient, pour luy arracher la balle du corps. Ils luy presenterent vn breuuage, comme une medecine, qu'il ne voulut point prendre. Il fut trois iours couché sur la platte terre, baigné dans son sang, sans boire ny manger, sans Medecin, sans Chirurgien, sans autre secours que du Ciel. Enfin ayant esté frappé le Mercredy, ils le porterent le Samedy matin à Montréal, iettant deux méchans petits presens, selon leur coustume : l'vn pour témoigner qu'ils estoient marris de l'accident qui estoit arriué ; l'autre pour essuyer nos larmes et appaiser nos regrets. Tous les habitants de Montreal regardoient et honoroient ce pauure Pere comme vn Apostre et comme vn Martyr, luy portant compassion iusques au profond du cœur.

Ayant fait rencontre en ce lieu du Pere Claude Pijart, Religieux de nostre Compagnie, son ame fut remplie de ioye, et il répandit son cœur dans le cœur de ce bon Pere, qui nous a marqué les particularitez de sa mort. Au moment, dit-il, qu'il fut blessé, il s'écria : *Domine, accipe spiritum meum*, mon Dieu, retirez mon esprit ; *Domine, ignosce illis*, Seigneur, pardonnez-leur. Il dit ingenuëment au Pere, qu'il n'auoit eu, ny dans l'attaque, ny dans sa prise, ny dans les mauuais traitements de ses meurtriers, aucune indignation, ny mesme aucune froideur contre eux ; mais au contraire, qu'il ressentoit vn esprit de douceur et de compassion pour ceux qui luy ostoient la vie. Il dit aussi, que se voyant dépoüillé tout nud, il ressentit vne grande ioye et vne grande satisfaction d'esprit, se voyant mourir dans la nudité de Iesus-Christ, son Maistre. Mais cette ioye sensible ne dura pas longtemps : Dieu, voulant acheuer en luy son ouurage et le purifier entierement, se cacha, et le priua de toute consolation. C'est, disoit-il, la plus grande peine que i'aye ressentie dans tous mes abandonnements, de me voir comme délaissé de nostre Seigneur. Il est vray qu'il me fortifioit en la pointe de mon esprit, par vne conformité amoureuse que i'auois à sa sainte volonté, le remerciant de la faueur et de l'honneur qu'il me faisoit, de donner ma vie pour luy.

Le Samedy qu'il nous fut apporté, il se confessa trois fois fort exactement, et auec vne grande contrition ; il receut le saint Viatique, et en suitte l'Extreme-Onction, répondant auec pieté aux paroles et aux prieres de l'Eglise. Ah ! que ie suis indigne des faueurs que Dieu me fait ! disoit-il. Ie n'ay qu'vn regret, c'est de souffrir si peu, d'estre trop à mon aise, et de n'auoir pas recherché assez purement la gloire de Dieu. Il réïteroit souuent ces paroles : *Ita, Pater, quoniam sic placitum fuit ante te ! Fiat voluntas tua ;* Oüy, mon Pere, puis que cette mort est agreable à vos yeux, que vostre volonté soit faite. Il parloit de sa mort comme enchassée dans la mort de Iesus-Christ. Enfin, sur les onze heures de nuit du mesme Samedy, le

second iour de Septembre, vne conuulsion l'emporta, nous laissant à tous vne ioye au cœur, et vne douce esperance, que son sang produiroit vn iour des fruicts dignes de la gloire de Dieu. On n'omit rien pour honorer ses funerailles, et pour luy témoigner l'affection qu'on luy portoit. Son corps fut mis dans le Cimetiere commun, en vn lieu destiné pour les Prestres, sur lequel on pretend de faire vn iour paroistre quelques marques du respect qu'on doit à sa memoire.

I'auois, dit le mesme Pere, connû tres-particulierement dans le Païs des Hurons et admiré la haute vertu de cét homme de Dieu. Ie me souuiens qu'hiuernant auec luy l'an 1644. en vn lieu nommé Endarahy, et passant sur vn étang glacé, le quatriéme de Decembre, iour de saincte Barbe, la glace se rompant sous mes pieds, i'enfonçay dans l'eau; luy, sans penser au danger, accourut à moy pour me secourir; la glace manquant sous luy, aussi bien que sous moy, nous nous vismes tous deux à deux doigts de la mort; mais ayant fait vn vœu en l'honneur de la Sainte, dont nous honorions la memoire, elle procura nostre deliurance : ce que i'attribuay à ses merites.

Il fit, l'Esté suiuant, vn voyage auec moy au Païs des Nipisiriniens, où les fatigues que son zele luy faisoit souffrir, le ietterent dans vne maladie que nous croyïons tous estre mortelle; mais Dieu luy reseruoit vne mort plus genereuse.

I'ay particulierement remarqué et honoré en luy vn grand respect et vne attention exacte en toutes les choses de deuotion; vne humilité qui me confondoit, cherchant en toutes rencontres la soûmission et le mépris; un amour ardent et vn infatigable zele du salut des ames, qu'il a augmenté apres dans les diuerses Missions où il a esté employé. Il aimoit de cœur et d'affection la saincte Vierge, qui, comme ie croy, luy a procuré vne mort si glorieuse.

Voicy comme en parle un autre Pere, à qui son ame estoit assez découuerte : Nous auons appris, ce soir, quatriéme de Septembre, l'heureuse mort du Pere Leonard Garreau, homme vrayement selon le cœur de Dieu, d'vne humilité tres-rare dans de tres-rares talens qu'il a tousiours cachez; d'vn zele et d'vne ferueur si efficace, qu'il penetroit les cœurs de ceux auec qui il conuersoit; d'vne obeïssance à tout faire et à ne rien faire, estant content de tout; détaché entierement des creatures, et attaché inuiolablement à Dieu, qu'il aimoit en esprit et en verité. Il estoit remply de solides sentimens de la Foy, et pour l'ordinaire sans aucun goust sensible; ce qui n'empéschoit pas qu'il ne fust tres-exact à tous les deuoirs de la veritable deuotion. Il y a enuiron dix ou onze ans, qu'estant malade à la mort, selon l'opinion de nos Medecins, qui l'auoient abandonné, i'eus la consolation de penetrer dans les plus secrettes pensées de son cœur; ce n'estoit qu'vn perpetuel amour, vn abandon total de soy-mesme aux volontez Diuines, auec tant de ferueur, auec vne force d'esprit si vigoureuse, auec des transports d'une ame si remplie de Dieu, qu'il n'appartenoit qu'à son éloquence de les exprimer; ce qu'il faisoit, à la verité, fort energiquement, mais auec des sentiments de soy-mesme aussi humbles et aussi profonds, que ses hautes vertus estoient releuées. Et depuis ces dix ans-là, il a esté toûjours croissant dans ce double esprit d'humilité et d'amour.

Disons pour conclusion, que l'amour et le zele des Ames ont esté son veritable caractere. Ce zele luy a fait quitter le monde pour entrer en nostre Compagnie. Il luy a fait abandonner ses parents, ses amis et sa patrie, pour se ietter dans le Canadas, non parmy des Roys et des Princes, ou parmy des Peuples bien policez, mais parmy des Barbares, dans le milieu des forests, où la nourriture n'est quasi pas capable de sustenter la vie, mais seulement d'empescher la mort. Enfin le zele a esté son element pendant son seiour en ce nouueau Monde, et le dernier air qu'il a respiré à sa mort. A mesme temps que les Iroquois l'eurent blessé et traisné dans leur fort, s'oubliant de sa nudité, méprisant les playes qui luy causoient la mort, il se traisna vers quelques Cap-

tifs Hurons qu'il avait engendrez à Iesus-Christ par les Eaux du Baptesme. Il leur parla d'vne voix, à la verité languissante, mais pleine de feu, pleine d'amour, pleine de sang. Il les anima à souffrir constamment pour Dieu les tourments qu'il sçauoit bien leur estre preparez, les asseurant qu'ils se verroient bientost au Ciel, s'ils perseueroient dans la Foy qu'ils auoient embrassée. Enfin, les ayant oüis en confession, il les purifia dans le Sacrement de Penitence.

Puis ayant ietté les yeux sur vn ieune François qui, par vn dépit remply de rage et de trahison, s'estoit ietté parmy les Iroquois, il l'appelle, luy gagne le cœur, luy fait voir l'enormité de son crime ; il tire des regrets et des larmes de ce perfide, luy fait confesser tous ses pechez, et en luy donnant l'absolution, il le dispose à la mort, qu'il ne croyoit pas si voisine. Vn Iroquois l'ayant découuert aux François de Montreal, il fut pris et mené à Kebec, et condamné au dernier supplice, qu'il supporta auec vne resignation qui rauit tout le monde. Il benissoit Dieu de ce qu'il auoit esté pris et condamné, disant hautement que c'étoit fait de son Ame, si on n'eût osté la vie à son corps. Les Ames saintes ne vont quasi iamais toutes seules en Paradis, Dieu veut qu'elles en menent ordinairement quelques-vnes auec elles, qui leur tiennent compagnie dans la gloire.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de* IESUS, *au Païs de la Nouuelle France, és années* 1655. *et* 1656. *etc.*, et ce, pendant le temps et espace de sept années consecutives. Auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 23. Decembre 1656.

Signé par le Roy en son Conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS LOVYS CELLOT, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des *Relations de la Nouuelle France*. Fait à Paris ce 28. Decembre 1656.

Signé,

LOVYS CELLOT.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AUX MISSIONS DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1656 ET 1657.

Av R. P. le P. LOUIS CELLOT, Provincial de la Compagnie de Iesvs, de la Prouince de France. (*)

Mon R. P.,

Pax Christi.

De cinq ou six vaisseaux qui ont esté ce Printemps dernier en la Nouuelle France, celuy qui en est retourné le premier m'a apporté des Lettres du Pere Iean de Quen, Superieur de nos Missions en ces Contrées, qui m'apprennent qu'il deuoit enuoier à V. R. la Relation entiere de ce qui s'est passé depuis vn an dans nos Missions, dont il m'a addressé, par auance, quelques cahiers. Or, le Nauire auquel on l'auoit confiée, ayant esté pris par les Espagnols, et toutes les Lettres qui s'y sont trouuées ayant esté iettées dans la Mer, i'ay esté obligé de ramasser dans le Liuret que ie presente à V. R. ce qu'on a pû recouurer de ces Lettres, et de quelques autres Memoires qui nous furent rendus trop tard l'année precedente. Ceux qui s'interessent pour la gloire de nostre Seigneur en la conuersion des Infidelles, seront bien aises de voir comme nos Peres, marchant sur les pas de ceux de nostre Compagnie, qui ont esté grillés, rostis, et mangés depuis quelques années par les Iroquois, sont entrés dans le païs de ces Anthropophages, auec moins de peur de leurs trahisons et de leurs cruautés, que d'amour et de zele pour les gagner à Iesus-Christ. Le Pere qui a dressé ces Memoires que i'ay receus, asseure que qui voudroit agir parmi ces peuples selon la prudence purement humaine, ne feroit iamais rien de fort auantageux pour leur salut. Il faut se mettre, dit-il, dans les dangers du feu de la terre, pour les deliurer des feux de l'Enfer. Il se faut ietter dans la captiuité, pour les mettre en liberté. Il faut endurer la faim, la soif, la nudité, pour les nourrir et pour les reuestir de Iesus-Christ. On ne sçauroit se figurer tout ce que nous auons souffert dans vn voyage fort long, tres-rude, et rempli à tous momens de diuers dangers de la mort; en suite duquel nous mismes pied à terre

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy et Gabriel Cramoisy, publiée à Paris en 1658.

au bord d'vn bois, qu'il fallut faire reculer à grands coups de haches, pour donner place à l'habitation que nous voulions dresser. Mais ces grandes forests estant gardées pendant l'Esté des petits Dragons volans, ie veux dire par vn million d'escadrons de Mousquittes, de Maringoins ou de Cousins tres-auides d'vn sang qu'ils n'auoient iamais gousté : nous estions contraints de leur ceder la place pendant la nuict, et de nous aller coucher sur des roches au bord d'vn lac, exposez à l'air, au vent et souuent à la pluye. Ces trauaux, soustenus seulement d'vn peu de bouillie faite de farine de bled d'Inde, cuite dans la belle eau claire, nous abattirent presque tous. Plus de quarante huict personnes de nostre monde, tomberent malades. Il nous fallut loger sous des roches si à l'estroit, que nous estions presque entassez les vns sur les autres. Pendant que l'vn brusloit dans l'ardeur de la fievre, l'autre trembloit de froid; et pour nous consoler, on nous venoit souuent dire de diuers endroits qu'on nous alloit egorger, que nous serions bien-tost deliurez de tous nos maux. *Quotidie morimur, et ecce viuimus* ; nous mourions tous les iours, et nous voilà encore, grace à Dieu, tous viuans. Il est vrai que ceux qui sont alterez du salut des Ames, qui ne s'opere iamais que par la croix, troueront icy de quoy se satisfaire ; mais il ne faut rien craindre, Dieu est partout : c'est icy qu'on le gouste plus purement, et quasi sans mélange des creatures. Enfin *salutem ex inimicis nostris et de manu omnium qui oderunt nos*. Il nous a sauuez par nos ennemis mesmes et par les mains de ceux qui nous haïssoient à mort. Nous marchons la teste leuée, ils nous ont secourus dans nos besoins, nous preschons, nous catechisons, nous baptisons publiquement dans leurs bourgades ; on y dresse des Chapelles, on y prie Dieu, on y dit la saincte Messe, on y reçoit les Sacremens. Vn grand nombre d'Iroquois y fait hautement profession de la Foy de Iesus-Christ : en vn mot *Deus Dominus illuxit nobis*, c'est Dieu qui a fait ce grand iour. Voilà, mon R. P., ce que vous verrez en detail dans cette Relation, et qui, sans doute, portera V. R. et tous ceux qui ayment l'Eglise de I. C., à prier pour ces pauures peuples et pour ceux qui trauaillent à leur conuersion, comme aussi pour celuy qui est

De V. R.

Le tres-humble et tres-obeïssant
seruiteur en Nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE,
De la Compagnie de Iesus.

Au College de Clermont, ce 1. de Decembre 1657.

CHAPITRE PREMIER.

Ambassade des Iroquois Sonnontoeronnons trauersée par l'Iroquois Agnieronnon.

NOVS auons souuent remarqué dans nos Relations des années passées, qu'il y a cinq Nations Iroquoises, dont les trois principales sont les Sonnontoeronnons, qui sont les plus nombreux et les plus éloignés des François ; les Onnontoeronnons, où nous auons depuis peu commencé une bonne Mission ; et les Agnieronnons qui ont commerce auec les Hollandois voisins de la nouuelle Angleterre. Le 19. de Septembre de l'année 1655. le P. Ioseph Chaumonot et le P. Claude d'Ablon partirent de Quebec pour aller recognoistre le païs des Sonnontoeronnons, qui nous pressoient de les aller instruire, et d'aller establir en leur païs vne habitation Françoise. Leur voiage est amplement décrit dans la Relation de l'année derniere. Peu de temps apres leur depart de Quebec, trois personnes considerables arriuerent de Sonnontoan, païs des Sonnontoeronnons, qui nous donnerent aduis que les esprits de leur nation estoient disposés à la paix, et que l'hyuer prochain ils deuoient venir en bon nombre, contracter auec nous et auec les Hurons et les Algon-

quins vne alliance inuiolable. On ne manqua pas aux presens reciproques de part et d'autre, suiuant la coustume de ces peuples. Apres quoy, vn des trois se resolut de passer l'hyuer auec nous, comme voulant seruir d'ostage de leur fidelité. Les deux autres se mirent en chemin au commencement de Nouembre de la mesme année 1655. pour porter plus promptement en leur pays les heureuses nouuelles de l'accueil qu'on leur auoit fait.

Ces deux Ambassadeurs furent tuez à leur retour, ainsi que nous l'apprismes par la rencontre qui se fit d'vn des cadavres que l'on trouua à trois ou quatre lieües au dessus de Montreal, tout couuert de playes et de sang. Le soupçon de ce meurtre ne put tomber que sur les Iroquois Agnieronnons, qui, jaloux de l'amitié dont les autres nations Iroquoises nous recherchent, la veulent empescher par toutes sortes de moiens.

Cela n'empescha pas que dés le commencement du mois de Ianuier 1656. nous ne vismes icy l'Ambassade dont nous auions parole.

Ils estoient dix de compagnie, dont le chef estoit vn des premiers Capitaines de tout leur pays, aagé de cinquante à soixante ans, homme sage et adroit dans les affaires, eloquent au delà de ce qu'on en peut croire, dont le cœur estoit tout François, et desia gagné à la foy.

De vingt et vn presens qu'il fit, le plus riche et le plus éclatant fut celuy par lequel il nous tesmoigna hautement que toute sa nation vouloit se faire instruire ; qu'elle demandoit pour cét effet des Peres de nostre Compagnie, et qu'elle souhaitoit les biens qui ne se voient qu'apres la mort, dont les Chrestiens Hurons captifs en grand nombre chez eux, leur parloient auec tant d'estime, que plusieurs d'entre eux auoient desia le cœur Chrestien auant que de l'estre.

Les desseins du Ciel ne nous sont pas moins adorables que cachez. Ce Capitaine qui, apres Dieu, appuyoit le plus nos esperances, nous fut rauy en vn moment. Ces Ambassadeurs, pour se diuertir, estoient allez à la chasse du Castor entre les trois Riuieres et Quebec, en attendant la fin de l'hyuer pour leur retour. Vne troupe d'Iroquois Agnieronnons, qui venoient en mesme temps à la chasse des hommes, rencontrerent leurs pistes, et ayant surpris à l'escart ce Capitaine, sans l'auoir reconnu de plus pres, ils le tuerent d'vn coup de fusil, qui luy perça le cœur.

Apres ce coup, capable de mettre la guerre entre ces deux Nations Iroquoises, ils continuerent les vns et les autres dans la confiance qu'ils auoient en nous, n'ignorants pas que nous auons le cœur ouuert pour tous les peuples de ces contrées, et nous considerans comme vne Nation neutre, et comme vn lieu de seureté. En effet, vne bande de guerriers Algonquins s'estant trouuée en mesme temps dans les trois Riuieres, auec l'Agnieronnon, leur ennemy mortel, ils s'y parlerent auec douceur, ils s'y regalerent auec ioye, et à les voir, on eust creu qu'ils estoient amys. Ce n'est pas vn mauuais presage, quand le Loup et l'Agneau habitent sous le mesme toict. Quand le Lion et la Brebis paissent ensemble, c'est vne marque que Iesus-Christ veut estre leur Pasteur.

CHAPITRE II.

Dessein des Iroquois Agnieronnons sur la Colonie des Hurons dans l'Isle d'Orleans.

Le vingt-cinquiéme iour du mois d'Auril 1656. deux Iroquois Agnieronnons s'estant coulez par les bois au dessous de Quebec, en vn lieu où la chasse des oyseaux de riuiere est en abondance, deux Hurons qui y aborderent en vn canot, y furent salüez chacun d'vn coup de fusil : l'vn tomba roide sur la place ; l'autre, quoy que blessé griefuement, eut toutesfois assez de courage et de force pour pousser son canot en l'eau, et se sauuer heureusement.

Vingt Hurons s'embarquerent promptement à cette nouuelle, pour couper

chemin en quelque lieu aux meurtriers qui auoient pris la fuitte par terre. A plus de vingt lieües de là, ayant apperceu quelques pistes sur le riuage de nostre grande Riuiere, ils atteignirent leur proye ; mais comme ces deux fugitifs ne marchoient qu'esloignez l'vn de l'autre, il n'y en eut qu'vn de pris, qui, estant mené à l'Isle d'Orleans, y fut condamné à la mort et au feu, qu'il auoit sans doute bien merité.

Nous auions fait auec douceur tout ce qui se pouuoit, afin qu'on luy accordast la vie et que l'on peust se seruir de luy pour destourner vne troupe de trois cens Iroquois Agnieronnons, dont nous sçauions que la Colonie Huronne de l'Isle d'Orleans estoit menacée ; mais les esprits estoient trop eschauffez dans le ressentiment d'vn crime qu'ils auoient vû tout fraischement deuant leurs yeux, et dont le pere et la mere du defunt demandoient instamment iustice. C'estoit les plus riches de tout le bourg Huron, et qui pleuroient leur fils vnique, qui estoit vn ieune homme plein de belles qualitez, destiné à la charge de Capitaine, et qui auoit depuis deux ans donné la vie à cinq Agnieronnons qu'il auoit faits prisonniers de guerre.

Le mesme iour qu'on brusloit ce captif Iroquois, heureux dans son malheur, en ce qu'il receut le Baptesme et qu'il mourut Chrestien, quelques François des trois Riuieres rencontrerent à dix ou douze lieuës de là ces trois cents Agnieronnons qui venoient fondre sur les Hurons. Ces guerriers traiterent doucement nos François, ils leur firent part de leur chasse, et en les congediant, leur firent vn present de Pourcelaine, afin qu'on ne donnast point, des Trois Riuieres, aduis à Quebec de leur marche.

Le lendemain, trois de leurs Capitaines vinrent eux-mesmes aux Trois Riuieres, sçauoir où on desiroit qu'ils campassent, et protester de la continuation de la Paix auec nous.

Pour les arrester en chemin par les voyes de douceur, le Gouuerneur des Trois Riuieres leur fit trois beaux presens, les coniurant de retourner en leur pays, puis qu'ayants la paix auec nous, et les Hurons estants aussi nos alliez, nous deuions espargner le sang et la vie des vns et des autres.

Les Iroquois respondirent par huict presens de Pourcelaine, dont les quatre plus remarquables furent ceux-cy.

Leur Chef faisant paroistre vn grand collier de Pourcelaine : C'est icy, dit-il, vne chaisne de fer plus grosse que les arbres qui naissent en nos forests, qui liera les Hollandois, les François et les Agnieronnons ensemble. Le tonnerre et la foudre du ciel ne rompront iamais cette chaisne.

Par vn autre present : Ie connois, disoit-il, l'esprit d'Onnontio, ie sçay que le François est veritable en ses promesses. Si ie voy quelqu'vn de mes gens tué sur la Riuiere, ie n'auray aucun soupçon que ce soit par la trahison des François. Ie te coniure aussi de croire le mesme de moy ; et s'il se trouue quelque François tué à l'escart, n'en accuse pas l'Iroquois Agnieronnon ; nos mains en seront innocentes, et ne trahiront pas nostre cœur, qui ne respire que la Paix.

Quand quelque malheur, disoit-il, par vn autre present, arriuera au François ou à l'Agnieronnon, nous meslerons ensemble nos pleurs et nos larmes ; et nos cœurs auront les mesmes sentimens, car ie n'ay plus qu'vn cœur auec toy.

Par le dernier de ces presens : I'obeys à Onnontio, disoit-il, ie m'en retourne en mon païs, et ma hache pour cette fois ne sera pas rougie dans le sang des Hurons. Mais ie desire aussi que le François m'obeisse en vne chose, c'est qu'il ferme la porte de ses maisons et de ses forts à l'Onnontagueronnon, qui veut estre mon ennemy, et qui couue des pensées de guerre contre moy.

Ces presens estoient acheuez, mais l'assemblée n'estoit pas encore separée, lors que l'on apperceut trois canots qui venoient d'en haut. C'estoit Iean-Baptiste Ochionagueras, Capitaine Onnontagueronnon, qui, ayant embrassé la foy depuis deux ans, et dés-lors ayant pris vn cœur tout François, procura puissamment la Paix que nous auons auec les Nations Iroquoises d'en-haut.

Les Iroquois Agnieronnons, voyant cet homme, qu'ils sçauent estre de grand credit et grand guerrier, prierent nos François de ne luy rien tesmoigner du present qu'ils venoient de faire, nous inuitant de fermer nos portes aux Onnontagueronnons, et de ne nous ioindre pas d'alliance auec eux.

Le iour suiuant, nous receusmes aduis à Quebec de tout ce qui se passoit aux Trois Riuieres : ce fut par des hommes enuoyez exprez, qui firent trente lieuës en vn iour, auec tant de bonheur, qu'ils tromperent toutes les diligences des Iroquois Agnieronnons, qui auoient mis par tout sur les chemins des corps de garde pour fermer le passage.

Il fut iugé necessaire pour le bien public, d'enuoyer quelqu'vn de nos Peres au deuant de ces trois cents Agnieronnons, pour arrester leur course, nous doutans bien que contre leur parole, ils auroient continüé leur dessein de pousser iusques à l'Isle d'Orleans, pour se venger de la mort de l'Iroquois Agnieronnon, qui venoit d'y estre buslé depuis si peu de iours.

Le Pere Simon le Moyne, qui aime et est aimé tendrement des Iroquois, se trouuant alors à Québec, par vne heureuse rencontre, fut prest en moins d'vne heure pour partir sans delay. Il fait rencontre en son chemin, au milieu de la nuit, des canots Iroquois qui estoient aux auenuës, pour découurir ce qui pourroit passer. On le conduit dans vne palissade, enuiron à demi-lieuë de là, où leur gros estoit campé. Il leur fait dix presens, pour rompre leur dessein, et les faire retourner sur leurs pas. Apres de longues deliberations ils luy tesmoignent que sa voix est toute-puissante sur eux ; et pour l'en asseurer par effet, plus que de parole, ils font vn cri dans le camp, qui congedie toutes les troupes : c'est à dire que les petites bandes, de dix ou douze hommes pour l'ordinaire, ayent à se separer. Les vns vont d'vn costé, prenans parti pour la chasse de l'orignac ; les autres vont d'vn autre costé à la chasse du castor ; quelques-vns, au nombre de trois ou quatre, font mine d'aller à la petite guerre, pour faire quelque coup à l'escart ; la pluspart retournent, disent-ils, en leur païs.

Cette nouuelle donna de la ioye à Quebec, et quelque sorte d'asseurance aux Hurons de l'Isle d'Orleans, mais qui ne leur osta pas toutesfois toute leur crainte. Il leur resta quelque defiance de l'esprit perfide de l'Agnieronnon ; mais pleust à Dieu qu'elle eust esté plus grande.—(*Voyez le Chapitre dixiéme.*)

CHAPITRE III.

Les Hurons de l'Isle d'Orleans attaquez par les Iroquois Agnieronnons.

Le 18. de May 1656. ces perfides, s'estans cachés dans les bois, à dix ou douze lieuës au dessus de Quebec, où ils voyoient sans estre veus, laisserent passer vne escoüade de François et de Sauuages, qui montoient au païs des Onnontoeronnons. Mais les mains leur demangeans, et leur accoustumance au massacre les sollicitant, ils se iettent sur quelques canots qui faisoient l'arrieregarde. Ils blessent, ils prennent, ils pillent, ils maltraitent ceux qui les conduisent. Mais enfin les Onnontoeronnons et les François les menaçants, ces traîtres firent semblant de s'estre mespris, comme nous verrons au Chapitre suiuant : ils rendirent les prisonniers, mais à condition qu'ils poursuiuroient tous leur route, sans que pas vn fust obligé de descendre à Quebec.

Cette tempeste estoit essuyée, nos Gens estant passez outre sur le grand Fleuue de Sainct Laurens. Mais la nuict du dix-neuf au vingtième du mesme mois de May, ces malheureux, couuerts des tenebres de cette nuict tres-obscure, descendirent sans bruit, passant deuant Quebec sans estre apperceuz. Ils aborderent auant le iour au dessous de la bourgade Huronne, et ayant caché leurs canots dans le bois, ils se répandirent de tous costez aux auenuës des terres, que l'on ensemençoit pour lors de bled d'Inde.

Le matin, tous les Chrestiens Hurons ayant assisté à la Messe, selon leur coustume, et par bonheur la pluspart s'étant confessez, vne partie sortit pour le trauail. Les ennemis qui estoient en embuscade, se ietterent sur eux, en massacrerent quelques-vns sur la place, et en emmenerent quelques autres captifs, le reste se sauuant dans nostre Maison, ceinte d'vne palissade de bonne deffense, fortifiée pour de semblables occasions.

Apres cette deffaite, les ennemis se retirerent sur le Midy. Ils auoient enuiron quarante canots, qui parurent sur nostre grand fleuue, prenant la mesme route pour leur retour qu'ils auoient prise la nuict pour faire ce malheureux coup. Nostre perte a esté de soixante et onze personnes, auec vn grand nombre de ieunes femmes qui estoient la fleur de cette Colonie.

Les François de l'Isle d'Orleans qui furent rencontrez par ces Barbares, ne furent point faits captifs, les Iroquois disant qu'ils auoient la Paix auec nous. Ce qui n'empescha pas qu'ils ne pillassent quelques maisons abandonnées, dont ils ont fait depuis leurs excuses, condamnans d'vne part l'insolence de leur ieunesse, qui, par toute la terre, est difficile à retenir dans la chaleur de la victoire, et accusans d'autre part ceux de nos François qui auoient quitté leurs maisons, ayant pris, disoient-ils, l'espouuante mal à propos. Il est vray que les Iroquois ont respecté les lieux qu'ils ont trouuez habitez mesme par de simples femmes, s'y comportant auec toute la douceur possible.

Ce malheur arriua vn Samedy, le vingtiesme iour de May, si toutefois les maux de cette vie sont des malheurs, lors que Dieu en tire sa gloire et le salut de ses esleus.

Il se trouua entre ces Hurons captifs onze Congreganistes, qui n'ont pas perdu l'esprit de la pieté dans l'extremité de leurs miseres, du nombre desquels fut Iacques Oachouk, alors Prefet de la Congregation, et le plus feruent de tous nos Chrestiens.

Ce bon Chrestien se voyant captif, au lieu de chanter ses proüesses de guerre selon la coustume, prit pour suiet de sa chanson ce qu'il auoit plus dans le cœur. Ne me plaignez point, disoit-il, ne m'estimez pas malheureux, ie seray heureux dans le ciel. Ie ne crains point les feux que mon sang est capable d'esteindre ; ie crains le feu d'enfer qui iamais ne s'esteindra. Cette vie ne m'est rien, quand mes pensées me portent au Ciel. Il poussoit ce chant d'vne voix si puissante, qu'il se faisoit entendre presque de demi lieüe, l'eau et le vent portant sa voix iusques à nous. Il consoloit les autres et les animoit aux souffrances ; et se voyant bruslé en toutes les parties du corps auec des haches toutes rouges de feu et des tisons ardens, sans ietter aucun cry, ny se plaindre des cruautez qui le faisoient mourir mille fois auant que d'en mourir vne seule, il prioit Dieu au milieu des flammes, et disoit hautement que, iettant les yeux vers le Ciel auec cette parole, Iesus, ayez pitié de moy, il sentoit chaque fois l'allegement de ses douleurs et vn surcroist de force et de courage.

Nous en auons sceu toutes les particularitez par vn autre Chrestien qui estoit captif auec luy, nommé Ioachim Ondakout, qui s'est veu dans les flammes auec luy, y ayant admiré sa constance et son esprit vrayment Chrestien dans les tourmens.

Ce Ioachim estoit le plus considerable de tous ceux qu'on auoit fait captifs, grand guerrier, et dont la vie n'est qu'vne suitte de victoires et de rencontres, d'où son courage l'a bien souuent retiré contre toute esperance. Cette derniere fois, ayant desia esté bruslé à demy corps, ayant les doigts couppez, et estant tout couuert de sang ; la nuict qui deuoit estre sa derniere, n'attendant que le poinct du iour auquel deuoit acheuer son supplice, la cabane où il auoit esté bruslé estant pleine d'autant de bourreaux qu'il y auoit là d'Iroquois, qui estoient plus de cinquante à le garder ; le sommeil les ayant abbattus, il fut assez heureux pour rompre ses liens et pour trouuer passage ; et s'estant veu en liberté, le corps nud et déchiré, sans pro-

uisions, sans armes et sans secours, il marcha quinze iours entiers par des routes égarées, pour se sauuer, en se perdant, et n'ayant plus de forces, estant arriué sur les riuages du grand lac des Iroquois, par bonheur il y fit rencontre de la bande des François qui alloient à Onnontagué : sans eux, il estoit mort, et par leur moyen il recouura la vie. On luy donna des viures, vn canot, et vn ieune homme Huron detaché de leur compagnie, auec lequel il peust acheuer son voyage, et venir à Quebec.

Cét homme, auant son malheur, s'étoit relasché de sa ferueur, et ne paroissoit qu'à demy Chrestien, faisant mesme gloire de tesmoigner qu'il ne faisoit pas estime de la Foy ny des Chrestiens ; mais ayant veu que c'est en Dieu seul qu'on trouue la consolation, la patience et la ioye, mesme dans les tourmens, il a si heureusement changé de sentiment, qu'il ne peut assez le benir, ny assez loüer les Chrestiens, dont il a veu dans l'occasion des exemples d'vne vertu qui ne peut auoir de reproche.

Vn des Peres de nostre Compagnie s'estant trouué aux Trois-Riuieres, lors que les Iroquois y repasserent, et ayant esté heureusement engagé d'aller visiter ces bons Chrestiens, dans les liens de leur captiuité au camp de l'ennemy, en receut vne consolation si sensible, qu'il en écriuit en ces termes :

Bene omnia fecit. En verité, mon Reuerend Pere, les iugements de Dieu sont estonnans. I'ay veu la fleur de la Congregation Huronne emmenée captiue par des Infidelles, auec quantité d'autres, dont la deuotion passeroit, mesme dans les Cloistres, pour extraordinaire. Qu'il en soit beny à iamais, puisque *bene omnia fecit ;* iugez combien cela m'a esté sensible, par la grande affection que i'auois pour cette pauure nation. I'ay eu le bonheur de les visiter trois fois dans le camp des Iroquois, éloigné des Trois-Riuieres d'vne demi lieüe. Ie les confessay là tous, apres leur auoir fait prier Dieu. Certes, la foy regne dans leurs cœurs ; iamais ils n'ont témoigné de plus grands sentimens de deuotion, ny plus hardiment qu'ils ont fait en cette occasion, en presence de tous les Iroquois, qui ne firent paroistre aucune auersion de la priere : car ayant pris l'occasion, par cinq ou six fois, dans diuerses cabanes, de dire vn petit mot du Paradis et de l'Enfer, ils m'écouterent touiours auec grand respect.

I'ay trouué parmy eux vne ieune femme de dix-huit ans, nommée Agnes Aoendoens, baptisée par le deffunt P. Iean de Brebeuf, laquelle i'oüis en Confession. En verité, ie n'ay iamais rien veu de plus innocent : vne personne enfermée dans vn Cloistre ne se seroit pas mieux conseruée dans la pieté. En vn mot, ie n'ay point de termes pour vous expliquer tout ce qui s'est passé dans ce rencontre. Voilà ce que le Pere nous a escrit.

Il n'y auoit pas huit iours qu'il auoit quitté ces bons Chrestiens à l'Isle d'Orleans, où il auoit demeuré auec eux depuis vn an, son obeïssance ne l'en ayant detaché que pour le ioindre à la troupe de ceux qui sont allez à Onnontaghé.

CHAPITRE IV.

Voyage des Peres de nostre Compagnie et de quelques François au pays des Iroquois superieurs appellés Onnontoeronnons.

Ces peuples nous ayant desirés, on enuoia l'année 1655. deux Peres de nostre Compagnie en leur pays, pour decouurir leurs dispositions pour la Foy et leurs inclinations pour les François. Apres qu'ils les eurent pratiqués enuiron six mois, comme il se voit dans la Relation de l'année precedente, l'vn des deux descendit à Quebec. Quoy qu'il nous parlast auantageusement de la bonne volonté de ces Iroquois, il n'effaça pas neantmoins de nostre esprit les defiances que nous auions pris raisonnablement de leurs déloiautés et de leurs trahisons. Si bien que lors qu'il fallut, comme on dit, fondre la cloche, et con-

clure l'establissement d'vne Mission et d'vne demeure en leur païs, nous nous trouuasmes merueilleusement en peine, aussi bien que Monsieur nostre Gouuerneur, duquel dependoit l'affaire en premier ressort. On examina meurement les raisons de part et d'autre, et on en trouuoit de tres-fortes et de tres-puissantes des deux costés. Nous sçauions bien que le mensonge, les fourbes, les deloiautés estoient presque aussi naturelles à ces peuples que la vie. Nous les cognoissions tres-portés et tres-accoustumés au sang, au feu et au carnage. Nous nous souuenions de la destruction de nos pauures Eglises Huronnes, et des cruautés qu'ils auoient exercées sur nos braues Algonquins. Nous auions deuant les yeux les horribles tourmens qu'ils ont fait souffrir à plusieurs de nos Peres, les bruslant à petit feu, leur appliquant des haches toutes rouges sur les endroits les plus sensibles du corps, versant dans leurs playes des chaudieres d'eau boüillante, en derision du Baptesme, coupant de grands lambeaux de leur chair grillée, qu'ils mangeoient en leur presence. La fureur qui anime ces Barbares nous disoit tout bas à l'oreille qu'on nous en preparoit autant.

Vn Huron captif échappé du bourg d'Onontaghé, paroissant au fort de nos deliberations, nous asseura qu'il auoit estudié l'esprit de ces peuples, qu'il estoit entré dans leurs pensées, et qu'ils n'auoient autre dessein que de faire venir en leur païs le plus de François et de Hurons qu'ils pourroient pour en faire vn massacre general. Il appuia son aduis de raisons si fortes, que les Hurons ses compatriotes ayans resolu et promis aux Onnontoeronnons d'aller en leur païs, et de nous y accompagner, retirerent leur parolle, et nous dirent que l'ardeur de la Foy nous feroit égorger, nous coniurant par l'amitié qu'ils nous portoient, de ne point nous precipiter dans vn danger si manifeste.

Outre ce suiet de crainte, les Iroquois Agnieronnons auec lesquels nous auons traicté de la Paix depuis peu, faisoient paroistre vne ialousie qui alloit presque iusqu'à la rage, de ce que nous voulions habiter parmy ces peuples, ayant vn grand interest pour leur commerce, que les Onnontoeronnons fussent tousiours obligez de passer par leur païs.

Nous voyons encore que ces Nations n'ayant aucun besoin des François, ny aucune retenuë du costé de Dieu, qu'ils ne cognoissent pas, ny du costé de la Police humaine, qui n'a autre pouuoir parmy eux que celuy de leur interest, ils nous pouuoient mettre à mort impunément par vne boutade.

Tout cela, ioint aux dangers et à la difficulté des chemins, et aux despenses excessiues et effroyables qu'il falloit faire pour commencer cette entreprise et pour la conseruer, nous mettoit dans vne extreme inquietude. Si iamais l'axiome fut veritable, qu'il y a vne crainte capable d'ébranler vne ame constante, tous ces suiets de crainte ne pouuoient nous causer vne mediocre terreur. On passa toutesfois outre, et la resolution fut prise d'accorder à ces peuples ce qu'ils demandoient si instamment, et de s'aller establir au cœur de leur pays, quoy qu'il en pût arriuer. Voicy les raisons qui nous y porterent.

L'vne estoit fondée sur l'authorité et sur le raisonnement de Monsieur nostre Gouuerneur, qui voyoit bien qu'il falloit perir pour ne pas perir, et qu'il falloit s'exposer à toutes sortes de dangers pour euiter tous les dangers. Nous auions nouuelles que si nous rebutions ces Barbares, leur refusant ce qu'ils demandoient auec tant d'ardeur, qu'ils auoient dessein de s'vnir derechef auec les Agnieronnons, et de venir fondre sur les François pour leur faire vne guerre immortelle, et pour les exterminer entierement, s'il leur estoit possible. Nous n'estions pas en ce temps-là dans la posture de soustenir la reuolte de toutes ces nations, sans encourir vn danger plus grand que n'estoit celuy d'exposer vne escoüade de François, dont la resolution pourroit donner quelque retenuë à ces peuples dans leur pays mesme.

L'autre raison estoit tirée d'vne politique plus diuine qu'humaine. Les Peres

de nostre Compagnie qui iusques à present n'ont point blesmy à la veuë de leur sang, qui n'ont point encore redouté les feux et la rage des Iroquois dans leurs plus horribles tourmens, disoient qu'ils baptiseroient bien deuant leur mort autant de moribonds qu'ils seroient de personnes, et qu'en ce cas, donnant leurs corps pour des ames, ils ne perdroient rien au change. Ils alleguoient l'exemple des Apostres qui s'attendoient bien de perdre la vie dans les pays infideles où ils alloient precher leur Maistre, et ne laissoient pas pourtant d'y aller. Ils produisoient cét axiome commun : *Sanguis Martyrum semen est Christianorum*, le sang respandu pour la Foy par les Iroquois crie, disoient-ils, deuant Dieu, non pas vengeance, mais benediction et pardon pour les mesmes Iroquois. Il se faut confier en celuy qui n'abandonne iamais ceux qui s'abandonnent sainctement pour sa gloire : et la rage et la perfidie des Barbares, ny les despenses excessiues ne doiuent point retarder le premier de tous les emplois, qui est la conuersion des ames. Dieu, qui est le Maistre des grands et des petits, des François et des Iroquois, flechira les cœurs des Infideles pour leur faire receuoir l'Euangile, et ceux des Infideles pour en faciliter la publication.

Enfin la conclusion fut prise sur ces raisons et sur plusieurs autres, qu'il se falloit mettre en campagne, et donner aux Onnontoeronnons la satisfaction qu'ils demandoient. Aussi-tost dit, aussi-tost fait. Voilà vn bon nombre de François qui s'equippent pour s'embarquer avec le Pere René Menard, le Pere Claude d'Ablon, le Pere Iacques Fremin, le Frere Ambroise Broat, et le Frere Ioseph Boursier, que le R. Pere François le Mercier, Superieur des Missions de nostre Compagnie en ces contrées, prit auec soy pour aller faire la guerre aux Demons iusques dedans leur Fort, et pour consacrer ces peuples et tout leur païs à Iesus-Christ. Mais suiuons de l'œil et de la pensée celuy qui nous a tracé leur voyage sur le papier, et qui estoit de la partie.

Nous partîmes de Quebec le 17. de May 1656. Nostre gros estoit composé de quatre Nations, de François, d'Onnontoeronnons, qui nous estoient venus querir, de Sonnontoeronnons, qui estoient venus rechercher nostre alliance, et de quelques Hurons. Nous remplissions deux grandes chalouppes et plusieurs canots. Sortant du port, nous fusmes suiuis des acclamations de quantités de peuples differents qui bordoient le riuage dont plusieurs nous regardoient d'vn œil de compassion et d'vn cœur tremblant, nous croyans autant de victimes destinées aux feux et à la rage des Iroquois.

Ce malheur nous pensa arriuer dès le lendemain de nostre depart. Nos chalouppes ayans moüillé l'ancre sur le soir à douze lieuës ou enuiron au dessus de Quebec, proche d'vn lieu appellé la Pointe de Sainete Croix, nous prîmes resolution d'y descendre tous le lendemain matin, pour y celebrer la Saincte Messe. Nos matelots s'oubliant de cette resolution, leuerent l'ancre deuant le iour et nous firent poursuiure nostre route. Le danger estoit tres-grand, y ayant en ce mesme endroit trois cents Iroquois Agnieronons cachés qui nous auroient pu prendre sans combat et sans resistance, pource que nos Gens seroient descendus sans armes, croyant que ces traîtres estoient retournez en leur païs, comme ils en auoient donné la parole à nos François au Lac Sainct Pierre, au dessus des Trois Riuieres. Nous euitâmes ce danger sans le sçauoir, ces barbares ne s'estans point produits, quoy qu'ils nous eussent bien apperceuz. Mais ils se ietterent sur nos canots qui se trouuerent separez de nous : ils en renuerserent vn dans la Riuiere, ils blesserent legerement vn de nos Freres de deux coups de fusils, ils lierent et garotterent les Hurons, ils traitterent mal les Onnontoeronnons de parole et d'effet, ne pouuant supporter nostre alliance auec eux. Mais enfin la crainte d'entrer en guerre auec ces peuples qui témoignoient leurs iustes ressentiments, appaisa leur colere et les obligea de recourir aux excuses, disant qu'ils croioient d'abord que ces

canots ne fussent remplis que de Hurons auec lesquels ils n'ont de paix. Ensuitte de quoy ils mirent tout le monde en liberté, sans en excepter les Hurons. Ceux qui s'estoient sauuez dés le commencement du choc, courant tous nuds par les bois, et r'attrapant nos chalouppes, nous donnerent aduis de ce qui se passoit : aussi-tost chacun se mettant sous les armes, on apperceut douze canots qui tiroient vers nous à force de rames. Nous creûmes que c'estoit l'auant-garde de l'ennemy, et comme nous nous preparions à les receuoir, nous recogneûmes que c'estoient nos Gens, qui n'auoient pas sujet d'estre fort satisfaits de s'estre separez de nos chalouppes.

Estans arriués aux Trois-Riuieres le 20. de May, nous les quittâmes le 29. et le 31. nous entrâmes dans l'habitation de Montreal, d'où on fit partir vn canot le premier iour de Iuin, pour aller donner aduis de nostre marche au Bourg d'Onnontaghé.

Le huictiéme de Iuin nous nous embarquâmes dans vingt canots, les chalouppes n'estant plus de seruice au delà de Montreal, à cause des endroits rapides et des Sauts qu'on rencontre au sortir de cette habitation. Nous n'auions pas encor fait deux lieuës qu'vne escoüade d'Iroquois Agnieronons nous ayant apperceus de loing, et nous prenant pour des Algonquins et pour des Hurons, saisie de frayeur, se ietta dans les bois ; mais nous ayant recogneuz à la veuë de nostre pauillon, qui estoit vn grand nom de Iesus peint sur vn beau taffetas blanc voltigeant en l'air, ils nous aborderent. Nos Americains Onnontaeronnons les receurent auec mille iniures, leur reprochant leurs trahisons et leur brigandage ; et se iettans sur leurs canots, ils pillerent leurs armes et prirent ce qu'ils auoient de meilleur dans leur équipage, vsans, disoient-ils, de represailles, eux mesmes ayant esté pillez peu de iours auparauant par ces mesmes peuples : voilà toute la consolation que remporterent ces pauures miserables de nous estre venus salüer.

Passant dans le Lac Sainct Louis, vn de nos canots se brisa, ce qui nous est encor arriué d'autresfois dans nostre voyage ; mais nous iettans à terre, nos Charpentiers de Nauires trouuoient par tout de quoy bastir vn vaisseau en moins d'vn iour : c'est à dire que nos Sauuages rencontroient facilement des choses propres pour faire les gondoles qui portoient nostre bagage auec nous. Les Architectes de ce pays ont bien plustost basty leurs Maisons, leurs Palais et leurs Nauires que ceux d'Europe ; que si on n'y est pas logé si superbement, on y habite souuent plus à l'aise et plus ioyeusement.

Nous tuasmes quantité d'Eslans et de Cerfs que nos François appellent des Vaches sauuages ; mais le treiziéme de Iuin et les trois iours suiuans nous nous trouuâmes dans des courans d'eau si rapides et si violents, qu'il falloit se mettre à l'eau pour traisner quelquefois, et quelquefois porter sur nos espaules nos batteaux et tout nostre bagage. Nous nous moüillions de tous costez, car nous auions vne partie du corps en l'eau, et le ciel arrosoit l'autre d'vne grosse pluye. Nous employons toutes nos forces contre le vent et contre les torrens, portant autant ou plus de ioye dans nos cœurs que de fatigue sur nos corps.

Le dix-septiéme du mesme mois, nous nous trouuâmes au bout d'vn Lac que quelques-vns confondent auec le Lac de Sainct Louis ; nous luy donnâmes le nom de Sainct François pour le distinguer de celuy qui le precede. Il a bien dix lieuës de long et trois ou quatre de large en quelques endroits ; il est remply de quantité de belles isles en ses emboucheures. Le grand fleuue de Sainct Laurens s'elargissant et repandant ses eaux d'espaces en espaces, fait ces beaux Lacs, puis en les resserrant, il reprend le nom de Riuiere.

Le vingtiéme de Iuin nous passâmes le grand Saut ; la mort de cinq faons de biches massacrez par nos chasseurs, et cent Barbuës prises par nos pescheurs, adoucirent nos peines. Nostre boucherie et nostre poissonnerie furent iusques alors aussi bien garnies qu'elles furent depourueuës de tout sur la fin de nostre voyage.

Le vingt-cinquiéme, nous baptisâmes, apres auoir celebré la Saincte Messe, vn enfant dont la femme d'vn de nos guides Onnontoeronnons accoucha en chemin : ce qui ne l'empescha pas de poursuiure comme les autres par vne grosse pluye qui nous accompagna tout le iour et toute la nuict suiuante.

Sur le soir, quelques chasseurs nous ayant découuerts et nous voyant bon nombre de canots de compagnie, s'enfuirent et laisserent de quoy piller à nos gens, qui se saisirent de leurs armes, de leurs castors et de tout leur bagage ; mais l'vn de ces chasseurs ayant esté pris, nous recognûmes qu'il estoit de la nation des Andastaeronnons auec lesquels nous n'auons point la guerre : c'est pourquoy nos François leur rendirent ce qu'ils auoient butiné ; ce qui n'obligea pas nos Sauuages d'vser de la mesme ciuilité.

Le 26. sur les neuf heures du soir, entendant vne voix d'homme assez forte, mais assez lamentable, nous nous doutâmes bien que c'estoit quelque prisonnier échappé. Monsieur Du Puis, braue Gentilhomme, qui commandoit nos soldats François, fit battre le tambour pour luy faire cognoistre que nous estions François. Ce pauure homme n'ayant osé nous approcher accourut à ce bruit le mieux qu'il pût. C'estoit vn Huron nommé Ioachim Ondakout, duquel nous auons parlé au Chapitre troisiéme. Il n'auoit que la peau et les os, s'estant sauué du pays des Agnieronnons à demy bruslé : il auoit marché dix-sept iours parmy les bois et parmy les rochers, sans manger autre chose que quelques petits fruicts sauuages. Nos gens luy firent prendre vn certain breuuage pour disposer son estomach à prendre sa nourriture sans danger, apres vne si longue famine. Nous luy donnâmes vn canot et des viures pour descendre vers nos habitations Françoises.

Le 27 de Iuin nous passames le dernier rapide qui se trouue au milieu du chemin de Montreal à Onnontaghé, c'est à dire à quarante ou cinquante lieuës de l'vn et l'autre.

Le 29. voguant la nuict aussi bien que le iour, pource que nos prouisions diminuoient fort, nous rencontrâmes trois canots d'Annieronnons qui venoient de la chasse aux hommes, rapportans les cheuelures de quatre Sauuages de la Nation des Neds-percez, et tenant captiue vne femme et deux enfans.

Le premier de Iuillet nous donnâmes la chasse à vn canot qui parut ; l'ayant attrapé, comme il estoit du bourg d'Onnontaghé, il nous dit qu'on nous y attendoit, et que le Pere Ioseph Chaumonot qui y estoit resté seul se portoit bien.

Le troisiéme iour, la famine commençant de nous presser, nous fismes nos efforts pour arriuer à vn lieu nommé Otiatannehengué, qui est vn lieu fort recommandable pour la grande pesche de poisson qui s'y fait chaque année. Nous esperions y rencontrer bon nombre de pescheurs et en tirer quelque soulagement : Monsieur Du Puis fit tirer deux petites pieces de canon embarquées dans nos canots deuant que d'y aborder, pour leur donner aduis que nous n'estions pas loing ; mais la saison de la pesche estant passée en ce quartier-là, nous n'y trouuâmes personne : ce qui obligea nos guides de depescher vn homme pour aller iour et nuict porter la nouuelle de nostre marche à Onnontaghé, et pour faire apporter des viures au deuant de nous. Ce Courier ne deuant pas si-tost retourner, parce qu'il luy restoit encore trente lieuës de chemin à faire, nous enuoyâmes quelques François en vn autre lieu plus proche ; mais le poisson s'estant retiré, les pescheurs s'en estoient allez, si bien que ny nos filets que nous iettâmes à l'eau, ny nos industries n'eurent presque aucun effet. La famine cependant nous tenoit à la gorge, et pour comble de nostre affliction nostre Pere Superieur estoit tombé malade depuis quelque temps : nous n'auions autre lict à luy donner que la terre, ny presque autre abry que le ciel. Nous ne trouuions en toutes nos Hostelleries ny pain, ny vin, ny chair, ny poisson. Dieu nous donna vn petit fruict sauuage qu'on nomme icy Atoka ; la ieunesse en alloit ramasser

dans les prairies voisines, et quoy qu'il n'eust presque ny goust ny substance, la faim nous le faisoit trouuer excellent : il est presque de la couleur et de la grosseur d'vne petite cerise.

Nos Sauuages, quoy qu'accoustumez à passer les deux et trois iours sans manger, ne se contentant pas d'vne viande si mince et si legere, se defiloient tous les iours : si bien que de quarante qu'ils estoient à nostre depart, il n'en resta que cinq qui nous asseurerent que iamais ils ne nous abandonneroient. Les Sonnontoeronnons prenant icy leur congé, nous leur fismes deux presens de mille grains de Pourcelaine, l'vn pour nous preparer le chemin en leur païs, l'autre pour mettre en oubly les peines et les fatigues qu'ils auoient prises, venant rechercher l'alliance des François, et pour les porter à nous tesmoigner bon visage quand nous les irions voir. Nous donnâmes en particulier deux capots et quelques autres petits presens aux principaux pour les gagner.

Le cinq et sixiéme de Iuillet nous peschames quelques poissons, mais en si petite quantité, qu'on donna pour tous mets vn brochet assez mediocre à soixante hommes.

Le septiéme, nous arriuasmes sur les dix heures du soir à l'embouchure de la Riuiere qui fait le Lac de Gannentaa, sur les riues duquel nous pretendions establir nostre demeure ; et le lendemain, à nostre réueil, nous apperceûmes des courans d'eau si rapides, qu'il les falloit surmonter à tour de bras et à force de rames. Ie vous auoüe que les visages de la pluspart de nous, déja tout haves et tout défaits, parurent extraordinairement abattus. On n'auoit donné, le soir, à nostre couchée qu'vne goutte d'eau de vie à tous ceux de nostre suitte, et il falloit partir le matin pour combattre tout le iour contre des brisants, qui nous faisoient presque autant reculer que nous auancions. En effet, nous ne fismes qu'vne lieuë ce iour là, vne partie de nos gens tombant malades, et les autres perdant courage, faute de forces. La prouidence de Dieu est admirable, *deducit ad inferos et reducit.* Estant entierement abattus, nous vismes paroistre vn canot chargé de viures qui venoit à nous plustost à force d'aisles que de rames. Cette veuë guerit quasi tous nos malades, nos forces rentroient par nos yeux, et nos fatigues n'attendoient pas que nous fussions en repos pour s'en aller. Le regard seul nous rendoit la ioye et la santé. Nous mettons pied à terre, et celuy qui estoit Maistre du conuoy, apres nous auoir fait vn petit compliment, nous presenta, de la part des Anciens et du Pere Chaumonot, des sacs de bled d'Inde et de grands Saumons qui venoient d'estre cuits. Ce petit canot fut suiuy de deux autres plus grands, aussi bien remplis que le premier. Nous rendons graces à Dieu de ce qu'il nous auoit accordé ce secours si necessaire. On met par tout les Chaudieres hautes, ce n'est que réjouïssance. Vn beau iour efface la memoire de dix mauuais. Il ne reste plus rien de nostre famine que la gloire d'auoir souffert quelque chose pour nostre Seigneur, *qui facit etiam cum tentatione prouentum.* Il nous fit bien alors experimenter la verité de ses promesses, nous donnant vne abondance plus grande au centuple que la disette que nous auions ressentie pour son seruice n'auoit esté pressante. Ie pourrois dire qu'il ramena exprés pour nous le poisson dans les Riuieres, l'vn de nos hommes ayant pris la mesme nuict vingt grands Saumons et quelques Barbuës. Et le dixiéme du mesme mois de Iuillet, passant vn sault de cinq lieuës, qui est le plus long que nous ayons rencontré, nos gens prirent en chemin faisant, trente-quatre autres Saumons, à coups d'espées et d'auirons : il y en auoit si grande quantité qu'on les assommoit sans peine. Sur le soir nous trouuasmes au lieu où nous voulions passer la nuict l'vn des premiers Capitaines d'Onnontaghé, qui nous receut auec vne belle harangue, dans laquelle il témoigna que la ioye que tout le païs receuoit de nostre arriuée n'estoit pas mediocre ; que toutes les quatre nations y prenoient part, et que tous les Anciens nous attendoient auec impatience. L'onziéme de Iuillet nous nous trouuâ-

mes sur les trois heures apres midy à l'entrée du Lac de Gannentaa, sur les riues duquel nous auions destiné nostre demeure, où les Anciens, sçachant que c'estoit le lieu que les Peres Chaumonot et d'Ablon auoient agreés, nous attendoient auec vne grande multitude de peuples.

La grandeur du Lac est d'enuiron deux lieuës de longueur, et d'vne demi lieuë de largeur. Nous y auons remarqué trois choses assez considerables.

La premiere est qu'on trouue du costé du Midy quelques sources ou fontaines d'eau salée, quoy que ce Lac soit fort éloigné de la Mer, aussi bien que la Lorraine, où il s'en trouue de semblables; mais ie ne croy pas que le sel s'y fasse auec la facilité qu'on le pourra faire icy : car on trouue du sel tout fait sur la terre aux enuirons de ces sources, et faisant boüillir l'eau, elle se conuertit aisement en sel.

La seconde est qu'au Printemps il s'amasse à l'entour de ces salines vne si grande quantité de Tourterelles, qu'on en prend quelquesfois iusques à sept cents en vne matinée.

La troisiéme chose remarquable est qu'il se rencontre au mesme endroit certains serpents qui ne se voyent point ailleurs, que nous appellons des serpents à sonnettes, pource qu'en rampant ils font vn bruit semblable à celuy d'vne sonnette, ou plustost d'vne cigale. Ils portent au bout de leurs queuës certaines escailles rondes engagées l'vne dans l'autre, de telle sorte qu'en les ouurant et resserrant, ils font ce bruit qu'on entend de vingt pas. Ces sonnettes ou escailles ne laissent pas de faire du bruit quand on les remuë apres la mort du serpent; mais il n'est pas si grand que celuy qu'elles font lors que le serpent est en vie. Les originaires du païs disent que ces escailles sont excellentes contre le mal de dents, et que sa chair, qu'ils trouuent d'aussi bon goust que celle de l'anguille, guerit de la fieure : ils en couppent la queuë et la teste, qui est toute platte et presque quarrée, et mangent le reste. Son corps a enuiron trois pieds de longueur; il est plus gros que le poignet d'vn homme, et tout marqueté sur le dos de taches noires et iaunes, excepté sur la queuë, qui est quasi toute noire. Il a quatre dents, deux en haut et deux en bas aussi longues, mais plus aiguës que nos petites aiguilles. Il mord comme vn chien, et fait decouler son venin dans la morçeure par vn petit aiguillon noir qu'il tire d'vne bourse où ce poison est renfermé. Quand quelqu'vn en est mordu, il enfle aussi-tost, et si il n'est promptement secouru, il meurt en peu de temps tout couuert de pustules rouges. Aussi-tost que ces Serpens voient vn homme, ils sifflent et battent de la queuë faisant ioüer leurs sonnettes, soit pour épouuanter leur ennemy, soit pour s'animer au combat, ou plustost parce que Dieu leur a donné cét instinct, afin que les hommes soient sur leurs gardes à l'approche d'vn si dangereux animal. Ie ne sçay pas si ces Serpens sont attirés par le sel; mais ie sçay bien que le lieu où nous auons dressé nostre demeure entourré de belles sources d'eau douce, n'en est point infecté, quoy qu'il soit sur les riues du mesme Lac. Mais reprenons nostre route.

CHAPITRE V.

Nostre arriuée au lieu où nous auions destiné nostre demeure, et la Reception que nous firent les peuples du pays.

I'ay dit au Chapitre precedent, que nous entrâmes l'onziéme de Iuillet dans le Lac nommé Gannentaa sur les bords duquel nous allions dresser nostre demeure, estant auancez iusques à vn quart de lieuë de cet endroit; nous y mismes nous mesmes à terre cinq petites pieces de canon, dont le petit tonnerre qu'on fit entendre sur les eaux de ce lac, fut suiuy de la décharge de toutes les arquebuses de nos gens. C'estoit le premier salut que nous enuoyâmes par

eau, par l'air et par les bois aux Anciens du pays qui nous attendoient auec vne grande multitude de peuple. Ce bruit rouloit sur les eaux, éclatoit dedans l'air, et resonnoit fort agreablement dans les forests. Nous voguions en suite en bel ordre, nos canots ou petits bateaux allant quatre à quatre sur ce petit Lac. Nos François firent à l'abord vne seconde descharge ou une seconde salve si adroitement, qu'ils rauirent tous ces pauures peuples.

Les Anciens auoient fait dresser deux échaffauts pour nous faire hautement leurs complimens et leurs harangues, qui furent interrompuës par vne grosse pluye qui nous obligea tous de chercher l'abry ; les paroles se changeant en caresses et en tesmoignages de ioye de part et d'autre.

Si ces pauures Sauuages nous faisoient tout l'accueil possible, faisans voir dans leurs yeux et leurs gestes les sentimens de leur cœur tout remply de tendresse pour nous, nos actions correspondoient à leur amour, en sorte que dans tous ces témoignages de ioye et d'affection reciproque, nous benissions Dieu de ce qu'il nous auoit conseruez parmy tant de peines, de dangers et de fatigues, et de ce qu'il nous avoit enfin conduits au bout de nostre pelerinage.

C'est la coustume de ces peuples d'entretenir durant vne partie de la nuict ceux qui les viennent visiter, soit de compliments, soit de discours assaisonnez des graces du païs, et pleins de gentillesses à leur mode, soit enfin par des chansons et des danses qui leur sont ordinaires ; mais nous voyant assez las de la fatigue d'vn si long voyage, ils nous dirent qu'ils se retireroient, de peur que leur ciuilité ne troublast nostre repos, auquel ils disoient vouloir concourir, en chantant à l'entour de nos cabanes les airs les plus doux, les plus agreables et les plus propres pour nous endormir.

Le lendemain matin douziéme de Iuillet, nous chantâmes le *Te Deum* en action de graces de nostre heureuse arriuée, et prismes possession de tout ce pays au nom de Iesus-Christ, le luy dediant et consacrant au sainct Sacrifice de la Messe. Les Anciens nous firent en suite quelques presens pour nous feliciter de nostre arriuée et nous souhaitter vn heureux establissement.

Le Dimanche suiuant, qui estoit le seiziéme du mesme mois, nous accomplismes vn vœu que nous auions fait dans les dangers de nostre voyage, promettant à Dieu de communier tous ensemble, s'il nous donnoit la grace de nous voir tous dans le païs que nous cherchions. Ayant obtenu cette faueur, tous nos François receurent le pain sacré en vne Messe qui fut chantée fort solemnellement : ce fut là que nous depliâmes tous nos ornemens, qui seroient pauures en France, mais qui passerent icy pour tres-magnifiques.

Le Lundy dix-septiéme on commença à trauailler tout de bon à nous loger, et à faire vn bon reduit pour les soldats ; nous l'auons placé sur vne eminence qui commande sur le Lac et sur tous les endroits circonuoisins. Les fontaines d'eau douce y sont en abondance, et en vn mot le lieu paroist aussi beau que commode et aduantageux. Pendant que les hommes de trauail sont dans cette occupation, nostre Pere Superieur, à qui Nostre Seigneur auoit rendu la santé, s'en alla auec quinze de nos plus lestes soldats au Bourg d'Onnontaghé, éloigné de cinq petites lieuës de nostre demeure. Le peuple estant auerti de la venuë des François, sortit en foule au deuant de nous. Estant à vn quart de lieuë du Bourg, quelques anciens nous prierent de faire halte et de prendre haleine, pour escouter vne harangue gentille et toute pleine de complimens que nous fit vn Capitaine des plus considerables du païs, lequel marchant ensuite deuant nous, nous fit passer au trauers d'vn grand peuple qui s'estoit rangé en haye des deux costez. Nous le suiuions doucement et en bel ordre suiuis d'vn autre Capitaine qui venoit apres nous pour empescher que ce grand monde ne nous serrât de trop prés. Nos soldats firent à l'entrée de la Bourgade vne belle salue qui rauit tous les spectateurs. Nous fûmes conduits dans la Cabane de l'vn

des plus notables et des plus fameux Capitaines du païs, où toutes choses estoient bien preparées pour nous receuoir à leur mode : on nous apportoit des fruicts de tous costez, ce n'estoient que festins, et dix iours durant, toute la pesche et la chasse de cette bourgade fut employée pour regaler les François, chaque famille nous voulant auoir à l'enuy. Quelque temps apres, vne autre escoüade de François en bonne conche arriuant tambour battant, on ne vit iamais tant de visages espanoüis ; il sembloit que les cœurs des Sauuages sortoient par leurs yeux, et ie ne croy pas qu'on puisse conceuoir, sans l'auoir veu, les tesmoignages d'amour et de cordialité qu'ils nous donnoient. Si, apres tout cela, ils nous trahissent et nous massacrent, ie les accuserai non pas de dissimulation, mais de legereté et d'inconstance, qui peut changer en peu de temps l'amour et la confiance de ces Barbares en crainte, en haine et en perfidie ; adioustez que les Demons cherchent toutes les occasions de nous perdre, et que si les hommes persecutent en plusieurs endroits les Iesuites, ces malheureux esprits ausquels ils declarent par tout la guerre, ne les épargneront pas.

Le soir de nostre entrée, les deputés de quelques nations nous vindrent saluër ; et pour monstrer l'estime que les Onnontagheronnons faisoient d'Achiendasé, c'est le nom du Pere superieur, ils voulurent par vn present que sa Natte fust le lieu des conseils et des assemblées, c'est à dire le Palais où on deuoit traiter de toutes les affaires du païs. Les Onnontagheronnons nous firent aussi leurs presens auec grande ciuilité.

Les Annieronnons ne pouuant se dispenser de la loy commune du païs, firent à la verité leurs presents ; mais estant piqués au jeu et ne pouuant supporter nostre alliance auec ces peuples, ils firent vne harangue pleine de risées et de railleries contre les Francois, et se voulant excuser de ce qu'ayant receu des presens à Quebec pour toutes les nations Iroquoises, ils ne les auoient pas distribués, ils dirent que les François estoient assez stupides pour donner des choses qui ne se pouuoient partager, et qu'ainsi ils auoient esté contraints de donner tous ces presens à leur nation.

Le Pere superieur repliqua à leurs impostures d'vne maniere si pressante, qu'ils se repentirent bien-tost de leurs fausses accusations. Il leur dit que la memoire ne manquoit iamais aux François qui auoient la plume en main, et que si leur esprit s'oublioit de quelques choses, leur papier les leur suggeroit au besoin. Il raconta en suitte tout ce qui s'estoit passé au Conseil des François et des Iroquois Annieronnons, fit vn denombrement de tous les colliers de porcelaines, de toutes les arquebuses, de tous les capots, et en vn mot de tous les presents qui auoient esté faits par le grand Capitaine des François ; nomma les nations et les personnes mesme de consideration à qui chaque present auoit esté destiné ; puis demanda au braue Annieronnon si ces choses ne pouuoient pas estre données separément. Il s'enquesta des deputés des nations, si du moins la memoire de ces presens auoit esté portée iusques en leur païs, puis que l'Annieronnon confessoit les auoir retenus. Ce pauure homme qui croioit que nous ne faisions que begaier en leur langue, comme les Europeans qui ont commerce auec eux, fut si surpris entendant le Pere, qu'il rechercha depuis tous les moyens de se mettre bien dans son esprit.

Apres cette assemblée, nous emploiâmes quelques iours à visiter et à gagner les diuerses nations qui estoient à Onnontaghé, et qui tous les iours y abordoient pour se trouuer à la decision de deux grandes affaires, et au grand conseil de guerre qui se tient ordinairement en cette bourgade.

Les deputés de Sonnontoüan et d'Oïogouan estant arriués, nous les allâmes salüer. Les premiers, faisant paroistre leur deüil pour la mort de l'vn de leurs Capitaines nommé Ahiarantouan, tué par les Annieronnons au quartier des Trois-Riuieres, remplissoient l'air de chansons lugubres. Nous leur fismes vn present pour soulager leur douleur ; mais quand il fallut respondre, l'Oiogouanronnon prit

la parolle et dit que la playe que les Sonnontoueronnons auoient receuë, auoit changé leur ioye en larmes, et leurs voix en soupirs et en chansons de deüil.

Toutes les nations estant assemblées, il fallut, deuant que de tenir conseil, expier le Bourg, à cause de la mort d'vn Capitaine arriué la nuict precedente, lequel, par grand bonheur pour luy, auoit receu le sainct Baptesme deux iours auparauant, apres vne bonne et saincte instruction. Cette expiation se fit par deux presens, dont l'vn seruit pour essuier les larmes de l'Onnontagheronnon, et pour luy rendre la parolle que cette mort luy auoit rauie ; l'autre pour nettoyer le sang qui pourroit estre tombé du corps mort sur la Natte du Conseil. L'Onnontagheronnon respondit par deux autres presens : l'vn pour donner parolle qu'on alloit couurir ce corps, et l'autre pour asseurer que le Conseil en suitte seroit ouuert.

Ces peuples auoient conuoqué tous les Estats du Païs, ou plustost toutes les Nations alliées, pour reconcilier les Annieronnons auec les Sonnontoueronnons, qui estoient sur le point d'entrer en guerre pour la mort du Capitaine dont nous venons de parler ; pour traiter de nostre establissement au centre de leur pays, et pour inuiter tous ces peuples à mettre quelque chose dans la chaudiere de guerre, c'est à dire pour auiser aux moyens d'attaquer et défaire leurs ennemis, et fournir à quelques frais communs. Voila les desseins de ces pauures peuples ; mais Dieu en auoit d'autres bien plus releués. Il vouloit estre annoncé et presché dans vne assemblée la plus celebre et la plus nombreuse qui se puisse presque faire en ces contrées.

On tint ce grand conseil le 24. du mois de Iuillet, où toutes les Nations remirent entre les mains d'Achiendasé (qui est nostre Pere Superieur) le differend d'entre les Sonnontoüeronnons et les Annieronnons, qui fut bien-tost terminé. Elles agréerent en suitte auec des témoignages d'vne bien-veillance extraordinaire nostre demeure et nostre establissement en leur pays. Chacun enfin mit ses presens dans la chaudiere de guerre. Or, ces peuples estant grands harangueurs et se seruant souuent d'allegories et de metaphores, nos Peres, pour les attirer à Dieu, s'accommodent à leur façon de faire ; ce qui les rauit, voyant que nous y reüssissons aussi bien qu'eux.

Nous auions si bien estallé et si bien dressé et rangé nos presens, qu'ils paroissoient à merueille ; mais le Pere Ioseph Chaumonot, qui parle l'Iroquois aussi bien que les naturels du pays, sembla en rehausser le prix, en donnant l'interpretation.

Il ne sera pas hors de propos de remarquer en passant, que ces presens ne sont autre chose que des colliers de porcelaine, des arquebuses, de la poudre et du plomb, des capots, des haches, des chaudieres, et d'autres denrées semblables qu'on achepte des Marchands auec des castors, qui sont la monnoie qu'ils demandent pour le payement de leurs marchandises. Que si vn Iesuite en reçoit ou en recueille quelques-vns pour ayder aux frais immenses qu'il faut faire dans ces Missions si éloignées, et pour gagner ces peuples à Iesus-Christ et les porter à la paix, il seroit à souhaiter que ceux-là mesme qui deuroient faire ces despenses pour la conseruation du pays, ne fussent pas du moins les premiers à condamner le zele de ces Peres, et à les rendre par leurs discours plus noirs que leurs robes ; ils deuroient laisser ces sortes de medisance à la basse populace tousjours mal informée de ce qui se passe, et dont l'ignorance semble excuser les calomnies. Mais faisons bien, et laissons mal parler, puisqu'aussi bien les calomnies sont le ciment de la vertu. On nous écrit de France qu'on ne sçauroit plus fournir aux grands frais que nous faisons dans ces nouuelles entreprises. Nous y donnons nos trauaux, nos sueurs, nostre sang et nos vies : si, faute de secours, nous sommes contraints de quitter vn poste si auantageux pour la Foy et pour la conseruation du pays, ceux qui nous persecutent n'en seront pas plus riches, et Dieu en sera moins glorifié.

Retournons, s'il vous plaist, à nos pre-

sens. Deuant que d'en donner l'explication, tous nos Peres et nos François se jetterent à genoux, mirent bas leurs chapeaux, et ioignirent les mains, entonnant à haute voix le *Veni Creator* tout au long ; ce qui surprit et rauit toute l'assistance, à laquelle nous fismes entendre que nous ne traitions d'aucune affaire importante, sans demander auparauant le secours de l'Esprit qui regit tout l'vniuers.

Le Pere Ioseph Chaumonot se leuant en suitte, expliqua huit ou dix presens faits pour adoucir les regrets de la mort de plusieurs Capitaines, et pour faire reuiure dans la Foy de leurs enfants et de leurs amis quelques braues Chrestiens et Chrestiennes passées depuis peu de la terre au ciel. Il ioignit les Algonquins et les Hurons dans ses presens pour ne faire qu'vn cœur et vn peuple auec toutes ces Nations. Il dit à haute voix que Onnontaghé estant comme le Parlement de tout le pays, et Agochiendagueté le plus consideré dans toutes ces contrées, Achiendasé se venoit ioindre à luy comme la bouche d'Onontio, afin de l'aider à releuer les maisons renuersées, à ressusciter les morts, à maintenir ce qui estoit en bon estat, et à deffendre le pays contre les perturbateurs de la paix. Pendant que le Pere expliquoit toutes ces choses en de'ail, ce n'estoit qu'admirations et acclamations de tous ces peuples rauis de nous voir si versés dans leurs façons de faire.

Il fit vn present en action de graces de ce qu'on auoit fait part à Onnontio des dépoüilles qu'ils auoient remportées sur leurs ennemis, luy ayant enuoié deux enfants qu'ils auoient pris et emmenés de la Nation de Chats.

Il en fit deux autres : l'vn en recognoissance de ce qu'ils nous auoient receus en leur pays auec autant de courtoisie, qu'ils nous y auoient inuitez auec instance ; et l'autre, pour leur faire mettre le canot à l'eau, pour faire sçauoir à Quebec de nos nouuelles.

Enfin, le Pere prenant vn ton de voix plus éleué et animant sa parolle, s'écria : Ce n'est point pour le commerce que vous nous voiés paroistre dans vostre pays, nos pretentions sont bien plus releuées : vos pelleteries sont trop peu de chose pour nous faire entreprendre vn si long voiage auec tant de trauaux et tant de dangers. Gardés vos castors si vous le trouués bon pour les Hollandois ; ceux mesmes qui tomberoient entre nos mains, seroient emploiés pour vostre seruice ; nous ne cherchons point les choses perissables ; c'est pour la Foy que nous auons quitté nostre païs ; c'est pour la Foy que nous auons abandonné nos parens et nos amis ; c'est pour la Foy que nous auons trauersé l'Ocean ; c'est pour la Foy que nous auons quitté les grands Nauires des François pour nous embarquer dans vos petits canots ; c'est pour la Foy que nous auons laissé de belles maisons, pour nous loger sous vos écorces ; c'est pour la Foy que nous nous priuons de nostre nourriture naturelle et des mets delicieux dont nous pouuions iouïr en France, pour manger de vostre boüillie et de vos mets, dont à peine les animaux de nostre païs voudroient gouster. Et prenant vn tres-beau collier de pourcelaine artistement fait : C'est pour la Foy que ie tiens en main ce riche present, et que i'ouure la bouche pour vous sommer de la parolle que vous nous donnastes lors que vous descendites à Quebec pour nous conduire en vostre pays. Vous aués promis solemnellement que vous presteriés l'oreille aux parolles du grand Dieu ; elles sont en ma bouche, écoutés-les, ie ne suis que son organe. Il vous enuoie donner aduis par ses Messagers, que son Fils s'est fait homme pour vostre amour ; que cét Homme, Fils de Dieu, est le Prince et le Maistre des Hommes ; qu'il a preparé dans les Cieux des plaisirs et des délices eternelles pour ceux qui obeïroient à ses commandemens, et qu'il allume d'horribles feux dans les Enfers pour ceux qui ne voudront point receuoir sa parolle. Sa loy est douce : elle deffend de faire aucun tort ny aux biens, ny à la vie, ny à la femme, ny à la reputation de son prochain. Y a-t-il rien de plus raisonnable ? Elle commande de porter respect, amour et reuerence à

celuy qui a tout fait et qui conserue l'vniuers : vostre esprit est-il choqué d'vne verité si naturelle ? Iesus-Christ qui est le Fils de celuy qui a tout fait, s'estant fait nostre frere et le vostre en se reuestant de nostre chair, a presché ces belles veritez, il les a fait peindre et escrire dans vn liure, il a ordonné qu'elles fussent portées par tout le monde : voilà ce qui nous fait paroistre en vostre pays, voila ce qui ouure nos bouches ; et nous sommes si certains de toutes ces veritez, que nous sommes prests de perdre nos vies pour les soustenir. Que si tu les rebutes en ton cœur, qui que tu sois, Onnontagheronnon, Sonnontoueronnon, Annieronnon, Oïogouenronnon, Onneïoutchronnon, sçache que Iesus-Christ qui anime mon cœur et ma voix te precipitera vn iour dans les Enfers. Mais preuiens ce malheur par ta conuersion, ne sois point cause de ta perte, obeïs à la voix du Tout puissant.

Ces paroles de feu, et quantité d'autres semblables poussées d'vne vehemence toute Chrestienne, ietterent vn tel estonnement dans ces pauures Barbares, qu'ils paroissoient tous transportez, la ioye et la crainte partageant leurs esprits. Et l'approbation fut si generalle et si vniuerselle, qu'on eût dit qu'ils vouloient tous mettre le Pere dans leur cœur, ne sçachant quelle caresse assez grande luy faire. Les larmes tomboient des yeux de nos François voyant nostre Seigneur si magnifiquement annoncé en cette extremité du monde. Pour moy, i'auouë que ce que i'ay veu et entendu en ce rencontre, passe tout ce qu'on en peut dire ou escrire. Si, apres cela, le demon renuersant la ceruelle à ces pauures peuples les porte à nous mettre à mort : *Iustificabitur in sermonibus suis.* Nous aurons du moins iustifié nostre Dieu en ses parolles

Le lendemain qui estoit le 25. de Iuillet, à peine estoit-il iour, que les Deputés de toutes les Nations nous vinrent faire des remercimens les plus aimables et les plus cordiaux qu'on puisse s'imaginer. Ie ne sçay si l'Annieronnon qui commença, vsa de ses fourbes et de ses dissimulations ordinaires, ou si Dieu luy auoit touché le cœur ; mais il rapporta fidelement tout ce que le Pere auoit dit de la Loy de Dieu, loüa hautement nos desseins, protesta qu'il ne pouuoit resister à nos raisons, et qu'il se vouloit faire Chrestien. Il nous fit les presens aussi bien que les autres Nations qui nous presserent fort de les aller instruire en leur pays.

Le 26. les Annieronnons nous demandant des Lettres pour porter aux Hollandois, auec lesquels ils ont commerce, nous loüasmes à la verité leurs Anciens qui paroissent portés à la paix ; mais nous blasmames extremement leur ieunesse de ce qu'elle auoit pillé plusieurs maisons à l'entour de Quebec : nous leur dismes que ces desordres les auoient mis en guerre auec les peuples nommés Mahinganak et auec les Andastahoneronnons, et qu'ils pourroient bien tomber dans vn mesme malheur à l'égard des François.

Le 27. Iuillet nous retournasmes sur les riues du Lac, où vne bonne partie de nos François trauailloient à nous dresser vne habitation que nous appellerons saincte Marie de Gannentaa.

Le 30. veille de saint Ignace, les principaux d'Onnontaghé nous vindrent visiter et nous firent quelques presens pour nous lier si estroitement auec eux, que nous ne fussions plus qu'vn peuple, et pour nous donner aduis qu'il ne falloit pas se fier à l'Annieronnon, que cette Nation estoit fourbe et trompeuse, et qu'ils nous prioient de nous bien fortifier, et de rendre nostre maison capable de les receuoir et de les mettre à l'abry de leurs ennemis en cas de necessité ; qu'au reste, ils alloient prendre la hache pour faire vn canot qui allast porter de nos nouuelles à Quebec.

Le mois d'Aoust nous fut vn temps d'exercice en toutes façons : nous auions basti vne Chapelle à Onnontaghé ; vne partie de nos Peres y estant attachés, les autres alloient par les Cabanes. On ne cessoit presque depuis le matin iusques au soir de prescher, de catechiser, de baptiser, d'enseigner les Prieres, et de respondre aux demandes des vns

et des autres, tant ces bonnes gens témoignent d'inclination pour la Foy. Les François qui estoient à saincte Marie du Lac de Gannentaa, faisoient tous les métiers d'vne ville pour nous loger tous, et nous conseruer au milieu de ces Nations barbares. Tout cela ne se faisoit pas sans peine : il falloit beaucoup trauailler, peu dormir, coucher sur la terre à l'abry de meschantes écorces, ne manger pour l'ordinaire que de la boüillie faite auec vn peu de farine de bled d'Inde cuitte en l'eau, sans pain, sans vin, sans autre ragoust que la faim, et estre importunés iour et nuict de certains moucherons ou cousins qui assaillent là de tous costés et à toute heure. Tout cela, ioint au changement d'air et aux grands trauaux du voyage, altera tellement nos constitutions dans les plus grandes chaleurs de l'année, que nous tombasmes tous malades : c'estoit chose pitoyable d'en voir quelquesfois iusques à vingt entassés presque les vns sur les autres, dans vn temps et dans vn pays où nous n'auions autre secours que du Ciel. Mais celuy qui auoit fait nostre playe, y mit bien-tost vn bon appareil. Il enuoia dans le fort de nostre disette tant de gibier et tant de poisson dans nostre Lac, auant la saison ordinaire, que les malades furent soulagés, les conualescens fortifiés, et ceux qui estoient gueris, soustenus dans leur trauail. Il toucha tellement le cœur de ces peuples, qu'ils nous apportoient auec grand amour de leurs bleds et de leurs douceurs qui sont des faisolles et des citroüilles du pays, qui sont plus fermes et meilleures que celles de France. Ils nous presentoient aussi des espics de leur bled nouueau, qui ne sont pas mauuais. En sorte que nous en fumes tous quittes pour quelques accez de fievre tierce, qui nous fit esprouuer toutes les marques possibles de bonté que nous donnerent les Sauuages pendant nostre maladie.

Ils abordoient de tous costés, les vns nous apportant du poisson, d'autres nous reprochant que nous n'enuoions pas assés souuent au lieu de leur pesche, pour en prendre selon nos besoins. L'vn des plus considerables d'Onnontaghé se vint loger pour vn peu de temps aupres de nous ; il fit des presens à nostre Pere Superieur pour le bon traitement qu'auoit receu son fils à Quebec, il voulut lier auec luy vne amitié de frere, et pour la noüer estroitement, il luy presenta vn collier de porcelaine.

Vn Sonnontoüeronnon, estimé grand chasseur, luy vint offrir vne couuerture pour conseruer la chaleur de l'amitié qu'il venoit contracter auec luy.

On nous a rapporté iusques icy que les Hollandois nous vouloient amener des cheuaux et quelques autres commodités, se réjouïssant de nostre demeure en ces contrées.

Vn ancien Capitaine d'Oïogoen, homme intelligent et emploié dans les affaires publiques, nous est venu voir de la part de toute sa Nation, pour prier Achiendasé de luy accorder quelques-vns de nos Peres, l'asseurant qu'on leur feroit dresser vne Chapelle et que le peuple demandoit d'estre instruit en nostre creance. On luy a donné le Pere René Menard, et deux François, nonobstant nostre grande disette d'ouuriers. Le Pere Ioseph Chaumonot le doit accompagner iusques à Oïogoen, et de là passer à Sonnontouan pour ietter de loing les fondemens d'vne belle Mission, et d'vne grande moisson qu'on espere recueillir, s'il plaist à Dieu de nous conseruer la paix, et de nous enuoier des ouuriers.

CHAPITRE VI.

Vne partie des Hurons va demeurer à Agnié.

Apres la defaite des Hurons dans l'Isle d'Orleans, dont nous auons parlé au Chapitre troisiéme, ceux qui restoient demanderent la paix à l'Iroquois Agnieronnon, qui leur fut accordée, l'Automne dernier, à condition que le Printemps prochain ils monteroient tous à Agnié (c'est le nom du païs des Iroquois d'en-bas), pour n'habiter d'oresnauant qu'vne

terre, et ne faire qu'vn peuple entr'eux. Le Contract en fut passé, et pour le ratifier, trois Hurons le porterent aux anciens du pays des Iroquois qui le signerent, à leur façon, par de beaux presens qu'ils firent faire à tous les Hurons par leurs Ambassadeurs : ils leur promirent de les aller querir dans leurs petites gondoles, et donnerent commission de les aduertir de se tenir prests pour cela, sans vser plus long-temps d'excuses ou de remises. Le temps determiné estant escheu, vne troupe de cent ieunes soldats bien resolus, partit du pays pour executer ce dessein. Le gros s'arrestant à trois ou quatre iournées de Quebec, trente s'en detacherent pour se presenter aux Hurons, et les sommer de leur parolle. Le Capitaine de cette escoüade ayant demandé audience le lendemain de son arriuée, il exposa dans l'assemblée des François et des Hurons le sujet de son Ambassade, et disant franchement qu'il venoit querir les Hurons, il les harangua en ces termes : Mon frere, c'est à toy que i'adresse ma parolle ; il y a quatre ans que tu m'as prié que ie te prisse par le bras pour te leuer et t'emmener en mon pays, tu l'as retiré quelquesfois quand ie l'ay voulu faire, c'est pour cela que ie t'ay frappé de ma hache sur la teste. Ne le retire plus, c'est tout de bon que ie te dis : Leue toy. Il est temps que tu viennes ; tiens, prends ce collier pour t'ayder à te leuer, (c'estoit vn present de porcelaine qu'il lui faisoit). Ne crains point, ie ne te regarde plus comme ennemi, mais comme mon parent ; tu seras cheri de mon pays, qui sera aussi le tien ; et afin que tu n'en doutes pas, prends cét autre collier de porcelaine pour asseurance de ma parolle.

Puis, retournant les yeux et la parolle vers Monsieur le Gouuerneur, les presens à la main, il lui dit : Onnontio, ouure tes bras et laisse aller tes enfans de ton sein, si tu les tiens plus longtemps si serrez, il est à craindre qu'on ne te blesse, quand nous les voudrons frapper lors qu'ils l'auront merité. Reçoy cette porcelaine pour élargir tes bras. Ie sçay que le Huron ayme la priere, qu'il invoque celuy qui a tout fait, qu'il ioint les mains quand il luy demande quelque chose ; ie veux faire comme luy, agrée que le Pere Ondesonk vienne auec nous pour nous instruire en la Foy. Et puis que nous n'auons pas assez de Canots pour emmener tant de monde, preste-nous tes chaloupes : voilà pour attirer la robe noire, et pour mettre les canots à l'eau (c'estoit des beaux colliers dont il fit present à Monsieur le Gouuerneur). Le conseil fini, chacun se retira chez soy pour penser à ce qu'il deuoit respondre. Le Huron eust sans doute bien voulu se dédire, mais il n'y auoit plus de moyen ; il auoit fait la faute, il la luy falloit boire. Il n'estoit plus temps d'vser de remise, il falloit marcher ou mourir de la main de l'Iroquois. Toute la nuict se passa à consulter : les aduis estant partagez, la Nation de la Corde qui estoit l'vne des trois dont la Colonie Huronne estoit composée, refusa de quitter Quebec et les François ; la Nation du Rocher iettoit sa pensée vers Onontaghé, et la Nation de l'Ours se resolut de se mettre entre les mains de l'Agnieronnon. La conclusion donc en estant prise, et le Capitaine de cette Nation appellé le Plat l'ayant dit à ses gens, le matin on assembla de rechef le Conseil, et le Pere le Moyne en fit l'ouuerture au nom de Monsieur le Gouuerneur à peu prés en ces termes : Onontio ayme les Hurons, ce sont des enfans qui ne sont plus au maillot, ils sont assez grands pour estre hors de tutelle. Ils peuuent aller où ils voudront sans qu'Onontio y mette aucun empeschement. Il ouure ses bras pour les laisser aller. Pour moy, ie suis tout prest d'accompagner mon troupeau, quand celuy qui me gouuerne me l'aura permis. Ie te monstreray aussi à toy, mon frere Agnieronnon, comme il faut obeïr à Dieu et comme il le faut prier ; mais estant de l'humeur dont ie te connois, tu ne feras pas estat de la priere. Pour nos chalouppes, on ne t'en peut pas prester ; tu voys bien qu'il n'y en a pas vne dans nos ports, chacun en a besoin pour la traite, et pour aller au

deuant d'vn nouueau Gouuerneur que nous attendons. Ce discours fut réceu par les Iroquois auec des acclamations de ioye et mille remercimens.

Le Capitaine de la Nation de l'Ours, se voyant obligé de parler et de dire la conclusion qu'il auoit prise la nuict auec ceux de sa Nation, commença sa petite harangue d'vn ton fort et d'vne voix robuste. Mon frere, dit-il à l'Agnieronnon, c'en est fait, ie suis à toy. Ie me iette à yeux clos dans ton Canot, sans sçauoir ce que ie fais ; mais quoy qu'il en puisse arriuer, ie suis resolu de mourir. Que tu me casses la teste lors que nous serons à la portée du canon d'icy, il n'importe, i'y suis tout resolu ; ie ne veux pas que mes cousins des deux autres Nations s'embarquent à cette fois auec moy, afin qu'ils voyent auparauant comme tu te comporteras à mon égard.

Vn autre Capitaine, grand amy de celuy qui acheuoit de parler, ietta incontinent trois presens au milieu de la place pour prier l'Iroquois de bien traiter son ami en chemin : Prends garde, luy dit-il, que mon frere Atsena qui se donne à toy, ne tombe dans la Vase en débarquant ; voilà vn collier pour affermir la terre où il mettra le pied. Et quand il sera débarqué, ne permets pas qu'il soit assis à platte-terre ; voilà de quoy luy faire vne Natte où il se reposera. Et afin que tu ne te mocques pas des femmes et des enfants quand ils pleureront, se voiant en vn pays estranger, voilà vn mouchoir que ie te donne pour essuyer leurs larmes et la sueur de leur front.

Vn troisiéme Capitaine, qui n'auoit pas enuie de s'embarquer, et qui ne s'offroit pas à l'Iroquois, ne luy cacha pas sa pensée : Ie voy toute la Riuiere, dit-il, bordée de grandes et grosses dents ; ie me mettrois en danger de me faire mordre, si ie m'embarquois à present. Ce sera pour vne autre fois.

L'Iroquois, se voyant frustré de l'esperance d'auoir des Chalouppes, se resolut de faire des Canots, et hasta si fort son trauail, qu'en moins de cinq ou six iours il en eut suffisamment pour embarquer ceux qui s'estoient donnez à luy.

Pendant qu'on trauailloit le iour aux Canots, les nuicts se passoient à faire des festins d'adieu, dont le plus magnifique fut celuy que le Capitaine de la Nation des Ours fit pour prendre congé de Monsieur le Gouuerneur, des Robes Noires et des Sauuages. Ce fut pour lors que ce Capitaine, faisant paroistre son esprit et son eloquence, monstra encore plus l'affection qu'il portoit aux François. Prends courage, disoit-il, Onontio ; prends courage, Ondesonk. Ie vous quitte, il est vray ; mais mon cœur ne vous quitte pas. Ie m'en vay, il est vray ; mais ie vous laisse mes cousins, qui valent mieux que moy. Et pour vous tesmoigner que mon païs est tousiours à Quebec, ie vous laisse la grande chaudiere où nous faisons les actes de nos plus grandes réioüissances. Les autres discours dont il vsa pour cét adieu seroient trop longs à rapporter.

Le Pere Ondesonk luy fit son petit compliment à la façon des Sauuages, en luy disant : Mon frere, mon cœur est triste de te voir partir, et n'estoit que i'espere de te reuoir bien-tost au lieu où tu vas, il n'y auroit point de breuuage capable de guerir mon affliction, et i'aurois toute ma vie le cœur de trauers et le visage abattu. Pour toy, prends courage, tu me verras durant tous les chemins de ton voyage, dans tous les lieux où tu cabaneras, dans tous les endroits où tu debarqueras : car Ondesonk a esté par tout, il a fait du feu par tout, il a fait son giste par tout. Si le feu est esteint, tiens, voilà pour le r'allumer ; si la Natte est ostée, voilà pour en mettre vne autre et se coucher mollement. C'estoit autant de presens que le Pere lui faisoit qui adoucissoient la douleur de cét homme de bien. Les festins et les adieux ayant esté longs, on se coucha fort tard ; ce qui n'empescha pas qu'on ne vist de bon matin, sur le bord de la Riuiere, tous les Hurons prests de s'embarquer auec l'Iroquois, commençans dés-lors à ne faire qu'vn mesme peuple auec luy.

CHAPITRE VII.

L'autre partie des Hurons va demeurer à Onnontaghé.

Les Iroquois Superieurs que nous appellons Onnontagheronnons, ont voulu auoir part au debris des Hurons de Quebec, aussi bien que les Iroquois d'en bas. Tous deux, pour venir à bout de leur dessein, ont pris la mesme route, et se sont seruis de mesmes machines, employans la force où l'adresse leur manquoit. Il y auoit trois ans que l'Onontagheronnon sollicitoit le Huron à prendre son parti, et à se retirer dans son pays pour ne faire qu'vn peuple auec luy. L'année 1655. il descendit pour ce dessein iusqu'à Quebec, fit au Huron, en presence des François et des Sauuages, de tres-beaux presens qui furent acceptez de bon cœur, et promit d'aller faire sa demeure pour tousiours dans le bourg d'Onnontaghé, pourueu qu'il y menast aussi les Robes Noires. Les Peres y allerent en effect ; mais le Huron, gagné par les presens et les menaces de l'Agnieronnon, se donna à luy, manquant à la promesse qu'il auoit faite à l'Onontagheronnon. Ce traict de finesse et de politique barbare de l'Agnieronnon, qui auoit ainsi couru sur le marché de son voisin, et l'imprudence du Huron à se donner à deux Maistres, fit naistre de la ialousie dans l'esprit de l'Onontagheronnon, et luy fit prendre resolution d'empescher qu'on ne luy rauist des mains ce qu'il pensoit desia tenir, et tout ensemble vn desir de se venger du Huron qu'il croyoit l'auoir trompé. Ce dessein fit partir d'Onnontaghé cent guerriers, resolus d'enleuer de Quebec les Hurons, ou de gré ou de force. Ils parurent sur nos frontieres au commencement du Printemps. Ils rodoient de tous costez pour faire quelque mauuais coup. Mais comme chacun se tenoit sur ses gardes, ne pouuans venir à bout de leur dessein, apres dix iours de peine et de fatigue, quelques-vns de la trouppe, pressez par la faim, se jetterent dans le fort de Sillery, et demanderent à parler à Ondesonk, c'est à dire au Pere le Moyne, et aux Hurons pour tenir conseil auec eux d'vne affaire d'importance. Le Pere leur fait entendre que les Hurons sont à Quebec, que c'est le lieu du Conseil, qu'il y faut aller pour traiter d'affaire ; qu'au reste, il les menera en asseurance, leur promettant qu'ils y seront veus de bon œil. Ils y vont auec ce sauf-conduit, et sans differer au lendemain, le conseil s'assemble, où ces Messieurs faisant d'abord leurs excuses de ce qu'ils estoient venus querir les Hurons leurs freres à main armée, dirent que la nouuelle qu'ils auoient apprise l'Hyuer dernier, que le Huron s'estoit dédit et auoit changé de pensée, les auoit obligez de se comporter de la sorte. Mais qu'ayant appris depuis de la bouche d'Ondesonk la fausseté de ce bruit, ils estoient tous prests de mettre les armes bas, et de se comporter en freres auec les Hurons. Ondesonk repliquant à l'Onontagheronnon au nom d'Onontio, luy dit : On doit te loüer, mon frere, de ce que tu parois icy sans armes et auec vn esprit de paix ; mais tu deuois estre parti de ton pays dans cet equipage et dans cette disposition ; tu as cru trop legerement les faux rapports qu'on t'a faits du Huron, cette creance precipitée t'a fait prendre les armes trop tost ; il falloit t'informer auparauant des François qui sont auec toy, qui t'eussent fait connoistre, par les Lettres qu'ils reçoiuent, la fausseté de la nouuelle qui court dans ton pays. Que puis-ie penser quand ie te voy la hache à la main, sans aucune Lettre de nos François, passer en cachette pardeuant nos habitations, sinon que nous ayant mal-traitez au pays haut, tu viens aussi pour nous mal-traiter icy bas ? As-tu mis en oubly ce beau present que ie te fis en ton pays il y a trois ans, qui te disoit que le Huron, l'Algonquin et le François n'estoient plus qu'vne teste, et que qui frappoit l'vn, blessoit l'autre ? Le Pere finissant ces reproches, luy donna vn beau collier de Porcelaine pour les luy faire receuoir plus paisiblement, et pour affermir la promesse qu'il auoit faite de ne penser plus à la guerre.

En effet, l'Onnontagheronnon prenant en bonne part ce qu'on luy auoit dit en ami, et se fiant sur ce qu'on l'auoit asseuré que le Huron n'auoit point changé de pensée, il ne luy dit que deux mots par deux presens qu'il luy fit dans l'assemblée du lendemain. Mon frere, luy dit-il, puis que tu as resolu de venir auec moy, il ne faut pas que ie t'inuite dauantage. Ie lie cette corde à ton Canot pour t'ayder à le tirer ; ie sçay bien que Onontio ne te retiendra pas ; voilà vn collier pour luy faire ouurir les bras et te laisser aller. A cela le Huron n'eut que des remercimens à faire : Tu me consoles, mon frere, de ce que tu as pitié de moy, de nos femmes et de nos enfans. Ne te fasche pas neantmoins si ie ne m'embarque point auiourd'huy dans ton Canot : c'est vn Canot de guerre qui me fait peur ; le cousteau que tu as laissé dedans pourroit blesser mes enfans, et nos femmes trembleroient à la veüe de la hache que tu n'as pas encore ostée. Etant venu et t'en retournant les armes à main, on diroit que tu emmenes des prisonniers, et non tes amis et tes freres ; mais aussi-tost que quelque Canot des François qui sont en ton pays descendra icy bas, ie suis à toy, mene moy où tu voudras.

L'affaire estant en ces termes, il suruint vn accident qui pensa rompre tout le traité. Vn ieune Onontagheronnon frappant vn Huron de sa hache et le jettant mort sur la place, la nouuelle de ce meurtre allarme les Hurons, qui retiennent prisonniers dans vne cabanne deux Onontagheronnons qui y estoient allez rendre visite. L'Onontagheronnon, d'autre part, fait son possible pour empescher que les esprits ne s'aigrissent, et désapprouuant le fait du meurtrier, il le condamne de folie, et en fait satisfaction. Mais enfin, voyant que le Huron, qui se vouloit rendre au plus fort, vouloit faire le mauuais, il attrape deux Canots de ses gens qui retournoient de la chasse, les meine dans son fort et les tient comme prisonniers. L'affaire alloit prendre vn mauuais train, si le Pere le Moyne ne s'y fust interposé heureusement et n'en eust arresté le cours par ses soins et sa diligence. Il fit si bien par ses allées et ses venuës, qu'il mit toutes les choses en leur premier estat, fit rendre les prisonniers de part et d'autre, et remit le calme dans les esprits. En suitte l'Onontagheronnon reïtere sa demande : il presse le Huron de s'embarquer auec luy, et le Huron perseuere à s'excuser, sur ce qu'il n'est pas bien seant qu'il s'embarque dans vn Canot de guerre, et qu'il faut attendre vn Canot de paix. Ie suis à toy dés ce moment, luy dit-il, voilà des arres de ma parolle et de mon affection, qui sont les presens que ie te fais ; et si cela ne suffit pour te tesmoigner que ie me suis donné à toy, trois de mes gens te tiendront compagnie, et porteront aux anciens les asseurances de ma bonne volonté. Nous irons à Montréal pour t'y attendre : enuoyenous, quand tu seras arriué dans ton pays, ta ieunesse pour nous venir querir. L'Onontagheronnon, content de cette parolle, s'embarque dans sa petite gondole, et fait ioüer ses auirons, pendant que les Hurons de la Nation du Rocher qui est celle qui se donne à l'Onontagheronnon, se preparent pour leur voyage de Montreal, et font leurs adieux à Onontio, aux Peres et aux Sauuages qui restent encore à Quebec ; et puis, le 16. de Iuin, se iettent dans trois Chalouppes Françoises qui les rendent en peu de iours, à la faueur d'vn petit vent de Nord-est, à Montreal, où ils attendent ceux qui les doiuent enleuer.

CHAPITRE VIII.

Du voyage du P. Simon le Moyne, aux Agnieronnons.

La Mission des Iroquois d'en hault, que nous appellons des Martyrs, n'est encore qu'vne Mission volante, dans l'esperance de la voir vn iour fixe, comme les autres Missions. Le Pere Simon le Moyne y donna commencement l'année 1655. par le premier

voyage qu'il y fit, et qu'il recommença l'année 1656. et pour lequel il se prepare encore cette année. Ses Superieurs pourroient luy dire auec verité quand ils l'y enuoient chaque année, ce que nostre Seigneur disoit à ses Apostres, lors qu'il les enuoyoit prescher son Euangile par tout le monde : qu'ils l'enuoient comme vne Brebis au milieu des Loups, puis qu'vn Iesuite, vn Predicateur, vn Missionnaire parmy des Iroquois, c'est vn Agneau parmy des Loups carnassiers. C'est vne merueille de voir vn Agneau au milieu des Loups, sans estre mangé des Loups ; mais c'est vne merueille plus surprenante de voir des Loups changez en des Agneaux par des Agneaux. Nous auons veu cette premiere merueille en la personne du Pere le Moyne ; ie ne sçay quand nous verrons la seconde. Nous esperons que Dieu nous la fera voir par son infinie misericorde, quand il rangera tous les Iroquois dans le bercail de Iesus-Christ. Nous allons dans leur païs tous les ans vne fois, pour preparer le chemin à l'Euangile, pour disposer doucement les cœurs de ces Barbares à receuoir la semence de la doctrine Chrestienne, et pour appliquer le sang de Iesus-Christ en baptisant les enfans, les vieillards et les moribonds. Nous y allons pour la conseruation du bien public, et de la paix qui est si delicate parmy ces peuples, que le seul deffaut d'vne visite qu'ils attendent de leurs alliez, est capable de la rompre. Nous y allons pour chercher tous les moyens de rendre cette paix commune à toutes les Nations. Enfin nous y allons pour empescher la ialousie qui se pourroit glisser entre les Iroquois d'en bas et d'en haut, si, demeurant auec les premiers, nous manquions à visiter les derniers.

Tout cela ioint ensemble ne merite-t-il pas bien que nous exposions nos vies aux trauaux, à la peine, et aux dangers de la mort ?

Le Pere Simon le Moyne, dans le premier voyage qu'il fit à Agnié l'an 1655. promit qu'il en feroit vn l'année suiuante, si la commodité s'en presentoit ; il s'estoit obligé de parolle, il la falloit garder : car vn homme qui est trouué menteur, perd son credit et son authorité parmy ces peuples, aussi bien que parmi les plus honnestes gens de l'Europe. Mais le Pere estant sur le point de partir, vn accident suruint qui rendit le voyage douteux. Vne trouppe d'Iroquois descendus à Quebec, attaqua les Hurons. Vne autre bande ayant attendu dans vne embuscade les Algonquins superieurs qui remontoient de Quebec en leur pays, fit vne décharge sur eux, les mit en déroute, et tua d'vn coup de fusil vn des deux Peres qui les accompagnoient pour s'en aller hyuerner auec eux, et leur monstrer le chemin du Ciel. Ce malheur nous ietta dans vne irresolution assez fascheuse : parce que, rompant le voyage, on eust irrité les esprits orgueilleux des Iroquois, qui eussent soupçonné que le François eust eu dessein de venger la mort de son frere, et l'eussent voulu preuenir ; d'autre part, aller auec eux, c'estoit, ce sembloit, aller chercher vne mort presque asseurée. On méprise ce danger plustost que de manquer de parole ; le Pere entreprend le voyage et arriue au pays les presens à la main : car on ne parle iamais autrement d'affaires d'importance parmy ces peuples. Il assemble le Conseil, et parle aux anciens en ces termes : Mon frere, ie ne sçay où tu as mis ton esprit, il semble que tu l'as entierement perdu. Ie te viens voir les presens à la main, et tu me visites tousiours en colere et le visage plein de fureur. Tu as tué tout recemment le Huron à Quebec, tu viens de casser la teste à coups de fusil à mon frere la Robbe Noire ; tu auois promis que tu me viendrois querir, et tu as manqué de parolle, tu me fais honte par tout, et on me reproche que i'ayme vn homme qui nous fait mourir. A quoy penses-tu ? Tiens, voylà pour r'appeller ton esprit qui s'est égaré. Tu dis qu'Onontio retient le Huron à Quebec, qu'il l'empesche de venir chez toy pour ne faire qu'un pays ; tu te plains que le Huron ne te veut pas parler quand tu vas le voir à Quebec pour traitter d'affaires : ie viens icy pour te desabuser. Onontio

a desia ouuert les bras pour laisser aller ses enfans où ils voudront ; ils sont libres, il ne les retient pas par force. Si le Huron ne te veut pas parler, tu en es toy mesme la cause. Comment te parleroit-il te voiant tousiours la massuë à la main pour luy casser la teste ? quitte ta hache, et tu verras qu'il a les oreilles ouuertes pour t'écouter, et le cœur pour te suiure : et afin que tu n'en doutes pas, voylà vn collier qu'il te presente par mes mains.

Vn des anciens prit la parolle et dit au Pere : Ne te fasche pas, Ondesonk, ie suis ton frere, nostre ieunesse n'a point d'esprit, elle frappe à l'aueugle et à l'estourdi ; prends cette emplastre que ie te donne (c'estoit vn collier de porcelaine), mets-le dessus ton cœur, et ta colere se passant, tu seras guery ; asseure le Huron de ma bonne volonté, et dis-luy que i'ay desia estendu sa Natte pour le receuoir dans ma Cabanne, et que ie luy enuoye ce collier pour attirer son Canot. En suitte de ce discours la ieunesse qui auoit resolu de descendre à Quebec pour faire vn dernier effort pour enleuer le Huron, quitte le dessein de la guerre, pour prendre celuy de la chasse.

Cependant Ondesonk, comme vn bon Pasteur, visite son troupeau qui soupiroit apres luy, console les affligez, instruit les ignorans, entend les Confessions de ceux qui se presentent à luy, baptise les enfans, fait prier Dieu tout le monde, exhorte vn chacun à perseuerer en la Foy et dans la fuitte du peché. Et s'il se presente quelque Iroquois, le Pere ne le laisse pas aller sans luy donner vn mot d'instruction sur l'Enfer et sur le Paradis, sur la puissance d'vn Dieu qui void et cognoist tout, qui chastie les meschants et recompense les bons.

Vn iour, vn Iroquois s'entretenant auec ce Pere, luy raconta auec estonnement la coustume d'vn Huron Chrestien dans les supplices qu'on luy auoit fait souffrir depuis peu de temps dans le village. C'estoit vn ancien Chrestien qui auoit veritablement la Foy et dans le cœur et dans la bouche. Il estoit plein d'affection enuers la saincte Vierge, dont il estoit vn feruent Congreganiste. Cét Iroquois donc qui auoit aidé à le brûler, disoit à Ondesonk : Nous n'auons iamais veu personne qui ayme la priere comme cét homme. Il prioit Dieu continuellement sur l'échafaut, et exhortoit auec amour ses concaptifs de penser souuent au Ciel, et à Dieu qui les y attendoit. Mes freres, crioit-il tout haut, parlant aux Hurons Chrestiens, souuenez-vous que les François s'assemblent auiourd'huy tous dans l'Eglise, pour offrir le sacrifice à Dieu. Ils prient Dieu pour nous, faisons le mesme de nostre costé ; que si nos ennemis ne permettent pas que nous fassions nostre priere à nostre ordinaire, comme nous faisions à l'Isle d'Orleans à voix haute, au moins que chacun de nous prie en son particulier dans son cœur. Pour moy, ie ne crains ny leurs tisons, ny leurs haches toutes rouges de feu ; ils ne m'empêcheront iamais de parler à Dieu, pour le prier d'auoir pitié d'vn pauure garçon qui l'a tant et si souuent offensé. En effet, adioustoit l'Iroquois, cet homme auoit quelque chose de plus qu'humain, nous l'auons tourmenté dans le dessein de tirer de sa bouche quelques cris ; mais au contraire, il ne cessoit de soupirer doucement, et tenoit tousiours les yeux fichez au Ciel, comme s'il eust parlé à quelqu'vn. Nous n'entendions pas distinctement ce qu'il disoit, mais il reïteroit souuent ces paroles : Mes freres, ie m'en vay au Ciel, où ie prieray celuy qui a tout faict pour vostre salut. Enfin, iusqu'au dernier soupir que nous luy arrachasmes par la violence des tourmens, il ne parla que du Paradis.

Cét exemple et ces discours, et plusieurs autres semblables que les Iroquois ont veus et entendus souuent, seroient capables d'amollir leurs cœurs, et de les disposer à la Foy, s'ils n'estoient plus durs que les rochers. Nous esperons neantmoins que la continuation des soins qu'on a de leur salut, aura son effet en temps et lieu, et que la grace, distillant sur ces cœurs de pierre, y fera enfin l'impression que nous souhaitons, puisque, comme dit le Poëte : *Gutta cauat lapidem.*

CHAPITRE IX.

De la residence de sainct Ioseph, en l'Ance de Sillery.

La Foy et la Religion ayant pris leur naissance en la Croix, il est impossible de les bien prescher et de les bien establir que par la Croix. C'est ce qui ne nous a pas manqué depuis plus de trente ans que nous trauaillons en cette extremité du monde, pour amener des peuples à Iesus-Christ, et luy dresser vne nouuelle Eglise. L'eau a quelquesfois englouti par des naufrages quelques-vns de nos braues Neophytes ; l'air a causé de temps en temps, par sa corruption, des epidemies qui ont enleué vne partie de ces peuples. Les guerres ont exterminé quantité de bourgades, et consommé des Nations toutes entieres. Les ennemis de la Foy ont tué et massacré, brûlé et mangé les peres et les enfans, ie veux dire, les Predicateurs de l'Euangile et ceux qui l'auoient receuë.

Si bien, que ce n'est pas sans raison, qu'on a quelquesfois appellé ce pays-cy le pays des Croix. Dieu nous en a enuoié cette année de precieuses : qu'il en soit beny à iamais. Ie n'en toucheray qu'vne en passant, pour venir à la consolation que nous ont donnée quelques bons Neophytes. Le 13. de Iuin de cette année 1657. le feu s'estant jetté dans vn bucher, sans qu'on ayt pû sçauoir comment, on vit en peu de temps en la residence de saint Ieseph, nostre maison et celle d'vn bon sauuage Chrestien toutes en flammes, et pour comble de nostre infortune, le feu les poussa si violemment et si promptement vers l'Eglise, dans laquelle vne bonne partie de ces peuples a pris naissance en Iesus-Christ, qu'il fut impossible de la sauuer. Son Maistre Autel, enrichi d'or et de ce beau rouge de corail qui frappoit si doucement les yeux de ces bons Neophytes, et qui leur donnoit des tendresses pour leur Aïamihimikiouap, c'est à dire pour leur maison de prieres, fut presque en vn moment reduit en cendres.

Cette Eglise estoit dediée à Dieu sous le nom de S. Michel, suiuant le desir de celuy qui auoit donné vne bonne partie des deniers pour la bastir. C'estoit la premiere de tout le pays erigée pour les nouueaux Chrestiens. On la pouuoit appeller la Matrice de tout le Christianisme de ce nouueau monde, pour ce que les Montagnais et les Algonquins s'estans conuertis en ce lieu, donnerent enuie à toutes les autres Nations qui, depuis ont receu Iesus-Christ, d'écouter sa parole, à l'exemple de leurs Compatriotes. C'estoit l'azyle et le refuge des François voisins, qui deplorent cét incendie autant que nos bons Neophytes. Et les vns et les autres nous pressent de releuer ces ruines ; mais nous n'auons pas les bras assez forts, sans vn secours plus grand que celuy qu'ils nous pourroient donner, pour restablir de nous mesmes vne perte si notable.

Le braue Neophyte, de qui la maison et tout le petit bagage fut deuoré par ces flammes, estant interrogé si ce desastre ne l'auoit pas beaucoup touché, respondit sainctement : Si la Foy ne m'auoit appris que celuy qui a tout fait est le Maistre de ses ouurages, et qu'il en dispose sagement comme il luy plaist, ce coup m'auroit attristé ; mais pourquoy le quereller et se facher d'vne chose qui luy appartient, puis qu'en nous donnant la Foy, il ne nous promet pas les biens de la terre, mais ceux du ciel, que le feu ne sçauroit consommer?

Vne bonne femme appellée Liduuine, ayant esté instruite dans cette mesme Eglise, fit paroistre dans vne fascheuse rencontre vne confiance en Dieu tres-remarquable : car rencontrant en son pays, auec quelques-vns de ses compatriotes, vne trouppe d'Iroquois qui sortoient d'vne embuscade pour venir fondre sur eux, Liduuine, épouuantée, se ietta dans l'espais de ces grandes forests, y entraisna apres soy quatre de ses enfans, et s'y voyant abandonnée de tout secours humain, elle s'adressa à Dieu les genoux en terre et les larmes aux yeux. Mon Iesus, dit-elle, nous sommes morts, si vous n'auez pitié de nous. Ie suis malade, et à peine puis-je

mettre vn pied deuant l'autre, et ces enfans ne sçauroient marcher. Où ironsnous ? Que ferons-nous sans viures et sans force ? C'est de vous seul que nous attendons du secours. Vous estes infiniment bon et tout puissant ; vous aimez les enfans qui sont innocens, et ceux qui vous veulent seruir de bon cœur : ne laissez pas mourir ces petites creatures ; n'abandonnez point la mere, qui vous demande pardon de ses pechez, et qui vous promet de se confesser à la premiere habitation des François qu'elle rencontrera, si elle y peut arriuer deuant que de mourir. En dessus elle auance dans ces grands bois, sans autre prouision que de l'esperance en Dieu, se nourrissant, l'espace de dix iours qu'elle marcha, de cette pensée qu'elle auoit tousiours au cœur, et quelquesfois en la bouche : Iesus, vous estes bon, vous me pouuez donner la vie ; vous seul donnez de la force à mes enfans pour les faire marcher, vous seul les empeschez de pleurer et de mourir de faim. Enfin, lassée de trauail et de fatigue, elle arriua heureusement aux Trois Riuieres ; et ce qui accreut sa ioie, fut qu'elle y rencontra son mary qu'elle croyoit mort au combat. Il ne faisoit que d'arriuer par vn autre chemin. Et pour comble de benediction, cet homme qui passoit pour vn grand Iongleur et vn maistre Sorcier, quitta son infidelité pour embrasser par le Baptesme la Foy de Iesus-Christ ; la femme s'acquitta de sa promesse par vne bonne confession qu'elle fit, et par les remercimens et actions de graces qu'elle rendit à Dieu son vnique bien-faicteur.

Vne de nos anciennes Chrestiennes fit paroistre vn courage d'Amazone dans le combat qui fut liuré à sa chasteté par vn François, dont elle sortit victorieuse. Et voici comme elle raconta le faict au Pere qui a la direction de son ame. Tirant de son sein vn Crucifix qu'elle portoit pendu au col : Voyez-vous ce Crucifix, luy dit-elle, il a sauué autresfois mon corps du feu des Iroquois, et cette nuict il a sauué mon ame des flammes de l'enfer. Ie fus poursuiuie, il y a vn an, par les Iroquois, qui me vouloient rauir l'honneur et la vie ; pour me sauuer plus promptement et pour euiter leur rage, ie iettai mon bagage et la pluspart de mes habits, et m'enfuis presque toute nuë dans les bois. Ie pris mon Crucifix en main, n'ayant plus d'autre recours qu'à celuy qu'il me representoit, et ie luy dis du fond de mon cœur : Mon Dieu et mon Sauueur, ie ne crains pas de mourir, vous le sçauez ; mais ie crains de tomber entre les mains de ces vilains qui font vn ioüet de la pudicité des pauures captiues : cachez-moy dans vos playes et dans vostre costé. Ie les baisois amoureusement l'vne apres l'autre. Apres cette priere, ie sentis tant de force dans mon corps, que fuiant d'vn pas leger, ie me vis en peu de temps hors du danger de l'ennemi. Mon Pere, disoit-elle, ie ne t'auois pas encore dit cette merueille ; en voici encore vne autre que tu ne sçais pas, et que i'ay bien de la peine à te dire : car elle est bien estrange. Cette nuict, ce mesme Crucifix a sauué mon ame, qu'vn François s'est efforcé de perdre, en me voulant rauir l'honneur par son impudicité. Il m'a prise par la main, et me tirant à part, il m'a fait entrer dans vne maison, il m'a iettée par surprise et par force sur vn lict ; aussi-tost ie me suis mise à crier, et l'ayant repoussé, i'ay tiré mon Crucifix de mon sein, ie luy ay dit dans la chaleur de ma colere : Miserable, que veux-tu faire ? Veux-tu encor crucifier derechef celuy qui a donné son sang et sa vie pour toy et pour moy ? Si tu ne crains point de faire tort à mon honneur, crains d'offenser celuy qui te peut damner. Quoy, voudrois-tu me perdre en te perdant par vn peché que Dieu a en horreur ? A ces mots, il lascha prise, et moy, me voyant deliurée d'vn si grand danger, ie me retiray tout estonnée dans ma cabane, resoluë de demander Iustice au Capitaine des François. Ceci arriua le soir, et le lendemain matin cette genereuse Chrestienne vint trouuer le Pere à l'Eglise, vn present à la main, pour l'offrir à Dieu en action de grace de l'auoir retirée du precipice où elle alloit tomber, et pour le prier de la fortifier

dans de semblables rencontres : elle se ietta en suitte aux pieds du Pere pour luy faire sa confession.

Cette mesme Amazone fit encore vne action aussi saincte que genereuse. Ayant esté sensiblement offensée par vne sienne parente, et sentant que son cœur se portoit à la vengeance, elle luy dit : C'est de toy, qui es mechant, que ie me vengerai. Et là dessus elle va trouuer celle qui luy auoit fait insulte, luy demande pardon, et la prie fortement d'oublier le passé et de viure auec elle comme si elles estoient sœurs.

Vne pauure malade couchée sur le fumier, à demie pourrie d'vlceres depuis deux mois, ne pouuoit assez témoigner de recognoissance de l'assistance que luy rendoit vn de nos Peres par son soin et par ses visites. Ha ! mon Pere, disoit-elle, que tu me fais de bien, de me venir voir ! Ie suis réjouïe quand ie te voy ; tu me fais prier Dieu, ne le pouuant faire toute seule ; tu m'encourages à porter mon mal patiemment, et à en faire mon profit ; enfin, tu m'ouures la porte du Ciel par tes visites et par tes instructions. Quand ie t'ay veu durant le iour, il me semble à la fin de la iournée que i'ay profité de mes douleurs.

Vne trouppe de Sauuages pensa perir de faim dans les bois, l'Hyuer dernier. Les Sorciers et les deuins ont recours à leurs demons pour estre assistés dans leur besoin : ils entrent dans leur tabernacle, ils ionglent, ils ioüent de leurs tambours ; enfin ils n'épargnent rien de leur mestier, mais en vain. Dans cette trouppe de Sauuages, il se trouua vn bon Chrestien appellé Iean-Baptiste, qui fut sollicité de renoncer à la priere, et de faire comme les autres pour se deliurer de la faim. Ie n'ay garde de le faire, dit-il, Dieu est le seul Maistre de ma vie, qui en disposera selon son bon plaisir ; i'auray recours à luy, et i'espere qu'il ne m'abandonnera pas ; quand i'en deurois mourir, ie ne changeray pas de resolution : car, apres tout, si ie le sers bien, il me donnera vne vie heureuse apres celle-cy, et vous qui le méprisez, serez miserables en l'vne et en l'autre.

Sa parolle s'est trouuée veritable : car vne partie de ceux qui ont eu recours au Demon, ont esté tres-miserables, et celui-cy, s'estant separé des Infidelles, n'a point experimenté les effets de la faim, ny de la maladie, et vit dans l'esperance d'vn bonheur eternel.

Vn Capitaine des plus fameux entre les Algonquins fit vn festin à ses secondes nopces, où il inuita quelques François assez considerables et les principaux de sa nation, ausquels il tint ce discours : Mes freres, ie commence à vieillir, il y a tantost vingt ans que ie suis Chrestien et que i'en fais profession. Ie suis resolu de mourir dans la Foy que i'ay embrassée et dans la doctrine que les Peres m'ont enseignée. Ie me suis marié pour la seconde fois, mais selon la coustume de l'Eglise, pour m'attacher plus fortement à l'obligation qu'ont les Chrestiens de ne quitter iamais leurs femmes, et pour rompre les mauuaises coustumes qui regnent de tout temps parmi nostre ieunesse. Si ie viens à manquer en ce point, ou à faire quelque chose contraire au Christianisme, ie vous prie de me reprendre et de ne me point espargner. Vous me ferez plaisir de me redresser, et de me remettre dans le bon chemin. Ce Capitaine dit bien, mais il fait encore mieux. Ie ne sçay s'il aura beaucoup d'imitateurs en ce point, puis que la loy de l'indissolubilité du mariage a autresfois semblé bien dure, mesme à quelques Disciples de Iesus-Christ, qui disoient à leur Maistre : *Si ita est causa hominis cum vxore, non expedit nubere.*

CHAPITRE X.

Des Sauuages Hurons deuant leur enleuement de l'Isle d'Orleans.

Nos Sauuages, écrit vn Pere qui en auoit soin, sont en fort bon train. Ils font paroistre, ce me semble, beaucoup plus de foy et de pieté qu'à l'ordinaire.

sur tout ceux qui sont de la Congregation, dont le nombre est de quatre-vingt, *probati omnes testimonio fidei et pietatis.* Ils ont passé l'Aduent dans vne ferueur toute particuliere, chacun ayant pris à tâche de s'auancer plus solidement en la vertu. Plusieurs croyant qu'vne Messe estoit trop courte pour satisfaire à leur deuotion, en ont entendu deux tous les iours. D'autres sont venus salüer le sainct Sacrement le matin auant le temps des Prieres; d'autres sont venus à Midy reglément, sans que le froid ou le mauuais temps peust empescher leur ferueur.

Depuis trois sepmaines, certaines grosses fieures ayans attaqué plusieurs de nos Sauuages, dont quelques-vns ont esté abattus, les principaux de la Congregation ont eu soin de visiter les malades et de les consoler; ce qui a esté mieux receu d'eux que mes visites. Nos Congreganistes ont fait paroistre en leurs maladies la piété qu'ils recommandoient aux autres.

Nous en auons perdu vn, nommé André, qui estoit meur pour le Paradis. Il s'estoit disposé, dés le commencement de l'Aduent, par vne ferueur qui le faisoit admirer de tous nos Congreganistes. Il estoit fort incommodé d'vn coup de fusil qu'il auoit receu dans la cuisse depuis huit ou neuf mois; ce qui le faisoit marcher auec bien de la peine. Il me dit, au commencement de l'Aduent, qu'il eust bien desiré venir trois fois prier Dieu chaque iour deuant le sainct Sacrement; mais que la chose luy estant trop difficile, il preuiendroit le son de nostre Cloche le matin et le soir, et ne sortiroit point de la Chapelle que toutes les Prieres ne fussent acheuées. Il venoit le matin d'ordinaire trois quarts d'heure auant tous les autres. Il auoit vn zele, que ie n'ay iamais veu en aucun Sauuage, pour me faire connoître les fautes des Congreganistes, sans espargner ses parens; ce qui m'aidoit beaucoup pour y apporter remede.

Nos Congreganistes ayans tous ieûné les quatre-Temps et la veille de Noël, ce bon homme le fit auec tant d'austerité, qu'estant venu dés le soir de la veille de Noël, à dessein de passer la nuict en la Chapelle pour attendre le temps de la Messe, il refusa vn morceau de pain que ie luy voulus donner pour sa collation.

Ie l'auois aduerty qu'il feroit sa petite promesse à nostre-Dame, le iour de la feste. Il voulut, se donnant soy-mesme, y ioindre vn present de pourcelaine pour tesmoigner que tout ce qu'il auoit, estoit au seruice de la saincte Vierge.

Le soir de ce mesme iour, estant fort attaqué de la maladie dont il mourut, il me demanda congé de faire festin à vne centaine de Chrestiens, ausquels il parla si auantageusement de l'estime qu'il faisoit de la Foy, qu'il en toucha plusieurs, et quelques-vns se vinrent confesser au sortir de là. Il mourut le dernier iour de l'an. Il prioit presque toûjours Dieu, et le iour de sa mort, il auoit dit quatre dixaines de son Chapelet. Vn quart d'heure auant qu'il passast, nous estions enuiron vingt en prieres aux pieds de son lict. Il repetoit tout ce que nous disions, se l'appliquant; lors que nous disions Iesus, ayez pitié de cét homme mourant : Iesus, disoit-il, ayez pitié de moy, ie vais mourir, et ie meurs auec ioye, parce que ie suis Chrestien. Il nous tiroit les larmes de deuotion.

L'honneur qu'il a receu de tout le Bourg et sur tout la Congregation, a esté grand. Aussi-tost qu'il eut rendu l'ame, huit Chrestiens furent prier Dieu à genoux, proche de son corps, vne bande succedant à l'autre. Le lendemain, les principaux de la Congregation porterent en don à sa Cabane vne peau d'orignac, richement peinte, pour honorer son corps, et de quoy faire vn festin à tous les inuitez. Nos Musiciennes y entonnerent auec beaucoup de deuotion les airs qui sont pour les trepassez, dans le ton de l'Hymne, *Pie Iesu Domine.* En suitte on dit vne dixaine du Chapelet à deux chœurs. Tous les Congreganistes s'estant rendus dans la Chapelle au son de la Cloche, ils en sortirent deux à deux suiuis des principaux Officiers, qui se rendirent tous en bel ordre à la porte du Bourg, où le corps nous estant liuré, les Congreganistes seuls reprirent

le chemin de la Chapelle ; où l'ayant introduit, nous dismes deux dixaines du Chapelet, et quantité d'autres Prieres ; apres quoy nous portasmes le corps au lieu où il deuoit estre enterré. Le tout, auec vne rare modestie et vne deuotion qui partoit du cœur, et donnoit iusques au cœur.

Nos Chrestiens ont fait diuers petits presens de pourcelaine, huile et bled-d'Inde au petit Iesus, que nous auions mis dans la Creiche à Noël ; ce qui a esté appliqué pour les pauures. Dieu benisse ces petits commencemens. Ce sont iusques icy les termes de la Lettre du Pere, qui alors auoit le soin de cette Mission.

Vn ieune homme d'enuiron trente ans, remarquable pour ses exploits de guerre, auoit eu depuis son enfance tousiours la Foy dans le cœur. Mais les débauches de la ieunesse l'auoient ietté dans le desordre, d'autant plus malheureusement qu'il auoit vn attrait de beauté si puissant sur l'esprit des femmes, mesmes les plus chastes, qu'il sembloit auoir quelque charme pour enleuer les cœurs. Comme souuent il retomboit dans le peché, vn de nos Peres, indigné contre ses recheutes, le menaça fortement des punitions de Dieu, qui ne tarderoient pas à paroistre sur luy. Peu de iours apres, dans l'horreur d'vne nuict obscure, vn spectre espouuantable luy apparut, comme voulant l'estouffer, et le saisissant à la gorge. Il songe à Dieu en cette rencontre, et à l'excez de son peché ; et pour s'en venger sur luy mesme, il prend vn tison enflammé, qu'il applique sur sa chair nuë, se disant à soy-mesme : Esprouue, malheureux pecheur, si tu pourras souffrir le feu d'enfer. Cette main qui l'auoit saisi à la gorge pour l'étouffer, quitte prise, et il se voit en liberté. Il passe le reste de la nuit dans des promesses à Dieu, qu'il va changer de vie, et il attend auec impatience le point du iour, pour aller à confesse. Ce ne fut pas sans larmes ny sans sentimens de douleur, qui firent bien connoistre que ce coup là estoit du Ciel. Il demeura plus de deux heures en oraison, où son cœur parloit plus que sa langue. Vne maladie le saisit, qui dura plusieurs mois, auec des douleurs extraordinaires. C'étoit vne consolation bien sensible que d'oüir les colloques qu'il faisoit à Dieu ; iamais on ne l'entendit pousser aucune plainte, sinon d'amour, non pas mesme vn mouuement d'impatience. Son cœur estoit à Dieu, et il ne respiroit que luy. Quand quelqu'vn de nos Peres l'alloit visiter, il reprenoit des forces, pour luy tesmoigner qu'il s'estimoit heureux de se voir en vn estat où il ne pût songer qu'à Dieu, et en l'embrassant auec amour, les larmes aux yeux, il luy disoit : Helas ! mes pechez me seront-ils pardonnez ? Mais tout de bon, mon Pere, croyez-vous que i'aille au Ciel, nonobstant les pechez que i'ay commis contre mon Dieu, qui doit estre mon iuge ? Comme on l'en asseuroit, ses larmes couloient en plus grande abondance, lorsqu'il disoit : Helas ! mon Dieu, que vous estes bon, et que vous seul meritez d'estre aimé ! Mon cœur vous veut aimer, et plus i'ay peché, plus ie vous veux aimer, et veux mourir en vous aimant. Tandis qu'il eut la parole libre, il employoit vne bonne partie du iour et de la nuict en Prieres. Souuent il prenoit son Crucifix en main, et il luy parloit auec tant d'amour et de larmes, que ceux qui le voyoient, en estoient touchés au vif. Il ne pouuoit souffrir qu'on luy parlast des choses de la terre. I'ay, disoit-il, trop vescu pour la terre, il est temps que ie viue et que ie meure pour le Ciel. Sa mere le pria vn iour de demander pour elle enuiron vn arpent de terre, où elle pût semer du bled, pour l'entretien de sa famille : car nos Peres font faire de grands abattis de bois, et la terre estant disposée pour le trauail de la culture, ils en font le partage entre ceux qui, estant bons Chrestiens, n'ont pas assez de forces afin de se pouruoir eux-mesmes. Ce ieune homme, quoy qu'abattu de maladie, se mit presque en colere contre sa Mere. Suis-ie en estat, luy respond-il, de songer à vos champs ? Pourquoy me parlez-vous de ce que, dans peu de temps, il vous faudra quitter ? Que ne me par-

lez-vous du Ciel, puisque c'est là où doiuent tendre nos desirs ? Puis, s'adressant au Pere : Si elle n'est, dit-il, meilleure Chrestienne qu'elle n'a esté iusqu'à maintenant, il n'est pas iuste qu'elle soit preferée à ceux qui meritent plus qu'elle ; fay ce qui sera pour son bien.

Cela dit, il r'entra incontinent en soy-mesme, et iugeant qu'il auoit parlé d'vn ton trop aigre, il demanda pardon à son Confesseur.

Cependant la mort fait ses approches. Il est saisi de conuulsions si furieuses, et iette des cris si horribles, que tout le monde en est effrayé. Il semble qu'il combatte quelque Demon qui luy ayt apparu. Marie, secourez-moy ! Iesus, sauuez-moy ! Mon Dieu, ayez pitié de moy ! s'écrie-t-il comme tout hors de soy-mesme. Ces terreurs continuerent aussi bien que sa priere iusques au dernier soupir. Le Pere qui l'assistoit ne luy manqua pas au besoin, adorant en mesme temps les effets de la Iustice et de la Misericorde de Dieu sur ce ieune homme qui portoit iusques à la mort la peine de ses peschez, pour ne la pas porter dans l'eternité. Il se nommoit Iacques Atohonchioanne.

Vne ieune fille qui auoit esté pres de deux ans dans le Seminaire des Vrselines, s'oublia, assez-tost apres en estre sortie, des promesses qu'elle avoit faites souuent à Dieu, d'euiter le peché. Les remontrances y estant inutiles, vne personne qui l'aimoit selon Dieu, demanda pour elle qu'elle tombast en quelque griefue maladie, qui peust arrester le cours de ses desbauches, et la faire r'entrer en soy-mesme. Cette priere eut bien-tost son effet. Elle tombe malade, et incontinent les semences de l'Eternité, qu'on auoit iettées dans son ame, commencerent à pousser des fruicts du Paradis. Elle demandoit pardon à Dieu d'vn cœur parfaitement contrit ; elle le remercioit amoureusement de ce qu'il auoit arresté les dereglemens de sa vie ; elle le prioit auec vne tendresse de cœur merueilleuse qu'il ne luy rendist point la santé, dont peut-estre elle auroit abusé, mais plustost qu'il prolongeast ses douleurs et sa maladie. La mort suruenant là dessus, luy fut vne asseurance de son salut.

Elle auoit fait, le mesme iour, vne Confession generale. Vne sienne compagne, craignant qu'elle n'eust oublié quelqu'vn de ses pechez, luy en renouuella la memoire. Elle auoit deja perdu la parole ; ses yeux parlerent par ses larmes, et sa bouche ne peut parler que par les sanglots de son cœur. Le Pere qui estoit là present, luy aiant donné l'absolution qu'elle luy auoit demandée par signe, aussi-tost elle expira.

Vne bonne vieille Chrestienne n'auoit iamais pû apprendre d'autre priere que quatre mots : Iesus, ayés pitié de moy, que i'aille au ciel apres la mort. Mais elle auoit vne telle habitude à les repeter iour et nuit, qu'ayant perdu la parole et le iugement pour toute autre chose, elle continua cette priere iusques au dernier soupir, d'vn visage si rempli de ioye, qu'à la voir leuer les yeux au ciel, on iugeoit bien qu'elle portoit là tous ses desirs.

Il y a vn an que cinq Iroquois Agnieronnons, ayant esté pris à la guerre par les Algonquins et Hurons, furent brûlez, apres auoir receu le Baptesme ; mais ce qui nous parut de plus aimable en leur conuersion, fut que quatre d'entre eux se trouuerent suffisamment instruits d'abord qu'on leur parla. Nos Chrestiens, dans leur captiuité, iettent par tout où ils sont des semences du Christianisme.

Vn d'eux, ayant appris vne priere qui s'adressoit à Iesus-Christ, demanda de luy-mesme qu'on luy parlast de la Mere qui l'auoit enfanté, estant demeurée Vierge. Et la Mere et le Fils, disoit-il, sont entrez en mon cœur, ie ne veux pas les separer, et ie veux que ma langue les inuoque iusques à la mort. En effet il les inuoqua constamment iusques au dernier soupir.

L'année derniere vn François fut témoin de l'heureuse mort de deux Hurons qui furent bruslez dans le païs des Iroquois Agnieronnons, où ce François estoit captif. Il nous a asseuré que ces deux Hurons, auant que d'estre atta-

chés au poteau où ils deuoient estre bruslez, demanderent du temps pour prier Dieu ; ce qui leur fut accordé. Le plus ieune des deux, ayant apperceu ce François : Mon Frere, luy dit-il, si iamais tu vois Outsitsont (c'est le nom que les Hurons donnent à Monsieur de Becancourt, chez lequel ce ieune Huron auoit demeuré deux ans), tu luy diras que ie meurs Chrestien, que les tourmens ne m'estonnent point, à cause qu'ils ne me peuuent oster l'esperance du Paradis.

Vne pauure Chrestienne Algonquine qui auoit esté faite captiue en mesme temps, estant sur le poinct d'estre brûlée, fit aussi ses prieres auant que de mourir, et inuita le mesme François à prier auec elle, le Dieu qu'adorent les Chrestiens n'estant pas moins adorable au milieu des feux et des flammes, et au milieu d'vn peuple infidele et barbare, que dans les Eglises les plus augustes de la terre.

Vne Chrestienne fuyant au bruit des Iroquois, auec deux petits enfants, qui à peine la pouuoient suiure, ils furent six iours égarez dans les bois. A leur retour, vn de nos Peres interrogeant cette pauure femme de quoy elle auoit vescu dans les bois : I'ay vescu de prieres, respondit-elle tout simplement. Quand ie me sentois foible, ie disois mon Chapelet, et aussi-tost sentant mes forces reuenir, ie poursuiuois mon chemin. Pour mes enfans, ie leur cherchois de petites racines et quelques bouts de branches de petits arbrisseaux, dont les bestes viuent dans les bois. La nuict, ie faisois dormir mes enfans, et moy, ne pouuant m'endormir, ie les passois presque toutes entieres en prieres et à dire mon Chapelet. C'est la saincte Vierge qui seule m'a sauué la vie, et c'est elle que ie veux seruir de tout mon cœur iusques à la mort. La deuotion de cette pauure femme, et sa pieté depuis plusieurs années meritoit ce secours du Ciel.

Vne ieune femme disoit il y a quelque temps : Il me tarde, dés le grand matin, que ie ne sois à l'Eglise, et quand il faut sortir, il me semble que nous ne faisons que d'y entrer.

Vn bon vieillard, ancien Chrestien, estant iniurié et n'en tesmoignant toutes-fois aucune indignation, comme on luy demanda d'où luy venoit cette égalité d'esprit : Si ie pechois, respondit-il, lors qu'on me calomnie et que l'on me charge d'iniures, i'en deurois estre fâché ; mais n'y ayant point de ma faute, i'ay plus suiet de m'en réjouïr que de m'en attrister. Dieu qui voit le fond de mon cœur, sçait bien mon innocence, et c'est cela qui me console.

Vne veufue estant sollicitée au mal par vn ieune homme riche, qui luy presentoit vne chose de prix et luy promettoit de l'aider en sa pauureté : Malheureux que tu es, retire-toy et laisse-moy ma pauureté, luy respond cette femme ; pourueu que ie meure Chrestienne, sans m'engager dans le peché, ie serai en peu de temps mille fois plus riche que toy. Dieu m'en promet bien plus que toy, et me tiendra parole. Ie serois folle de prendre moins, et de m'engager dans le peché.

Vne autre veufue qui n'auoit point d'autre appuy au monde que son fils vnique, qu'elle aimoit tendrement, l'ayant perdu, et l'ayant veu enleuer à ses yeux par les Iroquois Agnieronnons, eut son recours à Dieu auec vne resignation vrayment Chrestienne. Mon Dieu, luy disoit-elle, vous auez voulu esprouuer ma fidelité, et si c'estoit de cœur que ie vous disois que ie vous preferois à toutes choses, vous le voyez maintenant. Il est vray que ie songe à mon fils, et que ie le pleure nuict et iour ; mais il est vray aussi que ie songe bien plus à vous, et qu'en pleurant, ie vous dis que ie suis contente, à cause que ie sçay que c'est vous qui l'auez permis.

CHAPITRE XI.

De la nature et de quelques particularitez du pays des Iroquois.

Le pays des cinq Nations des Iroquois, auant leurs conquestes, estoit entre le 40. et le 50. degré d'eleuation ; maintenant, on ignore l'estenduë de leur domination, qui s'est accreuë de tous costez par leur valeur militaire. Nostre demeure est entre le 42. et 43. degré, sur les riues du petit Lac de Gannentaa, qui seroit vn seiour des plus commodes et des plus agreables du monde, sans le ceder mesme à la leuée de la Riuiere du Loire, s'il auoit des Habitans aussi polis et aussi traitables.

Il a des auantages qui manquent au reste du Canada : car outre les raisins, les prunes et plusieurs autres fruits qui luy sont communs auec les belles Prouinces de l'Europe, il en possede quantité d'autres qui surpassent les nostres en beauté, en odeur et en saueur. Les forests sont presque toutes composées de chasteigniers et de noyers. Il y a deux sortes de noix, dont les vnes sont aussi douces et agreables au goust, que les autres sont ameres ; mais leur amertume n'empesche pas qu'on n'en tire d'excellente huile, en les faisant passer par les cendres, par le moulin, par le feu et par l'eau, de la mesme façon dont les Sauuages tirent l'huyle du tournesol. On y voit des cerises sans noyau, des fruits qui ont la couleur et la grosseur d'vn abricot, la fleur du lys blanc, l'odeur et le goust du citron ; des pommes de la figure d'vn œuf d'oye, dont la graine apportée du pays des Chats est semblable aux febues, le fruit en est delicat et d'vne odeur tres-soüefue, et le tronc de l'arbre, de la hauteur et de la grosseur de nos arbres nains, se plaist aux lieux marescageux et en bonne terre. Mais la plante la plus commune et la plus merueilleuse de ces contrées, est celle que nous appellons la plante vniuerselle, par ce que ses feüilles broiées referment en peu de temps toutes sortes de playes : ces feuilles, de la largeur de la main, ont la figure du lys peint en armoire, et ses racines ont l'odeur du laurier. L'écarlate la plus viue, le vert le plus riant, et le jaune et l'oranger le plus naturel de l'Europe, cedent aux couleurs diuerses que nos Sauuages tirent des racines. Ie ne parle point des arbres aussi hauts que des chesnes, dont les feuilles sont grandes et ouuertes comme celles des choux, non plus que de quantité d'autres plantes particulieres à ce pays, parce que nous en ignorons encore les proprietez.

Les sources qui y sont aussi frequentes que merueilleuses, sont presque toutes minerales. Nostre petit Lac, qui n'a que six ou sept lieuës de circuit, est presque tout enuironné de fontaines salées, de l'eau desquelles on se sert pour saler et assaisonner les viandes, et pour faire de fort bon sel, qu'on voit souuent se former de soy-mesme en belles glaces, dont la nature se plaist à enuironner ces sources. Ce qui se forme d'vne autre source éloignée de deux iournées de nostre demeure vers le pays d'Oiogoen, a bien plus de force que ce sel des sources de Gannentaa, puis que son eau qui paroist blanche comme du laict et dont l'infection se fait sentir de fort loin, estant boüillie, laisse vne espece de sel aussi mordicant que la pierre Caustique, et les roches qui enuironnent cette fontaine sont couuertes d'vne escume qui n'a pas moins de solidité que la cresme. La source qui se rencontre du costé de Sonnontoüan n'est pas moins merueilleuse : car ses eaux tenant de la nature de la terre qui les enuironne, qu'il ne faut que lauer pour en auoir du souffre tout pur, s'enflamment estant remuées auec violence, et rendent du souffre quand on les fait boüillir. Approchant dauantage du pays des Chats, on voit vne eau dormante et espaisse qui s'enflamme comme l'eau de vie, et qui s'agite par boüillons de flamme aussi-tost qu'on y a ietté du feu : aussi est-elle si huileuse, qu'elle fournit à tous nos Sauuages de quoy s'oindre et se graisser la teste et le reste du corps.

Il ne faut pas s'estonner de la ferti-

lité de ce païs, puis qu'il est par tout arrosé de Lacs, de Riuieres et de Fontaines, qui se trouuent mesme sur les plus hautes montagnes ; mais si ces eauës rendent la terre feconde, elles ne manquent pas elles-mesmes de la fécondité qui leur est propre. Les poissons qui y sont les plus communs, sont l'Anguille et le Saulmon, qu'on y pesche depuis le Printemps iusques à la fin de l'Automne, nos Sauuages pratiquant si bien leurs digues et leurs escluses, qu'ils y prennent à mesme temps l'Anguille qui descend, et le Saulmon qui monte tousiours. Ils prennent le poisson d'vne autre façon dans les Lacs, le dardant auec vn trident à la lueur d'vn feu bitumineux, qu'ils entretiennent sur la pointe de leurs canots.

La temperature de l'air approchant de celuy de France, iointe à ces aduantages que l'eau et la terre nous fournissent, facilitent beaucoup la conuersion des Sauuages ; en sorte que nous auons lieu d'esperer que leur humeur phantasque et bizarre, dont nous allons parler, sera le seul obstacle à leur bonheur.

CHAPITRE XII.

Du naturel et des mœurs des Iroquois.

Les Iroquois dont nous n'auons encore découuert que quatorze Bourgs, sont partagez en Superieurs et Inferieurs. Les premiers ne contiennent que les Anniehronnons qui sont les plus cruels, et auec lesquels nous auons moins de communication ; et sous le nom des Iroquois Inferieurs, sont compris les Sonnontouaehronnons, qui sont les plus nombreux ; les Onnontagheronnons, qui sont les plus considerables et nos plus fideles alliez ; les Oiogoenhronnons, qui sont les plus superbes ; et les Onneiouthronnons, qui sont les plus foibles de tous.

L'humeur de toutes ces Nations est guerriere et cruelle, et faute d'auoir des voisins à combattre, pour les auoir tous subiuguez, elles vont chercher dans d'autres contrées de nouueaux ennemis. Il n'y a que fort peu de temps qu'ils sont allez porter la guerre bien loin au delà du pays des Chats à des peuples qui n'ont pas la connoissance des Europeans, de mesme qu'ils leur sont inconnus. La vertu de ces pauures Infideles estant la cruauté, comme la mansuëtude est celle des Chrestiens, ils en font eschole dés le berceau à leurs enfans, et les accoustument aux carnages les plus atroces et aux spectacles les plus barbares. Leurs premieres courses ne sont que pour répandre du sang humain et se signaler par des meurtres, et leurs trouppes enfantines armées de haches et de fusils, qu'elles ont de la peine à soustenir, ne laissent pas de porter par tout l'épouuante et l'horreur. Ils vont à la guerre à deux et trois cents lieuës loin de leur pays, par des rochers inaccessibles et des forests immenses, n'étant munis que d'esperance, et ne laissant dans leurs Bourgs, pendant des années entieres, que leurs femmes et leurs petits enfants. Mais quelques cheuelures qu'ils remportent, ou quelques prisonniers de guerre destinez à leur boucherie, sont les trophées dont ils croient leurs trauaux heureusement recompensez.

Cependant ces victoires leur causant presque autant de perte qu'à leurs ennemis, elles ont tellement depeuplé leurs Bourgs, qu'on y compte plus d'Estrangers que de naturels du pays. Onnontaghé a sept nations differentes qui s'y sont venuës establir, et il s'en trouue iusqu'à onze dans Sonnontoüan ; en sorte que leur ruïne, causée par leurs conquestes, nous donne l'auantage de prescher la Foy à quantité de Nations diuerses que nous ne pourrions aller instruire chacune dans son pays.

Leurs mariages ne rendent que le lict commun au mari et à la femme, chacun demeurant pendant le iour chez ses propres parents, et la femme allant le soir trouuer son mari, pour s'en retourner le lendemain de bon matin chez sa mere,

ou chez son plus proche parent, sans que le mari ose aller dans la cabane de sa femme deuant qu'elle ait quelques enfans de luy. La seule communication de biens qui est entre l'vn et l'autre, est que le mari donne tous les fruits de sa chasse à sa femme, qui luy rend en recompense quelques seruices, et est obligée de cultiuer ses champs et d'en faire la recolte.

Ils rendent ridicules les plus fascheuses de leurs maladies par la superstition grossiere qu'ils apportent à leur guerison : car, se persuadant que toute leur incommodité vient de ce que l'ame manque de quelque chose qu'elle souhaitte, et qu'il ne faut que luy donner ce qu'elle desire pour la retenir paisiblement dans le corps, c'est à qui se monstrera le plus liberal, faisant au malade les presents qu'il souhaite, et ausquels il croit que sa vie est attachée. On voit vn moribond enuironné d'alesnes, de ciseaux, de cousteaux, de sonnettes, d'aiguilles, et de mille autres bagatelles, de la moindre desquelles il attend la santé. S'il se laisse enfin mourir, on attribuë sa mort au defaut de quelque chose qu'il desiroit : Il meurt, dit-on, parce que son ame desiroit manger d'vn chien, ou de la chair d'vn homme ; parce qu'on ne luy a pas trouué vne certaine hache qu'il desiroit, ou parce qu'on n'a peu luy retrouuer vne belle paire de chausses qui luy ont esté derobées. Si au contraire le malade recouure sa santé, il attribuë sa guerison au present qu'on luy a fait de la derniere chose qu'il souhaitoit pendant sa maladie, et le cherissant tousiours par apres, le conserue soigneusement iusqu'à la mort. En sorte que, comme ils croient que toutes leurs maladies ont la mesme cause, ils ne reconnoissent aussi qu'un seul remede pour les guerir.

Les Morts ne sont non plus exempts de leurs superstitions que les malades. Aussi-tost que quelqu'vn a expiré dans vne cabane, on y entend des cris et des lamentations de la parenté assemblée, de tout âge et de tout sexe, si effroiables qu'on prendroit ce tintamarre lugubre, qui dure les mois et les années entieres, pour les hurlemens de l'Enfer. Cependant, apres que le mort est enterré, qu'on a comblé son tombeau de viures pour la subsistance de son ame, et qu'on luy a fait une maniere de sacrifice, en bruslant vne certaine quantité de bleds, les anciens, les amis et les parents du deffunct sont inuitez à vn festin, où chacun porte ses presents pour consoler les plus affligez. C'est ainsi qu'ils en vserent en presence d'vn Pere de nostre Compagnie, qui representoit dans vne de ces ceremonies la personne de Monsieur le Gouuerneur. Vn Ancien des plus considerables, se demarchant grauement, s'escrie d'vn ton lugubre : *Ai! ai! ai! agatondichon;* Helas ! helas ! helas ! mes chers parents, ie n'ay ny esprit, ny parole pour vous consoler, ie ne peux autre chose que de mêler mes larmes auec les vostres, et me plaindre de la rigueur de la maladie qui nous traite si mal : *Ai! ai! ai! agatondichon.* Ie me console neantmoins de voir Onnontio et le reste des François pleurer auec nous ; mais, courage, mes parens ! n'attristons pas plus long-temps vn hoste si honorable, essuyons les larmes d'Onnontio en essuyant les nostres : voilà vn present qui en tarira la source. Ce present qu'il fit à mesme temps, fut vn beau collier de Pourcelaine, qui fut suiuy des presens et des condoleances de tous les autres, la liberalité des femmes n'estant pas moindre que celle des hommes en cette rencontre. La ceremonie se termine par le festin, dont on tire les meilleurs morceaux pour les malades considerables du Bourg. Tout cela ne pouuant arrester les pleurs et les cris d'vne mere, quelqu'vn des parens, pour donner des marques de sa pieté, en la consolant, deterre le mort, et le reuestant d'vn habit neuf, iette au feu son habit mortuaire ; ce qu'il fait iusqu'à deux ou trois fois en diuers temps, iusqu'à ce que ne trouuant plus que les os nuds, il les enueloppe dans vne couuerture pour les presenter à l'affligée. Enfin, quelques temps apres ces ceremonies, on reconnoist la liberalité de ceux qui auoient fait des presens de consolation, en leur distribuant

les meubles du mort, ausquels on en adiouste d'autres, si ceux-là ne suffisent pas.

Il n'y a rien que ces peuples ayent plus en horreur que la contrainte : les enfans mesme ne la peuuent souffrir, et viuent à leur fantaisie dans la maison de leurs parents, sans crainte de reprimande ny de chastiment. Ce n'est pas qu'on ne les punisse quelquefois en leur frottant les leures et la langue d'vne racine fort amere ; mais on le fait rarement, de peur que le depit ne les porte à se faire mourir, en mangeant de certaines herbes venimeuses qu'ils sçauent estre vn poison, dont les femmes mariées vsent beaucoup plus souuent, pour se venger du mauuais traitement de leurs maris, en leur laissant ainsi le reproche de leur mort.

Au reste, parmy tant de deffauts causez par leur aueuglement et leur education barbare, il ne laisse pas de s'y rencontrer des vertus capables de donner de la confusion à la pluspart des Chrestiens. Il ne faut point d'Hospitaux parmy eux, parce qu'il n'y a point de mendiants, ny de pauures, tant qu'il s'y trouue des riches ; leur bonté, humanité et courtoisie ne les rend pas seulement liberaux de ce qu'ils ont, mais ne leur fait presque rien posseder qu'en commun. Il faut que tout vn bourg manque de bled deuant qu'vn particulier soit reduit à la disette : ils partagent leurs pesches en égales portions auec tous ceux qui suruiennent, et ils ne nous font reproche que de nostre reserue à y enuoier souuent faire nos prouisions.

Nous auons dit dans nostre derniere Relation combien leur superstition les attachoit scrupuleusement à leurs songes ; mais les exemples que nous en auons veus depuis, sont trop rares pour les omettre. Vne femme fort malade, dans Onnontaghé, auoit resvé qu'il luy falloit vne robbe noire pour la guerir ; mais le massacre cruel de nos Peres que ces Barbares auoient fait tout recemment, leur ostant l'esperance d'en pouuoir obtenir de nous, ils eurent recours aux Hollandois, qui leur vendirent bien cher la pauure soutanne du Pere Poncet, qui en auoit quelque temps auparauant esté dépouillé par les Annienhronnons. Cette femme luy attribuant sa guerison, la veut conseruer toute sa vie comme vne precieuse relique, et c'est entre ses mains que nous l'auons reconnuë. Il ne leur faut que resuer à vne chose pour leur faire entreprendre de grands voyages à sa recherche. L'Esté dernier, vne femme, n'ayant pas trouvé à Kebec vn chien François qu'elle y estoit venu chercher, parce qu'vn sien neueu l'auoit veu en songe, entreprit vn second voyage de plus de quatre cens lieuës, par les neiges, les glaces et les chemins les plus rudes, pour aller chercher cét animal si desiré au lieu où on l'auoit transporté. Pleust à Dieu que nous fissions autant d'estat des inspirations du ciel que ces Barbares en font de leurs songes !

CHAPITRE XIII.

Des tesmoignages reciproques d'amitié entre nous et les Iroquois.

Il est difficile de trouuer d'exemple où Dieu se soit monstré Maistre plus absolu des cœurs que dans nostre reconciliation auec les Iroquois. Nous en receuons autant de caresses et de témoignages de bienveillance que nous craignions d'effets funestes de leur cruauté. Nous logeons et nous mangeons en toute seureté auec ceux dont l'ombre, il y a peu de temps, et le seul nom nous donnoit de la frayeur. La durée de cette vnion, qui semble croistre tous les iours, nous a fait perdre la crainte que nous eussions peu auoir au commencement, qu'vn premier accueil si ioyeux ne fust suiuy d'une issuë également funeste. Ce n'est pas l'interest temporel qui cimente cette amitié, puis qu'elle ne leur a encore produit aucuns fruicts de la terre ; mais c'est sans doute l'amour Diuin qui leur donne ces douces pentes, ces com-

plaisances et ces tendresses pour nous, dont il doit tirer leur salut. Il n'y a iamais de plus grande ioye, ny de plus grande feste dans leurs cabanes et leurs bourgs, que quand ils peuuent nous y posseder. S'ils ne peuuent nous y retenir assez long-temps, ils tesmoignent ne pouuoir souffrir nostre absence, en nous suiuant par trouppes iusques dans nostre habitation, pour y viure auec nous, et s'y comportent de telle sorte, que si Dieu leur fait trouuer des charmes dans nostre entretien, il ne nous laisse pas sans aucun sentiment de ioye dans leur compagnie.

Aucun de nous n'a esté malade cét hyuer qu'ils ne luy ayent témoigné prendre part à sa douleur, luy faisant largesse de leur gibier, comme ils témoignoient en suite par leurs presens de conjouyssance prendre part à sa guerison.

Les alliances que nous contractons à la façon du pays auec les Sauuages, est vn des plus excellens moyens que Dieu nous ait inspirez pour nous maintenir, et auancer la foy parmy eux, ces pauures Barbares prenans pour nous des sentimens de peres, de freres, d'enfants et de neueux, lors que nous leur en accordons les noms. La plus aduantageuse de ces alliances est celle que le Pere Superieur, appellé Achiendasé, a contractée auec Sagochiendagesité, qui a la puissance et l'authorite Royalle sur toute la Nation d'Onontaghé, quoy qu'il n'en ait pas le nom, le contract de leur vnion qui se fit en presence des deputez des cinq Nations leur ayant fait tousiours depuis considerer les François comme vne partie de leur peuple, qu'ils sont obligez de cherir et de defendre de tout leur pouuoir.

Aussi nous ont-ils tousiours depuis rendu les mesmes offices dont ils vsent enuers leurs plus fideles amis. Les principaux d'entr'eux estant venus auec de grands cris lugubres pour nous consoler de la mort de deux de nos François, celuy qui portoit les presens de condoleance, adressant son discours au Pere Superieur, luy dit : Les Anciens de nostre pays ayant coustume de s'entr'essuyer les larmes, quand ils sont affligez de quelque malheur, nous venons, Achiendasé, pour te rendre ce deuoir d'amitié. Nous pleurons auec toy, parce que le malheur ne te peut toucher sans nous percer du mesme coup ; et nous ne pouuons, sans vne extreme douleur, te voir si mal-traité en nostre pays, apres auoir quitté le tien où tu estois parfaitement à ton aise. La maladie iette tes neueux dans le fond d'vne terre dont tu ne connois pas encore la superficie. Ah ! que le Demon cruel prend bien l'occasion pour affliger ceux qu'il hait ! Il se sert iustement, pour faire ce mauuais coup, du temps auquel tu auois plus besoin de tes neueux, pour bastir tes cabanes, te fortifier, et cultiver tes champs. Les ayant en vain harcelez sans relasche pendant tout l'Esté, et se reconnoissant trop foible pour t'attaquer, il a fait ligue auec les Demons de la fieure et de la mort, afin de ioindre nostre perte à la vostre, exerçant ses rauages chez nous encore plus que chez vous. Mais prens courage, nostre frere, nous essuyons les larmes de tes yeux, afin que tu voyes que tous tes neueux ne sont pas morts ; nous t'ouurons les yeux par ce present, afin que tu consideres ceux qui te restent, et que par tes agreables regards tu leur rendes la vie et la ioye à mesme temps. Pour nos deux neueux qui sont morts, il ne faut pas qu'ils aillent nuds en l'autre monde : voicy vn beau drap mortuaire pour les couurir. Voilà aussi de quoy les mettre dans la fosse, de peur que leur veuë ne renouuelle ta douleur, et pour t'oster de deuant la veuë toute sorte d'objets lugubres. Ce present est pour applanir la terre dans laquelle ie les ay mis, et cet autre pour dresser vne palissade alentour de leur tombeau, afin que les bestes et les oyseaux carnassiers n'inquietent point leur repos. Enfin, ce dernier est pour remettre ton esprit dans son repos et son assiette, afin que nostre paix continuant dans la mesme fermeté, aucun Demon ne la puisse alterer.

Ce furent les propres termes de la harangue de ce graue Barbare, qui fut ac-

compagnée de huict beaux presens de Porcelaine qu'il nous fit au nom du public. Plusieurs particuliers ont vsé des mesmes ciuilitez et de la mesme liberalité, que nous auons reconnuë auec aduantage dans toutes les occasions que nous en auons pû trouuer.

L'vnion que nous auons contractée auec Sagochiendagesité, nous faisant aussi freres des Sonnontouaehronnons, et peres des Oiogoenhronnons, ces trois Nations nous en sont venuës faire leurs remerciements ; mais les Sonnontouaehronnons en ont plus témoigné de reconnoissance que les autres, nous ayant presenté, pour nous posseder chez eux, vne demeure fort auantageuse pour son abondance de toutes sortes de viures, et pour la communication qu'elle peut auoir facilement auec celle d'Onnontaghé.

CHAPITRE XIV.

Des dispositions que les Iroquois ont à la Foy.

L'insolence, la superstition, et la dissolution extreme de ces peuples, iointes à la cruauté qui les a faits les vniques persecuteurs de la primitiue Eglise de ces contrées, nous donnoient lieu d'attendre vn succez de cette Mission tout different de celuy que la protection de Dieu nous y a fait éprouuer. Ces meurtriers des Predicateurs de l'Euangile, ces loups carnassiers qui auoient exercé leur rage sur le bercail de Iesus-Christ auec plus de fureur et des tourmens plus atroces que les Nerons et les Diocletians, embrassent nostre saincte Religion auec plus de ferueur que ceux qu'ils ont exterminez, et prennent le ioug de cette mesme foy dont ils estoient il y a peu d'années les Tyrans. Ils repeuplent l'Eglise que leur cruauté auoit depeuplée ; ils bastissent chez eux plus de Chapelles qu'ils n'en auoient destruit chez leurs voisins. La prouidence de Dieu leur fait prendre la place des pauures Chrestiens qu'ils ont exterminez, et les exhortations de nos Martyrs plus ardentes que les flammes et les brasiers du milieu desquels ils preschoient, ont maintenant de si merueilleux effets parmy leurs bourreaux, qu'il s'est fait plus de Chrestiens Iroquois en deux mois, qu'il ne s'estoit conuerti de Hurons en plusieurs années. Ils demandent auec autant de ferueur et de veneration les eauës du Baptesme, qu'ils les auoient mesprisées auec insolence, versans de l'eau boüillante sur la teste des Predicateurs en derision de ce Sacrement. S'ils demandent auec instance d'entrer au nombre des Fideles et de porter l'illustre nom de Chrestiens, ils n'apportent pas moins de soin à ne s'en pas rendre indignes et à en faire les fonctions. Leur ferueur feroit prendre cette Eglise naissante pour vne Eglise formée et establie par plusieurs années ou par plusieurs siecles ; encore seroit-il assez difficile de trouuer dans les anciennes Eglises vn aussi grand empressement pour assister aux prieres et aux instructions publiques, ioint à vne aussi grande modestie et vne aussi parfaite soûmission à tous les deuoirs d'vn Chrestien.

Deux Peres de nostre Compagnie qui ne quittent point la Mission d'Onnontaghé où la ferueur du Christianisme est plus grande, reconnoissent dans les Onnontagheronnons vne douceur de conuersation, et vne ciuilité qui n'a presque rien de Barbare. Les enfans y sont dociles, les femmes portées à la deuotion la plus tendre, les anciens affables et respectueux, les guerriers moins superbes qu'ils ne le paroissent. Et en general la complaisance que le peuple tesmoigne pour nostre doctrine et nos pratiques ne nous fait pas esperer de petits progrez de nostre saincte Foy. Dieu se sert de leurs superstitions et de leur fausse pieté pour en tirer sa gloire, nous donnant le moyen de sanctifier l'inclination qu'ils ont à pratiquer quelque culte Diuin, et à vser de quelques ceremonies de Religion, en leur faisant changer d'obiect et leur faisant adresser au vray Dieu les inuocations et les termes d'adoration dont ils se seruoient aupa-

rauant dans leurs sacrifices, quand ils offroient ce qu'ils croyoient auoir de meilleur à quelque Diuinité inconnue.

La coustume qu'obseruent ces Nations de se faire chaque année reciproquement des presens d'amitié dans les Conseils et les Assemblées publiques, nous donnera dans ces occasions, en y faisant et receuant les presens publics, vne fauorable ouuerture pour leur expliquer nos mysteres, au lieu d'y faire le recit des choses passées et les plus reculées de la memoire, ainsi qu'ils le pratiquent dans ces ceremonies.

C'est aussi de cette mesme façon que nous nous seruons de la coustume que les parens et les anciens ont de se tenir assemblez pendant la nuict qui suit le iour des funerailles, pour raconter des histoires anciennes : car nous leur rendons leur curiosité vtile dans ces rencontres, et iettons insensiblement et à loisir dans leurs ames les semences de la Foy, en leur expliquant dans ces recits d'histoires nos mysteres et les merueilles de nostre Religion.

Qui n'admireroit la bonté de Dieu, qui se sert, pour le bien de ces pauures Infideles, des mesmes moyens que le diable employoit pour les seduire ? Le songe, qui estoit le Dieu et le grand Maistre de ces peuples; en ayant souuent porté plusieurs deuant la Predication de l'Euangile à la pratique des vertus Morales, a mesme fait embrasser la Foy à quelques-vns ; et vn des deux Peres employez à Onnontaghé mande qu'vne ieune fille, sur l'esprit de laquelle ses exhortations ne pouuoient auoir aucun effect, a esté conuertie par vn songe, qui luy a, dit-elle, fait voir dans le Ciel la verité des choses qu'on leur presche.

Cependant nos trauaux ne sont pas sans obstacles, et l'Euangile trouue là ses ennemis qui la combattent, afin que les victoires de la Foy soient de veritables victoires. Car, outre que l'humeur guerriere et boüillante, l'extreme libertinage et les courses continuelles de la ieunesse retardent la conuersion de ce païs, le diable y renouuelle toutes les calomnies dont il s'estoit autres-fois serui auec plus de succez, pour nous mettre mal dans les esprits des Hurons, et frustrer les trauaux des Peres de nostre Compagnie des fruits qu'ils en attendoient.

Nostre Compagnie, qui tâche d'imiter celuy dont elle a l'honneur de porter le nom, et au seruice duquel elle s'employe par toutes les contrées du monde, fait gloire d'estre comme luy attaquée de calomnies. Aussi s'en trouue-t-il par tout en grand nombre qui luy procurent cét honneur, qui, quoy qu'il luy soit d'ordinaire auantageux, empesche neantmoins quelques-fois les fruicts qu'elle fait dans l'Eglise. Mais il est assez difficile de trouuer des calomnies plus grossieres que celles que l'esprit de mensonge suggere à ces pauures Sauuages. On nous y accuse de les exhorter souuent au Paradis pour les y brûler à nostre aise, et il s'en trouue quelques-vns qui disent estre ressuscitez, et auoir esté tesmoins de tout cela.

Mais vne seule femme en a peu trouuer, quoy qu'en petit nombre, d'assez foibles, pour estre intimidez par ces sortes de resueries. Nous taschions de disposer au Baptesme et à la mort cette pauure Infidelle qui auoit la machoire démise, lors qu'elle tomba en syncope, et bien-tost apres reuenant à soy, conta des nouuelles de l'autre monde. Elle auoit, disoit-elle, esté menée au pays des ames des François ; mais estant preste d'entrer, elle vit vne fumée bleuastre qui s'eleuoit du milieu du Paradis, et qui luy donna de la defiance de ce qui s'y passoit : regardant en suite par deux diuerses fois plus attentiuement, elle auoit veu plusieurs de ses compatriotes que les François brusloient auec de grandes huées ; ce qui l'auoit obligée de s'eschaper des mains de ceux qui la conduisoient au ciel, et de reuenir en vie, pour euiter vn pareil traitement et donner aduis au public du danger qu'il y auoit de croire les François.

Nous n'auons pas tant de peine à nous purger de ces reproches ridicules, qu'à détromper le peuple des bruits que font courir quelques Hurons Apostats qui attribuent à la Foy toutes les guerres, les maladies et les ruynes du pays, et ap-

portent leur propre experience pour confirmation de leurs impostures, asseurant que leur changement de Religion a causé le changement de leur fortune, et que leur Baptesme a esté suiuy aussi-tost de toutes les miseres possibles. Les Hollandois, disent-ils, ont maintenu les Iroquois en les laissant viure à leur mode, comme les Robbes noires ont perdu les Hurons en leur preschant la foy. Enfin, ils apportent pour la meilleure de leurs preuues l'exemple d'vne Cathecumene d'Onnontaghé, qu'ils disent estre tombée malade à nostre abord, et auoir esté ensorcelée auec du poil d'vn chien de Kebec, ainsi que le Sorcier du pays l'auoit enfin découuert, apres auoir long-temps examiné les causes de sa maladie.

Cette calomnie fit moins d'impression sur les esprits que celle que le Diable suscita contre le Pere qui partit l'Hyuer dernier d'Onnontaghé pour nous venir querir : car son voyage fit croire que la grande mortalité qui estoit alors en ce pays-là, estoit causée par la recherche des ames qu'il faisoit, en voulant emporter vne caisse toute pleine. Neantmoins, quoy que l'opinion qu'ils ont par tradition, que les ames sortent de temps en temps de leurs corps, sur tout vn peu deuant la mort, semblast fauoriser cette imposture, ce bruit se dissipa bien-tost de soy-mesme, et n'eut aucune suite fascheuse.

Ainsi peut-on voir que les obstacles sont bien moindres que les moyens que nous auons là d'auancer la Foy, qui seroient plus grands si la compassion et la charité des gens de bien estoit plus grande : car vn des fruicts les plus remarquables qu'on pourroit faire en ce pays, seroit de racheter des captifs Chrestiens qui sont entre les mains des Iroquois ; ce qui seroit vtile non seulement au salut des ames et des corps de ces pauures esclaues, mais aussi à la conuersion des Iroquois qui sont rauis par ces exemples. Il ne faut que découurir aux personnes zelées la misere des Hurons et des autres captifs, pour les porter à vne liberalité proportionnée à la pitié qu'ils en auront.

Les Iroquois ont trois sortes de captifs, dont les premiers ayant subi de leur gré le ioug des vainqueurs, et pris parti parmi eux, sont deuenus chefs de famille apres la mort de leurs Maistres, ou se sont mariez. Quoy qu'ils meinent vne vie assez douce, ils sont considerez comme esclaues et priuez de voix actiue et passiue aux Conseils publics ; les autres, décheus dans l'esclauage apres auoir esté les plus opulents et les plus considerez de leurs bourgs, n'ont de leur Maistre, pour recompense de leurs trauaux et de leurs sueurs continuelles, que la nourriture et le couuert. Mais le sort des derniers est bien plus deplorable : ce sont la pluspart des ieunes femmes ou filles, lesquelles n'ayant peu trouuer party parmy les Iroquois, sont incessamment exposées au danger de perdre l'honneur ou la vie par la lubricité brutale, ou par la cruauté de leurs Maistres ou de leurs Maistresses. Tous les moments leur sont à craindre ; leur repos n'est iamais sans inquietude et sans danger, leurs moindres fautes n'ont point d'autre chastiment que la mort, et leurs actions les plus innocentes et les plus sainctes peuuent passer pour fautes. Quand vn Barbare a fendu la teste à son esclaue d'vn coup de hache, c'est vn chien mort, dit-on, il ne faut que le ietter à la voirie. C'est ainsi qu'vne pauure Chrestienne captiue, appellée Magdelaine, fut guerie d'vne maladie qui la faisoit languir, par sa Maistresse, qui la massacra auec autant d'inhumanité qu'elle auoit auparauant fait paroistre de bonté, en l'adoptant pour sa mere. Nous n'auons que trop d'exemples de cette nature, et Dieu veüille tellement exciter la compassion de ceux à qui il a fait largesse des biens de la terre pour acquerir ceux du ciel, que leur liberalité tirant ces pauures captifs de ces dangers si grands et si manifestes, nous ne puissions plus, les années prochaines, en raconter de semblables.

CHAPITRE XV.

Des premieres semences de la Foy parmi les Iroquois.

Quoy que les deux Peres qui hyuernerent à Onnontaghé dés l'année 1656. y fussent allez comme Ambassadeurs plustost que comme Predicateurs de l'Euangile, ils ne laisserent pas dés lors de ietter les diuines semences dans ces terres en friche, et de les disposer à faire la paix auec Dieu, en les portant à se reconcilier auec les hommes. Ils se seruirent de la facilité qu'ils trouuerent de pouuoir, sans choquer les esprits, enseigner la doctrine Chrestienne, faire les prieres dans vne petite Chapelle et baptiser les enfans. Mais ils n'usoient que moderément de leur zele, pour gaigner les occasions de l'exercer par apres auec plus de liberté, et ouurir vne plus grande porte à l'Euangile, en moyennant l'accord auec les François.

Ce fut donc l'Esté suiuant que les Peres s'estant establis, declarerent ouuertement la guerre à l'Infidelité non seulement dans Onnontaghé, mais aussi dans tous les autres pays des Iroquois, où ils ont peu auoir accez. En sorte que seize ou dix-sept Nations differentes de pays, de mœurs et de langage, ausquelles ils ont porté le flambeau de la Foy, ont ouuert les yeux aux veritez qu'ils leur ont annoncées ; et Dieu qui a ramassé, de quatre cens lieuës loin des enuirons, ces captifs de plusieurs nations pour leur faire part de la liberté de ses enfans, leur rend l'Iroquois, qui est la langue seule dans laquelle on les presche, assez intelligible pour en estre instruits dans nos mysteres.

Mais on remarque dans les Onnontagheronnons plus de ferueur que dans tous les autres, et plus d'inclination pour le Christianisme, auquel ils se maintiennent auec autant de constance qu'ils ont eu de zele en s'y attachant, les menaces et la crainte de la mort ne les en pouuant separer Ainsi, vne fille des plus considerables d'Onnontaghé, qui estoit fort malade, mesprisant les discours d'vne meschante femme qui vouloit luy persuader que son baptesme ayant causé sa maladie, les visites de la Robe noire acheueroient de la faire mourir, attendit à declarer au Pere cette tentation, apres avoir receu ses instructions et achevé ses prieres.

Vne captiue Huronne, nommée Therese, qui auoit deuant son esclauage esté de bonne famille et tenu rang de Princesse, fit encore paroistre plus de generosité, lors qu'vne indisposition ne luy ayant pas permis d'obeïr au commandement que son Maistre luy auoit fait d'aller querir de la viande à vne iournée loin, et attendant d'heure en heure le coup de la mort, dont le Barbare furieux l'auoit menacée, et dont elle sembloit si asseurée, que chacun la consideroit déja comme morte, elle eut tant de courage et de confiance en nos mysteres, qu'apres s'estre confessée auec les sentiments d'vne ame tout à fait Chrestienne, elle s'en alla aussitost pleine de joye trouuer son tyran et le prier qu'il hastast la mort qu'il luy auoit destinée, puis qu'il ne luy pouuoit rendre vn meilleur office. Le Barbare, surpris aussi bien que tous les assistans de cette hardiesse, eut dés lors plus de confusion de son mauuais dessein que d'enuie de l'executer : tant la magnanimité Chrestienne a d'ascendant sur les esprits.

Il n'est pas croyable combien les exemples de generosité sont puissants pour gagner ces Infidelles. La hardiesse que les Peres qui les instruisent tesmoignent, allant sans changer de visage dans les bourgs et les cabanes, où on leur dit que la mort et les supplices les attendent, cause autant de fruict dans les ames que d'admiration dans les esprits, et a eu tant de pouuoir sur les cœurs des Anciens et des Capitaines, qui tesmoignoient au commencement toute l'indifference possible pour nos mysteres, qu'il y en a maintenant quelques-vns d'entre eux Catechumenes cachez, et quelques autres qui font profession ouuerte de la Foy, sans qu'aucun d'eux s'oppose au progrez de l'Euan-

gile. Il est vray que l'exemple funeste de Hondiatarase doit les en destourner. Ce pauure malheureux estoit vn homme d'esprit et d'intrigue, qui faisoit vne partie des affaires du pays, parloit le mieux dans les Conseils, et auoit seul d'entre tous les Anciens osé s'opposer ouuertement à l'Euangile, entrer en dispute sur nos mysteres, et deffendre les Fables du pays. Mais Dieu sceut bien renuerser cet obstacle de sa gloire, et punir les blasphemes de cet insolent. Vn sien neueu qui croioit en auoir receu quelque iniure luy fendit la teste d'vn coup de hache, au lieu mesme où on deuoit planter la Croix qu'il vouloit renuerser, et au temps que les Peres partoient de Kebec pour y venir establir leur demeure.

Si Dieu a fait paroistre sa Iustice en cet exemple, il a fait voir sa misericorde infinie en plusieurs autres. Le Pere ne pouuant rien depuis long-temps sur l'esprit d'vne femme superbe et hautaine, aussi difficile à conuertir que son frere Iean-Baptiste Achiongeras s'estoit monstré docile aux lumieres de l'Euangile, ayant eu l'honneur d'estre le premier Chrestien de son pays, il eut recours à Saincte Magdeleine auec tant de succez, que la Pecheresse conuertie dés le second iour de la neufuaine, venant demander le Baptesme, y receut le nom de sa bien-faictrice.

Le mesme Pere ayant advis qu'vne Huronne Chrestienne fort malade estoit depuis vingt-quatre iours dans le milieu d'vn bois, où elle auoit esté conduite par quelques personnes qui luy estoient affectionnées, pour la sauuer de la cruauté de son Maistre, il s'y transporta aussi-tost et n'y trouua pas la Chrestienne, mais vne autre pauure femme Infidelle, aussi fort malade, qu'il luy fut si aisé de conuertir et d'instruire, qu'elle demanda et receut aussi-tost le Baptesme, heureuse d'auoir fait vne rencontre si impreueuë de la vie de l'ame deux iours auant sa mort corporelle, et d'auoir appris si à propos le moyen de reparer la petite perte qu'elle alloit faire, par le gain du plus grand thresor, ou plustost de l'vnique thresor qui soit au monde.

Vne autre pauure femme de la Nation des Chats, condamnée par ses Maistres à estre deliurée par vne mort sanglante d'vne espece d'hydropisie dont elle estoit trauaillée depuis quelque temps, receut presque à mesme temps la guerison du corps et de l'ame : car vne de ses parentes ayant prié le Pere de l'aller voir, il la deliura du danger de sa maladie et de la cruauté de ses maistres, la guerissant en deux heures, en luy faisant prendre des pignons d'Inde, et la disposa en suite au Baptesme.

Dieu, qui tourne tout à l'auantage de ses Esleuz, se seruit d'vne façon aussi admirable de la curiosité d'vne femme d'Onnontaghé, laquelle ne s'estant transportée à Gannentaa que pour voir nos François, entra par rencontre dans la maison auec les Catechumenes, et prenant part aux petites charitez que nous y faisions, en prit encore dauantage à nos Instructions : en sorte qu'elle presenta sa fille pour estre baptisée, et demanda à prier Dieu parmy les Catechumenes.

CHAPITRE XVI.

De la publication de la Foy aux Iroquois Oiogoenhronnons.

Aiant adopté, incontinent apres nostre arriuée au pays, les Onnontagheronnons pour freres, et les Oiogoenhronnons et les Onneiouthronnons pour enfans, il fallut, pour garder les formes de cette alliance, nous transporter chez eux pour leur faire nos presens, ainsi que nous serons obligez de faire tous les ans, pour leur rendre nostre parenté plus vtile et plus souhaitable. Cette necessité ne nous peut estre que tres-agreable, puis qu'elle nous fournit les moyens de leur annoncer l'Euangile en leur faisant nos presents, ainsi que nous auons heureusement commencé.

Ce fut à ce dessein que les Peres Chaumonot et Menart partirent sur la fin du mois d'Aoust de l'année 1656. pour Oiogoen, où estant arriuez deux iours apres, et y ayant fait quelque seiour, le Pere Chaumonot en partit pour Sonnontoüan, y laissant le Pere Menart, qui trauaille aux fondemens de cette Eglise naissante. Voici ce qu'il nous en mande.

L'auersion de la Foy et de nos personnes que les Hurons auoient donnée aux naturels du pays, leur persuadant que nous portions auec nous la maladie et le malheur du pays où nous entrions, nous fit ici receuoir auec vn accueil assez froid, et rendit méprisable les presens que nous fismes pour la Foy. Cependant les Anciens, qui, pour leur interest temporel, ne vouloient pas rompre auec nous, croyant que l'essay de la Foy ne seroit pas dangereux sur la vie de leurs esclaues, nous firent bastir, quatre iours aprés nostre arriuée, vne Chapelle, à laquelle ils s'emploierent eux-mesmes de telle sorte, qu'elle fut en deux iours en estat d'y receuoir les Chrestiens. L'ayant tapissée des plus belles nattes, i'y exposay l'Image de Nostre Seigneur et celle de Nostre-Dame : ce fut vn spectacle dont la noueauté surprit si fort nos Barbares, qu'ils venoient en foule pour le considerer, et remarquer le visage et l'action des deux Images. I'eus sans cesse alors occasion de leur expliquer nos mysteres, lorsqu'ils me faisoient diuerses questions sur les Images, en sorte que ie ne faisois chaque iour qu'vn Catechisme qui duroit depuis le matin iusqu'au soir ; ce qui appriuoisa les esprits de telle sorte, que nous eusmes en peu de iours plusieurs Neophytes, non seulement des Hurons et des esclaues, mais aussi des naturels du pays.

Plusieurs m'apportoient leurs enfans pour les baptiser, et m'aidoient à leur apprendre les Prieres en les leur repetant auec moy ; et la grace fit en peu de temps de si merueilleux changemens, que les petits enfans, qui m'auoient au commencement pour le plus ordinaire objet de leurs railleries et de leurs huées, me rendoient par apres les offices de bons Anges, me conduisant dans les cabanes, m'attendant aux lieux où ie m'arrestois, et me disant les noms des enfans que ie baptisois, aussi bien que ceux de leurs parens ; ce que ces Barbares ont coustume de nous celer soigneusement, croiant que nous escriuons leurs noms pour les auoir en France, et y procurer leur mort par magie.

La prouidence de Dieu me pourueut de trois Maistres excellens pour apprendre la langue ; ils estoient tous trois freres, originaires du pays et d'vn excellent naturel ; la bonté auec laquelle ils m'inuitoient souuent chez eux, et la patience et l'assiduité auec laquelle ils m'instruisoient, me mirent bien-tost en estat de les instruire eux-mesmes, et de leur apprendre nos mysteres, en leur faisant voir quelques Images dont ils estoient curieux au possible.

Le premier adulte que ie iugeay capable du Baptesme, fut vn vieillard âgé de quatre-vingts ans, lequel ayant esté touché de Dieu, en m'entendant instruire vn Chrestien, me fit appeller deux iours apres, estant, ce sembloit, malade à l'extremité. Ie ne fis pas de difficulté de luy accorder le Baptesme, trouuant en luy toutes les dispositions d'vne ame choisie pour le ciel, au chemin duquel il a encore eu depuis loisir de se disposer.

Le second que ie baptisay, fut un estropiat qui auoit le visage couuert d'vn chancre qui faisoit horreur à la veuë. Ce pauure affligé receut ma visite auec autant de ioye qu'il l'auoit souhaittée auec ardeur, et s'appliqua de si bonne sorte à retenir les prieres et les instructions, que ie luy conferay peu de temps apres le Baptesme dans nostre Chapelle. Peut-estre que ces graces que Dieu luy a faites, sont des fruicts de la charité qu'il eut autresfois pour les Peres Brebeuf et l'Allemant. Il m'a dit qu'il auoit esté tesmoin de leur mort, et que s'estant acquis du credit par sa vaillance parmy ses compatriotes en cette iournée, où il auoit tué huict Hurons de sa main, et en auoit fait cinq autres prisonniers, il auoit eu compassion de ces deux Peres captifs, et qu'il les auoit

obtenus des Anniehronnons moyennant deux beaux colliers de Pourcelaine, à dessein de nous les renuoyer ; mais que bien-tost apres on luy auoit rendu ces presents pour retirer les deux prisonniers et les brusler auec toute la fureur imaginable.

Ce pauure Lazare que i'ay ainsi nommé au Baptesme, est fort consideré dans le bourg, et le premier appuy que Dieu a voulu donner à cette petite Eglise qu'il augmente sans cesse, en attirant d'autres à la Foy par la ferueur de ses discours et de ses exemples.

L'ennemi de l'Euangile ne pouuant en souffrir les progrez, n'a pas manqué de calomnies pour les troubler. On accuse nostre Foy d'estre homicide de tous ceux qui la professent ; et la mort de quelques Chrestiens d'Onnontaghé ayant seruy d'occasion à cette erreur des Barbares, le discours qu'vn Capitaine ennemi de nostre Religion fit dans vne assemblée seruit à les abuser dauantage : en sorte que non seulement plusieurs des naturels du pays, iugeant qu'il estoit plus seur de croire ce que disoit cet homme d'authorité parmi eux, que d'adjouster foy à l'experience toute contraire dont se seruoient nos anciens Hurons, me prierent de trouuer bon qu'ils cessassent d'assister aux prieres, iusqu'à ce que la crainte qu'ils auoient de moy fust diminuée ; mais encore on accusoit la Foy des François de tous les maux dont le public ou les particuliers sembloient estre affligez. C'est ce qu'vn Apostat taschoit de persuader à ces Barbares, nommant les Hollandois pour les garands de ce qu'il disoit, quand il asseuroit que les enfans des Iroquois mouroient deux ans apres leur Baptesme, et que les Chrestiens, ou se rompoient la iambe, ou se blessoient le pied d'vne espine, ou deuenoient ethiques, ou vomissoient l'ame auec le sang, ou estoient attaquez de quelque autre malheur insigne.

Si nostre reputation est ici maltraittée, nostre vie n'y est pas plus en seureté. Vn guerrier de ma connoissance, estant venu loger dans nostre cabane, ne nous donna pas peu d'exercice : car estant entré trois nuits de suite dans vne espece de possession qui le rendoit furieux, il témoignoit en vouloir à ma vie, et il m'eust sans doute mal-traitté, s'il n'en eust esté empesché par nostre hoste.

Ie fus menacé de la mort d'vne façon plus fiere par vn ieune homme, lequel apres m'auoir entendu instruire vn Catechumene fort malade, que ie voulois disposer à la mort, me dit que i'estois vn Sorcier dont il se falloit deffaire, que ie faisois viure et mourir qui ie voulois, et qu'il m'estoit aussi facile de guerir cet homme que de le mener au ciel. Ce reproche n'estoit-il pas agreable ?

Toutes ces difficultez que le Diable nous suscite n'empeschent pas neantmoins que la Foy n'acquiere de iour en iour plus de credit parmi les peuples, que ie ne sois par tout bien escouté, que nostre Chapelle ne se remplisse de Catechumenes, et qu'enfin ie n'aye baptisé tous les iours des enfans ou des adultes.

Voilà ce que nous a mandé le Pere qui eut alors soin de cette Mission pendant deux mois, et qui fut obligé de la quitter pour retourner ioindre ses trauaux à ceux de deux autres Peres à Onnontaghé, où ils establissent le fondement et le Seminaire de toutes les autres Missions des Iroquois.

Mais depuis ce temps là mesme, le Pere y estant retourné accompagné de cinq ou six Francois et du plus considerable du Bourg, qui l'estoit venu prier de retourner chez eux, il y fut receu auec tout l'accueil imaginable. Ayant troué la Chapelle en mesme estat qu'il l'auoit laissée, il y fit commencer les prieres le iour de son arriuée, et les noueaux Chrestiens et les Catechumenes firent bien-tost paroistre tant de zele, que le Pere escrit que cette Eglise n'est pas moindre dans sa naissance que celle d'Onnontaghé.

CHAPITRE XVII.

De la publication de la Foy aux Iroquois Sonnontouaehronnons.

Le pays de Sonnontoüan, beaucoup plus fertile et plus peuplé que les autres Prouinces des Iroquois, contient deux gros bourgs et quantité de bourgades, outre le Bourg des Hurons, appellé de Sainct Michel, qui s'y est refugié, pour euiter le malheur commun de leur Nation. Ils y gardent leurs coustumes et façons particulieres, et viuent separément des Iroquois, se contentant d'estre vnis de cœur et d'amitié auec eux. N'ayant pas vn nombre suffisant d'ouuriers pour cultiuer vne vigne si spacieuse, nous nous contentons de leur prescher l'Euangile, quand ils nous apportent leur presens de ceremonie et d'alliance, ou quand nous leur portons les nostres. Car aussi-tost que le Pere Chaumonot, vn peu apres nostre arriuée en ce pays, eut adopté les Oiogoenhronnons pour enfans d'Onnontio, il alla à Sonnontoüan pour adopter ces peuples pour freres, et les faire nos freres en effet par le moyen de la Foy à laquelle il les vouloit disposer.

Ayant assemblé tous les Anciens de Gandagan, principal bourg de Sonnontoüan, et fait les presens d'alliance à l'ordinaire, il commença d'expliquer auec vn ton feruent et esleué les veritez principales de l'Euangile, qu'il scela des trois plus beaux presens qu'il auoit reseruez pour cela. Et pour les presser dauantage : Moy-mesme, dit-il, ie me donne auec ces presens pour garand des veritez que ie vous presche, et si ma vie que ie vous consacre, ne vous semble pas assez considerable, ie vous offre celle de tant de François qui m'ont suiui iusqu'à Gannentaa, pour estre les témoins de la Foy que ie vous presche. Ne vous fierez-vous pas à ces presens viuans, et à ces braues courages ? Et seriés-vous bien assez simples pour croire qu'vne si leste trouppe eust quitté son pays natal, le plus beau et le plus agreable du monde, et souffert tant de fatigues, pour porter si loin vn mensonge ? L'euenement fit voir que ces Barbares furent touchez par le discours du Pere : car apres auoir bien deliberé, ils firent response qu'ils croioient volontiers, et embrassoient la Foy qu'on auoit la bonté de leur presenter, et prierent auec instance le Pere de s'habituer chez eux pour les mieux instruire de nos mysteres. Il y en eut vn touché plus viuement que les autres, qui ne voulut pas laisser partir le Pere qu'il ne s'en fust fait instruire et baptiser, et qu'il n'eust procuré le mesme bonheur à sa femme. Dieu benit les trauaux de ce Pere des mesmes succez dans les autres Bourgs.

Annonkentitaoui, qui est le Chef de ces peuples, a voulu les surpasser tous en ferueur, et a esté vn des premiers Chrestiens. Vn chancre qui luy mangeoit la cuisse l'ayant alitté, le Pere, quoy qu'indisposé, le fut voir et le conuertit à la Foy, dont il sera sans doute vn grand appuy dans son pays, puis que Dieu semble ne l'auoir gueri que pour ce dessein d'vn mal, que tout le monde croioit incurable.

Entre plusieurs Hurons qui ont là conserué leur Foy dans la captiuité, ce Pere y fit rencontre d'vne femme qui auoit conserué toute la ferueur d'vne bonne Chrestienne, de laquelle il apprit que les Hurons de l'Isle d'Orleans continuoient dans l'exercice de nostre Religion auec autant de zele que iamais, et qu'vn d'eux appellé Iacques Otsiaouens auoit estonné par sa constance les Iroquois qui le brusloient, n'obmettant rien de ses prieres ordinaires, et inuoquant incessamment le nom de Iesus dans ses tourmens.

Les Hurons de Sainct Michel ne témoignerent pas moins de pieté, estant rauis d'aise de reuoir vn de leurs chers Pasteurs, et chacun demandant d'abord ou l'absolution pour soy, ou le Baptême pour ses enfans. Les vieillards mesme qui auoient mesprisé la lumiere de l'Euangile pendant que leur pays estoit florissant, la recherchoient alors soigneusement, demandant instamment le Baptesme : tant il est vray que l'af-

fliction donne de l'entendement, et que l'aduersité ouure les yeux de ceux que la prosperité auoit aueuglez. Cependant, quelque doux que fussent ces fruicts de l'Euangile, le Pere fut obligé de s'en seurer bien-tost, des affaires plus pressantes l'appellant ailleurs.

Il eut en chemin vne belle occasion de se mocquer de la superstition des Infidelles, son guide luy ayant presenté vn morceau de bois pour ietter sur deux pierres rondes qu'on rencontre en chemin, enuironnées des marques de la superstition de ces pauures peuples, qui iettent en passant vn petit baston sur ces pierres en façon d'hommage, et y adioustent ces paroles : *Kouë askennon eskatongot ;* c'est à dire : Tiens, voilà pour payer mon passage, afin que i'auance en seureté.

Ie ne peux omettre la mort de Dauid le Moyne, qui doit sembler pretieuse aux yeux des gens de bien, comme nous croyons qu'elle l'a esté aux yeux de Dieu. C'estoit vn ieune homme de Diepe, âgé d'enuiron vingt ans, que son zele auoit mis à la suite du Pere dans cette Mission, apres s'y estre disposé par vne confession generale. Vn flux de sang qui fit languir long temps son corps, ne pût attiedir vn moment sa deuotion, et il mourut sur le bord du Lac de Tlohero auec vne douceur et vne resignation de Predestiné, benissant Dieu de ce qu'il mouroit sur les terres des Iroquois, et dans l'employ du zele pour l'augmentation de la Foy. Cette mort n'estoit-elle pas vne belle recompense d'vne vie employée au salut des ames, et vn effet illustre de la protection de la Saincte Vierge, à laquelle ce ieune homme avoit vne deuotion tres-particuliere ?

CHAPITRE XVIII.

De la publication de la Foy aux Iroquois Onneiouthronnons.

On se preparoit à partir pour le voyage d'Onneiout, lors qu'on receut nouuelle qu'il n'y faisoit pas seur, et qu'on y tramoit la mort des François. Ce bruit estoit fondé sur ce qu'vn guerrier reuenu recemment des Trois Riuieres, où il auoit tué quelques Hurons par trahison, receuant des siens reproche de cette action, et quelques-vns luy ayant dit qu'il eust autant valu tuer les François, puis que l'union estoit si estroitte entre le François et le Huron, qu'ils ne faisoient qu'vne mesme chose, ce Braue respondit, que s'il ne tenoit qu'à cela, il trouueroit bien le moyen d'en tuer, et que les Ambassadeurs François ne luy pourroient échapper.

Nous ne laissasmes pas de passer outre, apres en auoir deliberé auec les Anciens d'Onnontaghé, qui deuoient auoir part à l'Ambassade. Les Peres Chaumonot et Menart, accompagnez de deux François, furent ceux qui entreprirent ce voyage.

Leur premier giste fut dans une forest, où le Capitaine harangua toute la bande à l'ordinaire. Ah ! mes freres, disoit-il, que vous estes las ! que de peine de marcher sur la neige, sur la glace et dans l'eau ! Mais, courage, ne nous plaignons pas de ce trauail, puis que nous l'entreprenons pour vne si belle cause. Demons, qui habitez ces forests, gardez-vous de nuire à aucun de ceux qui composent cette Ambassade. Et vous, Arbres chargez d'années, et que la vieillesse doit bien-tost ietter par terre, suspendez vostre cheute, et n'enueloppez pas dans vostre ruïne ceux qui vont empescher la ruïne des Prouinces et des Nations. Il fit aussi vne harangue de complimens aux femmes qui portoient les prouisions du voyage, loüant leur courage et leur constance.

A leur arriuée au Bourg, apres les harangues et les complimens de part et d'autre, on les fit entrer dans les cabanes qui leur auoient esté destinées, où on leur dit d'abord que l'Onnouhouaroia, qui est vne espece de Carnaual parmy ces peuples, empeschoit qu'on ne peust leur presenter quelque chose à manger, et qu'on tascheroit d'abreger cette ceremonie en leur faueur : ce qu'on fit bien-tost apres, les Anciens

ayant obtenu qu'on la remist à un autre temps.

Le premier iour se passa à receuoir les visites des anciens Chrestiens Hurons, et les ciuilitez des Onneiouthronnons, qui repetoient souuent ce compliment aux François : O mes Peres, que vous auez pris de peine de venir voir vos enfans ! Ils firent et receurent ce mesme iour diuers petits presens de peu d'importance, et qui ne se faisoient qu'entre des particuliers.

Le iour suiuant estant destiné aux presents solennels, le Pere qui portoit la parole, en estala vingt, adioustant l'explication à chacun, sur tout aux trois plus beaux, dont l'vn se faisoit pour adopter les Onneiouthronnons pour enfans d'Onnontio, et les deux autres pour les instruire de la Foy. Ce fut alors que le Pere leur expliqua nos mysteres, les exhortant à reconnoistre la belle lumiere de l'Euangile qui venoit les éclairer ; ce qu'il fit au long, sans estre interrompu, ceux qui parlent dans ces assemblées ayant droit de dire tout ce qu'il leur plaist, sans qu'aucun ait droit de les interrompre. Cette semence fut si heureusement receuë, qu'on auoit lieu d'en esperer vne heureuse recolte, si les Anciens d'Onnontaghé, qui craignoient encore quelque surprise, n'eussent trop pressé le depart des Peres.

Il ayma mieux toutesfois leur laisser prendre le deuant, que de manquer à baptiser deux vieillards qu'il auoit déjà disposez à receuoir ce Sacrement, qu'il confera à plusieurs petits enfans auec eux, apres auoir bien payé son escot à son hostesse, en l'instruisant et la confessant.

CHAPITRE XIX.

De la publication de la Foy aux Iroquois Onnontagheronnons.

Il suffiroit, pour faire entendre au lecteur quels sont les progrez de l'Euangile dans cette Nation, chez laquelle est nostre principale Mission des Iroquois, de dire qu'on y fait l'Office diuin, qu'on y administre les Sacremens, qu'on y pratique les vertus Chrestiennes auec autant de modestie, autant de soin et autant de ferueur, que dans les Prouinces les plus Catholiques et les plus deuotes de l'Europe. Plus de deux cents baptisez en peu de temps, entre lesquels il y en a cinq des plus considerables de cette nation, sont les pierres viues qui composent les premiers fondements de cette Eglise : en sorte que ces peuples sont maintenant si éloignez d'auoir honte de l'Euangile, ou de le persecuter, qu'ils font tous gloire de le suiure ou de le desirer ; et si l'vn ou l'autre des deux Pères emploiez à cette Mission demande, entrant dans les cabannes, qui sont les Chrestiens, on luy respond qu'il n'y a plus parmy eux que des Chrestiens, depuis que les anciens sont deuenus Predicateurs de la Loy Chrestienne : tant l'exemple des premiers des Prouinces et des villes a de pouuoir sur les esprits et sur la conduite des peuples.

Pleust à Dieu que tous ceux qui ont authorité parmi les peuples éclairez de la lumiere de la Foy, depuis plusieurs siecles, eussent le mesme zele pour porter à la vertu par leurs exemples, par leurs actions et par leurs discours, ceux au-dessus desquels la puissance de Dieu les a éleuez ! Voici comme s'acquitta de ce deuoir un des principaux Iroquois dans vne nombreuse assemblée, l'exhortant en ces termes à la pieté.

Courage, mes neueux, courage ; croyons tous, qu'il n'y ait pas vn Infidele parmy nous ; et puis qu'il ne faut que quitter le peché pour estre bon Chrestien, il faut cesser, ieunes hommes, de vous demarier ; il ne faut plus, ieunes femmes, fausser la foy à vos maris. Qu'on n'entende plus parmy nous parler de larcins, plus de meurtres, plus de sacrileges. Ah ! que nostre bonheur seroit grand, si nous auions banni de nostre pays tous ces vices qui nous ont consommé si grand nombre de guerriers, et qui nous ont fait vne plus cruelle guerre que tous nos autres ennemis ! Croyons donc, mes neueux, mais croyons tout de bon, puis qu'il n'y a que la

Foy qui puisse nous faire heureux en cette vie et en l'autre. Ce genereux Chrestien fut escouté auec vne attention merueilleuse, en sorte que son discours ne fut interrompu que par des acclamations, par lesquelles ses auditeurs témoignoient leur approbation vniuerselle.

Les femmes ayant beaucoup d'authorité parmi ces peuples, leur vertu y fait d'autant plus de fruict qu'autre part, et leur exemple en trouue d'autant plus d'imitateurs. La saincte mort de Madeleine Tiotonharason, precedée de la profession de Foy qu'elle auoit esté faire à Kebec, en a esté vne heureuse preuue : puis qu'ayant méprisé dans sa maladie les discours de ceux qui luy vouloient persuader de quitter nostre Religion pour guerir, et ayant conserué iusqu'au dernier soupir cette Foy à laquelle on attribuait sa mort, son fils, sa mere, ses oncles, et ses tantes conuerties vn peu deuant leur decez, dans vne extreme vieillesse, et plusieurs autres de ses proches, ont suiui son exemple, mourans peu de temps apres elle, auec le mesme zele pour la Foy, les mesmes tendresses pour le ciel, et le mesme mépris de la mort et de la superstition.

L'empressement, les cris et les larmes auec lesquelles les petits enfans obligent leurs meres de les mener ou de les porter à la Chapelle pour y faire leurs prieres, nous font assez voir que le Royaume des cieux est pour les enfans, et que Dieu tire sa gloire de ces petites creatures, aussi bien que de ceux qui sont dans des aages plus auancez.

Il n'y a personne qui ne doiue estre touché de ce que mande vn des deux Peres qui trauaillent à Onnontaghé. Voicy les termes de sa lettre : La bonne Chrestienne Huronne dont ie vous manday hier la mort, ayant laissé au berceau vn enfant de trois ou quatre mois, que nous auions baptisé dans nostre Chapelle, nous n'auons peu empescher qu'on ne l'enterrast tout vif auec le corps mort de sa mere, par vn motif de compassion trop ordinaire à nos Sauuages, qui aiment mieux faire mourir tout d'vn coup vn enfant à la mammelle, que de luy laisser traisner vne vie languissante et miserable apres la mort de sa mere, qui seule luy doit seruir de nourrice. On a eu plus de compassion de l'enfant d'vne autre Chrestienne captiue, morte depuis quelque temps : car on l'a nourri depuis, en sorte neantmoins qu'il est tombé en charte, ayant trop tost esté priué du laict de sa mere. Ce pauure petit predestiné donne toutes les marques possibles de ioye quand il me voit : on diroit à lui voir ioindre les mains, quand on l'exhorte à prier Dieu, qu'il dit de cœur les prieres qu'il ne peut encore dire de bouche. Luy voyant vn iour donner vne espece de consentement des yeux et des levres, pendant que ie l'exhortois à prendre le chemin du ciel, pour y suiure sa mere, ie me persuaday facilement qu'il auoit quelque chose pardessus la portée de son âge, et que comme il pouvoit conceuoir ce que ie lui disois, il pourroit aussi reconnoistre et inuoquer son Sauueur. Ce fut pourquoy, ie luy dis : Charles, prions Dieu ensemble, repetez auec moy ces paroles : Iesvs, ayez pitié de moy, et me faites aller au ciel. Mais que ie fus raui d'oüir cet innocent encore à la mamelle, qui n'auoit iamais parlé auparauant, repeter intelligiblement ces mots, *Iesus, ayez pitié de moy*, et acheuer le reste en beguayant du mieux qu'il pouuoit ! Que cet enfant moribond me sembloit heureux, quand ie le comparois auec tant d'autres enfans nés dans la soie, dont les premieres paroles sont souuent les blasphemes et les mots infames qu'ils ont ouy de la bouche de leurs parens ou de leurs domestiques !

Ceux qui ont veu dans les Relations des années passées, quelle estoit la ferueur de la Congregation, erigée pour les Hurons de l'Isle d'Orleans, admiroient ce fruict de plusieurs années de trauaux ; mais personne n'eust osé esperer que le semblable se peust faire en peu de temps parmi les Iroquois. Dieu a commencé d'operer cette merueille, nous donnant de la facilité à establir trois Congregations, entre lesquelles nous voyons naistre la saincte emulation que nous y souhaittions, les faisant des trois Nations differentes, des

Hurons, de la Nation neutre, et des Iroquois. Ceux qui y ont esté admis, qui sont tous des plus anciens et de probité connuë, firent paroistre leur ferueur dés le iour des Rameaux de l'année 1657. qui fut celuy de leur premiere Assemblée, se trouuant tous dans la Chapelle vne heure auant le iour, et y recitant publiquement le Chapelet deuant qu'on commençast la Messe.

Enfin, pour iuger des heureux progrez de la Foy dans la nouuelle Eglise d'Onnontaghé, il ne faut que sçauoir qu'il n'y a dans Onnontaghé aucune famille qui ne nous reçoiue auec ioye, et ne se plaise à nous oüir parler de nos mysteres ; qu'aucun des Anciens ne s'oppose ouuertement à la Foy ; qu'il n'y a aucun esclaue pauure ou estranger qui ne se fasse instruire ; qu'il y a fort peu d'enfans dans le bourg qui ne sçachent le Catechisme ; que les calomnies n'ont pas empesché que la plus part de ceux qui sont morts n'ayent profité de nos soins mourant dans le Christianisme ; que dans vne grande mortalité qui a esté dans le pays depuis que nous y sommes, d'vn grand nombre d'enfants qui en ont esté enleuez, il n'en est mort que deux sans Baptesme ; que nous auons le bonheur d'auoir mis dans le ciel, depuis que nous sommes icy, des ames de plus de douze sortes de Nations ; enfin, qu'il n'y a point de cabane dont on ne vienne tous les iours prier à la Chapelle, et qu'il n'y a presque personne qui n'ait quelque connoissance des articles de nostre Foy, et quelque disposition au Baptesme.

Ces fruicts de l'Euangile qui surpassent tout ce qu'on en peut exprimer, n'auroient peut-estre pas esté moindres parmy les autres Nations Iroquoises, si nous eussions pu nous transporter en mesme temps en diuers lieux, ou si nous eussions eu le secours de bons ouuriers Euangeliques que nous esperons.

CHAPITRE XX.

Des nouuelles espérances du progrez de la Foy dans les Missions de la Nouuelle-France.

Vne recolte si abondante, faite en si peu de temps par vn si petit nombre d'ouuriers, suffiroit pour donner lieu d'en esperer vne beaucoup plus grande, les dispositions de la Foy estant déjà dans les esprits de tous ces peuples, et le nombre de ceux qui y trauaillent deuant croistre dans peu de temps, ainsi que nous l'esperons, leur ayant déjà preparé vn Dictionnaire Iroquois pour leur rendre la langue plus facile.

Il n'y a rien qui gaigne et rauisse dauantage en admiration les Sauuages, que le zele qui a fait quitter à vn bon nombre de François les commoditez et les douceurs de la France, pour embrasser leurs miseres et s'abandonner à leur merci. Le peu de crainte que nous témoignons leur entendant dire : C'est moy qui ay massacré vne telle Robbe noire, c'est moy qui ay bruslé cette autre, leur fait prendre vne idée auantageuse des veritez que nous annonçons, et qui nous font ainsi mépriser les dangers de la mort et des supplices.

Il y a fort peu de nos Sauuages qui aillent à Kebec qui n'en reviennent auec plus d'estime et d'affection pour nos mysteres, et auec vn desir de se faire instruire et d'embrasser la Foy, experimentant, à ce qu'ils disent, des sentimens tout contraires quand ils reuiennent des habitations des Hollandois. Mais sans aller si loin, la pieté qui regne ici parmi les François qui nous y ont accompagnez, a donné de la pieté et de l'inclination pour la Foy à plusieurs Iroquois, qui nous l'ont depuis auoüé ; en sorte qu'vne bonne Chrestienne disoit il y a peu de temps : Quel contentement deuons-nous esperer dans le ciel de la veuë de Dieu et des Bienheureux, puis que nous ressentons tant de ioye, voyant la pieté des François !

Nostre situation, au centre de ces Na-

tions, est fort aduantageuse pour la conuersion des Sauuages, tant à cause des Missions qui se peuuent facilement faire de là dans les Prouinces voisines, qu'à cause du grand abord de passans, qui rendent incessamment ce lieu fort peuplé. Ceux qui n'ont pas encore la hardiesse de se déclarer Chrestiens chez eux, y viennent faire leur apprentissage des vertus et des deuoirs d'vn Chrestien ; ils ne manquent pas de moyens pour le bien faire, puis qu'on y fait tous les iours le Catechisme commun à tout le monde, les prieres, les ceremonies de l'Eglise, les Instructions publiques, et on y presche les Festes en Iroquois.

Il y a de bons Hurons qui viennent en ce lieu de trente et de quarante lieuës loing pour se renouueller et reprendre leur ancien esprit de ferueur, tant par les instructions qu'ils y reçoiuent, que par l'exemple des François et des Iroquois conuertis. Il y en a mesme qui s'y arrestent le plus long-temps qu'ils peuuent, pour auoir part à nos aumônes spirituelles et corporelles ; du nombre desquels sont de pauures esclaues, dont la Foy a esté bien éprouuée par les miseres qu'ils ont souffertes, qui esperent que la liberalité et la charité des François sera assez forte pour rompre les liens de leur esclauage. Nous les assistons le mieux qu'il nous est possible, en attendant qu'on leur procure ce bonheur ; en sorte qu'auec l'entretien d'vn bon nombre de François, qui nous ont accompagnez dans ce pays, nous soulageons la misere de tous ces pauures miserables, tenant pour ainsi dire table ouuerte aux Sauuages. Nous auons tout suiet de reconnoistre que c'est la seule liberalité de Dieu, qui nous donne le moyen de faire paroistre la nostre, et attirer les Sauuages à la Foy par ces aumosnes, puis que nous n'auons apporté aucunes subsistances dans ce pays, où nous ne possedons pas encore vn poulce de terre qui soit en estat de nous nourrir. Si nous pouuions nous habituer dans le pays des Sonnontouaehronnons, qui nous en sollicitent, et y vser de la mesme liberalité, nous aurions tout suiet d'esperer que tous les Sauuages, non seulement de cette Nation, mais aussi de toutes les autres contrées circonuoisines donneroient bientost les mains aux veritez de l'Euangile, la voyant publiée auec cet éclat. Nous irions par ce moyen establir la Croix de Iesus-Christ en d'autres pays au-delà de ceux des Iroquois, et parmy des Nations qui semblent nous tendre les bras et nous inuiter à leur aller aussi rompre et distribuer le pain de vie.

Car nos Iroquois ont découuert audelà de la Nation du Chat, d'autres Nations nombreuses qui parlent la langue Algonquine. Il y a plus de trente bourgs qui n'ont iamais eu connoissance des Europeans, et qui ne se seruent encore que de haches et de cousteaux de pierre, et des autres choses dont vsoient les Sauuages auant leur commerce auec les François. Puisque les Iroquois leur vont porter le feu et la guerre, pourquoy n'irions-nous pas leur porter le feu et la paix que Iesus-Christ a apporté au monde ? Nous esperons le secours necessaire pour ces entreprises, pour lesquelles nous serions heureux de pouuoir respandre nostre sang iusqu'à la derniere goutte, et vser nostre vie iusqu'au dernier soupir. Nous auons lieu d'esperer que la France ne manquera pas de nous fournir les moyens d'executer ces desseins, et de nous ayder à accomplir de si glorieuses expeditions, puis qu'on doit attendre d'vn Royaume tres-Chrestien, tout le zele possible pour l'accroissement de la Foy et de la Chrestienté.

CHAPITRE XXI.

Lettre escrite au R. P. Louys Cellot, Prouincial de la Compagnie de Iesus de la Prouince de France, par le P. François le Mercier de la mesme Compagnie.

La saincte curiosité du Lecteur aura beaucoup de satisfaction voyant vne Lettre qui ne pût estre imprimée l'année passée, parce qu'elle fut receuë

trop tard, aussi bien que les Memoires dont les premiers Chapitres de cette Relation ont esté tirez. Le Pere qui estoit alors superieur de ces Missions escriuit cette Lettre de Montreal, y passant pour aller aux pays des Iroquois.

Mon R. P.,

Pax Christi,

Apres auoir dressé tous nos vœux au Ciel pour implorer son ayde, nous auons recours à vostre R. pour luy demander sa saincte benediction, auant que de nous embarquer dans la plus dangereuse, mais aussi la plus glorieuse de toutes les entreprises qu'on puisse faire en ce païs. Nous sommes sur les termes de nostre depart pour aller ramasser le reste du sang du Fils de Dieu parmi des peuples où nous auons eu le bonheur de verser le nostre, et leur porter le flambeau de la Foy, quoy qu'ils n'ayent eu iusqu'à present autre dessein que de l'esteindre : c'est pour nous aller establir chez les Iroquois. Ie crois tout dire en nommant ces Barbares, et leur nom seul monstre assez le danger que nous courons, et la gloire qui reuient à Dieu de l'execution de ce dessein. Nous n'ignorons pas que ce sont des Sauuages, qui nous ont mangé auec delices et beu auec plaisir le sang des Peres de nostre Compagnie ; qu'ils en ont encore les mains et les leures teintes, et que les feux dont ils ont rosti leurs membres, ne sont pas tout à fait esteins ; nous n'auons pas oublié les embrasemens qu'ils ont allumez dans nos maisons, et la cruauté qu'ils ont exercée sur nos corps, qui en portent encore les marques. Nous sçauons que toute leur politique consiste à sçauoir bien tramer vne trahison, et en couurir tous les desseins ; que les Nerons et les Diocletians ne se sont pas tant declarez contre les Chrestiens que ces sanguinaires contre nous ; que la Foy seroit à present receuë parmy plusieurs Nations Infideles, s'ils n'eussent pas surpassé en rage et en fureur les plus grands persecuteurs de Iesus-Christ. Nous n'auons encore pû secher nos larmes qui baignent nos yeux depuis six ans, quand nous les iettons sur l'estat florissant où estoit l'Eglise Huronne auant que ces Tyrans en eussent sappé les fondemens, faisant des Martyrs de ses Pasteurs, et des Saints de la pluspart de ses membres, et n'en laissant que des restes bien pitoyables, qui se sont refugiez soubs l'aisle des François, qui est l'vnique azile qui leur est resté dans leur malheur. Nous voyons que depuis ce premier debris ils ont tousiours auancé leurs conquestes, et se sont rendus si redoutables dans ce païs, que tout plie sous leurs armes ; ils ont encore la force en main, et peut-estre la trahison au cœur, et nos alliez sont affoiblis et diminuez de telle sorte, qu'à peine en reste-t-il assez pour conseruer les noms de quantité de nations tres nombreuses et tres considerables. Nonobstant tout cela, nous croyons estre tellement conuaincus de la volonté de Dieu, qui a fait autre-fois ses plus illustres Apostres, de ses plus grands persecuteurs, que nous ne doutons point qu'il n'ouure à present la porte à ses Predicateurs, pour aller planter la foy iusques dans le sein de ses ennemis, triompher de leur barbarie, et changer ces Loups et ces Tygres en Agneaux, pour prendre leur place dans le bercail de Iesus-Christ.

Ce n'est pas sans fondement que nous conceuons de si belles esperances ; les traits de la prouidence Diuine, et les ressorts de sa conduite, qui a sçeu si bien conduire les affaires iusqu'au point où elles sont, nous font auoüer qu'on ne peut sans vne extreme lâcheté, manquer aux attentes que Dieu nous fait naistre du costé que nous pensions le moins. Si nous n'auions pas remarqué le doigt diuin, dans le commencement et dans la suite de cette entreprise, nostre zele nous seroit suspect, et nous pourrions craindre d'agir auec plus de ferueur que de prudence, puis que toutes les apparences humaines semblent combattre nostre resolution. Mais Dieu opere si manifestement dans toute cette affaire, qu'on ne peut douter qu'elle ne soit vn ouurage

de sa main, dont l'execution et la gloire luy appartient vniquement. Car quelle puissance autre que la sienne auroit obligé ces peuples enflez de leurs victoires, non seulement de nous venir rechercher d'vne paix dont ils sembloient n'auoir aucun besoin, mais aussi de se mettre sans armes entre nos mains, et de se ietter à nos genoux pour nous coniurer de les agréer pour nos amis, lors que nous estions si foibles que nous ne pouuions plus les auoir pour ennemis ? Il ne tenoit qu'à eux de continuer à massacrer le reste de la Colonie Françoise, ne trouuant presque point de resistance, ny du costé des François, ny du costé des Sauuages nos Confederez, et neantmoins depuis plus de trois ans, ils nous enuoyent sans cesse des presens et des ambassades pour entrer dans nos esprits et nous solliciter à la paix. Les anciens et les ieunes, les femmes et les enfans se mettent à nostre discretion ; ils entrent dans nos forts, agissent confidemment auec nous, et n'épargnent rien pour nous ouurir leur cœur, et nous y faire lire que toutes les poursuites qu'ils font, sont autant sinceres que pressantes.

Ils ne se contentent pas de venir chez nous, mais ils nous inuitent depuis longtemps d'aller chez eux, et nous font offre de la plus belle terre qu'ils ayent et qui soit en ce noueau monde. Ce n'est ny la necessité de la traitte, ny l'esperance de nostre protection qui les oblige à tout cela, puis qu'ils ont eu iusqu'à present, et ont encore du costé des Hollandois, l'vn et l'autre bien plus auantageusement qu'ils ne le peuuent esperer des François ; mais c'est vn coup de Dieu qui, sans doute, a presté l'oreille au sang des Martyrs, qui estant la semence des Chrestiens, en fait germer maintenant sur ces terres qui en sont arrosées. Car outre que ces plus grands ennemis de la Foy ont fait des presens pour declarer qu'ils vouloient l'embrasser, outre qu'ils ont demandé des Predicateurs pour estre instruits, et qu'ils ont fait profession publique en plein Conseil d'estre Croyans, les Peres de nostre Compagnie qui ont passé cet hyuer chez eux, ont remarqué tant de belles dispositions pour y planter vne nouuelle Eglise, non seulement par les choses miraculeuses qui s'y sont passées, comme Vostre R. verra dans le Iournal, mais aussi par les premices nombreuses qui en ont esté déja consacrées au Ciel, que c'est auec toute asseurance que nous partons pour aller faire retentir le nom de Iesus-Christ dans ces terres où le Diable a tousiours esté le maistre depuis le commencement du monde.

Si ces peuples font tant les empressez pour nous auoir en leur pays, nous n'auons pas moins de passion de quitter le nostre pour aller chez eux ; et c'est vne autre marque de la volonté de Dieu, qui dispose toutes choses si à propos, que ie me vois egalement et agreablement importuné de deux costez bien differents : d'vne part, des Iroquois qui pressent ; de l'autre, de nos Peres et Freres qui font instance pour estre de la partie. Le desir des premiers et le zele des autres m'oblige à les contenter tous, et quoy que ceux-là n'ayent iusqu'à present fait paroistre que de la cruauté, ceux-cy n'ont pour eux que de la tendresse qui leur fait mépriser leur vie, et la prodiguer genereusement pour le salut de ceux qui ont si souuent tasché de leur donner la mort. Ie ne doute pas que Dieu, qui gouuerne luy mesme son ouurage et inspire cet esprit de ferueur aux Peres de nostre Compagnie qui sont en ces contrées, ne le fasse aussi en nos Maisons de France, et n'en porte plusieurs à venir prendre part à de si belles Conquestes, quoy qu'auec des trauaux incroyables et de tres-grands dangers, ou plustost de belles esperances de mourir dans le lict d'honneur. Ie m'imagine bien qu'on se iette aux pieds de Vostre R. comme ie vois qu'on embrasse icy les miens, pour obtenir la plus grande grace que puisse esperer vn veritable membre de la Compagnie de Iesus, qui n'aura iamais plus d'honneur que de se consommer pour porter dans la barbarie le nom de son chef et le faire adorer par les Iroquois.

C'est encore vn trait de la prouidence diuine de nous donner maintenant bon

nombre de nos Peres qui n'ont pas seulement le courage de s'exposer à tout, mais aussi la capacité d'instruire ces Barbares, dont la langue aussi bien que de plusieurs autres Nations plus éloignées n'est pas beaucoup differente de celle des Hurons ; et c'est ce qui ranime leur ferueur et donne le courage à des vieillards cassez de glorieux trauaux, de vouloir aller parmi ces peuples vser le reste de leurs iours auec le mesme zele qu'ils faisoient paroistre il y a quinze ou vingt ans, quand ils trauailloient dans les Missions Huronnes. Il n'est pas iusqu'à ceux de dehors qui ne ressentent en eux des étincelles de cette ardeur, et qui ne s'offrent à mettre la main à vn si bel ouurage ; et qui voudroit les croire, ou la Nouuelle-France seroit presque toute Iroquoise, ou nous n'aurions plus de François que parmy les Iroquois ; tant est grand le preiugé qu'on a de la sincerité de ces peuples, qui fait qu'apres auoir bien imploré l'assistance du S. Esprit, et deliberé sur toutes les circonstances de cette paix, il n'y a personne qui puisse raisonnablement douter que ce ne soit tout de bon qu'ils font tant d'instance pour l'obtenir.

Il est vray que la pierre d'achoppement qui pourroit arrester nostre dessein, nous vient de la part des Iroquois d'en-bas nommez Anniengehronnons, chez qui nous n'allons pas nous habituer, et qui peuuent presumer que si nous nous lions si estroitement auec les quatre Nations Superieures, ce sera pour nous mettre en estat de ne les plus craindre ; mais quand ils s'opposeroient à nostre establissement, nous aimons bien mieux les auoir seuls pour ennemis que les quatre Nations ensemble, qui seroient irritées par le refus que nous leur ferions de nostre amitié, et nous feroient ressentir de funestes effets du depit qu'ils auroient de se voir decheus de leurs iustes pretensions, et trompez si manifestement apres de si solemnelles promesses tant de fois reiterées icy et chez eux, d'aller nous establir en leur pays : en sorte qu'vn refus ou vn delay seroit suiuy de la ruine totale de cette Nouuelle-France, laquelle ayant esté reduite aux abois par vne seule Nation, ne pourroit long-temps soustenir l'effort des cinq ensemble, si elles conspiroient contre elle. Le bien de la paix que nous commençons à gouster est si doux et si necessaire pour la publication de la Foy, que quand il y auroit beaucoup de danger, nous nous immolerions volontiers comme des victimes publiques pour coniurer l'orage qui fondroit infailliblement sur nos François, et pour detourner les miseres qui accompagneroient vne guerre plus dangereuse que celles d'auparauant. Mais quand nous n'aurions pas toutes les asseurances morales que Dieu a touché les cœurs des Iroquois, nous nous croirions suffisamment obligez à exposer iusques à la derniere goutte de nos sueurs et de nostre sang, voyant qu'en peu de temps qu'on a esté chez eux, on en a desia mis quantité dans le ciel et dans l'Eglise ; qu'on y a presché l'Euangile à cinq ou six peuples differents qui s'y trouuent ; que plusieurs sçauent déja les principaux mysteres de nostre Religion ; que leur grande plainte est qu'on ne peut estre par tout pour les enseigner ; et enfin que ce n'est pas seulement à eux que la Foy se va publier, mais qu'ils sont l'entrée et comme le passage pour aller porter la Foy à quantité d'autres Nations qui n'ont iamais eu la connoissance de Iesus-Christ, ny de ses Apostres.

Voila l'estat des affaires et les effets de tant de prieres, de mortifications, de ieusnes, d'aumosnes et de bonnes œuures qui se font dans les deux Frances, et qui ont fait eclore vn si beau dessein ; mais l'entreprise en estant épineuse et l'execution tres-difficile, nous coniurons ces saintes ames de continuer leur ferueur, afin que Dieu continuë ses benedictions sur ce pays. Et pour mon particulier ie prie Vostre R. et tous nos Peres et Freres de sa Prouince, de leuer les mains au ciel, pendant que nous allons declarer la guerre à l'Infidelité et liurer le combat au Diable iusque dans

le cœur de ses terres. Ie suis auec tout le respect et la soumission possible,

De Vostre R.

Le tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en N. S.

François le Mercier,
De la Compagnie de Iesus.

Montreal, ce 6. Iuin 1656.

CHAPITRE XXII.

Dernieres Nouuelles de ce qui s'est passé en la Nouuelle-France.

Ie ne puis differer de faire part de nostre ioye au Lecteur, luy apprenant l'heureuse nouuelle que nous auons receuë par le vaisseau arriué le dernier, lors qu'on trauailloit à l'impression du dernier cahier de cette Relation. C'est la conuersion de plus de quatre cens Barbares, pour laquelle Dieu s'est serui du zele du P. Menard, Religieux tres-feruent de nostre Compagnie. Mais comme il n'est point de ioye sans mélange, nous auons receu par la mesme voie vne Lettre qui ne nous donne pas peu d'affliction, nous apprenant la perfidie des Sonnontoueronnons, ainsi que vous verrez lisant auec douleur cette mesme Lettre, dont ie n'ay pas creu deuoir differer l'impression à l'année prochaine.

Du chemin de Kebec à Onnontaghé, ce 9. d'Aoust 1657.

Mon R. P.,
Pax Christi,

Ie puis dire auec verité : *Propter verba labiorum tuorum ego custodiui vias duras.* Depuis nostre depart de Montreal, le 26. Iuillet, en compagnie de quinze ou seize Sonnontoueronnons, de trente Onnontagheronnons et d'enuiron cinquante Chrestiens Hurons tant hommes que femmes et enfans, le chemin d'Onnontaghé a esté semé de croix bien fascheuses pour nous ; mais l'obeyssance m'y ayant engagé, i'ay éprouué que Iesus-Christ est en la Croix, et qu'il la rend aymable à ceux qui la veulent rechercher. Ie conceus que ie deuois auoir beaucoup de peines en ce voyage par le peu d'affection que ie remarquay d'abord en nos Onnontagheronnons pour l'embarquement tant de nos François que des pacquets, dont nous fusmes obligez de quitter la plus grande partie à cinq lieuës au-dessus de Montreal. I'eus de la peine à trouuer qui voulust m'embarquer moy-mesme, et ie me vis contraint de me ietter dans vn dernier canot abandonné sur le riuage, auec nostre Frere Louis le Boesme, deux François et deux Sauuages qu'il me fut difficile de gaigner. Pour toutes prouisions, ie ne pris qu'vn petit sac de farine. Chaque iour i'ay eu de nouuelles difficultez, voyant ou quelques-vns de nos François degradez en chemin, ou des pacquets laissez, à quoy il falloit que ie pourueusse ; et n'eust esté nos bons Chrestiens Hurons, qui estoient mon refuge, ie ne trouuois par tout que des froideurs. Nous craignions la rencontre de cent Agnieronnons, qu'on disoit nous attendre à l'entrée du grand Lac des Iroquois, pour se rendre les Maistres de nos Chrestiens Hurons, et les faire captifs. Ie les auois disposez à tout ce qui pouuoit arriuer de ce costé-là : tous s'estoient confessez, et leur cœur y estoit preparé. Les voyes de Dieu sont adorables, quoy qu'elles nous soient inconnuës. Le malheur de nos Hurons est arriué de la part de nos Onnontagheronnons mesmes, ausquels ils s'estoient confiez, et qui leur auoient promis vne fidelité si inuiolable par tant de pourparlers de paix, tant d'ambassades de part et d'autre, et par tant de presents si solemnels.

Le troisiéme iour de ce mois, sur les quatre à cinq heures du soir, nos canots estant arriuez à vne Isle où nous deuions nous arrester, vn Capitaine qui venoit dans le dernier canot, commença le

premier Acte de cette Tragedie, fendant d'vn coup de hache le derriere de la teste à vne Huronne, parce qu'elle auoit refusé constamment de consentir à son impudicité, en ayant esté sollicitée pendant quatre iours. La nouuelle en estant venuë où nous estions, les Onnontagheronnons se mirent sous les armes, comme s'ils eussent eu volonté de se battre contre les Sonnontoueronnons pour venger cet assassinat. Ce Capitaine lascif des Onnontagheronnons fait ranger les Hurons au milieu de ses gens, hommes, femmes et enfans, allant de part et d'autre, comme pour appaiser les esprits. I'allois et ie venois aussi tantost aux vns, tantost aux autres, ayant aduerti nos François de ne point s'engager en toute cette affaire, mais de demeurer paisibles. Ce Capitaine et moy nous auions des desseins bien differents : ie taschois de calmer l'orage, et ce malheureux l'excitoit, et y disposoit malicieusement toutes choses, iusqu'à ce qu'enfin le foudre qui auoit causé ce tonnerre, sortit de la nuë où il estoit caché, et tomba sur ces pauures victimes innocentes, qu'on massacra à la veuë des femmes et des enfants : il y eut sept Chrestiens assommez à coups de haches et de cousteaux ; les femmes et les enfants furent faits captifs, et on les despoüilla de tout leur butin, des Robes de Castor, peaux d'Orignac Matachiées, colliers de Pourcelaine, et des aumônes qu'on leur auoit faites à Kebec. Mes yeux furent contraints de voir ce spectacle d'horreur, et mon cœur en estoit transpercé. Ce fut alors que ie vis combien la Foy a de fortes consolations au milieu des douleurs les plus ameres. Il n'y eut aucunes de ces pauvres captiues qui ne receust auec amour les aduis que ie leur donnois, les faisant ressouuenir que Dieu n'auoit pas promis aux Chrestiens les ioyes pour cette vie, mais pour l'eternité, et que souffrans en patience les miseres sur la terre, nous serons heureux dans le ciel. Elles offroient à Dieu leurs peines et leurs craintes, le benissant de ce qu'on ne pouuoit pas leur oster la Foy, ny l'esperance qu'elles auoient de mourir. La nuict estant venuë, i'assemblay en vn Conseil public les Onnontagheronnons et les Sonnontoüeronnons pour leür parler sur ce qui estoit arriué : ie leur declaray hautement que les coups qui estoient tombez sur la teste de nos Hurons, auoient fendu mon cœur, et que ie ne pouuois retenir mes larmes dans vn tel obiet de pitié ; qu'vn pere et vne mere ne pouuoient voir leurs enfans massacrez et reduits en captiuité, sans souffrir dans leurs souffrances ; que ie voulois bien qu'ils sceussent que i'auois vn cœur de Pere et des tendresses de mere pour ces pauures Chrestiens Hurons, que ie conduisois depuis vingt ans, qui auoient de l'amour pour moy, et pour lesquels ie conseruerois vne amitié inuiolable iusqu'à la mort. Oüy, leur disois-ie, tuez-moy, bruslez-moy, et qu'ils viuent, si par ma mort ie les puis ressusciter ; mais puis que ces souhaits ne peuuent pas auoir d'effect, i'ay trois paroles à vous porter.

La premiere, que vous arrestiés vostre fureur et vostre hache, et que vous ne continuiés pas vostre cruauté sur ceux qui sont restés. C'est desia trop de sang innocent respandu ; Dieu qui l'a veu, en tirera vengeance, si vous l'irrités dauantage.

La deuxiéme, afin que vous traitiez fauorablement ces pauures femmes et ces enfants captifs, ne les considerant plus comme vne nation differente de la vostre, mais comme vn mesme peuple auec vous.

La troisiéme, afin que nous continuions nostre voyage, comme si rien n'estoit arriué. I'emploiay pour cela six mille grains de Porcelaine. Ils me firent response qu'ils y auroient esgard.

Mais ce capitaine malheureux et perfide eut bien le front de me dire publiquement, que Monsieur le Gouuerneur, le P. Mercier et le P. Chaumonot leur auoient donné commission de faire ce coup de cruauté : ie luy repartis hautement que cela estoit faux, et que ces trahisons estoient esloignées de nostre esprit, autant que le ciel de la terre ; sur quoy il n'eut point de replique,

sinon que ie ne sçauois pas tout ce qu'il sçauoit.

On nous auoit donné secretement aduis que cette nuict là mesme, on deuoit acheuer sur nous le dernier acte de la tragedie : toutes choses y sembloient disposées, et nous y estions preparés ; mais il a pleu à Dieu se contenter iusqu'à present de nostre volonté. Ce sera quand il luy plaira ; mais nous voyons de tous costés des tempestes qui se preparent, et des orages qui semblent ne deuoir fondre que sur nous. Trop heureux que nos vies soient consommées au seruice de Dieu, et que nous mourions pour sa gloire : car à la vie et à la mort, nous sommes tous à luy.

Ie recommande aux prieres de tous nos bons amis cette Eglise captiue et cette Eglise souffrante, auec les Pasteurs et le troupeau.

M. R. P.
De V. R.

Le tres-humble et obeyssant seruiteur en N. S.

PAUL RAGUENEAU,
De la Comp. de Iesvs.

Extraict d'vne autre Lettre enuoyée par la mesme voye.

Ie louë Dieu de ce que V. R. continuë encore dans le soin de nos affaires ; mais ie suis vn peu surpris de ce que vous nous parlez neantmoins d'vn autre air qu'à l'ordinaire. Où est le temps que vous nous escriuiez que nous n'auions rien à craindre, et que Dieu vous enuoyoit de quoy nous secourir en ce bout du monde ? D'où vient que maintenant vous vous plaignez de nos dépenses excessiues ? Nous sommes en vn païs où les frais sont bien plus grands qu'aux Hurons, où nous ne deuons attendre aucun soulagement de ces contrées, parmy des traistres et des fourbes qui sont en possession de nous maltraitter depuis long-temps. C'est vn ramas de captifs amenez de tous costez, qui apres tout sont capables d'estre faits enfants de Dieu. I'en ay baptisé, pour ma part, plus de quatre cens depuis vn an. Nous marchons, la teste leuée, au milieu des dangers, au trauers des iniures, des huées, des calomnies, des haches et des couteaux, auec lesquels on nous poursuit assez souuent pour nous mettre à mort. Nous sommes presque tous les iours à la veille d'estre massacrez : *Quasi morientes, et ecce viuimus.* Et vous nous dites que vous ne sçauriez plus soustenir cette Mission. I'ayme mieux, mon Reuerend Pere, me tenir aux dernieres parolles de vostre Lettre, qui dit qu'apres tout si nous faisons bien de nostre costé, Dieu fera du sien ce qu'il faut. Oüy, asseurément, il nous secourra, si nous cherchons sa gloire, si nous exposons nos vies pour l'application de son sang sur ces pauures ames abandonnées. C'est ce que font icy tous nos Peres auec des peines et des trauaux incroyables. Si Dieu qui nous a amenez en cette Barbarie, nous y fait égorger, qu'il soit beny à iamais ; c'est Iesvs-Christ, c'est son Euangile, c'est le salut de ces pauures ames qui nous tient et qui nous arreste presque au milieu des flammes. Nos yeux sont accoustumez à voir brusler et manger les hommes. Priés Dieu qu'il fasse des Chrestiens de ces Anthropophages, et qu'il nous fortifie de plus en plus ; et nous le prierons de toucher les cœurs de ceux qui l'ayment, afin qu'ils vous aydent à nous secourir.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de* Iesus, *au Païs de la Nouuelle France, és années* 1656. *et* 1657. *etc.*, et ce, pendant le temps et espace de vingt années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 3. Decembre 1657.

Signé par le Roy en son Conseil,

MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

Novs Lovys Cellot, Prouincial de la Compagnie de Iesvs, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des *Relations de la Nouuelle France.* Fait à Paris ce 28. Decembre 1656.

Signé,

LOVYS CELLOT.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AUX MISSIONS DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1657 ET 1658. (*)

CHAPITRE PREMIER.

Du retour de nos Peres et de nos François du païs des Onnontagheronnons.

Encore qu'il soit vray que les Iroquois soient subtils, adroits, et de grands fourbes, ie ne sçaurois neantmoins me persuader qu'ils ayent tant d'esprit et tant de conduite, et qu'ils soient si grands politiques, que pour perdre les François, les Hurons, les Algonquins, et leurs Alliez, ils se soient seruis des ruses et des intrigues qu'on leur impute. Ils ont pressé plusieurs années auec des instances incroyables, auec des témoignages d'vne affection tres-particuliere, et même auec des menaces de rupture et de guerre, si on méprisoit leur amitié et si on rebutoit leur demande ; ils ont, disie, pressé et prié que pour marque de paix et d'alliance auec eux, vn bon nombre de François montast en leur païs, les vns pour les instruire, et les autres pour les proteger contre leurs ennemis.

Les Agnieronnons voulant trauerser ce dessein, ils se sont battus les vns contre les autres, iusques à soüiller la terre de sang et de meurtre. Quelques-vns croyent que tout cela se faisoit par feinte, pour mieux cacher leur ieu ; mais il me semble que le ieu n'est gueres agreable, où il y va du sang et de la vie. Ie doute fort que la politique Iroquoise puisse aller iusques là, et que des Barbares qui ont peu de dependance les vns des autres, puissent cacher si longtemps leurs intrigues.

Ie croy plustost que les Iroquois Onnontagheronnons demandoient des François auec sincerité, mais les vns auec des veuës bien differentes des autres. Les Anciens se voyant engagez dans de grandes guerres contre quantité de Nations qu'ils auoient prouoquées, demandoient des Hurons, comme des gens

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy et Gabriel Cramoisy, publiée à Paris en 1659.

qui pouuoient grossir leurs troupes ; ils souhaitoient des François pour tirer d'eux des armes à feu, et pour raccommoder celles qui se romproient. De plus, comme les Agnieronnons les traitoient quelquesfois assez mal, lors qu'ils passoient par leurs Bourgades pour aller trafiquer auec les Hollandois , ils vouloient sortir de cette dependance, en ouurant le commerce auec les François. Ce n'est pas tout, les armes estant iournalieres, ils demandoient que nos François fissent vn grand Fort en leur païs, pour leur seruir de retraite, ou du moins à leurs femmes et à leurs enfans, en cas que leurs ennemis les pressassent de trop prés. Voilà les veuës des politiques Iroquois. Le commun peuple ne penetroit pas si auant : la curiosité de voir des étrangers venus de si loing, l'esperance d'en retirer quelque petit emolument, leur donnoit enuie de les voir ; mais les Hurons Chrestiens et captifs parmy ces peuples, et ceux qui approuuoient leur vie, et les discours qu'ils tenoient quelquefois de nostre creance, ne respiroient rien tant au monde que la venuë des Predicateurs de l'Euangile, qui les auoient engendrez à Iesus-Christ.

Mais si-tost que les Capitaines et les Anciens se sont veus maistres de leurs ennemis, ayant dompté toutes les Nations qu'ils auoient attaquées ; si-tost qu'ils ont creu que rien ne pouuoit plus resister à leurs armes, le ressouuenir des torts qu'ils pretendent auoir autrefois receus des Hurons, la gloire de triompher des Europeans, aussi bien que des Americains, leur a fait prendre la resolution de se venger des vns, et de perdre les autres ; si bien qu'à mesme temps qu'ils virent la nation de Chat qu'ils redoutoient, subiuguée par leurs armes et par les forces des Sonnontoueronnons leurs Alliez, ils auroient fait main-basse sur tous les François d'Onnontaghé, n'estoit qu'ils pretendoient se seruir d'eux, comme d'vne amorce pour attirer quelques Hurons, et les massacrer, comme ils ont fait. Et si dés lors la consideratien de quelques-vns de leurs gens qui estoient demeurez à Kebec, ne les eust arrestez, le chemin d'Onnontaghé eust seruy de tombeau aux François aussi bien qu'aux Hurons, comme il se verra cy-aprés. Depuis ce temps-là, nos Gens ayant découuert leur conspiration, et reconnu que leur mort estoit concluë, penserent à leur retraite, dont il sera parlé dans la lettre suiuante.

—

Lettre du Pere Paul Ragueneau au Reuerend Pere Iacques Renault, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

Mon R. Pere,

Pax Christi,

La presente est pour informer V. R. que nous voilà de retour de la Mission des Iroquois, chargez de quelques dépouilles remportées sur l'Enfer. Nous portons entre nos mains plus de cinq cens enfans, et quantité d'adultes, pour la pluspart morts aprés le Baptesme. Nous auons rétably la Foy et la pieté dans les cœurs d'vne pauure Eglise captiue, dont nous auions ietté les premiers fondemens au païs des Hurons. Nous auons publié l'Euangile à toutes les Nations Iroquoises ; de sorte que desormais elles seront sans excuse, et Dieu sera pleinement iustifié sur elles au grand iour du Iugement.

Le Diable, enragé de nous voir faire vne si belle moisson et iouïr si pleinement des fruits de nostre entreprise, s'est seruy de l'inconstance des Iroquois, pour nous chasser du centre de ses Estats : car ces Barbares, sans autre suiet que pour suiure leur humeur volage, ont repris la guerre contre les François, dont les premiers coups ont esté déchargez sur nos bons Chrestiens Hurons qui montoient auec nous à Onnontaghé, sur la fin de l'Esté dernier, et qui furent cruellement massacrez entre nos bras, et dans nostre sein, par la plus insigne trahison qui se puisse imaginer. Ils firent en suite

leurs pauures femmes captiues, et même en bruslerent quelques-vnes à petit feu, auec leurs enfans de trois et quatre ans.

Cette sanglante execution a esté suiuie du meurtre de trois François, à Montreal, par les Onneiotchronnons, qui enleuerent leurs cheuelures, et les porterent comme en triomphe dans leurs bourgades, pour marque de guerre declarée.

Ce coup d'hostilité barbare ayant obligé M. Dailleboust, commandant pour lors en ce païs, de faire arrester et mettre aux fers à Montreal, aux Trois-Riuieres et à Quebec, vne douzaine d'Iroquois qui, pour lors, s'y estoient rencontrez, partie Onnontagheronnons, et la pluspart Agnieronnons, l'vne et l'autre nation Iroquoise fut irritée de cette detention de leurs gens, pretendant qu'elle estoit inique, et pour s'en venger cruellement, il conuoquerent vn conseil secret, où ils formerent le dessein d'vne guerre implacable contre les François ; toutesfois ils iugerent à propos de dissimuler pour quelque temps, iusques à ce que par le renuoy du Pere Simon le Moyne, qui estoit pour lors à Agniegué, ils eussent obtenu la deliurance de leurs Gens qui estoient aux fers, faisant leur compte qu'incontinent aprés ils dechargeroient les premiers coups de leur fureur sur nous autres François qui estions à Onnontaghé, au nombre de cinquante à soixante, engagez au cœur de leur païs, comme dans vne prison, d'où ils croyoient qu'il nous estoit impossible de sortir.

Ils eurent mesme la veuë dans ce Conseil, qu'en nos personnes ils auroient de precieux ostages, soit pour retirer par échange ceux de leurs Gens qui estoient dans nos prisons, soit pour obtenir tout ce qu'il leur plairoit, lors qu'à la veuë de nos habitations Françoises ils nous feroient sentir les effets de leurs cruautés ; et sans doute que ces spectacles pleins d'horreur, et que les cris lugubres de quarante et cinquante François innocens auroient touché de compassion, et auroient mis en peine le Gouuerneur et les habitans de quelque place que ce fust.

Nous ne sçauions ces malheureux desseins des Iroquois que dans le secret ; mais nous voyions ouvertement leurs esprits preparez à la guerre, et dés le mois de Feurier, diuerses bandes se mettoient en campagne pour cét effet, 200. Agnieronnons d'vne part, 40. Onneiotchronnons d'vne autre, et quelques troupes d'Onnontaghé auoient desia pris le deuant, pendant que le gros de l'armée s'amasseroit.

Nous ne pouuions pas esperer, humainement parlant, pouuoir tirer de ces dangers qui nous enuironnoient de toutes parts, une cinquantaine de François qui nous auoient confié leurs vies, et dont nous nous sentions responsables deuant Dieu et deuant les hommes. Ce qui nous mettoit plus en peine, n'estoit pas tant les feux dans lesquels vne partie de nos François deuoient estre iettez, comme la captiuité malheureuse à laquelle plusieurs d'entre eux estoient destinez par les Iroquois, et où le salut de leurs ames estoit bien plus à plaindre que la perte de leurs corps. C'est ce que la pluspart apprehendoient plus viuement, qui se voyant desia comme captifs, souhaitoient les coups de hache, ou mesme les feux, plustost que cette captiuité. Ils estoient mesme resolus, pour n'en venir à ce malheur extreme, de tenter tout et de s'enfuir chacun de son costé dans les bois, ou bien pour y perir de faim et de miseres, ou tascher de se rendre à quelqu'vne des habitations Françoises.

Dans ces desseins si precipitez, nos Peres et moy, et vn gentilhomme nommé Monsieur du Puys, qui commandoit tous nos François, auec vne garnison de dix Soldats (dont neuf estoient desia d'eux-mesmes resolus de nous abandonner), nous iugeasmes qu'il valoit mieux se retirer de compagnie, ou pour s'entr'animer les vns les autres à la mort, ou mesme pour la vendre plus cher.

Pour cela il falloit partir sans qu'on en eust aucun vent : car le moindre soupçon qu'eussent eu les Iroquois de

nostre retraite, eust hasté sur nous le malheur que nous voulions fuïr. Mais comment esperer de pouuoir partir sans estre découuerts, estant au centre du païs, et tousiours obsedez de quantité de ces barbares, qui ne delogeoient point d'auprés de nostre maison, pour espier nostre contenance en cette conioncture ? Il est vray qu'ils ne pensoient pas que nous eussions iamais eu le courage d'entreprendre ce coup, sçachans bien que nous n'auions ny canots, ny matelots, et que nous ignorions les chemins bordez de precipices, où vne douzaine d'Iroquois nous pouuoient défaire aisément, outre que la saison estoit insupportable dans la froideur des eaux glacées, où toutefois il falloit traisner les canots, se iettant à l'eau et y demeurant les heures entieres, quelquefois iusques au col ; et iamais nous n'auions entrepris de telles expeditions, sans auoir des Sauuages pour nous conduire.

Nonobstant ces obstacles qui leur paroissoient, aussi bien qu'à nous, insurmontables, Dieu qui tient entre ses mains tous les momens de nos vies, nous inspira si heureusement tout ce qu'il falloit faire, qu'estant partis le 20. iour de Mars de nostre maison de sainte Marie, proche d'Onnontaghé, sur les onze heures de nuit, sa diuine Prouidence nous conduisant comme par vn miracle continuel au milieu de tous les dangers imaginables, nous arriuasmes à Quebec le 23. du mois d'Auril, ayant passé par Montreal et par les Trois-Riuieres, auant qu'aucun canot eust pu y estre mis à l'eau, la riuiere n'y ayant pas esté libre pour la nauigation que le iour mesme que nous y parusmes.

Toutes les habitations Françoises nous regardoient comme des personnes venuës de l'autre monde, et ne pouuoient assez admirer la bonté de Dieu, qui, d'vn costé, nous auoit miraculeusement delivrez d'vn si euident peril, et d'autre part auoit tiré de peine tous les François de Montreal, des Trois-Riuieres et de Quebec, qui se sentoient quasi obligez de supporter des Iroquois des choses insupportables, et ne pas reprimer les excés de leurs insolences, de peur que le contre-coup n'en retombast sur nous, qui estions en proye et à la discretion de l'ennemy commun.

Et certainement il estoit bien temps d'arriuer ; car nous apprismes à Montreal, que deux cents Agnieronnons venus en guerre, estoient proche de là, et mesme par les chemins nous en auions apperceu les pistes, et veu des feux de quelques bandes détachées, qui nous eussent fait vn mauuais party, si nous n'eussions hasté nostre marche.

Quelques autres troupes ennemies parurent aussi aux Trois-Riuieres, et y firent prisonniers trois ieunes hommes qui ne faisoient que d'en sortir pour aller au trauail, sans que l'on peust leur donner aucun secours, quoy que les Iroquois les entraisnassent à la veuë de tous ceux du bourg.

A Quebec, le mesme ennemy s'est fait voir dans les campagnes voisines : il a tué du monde quasi dans nos portes, il s'est ietté sur de pauures femmes Algonquines, qui y furent surprises en plein midy, les vnes tuées sur la place, et les autres emmenées captiues, que toutesfois l'on recouura ; nos François, les Hurons et les Algonquins ayant poursuiuy l'ennemy, et luy ayant coupé chemin ; mais les meurtriers s'échapperent, disparoissant au moment qu'ils paroissent lors qu'ils se sentent les plus foibles. Ce sont des renards en leurs approches, ils attaquent en lions, et disparaissent en oiseaux faisans leur retraite.

Nous nous reconnusmes encore plus obligez à remercier Dieu d'vne protection si particuliere sur nous, lors qu'estant arriuez à Quebec, nous auons appris de diuers endroits, tant de quelques Hurons venus d'Anniegué, où ils estoient captifs, que de quelques autres venus d'Onnontaghé, que le dessein des Onnontagheronnons auoit esté de massacrer tous nos François, dés lors qu'ils arriuerent en leur païs l'année 1656. mais que l'execution en auoit esté differée iusques à l'année suiuante, aprés que les Hurons y auroient esté attirez par nostre moyen, sur lesquels

l'on deuoit exercer la mesme cruauté : en sorte que tout le bon accueil que l'on auoit fait à nos Peres et à nos François depuis leur arriuée à Onnontaghé, n'auoit esté qu'vne suite de ce dessein perfide, et vne fourbe des Anciens et des Capitaines Iroquois qui conduisoient secretement cette trahison, dans l'esperance qu'ils auoient, que si nous estions satisfaits de leur procedé, les Hurons restez à Quebec croiroient qu'il n'y auoit rien à craindre pour eux à Onnontaghé, et que pour lors y montant sur cette creance, l'on feroit les femmes et les enfans captifs, et l'on massacreroit les hommes. C'est ce qui fut executé cruellement sur nos bons Chrestiens Hurons, qui montoient auec nous à Onnontaghé, le troisiéme iour d'Aoust de l'année derniere 1657.

Que si pour lors nous ne fusmes pas enueloppez dans ce cruel massacre, ce fut vne prouidence de Dieu, en ce qu'il y auoit cinquante Onnontagheronnons qui estoient descendus à Quebec, pour y aller querir le reste des Hurons qui n'auoient pas voulu monter auec nous, ayant pressenty le malheur qui nous arriua. Ces cinquante Onnontagheronnons nous sauuerent la vie sans y penser, pource que leurs compatriotes vouloient attendre leur retour, auant que d'exercer en nostre endroit ce dernier acte d'hostilité. Cette mesme Prouidence qui veilloit amoureusement sur nous, ne permit pas que ces cinquante Onnontagheronnons retournassent en leur païs, auant que la nouuelle y fust arriuée, des Iroquois que l'on arresta et qu'on mit aux fers à Montreal, aux Trois-Riuieres et à Quebec, l'année passée 1657 : ce qui suspendit tous leurs mauuais desseins sur nous. Dieu cependant nous les ayant fait connoistre et nous ayant donné le courage, les forces et les moyens pour nous retirer heureusement de la captiuité où nous estions, au milieu de ce peuple barbare et ennemy.

Ce n'est pas d'auiourd'huy que les desseins de Dieu sont adorables sur ses esleus, et qu'il trouve sa gloire par des voies toutes opposées aux nostres, dont les ressorts ne paroistront que dans l'eternité. Car outre les victimes de nos Peres, qui estoient toutes prestes d'estre immolées, et à qui Dieu n'a pas voulu mettre le feu, quoy que l'Iroquois en eust desia preparé le buscher ; les sentiments des Chrestiennes Huronnes furent vraiement Chrestiens à la mort de leurs maris et de leurs peres, dont le sang reiaillissoit sur elles aussi bien que sur nous.

Grand Dieu, s'écrioit l'vne, mélez mon sang auec celuy de mon mary ; qu'on m'arrache auiourd'huy la vie ; iamais l'on ne me pourra arracher la foy que i'ay au cœur.

Mon Dieu, disoit vne autre, ie croy fermement que vous estes le Tout-puissant, quoy que ie voie vos seruiteurs massacrez par vos ennemis ; vous n'auez pas promis que nostre foy nous exempteroit de la mort ; nos esperances sont pour vne autre vie ; il faut mourir en terre, pour viure dans le Ciel.

Comme on massacroit vne de ces femmes fortes, nommée Dorothée, à coups de haches et de cousteaux, à l'entrée du bourg d'Onnontaghé, voiant les larmes d'vne petite fille de huit ans, qui auoit esté au seminaire des Vrsulines, elle luy dit : Ma fille, ne pleure pas ny ma mort, ny la tienne ; nous irons auiourd'huy de compagnie au Ciel ; Dieu y aura pitié de nous à toute eternité ; les Iroquois ne pourront pas nous rauir ce grand bien. Puis en mourant, elle s'écria : Iesvs, aiez pitié de moy. Et sa fille fut tuée sur l'heure mesme à coups de cousteaux, prononçant les mêmes paroles que sa mere auoit dites : Iesvs, aiez pitié de moy.

Deux autres, estant brûlées à petit feu, s'écrioient au milieu des flammes, qu'elles mouroient Chrestiennes, et qu'elles s'estimoient heureuses que Dieu les vist dans leurs tourmens et qu'il connust leur cœur. Oüy, disoit l'vne, si nos corps estoient immortels, les Iroquois rendroient nos peines immortelles : puisque nos ames ne peuuent pas mourir, est-ce chose incroiable que Dieu, qui n'est rien que bonté, doiue les recompenser à toute eternité ?

Ces meres embrassoient leurs enfans qu'on auoit iettez dans ces flammes, et l'excés de toutes ces cruautés barbares ne pût iamais les separer : tant il est vray que la foy et l'amour de Dieu sont plus forts que le feu et la mort.

C'est dans le Ciel, où nous verrons plus pleinement les ressorts adorables et aimables de la prouidence de Dieu, sur ceux qu'il a choisis au milieu de cette barbarie pour en faire des Saints. Nos Eglises sont vraiement souffrantes, et le Diable y fait ses rauages ; mais Dieu en tirera sa gloire en dépit de l'Enfer. C'est à nous de faire ce que nous pourrons ; c'est à luy seul de faire ce qu'il luy plaira.

De V. R.

Le tres-humble et obeïssant seruiteur en N. S.

PAVL RAGVENEAV.

De Quebec, ce 21 d'Aoust 1658.

CHAPITRE II.

De l'industrie et du courage de nos François dans leur retraite d'Onnontaghé.

Le Pere Iean De Brebeuf, le Pere Gabriel Lallement, le Pere Isaac Iogues, et les autres, pour la pluspart, qui ont esté brûlez et mangez par les Iroquois, pouuoient assez facilement échapper des mains et de la dent de ces anthropophages ; mais le Sacrement de Penitence qu'ils vouloient administrer à quelques Neophytes deuant leur mort, et le Baptesme qu'ils vouloient conferer à quelques Catechumenes, leur firent preferer les feux et la rage des Iroquois, à la douceur de la vie. C'estoit fait de tous nos Peres et de tous nos Freres d'Onnontaghé, s'ils se fussent trouuez en vn pareil rencontre ; mais voiant que leur mort seroit inutile à vne pauure Eglise captiue qu'ils abandonnoient, et que leur esclauage ne les auroit pas soulagez, d'autant que ces barbares les deuoient lier et garotter, et les mener à Kebec, pour retirer en contre-échange leurs compatriotes, que nos François retiennent dans les fers ; voiant, dis-ie, que leur mort et leur captiuité seroit plus nuisible que profitable à la Colonie Françoise, ils prirent resolution de se sauuer et de trauailler à la conseruation des François, qui s'alloient perdre en se diuisant et en se separant les vns des autres.

La resolution prise, il falloit trouuer les moiens de l'executer. Il est plus aisé de donner des preceptes que de les garder. Nos François n'eurent pas de peine à se resoudre de conseruer leurs vies, et d'euiter leur mort ; les glaces, les vents, en vn mot, l'impossibilité de partir les arresterent iusques à la veille du iour destiné à leur massacre ; pas vn ne doutoit qu'il ne fallust faire retraite, et au plustost. Voions maintenant comme ils s'y prirent : la Lettre suiuante nous le découurira.

Lettre du Pere Paul Ragueneau au Pere Procureur des Missions de la Compagnie de Iesus en la Nouuelle-France.

MON R. PERE,

Pax Christi,

V. R. sera bien-aise d'apprendre les particularitez de nostre départ de sainte Marie des Iroquois, pour ioindre ses actions de graces à celles que nous deuons à la Bonté diuine, qui nous a retirez auec bien des merueilles d'vn lieu où son amour ne nous auoit pas conduits sans quelques prodiges. Nous deuions perir en montant, la mort nous attendoit à nostre arriuée ; nostre départ a tousiours passé pour impossible, et neantmoins *ecce viuimus*, nous sommes pleins de vie, et nous auons eu le bon-

heur de mettre en possession de la vie eternelle quantité de ceux qui se preparoient à boire nostre sang, et ietter nos corps tout viuans dans leurs feux.

La resolution estant prise de quitter ces terres où Dieu auoit pris, par nostre moien, le petit nombre de ses esleus, les difficultez paroissoient insurmontables dans l'execution, pour laquelle toutes choses nous manquoient.

Pour suppleer au defaut des canots, nous auions fait, en cachette, deux batteaux d'vne nouuelle et excellente structure, pour passer les rapides : ces batteaux ne tiroient que fort peu d'eau, et portoient beaucoup de charge, quatorze ou quinze hommes chacun, et la valeur de quinze à seize cents liures pesant. Nous auions de plus quatre canots à l'Algonquine, et quatre à l'Iroquoise, qui deuoient composer nostre petite flotte de cinquante-trois François.

Mais la difficulté estoit de faire l'embarquement sans estre apperceus des Iroquois, qni nous obsedoient continuellement. Le transport des batteaux, des canots et de tout l'équipage, ne pouuoit pas se faire sans vn grand bruit : et neantmoins, sans le secret, il n'y auoit rien à esperer qu'vn massacre general de tous tant que nous estions, au moment que l'on se fust apperceu que nous eussions eu la moindre pensée de nous retirer.

Pour cela, nous inuitasmes tous les Sauuages qui estoient proche de nous, à vn festin solemnel, où nous emploiasmes toute nostre industrie, et n'épargnasmes ny le son des tambours, ny les instrumens de musique, pour les endormir par vn charme innocent.

Celuy qui presidoit à la ceremonie, ioüa son ieu auec tant d'adresse et de bonheur, qu'vn chacun vouloit contribuer à la ioie publique : c'estoit à qui ietteroit des cris plus perçans, tantost de guerre, tantost d'allegresse ; les Sauuages, par complaisance, chantoient et dansoient à la Françoise, et les François à la Sauuage. Pour les animer de plus en plus à ce beau ieu, on distribua des presens à ceux qui iouoient mieux leur personnage, et qui menoient plus de bruit, pour étouffer celuy qu'vne quarantaine de nos gens faisoient au dehors, dans le transport de tout nostre équipage. Tout l'embarquement estant fait, le festin se finit à point nommé, les conuiez se retirent, et le sommeil les aiant bientost abattus, nous sortismes de nostre maison par vne porte de derriere, et nous embarquasmes à petit bruit, sans dire Adieu à nos Sauuages, qui faisoient les fins, et qui pensoient nous amuser iusques au temps de nostre massacre, de belles apparences et par des témoignages de bonne volonté.

Nostre petit Lac, sur lequel nous voguions en silence dans les tenebres de la nuit, se geloit à mesure que nous auancions, et nous faisoit craindre d'estre arrestez dans les glaces, aprés auoir euité les feux de l'Iroquois. Dieu nous en deliura pourtant, et aprés auoir auancé la nuit et tout le iour suiuant par des precipices et par des cheutes d'eau effroiables ; enfin nous nous rendismes le soir dans le grand Lac Ontario, à vingt lieuës du lieu de nostre depart.

Cette premiere iournée estoit la plus dangereuse, car si les Iroquois eussent apperceu nostre sortie, ils nous eussent coupé chemin, et n'eussent-ils esté que dix ou douze, il leur estoit facile de nous mettre en desordre, la riuiere estant tres-étroite, et terminée, aprés dix lieuës de chemin, d'vn precipice affreux, où nous fusmes obligez de mettre pied à terre, et porter l'espace de quatre heures nostre bagage et nos canots, par des chemins perdus, et couuerts d'vne Forest espaisse qui eust seruy de Fort à l'ennemy, et d'où à chaque pas il eust pu nous assommer, et tirer sur nous sans estre apperceu.

La protection de Dieu nous accompagna visiblement dans tout le reste du chemin, y marchant dans des perils qui nous faisoient horreur aprés les auoir euitez, et n'aiant point la nuit d'autre giste que sur la neige, aprés auoir passé les iournées entieres dans les eaux et parmy les glaces.

Dix iours aprés nostre départ, nous

trouuasmes le Lac Ontario, sur lequel nous voguions, encore gelé en son emboucheure : il fallut prendre la hache en main pour fendre la glace, et se faire passage ; mais ce fut pour entrer deux iours aprés dans vne cheute d'eau, où toute nostre petite flotte se vit quasi abismée. Car nous estant engagez dans vn grand sault, sans le connoistre, nous nous trouuasmes au milieu de ses brisans, qui, par le rencontre de quantité de gros rochers, éleuoient des montagnes d'eau et nous iettoient dans autant de precipices, que nous donnions de coups d'auirons. Nos batteaux qui, à peine, auoient demy-pied de bord, se trouuerent bientost chargez d'eau, et tous nos gens, dans vne telle confusion, que leurs cris meslez auec le bruit du torrent nous faisoient voir l'image d'vn triste naufrage. Il falloit pourtant pousser outre, la violence du courant nous emportant malgré nous dans de grandes cheutes et par des chemins où iamais on n'auoit passé. La crainte redoubla à la veuë d'vn de nos canots englouty dans vn brisant qui barroit tout le rapide, et qui estoit neantmoins la route que tous les autres deuoient tenir. Trois François y furent noiez, vn quatriéme aiant échappé heureusement, s'estant tenu attaché au canot, et aiant esté secouru au bas du sault, lors qu'il estoit sur le point de lascher prise, les forces luy manquant quasi auec la vie. Ceux qui furent noiez auoient communié ce iour-là, et s'estoient saintement disposez à la mort, sans sçauoir qu'elle fust si proche. Mais Dieu qui connoist ses esleus, les y auoit amoureusement preparez. Ce nous est vne consolation de pouuoir dire : *Pater, quos tradidisti mihi, non perdidi ex iis quemquam ;* car ces trois noiez estant au Ciel, ne sont perdus qu'heureusement, aiant trouué Dieu et leur salut dans leur perte.

Le 3. d'Auril nous abordasmes à Montreal au commencement de la nuit : les glaces n'en estoient parties que le iour mesme, et elles nous eussent arresté, si nous fussions arriuez plustost. Nous nous vismes obligez de seiourner au mesme lieu quatorze iours, les Riuieres qui estoient plus bas n'estant pas encore déprises.

Le 17. d'Auril nous nous rendismes aux Trois-Riuieres, d'où les glaces n'estoient parties que le iour precedent : nous y passasmes la Feste de Pasques.

Le Mardy nous arriuasmes heureusement à Quebec ; vn iour plustost nous n'eussions pas pu y aborder, tout n'y estoit qu'vn pont de glace depuis la coste de Lauson, d'où on auoit encore trauersé la Riuiere à pied sec le iour de Pasques.

Vraiement l'Ange de Dieu nous conduisoit dans nos démarches et dans nos demeures, comme il conduisoit autrefois son peuple bien-aimé au sortir de la captiuité d'Egypte, du milieu des Nations barbares. Loüez Dieu auec nous, de ce qu'il nous a deliurez d'vne seruitude bien plus dangereuse, après auoir beny nos trauaux par le salut de quantité d'ames qui ioüissent maintenant du repos eternel.

CHAPITRE III.

Iournal de ce qui s'est passé entre les François et les Sauuages.

Outre les deux Lettres couchées aux deux Chapitres precedens, nous en auons receu quelques autres, et quelques memoires, qui composeront ce Iournal.

Le mot Onnonta, qui signifie vne montagne, en langue Iroquoise, a donné nom à la Bourgade appellée Onnontaé, ou, comme d'autres la nomment, Onnontaghé, pource que elle est sur vne montagne, et les peuples qui l'habitent s'appellent en suite Onnontaeronnons, ou bien Onnontagheronnons. Ces peuples ayant long-temps et instamment demandé qu'on enuoyast quelques Peres de nostre Compagnie en leur païs, enfin, l'année 1655. le Pere Ioseph Chaumonot et le Pere Claude Dablon leur furent accordez. Ils les embarquerent le 19. de Septembre, et les rendirent à

Onnontaghé le 5 Nouembre de la mesme année 1655.

L'année suiuante 1656. ces deux bons Peres se voyant écoutez auec applaudissement et auec bienueillance, le Pere Dablon quitta Onnontaghé le second iour de Mars, pour venir demander du secours à Kebec, où il arriua au commencement d'Auril, et en partit le 17 de May, en compagnie de trois Peres et de deux Freres de nostre Compagnie, et de bon nombre de François qui tirerent tous vers ce nouueau païs, ou ils se rendirent le 11. iour de Iuillet de la mesme année 1656.

L'an 1657. la moisson paroissant belle dans toutes les Bourgades des Iroquois superieurs, le commun peuple écoutant les bonnes nouuelles de l'Euangile auec simplicité, et les Anciens auec vne feinte bien cachée, le Pere Paul Ragueneau, le Pere François Du Peron, quelques François et plusieurs Hurons partirent de Montreal le 26. de Iuillet, pour aller secourir leurs freres et leurs compatriotes.

Le 3. iour du mois d'Aoust de la mesme année 1657. la perfidie des Iroquois commença à se découurir par le massacre qu'ils firent des pauures Hurons qu'ils menoient en leur païs, aprés mille protestations de bienueillance, aprés mille sermens à leur mode, qu'ils les traiteroient comme leurs freres. Et si quantité d'Iroquois ne fussent demeurez parmy les François auprés de Kebec, pour tascher d'emmener auec eux le reste des Hurons, qui, se deffians de ces traistres, ne s'estoient pas voulu embarquer auec les autres, c'estoit fait dés lors et des Peres, et des François qui montoient auec eux ; et bien-tost aprés, tous ceux qui demeuroient sur les riues du Lac Gannantaa, proche d'Onnontaghé, auroient couru la mesme fortune ; mais la crainte que les François ne se vengeassent sur leurs compatriotes, arresta leur dessein, dont nos Peres eurent secretement connoissance incontinent aprés leur arriuée dans le païs. Vn Capitaine mesme qui sçauoit le secret des Anciens, aiant pris quelques goust aux Predications de l'Euangile, et se voiant fort malade, demande le Baptesme ; l'aiant receu aprés vne suffisante instruction, il découurit les mauuais desseins de ses compatriotes à celuy qui luy confera, et peu de temps aprés il s'en alla au Ciel.

Le 9. du mesme mois d'Aoust, vingt Iroquois Agnieronnons aborderent à Quebec : c'estoit à qui entraisneroit en son païs, les restes de la pauure Nation Huronne; les Iroquois d'en-haut et d'en-bas les attiroient auec les plus belles promesses du monde, et ils n'auoient tous que des intentions de les perdre.

Le 11. parut la barque de Monsieur Bourdon, lequel estant descendu sur le grand Fleuue du costé du Nord, vogua iusques au 55. degré, où il rencontra vn grand banc de glaces, qui le fit remonter, aiant perdu deux Hurons qu'il auoit pris pour guides. Les Eskimaux Sauuages du Nord les massacrerent, et blesserent vn François de trois coups de fleches et d'vn coup de cousteau.

Le 21. quelques Hurons s'estant ioints auec les Agnieronnons, dont nous venons de parler, s'embarquerent à Kebec pour aller demeurer en leur païs, ignorant la captiuité qui les attendoit.

Le 26. le Pere le Moine les suiuit, auec quelques autres Hurons, remenant vn ieune Iroquois Agnieronnon, qui estoit passé en France, et que nous auions renuoié à Kebec où on le rappelloit.

Le 3. de Septembre, les Onnontagheronnons, qui estoient demeurez à l'entour des habitations Françoises, enuoierent deux de leurs Gens vers les Hurons de Kebec, pour les presser de prendre Onnontaghé pour leur patrie, leur donnant mille asseurances qu'ils seroient les tres-bien venus. C'estoit, comme i'ay dit, à qui auroit le debris de ce pauure peuple. Or iaçoit qu'ils ne sceussent pas ce qui estoit arriué à leurs freres, ils tascherent neantmoins de faire trouuer bon à ces Deputez, de remettre la partie iusques au Printemps suiuant. Ce fut vn coup de Dieu : car ce dilaiement obligea plusieurs Iroquois de passer l'Hyuer auprés des François, pour attendre les Hurons ; ce qui empescha les Onnontagheronnons de met-

tre à mort, ou de se saisir de nos Gens, qui estoient en leur païs. Dieu leur vouloit donner, par cette prouidence si particuliere, le moien de se sauuer.

Le 9. du mesme mois de Septembre, nos Peres d'Onnontaghé enuoierent deux canots, pour donner nouuelle à Kebec, du massacre des pauures Hurons Chrestiens, mis à mort par vne trahison inoüie de ces Barbares, comme nous l'auons marqué cy-dessus au 3 d'Aoust de l'an 1657. Ils deuoient aussi rendre des Lettres qui expliquoient l'estat du païs, et qui découuroient la mauuaise volonté des principaux de ces peuples vers les François. Nous en mismes quelque chose à la fin de la Relation de l'an passé. Les Onneïotchronnons aiant eu le vent de l'enuoy de ces deux canots, les deuancerent, à dessein, comme on a sceu depuis, de massacrer ceux qui les conduisoient, et de ietter leurs Lettres au feu ; mais nos Gens, aiant euité leurs embusches et leurs poursuites, arriuerent enfin à Kebec le 6. d'Octobre, non sans l'étonnement de nos François. Ie vous laisse à penser si les pauures Hurons, qui n'auoient pas voulu suiure les Onnontagheronnons, benissoient Dieu, de se voir deliurez des pattes de ces loups. A peine y auoit-il vn mois, que ces malheureux les auoient voulu trahir. S'il faut auoir de l'esprit pour estre fourbe, ces peuples n'en manquent pas.

Le 16. vne chaloupe porta nouuelle à Kebec, que deux François auoient esté pillez au Cap à l'Arbre par des Iroquois. Ces Barbares, sous ombre qu'ils auoient de nos Gens en leur païs, commettoient quantité d'insolences, pillant des maisons, tuant les bestiaux des metairies Françoises. Les habitans s'en estant plaints fort souuent, enfin le 21. du mesme mois, Monsieur Dailleboust, qui commandoit pour lors, fit assembler les principaux pour voir quel remede on pourroit apporter à ces desordres. Il fut arresté : 1. Qu'il ne falloit point commencer les premiers à irriter les Iroquois, mais qu'on pouuoit sans difficulté *vim vi repellere*, repousser par la force leurs insultes ; 2. Qu'on deuoit tousiours traiter comme amis les Hurons et les Algonquins nos Alliez ; 3. Qu'il falloit empescher que les Iroquois, soit d'en-haut ou d'en-bas, ne leur fissent aucun tort à la veuë de nos habitations.

Le mesme iour, il fit assembler les Algonquins et les Hurons, qui luy demanderent comme ils se comporteroient enuers les Iroquois. Il repartit, qu'ils les pouuoient attaquer et les combattre hors la veuë des habitations Françoises ; que nous les protegerions dans cette étenduë, et que nous ne romprions iamais la paix, s'ils ne faisoient les premiers quelque acte d'hostilité.

Le 25. du mesme mois d'Octobre, quelques Iroquois Onneïotchronnons, voisins d'Onnontaghé, tuèrent trois François, à Montreal, à coups de fusil ; arracherent à deux la peau de la teste, et l'emporterent en triomphe en leur païs. A l'occasion de ces meurtres, Monsieur de Maisonneufve fit arrester et mettre aux fers vn Sauuage Onnontagheronnon, qui, depuis quelque temps, chassoit en l'Isle de Montreal, et se retiroit le plus souuent auec les François.

Le 29. trois Onneïotchronnons se presentent au Fort de Montreal, demandent à parler à Monsieur de Maisonneufue, Gouuerneur. Ils protestent qu'ils sont innocens et qu'ils sont tres-marris de l'attentat commis sur ses Gens. L'vn d'eux tire sept presens, composez de neuf colliers de porcelaine, auec ces paroles : *I'essuie le sang respandu sur la natte, ou sur la terre, où ie suis. I'ouure ta bouche, afin de bien parler. Ie calme ton esprit irrité par ce mauuais coup. Ie couure la terre soüillée de sang, et i'enferme dans l'oubly cette meschante action. Ie te fay sçauoir, que c'est l'Oïogouenronnon qui t'a tué. Ie te donne vn breuuage pour te guerir. Ie raffermis le May ébranlé auprés duquel se doiuent tenir les Conseils des Iroquois et des François.* Monsieur de Maisonneufue receut les presens, n'aiant pas encore assez de lumiere sur la déloiauté de ces perfides, qui paroissoient fort innocens. Il les inuita neantmoins de demeurer quelque temps auprès de nos François,

pour reconnoistre de plus prés leur démarches ; mais comme ils se sentoient coupables, et qu'ils estoient camarades (à ce qu'on croit) de ceux qui auoient massacré nos gens, voiant d'ailleurs vn Sauuage Onnontagheronnon aux fers, ils s'enfuïrent la nuit à la sourdine.

Le 1. iour de Nouembre, le canot que Monsieur de Maisonneufue auoit enuoié à Monsieur Dailleboust, pour luy donner aduis de ces meurtres, parut à Kebec, aiant passé par les Trois-Riuieres. A mesme temps, Monsieur Dailleboust commande qu'on arreste en toutes les habitations des François, tous les Iroquois qui s'y presenteroient, de quelque endroit qu'ils pûssent estre. On auoit desia commencé d'arrester douze Agnieronnons aux Trois-Riuieres, dont vne partie fut enuoiée à Kebec.

Le 3. du mêsme mois, quelques Algonquins, estant allez chasser et faire la petite guerre vers les Isles de Richelieu, tuërent vn Sauuage Onnontagheronnon qu'ils rencontrerent, et en apporterent la cheuelure à Kebec. Son compagnon s'estant eschappé, se retira à Montreal, où il fut mis aux fers.

Le 5. Monsieur Dailleboust assembla les François et les Sauuages nos Alliez, pour leur declarer le dessein qu'il auoit d'enuoier deux Agnieronnons de ceux qu'on luy auoit enuoiez des Trois-Riuieres, pour informer Ondesonk, c'est-à-dire le Pere le Moine, qui estoit au bourg d'Anié, ou, comme d'autres l'appellent, Aniegué, pour l'informer qu'on auoit tué trois François à Montreal, et qu'en suite on auoit retenu quelques Iroquois Agnieronnons en nos habitations. Voicy sommairement les paroles qui deuoient estre portées aux Anciens du païs : 1. Qu'on a tué trois François à Montreal, les meurtriers estoient trente, quoy qu'il n'en parust pas tant ; 2. Que les parens des defunts se vouloient venger sur les Agnieronnons, qui vinrent aux Trois-Riuieres bientost aprés que la nouuelle de ce massacre y fut apportée ; 3. Qu'on s'est opposé à cette vengeance de la part d'Onontio, c'est-à-dire du Gouuerneur des François ; 4. Qu'on les a arrestez seulement, sans leur faire aucun mal ; 5. Qu'on est resolu de les retenir, pendant le voiage de ceux qu'on enuoie de sa part, pour se plaindre aux Anciens du païs de cet attentat, et pour sçauoir s'il n'a point esté commis par leur ieunesse ; 6. Qu'on les asseure que ceux qu'on a retenus, seront bien traitez ; et afin qu'on n'en doute point, Onontio écrit tous ces articles à Ondesonk, et les a nettement expliquez aux Agnieronnons qu'on a mis en liberté pour aller traiter cette affaire.

Le 7. du mesme mois de Nouembre, deux Agnieronnons partirent de Kebec, et en prirent vn troisiéme aux Trois-Riuieres, pour s'en aller porter ces paroles en leur païs. On leur donna force lettres de diuers endroits, pour donner au Pere le Moine, dont vne partie deuoit estre enuoyée à nos Peres et à nos François d'Onnontaghé, par l'entremise des Agnieronnons, qui vont souuent en ce païs-là.

Enuiron ce mesme temps, ou vn peu deuant, Monsieur de Maisonneufue renuoia aussi vn prisonnier Onnontagheronnon en son païs, pour rendre des lettres à nos Peres, qui les informoient de tout ce qui se passoit parmy les François. Il donna charge à ce Barbare, de dire à peu prés aux Anciens d'Onnontaghé ce qu'on mandoit à ceux d'Aniegué ; mais il y eut de l'infidelité des deux costez.

Il est vray que les Agnieronnons rendirent fidellement les lettres à Ondesonk, pource qu'ils craignoient qu'on ne fist du mal à leurs Gens detenus par les François. Mais pour les Lettres qui s'adressoient à nos François d'Onnontaghé, l'Agnieronnon qui les portoit les ietta dans la riuiere, ou les presenta, comme il est croiable, aux Anciens du païs ; mais ces bonnes gens, qui se vouloient défaire des Predicateurs de l'Euangile et de ceux qui les assistoient, les ietterent dans le feu.

L'Onnontagheronnon enuoié par Monsieur de Maisonneufue, fit encore pis : car il dit aux principaux de sa Nation, que les Français s'estoient liez principalement auec les Algonquins, pour leur

faire la guerre, et qu'ils auoient tué son camarade. C'estoit vn Algonquin qui l'auoit mis à mort, allant en guerre, comme nous l'auons marqué au 3. de Nouembre. Il n'en falloit pas dauantage pour animer ces furieux, qui auoient desia conclud la mort de quelques-vns et la captiuité des autres. Ils voulurent neantmoins agir de concert auec les Agnieronnons qui ne pouuoient, non plus que les autres, gouster la detention de leurs Gens, la croiant tres-iniuste.

Nos pauures François estoient cependant bien étonnez de n'apprendre aucune nouuelle asseurée ny de Kebec, ny des Trois-Riuieres, ny de Montreal. Ces Barbares leur auoient entierement interdit ce commerce : si bien, que les ordres de Monsieur Dailleboust ne furent point rendus à Monsieur Du Puis, qui commandoit les Soldats, ny aucune lettre à qui que ce fust des François.

Le 17. du mois de Nouembre de la mesme année 1657. parut à Kebec vne chalouppe pleine de Sauuages, qui apporta nouuelle que plus de soixante canots chargez de pelleteries, étoient abordez aux Trois-Riuieres. Ils venoient de la Nation des poissons blancs, et d'autres peuples encore plus éloignez du grand Fleuue, dont quelques-vns n'auoient iamais veu ny François, ny Europeans. Ils estoient enuiron trois ou quatre personnes en chaque canot, tous gens bien faits et de belle taille.

CHAPITRE IV.

Continuation du Iournal.

Ie ne sçay pas en quel temps les trois Agnieronnons enuoiez par Monsieur Dailleboust, arriuerent au bourg d'Anniegué. Ie ne sçay non plus ny le iour, ny le mois de l'arriuée de l'Onnontagheronnon delegué par Monsieur de Maisonneufue à Onnontaghé ; mais ie sçay bien que :

Le 3. de Ianuier de cette année 1658. trois Agnieronnons, differens des trois qu'on auoit renuoiez, apporterent à Kebec des lettres du Pere Ondesonk, c'est-à-dire du Pere Le Moyne, dont voicy l'abregé.

Premierement. Les trois Agnieronnons, dit-il, qui vous vont voir, portent trois presens à Onontio, c'est-à-dire, à Monsieur le Gouuerneur, qui signifient ces trois paroles, qu'ils vous déduiront eux-mesmes. Ce sont les Anciens qui parlent par leur bouche, et qui vous disent : 1. Nous auons esté tuez en la personne des François, que nous venons enterrer ; 2. Ondesonk est viuant, il est chez nous aussi libre qu'il seroit chez vous ; 3. Nous venons requerir nos neueux detenus entre vos mains.

Secondement. Le Pere adioûte, que deux cents Agnieronnons estoient partis pour s'en aller, en chassant, vers Tadoussac, et qu'au Printemps ils deuoient faire des canots vis-à-vis de ce quartier-là, sur l'autre riue du grand Fleuue, qui a bien dix lieuës de largeur en cet endroit, pour surprendre en suite tous les Montaignets et les Algonquins, qui retournent ordinairement de leur grande chasse en ce temps-là. Les deux principaux Capitaines de cette troupe se nomment Aouigaté et Anguieout.

En troisiéme lieu, vne autre bande de 400. soldats est aussi partie pour s'aller ioindre aux Iroquois d'en-haut, et pour faire auec eux vn gros d'enuiron 1200. hommes, afin d'entrer dans le païs des Outaouak, et tirer vengeance de la mort de trente de leurs Gens, qui furent tuez en guerre, il y a enuiron vn an, dans ces contrées fort éloignées des Iroquois. Teharihoguen est General de cette petite armée.

En quatriéme lieu. Il dit que les trois Ambassadeurs ne sont que de ieunes gens, qui deuoient aller en guerre auec les autres ; mais qu'on les a detachez de leur gros, et qu'on les a enuoiez à Kebec pour retirer les prisonniers des mains des François ; et qu'il n'y a plus dans les bourgs de l'Agnieronnon que des vieillards, toute la ieunesse estant partie dés le mois de Ianuier pour la

guerre : si bien que si leurs ennemis paroissoient, ils détruiroient tout leur païs.

En cinquiéme lieu. Il déplore la calamité des pauures Hurons, qui, s'estant confiez à ces perfides, les ont suiuis dans leur païs, où ils sont traitez comme des esclaues. Le mary est separé de sa femme, les enfans de leurs peres et meres ; en vn mot, ils seruent de bestes de charge à ces Barbares. C'est vn aduis aux Hurons qui restent, et qui demeurent encore parmy les François, pour ne se pas fier aisément aux Iroquois, s'ils ne veulent perdre le corps et l'ame. Voilà sommairement le contenu des lettres que le Pere Le Moine écriuit à nos Peres de Kebec. Venons maintenant à ce qui se fit publiquement, en suite de la venuë de ces Ambassadeurs, dont le plus âgé n'auoit pas plus de trente ans, les deux autres paroissoient quasi des enfans.

Le 1. iour de Feurier, Monsieur Dailleboust assembla les François, et puis aprés les Sauuages, pour leur communiquer les nouuelles apportées par ces trois Iroquois, à qui on donna audience, le 4. iour du mesme mois ; le plus âgé des trois tira neuf colliers de porcelaine assez beaux. Il en presenta sept à Onontio, et deux aux Sauuages nos Alliez, auec ces paroles : 1. Ondesonk est en vie, il se porte bien, il loge dans nos cabanes ; 2. Les Iroquois et les Hollandois sont liez d'vne chaisne de fer, leur amitié ne se peut rompre : voilà pour faire entrer Onontio dans ce lien ; 3. Nous ne sçauons pas qui a tué les François à Montreal : c'est bien le Sonnontoueronnon, ou l'Onnontagheronnon, ou l'Onneïotchronnon ; mais nous ne sçauons pas lequel des trois, nous sçauons seulement que ce n'est pas l'Agnieronnon ; 4. Ie me réiouis fort de voir mes freres en vie, voilà pour en témoigner ma ioie et mon contentement ; 5. Et pour marque que ie les voudrois bien voir en mon païs, ie vous fay ce present. Au sixiéme present il dit : Ce collier seruira de marteau, pour rompre leurs fers et pour les mettre en liberté ; 7. Et cet autre fournira les besoins necessaires pour leur retour ; 8. Pour toy, Algonquin et Huron, ce que i'offre te fera sçauoir que mon cœur est tousiours en bonne assiette : dis-nous en quelle posture est le tien ? 9. Voicy vn obstacle, pour empescher que tu ne me blesses en la maison d'Onontio : cache ta hache et ton couteau, si tu en as, car tu luy ferois honte en me blessant. Ce petit abbregé de la harangue d'vn Barbare, fait voir que l'esprit ne leur manque pas, mais bien l'education et la connoissance du vray Dieu.

Le 5. de Feurier, Monsieur Dailleboust tint vne assemblée de François, et en l'Isle il fit venir les Hurons et les Algonquins, et dans ces deux assemblées fut arresté ce qu'on deuoit répondre à ces trois Ambassadeurs, ou Messagers. Monsieur Dailleboust fit écrire la réponse et la donna à son interprete, qui la rapporta publiquement, comme ie vay dire.

Le 12. du mesme mois, les François, les Algonquins et les Hurons, s'estant rendus dans vne grande Salle, les trois Agnieronnons s'y trouuerent ; le Truchement François leur parla à peu prés en ces termes, s'accommodant au genie et aux coustumes du païs.

C'est chose étonnante que, toy Agnieronnon, tu ne m'estimes qu'vn enfant. Si ie te parle, tu fais semblant de m'écouter. Tu me traites comme si i'estois ton captif, t'imaginant que tu me tuëras quand tu voudras. Tu ne me mets pas au nombre des hommes : tu me prends pour vn chien. Quand on frappe vn chien, il crie, il s'enfuit, et si on luy presente à manger, il reuient, et flatte celuy qui l'a frappé. Toy Agnieronnon, tu me tuës ; moy qui suis François, ie crie, on m'a tué, et tu me iettes vn collier de porcelaine, comme en me flattant, et en te mocquant. Tay-toy, me dis-tu, nous sommes bons amis. Sçaches que le François entend bien la guerre : il tirera raison de ta perfidie, qui dure depuis vn si long-temps. Il ne souffrira plus que tu le méprises. Il n'y a qu'vn mot qui serue : Fay satisfaction, ou dis qui a fait le meurtre. Ie ne répondray plus à tes paroles. Tu n'agis pas en homme ; tu ne gardes au-

cune de tes promesses. Ie sçay bien que ton armée est en campagne : tu l'as dit, passant à Montreal, à l'Onnontagheronnon : tu l'as dit à tes compatriotes qui sont detenus aux Trois-Riuieres. Et cependant tu crois m'amuser auec vn collier de porcelaine. Le sang de mes freres crie bien haut : si bien tost ie ne suis appaisé, ie donneray satisfaction à leurs ames. D'où vient qu'Ondesonk ne paroist point icy ? c'est luy que ie demandois, et non pas son escriture, qui est desia si vieille, que ie ne la connois plus. Tu es si effronté, que tu oses bien redemander quelques haches, et quelques haillons qu'on a pris à quelques-vns de tes Gens. As-tu rapporté ce que tes compatriotes ont pillé ? ce que vous auez volé depuis deux ans dans les maisons Françoises ? Quitte tes trahisons ; faisons la guerre, si tu ne veux la paix ; le François ne sçait ce que c'est de craindre, quand vne fois il est resolu à la guerre. Tu demandes à l'Algonquin et au Huron ce qu'ils ont dans le cœur ? Ton frere l'Onnontagheronnon a tué les Hurons, et tu venois pour massacrer les Algonquins, et tu leur demandes ce qu'ils ont dans le cœur ? Ils souffrent que ie te conserue la vie, pour ce qu'ils m'obeïssent ; et n'estoit qu'ils me respectent, le collier dont tu leur as fait present, auroit seruy de licol pour t'étrangler.

Vn Capitaine Algonquin aioûta ce peu de paroles : Tu dis que tu n'as pas oüy parler de la mort des François ; penses-tu que nous soions si enfans de croire, que tu n'as pas veu leurs cheuelures, que tes Gens ont porté dans leur païs ? Vous ne faites qu'une cabane de cinq feux, tous tant que vous estes, et tu n'aurois pas regardé ces trophées ? Ondesonk t'a fait voir ton neueu, qu'Onontio et moy t'auons renuoié : en as-tu dit vn seul mot de reconnoissance ? Il parle du ieune Iroquois pris en guerre par vn Algonquin, qui le donna à Monsieur de Lauson, gouuerneur du païs, lequel l'enuoia en France, où ayant demeuré quelque temps, il repassa à Kebec l'an 1657. et de là fut reconduit en son païs par le Pere le Moine, comme nous auons dit cy-dessus.

L'Algonquin poursuiuit son discours : Au reste, mon frere, dit-il à l'Agnieronnon, ne t'étonne point de voir tes Gens aux fers ; Onontio qui est nostre Pere, nous y fait bien mettre, quand nous nous sommes enyurez.

Pour conclusion, l'Agnieronnon, voiant que le Conseil se dissippoit, et qu'on ne parloit point de le renuoier en son païs, fit encore deux presens. Au premier, il dit : Ie ne connois point le meurtrier des François. I'ay appris, passant à Montreal, que c'estoit l'Onneïotchronnon, ou l'Oïogueronnon ; mais si tu voulois, Onontio, que deux ou trois de nous autres allassions porter nouuelle à nos Anciens, de l'estat de nos affaires, tu verrois au Printemps Ondesonk, et les meurtriers. Au second present : En attendant (fit-il) la pleine et entiere satisfaction pour ces meurtres, i'essuie, par auance, le sang des morts répandu sur la terre. Changeons de propos.

Pendant qu'on faisoit ces assemblées à Kebec, et qu'on tenoit ces Conseils, les Agnieronnons en tinrent vn fort secret, au mois de Feurier, où vn petit nombre des principaux et des Anciens de toutes les Nations se trouuerent, dans lequel il fut resolu, qu'aussitost qu'on auroit retiré les Agnieronnons et les Onnontagheronnons, qui estoient entre les mains des François, on feroit mainbasse sur ceux qui estoient proche d'Onnontaghé ; et que si Onontio ne relâchoit point ces prisonniers, on tuëroit vne partie des robes noires et des François, et on mettroit l'autre dans les liens, pour en faire échange auec leurs compatriotes mis aux fers dans les prisons Françoises.

On m'a asseuré que, deuant l'assemblée de ce Conseil general des Nations Iroquoises, il s'en estoit tenu vn particulier dans Onnontaghé, où la mort de nos Peres et de nos François auoit esté couclüe ; et l'execution s'en deuoit bientost faire, si vn Capitaine, grand amy de nos Peres, ne l'eust arrestée par adresse, disant qu'il ne falloit pas se

precipiter ; qu'on nous égorgeroit bien quand on voudroit ; que nous ne pouvions pas échapper ; qu'il falloit attendre le retour de la ieunesse, qui estoit allée en guerre, pour faire le coup auec plus d'asseurance, et auec moins de danger et de perte.

Quelles estoient, ie vous prie, les pensées de nos pauures Peres, à qui ces nouuelles se disoient en secret ? A quoy se pouuoient resoudre cinquante-trois François, se voiant enuironnez d'ennemis de tous costez, apprenant tous les iours, que diuerses bandes, et diuerses troupes descendoient vers les François pour les massacrer, aussi bien que nos Sauuages.

On m'a dit aussi (ie ne sçay s'il est vray, pource que ie n'ay pas receu tous les memoires que i'attendois) que nos Peres firent des presens aux Anciens d'Onnontaghé, pour empescher ces entreprises ; mais ils répondirent qu'ils ne pouuoient pas retenir leur ieunesse.

On dit encore que les meurtriers des trois François de Montreal, estant interrogez, pourquoy ils auoient attaquez les François puisque la paix estoit faite auec eux, répondirent en se mocquant : Les François tiennent entre leurs bras les Hurons et les Algonquins, il ne faut donc pas s'étonner, si en voulant frapper les vns, les coups tombent quelquefois sur les autres.

Enfin nos François ont recours à Dieu. La crainte des feux et de l'esclauage les pensa diuiser, mais *incidit illis consilium bonum :* ils s'vnirent tous ensemble, et prirent vn bon conseil. Si bien que

Le 20. de Mars, ils abandonnerent leur maison, comme nous auons dit au Chapitre second, et sortirent de ce pauure et miserable païs, secoüant la poussiere de leurs pieds, et disant auec les Anges : *Curauimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus eam.*

Le 25. le Pere Ondesonk, s'estant transporté des Bourgades Iroquoises en la Nouuelle Hollande, m'écriuit vne Lettre, qui m'a esté apportée de Dieppe, et renduë à Paris, au mois de Nouembre de cette année 1658. I'en ay tiré ce qui suit. Nos François d'Onnontaghé ne sçauent bonnement si nous auons la paix ou la guerre : car la derniere bande de nos meilleurs Chrestiens Hurons, qui montoient volontairement auec eux, pour s'aller habituer au païs des Onnontagheronnons, où ils esperoient du secours pour leur Christianisme, furent tous massacrez cruellement au milieu du chemin par les Barbares conducteurs, et ce, à la face de leurs freres les François, qui ne s'attendoient pas peut-estre à meilleur marché.

Pour moy, on me croit mort à Kebec. Les probabilitez qu'ils en ont ne sont pas petites. Depuis mon arriuée à Agniegué, il y a tantost cinq mois, il s'est fait à Montreal vn massacre de trois de leurs principaux habitans ; les cheuelures de deux furent enleuez, et la teste du troisiéme. On a veu à Kebec et aux Trois-Riuieres, des bandes des guerriers Iroquois qui marchoient, disoient-ils, contre l'Algonquin. Dans ce doute, Monsieur Dailleboust iugea qu'il estoit du mieux d'en mettre vn bon nombre aux fers, qui y sont encore depuis cinq ou six mois.

Cette detention m'a pensé causer la mort, et me voicy auiourd'huy auec les Hollandois, à la veille de me ietter dans vne barque, qu'ils équippent pour Kebec. De fait, on me donne auis de tout plein d'endroits, que l'Agnieronnon ne m'a veu qu'à regret dans son païs, où i'assistois nos Hurons Chrestiens, depuis l'emprisonnement de ses gens.

Au reste, nos pauures Algonquins et d'en-haut et d'en-bas, courent auiourd'huy risque d'estre tous détruits, si Dieu n'y met la main : car l'Iroquois iouë de son reste. Il a quitté son païs pour l'aller exterminer : vne partie est en campagne depuis deux mois, et ne doit estre de retour qu'à l'Automne prochain. Son dessein est d'enleuer la grande Bourgade des Hurons et des Algonquins, où le defunt P. Garreau montoit pour y faire vne belle Mission. L'autre bande partit dés mon arriuée en leur païs, à dessein d'aller renuerser tout ce qu'elle rencontrera soit au Sagné, soit à Tadoussac.

Est-il possible qu'vne petite poignée de mutins, mette si long-temps une bariere fatale à la propagation du Saint Euangile, et qu'ils sappent la subsistance de Canadas ? I'espère que Dieu et nos SS. Anges y mettront la main. V. R. voit assez, *quid facto demum sit opus, sed opus est, mi Pater, festinato.*

Totus in Domino Iesu,

SIMON LE MOINE.

De la Nouuelle-Hollande,
le 25. Mars 1658.

On voit bien en effet ce qu'il faudroit, faire, mais ceux qui ont la bonne volonté, n'ont pas tousiours la puissance, et ceux qui ont le pouuoir, n'ont pas tousiours le vouloir. C'est en Dieu qu'il faut établir nostre esperance. Rentrons au chemin que nous auons quitté.

Le 3. d'Auril, nos Peres et nos François, aprés mille dangers, arriuerent enfin à Montreal, où les glaces s'ouurirent pour leur donner passage. Ils furent contraints d'y seiourner enuiron quatorze iours, à cause que le bas de la riuiere n'estoit pas encore libre. Comme le païs des Iroquois est plus au Sud que celuy des Algonquins, ils auoient trouué les lacs et les riuieres bien moins glacées. Montreal les receut auec vne grande charité.

Le 17. d'Auril, ils parurent aux Trois-Riuieres. On les regardoit comme des Gens échappez du feu, et de l'eau, et des glaces. Ils furent aussi obligez d'y faire quelque petit seiour, pour les mêmes difficultez du passage, la Riuiere se débouchant plus tard aux endroits qui sont plus au Nord.

Le 23. du mesme mois d'Auril, ils mirent pied à terre à Kebec, où ie m'asseure que chacun raconta plus d'vne fois ses auentures. Laissons-les entretenir leurs amis, et reprenons nostre Iournal.

Nous auons veu ci-dessus, au 12. de Feurier de cette année 1658. comme les Ambassadeurs d'Aniegué promirent qu'on verroit au Printemps Ondesonk. En effet, il aborda à Montreal sur la fin du mois de May. Les Agnieronnons, qui le conduisoient, aiant asseuré Monsieur de Maisonneufue que ses compatriotes n'auoient point rompu la paix auec les François, il relascha à leur priere et à celle du Pere, deux Agnieronnons qu'il auoit arrestez depuis peu. Passant aux Trois-Riuieres, le Gouuerneur de la place les fit embarquer dans vne chalouppe, auec cinq Agnieronnons, qu'ils amenoient à Kebec à Monsieur Dailleboust.

Aussi-tost on conuoqua vne assemblée de François et de Sauuages nos Alliez, pour entendre ces nouueaux Messagers ou Ambassadeurs. Ceux qui s'y trouuerent s'estant glissez en bon nombre de la Salle du Chasteau ou du Fort dans vne galerie qui regarde sur le grand Fleuue, cette galerie estant bien caduque, ne se trouua pas assez forte pour soutenir tant de monde, si bien qu'elle rompit, et tous les François et les Sauuages, les libres et les captifs, se trouuerent pesle mesle hors du Fort, sans auoir passé par la porte ; personne, Dieu mercy, ne fut notablement endommagé. Chacun estant rentré, les harangues et les presens se firent à l'ordinaire. Ie n'en ay point sceu le detail, les memoires ne sont pas venus iusques à moy. On m'a seulement dit, que la conclusion de ce Conseil fut, que ceux qui auoient amené le Pere le Moine, nommé par les Sauuages Ondesonk, s'en retourneroient en leur païs auec des presents et auec quelques prisonniers, pour inuiter les Anciens à venir voir Onontio, afin de conclure vne paix generalle et vniuerselle entre toutes les Nations ; qu'en attendant cela, on retiendroit tousiours vne partie des Agnieronnons, et qu'on les traiteroit bien. Ils partirent de Kebec au mois de Iuin ; ie ne sçay pas le iour precisément.

En ce mesme temps, le Pere le Moine, qui auoit demeuré à Montreal deuant que d'aller au païs des Agnieronnons, y remonta à la priere de deux bons et honnestes Ecclesiastiques qui y demeurent, et à l'instance des habitans, à ce qu'on m'a rapporté.

Dans le mesme mois de Iuin, vne bande

d'Onneïotchronnons, partis de leur païs deuant que nos Peres et nos François fussent sortis du Lac de Gannantaa, voisin d'Onnontaghé, prirent trois François aux Trois-Riuieres, qu'ils entraînerent auec eux en l'Isle de Montreal, où voulant surprendre quelques-vns de nos Gens, l'vn d'eux fut tué ; ce qui les irrita si fort, qu'ils bruslerent sur la place vn des trois François qu'ils tenoient captifs, emmenant les deux autres vers leur païs, où l'on dit qu'ils les ont fait mourir à petit feu.

Le 11. de Iuillet, arriua à Kebec Monsieur le Vicomte d'Argençon, enuoié par sa Maiesté et par Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle-France, pour gouuerner le païs. Aussi-tost que son nauire eut moüillé l'ancre, Monsieur Dailleboust, qui tenoit sa place en attendant sa venuë, l'alla saluër dans son abord, pendant que les habitans de Kebec estoient en armes sur le quay. Monsieur Dailleboust estant sorty, se met à la teste des habitans, et Monsieur le Gouuerneur, aprés auoir enuoié son Secretaire pour faire ses complimens, mit pied à terre auec ses gens. Ils montent tous en bel ordre au Chasteau. On luy presente les clefs à la porte. Le canon ioüant de tous costez, et dans le Fort, et sur les nauires, faisoit rouler son tonnerre sur les eaux et dans les grandes forests du païs. Aiant pris possession du Fort, il rend visite à nostre Seigneur en l'Eglise de la Paroisse, puis en nostre Chapelle, et en suite il se transporte à l'Hospital, et de là aux Vrsulines. Voilà vne belle iournée, voions la suiuante.

Le lendemain, qui estoit le 12. du mesme mois de Iuillet, comme il lauoit ses mains pour se mettre en table, on crie aux armes, on dit que les Iroquois tuënt quelques personnes en vn lieu si peu éloigné, qu'on entendoit les voix des attaquans et des attaqués des maisons voisines. Monsieur le Gouuerneur quitte la compagnie et le disner, leue en vn moment 220. hommes, sans compter les Hurons et les Algonquins qui se mirent de la partie. Il donne la chasse à ces coureurs, qui, pour se sauuer, abandonnerent deux enfans Algonquins qu'ils emmenoient, aprés auoir laissé pour mortes trois pauures femmes Algonquines, dont l'vne fut veritablement tuée sur la place, l'autre mourut quelque temps aprés de ses blesseures, et la troisiéme en est reschappée.

Le 13. Monsieur le Gouuerneur partit à la pointe du iour, auec 250 hommes ; mais aprés six heures de marche, ils ne trouuerent que la piste des Iroquois, qui s'estoient retirez ; si bien que Monsieur le Gouuerneur fut contraint de ramener ses gens, auec resolution de marcher en bon ordre, à toutes les nouuelles certaines qu'il aura des ennemis.

Le 28. Monsieur le Gouuerneur fit l'honneur à nos Peres, de visiter leur College, qui, à la verité, n'est pas si peuplé que celuy de Paris. Aussi Rome n'estoit pas si grande ny si triomphante sous Romulus, que sous Iules Cesar. Mais enfin, pour petit qu'il soit, les écoliers ne laisserent pas de le receuoir en trois langues : ce qui luy agrea fort, comme aussi vne grande troupe de Francois et de Sauuages, qui se trouuerent en ce rencontre.

Le 1. du mois d'Aoust, les Sauuages allerent saluër Monsieur le Gouuerneur, et luy firent leurs presens, pour marque de leur ioie et de l'esperance qu'ils ont d'estre deliurez, par son moien, des maux que leur font leurs ennemis. Monsieur le Vicomte leur fit compliment, et leur donna en suite vn festin à la mode du païs.

Quelque temps aprés, sur l'aduis qu'il receut, que deux Iroquois étoient venus aux Trois-Riuieres faire quelque proposition au Sieur de la Poterie, et croiant, auec suiet, que c'étoient des auant-coureurs de quelque armée, qui venoient épier l'estat, la garde et la contenance des habitans de ce lieu, il partit auec 150. François et 100. Sauuages, monta iusques aux Trois-Riuieres ; mais voiant qu'il ne paroissoit rien, aprés auoir étably Gouuerneur particulier de cette place M. de la Poterie, il donne iusques aux Isles du Lac de S. Pierre, fait quelque seiour dans l'ancienne place du Fort de Richelieu, et le vent ne luy permettant pas de monter

la riuiere pour aller iusques à Montreal, il retourne à Kebec auec toute sa milice.

Le 14. du mesme mois, vne vingtaine d'Agnieronnons estant vis-à-vis du Fort des Trois-Riuieres, à l'autre bord du grand Fleuve, sçachant bien que Monsieur le Gouuerneur y estoit arriué, descendirent la nuit vers Kebec, et aprés auoir rodé à la sourdine à l'entour de nos habitations, pour prendre quelque pauure Huron ou quelque Algonquin, se iettereut sur deux François au Cap-Rouge · l'vn estoit fils d'vn habitant nommé Haiot, et l'autre estoit seruiteur de Monsieur Bourdon. Ils les pillerent et les dépoüillerent sans leur faire autre mal, pource qu'ils se sauuerent de leurs mains par adresse.

Sur la fin d'Aoust, ces vingt chasseurs d'hommes et de bestes remonterent en secret aux Trois-Riuieres. Vn François en aiant apperceu quelques-vns, qui cherchoient leur proie à pas de larrons, coucha l'vn d'eux en ioué ; mais vn ieune Iroquois le preuint, et luy tira vn coup de fusil dans le bras ; comme il n'estoit pas loin du bourg, il se sauua. Ces Barbares ne croiant pas qu'il fust blessé, se diuiserent en deux bandes : dix se cacherent dans l'épaisseur des bois, et les dix autres furent si temeraires, que de se venir presenter aux François, disant qu'ils venoient à la semonce d'Onontio, pour traiter d'vne bonne paix generale.

Nous venons de remarquer cy-dessus, au mois de Iuin, que les Ambassadeurs Agnieronnons, qui nous auoient rendu le Pere Ondesonk, auoient eu ordre de retourner en leur païs, et de dire à leurs Anciens, qu'on ne relascheroit leurs prisonniers, qu'ils ne vinssent eux-mesmes pour traiter d'vne paix generale entre toutes les Nations. Or, soit que ces Ambassadeurs eussent rencontré en chemin ces vingt chasseurs ou guerriers, ou que veritablement ils eussent fait leur rapport au païs, et que là-dessus ces vingt hommes se soient mis en chemin pour venir traiter auec les François, il est certain qu'ils firent tous leurs efforts pour prendre à la dérobée tous les Hurons et tous les Algonquins, et peut-estre tous les François qu'ils auroient pu attraper. Et comme ils se voioient en trop grand nombre, pour faire croire qu'ils venoient comme des Ambassadeurs, ils se diuiserent, et ne parurent que dix. Mais ils tomberent dans la fosse qu'ils preparoient aux autres ; ils nous vouloient tromper, et ils furent trompez eux-mesmes : car celuy qui commandoit aux Trois-Riuieres les fit prendre par adresse, et en enuoia sept à Monsieur le Gouuerneur à Kebec.

Ces pauures miserables penserent estre massacrez à leur abord par les Algonquins, mesme entre les mains des François, quoy qu'ils fussent plus de cinquante hommes bien armez, pour les conduire depuis le bord de la riuiere iusques à vne tour qui n'en est pas bien éloignée. Monsieur le Gouuerneur n'aiant pas encore découuert sa pensée aux Algonquins, ils creurent qu'il vouloit deliurer ces prisonniers. C'est ce qui les fit entrer en furie contre eux, se souuenant des perfidies, des trahisons et des meurtres commis sur leurs pauures compatriotes. Ie croy qu'ils sont maintenant bien contens du procédé de Monsieur le Gouuerneur, voiant qu'il prend à cœur les interests de la Foy, de la Religion, et des Sauuages Chrestiens, et de tous nos Alliez.

Au reste, le Capitaine de cette bande d'Agnieronnons se nomme en sa langue Atogoüaekoüan, et en Algonquin, Michtaemikoüan, c'est-à-dire, la grande cuillier. Si c'est celuy qui parut à Kebec, l'an 1645. pour traiter de paix auec Monsieur le Cheualier de Montmagny, c'est vn grand homme bien fait, hardy, vaillant, fourbe, eloquent, railleur : ce sont les belles qualitez qu'on remarqua en luy dés ce temps-là. Voilà en quel estat estoit le païs le 6. de Sept. de cette année 1658. que le premier vaisseau leua l'ancre, pour retourner en France.

CHAPITRE V.

Diuers chemins du Canada à la mer du Nord.

Les noms de plusieurs Nations nouuellement découuertes.

Propter verba labiorum tuorum ego custodiui vias duras. S. Paul se pouuoit bien approprier ce passage : car en verité les paroles de Iesus-Christ l'ont ietté dans des chemins bien rudes et bien fascheux. Aussi-tost qu'il a commencé de prescher l'Euangile, d'établir l'Eglise, de procurer le salut des hommes, il n'a trouué par tout que des croix, dans la Iudée, dans la Grece, dans l'Italie ; il n'a trouué que des calomnies, des persecutions, des perils et des dangers sur mer et sur terre, des Iuifs et des Gentils : *periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in ciuitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus.* Voilà comme les Apostres ont presché la Foy en l'Asie et en l'Europe, et comme il la faut prescher en l'Amerique.

Nos Peres ont tasché de suiure ces traces, selon leur petite portée. Ils meurent sur la mer, on les tuë sur la terre, on les brusle, on les mange, on les calomnie, on les persecute par tout. *Quasi morientes, et ecce viuimus.* Comme des gens qu'on fait mourir tous les iours, et qui sont encore viuans. On leur ferme la porte d'vn costé, ils entrent par vne autre. Ils se iettent dans le fleuue du Sagné, le surmontent malgré sa rapidité ; ils penetrent dans les tenebres des plus épaisses forests, vont par tout chercher de pauures peuples abandonnez : les ennemis tuënt les oüailles et les pasteurs. Ils suiuent les peuples nommez les Poissons blancs, dans leur païs : on les met à mort. Ils montent au païs des Outaoüak : on les massacre. Ils vont aux Nipisiriniens et aux Hurons, et à la Nation Neutre : on les prend en chemin, on les brusle. On les bannit des Hurons, des Nipisiriniens, et des autres peuples circonuoisins ; ils se iettent dans le païs des Iroquois, ils publient les grandeurs de Dieu, ils preschent Iesus-Christ : on conspire contre eux et contre les François, Où iront-ils ? que feront-ils ? La porte est quasi partout fermée à l'Euangile. Tout n'est pas encore perdu : la Mission de Tadoussac, des Porcs-épics, des Poissons blancs, et des peuples qui les fréquentent, la Mission des Abnaquiois, des Hurons, et des Algonquins qui sont restez, subsiste encore ; et s'il plaist à Dieu de ietter ses yeux sur les Nations nouuellement découuertes, dont vn Pere, grand Missionnaire, m'a enuoié les noms, la moisson sera plus grande, et la Mission plus sainte que iamais. Mais écoutons-le parler.

Ie vous enuoie, dit-il, quelques memoires que i'ay tirez, partie de deux François qui ont penetré bien-auant dans le païs, partie de plusieurs Sauuages, qui sont témoins oculaires des choses que ie vay dire, lesquelles pourront seruir pour dresser vne Carte generale de ces contrées. Vous verrez dans le craion que i'enuoie, où i'ay posé Tadoussac, les Trois-Riuieres, le Lac des Nipisiriniens et le Grand-Sault : et si ie ne les ay pas bien placez, vous corrigerez, s'il vous plaist, mon griffonnage, dans lequel vous verrez aussi les nouueaux chemins pour aller à la Mer du Nord par Tadoussac, par les Trois-Riuieres, et par les Nipisiriniens, auec la distance des lieux, selon les iournées que les Sauuages ont faites, que ie mets à quinze lieuës par iour, en descendant, à cause de la rapidité des eaux, et à sept ou huit lieuës en montant. I'ay tracé ces chemins suiuant le Rhun de vent que les Sauuages ont marqué eux-mesmes, tousiours entre le Nord-Ouest et l'Ouest, ou l'Ouest quart de Sur-Ouest, fort peu droit au Nord.

Vous verrez de plus les noms des principales Nations, que i'ay marquées dans la Topographie que ie vous enuoie, les designant par vne seule cabane. Toutes ces Nations sont fixes et bien peuplées, et parlent toutes ou franc Al-

gonquin, ou franc Montagnais, ou franc Abnaquiois ; quelques-vns font vn mélange de ces trois langues, qui ont beaucoup de rapport entre elles : si bien, que toutes ces Missions se peuuent appeller les Missions Algonquines, pource que celuy qui sçaura la langue Algonquine, les entendra bien-tost, et facilement. Dieu m'a donné vne passable connoissance de ces trois langues. Disons deux mots de ces chemins et de ces Nations.

Chemins à la mer du Nord.

Le premier chemin à la mer du Nord, partant de Tadoussac, tire quasi au Nord. En voicy la route : il faut monter par le fleuue du Sagné, qui se dégorge dans le grand fleuue de S. Laurens à Tadoussac, et voguer iusques au lac nommé Piouakouami, distant de Tadoussac, en droite ligne, enuiron quarante lieuës. Les Sauuages emploient cinq iournées à monter par ce chemin, à cause des courans et des saults qu'ils rencontrent ; et ils ne sont que deux grandes iournées à descendre, fauorisez par la rapidité des eaux.

Du lac Piouakouami il faut aller à vn autre lac nommé Outakouami, distant du premier, au dire des Sauuages, comme de Kebec à Montreal, c'est-a-dire soixante lïeuës, qu'ils font en dix iours en montant, et en cinq iours en descendant.

Du lac Outakouami iusques à la mer, ie coniecture, à les oüir parler, qu'il y a enuiron soixante lieuës. Ils font ce chemin en cinq iours, en descendant vn peu par vne grande Baie, ou ance, qui est vis-à-vis de ce lac, sous la ligne du Nord.

A costé gauche du lac Outakouami, tirant à l'Ouest, vne riuiere venant des terres, ou des forests, dont ce païs est tout couuert, se vient décharger dans ce lac. Les Sauuages disent, qu'en montant par cette riuiere, on rencontre le fleuue Metaberoutin, que nous appellons les Trois-Riuieres, enuiron trois iournées plus auant qu'vn lac qu'ils nomment Ouapichiouanon; et de là on va trouuer la Baie des peuples nommez les Kilistinons, qui sont sur la mer du Nord.

Le second chemin pour aller à cette mer, est par les Trois-Riuieres, tirant au Nord-Ouest. On va des Trois-Riuieres au lac appellé Ouapichiouanon, éloigné d'enuiron cent-cinquante lieuës de l'emboucheure des Trois-Riuieres, dans le fleuue S. Laurens. Les Sauuages, en descendant, font ce chemin en sept iours.

De ce lac on va droit à la riuiere des Ouakouingouechiouek. Les Sauuages ont fait ce chemin, au Printemps passé, en trois iours. Il est bien neantmoins de quarante lieuës ; mais comme il va vn petit en descendant, on auance dauantage, comme aussi le retardement est plus grand quand on y monte.

De la riuiere des Oukouingouechiouek, ie compte enuiron soixante ou soixante-et-dix lieuës, iusques en la Baie des Kilistinons, nommez Nisibourounik, et cela se fait en quatre iours. Vn Sauuage Kilistinon est venu en traite, ou en marchandise, à la susdite riviere des Oukouingouechiouek ; il a passé l'Hyuer auec ces peuples, ausquels il a donné parole de retourner au Printemps auec bon nombre de ses gens : c'est luy qui asseure qu'il n'y a que pour quatre iours de chemin.

Troisiéme chemin. Les Nipisiriniens sortant de leur lac nommé Nipisin, d'où ils ont tiré leur nom de Nipisiriniens, trouvent la mer du Nord aprés quinze iours de chemin ; c'est-à-dire, que leur lac en est peut-estre éloigné de cent-cinquante lieuës.

Quatriéme chemin. Les Achirigouans, qui habitent sur vne riuiere qui se va ietter dans la Mer douce des Hurons, vont en peu de iournées trafiquer auec les Kilistinons Ataouabouskatouk, qui sont sur la mer. Nous verrons plus bas, qu'il y a de plusieurs sortes de Kilistinons.

Cinquiéme chemin. Les Algonquins superieurs trouuent la mer en sept iournées de chemin, se rendant en trois iours au lac nommé Alimibeg, et de là ils descendent dans quatre autres iour-

nées, dans la Baie des Kilistinons, qui borde la mer.

Voicy encore vn nouueau chemin du païs des Hurons aux Trois-Riuieres, sortant du lac nommé Temagami, c'est-à-dire eau profonde, que ie croy estre la Mer douce des Hurons, et la source du grand fleuue S. Laurens ; aiant fait quelque chemin sur ce grand fleuue, on trauerse enuiron quinze lieuës, par des petits ruisseaux, iusques au lac nommé Ouassisanik, d'où sort vn fleuue qui conduit aux Trois-Riuieres. C'est par ce chemin que vingt-cinq canots Nipisiriniens arriuerent, il y a enuiron deux ans, chargez d'hommes, de femmes et d'enfants, et de pelleteries. Ils nous dirent qu'ils auoient trouué par tout de l'orignac, ou des castors, ou des poissons, dont ils faisoient leur nourriture. Ils nous asseuroient qu'il seroit facile à nos François, partant des Trois-Riuieres, de se rendre dans vn mois à la Mer Douce des Hurons. Voilà des routes plus difficiles à tenir, que le grand chemin de Paris à Orléans.

Marquons maintenant les noms des Nations nouuellement découuertes.

Noms de plusieurs Nations découuertes depuis peu.

Le Pere Gabriel Dreuillettes, de qui nous auons tiré la plus grande partie de ce qui est contenu dans ce Chapitre, a fait porter le nom de Saint-Michel au premier Bourg dont il fait mention. Ceux qui l'habitent, se nomment en Algonquin les Oupouteouatamik. On compte dans ce Bourg enuiron sept cents hommes, c'est-à-dire trois mille ames, d'autant que, pour vn homme, il se trouue pour le moins trois ou quatre autres personnes, sçauoir est, les femmes et les enfans. Ils ont pour voisins les Kiskacoueiak et les Negaouichiriniouek. On trouue en ce Bourg enuiron cent hommes de la Nation du Petun, qui s'y sont retirez, fuiant la cruauté des Iroquois.

La seconde Nation est des Noukek, des Ouinipegouek, et des Malouminek. Ces peuples sont fort peu éloignez du Bourg de Saint-Michel, ou des Oupouteouatamik. Ils recueillent, sans semer, vn certain seigle qui vient naturellement dans leurs prairies, qu'on tient estre meilleur que le bled d'Inde. C'est icy où enuiron deux cents Algonquins, qui demeuroient sur les riues du grand Lac ou de la Mer Douce des Hurons, du costé du Nord, se sont refugiez.

La troisiéme Nation est éloiguée d'enuiron trois iournées par eau, du Bourg S. Michel, tirant dans les terres. Elle est composée des Makoutensak et des Outitchakouk. Les deux François qui ont voiagé en ces contrées-là, disent que ces peuples sont de tres-douce humeur.

La quatriéme Nation a vn Bourg de mille hommes, éloigné de trois iournées du Bourg de S. Michel ; ce sont quatre ou cinq mille ames.

La cinquiéme Nation, qui se nomme des Aliniouek, est plus nombreuse : on y compte bien 20,000. hommes, et soixante Bourgs ; ce sont enuiron cent mille ames. Elle est à sept iournées de S. Michel, vers l'Ouest.

La sixiéme Nation, dont les peuples s'appellent les Oumamik, est distante de soixante lieuës, ou enuiron, de S. Michel. Elle a bien huit mille hommes ; ce sont plus de vingt-quatre mille ames.

La septiéme, qu'on nomme les Poualak, c'est-à-dire les Guerriers, contient trente Bourgades, qui sont à l'Ouest quart de Nord-Ouest, de S. Michel.

La huitiéme est au Nord-Ouest, à dix iournées de S. Michel. Elle a bien 40. Bourgades, habitées par les Nadouechiouek et par les Mantouek.

La neufuiéme, au-delà des Nadouechiouek, à trente-cinq lieuës ou enuiron du lac Alimibeg, se nomme la Nation des Assinipoualak, c'est-à-dire les Guerriers de pierre.

La dixiéme Nation est des Kilistinons, qui composent quatre Nations ou quatre peuples. Les premiers se nomment les Kilistinons Alimibegouek ; les seconds, les Kilistinons de la Baie Ataouabouscatouek ; les troisiémes, les Kilistinons des Nipisiriniens, pource que les Nipi-

siriniens ont découuert leur païs, où ils vont en traite, c'est-à-dire en marchandise. Ils ne sont qu'enuiron six cents hommes, c'est-à-dire deux mille cinq cents ames, qui ne sont pas beaucoup sedentaires. Leur naturel est fort accostable.

Les quatriémes se nomment Kilistinons Nisibourounik.

La quatorziéme Nation a trente Bourgades, habitées par les Atsistagherronnons. Ils sont au Sud-Ouest quart de Sud, à six ou sept iournées de S. Michel. Les Onnontagheronnons leur ont declaré la guerre depuis peu.

Le Pere adioûte qu'il a appris d'vn Capitaine Nipisirinien, qu'en vn seul endroit il auoit veu deux mille Algonquins cultiuans la terre, et que les autres Bourgades de la mesme contrée estoient encore plus peuplées. Le mesme Capitaine asseuroit que, du costé du Sud et du Sud-Est, il y auoit plus de trente Nations, toutes sedentaires, toutes parlans la langue Abnaquioise, et toutes plus peuplées que n'estoient iadis les Hurons, dont le nombre montoit à trente ou trente-cinq mille ames, en dix-sept lieuës de païs.

Ie ne parle point, dit le Pere, des Nations connuës de longue main. En effet, il ne dit mot des Kichesipiirini-ouek, des Kinonchepiirinik, des Ounountchatarounongak, des Mataouchkairinik, des Ouaouechkairiniouek, des Amikouek, des Atchougek, des Ouasaouanik, des Ouraouakmikoug, des Oukiskimanitouk, des Maskasinik, des Nikikouek, des Michesaking, des Pagouitik, ce sont les peuples du grand Sault, des Kichkankoueiak. Toutes ces Nations, dont plusieurs ont esté mal-traitées des Iroquois, se seruent de la langue Algonquine.

Voilà vn beau champ de bataille pour ceux qui voudront entrer en lice, et combattre pour Iesus-Christ. Ie sçay bien que ces peuples ne sont pas attraians comme ceux qui ont des Empires et des Republiques, des Princes et des Rois, comme ceux qui sont couuerts de soie et de brocatelle, qui sont courtois et bien polis ; mais il me semble que Iesus-Christ n'a pas beaucoup presché à ces Gens-là, et que la foy, la vertu, la sainteté, n'habitent pas si familierement dans les Palais, que dans des maisons de chaume et de paille, et en vn mot, dans des cabanes.

Ie sçay bien que la porte est maintenant fermée à quantité de Nations, que les armes Iroquoises troublent toutes les nouuelles Eglises des Sauuages, que la guerre cause vne si grande confusion par tout, qu'on ne se connoist quasi plus ; mais ie sçay bien aussi, que dans le premier âge de l'Eglise, on iugeoit quelquefois le Christianisme abattu, et puis quelque temps aprés, il se releuoit et paroissoit plus florissant que iamais. *Fructum referent in patientiâ.* On se haste de ramasser promptement les iauelles et les gerbes d'vn bled desia couppé ; mais la moisson Euangelique se fait *in patientiâ*, auec patience, et dans les souffrances.

Pour donner courage aux enfans d'Israël, d'entrer dans la terre qui leur auoit esté promise, on leur fit voir des fruits de cette terre. Lisez les Relations precedentes, et vous trouuerez que les Sauuages sont capables de Dieu, aussi bien que les autres peuples plus policez. Le don d'oraison, l'amour des souffrances, la charité du prochain, se trouuent dans quelques-vns eminemment : *ex vngue leonem*, de l'échantillon on connoist toute la piece.

I'ay appris tout nouuellement d'vne personne venuë de Canadas, au mois d'Octobre, qu'vn Pere de nostre Compagnie demandant à vne femme Huronne, si elle n'auoit pas esté touchée d'vne grande douleur, apprenant les horribles tourmens que les Iroquois auoient fait souffrir à son mary : Non, dit-elle, ie n'en ay receu aucune tristesse. Le Pere tout surpris, luy en demande la raison : I'ay reconnu, fit-elle, que Dieu auoit accordé à mon mary ce qu'il luy demandoit depuis six mois : car tout l'Hyuer il ne faisoit quasi aucune priere, qu'il n'aioûtast ces paroles : Tu es le maistre de la vie ; si tu veux que les Iroquois nous attaquent, ne permets pas que ie sois assommé d'vn coup

de hache ; mais fay-moy prendre, fay-moy lier et garrotter, fay-moy traisner en leur païs, afin que ie sois bruslé et grillé tout vif. Ie souffriray toutes leurs cruautez tres-volontiers, pour les pechez que i'ay commis deuant et aprés mon Baptesme. I'ay tant de regret de t'auoir fasché, toy qui es si bon, que ie prendray plaisir d'endurer tous ces tourmens. Voilà la priere de mon mary. Dieu luy a accordé ce qu'il demandoit, pour le rendre plus heureux au Ciel. Pourquoy en serois-ie triste ? On m'a rapporté, adioutoit cette femme, que pendant le chemin, qui dura bien vn mois, il chantoit des prieres, il encourageoit ceux qui estoient pris auec luy, leur parlant du Ciel, comme s'il eust desia veu la porte ouuerte pour y entrer. Lors qu'on le brusloit, iamais il ne s'étonna, sa veuë estoit le plus souuent au Ciel. Il fit paroistre tant de ioie, que les ennemis mesmes disoient que la foy donnoit du courage, et ostoit la crainte et la douleur des tourmens. On offrit beaucoup de presens pour luy sauuer la vie ; mais iamais les Iroquois ne les voulurent accepter. Qui souffre saintement, porte à Dieu les presens en sa main.

On a découuert des Sauuages Chrestiens porter, la nuit, du bois à la porte de quelques pauures gens qui n'en pouuoient faire, cherchant les tenebres pour cacher leur charité. D'autres, aiant commis quelque offense, aprés auoir demandé pardon à Dieu, et ne se pouuant confesser, d'autant qu'ils estoient à la chasse dans leurs grands bois, attachoient aux branches des arbres quelques brins de porcelaine, ou quelque autre chose qu'ils aimoient, comme vne marque de leurs regrets et de la satisfaction qu'ils faisoient de leur pechez, donnant ces petits presens, pour l'amour de nostre Seigneur, aux pauures qui passeroient par-là.

On demanda vn iour à vn Sauuage, qui estoit souuent et long-temps à genoux pendant la nuit, s'il prioit beaucoup le bon Dieu. Non, dit-il, pource que ie ne sçay pas ce qu'il luy faut dire. Ie fay les prieres qu'on m'a apprises, tous les soirs et tous les matins ; mais cela est bien-tost fait. Le reste du temps, ie pense à luy, et ie luy dis : Si ie sçauois ce qu'il te faut dire, ie te le dirois. Tu sais bien que ie t'aime ; mais ie ne sçay pas comme il te faut parler. En quelque endroit que i'aille, i'ay tousiours cette pensée, que ie l'aime, que ie luy voudrois bien parler, mais que ie ne sçay pas ce qu'il luy faut dire. Voilà vne oraison bien simple et bien pure, qui tient peu de l'entendement, mais beaucoup du cœur. Les arbres qui portent ces fruits, ne sont pas tous morts.

CHAPITRE VI.

De la mort d'vne ieune Huronne, Religieuse Hospitaliere.

Les petits poussins craignent le milan, les petits agneaux fuient le loup, et les petits Sauuages abhorrent la contrainte. Tout cela prouient d'vn mesme principe, c'est-à-dire de la nature. Les Sauuages passent quasi toute leur vie, ou à la chasse, ou dans des courses, et dans des voiages, menant fort souuent auec eux leurs femmes et leurs enfants ; si bien, qu'estant conceus dans cette passion, fortifiée par vne longue habitude, il est quasi aussi naturel à leurs enfans d'aimer la liberté, qu'aux petits canards d'aimer les ruisseaux et les riuieres. Les Religieuses Hospitalieres et les Vrsulines de Kebec auouënt que les petites filles Sauuages ont de l'esprit, que plusieurs ont vn bon naturel, qu'on les gagne aisément auec la douceur ; mais elles fuïent grandement la contrainte. On a veu de petites seminaristes, éleuées dans le Monastere des Vrsulines, non seulement pieuses et deuotes, mais si bien instruites, qu'elles estoient capables d'enseigner à lire et à écrire à leurs compagnes ; on les voioit faire le petit ménage de la maison auec adresse ; enfin, ces pauures enfans se

voiant aimées, et goustant mesme la pieté, demandoient et pressoient qu'on les fist Religieuses ; mais enfin, comme on les retenoit long-temps pour éprouuer leur vocation, et pour les accoustumer à vne vie sedentaire, et renfermer dans vn cloistre, l'âge leur faisant ressentir les inclinations qu'elles ont d'aller et de venir, elles disoient franchement à leurs maistresses, qu'elles n'auoient pas assez d'esprit pour estre tousiours en place, témoignant la peine et les regrets qu'elles auoient de les quitter. Le temps changera petit à petit cette humeur, et la grace ne laissera pas d'en gagner quelques-vnes à la Religion, comme celle dont la Mere superieure de l'Hostel-Dieu de Kebec va parler dans ce Chapitre, qui est entre mes mains.

Le suiet, dit-elle, de la presente est également plein de ioie et de tristesse, puisque nous acquerons vne aduocate au seiour de la gloire, en perdant encore cette année vn tresor que nous possedions comme propre. Par la mort de nostre chere sœur Geneuiefue Agnes de tous les Saints, vous diriez que Nostre Seigneur se plaist tellement au choix que nous faisons des filles du païs pour son seruice, qu'il en a voulu aussi-tost tirer à soy les premices, nous les rauissant pour le Ciel. En effet, le 15. du mois de Mars 1657. nostre petite Communauté donna la premiere fille Religieuse, natiue du païs, et le 3. de Nouembre de la mesme année, la premiere fille Sauuage qui aie iamais embrassé la vie Religieuse. Ceux qui connoissent l'humeur des Sauuages, auront peine à se persuader qu'vne ieune fille de leur Nation ait voulu se captiuer aux exercices de la Religion, et à garder la closture ; mais la grace qui fait trouuer de la douceur, et de la facilité dans les choses les plus repugnantes à la nature, a trouué tant d'entrée dans le cœur de cette chere fille, que nous auons toutes admiré les aimables conduites de Dieu sur elle.

Elle nous fut donnée le mois de May 1650. âgée de huit à neuf ans. Elle estoit fille d'vn des principaux Capitaines Hurons. Son pere et sa mere estoient excellens Chrestiens. Si-tost qu'elle fut auec nous, elle s'appliqua fortement à apprendre la langue Françoise, et y reüssit si bien, qu'en moins d'vn an elle la sceut parfaitement. Elle apprit promptement à lire et écrire, en sorte qu'elle surpassoit toutes ses compagnes, mesme les Françoises. Nous auons souuent admiré qu'vne fille Sauuage, nourrie et éleuée dans les bois, pûst si-tost comprendre ce qu'on luy enseignoit. Aussi son esprit n'auoit-il rien de sauuage, et son naturel estoit excellent. Elle ne sçauoit de quelle couleur étoit le vice ; et s'il luy arriuoit de faire quelque petite faute, elle ne cherchoit point d'excuse pour la couurir, mais elle s'en accusoit incontinent. Sa grande sincerité estoit vne marque de la bonté de son cœur. La Maistresse des pensionnaires les reprenant quelquefois en general, si elle croioit auoir failly, elle excusoit incontinent les autres, et prenoit tout le tort sur elle-mesme, ne pouuant souffrir qu'on accusast ses compagnes. Aussi l'aimoient-elles uniquement. Aprés qu'elle eut appris à lire et à écrire, on la mit à la cuisine, pour la tenir tousiours dans vn esprit de soumission. Elle s'y comporta auec tant de ferueur et d'humilité, que cela nous donnoit à toutes de l'étonnement. Iamais on ne l'a entenduë se plaindre, ny murmurer. Si deux ou trois personnes luy commandoient diuerses choses tout à la fois, elle ne s'en faschoit point, mais auec vne grande douceur elle faisoit, autant qu'elle pouuoit, tout ce qui luy estoit commandé. Il y auoit du plaisir à la voir quitter iusques à cinq et six fois vne chose, pour en faire vne autre qu'on luy commandoit de nouueau ; ce qu'elle faisoit auec autant de gaieté, que si on luy eust laissé faire tout ce qu'elle eust souhaité. Le grand desir d'estre Religieuse ne luy faisoit rien trouuer de difficile, quoy que nous l'éprouuassions par toutes sortes de moiens, sans que pendant sept années qu'elle a demeuré auec nous, nous aions pu remarquer aucun changement dans son esprit. Elle apprehendoit plus

que la mort, de retourner auec ses parens : en sorte qu'vn iour, plustost pour l'éprouuer que pour la punir d'aucune faute qu'elle eust faite, on la fit venir au refectoire deuant toute la Communauté, et l'aiant reprise assez seuerement, on luy donna le choix, ou de sortir du Couuent, ou de receuoir la discipline. Cette pauure innocente n'eut pas plus tost oüy le mot de sortir, que les grosses larmes luy coulerent des yeux ; et ioignant les mains, elle nous pria de ne la point mettre dehors, nous protestant qu'elle estoit preste de receuoir telle penitence qu'on voudroit. A mesme temps elle commença à se deshabiller ; mais on n'auoit garde de passer outre. C'est vne chose tres-peu vsitée parmy les Sauuages, de tancer leurs enfans, bien moins de les frapper ; ils ne sçauent ce que c'est de les contrarier en leur ieunesse : d'où on peut voir qu'il falloit vne grace bien grande en cette ame innocente, pour la resoudre à ce qu'elle apprehendoit tres-fort naturellement. Ses parens luy aiant donné souuent des attaques pour l'obliger à sortir, elle a tousiours esté ferme comme vn rocher. Tant de bonnes dispositions ont esté suiuies de beaucoup de graces, entre lesquelles celle d'estre receuë au Nouiciat ne luy estoit pas la moins considerable. Ce bonhenr luy arriua le iour de l'Annonciation de la tres-sainte Vierge, de l'année 1657. qu'elle commença à faire les fonctions de la Religion, auec autant d'exactitude qu'vne ancienne professe. Elle donnoit de l'admiration par son humilité, par sa sincérité, par sa douceur, et par sa deuotion, qu'elle portoit sur tout à la tres-immaculée Mere de Dieu, qu'elle aimoit auec vne tendresse nonpareille. Elle continuoit et alloit croissant dans cette vertu, et donnoit de grandes espérances pour le futur. Mais nostre Seigneur, qui a bien d'autres veuës que les hommes, qui est maistre absolu de toutes les creatures, en a disposé tout autrement : car au milieu, ou plustost au commencement de cette belle course, il l'a rauie à la terre pour la donner au Ciel, luy enuoiant vne maladie assez commune aux Sauuages, qui est vne espece de langueur iointe à vne fieure lente, qui la consommoit de telle sorte, qu'elle diminuoit à veuë d'œil, auec vne fluxion accompagnée d'vne grosse toux, qui luy gastoit toute la poitrine, en sorte que son poulmon se dessecha peu à peu.

Nonobstant toutes ces infirmitez, qui en auroient abattu beaucoup d'autres, elle monstra bien que la vertu est aussi forte, pour l'animer à la patience, qu'elle auoit paru paisible et tranquille dans sa plus parfaite santé : car elle ne laissoit pas de trauailler autant et plus que ses forces ne luy permettoient, se trouuant à toutes les obseruances du Chœur et de la Communauté ; et si aprés cela, elle auoit quelque temps de reste, elle l'emploioit à aller rendre des visites au S. Sacrement, ou bien à apprendre à chanter, à quoy elle reüssissoit bien, aiant vne fort belle voix. Elle s'exerçoit sur tout à dire des Leçons de Tenebres ; ce qu'elle faisoit auec vne deuotion, et vne attention rauissante, qui nous seruoit à toutes d'exemple. Le dernier Caresme, quoy qu'elle fust dés lors assez mal, elle ne laissa pas d'en chanter vne, chacun des trois iours de la Semaine-sainte ; et le mal augmentant petit à petit, il luy fallut ceder, et se ranger à l'Infirmerie, enuiron la feste de l'Assomption de la Sainte Vierge. Ce fut là qu'elle fit voir tant de douceur, de soumission et de vertu, que cela n'est pas croiable, ne donnant iamais aucun relasche à sa deuotion. La Mere qui auoit soin d'elle comme Infirmiere, et qui estoit nouuellement arriuée de France, me disoit souuent, qu'à moins que ie l'asseurasse qu'elle fust sauuage de Nation, elle ne le croiroit pas, veu qu'elle n'en voioit aucune marque en cette chere fille. Ie voy, disoit cette Mere, qu'elle fait tout ce que i'ay veu faire aux plus parfaites Religieuses de France, dans leurs maladies. En effet, dés le commencement de son mal, elle demanda vn Crucifix, qu'elle ne quitta iamais, et qui estoit son plus ordinaire entretien ; elle le caressoit sans cesse. Elle n'obmit iamais ses petites prieres, sur tout son Chapelet, quoy que son

oppression fust violente ; et quand on luy disoit, que cela la faisoit souffrir dauantage, incontinent sa soumission luy mettoit en bouche ces paroles : Ma Mere, ie feray tout ce qu'il vous plaira ; mais cela seul est ma consolation et mon diuertissement.

Le naturel Sauuage porte à la liberté, et à vouloir absolument ce qui luy plaist, ou fuïr ce qui luy déplaist. Elle auoit parfaitement dompté ces inclinations ; en sorte que si quelquefois elle s'estoit laissée emporter à quelque legere impatience, on la voioit, vn moment aprés, reuenir à elle, et demander pardon mille fois, auec vne humilité admirable. Son innocence estoit si grande, que luy demandant quelquefois, si elle vouloit se confesser, cette ame angelique répondoit : Helas ! mon Dieu, que diray-ie ? depuis ma derniere confession ie n'ay rien fait. Et à mesme temps elle fondoit en larmes, craignant que cela ne procedast de son aueuglement. Ah ! ie vous prie, disoit-elle, examinez-moy, car ie n'ay point d'esprit pour me connoistre. Ce sentiment d'elle-mesme estoit bien contraire aux pensées de ceux qui gouuernoient sa conscience. Ils asseurent qu'elle leur rendoit vn compte exact de tous les mouuemens de son cœur, auec beaucoup d'intelligence, et ils protestent tous qu'elle a probablement conserué la blancheur de son innocence baptismale. Iamais, quelque foiblesse qu'elle eust, elle ne put souffrir de communier dans son lit ; mais elle prioit qu'on la menast au Chœur. Elle ne perdit pas vne Communion, tant qu'elle se put traisner à l'Eglise. Des dispositions si rares dans vne fille Sauuage donnerent, pour ainsi parler, iusqu'au cœur de Dieu, qui voulut pour soy ce fruit meur ; de quoy son Infirmiere s'apperceuant, et la voiant d'ailleurs dans vn desir extréme de ioüir du bonheur d'estre reuestuë de nostre saint habit qu'elle demandoit sans cesse ellemesme, enfin on luy accorda cette grace, le iour de la feste de tous les Saints ; ce qui fut fait auec toutes les ceremonies que pût permettre sa maladie. Si iamais vous auez veu la ioie et le contentement dépeints sur vn visage, ce fut sur celuy de cet ange incarné : car, quoy qu'elle fust foible au possible, elle s'aidoit à se vestir, comme si elle eust esté saine. Elle fit toutes les demandes necessaires, auec vne presence d'esprit nonpareille. Si-tost qu'elle eut l'habit, on luy donna le saint Viatique, qu'elle receut auec une deuotion rauissante.

Depuis cet heureux iour, qu'elle se vit Religieuse Hospitaliere, et fille de nostre glorieux Pere S. Augustin, il ne se peut dire qu'elle estoit la iubilation de son cœur, et les remercimens qu'elle nous en rendoit à toutes. Si elle nageoit dans la ioie de cette faueur, nostre petite Communauté n'en ressentoit pas moins d'auoir donné son saint habit à la premiere fille Sauuage de ces contrées, qui ait iamais eu le bonheur d'entrer en Religion ; mais nous ne le possedasmes pas long-temps sur terre : car Dieu voulant cueillir ce premier fruit, qui estoit meur, il permit que son mal la iettast dans l'extremité. De quoy son Infirmiere, qui ne la quittoit ny iour, ny nuit, m'aiant donné auis, ie luy fis administrer aussi-tost le dernier Sacrement, qu'elle receut auec vne singuliere attention à Dieu, demandant, selon la coustume, pardon à toute la Communauté presente, auec des sentimens d'vne veritable fille de la misericorde, ne cessant de produire quantité d'excellens actes des plus hautes vertus, que de temps en temps on luy suggeroit. Elle fit retirer tout le monde, excepté la Superieure, laquelle luy demanda si elle seroit bien-aise de faire les vœux de la sainte profession : nostre chere malade luy dit sagement, que ce luy seroit vne grande grace, mais qu'elle na la meritoit pas, et qu'elle n'osoit la demander ; que si on la luy accordoit, sa ioie seroit accomplie. La Superieure iugeant qu'elle auoit encore du temps à viure, ne se hasta pas, laissant passer ce iour ; mais le lendemain, qui estoit un Samedy, la voiant sur les approches de sa fin, luy dit : Ma chere Sœur, desirez-vous proferer les vœux ? Alors nostre innocente agonizante, comme se

réueillant, dit auec empressement : Ah ! que i'ay de passion pour ce priuilege. Ce qui obligea la Mere de les luy faire prononcer, et au mesme instant elle tomba en l'agonie. Nostre Communauté aiant esté appellée, elle la voioit auec admiration former mille colloques amoureux à N. Seigneur, priant actuellement pour Madame la Duchesse d'Eguillon, nostre chere et illustre Fondatrice, et pour la conuersion de ceux de sa Nation. Enfin cette ame angelique quitta la terre dans ce saint Exercice, rendant son esprit à celuy qui ne l'auoit creé que pour luy. Elle estoit de fort belle taille, et bien agreable de visage, d'vn naturel excellent, et d'vn esprit au-dessus du commun, non seulement des Sauuages, mais aussi des François. Nostre consolation est de posseder en dépost, parmy celuy de nos autres Religieuses decedées en la Nouuelle-France, le corps de cette petite Colombe, dont nous nous glorifions d'estre les depositaires, comme d'vn riche tresor. Tous les Sauuages vinrent, comme à l'enui, auec vne ioie nonpareille, pour la voir inhumer dans nostre saint habit ; ce qui les rauissoit, parce qu'elle paroissoit auec vne beauté charmante. Tant il est vray que la mort des iustes est precieuse en toutes façons. Voilà, en verité, vne mort bien sainte et bien precieuse deuant Dieu. Mais changeons de discours. Le Chapitre qui suit, venu à la trauerse, nous fera voir, auec vne gaieté, et vne naïfueté bien naturelle, que les Sauuages sont quasi nos Antipodes en leurs façons de faire.

CHAPITRE VII.

De la diuersité des actions et des façons de faire des François, ou des Europeans, et des Sauuages.

Ie ne sçay si ie me trompe, mais ie dirois volontiers, que l'organe de nos sens ressemble en quelque chose à la matiere premiere, qui, n'aiant de soy ny beauté, ny difformité, compose neantmoins les plus belles choses et les plus laides, selon les formes que les Agens leur donnent. Le temperament de nos sens, de quelque costé qu'il vienne, soit de nostre naissance, ou de nos habitudes, leur donne de la pente, ou de l'auersion, de l'amour ou de la haine pour les obiets qui leur sont proposez. De cette source, à mon aduis, prouient la grande diuersité qu'il y a entre les sens des Sauuages et des François, ou des Europeans : car vous diriez en plusieurs choses, que ce qui est du sucre aux vns, est de l'absynte aux autres. Commençons par l'odorat.

Il se trouue en ces quartiers de l'Amerique, des animaux ausquels les François ont donné le nom de Rats musquez, pource qu'en effet ils ressemblent aux rats de France, sinon qu'ils sont bien plus gros, et qu'ils sentent le musc au Printemps. Les François aiment beaucoup cette odeur ; les Sauuages la rebutent comme vne puanteur. Ils s'oignent et se graissent la teste et la face auec des huiles et auec de la graisse, qui nous pue comme la charogne : c'est leur musc, leur orengeade et leur binioin. La rose, l'œillet, le girofle, la muscade, et semblables odeurs, qui nous sont agreables, leur sont fades ; et le tabac, qui fait mal au cœur à ceux qui n'ont point accoustumé de le sentir, fait vne des plus grandes de leurs delices.

Pour l'oreille. Encore que les Sauuages se plaisent fort au chant, vn concert de musique leur semble vne confusion de voix, et vne roulade passe parmy eux pour vn gazoüillis d'oiseau. l'auouë que le ramage ne leur est pas desagreable ; mais leurs chansons, qui pour estre mornes et pesantes, nous donnent des idées de la nuit, leur semblent iolies, comme l'émail du iour. Ils chantent dans les dangers, dans les tourmens, et dans les approches de la mort : les François gardent, pour l'ordinaire, vn profond silence dans tous ces rencontres. Le sel qui assaisonne toutes les viandes qu'on mange en Europe, les rend ameres au goust des Sau-

uages. Leur boucan, qui nous est quasi de la suie, leur est fort sauoureux. La communication des vns auec les autres, fait que le palais de quelques François s'accommode au boucan, et celuy de quelques Sauuages aux viandes salées. Il est vray que, iusques icy, ie n'en ay point veu qui n'ait eu de l'horreur du fourmage de Hollande, des raues, des epiceries, de la moutarde, et de semblables ragousts. Ie me souuiens à ce propos, qu'vn Sauuage s'estant rencontré à table auec des François, comme on auoit seruy de la moutarde, la curiosité de gouster de tous nos mets, sans les connoistre, luy fit porter sa cuillier dans ce ragoust; en aiant pris vne assez bonne charge, il l'entonna plus vite dans sa bouche qu'on ne luy eut appris comme cela se mangeoit. Dieu sçait s'il apresta à rire à toute la compagnie. C'est vne gloire parmy les Sauuages de bien manger, comme parmy plusieurs Europeans de bien boire ; et ce bon homme voulant monstrer la force de son courage, s'efforçoit de faire bonne mine ; mais les larmes le trahissoient, il serroit les dents et les leures tant qu'il pouuoit ; enfin, le peu de bonne mine et de contenance qu'il auoit, luy échappa, et demeura bien étonné de la force de cette boüillie iaune, comme il l'appelloit. Pour conclusion, on luy enseigna comme il falloit manger de la moutarde ; mais il n'a iamais reduit en pratique cette leçon, se contentant de cette premiere experience pour le reste de ses iours. Les saulces, les ragousts, les saupiquets, qui font les delices des friands, seroient icy vn petit enfer au gosier des Sauuages.

Encore qu'ils aient le cuir plus tendre et plus delicat que les François, si on en croit aux lancettes et à la main des Chirurgiens, qui attribuënt cette delicatesse aux huiles et aux graisses dont ils s'oignent, et dont ils se frottent ; si est-ce que ces bonnes gens n'ont point la molesse, ny la delicatesse de nos Europeans. Ils trouuent le sommeil plus doux sur vn lit de terre et sur vn cheuet de bois, que plusieurs personnes sur le duuet. Il est vray que l'habitude fait que le tact rebutte la trop grande molesse, trouuant son plaisir et sa satisfaction dans des choses plus dures et plus aspres. I'ay connu des Peres, qui ne pouuoient prendre leur sommeil sur vn lit, pour s'estre accoustumez à dormir comme les Sauuages ; si on leur presentoit, au retour de leur Mission, vne paillasse ou vn matelas, ils estoient contraints, iusqu'à ce qu'ils eussent repris leur premiere habitude, de passer vne partie de la nuit sur le paué de la chambre, pour dormir vn peu de temps plus à leur aise. En vn mot, les Sauuages sont quasi demy-nuds, pendant l'Hyuer, et les François se couurent le plus chaudement qu'ils peuuent.

Pour ce qui concerne le sens de la veuë, il est tout certain qu'il est vniuersellement plus parfait chez les Sauuages que chez les François : l'experience s'en fait quasi tous les iours. S'il faut découurir quelque chose, les François ne se fient pas tant à leurs propres yeux qu'aux yeux des Sauuages. Ils les ont tous noirs, et plus petits que les autres. Ie me persuaderois volontiers, que l'ascendant qu'ils ont pardessus nous en cet endroit, prouient de ce qu'ils ne boiuent point de vin ; de ce qu'ils ne mangent ny sel, ny espices, ny autres choses capables de dessecher et d'alterer le temperament de l'œil. Quoy qu'il en soit de la bonté de leurs veuës, il faut confesser qu'elle trouue souuent de la beauté, où la nostre ne trouue que de la laideur. Ceux qui mettent la beauté d'vn visage dans la proportion de ses parties, et dans la blancheur et le vermillon qui le couure, doiuent retrancher la moitié de leur definition, s'ils ne veulent choquer les Afriquains, les Ameriquains, et quantité d'Asiatiques. Mais venons au detail de ce point.

Pour rendre vn visage plus beau en France, on le degraisse, on le laue le plus soigneusement qu'on peut : les Sauuages, au contraire, l'oignent et le graissent tant qu'ils peuuent, le croiant d'autant plus agreable qu'il est plus luisant de leurs graisses ou de leurs huiles. Pour se rendre difforme dans l'Europe,

on se barboüille de noir, de iaune, de bleu : et c'est cela mesme qui fait vn Sauuage beau et bien agreable. Quand quelqu'vn d'eux veut aller en visite, ou assister à quelque festin ou à quelque danse, il se fait peindre le visage de diuerses couleurs, par quelque femme ou par quelque fille : car c'est l'vn de leurs metiers, aussi bien qu'autrefois parmy les Iuifs ; et lorsqu'il est bien barboüillé, on le tient vn bel homme ; et en Europe, on le prendroit pour vn demon.

En France, les gros yeux, et les leures plustost serrées qu'ouuertes, ont de la beauté. En Afrique, les petits yeux, le teint le plus noir, les grosses leures pendantes et renuersées, font vn beau visage. En Canadas, les yeux noirs et le visage gros, à la façon des anciens Cesars, emportent le prix de la beauté et de la grace. En Europe, les dents les plus blanches sont les plus belles. Les Maures et les Sauuages nous surpassent en cette beauté : ils ont les dents plus blanches que l'iuoire. En quelques endroits de l'Inde Orientale, ceux qui prennent du Betel, ont les dents rouges, et cette couleur fait vne partie de leur gloire.

En France, les cheueux vn petit blonds, bien sauonnez, et bien degraissez, bien gauffrez et bien annelez, sont les plus beaux. Les Neigres les aiment courts et noirs, et bien crespez. Les Sauuages les veulent longs, roides, noirs, et tout luisans de graisse. Vne teste frisée leur est aussi laide, qu'elle est belle en France. Il n'y a rien de si grotesque, comme la perruque des Sauuages. Au lieu de poudre de Cypre, ils mettent sur leurs cheueux bien graissez, le duuet ou la petite plume des oiseaux, et auec ce bel ornement, ils se croient aussi iolis que ceux qui portent des galants. En effet, cette plume est aussi delicate que la baue des vers à soie.

On ne fait point le poil à la mode en ce païs-là. Leur fantaisie est leur mode. Quelques-vns les portent releuez sur le haut de la teste, la pointe en haut. Il se trouue vne Nation toute entiere, qui se nomme les cheueux releuez, pource qu'ils aiment cette façon de coiffure. D'autres se rasent sur le milieu de la teste, ne portant du poil qu'aux deux costez, comme de grandes moustaches. Quelques-vns découurent tout vn costé, et laissent l'autre tout couuert. Les moustaches se portent en France aux costez de la teste ; les femmes Sauuages les portent sur le derriere, ramassant leurs cheueux en vn petit pacquet, qui pend sur leurs espaules. Iugez maintenant qui a perdu, ou qui a gagné. Chacun croit sa mode la plus belle. La nostre change souuent en France.

On tient que la barbe donne de la grace et de l'ornement à l'homme. Cette opinion n'est pas receuë par tout. La barbe est la plus grande difformité que puisse auoir vn visage, en ce nouueau monde. Les peuples de ces contrées appellent les Europeans barbus, par grosse iniure. Il y a quelque temps, qu'vn Sauuage enuisageant vn François, auec vne attention toute extraordinaire et dans vn profond silence, s'écria tout-à-coup, aprés l'auoir long-temps consideré : O le barbu ! ô qu'il est laid ! Ils ont si peur de cette difformité, que si quelque poil veut naistre de leur menton, ils l'arrachent aussi-tost, pour se deliurer de nostre beauté et de leur laideur.

Les Dames, en Europe, se plaisent d'estre bien coiffées : ce leur est vne grande meseance, de paroistre la teste nuë, et les cheueux épars confusément, sans ordre. C'est l'vne des beautez des femmes de Canadas : elles vont ordinairement la teste nuë, et se tiennent pour bien iolies, quand leurs cheueux sont bien luisans et bien roides de graisse ; elles les portent espars sur les deux costez, ramassant ceux de derriere en vn petit faisceau, qu'elles enrichissent de petits grains de leur porcelaine.

La coiffure, en France, distingue les hommes d'auec les femmes. Quand les Sauuages se couurent la teste, toute coiffure leur est bonne : vn homme se seruiroit aussi bien d'vn chaperon qu'vne femme, s'il trouuoit ce bonnet chaud et commode à sa teste. Il est vray que ceux qui nous frequentent plus souuent,

commencent à distinguer leur coiffure : les hommes aiment nos chapeaux, ou nos tapabords, et les femmes nos bonnets de nuit de laine rouge ; les plus longs et les plus hauts en couleur, leur semblent les plus beaux. Ils ne sont pas pourtant si scrupuleux, qu'vne femme ne se serue d'vn tapabort, et vn homme d'vn bonnet de nuit tout au beau milieu du iour. Si vn garçon se vestoit en fille dans l'Europe, il feroit vne mascarade. En la Nouuelle-France, la robe d'vne femme n'est point mal-seante à vn homme. Les Meres Vrsulines aiant donné vne robe à vne ieune fille, qui sortoit de leur seminaire, le mary qui l'espousa, s'en seruit bientost aprés aussi gentiment que sa femme ; et si les François s'en mocquoient, il n'en faisoit que rire, prenant leur gausserie pour vne approbation.

En France, on se perçoit, il n'y a pas long-temps, le bout de l'oreille, pour y pendre vne petite fleurette de vanité ; l'ouuerture la plus petite estoit la plus gentille. En Canadas, les hommes et les femmes ont les oreilles percées : on les perce aux enfans dés le berceau ; les plus grands trous sont les meilleurs, ils y fourent aisément vn baston de cire d'Espagne ; et non seulement le bas de l'oreille est percé, mais encore le tendon, ou le contour, que les femmes chargent ordinairement de coquillages, qu'on appelle la porcelaine.

En d'autres endroits de l'Amerique, quelques Nations se percent le nez, entre les deux narines, d'où ils font dependre quelques ioliuetez ; d'autres enchassent des pierreries dans leurs ioues, et d'autres sur leurs lévres pendantes et renuersées, et tout cela pour contenter leurs yeux, et pour trouuer le point de la beauté. En verité, la veuë et le iugement des hommes est foible ! Comment se peut-il rencontrer tant d'orgueil et tant d'estime de nous-mesmes dans nos esprits si bigearres et si limitez.

On porte, en France, les bracelets au poignet de la main. Les Sauuages les portent non seulement au mesme endroit, mais encore au-dessus du coude, et mesme encore aux iambes, au-dessus de la cheuille du pied. Pourquoy ces parties ne meritent-elles pas bien leur vanité et leur enioliuement aussi bien que les autres, puisqu'ils les portent ordinairement découuertes ? Diogene voiant qu'on presentoit vne couronne à celuy qui auoit merité le prix de la course, la prit et luy mit aux pieds, et non sur la teste, voulant honorer la partie du corps qui luy auoit donné la victoire.

Il n'y a que les femmes en France qui portent des colliers. Cét ornement est plus commun aux hommes de Canadas qu'aux femmes. Au lieu de perles et de diamans, ils portent des grains de porcelaine diuersement enfilez, des grains de chapelets, de petits tuiaux ou canons de verre, ou de coquillage. I'ay veu vn Huron porter à son col vne poûlie de barque, et vn autre des clefs qu'ils auoient dérobées. Toutes les choses extraordinaires leur sont agreables, pourueu qu'elles ne leur coustent qu'vn larcin.

Nous coupons nos ongles ; les Sauuages les laissent croistre. Si vous les accusez de rusticité, vous serez condamné par des peuples entiers de l'Inde Orientale, qui nourrissent leurs ongles tant qu'ils peuuent, pour marque de leur noblesse, voulant tesmoigner par-là, que leurs doigts, embarrassez de ces superfluitez naturelles, ne sont point propres au trauail.

En France, les hommes et les femmes se font faire des habits assez iustes, pour paroistre plus lestes ; les filles, particulierement, font gloire d'estre menuës. En Canadas, tout le monde s'habille au large : les hommes et les femmes portent des robes, qu'ils ceignent en deux endroits, au-dessous du nombril et au-dessus du ventre, retroussant leurs grandes robes et les repliant, en sorte qu'ils ont comme vn grand sac à l'entour du corps, dans lequel ils fourent mille choses. Les meres y mettent leurs enfans, pour les caresser et pour les tenir chaudement.

Plus les robes des Dames sont longues, et plus elles ont de grace. Les femmes Sauuages se mocqueroient d'vn habit

qui descendroit beaucoup plus bas que les genoux. Leur trauail les oblige à suiure cette mode.

En Europe, la cousture des bas de chausse est derriere la iambe, et si les bas ont quelques arrieres-points, ou quelque autre enrichissement, il est sur cette cousture et sur les coins. Il n'en est pas de mesme parmy les Sauuages , la cousture des bas que portent les hommes, est entre les iambes : ils attachent en mesme endroit de petits ouurages faits de brins de porc-espic, teins en écarlatte, en forme de franges ou de papillottes, qui, se rencontrant les vnes contre les autres dans leur demarche, ont ie ne sçay quelle gentillesse bien agreable. Les femmes portent cet ornement au-dehors de la iambe.

Les patins, en France, et les souliers releuez passent pour les plus beaux ; ils passent parmy ces peuples, pour les plus laids, pource qu'ils sont les plus incommodes. Les souliers des Sauuages sont aussi plats, mais bien plus larges que les chaussons d'vn tripot, notamment l'hyuer, qu'on les fourre et qu'on les garnit pleinement contre le froid.

On porte les chemises, en Europe, sur la chair, dessous les habits. Les Sauuages les portent assez souuent pardessus leur robe, pour la conseruer contre la neige et contre la pluie, qui coule bien aisement sur du linge gras, comme sont leurs chemises : car ils ne sçauent ce que c'est de les blanchir.

Quand le bout d'vne chemise sort d'vn habit, c'est vne messeance ; mais non pas en Canadas. Vous verrez des Sauvages reuestus à la Françoise, d'vn bas d'estame et d'vne casaque sans haut de chausse ; on voit deuant et derriere deux grands pans de chemise sortir de dessous leur casaque. Cela choque les François et les fait rire ; les Sauuages n'en perdroient pas vn petit brin de leur grauité. Cette mode leur paroist d'autant plus gentille, qu'ils prennent nos hauts de chausses pour des entraues. Ce n'est pas que quelques-vns n'en portent quelquefois par brauerie ou par gausserie.

Les bons vieux Gaulois pendoient, le siecle passé, leurs escarcelles deuant eux. Les François mettent maintenant leurs bourses dans leurs pochettes. Les Sauuages portent leur pochette, leur bourse et leur escarcelle derriere le dos. C'est vn sac, qu'ils passent à leur col, par le moien d'vne courroie, dans lequel ils mettent leur petun et les autres petits besoins dont ils ont plus ordinairement à faire. Cette pochette, ou ce sac, n'a, pour l'ordinaire, aucune cousture. Les Huronnes les font aussi artistement qu'vn ouurage fait à l'aiguille ; les Algonquins les font souuent d'vne peau toute entiere, d'vn loutre, d'vn renard, d'vn petit ours, ou d'vn castor, ou de quelque autre animal, si gentiment écorché, que vous diriez qu'il est tout entier : car ils n'ostent ny les dents, ny les oreilles, ny les pattes, ny la queuë ; elles font vne ouuerture au-dessus du col, par où elles tirent le corps entier de l'animal, et par où les Sauuages portent la main dans cette pochette, quand elle est bien sechée et bien passée.

La ciuilité et l'honnesteté nous ont appris à porter des mouchoirs : les Sauuages nous accusent de saleté en ce point, pource que nous mettons, disent-ils, vne ordure dans vn beau linge blanc, et nous la serrons dans nostre pochette, comme vne chose bien precieuse, et eux la iettent par terre. De là vient qu'vn Sauuage, voiant vn iour qu'vn François s'estant mouché, replioit son mouchoir, luy dit en riant : Si tu aimes cette ordure, donne-moy ton mouchoir, ie le rempliray bien-tost. Ie ne fais pas profession de garder vne grande suite dans ces bigarreures ; elles sortent de ma plume comme elles se presentent à ma pensée.

Les Romains, et quelques Asiatiques, se couchoient autrefois sur de petits lits, pour prendre leur repas ; leurs tables estoient faites en demy-lunes. La pluspart des Europeans sont maintenant assis sur des sieges releuez, se seruant de tables rondes ou carrées. Les Sauuages mangent à terre, aussi bien que les Turcs, comme font aussi plusieurs peu-

ples de l'Asie. Le monde est plein de varieté et d'inconstance, on n'y trouuera iamais de fermeté solide. Si quelqu'vn estoit monté sur vne tour assez haute, d'où il pust voir à son aise toutes les Nations de la terre, il seroit bien empesché de dire ceux qui ont tort, ou ceux qui ont raison, ceux qui sont fous, ou ceux qui sont sages dans des varietez et dans des bigarreures si étranges. En verité, il n'y a que Dieu seul de constant ; luy seul est immuable, luy seul est inuariable ; c'est là où il se faut attacher, pour euiter le changement et l'inconstance.

En France, on entre-mesle le boire auec le manger ; les Algonquins font tout le contraire en leurs festins : ils mangent premierement ce qu'on leur sert, et puis ils boiuent sans plus toucher à la viande.

En France, celuy qui inuite ses amis, se met en table, et leur sert des viandes qu'il a fait apprester : en ce païs, le maistre du festin ne mange point, et quelques fois il fait distribuer par vn autre les mets de son banquet.

Les plats, en Europe, sont mis sur la table, pour donner liberté à tous les conuiez de trancher par où bon leur semblera. Là on donne à vn chacun son mets et sa part. Il semble que Ioseph, traitant ses freres en Egypte, en fit de mesme ; et que Samuel ayant inuité Saül, garda la coustume qui regne en ces contrées.

Les François, pour l'ordinaire, parlent beaucoup en table ; les Sauuages fort peu, ou point du tout.

C'est vn commun prouerbe, que la saulce fait souuent manger le poisson. Ce prouerbe n'est point receu en ce nouueau monde : car vn Sauuage ne sçauroit manger de poisson trempé dedans nos saulces. Les François n'aiment pas ordinairement les œufs, s'ils ne sont mollets. Les Sauuages disent que les œufs mollets sont encore tout cruds : c'est pourquoy ils les font durcir pour les manger.

Les François ont horreur d'vn œuf couuis ; les Sauuages mangent auec delices le petit oiseau qui est encore dans l'œuf. En effet, il est fort delicat. I'ay mangé d'vn petit outardeau tiré d'vn œuf bien boüilly : la chair estant netoiée des immondices qui l'enuironnent, en est tres-belle et de tres-bon goust ; pour les œufs couuis, dont il ne se formeroit aucun poussin, ils sont puants par tout le monde, comme ie croy. Ie n'en oserois neantmoins quasi asseurer, tant les nez et le palais des hommes sont differens.

La graisse toute pure fait mal au cœur aux François ; les Sauuages la boiuent et la mangent figée. On iette, en France, l'escume du Pot comme l'excrement de la viande ; les Sauuages la hument, comme vn excellent boüillon, notamment dans leur necessité.

On laue la viande pour en nettoier le sang et les ordures ; les Sauuages ne la lauent point, de peur d'en perdre le sang et vne partie de la graisse. On commence ordinairement le disner par le potage : c'est le dernier mets des Sauuages ; le boüillon du pot leur sert de boisson Le pain se mange icy auec la viande, et auec les autres mets ; si vous en donnez aux Sauuages, ils en feront vn mets à part, et bien souuent le mangeront le dernier. Ils s'accommodent neantmoins petit à petit à nostre façon.

En la pluspart de l'Europe, quand quelqu'vn va en visite, on l'inuite à boire ; parmy les Sauuages, on l'inuite à manger.

En France, les bouchers debitent et vendent leur viande auec les os, et on la sert ainsi dessus la table ; parmy nos Algonquins, les bouchers et les boucheres, qui sont quasi en aussi grand nombre qu'il y a d'hommes et de femmes, habillent si adroitement vn animal, que les os demeurent separez de la pluspart de la chair. Ils ne laissent pas de faire boüillir tout ensemble ; mais la viande se presente aux festins, et on donne les os à examiner aux domestiques de celuy qui fait le festin. Quand on les a bien sucez et bien rongez, on ne les donne pas aux chiens, comme on fait en France ; ce seroit vn grand mal : pource, disent-ils, que les

animaux se rendroient bien plus difficiles à prendre, receuant auis de leurs freres et de leurs semblables, qu'on donne leurs os aux chiens. C'est pourquoy il iettent au feu ou dans la riuiere, ou bien ils enterrent les os du castor, de peur que les chiens n'en approchent. Pour les bestes qui n'ont point d'esprit, c'est-à-dire, qui se laissent prendre aisément, ils méprisent leurs os, les iettant à leurs chiens. Ceux qui sont maintenant instruits, se mocquent de ces superstitions et de ces réueries.

Si les Sauuages ne sont à la chasse ou en voiage, leur posture ordinaire est d'estre couchez, ou assis à terre ; ils ne sçauroient demeurer debout ; les iambes, disent-ils, leur enflent incontinent. Ils haïssent les sieges plus releuez que la terre. Les François, tout au contraire, se seruent de chaires, de bancs, ou d'escabeaux, laissant la terre et la litiere aux bestes.

Vn bon danseur, en France, n'agite pas beaucoup ses bras, il tient le corps droit, remuë les pieds si lestement, que vous diriez qu'il dedaigne la terre, et et qu'il veut demeurer en l'air : les hommes Sauuages, au contraire, se courbent dans leurs danses ; ils poussent et remuënt leurs bras auec violence, comme s'ils vouloient paistrir du pain ; ils frappent la terre des pieds si fortement, qu'on diroit qu'ils la veulent ébranler, ou enfoncer dedans iusques au col.

Ceux qui, venant de la ville quittent leurs souliers, les mettent en quelque lieu bas et écarté ; les Sauuages les pendent au plus haut lieu de leurs cabanes pour les faire secher.

En France, on porte les enfans sur le bras, ou sur la poictrine : en Canadas, les meres les portent derriere leur dos. On les tient, en France, le mieux couuerts qu'on peut ; là ils sont le plus souuent nuds comme la main. Leur berceau, en France, demeure à la maison ; là, les femmes le portent auec leurs enfans ; aussi n'est-il composé que d'vne planche de cedre, sur lequel le pauure petit est lié comme vn fagot.

En France, vn Artisan n'attend point son paiement, qu'il ne reporte sa besogne ; les Sauuages le demandent par auance.

En France, on ne se plaist pas beaucoup de voir tomber de la neige ou de la gresle ; c'est ce qui fait sauter d'aise les Sauuages.

Ceux qui nauigent dans les vaisseaux d'Europe, descendent au fond quand il pleut ; les Sauuages, au contraire, pour éuiter la pluie, se mettent à terre, renuersant sur eux et sur leur bagage leur petit nauire.

Quand vn Sauuage prend vn outil pour doler du bois, ou vn couteau pour couper quelque chose, il porte la main et le tranchant tout au contraire d'vn François : l'vn le porte en dedans, l'autre en dehors.

Les Europeans ne font point de difficultez de dire leurs noms et leurs qualitez ; vous faites vne confusion à vn Sauuage de luy demander son nom : si bien que si vous luy demandez comme il s'appelle, il dira qu'il n'en sçait rien, et fera signe à vn autre de le nommer.

En France, vn pere mariant sa fille, luy assigne vn dot ; là, on donne au pere de la fille.

En Europe, les enfans heritent de leurs parens ; parmy les Hurons, les neueux du costez de la sœur succedent à la charge de leurs oncles ; et les petits biens des Sauuages se donneront plustost aux amis du defunt qu'à ses enfans. Cette coustume, qui n'est pas mauuaise estant bien expliquée, se garde encore en quelques endroits de l'Inde Orientale.

En France, l'homme emmene, pour l'ordinaire, la femme qu'il épouse en sa maison ; là, l'homme va demeurer en la maison de la femme.

En France, si quelqu'vn se met en colere, s'il a quelque mauuais dessein, s'il machine quelque mal, on l'iniurie, on le menace, on le chastie : là, on luy fait des presens, pour adoucir sa mauuaise humeur et pour guerir sa maladie d'esprit, et pour reprendre de bonnes pensées. Cette coustume, dans la sincerité de leurs actions, n'est pas mauuaise : car si celuy qui est en colere,

ou qui machine quelque mal, estant offensé touche ce present, sa colere, et son mauuais dessein est effacé de son esprit en vn moment.

En vne bonne partie de l'Europe, on s'est ietté dans vn tel excés de ceremonies et de complimens, que la sincerité en est bannie ; là, tout au contraire, la sincerité est toute nuë : si son fruit estoit abrié de quelques feüilles, l'arbre en seroit plus beau. Au bout du compte, il vaut mieux viure auec franchise, et ioüir de la verité, que de se repaistre de vent et de fumée, sous des offres de seruices, remplies de mensonge : *Namque magis natura placet, fucum odimus omnes.*

En Europe, on oste aux morts tout ce qu'on peut, on ne leur donne que ce qui est necessaire pour les cacher, et pour les éloigner de nos yeux ; les Sauuages, tout au contraire, leur donnent tout ce qu'ils peuuent, ils les oignent et les habillent comme s'ils alloient aux nopces, enterrant auec eux tout le bagage qu'ils aimoient.

Les François sont étendus tout de leur long dans leurs sepulcres ; les Sauuages, en enseuelissant leurs morts, leur font tenir, dans le tombeau, la posture qu'ils tenoient dans le ventre de leurs meres. En quelques endroits de la France, on fait tourner la teste au mort, du costé d'Orient ; les Sauuages luy font regarder l'Occident. I'ay veu de nouveaux Chrestiens enterrant vn mort, disposer la fosse, en sorte que la teste regardast vers l'Autel de l'Eglise, et cela par deuotion.

CHAPITRE VIII.

Quelques nouuelles arriuées par le dernier vaisseau.

Vovs aurez remarqué cy-dessus, au Chapitre second, comme nos Peres et nos François se retirerent de leur habitation bastie sur les riues du lac Gannantaa, voisin d'Onnontaghé. Cela se fit la nuit et sans bruit, et auec tant d'adresse, que les Iroquois, qui cabanoient aux portes de nostre maison, ne s'apperceurent iamais du transport des canots et des batteaux, et du bagage qui fut mis à l'eau, ny de l'embarquement de cinquante-trois personnes. Le sommeil, dans lequel ils estoient profondement enseuelis, aprés auoir bien chanté et bien dansé, leur déroba cette connoissance ; mais enfin, la nuit ayant fait place au iour, les tenebres à la lumiere, et le sommeil au réueil, ces Barbares sortirent de leurs cabanes, et se pourmenant à l'entour de nostre maison bien fermée à clef, s'estonnoient du grand silence des François. Ils ne voioient sortir personne pour aller au trauail, ils n'entendoient aucune voix. Ils creurent au commencement qu'ils estoient tous en prieres, ou en conseil ; mais le iour s'auançant, et ces prieres ne finissant point, ils frapperent à la porte. Les chiens, que nos François auoient laissez à dessein, leur répondent en iappant. Le chant du coq qu'ils auoient entendu le matin, et le bruit de ces chiens, leur fit penser que les maîtres de ces animaux n'estoient pas loin, ils rentrent dans la patience qui leur échappoit ; mais enfin, le Soleil commençant à descendre, et personne ne répondant, ny aux voix des hommes, ny aux cris des bestes, ils escaladent la maison pour voir en quelle posture estoient nos gens dans cét épouuantable silence. C'est icy que l'étonnement se change en effroy et en trouble. Ils ouurent la porte ; les principaux entrent par tout, on monte au grenier, on descend dans les caues, et pas vn François ne paroist, ny vif, ny mort. Ils se regardent les vns les autres ; la peur les saisit, ils croient qu'ils ont affaire à des demons. Ils n'auoient veu aucun batteau, et quand mesme ils en auroient veu, ils ne s'imaginoient pas que nos François fussent si temeraires, que de se precipiter dans des courans, dans des brisans d'eau, dans des rochers, dans d'horribles dangers, où eux-mêmes, quoy que tres-habiles à passer par

ces saults et par ces cascades, y perdent souuent la vie. Ils se persuadent ou qu'ils ont marché sur les eaux, ou qu'ils ont volé par l'air, ou plustost, ce qui leur sembla plus probable, qu'ils s'estoient cachez dans les bois. On les cherche : rien ne paroist. Ils tiennent quasi pour asseuré qu'ils se sont rendus inuisibles ; et, comme ils ont disparu tout-à-coup, qu'ils viendront fondre tout-à-coup sur leurs Bourgades. Cette retraite, miraculeuse dans leur esprit, leur fit voir que nos François auoient connoissance de leur trahison, et la conscience de leur crime et des meurtres qu'ils vouloient commettre, les ietta bien auant dans la terreur. Ils font garde par tout ; ils sont en armes iour et nuit, s'imaginant à toute heure que la foudre et la vengeance des François iustement irritez, alloit fondre sur leurs testes.

Enfin, voyant que rien ne paroissoit, que tout rouloit en leur païs à l'ordinaire, ils enuoient de leurs troupes vers les François, les vnes en guerre et les autres comme des Ambassadeurs, pour sçauoir des nouuelles de leurs hostes, et pour tascher de retirer de nos mains leurs compatriotes mis aux fers.

I'apprends que ceux qui sont venus en armes, ont esté mal traitez, et qu'on a retenu ces feints Ambassadeurs. Nous sçaurons vne autre année le détail de tous ces rencontres et de toutes ces intrigues. Ie ne dis seulement qu'en passant et en gros, ce que i'ay appris de ceux qui sont retournez de ce nouueau monde par les derniers vaisseaux.

Ils adioustent qu'il court vn bruit dans ce païs-là, que tous les Europeans qui habitent cette longue coste qui regne depuis l'Acadie iusques à la Virginie, irritez contre les Iroquois ennemis communs de toutes les Nations, se veulent lier ensemble pour les détruire : *Non vult Deus mortem peccatoris, sed magis vt conuertatur et viuat.* Ie ne souhaitte pas la ruïne de ce peuple, mais bien sa conuersion.

On m'asseure encore qu'il y a quantité d'Agnieronnons, d'Onnontagheronnons, d'Oneiotchronnons prisonniers à Kebec, aux Trois-Riuieres et à Montreal ; que ces peuples viennent de tous costez solliciter Mons. le Vicomte d'Argençon, Gouuerneur du païs, de les mettre en liberté ; et comme il est homme sage et prudent, on dit qu'il ne veut point lascher prise, que ces Barbares n'amenent les enfans des principaux du païs, qu'on tiendra dans des Seminaires bien fermez, qu'on éleuera en la foy Chrestienne, et qui seruiront d'hostages aux François, contre les courses et contre les entreprises de ces Barbares, qui n'ont autre loy que celle de leur interest.

Voicy encore vne autre bonne nouuelle, et bien certaine. Les Algonquins des païs plus hauts, dont nous auons parlé cy-dessus, ont enuoié quelques canots chargez de pelleterie vers les François, auec parole de venir au nombre de cinq cents hommes, l'an prochain, équippez en guerre et en marchandise. Ils souhaittent des Peres de nostre Compagnie, pour aller porter la foy dans leur païs, et dans ces grandes Nations, dont nous avons fait mention. Si le Demon ferme vne porte, Dieu en ouure vne autre. On écrit qu'il se prepare déia de braues ouuriers, pour porter l'Etendard de Iesus-Christ dans ces vastes contrées : *fiat, fiat.* Pour conclusion, ie diray en finissant cette Relation, que nonobstant les guerres, les tempestes et les afflictions du païs, on a baptisé en diuers endroits enuiron neuf cents Sauuages cette année.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de* IESUS, *au Païs de la Nouuelle France, és années* 1657. *et* 1658. et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutives. Auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Lion, au mois de Decembre 1658.

Signé par le Roy en son Conseil.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS IACQVES RENAULT, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des *Relations de la Nouuelle France.* Donné à Paris au mois de Decembre 1658.

Signé,

IACQVES RENAVLT.

LETTRES

ENVOIÉES DE LA NOVVELLE FRANCE

Au R. P. IACQVES RENAVLT, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de la France,

PAR LE R. P. HIEROSME LALLEMANT, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA DITE COMPAGNIE EN CE NOVVEAV MONDE,

ÈS ANNÉE 1659. (*)

PREMIERE LETTRE.

De l'arriuée de Monseigneur l'Euesque de Petrée en Canada.

MON R. PERE,

LES deux vaisseaux venus cette année de France, ont changé la face de nos cœurs et de tout le païs. Ils ont fait naistre la ioie par tout : l'vn par les heureuses nouuelles de la paix entre les deux Couronnes : l'autre par la venuë de Monseigneur l'Illustrissime et Reuerendissime Euesque de Petrée. Nostre ioie seroit entiere, si les Iroquois ne la troubloient point par la guerre qu'ils ont renouuellée aprés vne suspension d'armes de fort peu de temps, pendant laquelle on a fait l'impossible pour gagner le cœur de ces Barbares. Nos Peres ont fait trois voiages à Onnontaghé pour ce suiet ; ils en ont fait quatre à Agnié ; ils ont parcouru toutes leurs bourgades, leur portans par tout des paroles de paix et de salut, taschans de leur ouurir les ïeux par les lumieres de la Foy, qu'ils ont publiée dans tout leur païs.

D'vn autre costé, pour ne point aigrir ces esprits aussi superbes que mutins, non seulement on s'est contenté d'vne legere satisfaction pour les meurtres qu'ils ont faits à Montreal ; mais encore on leur a relasché ceux de leurs gens qu'on tenoit en prison, les vns aprés les autres, pour traisner tousiours et pour differer le malheur dont nous sommes menacez. Et aprés diuerses ambassades faites de part et d'autre, dans lesquelles ils nous ont tousiours entretenus de mille promesses de paix, auec des sermens aussi solemnellement iurez qu'on le pouuoit esperer d'vne nation barbare, ils ont enfin repris les armes auec plus de cruauté qu'auparauant ; ils

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en 1660.

ont déchargé leur premiere fureur sur les Trois-Riuieres, où ils ont pris huit François, ausquels ils ont desia fait ressentir les effets de leur barbarie : car ils leur ont fait tomber les ongles par le feu, ils leur ont coupé les doigts et les mains, les preparans par ce commencement, qui ne passe chez eux que pour de petits ïeux, au feu et aux flammes, ausquels ils les destinent, en recompense du bon traitement fait à leurs gens, que nous auons tousiours caressez dans nos prisons, et que nous auons enfin élargis, sans leur auoir fait tort d'vn seul cheueu de la teste.

Nous auons appris ces circonstances par vn Huron Chrestien fugitif, qui, s'estant trouué dans vn party qui venoit icy en guerre, les rencontra dans les Isles de Richelieu, conduits par les Agnieronnons qui les auoient pris aux Trois-Riuieres. Ie fus, disoit-il, touché de compassion, voiant le malheureux estat de ces pauures prisonniers, et en mesme temps ie fus rauy de leurs deuotions parmy leurs souffrances. Le soir, ie les entendois chanter les Litanies de la Vierge, et le matin le *Veni Creator*, auec les autres prieres. Ie leur voiois leuer au Ciel leurs mains tronçonnées et toutes dégouttantes de sang : spectacle qui a fait si grande impression sur l'esprit de ce bon homme, qu'il a pris en suite la derniere resolution de quitter les Iroquois, et de se ietter entre nos mains, pour y conseruer la Foy, et pour nous découurir vne partie des desseins de l'ennemy.

Les Onnontagheronnons n'ont pas esté plus reconnoissans que les Agnieronnons : car aiant pris aussi aux Trois-Riuieres trois de nos François, et deux s'estant heureusement eschappez de leurs mains, le troisiéme a esté assez cruellement bruslé dés son arriuée au bourg d'Onnontaghé, où peu auparauant nos Peres auoient exercé des charitez imaginables enuers leurs malades, et souffert toutes sortes de trauaux pour les instruire, et pour leur ouurir le chemin du Ciel. Depuis peu les Iroquois ont pris encore vn autre François proche de Kebec, aprés l'auoir blessé d'vn coup de fusil ; et nous apprenons qu'ils se preparent à inonder sur nous auec vne armée, au plus tard le Printemps prochain, pour enleuer quelqu'vne de nos bourgades, et mettre la desolation dans tout le païs.

Mais quoy que toutes ces choses ne nous presagent rien que de funeste, nous ne pouuons pas douter que Dieu n'ait de hauts desseins sur ces terres, pour en tirer de la gloire, puisqu'il a releué nos esperances par le don qu'il nous a fait d'vn Prelat, aprés lequel cette Eglise naissante soûpiroit depuis vn si long-temps ; c'est de Monseigneur l'Evesque de Petrée, qui arriva icy heureusement le 16. iour de Iuin 1659. et fut receu auec les ceremonies ordinaires, comme vn Ange consolateur envoyé du Ciel, et comme vn bon Pasteur qui vient ramasser le reste du sang de Iesus-Christ, auec vn genereux dessein de n'épargner pas le sien, et de tenter toutes les voies possibles pour la conversion des pauures Sauuages, pour lesquels il a des tendresses dignes d'vn cœur qui les vient chercher de si loin.

Dieu luy a bien-tost fait naistre les occasions de leur faire paroistre son amour : car le propre iour de son arriuée, vn enfant Huron estant venu au monde, il eut la bonté de le tenir sur les fonds de Baptesme ; et en mesme temps, un ieune homme aussi Huron, malade à l'extremité, deuant receuoir les derniers Sacremens, il voulut s'y trouuer et luy consacrer ses premiers soins et ses premiers trauaux, donnant vn bel exemple à nos Sauuages, qui le virent auec admiration prosterné contre terre, proche d'vne pauure carcasse qui sentoit desia la pourriture, et à qui il disposoit de ses propres mains les endroits pour les onctions sacrées. Ce fut dans ce mesme sentiment d'affection, que, peu aprés son débarquement, en donnant publiquement la Confirmation aux François dans la Paroisse, il voulut commencer toutes les ceremonies par quelques Sauuages ; ce qu'il fit auec vne grande ioie, voiant à ses pieds et imposant les mains à des peuples, qui, iamais depuis la naissance de l'Eglise

n'auoient receu ce Sacrement. Mais sa ioie fut bien plus grande, lorsqu'en suite il confirma toute l'élite de nos deux Eglises Algonquine et Huronne. Nous en auions disposé vne cinquantaine d'vne nation, et autant de l'autre, par des confessions generales. L'idée qu'auoient cés pauures gens, tant de ce Sacrement que de celuy de qui ils le deuoient receuoir, leur fit faire des efforts extraordinaires de deuotion l'espace de huit iours pour s'y preparer. Pendant la ceremonie, qui se fit dans l'Eglise neuue des Meres Hospitalieres, on loüa Dieu en quatre langues. Les Hurons et les Algonquins chantoient à leur tour des Cantiques spirituels, qui tirerent des larmes des ïeux de quelques-vns des assistans. Monseigneur l'Euesque, reuestu pontificalement, paroissoit à ces Canadois, qui n'auoient iamais rien veu de semblable, comme vn Ange de Paradis, et auec tant de maiesté, que nos Sauuages ne pouuoient détacher leurs ïeux de sa personne.

Ce fut pour lors qu'il confera aussi le Baptesme, auec toutes les solemnitez de l'Eglise, à vn Huron âgé de 50. ans, qui ne se comprenoit pas de ioie, et qui picquoit d'vne sainte enuie ses compatriotes qui eussent volontiers souhaité d'estre en sa place, pour participer à vn semblable bonheur. Ce pauure homme s'estoit échappé des mains des Iroquois par vne bien aimable prouidence, pour tomber en celles de ce grand Prelat, dont l'attouchement fit couler vne vertu secrete sur ce bon neophyte : car en luy versant sur le corps les eaux sacrées, il luy toucha tellement le cœur, qu'il n'est plus reconnaissable depuis ce temps-là ; il s'est comme dépoüillé tout d'vn coup des mauuaises maximes et des méchantes habitudes qu'il auoit contractées par la frequentation des Iroquois. Monseigneur l'Euesque accompagna ces ceremonies d'vn sermon fait à la portée de ces pauures gens, pour les animer à resister courageusement aux tentations, et à supporter auec patience toutes les miseres de cette vie dans la veuë et sur l'esperance d'vne vie eternellement bien-heureuse ; aprés quoy, estans tous introduits dans la grande salle de l'Hospital, où les Religieuses auoient preparé deux longues tables bien couuertes ; ils y furent bien seruis par les mains de ce mesme Prelat, pour donner aux Sauuages cet exemple d'humilité et de charité chrestienne, comme Monsieur le Vicomte d'Argençon, nostre Gouuerneur, le fait assez souuent, seruant aux malades de ce mesme Hospital : spectacle bien agreable aux Anges tutelaires de ce païs.

Mais comme c'est la coustume parmy ces nations, de reconnoistre la qualité des étrangers venus de nouueau, par la magnificence des festins qu'on fait à leur occasion, nos Sauuages ne se seroient pas formé vne idée digne de Monseigneur l'Euesque, s'il ne se fust accommodé à leur façon de faire, et s'il ne les eust regalez par vn festin solemnel, lequel les aiant mis en bonne humeur, ils luy firent leurs harangues entre-mélées de leurs chansons ordinaires. Ils le complimentoient chacun en leur langue, auec vne eloquence autant aimable que naturelle. Le premier qui harangua, fut vn des plus anciens Hurons, qui s'étendit bien amplement sur les loüanges de la Foy, laquelle fait passer les mers aux plus grands hommes du monde, et leur fait encourir mille dangers et essuïer mille fatigues, pour venir chercher des miserables. Nous ne sommes plus rien, dit-il, ô Hariouaouagui : c'est le nom qu'ils donnent à Monseigneur, et qui signifie en leur langue, l'homme du grand affaire. Nous ne sommes plus que le débris d'vne nation florissante, qui estoit autresfois la terreur des Iroquois, et qui possedoit toute sorte de richesses : ce que tu vois n'est que la carcasse d'vn grand peuple, dont l'Iroquois a rongé toute la chair, et qui s'efforce d'en sucer iusques à la moüelle. Quels attraits peux-tu trouuer dans nos miseres ? Comment te laisses-tu charmer par ce reste de charogne viuante, pour venir de si loin prendre part à vn si pitoiable estat auquel tu nous vois ? Il faut bien que la Foy, qui opere ces merueilles, soit telle qu'on nous l'a publiée, il y a

plus de trente ans. Ta presence seule, quand tu ne dirois mot, nous parle assez haut pour elle, et pour nous confirmer dans les sentimens que nous en auons. Mais si tu veux auoir vn peuple Chrestien, il faut détruire l'infidele ; et sçache que si tu peux obtenir de la France main-forte pour humilier l'Iroquois, qui vient à nous la gueule beante pour engloutir le reste de ton peuple comme dans vn profond abisme, sçache, dis-ie, que par la perte de deux ou trois bourgades de ces ennemis, tu te fais vn grand chemin à des terres immenses, et à des nations nombreuses qui te tendent les bras, et qui ne soupirent qu'aprés les lumieres de la Foy. Courage donc, ô Hariouaouagui, fais viure tes pauures enfans, qui sont aux abois. De nostre vie depend celle d'vne infinité de peuples ; mais nostre vie dépend de la mort des Iroquois.

Ce discours, dit auec chaleur, estoit d'autant plus touchant qu'il representoit naïfuement les derniers soupirs d'vne nation mourante. La harangue que fit en suite vn Capitaine Algonquin, ne fut pas moins pathetique.

Ie m'en souuiens, dit-il en comptant par ses doigts, il y a vingt-trois ans que le Pere le Ieune, en nous iettant les premieres semences de la Foy, nous asseura que nous verrions vn iour un grand Homme, qui deuoit auoir tousiours les ïeux ouuerts (c'est ainsi qu'il nous le nommoit), et dont les mains seroient si puissantes, que du seul attouchement elles inspireroient vne force indomptable à nos cœurs, contre les efforts de tous les Demons. Ie ne sçay s'il y comprenoit les Iroquois : si cela est, c'est à present que la Foy va triompher par tout ; elle ne trouuera plus d'obstacle qui l'empesche de percer le plus profond de nos forests, et d'aller chercher à trois et quatre cents lieuës d'icy les nations qui nous sont confederées, au païs desquelles cet ennemy commun nous bouche le passage. Il adioûta tout plein d'autres choses, qui témoignoient l'estime que luy et tous ceux de ces terres faisoient du grand pouuoir qu'a l'impression des mains ; ce qu'ils se sont si bien persuadez, que les soldats allant en guerre contre l'Iroquois, auparauant que de partir, vont prendre la benediction de Monseigneur l'Euesque et la reçoiuent comme vn bon presage, auec grande confiance d'en estre puissamment fortifiez dans la guerre qu'ils entreprennent contre l'ennemy de la Foy et du païs.

Les François ne prennent pas moins de part que les Sauuages dans ce bonheur public : ils le publient assez euxmesmes, sans qu'il soit besoin que ie vous en écriue ; et ie ne doute point que toutes les lettres qui seront enuoiées en France, n'en fassent l'éloge. Ie diray seulement ce mot, que iamais le Canada ne pourra reconnoistre les immenses obligations qu'il a à nostre incomparable Reine, non seulement de l'auoir tousiours honoré de son affection, comme sa Maiesté l'a bien fait paroistre en mille rencontres ; mais sur tout d'auoir comblé tous ses bien-faits par le plus précieux de tous ceux qu'elle pût faire, en luy procurant vn tel Pasteur. Cette grace, cette faueur et ce riche present a tant d'approbation, que tout le monde, François et Sauuages, Ecclesiastiques et Laïques, ont tout suiet de s'en loüer, et d'esperer que Dieu conseruera vn païs qui est pourueu d'vne si sainte et si forte protection. C'est ce que nous nous promettons sur tout, estant assistez des prieres des gens de bien, et des Saints Sacrifices de vostre Reuerence, ausquels ie me recommande de tout mon cœur.

A Kebec, ce 12. de Septembre 1659.

SECONDE LETTRE.

Des Eglises Algonquine et Huronne.

MON R. PERE,

I'ay mandé à V. R. la ioie vniuerselle qu'a receu ce païs, par la venuë de Monseigneur l'Euesque de Petrée ; mais ie vous avouë que la guerre des Iroquois

nous en détrempe bien la douceur, et ne nous permet pas de gouster à nostre aise le bien que nous possedons. Ce qui nous console, c'est que le zele de ce genereux Prelat, n'a point de bornes ; il pense que ce seroit peu d'avoir passé les mers, s'il ne trauersoit aussi nos grandes forests, par le moyen des Ouuriers Euangeliques, qu'il a dessein d'enuoier iusques aux Nations dont à peine sçauons-nous les noms, pour y chercher tant de pauures brebis égarées, et pour les ranger au nombre de son cher troupeau ; c'est à quoy il se prepare, nonobstant la guerre des Iroquois. Il prétend bien faire en ce nouueau monde ce qui se pratique en l'ancien ; ie veux dire que, comme l'on fait couler à la dérobée des Predicateurs dans les autres Eglises persecutées, ainsi desire-t-il ietter de nos Peres parmy les premieres bandes des Sauuages qui viendront icy bas, pour remonter auec eux en leur païs, afin que, malgré l'Enfer et les Demons, ils conuient ces pauures peuples d'entrer dans le Roiaume de Dieu, et de prendre part à la Beatitude à laquelle ils sont predestinez. Ce sont des desseins dignes d'vn courage plein de zele pour la gloire de Dieu, et aprés lesquels nos Peres soupirent iour et nuit, brûlant d'vn desir d'estre de ces heureux exposez, non pas à l'auenture, mais à la Prouidence diuine, qui tirera tousiours sa gloire ou de leurs trauaux s'ils arriuent iamais à ces terres de promission, ou de leur mort, comme elle a fait de celle des autres Peres, qui ont esté tuez par les Iroquois en vne semblable entreprise. En attendant cet heureux moment, qui ne viendra que trop tard, selon leurs souhaits, les vns se preparent à cette glorieuse expedition par l'étude des langues, sans lesquelles on ne peut rien faire pour le salut des Sauuages ; les autres s'occupent à cultiuer les deux Eglises Algonquine et Huronne, que la crainte des ennemis reserre auprés de nous, leur donnant la commodité de s'acquitter de tous les deuoirs des meilleurs Chrestiens.

Ceux qui sont obligez de s'écarter dans les terres pour la chasse, se souuiennent bien des instructions qu'on leur donne icy : ils font souuent vne Eglise du coin d'vn bois, d'où leurs deuotions penetrent aussi bien le Ciel, que de ces grands Temples où les prieres se font auec tant d'appareil ; s'ils pouuoient mener auec eux, à qui se reconcilier dans les dangers, ils s'y tiendroient auec bien plus d'asseurance.

C'est ce qui mit bien en peine vne bonne Chrestienne Algonquine, nommée Cecile Kouekoueaté, laquelle estant tombée malade dans le milieu des bois, et se voiant à l'extremité sans se pouuoir confesser, creut qu'elle y suppleeroit en quelque façon, par vn present de Castor, qu'elle legua à l'Eglise des Trois-Riuieres, donnant ordre à ses parens d'y aller en diligence aprés sa mort, et d'y faire son present au lieu de sa Confession. Aussi-tost qu'elle eut expiré, ils se hâterent de se rendre aux Trois-Riuieres, dans l'apprehension que leur parente ne fust en peine en l'autre monde. Estant arriuez, ils s'adresserent au Pere qui a soin des Sauuages, et luy dirent : Robe noire, écoute la voix des morts, et non pas celle des viuans ; ce n'est pas nous qui te parlons, c'est vne defunte, qui a enfermé sa voix dans ce paquet, auant que de mourir ; elle luy a donné charge de te declarer tous ses péchez, puisqu'elle ne l'a pu faire de bouche : vostre écriture vous fait parler aux absens ; elle prétend faire, par ces Castors, ce que vous faites par vos papiers. Il y a quinze iours qu'elle est morte : c'est Cecile Kouekoueaté ; hélas ! qu'elle aura souffert sur le chemin de Paradis ! Faites donc au plus tost que son ame soit bien traitée dans toutes les cabanes, par où elle passera, et qu'arriuant au Ciel, on ne la fasse pas attendre à la porte ; mais qu'on la reçoiue comme vne personne qui a vescu dans la Foy, et qui est morte dans le desir du Paradis. Ces bonnes gens n'estant pas encore instruits, ny baptisez, méloient leurs fables auec nos veritez.

Vne autre fois, vn de nos plus considerables Algonquins estant surpris

d'vne espece de paralysie auec des conuulsions extraordinaires et des contorsions de nerfs qui le mettoient hors d'esperance de pouuoir gagner Kebec, d'où il estoit éloigné de quinze à vingt lieuës, dépesche, dans cette extremité, vn des siens, pour nous en porter la nouuelle, et pour nous solliciter de prier Dieu pour luy. Ie ne sçay pas si ses prieres ou les nostres, ou bien si les vnes et les autres iointes ensemble, luy rendirent la santé ; mais il a depuis asseuré, aprés auoir receu le S. Sacrement, qu'il se trouua guery tout d'vn coup, et que ses forces furent si soudainement rétablies, qu'il ne peut qu'il ne l'attribuë à vn effet tout miraculeux. Les derniers Sacremens operent si souuent en eux de semblables merueilles, qu'vne des choses qu'ils demandent auec plus d'instance, est la Sainte Communion, sur tout quand ils sont saisis de quelque violente maladie : car ils trouuent d'ordinaire la santé dans ce Pain celeste, qui est souuent pour leur corps et pour leur ame vn vray Pain de vie.

Nous auons perdu deux de nos bonnes Chrestiennes, dit le Pere qui a soin de l'Eglise Huronne : l'vne desquelles, nommée Cecile Garenhatsi, auoit demeuré deux ans chez les Meres Vrsulines, où elle auoit pris l'esprit et vne deuotion tres-rare, qu'elle a conseruée iusques à la mort, chose assez ordinaire à celles qui ont le bonheur d'estre esleuées dans ce Seminaire de pieté. Nostre Cecile donc estant aux abois, son Confesseur luy demanda si elle n'auoit pas regret de mourir : Helas ! mon Pere, luy dit-elle, i'aurois grand tort de craindre la mort et de ne la pas desirer, puisqu'en me tirant de ce monde, elle me retirera des occasions d'offenser Dieu. Il est vray que i'espere bien que toutes mes confessions ont effacé mes pechez, mais elles ne m'ont pas renduë impeccable : ma consolation est, que ie le seray aprés cette miserable vie ; et puisque l'amour n'est pas assez grand en moy, pour faire ce que la mort y fera, à la bonne heure, que la mort vienne pour me deliurer en mesme temps de la seruitude de ce corps, et de celle du peché.

Le mary de cette bonne femme estoit pour lors à la chasse, bien auant dans les bois, au moment qu'elle expira : elle luy apparut et luy dit le dernier Adieu, luy recommandant sur tout de ne iamais quitter la priere qu'auec la vie. Cet homme, à ce spectacle, se tourna vers son compagnon de chasse, luy raconte sa vision et la mort de sa femme, et aussi-tost il se met en chemin pour retourner à Kebec. A son arriuée il apprend que sa femme auoit expiré iustement dans les mesmes circonstances du temps auquel elle s'estoit fait voir à luy. Le changement de cet homme, et la ferueur iointe à la constance qu'il garde depuis cet accident, aux prieres publiques et particulieres, nous fait croire qu'il s'est passé en ce rencontre quelque chose de bien extraordinaire.

La seconde femme que la mort nous a enleuée cet hyuer, auoit pensé mourir quelques années auparauant de la main des Iroquois. Ces barbares l'aiant rencontrée, luy arracherent la peau de la teste, la laissant pour morte sur la place ; depuis ce temps-là elle n'a fait que mener vne vie languissante, mais tousiours si feruente à la priére, qu'elle n'a iamais manqué de se trouuer tous les matins et tous les soirs à la Chapelle, nonobstant sa grande foiblesse ; ce qu'elle a gardé exactement, iusqu'à ce qu'vn iour, au retour de l'Eglise où elle s'estoit transportée auec vne maladie mortelle, elle fut obligée de s'aliter, et peu aprés elle mourut saintement, se trouuant au bout de sa vie auant la fin de ses prieres. La constance de cette pauure femme fera vn grand reproche à la delicatesse de ces dames, qui, pour de legeres incommoditez, se dispensent aisément de leurs deuotions. Et la patience d'vn ieune Sauuage condamnera ceux qui s'emportent à tant de murmures et à tant de plaintes pour vne goutte, pour vn mal de dents, ou pour quelques autres incommoditez. Cet homme, deuenu impotent depuis cinq

ans, estoit gisant non pas sur la plume ny sur le duuet, mais sur vne escorce qui luy seruoit de paillasse et de matelas ; il souffroit auec une patience de Iob, dans toutes les parties de son corps. Croiriez-vous bien que la grace a tellement operé dans ce cœur Sauuage, que non seulement on ne l'a pas entendu se plaindre, mais mesme il a declaré que iamais il ne luy est venu en pensée de souhaiter l'vsage de ses membres, puisque son ame se trouuoit mieux du miserable estat de son corps, et que son salut se faisoit auec bien plus d'asseurance, disant que c'estoit bien assez qu'il eust l'vsage de ses doigts et de sa langue, pour dire son Chapelet, qui faisoit vne grande occupation de sa iournée. Dieu l'a bien recompensé : car il a heureusement finy ses iours, et rendu son ame entre les bras de Monseigneur l'Euesque de Petrée. Voilà quelques-vnes des particularitez que i'ay apprises sur ces deux Eglises affligées, qui ne sont plus que le débris de deux Eglises souffrantes, et qui seroient la semence d'vn grand peuple Chrestien, si l'Iroquois ne continuoit point de les exterminer. Ie les recommande, et moy aussi, aux saints Sacrifices de vostre Reuerence.

A Kebec, ce 10. d'Octobre 1659.

TROISIÉME LETTRE.

De la Mission de l'Acadie.

Mon R. Pere,

Voicy vne troisiéme Lettre que i'écris à V. R. pour l'informer de ce qui s'est passé dans la Mission de l'Acadie, où trois de nos Peres trauaillent à la conuersion des Sauuages de cette coste, et au salut des François qui y sont habituez.

L'Acadie est cette partie de la Nouuelle-France qui regarde la mer, et qui s'étend depuis la Nouuelle-Angleterre iusqu'à Gaspé, où proprement se rencontre l'entrée du grand fleuue de S. Laurens. Cette étenduë de païs, qui est bien de trois cents lieuës, porte vn mesme nom, n'aiant qu'vne mesme langue.

Les Anglois ont vsurpé toutes les costes de l'Orient, depuis Canceau iusqu'à la Nouuelle-Angleterre ; ils ont laissé aux François celles qui tirent au Nord, dont les noms principaux sont : Miscou, Rigibouctou, et le Cap-Breton. Le district de Miscou est le plus peuplé, le mieux disposé, et où il y a plus de Chrestiens : il comprend les Sauuages de Gaspé, ceux de Miramichy, et ceux de Nepigigouit. Rigibouctou est vne belle riuiere, considerable pour le commerce qu'elle a auec les Sauuages de la riuiere de S. Iean.

Le Cap-Breton est vne des premieres Isles qu'on rencontre en venant de France ; elle est assez peuplée de Sauuages pour sa grandeur. Monsieur Denis commande la principale habitation que les François ont en ces quartiers-là. Voilà le païs que nos Peres ont cultiué depuis l'an 1629. et où presentement trauaillent le Pere André Richard, le Pere Martin Lionne, et le Pere Iacques Fremin.

Celuy-ci a eu pour partage la coste de Rigibouctou, où il a hyuerné parmy les Sauuages, auec lesquels il a souffert, outre le mal de terre, la famine, causée par le defaut des neiges, qui sont les richesses des Sauuages, puisque les Orignaux, les Caribous, et les autres bestes s'y prennent comme au lacet quand elles sont assez hautes. Mais le Pere ne s'est trouué que trop bien paié des trauaux qu'il a soufferts dans ces grandes forests, par le Baptesme qu'il a conferé à vne petite fille malade à l'extremité, qui a receu la santé dans ces eaux salutaires. Ce ne luy fut pas aussi vne petite consolation de se voir pressé auec instance par vn pauure Sauuage, nommé Redoumanat, de le baptiser, en suite d'vne grace bien sensible qu'il auoit obtenuë de Dieu depuis peu de temps. Cet homme auoit

languy deux ans entiers, accablé de grandes incommoditez, qui luy causoient des douleurs tres-cuisantes par tout le corps, mais particulierement aux iambes. Il s'estoit fait souffler et resouffler par les iongleurs du païs ; et aprés auoir lassé tous les sorciers, et vsé tous leurs medicamens, ne sçachant plus à qui auoir recours, il s'adressa à Dieu, dont il auoit entendu loüer les bontez et les puissances, et luy dit : Toy qui as tout fait, on dit que tout t'obeït : ie le croiray, pourueu que mon mal, qui n'a pas voulu écouter la voix de nos Demons, écoute la tienne ; s'il t'obeït, quand tu le chasseras de mon corps, ie te promets de t'obeïr moy-mesme, et d'aimer la priere. Dieu se plut à cette sorte de priere, et luy rendit vne parfaite santé, dont il est si reconnoissant, qu'il publie par tout cette faueur, faisant voir par vn grand changement de sa vie, que son ame a la meilleure part à ce bien-fait. Il s'est entierement deporté de l'iurognerie, qui est le grand Demon de ces pauures Sauuages, aussi bien que la vengeance, qu'il a domptée par vn acte aussi heroïque qu'il s'en trouue parmy les meilleurs Chrestiens. Car vn iour vne de ses filles, qu'il aimoit vniquement, aiant esté massacrée deuant ses ïeux par vn insolent, le meurtrier estant arresté, tant s'en faut qu'il voulust s'en venger, qu'au contraire il arresta le bras de ceux qui l'alloient massacrer, disant qu'il s'en rapportoit au Maistre de la vie, puisqu'il apprenoit que c'estoit à luy à prendre vengeance des torts qu'on nous fait. Et de vray, la Iustice diuine ne manqua pas de tirer raison de cet assassinat, aiant permis que ce malheureux fust peu de temps aprés assassiné luy-mesme par vn riual qui aspiroit au mesme mariage que luy. Ce bon homme n'est pas l'vnique qui a receu du Ciel des faueurs extraordinaires, mais tous ne s'en sont pas monstrez si reconnoissans.

Vn nommé Capisto, ancien Capitaine du Cap Breton, fort attaché à ses superstitions, tomba vn iour en de tres-violentes conuulsions, pendant lesquelles les Sauuages s'auiserent de mettre sur luy des Images, des Chapelets, et des Croix, dont ils font grande estime, s'en seruant contre les infestations des Demons. Cet homme, au plus fort de son mal, s'imagine que quantité de Diables se iettent sur luy, qu'ils le traisnent d'vn costé et d'autre, s'efforçans de l'enleuer. Dans cette angoisse, il se saisit d'vne grande Croix plantée à l'entrée de la riuiere, à laquelle il s'attacha si fort, qu'il fut impossible aux Demons de l'en déprendre. Cette vision l'a touché ; et quoy qu'il demeure encore dans l'infidelité, il ne laisse pas de priser la Foy, et de donner esperance qu'enfin, aprés tant de faueurs que Dieu luy fait, incité d'ailleurs par l'exemple et par les instances de son frere, qui fut baptisé ce Printemps, il rompra les liens qui le tiennent attaché à son malheur.

Ce frere du Capitaine Capisto, est vn bon vieillard, fort aimé des François, aux interest desquels il est fort attaché, et ausquels il a rendu de signalez seruices en de fascheux rencontres. Il a fait tant d'instances pour estre baptisé, qu'estant remis d'année en année pour éprouuer sa constance, enfin le Pere Richard le baptisa, auec sa femme et sa sœur, dans de grands sentimens d'estime du bonheur aprés lequel il auoit tant soupiré. Il pressoit que ses enfans eussent part à la mesme faueur ; mais ils furent differez iusqu'à l'Automne, pour tirer de plus grandes marques de leurs bonnes resolutions.

Il y a deux ans que les Sauuages de ces costes furent en guerre contre les Esquimaux : c'est vne Nation la plus Orientale et la plus Septentrionale de la Nouuelle-France, par les 52. degrez de latitude, et les 330. de longitude. C'est merueille comme ces mariniers Sauuages nauiguent si loin auec de petites chaloupes, trauersant de grandes étenduës de mers, sans boussole, et souuent sans veuë du Soleil, se fiant de leur conduite à leur imagination. Mais la merueille est encore plus grande du costé des Esquimaux, qui font quelquesfois le mesme traiet, non pas en chaloupes, mais dans de petits canots qui

sont surprenans pour leur structure et pour leur vitesse ; ils ne sont pas faits d'écorce, comme ceux des Algonquins, mais de peau de loups-marins, dont l'abondance est tres-grande chez eux. Ces canots sont couuerts de ces mesmes peaux ; ils laissent au-dessus vne ouuerture qui donne entrée à celuy qui doit nauiguer, lequel est tousiours seul en cette gondole ; estant assis et placé dans le fond de ce petit bateau de cuir, il ramasse à l'entour de soy la peau qui le couure, et la serre et la lie si bien, que l'eau n'y peut entrer. Logé dans cette bourse, il rame de bord et d'autre d'un seul auiron, qui a vne pasle à chaque bout ; mais il rame si adroitement et fait marcher si legerement son batteau, qu'il passe les chaloupes qui voguent à la voile. Que si ce canot vient à tourner, il n'y a rien à craindre : car comme il est leger, et remply d'air enfermé dedans auec la moitié du corps du nautonnier, il se redresse aisément, et rend son pilote sain et sauf sur l'eau, pourueu qu'il soit bien lié à son petit nauire. La nature iointe à la necessité a de grande industries. Ces bonnes gens se seruent encore de peaux de loups-marins pour bastir leurs maisons et pour se faire des habits : car ils se couurent tous de ces peaux tres-bien passées, dont ils se font des robes faites d'vne mesme façon pour les hommes et pour les femmes. Ils viuent principalement de cariboux, c'est vne espece de cerfs ; de loutres, de loups-marins, et de moluës. Il y a peu de castors et peu d'orignaux chez eux. Pendant l'Hyuer ils demeurent sous terre, dans de grandes grottes, où ils sont si chaudement, que, nonobstant la rigueur du climat, ils n'ont besoin de feu que pour la cuisine. Les neiges y sont fort hautes, et tellement endurcies par le froid, qu'elles portent comme la glace, sans qu'on ait besoin de raquettes pour marcher dessus. Le fer qu'ils trouuent auprés des échaffaux des pescheurs de moluë, leur sert à faire des fers de fleches, et des cousteaux, et des tranches, et pour d'autres ouurages, qu'ils aiustent bien eux-mesmes sans forge ny sans marteaux. Ils sont de petite taille, de couleur oliuastre ; du reste, ils sont assez bien faits, ramassez, et grandement forts.

Nos Sauuages furent en guerre vers ces peuples, il y a quelque temps : en aiant surpris et massacré quelques-vns, ils donnerent la vie aux autres, les amenant prisonniers en leurs païs, non pour les brusler, ce n'est pas leur coustume ; mais pour les tenir en seruitude, ou pour leur casser la teste à l'entrée de leurs bourgades, en signe de triomphe. Entre ces prisonniers, vne femme dont le mary auoit esté tué dans le combat, trouua son bonheur dans sa captiuité : car aiant esté menée au Cap-Breton, elle fut rachetée des mains des Sauuages, et en suite elle fut instruite et baptisée, et maintenant elle vit à la française, en bonne Chrestienne. Il faut confesser que les ressorts de la diuine Prouidence sont adorables, d'aller chercher dans le milieu de cette barbarie vne ame predestinée, et de la choisir parmy tant d'autres, pour la mettre dans le chemin du Ciel ; et ce qui est encore bien merueilleux, d'auoir tiré cette pauure femme de son infidelité pour s'en seruir à tirer vn heretique de son erreur. Voicy comme la chose se passa.

Nostre Marguerite (c'est le nom qu'elle eut au Baptesme) estant encore infidelle, se trouuoit par fois infestée de Demons. Vn iour entre autres, elle parut comme forcenée, elle couroit par tout auec vne voix horrible et auec des gestes étranges, à la façon des possedez. Les François y accourent, tâchant de la soulager, mais en vain ; ses tourmens croissent en sorte, qu'elle se trouua en danger d'estre estouffée. Ils s'auiserent enfin de recourir aux remedes diuins : ils prient l'Aumosnier, qui seruoit lors l'habitation, de la secourir. Il n'eut pas plus tost ietté de l'eau benite sur elle, qu'elle s'arresta tout court, et deuint aussi paisible que si elle se fust éueillée d'vn doux sommeil ; elle ne fit que leuer les ïeux en haut, puis les tournant vers les assistans : Helas, dit-elle, où suis-ie ? d'où viens-ie ? Vn phantosme de feu me poursuiuoit cruellement ; il estoit tout prest de me deuorer, quand, à vostre

presence, ie ne sçay quelle fraieur l'a saisi et l'a mis en fuite. C'est pour la seconde fois que ie vous suis obligée de la vie ; vous me deliurates dernierement de la rage des Sauuages, et maintenant vous me sauuez de la furie des Demons. A cet accident, l'interprete qui estoit heretique, saisi d'estonnement et admirant la force de l'eau benite, renonça à l'heresie, et publia par son abiuration la merueille dont il auoit esté spectateur.

Si les Demons seruent à conuertir les Sauuages, et les Sauuages à reduire les heretiques, que ne deuons-nous pas esperer du secours des Anges tutelaires de ces contrées ? notamment depuis que ces esprits bienheureux y ont amené vn Homme Angelique, ie veux dire Monseigneur l'Euesque de Petrée, qui en passant dans les limites de nostre Acadie, du costé de Gaspé, a donné le Sacrement de Confirmation à 140. personnes qui, iamais peut-estre, n'auroient receu cette benediction, si ce braue Prelat ne les fust venu chercher en ce bout du monde, qui commence d'estre inquieté par la terreur des Iroquois, qui ferment la porte au salut d'vne infinité de nations qui tendent les bras à l'Euangile, et qu'on ne peut leur porter, si ces mutins ne sont domptez. Ie me recommande, et tous ces peuples, aux Saints Sacrifices de V. R. et aux prieres de tous ceux qui aiment la conuersion des Pauures Sauuages.

A Kebec, ce 16. d'Octobre 1659.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *Lettres envoyées de la Nouuelle-France au R. P. Iacqves Renavlt, Prouincial de la Compagnie de* Iesus, *en la Prouince de France, etc.*, et ce, pendant le temps et espace de dix annees consecutives. Auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 26 Decembre 1660.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

Novs Iacqves Renavlt, Prouincial de la Compagnie de Iesvs, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des *Relations de la Nouuelle France.* Donné à Paris, au mois de Decembre 1658.

Signé,

IACQVES RENAVLT.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, EN LA NOVVELLE FRANCE, ÈS ANNÉES 1659 ET 1660.

Enuoyée au R. P. CLAVDE BOVCHER, Prouincial de la Prouince de France (*).

CHAPITRE PREMIER.

De l'estat du païs en general.

L'ESTAT de l'ancienne et de la Nouuelle-France se trouuent presentement assez semblables à ce que l'histoire rapporte de cette montagne des Indes, composée de deux parties, l'vne orientale, et l'autre occidentale, si differentes et si contraires, que la premiere ioüit de toute la douceur d'vn Printemps, tandis que l'autre souffre par des pluies continuelles les incommoditez de l'Hiuer.

L'Ocean qui nous separe de la France, ne voit à son orient qu'allegresse, que magnificence, que feux de ioie, et à son couchant que guerre, que massacres, qu'embrasemens. Nostre inuincible Monarque donne la paix et la vie à toute l'Europe, pendant que nostre Amerique semble estre aux abois par la plus cruelle de toutes les guerres : ces feux de ioies qui ont éclairé dans toutes les villes les victoires et les trophées de nostre conquerant et pacifique Dieudonné se changent pour nous en feux de cruauté, dans lesquels nos pauures François sont inhumainement bruslez. *Inter vos et nos chaos magnum firmatum est,* pouuons-nous bien dire à l'ancienne France, auec Abraham, dans le mesme sens que donne S. Ambroise à ces paroles ; que ce n'est pas tant la vaste estenduë des mers qui nous separe les vns des autres, et qui met comme vn grand chaos entre deux, comme la difference de l'estat, fortuné pour vous, qui vous fait nager dans la ioie et dans le sein de la paix, au contraire lamentable pour nous, et qui nous menace des derniers malheurs.

Ce n'est pas qu'à la veuë d'vn estat si florissant, où se trouue à present toute la France, nos ïeux n'aient fait couler des larmes de ioie parmy celles qu'ils versent comme par habitude et par necessité. Nous auons chanté le *Te Deum* auec bien des tendresses, il est

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en 1661.

vray ; mais c'estoit auec vn cœur mi-parti, puisqu'il nous sembloit en mesme temps entendre nos François captifs, chanter sur les eschafaux des Iroquois, à la façon qu'on les oblige à cette barbare ceremonie, ou pour trouuer quelque soulagement dans leurs tourmens, ou pour donner du diuertissement à leurs bourreaux.

Ce qui nous console, c'est que nous sommes bien asseurez qu'on ne nous regarde pas seulement comme font ceux qui, estans dans le port ou sur le riuage, regardent avec quelque compassion, et mesme donnent des larmes au debris d'vn pauure vaisseau que la tempeste fait échouër ; mais nous nous promettons bien plus, sçachans les vœux, les prieres, les penitences, et toutes sortes de bonnes œuures qui se font presque par tout pour la conuersion de nos Sauuages ; et apprenans les bons desseins que Dieu a inspirez à plusieurs personnes de grand merite, de procurer la destruction de l'Iroquois, c'est-à-dire, d'ouurir vne grande et spacieuse porte à la publication de la Foi, et donner entrée aux Predicateurs de l'Euangile vers des peuples immenses, soit pour les terres qu'ils occupent, soit pour la diuersité des Nations qui les composent, toutes lesquelles s'éloignent de nous à quatre et cinq cents lieuës dans les forests, fuiant l'ennemi commun, sans lequel elles viendroient enrichir ce païs de leurs pelleteries, et nous irions chez elles pour enrichir le Ciel des glorieuses dépouïlles que nous enleuerions à l'Enfer.

Cette entreprise est digne de la pieté de ceux qui s'y emploient, et bien sortable à la gloire du nom François, qui n'a iamais plus eclaté que dans les guerres saintes, et pour la defense de la Religion.

On iugera par ce qui est couché dans chaque chapitre de cette Relation, de la necessité de cette glorieuse expedition, dans laquelle se trouuent tous les interests diuins et humains.

Les interests de Dieu y sont puissamment engagez : car quoy que ce dernier quartier du monde ne soit pas peuplé à proportion du reste de la terre, nous sçauons neantmoins que de quelque costé que nous iettions les ïeux, nous y voions des peuplades de Sauuages qui ne font qu'attendre qu'on aille ramasser chez elles les precieux restes du Sang de Iesus-Christ. Ce sont la pluspart peuples errans, qui portent auec eux leurs maisons en rouleaux, et qui bastissent des villes à chaque iournée qu'ils font, dont les vns ont embrassé la Foi, et font les exercices de la Religion sur les neiges et dans les forests, d'autres n'en ont eu que de legeres teintures, et les autres n'ont iamais veu d'Europeans.

Nous sçauons, et nous le deduirons plus amplement au chapitre troisiéme, qu'il y a des peuples et sedentaires et vagabonds, de mesme langue, iusqu'à la mer du Nord, dont ces nations bordent le riuage ; qu'il y en a d'autres qui s'étendent iusqu'à la mer du Sud, tout fraîchement découuerts. Ils nous tendent les bras, et nous leur tendons les nostres, mais les vns et les autres sont trop courts pour se ioindre de si loin ; et quand enfin nous pensons nous entrembrasser, nous trouuons l'Iroquois qui se met entre deux, et qui frappe sur les vns et sur les autres.

Nous sçauons que bien loin au-delà du grand Lac des Hurons, chez qui la Foi estoit il y a quelques années si florissante, pendant que l'Iroquois n'empeschoit pas nos Missions, et auparauant qu'il nous en eust chassé par le massacre de nos Peres et le saccagement de ces Eglises naissantes, nous sçauons que quelques restes du debris de cette Nation se sont ralliez en assez bon nombre au-delà des lacs et des montagnes frequentées par leurs ennemis, et que tout nouuellement ils ont ici deputé, pour redemander leurs chers et anciens Pasteurs ; mais ces bons Pasteurs sont tuez en chemin par les Iroquois, leurs guides sont pris et bruslez, et tous les chemins sont rendus inaccessibles.

Nous sçauons mesme que, parmi les Iroquois, la Foi y est en vigueur, malgré qu'ils en aient, non pas en leur personne, mais en celle d'vn grand nombre

de captifs qui ne respirent qu'à nous auoir auec eux ou d'estre auec nous, et qui ont fait merueilleusement bien profiter cette diuine semence que nous auons iettée sur eux auant leur destruction, mais *venit inimicus homo :* quand nos esperances paroissoient les plus riantes, et quand nous estions prests de faire d'heureuses recoltes, estant allez chercher ces pauures brebis iusque dans la gueule des loups, nous establissant pour ce suiet à Onnontaghé, l'ennemi de la Foi est suruenu, qui nous a raui vne partie de la proie que nous auions entre les mains ; il nous auoit desia destinez à ses feux et à ses haches, si la Prouidence, qui a tousiours l'œil ouuert sur les siens, n'eust eu soin des Pasteurs, les gardant non sans prodige pour d'autres brebis *quæ non sunt ex hoc ouili.*

Enfin, nous sauons que, par tout où nous puissions aller dans nos bois, nous y rencontrons quelque Eglise fugitiue, ou quelque autre naissante ; par tout nous trouuons des enfans à enuoier dans le Ciel, par tout des malades à baptiser, et des adultes à instruire ; mais par tout nous trouuons l'Iroquois, qui, comme vn phantôme importun, nous obsede en tous lieux : s'il nous trouue parmi nos nouueaux Chrestiens, il les massacre entre nos bras ; s'il nous rencontre sur la Riuiere, il nous tuë ; s'il nous prend dans les cabanes de nos Sauuages, il nous brusle auec eux. Mais nostre mort nous seroit souhaitable et bien plus precieuse, si elle n'estoit pas suiuie de la desolation generale de nos pauures Eglises, et si la perte des Pasteurs ne causoit pas celle des Oüailles, qui sans doute peuuent faire compassion, et tirer les larmes des ïeux de ceux qui voient non seulement tant de conuersions retardées, et tant d'ames perduës, mais tous ces Neophytes contraints de chercher les antres et les forests les plus espaisses et les plus reculées, pour y traisner vne miserable vie dans l'indigence de toutes choses, et fuir à peu prés comme les premiers Chrestiens, quand la rage des tirans suscitoit de semblables persecutions. Il est vrai que le cœur nous saigne, de nous voir aux portes d'vne si belle moisson, et n'y pouuoir entrer, de voir tant d'ames tomber dans les Enfers, estant si proche du Roiaume des Cieux. Et qui fait cela ? vne petite poignée d'Iroquois, qui tous ensemble ne feroient pas la milliéme partie des peuples dont ils ruinent le salut. Ces spectacles ne sont-ils pas assez touchans pour rallumer ce zele et cette ardeur Françoise, qui a autresfois fait de si nobles conquestes sur les infideles, et qui a rendu la France si glorieuse par les croisades, qui ont esté comme le precieux apanage du Roiaume tres-Chrestien ?

Mais quoique les interests temporels soient peu de choses en comparaison des éternels, i'aurois pourtant bien de quoi piquer la generosité de ceux qui y pretendent, si ie voulois m'estendre sur les torts que l'Iroquois leur fait, coupant toutes les sources de la traite, et empéchant que des peuples de cinq à six cents lieuës à la ronde, ne viennent ici-bas chargez de pelleteries, qui feroient regorger ce païs de richesses immenses, comme ils ont fait en un seul voiage, que quelques-vnes de ces Nations ont entrepris cette année, quoiqu'à la dérobée et comme furtiuement, crainte de leurs ennemis.

Il faut auouër qu'auec cela la face de nos colonies Françoises seroit aimable, si la terreur des Iroquois n'en rendoit point le seiour dangereux : la terre est d'vn heureux rapport, et pourueu que le laboureur qui la cultiue, y trauaille auec soin, en peu d'années il se verra non seulement hors de necessité, mais à son aise, luy, sa femme et ses enfans. Nous en voions plusieurs, qui, ayans eû vne concession, qui ne couste icy qu'à demander, en moins de cinq ou six années recueillent du bled abondamment pour se nourrir auec toute leur famille, et mesme pour en vendre ; ils ont toutes les commoditez d'vne basse cour ; ils se voient en peu de temps riches en bestiaux, pour mener vne vie exempte d'amertume et pleine de ioie.

En peu d'années les familles se multiplient, car l'air de ce païs estant tres-

sain, on voit peu d'enfans mourir dans le berceau. Quoi que l'hiuer soit long, et que les neiges couurent la terre cinq mois entiers, à trois, quatre et cinq pieds de profondeur, toutesfois ie puis dire que les froids y paroissent souuent plus tolerables qu'ils ne sont dans la France, soit à cause que les hiuers ne sont pas icy pluuieux, et que les iours ne laissent pas d'estre agreables ; soit à cause que l'on a le bois à sa porte, et plus on fait grand feu iour et nuit pour combattre le froid, plus on abbat de la forest voisine, et l'on se fait des terres nouuelles, pour labourer et pour semer, qui rendent de bons grains et qui enrichissent leurs Maistres. Souuent l'on a deuant sa porte la pesche en abondance, principalement de l'anguille, qui est en ce païs tres-excellente, n'estant point bourbeuse comme sont celles de la France, à cause qu'elle nage dans la grande eau de nostre fleuue S. Laurens. Dans les mois de Septembre et d'Octobre, cette pesche d'anguille est si heureuse, que tel en prendra, pour sa part, quarante, cinquante, soixante et septante milliers. Et le bon est qu'on a trouué le moien de la saler commodément, et par ce moien la conseruer en sa bonté ; c'est vne manne inconceuable pour ce païs, et qui ne couste qu'à prendre, et qui porte auec soy, pour l'ordinaire, tout son assaisonnement. Durant l'hiuer on court les Orignaux sur les neiges, et tel de nos François en a tué pour sa part trente et quarante, dont la chair se conserue aisément par la gelée, et sert de prouision pendant l'hiuer ; les peaux sont encore plus precieuses. Cette chasse paroissoit autrefois comme impossible à nos François, et maintenant elle leur sert de recreation. Ils se sont aussi formez à la chasse du castor, qui fait vne des grandes richesses de ce païs.

Mais la guerre des Iroquois trauerse toutes nos ioies, et c'est l'vnique mal de la Nouuelle-France, qui est en danger de se voir toute desolée, si de France l'on n'y apporte vn puissant et prompt secours : car, pour dire vray, il n'y a rien de si aisé à ces barbares que de mettre, quand ils voudront, toutes nos habitations à feu et à sang, à la reserue de Quebec, qui est en estat de defense, mais qui toutefois ne seroit plus qu'vne prison, dont l'on ne pourroit pas sortir en asseurance, et où l'on mourroit de faim, si toute la campagne estoit ruinée.

Ce qui donne cet auantage à l'ennemi sur nous, c'est que toutes les habitations de la campagne, hors de Quebec, sont sans defense, et qu'elles sont éloignées les vnes des autres, dans l'espace de huit et dix lieuës, sur les riues de la grande Riuiere, n'y aiant en chaque maison que deux, trois, ou quatre hommes, et souuent mesme qu'vn seul auec sa femme et quantité d'enfans, qui peuuent estre tous tuez ou enleuez sans qu'on en puisse sçauoir rien dans la maison la plus voisine.

Ie ne dis rien des pertes que feroit la France, si ces vastes contrées sortoient de sa domination. L'estranger en tireroit vn grand auantage au détriment de la nauigation Françoise.

Au reste, la façon que tiennent les Iroquois dans leurs guerres, est si cachée dans leurs approches, si subite dans leur execution, et si prompte dans leur retraite, que d'ordinaire l'on apprend plus tost leur départ, que l'on n'a pu sçauoir leur venuë. Ils viennent en renards dans les bois, qui les cachent et qui leur seruent de fort inexpugnable. Ils attaquent en lions ; et comme ils surprennent lorsqu'on y pense le moins, ils ne trouuent point de resistance ; ils fuient en oiseaux, disparoissans plustost qu'ils ne paroissent. Vn pauure homme trauaillera tout le iour proche de sa maison, l'ennemi qui est caché dans la forest toute voisine, fait ses approches, comme vn chasseur fait de son gibier, et décharge son coup en asseurance, lors que celuy qui le reçoit se pense plus asseuré.

Or, qu'y a-t-il de plus aisé à vne troupe de huit cents, ou de mille Iroquois, que de se respandre par dans les bois, tout le long de nos habitations Françoises, faire vn massacre general en vn mesme iour, vsant de cette surprise, tuant les hommes, et emmenant

les femmes et les enfans captifs, comme ils ont desia souuent fait ? Ils passeroient en plein midy deuant Quebec, chargez de cette proie toute innocente, que l'on ne pourroit pas ni courir aprés eux, ni recouurer les captifs de leurs mains, pour lesquels il ne nous resteroit que des larmes inutiles : nos chaloupes sont trop pesantes, et leurs canots sont trop legers pour les pouuoir atteindre ; outre que s'il y auoit quelque chose à craindre pour eux, la nuit leur seruiroit de voile pour se desrober à nos yeux, se glissant dans le bois, où ils trouuent leur chemin par tout, quoique pour des François il n'en paroisse aucun ; et quand mesme nous serions en plus grand nombre qu'eux, ils y seroient en asseurance, et nous n'oserions pas les suiure.

C'est vne espece de miracle, que les Iroquois pouuant si aisément nous destruire, ils ne l'aient pas encore fait ; ou plustost c'est vne prouidence de Dieu, qui, iusqu'à maintenant, les a aueuglez et a rompu les desseins qu'ils ont formez de nous faire cette sorte de guerre. Encore cette année, ils estoient partis de leurs païs, au nombre de sept cents, pour cet effet ; l'alarme en estoit si grande icy vers le printemps dernier, que les maisons de la campagne estoient abandonnées comme en proie à l'ennemi, et tout le monde se croioit quasi perdu, si Monsieur le Vicomte d'Argençon, nostre Gouuerneur, n'eust rasseuré les esprits par son courage et par sa sage conduite, mettant tous les postes de Quebec en si bon ordre, qu'on y souhaittoit plustost l'Iroquois que de l'y craindre. Pour le reste du païs, nos habitations sont si exposées aux ennemis, que s'ils n'y ont point causé vne desolation generale, c'est que Dieu les a arrestez en chemin ; et quoy qu'il en ait cousté la vie à quelques-vns de nos François, toutefois le païs s'estant conserué, et demeurant en son entier, nous auons plustost suiet de benir Dieu, que de nous plaindre de nos pertes.

Mais Dieu ne s'est pas obligé de continuer sur nous cette prouidence quasi miraculeuse, qui, aiant egalé nos desirs, a surmonté nos esperances ; et il semble qu'il n'ait eu d'autre dessein, que de nous faire subsister iusques au temps present, que la paix estant heureusement en France, l'on pourra nous donner secours contre vn ennemi qui s'est resolu enfin ou de nous perdre, ou d'y perir. Nostre perte causeroit celle d'vn nombre innombrable d'ames ; la sienne feroit reuiure tout ce païs, et y feroit regner la paix dont la France gouste à present les douceurs, et desquelles elle peut nous faire part si elle veut. Qu'elle dise seulement : Ie le veux : et auec ce mot elle ouure le Ciel à vne infinité de Sauuages, elle donne la vie à cette colonie, elle se conserue sa Nouuelle-France, et s'acquiert vne gloire digne d'vn Roiaume tres-Chrestien, qui porte des Fils aisnez de l'Eglise, et des héritiers du grand S. Loüis ; heritiers, dis-ie, non seulement de sa pieté, mais encore de ses conquestes ; puisque s'il a autrefois planté les fleurs de Lis dans le sein du Croissant, ce ne sera pas auiourd'huy vne conqueste moins glorieuse, d'vne terre d'infideles en faire vne terre Sainte, et retirer la terre Sainte des mains des infideles. Encore vne fois, que la France veüille destruire l'Iroquois, il sera destruit : car qu'est-ce que cet Iroquois, qui fait tant parler de luy ? deux Regimens de braues Soldats l'auroient bientôt terrassé. La pluspart de nos Gens, plus accoustumez à manier la houë que l'épée, n'ont pas la resolution du Soldat. Il y a quelque temps que Monsieur nostre Gouuerneur, donnant la chasse à cet ennemi dans des chalouppes, se voiant proche du lieu où il s'étoit retiré, commanda qu'on mist pied à terre ; personne ne bransla : il se iette le premier à l'eau iusques au ventre, tout le monde le suiuit. De bons Soldats auroient deuancé leur Capitaine : nous esperons qu'on nous en enuoira, et de bons, puisque la Paix donne lieu d'en choisir.

CHAPITRE II.

De l'estat du païs des Iroquois, et de leurs cruautez.

Ce qu'vn Poëte a dit de la fortune, que son ieu le plus ordinaire est de briser des sceptres, mettre bas des couronnes, et en tournant sa rouë faire monter les vns sur le trosne par les mesmes degrez par lesquels elle precipite les autres, *Ludum insolentem ludere pertinax ;* et ce que l'Histoire nous apprend du renuersement des Estats, du débris des Republiques, et des reuolutions qui ont fait si souuent changer de face à l'Empire des Grecs, des Perses, des Romains et des autres nations, peut trouuer place icy, *si parua licet componere magnis.*

Cette aueugle inconstante ne laisse pas de prendre ses diuertissemens dans des cabanes de Sauuages, et parmi des forests, aussi bien que dans les palais des Rois, et au milieu des grandes Monarchies ; elle sait ioüer son ieu par tout, et par tout elle fait de ses coups, bien plus illustres de vrai quand ils tombent sur l'or et sur l'escarlate, que quand ils ne frappent que sur des Estats de bois, et ne ruinent que des villes d'écorce ; mais aprés tout elle est egalement fascheuse aux vns et aux autres.

Des cinq peuples qui composent toute la nation Iroquoise, ceux que nous appellons les Agnieronnons, ont tant esté de fois au haut et au bas de la rouë en moins de soixante ans, que nous trouuons dans les histoires peu d'exemples de pareilles reuolutions. Comme ils sont insolens de leur naturel et vraiment belliqueux, ils ont eu à démesler auec tous leurs voisins : auec les Abnaquiois, qu'ils ont vers l'Orient ; auec les Andastogehronnons, vers le midy, peuple qui habite les costes de la Virginie ; auec les Hurons, au Couchant, et auec toutes les Nations Algonquines, éparses dans toutes les parties du Nord. Nous ne pouuons pas remonter bien haut dans la recherche de ce qui s'est passé parmi eux, puisqu'ils n'ont point d'autres Bibliotheques que la memoire des vieillards, et peut-estre n'y trouuerions-nous rien qui meritast le iour. Ce que nous apprenons donc de ces liures viuans, est que vers la fin du dernier siecle, les Agnieronnons ont esté reduits si bas par les Algonquins, qu'il n'en paroissoit presque plus sur la terre ; que neantmoins ce peu qui restoit, comme vn germe genereux auoit tellement poussé en peu d'années, qu'il auoit reduit reciproquement les Algonquins aux mêmes termes que luy ; mais cet estat n'a pas duré long-temps, car les Andastogehronnons leur firent si bonne guerre pendant dix années, qu'ils furent renuersez pour la seconde fois, et la nation en fut presque esteinte, du moins tellement humiliée, que le nom seulement d'Algonquin les faisoit fremir, et son ombre sembloit les poursuiure iusques dans leurs foiers.

C'estoit au temps que les Hollandois s'emparerent de ces costes-là, et qu'ils prirent goust au castor de ces peuples, il y a quelques trente ans ; et pour les gagner dauantage, ils leur fournirent des armes à feu, auec lesquelles il leur fut aisé de vaincre leurs vainqueurs, qu'ils mettoient en fuite et qu'ils remplissoient de fraieur au seul bruit de leurs fusils ; et c'est ce qui les a rendus formidables par tout, et victorieux de toutes les Nations, auec lesquelles ils ont eu guerre ; c'est ce qui leur a mis dans la teste cet esprit de monarchie, y aspirant tout barbares qu'ils sont, et aians le cœur si haut, qu'ils pensent et qu'ils disent que leur destruction ne peut arriuer, qu'elle ne traisne aprés soy le bouleuersement de toute la terre.

Et ce qui est plus estonnant, c'est que de fait ils dominent à cinq cents lieuës à la ronde, estans neantmoins en fort petit nombre : car des cinq Nations dont l'Iroquois est composé, l'Agnieronnon ne compte pas plus de cinq cents hommes portans armes, dans trois ou quatre meschans Villages.

L'Onnei8theronnon n'en a pas cent ; l'Onnontagheronnon et l'Oiogoenhron-

non, trois cents chacun, et le Sonont8aehronnon, qui est le plus éloigné de nous et le plus peuplé, n'a pas plus de mille combattans : et qui feroit la supputation des francs Iroquois, auroit de la peine d'en trouuer plus de douze cents en toutes les cinq Nations, parce que le plus grand nombre n'est composé que d'vn ramas de diuers peuples qu'ils ont conquestez, comme des Hurons, des Tionnontatehronnons, autrement Nation du Petun ; des Ati8endaronk, qu'on appelloit Neutres, quand ils estoient sur pied ; des Riquehronnons, qui sont ceux de la Nation des Chats ; des Ont8agannha, ou Nation du feu ; des Trak8aehronnons, et autres, qui, tout estrangers qu'ils sont, font sans doute la plus grande et la meilleure partie des Iroquois.

C'est donc merueille que si peu de monde fasse de si grands dégasts, et se rende si redoutable à tant de peuples qui plient de tous costez sous ce vainqueur.

Il est vray qu'ils ont fait des coups de cœur, et se sont signalez en certains rencontres autant qu'on pourroit l'esperer des plus braues guerriers d'Europe. Pour estre sauuages, ils ne laissent pas de sçauoir fort bien la guerre, mais c'est d'ordinaire celle des Parthes, qui donnerent autrefois tant de peines aux Romains, les combattant iustement de la façon que les Sauuages nous combattent. Sur tout les Agnieronnons ont tousiours excellé en ce genre de guerre, et mesme quelquefois en celle qui ne demande que du courage : ils ont forcé deux mille hommes de la Nation du Chat dans leurs propres retranchemens ; et quoiqu'ils ne fussent que sept cents, ils ont pourtant franchi la palissade ennemie, y appliquant vne contre-palissade, de laquelle ils se seruoient comme de boucliers et d'eschelles, pour escalader le fort, essuiant la gresle des fusils, qui tomboit sur eux de tous costez ; et quoiqu'on dise, que, comme il n'y a point de Soldats plus furieux qu'eux quand ils sont en armée, aussi ne s'en trouue-t-il point de plus poltrons quand ils ne sont qu'en petites bandes, dont la gloire est de casser quelques testes et d'enleuer les cheuelures, ils n'ont pas laissé de faire paroistre en quelques occasions que le courage des particuliers alloit iusqu'à la temerité ; comme quand vn d'eux fut pendant la nuit à la porte d'vne bourgade Huronne, se cachant dans vn tas d'ordures, d'où il parut soudain au point du iour suiuant, comme vn homme ressuscité, se iettant sur le premier venu, et s'enfuiant aprés luy auoir cassé la teste tres-inopinément. Deux autres se monstrerent encore plus genereux. A la faueur des tenebres de la nuit ils approcherent secrettement d'vne guerite, où l'on faisoit bon guet à la façon des Sauuages, qui est de chanter à pleine teste pendant toute la nuit. Aiant donc laissé crier assez long-temps la sentinelle, vn des deux monta adroitement sur la guerite, déchargea vn coup de hache sur le premier qu'il rencontra, et aiant ietté l'autre par terre, il se donna le loisir de le tuer, et de luy enleuer la peau de la teste, comme le plus beau trophée de sa victoire. L'an passé vn Agnieronnon entreprit tout seul la guerre de Tadoussac, faisant vn voiage de deux à trois cents lieuës, courant seul par mer et par terre, pour chercher vn Algonquin son ennemi, qu'il tua enfin de sa propre main, quasi dans le sein des Français et d'vn bon nombre de Sauvages : il est vrai qu'il y perdit la vie, mais ce fut en les brauant, et en faisant sa retraite comme vne pourmenade, orgueil qui luy causa la mort.

Mais ces traits de generosité ne se trouuent pas en tous les Iroquois ; la fourbe y est bien plus commune que le courage, et la cruauté plus grande encore que la fourbe ; et l'on peut dire, que si les Iroquois ont quelque puissance, ce n'est que parce qu'ils sont ou fourbes, ou cruels. Tous les traitez que nous auons faits auec eux sont tesmoins de leurs perfidies, puisqu'ils ne nous ont iamais gardé aucune des paroles qu'ils nous ont si souuent et si solennellement iurées ; et pour la cruauté, ie ferois rougir ce papier, et les oreilles fremiroient si ie rapportois les horribles

traitemens que les Agnieronnons ont faits sur quelques captifs. On en a parlé de vrai dans les autres Relations ; mais ce que nous en avons appris de noueau est si estrange, que tout ce qu'on en a dit n'est rien. Ie les passe, non seulement parce que ma plume n'a pas d'encre assez noire pour les décrire, mais bien plus de peur de faire horreur par la lecture de certaines cruautez dont les siecles passez n'ont iamais entendu parler.

Ce n'est que gentillesse parmi eux de cerner le poulce à leurs captifs vers la premiere iointure, puis le tordant, l'aracher de force auec le nerf, qui se rompt d'ordinaire vers le coulde, ou proche de l'espaule, tant est grande la violence dont ils vsent. Ce poulce ainsi tiré auec son nerf, ils le pendent à l'oreille du patient en forme de pendant d'oreille, ou luy mettent au col au lieu de carquant ; puis ils feront le mesme à vn autre doigt, et à vn troisiesme ; et au lieu de ces doigts arrachez, ils fourrent dans la plaie des esquilles de bois dur, qui font des douleurs toutes autres que les premieres, quoi qu'excessiues, et causent en vn moment vne grande inflammation, et vne enfleure prodigieuse en toute la main, et mesme en tout le bras. Quand il n'y auroit que ce premier ieu, n'est-ce pas auec raison que les François de ce païs-cy demandent depuis vn si long-temps la destruction d'vn ennemi si cruel? puisqu'apres tout, cinq ou six cents hommes ne sont pas pour resister à vne entreprise genereuse, si on la fait telle que la gloire de Dieu, et la compassion que l'on doit auoir pour eux, le demande. Les Iroquois sont de l'humeur des femmes : il n'y a rien de plus courageux, quand on ne leur fait point resistance ; rien de plus poltron, quand on leur tient teste. Ils se mocquent des François, parce qu'ils ne les ont iamais veus en guerre en leur païs ; et les François n'y ont iamais esté, parce qu'ils ne l'ont iamais tenté, ayant cru iusqu'à present les chemins plus insurmontables qu'ils ne sont. Dans la connoissance que nous auons de ces barbares, et aiant veu quand nous estions parmi eux, comme la fraieur se met par tout quand ils se voient attaquez chez eux ; on peut dire auec toute asseurance, que si vne armée de cinq cents François y arriuoit inopinément, elle pourroit dire : *Veni, vidi, vici.*

I'ay dit qu'il n'y auoit que cinq ou six cents hommes à destruire : car il est hors de doute que si les Agnieronnons estoient défaits par les François, les autres Nations Iroquoises seroient heureuses d'entrer en composition auec nous, et nous donner leurs enfans pour ostages de leur fidelité. Et pour lors ces belles Missions se renouuelleroient dans Onnontaghé, dans Oiogoen, et par toutes les autres Nations Iroquoises qui resteroient, chez lesquelles nous auons desia ietté les premieres semences de la Foy, qui ont esté si bien receuës par le menu peuple, que, sans nous défier de la Prouidence diuine, nous ne deuons pas desesperer d'en recueillir vn iour des fruits tres-abondans. De plus, la grande porte seroit ouuerte pour tant d'anciennes et nouuelles missions vers les peuples du Nord, et vers ceux du Couchant nouuellement découuerts, que nous comprenons tous sous le nom general d'Algonquins. Mais c'est vne trop ample matiere, qui demande vn Chapitre à part.

CHAPITRE III.

De l'estat du païs des Algonquins, et de quelques nouuelles découuertes.

Ie ne puis exprimer plus nettement l'estat des Nations de la langue Algonquine, que par le simple narré des connoissances qu'en a eu vn de nos Peres, qui a esté cette année dans le Saguenay, Riuiere de Tadoussac, selon les rencontres que la Prouidence luy a presentées en ce voiage.

Comme ces Nations sont infiniment estenduës dans cinq ou six cents lieuës

de forests qui regardent le Septentrion, il les distingue en trois : en celles qui tirent vers l'Orient, celles qui habitent les parties les plus reculées du Couchant, et celles du Nord, qui sont entre les vnes et les autres. Il ne dit rien de celles du Leuant, qui n'ait esté couché dans les Relations precedentes ; voicy comme il parle des deux autres :

Le trentiéme Iuillet de l'année mil six cent soixante, estant monté dans le Saguené, à trente-deux lieuës de Tadoussac, i'y trouuai quatre-vingts Sauuages, et parmi eux vn nommé A8atanik, homme considerable pour la qualité qu'il porte de Capitaine, et bien plus pour auoir receu le Saint-Baptesme, il y a dix ans, dans le païs des Nipisiriniens. Il semble que le glorieux Archange dont il porte le nom, a pris plaisir de conduire cet homme comme par la main, et nous l'amener ici, pour nous découurir le chemin qui nous peut conduire iusques à la mer du Nord, où diuerses Nations Algonquines se sont confinées, fuiant l'Iroquois, qui nous empesche aussi de les aller chercher par le chemin ordinaire de la grande Riuiere. Ie rapporte les diuerses routes, et quelques incidens de son voiage.

Il partit au mois de Iuin de l'année mil six cent cinquante-huit, du lac des Oüinipegouek, qui n'est proprement qu'vne grande baye de celuy des Hurons ; d'autres l'appellent le lac des Puans, non qu'il soit salé comme l'eau de la Mer, que les Sauuages appellent Oüinipeg, c'est-à-dire eau puante ; mais pource qu'il est enuironné de terres ensouffrées, d'où sortent quelques sources qui portent dans ce lac la malignité que leurs eaux ont contractées aux lieux de leur naissance.

Il passa le reste de cet esté et de l'hiuer suiuant prés le lac que nous appellons Superieur, à cause qu'estant audessus de celui des Hurons, il s'y décharge par vn sault qui luy a aussi donné son nom ; et puisque nostre voiageur s'y arreste quelque temps, faisons-y quelque pause auec luy, pour en remarquer les raretez.

Ce lac, qui porte plus de quatre-vingts lieuës de long sur quarante de large en certains endroits, est semé d'Isles qui le couurent agreablement proche des terres : son riuage est bordé tout à l'entour de Nations Algonquines, où la crainte des Iroquois leur a fait chercher vn asile. Il est aussi enrichi dans tous ses bordages, de mines de plomb presque tout formé, de cuiure si excellent qu'il s'en trouue de tout rafiné en morceaux gros comme le poing, de gros rochers qui ont des veines entieres de turquoises. On veut mesme nous persuader qu'il est grossi de diuers ruisseaux qui roulent auec le sable quantité de petites pailles d'or, qui sont comme les reiettons de la mine voisine. Ce qui nous inuite à le croire, c'est que lors qu'on foüilla les fondemens de la Chapelle Saint Ioseph, sur les riues du lac des Hurons, qui n'est qu'vne décharge du lac Superieur, les ouuriers trouuerent vne veine grosse comme le bras, de ces paillettes d'or ; le sable dont cette veine estoit meslée, se trouuoit en si petite quantité, qu'il estoit comme imperceptible en comparaison du reste. Mais les ouuriers, qui sçauoient d'ailleurs qu'en ces quartiers-là il y auoit des mines de cuiure, et s'estant persuadez que c'estoit vne mine de laton (ignorans que le laton fust vn composé), remplirent les fondemens qu'ils auoient creusez, sans sçauoir qu'ils y renfermoient vn thresor.

Mais voicy des richesses d'vne autre nature. Les Sauuages qui habitent la pointe de ce lac la plus éloignée de nous, nous ont donné des lumieres toutes fraisches, et qui ne déplairont pas aux curieux, touchant le chemin du Iapon et de la Chine, dont on a fait tant de recherche. Car nous apprenons de ces peuples, qu'ils trouuent la Mer de trois costez : du costé du Sud, du costé du Couchant, et du costé du Nord ; de sorte que si cela est, c'est vn grand preiugé et vn indice bien certain, que ces trois Mers se trouuant ainsi contiguës, ne sont proprement qu'vne Mer, qui est celle de la Chine ; puisque celle du Sud, qui est la Mer Pacifique, qu'on connoist assez, estant continuée iusqu'à

la mer du Nord, qui est pareillement connuë par vne troisiéme Mer, qui est celle dont on est en peine, on ne peut plus souhaitter que le traiet dans cette grande mer Occidentale et Orientale tout ensemble.

Or, nous sçauons que, du bout du lac Superieur, dont ie viens de parler, tirant au Sud, aprés enuiron trois cents lieuës, on trouue la baye du S. Esprit, qui est à trente degrez de latitude, et deux cent quatre-vingts de longitude, dans le Golfe de Mexique, en la coste de la Floride ; et de la mesme extremité du lac Superieur tirant au Soroüest, il y a enuiron deux cents lieuës iusqu'à vn autre lac qui a sa décharge dans la mer Vermeille, coste de la Nouuelle-Grenade dans la grande Mer du Sud ; et c'est de l'vn de ces deux costez que les Sauuages qui sont à quelque soixante lieuës plus à l'Occident de nostre lac Superieur, ont des marchandises d'Europe, et mesme disent auoir veu des Europeans.

En outre, de ce mesme lac Superieur, suiuant vne Riuiere vers le Nord, on arriue, aprés huit ou dix iournées, à la baye de Hudson, à la hauteur de cinquante-cinq degrez ; et de ce lieu, tirant au Noroüest, il y a enuiron quarante lieuës par terre iusques à la Baye de Button, où est le port de Nelson, à cinquante-sept degrez de latitude, et deux cent septante de longitude, d'où l'on ne doit compter que mille quatre cent vingt lieuës iusqu'au Iapon, n'y ayant de distance que septante et vn degrez d'vn grand cercle. Ces deux Mers donc, du Sud et du Nord, estant connuës, il ne reste plus que celle du Couchant qui ioigne l'vne et l'autre pour n'en faire qu'vne des trois ; et c'est la nouuelle connoissance que nous auons euë par le moyen d'vne Nation, qui estant enuiron au quarante-septiéme degré de latitude, et à deux cent septante et trois de longitude, nous asseure qu'à dix iournées vers l'Oüest se trouue la Mer, qui ne peut estre autre que celle que nous recherchons ; ce qui nous fait iuger que toute l'Amerique Septentrionale, estant ainsi enuironnée de la mer au Leuant, au Sud, au Couchant et au Nord, doit estre separée de la Groeslande par quelque traiet dont on a desia découuert vne bonne partie, et qu'il ne tient plus qu'à pousser encore de quelques degrez, pour entrer tout-à-fait dans la mer du Iapon. Ce qui ne se doit tenter, pour passer le destroit de Hudson, qu'aux mois d'Aoust et de Septembre, pendant lesquels seulement ce passage est moins engagé de glaces.

Mais en voilà assez pour le present ; si l'Iroquois le permet, nous pourrons bien nous aller éclaircir plus nettement de cette découuerte, qui n'estant connuë que par le moien des Sauuages, ne nous donne pas toutes les connoissances que nous desirerions. Suiuons nostre guide, qui aprés auoir hiuerné au lieu que ie viens de décrire, en partit le Printemps suiuant, et marchant à petites iournées, à cause de sa famille qui le suiuoit, arriua aprés auoir fait quelque cent lieuës de chemin, à la grande baye du Nord, le long de laquelle il trouua diuerses Nations Algonquines, qui se sont placées sur le riuage de cette mer.

Cette baye est celle de Hudson, dont nous venons de parler, au milieu de laquelle nostre Sauuage a veu vne grande Isle, qui prend son nom des Ours blancs dont elle est habitée : ce sont des animaux plus aquatiques que terrestres, puisqu'ils ne quittent que rarement la mer, et qu'ils viuent pour l'ordinaire de poisson, au lieu que les Ours noirs ne se nourrissent ordinairement que de chair, et ne quittent point la terre. Les mets les plus frians des Ours blancs, outre les Outardes ausquelles ils font la guerre aussi industrieusement que les hommes les plus experimentez, sont les petits Balenaux, qu'ils poursuiuent sans cesse ; mais ce n'est pas sans danger de tomber dans la gueule des grandes Baleines, qui, par vne antipathie naturelle, deuorent reciproquement ceux par qui leurs petits sont deuorez. S'il arriue quelquefois que ces Ours blancs, s'estant amassez vers le Printemps, soient enleuez en haute mer, portez sur quelque glace qui se détache du riuage

vers le mois de Iuin, c'est pour lors qu'il fait beau voir ces noueaux Argonautes voguer au gré des vents et des tempestes, et disputer leur vie contre la faim qui les presse sur ces glaces flottantes, ou contre les Baleines, qui les attendent pour les deuorer, lors que la faim les oblige de se ietter à l'eau pour y pescher des loups ou des chiens marins. Ils passent souvent les mois entiers en cette perilleuse nauigation, iusqu'à ce qu'enfin, par bonheur, leur vaisseau fasse naufrage en s'échoüant sur quelque coste : car c'est pour lors que ces animaux tout affamez sautent à terre, et recompensent bien le ieusne passé sur tout ce qu'ils rencontrent, n'épargnant ni hommes, ni bestes pour furieuses qu'elles soient.

Mais reuenons à nostre Pelerin, qui fit rencontre en chemin de diuerses Nations, dont on a desia couché les noms par écrit. Il vit sur tout les Kilistinons, qui sont partagez en neuf differentes residences : les vnes de mille, les autres de mille cinq cents hommes, et sont logez dans de grands bourgs, dans lesquels ils laissent leurs femmes et leurs enfans, pendant qu'ils courent l'Orignac, et qu'ils font leur chasse du Castor, dont le poil leur est si peu considerable depuis que l'Iroquois en empesche le debit, qu'ils grillent les Castors au feu, comme on fait les Porcs en France, pour les mettre plustost en estat d'estre mangez. Nostre homme, aiant visité ces peuples, se rendit chez les Pitchib8renik, peuplade qui habite l'entrée de la Baye, où les Hurons autrefois, et les Nipisiriniens alloient en traitte, d'où ils rapportoient grande abondance de Castors, pour quelques haches, tranches, cousteaux, et autres marchandises semblables qu'ils leur portoient. Pendant vn certain temps de l'année, l'abondance de Cerfs est plus grande encore en ces quartiers, que celle de Castors : elle est bien si prodigieuse, qu'ils en font prouision pour vn an, soit en la boucanant, qui est leur façon plus ordinaire, soit en la laissant geler : car vers ces païs Septentrionaux, rien ne se pourrit et ne se corrompt pendant la plus grande partie de l'année, et mesme auançant vn peu plus vers le Nord, les corps ne perdent rien de leur beauté long-temps aprés la mort ; ils sont aussi vermeils et aussi entiers trente ans aprés leurs trespas, que pendant leur vie : aussi dit-on qu'en ces païs-là les morts s'y portent bien, mais que les viuans y deuiennent malades. On y voit des glaces, les vnes de vingt-deux brasses, d'autres de trois cents et trois cent soixante pieds, qui se déprennent du riuage, et qui se cassent quelquefois auec tant de violence, qu'en tombant dans la mer elles excitent par ce bouleuersement des tempestes qui ont mis des vaisseaux en danger d'estre submergez, et peut-estre auront-elles fait perir celuy duquel les Sauuages ont veu le débris sur leur riuage.

Ce que i'admire le plus en cette terre infortunée, c'est de voir comme la Prouidence ne manque en rien à ses creatures ; elle supplée au défaut des vnes par le secours des autres, dont on ne s'auiseroit iamais. Quand on voit les bords de cette mer presque sans arbres, soit à cause de la rigueur du froid, qui les empesche de croistre, ou parce que les rochers dont ces terres sont presque toutes couuertes ne peuuent nourrir de grands bois, qui ne iugeroit que Dieu n'a pas voulu que ces terres fussent habitées par les hommes, puisqu'elles sont si destituées des commoditez de la vie humaine ? Neantmoins on trouue des Nations qui peuplent ces rochers, et qui remplissent ce sol le plus ingrat et le plus disgracié de la nature. Mais comment y peut-on viure sans feu, puisque les froids y sont si violens ? Dieu y a pourueu : il leur donne tous les ans leur prouision de bois ; il se sert des cerfs comme de bestes de charge, pour leur en faire porter leur prouision ; ce sont le bois ou les cornes des mesmes cerfs ; on en croira ce que l'on voudra, mais on nous asseure que ces peuples n'ont point de meilleur feu que celui qu'ils font du bois de ces grands animaux, qui doiuent estre en prodigieuse quantité pour suppléer auec leurs branches aux bran-

ches des chesnes et des autres arbres propres à brusler.

Mais ne quittons pas nostre Guide, qui va costoiant toute la Baye ; il ne fait pas mauuais auec luy, puisqu'il asseure que le gibier grand et petit ne luy manque point, et qu'vn homme de sa suite a tué vn de ces Ours blancs dont nous auons parlé ; nous n'auons pas sceu de luy si la chair en est aussi bonne que celle des Oyes sauuages, des Cignes, des Canards, qui se trouuent au mesme lieu dans le mois de May, aussi bien qu'vn nombre infini de petits oiseaux hupez, d'hirondelles, comme encore de martres, de lieures blancs, et de renards noirs ; et si la poudre manque pour la chasse, on peut s'adonner à la pesche des truites et des saumons, que ces Sauuages sçauent fort bien prendre sans filets, mais seulement auec le harpon.

Aprés que nostre Algonquin eut visité toutes les Nations circonuoisines de la Baye, et qu'il se fut chargé, de leur part, de diuers presens que ces peuples adressoient aux François et aux Algonquins de ces contrées, pour les attirer vers leur Baie, et pour s'y fortifier tous ensemble contre l'Iroquois, il quitta le riuage de la mer pour entrer dans les terres, et pour chercher vn chemin vers Tadoussac, par des vastes forests qu'il n'auoit iamais connuës. Comme il auançoit dans le bois sans boussole et sans prendre hauteur, il eut connoissance de trois Riuieres, dont l'vne conduit droit à nostre bourgade des Trois-Riuieres ; il ne voulut pas prendre cette route, quoy que bien plus courte et plus certaine, mais bien plus exposée aux Iroquois ; les deux autres Riuieres se rendent au lac de S. Iean, où est la source du fleuue Saguené. Il choisit la plus écartée de ces deux Riuieres, comme la plus seure, l'autre n'estant pas bien loin du païs où trois Nations ont esté desolées depuis deux ou trois ans par l'Iroquois, et contraintes de se refugier chez les autres plus éloignées. Cellescy se nomment les Kepata8angachik, les Outabitibek et les Ouak8iechidek.

Enfin il s'est rendu à trente-deux lieuës de Tadoussac, où m'entretenant auec luy de ses auentures et de ses voiages, il commença à me dire par auance l'estat où l'Iroquois auoit reduit les Nations Algonquines vers le lac Superieur et celuy des Ouinipeg. Mais à peine me fus-ie rendu à Quebec, que i'y trouuay deux François qui ne faisoient que d'arriuer de ces païs superieurs, auec trois cents Algonquins, dans soixante canots chargez de pelleterie. Voicy ce qu'ils ont veu de leurs propres ïeux, qui nous representera l'estat des Algonquins du Couchant, aprés auoir parlé iusqu'à present de ceux du Nord.

Ils ont hiuerné sur les riuages du lac Superieur, et ont esté assez heureux pour y baptiser deux cents petits enfans de la Nation Algonquine, auec laquelle ils ont premierement demeuré. Ces enfans estoient attaquez de maladie et de famine, quarante sont allez droit au Ciel, estant morts peu aprés le Baptesme.

Nos deux François firent pendant leur hiuernement diuerses courses vers les peuples circonuoisins ; ils virent entre autres choses, à six iournées au-delà du lac, vers le Suroüest, vne peuplade composée des restes des Hurons, de la Nation du Petun, contraints par l'Iroquois d'abandonner leur patrie, et de s'enfoncer si auant dans les forests, qu'ils ne puissent estre trouuez par leurs ennemis. Ces pauures gens, s'enfuiant et faisant chemin par des montagnes et sur des rochers, au trauers de ces grands bois inconnus, firent heureusement rencontre d'vne belle Riuiere, grande, large, profonde, et comparable, disent-ils, à nostre grand fleuue de S. Laurens. Ils trouuerent sur ses riues la grande Nation des Abimi8ec, qui les receut tres-bien. Cette Nation est composée de soixante Bourgades, ce qui nous confirme dans la connoissance, que nous auions desia, de plusieurs milliers de peuples qui remplissent toutes ces terres du Couchant.

Reuenons à nos deux François : continuant leur ronde, ils furent bien surpris en visitant les Nad8echi8ec ; ils

virent des femmes défigurées, et à qui on auoit coupé le bout du nez iusqu'au cartilage, de sorte qu'elles paroissoient en cette partie du visage, comme des testes de mort ; de plus, elles auoient sur le haut de la teste vne partie de la peau arrachée en rond. S'estant informez d'où prouenoit ce mauuais traitement, ils apprirent auec admiration que c'estoit la loy du païs, qui condamne à ce supplice toutes les femmes adulteres, afin qu'elles portent grauées sur le visage la peine et la honte de leur peché : ce qui rend la chose plus admirable, c'est que chaque homme ayant en ce païs-là sept ou huit femmes, et par consequent la tentation estant bien plus grande parmi ces pauures creatures, dont les vnes sont tousiours plus cheries que les autres, la loy neantmoins se garde plus exactement qu'elle ne feroit peut-estre dans les Villes les mieux policées, si elle y estoit establie. Si des Barbares qui ne sont instruits que par la loy de la nature, ont de si beaux sentimens de l'honnesteté, quels reproches feront-ils vn iour aux Chrestiens libertins, qui ont commandement de se creuer plustost les yeux que de leur rien permettre au preiudice de leur salut ? Ce qui ne se fait pas parmi les Chrestiens, est pratiqué par des Sauuages, qui retranchent les parties les plus visibles du visage qui a serui de scandale et de pierre d'achopement. Nos François ont visité les quarante Bourgs dont cette Nation est composée, dans cinq desquels on compte iusqu'à cinq mille hommes ; mais il faut prendre congé de ces peuples, sans faire pourtant grande ceremonie, pour entrer dans les terres d'vne autre Nation belliqueuse, et qui auec ses fleches et ses arcs s'est renduë aussi redoutable parmi les Algonquins superieurs, que l'Iroquois l'est parmi les inferieurs ; aussi en porte-t-elle le nom de P8alak, c'est-à-dire les Guerriers.

Comme le bois est rare et petit chez eux, la nature leur a appris à faire du feu auec du charbon de terre, et à couurir leurs cabanes auec des peaux : quelques-vns plus industrieux se dressent des bastiments de terre grasse, à peu prés comme les hirondelles bastissent leurs nids ; et ils ne dormiroient pas moins doucement sous ces peaux et sous cette bouë, que les grands de la terre sous leurs lambris d'or, s'ils n'apprehendoient les Iroquois, qui les viennent chercher à cinq et six cents lieuës loin.

Mais si l'Iroquois y va, pourquoy n'irons-nous pas aussi ? s'il y a des conquestes à faire, pourquoy la foy ne les fera-t-elle pas, puisqu'elle en fait par tout le monde ? Voilà des peuples infinis ; mais le chemin en est fermé : il faut donc rompre tous les obstacles, et passant à trauers de mille morts, se ietter au milieu des flammes pour en deliurer tant de pauures Nations. On ne s'est pas épargné ni pour l'vn ni pour l'autre, et on n'a laissé perdre aucune occasion qui se soit presentée, pour courir à leur secours ; et nous y cou rons encore presentement, comme ie diray aprés auoir vn peu parlé de l'estat pitoiable où l'Iroquois a reduit les Hurons.

CHAPITRE IV.

De l'estat de la Nation Huronne, et de sa derniere défaite par les Iroquois.

Si iamais peuple a pu dire aprés le Prophete, *dissipata sunt ossa nostra*, ce sont les pauures Hurons qui se voient maintenant dispersez dans toutes les parties de ces contrées ; ils ne viuent plus que comme ces insectes, qui estant tranchez en lambeaux, rendent encore quelques marques de vie par le mouuement qui reste aux parties coupées.

Mais s'il appartient à quelqu'vn de dire aprés le mesme Prophete, *Dissipa gentes quæ bella volunt*, c'est à nous de les proferer contre les Iroquois, qui ne viuent que de sang et de carnage, et qui ne respirent que l'air de la guerre : certes ils meritent bien d'estre dissipez, aprés auoir dissipé et ruiné tous leurs voisins, parmi lesquels il n'y en a point

qui aient plus de suiet de s'en plaindre que les pauures Hurons. Ces peuples composoient, il y a quelque temps, la Nation la plus sedentaire et la plus propre pour les semences de la foy, de toutes ces contrées ; et maintenant elle est la plus errante et la plus dissipée de toutes. Et de vray, à la défaite de leur païs, de trente à quarante mille ames qu'ils estoient, ceux qui furent tuez ou bruslez par les Iroquois, n'en faisoient que la plus petite partie. La famine qui suit la guerre, comme l'ombre le corps, et qui traisne aprés soy les maladies, les attaqua bien plus rudement, mais ie puis dire plus heureusement pour eux, puisqu'elle peupla le Paradis de la plus-part de ces pauures gens, qui, dans la désolation generale de leur païs, n'auoient que cette consolation, qu'ils mouroient Chrestiens.

Le reste du debris qui pût échapper, se dispersa de toutes parts, comme fait vne armée défaite et poursuiuie par le vainqueur : les vns se ietterent dans la Nation neutre, pensans y trouuer vn lieu de refuge par sa neutralité, qui iusqu'à lors n'auoit point esté violée par les Iroquois ; mais ces traistres s'en seruirent pour se saisir de toute la Nation, et la mener en leur païs toute entiere sous vne rude captiuité. Les autres se refugierent vers la Nation du Petun ; mais celle-ci a bien esté obligée de se refugier elle-mesme chez les Algonquins superieurs. D'autres courent dix iournées durant dans les bois ; d'autres veulent aller à Andastoé, païs de la Virginie ; quelques-vns se refugient parmi la Nation du Feu et la Nation des Chats ; mesme vn Bourg entier se ietta à la discretion des Sonnont8aehronnons, qui est l'vne des cinq nations Iroquoises, et s'en est bien trouué, s'estant conseruée depuis ce temps-là en forme de Bourg separé de ceux des Iroquois, où les Hurons viuent à la Huronne, et les anciens Chrestiens gardent ce qu'ils peuuent du Christianisme.

Ceux qui dans cette dissipation auoient pris parti vers Quebec, et comme de bonnes oüailles y auoient voulu suiure leurs pasteurs, viuoient en fort bons Chrestiens, à l'Isle d'Orleans, au nombre de cinq à six cents ames, et y passerent huit ans assez paisiblement ; mais ils n'ont pas esté plus asseurez entre les mains des François, qu'en celles des autres Sauuages leurs alliez. Nous auons veu, et nous auons pleuré leur enleuement ; nous auons esté couuerts de leur sang, quand l'Iroquois, par vne perfidie abominab'e, les a massacrez entre nos bras ; il ne nous en restoit plus qu'vne petite poignée, qui nous a fait tant de compassion, que, pour conseruer ce reste precieux d'vn peuple Chrestien, feu Monsieur d'Ailleboust, qui commandoit alors, leur fit bastir vn fort au sein de Quebec, pour ne pas laisser perir tout-à-fait la Nation ; mais ce reste nous a esté enfin enleué par des ressorts de la Prouidence, qui passent toutes nos veuës, et qui n'en sont pas moins adorables. Ils ont du moins peri glorieusement, puisqu'ils ont sauué ce païs par leur mort, ou du moins ont essuié l'orage qui venoit fondre sur nous, et l'ont destourné lors que nous en estions le plus menacez : voicy comment.

Quarante de nos Hurons qui faisoient l'eslite de tout ce qui nous restoit ici de considerable, conduits par vn Capitaine assez fameux, nommé Anahotaha, partirent de Quebec sur la fin de l'hiuer passé, pour aller à la petite guerre, et dresser des embusches aux Iroquois à leur retour de la chasse. Ils passerent par les Trois-Riuieres, et là six Algonquins se ioignirent à eux sous le commandement de Miti8emeg, Capitaine de consideration Estant arriuez en suite à Montreal, ils trouuerent que dix-sept François, gens de cœur et de resolution, auoient desia lié partie dans le mesme dessein qu'eux, s'immolans genereusement pour le bien public et pour la defense de la Religion. Ils auoient choisi pour leur Chef le sieur Dolard, homme de mise et de conduite ; et quoy qu'il ne fust arriué de France que depuis assez peu de temps, il se trouua tout-à-fait propre pour ces sortes de guerre, ainsi qu'il l'a bien fait paroistre, auec ses camarades, quoy que la for-

tune semble leur auoir refusé la gloire d'vne si sainte et si genereuse entreprise.

Nos Sauuages heureux de grossir leur nombre d'vne bande si leste et si resoluë, s'embarquent pleins d'vn nouueau courage, et nos François se ioignant à eux, rament auec ioie, dans l'esperance de surprendre au plustost l'ennemi. Leur marche se faisoit de nuit pour n'estre point découuerts, et les prieres estoient reglées tous les matins et tous les soirs, s'adressans tous à Dieu publiquement, chacun en sa langue ; de sorte qu'ils faisoient trois Chœurs bien agreables au Ciel, qui n'auoit iamais veu ici de si saints Soldats, et qui receuoit bien volontiers des vœux conceus en mesme temps, en François, en Algonquin, et en Huron.

Le sault S. Loüis et les autres rapides ne leur coustent rien à passer ; le zele et l'ardeur d'vne si sainte expedition leur fait mépriser le rencontre des glaces, et le froid des eaux fraischement fonduës, dans lesquelles ils se iettoient vigoureusement, pour traisner eux-mesmes leurs Canots entre les pierres et les glaçons. Aiant gaigné le lac saint Loüis, qui est au-dessus de l'Isle de Montreal, ils destournent à droite, entrent dans la Riuiere qui mene aux Hurons et vont se poster au-dessous du sault de la Chaudiere, pour y attendre les Chasseurs Iroquois, qui, selon leur coustume le deuoient passer file à file, en retournant de leur chasse d'hiuer.

Nos guerriers ne s'y furent pas plustost rendus, qu'ils furent apperceus par cinq Iroquois qui venoient à la découuerte, et qui remonterent en diligence pour aduertir tous les chasseurs de se reünir, et de quitter la posture de chasseur pour prendre celle de guerrier. Le changement est bientost fait : la petite hache à la ceinture au lieu d'espée ; le fusil à la pointe du Canot, et l'auiron en main, voilà l'équipage de ces Soldats. Ils se rassemblent donc, et les Canots chargez de deux cents Onnontagheronnons, s'estant ioints, ils nauigent en belle ordonnance et descendent grauement le sault, au-dessous duquel, nos gens surpris d'vne si prompte et si reglée démarche, se voyant bien plus foibles en nombre, se saisissent d'vn méchant reste de fort, basti en ce quartier-là depuis l'Automne par nos Algonquins ; ils taschent de s'y gabionner du mieux qu'ils peuuent. L'Onnontagheronnon fait ses approches, et ayant reconnu l'ennemi, l'attaque auec furie ; mais il est receu si vertement, qu'il est obligé de se retirer auec perte : ce qui le fait songer à ses ruses ordinaires, desesperant d'en venir à bout par la force ; et afin d'amuser nos gens pendant qu'il appelle à son secours les Agniehronnons, qui auoient leur rendez-vous aux Isles de Richelieu, il fait semblant de vouloir parlementer. Les Algonquins et les Hurons semblent y vouloir prester l'oreille ; mais nos François ne sçauent ce que c'est que de paix auec ces barbares, qui n'ont iamais traité d'accommodement, qu'on ne se soit apperceu de leurs fourbes bien-tost aprés : c'est pourquoy, lors que tout paroissoit fort paisible d'vn costé du fort, de l'autre nos gens, se trouuant attaquez par trahison, ne furent pas surpris : ils firent de si bonnes décharges sur les assaillans, qu'ils les contraignirent de se retirer pour la seconde fois, bien estonnez qu'vne petite poignée de François peust faire teste à deux cents Iroquois. Ils eussent sans doute eu la confusion toute entiere, et eussent esté défaits entierement, comme ils ont auoüé, si les François fussent sortis du fort l'espée à la main, ou si les Agniehronnons ne fussent pas arriuez peu de temps aprés au nombre de cinq cents, auec des cris si horribles et si puissans, que toute la terre circonuoisine sembloit estre pleine d'Iroquois. Le fort est enuironné de tous costez, on fait feu par tout iour et nuit ; les attaques se font rudes et frequentes, pendant lesquelles nos François firent tousiours admirer leur resolution, leur vigilance, et sur tout leur pieté, qui leur faisoit employer à la priere le peu de temps qu'ils auoient entre chaque attaque ; de sorte que sitost qu'ils auoient repoussé l'Iroquois, ils se mettoient à genoux, et ne s'en

releuoient point que pour le repousser encore ; et ainsi pendant dix iours que dura ce Siege, ils n'auoient que deux fonctions, prier et combattre, faisant succeder l'vne à l'autre, auec l'étonnement de nos Sauuages, qui s'animoient à mourir genereusement par de si beaux exemples.

Comme l'ardeur du combat estoit grande, et les attaques presque continuelles, la soif pressoit plus nos gens que l'Iroquois. Il falloit essuier vne gresle de plomb, et aller à la pointe de l'espée puiser de l'eau à la Riuiere, qui estoit à deux cents pas du Fort, dans lequel on trouua enfin à force de fouïr, vn petit filet d'eau bourbeuse, mais si peu, que le sang découloit des veines des morts et des blessez, bien plus abondamment que l'eau de cette source de bouë.

Cette necessité mit le Fort en telle extremité, que la partie ne paroissant plus tenable aux Sauuages qui y estoient, ils songerent à traitter de Paix, et deputerent quelques Ambassadeurs au camp ennemi, auec de beaux presens de pourcelaine, qui font en ce païs toutes les grandes affaires de la Paix et de la Guerre. Ceux-cy furent receus des Iroquois auec de grands cris, soit de ioie, soit de moquerie, mais qui donnerent de la fraieur à nos Sauuages, desquels vne trentaine estant inuitez par leurs compatriotes Hurons, qui demeuroient parmi les Iroquois, à se rendre auec asseurance de la vie, sauterent malgré tous les autres par-dessus la palissade, et laisserent le Fort bien affoibly par vne si insigne lascheté, qui donna esperance aux Iroquois de se rendre maitres des autres sans coup ferir, ou par menaces, ou par belles paroles. Quelques deputez s'approcherent pour cela du Fort, auec les Ambassadeurs qui en estoient sortis ; mais nos François qui ne se fioient point à tous ces pourparlers, firent sur eux vne décharge inopinée, et ietterent les vns morts par terre, et mirent les autres en fuite. Cet affront aigrit tellement les Iroquois, qu'ils vinrent à corps perdu et teste baissée, s'attacher à la palissade, et se mirent en deuoir de la sapper à coups de haches, auec vn courage qui leur faisoit fermer les ïeux à tous les dangers et aux décharges continuelles qu'on faisoit sur eux. Il est vray que pour se garantir de la plus grande partie de cette gresle, ils firent des mantelets de trois buches liées coste à coste, qui les couuroient depuis le haut de la teste iusques à la moitié des cuisses, et par ce moien ils s'attacherent au-dessous des canonniers des courtines, lesquelles n'estant pas flanquées, ils trauailloient à la sappe auec assez d'asseurance.

Nos François emploierent tout leur courage et toute leur industrie en cette extremité ; les grenades leur manquant, ils y suppleerent par le moïen des canons d'vne partie de leurs fusils qu'ils chargerent à creuer, et qu'ils ietterent sur leurs ennemis ; ils s'auiserent mesme de se seruir d'vn baril de poudre, qu'ils pousserent par-dessus la palissade ; mais, par malheur, aiant rencontré vne branche en l'air, il retomba dans le Fort, et y causa de grands desordres : la pluspart de nos François eurent le visage et les mains bruslées du feu, et les yeux aueuglez de la fumée que fit cette machine ; de quoy les Iroquois prenans auantage, se saisirent de toutes les meurtrieres, et de dehors tiroient et tuoient dans le Fort ceux qu'ils pouuoient découurir dans l'épaisseur de la fumée ; ce qui les anima de telle sorte, qu'ils monterent sur les pieux, la hache en main, descendirent dans le Fort de tous costez, et y remplirent tout de sang et de carnage, auec tant de furie qu'il n'y demeura que cinq François et quatre Hurons en vie, tout le reste aiant esté tué sur la place, auec le chef de tous nommé Anahotaha, qui, se voiant prest à expirer, pria qu'on lui mist la teste dans le feu, afin d'oster à l'Iroquois la gloire d'emporter sa cheueleure. *Laudaui magis mortuos quàm viuentes.* Ce fut sans doute dans cette pensée du Sage, qu'vn de nos François fit vn coup surprenant : car voiant que tout estoit perdu, et s'estant apperceu que plusieurs de ses compagnons blessez à mort viuoient encore, il les acheua

à grands coups de haches, pour les deliurer par cette inhumaine misericorde, des feux des Iroquois. Et de fait, la cruauté succedant à la fureur, deux François aiant esté trouuez parmy les morts, auec quelque souffle de vie qui leur restoit, on les fit la proie des flammes ; au lieu d'huile pour adoucir leurs plaies, on y foura des tisons allumez et des alesnes toutes rouges ; au lieu de lit pour soustenir les membres de ces pauures moribonds, on les coucha sur la braise : en vn mot on brusla cruellement ces pauures agonisans dans toutes les parties du corps, tant qu'ils demeurerent en vie. Pour les cinq autres François, auec tout le reste des captifs, tant ceux qui se sont rendus volontairement, que ceux qui ont esté pris, on les oblige de monter sur vn échafaut, ou on leur fait les premieres caresses des prisonniers. On presente aux vns du feu à manger, on coupe les doigts aux autres, on brusle les iambes et les bras à quelques autres : tous enfin reçoiuent les marques de leur captiuité.

Ce spectacle d'horreur si agreable aux yeux des Iroquois, ne le fut pas moins, ie m'asseure, aux yeux des Anges, quand vn des pauures prisonniers Hurons, se souuenant des instructions qu'on lui auoit faites, se mit à faire le Predicateur, et à exhorter tous ces patiens à souffrir constamment ces cruautez, qui passeroient bientost et seroient suiuies du bonheur eternel, puisque ce n'estoit que pour la gloire de Dieu et pour le zele de la Religion, qu'ils auoient entrepris cette guerre contre les ennemis de la Foi. Ie ne sçai si l'Eglise naissante a veu rien de plus beau dans ses persecutions : vn barbare prescher Iesus-Christ, et faire d'vn échafaut vne chaire de Docteur, et si bien faire que l'échafaut se change en Chapelle pour ses auditeurs, qui, parmi leurs tourmens et au milieu des feux font leurs prieres comme s'ils estoient aux pieds des Autels ; et ils ont tousiours continué à les faire pendant leur captiuité, s'y exhortant les vns les autres lors qu'ils se rencontroient.

Aprés que la premiere rage des Iroquois fut rassasiée par la veuë de leurs prisonniers, et par ces coups d'essai de leur cruauté, ils font le partage de leurs captifs : deux François sont donnez aux Agnieronnons, deux aux Onnontagheronnons, le cinquiéme aux Onnei8theronnons, pour leur faire gouster à tous de la chair des François, et leur faire venir l'appetit et l'enuie d'en manger, c'est-à-dire, les inuiter à vne sanglante guerre pour venger la mort d'vne vingtaine de leurs gens tuez en cette occasion. Aprés la distribution on décampe, et l'on quitte la resolution prise de venir inonder sur nos habitations, pour mener au plustost dans le païs ces miserables victimes, destinées à repaistre la rage et la cruauté de la plus barbare de toutes les Nations. Il faut ici donner la gloire à ces dix-sept François de Montreal, et honorer leurs cendres d'vn eloge qui leur est deu auec iustice, et que nous ne pouuons leur refuser sans ingratitude. Tout estoit perdu s'ils n'eussent peri, et leur malheur a sauué ce païs, ou du moins a coniuré l'orage qui venoit y fondre, puisqu'ils en ont arresté les premiers efforts, et détourné tout-à-fait le cours.

Cependant, pour s'asseurer des captifs sur les chemins, tous les soirs on les estend presque tout nuds sur le dos, sans autre lit que la plate terre, dans laquelle on fiche quatre pieux pour chacun des prisonniers, afin d'y lier leurs pieds et leurs mains ouuertes et estenduës en forme de Croix de saint André. On enfonce de plus en terre vn cinquiéme pieu, auquel on attache vne corde, qui prend le prisonnier par le col et le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps auec vn collier : c'est vne façon de sangle, dont les Sauuages se seruent en toutes sortes d'vsages ; et celui qui a soin d'vn captif, prend les deux bouts du collier et les met sous soi pendant qu'il dort, afin d'estre éueillé si son homme remuë tant soit peu. Cette seule posture durant toute vne nuit, dans cette contrainte, à la merci des Maringouïns et des Mousquites, qui ne cessent de piquer iusqu'au vif, et qui su-

cent le sang par tout le corps, est sans doute vn cheualet bien rude ; et c'est le traitement que nos pauures François, auec les autres captifs, reçoiuent toutes les nuits, pour les disposer aux tourmens du feu, ausquels ils se doiuent bien attendre. Mais voions comment, nonobstant toutes ces precautions, quelques Sauuages se sauuerent si heureusement, que ces sortes d'euasions peuuent passer pour de petits miracles. C'est d'eux que nous auons appris ce que nous auons dit cy-dessus.

CHAPITRE V.

De l'estat du reste des Hurons aprés leur derniere defaite.

Admirable conduite du Ciel sur vn Huron tiré des mains de l'Iroquois.

Celuy, entre autres, dont nous auons appris tout ce que nous auons dit au Chapitre precedent, est vn Huron Chrestien, qui, par vne conduite du Ciel bien merueilleuse, s'échappa des mains des Iroquois, aprés dix iours de captiuité : l'action est memorable, et merite vn narré tout particulier.

C'estoit vn homme bien fait, bon Chrestien, et parfaitement bien instruit depuis long-temps dans tous les Mysteres de nostre Foi : il ne se vit pas plustost chargé de liens, qu'il se sentit poussé interieurement d'auoir recours à la S. Vierge, dont les Peres lui auoient dit tant de merueilles. La premiere resolution qu'il prit, fut de l'honorer pendant ses malheurs, auec plus de ferueur qu'auparauant : pour cela il lui fait promesse de dire tous les iours son Rosaire ; et pour s'en acquitter fidellement, il vse d'industrie, pour suppleer au deffaut de son Chapelet que l'Iroquois lui auoit osté auec tous ses habits. Il se sert donc de pailles pour compter les dixaines, et de feuïlles d'arbres pour y marquer auec l'ongle chaque *Ave Maria*, passant la pluspart de la iournée dans ce saint et industrieux exercice, auquel il estoit si attaché, que quand on l'inuitoit à chanter, à l'ordinaire des prisonniers, il s'en excusoit, disant qu'il vouloit épargner sa voix pour mieux chanter dans le païs : car c'est vne vanité qui regne mesme sur l'eschafaut et dans les feux. Mais nostre bon Chrestien prenoit ce pretexte, pour n'estre pas diuerti de ses prieres, qu'il adressoit à tous les Saints dont il auoit oüi parler, et mesme à ceux de nos Peres qui ont esté bruslez ou tuez par les Iroquois, les aiant souuent accompagnez dans leurs Missions.

Aprés que quelques iournées se furent passées dans ces petites pratiques de deuotion, sans rien relascher, vn iour qu'il se sentit animé d'vne ferueur extraordinaire, s'adressant à N. D. tout plein de confiance : S. Vierge, lui dit-il, votre Fils ne vous refuse rien, parce que vous l'aimez trop, et qu'il vous aime trop ; demandez-lui donc pour moi ma deliurance, ie vous en coniure, et ie vous donne trois iours de temps pour me l'obtenir, pendant lesquels ie vai redoubler mes prieres auec le plus de soin que ie pourrai. Voilà vne priere bien simple, mais qui partoit d'vn bon cœur. Les trois iours se passent sans estre deliuré ; alors il dit en soy-même : Ie ne puis pas douter que la S. Vierge ne se soit emploiée pour moi, et qu'elle n'ait pu m'obtenir ce que ie demande ; mais sans doute mes pechez me rendent indigne de ses faueurs, ie vois bien que Dieu me veut punir en ce monde, pour m'épargner en l'autre : à la bonne heure, mourons donc, ie l'ai bien merité, et mille morts n'égalent pas mes crimes. Le voilà donc tout resolu à mourir, il s'y attend, il s'y resigne ; quand tout d'vn coup le cœur lui dit : Non, tu n'en mourras pas ; tu reuerras encore Quebec. A cette voix interieure, il reprend ses esprits, il renouuelle sa priere à N. D. et se resout de tâcher à s'enfuir dés la nuit suiuante. Mais quelle apparence de le faire, estant si bien garotté ? Ce qui lui donna courage, c'est que le soir, aiant fait sa

priere auec vn redoublement de ferueur, l'Iroquois à qui il appartenoit, en le liant à ces pieux, ne le serra pas si fort, lui disant qu'il n'estoit pas cruel aux captifs, et qu'il le laisseroit reposer vn peu plus doucement. Ce mot fut d'vn bon augure à nostre prisonnier. Que d'œillades il ietta vers le Ciel ! que de soupirs il lança vers sa bonne Mere ! Enfin, aprés auoir bien prié et coniuré la S. Vierge, tout le monde estant endormi, il tente vn peu, et tasche à se dégager de ses liens. Il auoit, par bonheur, vn cousteau sur soi, mais il ne pouuoit s'en seruir sans auoir du moins vne main libre : il redouble encore ses prieres, et tournant son bras droit de costé et d'autre, il le trouua ie ne sçai comment hors de ses liens. O Dieu ! quelle ioie ! Il délie doucement sa main gauche, puis il détache les cordes de son col ; enfin, auec son cousteau il coupe si subtilement celle qui le serroit par le milieu du corps, que son voisin n'en fut point éueillé : il ne restoit plus qu'à dénoüer promptement celle de ses pieds, et puis se ietter bien viste dans le bois. Il se dresse pour cela ; mais bien surpris, il apperçoit vn Iroquois deuant le feu, qui petunoit : ce lui fut vn coup de massüe sur la teste ; vne sueur froide, semblable à celle des moribonds, s'empare de tous ses membres, il pensa mourir de fraïeur, ne doutant point qu'il ne fust découuert, et par consequent destiné bien-tost au feu. Tout troublé qu'il fut, cette pensée ne laissa pas de lui venir dans l'esprit : Il faut, disoit-il en soi-mesme, que l'horreur qui saisit vne ame au moment qu'elle est condamnée aux flammes eternelles, soit bien épouuantable, puisque l'apprehension d'estre surpris me cause de si étranges conuulsions. Il n'en eut pourtant que la peur : car, soit que l'Iroquois qui petunoit, fust à demi endormi, soit que la Sainte Vierge protegeast particulierement son deuot, il ne fut point apperceu, et laissa couler quelque temps sans remüer, aprés quoy il se redresse encore, mais ce fut pour se reietter bien promptement à terre ; car vn vieillard faisoit pour lors la ronde, et visitoit tous les feux et tous les prisonniers, de peur que pas vn n'échappast de leurs mains ; il passa assez proche du nostre, et luy causa plus de fraieur que n'eust fait vn coup de tonnerre qui fust tombé à ses pieds. A la troisiéme fois qu'il se dressa, ne voiant personne en sentinelle, il dégage adroitement ses liens, et sans faire bruit marche tout doucement au trauers des Iroquois qui dormoient de tous costez. Il n'eust pas plus tost gagné l'épaisseur du bois, qu'il se mit à courir tout nud le reste de la nuit, sans que les ronces et les épines, et les halliers, le retardassent d'vn moment. Ah ! que nous fuirions viste toutes les occasions d'offenser Dieu, si nous apprehendions les feux d'Enfer, autant que ce pauure homme apprehendoit ceux des Iroquois.

Il fut quatre iours et quatre nuits à courir sans relasche, s'imaginant à chaque pas l'Iroquois à ses talons, aiant l'esprit tout plein de ses feux, qui ne lui laissoient pas seulement regarder où il mettoit les pieds. Il se rendit enfin à Montreal. Qui pourroit dire auec quelle ioie ? Ses premiers soins furent d'aller droit à l'Eglise remercier sa Bienfaictrice, et se preparer par le Sacrement de penitence à celuy de l'Eucharistie, en action de grace d'vn bien-fait si signalé ; mais comme il n'y auoit point de Prestre à Montreal qui entendist le Huron, il voulut et eut le courage de se confesser par interprete, ce qui luy aura merité vne abondance de graces : car il a depuis témoigné que iamais en sa vie il n'a gousté tant de douceurs, ni ressenti tant de contentemens, que dans la Communion qu'il fit alors. *Dominus mortificat, et viuificat, deducit ad inferos, et reducit.*

D'vn autre Huron deliuré de captiuité par l'assistance de la sainte Vierge.

Vn autre Huron qui auoit eu le bien de receuoir le saint Baptesme des propres mains de Monseigneur de Petrée, s'échappa dés la premiere nuit de sa

prise : la façon n'est pas moins merueilleuse que celle que ie viens de raconter ; il y paroist aussi vne protection toute singuliere de la sainte Vierge, à laquelle ce pauure homme attribuë sa liberté. Il en a fait le recit auec des tendresses dignes d'vne faueur si prodigieuse. On lui venoit de couper le poulce, il auoit la bouche encore toute grillée du feu qu'on luy vouloit faire manger, et on ne faisoit que d'acheuer vne execution sur vne de ses iambes qu'on luy brusla inhumainement. Nonobstant tous ces tourmens, il ne fut pas plus tost garrotté de la maniere que nous auons dite, pour passer la nuit en cette posture, qu'il s'endormit, et pendant son sommeil il vit vne Dame diuinement belle, qui luy dit ces mots ; *Satiaton-ta8a*, sauue-toi de tes liens. A cette voix il se réueille, et aiant l'esprit tout rempli de cette beauté admirable qu'il venoit de voir, et de qui il auoit entendu vne si douce parole, il se souuint que les Peres lui auoient dit souuent qu'il n'y auoit point de beauté au monde qui égalast celle de la Mere de Dieu, et ne douta plus que ce ne fust elle qui l'auoit éueillé pour se sauuer. Il l'inuoque donc, mais de bon cœur, et la prie de luy donner la force et les moiens de lui obeïr ; la priere fut feruente, mais courte, parce que le temps pressoit. Il tâche de tirer de ses liens la main qui n'estoit point blessée, et aprés quelque effort en vint heureusement à bout, et ce fut sans doute par le secours de la Sainte Vierge, parce que les soins que prennent les Iroquois de bien lier leurs prisonniers les premiers iours, sont tout-à-fait extraordinaires, mais bien esloignez de ceux que la Mere de Dieu prend de ses bons seruiteurs, comme il parut en celui-ci, qui, aiant si aisément degagé vne main, s'en seruit pour dénoüer les cordes de l'autre main, des pieds, et du reste du corps, sans estre ni apperceu, ni entendu ; aprés quoy il se met à fuïr tout nud, n'aiant qu'vn méchant haillon sur les reins, courrant sans cesse iusqu'à la pointe du iour : il vit alors ses pieds et ses iambes toutes déchirées, et en si pitoiable estat, qu'il en eut compassion, quoy qu'il n'en ressentist pas encore le mal. Pour se soulager à poursuivre sa course, il prend le peu d'estoffe qu'il auoit sur soy, et la met à ses pieds au lieu de chausses et de souliers, et puis se remet à courir, sans songer ni à prendre haleine, ni à boire, ni à manger. Neantmoins l'inflammation s'estant mise à ses iambes et à ses cuisses, il desesperoit de iamais atteindre Montreal, lors que s'estant adressé à la sainte Vierge auec vne nouuelle confiance, il se ressentit tout fortifié de noùueau, et comme conuaincu qu'elle l'accompagnoit dans toutes ses routes ; aussi courut-il vigoureusement quatre iours de suite comme à l'aueugle, sans prendre aucun autre rafraîchissement qu'vn peu d'eau boüeuse, qui luy tenoit lieu de toute nourriture. Ce ne fut pas pourtant sans vne grande diminution de ses forces, qui furent tout d'vn coup reduites si bas, qu'il ne pouuoit presque plus mettre vn pied deuant l'autre, de sorte qu'il crut quasi estre abandonné de sa bonne Mere. En cette extremité, pour dernier effort, il monte auec grand peine sur vn arbre, pour reconnoistre le païs où il seroit obligé de mourir ; mais bien surpris, il se voit au pied de la montagne de Montreal. Ah ! ie ne m'estonne plus, s'écria-t-il, si la sainte Vierge a cessé de me conduire, puisque me voilà enfin rendu. Il luy fallut aller à l'hospital pour se faire panser de ses plaies, et reprendre vn peu ses forces ; mais les conduits de l'estomac se trouuerent si serrez, qu'il ne pouuoit plus rien aualer : il estoit en danger de mourir, s'il n'eust demandé de la graisse d'Ours fonduë, dont il se guerit en la beuuant, et se mit en estat de faire ses remerciemens à la S. Vierge, enuers laquelle il est si reconnaissant, qu'il ne fait presque rien que dire son Chapelet.

D'vn troisiéme Huron échappé prodigieusement du milieu des flammes.

Dieu nous a rendu encore vn autre de ces pauures captifs Hurons, d'vne façon

dont le recit agreera à ceux qui prennent plaisir d'adorer les coups signalez de la Prouidence. Ecoutons de sa propre bouche ses auentures, qu'il décrira bien mieux que moi, parce qu'elles lui ont cousté des doigts coupez, des bras rostis et des cuisses bruslées.

Aprés nostre prise, dit-il, ie fus mené à Onnontaghé, dans l'incertitude si i'y trouuerois la vie ou la mort ; sur les chemins on me traitoit en captif, aussi bien que tous les autres qui s'estoient rendus librement à l'Iroquois. Estant paruenus à huit lieuës du bourg, vn Huron captif depuis long-temps, qui auoit esté autresfois de mes amis, me dit à l'oreille que c'estoit fait de moi, que i'estois condamné au feu, que ie n'entrerois pas plustost dans le village que dans les flammes, que ie songeasse donc à moi ; et en me disant cela me glissa subtilement vn cousteau sous ma robe pour couper mes liens. La nuit suiuante qui deuoit estre la derniere de ma vie, iamais captif n'a esté tant veillé que moi, iamais homme n'a esté tant garrotté ; et mesme les spectres estoient d'intelligence auec mes ennemis pour me perdre. La nuit estant venuë, et mes liens ayant esté redoublez, pendant le plus profond sommeil de mes gardes, il me sembla voir vn phantosme horrible, sous la forme d'vn serpent hideux, et sous d'autres figures, qui venoit à l'entour de moi, faisant semblant de se ietter sur mes pieds et sur mes bras, et me venoit mesme siffler aux oreilles, me faisant herisser les cheueux dans la teste, comme si c'eust esté vn demon aposté qui eust esté mis en sentinelle pour me veiller : s'il m'obligeoit à tirer le pied, ou le bras, mes gardes s'éueilloient incontinent, et visitoient mes liens pour les tenir tousiours bien serrez, de sorte que pendant toute cette nuit ie ne pus me seruir de mon cousteau pour me mettre en liberté. Le iour venu fit bien éuanouïr ces spectres par sa lumiere, mais ne dissipa pas mes frayeurs ; au contraire, elles augmenterent par les approches de la mort, qui se rendoit tousiours plus hideuse et plus épouuantable à mon esprit à mesure que nous approchions du bourg. I'aduouë que la priere est vn bien doux lenitif dans ces desastres et qu'elle sçait charmer les douleurs les plus aiguës, et nous rendre mesme insensibles aux plus effroyables cruautez ; ie l'ay éprouvé en diuerses rencontres. Vne fois entre autres, qu'on m'appliqua le feu sur le bras gauche, auec tant de violence, que sa viuacité aiant penetré iusqu'à l'os, et m'aiant retiré tous les nerfs iusqu'à me rendre entierement impotent de la main, ie confesse que ie m'appliquay lors si fort à la priere, que ie ne ressentis presque point de douleur de cette cruelle bruslure, et que ie vis plustost le mal sur mon bras que ie ne le sentis : ie me seruois le plus que ie pouuois d'vn si bon remede, et dans ma chanson de mort au lieu de raconter mes anciennes proüesses, selon nostre coustume, i'inuitois tous les François de ma connoissance à prier pour moi ; tantost i'appellois les Robes noires à mon secours, tantost les filles consacrées à Dieu. Ie chantois l'esperance que i'auois de iouïr d'vn bonheur eternel, aprés que mon corps auroit esté l'obiet de la rage de mes bourreaux ; i'y adioustois des reproches que ie leur faisois, en leur disant que pour vn feu d'vn iour dont ils me tourmentoient, ils seroient à iamais bruslez dans celui des enfers ; enfin parmi toutes ces sainctes pensées dont ie remplissois ma chanson, nous arriuasmes au haut de la montagne, d'où l'on découure le bourg d'Onnontaghé ; ie fus saisi d'horreur à cette veuë, ie ne le puis nier, mais bien plus quand en auançant plus prés, ie découuris vne infinité de gens qui m'attendoient pour décharger sur mon pauure corps tout ce que la fureur et la vengeance leur pourroit inspirer de cruauté : ie songeay pour lors à mon cousteau, que ie tenois caché sur mes reins : ie pris resolution de m'en couper la gorge, afin d'éuiter par vne mort soudaine et bien douce à mon aduis, mille morts que i'auois deuant les yeux ; ie l'auois déià en main, et i'estois tout prest à faire le coup, lors que ie me souuins de ce que les Peres m'auoient

dit autrefois, que nous ne sommes point les maistres de nos vies, qu'il n'appartient qu'à Dieu de prolonger ou d'accourcir nos iours, et que ie ne pourrois pas vser de cette violence sans vn grand peché. Après cette pensée qui me fit vn peu chanceler du commencement dans ma resolution, ie m'offris à Dieu pour souffrir tous les tourmens qu'il voudroit, plustost que de lui déplaire ; et pour me déliurer de la tentation qui estoit grande et forte, ie iettai mon cousteau loin de moy, et ie me mis à marcher genereusement vers tout le peuple qui m'attendoit. Iamais ie ne conceus mieux tout ce qu'on m'auoit dit de la rage auec laquelle les demons se iettent sur vne ame damnée quand elle entre dans les enfers, que lorsque ie me vis au milieu de tout ce peuple : chacun se iette à la foule sur moi de tous costez ; les vns me coupent les doigts, les autres me déchirent la chair, ceux-cy me déchargent sur le corps vne gresle de bastonnades, ceux-là m'arrachent les ongles ; mes pauures mains ne pouuoient suffire à toutes celles qui me les tirailloient de toutes parts ; vn des plus hardis m'en veut couper vne toute entiere, celui à qui i'appartenois s'y oppose, l'autre fait violence et se iette sur moi, celui-ci me defend, et m'arrache la main d'entre les mains de ce cruel, ne m'en aiant cousté qu'vn doigt ; il me fait fendre la presse pour entrer au plus tost dans le bourg, que ie regardois comme mon tombeau, où ie souhaitois au plus tost d'estre reduit en cendre pour finir mes maux en finissant ma vie. Ie pensois aller droit à l'eschafault que ie trouuay tout prest à l'execution, mais i'en fus détourné pour rentrer dans quelques cabanes, afin de contenter de ma veuë ceux qui auoient interest à ma mort. Ce fut dans la troisiesme qu'on me prononça ma sentence de mort. Vn des plus considerables du bourg se leuant au milieu de l'assemblée de tous les plus anciens qui auoient esté conuoquez pour entendre ma condamnation et pour assister à mon supplice, harangua bien haut, et aprés plusieurs remercimens qu'il fit au Ciel, de ce qu'il leur estoit si fauorable, que de leur donner moyen de venger sur vn homme considerable la mort de ceux qui auoient esté tuez en la derniere expedition, se tournant vers moy, me prononça l'arrest de mort, et nomma ceux qui deuoient estre les executeurs, ausquels il ordonna de me donner dés le soir des chausses, c'est-à-dire de me brusler les iambes, iusqu'à ce que le lendemain on acheuast de m'habiller. Au reste, il recommanda fort de ne pas toucher à vn de mes bras, ni à mon cœur, parce qu'il les falloit reseruer pour les donner à manger à vn Iroquois du Bourg, qui auait songé depuis quelques mois qu'il les deuoit manger. I'entendois tout cela, et me preparois par la priere à subir l'execution auec le plus de courage qu'il me seroit possible. On m'ordonne donc de marcher au lieu du supplice ; mais à peine eus-ie fait vn pas pour y aller, que ie me sentis la teste chargée d'vn ie ne sçai quel fardeau, que ie ne puis mieux exprimer que par vne grosse nuée, qui viendroit fondre sur moi : car il me sembloit que i'auois comme vn orage entier sur ma teste, qui m'eût presque fait perdre l'esprit ; tant que pendant ce prodige, ie crûs estre transporté dans la Chapelle des Robes noires à Quebec, où ie voiois distinctement tous les tableaux et considerois toutes les sculptures ; ce qui me fit redoubler mes prieres auec d'autant plus d'ardeur, que ces choses qui se passoient en moy me paroissoient tout-à-fait extraordinaires ; mais on ne laissa pas de me traisner sur l'eschafault, et toute ma vision aiant disparu, ie me vis enuironné de feux allumez, ie vis de la ferraille de toutes les façons, qu'on y faisoit rougir pour m'en tourmenter, et ie me vis enfin attaché au poteau d'une façon toute nouuelle : car on m'estendit les bras, et on me les lia ainsi estendus, à vn second poteau qui trauersoit le premier, afin que pendant le supplice ie ne peusse me soulager en me remuant. Tout estant ainsi preparé, et mes bourreaux s'estant approchez du feu pour y prendre des tisons, dont ils deuoient commencer mon sup-

plice, tout d'vn coup vn grand esclat de foudre fend vne nuée sur ma teste, et auec vn grand coup de tonnerre, fait tomber tant de pluie, que les feux en furent incontinent éteins, et mes bourreaux contrains de se retirer, de peur de moüiller leurs belles robes, dont ils s'estoient parez pour honorer mon supplice. Ie me vis donc seul au milieu, non plus des feux, mais des eaux, qui me firent souuenir de ma vision precedente ; et en regardant de tous costez auec vn peu plus de liberté, ie vis des chiens qui mangeoient le reste de quelques morceaux de la carcasse d'vn François qui venoit d'estre bruslé au mesme poteau et sur le mesme eschafault que moi.

Ie les voiois sucer son sang, et s'acharner sur quelques-vns de ses membres, qui n'auoient échappé les dents des Iroquois que pour estre deuorez par les animaux ; et ma propre misere me causoit moins de compassion que ce spectacle. A cette tendresse, qui me fit ietter des larmes sur le reste de son corps, succeda vn sentiment d'estime que ie faisois de sa saincte vie et de sa genereuse mort, et ce fut ce qui me tira ces mots de la bouche, si tost que ie m'apperceus de ce spectacle : O François mille fois heureux ! tu ioüis à present du bonheur que tu as si iustement merité par la ferueur de tes prieres, et par la constance qui t'a fait deuorer tant de tourmens ! ah ! que ne suis-ie maintenant en ta place, et que mes cendres seroient heureuses d'estre mélées auec les tiennes, pendant que mon ame t'accompagneroit dans la recompense que tu reçois de tous tes tourmens ! Ie disois cela de cœur ; et quoy que mes souhaits fussent sur le point d'estre accomplis, il me sembloit neantmoins, qu'on tardoit trop de me ioindre par ma mort au François, que ie croiois estre dedans le Ciel, où i'esperois de le suiure bien-tost, par vne confiance toute extraordinaire que i'auois en la misericorde de Dieu.

Pendant que ie m'entretenois ainsi seul, l'orage continuoit, et le temps paroissant tout couuert, osta l'esperance à mes bourreaux de pouuoir poursuiure l'execution ce iour-là, si la pluie ne cessoit au plus tost. On me vient donc délier, et on me fit rentrer dans la cabanne, dans laquelle à peine eus-ie mis le pied, que par vne Prouidence de Dieu bien-aimable sur moi, vn des plus considerables de la famille à qui i'auois esté donné, retourne de la chasse, et ayant appris qu'on auoit deliberé de ma mort, sans attendre son retour, pour luy en demander auis, et d'ailleurs, voiant que les autres captifs Hurons menez auec moy, auoient eu grace, crût que sa famille n'estoit pas plus obligée à venger les iniures publiques, que les autres, lesquelles neantmoins auoient donné la vie à leurs prisonniers ; là-dessus, il conclut que ie n'en mourrois pas, il me fit rompre mes liens, me couurit de beaux habits, et me fit douter quelque temps, par vn changement de fortune si inopiné, si ie veillois, ou si tout ce qui se passoit, n'estoit qu'vn songe. On me donne à manger, on me fait promettre d'estre fidele à la Nation, et sur tout de ne pas fuir vers les François. I'auois peur que tout cela ne fust qu'vn ieu, pour donner plus suiet de rire à toute la compagnie. C'est pourquoy ie réponds assez froidement, que ie ne fuirois pas ; ie le dis de bouche, mais mon cœur disoit le contraire, sentant ma conscience trop oppressée pour consentir à demeurer parmi ces demons, où i'aurois bientost perdu l'vsage des prieres, et me serois infailliblement damné auec eux. Ie ne laissay pas pourtant de faire bonne mine ; et pour leur mieux cacher le dessein que i'auois de m'euader, ie m'offris de me ioindre à vne escoüade qui s'en alloit en guerre contre les François. Sur les chemins, ie fus souuent sur le point de m'échapper, et à chaque fois les feux ausquels ie m'exposois, si i'estois repris, se presentoient à mon esprit auec tant d'horreur, que ie ne m'y pouuois resoudre. Vne fois enfin, aiant iugé que ie pouuois bien prendre mon temps, ie partis en diligence, pensant n'estre pas apperceu ; mais ie n'eus pas fait cinquante pas, que i'entendis vn grand cri de toute

la bande, qui s'auertissoit de quartiers en quartiers de ma fuite ; et en mesme temps ie me vis poursuiui de tous costez par ceux qui estoient les plus dispos, et qui auoient plus d'interest à ma prise. Neantmoins, soit que i'eusse gagné vn peu du deuant, soit que la crainte de tant de tourmens, qui m'estoient tout asseurez, me donnast des aisles. on ne put m'atteindre auant la nuit, pendant laquelle ie courois par des chemins perdus, iusqu'à la pointe du iour, qui me fit voir, par bonheur, vn tronc d'arbre creusé, tout propre pour me receuoir, et m'y tenir caché, iusqu'à ce que les Iroquois eussent acheué leur premiere recherche. Ie m'y fourrai donc, comme dans le plus seur azile que ie peusse rencontrer ; i'aiustai proprement quelques branches qui en couuroient l'ouuerture, et ie passai vn iour et deux nuits, sans bransler, sans boire, ni manger, mais non pas sans de grandes fraieurs, causées par vn grand bruit que i'entendois sans cesse tout à l'entour de moi, que faisoient ceux qui me cherchoient auec de tres-grandes diligences. I'eus loisir pour lors de me recommander à tous les Saints du Paradis. Ie n'eusse iamais creu combien l'on est bon Chrestien dans de semblables extremitez. La seconde nuit estant passée, et tout le bois estant en profond silence, ie sortis de ma taniere, et pris ma course dans la forest, m'écartant tellement des grands chemins, que ie fus seize iours à me rendre aux Trois-Riuieres, ce que i'aurois fait en quatre iours, si ie n'eusse pas pris les grands destours pour asseurer ma fuite, mais on ne sent pas alors la fatigue. Ie ne mangeai rien du tout les six dernieres iournées, et neantmoins ie ne laissai pas de courir auec autant de vigueur que les premieres ; mes forces ne se trouuerent épuisées, que lors que ie n'en auois plus de besoin ; et l'accueil charitable qu'on me fit aux Trois-Riuieres, me fit perdre le souuenir de tous mes trauaux passez : il ne m'en restoit qu'vne grande foiblesse, qui ne m'a pas empesché pourtant de faire à Dieu mes remercimens pour vne protection si signalée, dont ie luy serai redeuable toute ma vie.

Voilà le recit des aduentures de ce bon Huron, à peu prés comme il l'a fait, autant que nostre langue peut rendre fidellement les expressions de la sienne.

—

D'vn François bruslé à Onnontaghé.

Dans le combat dont nous auons parlé au Chapitre 4. cinq François furent pris par les Iroquois victorieux, et partagez à toutes les Nations, pour contenter leur rage sur ces pauures captifs. Vn des cinq fut donné aux Onnei8theronnons, mais se trouuant blessé d'vne balle qui luy perçoit le corps, il fut bruslé sur le lieu du combat, de peur qu'il ne mourust en chemin ; deux autres furent donnez aux Agnieronnons, desquels nous ne sçauons point encore d'autres nouuelles plus particulieres, sinon que l'vn d'eux a esté aussi ietté au feu dés son arriuée à Agnié, et l'autre s'estant échappé des mains des Iroquois, est mort probablement de faim et de miseres dans les bois, puisqu'il n'est pas retourné vers nous ; enfin les deux autres furent liurez entre les mains des Onnontagheronnons, lesquels firent present d'vn des deux aux Sonnont8aehronnons, qui n'ont pas eu le loisir d'attendre à le brusler, iusqu'à ce qu'ils fussent arriuez dans leur païs, mais lui firent souffrir les tourmens du feu sur les chemins ; le cinquiéme qui restoit aux Onnontagheronnons, est celui dont nous auons à parler presentement, parce que nous auons appris du troisiéme Huron échappé quelques circonstances de sa mort, qui meritent d'estre décrites, et qui peuuent bien nous combler de consolation, mesme dans la veuë de la plus horrible tragedie qu'on puisse voir.

C'estoit vn ieune homme qui auoit eu le courage d'aller auec nous à Onnontaghé, lors que nous nons establismes sur les riues du petit lac de Gannentaa, pour la conuersion de ces Barbares.

Ce fut là qu'il se mit dans la pratique d'vne vertu extraordinaire et d'vne rare deuotion, pour se disposer à vne mort qui est bien saincte et bien precieuse, puisqu'il a esté tué cruellement par ceux mesmes, au salut desquels il auoit contribué par sa demeure en leur pais. C'estoit vn naturel doux et paisible, mais genereux, et à qui ie sçai que Dieu auoit fait des graces tres-signalées pendant le temps qu'il demeura auec nous dans le païs des Iroquois, où il fit l'apprentissage de la vertu et du courage qu'il y a fait paroistre en ses derniers iours. Comme il a esté soigneusement instruit dans la deuotion, aussi l'a-t-il conseruée pendant tout le temps de sa captiuité, l'inspirant par gestes, par œillades, et par le peu qu'il sçauoit de mots sauuages, aux captifs Hurons qui estoient menez auec luï à Onnontaghé. Il demanda vne fois à ce troisiéme Huron dont nous venons de parler, s'il estoit Chrestien, et s'il auoit eu le bien de communier. Aiant appris qu'il l'estoit : A la bonne heure, lui dit-il, prions donc, mon frere, prions ensemble, et faisons des Eglises de toutes ces forests par lesquelles nous passons. Il lui demanda aussi, lors qu'ils approchoient du Bourg, s'ils y seroient bruslez, et si on ne se contenteroit pas de leur casser la teste à coups de haches, ou de leur percer les flancs à coups de cousteaux ; et aiant esté asseuré qu'ils seroient la proie du feu, cette nouuelle le toucha d'abord ; mais en mesme temps s'estant offert à Dieu en holocauste : A la bonne heure, mon frere, luy dit-il, puisque Dieu veut que nous soions bruslez, adorons sa saincte Prouidence, et nous soumettons à ses ordres. Il pratiqua bien ce qu'il enseignoit : car, outre qu'il faisoit des Chapelles, de tous les gistes où ils passoient les nuits, par de frequentes et de feruentes oraisons, qui le faisoient mesme admirer à ces Barbares, estant arriuez au Bourg, on ne tarda pas à executer sur lui les cruautez ordinaires de ceux qui sont destinez à la mort. On commence par les mains, desquelles on lui coupe tous les doigts, les vns aprés les autres, sans en laisser vn seul. Mais, ô spectacle digne d'estre veu de Dieu, et admiré des Anges ! à chaque doigt qu'on lui coupoit, il se iettoit incontinent à deux genoux pour en remercier Dieu et lui offrir ses douleurs, ioignant les mains et les doigts qui lui restoient, auec vne deuotion qui eust tiré des larmes de ces bourreaux, s'ils n'eussent pas esté plus cruels que les tygres ; enfin tous ses doigts aiant esté coupez les vns aprés les autres, et autant de fois aiant adoré la maiesté de Dieu, qui lui donnoit le courage de souffrir si constamment ces tourmens pour sa gloire, il se mit à genoux pour la derniere fois, et ioignant ses deux pauures mains sans doigts et toutes ensanglantées, il fit sa priere auant que de monter sur l'échafaut qu'on lui auoit preparé d'vne façon plus que barbare, et tout-à-fait inusitée dans la plus cruelle Barbarie. Car au lieu d'vn pieu auquel on attache le patient, de telle façon neantmoins qu'il puisse se remuer de costé et d'autre, pendant qu'on luy applique le feu, la cruauté de ces Barbares, ingenieuse à trouuer de nouuelles tortures, outre le pieu ordinaire, en auoit tellement disposé d'autres, que nostre pauure François y fut garotté comme s'il eust esté à cheual sur vne perche, les pieds neantmoins et les mains estendus en forme de croix, et tellement liez qu'il ne pouuoit se tourner d'vn costé ny d'autre, pendant l'application du feu, et comme si les tisons et les escorces allumées qui sont les instrumens ordinaires de leur cruauté, n'eussent deû passer en cette rencontre que pour les preludes du supplice, ils firent rougir des haches, des limes, des scies, des bouts de canons de fusils, et d'autres choses semblables, que nous auions laissées dans nostre maison de Gannentaa, quand nous en partismes, et lui appliquerent ces ferremens tout rouges sur son corps, auec des cruautez que ce papier ne peut souffrir, et parmi lesquelles nostre vertueux patient ne cessa de prier Dieu, iettant presque tousiours des œillades amoureuses vers le Ciel, témoins des douleurs de son corps et des sentimens

de son cœur. Les bourreaux en furent émerueillez, et ne pouuoient assez admirer sa generosité, qui luy fit continuer ses prieres aussi long-temps que dura son supplice, qui l'obligea enfin de ceder à la violence de la douleur et de rendre son ame à Dieu. Ame sans doute bienheureuse, qui a paru deuant Dieu, teinte de son propre sang, qu'elle a versé pour sa gloire ! Ame saincte et glorieuse, d'estre tirée d'vn corps tout grillé, pour la defense de la Religion, et par les ennemis de la Foi. Ce precieux corps ne fut pas traité aprés sa mort auec plus d'honneur que pendant qu'il estoit en vie ; on le hache en morceaux, on en emporte les plus delicats pour les manger, et le reste fut abandonné aux chiens, qui en faisoient curée, pendant que nostre troisiéme Huron estoit sur le mesme échafault, en attendant vn pareil traitement que celui de ce vertueux François. Il semble que ce lieu-là auoit esté consacré par ce genereux Homme : car nostre Huron n'y fut pas plustost attaché, qu'il se mit à chanter sa chanson de mort, mais chanson toute de pieté, comme i'ai dit tantost, chanson par laquelle il inuoquoit tantost vn Saint, et tantost vn autre, s'adressant à nous quoique bien éloignez, et se promettant bien que nous accompagnerions ses derniers soupirs de nos prieres.

Quand les nouuelles de la defaite dont nous auons parlé au Chapitre precedent, furent apportées ici par les trois fugitifs, on peut croire quels sentimens en ont deu auoir tant de pauures veufues Huronnes, qui, voiant toute leur nation éteinte par vn coup si fatal, et sans esperance de pouuoir se rétablir, puisqu'il ne restoit plus d'hommes, en deuoient estre inconsolables. C'est la coustume des Sauuages, en semblables accidens de faire retentir l'air de plaintes lugubres, de cris et de gemissemens, les femmes appellant pitoiablement leurs maris par leur nom, les enfans leurs peres, les oncles leurs neueux ; et cette triste ceremonie ne se fait pas seulement pour vn iour ou pour deux, mais pendant vne année entiere : tous les matins et tous les soirs, on n'entend dans tout le Bourg, qui a receu quelque grande perte, que pleurs et que lamentations. Que firent donc ces pauures veufues à la premiere nouuelle de ce funeste accident ? peut-estre aura-t-on de la peine à se le persuader. La priere prit la place des pleurs, et au lieu des hurlemens que deuoient faire ces femmes desolées, selon la coustume de toutes ces Nations, elles vinrent toutes en nostre Chapelle, les larmes aux yeux, et sanglotant bien amerement ; mais auec tant de paix interieure, et dans vne si parfaite resignation aux ordres de Dieu, qu'elles-mesmes s'en étonnoient, et ne pouuoient assez admirer la force de la priere, qui leur fait trouuer de la consolation dans des douleurs extrémes. Vn de leurs plus grands desirs est de sçauoir si leurs pauures maris, ou leurs chers enfans, n'auront point cessé de prier pendant la violence des tourmens. O si nous le sçauions, disent-elles, et si nous estions asseurées qu'ils fussent morts dans la Foi, toute nostre douleur seroit essuïée, car nostre separation ne seroit pas longue, et nous serions dans l'esperance de nous reuoir en Paradis ! N'est-ce pas là auoir vne Foi semblable à celle de la mere des Machabées, qui voioit mourir ses enfans auec ioie, parce qu'ils mouroient pour la defense de la Religion ? *Supra modum mater mirabilis pereuntes filios conspiciens, bono animo ferebat, propter spem quam in Deum habebat.*

CHAPITRE VI.

De l'estat des Missions, et de l'ouuerture qui s'en fait de nouueau.

Nous pouuons bien appliquer ici la remarque de S. Iean Chrysostome, et dire que Dieu nous laisse l'Iroquois au milieu de nous, dans le mesme dessein qu'il laissa les Chananeans au milieu de la terre qu'il donnoit à son peuple, *vt erudiret in eis Israëlem, vt postea di-*

scerent filii eorum certare cum hostibus, et habere consuetudinem prœliandi.

Nos François n'auroient pas appris d'autres guerres que celle des orignaux et des castors, et seroient deuenus sauuages, pires que les Sauuages mesmes, si Dieu ne leur eût donné les Iroquois pour estre leurs Chananeans. Cette maudite Nation sembloit souuent ruiner les affaires de Dieu, et empeschoit que son peuple ne iouïst d'vne douce paix, pendant laquelle le culte de sa diuine Maiesté n'auroit esté ny interrompu par le bruit des armes, ny abandonné pour courir à la defense. C'est la mesme plainte que nous faisons de l'Iroquois qui trauerse tous les hauts desseins que nous pouuons auoir pour la gloire de Dieu, et tient en suspens dix ou douze belles Missions, pour lesquelles nous pouuons dire, que *flores apparuerunt in terrâ nostrâ, tempus putationis aduenit,* que mesme le fruit y est meur, et qu'il ne tient plus qu'à l'aller cueillir.

I'ay dit au Chapitre premier, que de quelque costé que nous iettions les yeux nous trouuons dans les quatre parties de nostre Amerique des Sauuages à conuertir, et des terres à conquester à Iesus-Christ; i'en vais faire le dénombrement, afin qu'on voie d'vn costé la necessité de détruire l'Iroquois, et les auantages de sa destruction; et de l'autre, le besoin que nous auons d'vn renfort de genereux Missionnaires, pour fournir à toutes ces belles esperances, et pour ne pas laisser perdre le tresor de toutes ces langues, qu'on a reünies auec bien des trauaux. Ie ne dirai rien de tous les peuples qui nous enuironnent, qui doiuent estre vn iour ralliez, pour ne faire qu'vn peuple, dans vn seul bercail et sous vn mesme Pasteur, ie serois infini. Ie parlerai seulement de ceux qui nous tendent les bras, qui demandent des Peres de nostre Compagnie pour les aller instruire, et chez qui nous serions à present, si les auenuës n'en estoient pas bouchées; i'en trouue de dix sortes du moins, pour dix Missions, sans compter celles où nous sommes actuellement occupez.

Premierement, ie commence par la partie de ce monde qui doit tenir le premier rang, puisqu'elle est la premiere en sa situation naturelle: c'est l'Orient, où est placée la Mission Abnaquioise, laquelle commençant par la riuiere de Kenebki, comprend à sa droite les Etechemins de Pentag8et, auec ceux de la riuiere de S. Iean; et à sa gauche toutes ces grandes Nations de la Nouuelle-Angleterre, qui parlent Abnaquiois; comme encore les Socoquiois, et ces six grands Bourgs des Naraghenses, qui ont les uns trois mille, les autres six mille hommes, au rapport des Anglois de la Nouuelle-Angleterre, lesquels encore qu'ils soient de Religion differente, ont pourtant tousiours temoigné au Pere qui y a esté en Mission, qu'ils agreoient la peine qu'il prenoit pour l'instruction de ces Barbares, qui nous demandent et nous attendent depuis quelques années; mais l'Iroquois est trop proche, pour nous laisser entrer dans cette grande Moisson.

Secondement, au Midi, tirant vers le couchant, la Nation du Petun a deputé vn de ses Capitaines, qui se dispose ici à mener des François dés le printemps prochain, à soixante lieuës au-delà du lac des peuples maritimes, où ses compatriotes s'estant refugiez, se croient en asseurance dans le centre de plusieurs Nations Algonquines de tout temps sedentaires; mais les chemins n'en sont pas seurs.

Troisiémement, au couchant, vne grande Nation de 40. Bourgs nommée des Nadoüechio8ec, nous attend depuis l'alliance qu'elle a fait tout fraischement auec les deux François qui en sont reuenus cet esté. De ce qu'ils ont retenu de cette Langue, nous iugeons assez qu'elle a la mesme œconomie que l'Algonquine, quoiqu'elle soit differente en plusieurs mots.

Quatriémement, au couchant, tirant vers le Nord, les Poüalacs et autres Nations aussi nombreuses que les precedentes, ou peu s'en faut, n'ont pas moins d'affection qu'elles à nous receuoir, et y sont tout-à-fait portées depuis la ligue offensiue et defensiue qu'elles ont faite ensemble contre l'ennemi commun.

Cinquiémement, plus auant vers le Nord, la Nation des Kilistinons, qui est entre le lac Superieur et la baïe de mer, dont nous auons parlé, commence où finit celle de Poüalac. C'est elle qui nous a inuité par vn Capitaine Chrestien, venu du lac Superieur iusqu'a Tadoussac, par les routes que nous auons décrites tantost, et nous exhorte de nous allier auec elle, et d'aller voir dés le printemps prochain ses neuf Bourgades, où nous trouuerons des hommes d'vn naturel doux et facile, aussi bien que les Atikamegues, et les Montagnais, auec lesquels ils ont l'humeur et le langage commun.

Sixiémement, precisément au Nord, les Nations qui habitent les deux costez de la baïe veulent auoir la gloire de nous voir chez elles auant tout autre ; et c'est pour cela qu'elles se sont hastées de faire des presens, nous offrant tous leurs Bourgs à cultiuer, et se promettant bien d'estre les premiers qui receuront les François, comme elles sont les premieres dans la route qu'on doit tenir en montant vers ces parties superieures par le chemin de Tadoussac.

Le grand auantage est que la langue de toutes ces nations estant Algonquine, ou Montagnaise, ou Abnaquioise, nous sommes prests de les secourir toutes dés à present, puisque nous auons tous les principes de ces Langues, parfaitement aiustez à ceux de la Langue Grecque et Latine.

Septiémement, retournons vers l'orient, pour faire le tour du compas ; nous y entendrons de bien loin les bons Neophytes des sept Isles, qui nous appellent auec plus d'instance que tous les autres : aussi en ont-ils plus de suiet, puisqu'aiant esté baptisez par nos Peres, ils demandent comme de bonnes oüailles, d'entendre la voix de leurs Pasteurs, qui les puissent consoler dans les afflictions, que leur cause la crainte des Iroquois : et c'est ce qui les empesche de se rendre à Tadoussac, pour y faire baptiser leurs enfans, et receuoir les instructions necessaires pour des Eglises errantes, afin de passer l'année en bons Chrestiens, estant instruits de ce qu'ils doiuent faire, pendant l'absence de leur Pasteur. Ils sont à quatre-vingts lieuës de Tadoussac.

Huitiémement, ceux du lac S. Iean, qui n'en sont qu'à soixante lieuës, n'ont pas moins de desir de nous posseder, et témoignent assez leurs pensées à ceux qui vont chez eux en traitte.

Neufiémement, pour ne point parler des Iroquois superieurs, chez lesquels il y auroit de quoi emploier plusieurs Missionnaires, si les inferieurs estoient humiliez et reduits à leur deuoir, nous auons esté inuitez depuis quelques années par ceux du Bourg de S. Michel, qui sont de bons Hurons, autresfois cultiuez par nos Peres dans leur païs, et qui ont trouué vn lieu d'asseurance chez les Sonnont8eronnons, comme nous auons dit. C'est vne vigne qui a porté autrefois quantité de bons fruits pour le Paradis, et qui en porte encore à présent, mais *in patientiâ* : car se trouuant dans les terres et sous la domination des ennemis de la Foi, elle est priuée des secours necessaires pour pouuoir fructifier au Centuple ; elle promettoit bien de le faire il y a quelques années, quand nous la visitasmes du temps de nostre demeure à Onnontaghé, si la perfidie de nos hostes ne nous en eust pas chassez.

Dixiémement, la derniere des Missions dont ie parlerai à present, est celle que nous auons commencée cette année, dés la premiere ouuerture qui s'en est presentée, pour ne pas manquer aux occasions que Dieu nous fait naistre pour la conuersion de nos Sauuages. Il est vray que le chemin que nous sommes obligez de tenir est encore teint de nostre sang, mais c'est ce sang qui nous augmente le courage, comme il faisoit aux Elephans dont il est parlé dans les Machabées, *Elephantis ostenderunt sanguinem vuæ et mori, ad acuendos eos in prœlium* ; et la gloire qu'ont ceux qui sont morts pour Iesus-Christ en cette expedition, nous rend plustost ialoux que timides.

L'an mil six cent cinquante-six vne flotte de trois cents Algonquins superieurs venant ici en traitte, nous donna

esperance qu'en se iettant parmi eux, nous pourrions remonter ensemble en leur pays, et y trauailler au salut de ces peuples. Deux de nos Peres s'embarquerent pour ce suiet ; mais l'vn fut obligé de rebrousser chemin, l'autre, qui estoit le Pere Leonard Garreau, fut tué par les Iroquois, placez sur la route qu'on deuoit tenir. Cette année mil six cent soixante, vne autre flotte des mesmes Algonquins arriue dans soixante canots ; deux de nos Peres se iettent encore parmi eux, pour tenter toutes les voies imaginables, mais l'vn n'a pu passer Montreal, par l'humeur fantasque d'vn Sauuage qui ne l'a pas voulu souffrir en son canot ; et l'autre, qui est le Pere René Menard, est bien passé, mais nous ne sçauons pas s'il ne luy sera point arriué quelque accident pareil à celuy du Pere Garreau : car nous auons appris qu'vne troupe de cent Onnontagheronnons doit les attendre au-dessus de Montreal, pour se ietter sur eux en quelque defilé, ou bien les combattre en quelques courans rapides, où l'on a assez à trauailler contre les eaux et contre les rochers, sans auoir pour lors d'autres ennemis sur les bras. Nous ne sçauons quel succés aura eu l'entreprise des Iroquois ; mais nous craignons qu'ils n'étouffent cette pauure Mission dés son berceau, comme ils l'ont desia fait vne fois.

Si le Pere peut eschaper leurs mains, il suiura les Algonquins iusqu'au milieu du lac de la Nation Maritime et du lac Superieur, où ces peuples nous asseurent d'vne residence sur vn autre lac, à trois ou quatre cents lieuës d'ici, prés duquel, dés cet Hiuer, ils doiuent abattre le bois pour s'y habitüer, et faire comme le centre de plusieurs Nations, qui y ont desia paru et qui s'y rendront de diuers costez.

Si-tost que Monseigneur l'Euesque de Petrée eut appris le dessein que nous auions de commencer cette Mission, on ne peut croire combien il y parut affectionné. Son zele qui embrasse tout, et à qui tout l'Ocean n'a pu donner de bornes, luy faisoit souhaiter de pouuoir estre luy-mesme de ces heureux exposez, et aux despens de mille vies, aller chercher dans le plus profond de ces forests la brebis egarée, pour laquelle il auoit trauersé les Mers. Il y eust esté s'il eust pu se diuiser ; et les courses qu'il a faites sur les neiges dés son premier hiuer pour visiter ses oüailles, non pas à cheual ou en carrosse, mais en raquettes et sur les glaces, montrent qu'il tiendroit bien sa place parmy les plus excellents Missionnaires des Sauuages, s'il pouuoit quitter le plus necessaire pour courrir au plus dangereux ; du moins son cœur y a volé pendant qu'il s'arreste icy comme au centre de toutes les Missions, pour pouuoir donner ses soins et partager son zele à tous egalement : tous nos François et nos Sauuages, dont il a gagné le cœur par la sainteté de sa vie et par les grandes charitez dont il les assiste continuellement dans toutes sortes de besoins, auroient trop perdu et seroient demeurez inconsolables, si ces bois si reculez de nous, eussent possedé ce precieux thresor, dont ils ne connoissent pas encore assez le merite. C'est assez que le Pere à qui le bonheur est échu, y aille de sa part assurer tous ces pauures Sauuages, qu'ils ont icy vn Pere qui ne leur manquera pas, et qui leur fournira des Pasteurs autant que l'Iroquois le permettra.

Il faut aduoüer que l'entreprise est glorieuse, et qu'elle promet des recoltes bien abondantes, veu le nombre des Nations qui habitent ces païs-là ; mais, *euntes ibant et flebant mittentes semina sua,* cette riche moisson ne se fait qu'en arrosant ces terres de sueurs, de larmes et de sang ; ie veux dire qu'vn Missionnaire qui est destiné à ce grand employ, doit se resoudre à mener vn genre de vie bien estonnant, et dans vn denüement de toutes choses, plus grand qu'on ne peut s'imaginer ; à souffrir toutes les iniures de l'air sans soulagement ; à endurer mille impertinences, mille brocards, et souuent bien des coups de la part des Sauuages Infideles, incités quelquesfois par les demons, et cela sans consolation humaine ; à se trouuer tous les iours dans l'eau ou sur les neiges, sans feu ; à passer les mois entiers sans manger autre chose que du

cuir boüilly, ou de la mousse qui croist sur les rochers ; à trauailler infatigablement, et comme si on auoit vn corps de bronze, viure sans nourriture, coucher sans lict, dormir peu, courrir beaucoup, et parmi tout cela, auoir la teste preste à receuoir le coup de hache plus souuent que tous les iours, lors qu'il en prendra fantaisie à vn iongleur, ou à quelque mécontent. Bref, il faut estre barbare auec ces barbares, et dire auec l'Apostre : *Græcis ac barbaris debitor sum,* faire le Sauuage auec eux, et cesser quasi de viure en homme, pour les faire viure en Chrestiens.

C'est la vie qu'a menée le Pere Menard parmi les Hurons et parmi les Iroquois, où il a fait des coups d'essay de celle qu'il entreprend, et à laquelle il s'attend bien, comme il le fait paroistre en vne lettre qu'il escrit à la haste à vn de ses bons amis, à qui il dit le dernier adieu ; en voicy la teneur :

Mon R. P.,

Pax Christi,

Ie vous escris probablement le dernier mot, que ie souhaite estre le sceau de nostre amitié iusques à l'eternité, *ama quem Dominus Iesus non dedignatur amare, quamquam maximum peccatorem ; amat enim quem dignatur suâ Cruce :* que vostre amitié, mon bon Pere, me soit vtile dedans les fruits souhaitables de vos saincts sacrifices. Dans trois ou quatre mois, vous pourrez me mettre au Memento des morts, veu le genre de vie de ces peuples, mon aage, et ma petite complexion : nonobstant quoy, i'ay senti de si puissans instincts, et i'ay veu en cette affaire si peu de nature, que ie n'ay peu douter qu'aïant manqué à cette occasion, ie n'en dûsse auoir vn remords eternel. Nous auons esté vn peu surpris, pour ne pouuoir pas nous pouruoir d'habits et d'autres choses ; mais celuy qui nourrit les petits oiseaux, et habille les lis des champs, aura soin de ses seruiteurs ; et quand il nous arriueroit de mourir de misere, ce nous seroit vn grand bonheur.

Ie suis accablé d'affaires ; tout ce que ie puis, c'est de recommander nostre voyage à vos saincts sacrifices, et vous embrasser du mesme cœur que i'espere faire dans l'eternité.

Mon. R. P.,

Vostre tres-humble et affectionné seruiteur en Iesus-Christ,

R. Menard.

Des Trois-Riuieres, ce 27. d'Aoust, à 2 heures aprés minuit, 1660.

Dieu est tousiours Dieu, il le fait sentir plus doucement et plus amoureusement, que les amertumes qu'on souffre pour luy sont plus grandes.

CHAPITRE VII.

De quelques Prisonniers faits sur l'Iroquois, et bruslés à Quebec.

S'il y a eu suiet d'adorer les profonds secrets de la Diuine Prouidence, et de s'estonner des ressorts impenetrables à toutes nos veuës, dont Dieu se sert dans le conseil de son eternité, pour manier la bonne fortune des hommes, et les conduire par des moyens aussi surprenants qu'infaillibles, au terme de leur predestination, qui, selon saint Augustin, *est præparatio mediorum quibus certissimè liberantur quicumque liberantur ;* c'est sans doute en la personne de ceux dont nous parlons en ce chapitre, que Dieu fait arriuer par des routes inesperées au port bienheureux de l'eternité. Qui croiroit que les tourmens du feu, qui iettent souuent dans le desespoir, et qui font quelquesfois breche à la constance des meilleurs Chrestiens, ouurent le chemin du Ciel à des Iroquois, et que ces feux soient les moiens les plus certains, *quibus certissimè liberantur quicumque liberantur ?*

Ils sont si certains, que nous n'auons presque point veu brusler d'Iroquois, que nous ne l'aions iugé dans le chemin du Paradis, et nous n'auons iugé aucun d'eux estre certainement dans le chemin du Paradis, que nous ne l'aions veu passer par ce supplice.

Le premier qui nous fait encore tout de noueau porter ce iugement, est vn ieune homme venu du fonds de la Barbarie, ie veux dire du milieu des Agnieronnons, pour faire ici des prisonniers de guerre, mais estant fait lui-mesme prisonnier, a trouué le Ciel dans ses chaisnes, et vn bonheur eternel dans son infortune. Il estoit Mahingan de Nation (ce sont des peuples que nous nommons la Nation des Loups, voisins des Hollandois, et alliés des Agnieronnons), mais naturalisé parmi les Iroquois, dont il tenoit le parti. Il fut pris par nos Algonquins dans les Isles de Richelieu ; trois autres de ses camarades aiant esté tués sur la place, il n'eut que le bout de la langue coupé d'vn coup de fusil, dont la balle luy passa dans la bouche de iouë en iouë.

Il fut amené à Quebek par les vainqueurs, et son procés aiant esté fait aussi tost, il fut condamné à estre bruslé, pour oster la hardiesse aux autres de venir nous inquieter impunement iusqu'à la porte de nos maisons ; les Algonquins qui estoient les Iuges et les executeurs de ce criminel, n'y apporterent pas beaucoup de formalitez : ils sont Algonquins, et il estoit Iroquois de profession ; il n'en falloit pas dauantage pour meriter le feu. Vn de nos Peres qui entend sa langue, prit son temps pour l'instruire ; et soit que l'esperance des delices du Paradis, au milieu de tant de tourmens, l'ait charmé d'abord, soit que Dieu luy parlast fortement au cœur, aiant ietté les yeux sur luy comme sur vn de ses eslus et le triant, *de medio Nationis prauæ*, par vne aimable Prouidence, il se disposa à receuoir le sainct Baptesme, et le receut vn peu auant que de monter sur l'eschaffaut où il prioit Dieu courageusement pendant son supplice, et mesme vn peu auant que de mourir, appella de noueau le Pere pour estre encore instruit et assisté à faire ce grand et important passage. N'est-ce pas vne merueille de voir vn Loup changé tout d'vn coup en agneau, et entrer dans le bercail de Iesus-Christ qu'il venoit rauager ? C'est peut-estre la recompense de ce que, pendant sa ieunesse, aiant souuent entendu parler des Mysteres de nostre saincte Foy, par les pauures Hurons qui sont captifs chez les Iroquois, il les croioit, comme il a auoüé au Pere, aiant merité par cette soumission, que cette sacrée semence portast son fruit en son temps pour l'eternité.

Ce qui arriua peu de iours aprés à quatre Hurons pris en guerre, et bruslés à nostre veuë, fait éclater bien plus auantageusement les thresors infinis de la misericorde de Dieu sur ses predestinez. Escoutez parler le Pere, qui a le mieux ioüé son personnage dans cette horrible tragedie, et qui a receu les derniers soupirs que ces victimes ont poussés du milieu des flammes, où elles ont peut-estre mieux vécu qu'elles n'auoient iamais fait, et où du moins elles ont expiré dans l'esperance d'vn rafraischissement eternel.

Certains Hurons, dit le Pere, habituez parmi les Iroquois, estans partis d'Agnié dés l'Automne passé pour la chasse du castor, furent sollicitez à leur retour à venir en guerre à Quebec, pour venger quelque affront qu'vn d'eux auoit receu ; ils y viennent sur la fin du Printemps suiuant, prennent à la coste de Beaupré vne femme Françoise, auec quelques enfans, mais ils furent pris eux-mesmes auec leur proye : M. nostre Gouuerneur qui ne s'endort point en ces rencontres, aiant mis si bon ordre, et dressé des embuscades en des postes si aduantageux, que le canot ennemi vint s'y ietter, lors qu'il remontoit en silence et passoit la pointe de Leui ; nos François et nos Algonquins ne l'eurent pas plustost descouuert dans les tenebres, qu'apres la descharge de leurs fusils, ils se ietterent à l'eau, et se saisirent des ennemis. De huict qu'ils estoient, trois furent noyés, le canot aiant versé en abordant, et cinq furent saisis et me-

nez en triomphe à Quebec, pour y estre bruslez. Pendant qu'on leur prepare des buchers et des eschaffauts, admirez les soins de la diuine Prouidence sur le salut de cette femme Françoise, qui, se voiant prise et destinée aux feux ou à vne captiuité plus cruelle que les flammes, deuoit, ce semble, s'emporter en des cris et des pleurs, que demandoit l'estat si lamentable de la mere et de ses pauures enfans qui pleuroient pitoiablement, sans connoistre leur malheur, puis qu'ils ne voioient pas qu'ils alloient deuenir Iroquois, et qu'on les arracheroit du sein de leur mere si-tost qu'ils seroient arriuez au païs ; qu'on les disperseroit en diuerses cabanes, et qu'on les eleueroit à la vie Sauuage, pour leur faire sucer auec le laict l'humeur Iroquoise et perdre toutes les teintures du Christianisme. Tout cela ne deuoit-il pas ietter dans vn sainct desespoir cette pauure femme, versant des larmes de sang et sur son malheur et bien plus encore sur celuy de ces innocentes creatures, dont les ames estoient bien plus en danger que les corps.

Nonobstant tout cela, elle ne s'emporta point en de vaines plaintes au temps de sa captiuité ; mais regardant la main de Dieu, qui conduisoit celle de ces traistres, et se souuenant que c'estoit vn Samedy, iour dedié à la saincte Vierge, à laquelle elle auoit vne deuotion toute particuliere, elle crut fortement que Nostre-Dame ne laisseroit point passer ce iour sans luy faire quelque faueur signalée, et mesme quoy que les tenebres de la nuict couurissent desia les voleurs, et les missent presque hors de toute crainte, elle se sentit pourtant interieurement persuadée, qu'en passant deuant Quebec vn iour de Samedy, elle seroit deliurée par l'assistance de la saincte Vierge ; ce qui arriua heureusement dés le soir mesme.

Il est vray qu'à la descharge, qu'on fit sur le canot Iroquois, elle receut vn coup mortel, mais elle le receut comme vn coup de grace, et en donnoit depuis mille benedictions à Dieu, qui luy fit la grace de mourir entre les mains des Meres Hospitalieres, au lieu de viure parmi les Iroquois : elle ne cessoit de prier pour ces barbares pendant vn iour ou deux qu'elle suruescut, et nous laissa en mourant des marques d'vne ame conduite à l'heureux terme de sa predestination par des sentiers tout-à-fait adorables.

Mais reuenons à nos captifs : ie les connoissois bien, adiouste le Pere, comme aiant esté baptisez, auant que la necessité les obligeast de se ietter entre les bras de l'Iroquois. Ie les allay voir, lors qu'on commençoit sur eux les preludes de la tragedie : des ongles arrachez, des doigts coupés, des mains et des pieds bruslez, et le reste de semblables traitements ne faisant que le ieu et le diuertissement des enfans. Voiant que ie ne les pouuois pas deliurer de leurs tourmens, ie leur parlay de Dieu ; ils m'escoutent volontiers ; ie voulus les faire souuenir de leurs prieres, ils ne s'en estoient point oubliez ; ie les encourageay à receuoir la mort de bon cœur pour expiation de leurs pechez, ils sont resolus : enfin ie les confessay, et i'eus tout suiet d'admirer les effets de la grace qui peut changer des cœurs de bronze et de rocher, en enfans d'Abraham, et ietter les corps dans les feux pour en tirer les ames.

Les deux premiers qui furent tourmentez estoient proches parens, l'vn estant le grand-pere, et l'autre le petit-fils : celuy-là, vieillard de cinquante à soixante ans, puissant et robuste ; et celui-ci, de dix-sept à dix-huit ans, d'vn naturel tendre, et d'vne complexion plus delicate. Si-tost que cet homme vit allumer alentour de soy les feux dans lesquels il alloit estre bruslé, il me fit appeler afin de l'assister durant ses tourments, pendant lesquels il ne disoit rien que ces deux mots qu'on entendoit retentir au milieu des flammes : *Iesus, ayez pitié de moy ; Marie, fortifiez-moi.* C'estoit là sa chanson de mort, c'estoit où se terminoient tous ses cris, c'estoit de cette belle priere qu'il remplissoit l'air, au lieu que les autres le remplissent d'ordinaire de pleurs et de hurlements pitoiables ; ie l'entendois de

loin, et m'estant approché de luy, ie l'encourageois, luy donnant esperance que ses tourmens seroient bientost changez en delices, pourueu qu'il continuast à les receuoir auec generosité. Ie le feray, me repondit-il, et pour t'en asseurer, ie te promets que ie ne crieray point, quelque cruauté qu'on puisse exercer sur moy. C'est ce qu'il garda pendant vne bonne partie de la nuict et du iour suiuant que dura son supplice, sans iamais auoir fait vn cri, ou mesme vn soupir, parmi des maux intolerables et des douleurs qu'on a peine à conceuoir ; et comme ie le vis si constant à souffrir et à continuer ses prieres, ie l'inuitay d'animer son petit-fils à recourir à Dieu dans son tourment qu'il ne pouuoit pas supporter auec tant de fermeté, à cause de son aage et de sa complexion : Ouy, me dit-il ; et en mesme temps se tournant vers luy, autant que les feux le permettoient : Courage, mon fils, luy dit-il, prions incessamment ; les brasiers nous separent à present l'vn de l'autre, et les fumées qui exhalent de nos corps rostis nous empeschent de nous voir ; mais nous nous reuerrons bien-tost dans le Ciel, prions sans desister : car la priere est l'vnique remede à nos maux. Puis, se tournant deuers moy : Ne nous abandonne pas, ie te prie, et fais-nous ressouuenir de Dieu chaque fois qu'on nous donnera vn peu de relasche ; ne nous quitte point, prie tousiours pour nous, et fais-nous prier tant que nous aurons de l'esprit.

C'estoit vn spectacle que iamais les barbares de ces contrées n'auoient veu ; incontinent qu'on donnoit quelque relasche à vn de ces pauures patiens pour aller tourmenter l'autre, ie courois à luy pour le faire prier et pour le consoler par quelque bon mot ; et si-tost qu'on retournoit à celuy-cy auec les tisons et les haches embrasées, i'allois à l'autre pour le mesme suiet ; et il me sembloit dans ces allées et ces venües, que le feu qui brusloit leurs corps embrasoit leurs cœurs de deuotion, et que leur deuotion eschaufoit la mienne, pour ne m'espargner pas à vn si sainct exercice, quelque horreur que i'en pusse auoir, qui m'auroit sans doute rebuté, si le courage qu'ils faisoient paroistre à souffrir, ne m'en eust donné assez pour voir leurs pauures corps si maltraitez. Ie puis dire que ie les vis auec consolation, sur tout i'auois le cœur tout attendry d'entendre au plus ieune reciter son *Aue Maria* tout entier, aussi-tost qu'on luy donnoit vn peu de temps pour respirer. Et comme il estoit ieune et delicat, il me fit des excuses de ne pouuoir pas imiter la constance de son grand-pere, qui se moquoit des tourments. Helas ! me disoit-il, ie ne suis pas assez courageux pour ne pas pleurer au fort de mes douleurs, car elles sont bien violentes. Pleure et crie tant que tu voudras, luy repondois-ie, cela ne deplaist point à Dieu. Mais le vieillard touché des cris lamentables de son petit-fils, à qui on perçoit vn pied d'vn fer rouge, pendant qu'on brusloit l'autre en l'appliquant et serrant sur vne pierre rougie dans le feu, ne put se tenir de dire aux executeurs : Hé que ne laissez-vous cet enfant ? ne suis-ie pas seul capable de saouler vostre cruauté sans l'exercer sur cet innocent ? On se iette donc sur le vieillard, et auec des espées toutes rouges, dont on le lardoit par les parties les plus sensibles, et auec des haches toutes embrasées qu'on luy appliquoit sur les espaules, et auec des tisons et des flammes dont on l'enuironnoit, on fit tout ce qu'on put pour le faire crier ; mais tous ces cruels efforts furent inutiles, et il parut comme insensible au milieu de cette horrible boucherie. I'en fus touché de compassion, et voulois luy persuader de se plaindre vn peu pour s'espargner quelques-vnes de ces inhumanitez : car c'est la coustume des Sauuages de ne point cesser leurs tourments qu'ils n'ayent fait crier le patient, comme si ce cry exprimé par la vehemence de la douleur, deuenoit pour eux vn cry de ioye ; ie luy dis donc tout bas à l'oreille : Sçache, mon frere, qu'il n'y a point de peché à crier, tu peux le faire, et tu ne desplairas pas à Dieu en le faisant ; neantmoins, ie ne te le commande pas. Il ne me respondit rien ; mais ie vis bien qu'il estoit

resolu à tenir bon à souffrir constamment : car ny les lames de fer rouge dont on luy grilloit les parties les plus charnües, ny les cendres chaudes qu'on luy iettoit sur la teste aprés qu'on la luy eut escorchée, ny tous les charbons dont on enseuelissoit son corps, ne purent iamais arracher de sa poitrine vn seul soupir.

Enfin ses forces se trouuant epuisées par la perte de son sang, et par de si longues tortures, on le iette dans le feu pour luy seruir de tombeau ; mais comme il estoit robuste et vigoureux, il se releue soudainement du milieu des flammes, fendit la presse et prit sa course, paroissant comme vn demon en feu, les leures coupées, sans peau à la teste et presque en tout le corps, et quoy qu'il eust la plante des pieds et les iambes toutes rosties, il couroit si viste, qu'on eut de la peine à le ioindre ; mais comme ce n'estoit qu'vn dernier effort de la nature, aiant enfin manqué, il fut repris, et la premiere parole qu'il dit alors, fut pour appeller le Pere et le prier de l'aider encore à prier Dieu ; iusqu'à ce que peu aprés estant ietté dans le feu, il y expira.

Les trois autres ne furent pas si courageux, aussi n'estoient-ils pas si forts ; mais leur pieté ne parut pas moins, ayant tousiours voulu auoir le Pere à leurs costez pendant l'execution, et n'aiant point desisté de faire leurs prieres tant que la vehemence du supplice le leur permit.

Qui peut douter qu'aprés tant de tourmens, si courageusement et si sainctement soufferts pour expier leurs pechez, ils n'ayent trouué le rafraischissement auquel la Prouidence Diuine les a conduits, par sa misericorde, *sic tamen quasi per ignem.*

CHAPITRE VIII.

De quelques autres choses memorables.

Ie mets dans ce chapitre tout ce qui se presente, sans autre ordre que celuy des memoires qui m'ont esté mis entre les mains.

Vne des choses qui a le plus esclaté dans le Canada depuis l'arriuée de Monseigneur l'Euesque de Petrée, et qui peut passer pour vne merueille, est de voir l'yurognerie presque toute exterminée de chez nos Sauuages ; Dieu a tant donné de benedictions au zele de ce bon Prelat, qu'il est enfin venu à bout d'vn mal qui s'estoit fortifié depuis si long-temps, et qui sembloit irremediable.

Ceux qui ont vn peu pratiqué les Sauuages, sçauent bien que (ie ne parle que de ceux qui demeurent proche de nos habitations) c'est vn demon qui les rend fols, et tellement passionnez, qu'aprés leur chasse, se trouuant bien riches en castor, au lieu de fournir leur famille de viures, d'habits, et d'autres choses necessaires, ils boiuent tout en vn iour, et sont contraints en suite de passer l'hiuer tout nuds, dans la famine, et dans toutes sortes de miseres ; il s'en est trouué dont la manie a esté si estrange, qu'aprés s'estre despoüillez de tout pour boire, ils ont vendu iusques à leurs propres enfans afin de s'enyurer ; et les enfans estant pris de boisson, battent impunement leurs parens ; les ieunes gens s'en seruent comme d'vn philtre pour corrompre les filles aprés les auoir enyurées ; ceux qui ont des querelles font semblant d'estres yures, pour s'en venger auec impunité ; toutes les nuits se passent en clameur, en batteries et en funestes accidens, dont les yurognes remplissent les cabanes, et comme tout leur est permis, parce qu'ils se contentent de dire pour excuse, qu'ils n'auoient point pour lors d'esprit, on ne peut conceuoir les desordres que ce vice diabolique a causez dans cette nouuelle Eglise ; on ne trouuoit ny temps pour les instruire, ny moyen de leur donner horreur de ce peché : car ils estoient tousiours saouls ou gueux, c'est-à-dire ou incapables d'escouter, ou dans la necessité d'aller chercher à viure dans les bois. C'est ce qui a fort touché le cœur de Monseigneur de Petrée, qui, voiant les affaires de ce nouueau Chri-

stianisme en danger de se ruiner, s'il n'obuioit à ces malheurs, a appliqué tous ses soins à trouuer remede à ce mal, qui auoit paru iusqu'alors incurable, et il l'a heureusement trouué : car aprés que les ordres du Roy et les reglemens des Gouuerneurs ont paru inefficaces, ayant excommunié tous ceux des François qui donneroient des boissons aux Sauuages capables de les enyurer, il a retranché tous ces desordres qui n'ont plus paru depuis l'excommunication, tant elle a esté accompagnée des benedictions du Ciel : ce qui a tellement surpris nos meilleurs et plus sages Sauuages, qu'ils sont venus exprés en faire remerciment de la part de toute leur Nation à Monseigneur de Petrée, luy confessant qu'ils ne pouuoient assez admirer la force de sa parole, qui a acheué en vn moment ce qu'on n'auoit peu faire depuis si long-temps.

Le Pere qui a soin de la Mission de Tadoussac, aprés auoir veu de ses yeux le bien que ce retranchement de boisson fait à ses Neophytes, et aprés auoir raconté auec ioie la facilité qu'il y a maintenant à les instruire, adiouste vn trait bien particulier de la Prouidence enuers vn vieillard Algonquin de septante ans ; lequel aiant autrefois esté enseigné assez legerement sur nos mysteres, auoit depuis mené vne vie errante dans les forests, sans se mettre en peine de presser son Baptesme, iusqu'à vne maladie mortelle, qui l'ayant mal mené vn mois durant, luy ouurit les yeux, et luy fit prendre resolution de venir au plus tost chercher vn Pere pour le baptiser, se promettant que ce dessein le remettroit en santé. De fait, comme elle luy fut renduë contre l'attente de ses parens, et qu'il eut trouué le Pere au-dessus de Tadoussac, il ne le quitta point qu'il ne l'eust parfaitement instruit, et qu'il ne luy eust ensuite conferé ce Sacrement si souhaité, aprés lequel il s'en retourna content et auec vne résolution, aprés soixante-et-dix ans de vie Sauuage, de passer le reste de ses iours en bon Chrestien. Ce sont là des coups de predestination, qui sont tardifs, mais bien fauorables.

Peu aprés on rapporta au mesme Pere, qu'vn ieune Algonquin, nommé Ioseph, estoit mort, dans le seul regret de ne l'auoir pas auprez de luy pour le faire prier, et pour l'aider dans ce dernier passage ; qu'au reste, il estoit si feruent, qu'il ne faisoit que prescher et exhorter ses parens pendant toute sa maladie, ausquels il demandoit pour vnique faueur, auant sa mort, qu'ils se fissent tous Chrestiens. Il estoit aagé de dix-huit à vingt ans, et quoy qu'il n'eust pas pu auoir toutes les instructions qu'ont ceux qui demeurent proche de nous, neantmoins, en passant ce printemps dernier par Quebec, il se confessa si nettement, si exactement, et auec tant de pieté, que le Pere fut conuaincu que le sainct Esprit auoit esté son maistre dans les bois, et que son Ange gardien auoit pris soin de l'instruire. Ce fut en ce mesme temps, pendant cette Mission de Tadoussac, que le Pere eut la consolation de voir d'vn costé les sainctes importunitez que luy faisoient grand nombre d'Algonquins et de Montagnais de tous aages venus de nouueau de la Mer du Nord, qui pressoient pour le Baptesme de leurs enfans ; d'vn autre costé, de voir vne foule d'autres Sauuages, qui, depuis trois ou quatre ans, n'ayans point veu leur Pasteur, se presentoient auec ardeur à la Confession, où ils faisoient paroistre qu'ils auoient vescu dans les bois auec autant d'innocence qu'on en peut esperer des meilleurs et des plus feruens Chrestiens. Pour ceux qui auoient cessé de faire profession publique du Christianisme, ou par oubli, ou par negligence, ils se condamnoient eux-mesmes à se tenir à la porte de la Chapelle, pour se mieux reconcilier. Ceux qui, par le meslange des Infideles, auoient cessé de faire leurs prieres les matins et les soirs, demandoient instamment d'auoir auec eux des Robes noires, pour les tenir tousiours dans leur deuoir, et leur faire conseruer l'esprit de ferueur, bien necessaire en ces Eglises errantes.

Les memoires du Pere qui a soin de la Mission Huronne, portent qu'vn Sau-

uage, nommé Sondeonskon, reuenu fraischement d'Agnié, nous a appris des nouuelles de cette pauure Eglise captiue chez les Iroquois, et entre autres que les femmes Huronnes, qui sont la plus part de celles qui ont esté eleuées dans la Foy, la gardent inuiolablement et font profession publique de la priere, nonobstant toutes les railleries, et les mespris qu'en font ces Infideles ; qu'vne d'entre elles a soin de marquer les Dimanches pour les celebrer autant que le peut permettre l'estat de leur captiuité, et qu'aprés les années entieres, elle ne s'est pas trouuée y manquer vn seul iour.

Qu'vn bon vieillard, nommé Arontiondi, qui auoit esté autrefois Prefect de la Congregation à l'Isle d'Orleans, et qui auoit conserué sa deuotion dans sa captiuité, vivant dans le païs des Iroquois aussi exemplairement que parmi nous, y est mort sainctement, et que pendant sa derniere maladie, il ne faisoit que prier Dieu, tenant presque tousiours les mains et les yeux collez au Ciel iusques au dernier soupir ; n'est-ce pas là vne mort bien precieuse, pour vn païs si barbare ?

Vn de nos bons Chestiens Hurons qui s'est sauué des mains des Iroquois, où il a esté maltraité pendant quelques années, leur porte neantmoins tant d'affection, selon les maximes de l'Euangile, qu'vn de ses grands souhaits seroit, que la porte des Missions s'ouurist vers ces peuples, afin de se ioindre à nos Peres dans cette entreprise, les accompagner dans tous les dangers, et leur seruir de Catechiste. Il ne s'en acquitteroit pas mal, puis que dés à present, il en fait les fonctions auec grand zele ; quand il sçait que dans quelques cabanes il n'y a personne pour faire les prieres auant que de se coucher, il y va, rend ce seruice de pieté, et s'est acquis tant de credit que, quand il entre quelque part où l'on parle mal, on change aussi-tost de discours : Voilà vn tel, dit-on, ces paroles l'offensent. Non, repond-il, ce n'est pas moy, mais c'est Dieu que vous offensez, et il vous en fera rendre compte vn iour bien exactement.

En hyuer, il ne manque iamais de venir à l'Eglise dés la pointe du iour, quelque temps qu'il fasse, et souuent il entend deux et trois Messes, pour remplacer, dit-il, celles qu'il a perduës pendant sa captiuité. Voilà des sentiments de la primitiue Eglise ; en voicy d'autres.

Vne bonne Huronne parlant de Monseigneur de Petrée, dit qu'elle ne peut s'imaginer de voir vn homme, quand il est reuestu de ses habits pontificaux ; qu'il semble respirer vn air du Ciel, et qu'elle ne pourroit pas respecter dauantage vn Ange du Paradis ; elle adioute que, quand elle le rencontre dans les ruës, elle se retire pour le laisser passer, ou bien s'enfuit d'vn autre costé, pour ne luy pas faire horreur par sa presence, estimant qu'vne si grande pecheresse n'est pas digne d'estre veuë, ou de s'approcher d'vn si saint homme.

Vne autre, appellée Marguerite Anendrak, s'estant grieuement blessée d'vne chute sur la glace lors qu'elle estoit chargée de bois, tua son fruit dont elle estoit enceinte, et s'en deschargea ensuite auec les douleurs ordinaires en ces rencontres. Le Pere l'estant allé voir le matin, luy demanda si elle s'estoit souuenuë de Dieu pendant ses peines : Helas ! ouy, dit-elle, ie n'ay cessé de les luy offrir, et de dire mon Chapelet, iusqu'à ce que l'excés de la douleur m'ait fait perdre l'esprit ; sans doute que i'en deuois mourir, si la saincte Vierge que i'auois inuoquée toute la nuict ne m'eust soustenuë en vie contre toutes les apparences. Comme les graces du Ciel ne vont point seules, cette assistance si manifeste de Nostre-Dame fut suiuie d'vne deuotion toute extraordinaire que cette bonne femme eut depuis pour la Reine du Ciel. Outre les prieres du matin et du soir, qu'elle venoit faire en la Chapelle auec les autres, elle passoit vne bonne partie de la iournée en la Chapelle à rendre mille petits deuoirs à Nostre-Dame, et à son Fils, qu'elle honoroit auec des sentiments qui n'ont rien de Sauuage. Ie n'en apporte

que cet exemple : dix ou douze iours auant la glorieuse Ascension de Nostre-Seigneur, elle se prepara par diuerses pratiques de deuotion à solemniser cette Feste ; ce n'estoit que prieres sur prieres, que visites du sainct Sacrement redoublées, et ce temps-là se passa dans tous les exercices des bonnes œuures dont elle put s'aviser. On auroit cru à la voir dans ces ferueurs, qu'elle auoit quelque pressentiment de ce qui arriua, ou du moins ne peut-on pas douter que Nostre-Seigneur n'ait agreé tous ces saincts preparatifs : car, par vne faueur bien grande, elle mourut heureusement le lendemain de cette Feste, et suiuit de grand matin son maistre, en recompense de ce qu'elle s'estoit si bien disposée à l'accompagner en ce iour de son triomphe. Peu auparauaut elle tomba dans vne maladie, pendant laquelle elle donna de grands exemples de vertu : elle voulut estre portée à l'Hospital pour expirer entre les mains des sainctes filles (c'est ainsi que nos Sauuages appellent les Religieuses Hospitalieres et les Vrsulines), et quoy que ses parens souhaitassent passionnément qu'elle mourust dans leur cabane, pour luy pouuoir fermer les yeux, elle voulut finir sa vie dans vn acte d'obeissance qu'elle rendit au Pere qui auoit soin d'elle, preferant son conseil aux desirs de ses parens.

Ie ne puis passer vne remarque assés considerable sur les soins paternels que Dieu fait paroistre pour ce païs. Nous auions tous les suiets du monde d'estre en peine comment nous pourrions faire les semences au Printemps, et encore plus comment dans l'Automne nous ferions les moissons, parce que l'armée Iroquoise qui deuoit inonder comme vn torrent sur toutes nos habitations, pouuoit aisément empescher l'vn et l'autre ; mais Dieu, dont l'œil a tousiours veillé sur nous bien particulierement, nous a fait faire l'vn par vne saignée de vray qui nous a esté vn peu sensible, comme nous auons dit au chapitre quatriesme, et l'autre par des Prouidences, *quæ factæ sunt in muscipulam pedibus insipientium,* qui nous ont fait prendre les fins dans leurs finesses, les faisant tomber dans les pieges qu'ils nous dressoient.

Vne quinzaine d'Iroquois d'Oiogoen parurent vers le commencement d'Aoust de cette année mil six cent soixante, à Montreal, et ayant trouué qu'on y estoit bien sur ses gardes, quatre se destacherent des autres à dessein de parlementer. S'estant donc confiez à la bonté ordinaire des François, ils demanderent à descendre à Quebec et parler à Onnontio, pour luy declarer de la part de leur Bourg, que la guerre s'estant rallumée entre le François et l'Iroquois, eux, Oiogoenheronnons, pretendoient garder la neutralité, dont ils auoient tousiours fait profession, n'estant point encore venus en guerre vers nos habitations ; que, pour plus grande marque de leur fidelité, ils demandoient la Robe noire qui auoit esté en mission chez eux pendant nostre seiour d'Onnontaghé, et y auoit donné commencement à vne nouuelle Eglise. Monsieur le Gouuerneur vit aussi-tost leur ieu, et les regardant plustost comme des espions, que comme des Ambassadeurs, dont ils n'auoient pas les marques ordinaires de ces peuples, crut que Dieu les luy mettoit entre les mains pour en tirer deux aduantages : le premier, de pouuoir faire la recolte, auec quelque assurance, pendant qu'ils seroient auec nous ; le second, de deliurer nos François captifs chez les Iroquois d'en-bas, par l'eschange que nous ferions de ceux-cy. Dans ce dessein, il donna ordre qu'on s'assurast des autres qui s'estoient postez en vne Isle proche de Montreal, et qu'on en renuoyast deux ou trois dans le païs, pour declarer aux anciens, que s'ils veulent recouurer leurs compatriotes, ils aient à renuoier les François qu'ils tiennent prisonniers depuis ces dernieres années.

Nous sommes en attente du succez de cette affaire : mais cependant nos moissons se sont faites heureusement, et nous commençons à ne plus craindre la famine, dont nous estions menacez.

Il est vray que nos craintes ne sont pas plus tost passées d'vn costé, que

d'autres viennent prendre la place des precedentes : l'Iroquois n'a pas cessé d'estre Iroquois, et les derniers efforts qu'il fait, sont souuent plus grands que les premiers ; ce ne sont pas des symptômes d'vn agonisant qui se perd par ses propres efforts : car pour finir cette Relation par où nous l'auons commencée, c'est-à-dire par quelque idée generale de l'estat de ce païs, les dernieres nouuelles peuuent nous éclaircir dauantage sur ce que nous auons dit au Chapitre premier ; elles portent donc :

Premierement, que les trois cents 8ta8aks qui sont venus cette année en traite, auec lesquels le Pere Menard remonte en leur païs pour trauailler à leur conuersion, ont rencontré vne centaine d'Onnontagheronnons postez au-dessous du grand Sault ; que neantmoins ils n'y ont perdu que trois hommes, qui, s'estant trop auancez deuant le gros des canots, ont esté pris par les Iroquois, mais que tous les autres auoient heureusement passé, l'Onnontagheronnon se trouuant trop faible pour les combattre.

Secondement, qu'vn Huron, des plus considerables de ceux qui ont esté pris en la deffaite du Printemps, doit conduire de nuit iusques dans le sein de Quebek vne trentaine d'Agnieronnons, pour nous enleuer le reste de la Colonie Huronne ; qu'il est bien aise de nous en donner auis, non seulement pour nous tenir sur nos gardes, mais aussi pour nous saisir de leurs personnes, qui portent leur courage iusqu'à vn tel excez de temerité ; nous ne croyons pas pourtant qu'ils se hasardent à vne si perilleuse entreprise, à moins que l'armée entiere ne soit tout proche pour les soustenir.

Troisiesmement, que de tous les Hurons qui ont esté pris ce Printemps dernier par les Iroquois, il y en a eu sept qui ont esté bruslez ; que les autres, auec vn bon nombre de toutes sortes de captifs, sont bien en resolution de venir se ietter entre nos bras, partie pour se conseruer dans la foy, et partie pour se tirer d'vne si facheuse captiuité.

Quatriesmement, que dans le mois de Iuin de cette année mil six cent soixante, les Agnieronnons s'estoient transportez à Onnontaghé, auec de grands presens, pour les inuiter à faire de noueau vn corps d'armée, par la ionction de leurs troupes, pour venir fondre l'Automne suiuant sur nos habitations, et tascher d'enleuer la Colonie Françoise des Trois-Riuieres, et faire le degast par tout. Mais que tous ces desseins pourront bien auorter, à cause des Oiogoenhronnons detenus à Montreal : du moins sçauons-nous qu'vne partie des Onnontagheronnons qui s'estoient desia mis en campagne, et qui auoient pris le deuant pour cette expedition, ont songé à vser de ruse plustost que de main mise, pour retirer ces prisonniers des mains des François.

Enfin, que l'année prochaine sera plus redoutable pour nous que les precedentes, parce que toute la cabane, c'est ainsi qu'ils parlent pour exprimer les cinq Nations Iroquoises, se doiuent liguer et former vn grand dessein de guerre contre nous.

Peut-estre preuiendrons-nous cette ionction de troupes, si les bons desseins qu'on a en France reüssissent : c'est ce que souhaittent tous ceux qui ont du zele pour la conuersion des Sauuages et demandent à iointes mains ; et c'est ce que la Nouuelle-France espere d'vn Royaume tres-Chrestien, qui, donnant la paix à tous ses voisins, ne laissera pas gemir ses enfans sous l'oppression de la guerre, et ayant escouté les vœux de toute l'Europe, ne rebutera pas les cris de tant de Nations qui ont recours à la France, comme au dernier azile de ces pauures Eglises desolées : nous le souhaitons auec elles, nous le demandons, et nous en coniurons ceux qui y peuuent quelque chose, parce qu'il y va de la conseruation de ce païs, de la gloire de la France, et du salut des Ames.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire reimprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au Pais de la Nouuelle-France, ès années* 1659 *et* 1660, et ce, pendant le temps de vingt années consecutives. Auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 15 Ianuier 1661.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS CLAVDE BOVCHER, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression de la *Relation de la Nouuelle France.* A Paris, le 8. Ianuier 1661.

Signé,

CLAVDE BOVCHER.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1660 ET 1661.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France (*).

Epistre au Roy.

SIRE,

VOICY vostre Nouuelle-France aux pieds de V. M. Vne troupe de Barbares, comme vous fera voir ce petit Liuret, l'a reduitte aux abois. Escoutez, Sire, si vous l'auez pour agreable, sa voix languissante et ses dernieres paroles : Sauuez-moy, s'écrie-t-elle, ie vay perdre la Religion Catholique ; on me va rauir les Fleurs de Lys ; ie ne seray plus Françoise, on me derobe ce beau nom, dont i'ay esté honorée depuis si long-temps ; ie tomberay entre les mains des estrangers, quand les Iroquois auront tiré le reste de mon sang, qui ne coule quasi plus ; ie seray bientost consommée dans leurs feux : et le Demon va enleuer vn grand nombre de Nations qui attendoient le salut de vostre Pieté, de vostre Puissance et de vostre Generosité. Sire, voilà les soupirs et les sanglots de cette pauure affligée. Il y a enuiron vn an, que ses enfans vos suiets, habitans de ce Noueau-Monde, firent entendre l'extremité du danger où ils estoient ; mais le malheur du temps n'ayant pas permis qu'ils fussent secourus, le ciel et la terre ont marqué par leurs prodiges les cruautez et les feux que ces ennemis de Dieu et de V. M. leur ont fait souffrir depuis ce temps-là. Ces perfides rauiront vn fleuron de vostre Couronne, si vostre main puissante n'agit auec vostre parole. Si vous consultez le Ciel, il vous dira que vostre salut est peut-estre enfermé dans le salut de tant de Peuples, qui seront perdus, s'ils ne sont secourus par les soins de V. M. Si vous considerez le nom François, vous sçaurez, Sire, que vous estes vn grand Roy, qui, faisant trembler l'Europe, ne doit pas estre mesprisé dans l'Amerique. Si vous regardez le bien de vostre Estat, vostre esprit, qui voit à l'aage de vingt-quatre ans ce que plusieurs grands Princes ne

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en 1662.

voyent pas à cinquante, connoistra combien la perte d'vn si grand païs sera dommageable à vostre Royaume. I'en dis trop pour vn Cœur si royal, pour vne Vertu si heroïque, et pour vne Generosité si magnanime. La Reine, vostre très-honorée Mere, dont la bonté est connuë au-delà des Mers, a empesché iusques à present la ruïne entiere de la Nouuelle-France ; mais elle ne l'a pas mise en liberté. Elle a retardé sa mort, mais elle ne luy a pas rendu la santé, ny les forces. Ce coup est reserué à V. M. qui, sauuant les corps et les biens de sa Colonie Françoise, et les ames d'vn très-grand nombre de Nations, les obligera toutes de prier Dieu qu'il vous fasse porter le nom de Sainct, aussi bien qu'à vostre grand Ayeul, dont vous imiterez le zele, entreprenant vne guerre saincte. Ce sont les desirs, les souhaits, et les vœux de celuy qui, auec la permission de vostre Bonté, se dit, non en termes de Cour, mais auec le langage du cœur,

De Vostre Maiesté,

Le très-humble et très-obeïssant suiet, et seruiteur très-fidele,

PAVL LE IEVNE,

Procureur des Missions de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle-France.

CHAPITRE PREMIER.

La guerre des Iroquois plus rude que iamais.

DIEV se iouë de la fortune des hommes, comme le Pottier fait de son argile : il fait d'vn prisonnier vn grand Roy ; il renouë les Sceptres qu'il a brisez ; il couronne des testes le mesme iour qu'elles auoient presenté le col à l'espée d'vn bourreau. Ainsi Ezechias receut à mesme temps vne sentence de mort et de vie ; il vit ses iours prolongez de quinze années, par celuy-mesme qui ne luy donnoit plus que douze heures de vie. Ainsi le Roy des Prophetes et l'Apostre des Gentils tesmoignent d'eux-mesmes, qu'ils ont souuent esprouué ces alternatiues de fortune ; qu'ils n'ont iamais esté plus haut que dans leur bassesse, et que leur force a pris souuent naissance dans leur foiblesse.

C'est l'estat où nous nous sommes trouuez cette année ; et nous pouuons bien dire que iamais nous n'auons tant desesperé, iamais tant esperé du succés de nos affaires. Nous nous sommes veus sur le bord du precipice, et presque en mesme temps, en resolution d'y precipiter ceux qui nous y poussoient ; nous auons esté iusques aux abois et à deux doigts de nostre ruïne totale, puis tout d'un coup pleins de vigueur et de courage. En vn mot, iamais nous n'auons esté plus foibles, et iamais plus puissans. Commençons par le suiet de nos craintes, et ensuite nous verrons le fondement de nos esperances.

Il semble que le Ciel ait voulu adoucir nos miseres, en nous les faisant preuoir, ou plustost, qu'il ait voulu nous disposer à des maux reels par des maux en figure. Le tremble-terre, arriué cet hyuer dernier à Montreal, a fait trembler les habitans par auance, il a fait redouter les malheurs qui ont suiuy ce funeste pronostique. Les voix lamentables qui se sont fait entendre en l'air sur les Trois-Riuieres, estoient peut-estre l'escho de celles des pauures captifs qui ont esté enleuez par les Iroquois ; et les Canots qui ont paru tout en feu, voltiger par le milieu des airs aux enuirons de Kebec, n'estoient qu'vn leger, mais veritable presage des Canots ennemis qui ont rôdé nos costes cet Esté, mettant le feu aux maisons, et destinant aux flammes quantité de prisonniers qu'ils ont faits sur nous, dont les maux ont esté tels, qu'ils ont merité d'estre pleurez par vn enfant auant sa naissance. Ces cris enfantins nous ont effrayez : quand il les poussoit du fond du ventre de sa mere, d'où il

estoit prest de sortir, il marquoit sans doute ceux que nous deuions pousser du fond de la captiuité où nous allions entrer ; et c'estoit, pour l'Isle d'Orleans, vn presage des desastres qui s'y deuoient commettre par les Iroquois : nous gemissions auant le temps, par des soupirs empruntez, la perte que nous deuions faire en cette Isle.

Enfin, la Comete qui s'est fait voir icy depuis la fin de Ianuier iusqu'au commencement de Mars, a esté bientost suiuie des malheurs dont ces astres de mauuais augure sont les auant-coureurs. Sa cheuelure, qui tiroit vers le couchant, nous regardoit et nous sembloit menacer des coups de verges dont elle nous faisoit vne eclatante, mais fatale montre. Et si ce phenomene vous a paru en France, où tout nage dans la paix et dans la ioye, c'estoit vn messager que nous vous enuoyïons de ce noueau monde ; aussi alloit-il d'Occident en l'Orient, suiuant le branle de la constellation de l'Aigle, à la teste de laquelle il paroissoit, quoy que d'vn autre mouuement il tirast vn peu vers nostre Nord ; c'estoit, dis-ie, vn messager, mais qui ne portoit que de mauuaises nouuelles, et qui, tout brillant qu'il parust, ne s'est fait voir que dans les tenebres de la nuit : presage trop clair de nostre deüil et de nos tristes auentures. Car à peine eut-il cessé de se faire voir, que l'Iroquois, comme s'il eust esté d'intelligence auec cet Astre, parut de tous costez comme vn torrent impetueux ; et si l'an passé, il nous fit crier assez haut pour estre entendus de France, il ne nous laisse plus à present que des larmes pour pleurer nos morts. Ie n'entreprends donc pas de les décrire par le menu, ny parcourir les terres que nos ennemis ont rôdées, ny les meurtres qu'ils ont faits depuis Tadoussac iusqu'à Montreal, c'est-à-dire en plus de cent lieuës de païs : cette matiere n'est pas si agreable, qu'elle merite vn recit si exact ; ce sera bien assez, pour faire connoître nostre extremité, de representer en gros, et voir dans vn raccourcy ce qui nous a fait gemir plusieurs mois de suite.

Ce fut vers la fin de l'Hyuer, que commencerent nos malheurs, quand vne troupe de cent soixante Iroquois ayant paru à Montreal, et ayant inopinement enueloppé treize François qui songeoient plus à leur trauail qu'à leur defense, ils les enleuerent sans coup ferir. Ce ne fut pas sans de grandes marques de leur manie enragée, que ces barbares les menerent chez eux en triomphe : les vns ayant esté assommez par la gresle des coups de bastons qu'ils ont receus à l'entrée du bourg, mourant sous le bois qui leur deuoit seruir de buscher, et leur rage, dans ce rencontre, leur fut douce et misericordieuse, pour leur auoir esté precipitamment cruelle ; d'autres ont esté bruslez auec les ceremonies ordinaires : barbare ceremonie ! qui fait son ieu d'vn enfer de tourmens, et qui trouue suiet de rire des pleurs lamentables d'vn pauure patient ! Quelques-vns furent dispersez, pour gemir le reste de leurs iours dans vne seruitude plus rude que la mort. Ce premier coup fut bientost suiuy d'vn second, qui ietta dix autres François du mesme Montreal, dans la mesme captiuité, par vne surprise presque semblable ; puis d'autres encore, et encore d'autres tomberent entre leurs mains ; de sorte que pendant tout l'Esté, cette Isle s'est tousiours veuë gourmandée de ces lutins, qui tantost paroissoient à l'orée du bois se contentans de nous charger d'iniures, tantost se glissoient iusqu'au milieu de nos champs pour y surprendre le Laboureur ; tantost s'approchoient de nos maisons, ne cessant de nous vexer ; et comme des harpies importunes, ou comme des oiseaux de proye, ils fondoient sur nous quand ils nous trouuoient en surprise, sans craindre d'estre pris.

La bourgade des Trois-Riuieres n'a pas eu meilleur traitement. Le cœur luy saigne encore de la perte qu'elle a faite, presque en mesme temps, de quatorze François enleuez tout à la fois, et d'vne trentaine de Sauuages du païs des Poissons blancs nos alliés, qui, allant

en traite auec deux François dans les terres, firent rencontre de quatre-vingts Iroquois, contre lesquels ils se battirent vigoureusement, pendant deux fois vingt-quatre heures que dura ce combat, mais auec tant de chaleur qu'ils se laisserent percer de coups plustost que de se rendre, aimant mieux se voir glorieusement enseuelis dans leur propre sang, que dans les feux des Iroquois. Les femmes mesmes ne cedoient pas aux hommes en courage ; elles n'épargnoient rien pour se faire tuer, plustost que de tomber viues entre des mains qui leur deuoient faire souffrir autant de morts qu'ils leur donneroient de iours à viure. Tous estoient animez par la veuë d'vn des deux François, fils de Monsieur Godefroy, qui signala son courage, par vne longue et genereuse resistance ; il soustint le choc des ennemis auec vne hardiesse qui le faisoit paroistre comme inuulnerable, au milieu du feu continuel que faisoient sur luy les ennemis, ne cessant d'encourager les siens et par paroles, et par exemple, iusqu'à ce que tout couuert de playes, dont plusieurs estoient mortelles, il tomba sur son sang et se traisna, comme auoient fait les autres, à vn tas de morts, pour rendre le dernier soupir entre les bras de ses genereux Compagnons. En ce combat, qui fut sanglant aux ennemis, puisque vingt-quatre y sont demeurez sur la place, tous nos Algonquins firent merueille iusqu'au dernier soupir, et sans vne mesintelligence qui se trouua entre les Chefs, la victoire leur fust sans doute demeurée.

La nouuelle de cette défaite fut peu aprés portée aux Trois-Riuieres, par vn des prisonniers qui s'échappa de la captiuité et des feux. C'estoit mal sur mal, et douleur sur douleur pour ces paures habitans, qui, pendant tout l'Esté n'ont pas esté plus en repos que ceux de Montreal, estant obligez de voir enleuer à leurs yeux, et quelquefois aux portes de leur bourg, tantost des hommes, tantost des enfans, sans pouuoir faire autre chose que de donner des larmes sur la misere de ces pauures captifs.

Le mal n'a pas esté si long à Kebec, mais plus violent et plus sensible, et nous y avons fait vne perte plus grande incomparablement, que toutes celles qui ont precedé : c'est en la personne de Monsieur de Lauzon, Seneschal de cette Nouuelle-France, homme de cœur et de resolution, rompu dans les guerres de ce païs-cy, sur qui nous fondions vne bonne partie de nos esperances, pour la destruction de l'Iroquois. Il y a plus de trente ans que Monsieur son pere ne cesse d'immoler ses soins pour l'establissement de ces nouuelles terres ; il y perdit l'an passé vn de ses enfans, en voicy encore vn qui donne sa vie pour la conseruation d'vn païs que le pere auoit, en quelque façon, fait naître. Ce braue ieune homme n'en pouuoit voir la destruction, ny la desolation generale qu'y causoit l'ennemy par les meurtres et par les embrasemens, sans estre piqué d'vn genereux desir de luy donner la chasse, pour sauuer le reste des François qui estoient dans le danger. Il monte en chaloupe, luy huitiéme, et s'estant approché d'vne maison située vers le milieu de l'Isle d'Orleans, dans laquelle les Iroquois s'estoient mis en embuscade, il fallut en venir aux mains. Il y auoit sur le riuage vn gros rocher, qui pouuoit seruir de bouleuart à ceux qui s'en seroient emparez les premiers ; de quoy s'apperceuant bien les ennemis, ils prennent chacun deux ou trois pieces de bois, et les ioignant ensemble, les portent deuant eux comme des mantelets à l'espreuue des grands coups de fusil, que nos François deschargeoient continuellement sur eux ; mais ils ne les purent empescher de se saisir de ce poste auantageux, d'où, comme d'vne tour dressée tout à dessein, ils auoient sous leurs fusils et à leur commandement la chaloupe, qui, par malheur, s'estant eschoüée sur le costé qui regardoit ce rocher, presentoit tout son flanc à decouuert aux Iroquois, et leur mettoit en veuë ceux qui s'en deuoient seruir comme d'vn retranchement.

Alors le combat commença tout de bon par les descharges qui se faisoient de part et d'autre. Mais que pouuoient faire nos gens, qui n'estoient que huit contre quarante, et tous découuerts, contre ces furieux gabionnez derriere leur rocher ? Reconnoissans donc bien qu'ils n'auoient de defense qu'en leur courage, et que l'extremité où ils se voyoient, les obligeoit de songer plus au salut de leur ame qu'à la seureté de leur corps, ils commencerent l'attaque par la priere publique, qu'ils firent par trois fois, pendant que les ennemis, qui, sentant bien leur auantage, et qui se tenoient desia victorieux, leur firent trois sommations de se rendre, faisant mille belles promesses de la vie.

Mais Monsieur le Seneschal, preferant vne glorieuse mort à vne honteuse captiuité, refusa tous ces pourparlers, et ne repondoit à ces semonces que par la bouche de son fusil ; et comme il s'y comportoit le plus chaudement de tous, aussi fut-il le premier tué, et peu aprés luy les autres François, sur lesquels l'ennemy faisoit sa decharge en toute asseurance, estant couuert de ce gros rocher ; il n'en demeura qu'vn en vie, mais blessé au bras et à l'espaule, et mis hors de combat ; il fut pris et mené par les vainqueurs dans leur païs, pour y estre la victime de leur fureur et de leur cruauté.

Quand ces tristes nouuelles, que nous auons sceuës par vn captif François eschappé des mains des Iroquois, nous furent apportées, on ne peut croire les regrets qu'eurent nos habitants, de la perte de leur Seneschal, qu'ils aimoient vniquement, et qui faisoient tant d'estat de son courage, qu'au moindre signal qu'il donnoit, ils estoient tous en armes à ses costez pour le suiure par tout : il les gagnoit par vne certaine familiarité, auec laquelle il s'accommodoit à tous, en sorte qu'ils estoient rauis de combattre sous vn Chef, dont ils faisoient vne estime merueilleuse, et auec raison.

Monsieur le Duc d'Espernon l'auoit consideré en France, puisqu'à l'aage de dix-neuf à vingt ans, sortant de l'Academie, il l'auoit honoré de l'Enseigne Colonelle du Regiment de Nauarre, dans lequel et dans celuy de Picardie ayant seruy en Flandres trois ou quatre campagnes, il ne voulut point se separer de Monsieur son pere, que le Roy enuoyoit Gouuerneur en la Nouuelle-France, où ce braue Gentilhomme a rendu des preuues de sa vertu, donnant des marques de sa generosité iusques au dernier soupir.

En suite de cette nouuelle, le desordre se mit de tous costez, et le decouragement laissoit presque tout en proye à l'ennemi, qui, comme maistre de la campagne, brusloit, tuoit et enleuoit tout auec impunité.

Si nous voulions retourner aux Trois-Riuieres, nous aurions de quoy grossir ce Chapitre, puisque nos ennemis y retournent à diuerses reprises, et nous fournissent de tristes memoires, par les enleuements reïterez, et par les meurtres presque iournaliers, qui rendront ce seiour plus dangereux que les coupe-gorges, où l'on ne peut s'arrester sans danger. Passons-le donc, et remontons encore vne fois à Montreal pour y voir la catastrophe de cette funeste tragedie : ***Plorabunt Sacerdotes Ministri Domini.*** C'estoit trop peu pour nostre malheur, que tous les estats, toutes les conditions, tous les aages, et tous les sexes, eussent esté cette année les victimes immolées à la fureur de nos ennemis ; il falloit, pour mettre le comble à nos infortunes, que l'Eglise eust part à ces sanglans sacrifices, et qu'elle mélast son sang auec nos larmes, par le massacre d'vn de ses Ministres sacrez.

C'estoit vn honneste Ecclesiastique de Montreal, nommé Monsieur le Maistre, homme également zelé et courageux pour le salut des ames, et qui faisoit tant d'estat de la mort du feu Pere Garreau, tué par les Iroquois, lors qu'il alloit en Mission vers les Outaoüak, qu'il s'estimoit heureux que ses os fussent meslez auec ceux de ce Martyr de Iesus-Christ, ainsi qu'il auoit coustume de le nommer. Il semble que des souhaits si saincts ne deuoient pas estre sans effet, aussi a-t-il esté tué par les mêmes ennemis, et il a eu Montreal pour

mesme tombeau. Ce fut dans le mois de Septembre, que ce bon Prestre tenant compagnie à huit hommes qui scioient des bleds, et s'estant vn peu retiré d'eux pour reciter son Office plus paisiblement, receut soudain vne descharge de fusils, dont il ressentit plus tost le mal, qu'il n'en connut la cause. Se trouuant blessé à mort, il fut rendre l'ame aux pieds des François, qui se trouuerent incontinent chargez de toutes parts, et inuestis de cinquante Iroquois, qui, sortant du bois comme des Lions de leur cauerne, ietterent d'abord vn des François mort par terre, en prirent vn second en vie, bien resolus de n'en laisser eschapper aucun ; mais les six autres qui restoient, mirent aussi tost la main à l'espée, et se maniant à droite et à gauche auec vn grand courage, se firent iour au trauers de ces cinquante ennemis, et se sauuerent dans vne maison voisine. Les Iroquois estant ainsi demeurez maistres du champ de bataille, qu'on ne leur disputoit pas, conuertirent leur rage contre les morts, puis qu'ils n'auoient pu faire dauantage sur les viuans. Ils se ietterent donc sur Monsieur le Maistre, luy couperent la teste, et ioignant la raillerie à la cruauté, ils luy osterent sa soutane, dont vn d'eux se reuestit, marchant pompeusement, couuert de cette precieuse depoüille, à la veuë de Montreal, qu'il brauoit auec vne insolence tout-à-fait barbaresque.

Voilà, en peu de paroles, la suite de nos maux ; mais ce n'est pas la fin : nous ne prophetisons que trop vray, et si l'an passé nous crïons si haut, dans la preuoyance des malheurs que nous apprehendions, *timor quem timebamus, euenit nobis :* nostre prophetie ne s'est trouuée que trop veritable, par la prise de plusieurs enfans, par le massacre de tant d'hommes, d'vn Seneschal, d'vn Prestre, enfin par la mort de cent quatorze personnes que nous auons perduës en peu de mois, dont il y a plus de soixante-et-dix François. Cette année merite d'estre mise au nombre des malheureuses et des funestes ; et les suiuantes verroient bientost le tombeau d'vn beau et grand païs, si le Roy, qui ne cede ny en pieté, ny en generosité, ny en puissance, à aucun des Monarques qui ont fait reconnoistre Iesus-Christ dans les Indes, n'auoit pris resolution de faire de sa Nouuelle-France, vn païs de conqueste.

CHAPITRE II.

Pourparler de Paix auec quelques Iroquois.

Ie ne sçay si ie dois commencer ce Chapitre, par vn trait d'vn des plus anciens Peres de l'Eglise, qui dit, que pourueu que nous mettions tous nos malheurs en despost entre les mains de Dieu, et que nous le chargions de nos miseres, il ne manquera pas de tirer le bonheur, de nos infortunes, l'abondance, de nos pertes, et la vie, de nostre mort : *Satis idoneus patientiæ sequester Deus : si iniurias deposueris penes eum, vltor ; si damnum, restitutor ; si mortem, resuscitator.* Qui iettera la veuë sur le Chapitre precedent, et sur le titre de celui-cy, iugera d'abord que nos orages vont se calmer, et que la Main toute-puissante qui nous a frappez si rudement, va mettre l'appareil à nos playes pour nous faire esperer la vie, aprés tant de coups de mort, que nous auons receus : *Si mortem, resuscitator.*

Neantmoins, si ce commencement de bonace, qui semble paroistre par des pourparlers de paix, ne nous venoit pas du costé de nos ennemis, et ennemis Iroquois, nous croirions que nos esperances seroient assez bien appuyées ; mais nos propres experiences ne nous font que trop sçauans ; et nous n'auons esté que trop souuent ioüez, pour nous fier à la parole de ceux qui ne l'ont iamais gardée, et pour ne pas craindre quelque souplesse en vne Nation la plus decriée de toutes, pour ses fourbes continuelles. Les Iroquois crient, la paix !

la paix ! et à mesme temps on crie, au meurtre ! La paix se publie à Montreal, et la guerre se fait à Kebec et aux Trois-Riuieres ; Montreal mesme est vn theatre, où la paix et la guerre ioüent leur personnage en mesme temps, puisque nous y receuons dans nos maisons ceux qui nous tuent dans nos deserts, et nous voyons nos Prestres et nos habitans massacrez par ceux qui protestent qu'ils sont nos bons amis.

Ce fut dans le mois de Iuillet, au plus fort de nos desastres, que parurent, au-dessus de Montreal, deux Canots d'Iroquois, qui, portans vn pauillon blanc, vinrent hardiment, sous les auspices de cet estendard, se mettre entre nos mains, comme si les leurs n'estoient pas encore teintes de nostre sang. Il est vray qu'ils auoient vn passeport auec eux, qui leur leuoit toute crainte, et qui les pouuoit faire passer par tout auec asseurance : c'estoit quatre François captifs, qu'ils nous venoient rendre pour caution de leur sincerité. Ils demandent à parler d'affaires, se disant deputez de la part des Oïogoenhronnons et des Onnontagheronnons, dont ils portoient les paroles. De fait, le Chef de cette Ambassade estoit vn des plus considerables Capitaines d'Oïogoen, homme qui nous paroissoit amy, du temps que nous estions chez les Iroquois ; et c'est chez luy que logeoient nos Peres, quand ils cultiuoient dans son bourg cette Eglise naissante. On luy donne iour pour parler, et cependant on le receut comme s'il eust esté innocent de tous les meurtres, qui venoient de se commettre en toutes nos habitations.

Le iour venu, il estala vingt beaux presens de pourcelaine qui parloient plus eloquemment que luy, quoy qu'il ne laissast pas de haranguer de bonne grace, et de deduire tous les points de son Ambassade auec esprit ; il butoit sur tout à obtenir la liberté de huit Oïogoenhronnons, ses compatriotes, detenus à Montreal depuis l'an passé ; et c'estoit là le plus important de sa commission. Pour mieux nous flechir à relascher ces prisonniers, il brisa les liens des quatre François qu'il auoit amenez, et promit la liberté des autres qui restoient chez les Onnontagheronnons, au nombre de vingt, et plus, nous asseurant de la bonne volonté de cette Nation enuers nous, nonobstant tous les actes d'hostilité commis les deux dernieres années. Son discours, conceu en bons termes, fut accompagné de bien des ceremonies.

Premierement, il fit vn present pour rendre au Ciel son Soleil, qui s'estoit esclipsé depuis les guerres, dont cet Astre n'auoit pu voir les malheurs : il s'estoit, disoit-il, comme retiré, de peur d'esclairer tant d'inhumanitez, dont les armes sont ordinairement accompagnées.

Aprés auoir parlé pour le Ciel dans son premier present, il fallut s'employer pour restablir la terre, toute renuersée par les desordres des combats ; cela se fit par vn present qui applanit à mesme temps la riuiere : il en arrache tous les rochers ; il egale tous les sauts, pour establir vn commerce facile des vns aux autres.

Vn troisiesme present couure le sang respandu, et fait reuiure tous les morts.

Vn autre nous remet l'esprit, que nous auions perdu dans les troubles passez ; vn autre nous rend la voix, et purge tous les conduits des organes, afin que nous n'ayons plus que de douces paroles ; et pour nous faire voir auec quelle sincerité il veut lier auec nous : Voilà, dit-il, en presentant vn grand et large collier, voilà pour attirer le François chez nous, afin qu'il retourne sur sa natte, qu'on luy a conseruée à Gannentaa, où est encore sa maison qu'il habitoit quand il demeuroit auec nous ; son feu n'a pas esté esteint depuis son depart, et ses champs, que nous auons cultiuez, n'attendent que sa main pour y cueillir vne riche moisson ; il fera reuiure la paix chez nous par son seiour, comme il en auoit banny tous les maux de la guerre. Et pour bien cimenter cette alliance, et nous vnir si fortement ensemble, que le demon, ialoux de nostre bonheur, ne puisse plus trauerser nos bons desseins, nous demandons que les sainctes filles viennent nous

voir, tant celles qui prennent soin des malades, que celles qui vacquent à l'instruction des enfans (il entend parler des Religieuses Hospitalieres et des Vrsulines) ; nous leur dresserons de grandes cabanes, et les plus belles nattes du païs sont destinées pour elles ; qu'elles n'apprehendent point les courans d'eau, ny les saults, car nous les auons tous ostez, et nous auons rendu la riuiere si vnie, qu'elles pourront bien elles-mesmes mettre la main à l'auiron, sans peine et sans crainte. En suite, il fit vn grand recit des commoditez que ces bonnes Religieuses trouueroient en leur païs ; il n'oublia point d'estaler l'abondance du bled-d'Inde, des fraises, des meures sauuages, et des autres fruits de cette sorte, qui passoient dans son discours, pour le plus excellent apast qui pust les attirer à cette expedition.

Les gestes et les postures dont il assortit deux presens qu'il fit pour cela, montroient bien que c'estoit plustost par galanterie qu'il en vsoit ainsi, que dans l'esperance d'en venir à l'execution.

Mais la derniere parole, qu'il porta d'vn ton plus serieux, estoit vne demande d'importance, qui ne deuoit pas souffrir de refus : Il faut, dit-il, qu'vne Robe noire vienne auec moy ; sans cela, point de paix, et la vie de vingt François captifs à Onnontaghé, est attachée à ce voyage. En disant cela, il produisit le feüillet d'vn ie ne sçay quel Liure, à la marge duquel les vingt François auoient escrit leurs noms, pour donner creance à cette Ambassade.

Aprés auoir parlé, il nous presenta les quatre François qu'il mettoit en liberté, et qui nous raconterent le bon accueil qu'ils auoient receu des Onnontagheronnons, et le bon traittement qu'ils faisoient à ceux qui estoient reseruez à Onnontaghé ; qu'au reste, ces pauures François nous supplioient à iointes mains d'auoir pitié d'eux ; que nous n'auions rien à craindre de la part de ces peuples, dont ils estoient si caressez ; et qu'ils nous coniuroient d'enuoyer vn Pere au plus tost, pour rompre leurs liens et les deliurer des feux ausquels, sans cela, ils estoient irreuocablement destinez.

De plus, ils adioustoient que ces Iroquois n'estoient plus Iroquois ; que le bourg tenoit plus du Chrestien que du Sauuage ; qu'vn des plus considerables a soin de sonner tous les matins vne cloche, pour assembler les François, et les Sauuages aux prieres qui se font tous les iours ; qu'on y parle publiquement et auantageusement de la Foy ; que mesme ces François captifs ont la liberté de baptiser les enfans, dont quelques-vns sont allez au Ciel aprés le sainct Baptesme, par des routes bien peu esperées.

Tout cela, ioint à ce que l'Ambassadeur venoit de dire, mettoit nos François bien en peine, et fit longtemps balancer quelle resolution ils prendroient, se voyans reduits aux dernieres extremitez, ou de laisser mettre au feu vingt pauvres François, qui crient misericorde, ou bien de s'exposer de nouueau à la perfidie de ces traistres, dont on a tousiours esté trompé ; qui, d'ailleurs, demandent la paix les armes à la main, et lors mesme qu'ils en parlent, font partout vne sanglante guerre. On craint, dans ce rencontre, d'estre trop lasches ou trop cruels. C'est lascheté de n'oser refuser à des fourbes, des demandes ridicules ; c'est cruauté d'entendre les derniers cris de vingt pauures victimes, sans les secourir.

La réponse qu'on fit à Montreal à ces presens, fut qu'il falloit qu'Onnontio (ainsi nomment-ils Monsieur nostre Gouuerneur) en eust connoissance, et que pendant qu'on iroit luy porter ces nouuelles, les Ambassadeurs pourroient, en toute asseurance, rester dans le fort de Montreal ; à quoy ils s'accorderent librement.

—

SECTION I.

Mission renouuellée aux Iroquois.

On vint donc en diligence à Kebec, pour faire sçauoir ce qui se passoit à

Montreal. La desolation y estoit pour lors si generale, à cause du sang qui couloit de tous costez, et des maisons bruslées par les ennemis, dont les restes fumoient encore, qu'à cette nouuelle, on fut contraint de faire comme font ceux qui se noyent : ils se prennent à tout ce qu'ils rencontrent, iusques à vn fer tout rouge, s'il se presentoit ; ou comme les mariniers, qui, par l'effort de la tempeste, ayant perdu leur route ou leur timon, s'abandonnent au gré des vents, sans examiner s'ils leur sont fauorables, ou s'ils leur sont contraires.

Tous les François s'assemblent, pour opiner sur les propositions de l'Ambassade. Ils sçauent bien que les Iroquois sont naturellement fourbes ; que cette paix n'est qu'vne suite de leur ancienne pratique, et vn nouueau ieu dont ils nous amusent ; que ce n'est qu'vne Nation ou deux qui nous recherchent ; que les trois autres, sur tout les Agnieronnons, qui sont les plus redoutables, ne nous feront pas meilleure composition ; qu'au contraire, piquez de ialousie, ce traité de paix les irritera dauantage : ils entreprendront tout de bon nostre ruïne. On dit qu'il faut auoir la paix auec tous les Iroquois, ou point du tout, parce qu'estant tous semblables, nous ne les reconnoistrons pas et nous n'oserons frapper sur aucun, de peur de frapper nostre amy ; et pas vn d'eux ne doutera de nous frapper, feignant d'estre nostre ennemy ; c'est d'ailleurs exposer manifestement vn homme à la mort et le ietter dans le feu, que de l'enuoyer parmy ces barbares sur leur seule parole ; que si vn ou deux des huit prisonniers Oiogoenhronnons estoient retenus, ce seroient des ostages reciproques, qui mettroient en quelque asseurance ceux qui iroient dans le païs ennemy ; qu'en vn mot, c'estoit trop montrer nostre foible, que de rendre tout, et ne retenir rien.

Nonobstant toutes ces raisons, ne se presentant point d'autre moyen pour suspendre le cours de tant d'actes tragiques qui desoloient toutes nos habitations, la conclusion fut semblable à celle qui fut autrefois portée contre Nostre Seigneur : *Expedit vt vnus homo moriatur pro populo.* Heureux celuy qui doit si glorieusement symboliser auec le Fils de Dieu ! Nous fusmes donc priez de donner quelqu'vn de nos Peres, qui s'allast immoler pour le public, et pour le salut de ces pauures François qui gemissoient dans vne si dangereuse captiuité, et pour seruir aux desseins de la diuine Prouidence.

Le bonheur en voulut de rechef au Pere Simon le Moine, qui auoit desià, par quatre fois, porté sa teste à la discretion des Iroquois. Il fut choisi pour la porter la cinquiéme fois, et pour aller en vn païs où les eschafauts sont encore dressez et dont la terre est encore teinte du sang des François, qui y furent, l'an passé, si cruellement brûlez. Si leurs cendres sont tellement dispersées, qu'il ne puisse pas baiser les precieux restes de ces ames victorieuses, il trouuera des testes, des bras, des iambes, et d'autres membres mutilez et grillez, de quelques-vns de nos François qui, tout fraischement, ont passé par le supplice ordinaire du feu ; et les ostant aux chiens qui en font curée, il leur donnera sepulture, si luy-mesme ne trouue auparauant son tombeau dans les flammes et dans le ventre de ces barbares.

Quoy que des obiets si affreux soient capables d'estonner les plus grands courages, ils n'esbranlent pas pourtant vn cœur zelé du salut des ames. Le Pere regarde le iour de son depart, comme vn des plus heureux iours de sa vie ; il va à la mort comme au triomphe, parce qu'il va plein d'esperance de releuer cette Mission, qui a desià porté tant de fruit pour l'éternité ; du moins ne doute-t-il pas qu'il ne puisse baptiser quelques enfans, instruire les adultes, prescher et publier l'Euangile à ces Infideles, cultiuer vne Eglise captiue de pauures Hurons, qui conseruent leur foy dans leur esclauage ; et faire comme vn autre S. Paulin, se donner en eschange à ces barbares, pour deliurer, par sa captiuité, les captifs François qui soupirent aprés ce glorieux rachapt.

Voilà donc vne nouuelle Mission : Mis-

sion de sang et de feu, qui fait porter à ses Missionnaires les couleurs de leur Maistre, qui leur fait blanchir leurs habits dans le sang de l'Agneau, et purifier leurs ames dans le feu de son amour.

Auant le depart du Pere, il fallut répondre aux vingt presens des Ambassadeurs, ce qui fut fait en trois paroles.

Par la premiere, Onnontio ouure les prisons de Montreal, rompt les fers des Oiogoenhronnons, qui y estoient detenus, et leur rend la liberté, les mettant entre les mains des deputez pour remonter ensemble en leur païs.

Par la seconde, il leur donne Ondesonk (c'est ainsi qu'ils nomment le Pere le Moine) pour aller, sur les lieux, trauailler à la deliurance des captifs François.

Et par la troisiéme, il les somme de garder leur parole, par laquelle ils se sont engagez de retourner au bout de quarante iours auec les François deliurez, et quelques anciens, qui traiteront icy d'affaires, pendant que Ondessonk demeurera dans le païs en ostage, pour y vacquer aux fonctions de sa Mission.

Le Pere s'embarque auec ces conditions, et s'en va probablement à la mort : car en mesme temps qu'il nous est enleué par les Iroquois, les Iroquois en mesme temps frappent sur nous, et continuent à faire leurs rauages ordinaires dans nos champs ; à peine l'a-t-on perdu de veuë de Montreal, qu'on voit les deserts obsedez de ces cruels meurtriers, qui, sans doute, ou par ialousie, qui est ordinaire entre eux, ou par perfidie, quasi dans le mesme moment qu'ils emmenent vne Robe noire, emportent la teste d'vne autre Robe noire, dont nous auons decrit le meurtre au Chapitre premier.

Iugez quelle asseurance il y a pour le Pere, parmy ces perfides, et quelle esperance il nous en reste, sinon celle qui doit armer sa patience contre tous les traits de la cruauté, et couronner son courage d'vne gloire immortelle.

—

SECTION II.

Succés de la Mission des Iroquois.

Pendant que ce Canot va lutter contre le Sault Saint Loüis, tirant vers le Couchant, tournons la veuë à l'Orient, et voyons, du costé de France, vn gros Vaisseau tout couuert de voiles, qui paroist dans le golphe S. Laurens, et qui se haste de nous venir rendre la vie aprés tant de morts, et faire succeder le bonheur à nos miseres.

Cette benediction est attachée à la personne de Monsieur le Baron du Bois d'Auaugour, que ce Vaisseau nous apporte pour Gouuerneur, dont l'arriuée nous a consolez en la perte que nous faisions de Monsieur le Vicomte d'Argençon. C'est sur luy que le Roy a ietté les yeux, pour venir planter les Lys sur les cendres des Iroquois, et cueillir des palmes qui naistront sous ses pieds, à mesure qu'il auancera contre les ennemis, faisant esclater la gloire du nom François dans ces parties les plus reculées de l'Occident, comme il a fait dans celles d'Orient, donnant à nostre Nouuelle-France, ce qu'il n'a pas refusé à la Perse, à la Moscouie, à la Pologne, à la Suede, et à l'Allemagne.

Il n'a pas plus tost pris terre icy, qu'il a voulu reconnoistre, par soy-mesme, tous les postes et toutes les places de ce païs, leur assiette, leurs defauts, leurs auantages, le fort et le foible. Il a visité nos campagnes, et les a veuës chargées de belles moissons ; il a reconnu nos forests, qui ne font qu'attendre la couppe pour decouurir de grandes terres, et pour mettre au iour les tanieres des Iroquois, qui verront leurs forts ruïnez, auec les bois abbatus : il a vogué sur nostre grand fleuue, depuis Kebec iusqu'à Montreal, voyant auec plaisir le beau païs dont il est bordé, les belles Isles dont il est parsemé au-dessus des Trois-Riuieres, et les grandes esperances qu'on doit auoir d'en faire vn iour veritablement vne Nouuelle-France, par la multitude de ses habi-

tans. Toutes nos craintes se sont esuanoüies à sa venuë ; sa presence a releué nos esperances, et c'est ce qui nous a fait dire au commencement de cette Relation, que nous estions forts dans nos foiblesses, et qu'vn puissant secours, manié par vn Chef, qui r'allie la prudence auec le courage, et l'experience auec l'adresse, nous peut tirer du precipice où le dernier malheur nous auoit poussez.

Ce qui nous tient à present en suspens, est le succés de la Mission du Pere le Moine ; nous auons eu peur pour luy auant son depart, et nos craintes vont tousiours croissant, depuis que le terme est expiré, auquel les Iroquois deuoient se rendre à Montreal, auec les vingt François captifs ; ils n'auoient demandé que quarante iours de delay, et en voilà desià quatre-vingts de passez, sans qu'ils paroissent.

Tout ce que nous en sçauons, est ce que nous en ont dit quelques Iroquois Agniehronnons, qui, rôdant autour de nos champs, pour casser des testes, comme ils ont fait en diuers rencontres, mesme depuis le depart du Pere, ont fait de grandes railleries de cette Ambassade, nous la faisant passer comme vn ieu, dont les Oiogoenhronnons se sont seruis pour abuser de nostre bonté, et pour tirer de nos mains les captifs de leur Nation, detenus à Montreal.

Si nos iugemens suiuent les apparences humaines, nous deuons tout craindre pour le Pere le Moine, et nous n'auons presque rien à esperer pour le salut des François, pour lesquels il s'est si genereusement exposé aux feux et à la mort. Peut-estre est-il à present sur vn eschafaut, preschant la Foy du milieu des flammes, qui couronnent heureusement sa vie apostolique, et qui éclairent sa mort. Peut-estre est-il spectateur des tourmens de ces pauures François qu'il alloit racheter, et le depositaire de leurs tristes gemissemens, les encourageant à souffrir des feux, qui luy sont aussi preparez, aprés qu'il aura receu leurs derniers soupirs, et secouru leurs ames, qui s'enuolent du milieu des brasiers dans le seiour du repos et de la paix. Peut-estre n'est-il pas paruenu iusques dans le païs ennemy, et que quelque coup de grace luy aura fendu la teste en chemin, s'il a esté rencontré par d'autres Iroquois, qui auront fait à cette fois, ce qu'ils penserent faire en vn autre voyage qu'il fit aux Onnontagheronnons, quand son conducteur fut tué à ses costez.

Mais peut-estre aussi est-il maintenant dans le bourg d'Onnontaghé, enuironné des pitoyables restes d'vne pauure Eglise captiue, à laquelle il a donné naissance dans le païs des Hurons. Si cela est, il n'y a point de consolation au monde pareille à la sienne, mesme dans son plus grand abandon de toutes choses, comme il n'y a point de ioye plus sensible à vn Missionnaire du Canadas, que lors qu'il se voit en tel estat, qu'il ne despend que de Dieu, qu'il ne voit que Dieu, et qu'il ne peut rien esperer que de Dieu.

CHAPITRE III.

Nouuelle Mission des Kilistinons, dite de S. François Xauier, vers la Mer du Nord.

Vn Ancien disoit agreablement, que le Soleil naist et meurt tous les iours, et que la necessité qu'il a de mourir, presque aussi tost qu'il est né, ne le rend pas plus paresseux en ses desmarches ; qu'au contraire, il auance tousiours d'vn pas égal vers le tombeau de la nuit, sçachant bien qu'il ne peut reuiure sans mourir, et que son leuer doit estre tousiours precedé de son coucher.

Vn Missionnaire de ces contrées, qui, comme le Soleil de la terre, porte les rayons de la Foy dans cette Barbarie, doit suiure les desmarches de ce prince des Astres, sans se rebuter s'il voit naistre et mourir des Missions en mesme temps.

Quand nous entreprismes celle des Iroquois, il y a cinq ans, il estoit facile de preuoir que ceux qui la voyoient dans

son leuant, la verroient aussi dans son couchant, et qu'elle pourroit bien estre le tombeau de ceux qui luy donnoient naissance. Cette veuë ne les a pas pourtant rendus plus paresseux dans leur course, et vn grand nombre d'enfans Iroquois ne seroient pas à present des Anges du Paradis, si on eust esté trop craintif dans cette entreprise, ou trop scrupuleux dans les regles de la prudence humaine.

Quand ces peuples, qui bordent les riuages du Lac Superieur, à quatre cents lieuës d'icy, s'offrirent l'an passé de mener chez eux des Missionnaires, le Pere Menard, à qui ce sort est heureusement escheu, y preuoyoit tant de difficultez, qu'il iugeoit sa vie trop courte, et sa santé trop ruïnée, pour vn si long et si penible voyage ; il marcha neantmoins, et voicy la seconde année qu'il employe en cette course, sans que nous en apprenions aucune nouuelle : nous ne doutons pas qu'il n'ait assez souffert, pour mourir chaque iour plus souuent que le Soleil ; mais aussi tenons-nous pour tout asseuré, que la conuersion des ames merite ces peines, ces perils, et ces morts renouuellées.

La Mission dont nous parlons en ce Chapitre, est de la nature de celles dont le succés est incertain, parce que l'entreprise en est hazardeuse ; mais quelque incertitude qu'il y ait, quelque hazard, ou quelques morts qui se presentent, c'est assez qu'il y ait des ames à conquester, pour ne se pas rebuter de tous ces obstacles, qui font d'ordinaire les conquestes et plus meritoires, et plus glorieuses.

Nous sçauons, il y a longtemps, que nous auons à dos la Mer du Nord, habitée par quantité de Sauuages, qui n'ont iamais eu connoissance des Europeans ; que c'est cette Mer, qui est contiguë à celle de la Chine, et qu'il n'y a plus que la porte à trouuer ; que c'est là que se voit cette fameuse baye, large de soixante-et-dix lieuës, et profonde de deux cent soixante, découuerte, pour la premiere fois, par Hudson, qui luy a donné son nom, sans qu'il en ait receu d'autre gloire, que d'auoir le premier frayé vn chemin qui se termine à des Empires inconnus ; c'est en cette baye que se trouuent, en certains temps de l'année, quantité de Nations circonuoisines, comprises sous le nom general des Kilistinons.

Tout l'Hiuer dernier, vn Capitaine Nipissirinien nous entretint amplement du nombre de ces peuples, de la situation et du temperament du païs, et surtout d'vne foire generale, qui s'y deuoit tenir l'Esté suiuant, à laquelle nos Sauuages de Kebec et de Tadoussac estoient inuitez. C'estoit là vne belle occasion pour aller nous-mesmes prendre les connoissances que nous n'auons euës iusqu'à present que par le rapport, assez peu fidele, des Sauuages : connoissances, au reste, importantes et curieuses, tant pour sçauoir au vray les longitudes et les latitudes de ce nouueau païs, desquelles despend en partie le fondement qu'on a d'y trouuer passage vers la Mer du Iapon ; comme aussi pour voir sur les lieux les moyens de trauailler efficacement à la conuersion de ces peuples.

Pour cela donc, les Peres Gabriel Drueilletes et Claude Dablon partirent d'icy au mois de May dernier, auec la pluspart de nos Sauuages : l'vn, à dessein d'hiuerner dans le païs, et de s'informer à loisir de toutes les choses necessaires pour faire reüssir cette Mission ; l'autre, pour nous venir instruire de ces nouuelles découuertes, et nous representer l'estat present de ces contrées, pour ne pas espargner nos sueurs à des ames pour lesquelles Iesus-Christ a donné tout son sang.

Mais, parce que l'Iroquois, qui est le grand fleau de ce Christianisme, occupe toutes les riuieres sur lesquelles on peut estre assez commodement porté vers ces nouuelles Nations, il a fallu chercher des routes escartées, si rudes et si dangereuses, qu'on les iugeoit inaccessibles à ces pirates.

Voyons ce que les Peres en escriuent de Nekouba, qui est le lieu iusqu'où ils sont paruenus deux mois aprés leur départ d'icy.

Lettre escrite au R. P. Hierosme Lalemant, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France.

De Nekouba, à cent lieuës de Tadoussac, dans les bois, sur le chemin de la Mer du Nord, ce deuxiéme de Iuillet 1661.

Mon R. Pere,

Pax Christi,

Transiuimus per eremum terribilem et maximum, pouuons-nous bien dire aprés Moyse : Nous auons passé des forests capables d'effrayer les voyageurs les plus asseurez, soit pour la vaste estenduë de ces grandes solitudes, où l'on ne trouue que Dieu ; soit pour l'aspreté des chemins, esgalement rudes et dangereux, puisqu'il n'y faut marcher que sur des precipices et voguer que par des abysmes, où l'on dispute sa vie sur vne fresle escorce, contre des boüillons capables de perdre de grands Vaisseaux. Enfin, auec l'aide de Dieu, nous voilà rendus presque à my-chemin de la Mer du Nord, en vn lieu qui est comme le centre des deux Mers, de celle que nous auons quittée et de celle que nous cherchons ; puisque en venant de Tadoussac icy, nous auons tousiours monté, mais si prodigieusement, que nos Sauuages, nous voulant rendre raison des excessiues chaleurs dont ces regions sont bruslées, disoient que cela prouenoit du voisinage du Soleil, duquel nous auons beaucoup approché, ayant surmonté des saults si hauts et en si grand nombre. D'vn autre costé, nous n'auons plus desormais qu'à descendre, toutes les riuieres sur lesquelles nous auons à nauiger, s'allant descharger dans la Mer du Nord, comme toutes celles que nous auons passées, se vont rendre à Tadoussac.

Voicy vn petit Iournal de toutes nos routes, escrit, tantost sur le dos d'vn rocher au bruit des saults, tantost au pied d'vn arbre, quand il s'en trouuoit d'assez gros, pour nous deffendre, par l'ombre de son tronc, des rayons du Soleil, qui sont icy presque insupportables. On y verra quelques traits de la Prouidence assez remarquables, dans le triage qu'elle a fait de ses Esleus, par des conduites bien aimables et bien surprenantes.

SECTION I.

Iournal du premier Voyage fait vers la Mer du Nord.

Nous fusmes arrestez à Tadoussac trois semaines, par vne sorte de maladie contagieuse, et iusqu'alors inconnuë, qui enleuoit la pluspart de ceux qui en estoient saisis ; mais ce n'estoit que par la violence des conuulsions, dont ils estoient merueilleusement agitez, expirans quasi comme des desesperez, ou du moins auec des contorsions de membres, qui les rendoient plus forts que trois et quatre hommes ensemble, lors mesme qu'ils auoient l'ame sur le bord des leures. Ce fut le premier exercice de charité qui se presenta ; mais qui ne laissoit pas de nous estre d'autant plus fascheux, qu'il nous arrestoit dés le commencement de nostre course.

Le mal s'estant vn peu relasché, nous partons enfin le premier iour de Iuin, de cette année 1661. au nombre de quarante Canots. Nous quittons Tadoussac, mais non la maladie, qui nous suit ; et se saisissant de nouueau de quelques-vns de nos Sauuages, fait balancer nostre voyage dés son entrée, ralentissant nos auirons qui n'alloient pas au gré de nos desirs. Si bien que nous fusmes obligez d'employer cinq iours pour nous rendre iusqu'à vne lieuë de Chicoutimi, où nous nous postons sur vn Islet de roche, pendant qu'on va chercher à viure dans les bois voisins : et c'est de dessus ce rocher, que nous voyons à découuert vne partie du Saguené, admirans deux choses assez remarquables de ce beau fleuue. La premiere est, que pendant plus de vingt lieuës, depuis son emboucheure dans le fleuue S. Laurens, il coule tousiours en

bas, mesme de marée montante, quoy qu'au-dessus de ces vingt lieuës, il ait son flux et reflux respondant à celuy de la Mer ; si bien qu'à mesme temps ses eaux montent d'vn costé, et descendent de l'autre. La mesme chose se remarque au grand fleuue de S. Laurens : quand la mer, dans son flux, entre dedans, il enfle bien, mais il ne laisse pas de couler tousiours en bas iusques à vn certain terme, où on voit monter le flux, et descendre le reflux de six en six heures : cela prouient de ce qu'il est plus rapide et plus violent vers son emboucheure, qu'és endroits plus hauts et plus esloignez ; en sorte que le flux, ou le flot (comme parlent les Matelots), ne peut refouler le courant de l'eau en cet endroit. La seconde merueille est, que quoy que nous soyons à trente lieuës ou enuiron, au-dessus de Tadoussac : neantmoins l'eau est icy haute en mesme temps, et de la mesme marée qu'à Tadoussac ; ce qui ne se trouue pas dans les autres riuieres, qui grossissent successiuement, par le flux de la Mer, plus tost és lieux plus voisins de la Mer, et plus tard és lieux plus esloignez, et qui sont plus auant dans les terres.

Le sixiéme, nous arriuons de bonne heure à Chegoutimis, lieu remarquable pour estre le terme de la belle nauigation, et le commencement des portages, c'est ainsi que nous appellons les lieux où la rapidité et les cheutes d'eau obligent les Nautonniers de mettre à terre, et de porter sur leurs espaules leurs Canots et tout l'equipage, pour gagner le dessus du Sault. Nous commençames donc en ce lieu-cy de porter reciproquement nos petits vaissseaux, qui nous auoient portez iusqu'alors, et cela, prés d'vne lieuë de chemin. Aprés quoy nous rencontrons vne riuiere, sur laquelle nous vogasmes quelque temps ; mais il fallut dés le lendemain se charger de nostre bagage par quatre fois, et deux autres fois le iour suiuant. Nous entrons en suite dans vn Lac fort estroit, long d'enuiron neuf lieuës : les Sauuages l'appellent le long Lac. Vne de ses riues nous a donné giste pour la nuit du neufiéme iour : giste qu'on trouue icy par tout, basty des mains de la nature ; il est generalement commun aux hommes, aux Cerfs et aux Orignaux.

Nous nageons le lendemain sur ce Lac auec grand courage, le chemin estant beau ; mais nous ne fusmes pas longtemps sans en trouuer le bout. Il fallut se charger vne autre fois de nostre bagage, que nous remismes à demi-lieuë du Lac, dans nos Canots, pour nauiger à l'ombre sur vn ruisseau : les branches d'arbres des deux riues faisant comme vn berceau naturel, en s'entrelassant les vnes dans les autres, nous donnoient plus de peine par leur embarras, que de plaisir par leur ombrage. Nous ne fusmes pas marris d'estre contraints de quitter ce filet d'eau, qui auoit peine de nous porter, et qui nous en donnoit aussi beaucoup ; ce fut pour entrer dans vne riuiere vn peu plus enflée, où l'eau ne nons manqua pas en toutes façons : car les grosses ondées de pluye qui tomboient sur nos testes, nous en fournissoient plus que nous n'en auions souhaité ; cette pluye nous accompagna quasi tousiours iusqu'au Lac de S. Iean, qui est le terme de la nauigation des François, personne n'ayant encore osé passer outre, soit que les chemins soient desormais trop rudes, soit qu'ils ayent esté inconnus iusqu'à present.

Ce Lac est d'vn bel aspect, parsemé de quelques Isles vers son emboucheure ; aprés lesquelles il estend doucement ses eaux sur vn beau sable, qui le termine tout en rond, tirant vn peu sur l'ouale : il a sept à huit lieuës de diametre. Il paroist comme couronné d'vne belle forest, qui met ses riuages à l'ombre, et de quelque costé qu'on le regarde, il fait comme vne scene verdoyante et comme vn beau theatre naturel de vingt lieuës de tour. Il n'est pas bien profond, veu la quantité de riuieres qui s'y degorgent, et qui le deuroient grossir dauantage, puis qu'il n'a qu'vne decharge, qui fait le fleuue du Saguené, dont il est la source.

Nos Sauuages, charmez de la beauté de ce lieu, en voulurent ioüir pendant

sept ou huit iours, soit pour prendre vn peu de repos aprés les fatigues passées, soit pour se preparer aux futures, qui sont incomparablement plus grandes, et telles, qu'ils commencerent à douter icy si nous les pourrions surmonter. C'est pour cela qu'ils nous conseillent de ne pas passer outre, nous asseurant que les chemins estoient tout-à-fait effroyables : ils nous disent que ce ne sont que des precipices, où les François se doiuent bien attendre d'y faire naufrage, puis qu'eux-mesmes, qui sont rompus dés leur ieunesse, en ces sortes de nauigations, ne laissent pas de s'y perdre quelquefois. Ce ne sont pas, disent-ils, des rapides ordinaires, mais des gouffres, barrez des deux costez de hauts rochers, plantez à pic sur la riuiere, au milieu desquels, si l'on vient à manquer seulement d'vn coup d'auiron, on se va briser sur vn escueil ou se precipiter dans vn abysme ; que les plus hardis d'entr'eux auoüent que la teste leur tourne, quand ils passent ces torrens, et qu'ils en demeurent tout le iour dans l'estourdissement. Ie veux bien croire qu'il y ait de l'amplification dans leur recit ; mais certes, ce que nous en auons veu est au-dessus de tout ce qu'on en peut penser. Nous leur repartismes que nous estions trop auancez pour reculer, et que le salut d'vne ame valoit bien plus que mille vies.

Ce qui nous mit plus en peine, fut la nouuelle que nous apprismes dés l'entrée du Lac, à sçauoir : que les deputez par nostre Conducteur, qui deuoient conuoquer les Nations à la Mer du Nord, et leur donner le rendez-vous pour nous y attendre, auoient esté tuez l'Hiuer passé, d'une façon estonnante. Ces pauures gens furent saisis, à ce qu'on nous a dit, d'vn mal qui nous est inconnu, mais qui n'est pas bien extraordinaire parmy les peuples que nous cherchons : ils ne sont ny lunatiques, ny hypocondriaques, ny phrenetiques ; mais ils ont vn melange de toutes ces sortes de maladies, qui, leur blessant l'imagination, leur cause vne faim plus que canine, et les rend si affamez de chair humaine, qu'ils se iettent sur les femmes, sur les enfans, mesme sur les hommes, comme de vrais loups-garous, et les deuorent à belles dents, sans se pouuoir rassasier ny saouler, cherchans tousiours nouuelle proye, et plus auidement que plus ils en ont mangé. C'est la maladie dont ces deputez furent atteints ; et comme la mort est l'vnique remede parmy ces bonnes gens, pour arrester ces meurtres, ils ont esté massacrez pour arrester le cours de leur manie. Cette nouuelle eust esté bien capable d'arrester nostre voyage, si nous y eussions adiousté autant de foy, qu'on nous le donnoit pour indubitable.

Nous ne laissons donc pas de poursuiure nostre route, auançans vers l'extremité du Lac, où se decharge la riuiere qui nous doit faire entrer dans vn pays iusqu'à maintenant inconnu aux François. Mais auant que d'y mettre le pied, Dieu a bien voulu que nous prissions possession, en son Nom, de ces nouuelles terres, par le baptesme de huit personnes, qu'il nous a fait tomber entre les mains, par des ressorts de sa prouidence tres-aimable : ce sont des Sauuages estrangers, originaires du pays où nous allons, dont les vns auoient hyuerné à Kebec, les autres ont esté vagabonds parmy les bois et parmy les Lacs de ces quartiers, n'ayant gardé cet Hyuer aucune residence arrestée. Dieu les a reünis bien à propos, et nous les a fait rencontrer icy, pour les faire entrer dans le bercail de l'Eglise, comme de pauures brebis errantes : quatre d'entr'eux ont esté solemnellement baptisez sur le sable de ce lac, auec toutes les ceremonies que le temps et le lieu ont pu permettre ; les autres estoient ou malades, ou enfans, qu'on n'a pu apporter en la petite Chapelle champestre que nous auions dressée. Ie m'imagine que les Anges du Ciel auoient les yeux collez sur ce spectacle, et qu'ils prenoient plus de plaisir à voir ces saintes ceremonies, pratiquées tout simplement dans vne Eglise de feüilles et dans vn Sanctuaire d'escorce, que celles qui se font auec tant de pompe sous le marbre et sous

le porphyre de ces grandes Basiliques de l'Europe. Le premier que nous auons baptisé, porte le nom de S. François Xauier, Patron de cette Mission ; le second, de S. Ignace : ce sont deux freres de dix à douze ans, bien instruits, et qui sçauent parfaitement leur petit Catechisme ; et comme ils estoient bien accoustumez à reciter dans la cabane, les matins et les soirs, tout ce qu'ils sçauoient de prieres, ils ont touché leur mere par leur exemple, et luy ont fait venir l'enuie de demander le baptesme, qu'elle a obtenu en mesme temps qu'eux. Ainsi doit-elle la vie de son ame à ceux à qui elle a donné celle du corps, et la mere deuient heureusement disciple de ses enfans ; ce qui n'est pas peu admirable parmy des Sauuages, dont les enfans ne viuent pas auec moins de liberté, que les Castors et les Oiseaux.

Aprés ces heureux commencemens, et aprés en auoir rendu graces au Ciel par le Saint Sacrifice de la Messe, le dix-neufiéme, iour de Dimanche, dans l'Octaue du saint Sacrement, nous nous mettons en chemin pour entrer tout de bon dans les terres de Sathan.

Nous sortons donc du Lac sur vne riuiere que nous auons nommée du S. Sacrement : elle est belle, large et entrecoupée d'Isles et de prairies ; elle coule doucement, et nous porte à nostre aise l'espace de trois lieuës, et plus. Nous ne iugions pas que des eaux si paisibles se pussent irriter auec tant de furie contre les rochers qui leur disputent le passage ; mais nous fusmes bientost destrompez par vn grand bruit, qui nous aduertit de bien loin, de nous preparer au trauail. De fait, nous rencontrons quatre saults les vns sur les autres, qui nous font mettre pied à terre par quatre fois ; et pendant que les Canots s'esleuent au-dessus des rapides, nous auons tout loisir de contempler ces cascades naturelles, qui causent plus de frayeur que de plaisir à ceux qui les voyent, ne paroissant que de l'escume qui tombe sur des roches qui barrent le canal, placées les vnes sur les autres, tantost en forme de marches, qui semblent estre bien ingenieusement trauaillées ; tantost comme vn amas de petites Montagnes, entassées l'vne sur l'autre, dont les pointes ne sortent de l'eau que pour menacer les passans d'vn naufrage.

Nous auançons en suite, prés de deux lieuës, sur la mesme riuiere, qui reprend sa premiere beauté et qui marche si doucement, qu'elle paroist ne se deuoir plus iamais irriter ; mais nous rencontrons bientost vn cinquiéme portage, puis vn sixiéme, qui, nous laissant trop fatiguez, nous oblige d'y chercher hôtellerie pour passer la nuit : le bois voisin nous en fournit vne belle, bastie de grands arbres, sous lesquels le repos qu'on prend est bien plus doux que sous les lambris d'or et d'azur, où les inquietudes et les insomnies font leur seiour, bien plus ordinairement que dans le silence des forests.

Le vingtiéme iour depuis nostre depart de Tadoussac, l'on prend les armes en main dés le point du iour, pour aller reconnoistre vn Canot qui auoit paru le iour precedent, et qu'on iugeoit estre vn Canot d'Iroquois. Nous faisons halte pour vn peu de temps, de peur d'estre surpris de cet ennemy en quelque defilé de portage. Mais nous en auons vn autre qui nous suit de plus prés ; c'est la mortalité, qui, ayant commencé à nous attaquer à Tadoussac, a passé tous les saults auec nous, et aprés auoir enleué la premiere fille d'vn Capitaine Nipissirinien, nostre Conducteur, se iette si violemment sur la seconde, qu'en moins de deux iours, elle suit en l'autre monde sa sœur aisnée. L'affliction du pere en est telle, qu'on doute s'il nous pourra conduire iusqu'à la Mer ; du moins cet accident nous cause trois iours de retardement, pour vacquer aux pleurs accoustumez et aux funerailles.

Nous commençons le vingt-troisiéme iour, par trois portages assez rudes, et nous retrouuons en suite la riuiere douce à son ordinaire. Cette alternatiue a quelque chose de charmant, quand, aprés de grands combats, qu'on a rendus contre des boüillons importuns, on nauige sur vne eau paisible,

meslée neantmoins de nos sueurs, que la chaleur du temps et le trauail des auirons tirent de tout nostre corps. A peine auions-nous fait deux lieuës, dans cette douce amertume, qu'on nous aduertit de quitter l'auiron, et de prendre en main de longues perches pour franchir ces rapides fameux, par le recit desquels on auoit voulu nous espouuanter. Il est vray que si les eaux eussent esté hautes comme elles deuoient estre, nous eussions quasi desesperé d'en venir à bout : car outre que le courant, qui est impetueux, eust esté fort profond, les bords, qui sont presque par tout escarpez de grands rochers à perte de veuë, plantez perpendiculairement et comme à plomb, eussent esté tout-à-fait inaccessibles ; mais les eaux de ce grand torrent estant plus basses qu'à l'ordinaire, nous ont rendu ce chemin et moins dangereux, et plus facile. On s'embarque donc auant quatre heures du matin ; on combat contre les courans, contre les rochers, contre la mort, sans desister, iusqu'à cinq heures du soir, sans prendre repas, ny repos ; et aprés cette grande iournée, à peine a-t-on auancé de trois petites lieuës.

Le vingt-quatriéme, on est encore plus matineux que le iour precedent ; aussi reste-t-il bien plus de trauail, pour passer le reste de ces courans, que nous auons nommez les rapides de S. Iean Baptiste, parce que nous les auons surmontez la veille et le iour de la Feste de ce Saint.

Le vingt-cinquiéme, nous nous trouuons en vn lieu où la riuiere se couppe en deux branches : l'vne plus large, coulant du costé droit, et l'autre plus estroite du costé gauche. Nous quittons celle-là, parce qu'elle est beaucoup plus difficile que celle-cy, qui ne laisse pas de nous donner de l'exercice, nous obligeant à nous debarquer et nous rembarquer cinq fois en peu de temps.

Le vingt-sixiéme est la grande iournée : car il faut porter les Canots et le bagage sur de hautes montagnes, et faire plus de chemin par terre que par eau. Ce seroit vn plaisir de marcher à l'ombre des grands arbres, et dans l'espaisseur des bois, si on n'estoit point chargé, si les iournées n'estoient pas si longues, ou qu'on ne les fist pas à pied ; et ce seroit encore vn grand plaisir de voguer sur la riuiere, si on n'y marchoit pas plus qu'on n'y nage, parce qu'il y a plus de rochers que d'eau. Vne de ces iournées semble bien longue, quand on fait tousiours, ou le mestier de marinier, ou celuy de crocheteur ; mais aussi le soir semble bien doux, et l'on s'endort bien aisément, sans autre matelas que le rocher, qui nous fut icy le terme des trauaux et des dangers, et le commencement d'vn Lac, que nous auons appellé de Bonne Esperance, parce que, quand on y est vne fois arriué, les plus grandes peines cessent auec les perils.

Les trois iours suiuans s'employent à passer des Lacs, puis à chercher, dans le bois, des riuieres, puis rentrer dans d'autres Lacs et dans d'autres riuieres, qui nous portent enfin à Nekouba, qui est, comme i'ay dit, le milieu des deux Mers, de celle du Nord et de celle de Tadoussac. Nous trouuons pour sa latitude quarante-neuf degrez, vingt minutes, et pour sa longitude trois cent cinq degrez, dix minutes, puisque de Tadoussac, tirant au Nord-Oüest quart d'Oüest, nous rencontrons le Lac S. Iean aprés trente-cinq lieuës du plus court chemin, et de ce Lac, dont la latitude est quarante-huit degrez, trente minutes, et la longitude trois cent sept degrez cinquante minutes, tirant encore au Nord-Oüest quart d'Oüest, nous nous trouuons icy, ayant fait enuiron quarante-cinq lieuës en ligne droite.

Au reste, Nekouba est vn lieu celebre, à cause d'vne foire qui s'y tient tous les ans, à laquelle tous les Sauuages d'alentour se rendent pour leur petit commerce. Voicy l'accueil que nous firent soixante hommes, qui nous y attendoient, et qui se mirent en estat de nous receuoir à la mode du pays. Ils commencerent par des chants et par des cris d'allegresse, dont ils faisoient retentir tout le riuage, et qui, dans leur simplicité, nous faisoient plus paroistre la ioye qu'ils auoient de nostre venuë, qu'ils n'auroient fait auec des concerts

bien estudiez, et des musiques royales. Les harangues se font en suite ; et comme nous estions encore en Canot, prests à nous debarquer, l'Orateur qui portoit la parole pour tous, se plaça sur vne souche qui se trouua bien à propos au bord de l'eau, et de là, nous fit le premier compliment, et comme s'il eust esté dans vne chaire dorée, nous harangua quelque temps auec action, iusqu'à ce que le bruit des fusils, dont on nous salüa par vne décharge generale, couurist sa voix, et fist la peroraison de son discours. Ce petit tonnerre ayant cessé, les chants redoublerent pour commencer la danse, qui se faisoit par les vieillards et par les enfans pesle-mesle, mais auec telle cadence, que leur bal auroit trouué ses approbateurs en France. Nos Sauuages, qui estoient encore en Canot, respondoient à ces ieux par de semblables ceremonies, et se piquoient à qui chanteroit le mieux, du moins à qui crieroit le plus fort. Ce nous fut vn diuertissement qui nous fit oublier tout le passé ; mettant pied à terre auec ioye, aprés les salues redoublées de part et d'autre.

Nous salüons cette nouuelle terre, où Dieu nous a bien voulu conduire, par des chemins remplis de croix ; aussi est-ce pour la planter parmy ces forests où iamais ce bois adorable n'a paru. On ne voit rien icy de beau, rien d'attrayant : c'est vn sol sec, aride et sablonneux ; les montagnes n'y sont couuertes que de rochers, ou de petites pointes d'arbres, qui ne trouuent pas assez d'humeur dans les creuasses où ils naissent, pour grossir. L'on n'y voit ny beaux bois, ny belles terres. Les hommes de ces contrées ne sçauent ce que c'est que de cultiuer la terre ; ils ne viuent que comme les oiseaux, de proye, de chasse ou de pesche ; et souuent pendant l'Hiuer, l'vn et l'autre manquant, sont eux-mesme la proye de la famine ; les orignaux et les autres bestes y sont rares, parce qu'ils n'y trouuent pas où loger, puisqu'il y a si peu de bois. Les oiseaux semblent s'estre retirez de ces solitudes, tant on en voit peu. Nous trouuons vray, ce que nous disoient nos Sauuages, que quand nous serions paruenus icy, nous aurions passé le païs des Maringoins, des Mousquites ou Cousins, qui n'y trouuent pas de quoy viure. C'est l'vnique bien de ces deserts, de ne pouuoir pas mesme nourrir ces petites bestioles, fort importunes aux hommes. L'air est icy presque tousiours embruny des fumées que causent les embrasemens des forests circonuoisines, qui, s'allumant à quinze et vingt lieuës à la ronde tout ensemble, nous ont ietté leurs cendres de plus de dix lieuës loin ; c'est ce qui a fait que nous n'auons que rarement ioüy de la beauté du Soleil à decouuert ; il nous a tousiours paru voilé de ces nuages de fumée, et quelquefois auec tel excés, que les plus grandes esclipses de Soleil ne rendent point l'air, la terre et les herbes plus tristes, ny plus sombres. Ces embrasemens, qui sont icy fort ordinaires pendant vn mois ou deux de l'Esté, et qui nous ont fait voir quantité de forests, toutes composées de tisons esteints, entretiennent l'air dans vne si grande chaleur, et le rendent si estouffé, qu'on y a de la peine à viure. La cause de ces accidens si estranges pourroit bien prouenir de ce que les bois d'icy ne sont composez que de petits pins, de prusses et d'espinettes, tous arbres onctueux, dont la séue, sortant dehors, les enduit d'vne gomme gluante et visqueuse, qui rend vne forest entiere aussi susceptible du feu, que seroit vn Nauire, par la poix et par le goudron dont il se defend contre l'eau. De là vient, qu'en ces païs, où il ne pleut presque iamais, les rayons du Soleil frappant sur ces hautes montagnes de roches, eschauffent tellement toutes ces matieres, de soy tres-combustibles, que si peu que le feu s'y mette, soit par la foudre, soit par la negligence ou par la malice de quelque Sauuage, l'on voit en vn moment des tourbillons de flammes qui roulent dans les forests et qui se iettent sur ce menu bois auec telle auidité, qu'vne fois, entr'autres, nous n'auons pu en defendre vn de nos Canots, qui en estant surpris, pensa nous faire faire naufrage dans le feu.

Et ce qui est bien admirable, c'est qu'à ces excés de chaleur succedent des froids si vehemens, qu'on se sert encore de raquettes pour marcher sur les neiges dans le mois de Iuin : et pour n'en pas dire dauantage, nous y auons remarqué que les violettes n'y viennent que cinq mois aprés celles de France.

Ce païs, si disgracié de la nature, ne laisse pas d'auoir ses habitans, qui, ayans part à la Redemption de Iesus-Christ aussi bien que nous, meritent bien que nous leur procurions, pour les faire ioüir d'vn repos eternel, aprés tant de peines, dans lesquelles ils traisnent leur miserable vie.

Au reste, nous auons veu des peuples de huit ou dix nations, dont les vnes n'auoient iamais ny veu de François, ny entendu parler de Dieu ; les autres, qui ayant esté baptisées autrefois à Tadoussac, ou au Lac de S. Iean, gemissoient depuis plusieurs années aprés le retour de leurs Pasteurs. Nous auons donc la consolation d'auoir fait entendre l'Euangile, pour la premiere fois, à diuerses nations, dont plusieurs enfans ont esté baptisez, plusieurs adultes instruits, plusieurs penitens reconciliez par le Sacrement de Confession, et toute cette pauure Eglise vagabonde a esté fortement encouragée à perseuerer dans la Foy, ce qui a bien réioüy, entr'autres, vn pauure ieune homme, qui n'attend plus que la mort, ayant vne iambe desia toute pourrie ; il a passé l'Hiuer tout seul en cet estat, n'ayant pour compagnie que sa femme et ses petits enfans, au milieu des forests ; il ne cessoit de soupirer aprés quelque Pere, et par vn instinct tout diuin, il se promettoit d'en voir vn dans peu de temps, quoy que iamais il n'en ait paru dans ces quartiers-là. Dieu luy donna le courage et les forces de se traisner iusqu'à Nekouba, sans penser y deuoir rencontrer son bonheur en nous y trouuant. Et comme il auoit desia esté disciple du S. Esprit, il fut aisé de le faire assez sçauant pour participer à nos mysteres : il fut donc baptisé auec sa famille ; et rauy de cet heureux rencontre, il s'en retourna chez luy, c'est-à-dire dans les bois, pour y continuër et perfectionner, dans l'innocence du Christianisme, la vie qu'il auoit menée iusqu'alors ; ce qui, sans doute, auoit touché le cœur de Dieu, pour mettre en chemin de salut ce pauure estropié, par vne faueur trés-signalée.

—

SECTION II.

Dangers sur le Chemin de la Mer du Nord.

Ces coups de Prouidence, continüent les Peres dans leur Iournal, ne payent-ils pas auec vsure les peines qu'on prend d'aller si loin à la conqueste des ames ? Vn seul entretien des choses celestes, qu'on aura auec vn pauure Sauuage au coin d'vn bois ou sur le penchant de quelque rocher, vne ame gagnée à Dieu, vn enfant baptisé, vn barbare à vos pieds, qui pleure des pechez de plusieurs années, quoy que ce soient souuent des années d'innocence, donne plus de ioye que n'ont donné d'ennuis toutes les peines d'vn long et penible voyage. Quand on n'auroit que cette consolation, d'honorer Dieu par le saint Sacrifice de la Messe, en des terres où iamais sa diuine Maiesté n'auoit esté loüée que par le chant des oiseaux, et par le bruit des rapides qui portent sa voix auec leurs torrens, et qui la font retentir au milieu de leurs tourbillons d'eau, certes on s'en tient trop recompensé, et il faut y auoir passé, pour conceuoir le contentement qu'il y a de voir Iesus-Christ dominer, pour la premiere fois, sur vn Autel enrichy d'escorce et sous les plus fresles accidens de la nature, de le voir adoré dans des pays où le Demon a regné de tout temps auec vn empire absolu.

Cette ioye est grande, sans doute, mais aussi la grace, et bien plus la nature, demandent ce lenitif, pour ne pas succomber en vn chemin qui est tout bordé de croix et remply de toutes sortes de dangers : car sans parler de cette maladie inconnuë et de cette cor-

ruption maligne, dont nous n'auons pu nous defendre au milieu de nos precipices, sans rien dire des escueils, qui nous preparoient autant de naufrages que nous faisions de pas, sans faire mention de la famine, dont il estoit bien mal-aisé de nous defendre, estans prés de deux cents ames, dont la plus grande partie n'auoit pas la moitié des prouisions necessaires, en vn païs qui ne fournit point d'autre mets que de la mousse ou des feüilles, et où nous aurions encore moins trouué, si la Prouidence, qui dresse des tables au milieu des deserts pour les moucherons, n'eust eu pour nous les mesmes soins qu'elle a eus pour les passereaux ; sans deduire nos autres miseres, c'estoit bien assez que l'Iroquois fust tousiours deuant et derriere nous, à costé droit, à costé gauche, et au milieu de nous : à droite, il a detruit la nation des Escurieux, comme nous dirons à la fin de ce Chapitre ; à gauche, il a taillé en pieces les François, et les Sauuages des Trois-Riuieres, qui, comme nous auons dit au Chapitre premier, alloient à Nekouba, aussi bien que nous ; derriere nous, à peine sommes-nous partis de Tadoussac, que les ennemis y arriuent, et aprés y auoir fait massacre de quelques François, s'ils ne viennent point sur nous, c'est que Dieu les aueugle et leur en oste la pensée ; deuant nous, et au terme de nostre voyage, qui est la Mer du Nord, l'Iroquois pretend y estre en mesme temps que nous, il est party de son païs pour ce suiet, ne pouuant trouuer d'autres bornes à ses rauages que la Mer, et la plus éloignée de son païs, iusqu'où ny François, ny Sauuages d'icy n'ont encore pu penetrer.

Ce n'est pas tout, nous les auons eus comme dans nostre sein et au milieu de nous. Cent quatre-vingts de ces escumeurs nous dresserent des embusches dans le Lac de S. Iean, où nous nous sommes arrestez assez long-temps pour visiter et pour consoler les restes d'vne Eglise desolée ; ne nous ayant point rencontrez, ils changerent de route. S'ils nous eussent suiuis et apperceus, ils nous pouuoient trés-aisément defaire, nous prenant, ou bien lors que nous estions à combattre les bouïllons d'eau, ou bien au milieu de quelque portage, lors que chacun allant et venant, chargez de Canots ou de paquets, sans armes, sans defense, lors que les femmes languissantes auoient grande peine à se traisner par les broussailles, et que les enfans ne les pouuant suiure remplissoient la forest de leurs cris.

Là les hommes semblent escalader les costeaux auec les pieds et les mains, ou bien ils se balancent sur la pointe des rochers, tout chargez qu'ils sont, pendant qu'vn faux pas leur ouure vn precipice : bref l'vn court, l'autre s'arreste ; l'vn chante, et l'autre pleure ; tous suënt, tous plient sous le faix ; et dans ces allées et ces venuës, reïterées plus de cent soixante fois, en soixante-et-quatre portages, tout se fait à la haste, sans ordre, et dans toutes les confusions imaginables, et neantmoins necessaires en cette nature d'embarquemens. Or, qui est-ce qui a pour lors empesché l'Iroquois de nous ioindre et de nous prendre, ou les vns aprés les autres, ou tous ensemble, à leur discretion ? Certes, il leur estoit aussi facile, comme il est au Chasseur de mettre la main sur de pauures oiseaux, qui se demenent inutilement dans les filets. Celuy seul nous a conseruez, qui nous fait dire auec le Prophete : *Qui sperant in Domino, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient ;* nous nous sommes trouuez en asseurance dans les perils, et en repos au milieu de nos courses, parce que toutes nos esperances n'estoient appuyées que sur Dieu, qui seul a pu nous faire échaper les mains de nos ennemis, lesquels ont ensanglanté toutes les terres, excepté celles sur lesquelles nous marchions ; ils ont enuironné toutes nos demarches.

Ce qui nous confirme dans cette verité, c'est la triste nouuelle que nous apprenons, et qui fait changer toute la face de nos affaires. On nous rapporte que l'Iroquois nous a preuenus, et qu'ayant surpris la nation des Escurieux, à quelques iournées d'icy, il l'a défaite entierement, et a ietté vn tel

effroy dans tous les peuples circonuoisins, qu'ils se sont tous dissipez, cherchant d'autres montagnes plus reculées et des rochers de plus difficile accés, pour mettre leur vie en seureté. On dit que la frayeur s'est portée iusqu'à la Mer, où nous allions, et où ces barbares pretendent bien porter, dés cette année, leur cruauté, pour pousser leur conqueste aussi auant vers le Nord, qu'ils ont fait les années dernieres vers le Midy.

A la nouuelle de cette Nation ruïnée, si proche du lieu où nous sommes, nos Sauuages ne songent plus qu'à retourner sur leurs pas, puisque les peuples qu'ils alloient chercher, se sont dissipez : nous nous trouuons pareillement obligez de leur tenir compagnie, regrettant le tort que font les Iroquois à la Foy, en empeschant la publication, et retardant le cours de l'Euangile.

Quand il n'y auroit que cette seule consideration pour entreprendre la destruction d'vn peuple qui détruit partout le Christianisme, ne seroit-ce pas vne guerre sainte et une heureuse croisade, qui peut signaler la pieté, et consacrer le courage des François contre ce petit Turc de la Nouuelle-France ? Sans luy, nous auions de belles esperances pour cette Mission, non seulement parce qu'elle nous ouuroit la porte à de grands païs, et à quantité de nations, dont nous ne connoissons encore que les noms, mais aussi parce que Monseigneur l'Euesque de Petrée, dont le zele, aprés auoir passé les Mers, donne iusques dans le plus profond de nos forests, auoit tellement à cœur ce dessein, qu'il en a ietté les premiers fondemens, et par sa liberalité, et par le beau nom de Saint François Xauier, qu'il a donné à cette Mission ; afin que ce saint Apostre des Indes Orientales, le fust aussi des Occidentales, par le voisinage de nos Kilistinons, et de nostre Mer du Nord auec la Mer du Iapon ; mais les Iroquois sont pires que les Bonzes et que les Brachmanes ; on ne les défait pas auec la plume, mais auec les armes ; et il n'y a point de Pirates sur la Mer de la Chine, si dangereux et dont les rauages soient proportionnément si vniuersels. Nous pensions bien éuiter leur rencontre, ayant pris ce grand détour si affreux par Tadoussac ; mais le malheur des autres, tant François que Sauuages, qui sont tombez entre leurs mains, en mesme chemin que nous, la défaite d'vne des nations que nous cherchions, et les embusches qui nous ont esté dressées de toutes parts, nous font dire bien veritablement : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.*

Les deux Peres ne disent rien de leur retour, parce qu'ayans repassé par les mesmes chemins, ils ont rencontré les mesmes écueils, franchy les mesmes saults, et suby les mesmes peines ; et si quelquefois le courant des eaux, auec lesquelles ils descendoient, leur a diminué le trauail, ce n'a pas esté sans leur augmenter le peril, estant chose tres-difficile de raser, auec grande impetuosité, les rochers, sans les heurter, et de courir sur le bord des precipices, sans y faire vn faux pas. La vitesse nuit en ces rencontres ; on voudroit bien demeurer plus longtemps au milieu des gouffres, qu'on ne voit pourtant qu'auec effroy ; les torrens emportent vn leger canot auec telle promptitude, qu'on compte les abysmes qu'on éuite, par les momens du iour et par les coups d'auiron qu'on donne ; et à peine a-t-on loisir de reconnoistre les perils qu'on eschappe.

Mais, aprés tout, c'est vn plaisir de voguer ainsi, quand parmy toutes ces cheutes d'eau, on se voit soustenu des douces mains de la Prouidence de Dieu, qui fait toucher le port, lors mesme qu'on fait naufrage. C'est ce qui anime nos Missionnaires, qui ne desesperent pas de renoüer au plus tost cette Mission ; puisque nous n'auons iamais plus esperé la ruïne de ceux qui en ont interrompu le cours, que maintenant. Dieu veüille donner mille et mille benedictions à nostre bon Roy ; c'est de sa pieté et de sa generosité que nous attendons ce coup.

CHAPITRE IV.

Accident remarquable, arriué en la personne d'vn François, à Kebec.

Le vingt-huitiéme iour de Ianuier dernier, trois de nos François, retournans de la chasse de l'Orignac, se trouuerent engagez de trauerser nostre grand fleuue de S. Laurens, vne lieuë au-dessus de Kebec, en vne saison où les glaces, dont il estoit tout couuert, rendoient cette trauersée tres-dangereuse. Ils equipent pour cela vn vieux Canot, et l'ayant chargé de leur petit butin, ils s'embarquent, aprés auoir recommandé à Dieu leur nauigation, qui ne deuoit pas estre longue, mais perilleuse. Ils n'eurent pas beaucoup auancé, qu'ils se virent engagez au milieu des glaces, qui, suiuant le gré des vents et de la marée, se choquent et se heurtent les vnes contre les autres auec grand bruit : les plus grosses se font souuent passage par la violence de leur poids, au trauers des petites, marchans quelquefois toutes seules ; d'autres fois elles poussent deuant elles vn amas de glaçons, laissant derriere elles la riuiere libre et decouuerte pour vn peu de temps, car d'autres les suiuent, portées par l'agitation qu'elles reçoiuent des vents ou de leur propre pesanteur.

Nos Nauigateurs creurent se pouuoir glisser entre ces bancs mobiles, et suiure quelque ouuerture ou quelque éclaircie, comme on parle icy, qui leur donnoit esperance d'entrer d'vn chemin libre dans l'autre, se coulans par les passages que leur bonne fortune, et leur adresse leur fourniroit ; mais ils ne furent pas long-temps sans reconnoistre la temerité qui les auoit engagez dans ce naufrage.

Les glaçons s'estoient separez, pour leur donner vne entrée libre au milieu d'eux, et puis, tout d'vn coup, se reünissant de tous costez, les renfermerent dans vne prison, d'où ils ne croyoient pas sortir que par les portes de la mort. De fait, ces pauures captifs, se voyant serrez de prés, iugerent qu'ils alloient estre écrasez des glaces ou engloutis dans les eaux : si bien qu'ils eurent recours au Ciel, non pas tant pour eschapper le naufrage, que pour surgir au port d'vne bienheureuse éternité. Pendant leurs prieres, ils ne purent esuiter le heurt d'vne glace qui brisa leur Canot, et les mit tous trois à l'eau, deux desquels, qui estoient freres, plus experts en cette sorte de marine, se saisirent de la pointe du Canot, chacun de son costé s'y tenant tellement attachez, qu'ils n'auoient quasi que la teste hors de l'eau. Dans ce pitoyable estat, ils s'encourageoient l'vn l'autre à tenir ferme et à ne point lascher prise ; mais les forces manquant au plus ieune, et la violence du froid, qui le saisit par tout le corps, luy engourdissant les mains : Ie n'en peux plus, mon pauure frere, s'écria-t-il ; adieu ! ie coule à fonds ; mon Dieu, pardonnez-moy mes pechez, faites-moy misericorde, receuez ma pauure ame. Et en disant cela, il disparoist.

Son frere, plus robuste que luy, ayant resisté dauantage au froid, fut heureusement abordé d'vne glace, sur laquelle il se lança adroitement, comme sur vn azile d'où il pouuoit attendre la mort plus paisiblement, ou le secours, si la Prouidence luy en vouloit enuoyer. Elle n'y manqua pas : ayant poussé ses plaintes iusques à l'vn des bords de la riuiere, on eut moyen de l'aller chercher pendant la nuit ; en sorte qu'il fut heureusement deliuré d'vn danger qu'il estimoit inéuitable.

La fortune du troisiéme est bien plus admirable, aussi est-ce pour luy proprement que se fait ce Chapitre. Cet homme, auant que de s'embarquer, ayant les yeux plus ouuerts au danger que les deux autres, reclama l'assistance de la sainte Vierge, auec vne grande ferueur. Il entra dans le Canot comme dans vn cercueil ; c'est l'opinion qu'il auoit de cet embarquement, auquel il resista long-temps, enuisageant vne mort toute certaine dans vne entreprise si hazardeuse. Il fallut pourtant suiure ses compagnons, et malgré

qu'il en eust, prendre l'auiron en main, qu'il fut contraint de quitter bientost, lors que la glace vint rompre le Canot. Se voyant sans batteau, il se iette à la nage, quoy qu'il ne creust en aucune façon se pouuoir sauuer. Il n'auoit pas beaucoup auancé, quand tout d'vn coup il sentit sous ses pieds vne glace sur laquelle, par vne merueille bien grande, il se trouua debout ; mais cette glace estoit si foible et si petite, qu'elle ne le pouuoit pas soutenir hors de l'eau : il enfonça donc avec elle, mais seulement iusqu'aux genoux.

A cet accident inopiné, il iugea bien qu'il y auoit quelque chose de diuin, et que la sainte Vierge, à laquelle il auoit eu recours, prenoit soin de luy. Il demeura neantmoins cinq heures en cette posture, tout debout, les deux pieds dans l'eau glacée, se balançant de costé et d'autre au gré de son glaçon, ne voyant tout autour de soy que des precipices, ausquels il s'alloit abismer, si le pied luy glissoit tant soit peu, ou s'il manquoit d'vn point, de se tenir parfaitement dans l'equilibre, posture à la verité bien gesnante et bien difficile à tenir long-temps. Or, comme ses pieds s'engourdissoient peu à peu, par la vehemence du froid, il sentoit bien qu'ils luy defailloient, ou pour mieux dire, qu'il ne les sentoit presque plus. Son recours, dans cette extremité, fut encore à sa bonne Mere, qu'il ne pria iamais plus ardemment : Ma chere Maistresse, luy disoit-il, hé quoy, m'abandonnez-vous ainsi, aprés auoir fait miracle pour me mettre en l'estat où ie suis ? Si vous voulez que ie meure, i'en suis content, ie vous offre ma vie pour satisfaire à la Iustice de vostre Fils ; priez-le qu'il me pardonne mes pechez ; s'il faut mourir, comme ie voy bien qu'il le faut, ie vous prie que ce soit entre vos bras, afin que vous receuiez mon dernier soupir.

On ne peut croire combien on est deuot, et combien on est eloquent en ces extremitez ; il semble que la veuë d'vne mort affreuse délie la langue, ouure l'esprit, et rende diserts les plus stupides : il n'y a sorte de prieres que nostre pauure Navigateur n'employe pour obtenir de la Vierge quelque bon port. Cependant sa glace le soutenoit tousiours, coulant entre deux eaux, suiuant le cours de la marée. Ie ne sçay si cette premiere glace en alla ioindre vne seconde, ou si cette seconde, bien plus forte et plus espaisse, marchant à fleur d'eau, se vint ioindre à la premiere ; mais ie sçay bien que ces deux glaces se collerent, et se ioignirent ensemble si proprement, pour son secours, qu'il se trouua assis sur cette seconde glace, dont le heurt assez doux luy ayant fait plier les genoux, il se trouua placé comme dans vne chaire. Voilà vn secours du Ciel bien fauorable ; mais hélas ! ce pauure homme n'en peut plus. Que faire en cet estat, pendant l'horreur de la nuit ? la bise luy souffle au visage, et luy gele tout le corps ; il est assis sur vne glace au milieu d'vn grand fleuue dont le courant l'escartoit tousiours des bords, et le traisnoit par le milieu de mille abismes à vne mort certaine. Il redouble ses cris et ses prieres, iusques à ce que le froid, luy tranchant la parole, l'interdit de ses sens. C'est lors que la Vierge tousiours sainte et tousiours bonne, fit vn coup de sa main aussi estonnant, qu'il est miraculeux. Elle endormit ce pauure homme sur ce lit de glace, mais d'vn sommeil si paisible, qu'il fut porté auec le flux et le reflux de la marée, depuis enuiron le Cap-Rouge iusqu'au milieu de l'Isle d'Orleans, d'où il retourna iusqu'à Kebec, ayant fait dix ou douze lieuës de chemin, voguant toute la nuit au milieu de cent precipices, sans les connoistre, et sans estre interrompu dans son sommeil. Admire qui voudra ce rencontre, il passe le prodige. Il estoit couuert de neiges, des frimats et des tenebres de la nuit. Ce sont les habillemens que Dieu donne à la Mer, selon Iob : *Cùm ponerem nubem vestimentum eius, et caligine illud quasi pannis infantiæ obuoluerem.* Il fut neantmoins éueillé par l'effort d'vne tentation de desespoir, dans lequel le Diable le vouloit precipiter, comme dans le plus profond de tous les gouffres ; mais l'ayant surmontée

par les prieres qu'il adressa à sa Liberatrice, il se rendormit tout de nouueau, comme s'il eust eu la teste sur vn cheuet bien mol : il passa le reste de la nuit dans ce sommeil miraculeux, allant et venant auec ses deux glaces. Le matin, le bruit et les cris de ceux qui le cherchoient, l'éueillerent : ils le trouuerent assis sur la glace, comme sur le theatre de la Prouidence ; il en pouuoit bien faire vne Chaire de Predicateur, pour publier les merueilles de sa deliurance, et les bontez de la sainte Vierge, qui sçait faire d'vn abisme vn lieu d'asseurance pour le salut de ses Seruiteurs.

Ceux qui sçauent combien le froid est piquant en Canadas, pendant l'Hiuer, notamment au mois de Ianuier, iugeront aisément que cet homme, demeurant si long-temps dans les eaux et sur les glaces, deuoit perdre les pieds et la vie. En voicy vne petite preuue : vn François disant à vn sien Camarade, qu'il geloit plus fortement en Canadas, qu'il n'y faisoit froid, adiousta qu'il ne croyoit pas qu'vn homme pust aller, pieds nuds, d'vn lieu qu'il luy nommoit, à vn autre assez peu éloigné, et retourner sur ses pas, sans que les pieds luy gelassent. L'autre repartit, qu'il gageroit du contraire : la gageure se fait ; et en suite le plus hardy met bas ses souliers et ses chausses, et court tant qu'il peut au lieu marqué, qui estoit la maison d'vn François. Quand il y fut arrivé, il crie qu'il n'en peut plus : on luy met promptement des linges chauds à l'entour des pieds et des iambes ; il se couche dans vn lit, cede la victoire à son camarade, aimant mieux perdre la gageure que les pieds ; ce qui luy seroit arriué, s'il fust retourné au terme d'où il estoit party, éloigné seulement d'enuiron deux ou trois cents pas. Faites maintenant comparaison de l'vn auec l'autre, et benissez la sainte Vierge de ses bontez.

CHAPITRE V.

Fuite merueilleuse d'vn François, échappé des mains des Iroquois.

Puisque l'Empire de la Mere de Dieu, selon les Saints, s'estend sur toutes les creatures, les feux ne releuent pas moins de son domaine, que les eaux ; il ne luy couste pas plus d'esteindre des flammes, que de dissoudre les glaces. La neige et les charbons ardens luy rendent également hommage. Elle porte sa main dans les abismes et dans les brasiers, pour y secourir ses seruiteurs. Comme nous l'auons veuë au Chapitre precedent, tirer obeissance des eaux et des glaces, nous verrons en celui-cy les feux et les flammes trauailler pour elle, et seruir à son triomphe : c'est en la personne d'vn des prisonniers faits à Montreal, vers la fin de l'Hiuer.

Ce pauure homme ne fut pas plustost entre les mains des ennemis, qu'il se ietta de tout son cœur en celles de la sainte Vierge, par vne promesse qu'il luy fit, de ne brusler point d'autre feu que de celuy de son amour, si par son moyen, il pouuoit éuiter celuy des Iroquois. Il y est neantmoins destiné, et si les soins de cette bonne Mere ne surpassoient infiniment ceux de ces cruels bourreaux, il ne l'auroit iamais échappé, tant on estoit soigneux de conseruer cette pauure victime, qui deuoit mourir mille fois en chemin, auant que de consommer cet ardent sacrifice. Il estoit lié d'vne façon nouuelle pendant toutes les nuits, et ces esprits barbares, trop ingenieux à inuenter de nouuelles miseres, fendoient à demy de gros bois, puis mettoient entre deux, dedans les fentes, les mains et les pieds de leur captif. Ces bois ouuerts par force, venant à se resserrer, luy donnoient vne gesne et vne torture horrible, et luy faisoient ietter des cris pitoyables tout long de la nuit, desquels ces barbares n'estoient non plus touchez, que s'ils eussent eu des cœurs de tygres, et des ames de rochers. La douleur du pa-

tient estoit augmentée par la rigueur du froid, n'estant couché, en cette posture, que sur la neige ; et comme les prisonniers sont depoüillez de leurs habits, quand on les prend, on les laisse nuds, ou pour le plus, on les reuest de méchans haillons, qui sont pour l'ordinaire si peu de chose, qu'il s'en est trouué qui, pour se defendre du froid, se couuroient la nuit de bois pourry, de mousse et de ioncs ; n'est-ce pas là estre reduit à vne misere extreme ? Elle est encore plus grande en nostre François, par la cruauté de son Maistre, lequel, de peur que sa proye ne luy eschappast, se couchoit toutes les nuits sur ses pieds, ainsi enlacez dans ces entraues, afin d'estre reueillé, s'il venoit seulement à branler pendant son sommeil.

Ce tourment dura long-temps, parce que les Victorieux, de guerriers se firent chasseurs, et se détournerent de leur route, pour trouver meilleure chasse ; ce qui allongeoit les peines du prisonnier, qui gemissoit, pendant le iour, sous les fardeaux qu'on luy mettoit sur le dos, comme s'il eust esté vne beste de charge, et la nuit, sous les pieces de bois qui l'étreignoient si fort, que le repos de la nuit luy estoit plus intolerable que le trauail du iour. Ses peines croissoient le soir, à mesure qu'il approchoit du bourg, où il deuoit trouuer la fin de ses maux dans la fin de sa vie : c'est ce qui le fit resoudre à faire vn effort pour s'échapper de leurs mains. Aprés auoir renouuellé ses vœux à la sainte Vierge, il fit si bien vne nuit, qu'il détourna doucement son homme de dessus ses pieds, sans qu'il l'éueillast, et s'estant dégagé de sa torture, s'enfonça dans le bois, et courut à perte d'haleine par les broussailles et par les halliers, ne s'arrestant point ny à chercher les chemins, ny à euiter les mauuais pas. Mais hélas ! ce pauure homme, aprés auoir bien couru, ou plustost tournoyé, se trouua iustement au lieu d'où il estoit party. La frayeur le saisit à la veuë de ses bourreaux, desquels il pensoit estre bien loin ; il s'élance donc au plustost d'vn autre costé, et se met à courir encore auec plus de vitesse qu'il n'auoit fait. Sa crainte ayant redoublé, l'auoit rendu plus leger, et ne luy faisoit point craindre de s'enfoncer, tantost dans les neiges fonduës, tantost dans des eaux glacées, tantost se heurtant la teste contre les arbres, tantost les pieds contre les cailloux ; pourveu qu'il courust et qu'il s'éloignast de ses ennemis, rien ne luy coustoit. Enfin, le petit iour commençant à poindre, il creut quasi qu'il estoit conduit par quelque prestige, ou trompé par quelque illusion, apperceuant encore la cabane d'où il estoit sorty aprés tant de courses, et tant de fouruoyemens. Il iugea que c'estoit fait de luy ; et plustost pour differer sa prise, que dans l'esperance d'échapper, il monta sur vn arbre, duquel il pouuoit contempler tout ce que faisoient les Iroquois ; il vit leur estonnement, quand ils s'apperceurent, au point du iour, de sa fuite. Il leur entendit faire les cris pour se mettre en campagne ; il les consideroit allant et venant tout autour de luy, suiuant ses traces assez bien marquées sur la neige ; et pour lors, il reconnut que son malheur pourroit bien estre cause de son bonheur, à raison que par tous les tours et détours qu'il auoit faits, ses pistes estoient tellement confonduës, que les Iroquois s'y perdoient, et ne sçauoient de quel costé le poursuiure, dans la confusion de tant de pas marquez, qui retournoient les uns sur les autres, sans ordre et sans suite.

Ie laisse à iuger de quelle crainte il estoit saisi pour lors, au haut de son arbre, puisqu'il ne falloit qu'vne œillade pour le perdre. Il a auoüé depuis, que la peur, iointe au grand froid qui luy auoit gelé tout le corps, lui faisoit craqueter les dents, si fort et auec tant de bruit, qu'il ne doutoit pas que cela seul ne fust capable de le decouurir, si la sainte Vierge, qui l'auoit fait perdre heureusement dans ses égaremens, ne l'eust conserué miraculeusement, le dérobant à la veuë de ceux qui le cherchoient, aux yeux desquels il estoit exposé. Le iour et la nuit se passerent dans ces frayeurs mortelles ; mais le

lendemain, tout le bois d'alentour estant dans vn profond silence, il iugea qu'il pourroit descendre auec asseurance, pour voir si sa fuite seroit plus heureuse de iour que de nuit. Comme il auoit pris garde au chemin que tenoient les Iroquois en leur depart, il prend tout l'opposite, et marche à grand pas, fuyant et s'approchant en mesme temps de son malheur : car plus il se reculoit des vns, plus auançoit-il vers les autres. Il se ietta enfin, sans y penser, dans les mains d'vne autre bande d'Iroquois, qui ne manquerent pas de le bien garrotter, comme vn captif repris.

Mais on a beau faire, il n'y a point de chaisnes que la Vierge ne puisse briser, elle se iouë des grilles de fer, elle ouure les cachots quand il luy plaist : aussi fit-elle euader, pour la seconde fois, son seruiteur ; lequel se défit si adroitement de ses liens, qu'il se trouua pour la seconde fois en liberté. Il fit alors vne belle et bonne resolution de si bien prendre garde à soy, qu'il ne tombast plus dans les pieges qu'il auoit échappez.

Il quitte les grands chemins, si toutefois on peut appeller chemins de grandes forests où l'on ne voit ny route, ny sentier; il cherche à s'égarer soy-mesme, il se veut perdre, de peur d'estre trouué par vne autre escoüade de ces barbares, que ce pauure homme s'imaginoit tousiours voir deuant soy ; le moindre souffle des vents luy faisoit peur, prenant à chaque moment ces sifflemens de l'air, pour la voix des Iroquois ; sa crainte trop ingenieuse luy changeoit quelquefois les arbres en hommes, et leurs branches en espées ou en fusils. Il fut plusieurs iours dans ces inquiétudes, auançant tousiours, et tirant vers Montreal. La Prouidence luy fit rencontrer, par bonheur, vn pied, ou plustost vn os sec d'Orignac, qu'il suça et rongea quelque temps ; en suite de quoy il se vit reduit à ne viure que de feüilles et de bourgeons d'arbres ; il ne gistoit iamais le soir, sans trouuer auec soy deux mauuaises hostesses, la faim et la crainte. Neantmoins, comme la nature tire des forces de sa foiblesse, dans ces extremitez, il estoit tousiours plein de courage, et animé d'vne ferme esperance que la Vierge, qui luy auoit fait échapper tant de perils, auroit soin iusqu'au bout de son salut. Il marchoit fortifié de cette pensée, s'approchant de plus en plus de son terme, où il aspiroit plus fortement, que les Matelots n'aspirent au port ; il arriua qu'il luy fallut monter vn petit tertre pour gagner sa route ; mais voicy de nouueaux malheurs. En mesme temps qu'il montoit d'vn costé cette colline, la mesme bande d'Iroquois, dont il s'estoit échappé la premiere fois, montoit de l'autre, retournant de Montreal, où elle auoit fait tout de nouueau des prisonniers ; de sorte que, par vn rencontre de hazard, des plus inesperez qu'on puisse voir, il se trouua iustement auec eux au sommet de cette petite montagne ; il les voit, et en est veu, auec vne surprise égale des deux costez : des accidens si inopinez les iettoient tous dans l'estonnement et dans l'admiration ; ce qui n'empescha pas qu'on ne se saisist au plustost de cet infortuné. Ses forces estoient épuisées, son visage déterré, sa couleur de cendre et de mort ; son corps n'estoit plus qu'vn squelette viuant, il n'auoit plus de voix, que pour plaindre son malheur et pour gemir sur ses miseres ; et neantmoins on le lie, on le garrotte, on redouble ses chaisnes, comme si ce demi-mort eust pu rompre des liens redoublez, et s'euader du milieu d'eux comme vn phantosme : il s'euade pourtant, et les rompt, non point par violence, mais par adresse. Ce fut plustost la main puissante de sa Liberatrice, qui les brisa : car prenant auantage de sa foiblesse il feignit d'estre malade, et de tomber en conuulsion, qui prouenoit, leur disoit-il, de ce que les esprits vitaux et animaux estoient violentez par tous ces bandages, dont on le serroit si fort aux mains et aux pieds. Il sceut si bien dissimuler, refusant toute sorte de nourriture, et peignant sur son visage comme des émotions d'vn homme furieux, qu'il persuada ce qu'il pretendoit, à sçauoir : qu'on ne le serrast pas si fort, afin que

les conduits des esprits demeurassent libres ; c'estoit à dessein de se mettre luy-mesme en liberté, comme il arriua en effet par vne merueille qu'il ne peut pas luy-mesme assez admirer : il s'échappa donc pour la troisiéme fois, mais heureusement, puisqu'il ne fit plus aucun mauuais rencontre.

Et voilà comme ce fauory de la Prouidence et de la Vierge se rendit à Montreal, où il a reconnu sa Liberatrice, s'acquittant de son vœu, et luy faisant publiquement ses remerciemens.

CHAPITRE VI.

Autres accidens arriuez à quelques François et Sauuages captifs.

Nous auons sceu depuis l'an passé, qu'vn des dix-sept François de Montreal, qui signalerent leur courage dans le combat du Printemps, ayant receu vn coup de fusil dans la teste, qui fit resoudre les ennemis à le ietter au feu, desesperant de le pouuoir mener en vie iusques dans leur païs ; nous auons sceu, dis-ie, que ce François ne fit pas moins paroistre de pieté que de constance dans son supplice, ayant tousiours accompagné ses tourmens de ses prieres. Estant dans les feux, il ne cessoit de faire sur soy le signe de la Croix, consacrant ainsi ses flammes, et les rendant bien precieuses et bien éclatantes, par vne pieté qui ne s'éteignoit pas auec sa vie. Il fit bien plus : car ayant proche de soy vn Huron, compagnon de ses peines, il voulut qu'il le fust aussi de son merite ; mais ne sçachant pas sa langue, et desirant pourtant l'exhorter à mourir ensemble, dans la profession du Christianisme, comme ils auoient esté faits captifs pour sa defense, la Charité le rendit industrieux et sçauant en mesme temps, car faisant à diuerses reprises le signe de la Croix, il luy parloit par ce beau geste, et de son bras et de ses yeux, au defaut de sa langue ; il l'encourageoit par signes, par œillades et par quelque begayement, à faire comme luy : *Charitas nunquam excidit, siue linguæ cessabunt, siue scientia desiruetur.*

Vn autre François, pris aux Trois-Riuieres, et conduit à Agnié, bourgade des Iroquois, fut assez heureux dans son malheur, pour obtenir de ces barbares, qu'ils changeassent le feu en captiuité : il fut donc condamné à mener vne vie tres miserable ; mais comme il auoit esté fort maltraité en chemin, et qu'il estoit tout tronçonné, ceux à qui il fut donné pour esclaue, le trouuerent si hideux, qu'ils le destinerent au feu, comme indigne de viure parmy eux. Il entend donc sa sentence, n'estant criminel, que parce que ses ennemis auoient esté trop cruels ; et sa misere, qui deuoit fléchir des cœurs de tygre, les aigrissant dauantage, fit, d'vn suiet de compassion, vn suiet de leur rage.

Neantmoins ce pauure homme, qui ne viuoit plus que de la moitié de soy-mesme, ne pouuoit perdre l'amour du peu de vie qui luy restoit : voyant donc ses gardes endormies, la nuit qui precedoit son execution, il s'échappe et s'enfuit dans les forests, où il fut dix iours à viure comme les Orignaux, et à ne manger que des feüilles de bois blanc, soustenant ainsi des os animez d'vne vie pire que la mort, mais plus douce que le feu ; il ne s'échappa pas pourtant, car ayant esté repris, il fut incontinent ietté dans les flammes, qu'il souffrit auec vne resignation vrayement Chrestienne.

Les Agniehronnons emmenoient, il y a quelque temps, vne pauure Huronne en captiuité, et comme ils trauersoient vn Lac, ils furent surpris d'vne tourmente, qui fit blesmir ces malheureux à la veuë du naufrage et de la mort. La pauure femme n'eut pas tant peur de l'eau que du feu, elle voyoit la mort venir auec complaisance ; mais pour s'y preparer, et la receuoir en priant Dieu, elle se mit à genoux dans le canot, posture qui luy cousta la vie, ou plustost qui luy fut vne source d'vn beau martyre ; car les Iroquois, soit par mo-

querie d'vne si sainte ceremonie, soit qu'ils pensassent qu'elle vouloit, par ce bransle, faire verser le Canot, pour les engloutir auec elle dans vn mesme naufrage, ils la traitterent auec des rigueurs qui ne sont pas croyables : ils la garrottoient pieds et mains, et l'attachoient par ses cheveux iour et nuit, en vne rude et penible posture, iusqu'à ce qu'estant arriuez au bourg, ils mirent fin à ses maux et à sa vie, couronnant ses souffrances d'vne mort bien precieuse.

Voicy comme Dieu traitte bien plus doucement de pauures captifs, et comme il les console dans leur esclauage et dans leurs chaisnes, leur enuoyant iusqu'à des Anges de paix, à peu prés comme il les enuoyoit dans les cachots des Martyrs, pour encourager ces premiers Athletes de l'Eglise, dans leurs combats. Vn bon Chrestien Huron, estant pris par les Agniehronnons, et tous les soirs, estant mis à terre comme sur vn cheualet, pour y passer la nuit, dans toutes les gesnes et les plus cruelles tortures, se consoloit, s'entretenant auec Dieu, et le priant auec autant plus d'ardeur, qu'il ne trouuoit point d'autre lenitif à ses douleurs, que dans la pensée de l'éternité et des choses celestes. Vne fois qu'il estoit dans le fort de ses prieres et de ses peines, deux Anges se presenterent à luy, sous la figure de deux François bien faits, et tout couronnez de gloire, et par leur seule veuë le charmerent si doucement, qu'ils l'endormirent, pour luy faire voir des merueilles, dont son esprit attaché à la chair et dependant des phantosmes materiels estoit incapable. Dans ce rauissement donc, plustost que dans vn sommeil, il se vit enleué par ces deux Anges, sur le haut d'vne montagne, au pied de laquelle s'ouurit tout d'vn coup vn grand abysme de feu, auec des ondes de flammes, qui sembloient se deuoir porter iusqu'aux nuées, tant elles estoient grosses : ce n'estoient que boüillons sur boüillons, mais tous de feu, des gouffres qui se perdoient dans d'autres gouffres, et des labyrintes engagez dans d'autres labyrintes de souffre embrasé, où il vit des hommes en quantité, mesme de sa connoissance, qui, par les horribles contorsions de leurs membres, et par leurs grincements de dents, faisoient assez paroistre l'excés de la douleur qu'ils souffroient. Il distingua fort bien entre tous les autres, vn Huron, tué peu auparauant par les Iroquois, lequel, pendant sa vie, n'estoit pas des plus feruens à la priere, et qui ne poussoit point du milieu des flammes, de plus hauts cris, que ceux par lesquels il se plaignoit de soy-mesme, et de sa lascheté à entendre la parole de Dieu, dont il auoit fait trop peu d'estat.

Pendant que cet homme extasié, s'occupoit à ces funestes spectacles, il fut aduerty de leuer les yeux en haut pour se repaistre d'vne plus douce contemplation. De fait, il vit tout le Ciel comme à découuert, auec des beautez telles, qu'il confesse n'auoir point de paroles pour les expliquer : vne de ses plus sensibles ioyes, pendant cette agreable vision, fut de contempler des ames s'eleuer auec vne belle pompe de gloire, dans ce lieu de delices, parmy lesquelles il en reconnut cinq, dont la vie auoit esté irreprochable, et dignes, disoit-il, d'estre du nombre des Robes noires. Ainsi l'Innocence et la Vertu trouuent place dans les bois de nos Sauuages, aussi bien que dans les Cloistres des Religieux. Nous ne sçauons pas le temps que dura l'heureux transport de ce bon Huron, car il ne le sçait pas luy-mesme, et ne l'a trouué que trop court. Ce que nous sçauons, c'est que depuis cet accident, tel qu'il puisse estre, il sanctifie ses chaisnes par des prieres continuelles ; il ne cesse de porter ceux qui sont captifs auec luy, à consacrer leurs miseres : en vn mot, il fait de sa captiuité vne Academie de toutes les Vertus.

Vne pauure Huronne estoit sans doute de la trempe de cet homme, quand estant esclaue dans Agnié, il y a quelques années, elle fit à la venuë d'vn de nos Peres dans le bourg, vne chose, dont on trouue peu d'exemples parmy les meilleurs Chrestiens. Sa ferueur l'emportant, elle s'alla ietter deux fois à l'eau, en vn temps bien froid, pour pas-

ser deux riuieres, et courir au plus tost aux pieds du Pere, afin de receuoir le Sacrement de Penitence, et se conioüir auec luy de sa venuë. Le Pere tout ioyeux, trouua dans cette barbarie, vne Eglise captiue, mais feruente et si constante en la Foy, qu'il s'y fait des Assemblées secrettes de Chrestiens, dans quelque cabanne champestre, escartée du bruit et de la veuë des Iroquois; là, ces bons Hurons font ensemble leurs prieres ; ils s'exhortent les vns les autres à conserver leur Foy plus precieusement que leur vie, et nous donnent quelque idée de ces cryptes et de ces lieux souterrains, que la primitiue Eglise faisoit les depositaires des plus sacrez de nos mysteres, lors que la persecution l'obligeoit de ne les confier qu'aux grottes et aux cauernes.

A plus de quatre cents lieuës d'icy, dans nos grands bois, les Anges ont veu et admiré vne pauure Eglise fugitiue, qui cherchoit quelque azyle, aprés la destruction des Hurons, dans laquelle elle auoit tout perdu, horsmis la Foy. Vn braue Vieillard estoit le Pasteur de ce troupeau vagabond ; il le conduisit bien loin, au trauers de plusieurs grandes forests, iusqu'à des Peuples infideles, nommez Rigneronnons, qui sembloient, par leur esloignement, estre hors des prises de l'Iroquois. Ce Moyse, ce Conducteur du petit Peuple de Dieu, y faisoit toutes les fonctions de Curé, auec des soins capables de rauir le Ciel, et tous les Anges, qui voyoient vn Sauuage faire le Predicateur, l'Euesque, et le Pasteur vniuersel de son Eglise. Il les assembloit tous les Dimanches, leur enseignoit à faire les prieres, les preschoit et les catechisoit ; il vsoit de reprimande enuers les vns, de paroles plus douces enuers les autres, selon les diuers besoins, mais auec vn zele à qui Dieu auoit donné tant d'authorité, que ces bonnes gens alloient à luy tout simplement, et luy declaroient auec candeur les pechez qu'ils auoient commis toute la semaine, comme ils auoient coustume de le faire à leur Confesseur, auant que l'Iroquois eust frappé et tué les Pasteurs, et dissipé toutes les Oüailles.

Si ce cruel ennemy de la Foy ne retardoit point nos courses, s'il ne bornoit pas nos desirs, nous trouuerions bien d'autres merueilles dans toutes ces pauures Eglises, ou captiues, ou errantes, ou fugitiues, qu'on peut bien nommer les Eglises souffrantes, disons mieux, triomphantes, puisqu'on trouue vn Paradis dans des cabannes enfumées, et dans le creux des forests ; ie veux dire que la ioye, dont Dieu détrempe les peines de ces pauures Chrestiens, et les douceurs de deuotion dont il assaisonne leurs miseres, les fait triompher dans leurs souffrances, et souffrir comme s'ils triomphoient.

Mais, quoy que nos ennemis nous empeschent d'aller par tout, pour recueillir des fruits si doux et si meurs, nous n'auons pas laissé cette année, malgré tous les Iroquois et tous les Demons, d'estendre nos Missions dans les quatre parties de ce Nouueau-Monde, et d'aller quasi par tout chercher ces pauures brebis errantes. Au Midy, le Pere Simon le Moine est allé chez ces mesme Iroquois, peut-estre pour arrouser de son sang ces terres que nous auons baignées de nos sueurs. Au Couchant, le Pere René Menard est à plus de trois cents lieuës d'icy, ou mort, ou vif : car depuis deux ans qu'il est entré dans cette grande Moisson, nous n'en auons pas pu sçauoir de nouuelles ; c'est assez que sa vie soit immolée à toutes les miseres imaginables et à mille sortes de morts, pour le salut de ces Infideles. Au Nord, les deux Peres, dont nous auons décrit le voyage au Chapitre troisiéme, ont poussé leur pointe aussi loin que la famine et l'Iroquois l'ont permis. A l'Orient, tirant au Nord, le Pere Pierre Bailloquet a donné iusqu'à l'emboucheure de nostre fleuue S. Laurent, à cent soixante lieuës d'icy : il y a visité sept où huit Nations differentes, les Papinachiois, les Bersiamites, la Nation des Monts pelez, les Oumamiouek, et autres alliées de celle-cy. C'est là que les vns ont pressé le Pere de les baptiser, croyant bien meriter ce bonheur, puisqu'ils auoient appris d'eux-mesmes les prieres, sans autre

Maistre que le S. Esprit, par le rencontre de quelques Sauuages Chrestiens ; les autres luy ont presenté leurs enfans pour receuoir le saint Baptesme de ses mains, ne iugeans pas les leurs assez saintes pour ce sacré Ministere ; les autres ont rallumé dans leurs cœurs le feu de deuotion, qui ne s'esteint pas tant par la vehemence des froids et par l'abondance des neiges, que par le grand esloignement des Eglises et des Pasteurs.

A l'Orient encore, tenant vn peu du Midy, l'Acadie ioüit des trauaux du Pere André Richard, et a esté sanctifiée par la mort du Pere Martin Lyonne, qui est assez precieuse pour faire la closture de ce Chapitre.

Il estoit seul de Prestre, dans l'habitation qu'on appelle Chedabouctou, où vne certaine maladie contagieuse s'estant mise, luy donna beau suiet d'exercer son zele, et d'assister les malades, les moribonds et les morts, estant tout seul en ce quartier-là, et trauaillant auec tous les soins d'vn feruent Missionnaire. Le mal sembloit quasi l'espargner seul, lorsqu'il agissoit auec plus de furie sur tous les autres ; mais, soit qu'il ne se pust faire, qu'vne telle contagion ne se communiquast à celuy qui se donnoit auec quelque excés, à ceux qui en estoient infectez, soit que Dieu voulust recompenser tant de bons services rendus à ces malades, par la maladie mesme, comme il a souuent donné pour recompense la gloire du Martyre à ceux qui auoient fait des Martyrs par leurs exhortations, quoy qu'il en soit, le Pere fut frappé du mal, mais le dernier de tous par Prouidence, afin que la gloire qu'il auoit de mourir de cette maladie commune, ne fist point tort au salut des affligez, et qu'il pust rendre les derniers deuoirs à tout son troupeau, auant que de rendre le dernier soupir. Il ne deuoit pas consommer son Martyre de Charité, ny plus tost, parce que sa gloire n'auroit pas esté toute consommée ; ny plus tard, puisque, n'ayant fermé ses yeux qu'aprés les auoir fermez à tous les malades, on peut dire qu'il finit la maladie, et que Dieu l'appella à soy pour couronner ses trauaux, puisqu'il n'y auoit plus à acquerir de nouuelles Couronnes. Pour conclusion, la charité du prochain luy donna le coup de la mort et de la vie. On luy vint dire qu'vne personne vn peu esloignée estoit frappée du mal : il quitte tout, il y court, trauersant vn ruisseau gelé, la glace rompit sous ses pieds, il tombe en l'eau, il en sort vne partie du corps tout moüillé et tout gelé ; il poursuit sa route sans changer, ny sans se seicher ; il assiste son malade, le console, le met en bon estat ; la fiéure le prend en suite, et dans deux iours vn abcez qui s'estoit formé dans son corps, par trop de trauail et trop peu de nourriture, se creua, et l'emporta au lieu du repos, le seiziéme de Ianuier, de cette année mil six cent soixante-et-vn.

CHAPITRE DERNIER.

Dernieres Nouuelles des Iroquois.

Comme le dernier Vaisseau, qui est venu cette année moüiller à nostre rade, estoit prest de leuer l'ancre, et que nous faisions nos derniers Adieux, il parut vn Canot qui venoit des païs plus hauts, et qui, à force de rames, se hastoit de nous apporter des nouuelles du Pere Simon le Moine, et de tout ce qui s'est passé à Onnontaghé, touchant la deliurance des Captifs François, pour lesquels, en partie, il auoit entrepris ce perilleux voyage.

A cette nouuelle, que nous n'esperions plus, nous pouuons nous écrier auec le Prophete, que Dieu, qui a fait éclorre vn Monde du fond du neant, tire encore tous les iours la vie du sein de la mort, puisqu'il ressuscite nos esperances, lors que nous les croyions plus abbatuës.

Non seulement le Pere est en vie ; non seulement il l'a procurée, et la liberté tout ensemble, à plusieurs pauures François ; non seulement vne bonne par-

tie des Iroquois semble se ietter à nos pieds, se croyant obligez d'implorer nostre secours contre de puissans ennemis que Dieu leur a suscitez ; mais voilà de plus l'ouuerture de ces belles Missions Iroquoises ressuscitée : la porte paroist plus grande que iamais, et il ne tient plus qu'à des Ouuriers, pour aller au plus tost cueillir les fruits de ces belles terres, arrousées de tant de sang innocent, et consacrées par les sueurs des Ouuriers Euangeliques, qui ont pris les premieres peines à la culture de cette Vigne.

Le peu de temps qui reste auant le depart du Vaisseau, empesche de mettre en ordre tous les memoires que nous en venons de receuoir ; peut-estre que la confusion ne déplaira pas, et qu'on prendra plaisir de voir dans divers fragmens de Lettres, combien la Prouidence a trauaillé pour nous donner plus que nous n'esperions.

—

Lettre du Pere Simon le Moine, écrite au Reuerend Pere Hierosme Lalemant, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle-France.

De la Chapelle d'Onnontaghé, ce vingt-cinquiéme d'Aoust, et onziéme de Septembre mil six cent soixante-et-vn.

Mon R. Pere,

Pax Christi,

On pensoit à Kebec, que tout fust desesperé, et on me dit à l'oreille, sur le point que ie mettois le pied dans le bateau : Il n'y a plus rien à faire ; et cependant voicy deux Missions qui nous tendent les bras : vne icy, et l'autre à Sonnontouan ; tant il est vray que c'est Dieu qui fait nos affaires, qui ne doiuent estre que les siennes ; ie l'ay bien reconnu en tout mon voyage, dont voicy la suite.

Le lendemain de nostre depart de Montreal, qui fut le vingt-et-vniéme de Iuillet, de cette année mil six cent soixante-et-vn, nous fismes rencontre d'vn canot Agnieronnon, qui nous attendoit à l'affust, et qui alloit défaire vn de nos canots, qui de bon rencontre se mit à crier. Nous arrestons là iusqu'au soir, à dessein de détourner cet orage au-delà de nos terres. Ils receurent d'abord nos presens, mais enfin ils nous les rapporterent, auec promesse de ne leuer la hache que contre leurs anciens ennemis.

A trois iours de là, au-dessus des rapides, vingt-quatre guerriers d'Onneïout, en trois Canots, nous ayant découuerts le soir de deuant, firent leurs approches toute la nuit, et sur la Diane coururent sur nous, les armes à la main, auec leurs liens, pensans nous faire leurs prisonniers. Mais ayant reconnu leur méprise, les plus effrontez me vinrent entourer, armez de haches et de cousteaux, qu'ils me presentoient à la gorge, pour m'en percer ; ce qui obligea nos Ambassadeurs de leur parler, auec deux colliers de porcelaine, pour détourner leur hache de dessus ma teste, et de dessus celle des François de Montreal et autres habitations. Ils promirent d'abord de ne passer pas outre ; mais leur Chef me vint réueiller la nuit, pour dire à mes conducteurs qu'il leur rapportoit leurs presens, et qu'il les asseuroit, auec vn petit present de porcelaine, qu'il alloit poursuiure la guerre contre ses anciens ennemis.

Sur l'Ontario, qui est le grand Lac des Iroquois, nous faisons rencontre de trois Canots d'Onneïout, qui vont en guerre, disent-ils, vers les Nez-percez. Ils dirent à nos gens pour nouuelle, que les Andastogheronnons (Sauuages qui habitent proche de la Nouuelle Suede) auoient tué fraischement dans leurs champs, trois de leurs Oïogouenronnons.

A Otiatanhegué, où est le premier débarquement, nous couchons auec vn Canot d'Onnontagheronnons de huit ou dix hommes, qui alloient suiure en guerre trente autres des leurs, conduits par Orreouati, qui va venger à Montreal l'affront qu'il croit auoir receu pour y auoir esté detenu en prison.

Ce fut icy que ie receus les premieres

caresses de ces peuples, qui m'enuironnerent de grandes chaudieres pleines de Sagamité de toutes façons.

A deux lieuës du bourg, nous faisons rencontre d'vn Capitaine nommé Garacontié, qui est celuy chez qui nos Peres et moy auons pris logis toutes les fois que nous sommes venus en ce païs-cy. C'est vn esprit bien fait, d'vn bon naturel, qui aime les François, et qui en a ramassé iusques à vingt dans son bourg ; les tirant, les vns des feux des Agnieronnons, les autres de la captiuité ; de sorte qu'ils le regardent comme leur Pere, leur Protecteur, et l'azile vnique qu'ils ont dans cette barbarie. C'est luy donc, qui a entrepris la deliurance de tous ces pauures Captifs François, et qui ménage la paix entre sa Nation et la nostre. Et c'est pour cela qu'il est venu deux lieuës au-deuant de moy, accompagné de quatre ou cinq autres des anciens, honneur qu'ils n'ont iamais coustume de rendre aux autres Ambassadeurs, au-deuant desquels ils se contentent d'aller vn petit demy-quart de lieuë hors du bourg.

Desormais ce ne sont plus qu'allées et venuës du menu peuple, qui borde toute cette espace de deux lieuës, me mangeant des yeux, et n'estant iamais assez contens de m'auoir veu. C'est à qui prendra plus belle place, pour me regarder passer ; c'est à qui nettoyera les chemins, à qui m'apportera plus de fruits, à qui me donnera plus de bons iours, et à qui criera le plus haut, pour marque de réioüissance ; on m'attend d'aussi loin qu'on me voit, et on me mesure depuis les pieds iusqu'à la teste, mais auec des œillades gracieuses et toutes pleines d'affection ; et si tost que i'ay passé, ceux qui m'ont veu quittent leur poste, pour courir loin deuant moy, pour retenir encore place, et me voir passer vne seconde, vne troisiéme et vne dixiéme fois. Ainsi, ie marche grauement entre deux hayes de peuples, qui me donnent mille benedictions, et qui me chargent de toutes sortes de fruits, de citroüilles, de meures, de pains, de fraises, et autres. Ie faisois mon cry d'Ambassadeur en marchant, et me voyant proche du bourg, qui ne me paroissoit presque point, tant les pieux, les cabanes et les arbres estoient couuerts de monde, ie m'arreste auant que de faire le premier pas qui me deuoit donner entrée dans le bourg ; puis ayant fait en deux mots mes remercimens de ce bon accueil, ie poursuy mon chemin et mon cry.

Mon hoste Garacontié, plus glorieux que moy de cette belle reception, voulut ménager les esprits de sa Nation, qui pourroient entrer en ialousie de ce qu'ils n'auroient pas de part à cette nouuelle paix. C'est pour cela qu'il me conduisit droit dans la cabane de ces personnes-là, et non pas dans la sienne, afin de leur donner le premier honneur de me loger, et de leur oster tout suiet d'enuie, du bonheur qu'il deuoit auoir d'estre mon hoste.

Cependant, il prepare dans sa propre cabane vne Chapelle, il la dresse sans pierres de taille et sans charpente. Nostre Seigneur, qui veut bien se placer sous les especes du pain, ne dédaigne pas de loger sous des escorces ; et le bois de nos forests ne luy est pas moins precieux que les Cedres du Liban, puisqu'il fait le Paradis partout où il se trouue. Nostre Garacontié ne pensoit pas me pouuoir rien faire de plus obligeant, et de vray ie laisse à iuger quelle consolation ce fut pour moy et pour nos pauures François captifs, et pour bon nombre d'anciens Chrestiens Hurons, de nous voir tous assemblez au milieu de cette barbarie, y faire nos deuotions, et y celebrer le plus Auguste de nos Mysteres.

Par vn heureux rencontre, ie trouue icy moyen de parler aux cinq Nations Iroquoises, que Dieu a sans doute ramassées, par leurs députez, pour entendre les paroles de salut, que ie leur porte de sa part.

Ce fut le douziéme d'Aoust, que tous les Anciens estans conuoquez au Conseil, par le son d'vne cloche, on les exhorte à me prester l'oreille ; on fait les cris par tout, et tous se rangent dans la cabane où ie suis logé, qui est vne des plus vastes du bourg.

Ie prie Dieu auec la pluspart de nos François, pour commencer le Conseil, et ie parle à toute l'Assemblée, partie en leur langue, partie en Huron : C'est à toy, ô Onnontagheronnon, que i'adresse ces quatre paroles.

Premiérement : Ton Fils, l'Oïogouenronnon, m'a dit qu'il est député de ta part, pour reünir nos deux testes, celle d'Onontio et celle de Sagochiendagueté (c'est-à-dire, pour faire la paix entre le François et l'Onnontagheronnon) : qu'en est-il ? On me répond, que cela est ainsi, et ie fais mon present.

Secondement : Il m'a de plus asseuré qu'il auoit commission de me dire, que si tost que ie rendrois tes enfans, les Oïogouenronnons qui estoient captifs à Montreal, tu me rendrois pareillement les miens, qui sont les François que tu tiens icy en captiuité. Le feras-tu ? Ouy, me dit-il. Ie fais vn second present.

Troisiémement : Tu m'as fait dire encore, que tu mettois en ma disposition les ossemens de tes morts, pour les enfoüir si auant dans la terre, qu'on en perdist à iamais la memoire. C'est à toy reciproquement, que ie presente les os de mes neueux, tuez dans les dernieres guerres, afin que tu les enseuelisses dans vne mesme fosse auec les tiens, et qu'il ne soit plus parlé ny des vns, ny des autres. En es-tu content ? Ouy.

Et toy, Sonnontouaeronnon, est-il vray ce que tu m'as fait dire par ces mesmes Ambassadeurs Oïogouenronnons, que tu voulois estre de la partie, et que tu voulois aller en Ambassade vers Onontio, pour luy demander de ses neueux, qui aillent prendre logis chez toy, en signe de parfaite reconciliation ? Es-tu dans cette pensée ? Il me répond qu'ouy : et ie luy donne vn beau collier.

Pour l'Agnieronnon, adioustay-ie, il veut tousiours faire le méchant et le superbe ; ie ne luy parle pas publiquement, puisqu'il parle en cachette, et qu'il fait des presens sous terre, pour me faire tuer ; mais il trouuera à qui parler.

Aprés auoir deduit ces cinq paroles. auec les presens accoustumez, ie taschay de leur parler le plus fortement que ie pu, du Paradis, de l'Enfer, du Fils de Dieu, et des autres mysteres de nostre Religion. Ie fus écouté auec respect et auec attention. Le Sermon finy, l'assemblée se retira, aprés les ceremonies ordinaires et aprés les complimens reciproques, qu'on se fait les vns aux autres, dans ces Conseils.

Quelques iours aprés, les Anciens estant de nouueau conuoquez, on me declara :

Premierement : Qu'on relaschoit sept prisonniers François, qui estoient à Onnontaghé, et deux à Oïogouen ; que pour les autres, ils resteroient auec moy pendant l'Hiuer, et qu'on iugeoit leur demeure encore necessaire, pour des raisons d'Estat.

Secondement : Que nostre hoste Garacontié, remeneroit luy-mesme à Montreal ces neuf François, et qu'il seroit declaré le Chef de l'Ambassade, qu'on preparoit vers Onnontio.

En troisiéme lieu : Que le Sonnontouaeronnon se mettroit de la partie, et que dans dix ou douze iours, il viendroit ioindre les Ambassadeurs d'Onnontaghé, pour aller tous de compagnie vers les François. Quoy que ce me fust vn morceau assez difficile à digerer, de voir la moitié de nos François arrestez, il m'en fallut pourtant passer par-là, quelque instance que i'aye pu faire, et quelques menaces mesme, dont ie me sois seruy. Ie me suis consolé, sur la parole qu'on m'a donnée, de les remener au Printemps prochain.

En voilà donc neuf, sur qui le bonheur tombe, et qui se mettent ioyeusement en chemin, sous la conduite de nostre Garacontié, pendant que les autres, au nombre de dix, restent assez contens d'acheuer icy leur Purgatoire, aussi long-temps que Dieu voudra. Ils font grand profit de leurs miseres pour l'éternité, leurs liens les attachent fortement à la vertu, et ils font profession publique, nonobstant leur seruitude, de viure dans la liberté des Enfans de Dieu, comme le fit paroistre vn d'eux, il n'y a pas long-temps, qui estant sol-

licité au mal par vne impudente, non seulement la rebuta, mais il la precipita du haut en bas de la cabane, auec vne hardiesse qui ne ressentoit pas le captif. Les autres s'efforcent aussi de sanctifier leur esclauage ; et quelques-vns d'eux ont eu le bonheur de mettre en Paradis de petits enfans, leur ayant administré le saint Baptesme, auant que d'expirer. Leur assiduité à venir prier Dieu, réueille puissamment mes laschetez ; quand ie ne serois icy que pour leur administrer les Sacremens, ie m'estimerois trop bien employé.

Les captifs François des Agnieronnons ne sont pas moins vertueux, mais plus miserables. Voicy quelques Lettres que i'ay receuës de leur part, par lesquelles on iugera de leur misere et de leur vertu.

Les premieres sont d'vn ieune enfant de famille, pris cet Esté aux Trois-Riuieres : il est bien fait, delicat, et estoit toutes les delices de sa mere, à laquelle il écrit aussi ; il se nomme François Hertel. Voicy donc comme il parle.

Copie de deux Lettres, écrites d'Agnié, sur de l'escorce, au Pere le Moine, qui estoit à Onnontaghé.

Mon R. Pere,

Le iour mesme que vous partistes des Trois-Riuieres, ie fus pris sur les trois heures du soir, par quatre Iroquois d'en bas : la cause pour laquelle ie ne me fis pas tuer, à mon malheur, c'est que ie craignois de n'estre pas en bon estat. Mon Pere, si ie pouuois auoir le bonheur de me confesser, si vous veniez icy, ie croy que l'on ne vous feroit aucun mal ; et ie croy que ie m'en retournerois quand et vous, si vous pouuiez venir icy. Ie vous prie d'auoir pitié de ma pauure Mere, bien affligée : vous sçauez, mon Pere, l'amour qu'elle a pour moy. I'ay sceu par vn François, qui a esté pris aux Trois-Riuieres, le premier iour d'Aoust, qu'elle se porte bien, et qu'elle se console dans la pensée que ie me retrouueray auprés de vous. Nous sommes trois François, qui auons icy la vie : ie me recommande à vos bonnes prieres, particulierement au saint Sacrifice de la Messe. Ie vous prie, mon Pere, de dire vne Messe pour moy. Ie vous prie de faire mes baise-mains à ma pauure Mere, et la consoler, s'il vous plaist.

Et plus bas :

Mon Pere, ie vous prie de benir la main qui vous écrit, et qui a vn doigt bruslé dans vn Calumet, pour amande honorable à la Maiesté de Dieu, que i'ay offensé ; l'autre a vn poulce coupé. Mais ne le dites pas à ma pauure Mere.

Mon Pere, ie vous prie de m'honorer d'vn petit mot de vostre main, et me dire si vous viendrez auant l'Hiuer.

Vostre tres-humble et
tres-obeïssant seruiteur,

François Hertel.

Vne autre du mesme, sur vn papier d'enueloppe de poudre.

Mon R. Pere,

Ie vous prie de me faire l'honneur de me récrire, et de donner la Lettre à celuy qui vous rendra celle-cy. Mandez-moy si vous viendrez auant l'Hiuer. I'ay eu la consolation de trouuer icy vn de vos Breuiaires, qui me sert pour prier Dieu. Mandez-moy, s'il vous plaist, en quel temps vous pourrez estre icy. Ie vous prie de faire mes baise-mains à tous les RR. Peres des Trois-Riuieres et de Kebec, que ie prie de se souuenir de moy au saint Sacrifice de la Messe ; et vous particulierement, en attendant que i'aye le bonheur de vous reuoir.

Ie demeure,
Mon Pere,
Votre Seruiteur,

François Hertel.

Celle qu'il écrit à sa Mere.

MA TRES-CHERE ET
TRES-HONORÉE MERE,

Ie sçay bien que ma prise vous aura bien affligée ; ie vous demande pardon de vous auoir desobey. Ce sont mes pechez qui m'ont mis en l'estat où ie suis. Vos prieres m'ont redonné la vie, et celles de Monsieur de S. Quentin, et celles de mes sœurs. I'espére que ie vous reuerray deuant l'Hiuer. Ie vous prie de dire aux bons Confreres de N. Dame, qu'ils prient Dieu et la Sainte Vierge pour moy, ma chere Mere, et vous, et toutes mes sœurs.

C'est vostre pauure

FANCHON.

Voicy vne autre Lettre qui nous apprendra des choses tres-dignes d'estre sceuës, touchant les Iroquois Agnieronnons : l'ingenuité auec laquelle elle est couchée, nous fait moins douter de la verité de ce qu'elle dit :

Lettre d'vn François captif chez les Agnieronnons, à vn sien Amy, des Trois-Rivieres.

MON CHER AMY,

Ie n'ay plus presque de doigts, ainsi ne vous estonnez pas si i'écris si mal. I'ay bien souffert depuis ma prise ; mais i'ay bien prié Dieu aussi. Nous sommes trois François icy, qui avons esté tourmentez ensemble, et nous nous estions accordez, que pendant que l'on tourmenteroit l'vn des trois, les deux autres prieroient Dieu pour luy, ce que nous faisions tousiours : et nous nous estions accordez aussi, que pendant que les deux prieroient Dieu, celuy qui seroit tourmenté, chanteroit les Litanies de la Sainte Vierge, ou bien l'*Aue Maris stella*, ou bien le *Pange lingua*, ce qui se faisoit. Il est vray que nos Iroquois s'en moquoient, et faisoient de grandes huées, quand ils nous entendoient ainsi chanter ; mais cela ne nous empeschoit pas de le faire.

Ils nous faisoient danser autour d'vn grand feu, pour nous faire tomber dedans ; ils estoient tout autour du feu plus de quarante, et nous iettoient à grands coups de pied, les vns vers les autres, comme vne balle dans vn ieu de paume, et aprés qu'ils nous auoient bien bruslez, ils nous mettoient dehors à la pluye et au froid. Ie n'ay iamais ressenty si grande douleur, et neantmoins ils n'en faisoient que rire. Nous prions Dieu de bon courage, et si vous me demandez si ie n'auois point d'impatience, et si ie ne voulois point de mal aux Iroquois, qui nous faisoient tant de mal, ie vous diray que non, et qu'au contraire, ie priois Dieu pour eux.

Il faut que ie vous dise des nouuelles de Pierre Rencontre, que vous connoissiez bien : il est mort en Saint. Ie l'ay veu pendant qu'on le tourmentoit, iamais il ne dit autre chose que ces mots : Mon Dieu, ayez pitié de moy, qu'il repeta tousiours iusqu'au dernier soupir.

Connoissez-vous Louys Guimont, pris cet Esté ? Il a esté assommé de coups de bastons et de verges de fer ; on luy en a tant et tant donné, qu'il est mort sous les coups ; mais cependant, il ne faisoit que prier Dieu, tellement que les Iroquois enragez de le voir tousiours remüer les léures pour prier, luy couperent toutes les léures hautes et basses. Que cela est horrible à voir ! et neantmoins il ne laissoit pas encore de prier ; ce qui dépita tellement les Iroquois, qu'ils luy arracherent le cœur de la poitrine, encore tout viuant, et luy ietterent au visage.

Pour Monsieur Hebert, qui estoit blessé d'vn coup de fusil, à l'épaule et au bras, il a esté donné aux Iroquois d'Onneïout, là où il a esté poignardé à coups de cousteaux, par des yurognes du païs. Pour le petit Antoine de la Meslée, ce pauure enfant m'a bien fait compassion,

car il estoit deuenu le valet de ces barbares, et puis ils l'ont tué à la chasse, à coups de cousteau aussi.

Il y a bien d'autres François encore captifs ; ie ne vous en écry rien, car ce ne seroit iamais fait. Il en vient icy quasi tous les iours, et puis mes doigts me font grand mal. C'est grande pitié de nous voir, nous autres qui auons la vie, car ils font plus d'estat de leurs chiens que de nous, et nous sommes bien-aises quelquesfois de manger le reste des chiens. En venant icy, quoy que nous eussions tous les pieds écorchez, ils nous faisoient pourtant marcher nuds pieds, et nous chargeoient de tous leur pacquets, et nous hastoient d'aller à coups de bastons, comme on feroit vn cheual. Quand ils rencontroient quelques-vns de leurs gens, ils nous arrachoient des ongles deuant eux, pour les bienveigner; mais nous priions tousiours Dieu, et ces barbares s'en mocquoient tousiours. Priez bien Dieu pour moy, car i'en ay bon besoin. On dit que le Pere le Moine est à Onnontaghé, pour faire la paix ; il ne la fera iamais auec les Iroquois d'icy, car ils disent qu'ils n'en veulent point, et ils ne regardent les François que comme des chiens ; et neantmoins on ne croiroit iamais combien peu ils sont, ils n'ont iamais esté deux cents hommes ensemble dans le païs. Leurs trois bourgs n'ont point de palissade, si ce n'est par-cy par-là, des bastons gros comme la iambe, au trauers desquels on peut bien passer. Si le Pere le Moine pouuoit me deliurer d'icy, il me feroit vne grande charité, et aux autres François qui sont icy : car nous sommes bien miserables, et bien dignes de compassion. Les Hollandois ne veulent plus nous deliurer, car il leur couste trop ; et au contraire, ils disent aux Iroquois qu'ils nous coupent bras et iambes, et nous tuent là où ils nous trouuent, sans se charger de nous. Ie me recommande à vos bonnes prieres et à celles de tous nos bons amis. Ie ne peux m'empescher de pleurer bien fort, en leur disant ce dernier Adieu : car ie ne sçay ce que ie deuiendray.

Celuy qui a escrit cette Lettre, en a esté heureusement le Porteur luy-mesme, reconnaissant la Sainte Vierge pour sa Liberatrice, au seruice de laquelle il s'estoit engagé d'vn vœu tout particulier. Ç'a esté par le moyen de Garacontié qu'il a esté tiré des mains des Agnieronnons, et remis entre les nostres. Il ne cesse de faire l'Eloge de cet obligeant Barbare, et de raconter à tout le monde ses infortunes et sa deliurance. Mais voyons le succés de l'Ambassade, que Garacontié a entrepris auec les Sonnontouaeronnons vers nos François.

Ils s'embarquerent vers la my-Septembre à Onnontaghé, pleins de ioye et surtout les neuf François qu'ils remenoient, et qui commencerent dés lors à respirer vn air plus libre, ne se souuenans presque plus des miseres de leur captiuité ; quand voilà qu'ils firent rencontre d'vne bande de guerriers Onnontagheronnons, qui rapportoient quelques cheuelures Françoises ; et l'vn d'eux estoit couuert d'vne robe noire, qu'il montroit par parade, et dont il se glorifioit comme d'vn illustre trophée. A cette veuë, nos François, comme s'ils eussent esté frappez d'vn coup de foudre, virent toutes leurs esperances abattuës; surtout, sçachant que celuy qui portoit cette soutane estoit vn Capitaine considerable, nommé Orreouati, qui, ayant esté detenu dans les fers de Montreal, il y a deux ans, et s'en estant échappé, auoit voulu venger sa detention, par la mort de quelques François considerables, comme de vray il auoit fait, par le massacre de Monsieur le Maistre, Prestre, des dépoüilles duquel il s'estoit habillé, ainsi que nous auons dit au Chapitre premier. Les Ambassadeurs ne furent pas moins surpris à ce rencontre que les François. On fait halte, on tient conseils sur conseils, on delibere iour et nuit. Quelle asseurance, disent les Sonnontouaeronnons, d'aller à Montreal, où le sang d'vne Robe noire tout fraischement répandu, ne nous menace que de fers et de prisons ? Les Ambassadeurs d'Onnontaghé ont bien plus suiet de craindre, puisqu'ils sont plus

coupables, ceux de leur Nation estant les meurtriers. Les vns et les autres commencent à faire les malades, pour se dégager d'vne Ambassade si perilleuse. C'eust esté vn plaisir à nos François, de voir ces tristes contrefaits, si eux-mesmes n'eussent pas esté saisis d'vne veritable tristesse ; et l'on peut dire qu'ils furent veritablement malades de voir ces maladies feintes, qui les alloient replonger dans vne malheureuse captiuité, et peut-estre dans la necessité de mourir du mal d'autruy.

Neantmoins Garacontié, Chef de l'Ambassade, se resolut de passer outre, s'asseurant bien que les François, qui restoient à Onnontaghé auec le Pere le Moine, luy estoient vne assez bonne caution pour mettre sa vie en seureté, veu mesmement qu'il alloit mettre en liberté neuf François. Quand nos Captifs virent sa resolution, ils receurent autant de ioye que s'ils fussent sortis d'vn naufrage ou d'vn tombeau. Cette ioye se ralentit bientost, à la veuë d'vne autre bande de Guerriers Onneïoutronnons, qui alloient tout de nouueau fondre sur nos habitations. Garacontié bien en peine, tasche de parer à ce coup, iugeant bien que la paix qu'il alloit porter aux François, ne seroit pas bien receuë, si elle estoit meslée de sang par cette nouuelle guerre. Ce fut donc, à force de presens, qu'il détourna d'vn autre costé la hache de ces soldats. Enfin s'estant fait vn passage libre au milieu, il se rendit, le cinquiéme d'Octobre, à Montreal, où la ioye fut grande de voir neuf François échappez des feux : on les receut comme des morts ressuscitez.

Ils furent aussitost à l'Eglise, pour remercier l'Autheur de leur liberté, et protester aux pieds des Autels, qu'aprés Dieu, ils estoient redeuables à la Sainte Vierge, de leur vie, et que les vœux qu'ils luy auoient faits, ou de ieusner tous les Samedis, ou de luy reciter certaines prieres tous les iours, ou d'imiter sa pureté par le vœu de chasteté, auoient fait des miracles pour leur conseruation.

Aprés les embrassemens mutuels et les accolades, qui furent trempées de larmes de ioye, ils raconterent toutes leurs auentures, qui meriteroient bien d'estre écoutées, si nous auions autant de temps pour les écrire, qu'ils ont d'enuie de nous en faire part. Surtout ils ne se pouuoient taire sur le bon traitement qu'ils ont receu des Onnontagheronnons ; ils racontoient auec plaisir toutes les caresses qu'on leur faisoit, tous les festins ausquels ils estoient inuitez, la ioye qu'on prenoit à les voir, et la charité qu'on exerçoit sur eux, pour les bien habiller, les bien loger et leur fournir toutes sortes de commoditez, dont la vie sauuage est capable. Ce qu'ils prisoient le plus, c'estoit la liberté, auec laquelle ils s'assembloient tous les iours, dans vne cabane dont ils faisoient vne Chapelle ; et là, tantost ils s'exhortoient les vns les autres à la crainte de Dieu, et à se conseruer dans l'innocence, puisqu'ils n'auoient pas de Prestre pour se confesser ; tantost ils faisoient leurs prieres, non seulement en particulier, mais tous ensemble et tout haut ; tantost ils faisoient retentir le bourg des Cantiques de l'Eglise, des Litanies de la Vierge, qu'ils chantoient auec admiration du peuple ; et tout cela, dans vn silence et dans vn repos aussi grand que s'ils eussent esté au milieu de Kebec. Souuent ils trouuoient leur nombre grossi de plusieurs Sauuages, surtout de quelques familles Huronnes, qui, à leur exemple, faisoient vn second Chœur de Musique, bien melodieux et bien agreable aux oreilles de Dieu, qui receuoit en mesme temps les vœux et les prieres de plusieurs langues bien differentes.

L'ame de tout cela estoit Garacontié, qui retiroit des mains des Agnieronnons et des autres Iroquois, tous les Captifs François qu'il pouuoit, en ayant ramassé iusqu'à vingt dans son bourg, où ils auoient toute liberté de viure en bons Chrestiens. Il faisoit mesme qu'ils se ressentissent de la Feste du Dimanche, par quelque traitement extraordinaire, et par quelques petits festins ausquels il les inuitoit, pour augmenter la solemnité du iour, par vne si charitable

ceremonie. Aussi l'appelle-t-on ordinairement le Pere des François, qui n'ont pas manqué à son arriuée à Montreal, de luy rendre la pareille, et à son départ l'ont caressé si extraordinairement, que tous luy faisoient quelque liberalité, iusqu'aux enfans mesmes, desquels il estoit rauy de receuoir des poignées de farine, ou des épics de bled d'Inde, dont ces petits innocens se chargeoient, pour en charger son Canot. Il fut salué, en s'embarquant, d'une décharge generale de fusils, qui tirerent de toutes parts, non plus pour tuer l'Iroquois, mais pour l'honorer ; le canon mesme honora le depart de celuy contre qui il auoit esté braqué iusqu'alors.

Mais voyons, en peu de mots, le suiet de son Ambassade, et le dessein de treize beaux presens qu'il étala auec magnificence, et qui, tout riches qu'ils pussent estre, ne nous estoient pas si precieux que les neuf François, dont il rompit les liens par vn beau collier de porcelaine, nous asseurant qu'au Printemps prochain, nous le reuerrions auec les dix François restez à Onnontaghé. Il protesta, par vn second present, qu'il les auoit reseruez pour ennoblir l'Ambassade qu'il proiette de faire, luy, et le Sonnontouaeronnon, pour lier tous ensemble auec nous vne ferme paix, laissant à part l'Agnieronnon, qui veut la guerre absolument, resolu de vaincre ou de perir.

Par vn autre collier, il nous presente les clefs de son bourg, et de ceux d'Oïogoen et de Sonnontouan, afin d'y entrer auec toute asseurance, pour y publier la Foy et pour y redresser les mazures des Eglises, que les malheurs du temps ont ruïnées.

Par vn autre, il inuite les François à venir demeurer chez luy en bon nombre, pour ne faire plus qu'vn peuple de François et d'Iroquois ; et pour ne faire regner qu'vne Religion sur l'Ontario et sur nostre grand fleuue, et pour reünir, par vne alliance veritable, la France auec l'Amerique. Voilà, en substance, les proiets de son Ambassade. Le Printemps prochain nous donnera plus de iour dans cette affaire. Nous ne croyons pas de leger, quoy que nous écoutions de bon cœur ces paroles de paix : ce beau nom est si aimable, qu'il ne nous peut pas déplaire, mesme dans la bouche des fourbes et de nos ennemis. Il est vray que si nous ne regardons que le passé, nous deuons tout craindre pour le futur : car nous ne nous sommes pas encore oubliez de l'acte tragique qu'ils ont exercé sur nos pauures Hurons, ioignant la perfidie à la cruauté, et massacrant les Oüailles entre les bras du Pasteur. Nous nous souuenons bien des conseils secrets, qui ont minuté nostre mort dans Onnontaghé, lors que nous estions establis chez eux, et qu'ils nous obligerent de fuïr, pour n'estre pas homicides d'vne cinquantaine de François qui nous auoient confié leur vie. Nous sauons que l'Onnontagheronnon a tousiours passé pour fourbe, comme l'Agnieronnon pour cruel, et que ces deux qualitez ne se perdent guere qu'auec la vie ; nous voyons quasi les mesmes procedures, et par les mêmes personnes qui nous ont trompez si solemnellement, il y a quatre ans. Nous sçauons encore, que lors mesme que le Pere le Moine monte de Montreal à Onnontaghé, vne bande de Guerriers descend d'Onnontaghé à Montreal, où elle immole à sa fureur vn Prestre, pendant qu'vn Pere s'immole luy-mesme chez eux à leur caprice. Enfin, nous voyons bien que, pour neuf captifs Oïogouenronnons que nous rendons, on nous rend neuf François ; mais les dix qui restent dans la captiuité, ne nous deliurent pas de la crainte de quelque trame, qui peut s'ourdir à nostre insçeu, mais non pas sans que nous en ayons quelque défiance.

Aprés tout, Dieu est le Maistre des cœurs : il y peut planter la sincerité, au lieu des souplesses ; il peut faire succeder la verité à la fourbe ; les Iroquois ont tousiours trompé, mais peuuent-ils pas ne plus tromper ? Ils ont tousiours machiné nostre perte, peut-estre craignent-ils à present la leur si fortement, qu'ils trouuent leur conser-

uation dans la nostre. Ils ont des ennemis si puissans, qu'ils sont bien-aises de nous auoir pour amis.

Quoy qu'il en soit, nos Missionnaires se sont heureusement exposez pour le salut de leurs ames ; ces hazards sont de recherche, ils font toucher le port dans le naufrage, et trouuer la vie dans la mort.

Mais auant que de finir, iettons encore vne fois la veuë sur tant d'incidens si inesperez, et faisons les reflexions suiuantes.

La premiere : Que de deux mille Iroquois ou enuiron qu'il y a, en voilà quinze ou seize cents qui mettent les armes bas, ou pour tousiours, ou du moins pour vn temps ; pendant lequel nous n'en auons plus que quatre à cinq cents sur les bras, qui ont eux-mesmes à dos trois Nations differentes, les Abnaquiois, les Mahingans, et ceux qu'on nomme du Leuant, contre lesquels ils reprennent la guerre tout de nouueau, estant si superbes, qu'ils ne nous croyent pas dignes d'estre mis au nombre de leurs ennemis.

La seconde est : Que nous ne doutons point, que ce ne soit vn coup du Ciel qui a fait, bien à propos, diversion d'armes, et qui a suscité pour nous les Andastogueronnons, Sauuages belliqueux, et redoutez de tout temps des Iroquois superieurs, contre lesquels la guerre s'échauffe si fort, que nous n'auons plus que les Agnieronnons et les Onneïoutronnons contre nous, qui n'est que la moindre partie des Iroquois.

La troisiéme : Que cette plus petite partie des Iroquois ne laisse pas de nous estre la plus redoutable, puisqu'elle seule a fait, cette année, quasi tous les rauages dont nous auons esté desolez. Ce sont les Agnieronnons qui ont fait couler le feu et le sang aux enuirons de Kebec ; ils ont fait vne solitude de Tadoussac ; ils ont infesté toute l'Isle d'Orleans, surtout par le massacre de Monsieur le Seneschal Delauson, et de ses genereux compagnons ; ils ont fait gemir les Trois-Riuieres, ils y ont meslé les larmes des pauures meres auec le sang de leurs enfans, qu'ils ont, ou tuez, ou enleuez ; ils ont ensuite poussé leurs victoires et leurs dégasts iusqu'à Montreal, et ont chargé les échafauts d'Agnié d'vn si grand nombre de Captifs François, qu'il n'y en auoit iamais tant paru. Et tout cela s'est fait en moins de quatre mois, par vne bande ou deux, de ces Iroquois inferieurs, qui feront desormais beau ieu pour nous couper tout commerce auec les Superieurs, et pour nous empescher de ioüir des fruits de la paix qui se presente, si vne main puissante ne les arreste.

La quatriéme : Qu'il semble que l'heure est venuë, en laquelle Dieu nous met dans vne heureuse necessité de ruïner à cette fois cette Nation, qui s'opiniastre si fort à nostre ruïne. Nostre vie n'a esté iusqu'à maintenant, qu'vne vie de miracles, pour ainsi dire ; et nos efforts n'ont esté que comme ceux d'vn moribond, qui sont plustost des symptomes de mort, que des marques de santé. Nous auons languy iusqu'à present, et nous nous voyions mourir piece à piece, à mesure que nos ennemis se fortifioient de nostre foiblesse, et qu'ils s'engraissoient de nostre sang. Mais puisque les vns ont vne si forte partie sur les bras, du costé de la Nouuelle Suede, qui les oblige de chercher vn azile chez nous, presque à mesme temps qu'ils nous obligeoient d'en chercher dans les grottes et dans les rochers les plus escartez, et que les autres nous offrent leur protection auec leur païs, il en reste si peu, que nous ne serons plus excusables deuant Dieu, dont la gloire y est si fort interessée, ny deuant les hommes, qui soupirent depuis longtemps aprés ce changement de fortune, si nous ne pressons bien fort le secours que nous attendons de France, pour nous oster cette épine du pied, qui retarde le progrés de la Foy, et l'establissement de la Colonie.

La cinquiéme : Si nous ne sommes secourus presentement dans vne si fauorable conioncture, les ennemis se pourront rallier, et nous perdront en suite de fond en comble. Il est plus aisé de guerir vn malade, que de ressusciter vn mort. Que si nous domptons cette petite poignée de superbes,

nous nous rendrons Maistres de toutes les autres Nations circonuoisines qui craindront, par la cheute de ce Colosse, de tomber elles-mesmes ; et elles ne croiront pas pouuoir resister à des armes qui auront fait plier cette Nation, sous laquelle plient tous les autres peuples. Les Onnontagheronnons trembleront, et receuront de nous telles Loix que nous leur voudrons prescrire, soit pour nostre establissement chez eux, soit pour leur commerce auec nous ; les Oïogouenronnons n'oseront pas remüer dans ce renuersement de fortune, puisqu'ils s'estoient assez moderez à nostre égard, lors mesme que les Agnieronnons les animoient contre nous ; les Sonnontouaeronnons, qui portent leurs Castors aux Hollandois, auec bien de la peine, par des chemins longs et remplis de perils, à cause des Andastogueronnons qui leur dressent partout des embusches et qui les obligent à faire à present des Carauanes de six cents hommes ensemble, quand ils vont en traitte : ces peuples, dis-ie, seront bien aises d'espargner toutes ces peines et d'éuiter tous ces dangers, pouuant nous venir trouuer en Canot, et enrichir nos François de leur chasse, qu'ils font au-dessus de Montreal ; ils seront rauis de s'en pouuoir retourner d'icy par eau, chargez des marchandises qu'ils sont obligez d'aller chercher bien loin, et à pied, chez les Hollandois.

La sixiéme est : Que non seulement nous rendrons nostre Amerique Françoise, mais encore, nous la ferons toute Chrestienne ; et d'vne vaste solitude, nous en ferons un Sanctuaire, où la diuine Maiesté trouuera des adorateurs de toutes les Langues et de toutes les Nations. Nous n'irons plus par les precipices, et par le milieu des abysmes, chercher les Kilistinons, puisque les chemins droits et bien aisez nous seront libres ; nous courrons à nostre aise aprés les Algonquins superieurs, sans craindre d'estre, ou poursuiuis, ou retardez dans nos courses par les Iroquois ; nous pourrons donner iusques dans ces parties les plus reculées de l'Occident, où nous trouuerons l'Idolatrie à combattre, et le Christianisme à releuer ; nous visiterons des Eglises fugitiues, des brebis errantes, des peuples noueaux, et des Nations qui nous appellent, de quatre à cinq cents lieuës loin, pour leur faire voir les premiers rayons du Soleil de Iustice, qui ne s'est point encore leué sur les testes de tous ces Peuples du Couchant. Mais tout cela dépend d'vne petite poignée d'Agnieronnons, que la Iustice diuine semble vouloir à present immoler par les mains de la France, comme des ennemis irreconciliables de la Foy et des François.

La derniere reflexion est : Que dès le Printemps prochain, mille six cent soixante et deux, nous esperons bien entreprendre tout de bon, parmy les Iroquois superieurs, du moins deux belles Missions : celle des Onnontagheronnons, à laquelle le Pere le Moine employera par auance son hiuernement, et celle des Sonnontouaeronnons, qui nous donnera plusieurs bourgs à cultiuer ; et surtout celuy de S. Michel, qui n'est composé que de Hurons Chrestiens, qui ont porté leur Foy auec leur Colonie, chez leurs Vainqueurs, aprés la destruction de leur païs. Ces deux Missions seules demandent bien plus de Missionnaires que nous ne sommes icy ; et si nous pouuions nous diuiser de nous-mesmes, nous trouuerions bien à suer à mesme temps en plusieurs endroits differens. Nous nous partagerons aux vns et aux autres, autant que nous pourrons, en attendant que ces belles ouuertures nous fassent venir de France le secours des hommes Apostoliques, en mesme temps que nostre bon Roy, tres-pieux, tres-puissant, tres-genereux, fera passer le nombre de soldats necessaires, pour mettre en liberté sa Colonie Françoise, et vn tres-grand nombre de Nations qui ne sont pas à Iesus-Christ, pource qu'ils ne peuuent receuoir, et qu'ils n'oseroient aborder les Predicateurs de l'Euangile que Sa Maiesté a enuoyez en ce Nouueau Monde. Enfin, cette derniere guerre plantera la Paix et les Lys dans toutes nos forests, pour en faire des Villes, si

l'on veut, et d'vne terre de Sauuages, en faire vne terre de Conqueste pour Iesus-Christ et pour la France.

Ceux qui aiment la conuersion des Peuples de la Nouuelle-France, seront bien aises d'apprendre, qu'aprés que cette Relation a esté portée au Nauire, qui alloit leuer l'ancre pour retourner en France, il est arriué vn Canot à Kebec qui a donné des nouuelles du Pere René Menard, dont il est parlé cy-dessus aux Chapitres troisiéme et sixiéme : c'est le fils de l'hoste où loge le Pere, qui est le Maistre et le Conducteur de ce Canot. Il asseure que le Pere est en bonne santé, qu'il reuiendra au Printemps en bonne compagnie. Et les Lettres du Pere disent qu'il a découuert quantité de Nations fort peuplées ; que la moisson est grande, mais que les Ouuriers manquent. Bref, on crie partout : Enuoyez du secours ; sauuez les corps et les ames ; détruisez l'Iroquois, et vous planterez la Foy dans l'estenduë de plus de huit cents lieuës de païs. On sçaura, l'an prochain, les particularitez du voyage du Pere, qui est seul au milieu de quantité de Bourgades et de Peuples, ausquels il ne peut satisfaire.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand-Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois, et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux Païs de la Nouuelle-France, depuis l'Esté de l'année* 1660, *iusques à l'Esté de l'année* 1661, et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues ; auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 23. Ianuier 1662.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

Novs André Castillon, Prouincial de la Compagnie de Iesvs, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand-Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression de la *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux païs de la Nouuelle France, etc.* Fait à Paris, ce 20. Ianuier 1662.

Signé,

ANDRÉ CASTILLON.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

AV PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1661 ET 1662.

Par le R. P. HIEROSME LALEMANT (*).

CHAPITRE PREMIER.

Diuerses guerres des Iroquois.

VN ancien disoit assez bien, que la Fortune est vne ambitieuse, qui n'aspire qu'à de nobles rauages, et qu'elle en veut bien plus aux grands edifices, qu'aux Cabanes champestres, qui se defendent par leur bassesse, de la fureur de ce meteore, pendant que les cimes des hautes montagnes en reçoiuent tous les coups.

Peut-estre aurons-nous esté assez humiliez l'an passé, et mis assez bas pour n'estre pas atteints des foudres des Iroquois, qui ont tourné leurs armes ailleurs, et qui sont assez superbes pour dedaigner des conquestes qui leur sont ordinaires. Ils en vont faire à trois ou quatre cents lieuës d'ici, ne laissant aucun coin de ces vastes forests, qu'ils ne remplissent d'effroi et de sang.

Les vns ont pris leur marche vers le Leuant, du côté de la Nouuelle-Angleterre pour y combattre les Abnaquiois, Sauuages dociles et bien susceptibles des bonnes impressions qu'on leur donne, ainsi que le témoigne vn de nos Peres, qui a, par plusieurs fois, donné iusqu'à eux par des routes affreuses, et par des chemins de famine et de precipices qu'il faut passer. Ils habitent les bords d'vne riuiere nommée Kenebeki, et cultiuent vn païs si delicieux, à leur dire, qu'ils tiennent par la tradition de leurs Fables, que le fils de celui qui a tout fait, voulant se faire Sauuage, n'auoit point trouué de terre plus belle que la leur pour y faire son seiour. C'est dans ce lieu de paix et de delice que quelque bande d'Agnieronnons va porter le trouble auec les armes, pour venger vn affront fait à trente des leurs qui, voulant exiger quelque sorte de tribut de ces peuples, en furent tous massacrez, à la reserue d'vn, qui, aprés auoir eu les leures d'en haut tronçonnées et la teste à demi escorchée, fut

(*) D'après une copie d'un manuscrit déposé à la Bibliothèque Impériale, à Paris.

renuoyé en cet estat pour porter la nouuelle de ce qui s'estoit passé enuers ses compatriotes, auec ordre de leur dire qu'ils les destinoient à vne semblable ignominie, s'ils entreprenoient vne pareille vexation.

Ces superbes, plus accoustumés à faire la loi qu'à la subir, se sont mis incontinent en campagne, auec dessein d'employer deux années, auant leur retour, pour prendre vengeance de cet affront.

Nous auons appris depuis peu, qu'ils ont desia bien commencé, ayant surpris vne bourgade entiere, lorsque tous ses habitants estoient iures par les boissons que les Hollandois leur traitent ; de sorte qu'ayant bien pris leur temps, ils s'emparerent du bourg qui n'estoit plus qu'vn grand Cabaret rempli d'iurognes. Ils firent nager le sang dans les cabanes aussi abondamment que le vin y couloit auant ; ils bruslerent ensuite les femmes et les enfants, et tous ceux que le fer auoit espargnés. Il n'y eut qu'vn vieillard qui trouua grace, parce qu'il n'estoit pas pour lors iure, et qu'il auoit esté peu auparauant en ambassade chez les Agnieronnons pour traiter de paix auec eux : il fut d'abord bien reçu à Agnié ; et quoique captif, il fut consideré comme vn homme venerable par sa vieillesse et par sa temperance. Aprés quelque seiour dans Agnié, il fut, par malheur, rencontré par cinq ou six Iroquois iures, qui se saisirent de lui, et sans delai l'attacherent à vn poteau, où ils lui firent endurer toutes les cruautés que la barbarie, iointe à l'iurognerie, peut inuenter ; mais il les souffrit d'vn visage égal, sans iamais laisser tomber vne larme de ses yeux, ni lascher vne parole de plainte de sa bouche. Quel malheur pour ce pauure homme de perir par l'iurognerie de quatre ou cinq fripons, aprés auoir éuité celle d'vn bourg tout entier. Voilà donc la guerre du Leuant qui occupe vne partie des Iroquois.

D'autres poussent plus loin vers le Sud, sans sauoir bonnement à qui ils en veulent : ils cherchent des hommes qu'ils ne connoissent pas, ils ont la guerre auant d'auoir des ennemis. Ils marchent plus de deux cents lieuës dans les forests, sans boussoles et sans s'égarer ; et enfin ils rencontrent la mer vers les costes de la Virginie, à ce que nous présumons. Ils trouuent vn païs où l'on ne sait ce que c'est que des neiges, tout y est tousiours vert, excepté les Castors qui y sont blancs. Les hommes y sont habillés comme les femmes, et les femmes comme les hommes, surtout pour ce qui est de la coiffure. Les ours, les sangliers, les léopards et les lions peuplent ces déserts bien plus que les hommes ; les coqs-d'Inde et les poules y volent en bande, comme les estourneaux en France, et l'on entend le chant du coq dans les bois, comme l'on feroit dans nos villages. Il y a des forests entieres d'arbres bien semblables aux palmiers : ce sont, disent nos Iroquois, des roseaux, gros et hauts, comme les chênes, moëlleux et noués d'espace en espace ; les feüilles ont trois pieds de longueur et vn de large, et deux ou trois poulces d'espaisseur ; elles sont, au reste, rondes et droites comme des espées, et seruent comme de corps-de-garde ou d'appui au tronc qui est foible et molasse de soi-mesme, mais enuironné comme d'vne muraille armée de coutelas. Nos guerriers rencontrerent par hasard vn de ces arbres renuersé ; ils s'en approcherent et trouuerent dans le creux trois grands ours qui y logeoient bien au large, et qui s'estoient engraissés de la moëlle de cet arbre, qui leur seruoit de nourriture et de logement tout ensemble ; de sorte qu'ils ne quittent point la maison qu'aprés l'auoir mangée.

Tirant vn peu plus vers le Couchant que vers le Midi, vne autre bande d'Iroquois va chercher iusques à quatre cents lieuës d'ici vne nation qui n'est criminelle que parce qu'elle n'est pas Iroquoise ; on la nomme Ontôagaunha, comme qui diroit là où on ne sait pas parler, à cause de l'Algonquin corrompu qui y est en vsage. Au reste, si nous en croyons à nos Iroquois qui en sont retournés, et aux esclaues qu'ils en ont amenés, c'est vn païs qui, n'ayant rien

des rigueurs de nos hiuers, iouit d'vne saison tousiours temperée, et comme d'vn Printemps et d'vn Automne continuels ; la terre y est si fertile, qu'on en pourroit presque dire à proportion ce que les découureurs Israëlites disoient de la terre de Promission : car pour ne parler que du blé-d'Inde seulement, il pousse vne tige si extraordinairement grosse et si haute, qu'on la prendroit pour vn arbre, et porte des espis de deux pieds de long, dont les grains paroissent comme ceux de nos gros muscats : on n'y voit point d'Orignaux ni de Castors, qui ne s'habituent que dans les païs froids ; mais en recompense les cerfs, les buffles, les porcs sauuages, et vne autre espece de grands animaux dont nous n'auons aucune connoissance, peuplent ces belles forests, qui sont comme autant de vergers, n'y ayant presque que des arbres fruitiers, parmi lesquels viuent bien en repos des oiseaux de toutes couleurs et de tous ramages, surtout les petits perroquets qui y sont en si grand nombre, que nous auons vu de nos Iroquois retourner de ces païs auec des escharpes et des ceintures qu'ils s'estoient faites de ces oiseaux enlacés les vns dans les autres. Il s'y trouue de plus vne espece de serpents d'vne prodigieuse grosseur, et longs de deux brasses ; mais ce sont des serpents innocents, dont le venin n'est pas malin, ni la piqûre malfaisante. Les hommes n'y sont pas si bons que les serpents, car ils vsent d'vn poison dont ils sauent bien l'art d'infecter les sources, et mesme les riuieres entieres, et le font auec tant d'adresse, que les eaux ne perdent rien de leur beauté, quoy qu'elles soient toutes corrompues. Leurs bourgades sont placées le long d'vn beau fleuue qui les porte iusques au grand Lac (c'est ainsi qu'ils nomment la Mer) où ils ont commerce auec des Europeans, qui prient Dieu comme nous, et qui ont l'vsage des Chapelets et des Cloches pour appeller aux prieres : à la façon dont ils nous les dépeignent, nous iugeons que ce sont des Espagnols. Cette mer est sans doute ou la baie du St. Esprit, dans le golfe du Mexique, ou la coste de la Floride, ou bien la mer Vermeille, sur la coste de la Nouuelle-Grenade dans la grande mer du Sud. Quoy qu'il en soit, c'est vers ces peuples que les Iroquois Onnontagheronnons ont tourné leurs armes, pour appaiser, disent-ils, les ames de ceux des leurs qui ont esté tués il y a huit ou neuf ans, et qui ne trouueront pas de lieu de repos en l'autre monde, qu'elles n'aient esté comme expiées par les feux des captifs bruslez : cruelle expiation qu'ils ont commencée l'hiuer dernier, par de pauures femmes et par des enfants à la mamelle, qui ont esté la proie des flammes et de la cruauté de ces trop immiséricordieux barbares.

Vn autre parti Iroquois commence vne guerre de deux ans contre la Nation qu'on nomme du Bœuf ; vn autre tourne sa marche contre la Nation du Petun du costé des Nez Percés ; vn autre estant allé comme à la découuerte d'vn païs nouueau, s'est engagé si auant dans les bois inconnus, qu'ils ont peri de faim.

Les autres ont esté plus heureux dans la nouuelle entreprise qu'ils ont faite cet hiuer dernier sur nos Sauuages du Nord : ce sont ceux vers qui deux de nos Peres furent l'an passé, par des chemins escartez de Tadoussac, quand ils se rendirent à Necouba bien à propos pour plusieurs Neophytes, dont les vns ont esté instruits tout de nouueau des mysteres de nostre Religion, et les autres ont esté reconciliés à Dieu. Tous ces pauures Neophytes ont pu, par aprés, reconnoistre les soins que la Prouidence a eus de leur salut, leur ayant enuoyé des Missionnaires dans des conionctures tout-à-fait admirables : car iamais ni Iroquois, ni François n'auoient mis le pied en leur païs ; iamais on n'auoit parlé ni à Agnié, ni à Kebec, de Necouba ; et voilà qu'en la mesme année et les vns et les autres y arriuent ; mais cette douce Prouidence a voulu que nos Peres y arriuassent les premiers, pour tirer des feux de l'enfer ceux qu'ils ne croyoient pas bientost deuoir estre iettés dans les feux des Iroquois.

Nous auons appris ce que nous en allons dire, par deux Sauuages qui,

ayant esté pris à Necouba mesme par les Agnieronnons, se sont heureusement eschappés de leurs mains lors qu'ils approchoient de leur bourg. L'un des deux, aagé de vingt ans, vsa d'adresse pour sa fuite : car sur les chemins, ayant mis les Iroquois en belle humeur, iouant auec eux tantost aux pailles, tantost aux dés, qui font leurs ieux les plus ordinaires, les prouoqua à la course, défiant le plus habile d'eux, tout estropié qu'il estoit. L'émulation se met dans la compagnie : on s'assemble, on choisit le plus dispos des Iroquois ; le captif entre en lice auec lui, et les bornes de la course ayant esté marquées, ils commencent à courir à qui mieux mieux ; mais ce captif qui regardoit sa liberté comme le prix de sa victoire, tenoit le deuant auec les acclamations de ses ennemis mesme qui changerent de ton quand ils virent que le victorieux passoit les bornes qu'ils auoient posées, s'enfonçant dans le bois, et refusant les louanges et la gloire à laquelle on l'inuitoit ; il continue donc sa route auec autant plus de courage qu'il n'auoit plus de riual de sa victoire ; la crainte et l'esperance lui donnant des forces. Mais il couroit à son malheur, s'estant inopinement ietté entre les mains d'vne autre bande d'Iroquois, qui ne furent pas plus rusés que les premiers, car ils le laisserent eschapper, lorsqu'ils estoient prests de le ieter au feu.

C'est ce qu'il nous a rapporté à son arriuée à Montreal, disant que toutes les terres du Nord qui n'auoient iamais vu d'Iroquois, en sont tellement infestées, qu'il n'y a plus de cauerne assez sombre parmi ces grands païs de rochers, pour s'y cacher, ni de forests assez profondes pour y confier sa vie ; que dés le commencement de l'hiuer, ils ont fait vne grande prise de plusieurs familles, composées d'hommes, de femmes et d'enfants qui n'ont iamais combattu contre d'autres ennemis que contre leurs Castors et leurs Orignaux ; que poussant outre leurs victoires, ils auoient surpris à Necouba bon nombre d'autres Sauuages, lors qu'ils estoient occupés à des obseques, ayant iustement pris le temps qu'ils fesoient le festin d'vn mort, et qu'ils n'auoient en main, au lieu d'armes, que des plats et des cuillers, les obligeant ainsi de continuer pour eux-mesmes les pleurs qu'ils auoient commencez pour ce defunt ; que leur dessein n'estoit pas de s'en tenir là, mais de donner iusqu'à la mer du Nord, d'y enleuer comme vn torrent tout ce qu'ils rencontreront, puis descendre par le lac St. Iean et par Tadoussac, grossissant tousiours, en chemin fesant le nombre de leurs prisonniers ; et enfin remonter par nostre grand fleuue de St. Laurens, pour passer deuant Quebec, et deuant nos autres habitations, chargés de depouilles et de victimes qui embelliront de leurs larmes et de leur sang la triomphante entrée que nos barbares se preparent de faire dans leurs bourgades.

Voilà donc comme nos ennemis s'étant espandus par toutes ces contrées, nous ont laissez en paix cette partie de l'esté, parce qu'ils ont porté la guerre tout autour de nous : de sorte que nous ne sommes heureux que par le malheur d'autrui ; quoy qu'à vray dire, le malheur de nos alliez est le nostre, puisque la source du Castor demeure tarie par la perte de ceux qui en font le transport à nos habitants.

CHAPITRE II.

Quelques meurtres considerables faits par les Iroquois.

Ce peu de repos dont nous auons ioui, n'a pas esté vniuersel : Montréal a fini l'année passée, et commencé celle-ci par deux pertes notables. L'vne dans le mois de Fevrier dernier, par la mort du sieur Lambert Closse, qui fut tué par vne bande d'Iroquois, lorsqu'il alloit au secours de quelques François qui estoient en danger. C'estoit vn homme dont la pieté ne cedoit en rien à la vaillance, et qui auoit vne presence d'esprit

tout-à-fait rare dans la chaleur des combats ; il a tenu ferme à la teste de vingt-six hommes seulement, contre deux cents Onnontagheronnons, combattant depuis le matin iusqu'à trois heures aprés midi, quoyque la partie fust si peu esgale ; il leur a souuent fait lascher prise ; souuent il les a depossedés des postes auantageux, et mesme des redoutes dont ils s'estoient emparés, et a iustement merité la louange d'auoir sauvé Montreal et par son bras, et par sa reputation : de sorte qu'on a iugé à propos de tenir sa mort cachée aux ennemis, de peur qu'ils n'en tirassent de l'auantage. Nous deuions cet éloge à sa memoire, puisque Montreal lui doit la vie.

L'autre perte n'est pas moins considerable. C'est d'vn bon ecclesiastique nommé M. Vignal, qui, dans le mois d'Octobre de l'année passée, accompagnant des ouuriers qui alloient querir des pierres en vne isle voisine de Montreal, comme ils mettoient à terre sans defiance, les Iroquois qui se tenoient cachés dans les bois, se ruerent à l'improuiste sur eux, auec vn grand cri, et dés la premiere decharge de leurs fusils, ils en tuerent trois sur la place, blesserent les autres, et se saisirent de M. Vignal, qui auoit deià reçu plusieurs plaies, desquelles il mourut peu de temps aprés entre leurs mains. Sa vie estoit d'vne très-douce odeur à tous les François par la pratique de l'humilité, de la charité et de la penitence, vertus qui estoient rares en lui et qui le rendoient aimable à tout le monde ; et sa mort a esté bien precieuse aux yeux de Dieu, puis qu'il l'a reçue de la main de ceux pour lesquels il a souuent voulu donner sa vie ; il auoit de grandes tendresses pour leur salut, il s'est offert plusieurs fois de nous venir ioindre, quand nous estions à Onnontaghé, afin de trauailler conjointement à la conuersion de ces Barbares ; et il l'auroit fait, si sa complexion et ses forces eussent correspondu à son courage et à ses ferueurs.

Dans ces accidens qui nous sont aussi sensibles que les personnes que nous perdons nous sont precieuses, nos courages sont releués par l'esperance que nous donne nostre bon roi, d'vn grand secours qui va faire regner la Foy par la destruction des infideles, et donner la vie à plus de cinquante Nations par la ruine de quatre ou cinq bourgades. Nous sommes dés cette année dans l'attente de deux vaisseaux chargés de quelques soldats, qui dissiperont vne partie de nos craintes. Nous repondrons aux saluts de leurs canons, par des benedictions publiques, dont nous remplirons l'air pour nostre incomparable monarque, qui, donnant ses soins à toute la France, les veut bien estendre iusqu'au-delà des mers, pour faire part à ses suiets de ce nouueau monde, du repos qu'il a procuré à toute l'Europe.

CHAPITRE III.

Hiuernement du P. Pierre Bailloquet, auec les Montagnais et les Algonquins.

Les Sauuages qui passent de ce monde entre nos mains, semblent vouloir quitter tout ce qu'ils ont de barbare auant que de quitter la vie ; ils meurent, pour la pluspart, aussi bons Chrestiens que s'ils n'auoient iamais vécu en Sauuages ; et ils ont alors des sentiments de deuotion qui ressentent plustost les Cloistres que les bois.

Nous auons fermé les yeux, il y a quelque temps, à vn bon Huron, nommé Louis Aquienhio, qui est mort en Saint. Pendant quatre mois de sa maladie, il fit vn temple de sa cabane, et son escorce, sur laquelle il estoit estendu, estoit comme vn sanctuaire, où il consacroit toutes ses souffrances par vne merueilleuse patience, et par des prieres continuelles.

Tous ses desirs n'estoient que pour le Ciel, et toutes ses paroles n'estoient que des choses celestes. Monseigneur l'Euesque de Petrée, qui a de grandes

tendresses pour ces pauures Sauuages, ayant eu la bonté de le visiter pendant le fort de son mal, et lui ayant fait gagner l'indulgence des moribonds, il s'écria ensuite : Iesus, enleue-moi, ie n'ay plus rien à faire en ce monde ; Iesus, enleue-moi ! Paroles qui ont vne douceur, et vne énergie toute particuliere en langue Huronne ; aussi les auoit-il tousiours au cœur et à la bouche. Peu de temps auant que de mourir, estant fort bas et tout extenué, quelqu'vn des assistans, ayant dit par compassion : Helas ; qu'il est defiguré, il n'est plus semblable à lui-mesme ! A ces paroles qu'il entendit, il ranima tous ses esprits, et, d'vne voix assez forte, quoy que mourante, il se mit à chanter sa chanson de mort, qu'il composa sur le champ, dont le refrain estoit : Ie ne suis plus semblable à moi-mesme, mais ie serai bientost semblable à mon Iesus ; et ne quitta point cette chanson que pour reprendre sa priere ordinaire : Iesus, enleuez-moi !

Sa femme, tres-bonne Chrestienne, l'animoit à ce saint exercice par de continuelles exhortations, qui n'estoient pas moins sainctes pour sortir d'vne bouche Huronne ; elle lui seruoit de maîtresse en nostre absence, et ne lui parloit plus que du Ciel, l'encourageant d'y aller au plus tost, puis qu'il y auoit vn de ses petits enfants qui lui tendoit les bras. Les deux iours qui precederent sa mort, elle inuenta vne façon d'assister les moribonds, qui ne tient rien du Sauuage ; elle se resolut de si bien employer ses derniers moments, qu'il n'y en eut pas vn qui ne fut sanctifié par la priere ; imitant en quelque façon nos Quarante-Heures qu'elle auoit vues dans nostre Eglise : elle pria vne de ses parentes de l'assister dans ces derniers deuoirs qu'elle vouloit rendre à son mari. Elles commencent donc cette ingenieuse inuention de pieté, par vn Oratoire d'écorce qu'elles dressent auprés du malade, et là, ne cessent de prier, tantost l'vne, tantost l'autre, tantost toutes deux ensemble, se releuant l'vne l'autre, en sorte qu'elles continuerent iour et nuict ces charitables offices iusqu'au dernier soupir du malade, qui rendit l'ame auec ces paroles : Iesus, enleue-moi !

Cette courageuse femme, qui auoit retenu ses larmes pendant toute la maladie de son mari, de peur de l'attendrir et le diuertir de la pensée de Dieu, lascha la bonde à ses yeux, sitost qu'il eut expiré, et en versa sur lui vne si grande quantité, qu'elle fit paroistre et sa contenance à les retenir, et sa tendresse à les donner quand il faut. Il est vray que c'estoit des pleurs resignez et des larmes meritoires : car elle s'en alla bientost les verser au pied des Autels, pour esteindre, disoit-elle, les flammes du lieu par où l'ame de son cher mari deuoit passer. Elle voulut en cela contrecarrer l'ancienne coustume des femmes Huronnes, qui, à la mort de leurs maris, se tenoient enfermées durant cinquante iours, sans parler à personne, pour tesmoigner l'excez de leur douleur par ce rigoureux silence, et par cette solitude superstitieuse.

Vne bonne Algonquine, femme d'vn ancien Capitaine, se trouuant en danger de mourir à trente lieuës de Quebec, quoy qu'elle se fust confessée quelque temps auparauant, souhaita si passionnément d'expirer entre nos bras, qu'elle enuoya ici exprés, et fit porter cette parole au Pere qui a soin de la Mission Algonquine : Haste-toi, mon Pere ! ne tardes pas, car ie m'en vais mourir, et desià ie sens mon ame sur le bord de mes leures ; ie l'arresterai neantmoins quatre iours pour la mettre entre tes mains, et si tu ne peux te rendre assez à temps pour la receuoir, prepares-lui du moins les chemins de l'autre monde par tes prieres.

La grande confiance qu'ont en nous les Sauuages, les fait souhaiter d'auoir auec eux quelques-vns de nos Peres, quand ils vont hiuerner dans les bois. L'automne dernier, les Montagnais de Tadoussac et quelques Algonquins d'ici, nous firent cette demande auec grande instance : c'estoit pour aller passer l'hiuer vers les monts Nostre-Dame, assez renommés ici pour leur hauteur, et pour estre le païs le plus ingrat et le plus af-

freux de toutes ces contrées ; mais on n'en peut pas trouuer de plus horrible pour s'y mettre à couuert des Iroquois.

Ce fut le P. Pierre Bailloquet qui leur fut donné pour estre le pasteur de cette Eglise errante. La vie qu'vn missionnaire est obligé de mener en ces voyages, est celle que menent les Sauuages mesmes, c'est-à-dire, n'auoir point d'autre hostellerie que les bois, point d'autre matelas que la neige, n'auoir point de demeure fixe, mais chercher sa vie de montagne en montagne, point de prouisions asseurées, sinon celles que fournit la Prouidence, laquelle ne veut pas tousiours faire miracle pour transporter les orignaux comme elle fesoit autresfois pleuuoir les cailles. Il faut auoir l'estomac fait à la faim, les yeux à la fumée, et les pieds à la neige : plus le temps est mauuais, tant meilleur en est-il, parce que la chasse est plus heureuse ; on ne cherche que des païs apres, rudes et difficiles, parce qu'on atteint plus aisément les bestes ; on se desplait aux beaux iours, et les tempestes réiouïssent le chasseur, qui fait ses meilleurs coups pendant les plus mauuais temps : de sorte qu'il n'y a rien plus à craindre qu'vn hiuer doux, et les belles saisons causent les grandes famines ; en vn mot, ce n'est pas viure sinon d'vne vie de Sauuages, qui sont faits aux iniures du temps, comme leurs eslans et leurs castors. Et certes, cette vie ne seroit pas tenable à vn Missionnaire dans ces fatigues, s'il ne goustoit les fruits de deuotion et de douceur, dont ces deserts sont fertiles, et que l'amour de Iesus-Christ rend sauoureux.

L'innocence y loge, et y est tout-à-fait admirable. Voici comme en parle le Pere, dans vn bout de lettre qu'il a escrite touchant son hiuernement. I'ay troué que le vice regne dans les villes bien plus que dans les forests, que le commerce des bestes n'est pas si malfaisant que celui des hommes, et que nos Sauuages viuent dans vne si grande innocence, que ie n'ay pas iugé qu'ils eussent besoin de s'approcher bien souuent du sacrement de Penitence. Ie ne parle pas seulement de ceux que i'ay cultiués pendant l'hiuer, mais aussi de ceux que ie n'ay veus que par reprise, et de ceux que ie n'ay pu aboucher qu'au printemps.

Ceux-ci n'eurent pas plus tost appris de mes nouuelles, que quelques-vns d'eux vinrent de dix-huit lieuës sur les neiges pour se confesser, et me donner asseurance que plusieurs autres souhaitoient auec passion de le faire ; ils m'encourageoient à entreprendre le voyage, pour la consolation particuliere de quantité de meres qui ne pouuoient quitter leurs enfans, ni les porter par des chemins si fascheux ; elles s'offroient neantmoins de faire la moitié de ces chemins de precipices. Nous ne desirons pas, disoient-ils, que tu fasses vingt-cinq lieuës en raquettes, pour visiter toutes les cabanes les vnes aprés les autres, en vn temps auquel le degel des riuieres et des torrents rend ces chemins non seulement difficiles, mais dangereux ; incommode-toi neantmoins vn petit pour la commodité de tant de personnes ; approche-toi de nous, et nous approcherons de toi, afin que nous puissions sanctifier vn temps qui est sainct par tout le monde. Ils vouloient parler de la Semaine Saincte, de laquelle nous approchions.

Ie leur espargnay la peine à laquelle ils s'offroient de si bon cœur : ie fus les visiter tous, les vns aprés les autres, et ie trouuay qu'ils n'auoient iamais manqué pendant tout l'hyuer, de dire le matin, à genoux, les prieres ordinaires, et le soir, le Chapelet.

Voilà des bois et des rochers bien sanctifiés. Ie fus reçu dans toutes leurs cabanes auec vne ouuerture de cœur tout-à-fait aimable : car l'hospitalité se trouue dans ces bois, quoy qu'ils n'aient pour hostes que des Barbares. Nous auons esté reduits à ne viure que de porcs-epics, la chasse de l'orignac n'aiant pas esté heureuse : et, non seulement nos Sauuages ont souffert la famine auec resignation, et sans rien omettre des prieres que nous adressions tous les iours au Ciel ; mais de plus, ils ont reçu auec toute la charité imaginable, l'esquipage de deux chaloupes

de nos François, qui, n'ayant pu gagner Quebec auant l'hiver, ont esté contraints de le passer dans nos forests, où ils ont trouué que toutes nos cabanes estoient comme autant d'hostelleries où ils ont esté reçus à table d'hoste, sans rien payer. Nous n'eussions iamais creu, disent ces François, que des Sauuages nouuellement baptisez priassent si bien Dieu, si nous ne l'eussions vu tout cet hiuer, et nous n'aurions iamais pensé que des Barbares fussent si charitables, si nous ne l'eussions eprouué par nous-mesmes. Chaque chef de famille nous eust voulu auoir chez soi, s'il eût eu autant de commodité que de bonne volonté ; et le principal d'entr'eux, voiant qu'vn de nous estoit malade, alla chercher des remedes par des chemins tres rudes, et marcha quatre iours de suite, sans s'arrester, non pas mesme à tirer les orignaux qui se presentoient à lui, et cela de peur de retarder le soulagement qu'il vouloit apporter au malade.

Le Pere n'en dit pas dauantage, soit qu'il se contente que Dieu seul soit témoin de ce qui s'est passé dans ces grandes montagnes, bien capables, par leur apreté, de garder le secret, et de tenir caché tout ce qu'on leur confie ; soit que la famine et les fatigues qu'il a souffertes, lui aient semblé agreables, pour auoir esté adoucie par l'innocence et par la ferueur de son troupeau : ce qui lui a fait souuent dire que sa mission estoit tres aimable, verifiant l'enigme de Samson, *in forti dulcedo*, le miel se trouue dans la gueule du Lion, la douceur dans l'amertume, et la ioie dans les croix. C'est le fruit des Missions pleines de trauaux et de danger, telles que sont, pour l'ordinaire, celles de ce Nouueau-Monde. Voyons de quelle nature est celle dont nous allons parler au Chapitre suiuant.

CHAPITRE IV.

Hiuernement du P. Simon Lemoine au païs des Iroquois Superieurs.

Voici vne Mission de sang et de feu, de sueurs et de larmes, de captifs et de Barbares. C'est vn païs où la terre est encore teinte du sang des François, où les eschafauts sont encore dressés et couuerts de leurs cendres, où ceux qui ont suruecu à la cruauté en portent des marques funestes aux pieds et aux mains, dont les ongles sont arrachez, et les doigts coupez ; où enfin le P. Simon Lemoine est depuis vn an, pour receuoir les soupirs de cette Eglise affligée, et pour prendre part, comme vn bon Pasteur, à toutes les miseres de son cher troupeau.

Son employ, pendant tout l'hiuer, a esté auprés de trois Eglises : vne, Françoise, vne, Huronne, et vne, Iroquoise ; il a conserué la pieté parmi les François captifs, et a esté le seul depositaire de toutes leurs afflictions. Il a releué l'Eglise Huronne, autresfois si florissante dans le païs des Hurons ; il a ietté les fondements d'vne nouuelle Eglise Iroquoise, allant d'vn bourg à l'autre, pour y baptiser les enfans et les moribonds, et pour instruire ceux qui, dans le fond de la barbarie, n'estoient pas bien esloignez du royaume de Dieu.

Vne petite Chapelle faite d'escorce et de bastons, estoit le Sanctuaire où Dieu receuoit tous les iours les adorations de ces trois Eglises. Les François s'y rendoient assiduëment tous les matins, demi-heure auant le iour, pour y entendre la Saincte Messe ; ils s'y trouuoient tous les soirs pour y reciter en commun le Chapelet, et souuent, pendant le iour, pour se consoler auec Dieu de leurs miseres, et pour se decharger sur sa bonté, des amertumes de leur captiuité. C'est là qu'ils ioignoient des mains à demi tronçonnées, et les leuoient au Ciel pour ceux-mesmes qui les auoient si maltraités.

Et, non seulement ceux qui sont auec

le Pere, ont ces bonnes volontés pour leurs bourreaux ; mais les autres qui sont esloignez de lui, escriuent dans les mesmes sentiments, comme il paroist par vne lettre de l'vn des deux François pris auec feu M. Vignal, et mené à Onneïout ; celuy qui l'escrit, a eu le bras droit cassé dans sa prise, et l'on croit que c'est celuy des deux que ces barbares ont tué, pour n'estre pas plus longtemps chargez d'vn homme estropié. Voici la teneur de sa lettre, qui a de trop bons sentiments, pour n'estre pas couchée dans ce Chapitre. Il escrit au P. Simon Lemoine, qu'il sauoit estre à Onnontaghé, enuiron vingt lieuës esloigné de luy.

Nous sommes deux prisonniers de Montreal à Onneïout. M. Vignal a esté tué par ces barbares, n'ayant pu marcher que deux iours pour ses blessures. Nous sommes arriués ici le premier dimanche de Decembre, en pauure esquipage : mon camarade a desia deux ongles arrachés ; nous vous prions, pour l'amour de Dieu, de vous transporter iusques ici, et de faire vostre possible, par presents, de nous retirer auprés de vous, et puis nous ne nous soucions plus de mourir. Nous auons fait alliance de faire et patir tout ce que nous pourrons pour la conuersion de ceux qui nous tuent, et nous prions Dieu tous les iours pour leur salut. Nous n'auons trouué ici aucun François, comme nous esperions ; ce qui nous auroit grandement consolez. Ie vous escris de la main gauche. Vostre seruiteur, Brigeac.

De toutes les machines dont le diable se sert, pour ruiner les bons desseins du Pere, il n'y en a quasi point de plus forte que le songe : c'est presque l'vnique diuinité du Pays, et l'on fait gloire de mille extrauagances pour obeïr à ce Dieu des tenebres et de mensonges. En voici quelques exemples tirés d'vn tres grand nombre dont les François captifs ont esté les spectateurs, ayant vu cet hiuer, de leurs propres yeux, ce que leurs oreilles ne leur auroient pu faire conceuoir.

Vn guerrier, ayant songé qu'il auoit esté fait prisonnier dans le combat, pour detourner la fatalité de ce songe funeste, appelle à son reueil tous ses amis, les coniure de le secourir dans son malheur, et de luy estre de veritables amis, en le traitant comme vn ennemi ; ils se iettent donc sur luy, le depouillent tout nud, le garrottent, et le traisnent par les rues auec les huées accoustumées, le font monter sur l'échaffaud, allument les feux autour de luy, et se preparent à luy rendre ce detestable seruice par vne cruelle compassion. Mais il se contenta de tous ces preparatifs, et aprés auoir passé quelques heures à chanter sa chanson de mort, il les remercie tous, croyant par cette imaginaire captiuité, ne deuoir iamais estre veritablement captif.

Vn autre, ayant vu en songe sa cabane en feu, n'eut point de repos qu'il ne la vit effectiuement brusler ; et les Anciens, aprés vne mure deliberation, furent comme en corps y porter le feu, qu'ils mirent en ceremonie, à peu prés comme les Escheuins de ville le font aux feux de ioie.

Ce qui arriua à vn troisiesme est bien plus extraordinaire : car ce miserable resueur, ne croyant pas que ce fust deferer assez à son songe, que de se faire brusler en effigie, il voulut qu'on luy appliquast reellement le feu aux iambes, de la mesme façon qu'on fait aux captifs, quand on commence leur dernier supplice. Quel spectacle ! de voir ce martyr du songe, se faire rostir tout de bon, si longtemps et si cruellement, qu'il luy fallut six mois pour se voir guerir de ses bruslures. Ah mon Dieu ! qu'il se trouue peu de Chrestiens qui voulussent souffrir pour Iesus-Christ la centiesme partie de ce que cet infidele a souffert pour le diable !

Dans leurs maladies, ils ne trouuent pas de meilleure medecine qu'vn bon songe ; mais souuent il arriue qu'vne fieure-chaude causant des resues grotesques et impertinents, met bien en peine les pauures medecins.

L'hostesse du Pere estant incommodée d'vne fluxion sur la ioue, vit en songe comme si elle eust esté guerie par ceux d'vne nation estrangere, qui

estoient en captiuité dans Onnontaghé : on les appelle et on leur ordonne d'appliquer à la malade les plus excellentes drogues dont vsent les medecins de leur païs ; ils s'y preparent, tout le bourg s'assemble dans la cabane, pour voir vne cure extraordinaire. D'abord parurent quelques vieilles, qui se mirent à danser en cadence, au son d'vne façon de tambour de Basque ; et peu aprés on voit entrer, à pas comptés, trois Ours masqués, sautant sur vne patte, et puis sur l'autre, et faisant semblant de se ruer sur la malade, comme pour la deuorer ; mais ce n'estoit que pour luy estuuer sa ioüe enflée auec des cendres chaudes ; enfin, les hommes et les femmes s'estant ioints auec ces bestes, firent vne danse capable de faire rire ceux qui ne porteroient pas compassion à l'aueuglement de ces peuples et à la prompte obeïssance qu'ils rendent à leur demon. La conclusion fut, que la femme resta bien contente de ces ceremonies ; mais aussi malade qu'auparauant.

Ces sottises sont bien ridicules, mais elles ne sont pas bien dangereuses ; celles qui ont mis, par plusieurs fois, le Pere en grand peril, sont funestes et bien capables de donner de l'exercice à vn pauure Missionnaire, qui, dans cette barbarie, n'a que les bras de la Prouidence sur qui se reposer à la vuë de mille accidents, dont tous les moments de sa vie sont trauersés. Vn ieune homme s'estant vu en dormant, vestu de la soutane du Pere, iugea bien ensuite que l'accomplissement de son songe seroit difficile : il en veut pourtant venir à bout, quoy qu'il en couste, et pour cela, il contrefait adroitement le fou, court les ruës, se iette sur la Chapelle, qu'il brise, et dans sa fureur ne dit rien autre chose, sinon qu'il veut depouiller Ondesonk (c'est le nom du Pere en Iroquois), qu'il veut estre obeï, afin d'obeïr à son songe. La veneration que ces peuples ont pour cette divinité, donne bien de la peine en ces rencontres.

Il fallut, dans vne autre occasion, que tous les anciens s'employassent pour arrester vn ieune fou, qui, dans l'iurognerie, entreprit, non pas sur les habits du Pere, mais sur le Crucifix de la Chapelle. Il la rompit de prime abord, et y estant entré comme vn furieux, il se voulut ietter sur ce bois adorable pour l'enleuer ; le Pere s'oppose vigoureusement à cette insolence, presente la teste à la hache, plustost que de souffrir cette impieté, resolu de donner la vie auant que de lascher le Crucifix. Il se met donc au-deuant pour receuoir sur son corps les premieres violences de cet emporté, et verser son sang pour vn si bon suiet : le fou, instigué de deux demons, du songe et de la boisson, se iette sur luy auec vne rage diabolique, et, tenant la hache en main, l'alloit decharger sur sa teste, quand, par bonheur, les Anciens du bourg ayant entendu du bruit, accoururent au secours bien à propos, et tirerent le Pere des mains de ce furieux, n'ayant point d'autre excuse à faire de ce desordre, sinon que le songe est bien puissant et qu'il merite de grands respects ; d'autres reietterent cette faute sur les Hollandois, qui leur donnent, disent-ils, vne certaine boisson qui rend fous les plus sages, et qui fait perdre l'esprit sans y penser. C'est de l'eau-de-vie dont ils parlent : ils en apportent de la Nouuelle-Hollande en telle quantité, qu'il s'en tient cabaret à Onnontaghé. Quoy qu'il en soit, et de quelque costé que viennent ces folies, vn Missionnaire des Iroquois peut bien dire auec l'Apostre des Gentils : *Quotidie morimur*, nous mourons tous les iours ; et auec le roi des Prophetes : *Anima mea in manibus meis semper*, qu'il porte son ame entre ses mains, ou plustost qu'elle est à chaque moment dans les mains des plus infideles de tous les peuples.

Les Iroquois d'Oiogoën, qui sont les moins cruels, et qui nous ont paru les plus affectionnés, surtout lorsque nous cultiuions chez eux les restes de l'Eglise Huronne, furent touchez de compassion sur les miseres du Pere, et pour le tirer de danger, ils l'inuiterent à aller chez eux pendant que ce desordre se passeroit. Le Pere, raui de cet offre, plus

pour le salut de ces obligeants barbares, que pour sa sureté, les alla voir pour quelques semaines : il y fut reçu auec les acclamations publiques de tout le peuple, et trouua de quoy exercer son zele, et la lancette d'vn Chirurgien François qui l'accompagnoit, à qui Dieu donna tant de benedictions dans vn mal assez fascheux qui couroit, qu'en peu de temps plusieurs malades presque desesperés, furent mis sur pied ; ce qui gagna les cœurs de tout ce peuple, et ouurit au Pere les portes de toutes les Cabanes, où il estoit vu de tres bon œil, et escouté auec affection, quand il leur parloit des choses de leur salut.

Vn mois tout entier luy fut trop court, pour baptiser quasi tous les petits enfants, et pour consoler vn grand nombre de bonnes Huronnes Chrestiennes, à qui vne captiuité de quinze ou vingt ans, n'a point arraché la foi du cœur. Elles font vn temple de la Cabane de leurs maistres ; elles se seruent de Pasteurs les vnes aux autres, et sanctifient par leurs prieres des bois et des champs où Iesus-Christ n'a point encore reçu d'hommage, que de la part de ces pauvres captiues. Quelle ioie à ce troupeau disposé, de reuoir encor son Pasteur ! les yeux parlent plus que la bouche dans cette heureuse entreveue ; quel moyen de se tenir de pleurer de ioie et de compassion, voyant ces bonnes Chrestiennes pleurer de deuotion ? Certes, les larmes de cette nature, qui coulent des yeux d'vn Sauuage, essuient toutes les sueurs et adoucissent tous les trauaux qu'on prend à l'aller chercher. Il fallut pourtant quitter cet agreable seiour, qui ne dura guere qu'vn mois, pour retourner à Onnontaghé, où Garacontié (c'est celuy sous la protection de qui sont les captifs François) estant reuenu de Montreal, et ayant publié le bon accueil qu'il y auoit reçu, rendit la pareille au Pere à son retour d'Oiogoën, lui faisant de grandes largesses qui consistoient en quelques citrouilles dont il le regalait, et qui sont vn mets bien delicieux, quand le pain manque, et quand, pour l'ordinaire, on ne fait qu'vn repas par iour, d'vn peu de sagamité composée d'eau pure, blanchie d'vn peu de farine de blé d'Inde : car c'estoit là le regime de viure le plus ordinaire du bon Pere. Ce liberal Sauuage, protecteur des François, ne cessoit de se loüer des presents qu'on luy auoit faits, entr'autres d'vn beau collier de pourceline trauaillé par les mains des Meres Vrsulines, auec des gentillesses et des ornements qui agréent et qui rauissent ces peuples, surtout quand on leur dit que c'estoit l'ouurage de celles qui n'ont pas eu peur de passer la mer pour eux et pour l'instruction de leurs petites filles, qu'elles attendent à Quebec quand ils les voudront enuoyer ; que s'ils veulent y aller eux-mesmes, ils y trouueront encore d'autres filles sainctes (c'est ainsi qu'ils nomment les Religieuses) qui les receuront en leurs maladies dans vn grand Hospital basti pour eux, et leur rendront les mesmes seruices que les Hospitalieres de Montreal ont rendus tout fraischement à quelques-vns de leur nation. Voilà ce que nous apprismes sur la fin de l'hiuer, du seiour du Pere, par quelques Sauuages d'Onnontaghé, qui nous vinrent voir sur les neiges, et qui nous promirent de nous le ramener cet esté, auec tous les François captifs, pour gage de la sincerité auec laquelle ils veulent lier auec nous.

CHAPITRE V.

Retour du P. Simon le Moine du païs des Iroquois.

Enfin le Ciel a escouté nos vœux, et nous a rendu le Pasteur auec son petit troupeau : c'est le Pere le Moine, que nous auons regardé comme vn homme eschappé des feux auxquels il s'estoit courageusement exposé pour en tirer dix-huit François, ausquels il a rendu la vie, ayant pensé perdre la sienne plus souuent que tous les iours. Il n'est pas croyable de quels transports de ioie estoient saisis ces pauures captifs à la sor-

tie du bourg d'Onnontaghé, qu'ils pensoient deuoir estre leur tombeau; à peine se croyoient-ils en liberté, quoy qu'ils fussent hors du lieu de leur captiuité; ils ne pouuoient sur les chemins se destacher de leur cher liberateur, qu'ils enuironnoient sans cesse, couronnant ses pas d'vn noble diademe, iusqu'à ce qu'arriués à Montreal ils en firent vn bel esloge, en se montrant seulement eux-mesmes, puis qu'on ne les regardoit que comme des restes du feu, et des victimes heureusement eschappées de l'eschaffaud.

Ce fut le dernier iour d'Aoust de cette année 1662. que le pere parut en canot au-dessous du saut de Saint Louis, ayant autour de soy tous ces heureux eschappés, et vne vingtaine d'Onnontagheronnons, qui, d'ennemis, estoient deuenus leurs matelots. Ce canot portant vne enseigne pour se faire connoistre comme ami, approche doucement de la riue, chargé de ces heureux Argonautes, qui font vne decharge de tous leurs fusils, pour saluër la terre tant desirée, publiant la paix par la bouche de la guerre mesme : ils debarquent auec les acclamations et les embrassements de tous les François de Montreal. Pendant qu'ils suiuent leur Pasteur pour aller rendre graces à Dieu dans l'Eglise, retournons sur leurs pas vers Onnontaghé ; ne craignons pas d'y entrer, parcourons auec toute asseurance, du moins pour vn temps, les cabanes où souuent nos François ont bien tremblé de peur, pour remarquer avec plaisir les lieux tesmoins fideles de leurs larmes et de leur sang.

Commençons nos visites par la petite Chapelle d'escorces, qui a vu des merueilles qui ne paroissent pas dans les grandes Eglises de marbre et de porphyre ; elle n'estoit pas seulement l'asile de trois Eglises, disons de huit et dix, puis qu'il y a dans Onnontaghé autant de nations conquises, dont quelques-vnes trouuent leur salut dans leur perte, et la liberté des enfans de Dieu dans leur captiuité.

Mais disons quelque chose de plus particulier. Les plus grands soins du Pere, pendant son seiour parmi ces diuers peuples, ont esté de ne laisser eschapper aucun enfant sans le baptiser. Les François captifs usoient d'adresse pour le soulager en ce noble employ : la petite verole venuë bien à propos, faisait vne heureuse moisson de ces ames innocentes ; car de plus de deux cents qui ont reçu le Saint Baptesme pendant l'hyuer, il y en a eu plus de six-vingts qui sont morts peu aprés pour s'enuoler au Ciel.

Ses seconds soins estoient enuers les malades adultes, pour les disposer à passer en vne plus heureuse vie. Il est vray qu'en ceux-cy le succez ne respondoit pas tousiours à ses desirs, car il est bien difficile de mourir en Saint aprés auoir tousiours vecu en Barbare ; souuent on le rebutoit des cabanes, sa charité estant payée de l'ancien reproche, que la Foy n'estoit propre qu'à tuer le monde ; souuent aussi estoit-il escouté paisiblement, et la grace, qui sait faire le choix des predestinés, trouuoit place dans le cœur des vns, pendant qu'elle estoit chassée des autres : il est vray que c'est sur les humbles et les pauures qu'elle repose plus volontiers que sur les riches ; elle n'est pas seulement bannie des grands Palais, mais aussi des grandes cabanes, et l'orgueil se trouue dans les bois aussi bien que dans les villes : on remarque aussi bien vn superbe Sauuage dans vne hutte d'escorce, qu'vn superbe Empereur dans vn Palais tout d'or. Quand le Pere visitoit des malades qui estoient de consideration, ils terminoient le discours qu'il leur faisoit d'vne vie esternelle, par des desirs d'obtenir quelque remede pour conseruer la temporelle. Et au contraire, s'il trouuoit de pauures captifs proches de la mort, il voyoit bien en mesme temps qu'ils n'estoient pas esloignez du Royaume de Dieu. Ce qui parut, entr'autres, en vn ieune homme de vingt-cinq ans, de la nation qu'on nomme du Bœuf, esclaue depuis longtemps, et qui, depuis trois ans, estoit rongé d'vn ulcere puant et incurable. Le Pere le va voir, il lui parle des beautés du Paradis : Et que faut-il faire, dit

le malade, pour aller en ce lieu de delices, dont la mort et les maladies sont à iamais bannies ? Il faut croire, répond le Pere. Eh bien, ie crois, dit-il. Il faut prier. A la bonne heure, ie veux prier ; mais ie n'ay pas d'esprit pour cela, tu m'en peux donner, si tu veux, viens tous les iours me voir, car mon mal m'attache icy et m'empesche de t'aller trouuer, et tu verras que si ie manque d'esprit, ie ne manqueray pas de bonne volonté. Les effets respondoient à ses paroles : car, pendant tout le cours de son mal, il ne se plaignoit point de sa plaie, qui ne lui auoit plus laissé que la peau sur les os, mais seulement de ce qu'on le laissoit trop longtemps sans le faire prier, faisant d'aimables reproches au Pere, de ce qu'il le laissoit trop longtemps sans le voir. Cette ardeur lui fit meriter le Baptesme, aprés lequel il mourut, et nos François captifs l'enterrerent à la Françoise, tous rauis de l'auoir vu mourir en si bon Chrestien.

Vne des grandes consolations du Pere, estoit de receuoir quantité de pauures Huronnes captiues qui venoient, comme à la derobée, des bourgs voisins, pour faire leurs deuotions dans Onnontaghé : elles partoient d'Oiogoën et d'Onneïout, sous pretexte d'aller vendre ou acheter quelques marchandises du païs, ayant tout leur cœur à celles du Ciel. Cette Eglise captiue est vne image de ce qui se passoit dans l'Eglise cachée d'Angleterre, où nos Peres se desguisoient en marchands, pour faire vn precieux trafic pour l'eternité. L'exemple des seruantes touchoit les maistresses et donnoit enuie à quelques-vnes de se venir faire instruire, fournissant au Pere vne bien agreable occupation pour les vnes et pour les autres.

Sa grande ioie et sa grande consolation estoit de pouuoir celebrer tous les iours la Saincte Messe, au milieu de cette barbarie ; mais comme le vin lui manquoit, et qu'il n'en pouuoit recouurer que du costé des Hollandois, qui n'estoient pas pour en fournir volontiers pour cet vsage, il leur escriuit pourtant, et leur manda que dans l'estat où il se trouuoit, il en pourroit bien auoir besoin pour sa santé. Les Hollandois lui enuoyerent vn petit flacon bien fermé, et le donnerent à vn Sauuage pour le porter, lui disant que c'estoit vne medecine dont le Pere auoit besoin, qu'il n'en bust pas, s'il ne vouloit encourrir vne grande maladie. C'estoit vne precaution bien necessaire : car, si le Sauuage, assez affriandé au vin des Hollandois, eust eu connoissance de ce que c'estoit, il n'auroit iamais rendu le flacon que vide ; et mesme il fallut que le Pere vsast de la mesme industrie pour contenter ce Sauuage qui demandoit à gouster vn peu de cette medecine, pour voir si elle estoit si mauuaise qu'on disoit : le Pere prend quelques pignons d'Inde, les decoupe dans vn peu de ce vin, le presente à son Sauuage : medecine qui opera de si grandes euacuations, qu'elle lui osta toute l'enuie d'en demander vne seconde fois. Et par cette invention le Pere, auec son cher troupeau, ne fut pas priué de l'vnique bonheur qui lui restoit dans l'abandon de toutes autres choses.

Mais voyons comme en trauaillant si bien pour les Sauuages, il ne s'oublioit pas des François. C'est vne matiere qui merite bien vn Chapitre à part, parce qu'elle contient des circonstances bien remarquables.

CHAPITRE VI.

La deliurance de dix-huict Captifs François.

Les vns furent rendus dès l'Automne passé, et les autres ont esté ramenés cet esté ; et les vns et les autres confessent, qu'aprés Dieu, ils doiuent la vie au Pere le Moine, qui a si hardiment exposé la sienne pour eux, ne craignant pas d'aller dans vn païs qui fumoit encore des embrasements de plusieurs de nos François.

Dés son arriuée, sa mort fut conclue,

et les ordres desia donnés pour lui fendre la teste ; mais Dieu l'a preservé par des voiës qui nous sont cachées, pour la conseruation des vns et pour le salut des autres. Ayant eschappé ces premiers dangers et les malheureux proiets qu'on tramoit de diuers costés contre lui, il a passé ensuite tout l'hyuer comme captif ; mais il souffroit volontiers ses chaisnes, pour rompre celles de nos François ; et le Ciel qui a fait auorter les mauuaises pratiques de ses ennemis, a tellement beni ses desseins, que, contre toutes les apparences humaines, il a reçu la liberté et l'a donnée aux autres, Dieu s'employant à la deliurance du Pasteur qui ne songeoit qu'à celle de son troupeau. Il n'y en a eu qu'vn seul dans Onnontaghé, lequel portoit le surnom de Liberté, qui ne l'a pas obtenue. Il iouit neantmoins de celle dont iouissent les enfants de Dieu dans le Ciel. Il fut pris aux Trois-Riuieres l'an passé 1661, et fut donné à des maistres qui le conseruerent en vie, et mesme eurent tant de bonne volonté pour lui, qu'ils lui chercherent parti, et songerent à le marier à la façon Iroquoise, c'est-à-dire l'engager dans vn concubinage perpetuel : lui, qui en auoit horreur, refuse d'abord ; on le sollicite, on le flatte, on le presse, on le menace, on le veut contraindre ; il est constant dans son refus, il a recours à Dieu, lui representant l'extremité où il est reduit : plus il prie, plus il se sent fortifié dans son bon dessein, iusqu'à ce que ses maistres, lassés de ces rebuts, se resolurent de lui donner tout net le choix de la mort ou d'vne femme ; mais ils n'esbranlerent pas ce cœur genereux auec toutes leurs menaces, de sorte qu'ils s'en defirent sous apparence de lui vouloir donner à manger : car à mesme temps qu'ils lui presentoient vn morceau de pain d'vn costé, ils lui dechargerent de l'autre vn coup de hache sur la teste, qu'ils couronnerent ainsi de la gloire des Martyrs de la Chasteté.

Les autres François qui ont esté deliurez, ont tous ressenti des effets d'vne protection toute extraordinaire de la diuine Prouidence. Le recit de quelques-vns n'en sera pas desagreable, puis qu'il nous donne suiet de benir le Ciel de tant de soins qu'il a de cette pauure Eglise captiue.

Vn d'eux, auant l'arriuée du Pere, se laissant aller au mauuais exemple, estoit tout prés de s'abandonner au vice, et d'embrasser la vie de Sauuage, ayant desià lié partie auec quelques Iroquois pour les accompagner en guerre : il est vrai que Dieu le retenoit tousiours comme par la main, disons plustost par vn doigt, qui, lui ayant esté coupé au commencement de sa prise, ne se guerissoit point, quoy qu'on y eust appliqué tous les remedes ordinaires ; le Pere arriuant, remedia à sa plus grande maladie, lui conseillant quelques deuotions enuers la Saincte Vierge, qui eurent vn si bon effet, qu'en peu de iours il fut deliuré de sa tentation, et gueri du mal qu'il auoit en la main depuis plus de six mois.

Il a ensuite fort bien employé cette main, en quelque façon miraculeuse, s'en seruant à baptiser les enfans, que non seulement il cherchoit dans toutes les cabanes, mais il alloit encore attendre au passage les carauanes des Sonnontouëronnons, qui vont en grandes bandes, en traitte, de peur d'estre rencontré de leurs ennemis. Il arrestoit donc toutes les meres auec leurs enfans dans quelque defilé, et les sauoit si bien gagner, qu'en peu de temps il a baptisé plus de soixante enfans, dont la pluspart sont morts de la maladie courante.

Vn autre François estoit captif à Onneïout, souffrant des miseres tres grandes, dont Dieu le deliura par le moyen d'vn enfant qui n'auoit que cinq ans, et qui à peine pouuoit parler; il lui sut neantmoins si bien faire entendre (quoy que le François ne sust point du tout sa langue) qu'on auoit dessein sur sa vie, qu'il prit cet auertissement comme s'il fust venu du Ciel par cette bouche innocente. Il conclut donc sa fuite : il sort à mesme temps du bourg d'Onneïout à dessein d'aller trouuer le Pere à Onnontaghé ; mais il ne sauoit par où aller, ne sachant pas mesme de quel costé estoit Onnontaghé ; il se iette dans la

premiere route qu'il rencontre sans la connoistre : il marche assez longtemps dans des chemins perdus, la faim le suiuoit de prés ; mais le feu estoit plus fortement empreint dans son imagination ; il se console dans sa solitude, de ce qu'il a plus de moyens de faire ses prieres que dans le bourg. Il auançoit donc tousiours à petits pas et auec assez d'asseurance. Se iugeant desià assez loin de ses ennemis, voilà qu'il en apperçoit vne troupe qui venoit à grands pas vers lui ; il crut pour lors estre perdu, et il ressentoit desià la cruauté des feux qu'il pensoit estre allumez pour le brusler : il auoit bien raison, car en matiere de captiuité, il en est comme des maladies, où la rechute est pire que le mal ; il se iette neantmoins assez adroitement hors du sentier, laissant passer ces Iroquois, qui ne s'apperçurent de rien ; ce qui, sans doute, est rare parmi eux, puis qu'ils ont les yeux admirablement perçants pour descouurir de loin et pour reconnoistre les pistes. Les premiers estant bien auancés, nostre fugitif se iette dans vne autre route perdue, faisant mille remercîments au Ciel d'vne si signalée protection ; mais voilà que tout d'vn coup, il en apperçut vne autre bande, dans les mains de laquelle il s'alloit ieter. Il ne falloit qu'estre vu pour estre condamné au feu ; mais la mesme Prouidence qui l'auoit derobé la premiere fois de la vue des vns, le deliura pour la seconde fois de la main des autres et le conduisit à l'aueugle iusque dans Onnontaghé, et par bonheur le fit entrer dans vne cabane où estoient quelques Sauuages amis des François. D'abord qu'ils le virent, et qu'ils le reconnurent comme fugitif, ils ietterent vne couuerture sur lui pour le cacher, lui donnant seulement quelque peu de chose à manger, la faim l'auoit rendu en vn pitoyable estat. Le trait de la Prouidence sur lui est, que s'il fut entré dans la cabane voisine, il estoit perdu : car il y eût trouué ceux de la nation qu'il fuyoit, qui, par hasard, y estoient pour lors, et n'eussent pas manqué de se saisir de lui pour en faire vn exemple public à tous les fugitifs. Estant donc ainsi heureusement caché, on en vient au plus tost auertir le Pere, afin qu'il s'employast pour lui, et qu'il fist les presents necessaires en ces rencontres : pendant quoy, ie ne sais comment il se fit qu'on tira ce pauure malheureux de dessous la couuerture, et qu'on l'enuoya lui-mesme pour trouuer le Pere ; mais aprés trois ou quatre pas, il rencontra dans la rue des iurognes, qui sautent sur lui comme sur vn estranger. A cet accident, il tombe pasmé à terre, soit de peur, soit de foiblesse. Le Pere, auerti assez à temps, y accourt, le prend et le mene teste leuée en sa cabane, où il soutint bien des attaques de la part des Onneïochronnons qui vinrent iusqu'à sept fois pour r'auoir leur prisonnier ; mais le Pere respondit autant de fois qu'ils lui arracheroient plustost la vie que de le rendre. Son affaire enfin s'accommoda auec beaucoup de peine.

Voici encore vn accident surprenant. Vn autre de nos captifs François, fort deuot et de bonnes mœurs, auoit fait vœu à Dieu de consacrer à son seruice sa liberté, si iamais elle lui estoit rendue ; mais il auoit rencontré deux maistresses d'humeur bien differentes, quoy que également cruelles : l'vne ne vouloit pas qu'il sortist de la cabane, non pas mesme pour venir prier Dieu en la Chapelle, et l'autre ne vouloit pas qu'il y demeurast : l'vne le chasse, et l'autre le retient ; mais ni l'vne ni l'autre n'auoient aucune bonne volonté pour lui ; au contraire, elles auoient fait ou fait faire deux presents assez considerables à certains ieunes fripons, pour lui casser la teste. Que fera ce pauure ieune homme ? S'il sort, il est coupable ; il l'est aussi, s'il demeure : il ne peut obeïr à l'vne de ces maistresses sans desobeïr à l'autre ; et neantmoins il n'y va rien moins que de sa vie dans sa desobeïssance. Le Pere, auerti de ces extremitez, le fit éuader par le moyen de quelques Iroquois, ses amis ; mais il n'eut pas plustost disparu, que ces deux megeres, qui auparauant estoient irreconciliables à son egard, se reunirent ensemble pour

l'attrapper, et pour cela elles mirent leurs parents en campagne. Le pauure François s'apperçut bien des poursuites qu'on faisoit pour le prendre, il se ieta à l'eau iusqu'au cou, et trauersa dans vn islet pour se cacher dans quelque creux de rocher, et y demeurer tant que la nature auroit de la force pour soutenir la faim. Il y passe vn iour et vne nuit sans manger; il ne pria iamais Dieu de meilleur courage. Les amis du Pere qui auoient contribué à l'éuasion du fugitif, voyant que les amis des deux maistresses faisoient tant de diligence pour le trouuer, en firent aussi de leur costé. Ils rôdent donc partout, et dans les bois et sur le bord de la riuiere, faisant de semblables recherches, mais auec des sentiments bien differents les vns des autres, les vns pour lui oster la vie, les autres pour la lui conseruer ; ils l'appellent à pleine voix chacun de leur costé ; mais ausquels repondra-t-il ? Il entend ces voix du creux de son rocher, mais il prend celles de ses amis pour celles de ses ennemis. Enfin, aprés que les vns et les autres eurent bien couru et bien crié inutilement, les deux bandes se rencontrerent, comme de concert, proche de l'islet, et par ie ne sais quelle compassion, ou plustost desespoir de rencontrer le prisonnier, ils s'entrepromirent que s'ils le trouuoient, ils le mettroient entre les mains du Pere, pour estre à sa discretion. Si ce pauure reclus eust entendu ces discours, il auroit bientost paru ; mais la faim, ou plustost son bon Ange, lui inspira ce qu'il deuoit faire : car sortant de son trou, il va se presenter à eux, pensant aller s'immoler à la mort. Si iamais hommes furent surpris, ce furent ces deux bandes d'Iroquois, qui admirerent comment le François s'estoit ieté entre leurs mains si à propos, et iustement au moment qu'ils s'estoient accordés de lui donner la vie. Pour lui, aprés auoir adoré la Prouidence, il ratifia de nouueau son vœu de consacrer au seruice de Dieu le reste de ses iours, qui lui estoient prolongez par des rencontres si inesperées.

Il y a pareillement quelque chose de merueilleux dans la deliurance des autres captifs, dont les vns ont éuité les feux, les autres les naufrages, par l'assistance sensible de la Saincte Vierge. Ce ne fut pas sans merueille qu'en descendant d'Onnontaghé, pour tirer à Montreal, vn des canots, ayant versé au milieu d'vn saut, deux François qui estoient dedans demeurerent vn temps notable sous les eaux, sans estre estouffez. Mais ce qui est plus admirable, c'est que l'vn des deux vint paisiblement à terre par le milieu des precipices, pendant que l'autre faisoit, du dos du canot reuersé, vn Oratoire, et consacroit ces torrents par la priere qu'il adressoit à Dieu et à la Saincte Vierge au milieu de leurs bouillons.

Ie ne saurois mieux terminer ces beaux accidents, que par vne rencontre assez illustre touchant vn Crucifix de deux pieds de haut, ou enuiron, que les Iroquois Agnieronnons enleuerent en l'an passé à Argentenay, dans l'Isle d'Orleans, quand ils y firent les degats que nous auons racontés. Ie ne sais si ce fut par moquerie ou par estime qu'ils se saisirent de cette image ; quoy qu'il en soit, ils l'emporterent iusque dans leur païs, et la faisoient voir dans leurs cabanes, comme vne des plus precieuses despouilles des François ; Garacontié, protecteur des François, estant allé à Agnié, la vit par hasard ; et comme il sauoit assez le respect que nous portions à de semblables images, il ne voulut pas laisser profaner celle-là ; il entreprend donc de la racheter, il fait vn beau present pour cela, et pour n'auoir pas de refus, il fait vn esloge de ce Crucifix, plus digne de sortir de la bouche d'vn Predicateur que d'vn Barbare ; il l'obtient, et par la richesse de son present, et par l'eloquence de son discours. Retourné qu'il fut à Onnontaghé, tout triomphant d'vne si belle action, dont il ne connoissoit pas tout le merite, il place honorablement ce Crucifix sur l'Autel de la petite Chapelle, où tous les iours les François, les Hurons et les Iroquois alloient lui rendre leurs hommages. Et ainsi Dieu s'est voulu seruir de la main d'vn Barbare, pour faire

triompher sa Croix au milieu de la Barbarie.

Finissons par la consideration des biens qui reviennent au public, du séiour du Pere dans Onnontaghé.

Pendant qu'il trauailloit soigneusement au bien particulier de son Eglise, il n'épargnoit aucun de ses soins, pour le bien commun de tous les François.

C'est lui qui a detourné la hache des trois nations superieures, de dessus nos testes ; il a escarté les meurtres, qui ont ensanglanté tous les ans nos terres et nos maisons : nous ne nous souvenons que trop des malheurs de l'an passé, qui nous font encore gémir à present, n'ayant pas cessé de donner nos larmes sur nostre sang, qui a couslé depuis Montreal iusqu'à Tadoussac, c'est-à-dire dans prés de deux cents lieuës de pays. De plus, il nous a fait respirer cet esté vn air que nous n'auions point respiré depuis vn assez longtemps, vn air de quelque paix et de quelque repos, et nous a procuré la commodité de faire nos semences sans trouble, et nos moissons, qui sont assez abondantes, sans estre teintes de nostre sang.

Enfin, quelques-vns croient qu'il a si bien fait, que nous n'auons plus que deux nations d'Iroquóis sur nos bras : celle d'Onneïout et celle d'Agnié. Ces deux nations sont, à la verité, les plus cruelles, mais les moins nombreuses et les plus voisines. Pour les trois autres plus esloignées, elles se disent bien de nos amies et de nos alliées, et cela, par l'entremise du bon Pere le Moine ; mais il ne faut prendre autre mesure auec les Sauuages, que celles de leur interest. Les nations qui ont receu la Foy, s'attachent à nous pour l'interest de leur salut. Pour les autres, qui ne l'ont pas receue, il n'y a que la frayeur et crainte de nos armes, ou l'esperance de quelque grand profit dans leur trafic, ou le secours qu'elles peuuent tirer de nous contre leurs ennemis, qui les puissent arrester, et encore cela n'empeschera-t-il pas que quelques-vns ne se debandent et ne nous viennent tuer à la derobée, si bien qu'il n'y a que la seule puissance presente et effectiue qui leur puisse fortement lier les mains. C'est ce que nous attendons du plus grand de tous les Monarques Chrestiens : il ne souffrira pas que sa Nouuelle-France soit plus longtemps captiue sous la tyrannie d'vne poignée de barbares ; Iesus-Christ se rend foible, pour ainsi dire, afin de luy donner suiet d'employer la puissance qu'il luy a confiée, pour l'establir dans ces grands païs, et pour luy donner ensuite les hautes recompenses qu'il veut rendre à sa pieté, à sa valeur, à sa generosité. *Amen, amen ; fiat, fiat.*

CHAPITRE VII.

De quelques meurtres faits par les Sauuages de Gaspé, sur les Sauuages nommés les Papinachiouekhi.

Entrant dans le grand golfe de Saint Laurens, pour tirer à Kebec, on rencontre, du costé du Sud, trois endroits où les nauires François vont pêcher des moulües. Ces haures, ou ces ports, sont fort voisins les vns des autres : on les nomme l'Ile Percée, Bonauenture et Gaspé. Le Pere Martin Lyonne, decedé depuis peu, et le Pere André Richard, tous deux de nostre Compagnie, ont cultiué quelques années les costes qui sont baignées des eaux de ce golphe, comme aussi les contrées circonuoisines. Voici comme le Pere Richard nous parle de l'entreprise de quelques Sauuages, que nous appelons de Gaspé, pource qu'ils se viennent camper assez souuent proche de la baie ou du port qui porte ce nom.

Ces barbares s'estant assemblés pendant l'hiuer de l'année passée 1661. quelques-vns parlerent, dans leurs conseils, d'aller à la guerre contre les Esquimaux. Ce sont des peuples ennemis des Europeans, qui habitent sur les riues du golphe, du costé du Nord, assez proche de la grande isle de Terre-Neuue

qui est située à l'embouchure du grand fleuue et du grand golphe de Saint Laurens. En montant plus haut, sur les mesmes riues on trouue les Papinachiouekhi, les Bersiamites ensuite, et puis on rencontre Tadoussac. Ces deux dernieres nations, et quelques autres qui leur sont alliées, sont bonnes et simples, gens de paix, qui reçoiuent nos Peres de Kebec auec grand amour, quand ils vont en Mission vers leurs quartiers. Mais venons à nos Sauuages de Gaspé.

Quelques-vns ayant donc mis en auant, dans leurs Conseils et dans leurs festins, des propositions de guerre, furent écoutez des vns et rebutez des autres ; mais les braues et les insolents s'estant raillez des pacifiques, vne trentaine de ieunes gens ou enuiron, leuerent la hache, pour marque qu'ils vouloient la guerre.

Cela me toucha fort, dit le Pere Richard, pource que leur guerre n'est qu'vne chasse aux hommes, qu'ils entreprennent assez souuent pour satisfaire à quelques songes, qui, dans leur sommeil, leur font croire que les ames de leurs parents defunts ne seront point en repos, si on ne leur sacrifie des hommes. Ayant passé tout l'hiuer dans ce dessein, ils se rendirent au printemps sur les bords d'vne riuiere nommée Bacadensis, qui se va décharger dans le golphe. Ie me trouuai auec eux, et leur temoignai, dit le Pere, la douleur que ie ressentois d'vne si legere entreprise ; me doutant bien qu'ils attaqueroient et qu'ils tueroient les premiers qu'ils rencontreroient au-delà du golphe, sans prendre garde s'ils sont amis ou s'ils sont ennemis. Ils mepriserent mes auis, et s'embarquerent d'vne façon assez grotesque et assez superstitieuse.

Comme ils estoient en festin et en conseil, on leur prepara deux chaloupes. Ils achetent ces chaloupes des François, qui vont en pescherie vers leurs costes, et s'en seruent aussi adroitement que nos plus braues et plus lestes matelots de France. Ils firent vn petit pont de bois, pour se pouuoir embarquer à sec dans ces chaloupes, qu'on tenoit expressement à flot. Cela fait, et le festin acheué, nos guerriers sortent d'vne grande cabane, bien armez à leur mode, chantant, dansant et puis courant promptement à leurs chaloupes. Ceux qui s'embarquerent les derniers, ietterent à l'eau dans vn moment les bois qui composoient leurs Ponts, et prenant les rames en main d'vne vitesse incroyable, se mirent au large en vn instant. Si quelqu'vn fust tombé à l'eau, ou qu'il se fust moüillé en s'embarquant, ou si la chaloupe se fust échouée, ou qu'elle eust retardé tant soit peu, ce mauuais presage les auroit arrestez tout court, et leur auroit fait changer de dessein. Quand quelqu'vn est priué du flambeau de la Foy, il prend aisement les tenebres pour la Lumiere, la nuit pour le iour, et la folie et la sottise pour la sagesse.

Comme ces Argonautes voguoient à force de rames sur la riuiere Bacadensis, voilà deux canots qui sortent comme d'vne embuscade, et qui tirent droit à eux, pour les attaquer et pour les piller, et pour empescher leur course. Ce sont de ieunes femmes bien lestes et bien couuertes, qui viennent donner vne idée et faire vn portrait du combat que ces guerriers doiuent rendre à leurs ennemis. Elles vont, elles viennent, elles tournent, elles font mille caracolles à l'entour de ces chaloupes, s'efforçant de se ietter dedans, pour les piller ou du moins pour enleuer quelque butin. Bien attaqué, bien défendu : les hommes les repoussent, ils tirent quantité de coups de fusils, plustost pour faire du bruit, que pour les blesser.

Enfin ces ieunes femmes se retirent, bien lassées, sans iamais auoir pu rien enleuer. Elles s'en reuiennent à bord, où les autres femmes qui les attendoient, les reçoiuent auec des cris et des huées, comme des ennemis vaincus : et se iettent sur elles, les dépouillent, leur ostent leurs robes neuues et leurs ornemens, leur donnant en la place de vieux haillons. L'vne de ces Amazones fut raillée et moquée pource qu'elle n'auoit pas pris sa belle robe et ses beaux atours, se doutant bien qu'on les lui rauiroit. Ces femmes sont bien

aises d'estre ainsi pillées pour donner vn heureux pronostic de la victoire qu'elles souhaitent à leurs parents et à leurs amis.

Mais suiuons nos guerriers : ils ne furent pas bien auant dans le golphe, que l'vn d'eux fit faire halte : Ie viens presentement, dit-il, de me souuenir d'vn ordre que l'vn de mes parents nous a donné à la mort ; vous sauez que les ordres des mourants sont d'importance, et que le defunt estant homme de consideration parmi nous, il faut executer ses volontés : or, comme elles repugnent à l'entreprise que i'ai faite inconsiderement, faute de memoire, ie suis obligé de rebrousser chemin, et de quitter les pensées de la guerre. Ceux qui ne s'estoient engagés dans ce parti, que par vn respect purement humain, luy dirent qu'ils le suiuroient, comme estant parents ou amis du trépassé. Voilà donc l'escoüade mi-partie : l'vne des deux chaloupes met le cap vers la terre et s'en retourne à bord ; l'autre, armée de quinze chasseurs, passe outre.

Ils arriuent enfin à l'isle d'Anticosti, où le golphe commence quasi à se changer en fleuue. L'ayant quittée, pour passer en terre ferme du costé du Nord, ils aperçurent vn canot qui sortait d'vne autre isle, d'où il venoit de chasser : le vent leur estant fauorable, ils courrent dessus à voiles et à rames ; et, sans s'inquiéter de quelle nation il estoit, ils le foudroient à coups d'arquebuses. C'est assez que ce soient des hommes, c'est la proie et le gibier qu'ils cherchent. Ce canot portoit vn homme et vne femme, vne fille et vn petit garçon. Ils tuerent, dès leur premiere decharge, l'homme, la femme et la fille, et blesserent le petit garçon. Aussitost ils se iettent sur ces corps morts, leur coupent et leur cernent la peau à l'entour de la teste, enleuent leurs cheuelures, prennent le petit garçon, l'embarquent tout blessé, et voilà leur guerre et leur chasse faite. Le vent se tournant, ils tournent leur chaloupe, et s'en reviennent en leur païs remplis de gloire d'vn si heureux succés. Les Monarques qui font marcher de grands corps d'armées, se moquent bien de ces pauures barbares, aussi glorieux dans la victoire de quatre hommes, que les grands princes dans la mort de dix mille. Et les Anges ont suiet de se moquer des vns et des autres, puisqu'ils font gloire d'abréger la vie des hommes, qui est deià si courte. Mais voyons le triomphe de nos superbes conquerants.

Comme leur depart fut superstitieux, leur retour fut plein de folie et de cruauté. Approchant des riues de leur païs, ils pousserent vn grand cri, marque de leur victoire. Entendant la voix, dit le Pere qui a fourni ces Memoires, ie iugeai aussitost qu'ils n'auoient pas esté iusques au païs de leurs ennemis, trop éloigné pour vn voyage de si peu de durée. Ie me persuadai qu'ils auroient peut-estre rencontré quelques Sauuages alliés de ceux de Tadoussac, qui s'en pourroient bien ressentir quelque iour. En effet, on me dit qu'ils auoient tué des Papinachiouekhi, bons amis des François et de leurs alliez.

Au bruit et aux cris de ces guerriers, tout le monde sort des cabanes ; les François, qui estoient pour lors en cette coste, accourent aussi bien que les autres. Ie ne voulus point paroistre, pour faire voir l'indignation que i'auois conçue d'vne action si lasche. Comme ils estoient assez éloignez de la terre où ils vouloient aborder, ils userent d'vne cruelle barbarie vers leur pauure petit prisonnier : ils le precipiterent dedans l'eau, tout blessé qu'il estoit en diuers endroits ; ils ietterent à mesme temps les cheuelures qu'ils auoient enleuées, donnant au pillage tout le butin qu'ils auoient pris sur leurs ennemis pretendus. Aussitost la plupart des Sauuages, hommes et femmes, se iettent à la nage : les femmes tirent droit aux cheuelures flottantes, et les hommes au petit garçon qui se noyoit. Les femmes s'estant saisies des cheuelures, veulent rauir aux hommes le petit prisonnier. Ce pauure enfant se voyoit tiraillé et dechiré, comme une proie qui seroit tombée entre les pattes de plusieurs loups ou de plusieurs lions ; mais enfin, aprés quantité de contestes, il fut ad-

iugé et donné à la femme du capitaine, qui voulut faire paroistre qu'elle auoit du cœur aussi bien que son mari, et qu'elle regardoit couler le sang humain sans blemir et sans foiblesse. Elle tire vn grand cousteau de son sein, et le plonge inhumainement dans le bras de cet enfant, deià à demi-mort, tant pour les blessures qu'il auoit reçues au combat, que pour la cruauté auec laquelle on l'auoit traité dedans l'eau. Si fallut-il qu'il chantast à la vue de son sang, qui ne luy fit iamais ieter aucune larme, ni aucun cri. L'impression que les parents donnent à leurs enfants, de montrer du courage en telles rencontres, et le bruit et le tintamare que font ces Barbares, étourdissent tellement les sens de leurs prisonniers, que les plus petits font mesme paroistre de la constance.

Nos François, touchés de compassion à la vue d'vn spectacle si triste, cherchoient les moyens de pouvoir deliurer cet enfant ; mais il n'estoit pas encore temps. Ie vous auoue qu'au recit qu'ils me firent d'vn procedé si cruel, que ie n'auois pas voulu voir de mes yeux, mon cœur fut si indigné, que sur le soir, ces superbes Thrasons, venant se presenter à la Chapelle, pour y estre instruits, et pour les faire prier Dieu, ie les chassai et leur fermai la porte de l'Eglise, leur disant que Dieu ne supporteroit pas les meurtres commis en la personne des innocents ; mais leurs cœurs estant encore tout bouffis d'orgueil, le depit s'en empara, et leur fit dire aux François qu'ils rencontrerent, qu'ils alloient casser la teste au prisonnier, et remonter en chaloupe pour aller encore à la chasse des hommes.

Nos François, m'ayant fait ce rapport, adiousterent que c'estoit fait de la vie de cet enfant, si ie ne changeois de batterie. Cela me toucha. Ie cours aussitost au lieu où ils estoient assemblés, et ie leur dis : Mes freres, et mes neueux, ie viens mesler mes larmes auec vos ioies, vous m'auez reduit à deux doigts de la mort ; l'amour que ie vous porte est la source de mes douleurs et de mes plaintes. Quand vn pere a perdu son fils bien-aimé, vous ne voyez que des larmes et vous n'entendez que des soupirs ; n'estes-vous pas mes enfants? Comment voulez-vous que ie rie dans votre malheur? vous estes morts dedans l'ame, vous auez fasché Dieu, vous vous estes rendus esclaues du demon ; et vous voulez que ie me reiouisse auec vous ! Arrachez premierement de mon cœur l'amour que i'ay pour vous ; laissez-moy pleurer, lamenter votre peché. Mais en effet, dirent-ils, nous aimes-tu ? Oui, ie vous aime, et plus tendrement que vous ne pensez. Pourquoi donc nous as-tu fermé la porte de la Chapelle ? C'est l'amour qui m'a fait faire ce coup, pour vous faire rentrer dans vous-mesmes, pour vous ouurir les yeux, afin que vous lauiez vos mains, encore toutes sanglantes, deuant que vous paroissiez deuant Dieu. Nous voyons bien que tu nous aimes, repliquerent-ils. Aimes-nous tousiours, mon Pere, nous ne sommes plus faschés, nous t'aimons. Si vous m'aimez, repart le Pere, ne tuez point l'enfant, donnez-luy la vie. Vas, mon Pere, nous t'aimons, il ne mourra point. Ie me retirai assez content d'vne si bonne parole.

Cette escoüade s'estant retirée à l'isle Percée, où ie me trouuai aussi, donna le loisir au Chirurgien de nos François qui estoient là en pescherie, de panser ce pauure enfant. Il auoit quatre postes en la teste : on en tira trois, on ne put auoir la quatriéme, ny vne autre qu'il auoit dans l'épaule ; vn trop grand effort l'auroit mis en vn éuident danger. Ce pauure enfant ne ieta iamais qu'un petit soupir dans vne cure bien rude et bien douloureuse. Nos François firent tous leurs efforts pour le tirer des mains de ces Barbares, mais sans aucun effet. Voyant donc qu'ils estoient prests de l'emmener, et ne iugeant pas qu'il eust plus de sept ans, paroissant si defait et si defiguré, ie l'ondoyai auec vne instruction assez legere, et sans aucune ceremonie, le temps et le lieu ne le permettant pas. Cela fait, on l'embarque pour le transporter ailleurs. Le regret que i'auois de voir enleuer ce pauure petit innocent, à qui la fantaisie d'vn Sauuage, ou vn songe pouuoit oster la

vie, me fit resoudre d'aller trouuer la femme du Capitaine, à qui il auoit esté donné. Elle estoit sur le point de son depart ; ie luy parlai à peu prés en ces termes : Ma sœur, i'ai vne priere à te faire, ie te supplie de ne me point éconduire ; ie ne t'ai iamais rien demandé, et ie n'ai pas d'enuie de iamais rien te demander aucune chose ; i'avoue que mon souhait est grand, et que ma priere est de consequence ; tu sais ce que i'ai fait pour toi, et les secours que ie t'ay rendus dans les occasions : donne-moy ton petit prisonnier, il s'en va mourant, il ne te rendra aucun seruice ; les presents que ie veux te faire te seront cent fois plus utiles et plus auantageux, puisque mesme il te sera à charge. I'aborde ensuite son mari, ie luy propose les mesmes raisons ; ie fis si bien, qu'ils me l'accorderent. On le fait sortir de la chaloupe ; on me le met entre les mains. Ils s'embarquent, leuent l'ancre et s'en vont. Ie me retire bien ioyeux auec ma proie, non sans estonnement de ce qu'ils ne m'auoient pas demandé le paiement deuant leur depart. Il est vray qu'ils me connoissoient, et qu'ils sauoient bien que ie tiendrois ma parole.

Ils ne furent pas loin, qu'vn vent contraire les reieta dans le port : ils me viennent voir et me parlent des presents que ie leur auois fait esperer. Ie leur dit que i'estois tout prest d'accomplir ma promesse ; mais que c'estoit à eux de me temoigner ce qu'ils auroient pour agreable. Ils conuoquent le Conseil, et m'y font appeler. L'vn des anciens prit la parole, et aprés auoir exageré la grandeur du present qu'ils me faisoient, il m'assura que l'amour et le respect qu'ils auoient pour moy, les bornoit à fort peu de choses : il ne laissa pas de demander vn prix excessif.

Ie leur repliquai qu'ils auoient raison de demander beaucoup, et que la vie d'vn homme estoit trop precieuse pour estre suffisamment payée par des presents ; mais qu'ils n'ignoroient pas que i'auois les bras et les mains fort courts et fort petits, et que ie ne pouuois pas embrasser quantité de choses ; qu'il y auoit longtemps que mes mains estoient tousiours ouuertes, pour leur faire du bien dans leurs besoins ; qu'il ne me restoit plus que ce que ie leur presentois et que i'exposois à leur vue. Ils l'accepterent, se montrant fort satisfaits, et moy encore plus, voyant qu'on ne pourroit plus redemander mon petit racheté : la chose s'estoit passée dans le Conseil des plus considerables.

Ce pauure enfant se trouuant, par vn heureux malheur, parmi nos François qui le caressoient et qui le cherissoient tendrement, commença à respirer et à croire qu'il estoit du nombre des viuants. On le panse, on le choye, on le nourrit soigneusement, si bien qu'en peu de temps celuy à qui dans sa misere et dans ses tourmens, ie n'auois donné que sept ans, me parut, dans son embonpoint, aagé d'enuiron dix ou douze. Quand il ne voyoit que des François, il estoit éueillé, il estoit gai, et il paroissoit tout rempli d'esprit ; mais sitost qu'il voyoit vn Sauuage, il s'enfuyoit, il se cachoit tout tremblant de peur et tout hebesté.

Or, comme il me fallut retourner en France, et que ie ne trouuai aucune commodité pour l'enuoyer à Kebec, ie l'ai amené auec moi. Il estoit fort ioli pour vn enfant né dans la barbarie. Il a vne si grande crainte des Sauuages, ayant experimenté leur cruauté, que passant par Rouen pour venir à Paris, et ayant aperçu dans les rues et ayant entendu le cri d'vn ramoneur de cheminée qu'il prit pour vn Sauuage, la peur le saisit si fortement, qu'il s'enfuit dans vne boutique, et se cacha, mais auec vne telle épouvante, que ma parole ne pouuoit le rassurer. Il est maintenant dans notre College de Clermont, où il fait assez voir que nos petits Canadiens n'ont guere moins d'esprit que nos petits François. Il est d'vn naturel fort souple et fort docile : son corps a esté maltraité par les Sauuages. Sa couleur est olivastre, à cause des huiles dont il a esté oint dés sa naissance ; il ne seroit pas moins blanc que les enfans des Europeans qui naissent en la Nouuelle-

France, si on ne l'auoit noirci et peint en huile, pour ainsi dire, dès son enfance.

Ie dirai pour conclusion, que moi, qui fais imprimer ce Chapitre, l'ayant interrogé en sa langue sur ses parents, il m'a dit ces paroles : Mon pere a tué ma grande mere et trois autres de mes parents. Luy en demandant la raison : Il estoit, m'a-t-il dit, en colere ; si bien que vous diriez que Dieu a enuoyé les Sauuages de Gaspé, comme les executeurs de sa iustice, pour tirer vengeance de ce crime.

RELATION
DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE
AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE,
ÈS ANNÉES 1662 ET 1663.

Enuoyée au R. P. ANDRÉ CASTILLON, Prouincial de la Prouince de France,

PAR HIEROSME LALEMANT (*)

Au Rd. Pere André Castillon, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

MON R. P.,

Pax Christi,

J'ENUOYE à vostre Reuerence nostre Relation de la Nouuelle-France. Par la grace de Dieu, tout y va assez bien, quoy que nous ayons esté plus auant que iamais dans la crainte. Les Iroquois, cy-deuant inuincibles, se sont trouuez vaincus de tous costez, par des Nations Sauuages qui nous sont alliées, et par nos Algonquins Chrestiens, qui ont esté victorieux par l'assistance de la tres-Sainte Vierge. Si le Roy nous donne à l'embarquement prochain, le secours qu'il a eu la bonté de nous promettre, pour porter la terreur et l'effroy des armes Françoises dans le païs des Iroquois, qui seuls ont desolé toutes nos Eglises naissantes, et qui seuls empeschent les progrez de la Foy dans vn grand nombre de Nations qui ne sont pas encore Chrestiennes ; ce secours sera le salut de tous ces païs.

Nonobstant les excursions des Iroquois, Dieu a sceu choisir ses Esleus, non seulement des Nations esloignées, qui, pour euiter la fureur des armes ennemies, se sont venuës loger proche de nous, où plusieurs ont heureusement receu le Baptesme, mais à quatre et cinq cents lieuës de nous, où plus de deux cents enfans ayans esté baptisez auant que de mourir, ont porté au Ciel leur innocence. Mesme parmy les Iroquois nos ennemis, plus de trois cents enfants y ont receu cette faueur, par nos François qui y estoient captifs, Dieu se seruant de nos miseres et de nos pertes, pour en tirer le bonheur de ses Esleus.

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1664.

Vn tremblement de terre de plus de deux cents lieuës en longueur, et de cent en largeur, qui font en tout vingt mille lieuës, a fait trembler tout ce païs, où l'on a veu des changemens prodigieux : des Montagnes abysmées, des Forests changées en des grands Lacs, des Riuieres qui ont disparu, des Rochers qui se sont fendus, dont les debris estoient poussez iusques au sommet des plus hauts arbres ; des tonnerres qui grondoient sous nos pieds, dans le ventre de la terre, qui vomissoit des flammes ; des voix lugubres qui s'entendoient auec horreur ; des Baleines blanches et Marsoüins qui hurloient dans les eaüx ; enfin tous les elements sembloient estre armez contre nous, et nous menaçoient d'vn dernier malheur. Mais la protection de Dieu a esté si douce sur nous, que pas vn n'y a perdu la vie, ny mesme les biens de la terre ; et la pluspart en ont tiré tant de profit pour leur salut, Sauuages et François, Fideles et Infideles, que nous auons suiet d'en benir Dieu, et d'aduoüer que ses misericordes ont esté tout aimables.

Le passé nous fait tout esperer pour l'aduenir ; le Canada estant vn ouurage de Dieu, et la conuersion des Sauuages ayant esté le principal motif de l'establissement des Colonies qui y sont, les Peres de nostre Compagnie y ont donné leurs trauaux, leurs sueurs et leur sang. De douze qui y ont finy leur vie, dix y ont esté massacrez et bruslez par la fureur des Iroquois, ou sont morts dans les neiges, allants à la conqueste des ames. Cette année, nous auons appris vne mort semblable d'vn de nos anciens Missionnaires, le Pere René Menard, qui auoit penetré cinq cents lieuës dans les terres, y portant le nom de Iesus-Christ, où iamais il n'auoit esté adoré. Nous auons besoin de Missionnaires, qui entrent dans les trauaux de ceux qui y ont trouué vne mort si heureuse. Nous en demandons à vostre Reuerence ; et nous asseurons ceux qui ont vn zele Apostolique, qu'ils trouueront icy vn saint employ et de grandes souffrances, et probablement le bonheur d'y respandre leur sang, pour le mesler auec le sang de Iesus-Christ. Nous le prions que ses diuines volontés soient accomplies en nous, et en la vie et en la mort. Vostre Reuerence nous assistera pour cet effet de ses prieres, et tous ceux qui ont quelque amour pour la conuersion des infideles.

Mon R. P.,

Vostre tres-humble et obeïssant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

A Kebec, ce 4. Septembre 1663.

CHAPITRE PREMIER.

Trois Soleils et autres Meteores apparus en la Nouuelle-France.

Le Ciel et la Terre nous ont parlé bien des fois depuis vn an. C'estoit vn langage aimable et inconnu, qui nous iettoit en mesme temps dans la crainte et dans l'admiration, Le Ciel a commencé par de beaux Phenomenes, la Terre a suiuy par de furieux souleuements, qui nous ont bien fait paroistre que ces voix de l'air, muettes et brillantes, n'estoient pas pourtant des paroles en l'air, puisqu'elles nous presageoient les conuulsions qui nous deuoient faire trembler, en faisant trembler la Terre.

Nous auons veu dés l'Automne dernier des Serpens embrasez, qui s'enlaçoient les vns dans les autres en forme de Caducée, et voloient par le milieu des airs, portez sur des aisles de feu. Nous auons veu sur Quebec vn grand Globe de flammes, qui faisoit vn assez beau iour pendant la nuict, si les estincelles qu'il dardoit de toutes parts, n'eussent meslé de frayeur le plaisir qu'on prenoit à le voir. Ce mesme meteore a paru sur Montreal ; mais il sembloit

sortir du sein de la Lune, auec vn bruit qui égale celuy des Canons ou des Tonnerres, et s'estant promené trois lieuës en l'air, fut se perdre enfin derriere la grosse montagne dont cette isle porte le nom.

Mais ce qui nous a semblé plus extraordinaire, est l'apparition de trois Soleils. Ce fut vn beau iour de l'Hyuer dernier, que sur les huict heures du matin, vne legere vapeur presque imperceptible s'eleua de nostre grand fleuue, et estant frappée par les premiers rayons du Soleil, deuenoit transparente, de telle sorte neantmoins qu'elle auoit assez de corps pour soustenir les deux Images que cet Astre peignoit dessus ; ces trois Soleils estoient presque en ligne droite, esloignez de quelques toises les vns des autres, selon l'apparence, le vray tenant le milieu, et ayant les deux autres à ses deux costez. Tous trois estoient couronnez d'vn Arc-en-Ciel, dont les couleurs n'estoient pas bien arrestées, tantost paroissant comme celles de l'Iris, puis aprés d'vn blanc lumineux, comme si au-dessous tout proche, il y eust eu vne lumiere excessiuement forte.

Ce spectacle dura prés de deux heures la premiere fois qu'il parut, c'estoit le septiéme de Ianuier 1663. ; et la seconde fois, qui fut le 14. du mesme mois, il ne dura pas si longtemps, mais seulement iusqu'à ce que les couleurs de l'Iris venant à se perdre petit à petit, les deux Soleils des costez s'eclipsoient aussi, laissant celuy du milieu comme victorieux.

Nous pouuons mettre en ce lieu l'éclipse de Soleil arriuée à Quebec, le premier iour de Septembre 1663. qui dans l'obseruation qui en a esté faite fort exactement, s'estant trouuée d'onze doigts entiers, rendoit nos forests pasles, sombres et melancholiques. Son commencement a esté à vne heure vingt-quatre minutes, quarante-deux secondes d'aprés Midy ; et sa fin à trois heures cinquante-et-deux minutes, quarante-quatre secondes.

CHAPITRE II.

Tremble-terre vniuersel en Canadas, et ses effets prodigieux.

Ce fut le cinquiéme Feurier 1663. sur les cinq heures et demie du soir, qu'vn grand brouïssement s'entendit en mesme temps dans toute l'estenduë du Canadas. Ce bruit qui paroissoit comme si le feu eust esté dans les maisons, en fit sortir tout le monde, pour fuir vn incendie si inopiné ; mais au lieu de voir la fumée et la flamme, on fut bien surpris de voir les murailles se balancer, et toutes les pierres se remüer, comme si elles se fussent detachées ; les toicts sembloient se courber en bas d'vn costé, puis se renuerser de l'autre ; les Cloches sonnoient d'elles-mesmes ; les poutres, les soliueaux et les planchers craquoient ; la terre bondissoit, faisant danser les pieux des palissades d'vne façon qui ne paroissoit pas croyable, si nous ne l'eussions veuë en divers endroits.

Alors chacun sort dehors, les animaux s'enfuient, les enfants pleurent dans les ruës, les hommes et les femmes saisis de frayeur ne sçauent où se refugier, pensant à tous moments deuoir estre ou accablez sous les ruïnes des maisons, ou enseuelis dans quelque abysme qui s'alloit ouurir sous leurs pieds : les vns prosternez à genoux dans la neige, crient misericorde ; les autres passent le reste de la nuict en prieres, parce que le Terre-tremble continua tousiours auec vn certain bransle, presque semblable à celuy des Nauires qui sont sur mer, et tel, que quelques-vns ont ressenty par ces secousses les mêmes souleuemens de cœur qu'ils enduroient sur l'eau. Le desordre estoit bien plus grand dans les forests : il sembloit qu'il y eust combat entre les arbres qui se heurtoient ensemble ; et non seulement leurs branches, mais mesme on eust dit que les troncs se destachoient de leurs places pour sauter les vns sur les autres, auec vn fra-

cas et vn bouleuersement qui fit dire à nos Sauuages que toute la forest estoit yure.

La guerre sembloit estre mesme entre les Montagnes, dont les vnes se deracinoient pour se ietter sur les autres, laissant de grands abysmes au lieu d'où elles sortoient, et tantost enfonçoient les arbres dont elles estoient chargées bien auant dans la terre iusqu'à la cime; tantost elles les enfoüissoient les branches en bas, qui alloient prendre la place des racines ; de sorte qu'elles ne laissoient plus qu'vne forest de troncs renuersez.

Pendant ce debris general qui se faisoit sur terre, les glaces espaisses de cinq et six pieds se fracassoient, sautants en morceaux, et s'ouurants en diuers endroits, d'où s'euaporoient ou de grosses fumées, ou des iets de bouë et de sable qui montoient fort haut dans l'air ; nos fontaines ou ne couloient plus, ou n'auoient que des eaux ensouffrées ; les riuieres ou se sont perduës, ou ont esté toutes corrompuës, les eaux des vnes deuenans iaunes, les autres rouges ; et nostre grand fleuue de Saint Laurens parut tout blanchastre iusques vers Tadoussac, prodige bien estonnant et capable de surprendre ceux qui sçauent la quantité d'eaux que ce gros fleuue roule au-dessous de l'Isle d'Orleans, et ce qu'il falloit de matiere pour les blanchir.

L'air n'estoit pas exempt de ses alterations, pendant celles des eaux et de la terre : car outre le brouïssement qui precedoit tousiours et accompagnoit le Terre-tremble, l'on a veu des spectres et des phantosmes de feu portants des flambeaux en main. L'on a veu des picques et des lances de feu voltiger, et des brandons allumez se glisser sur nos maisons, sans neantmoins faire autre mal que de ietter la frayeur partout où ils paroissoient ; on entendoit mesme comme des voix plaintiues et languissantes se lamenter pendant le silence de la nuict ; et ce qui est bien rare, des Marsoüins blancs ietter de hauts cris deuant le Bourg des Trois-Riuieres, faisant retentir l'air de meuglemens pitoyables ; et soit que ce fussent de vrais marsoüins, ou des vaches marines, comme quelques-vns ont estimé, vne chose si extraordinaire ne pouuoit pas arriuer d'vne cause commune.

On mande de Montreal que pendant le Tremble-terre, on voyoit tout visiblement les pieux des clostures sautiller, comme s'ils eussent dansé ; que de deux portes d'vne mesme chambre, l'vne se fermoit, et l'autre s'ouuroit d'elle-mesme ; que les cheminées et le haut des logis plioient comme des branches d'arbres agitées du vent ; que quand on leuoit le pied pour marcher, on sentoit la terre qui suiuoit, se leuant à mesure qu'on haussoit les pieds, et quelquefois frappant les plantes assez rudement, et autres choses semblables fort surprenantes.

Voicy ce qu'on en escrit des Trois-Riuieres. La premiere secousse et la plus rude de toutes commença par vn broüissement semblable à celuy du tonnerre ; les maisons auoient la mesme agitation que le coupeau des arbres pendant vn orage, auec vn bruit qui faisoit croire que le feu petilloit dans les greniers.

Ce premier coup dura bien vne demiheure, quoy que sa grande force ne fust proprement que d'vn petit quart d'heure ; il n'y en eut pas vn qui ne creust que la terre deust s'entr'ouurir. Au reste, nous auons remarqué que, comme ce tremblement est quasi sans relasche, aussi n'est-il pas dans la même egalité : tantost il imite le bransle d'vn grand vaisseau qui se manie lentement sur ses ancres, ce qui cause à plusieurs des estourdissements de teste; tantost l'agitation est irreguliere et precipitée par diuers élancements, quelquefois assez rudes, quelquefois plus moderez ; le plus ordinaire est vn petit tremoussement qui se rend sensible lors que l'on est hors du bruit et en repos. Selon le rapport de plusieurs de nos François et de nos Sauuages, tesmoins oculaires, bien auant dans nostre fleuue des Trois-Riuieres, à cinq ou six lieuës d'icy, les costes qui bordent la riuiere de part et d'autre, et

qui estoient d'vne prodigieuse hauteur, sont applanies, ayant esté enleuées de dessus leur fondements, et deracinées iusqu'au niueau de l'eau : ces deux montagnes, auec toutes leurs forests, ayant esté ainsi renuersées dans la riuiere, y formerent vne puissante digue, qui obligea ce fleuue à changer de lict, et à se repandre sur de grandes plaines nouuellement decouuertes, minant neantmoins toutes ces terres éboulées, et les demeslant petit à petit auec les eaux de la riuiere, qui en sont encore si épaisses et si troubles, qu'elles font changer de couleur à tout le grand fleuue de S. Laurens. Iugez combien il faut de terre tous les iours pour continuer depuis prés de trois mois à rouler ses eaux, tousiours pleines de fange.

L'on voit de nouueaux lacs où il n'y en eut iamais ; on ne voit plus certaines montagnes qui sont engouffrées ; plusieurs saults sont applanis ; plusieurs riuieres ne paroissent plus ; la terre s'est fenduë en bien des endroits, et a ouuert des precipices dont on ne trouue point le fond ; enfin, il s'est fait vne telle confusion de bois renuersez et abysmez, qu'on voit à présent des campagnes de plus de mille arpents toutes rases, et comme si elles estoient tout fraischement labourées, là où peu auparauant il n'y auoit que des forests.

Nous apprenons du costé de Tadoussac, que l'effort du Tremble-terre n'y a pas esté moins rude qu'ailleurs ; qu'on y a veu vne pluye de cendre, qui trauersoit le fleuue comme auroit fait vn gros orage, et que, qui voudroit suiure toute la coste depuis le Cap de Tourmente iusques-là, verroit des effets prodigieux. Vers la Baye dite de S. Paul, il y auoit vne petite montagne sise sur le bord du fleuue, d'vn quart de lieuë ou enuiron de tour, laquelle s'est abysmée, et comme si elle n'eust fait que plonger, elle est ressortie du fond de l'eau pour se changer en islette, et faire d'vn lieu tout bordé d'écueils, comme il estoit, vn haure d'asseurauce contre toutes sortes de vents. Et plus bas, vers la Pointe-aux-Alouëttes, vne forest entiere s'estant détachée de la terre-ferme, s'est glissée dans le fleuue, et fait voir de grands arbres droits et verdoyants, qui ont pris naissance dans l'eau, du iour au lendemain.

Au reste, trois circonstances ont rendu ce Tremble-terre tres-remarquable : la premiere est le temps qu'il a duré, ayant continué iusques dans le mois d'Aoust, c'est-à-dire plus de six mois ; il est vray que les secousses n'estoient pas tousiours également rudes ; en certains endroits, comme vers les montagnes que nous auons à dos, le tintamarre et le tremoussement y a esté perpetuel pendant vn longtemps ; en d'autres, comme vers Tadoussac, il y trembloit d'ordinaire deux et trois fois le iour auec de grands efforts, et nous auons remarqué qu'aux lieux plus éleuez, l'émotion y estoit moindre qu'au plat-païs. La seconde circonstance est touchant l'estenduë de ce Tremble-terre, que nous croions estre vniuersel en toute la Nouuelle-France : car nous apprenons qu'il s'est fait ressentir depuis l'Isle Percée et Gaspé, qui sont à l'embouchеure de nostre fleuue, iusques au-delà de Montreal, comme aussi en la Nouuelle-Angleterre, en l'Acadie, et autres lieux fort esloignez ; de sorte que, de nostre connoissance, trouuans que le Tremble-terre s'est fait en deux cents lieuës de longueur sur cent de largeur, voilà vingt mille lieuës de terre en superficie qui ont tremblé tout à la fois, en mesme iour et à mesme moment.

La troisiéme circonstance regarde la protection particuliere de Dieu sur nos habitations : car nous voyons proche de nous de grandes ouuertures qui se sont faites, et vne prodigieuse estenduë de païs toute perduë, sans que nous y ayons perdu vn enfant, non pas mesme vn cheueu de la teste. Nous nous voyons enuironnez de bouleuersemens et de ruïnes, et toutefois nous n'auons eu que quelques cheminées démolies, pendant que les montagnes d'alentour ont esté abysmées.

Nous auons d'autant plus de suiet de remercier le Ciel de cette protection toute aimable, qu'une personne de probité et d'vne vie irreprochable, qui

auoit eu les pressentiments de ce qui est arriué, et qui s'en estoit declarée à qui elle estoit obligée de le faire, vit en esprit, le soir mesme que ce Tremble-terre commença, quatre spectres effroyables qui occupaient les quatre costez des terres voisines de Quebec, et les secoüoient fortement, comme voulans tout renuerser : ce que, sans doute, ils auroient fait, si vne Puissance superieure et d'vne maiesté venerable, qui donnoit le bransle et le mouuement à tout, n'eust mis obstacle à leurs efforts, et ne les eust empeschez de nuire à ceux que Dieu vouloit épouuanter pour leur salut, mais toutefois qu'il ne vouloit pas perdre.

Les Sauuages auoient eu des pressentiments, aussi bien que les François, de cet horrible Tremble-terre. Vne ieune fille Sauuage Algonquine, aagée de seize à dix-sept ans, nommée Catherine, qui a tousiours vescu en grande innocence, et qui, mesme par la confiance extraordinaire qu'elle auoit en la Croix du Fils de Dieu, a esté guérie quasi miraculeusement d'vne maladie qui l'a fait languir tout vn Hyuer, sans esperance d'en pouuoir iamais releuer, a deposé auec toute sincerité, que la nuict auant que le Tremble-terre arriuast, elle se vit, auec deux autres filles de son aage et de sa Nation, dans vn grand Escalier qu'elles montoient, au haut duquel se voyoit vne belle Eglise où la Sainte Vierge auec son Fils parut, leur predisant que la terre trembleroit bientost, que les arbres s'entre-choqueroient, que les rochers se briseroient auec l'estonnement general de tout le monde. Cette pauure fille bien surprise de ces nouuelles, eut peur que ce ne fussent quelques prestiges du demon, bien resoluë de decouurir le tout au plustost au Pere qui a soin de l'Eglise Algonquine. Le soir du mesme iour, quelque peu de temps auparauant que commençast le Tremble-terre, elle s'écria toute hors de soy, et comme émeuë d'vne forte impression, dit à ses parens : Ce sera bientost, ce sera bientost ; ayant eu depuis les mesmes pressentimens à chaque fois que la terre trembloit.

Voicy vne autre deposition bien plus particularisée, que nous auons tirée d'vne autre Sauuage Algonquine, aagée de vingt-six ans, fort innocente, simple et sincere, laquelle ayant esté interrogée par deux de nos Peres sur ce qui luy estoit arriué, a respondu tout ingenuëment, et sa response a esté confirmée par son mary, par son pere et par sa mere, qui ont veu de leurs yeux, et entendu de leurs propres oreilles ce qui s'ensuit. Voicy sa deposition.

La nuict du 4. au 5. de Febvrier 1663. estant entierement éueillée, et en plein iugement, assise comme sur mon seant, i'ay entendu vne voix distincte et intelligible qui m'a dit : Il doit arriuer auiourd'huy des choses estranges, la terre doit trembler. Ie me trouuay pour lors saisie d'vne grande frayeur, parce que ie ne voyois personne d'où peust prouenir cette voix. Remplie de crainte, ie taschay à m'endormir auec assez de peine ; et le iour estant venu, ie dis tout bas à Ioseph Onnentakité, mon mary, ce qui m'estoit arriué ; mais m'ayant rebutée, disant que ie mentois et luy en voulois faire accroire ; ie ne parlay pas dauantage. Sur les neuf ou dix heures du mesme iour, allant au bois pour buscher, à peine estois-ie entrée en la forest, que la mesme voix se fit entendre, me disant la mesme chose et de la même façon que la nuict precedente ; la peur fut bien plus grande, moy estant toute seule ; ie regarday aussi de tous costez pour voir si ie n'apperceurois personne, mais rien ne parut. Ie buschay donc vne charge de bois, et m'en retournant, i'eus ma sœur à la rencontre qui venoit pour me soulager, à laquelle ie racontay ce qui me venoit d'arriuer. Elle prit à mesme temps le deuant et rentrant dans la cabane deuant moy, elle redit à mon pere et à ma mere ce qui m'estoit arriué ; mais comme tout cela estoit fort extraordinaire, ils l'écouterent sans aucune reflexion : la chose en demeura là iusques à cinq ou six heures du soir du mesme iour, où, vn tremblement de terre sur-

uenant, ils reconnurent par experience que ce qu'ils m'auoient entendu dire auant midy, n'estoit que trop vray.

CHAPITRE III.

Bons effets du Tremble-terre, et de l'estat du Christianisme des Sauuages plus proches de Quebec.

Quand Dieu parle, il se fait bien entendre, surtout quand il parle par la voix des Tonnerres ou des Terre-tremble, qui n'ont pas moins ébranlé les cœurs endurcis, que nos plus gros rochers, et ont fait de plus grands remuëmens dans les consciences, que dans nos forests et sur nos montagnes.

Ce Tremble-terre commença le Lundy gras, à cinq heures et demie du soir. Dés ce moment, qui donne ordinairement entrée aux débauches du lendemain, tout le monde s'appliqua serieusement à l'affaire de son salut, vn chacun rentrant dans soy-mesme, et se considerant comme sur le poinct d'estre abismé et d'aller comparoistre deuant Dieu pour y receuoir ce iugement decisif de l'éternité, qui est terrible aux ames les plus saintes. De sorte que le Mardy gras fut heureusement changé en vn iour de Vendredi Saint et en vn iour de Pâque. Il nous representoit le iour du Vendredy Saint, dans la modestie et l'humilité, et dans les larmes d'vne parfaite Penitence. Iamais il ne se fit de Confessions qui partissent plus du fond du cœur, et d'vn esprit vrayment épouuanté des iugemens de Dieu. Ce mesme iour nous paroissoit aussi comme vn iour de Pâque, par la frequence des Communions, que la plupart faisoient comme la derniere de leur vie. Le saint temps du Caresme ne fut iamais passé plus saintement, les Trembles-terre qui continuoient, faisans continuer l'esprit de componction et de la penitence.

Mais ne parlons icy que de nos Sauuages, qui, pour estre Barbares, ne sont pas insensibles aux touches du Ciel.

Outre les restes de l'Eglise Huronne, nous auons cet Hyuer, aux enuirons de Quebec, trois à quatre cents Algonquins, les vns anciens Chrestiens et anciens habitans de Sillery, d'où la crainte des Iroquois les auoit chassez, pour trouuer vn asyle plus asseuré dans le cœur de Quebec ; les autres estoient estrangers venus en partie de l'Acadie, où ils auoient passé trois ou quatre ans sans instruction, en partie descendus par le Saguenay, riuiere de Tadoussac, fuyants aussi le commun ennemy, qui, l'an passé auoit porté le rauage iusques dans leur païs, quoy que bien écarté vers le Nord. Ceux-cy n'auoient iamais veu de François, et n'auoient iamais entendu parler de la Foy, et peut-estre n'en auroient iamais entendu parler, si l'aimable Prouidence ne se fust seruie des Iroquois mesmes, pour faire venir icy ceux qu'ils nous empeschent d'aller chercher chez eux. Il est vray que le demon qui ne s'endort iamais pour la conseruation de son royaume, nous a suscité vn ennemy domestique plus cruel de beaucoup que l'ennemy public : c'est la manie de quelques Sauuages à prendre des boissons par excés, et la manie de quelques François à leur en vendre. Tous les Americains ont d'abord de l'horreur de nos vins ; mais quand ils en ont vne fois gousté, ils les recherchent auec vne telle passion, que les vns se mettent à nud et reduisent leur famille à la mendicité, et quelques autres vendent iusqu'à leurs propres enfans, pour auoir de quoy contenter cette passion enragée.

Ce mal est vniuersel en ces contrées, puisque depuis Gaspé, d'où vn bon Ecclesiastique escrit en propres termes que le Christianisme est entierement ruiné parmy les Sauuages à cause de l'yurognerie, il s'estend iusques aux Iroquois.

Ie ne veux pas descrire les malheurs que ces desordres ont causez à cette Eglise naissante. Mon encre n'est pas assez noire pour les dépeindre de leurs couleurs, il faudroit du fiel de dragon pour coucher icy les amertumes que nous en auons ressenty : c'est tout dire

que nous perdons en vn mois les sueurs et les trauaux de dix et vingt années.

Il est vray que ceux de nos Sauuages qui sont les plus retenus, s'estoient retirez à Sillery, pour se conseruer entre quatre murailles, plustost contre ce demon que contre l'Iroquois ; ceux des Trois-Rivieres ont trouué vn semblable asyle dans vn Fort que nous leur auons basty sur vn Cap qui prend son nom de Monsieur de la Magdeleine, qui a eu dessein en donnant cette terre, qu'elle seruist à la conuersion des Sauuages.

Ces deux Colonies ainsi renfermées comme dans deux Monasteres, y ont pratiqué toutes sortes d'exercices de pieté, et ont esté instruites à loisir, faisant de ces deux Forts comme deux Academies de vertu. Voicy ce que les Peres qui cultiuent cette Eglise Algonquine de Sillery en disent.

Les Trembles-terre ont fait paroistre la Foy de nos Neophytes, et l'apprehension qu'ils ont des iugements de Dieu, aux bontez duquel ils ont eu recours auec vne confiance extraordinaire. Il ne fallut pas les inuiter à se confesser, ils y vinrent d'eux-mesmes, auec des sentiments qui donnoient bien à cognoistre qu'ils estoient beaucoup touchez ; l'Eglise a esté leur asyle ordinaire où ils se tenoient en asseurance deuant le tres-saint Sacrement, et quelques-vns y recitoient autant de fois le Chapelet que la terre trembloit. C'estoit vne grande consolation de voir auec quelle confiance ils s'adressoient à la Mere de Dieu, à Saint Ioseph son espoux, et à Saint Michel, Patron de cette Mission. Ce grand Archange y a esté particulierement honoré et des François et des Sauuages, qui y sont venus de loin se mettre sous sa protection et accomplir leurs vœux.

Vn Vendredy entr'autres, les Sauuages des enuirons firent vne procession solennelle de deux, trois, et mesme quelques-vns de six à sept lieuës loin, pour se rendre à la Croix de Saint Michel : il y auoit des vieillards tout caducs ; il y auoit des enfants de plus bas aage qui s'estoient eschappez des mains de leurs parents, tous à ieun, et tous consacroient le chemin par leurs prieres, iusqu'à ce qu'approchans du terme, les Sauuages habitans de Sillery furent bien loin à la rencontre, pour les receuoir, faisant de leur costé vne autre Procession, et s'estant ioints, arriuerent tous ensemble dans l'Eglise, où aprés la Sainte Communion, que plusieurs eurent le bonheur de receuoir, ils se firent de nouuelles protestations d'appaiser la colere de Dieu par l'innocence de leur vie.

C'est vne grande satisfaction, continuënt les Peres, de voir auec quelle vnion ils viuent entre eux. Nous auons souuent admiré la bonté d'vne ancienne Chrestienne qui s'appelle par excellence la Charitable. Elle est le refuge des Orphelins, qu'elle adopte et qu'elle eleue auec vn soin tres-particulier ; Dieu benit extraordinairement sa charité : car elle a tousiours de quoy pour faire subsister sa famille, quoy que nombreuse. Ayant esté affligée d'vne maladie qui la mit en danger de mort, elle endura son mal auec une patience et vne resignation au bon plaisir de Dieu, qui n'est pas commune. Voicy la pensée auec laquelle elle se disposoit à la mort : *Toy qui as tout fait, tu m'as donné deux enfans : ils sont morts ieunes ; tu les as appellez à ton Paradis, i'espere que tu me feras la mesme faueur, et que ie t'aimeray eternellement auec eux.* Dieu voulant augmenter sa couronne, luy a redonné la santé, qu'elle employe tres-bien. Sa charité parut il y a quelques iours à l'endroit d'vne ieune femme Françoise, qu'elle assista dans ses premieres couches, où elle couroit grand risque de sa vie, auec vne adresse et une affection qui n'a rien de Sauuage.

C'est vne verité qu'on a reconnuë depuis longtemps, que les Sauuages aiment tendrement leurs enfans, de cet amour que la Nature a graué dans leurs cœurs ; mais nous experimentons tous les iours qu'ils ne les aiment pas moins de cet amour surnaturel qui les porte à leur procurer vne education toute Chrestienne. Leur ioye, c'est de voir qu'on les instruise à prier Dieu, et qu'on les dresse aux vertus dont ils sont capables,

s'ils sont malades, ils n'ont point de plus grande consolation que lors qu'on vient à faire quelque priere sur eux. Voicy vn traict d'vn amour bien tendre d'vne bonne veufue : quoy qu'il ne soit que naturel, il ne laisse pas d'auoir ses beautez. Vn de nous l'ayant appellée à l'Eglise pour luy donner quelques instructions, et luy ayant demandé en suitte si elle sentoit quelque chose qui luy donnast de l'inquietude : Vne seule chose, dit-elle, c'est lors que mon petit enfant pleure, et que ie n'ay point de pain pour l'appaiser ; voilà l'vnique chose qui m'afflige en ce monde. Tu ne seras plus en cette peine, luy repliqua le Pere, amene-le moi lors qu'il pleurera, i'essuierai ses larmes et les tiennes. Cette response a chassé tout son deplaisir ; elle amene son petit fils tous les iours pour luy procurer du pain, qui leur est vn mets fort delicieux, et dont ils font beaucoup de cas.

Pour ce qui est des Sauuages estrangers venus icy de nouueau, ceux qui n'auoient eu aucune connoissance de nos mysteres, ont esté instruits à loisir, et baptisez au nombre de quatre-vingts, estans redeuables de ce bonheur à vne pauure femme toute estropiée de ses iambes, dont elle n'a aucun vsage, et qui, nonobstant cela, a bien eu le courage d'entreprendre vn long chemin tout rempli de saults et de precipices, depuis les terres du Nord iusques icy, pour y amener ses compatriotes et leur faire part de la grace qu'elle receut, il y a trois ans, quand elle fut baptisée comme moribonde au milieu des Forests, n'ayant point cessé depuis ce temps-là de prier Dieu, et d'exhorter ceux de sa nation à se venir faire instruire. Ils y sont donc venus, et au lieu de la famine qu'ils ont quitteé dans leurs bois, ils ont trouué icy la maladie dont Dieu a voulu esprouuer ces pauures Catechumenes, pour faire esclater dauantage leur Foy : car, de vray, le Pere qui a soin d'eux, leur ayant demandé s'ils estoient contents d'embrasser le Christianisme, nonobstant toutes ces maladies : Helas ! répondoient-ils, crois-tu que nous puissions auoir passé tant de rochers et trauersé tant de Forests pour autre suiet ; nous sommes esclaues du demon, et nous desirons estre affranchis de cette cruelle seruitude, qui ietteroit nos corps et nos ames dans des feux qui ne meurent iamais.

Ces sentimens sont semblables à ceux qu'a remarquez celuy de nos Peres qui a eu le soin des Missions qui sont audessous de Tadoussac ; ce sont des Eglises errantes composées des Sauuages qui habitent plus de cent lieuës de long sur les costes de la mer. Leur vie est presque semblable à celle des bestes, auec lesquelles ils habitent dans les mesmes Forests, soit pour le viure, soit pour le couurir, soit pour le logement, changeants comme elles de demeure, selon les saisons. De tous ces peuples, les vns ont ressenty le Tremble-terre, et les autres n'en ont eu connoissance que par rapport ; mais et les vns et les autres ont fait en suitte paroistre vne ardeur si extraordinaire pour estre instruits, que le Pere, raui et comblé de tant de saints desirs, n'a pu refuser le S. Baptesme à ces pauures abandonnez. Il faisoit beau voir ces deuots Barbares, dont quelques-vns venoient de bien loin en danger de tomber entre les mains des Iroquois et de leurs autres ennemis, pour pouuoir estre instruits. Il faisoit, dis-ie, beau voir des Iongleurs rompre et briser leurs Tabernacles, des Apostats crier misericorde, et demander avec abondance de larmes d'estre admis dans l'Eglise, des petits enfants faire retentir leurs voix du petit Catechisme et de prieres qu'ils recitoient, et des vieillards deuenir les Disciples de ces enfans pour les apprendre, et courir apres le Pere partout où il alloit, sans luy donner relasche ny iour ny nuict, pour ne rien perdre de ses instructions. Ie ne t'ay iamais veu, mon Pere, luy disoit vn de ces vieillards aagé de plus de cent ans, que la Prouidence fit arriuer à l'embouchcure d'vne petite riuiere en mesme temps que le Pere, ah ! c'est toy qui seras mon Pere, tout vieux que je sois, et nonobstant la mort qui me talonne, tu me donneras la vie, si tu me veux don-

ner le Baptesme ; ie te donneray mes enfans, mes nepueux, et toute ma nation, que ie vay faire venir pour receuoir tes instructions.

Que le Ciel entende volontiers ces paroles sortir de la bouche et du cœur de ces pauures Barbares, qui, dans leurs grandes Forests, n'ont que le Saint Esprit pour maistre, pour Pasteur et pour Instructeur.

CHAPITRE IV.

Diuerses guerres des Iroquois, et leurs succés.

Dés l'an passé, les Agnieronnons et les Onneiochronnons, qui, des cinq Nations Iroquoises sont les plus superbes, firent vn party de cent hommes, pour aller dresser des embusches aux Outaoüak qui sont nos Algonquins superieurs, et les surprendre dans l'embarras de quelque sault. Ils partent à ce dessein dés le Printemps de l'année 1662 ; leurs prouisions sont au bout de leurs fusils, et les Bois qu'ils trauersent seruent de basse-cour, de cuisine et de giste. Les plus courts chemins ne sont pas les meilleurs, parce qu'ils sont trop battus, et les esgaremens font les heureux voyages, parce qu'on ne se perd point dans ces Forests qu'on ne trouue des bestes qui se retirent dans les bois les plus escartez.

Aprés qu'ils eurent fait assez longtemps le mestier de Chasseurs, ils se font Guerriers, voyant qu'ils approchoient le païs ennemy. Ils se mettent donc à roder les riues du Lac des Hurons, cherchans leurs proyes, et pensant surprendre quelques Chasseurs escartez ; ils furent eux-mesmes surpris par vne troupe de Sauteurs (ainsi nomme-t-on les Sauuages qui demeurent aux enuirons du sault du Lac Superieur). Ceux-cy ayant decouuert l'ennemy, firent leurs approches si hardiment sur le point du iour, qu'aprés la decharge de quelques fusils et ensuitte celle de leurs flesches, ils sautent, la hache à la main, sur ceux que le feu ou le fer auoient espargnez. Les Iroquois, tout orgueilleux qu'ils sont, et qui n'ont pas iusqu'à present appris à fuir, eussent bien voulu le faire, si les traits qui leur estoient dardés de toutes parts, ne les eussent arrestés : de sorte qu'il ne s'en est sauué que fort peu, pour porter dans leur païs vne si triste nouuelle, et remplir leurs bourgs de lamentations, au lieu de cris de ioye qui auoient coutume d'y retentir au retour des guerriers. Cela montre bien que ces peuples ne sont pas insurmontables, quand on les attaque auec courage.

Les trois autres nations Iroquoises n'ont pas eu meilleur succés dans vne expedition qu'ils ont entreprise contre les Andastoguéronnons, Sauuages de la Nouuelle Suede, auec qui la guerre s'est allumée depuis quelques années. Ils composent donc vne armée de huict cents hommes ; ils s'embarquent sur le Lac Ontario, sur le commencement du mois d'Auril dernier ; ils vont chercher à l'extremité de ce beau Lac vn grand fleuue, presque semblable à celuy de nostre Saint Laurens, qui mene sans rapides et sans saults iusques aux portes de la Bourgade d'Andastogué. Nos guerriers y arriuent, aprés auoir nauigé plus de cent lieuës sur cette belle riuiere. Ils se campent aux postes les plus auantageux, et se preparent à vn assaut general, pensant à leur ordinaire enleuer tout le bourg, et retourner au plus tost chargez de gloire et de captifs. Mais ils virent que ce bourg estoit defendu d'vn costé du fleuue sur les bords duquel il estoit situé, de l'autre costé d'vne double courtine de gros arbres, flanquée de deux bastions dressez à l'Europeanne, et mesme garnis de quelques pieces d'Artillerie. Les Iroquois surpris de ces defenses si bien pratiquées, quittent la pensée de l'assaut, et aprés quelques legeres escarmouches, ont recours à leur souplesse ordinaire, pour auoir par fourbe ce qu'ils ne pouuoient emporter par force. Ils font donc ouuerture de quelque pour-

parler, ils s'offrent d'aller dans la place assiegée iusqu'à vingt-cinq hommes, partie pour traiter de paix, disoient-ils, partie pour achepter des viures pour leur retour. On leur ouure les portes, ils entrent ; mais à mesme temps on se saisit d'eux, et sans plus differer, on les fait monter sur des eschafauts, et à la veuë de leur propre armée, ils furent bruslez tout vifs. Les Andastogueronnons, declarans ainsi la guerre plus chaudement que iamais, donnerent asseurance aux Iroquois, que ce n'estoit là que le prelude de ce qu'ils alloient faire chez eux, et qu'ils n'auoient qu'à s'en retourner au plus tost se preparer à vn siege, ou du moins à voir leurs campagnes desolées.

Les Iroquois, humiliez de cet affront plus qu'on ne peut penser, se debandent et vont se mettre sur la deffensiue, eux qui, iusqu'à present, auoient porté leurs armes victorieuses par toutes ces terres. Mais que feront-ils ? La petite verolle, qui est la peste des Americains, a fait de grands degasts dans leurs Bourgades, et a enleué outre grand nombre de femmes et d'enfans, des hommes en quantité : de sorte que leurs Bourgs se trouuent presque deserts et leurs champs ne sont qu'à demy cultiuez. Les voilà donc menacez à mesme temps des trois fleaux qu'ils ont si bien meritez par la resistance qu'ils ont apportée à la Foy, et par la perfidie dont ils ont vsé sur les Predicateurs de l'Euangile. Dans ces extremitez ils ne voyent aucun iour à leurs affaires, que du costé des François, qui seuls peuuent les conseruer, fortifiants leurs Bourgs et les flanquants de Bastions, pour les mettre en deffense contre l'armée ennemie, si elle se presentoit. Ils preparent pour cela vne celebre Ambassade pour nous venir inuiter auec de beaux presents, d'aller de noueau habiter leurs terres, auec dessein de nous faire esperer de leurs petites filles en ostage, comme nous leur en auons demandé souuent, pour les mettre chez les Meres Vrsulines, et y estre cultiuées, instruites et disposées au Baptesme par les soins de ces bonnes Religieuses, qui n'aspirent qu'à de si saints emplois, ayans pour ce suiet immolé leur vie aux perils de l'Ocean et aux rigueurs de ce pays. Les Iroquois estoient donc sur les termes de cette Ambassade, et tout prests, comme ils parlent, à mettre le canot à l'eau, quand vn fugitif, Huron de Nation, mais naturalisé parmy les Iroquois, s'estant euadé des Trois-Riuieres, et arriuant à mesme temps qu'on estoit sur le depart, rapporta faussement qu'on se disposoit à Quebec à vne cruelle guerre, que des milliers de soldats auoient passé la Mer pour venir enleuer toutes leurs Bourgades, et que les Ambassadeurs seroient massacrez, ou du moins enuoyez en France, pour y estre captifs le reste de leurs iours. Ce fugitif auoit entendu quelque chose du secours qu'on nous promettoit, et c'est ce qui le faisoit parler ainsi. A cette nouuelle, la frayeur saisit les Ambassadeurs, la partie se rompt, et il n'y en eut qu'vn qui eut le courage de venir iusqu'à Quebec, pour s'informer de tous ces rapports. Nous l'auons receu comme amy ; mais nous l'auons regardé comme espion, car nous n'auons pu voir clair dans ses discours, tant ces peuples sont couuerts et rompus à la dissimulation.

Ce que nous auons appris de certain, est que les maladies ont esté tres-grandes chez eux, et qu'elles ont donné occasion à quelques François captifs, de baptiser plus de trois cents enfants moribonds et mesme plusieurs personnes adultes, qui, se voyans à l'extrémité, et se souuenant fort bien des instructions que nous leur auions données lorsque nous estions en leurs Bourgs d'Onnontaghé et d'Oioguen, prioient euxmesmes leurs captifs de les mettre dans la liberté des enfans de Dieu, par les eaux du Saint Baptesme. Ainsi la semence iettée en terre porte son fruit en son temps, comme dit le Fils de Dieu, et les sueurs dont nous auons arrousé ces Missions, et que nous pensions deuoir estre inutiles, se trouuent auoir produit bien des fruits pour l'Eternité.

CHAPITRE V.

Diuers meurtres commis à Montreal par les Iroquois et les Hurons.

Nos ennemis, qui se sont trouués cette année occupez ailleurs, nous ont laissé cultiuer nos terres en asseurance, et ioüir comme d'vn auant-goust, du repos que nostre incomparable Monarque nous va procurer, pour faire passer au-delà des Mers la paix qu'il a estenduë de tous costez au-delà de la France. Il n'y a que le Montreal qui a esté teint du sang de François, et d'Iroquois et de Hurons.

Ie commence par vn triste accident arriué à quelques Hurons, qui depuis peu auoient quitté le païs ennemy, et s'estoient refugiez à Montreal pour y viure Chrestiennement. Si iamais les Iroquois ont fait paroistre vne insigne perfidie, c'est en ce que ie vay dire. Ils se firent voir dans le mois de May dernier sur les Coteaux de Montreal, au nombre de sept Agnieronnons et demanderent à parler. On les escoute ; ils proposent le dessein d'vne celebre Ambassade, pour ne faire plus qu'vne terre de celle des François et des Iroquois. On agrée cette proposition, et on leur fait trois presens pour les asseurer que les Ambassadeurs seront les bien-venus, pourueu qu'ils amenent auec eux le reste des François qui gemissent encor dans leur captiuité. Ils s'y accordent, et pour preuue de leur sincerité, s'offrent à laisser comme en ostage quatre des leurs, pendant que les trois autres iront au plus tost trouuer les Anciens, pour haster l'Ambassade. On tombe d'accord anec eux de cet expedient, et on reçoit auec plus d'appareil qu'on peut, ces quatre nouueaux hostes. On les mene dans la cabane des Hurons, pour y loger plus commodément : ce ne sont que festins, que chants, que danses, que presens reciproques ; bref, l'on n'oublie aucun tesmoignagne de reioüissance. Le soir venu, les prieres sonnent à l'ordinaire pour les Sauuages ; les Iroquois s'y presentent, et donnent grande consolation à vn de nos Peres, qui voyoit croistre son petit troupeau ; tout le reste du soir se passa en entretiens familiers, en bonnes cheres, et dans toutes les priuautez qu'on peut souhaitter des amitiez les plus cordiales. Aprés toutes les reioüissances ordinaires en de semblables occasions, chacun se retire pour prendre vn peu de repos ; il n'y auoit pour lors dans la cabane des Hurons qu'vn homme, deux femmes, vn ieune garçon et trois filles, tous les autres estans à la chasse depuis quelque temps. Sur la minuict, ces quatre traistres se leuent, et à grands coups de haches donnent sur ces pauures gens endormis, mettent toute la cabane en sang ; et ayant fendu la teste à l'homme, laissent les deux femmes pour mortes toutes chargées de playes, et emmenent captiues les trois petites filles, le ieune garçon s'estant heureusement eschappé des mains de ces Barbares.

Tout cela ne se passa pas sans bruit ; les François y accourent de tous costez, mais trop tard : les fugitifs s'estans seruis des tenebres de la nuict pour couurir leur perfidie, s'en seruent encor pour cacher leur fuitte. On trouue vn pitoyable spectacle dans la cabane, trois corps nageants dans leur sang et horriblement defigurez. On s'approche, et l'on s'apperçoit qu'vne des deux femmes nommée Helene, auoit encor vn peu de vie, Dieu sans doute voulant comme par miracle luy prolonger les iours pour faire paroistre sa vertu, qui ne deuroit iamais mourir dans la memoire des hommes. Elle faisoit dans le païs des Iroquois ce que le bon Tobie faisoit parmy les Assyriens : elle assistoit les pauures et les captifs, toute pauure et captiue qu'elle estoit ; elle enseuelissoit les morts, et comme il est souuent arriué dans la primitiue Eglise, elle se trouuoit proche des Chrestiens captifs, quand on les brusloit, ne craignant pas de monter sur les eschaffauts pour les encourager à tenir ferme dans la Foy, ny de s'approcher de ces corps à demy-bruslez, pour leur suggerer de courtes et feruentes prieres dans le fort

de leurs tourments, se meslant parmy les Bourreaux pour animer ces patients à mourir chrestiennement, et dans la profession publique de la Foy. Sa plus grande affliction, dans le malheur qui luy vient d'arriuer, n'est pas de se voir toute taillée de blessures et toute degoutante de son sang ; mais c'est la perte de ses pauures filles qui sont enleuées, et qu'elle regrette auec des larmes de sang, non pas tant parce qu'elles sont la proye de ces Barbares, que parce qu'elles sont en danger d'estre celle des demons. Elle dit douze et treize Chapelets par iour, pour obtenir de Dieu leur deliurance. Peut-estre aura-t-il esgard à des prieres si feruentes et si iustes d'vne mere affligée.

Les Hurons, se voyans si maltraitez de leurs ennemis, chercherent ensuitte les occasions de tirer raison de cette perfidie. Voicy celle qui se presenta.

Le vingt-sixiesme May aborde à Montreal vn canot, conduit par cinq Iroquois Onnontagheronnons, vn desquels estant malade demandoit d'estre admis à l'Hôpital, ces Barbares sçachants bien qu'à Quebec et à Montreal il y a de saintes Filles (ainsi nomment-ils les Religieuses) qui consacrent leurs soins et leurs trauaux à ces emplois de charité ; dont la reputation s'estant espanduë bien au large dedans nos forests, et gaignants le cœur de la barbarie mesme par de si charitables offices, attira ces Iroquois à venir mettre leur malade en si bonne main. Il est donc receu charitablement, et si bien traité, qu'au bout de huit iours le voilà sur pied et prest à s'embarquer auec ses compagnons ; mais les Hurons qui estoient pour lors à Montreal, dont les playes n'estoient pas encore fermées, iugerent, selon le sentiment des François mesmes, que ces Iroquois n'estoient que des espions, et qu'il estoit temps de lauer par leur sang celuy de leurs parents tout fraischement respandu. Ils les laissent donc embarquer, les attendent à vne pointe de terre, proche de laquelle ils devoient passer, font leur descharge sur eux, en tüent vn sur la place à qui ils enleuent la cheuelure, qui est le Trophée ordinaire et la marque de la victoire ; les autres, dangereusement blessez, furent retirez de leurs mains par les François, et vn d'eux se trouuant en danger de mourir, fut instruit par le Pere qui estoit pour lors à Montreal ; et comme ils ont tous souuent entendu parler de nos mysteres, il fut aisé de le mettre en estat de receuoir le saint Baptesme, bonheur qu'il ne payera iamais assez, quand il verseroit le reste de son sang pour l'obtenir. C'est ainsi que Dieu prend ses Eleuz, par des voyes impreueuës à nos petits entendements, mais par des desseins eternels, qui font acheminer les accidents les plus inopinez à sa gloire et au salut des Predestinez.

Ce triage que fait cette douce et sage Prouidence, a paru encor admirable en la personne d'vn autre ieune Iroquois, qui estant arriué à Montreal auec son oncle, escouta volontiers les instructions que le Pere faisoit à l'vn et à l'autre ; mais le nepueu se rendoit tout doucement aux attraits de la grace, pendant que l'oncle non seulement y apportoit de la resistance, mais y ioignoit les railleries et les impertinences : de sorte que le plus ieune estant tombé peu aprés malade, se trouua tout disposé au saint Baptesme, qu'il receut auec des sentiments de pieté qui passent la portée d'vn barbare, et mourut auec des marques d'vne vraye Foy, laissant son oncle dans l'aueuglement de son infidelité.

Reste à voir par quel accident les François ont eu part au sang respandu, aussi bien que les Hurons et les Iroquois. La veille de la Pentecoste, vne Troupe de quarante Guerriers, partie Agnieronnons, partie Onneiochronnons, s'estans approchez de nos champs, pendant que quelques laboureurs y trauailloient, sortirent à l'improuiste sur eux, et selon leur coustume ayant remply l'air d'vn cry effroyable, pour ietter la terreur dans l'esprit de ceux qu'ils attaquent, firent la decharge de leurs fusils, et se ruerent sur deux des François, qui estoient plus occupez à leur trauail que sur leur deffense : ils les prennent, les garottent, et comme s'ils eussent fait quelque grande conqueste,

s'en retournent bien ioyeux de cette proye, sur qui ils vont rassasier leur cruauté et decharger leur colere, comme sur de pauures victimes destinées au feu.

Vn de ces deux François, qui eut l'œil creué en cette rencontre, s'estoit associé depuis peu auec plusieurs autres familles des plus deuotes et des plus exemplaires de Montreal, pour se mettre tous ensemble sous la protection particuliere de la Sainte Famille de Iesvs, Marie, Ioseph. Ce bon homme ne fut pas plus tost saisi, que, leuant les mains au Ciel, il fit vne priere feruente et pleine de Foy, qu'il adressa à la Sainte Vierge, laquelle il coniuroit de ne pas permettre qu'vn des enfans de sa famille fust mal traitté. L'effet suiuit la priere, parce qu'il se trouua libre de toute crainte : il ne luy sembloit pas qu'il allast au feu, tant il suiuoit volontiers ses bourreaux ; et mesme tous les soirs quand on l'estendoit et qu'on le lioit à des pieux enfoncez dans la terre par les pieds, par les bras et par le col, il se couchoit sur ce cheualet, comme il eust fait sur son lict, et presentant ses mains et ses pieds pour estre garottez, il leur disoit : Les voilà, liez, serrez, mon Dieu a bien fait plus que tout cela pour moy, quand on l'estendoit sur la Croix ; ie suis content de vous obeïr, en imitant l'obeïssance que mon Maistre a renduë à ses bourreaux. Ces pensées le fortifioient tellement, et luy donnoient vne si forte esperance de sa liberté, que quand il se trouuoit quelque sault à franchir, ou quelque endroit dangereux à passer : Acheuez, ma bonne Mere, acheuez ce que vous auez commencé, disoit-il à la Sainte Vierge, auec vne confiance filiale.

Cependant il se faisoit de longues prieres pour luy à Montreal, par ceux au nombre desquels il s'estoit associé, qui ne pouuoient se persuader qu'vn fils adopté de la Vierge deust perir de la façon. Neantmoins, il approche tousiours du païs ennemy, et par consequent de la mort. Ses liens ne sont pas diminuez, ses gardes veillent tousiours sur luy, et la playe de son œil creué qui n'estoit point pansée depuis huit iours, se chargeoit de pus, et le menaçoit de la gangrene : en vn mot, les victorieux voulans au plus tost ioüir des fruits de leur victoire, qui sont de brusler à leur aise leurs captifs, se partagent pour prendre le plus court chemin. Les Agnieronnons tendent droit à Agnié, et les Onneiochronnons chez eux, ayants partagé leurs deux prisonniers; celuy dont ie parle estoit escheu aux Agnieronnons, qui estants en bien plus grand nombre que les autres, donnoient moins de lieu à nostre pauure homme de s'eschapper, aussi n'y pensoit-il pas, voyant la chose entierement impossible, et ne desesperoit pas pourtant de l'assistance de sa chere Protectrice. Le Chapitre suiuant nous apprendra ce qui en arriua.

CHAPITRE VI.

Victoire des Algonquins sur les Iroquois, et la deliurance d'vn captif François.

Il ne s'est iamais veu et ne se verra iamais, qu'vn des seruiteurs de Marie perisse, dit vn des grands Deuots de cette Sainte Vierge. Ce Chapitre nous fournit deux exemples de cecy tout à la fois.

Les Algonquins residents de Sillery, aprés y auoir passé l'Hyuer dans l'innocence et dans la pieté, se resolurent, sur le Printemps, d'aller à la petite guerre ; mais c'estoit vne guerre saincte, parce que tous les lieux qui leur seruent de giste, leur sont comme autant de Sanctuaires qu'ils consacrent par des prieres adressées à la Mere de Dieu, auec tant de ferueur et de constance, qu'vn de nos François, qui par hazard fut de la troupe, estoit tout surpris de voir des Barbares si deuots, et des soldats Sauuages esgaler la pieté des meilleurs Chrestiens. Ils n'estoient que quarante, mais le courage estoit plus grand

que le nombre. Ils arriuent aux Isles de Richelieu, sans rien decouurir ; ils entrent dans la riuiere qui porte le mesme nom ; ils approchent du lac Champlain et s'y mettent en embuscade. A peine y sont-ils arriuez que la Prouidence, qui ne s'endort iamais sur les siens, fit si bien que ces victorieux qui venoient de faire coup à Montreal, et qui menoient nostre pauure François en triomphe, furent decouuerts par nos Algonquins, qui les suiuent des yeux et remarquent leur giste. Le soir venu, deux des plus hardis s'approchent pour s'esclaircir du nombre, de la posture, et des desseins de l'ennemy, et aprés auoir pris toutes les connoissances necessaires, s'en retournent au plus tôt faire leur rapport. Nos soldats Chrestiens commencent par la priere qu'ils adressent à la Sainte Vierge ; et puis s'estant debarquez à nuict close, font leurs approches à la sourdine, ils enuironnent le lieu où dormoient les ennemis, et se tenoient prests de les charger à la premiere pointe du iour. Mais comme il est bien difficile de marcher la nuit, sans faire de bruit, par le rencontre de quelque branche, vn des chefs des Iroquois fut eveillé ie ne sçay comment. C'estoit vn homme courageux, nommé Garistarsia (le Fer), vigilant et fort renommé pour les exploits qu'il a faits sur nous et sur nos Sauuages. Il donne donc l'alarme à ses compagnons, qui sont si lestes en ces occasions, qu'ils se trouuerent les armes à la main, et aussitost prests à combattre que les assaillants. Nos Algonquins s'en estans bien apperceus, ne firent qu'vne simple descharge de leurs fusils, puis les iettant par terre, la hache et l'espée à la main, tous nuds pour n'estre pas embarrassez de leurs habits, se ruënt comme en fureur sur les ennemis, frappants à droite et à gauche, et faisants couler le sang de tous costez. Les tenebres de la nuit, qui n'estoient pas encor bien dissipées, augmentoient l'horreur du combat ; les cris horribles iettez de part et d'autre, ioints auec les gemissements des mourants, faisoient retentir tout le bois d'vn son bien lugubre. Le Chef des Algonquins se signala par vn trait de courage qui n'est pas commun. Il se nomme Gahronho ; sa valeur merite que son nom ne soit pas mis en oubly. Ayant donc recognu que le chef des Iroquois estoit ce Garistarsia, son nom François, le Fer, si fameux et si illustre par tant de calamitez, qui nous ont fait mesler souuent nos larmes auec nostre sang, donna droit à luy, n'aspirant à rien moins qu'à la conqueste de ce Conquerant ; il le poursuit de l'œil et du pied, dans la meslée, où il se demenoit à son ordinaire ; il le ioint, et l'empoignant d'vne main par sa grande cheuelure, le veut obliger à se rendre. L'Iroquois trop superbe, et qui, iusqu'alors, n'avoit appris qu'à faire des captifs, et non pas à estre fait captif, resiste orgüeilleusement, et comme il estoit robuste et genereux, se iette reciproquement sur les cheueux de son aduersaire, et comme il estoit tout prest de luy porter le coup de mort, il fut preuenu par vn coup de hache que l'Algonquin luy dechargea sur la teste, si rudement qu'il tombe à terre, où son courage l'empescha de se confesser vaincu, ne cedant point la victoire qu'aprés auoir perdu la vie.

Le Chef estant à bas, ceux qui restoient ne songeoient qu'à la fuitte, mais auec tant de precipitation, qu'il s'en trouua vn qui couroit plus viste que le pas, ayant le corps transpercé d'outre en outre d'vne espée qu'vn Algonquin luy auoit laissée dans les flancs.

Pendant que tout cela se passoit, nostre pauure François, spectateur de cette Tragedie, demeuroit, par bonheur, pieds et mains liez contre terre, n'attendant plus que le dernier coup de mort, et l'alloit receuoir de la main d'vn des victorieux, qui frappoit à l'aueugle sur tout ce qu'il rencontroit, s'il ne se fust escrié à luy : Ie suis François. A ces mots on s'arreste, on le reconnoist, on se haste de le delivrer, pour ne pas perdre vn temps si precieux où il n'y auoit point de coups perdus ; et l'on se precipita tant à couper ses liens, qu'on pensa luy couper vne iambe. Il n'en eut que la peur, et s'estant ietté à deux

genoux sur la terre toute trempée de sang ennemy, remercia sa Liberatrice, de ce qu'elle le tiroit du milieu des feux où il alloit estre ietté ; et depuis, il n'a pas esté mesconnaissant de ce bienfait, ne pouuant entendre parler de la Sainte Vierge, sans fondre en deuotion, et publiant sans cesse les merueilles qu'elle a operées pour sa deliurance : car il deuoit mourir mille fois en cette attaque par la gresle des balles qui siffloient à ses oreilles, et qui iettoient par terre ceux qui estoient autour de luy, demeurant seul en vie, au milieu de tant de morts.

Reconnoissons aussi la mesme protection enuers les victorieux qui ont essuyé la decharge des ennemis, et se sont trouuez au milieu des haches et des espées, sans qu'aucun d'eux ait receu la moindre blessure du monde. Le Ciel a sans doute fauorisé leurs armes, qu'ils ont prises auec tant de pieté : aussi se sont-ils seruis de leur victoire, non pas en Barbares, mais en Chrestiens. Voyons-le au Chapitre suiuant.

CHAPITRE VII.

Supplice de deux Iroquois pris par les Algonquins.

Le combat dont ie viens de parler, ne dura pas longtemps, car la premiere furie des Algonquins fut si rude et si heureuse, que dix des ennemis estants tombez roides morts sur la place, trois furent arrestez en vie, et les autres s'eschapperent tout couuerts de blessures.

Les victorieux, apres cette deffaite, retournent sur leurs pas et viennent tout triomphants à Sillery pour y rendre graces au Ciel de ce que, dans cette victoire, ils ne se sont veus teincts que du sang des ennemis. Ils y font entrer leurs captifs, mais au lieu de la gresle des bastonnades auec laquelle on a coustume de les receuoir, au lieu des doigts coupez, des nerfs arrachez, et des autres caresses, car c'est ainsi qu'ils nomment les premiers tourments des prisonniers, qui sont les preludes de ceux qu'on leur fait souffrir en les bruslant, au lieu, dis-ie, de toutes ces cruautez ordinaires, ils les conduisent eux-mêmes dans la Chapelle, les inuitent à la priere, les pressent de receuoir le Baptesme, et entonnent deuant eux des Cantiques de deuotion pour les animer par leurs exemples. Enfin ils les mettent entre les mains d'vn de nos Peres qui sçavoit leur langue, pour les instruire et les disposer au Sacrement du Baptesme auant que de mourir. C'est peut-estre là vn des actes les plus heroïques qui puisse estre pratiqué par des Sauuages : car qui sçaura iusqu'où va l'inimitié naturelle (i'ose bien dire la rage) qui est entre ces deux Nations, l'Algonquine, et l'Iroquoise, pourra iuger de l'empire de la Foy, qui a bien pu captiuer l'esprit de ces Barbares iusqu'à ce point. Les Hurons qui n'ont pas vne si grande haine contre l'Iroquois, puisqu'ils ont presque la mesme langue, en auoient tant neantmoins du commencement que nous les instruisions, que lors qu'ils prenoient quelques-vns de ces ennemys, et que nous taschions de les disposer à receuoir les eaux salutaires au milieu des flammes : Hé quoy ! nous disoient-ils, mes freres, voulez-vous que ces gens-là aillent auec nous en Paradis ? Comment y pourrons-nous viure en paix ? pensez-vous y pouuoir accorder l'ame d'vn Huron auec celle d'vn Iroquois ? Pauures ignorans qu'ils estoient pour lors ! ils ne sçauoient pas encor, que selon S. Paul, Dieu ne fait pas le discernement entre le Iuif et le Gentil, entre l'Iroquois, le Huron, l'Algonquin et le François. C'est ce que nos victorieux ont appris depuis, et ce qu'ils pratiquent à l'endroit de leurs prisonniers.

Le Pere les prend donc à part, les catechise, et le Saint-Esprit trauaillant dans leurs ames bien plus que luy, ils receurent ses instructions à cœur ouuert, et se trouuerent apres trois iours

et trois nuits, assez sçauants, et dans vne saincte impatience d'estre baptisez. Quel bonheur pour nous ! disoient-ils, que celuy qui a fait le Ciel et la Terre, et qui n'a que faire de nous, nous ayt conserué la vie à nous seuls, nous destinant au Paradis où il fait si beau, pendant qu'il a laissé tomber nos Compagnons dans l'Enfer, qui est vn lieu de supplices eternels ; baptise-nous donc, mon oncle, nous sommes prests à tout, dis-nous ce qu'il faut que nous fassions. Ne sont-ce pas là des sentiments d'vn Saint Paul au temps de sa conuersion ?

Les sentiments de nos Algonquins ne sont pas bien esloignez de ceux de Saint Paulin, puisque quelques-vns veulent s'immoler pour la conseruation de ces pauures captifs, et les autres voulants leur procurer vne bien meilleure liberté, sont leurs parrains dans leur Baptême : ceremonie bien belle, de voir vn Algonquin tenir sur les Saints Fonts vn Iroquois, et aprés l'auoir bien presché, luy ouurir les portes du bonheur eternel au lieu de le ietter au feu.

Ces pauures prisonniers ne sçauoient que penser de ces merueilles : ils ne se comprenoient pas, et leurs dernieres chansons, qu'ils appellent chansons de mort, n'estoient que sur la vie eternelle. Les raisons d'Estat les condamnoient à la mort ; mais la pieté chrestienne leur espargna les feux, deux ayant esté depeschez à coups de fusil ; pour le troisiesme, il estoit le propre fils d'vn de nos bons Hurons d'icy, qui, ayant esté pris dés son enfance par les Agnieronnons, auoit esté esleué dans l'esclauage iusqu'à l'aage de quinze à vingt ans. Sa fortune en est d'autant plus admirable, ayant à mesme temps esté deliuré de la captiuité des Iroquois et de celle des Algonquins, ayant eschappé le fer dans le combat et le feu aprés sa prise, et ayant icy heureusement trouué son pere, et la vie qu'on luy donna en cette consideration.

Les prisonniers que font sur nous nos ennemis, ne sont pas traittez de cette façon ; mais ils n'en sont pas moins heureux : car ils font de bon cœur leur Purgatoire dans les flammes des Iroquois, et souffrent leurs cruautez plustost comme des Penitens que comme des captifs. C'est ce que nous auons appris tout fraischement de trois Hurons qui ont esté bruslez à Agnié depuis peu, qui faisoient vn Sanctuaire de leurs brasiers, ne poussants du milieu des flammes que ces belles paroles : *I'iray au Ciel ;* ce qu'ils entonnoient auec tant d'ardeur, que leurs bourreaux mesmes en estoient tout rauis. Il faut, disoient-ils, que ces gens-là soient bien asseurez du bonheur de l'autre vie, puis qu'ils font si peu d'estat des tourments de celle-cy. C'est ce que nous a rapporté la bonne Heleine dont nous auons parlé, laquelle a receu les derniers soupirs de ces bons Chrestiens, aprés les auoir encouragez à mourir constamment dans la profession de la Foy.

CHAPITRE VIII.

De la Mission des Outaoüak et de la precieuse mort du Pere René Menard et de celle de son Compagnon.

Nous allons voir vn pauure Missionnaire vsé des trauaux Apostoliques, dans lesquels il a blanchy, chargé d'années et d'infirmité, harassé d'vn fascheux et penible voyage, tout degouttant de sueurs et de sang, mourir tout seul dans le fond des bois, à cinq cents lieuës de Quebec ; laissé en proye aux bestes carnassieres, à la faim et à toutes les miseres ; et qui, selon ses souhaits, et mesme selon sa prophetie, imite en sa mort l'abandon de Saint François Xauier, dont il auoit tres-parfaitement imité le zele pendant sa vie. C'est le Pere René Menard, qui, depuis plus de vingt ans a trauaillé dans ces rudes Missions, où enfin s'estant perdu dans les bois, en courant aprés la brebis égarée, il a heureusement consommé son Apostolat par la perte de ses forces, de sa santé et de sa vie. Le Ciel n'a pas voulu

qu'aucun de nous ait recueilly ses derniers soupirs, il n'y a que ces forests qui en ont esté les depositaires, et quelque creux de rocher dans lequel il se sera peut-estre ietté, a esté seul tesmoin des derniers eslans d'amour que ce cœur tout embrasé a poussé vers le Ciel auec son ame, qu'il a renduë à son Createur, lors qu'actuellement il couroit à la conqueste des ames.

Voicy le peu que nous en auons appris par vne Lettre venuë de Montreal, en datte du 26. Iuillet 1663. Hier le bon Dieu nous amena trente-cinq Canots d'Outaoüak, auec lesquels sont reuenus sept François, de neuf qu'ils estoient ; les deux autres qui sont le Pere René Menard, et son fidelle Compagnon nommé Iean Guerin, sont allez d'vn autre costé pour se retrouuer plus tost que ceux-cy au port asseuré de nostre commune Patrie. Il y a deux ans que le Pere est mort, et Iean Guerin depuis dix mois ou enuiron.

Le pauure Pere et les huict François ses Compagnons, partis des Trois-Riuieres le 28. d'Aoust de l'an 1660. auec les Outaoüak, arriuerent à leurs païs le 15. d'Octobre, iour de Saincte Therese, aprés des trauaux inexplicables, des mauuais traittements de leurs Matelots, tout-à-fait inhumains, et vne extreme disette de viures ; en sorte que le Pere à peine pouuoit-il plus se porter, estant d'ailleurs de complexion foible et cassé de trauaux. Mais comme on va encor bien loin aprés estre las, il eut assez de courage de gagner le Cabanage de ses hostes. Vn nommé le Brochet, chef de cette famille, homme superbe et tres-vicieux, qui auoit quatre ou cinq femmes, traitta fort mal le pauure Pere, et enfin l'obligea de se separer de luy et de se faire vne chaumine de branches de sapin. O Dieu ! quelle demeure pendant les rigueurs de l'Hyuer, qui sont presque insupportables en ces contrées là ! La nourriture n'estoit guere meilleure ; le plus souuent ils n'auoient pour tous mets qu'vn chetif poisson cuit à l'eau toute pure, à quatre et à cinq qu'ils estoient, encore estoit-ce vne aumosne que les Sauuages faisoient à quelqu'vn d'entr'eux, qui attendoit au bord de l'eau le retour des Canots des pescheurs, comme les pauures mendiants attendent l'aumosne aux portes des Eglises. Vne certaine mousse qui naist sur les rochers leur a seruy souuent pour faire de bons repas. Ils en mettoient vne poignée dans leur chaudiere, ce qui épaisissoit tant soit peu l'eau, y formant vne certaine escume, ou baue comme celle des limaçons, et qui nourrissoit plus leur imagination que leur corps. Les arrestes de poisson qu'on conserue soigneusement pendant qu'on en trouue en abondance, seruoient aussi dans la necessité à amuser la faim ; il n'y a pas mesme iusqu'aux os pilez dont ces pauures fameliques ne fissent leur profit. Quantité d'especes de bois leur fournissoient aussi des viures : l'escorce de Chesne, de Bouleau, de Tilly ou Bois Blanc, et d'autres arbres, bien cuites et bien pilées, puis mises dans l'eau, où on a fait boüillir du poisson, ou bien meslées auec de l'huille de poisson, leur faisoient d'excellents ragousts ; ils mangeoient le gland auec plus de goust et plus de plaisir qu'on ne mange en l'Europe les marons ou les chastaignes, et encore n'en auoient-ils pas leur saoul. Ainsi se passa le premier Hyuer.

Pour le Printemps et l'Esté, ils s'en tiroient plus facilement, à la faueur de quelque peu de chasse. Ils tüoient de temps en temps quelques Canards, Outardes, ou quelques Tourtes, qui leur preparoient de rauissants banquets ; les Framboises et autres semblables petits fruits leur seruoient de grands rafraischissements. On ne sçait ce que c'est en ces païs-là de bled, ny de pain.

Le second Hyver suruenant, les François ayant obserué comme les Sauuages faisoient leur pesche ; ils se resolurent de les imiter, iugeants que la faim estoit encor plus difficile à supporter que la grande peine et que les risques de cette pesche. C'estoit vne chose digne de compassion de voir sur ces grands Lacs eleuez souuent comme la Mer, de pauures François en Canot pendant la pluye et pendant la neige, portez çà et là par des tourbillons de vents : ils ont sou-

uent trouué à leur retour leurs mains et leurs pieds gelez ; quelques fois ils se sont veus accueillis d'vne si espaisse poudre de neiges chassées par l'impetuosité du vent, que celuy qui gouuernoit le Canot ne pouuoit decouurir de la veuë son Compagnon qui estoit à la pointe : quel moyen donc d'aborder au port ? Certes, autant de fois qu'ils reprenoient terre, il leur sembloit vn petit miracle. Quand la pesche reüssissoit, ils faisoient de petites prouisions de poisson qu'ils boucannoient, et s'en nourrissoient au temps que la pesche estoit finie, ou que la saison ne permettoit plus de pescher.

Il y a en ce pays-là une certaine plante, haute de quatre pieds enuiron, qui croist en des lieux marescageux. Vn peu auparauant qu'elle monte en espy, les Sauuages vont en Canot lier en touffes l'herbe de ces plantes, les separant les vnes des autres autant d'espace qu'il en faut pour passer vn Canot lors qu'ils reuiendront en cueillir le grain. Le temps de la moisson estant venu, ils menent leurs Canots dedans les petites allées qu'ils ont pratiquées au trauers de ces grains, et faisant pencher dedans les touffes amassées ensemble, les égrainnent. Quand le Canot est plein, ils vont le vuider à terre dans vne fosse preparée sur le bord de l'eau, puis auec les pieds ils les foulent et remuent si longtemps, que toute la balle s'en detache ; en suitte ils le font seicher, et finalement ils le mettent dans des caisses d'escorce pour l'y conseruer. Ce grain tire beaucoup sur l'Auoine, lors qu'il est crud ; mais estant cuit à l'eau, il renfle plus qu'aucune semence d'Europe.

Si ces pauures François estoient destituez presque de tout ce qui peut recréer le corps, ils estoient, en recompense, consolez des graces du Ciel. Tandis que le Pere fut en vie, ils auoient tous les iours la Saincte Messe, et se confessoient et communioient quasi tous les huict iours. Apres le trespas du Pere, ce qui les a conseruez dans l'integrité de leur foy et de leurs bonnes mœurs, a esté l'vnion et la bonne intelligence dans laquelle ils ont tousiours vescu, et de plus vne sainte liberté Chrestienne que quelques-vns de la bande prenoient de reprendre ceux qui, par hazard, se seroient par fois emancipez en quelque legereté.

Quant à la mort du Pere, voicy ce que i'en ay appris. Pendant son hyuernement parmy les Outaoüak, il commença vne Eglise chez ces Barbares, bien petite à la verité, mais bien precieuse, parce qu'elle luy a cousté bien des sueurs et bien des larmes ; aussi sembloit-elle n'estre composée que de Predestinez, dont la meilleure partie estoient les petits enfants moribonds, qu'il estoit obligé de baptiser à la derobée, parce que les parents les cachoient lors qu'il entroit dans les cabanes, estans dans la vieille erreur des Hurons, que le Baptesme leur causoit la mort.

Parmy les adultes, il se trouua deux Vieillards que la grace auoit preparez au christianisme : l'vn par vne maladie mortelle, qui luy rauit la vie du corps peu aprés avoir receu celle de l'ame, expirant apres auoir fait profession publique de la Foy, et presché par son exemple à ses parents, qui, se moccquants de luy et de ses prieres, luy donnerent occasion de rendre des preuues d'vne pieté tres-forte, quoy que tout fraischement enracinée.

L'autre Vieillard fut esclairé par son aueuglement, peut-estre n'eust-il iamais apperceu les brillants de la Foy, si ses yeux eussent esté ouuerts aux obiets de la terre ; mais Dieu, qui tire la lumiere des tenebres, et qui se plaist à nous faire voir de temps en temps, des traits de sa Prouidence, a si bien disposé de tout pour ce pauure aueugle, que le Pere s'est trouué tout à propos pour l'esclairer, et luy ouurir le Ciel, lors qu'il auoit desia vn pied dans l'Enfer. Il mourut quelque temps aprés son Baptesme, benissant Dieu des graces qu'il luy faisoit à la fin de ses iours, qu'il auoit si peu meritées pendant le cours de prez de cent ans de vie.

Il y auoit encor quelques bonnes femmes qui grossissoient cette Eglise soli-

taire : vne veufue entr'autres, qui receut le nom d'Anne en son Baptesme, et qui passe pour Saincte parmy ces peuples, quoy qu'ils ne sçachent pas ce que c'est que Saincteté. Depuis que le Pere l'a disposée à receuoir le tres-Sainct Sacrement de l'Autel, elle ne sçait plus ce que c'est que de vie Barbare parmy les Barbares ; elle fait seule ses prieres à genoux pendant que toute la famille s'entretient de sales discours ; elle continuë dans ce saint exercice de deuotion auec l'admiration de nos François, qui l'ont veüe les années suiuantes aussi feruente que le premier iour ; et par vn exemple qui ne s'est iamais veu parmy ces peuples totalement adonnez à la lubricité, d'elle-mesme elle a consacré le reste de son veufuage à la chasteté, parmy des abominations continuelles dont ces infames font gloire de se soüiller incessamment.

Voilà les fruits des trauaux du Pere Menard, bien petits en apparence, mais bien grands en ce qu'il faut vn grand courage, vn grand zele, vn grand cœur, pour souffrir de si grandes fatigues, et aller si loin pour si peu de chose ; quoy qu'on ne puisse appeller peu, quand il ne seroit question que d'vne ame sauuée, pour laquelle le Fils de Dieu n'a pas espargné ses sueurs et son sang, qui sont d'vn prix infiny.

Outre ces Esleuz, le Pere ne trouua dans le reste de ces Barbares qu'opposition à la Foy, à cause de leur grande brutalité et de leur infame polygamie. Le peu d'esperance de conuertir ces gens plongez dans toutes sortes de vices, fit qu'il prit resolution d'entreprendre vn nouueau voyage de cent lieuës, pour aller instruire vne Nation de pauures Hurons, que les Iroquois ont fait fuir iusqu'au bout de ce monde. Il y auoit parmy ces Hurons quantité d'anciens Chrestiens, qui demandoient instamment le Pere, et luy promettoient qu'à son arriuée chez eux, tout le reste de leurs compatriotes embrasseroient la Foy ; mais auparauant que de s'acheminer vers ce païs si esloigné, le Pere pria trois ieunes François de sa Troupe de l'aller auparauant reconnoistre pour faire des presens aux anciens, et les asseurer, de sa part, qu'il les iroit instruire aussitost qu'ils luy enuoyeroient du monde pour le mener. Ces trois François arriuent enfin aprés bien des fatigues à cette pauure Nation agonisante ; et entrant dans leurs cabanes, il ne trouuent que des squelettes qui estoient si foibles, qu'à peine se pouuoient-ils ny remuer, ny tenir sur pied. Cela fut cause qu'ils ne iugerent pas à propos de faire les presens qu'ils auoient apportez de la part du Pere, ne voyants point d'apparence qu'il deust si tost les venir trouuer, à moins que de s'exposer à mourir en peu de iours de faim auec eux, qui n'en pouuoient plus, et qui estoient encore bien esloignez de la recolte du bled d'Inde, dont ils auoient fait de petits champs. Ils expedierent donc bientost leurs affaires auec ces pauures affamez, prirent congé d'eux, leur donnants parole qu'il ne tiendroit point au Pere qu'ils ne fussent enseignez. Ils se remettent en chemin pour reuenir, qui fut bien plus rude, à cause qu'il leur falloit monter la Riuiere en reuenant, au lieu qu'en allant, ils l'auoient descenduë : s'ils n'eussent esté ieunes et faits à la fatigue, ils n'en fussent iamais reuenus. Vn bon Huron, qui vouloit les accompagner, fut bien contraint de rebrousser, de peur de mourir de faim en chemin. Pour surcroist de leurs peines, le Canot dans lequel ils estoient venus, leur fut dérobé ; et s'ils n'eussent autrefois appris lors qu'ils estoient auec nous chez les Iroquois, à faire des Canots à l'Iroquoise, qui se font aisément de grosses escorces d'arbre, et presque en tout temps, c'estoit fait d'eux. L'ayant donc acheué en vn iour, ils s'embarquerent enuiron sur la fin de May ; quelques Tortuës qu'ils trouuoient sur le bord des Lacs et des Riuieres, auec quelques Barbuës qu'ils peschoient à la ligne, leur seruirent de nourriture l'espace de quinze iours qu'ils employerent à se rendre au lieu d'où ils estoient partis.

Ils racontent d'abord au Pere le peu d'apparence qu'un pauure Vieillard caduc, foible, destitué de viures comme

il estoit, entreprist vn tel voyage ; mais ils ont beau luy estaller et mettre deuant les yeux les difficultez des chemins soit par terre, soit par eau, la multitude des rapides, des cheutes d'eau, et des longs portages, les precipices qu'il faut passer, les rochers sur lesquels il se faut traisner, les terres seiches et steriles où l'on ne peut trouuer rien pour viure, tout cela ne l'épouuante point, il n'a qu'vne seule response à faire à ces bons enfants : Dieu m'y appelle, il faut que i'y aille, m'en deust-il couster la vie. Saint François Xavier, leur dit-il, qui sembloit si necessaire au monde pour la conuersion des ames, est bien mort dans la poursuitte de son entrée à la Chine ; et moy qui ne suis bon à rien, de peur de mourir en chemin, refuserois-ie bien d'obeïr à la voix de mon Dieu qui m'appelle au secours des pauures Chrestiens et Cathecumenes dépourueus de Pasteur depuis tant de temps ? Non, non, ie ne sçaurois souffrir que des ames perissent, sous pretexte de conseruer la vie du corps à vn chetif homme que ie suis. Quoy ! ne faut-il seruir Dieu, ne faut-il aider le prochain que quand il n'y a rien à souffrir, ny aucun risque de sa vie ? Voicy la plus belle occasion de montrer aux Anges et aux hommes que i'ayme plus mon Createur que la vie que ie tiens de luy, et vous voudriez que ie la laissasse eschapper ? Aurions-nous iamais esté rachetez, si nostre cher Maistre n'eust preferé l'obeïssance de son Pere touchant nostre salut à sa propre vie ?

Voilà donc la resolution prise d'aller chercher ces pauures brebis égarées. Quelques Hurons venus en traite aux Outaoüak, se presentent au Pere pour le conduire ; il est heureux de cette rencontre, il les charge de quelques hardes, et fait choix d'un des François, qui estoit Armurier, pour l'accompagner ; et pour toute prouision, il prend vn sac d'Esturgeon sec, et quelque peu de chair boucannée, qu'il espargnoit depuis longtemps pour ce voyage qu'il premeditoit. Son dernier Adieu qu'il fit aux autres François qu'il laissoit, fut en ces termes prophetiques : Adieu ! mes chers enfans, leur disoit-il, les embrassant tendrement ; mais ie vous dis le grand Adieu pour ce monde, car vous ne me reuerrez plus : ie prie sa bonté divine que nous nous reünissions dans le Ciel.

Le voilà donc en chemin le 13. Iuin 1661. neuf mois aprés son arriuée dans le païs de Outaoüaks ; mais les pauures Hurons, pour peu chargez qu'ils estoient, perdirent bientost courage, les forces leur manquant, faute de nourriture. Ils abandonnent le Pere, en luy disant qu'ils alloient en haste à leur bourg aduertir les anciens, comme il estoit en chemin, et pour faire en sorte qu'on l'enuoyast querir par de ieunes hommes robustes. Le Pere, esperant ce secours, demeure auprés d'vn Lac enuiron quinze iours ; mais comme les viures luy manquoient, il se resolut de se mettre en chemin auec son Compagnon, à la faueur d'vn petit Canot qu'il auoit trouué dans des brossailles. Ils s'embarquent auec leurs petits pacquets. Helas ! qui pourroit nous redire les trauaux que ce pauure corps extenüé souffrit le long de ce voyage, de la faim, des chaleurs, de la lassitude, des portages où il falloit charger sur les espaules et Canot et pacquets, sans auoir autre consolation que de celebrer tous les iours la Sainte Messe. Enfin enuiron le 10. d'Aoust, le pauure Pere suiuant son Compagnon s'égara, prenant quelques bois ou quelques rochers pour les autres. Au bout du portage d'vn rapide d'eau assez penible, son Compagnon regarde derriere soy, s'il ne le verroit point venir : il le cherche, il l'appelle, il tire iusqu'à cinq coups de fusil pour le redresser dans le bon chemin, mais en vain ; ce qui luy fit prendre resolution de donner au plus tost iusqu'au village Huron qu'il iugeoit estre proche, afin de loüer du monde à quelque prix que ce fust, pour aller chercher le Pere ; mais par malheur il s'égara luy-mesme, passant au-delà du Bourg, sans le sçauoir. Il fut pourtant plus heureux dans son égarement, ayant esté rencontré d'vn Sauuage qui le redressa et le conduisit au village ; mais

il n'y arriua que deux iours aprés que le Pere se fut égaré. Et puis que fera vn pauure homme qui ne sçait aucun mot de la langue Huronne ? Neantmoins, comme la charité et la necessité ont assez d'eloquence, il fit si bien par ses gestes et par ses larmes qu'il donna à entendre que le Pere estoit égaré. Il promet à vn ieune homme diuerses denrées Françoises pour l'obliger à l'aller chercher, lequel fit semblant d'abord de le vouloir faire, et se mit en chemin ; mais à peine se passa-t-il deux heures, que voicy mon ieune homme de retour en criant : Aux armes ! aux armes ! ie viens de rencontrer l'ennemy. A ce bruit s'euanoüit la compassion qu'on auoit conceuë du Pere, et la volonté de l'aller chercher.

Et ainsi le voilà laissé à l'abandon, mais entre les mains de la Prouidence diuine, qui sans doute luy aura donné le courage de souffrir constamment en cette extremité le denüement de tout secours humain, quand il n'y auroit que les picqueures des Maringoüins, dont le nombre est effroyable en ces quartiers, et si insupportable, que les trois François qui ont fait le voyage, asseurent qu'il n'y auoit point d'autre moyen de s'en deffendre, que de courir tousiours, sans s'arrester, et mesme il falloit que deux d'entr'eux fussent occupez à chasser ces bestioles, tandis que le troisiéme vouloit boire, autrement il ne l'auroit pu faire. Ainsi le pauure Pere, estendu qu'il estoit sur la plateterre, ou peut estre sur quelque rocher, demeura exposé à toutes les picqueures de ces petits tyrans, et souffrit ce cruel tourment ; pendant le temps qu'il a suruescu, la faim et les autres miseres l'ont acheué, et ont fait sortir cette ame bienheureuse de son corps, pour aller ioüir des fruits de tant de trauaux qu'il a soufferts pour la Conuersion des Barbares.

Pour son corps, le François qui l'accompagnoit a fait ce qu'il a pu auprés des Sauuages pour leur faire aller chercher, mais sans effet. On ne peut pas non plus sçauoir precisément le temps ny le iour de son trespas ; son compagnon de voyage iuge que ce fut enuiron l'Assomption de la Vierge, car il dit qu'il auoit auec soy vn morceau de chair boucannée, enuiron long et large comme la main, qui l'aura pu soustenir deux ou trois iours. Vn Sauuage trouua, de là à quelque temps, le sac du Pere ; mais il ne voulut pas auoüer d'auoir trouué son corps, de peur d'estre accusé de l'auoir tué : ce qui peut-estre n'est que trop vray, puis que ces Barbares ne font point de difficulté d'esgorger vn homme quand ils le rencontrent seul dans les bois, sur l'esperance de faire quelque butin. Et de fait, on a veu dans vne Cabane le reste de quelques meubles qui seruoient à sa Chapelle.

Quoy qu'il en soit du genre de sa mort, nous ne doutons pas que Dieu ne s'en soit voulu seruir pour couronner vne vie de cinquante-sept ans, dont il a emploié la meilleure partie dans les Missions Huronnes, Algonquines et Iroquoises, s'estant rendu capable par vn trauail sainctement opiniastre d'enseigner ces trois sortes de peuples en ces trois langues differentes.

Son zele, qui estoit tout de feu, et qui luy tiroit presque tousiours les larmes des yeux lors qu'il preschoit aux François, luy auoit donné vne tendresse si grande pour les pauures Sauuages, et à mesme temps vn Empire sur eux si absolu, qu'il s'est trouué peu de Missionnaires qui ayent sçeu mieux les gagner par amour, ou qui ayent pu les maistriser auec plus d'authorité. C'estoit vn zele infatigable, qui, dans vne complexion foible et delicate, sembloit auoir vn corps de bronze ; il retranchoit vne bonne partie du repos de la nuit pour vacquer à Dieu vniquement, donnant tout le iour aux trauaux Apostoliques de sa Mission. On le voioit seicher sur les pieds et comme rongé de melancholie, quand il ne pouuoit pas trauailler pour le salut des ames ; mais aussi le voioit-on dans des ioyes inexplicables quand il se trouuoit au milieu de ses Neophytes Barbares, s'oubliant de prendre et repos et repas, et vacquant à ses fonctions incessamment et

sans relasche (chose qu'on a remarquée en luy comme bien particuliere), et sans s'estre iamais tant soit peu dementy de sa ferueur ; aussi le nom que luy ont tousiours donné ses Superieurs estoit celuy-cy ; *Pater Frugifer*, le Pere fructifiant. L'Ame de ce zele estoit l'amour de Dieu dont son cœur brusloit, et qui lui mettoit souvent en bouche, comme pour sa deuise, ces paroles qu'il auoit coustume d'adresser à celuy de nos Peres qui estoit compagnon de ses peines et de ses Missions : *Pater mi*, disoit-il ordinairement, *sat multa agimus, sed non satis ex amore Dei* ; Mon cher Pere, nous n'en faisons que trop, mais nous ne faisons pas assez pour l'amour de Dieu.

Son courage alloit de pair auec son zele : il a veu sans fremir des Iroquois se ietter sur luy, le cousteau à la main, pour l'esgorger, lors qu'il trauailloit à leur conuersion dans le Bourg d'Oïogoën ; d'autres ont leué la hache sur luy au mesme lieu pour luy fendre la teste, mais il ne s'en estonnoit pas ; il souffroit encor d'vn visage guay les affronts des enfants qui le hüoient par les ruës, et qui couroient aprés luy comme aprés vn insensé ; mais ce genereux Pere faisoit gloire auec l'Apostre d'estre fol pour Iesus-Christ, afin d'engendrer dans les tranchées des persecutions, vne Eglise Iroquoise qu'il composa en peu de temps de plus de quatre cents Chrestiens, et donnoit esperance de conuertir bientost tout le Bourg, si l'obeïssance ne l'eust arresté au milieu de sa course. Ce fut quand nous fusmes obligez de quitter les Missions Iroquoises, en suite des nouueaux meurtres que ces traistres faisoient dans nos habitations ; quand il luy fallut donc quitter cette belle moisson dont il auoit desia enuoié les premices au Ciel, par la mort de quantité d'enfans, et de Vieillards baptisez, ce fut luy arracher le cœur du ventre, comme à vne bonne mere qu'on destache de ses chers enfans. Il en a gemy bien des fois depuis, tesmoignant, par l'abondance des larmes qu'il versoit, le regret qu'il auoit de n'auoir pas versé tout son sang au milieu de son cher Troupeau. Il a eu cette consolation, de mourir en cherchant de nouuelles Oüailles : il a passé cinq cents lieuës de saults et de precipices pour cela ; il est celuy de tous nos Missionnaires qui a approché le plus prés de la mer de la Chine, mais Dieu l'a reüny à son cher Apostre des Indes par d'autres routes de vray, mais par vn dernier passage presque tout semblable, mourants tous deux dans l'abandon, et sur le chemin des nouuelles conquestes qu'ils pretendoient faire pour le Ciel.

Ie ne puis obmettre de dire icy quelque chose du fidele compagnon du Pere, nommé, comme nous auons desia dit, Iean Guerin, vn de nos Domestiques depuis plus de 20. ans.

C'estoit vn homme de Dieu, d'vne eminente vertu, et d'vn zele tres-ardent pour le salut des ames ; il s'estoit donné à nous afin de cooperer par ses seruices à la conuersion des Sauuages. De fait, aprés auoir accompagné nos Peres presque dans tous les quartiers du Canadas et dans toutes nos Missions, soit aux Iroquois, soit aux Hurons, aux Abnaquiois, et aux Algonquins, dans de grands dangers et de grandes fatigues, donnant partout des marques d'vne saincteté tres-rare ; enfin ayant esté donné pour compagnon au Pere Menard en ce dernier voyage, il est mort dans ce glorieux employ, suiuant son bon Pere dans le Ciel, aprés l'auoir suiuy si loing sur la terre : car il n'eut pas plus tost appris sa mort, qu'il ne songea plus qu'à quitter les Outaoüak, parmy lesquels il auoit esté laissé, pour aller chercher le corps du Pere. Mais Dieu auoit d'autres desseins sur luy : il l'establit comme Missionnaire en chef de cette pauure Eglise, qui n'auoit pas pu iouïr de son Pasteur ; ce fut par le Baptesme qu'il y confera à plus de deux cents enfans qu'il enuoya bientost aprés dans le Ciel, pour y couronner le Pere d'vn beau Diademe de ces petits predestinez, au salut et à la recherche desquels il estoit mort. Aprés qu'il eut ainsi bien emploié vn Hyuer, comme il faisoit vn voyage auec quelques François, la pluye les obligeant de mettre à

terre, et faire vne maison de leur Canot, le renuersant sur eux ; lors qu'ils estoient dessoubs, vn d'eux remüant vn fusil, le declin lascha, et alla droit donner dans le costé gauche de ce bon Frere, qui, pour lors, estoit en contemplation de la Passion de Nostre Seigneur. Ce sont les paroles de ces François qui en ont fait le rapport, et qui le nommoient Frere à cause qu'il s'estoit consacré à nostre seruice ; et puis ils adioustent, que c'estoit son ordinaire d'estre tousiours absorbé dans Dieu. Il tomba roide mort du coup, sans rien dire que le nom de Iesus, auec lequel il expira.

C'estoit vn homme de grande Oraison, il y employoit souuent vne partie de la nuit, et le matin venu il se retiroit hors du bruit, pour la continüer dans le silence de la forest : c'est pour cela que les Outaoüak disoient qu'il faisoit tous les matins la descouuerte hors de leur palissade, parce qu'il ne manquoit point d'aller hors des Cabanes se cacher à l'escart pour faire son Oraison, dans laquelle il receuoit des consolations bien particulieres ; il la continuoit mesme pendant le sommeil de la nuict depuis plusieurs années, et auoit souuent des songes si mysterieux, que vous eussiez dit qu'il estoit mesme raisonnable en dormant.

Il estoit si reserué auec les femmes, qu'il ne les vouloit iamais regarder en face ; ce que voulant persuader à ses Compagnons, ils luy respondoient en riant : Si nous faisions tous comme vous, nous serions bientost dépoüillez de tout le peu que nous auons. Ils vouloient luy reprocher que les femmes Sauuages luy auoient derobé quantité de choses, faute de les auoir voulu obseruer. Et parmy les Iroquois, lors qu'il alloit à la chasse, il est arriué que quand nous demandions à des femmes qui venoient du lieu où il estoit allé, si elles ne l'avoient point veu : Nous l'auons veu, disoient-elles, mais luy ne nous a pas veuës : car il ne nous regarde pas quand il nous rencontre.

Son humilité estoit tout-à-fait rare : il s'offrit vne fois à estre Bourreau en Canadas, afin d'estre en horreur à tout le monde par cét office. Et vne chose l'empescha de presser pour estre en nostre Compagnie, de peur seulement, disoit-il, que la Soutanne qu'il porteroit, ne le fit estimer plus qu'il ne valoit.

Ie ne puis que ie n'adiouste quelques fragments des dernieres Lettres qu'escriuit le Pere Menard, estant sur le poinct de son depart : elles nous donnent vne nouuelle connoissance du zele de ce bon Pere et de son fidele Compagnon. Voicy donc ces mots : Plusieurs me veulent faire peur, et me destourner de mon entreprise, me representant les grands trauaux de ces Missions, et les perils continuels de mourir ou par la main des Iroquois, ou par la famine, ou par d'autres miseres. Ils adioustent aux fatigues qu'il me faudra endurer, et qui sont presque insupportables aux plus robustes, mon aage et la foiblesse de ma complexion. Il n'y a que le bon Iean Guerin qui m'encourage, et qui m'est venu trouuer pour me dire : O mon Pere ! que le bon Saint François Xauier en a bien deuoré dauantage, et que vous seriez heureux de faire vne aussi belle mort que luy, ne deussiez-vous iamais voir le païs. Et aprés ces mots, il s'est offert à moy d'vn grand cœur pour ce voyage.

En vne autre Lettre, le Pere parle ainsi : Nous voilà à Montreal sur le poinct de partir pour aller à la rencontre de l'Iroquois : il n'est pas peut-estre en si grand nombre que nous ; mais nos Sauuages de là-haut sont si peu aguerris, que cinquante Iroquois sont capables d'en mettre trois cents en fuitte. S'ils nous deffont ou nous emmenent, nous suiurons les desseins de la Prouidence de Dieu, qui a peut-estre attaché le salut de quelque pauure Iroquois à nostre mort.

Enfin il conclud en ces termes : Ie demande mille pardons à vostre Reuerence, et à tous nos Peres, des fautes que i'ay commises partout où i'ay esté ; ie vous prie d'offrir ce qui me peut rester de vie dans cét employ penible, comme vne satisfaction à la diuine Iustice, en vnion des trauaux de Nostre

Seigneur, à ce qu'il luy plaise de me receuoir à la mort au nombre des Enfans de Saint Ignace, nonobstant l'excez de mes pechez : *Quis ego ?* Hélas ! pour que Dieu me fasse cét honneur de me ietter encore vne fois dedans vn si grand employ. Ie ne voy, à vray dire, rien qui vaille en moy, sinon l'idée que i'ay tousiours eue du grand honneur que Dieu faisoit à vn homme qu'il met dans l'occasion de pâtir pour son nom : O la grande grace de le traitter comme son fils et comme ses plus grands seruiteurs ! Ie supplie vostre Reuerence, que dans cét abandon general où ie vay me trouuer, elle ne m'abandonne point de ses Saints Sacrifices, m'impetrant de la Diuine bonté la patience et la perseuerance iusqu'au bout.

CHAPITRE IX ET DERNIER.

Voyage depuis l'entrée du Golphe Saint Laurent iusques à Montreal.

Comme l'on imprimoit cette Relation, il nous est tombé entre les mains le narré d'vn voyage fait exprés par vne personne de merite, pour reconnoistre le pays de la Nouuelle-France, depuis l'entrée du Golphe Saint Laurent iusques à Montreal. Quelques personnes ont cru qu'il estoit à propos d'en faire vn extrait, et de le communiquer au public dans cette Relation. Voicy ce qu'il en escrit.

Aprés avoir passé le Golphe, on rencontre vne isle, recommandable tant pour sa grandeur, ayant pour le moins trente lieuës de circuit, que pour le grand nombre d'Ours qu'elle nourrit, qui seroient des richesses pour ce pays, s'il estoit en estat de s'en seruir, à cause de leurs peaux qui sont de debit, et de leur graisse et de leur huile, qui sont de prix, outre que leur chair est d'vn goust excellent. Cette isle a vne riuiere considerable, sur les bords de laquelle l'on rencontre, à ce qu'on nous asseure, des amas de moruës mortes, en forme de collines, composez des arrestes de ce poisson, que les vagues de la riuiere ont coustume d'y ietter quand elle est agitée.

Toutes ces contrées sont si abondantes en Moruës, qui s'y peschent en toutes les saisons de l'année, que les Nauires en sont bientost remplis. Ce poisson estant en vne quantité si prodigieuse, que souuent vne ligne estant iettée dans l'eau à cinquante, soixante et quatrë-vingts brasses de profondeur, le pescheur sent ce poisson qui aualle incontinent l'hameçon auec son amorce, qui n'est pour l'ordinaire que quelque morceau des entrailles de la Moruë mesme, qui est si gouluë, qu'elle aualle indifferemment quoy que ce soit, fust-ce vn morceau de linge, ou de drap et de cuir qu'on aura mis à l'hameçon pour tout apast. Les Habitans de Canadas pourront tirer en son temps de grandes richesses de cette pesche, qui est vrayement à leur bien-seance.

Le Fleuue au-dessus du Golphe se restrecit, mais non point tant qu'il ne soit large encore de vingt lieuës, iusques à vn haure distant de quatre-vingts lieuës de cette isle. Iusque là le Fleuue n'a point de fonds pour l'anchre ; mais ce haure estant passé, l'on trouue fond en quelques endroits, dont on peut faire autant de Ports de mer tres-commodes. Et le Fleuue se restrecissant encore, ne fait plus que douze lieuës de largeur iusques à l'Isle-aux-Aloüettes, ainsi nommée, pour le nombre de ces oyseaux, dont il y a vne quantité si estonnante, qu'en vn seul coup de fusil on en tuë quelquefois iusques à deux et trois cents, et dauantage.

Les riuages de ces quartiers-là se voyent quelquefois couuerts d'enuiron vn pied de hauteur d'vn petit poisson qu'on appelle de l'Esplan, principalement quand il fait vn grand vent, qui le pousse ainsi auec la vague.

Les eaux sont salées iusques icy, et on y voit flotter les mesmes poissons et monstres marins qui se rencontrent dans l'Ocean, quoy qu'il en soit esloigné de huit-vingts lieuës. Mais quarante

lieuës aprés cette isle, le Fleuue devient potable et clair, comme de l'eau de fontaine ; couleur qu'il ne quitte plus iusques à son origine, que l'on ne connoist pas encore que par coniecture, quoy qu'on l'aye cherchée à cinq cents lieuës de Quebec.

Ie n'aurois iamais fait si ie voulois raconter le nombre des isles qui s'y rencontrent, la beauté de leur situation, et la fecondité de leur terroir; l'Isle-aux-Coudres, l'Isle-aux-Oyes, et l'Isle d'Orleans, meritent d'estre nommées en passant. La premiere est souuent remplie d'Eslans qui s'y rencontrent. La seconde est peuplée en son temps d'vne multitude d'Oyes, de Canards et d'Outardes, dont l'isle qui est platte et chargée d'herbes, comme vne prairie, en paroist toute couuerte. Les lieux circonuoisins retentissent incessamment des cris de ces oyseaux, excepté durant les tremblements de terre qui se sont fait sentir cette année : car ces oyseaux pour lors, à ce que m'ont asseuré quelques chasseurs, gardoient vn merueilleux silence.

L'Isle d'Orleans est remarquable pour sa grandeur, ayant plus de quinze lieuës de tour. Elle est abondante en grains, qui y viennent de toutes sortes, et auec tant de facilité, que le Laboureur ne fait quasi que gratter la terre, qui ne laisse pas de luy donner tout ce qu'il veut ; et cela durant quatorze ou quinze ans continuels, sans auoir reposé. Cette isle n'est que deux petites lieuës au-dessous de Quebec.

Ce nous fut vne nauigation diuertissante en montant la riuiere, depuis le Cap de Tourmente iusques à Quebec, de voir de part et d'autre, l'espace de huict lieuës, les Fermes et les Maisons de la campagne basties par nos François tout le long de ces costes : à droite, les Seigneuries de Beaupré, de Beauport, de Nostre-Dame des Anges ; et à la gauche, cette belle Isle d'Orleans, qui continuë à se peupler heureusement d'vn bout à l'autre.

La basse et la haute ville de Quebec donnoient encore plus d'agréement à nostre veuë, y voyant de loin des Eglises et des Monasteres bastis, et vne Forteresse sur le haut d'vn rocher, qui commande sur toute la riuiere.

Passant plus outre, nous y voyïons à gauche les Habitans de la coste de Lauson, et à la droite, les Habitans de la coste Saincte Geneuiefue, et les Forteresses de Saint Iean et de Saint Xauier dans les terres, Sillery et toute la coste du Cap-Rouge, habitée sur les riues du grand Fleuue.

Enuiron trente lieuës plus haut que Quebec, les Habitans du Cap de la Magdeleine sortoient de leurs maisons, respanduës plus d'vne lieuë sur toute cette coste, nous venans au-deuant, et nous inuitans de mettre pied à terre, pour nous regaler à la champestre.

Mais il falloit aller descendre à la ville des Trois-Riuieres, qui n'est distante que d'vne lieuë de ce Cap. Nous y fusmes receus auec autant d'abondance, et les tables où nous fusmes inuitez, estoient quasi aussi bien couuertes et aussi bien fournies qu'elles peuuent estre en plusieurs endroits de la France.

Les tremblemens de terre y continuoient encore, s'y estant fait sentir grands et épouuantables depuis le cinquiesme iour de Febvrier ; et nous estions toutesfois bien auant dans le mois de Iuillet. Les grands arbres precipitez dans la riuiere, auec des collines et des montagnes toutes entieres, rouloient encore effroyablement dans ces eaux, qui les reiettoient sur le riuage auec vne estrange confusion.

Les chaleurs ayant esté extraordinaires, et la terre ayant esté toute dessechée par les feux souterrains et ensouffrés, qui auoient espuisé toute l'humidité, vn incendie qui s'estoit pris dans ces vastes Forests, et qui en auoit desia bruslé plus de dix-huict lieuës, menaçoit les habitations de nos François, et de toutes leurs terres heureusement ensemencées ; mais les Processions et les Prieres publiques y apporterent vn prompt remede par la grace de Dieu, les pluyes ayants suiuy si abondantes, que iamais on n'en a esperé vne plus riche recolte.

Aprés quelques iours de repos, nous remontons dans nostre barque, sans crainte des Iroquois qui battoient la campagne, ou plustost les Forests voisines, les Riuieres et les Lacs, pour surprendre ceux qu'ils trouueroient escartés.

Nous n'auions pas nauigé vne bonne heure, continuants nostre route, que nous entrasmes dans vn Lac, qui est entretenu par six grandes riuieres qui se iettent dedans, outre le Fleuue de Saint Laurent qui passe par le milieu. Ces riuieres font en leur embouchеure des isles et des peninsules si agreables à la veuë, et si propres pour l'habitation des hommes, qu'il semble que la nature aye ramassé vne partie des beautés de la terre habitable, pour les estaler en ce lieu-là. Les riuages qui sont partie en prairies, et partie en bocages, paroissent de loing comme autant de iardins de plaisance ; ils n'ont rien de Sauuage, que les bestes fauues, comme les Elans, les Cerfs, les Vaches Sauuages, qui se voient par bandes et en grand nombre.

Nous passasmes ce Lac en vn temps si calme, qu'il ne fut troublé que par les saults et par le bruit des Esturgeons, et autres poissons inconnus en Europe, qui sautoient à centaines autour de nostre Barque. C'est dans ce Lac que nous trouuasmes vn Orignac qui passoit à la nage : c'est vn animal bien plus grand que les plus hauts mulets d'Auuergne, qui a des forces incomparables, des agilitez nonpareilles et sur la terre et dans les eaux, où il nage comme vn poisson. Nous detachasmes aussitost aprés luy vn petit Canot d'escorce conduit par deux François, et par deux Sauuages Algonquins qui nous accompagnoient, qui, estans encore plus habiles à la nage que cet animal, lui firent faire quantité de tours et de detours dans ce grand Lac, où il se manioit comme vn Cerf qui seroit poursuiuy par les Chasseurs en pleine campagne. C'estoit vn plaisir de voir comme à force d'eslancemens et de secousses, il taschoit de gaigner terre, et comme les Chasseurs en mesme temps qui voltigeoient sur l'eau dans leur Canot, luy bouchoient le passage, et le conduisoient malgré luy du costé de la Barque, où on l'attendoit pour luy donner le coup de mort qui ne luy manqua pas. Il ne fut pas sitost tué, qu'il se presenta l'occasion d'en tuer encore trois autres de la mesme façon, et auec de nouuelles circonstances qui rendent cette chasse des plus agreables du monde.

Ceux qui, durant ce temps-là, vacquoient à la pesche, ne faisoient pas moins bien leur deuoir : de sorte qu'en peu de temps nous eusmes de quoy regaler nostre esquipage à chair et à poisson.

Nous ne fusmes pas sitost arriués à l'extremité de ce Lac, que ces celebres Isles de Richelieu se decouurirent à nous. Quand les habitans de ces quartiers ont besoin de venaison et de gibier, ils n'ont en certain temps qu'à s'y transporter. Il ne faut point d'autre monnoye pour l'acheter, que le plomb et la poudre. Ces isles sont bien au nombre de cent cinquante : les vnes de quatre lieuës de circuit ; les autres de deux et de trois lieuës ; les vnes en prairies, sans aucuns arbres que des pruniers, dont le fruit est rouge et d'assés bon goust ; les autres chargées d'arbres et de vignes Sauuages, qui grimpent sur les arbres, dont le fruit ne laisse pas d'estre assez sauoureux. On y trouue d'autres fruicts Sauuages, comme fraises, framboises, merises, bluets d'vn goust exquis, meures, groseilles rouges et blanches, et beaucoup d'autres petits fruicts inconnus en Europe, entre lesquels il y a des especes de petites pommes ou senelles et de poires, qui ne meurissent qu'à la gelée. Mais rien ne me semble si curieux que quelques racines Aromatiques et quelques Simples de grande vertu, qui s'y rencontrent.

Ces isles sont separées les vnes des autres par vne grande inegalité de canaux : les vns tirez en droite ligne, comme dans les maisons de plaisance, de deux lieuës en longueur, et d'vn quart de lieuë en largeur ; les autres plus estroits, où on ne peut nauiger qu'à l'ombre des arbres, qui se ioignent

quasi de part et d'autre en forme de berceau, se perdant insensiblement et se desrobant agreablement à la veuë des hommes, iusques à ce qu'ils reioignent la riviere d'où ils sont sortis ; mais ils sont tous admirables pour l'abondance de poisson qui s'y nourrit de toute espece.

Aprés que la riuiere s'est ainsi promenée auec tant de tours et de detours dans des espaces si agreables, elle reprend son cours et ne fait plus qu'vn lict, qu'on prendroit plustost pour vn grand canal fait à main d'homme, que pour le lit d'vne riuiere, tant il est droit et d'vn riuage esgal, couuert de part et d'autre de fort beaux arbres rares en Europe, iusques à vne isle de quatre lieuës en longueur, qui est plustost vn amas d'islets, qu'vne isle : car elle est distinguée par tant de canaux et de ruisseaux, que ceux qui en ont voulu faire le denombrement, en comptent plus de trois cents, qui, se confondant les vns dans les autres, font des labirintes si surprenans pour leur beauté, et si riches pour le grand nombre de poisson, de Loutres, de Castors et Rats musquez, que la chose est quasi hors de croyance. Les Iroquois causent cette abondance, empeschant nos Algonquins de chasser en ces belles contrées.

C'est sur le bord de cette belle isle que nous trouuasmes vne troupe de Vaches Sauuages : c'est vne espece de Cerfs, mais bien meilleurs que les nôtres, et si faciles à tuer, qu'on n'a qu'à les pousser dans la riuiere en les espouuantant, où ils se iettent incontinent à la nage, et pour lors les Chasseurs en Canot, ont la liberté de les prendre par les oreilles, de les tuer à coups de couteau, ou de les emmener tout viuans sur le riuage ; quelquefois on en voit deux et trois cents de compagnie.

Cette proye se presenta trop heureusement à nous pour ne nous en seruir pas. Cependant nous nous auancions tousiours du costé de Montreal, et nonobstant la rapidité des eaux qui est grande de ce costé, nous montasmes iusques à la Riuiere des Prairies, qui vient du costé du nord, et qui se iette dans le fleuue de Saint Laurent.

Ce lieu-là surpasse encore tous les autres en beauté : car les Isles qui se rencontrent dans l'emboucheure de ces deux fleuues, sont autant de grandes et de belles prairies, les vnes en long, les autres en rond, ou autant de iardins faits à plaisir, tant pour les fruits qui s'y rencontrent, que pour la forme et l'artifice dont la nature les a preparées, auec tous les agremens que les Peintres peuuent representer dans leur païsage. Les oyseaux et les bestes sauuages y sont sans nombre, la pesche admirable. C'estoit vn abord general de toutes les Nations de ce païs. auparauant que les Iroquois eussent infesté toutes ces contrées, et par consequent ce sera vn iour vn païs tres-propre pour estre la situation d'vne grande et grosse ville.

De là nous montasmes à Montreal, le lieu le plus exposé aux Iroquois, et où, par consequent, les habitans sont des plus aguerris. Le climat est à mesme hauteur que celuy de Bourdeaux, mais fort agreable ; le terroir est tres-bon ; le Iardinier ne fait que ietter la graine de Melons sur vn peu de terre remuée parmy les pierres, et ils ne laissent pas d'y venir sans aucun soin de la part des hommes. Les Citroüilles y viennent encore auec plus de facilité, mais tres-differentes des nostres : car quelques-vnes ont quasi le goust de pommes et de poires, quand elles sont cuites.

Les habitans y sont si charitables, que quand quelqu'vn est pris par les Iroquois, ils cultiuent ses champs pour faire subsister sa famille.

C'est aux enuirons de ce lieu que nous surprismes le Capitaine General des Iroquois, surnommé par nos François qui ont esté en ces païs-là, Neron, à cause de son insigne cruauté, qui l'a porté autrefois à immoler quatre-vingts hommes aux manes d'vn sien frere tué en guerre, en les faisant tous brusler à petit feu, et à en tuer soixante autres de sa propre main, dont il porte les marques imprimées sur sa cuisse, qui, pour ce suiet, paroist couuerte de caracteres noirs.

Cét homme a ordinairement neuf esclaues auec luy ; c'est à sçauoir, cinq garçons et quatre filles. C'est vn Capitaine de grande mine et de grande prestance, et d'vne si grande egalité et presence d'esprit, que, se voiant enuironné de gens armés, il n'en témoigna pas plus d'estonnement que s'il eust esté seul. Interrogé s'il ne vouloit pas bien venir auec nous à Quebec, il se contenta de respondre froidement, que ce n'estoit pas vne demande à luy faire, puis qu'il estoit entre nos mains.

On le fit donc monter dans nostre Barque, où ie prenois plaisir à considerer le genie de cet homme et celuy d'vn Algonquin qui estoit auec nous et qui portoit la cheuelure d'vn Iroquois qu'il auoit tué tout fraischement en guerre. Ces deux hommes, quoy qu'ennemis à se manger, s'entretenoient dans cette Barque fort familierement et en riant, estant fort difficile de iuger lequel des deux estoit le plus habile à dissimuler ses sentimens.

Ie faisois mettre Neron auprés de moy à table, où il se comportoit auec vne grauité, vne retenuë et bien-seance qui ne tenoit rien de son Barbare ; mais le reste de la iournée, il mangeoit incessamment, de sorte qu'il ne ieûnoit que quand il estoit à table.

Ie descendis auec ce prisonnier à Quebec, aussi heureusement que i'estois monté à Montreal. Et puis que ce voyage m'a donné l'occasion de considerer le païs et le fleuue, ie vous diray que i'aurois de la peine à croire qu'il y eust païs au monde plus arrosé, puis qu'on ne peut faire vne demie lieuë sans trouuer quelque Riuiere ou quelque Lac ; outre vne infinité de Torrens et de Ruisseaux, qui rendent le païs fort fecond, mais si beau, qu'à peine y a-t-il rien de semblable en l'Europe.

Le Fleuue a de grandes richesses qui consistent en poissons, dont les vns luy sont naturels, les autres luy viennent de la Mer et des Lacs, dont il y en a de deux et trois cents lieuës de contour : le grand Lac des Hurons, le grand Lac de la Nation du Saut, celuy de la Nation des Puants, le grand Lac des Iroquois.

Les poissons qui luy sont naturels, sont le Brochet, de deux especes ; la Perche, de deux especes ; le poisson armé, à raison de son bec qui est en forme d'vne lance ; le poisson doré, d'vn goust exquis ; le poisson dit du Bord-de-l'eau, encore meilleur ; la Loche, d'vne grosseur et grandeur extraordinaire ; les Grenoüilles, grandes comme des assiettes, et dont la voix est semblable au meuglement des Bœufs.

Les poissons qui luy viennent des Lacs, sont la Barbuë, qui nous est inconnuë en Europe, qui ne cede point pour le goust au plus exquis de nos poissons ; les Marsoüins blancs, de la grandeur d'vne Chaloupe ; et l'Anguille, qui a vn goust bien meilleur de beaucoup que les nostres : et tout cela en tres-grande abondance. Tel Pescheur s'est trouué auoir pris dans ses nasses, en vn iour, cinq mille Anguilles, qui sont tres-excellentes estant sallées, et de tres-bonne garde ; ce sont dix bariques en vn iour, qui se vend sur les lieux vingt-cinq francs la barique : car c'est vne excellente prouision, en ce qu'elle porte son assaisonnement auec soy, se mangeant rostie sur le feu, sans qu'il soit besoin ny de beurre, ny d'aucune autre saulce, et mesme estant boüillie, elle sert et de beurre et de graisse pour faire les potages.

Les poissons qui luy viennent de la Mer sont les Baleines, les Souffleurs, les Marsoüins gris, les Esturgeons, le Saulmon, le Bar, l'Alose, la Moruë, le Haran, le Maquereau, l'Eplan ; le Loup marin, dont les riuages paroissent quelquefois tout couuerts, et dont quatre ou cinq hommes experts ont quelquefois tué, en deux heures, quatre et cinq cents à coups de baston, qu'on leur donne sur la teste, qu'ils ont fort tendre. On les surprend sur des longues battures de rochers, où ils demeurent au Soleil, la Mer s'estant retirée. On dit qu'ils sont quasi aueugles ; mais en recompense ils ont l'oüye fort subtile.

L'abondance de tous ces poissons est

incroyable, outre que les huiles que l'on peut tirer du Loup marin, des Marsoüins et des Baleines, selon le sentiment des Marchands, peuuent faire vn commerce tres-considerable. Mais nos pauures François ne sont encore en ce païs que des Paralytiques auprés d'vn grand thresor, sur lequel ils ne peuuent porter les mains, tant à cause que l'Iroquois ne leur en laisse pas la liberté, qu'à cause que les premieres pensées de ceux qui ont habité ces païs, ont esté de se pouruoir de pain par la culture de la terre, dont ils sont venus heureusement à bout, quoy que l'on creust d'abord que ce païs estoit trop froid, et que l'hyuer estoit trop long pour en pouuoir esperer et de bon bled froment, et les autres grains de la terre.

Pour ce qui est des animaux que la terre nourrit, il n'y en a point en France qui ne puissent venir tres-bien en Canadas, où toutesfois il y en a quantité d'autres que la France n'a pas : comme Orignaux, Ours, Caribous, Vaches Sauuages, Castors, Ratz musquez.

Entre les oyseaux qui s'y rencontrent de toute espece, il est à remarquer que les Tourtres y sont en si grande abondance, que cette année tel en a tué six vingts-douze d'vn seul coup : elles passoient incessamment par bandes et si espoisses, et si proches de terre, qu'on les abbattoit quelquefois à coups de rames. Elles se sont iettées cette année sur les grains et y ont fait vn grand rauage, aprés auoir depeuplé les forests et les campagnes de fraises et de framboises, qui croissent icy par tout sous les pieds des personnes ; mais quand on prenoit ces Tourtres en dommage, on leur faisoit bien payer les frais : car les Laboureurs, outre la profusion qu'ils en ont fait dans leur maison, à leurs seruiteurs, et mesme à leurs chiens et à leurs cochons, en ont salé des bariques pour leur hyuer.

Mais on peut dire que tous ces auantages ne sont rien au prix de la bonté de l'air qui y est si excellent, qu'il y a fort peu de malades en ce païs, et on n'y peut quasi mourir, à moins qu'on ne meure par accident et de mort violente : et i'ay remarqué qu'en vn an que i'ay esté en Canada, il n'y est mort que deux personnes de mort naturelle, encore estoit-ce de vieillesse.

L'Hyuer dont on parle tant en Europe, pour sa violence et sa durée, m'y a paru plus supportable que dans Paris. Le bois n'y couste rien qu'à le couper, à ceux qui ont des terres, lesquelles s'y distribuent gratuitement à ceux qui en demandent et qui les veulent cultiuer. Tel en aura quatre et cinq cents arpents, et d'autres dauantage.

Le temps de l'Hyuer est le plus propre pour les Chasseurs, qui s'enrichissent pour lors, et le païs auec eux, des peaux de bestes fauues. L'Hyuer n'est pas moins fauorable pour les gens de trauail, la neige rendant tous les chemins égaux, et le froid glaçant les Riuieres et les Lacs, en sorte que l'on peut passer par tout en asseurance, et traisner les fardeaux ou les faire traisner par les chiens, sur la neige, qui est solide sur la fin de l'Hyuer : et ainsi les promenades, pour ceux qui cherchent leur diuertissement, y sont pour lors tres-belles, et d'ordinaire fauorisées d'vn beau Soleil et d'vn temps fort serein.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS ANDRÉ CASTILLON, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand-Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression de la *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux païs de la Nouuelle France, etc.* Fait à Paris, ce 20. Ianuier 1662.

Signé,

ANDRÉ CASTILLON.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1663 ET 1664.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France (*).

Au Reuerend Pere Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

I'ENUOYE à Vostre Reuerence la Relation de ce qui s'est passé depuis vn an en ces Contrées. Les Iroquois qui ont desolé cette Eglise naissante, et qui ont iusqu'à maintenant empesché ses progrez, commencent à ressentir la main de Dieu qui les punit, et qui venge le sang des Seruiteurs de Dieu si cruellement respandu par ces Barbares. Les maladies, la famine et la guerre vont les depeuplant puissamment, et les font craindre de se voir eux-mesmes sur le point de leur desolation. Le secours que le Roy nous a fait esperer pour le prochain embarquement, mettra fin, Dieu aidant, à ce grand mal de la Nouuelle-France, qui en mesme temps a besoin d'vn nombre extraordinaire de Missionnaires, pour auancer la Foy dans les peuples esloignez qui nous attendent, et que Dieu nous presente. Il y a beaucoup à souffrir, et tout à craindre, pour ceux à qui ce sort heureux arriuera pour leur partage. Ie ne leur cacheray point les peines où ils s'engagent, et les perils où ils s'exposent; plustost c'est l'attrait que ie presente à leur courage, et la recompense plus grande dont Dieu couronnera tous leurs trauaux, puis qu'vn bon cœur est trop heureux de souffrir et de mourir pour Iesus-Christ, qui, le premier, a souffert et est mort pour nous. C'est de la bonté du Roy que toutes ces Contrées de la Nouuelle-France attendent le secours des Soldats qui mettent icy la Foy en liberté; c'est de la main de Vostre Reuerence, que nous attendons de ces genereux Missionnaires, qui, portans Iesus-Christ dans leur cœur, aillent portant son Nom iusqu'au bout de ce nouueau monde. Nous demandons pour cét effet l'assistance des prieres de tous les gens de

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1665.

bien, et de tous nos Peres et Freres, et particulierement de V. Reuerence,

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

De Quebec, le 30. Aoust 1664.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eglise Algonquine vers les Outaoüak.

Le premier Chapitre de la Relation de cette année sera comme vne suite du dernier de celle de l'an passé, où nous auons exposé ce qui regarde l'Eglise des Outaoüak, et la precieuse mort de son Pasteur le Pere René Menard, qui, aprés auoir couru plus de cinq cents lieuës dans ces vastes Forests du Couchant, auec vn zele infatigable pour la conqueste des ames, a heureusement consommé toutes ses courses par vne fin digne d'vn Apostre.

Depuis l'année derniere, il nous est tombé entre les mains quelques fragmens de lettres que le Pere a écrites depuis son depart des Trois-Riuieres, d'où nous apprenons quelques circonstances de ses adventures, et l'estat de cette nouuelle Eglise qu'il a bastie, et cymentée de ses sueurs et de son sang.

Voicy comme il commence vne lettre dressée en forme de iournal qu'il écrit du pays des Outaoüak, aprés y estre enfin arriué :

Nostre voyage a esté tres-heureux, graces à Dieu, pour le regard de nos François, estans tous arriuez en bonne santé enuiron la my-Octobre. Ce n'a pas esté toutefois sans auoir bien paty, et éuité de grands hazards, du costé des Lacs puissamment agitez, des torrents, et des cheutes d'eau effroyables à voir, qu'il nous a fallu trauerser sur vne fresle écorce ; du costé de la faim, qui nous a presque tousiours accompagnez, et de la part des Iroquois qui nous ont combattus.

Entre les Trois-Riuieres et le Montreal, nous fismes heureusement rencontre de Monseigneur l'Euesque de Petrée, qui me dit ces paroles, lesquelles entrerent bien auant dans mon cœur, et me seront vn grand suiet de consolation parmy tous les fascheux accidents qui m'arriueront : *Mon Pere, toute raison semble vous retenir icy ; mais Dieu, plus fort que tout, vous veut en ces quartiers-là.* O que i'ay beny Dieu depuis cette entreueuë, et que ces paroles sorties de la bouche d'vn si Saint Prelat, me sont doucement reuenuës dans l'esprit, au plus fort de nos peines, de nos miseres et de nostre abandon : *Dieu me veut en ces quartiers !* Que i'ay souuent repassé ces paroles par mon esprit, parmy le bruit de nos torrens, et dans la solitude de nos grandes forests !

Les Sauuages qui m'auoient embarqué, auec asseurance qu'ils me donnoient de me soulager, veu mon aage et mes infirmitez, ne m'ont pas pourtant épargné, et m'ont obligé de porter sur mes épaules des fardeaux tres-pesants, par tous les saults que nous auons passez, ou peu s'en faut ; et quoy que mon auiron n'auançast pas beaucoup leur voyage, estant manié par des bras aussi foibles que les miens, ils n'ont peu toutefois souffrir qu'il fust en repos ; si bien que ne sçachant où trouuer le temps de dire mon Breuiaire, il me falloit auoir recours par tout où ie pouuois, à ma mémoire, d'autant que nous n'abordions que la nuit, et partions deuant le iour. Où ie trouuois mon auantage, c'estoit à la rencontre des autres canots : car alors nos Sauuages s'arrestoient quelque temps à petuner, ou à s'entretenir des routes et des chemins qu'ils deuoient prendre ; et aprés tout, comme ils me voyoient mes Heures entre les mains plus souuent qu'ils n'eussent voulu, ils trouuerent moyen de les tirer de mon sac, et les ietterent en l'eau. Ce me fut vne

affliction bien grande, de me voir priué de ce precieux meuble, iusques à ce que i'eusse rencontré vn autre paquet, où, par bonheur, i'auois mis vn autre Breuiaire en petits tomes ; ainsi ils ne profiterent pas de leur impieté.

Ils m'ont obligé vne fois de débarquer en tres-mauuais endroit : il me fallut passer des roches et des precipices effroyables pour les retrouuer ; les endroits par où il falloit passer estoient si entrecoupez d'abismes et de montagnes escarpées, que ie ne croyois pas m'en pouuoir tirer ; et parce qu'il se falloit haster, si ie ne voulois estre delaissé en chemin, ie me blessay à la iambe et au pied, qui s'enfla et m'incommoda fort tout le reste du voyage, sur tout lors que les eaux commencerent à estre froides, et qu'il falloit tousiours auoir les pieds nuds, prest à sauter à l'eau, quand ils le iugeoient à propos, pour soulager le canot. Adioustez à tout cecy, que ce sont gens qui n'ont point de repas reglez ; ils mangent tout à la fois, et ne gardent rien pour le lendemain. Pour la couchée, ils n'ont nullement égard à la commodité de leur personne, ny de leur hoste, mais à l'abord de leurs canots, et à la commodité de l'embarquement et du debarquement, à ce qu'il soit aisé ; du reste, ils couchent d'ordinaire sur des roches et des cailloux inégaux, se contentans de ietter dessus quelques branches, quand ils en trouuent.

Nous ne nous sommes quasi pas entreueus nos François et moy, pendant tout le cours des voyages ; et ainsi nous n'auons peu nous donner aucune assistance mutuelle : ils ont eu leurs Croix, et moy les miennes. Dieu peut-estre leur a donné plus de patience qu'à moy ; mais ie puis dire neantmoins que ie n'ay iamais pensé, ny iour ny nuit, à ce voyage des Outaoüak, qu'auec vne douceur, vne paix d'esprit, et vn ressentiment de la grace que Dieu me faisoit, tel que i'aurois peine à vous le pouuoir expliquer.

Nous auons tous ieusné, mais fort rigoureusement, nous contentans de quelques petits fruits, qui se trouuoient assez rarement, et qu'on ne mange nulle autre part. Bienheureux ceux qui pouuoient rencontrer vne certaine mousse, qui s'eleue sur les rochers, et dont on fait vne purée noire ; pour les peaux d'Orignac, ceux qui en auoient encore, les mangeoient en cachete : tout paroist bon dedans la faim.

Mais ce fut bien pis, quand estans enfin arriuez au Lac Superieur, auec toutes ces fatigues, au lieu du repas et rafraischissemens qu'on nous y faisoit esperer, nostre canot fut brisé de la cheute d'vn arbre, sans esperance de le pouuoir refaire, tant il estoit en desordre ; chacun nous quitte, et nous restons seuls, trois Sauuages et moy, sans viures et sans canot. Nous demeurons en cét estat six iours, viuans de quelques ordures que nous estions obligez, pour ne pas mourir de faim, d'arracher auec les ongles à l'entour d'vne cabane qui auoit esté abandonnée en ce lieu-là, depuis quelque temps ; nous pilasmes les os qui se trouuoient là, pour en faire du potage ; nous ramassions le sang des bestes tuées, dont la terre estoit imbuë ; en vn mot, nous faisions nourriture de tout. Vn de nous estoit tousiours au guet sur le bord de l'eau, pour crier misericorde aux passans, dont nous tirasmes quelques morceaux de chair seche, qui nous empecherent de mourir ; iusques à ce que enfin on eut pitié de nous, et que l'on nous vint embarquer, pour nous transporter au rendez-vous, où nous deuions hyuerner. C'est vne grande baye, du costé du Sud du Lac Superieur, où i'arriuay le iour de Sainte Therese, et i'eus la consolation d'y dire la Messe, pour me payer auec vsure de tous mes maux passez. C'est icy où ie commençay le Christianisme, qui est composé de l'Eglise Volante des Chrestiens Sauuages, plus voisins de nos habitations Françoises, et de ceux que la misericorde de Dieu a attirez icy.

L'vne de mes premieres visites, fut dans vne mechante cahuéte pratiquée sous vn gros arbre pourry, qui luy seruoit d'abry d'vn costé, et soustenoit quelques branches de prusse qui la de-

fendoient du vent. I'y entray de l'autre costé quasi le ventre contre terre et en rampant, et trouuay sous cét arbre vn tresor : c'estoit vne femme abandonnée de son mary et de sa fille, qui luy auoit laissé deux petits enfans qui s'en alloient mourans ; l'vn estoit d'enuiron deux ans, et l'autre de trois. Ie parlay de la Foy à cette pauure creature affligée, qui m'écouta auec plaisir. Mon Frere, me dit-elle, ie sçay assez que mes gens improuuent tes discours ; mais pour moy ie les gouste fort, ce que tu dis est plein de consolation. En mesme temps elle tire de dessous cét arbre vn morceau de poisson sec, qu'elle s'osta de sa bouche pour me payer de ma visite ; mais ie la remerciay et prisay plus la belle occasion que Dieu me donna de m'asseurer du salut de ces deux enfans, en leur conferant le saint Baptesme.

Ie retournay quelque temps aprés chez cette bonne creature, et ie la trouuay pleine de resolution de seruir Dieu, et en effet elle commença des lors à venir aux prieres soir et matin ; si constamment, qu'elle n'y a pas manqué vne seule fois, quelque affaire ou empeschement qu'elle eust pour gagner sa pauure vie. Le plus ieune de ces deux enfans n'a pas beaucoup tardé à donner au Ciel les premices de cette Mission, s'y estant enuolé aprés auoir fait quelque exercice du Christianisme, tout enfant qu'il estoit, dedans le peu de temps qu'il a survescu à son Baptesme : car ayant remarqué que sa grand-mere prioit Dieu auant que de manger, il prit de luy-mesme aussitost l'habitude de porter la main au front, pour former le signe de la Croix auant que de boire et de manger, ce qu'il a gardé iusques à l'extremité, chose assez rare en vn enfant Sauuage, qui n'auoit pas encore deux ans.

La seconde personne qui semble auoir esté predestinée pour le Paradis, est vn ieune homme d'enuiron trente ans, qui s'est fait admirer de nos Sauuages depuis longtemps, par vne constance inconnuë parmy eux, qui l'a fait resister à toutes les tentations de l'esprit d'impureté, qui sont icy aussi frequentes peut-estre, qu'en aucun lieu du monde. Il m'auoit quelquefois accosté pendant nostre voyage, et me montroit de grands desirs d'estre Chrestien ; mais comme i'apprenois qu'il n'estoit pas marié, ie me persuadois qu'il estoit plus engagé dans le peché que ceux qui estoient mariez. Ie trouuay ici toutefois qu'il s'estoit tousiours comporté tres-sagement, et qu'on n'auoit iamais peu tirer de sa bouche aucune parole libertine. Ce fut vn des premiers qui me vint trouuer, sitost que ie me fus retiré, comme en vn petit hermitage, en vne pauure cabane faite à l'écart de branches de sapin les vnes sur les autres, non pas tant pour me defendre des rigueurs des saisons, que pour corriger mon imagination et me persuader que i'estois à couuert. Ce ieune homme y estant entré, ie luy demanday, aprés plusieurs bons entretiens, d'où venoit qu'il n'estoit pas marié, et s'il estoit dans la pensée de tenir bon en cét estat. Mon Pere, me dit-il, ma resolution n'est pas de viure à la façon de nos gens, ny de me ioindre à vne femme qui s'abandonne au vice comme toutes les autres de ce pays icy ; si ie n'en trouue point de chaste et d'innocente, iamais ie n'en prendray, et ie suis content de demeurer auec mon frere le reste de ma vie. Au reste, quand tu auras remarqué que ie fais autre chose que ce que ie te dis, tu pourras m'exclure de la priere. Cette ferme resolution, iointe aux instances qu'il m'a faites pour estre du nombre des prians, m'obligea de luy accorder le saint Baptesme, auquel ie luy donnay le nom de Louys ; et depuis i'ay bien veu que Dieu a pris possession de son cœur, comme il le faisoit paroistre en tout rencontre. Vne fois entr'autres, qu'on fit cét Hyuer vn festin remply d'impureté, par l'ordonnance des Medecins du pays, pour remettre sur pied vn malade desesperé, nostre Louys fut prié et pressé instamment de s'y trouuer, pour accomplir le nombre destiné à cette infame ceremonie ; il en fit refus, et comme tous ses parens le pressoient et le quereloient pour le faire

marcher, il se leue, et sortant par vne porte de la cabane, il demeura quelque temps en vne place à prier Dieu ; puis rentrant par l'autre porte, il appresta à rire à tout le monde, et encourut l'indignation de tous ses parens ; et comme il est vnique en sa maniere de viure, il luy faut essuyer mille petits affronts de tous costez, à quoy, graces à Dieu, il est desia fait, payant d'vn souris toutes ces railleries qu'on luy adresse, sans reculer ny sans se relascher d'vn seul point, de tous les deuoirs d'vn bon Chrestien. Cette Barbarie n'a iamais veu des courages de cette trempe.

La troisieme ame d'élite qui s'est trouuée, c'est la sœur aisnée de nostre Louys : vne veuve chargée de cinq enfans, femme paisible, et qui est tout le iour dans son petit mesnage. Elle m'amena l'aisné de ses enfans, qui est vne fille aagée de seize ans, pour l'instruire ; afin, disoit-elle, que Dieu eust pitié de sa fille, et qu'il luy rendist la santé, qu'elle auoit perduë depuis quelques mois : elle auoit vn rheume habituel, qui luy estouffoit la voix et luy ostoit l'vsage de la parole. Ie la fis prier Dieu, et en suite ie la fis saigner, ce qui luy rendit la parole ; aprés quoy la mere me vint presenter toute sa famille pour estre instruite, Dieu se seruant de tout pour le salut de ses Esleus. I'esprouvay d'vne bonne façon leur pieté, et les ayant trouuées fortes et bien disposées pour le Baptesme, ie le conferay en mesme temps à la mere et aux enfans, qui, depuis ce temps-là, sont tres-reconnoissans enuers Dieu, de la grace qu'ils ont receuë, et à mon endroit, m'ayant beaucoup aidé à subsister par leurs charitez.

Le quatriéme que Dieu nous a donné, est vn pauure vieillard qui fut malade à l'extremité aux Trois-Riuieres, l'an passé, et que ie ne pu aborder pour lors, à raison de leurs Iongleurs qui estoient aprés luy à toute heure. Ce bon homme, sur lequel Dieu auoit des desseins, n'estoit pas encore pour lors meur pour le Ciel ; l'affliction qui luy est arriuée dans le voyage l'a beaucoup humilié : car vn coup de vent l'ayant accueilly dans le Lac Superieur, il perdit tout ce qu'il auoit esté querir aux Trois-Riuieres, pour sauuer sa vie ; et comme la vieillesse et la pauureté sont en grand mépris chez les Sauuages, il s'est veu obligé de se retirer en nostre cabane, où d'abord ayant voulu railler de nos mysteres, Dieu m'inspira si bien, pour reprimer sa hardiesse et luy parler au cœur, qu'ayant donné lieu à la grace et au Saint Esprit, il me vint trouuer le lendemain pour demander à prier Dieu, et l'a fait depuis si hautement, si feruemment et si constamment, que ie n'ay peu luy refuser le saint Baptesme. Il continuë à se rendre digne de cette faueur, faisant profession publique deuant ses compatriotes, qui sont tous payens, d'estre disciple de Iesus-Christ.

Il est imité en cela par vn autre vieillard, aagé de quatre-vingts ans, qui est aueugle, et pour cela ne peut pas venir chez nous auec les autres, pour estre instruit ; mais en recompense, il se porte auec tant d'ardeur à retenir ce que ie luy enseigne, qu'il le repete iour et nuit, dans l'esperance de trouuer vn iour l'eternité bien-heureuse aprés sa mort, qui ne peut pas beaucoup tarder.

Pour les autres Chrestiens qui composent cette Eglise, ils sont peu en nombre ; mais ils sont choisis, et me donnent bien de la satisfaction. Ie n'en ay pas voulu admettre vn si grand nombre, me contentant de ceux que i'ay iugé deuoir perseuerer constamment dans la Foy, pendant mon absence : car ie ne sçay encor ce que ie deuiendray, ny de quel costé ie tourneray ; mais il faudrait que ie me fisse vne grande violence, pour me resoudre à descendre de la Croix que Dieu m'a preparée en cette extremité du monde, sur mes vieux iours ; il n'y a aucune pente de mon cœur à reuoir les Trois-Riuieres ; ie ne sçay de quelle nature sont ces cloux qui me tiennent attaché à ce poteau adorable ; mais la seule pensée qu'on approche pour m'en detacher, me fait frissonner, et ie m'esueille fort souuent en sursault, dans la pensée qu'il n'y a plus d'Outaoüak pour moy, et que mes pechez me remettent au mesme lieu, d'où

la misericorde de mon Dieu m'auoit tiré par vne insigne faueur. Ie puis dire auec verité, que i'ay eu plus de contentement icy en vn iour, nonobstant la faim, le froid et les autres incommoditez presque inexplicables, que ie n'en ay ressenty en toute ma vie, en quelque endroit du monde où i'aye esté. I'auois souuent ouy dire au Pere Daniel et au Pere Charles Garnier, lors qu'ils estoient aux Hurons, que plus ils s'estoient veus delaissez et esloignez des consolations humaines, plus Dieu s'estoit emparé de leur cœur, et leur auoit fait sentir combien sa sainte grace l'emportoit par dessus toutes les douceurs imaginables qui se trouuent parmy les creatures : ce peu de consolation qu'il a pleu à Dieu me donner icy, m'a fait aduoüer ce secret, et m'a fait priser, plus que ie n'aurais pensé, le bien qu'il y a de me trouuer icy tout seul parmy nos barbares, à cinq cents lieuës de nos habitations Françoises.

I'entends tous les iours parler de 4. Nations nombreuses, esloignées d'icy de deux ou trois cents lieuës. I'espere mourir en chemin ; puis que ie suis si auant et plein de santé, ie tenteray tout le possible pour y arriuer. Le chemin est composé presque par tout de Marets par lesquels il faut passer, sondant le gué, et en danger de tellement enfoncer, qu'on ne s'en puisse retirer ; les viures qu'on n'y trouue qu'autant que l'on y en porte, et les maringoins qui y sont en nombre effroyable : sont les trois grandes difficultez qui font que i'ay de la peine à trouver vn compagnon. I'espere de me ietter parmy quelques Sauuages qui ont dessein d'entreprendre ce voyage. Dieu disposera de nous selon sa volonté pour sa plus grande gloire, pour la mort ou pour la vie : ce sera beaucoup de misericorde à nostre bon Dieu, de m'appeller à soy en si bon lieu.

Voilà les dernieres paroles auec lesquelles le Pere conclut ses lettres qu'il date ainsi, aux Outaoüak en la Baye de Sainte Therese, à cent lieuës au-dessus du Sault, dans le Lac Superieur, le premier iour de Mars, et le deuxiéme de Iuillet 1661.

Il se mit en suite en chemin, comme il l'auoit proietté, et y a heureusement terminé sa course, comme il l'auoit predit, et comme nous l'auons raconté dans le dernier Chapitre de la Relation de l'année passée.

Cette année, vn autre de nos Peres se disposoit à aller prendre sa place ; mais par malheur, les Outaoüak estant descendus cét esté à Montreal plus tost qu'à l'ordinaire, et auant que le Pere eust pu s'y rendre, il a perdu l'occasion de monter auec eux. Ce sera pour la premiere commodité qui se presentera, qu'il ira cultiuer cette Eglise naissante, en laquelle le Pere Menard a laissé, dez son premier hyuernement, comme il l'escrit, le nombre de cinquante Adultes baptisez, force malades, et vn monde de Sauuages à instruire.

CHAPITRE II.

Des Eglises Algonquines vers Tadoussac.

Nous connoistrons l'estat de ces Eglises volantes, et des diuers Sauuages qui les composent, par les Lettres qu'en escrit le P. Henry Nouuel, qui les a suiuy dans les bois, comme leur bon pasteur, et qui les a cultiuez pendant l'Hyuer dernier qu'il a passé auec eux. Voicy une lettre qu'il escriuit des Papinachois :

Mon R. Pere,

Pax Christi,

Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen eius in idipsum. Ie prie V. R. auec tous nos Peres, et Freres que i'embrasse *in visceribus Iesu Christi,* de m'aider à remercier Dieu des graces que nous auons receuës de sa bonté, pendant nostre hyuernement.

Estant party de Quebec le 19. de Nouembre, auec deux François, nostre hoste, et quelques autres Sauuages, nous arriuasmes à l'Isle Verte le 24. du mesme mois. Nous trouuasmes en cette isle tous nos Sauuages, tant Papinachois, que d'autres Nations, qui faisoient en tout soixante-et-huit. Ils s'estoient renfermez dans vn fort de pieux, en suite de la descouuerte qu'ils auoient faite d'vn grand Cabanage d'Iroquois, sur le bord de la grande riuiere. Cette petite nauigation de six iours ne fut pas sans beaucoup de dangers. Le mauuais temps nous ayant obligez à nous retirer dans vne petite islette, nous y fusmes deux iours ; nos pilotes eurent bien de la peine à y conseruer nostre Chaloupe. Nous voyant en danger d'arrester bien longtemps dans ce poste, à raison des glaces et du vent contraire qui ne discontinuoit pas, nous eusmes tous recours à Dieu, et nous estans mis sous la protection de Iesvs, Marie, et Ioseph ; à peine eusmes-nous acheué nostre priere, que d'abord le temps changea ; nostre Sauuage qui craignoit beaucoup, nous crie en mesme temps : Pousitan, embarquons. Nous eusmes vn temps bien fauorable iusques aux approches de l'Isle Verte, où nostre Chaloupe ayant donné contre vne roche, nous nous vismes bien prez de la mort. Dieu eut compassion de nous, et nous fusmes tous consolez de voir comme la Chaloupe, quoy que tres-mauuaise, auoit resisté à ce coup, capable d'en faire perir vne qui eust esté beaucoup plus forte. La nuit nous ayant surpris en cét endroit, nous ne laissasmes pas de continuer nostre route ; nous n'estions qu'à vne demy-lieuë de l'Isle Verte, qu'vn orage causé par le Nord, s'estant esleué, nostre Chaloupe fut battuë de coups de vents si rudes, qu'elle s'entrouuroit par le deuant. Ce fut à ce coup que nous nous disposasmes tout de bon à la mort, et nous estans resignez à la volonté de Dieu, ie fis vœu de dire trois Messes à l'honneur de la Sainte Famille de Iesvs, Marie, et Ioseph, et de reciter tous ensemble, pendant neuf iours, le Chapelet. Nostre crainte fut d'abord changée en vne esperance si forte, que n'apprehendant point dans la continuation des mesmes dangers, nous arriuasmes heureusement au port. Nous nous sommes arrestez dix iours à l'Isle Verte, pendant lesquels i'ay administré les ceremonies du Baptesme à six enfans de diuers aages, dans vne petite Chapelle qu'on y dressa. I'y baptisay, auant nostre depart, vn Capitaine Papinachois, qui sçauoit ses prieres, et que ie trouuay si bien disposé par des graces toutes particulieres dont Dieu l'auoit preuenu, que ie creu estre obligé de ne plus differer, nous voyant dans les dangers des Iroquois : on luy donna le nom de François Xavier.

Ce bon Neophyte m'a raconté qu'étant griéuement malade dans les bois, Dieu luy auoit fait voir si sensiblement les feux d'Enfer, où ceux qui ne prient pas brusleront eternellement, et qu'en suite il luy auoit si bien montré le chemin du Paradis, qu'il trouueroit parmy les Chrestiens, que depuis ce temps-là il auoit tousiours prié, et qu'il auoit en horreur les inuocations du Demon, que ses compatriotes faisoient dans son pays. En verité Dieu l'a doüé d'vn bon iugement et d'vn tres-beau naturel. Il m'a protesté tousiours qu'il ne quittera iamais la priere. Il a sept enfans masles, tous baptisez ; sa femme l'est aussi il y a longtemps.

Auant que de quitter ce premier poste, Dieu voulut auoir les premices du troupeau qu'il me donnoit en garde, ayant appellé au Ciel vne petite fille de mon hoste, que le Pere Gabriel auoit baptisée. Cette mort affligea beaucoup le pere et la mere, et toute la parenté. Dieu les console dans leur perte, par la ferme croyance qu'ils ont, qu'elle est au Ciel ; ils l'inuoquent tous les iours afin qu'elle les aide auprez de Dieu.

Le septiéme iour de Decembre, nous arriuasmes heureusement du costé du Sud, vis-à-vis l'Isle de Saint Barnabé ; nous y celebrasmes le lendemain la feste de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge ; nous arrestasmes là quelques iours, en attendant vn temps fauorable pour entrer dans les bois. Cepen-

dant nos chasseurs estans allez faire la decouuerte bien auant dans les Terres, ils y trouuerent des pistes d'Iroquois, ils y entendirent les coups de fusil, auec lesquels ils chassoient aux Orignaux ; cela n'empescha pas que nous n'entrassions bien auant dans les bois le iour de Saint Thomas. Nous auons passé les festes de Noël auprez d'vn grand Lac, où nous dressasmes vne Chapelle. Tous, à la reserue de quelques-vns, que ie ne iugeay pas assez disposez, y firent leurs deuotions auec beaucoup de sentiment de pieté. Les ennemis ayant fait leuer les Orignaux, nos chasseurs n'en trouuant point, et nos petites prouisions ayant desia pris fin, quelques-vns commencerent à souffrir, Ie les consolay et encourageay du mieux qu'il me fut possible. Ce fut alors qu'ayant decouuert qu'vn Sauuage dont la foy m'estoit fort suspecte, auoit eu recours au Demon, ie parcourus toutes les cabanes, leur tesmoignant que ie n'auois point apprehendé ny la faim, ny les Iroquois iusques alors ; que Dieu asseurément les chastieroit, si quelqu'vn retomboit dans cette faute. Le coupable, à qui ie parlay en particulier, me satisfit, au moins en paroles.

Le cinquiéme de Ianuier, nous decabanasmes pour aller chercher de quoy viure en vn poste plus fauorable. Nous trauersasmes vn pays si rude, que ie n'arriuay qu'auec bien de la peine à nostre giste ; aussi ce fut le iour auquel ie fis mon apprentissage de marcher en raquettes, et à traisner ma Chapelle sur la neige. Toute cette fatigue fut tellement adoucie par les consolations du Ciel, pendant tout le chemin, que i'experimentay bien sensiblement le soin que Dieu prend de ses pauures seruiteurs, qu'il daigne appeller à ces emplois. Nous auons depuis decabané plusieurs fois ; Dieu a beny nos chasseurs, et les apprehensions de la faim ayant cessé, il ne nous est resté que celle de l'Iroquois, qui a esté bien grande dans l'esprit de nos Sauuages. Nous nous sommes arrestez vn mois entier en vn mesme endroit, n'osans sortir du fort qu'on y auoit dressé. Les pistes des ennemis que nos chasseurs decouuroient de temps en temps, quelques cris d'Iroquois qu'on asseuroit auoir entendus, et l'asseurance qu'vn Iongleur, auec qui i'ay eu diuerses prises, donnoit secretement que nous serions bientost attaquez, nous ayant reduits en cét estat. Ce fut là que ce mechant homme ayant voulu faire vn festin, qu'ils appellent agoumagouchan, ie fus contraint, pour interrompre vne mauuaise chanson qu'il auoit commencée, de ramasser toutes les femmes et les petits enfans, que ie fis prier Dieu à haute voix, proche de l'endroit où le festin se faisoit ; cela les surprit extraordinairement, et les obligea à se taire, chacun s'estant retiré dans sa cabane. Ie m'informay d'vn des inuitez de ce qui s'y estoit passé ; et luy m'ayant aduoüé franchement que ce partisan du Demon auoit parlé au desauantage de la priere, aprés auoir eu recours à Dieu, ie fus l'attaquer en presence de tous ceux de sa cabane, et luy ayant dit tout ce que Nostre Seigneur m'inspira pour luy donner de l'horreur de sa faute, i'eus la consolation de voir tous nos Chrestiens indignez contre luy. Ie dis dans toutes les cabanes que le demon se vouloit seruir de ce malheureux pour les perdre. Ils ont tous conceu de l'horreur contre luy. Ayant quitté ce poste, le premier iour de Caresme, nous sommes arriuez, le quatorziéme de Mars, au bord de la Grande-Riuiere, où nous sommes demeurez depuis, attendans vn temps fauorable pour passer dans quelque Isle, pour y estre à couuert des Iroquois iusques à l'arriuée des Chaloupes de Kebec.

CHAPITRE III.

Seconde Lettre sur le mesme suiet.

Mon Reverend Pere,

Pax Christi,

Vous auez veu dans ma lettre precedente ce qui s'est passé de plus con-

siderable, pendant mon hyuernement auec les Sauuages ; vous lirez dans celle-cy ce qui s'est passé, depuis ce iour que i'eus le bien de vous écrire, iusques au vingt-et-vniesme Auril, que nous auons trauersé le grand fleuue de Saint Laurent pour entrer dans les terres du costé du Nord. Ayant commencé ma premiere campagne sous les fauorables auspices de la Sainte Famille de Iesvs, Marie, et Ioseph, i'ay experimenté en diuerses rencontres combien Dieu agrée qu'on luy demande des graces par la mediation de Iesus-Christ, qui nous les a toutes meritées, et qu'on s'adresse à la Sainte Vierge et à Saint Ioseph, comme aux plus puissants Aduocats que nous puissions auoir auprés de nostre adorable Sauueur. Voicy ce que ie suis obligé de publier à la plus grande gloire de cette Auguste Trinité visible.

L'onziéme iour de Mars, m'estant esgaré dans les bois, où i'estois entré auec dessein de pousser iusques à vne montagne, d'où on decouuroit la mer, ayant entrepris cette course par maniere de promenade, le iour estant tres-beau, ie me trouuay bien en peine lors qu'il fallut reuenir à la cabane ; au lieu de reprendre mes pistes, ie voulus tenter vn chemin tout nouueau, croyant abreger par ce moyen ; mais ie fus bien esloigné de mon compte, lors qu'ayant marché iusques à la nuit, ie connus parfaitement que ie m'estois perdu, et ie me trouuay en peine : car de m'arrester, c'eut esté m'exposer à mourir dans les neiges pendant les rigueurs d'vne nuit ou tout geloit ; mais aussi de marcher tousiours dans les obscuritez de la nuit, c'estoit me mettre en grand danger de m'esgarer de plus en plus. Dans cette perplexité, ie me mis à genoux, et ie dis mes Complies ; aprés quoy m'estant adressé à Iesvs, Marie, et Ioseph, par vn vœu que ie fis à l'honneur de cette tres-Sainte et tres-Auguste Famille, comme si i'eusse esté conduit par un guide, ie changeay ma route, et ie donnay à trauers vn bois bien espais, où il y auoit du moins six pieds de neige ; i'arriuay heureusement, aprés beaucoup de fatigues, à vne petite riuiere, toute glacée, par où i'auois passé quelques iours auparauant ; et là m'estant reconnu, ie me rendis enuiron sur les onze heures du soir au cabanage. Ie ne sçaurois exprimer la ioye de mes pauures Sauuages à mon arriuée. O que nos cœurs estoient tristes ! me dirent-ils ; nous n'auons iamais peu dormir, dans la pensée que nous auions que tu auois esté tué par les Iroquois, ou que tu mourrois de froid, t'estant esgaré dans les bois ; nous auons tous prié pour toy celuy qui a tout fait. Rendons-luy grace, leur dis-ie, de la faueur que ie viens de receuoir de sa bonté. Iesvs, Marie, et Ioseph, ont eu pitié de moy ; m'estant adressé à eux, ils m'ont redressé dans mon esgarement ; ayons recours à eux dans nos besoins, ils nous assisteront. L'action de graces estant faite, n'ayant pas apperceu dans la cabane le François qui m'accompagnoit, et ayant demandé où il estoit, on m'apprit qu'estant en peine de moy, il estoit entré sur le soir dans le bois pour m'y chercher, et que, sans doute, ayant trouué la piste de mes raquettes, il feroit, à la faueur de la Lune, tout le chemin que i'auois fait. Cette nouuelle m'affligea, i'apprehenday autant pour luy qu'on auoit apprehendé pour moy ; mais celuy qui redressa mes pas dans mon esgarement, le reconduisit heureusement à la cabane ; ie le remerciay de sa charité, il me dit que i'auois couru grand risque si i'eusse continué ma route vers le Midy ; mais qu'au lieu où i'auois fait vne pause (c'estoit le lieu où ie dis Complies et fis mon vœu), ie m'estois parfaitement redressé, et que des lors i'estois venu par le chemin le plus court à la cabane.

Le quatorziesme nous arriuasmes sur le bord du grand fleuue de Saint Laurent ; nous prismes plaisir de faire rouler nos traisnes sur la neige, au trauers d'vne belle hestriere, où nos chasseurs auoient tué des Orignaux quelques iours auparauant. La beauté du pays nous adoucit toutes les incommoditez et fatigues du chemin ; nous admirasmes la prouidence de Dieu, qui ne nous voulut pas priuer de la consolation de dire et

entendre la Sainte Messe. La traisne du François où vne partie de nos prouisions estoit, luy estant eschapée des mains à la descente d'vne montagne, alla donner contre des arbres, qui la mirent en pieces, aussi bien que ce qu'elle portoit, à la reserue d'vne bouteille, où il me restoit vn peu de vin pour la Messe iusques à l'arriuée des Chaloupes de Kebec. Tous nos Sauuages regarderent cela comme vn petit miracle.

Le dix-huitiesme nous nous disposasmes à la celebration de la feste de Saint Ioseph, Patron de la Nouuelle-France : nos Sauuages commencerent par vn ieusne tres exact, et par la Confession qu'ils firent la veille. Le lendemain, aprés s'estre reconciliez, ils entendirent la Messe, et firent leur Communion auec beaucoup de deuotion, à la faueur du beau iour que Dieu nous donnoit. Aprés auoir recité le Chapelet l'aprés-midy, ils preparerent vn beau feu de ioye pour le soir ; le bois n'y manquoit pas. Aprés que i'eus chanté le *Te Deum,* auec les deux François, les Sauuages y adiousterent leurs chansons spirituelles, et la descharge de leurs fusils, qu'ils redoublerent, pour tesmoigner le respect et la confiance qu'ils ont en ce grand Saint. Ceux qui estant encore à la chasse, n'auoient pas assisté à cette solemnité, firent leurs deuotions le iour de la feste de l'Annonciation de la Sainte Vierge, pour laquelle les Sauuages ont vne tendresse particuliere.

Le vingt-et-uniesme nous tentasmes de passer sur la glace à l'Isle-aux-Basques, pour nous mettre à couuert des Iroquois, dont quelques-vns disoient auoir eu quelque aperceuance à la chasse ; mais quelque glace ayant rompu sous nos pieds, nous fusmes obligez de rebrousser, nous auions desia fait une bonne lieuë sur le grand fleuue.

Le vingt-deuxiesme d'Avril, les glaces ayant fondu en partie, nous allasmes par terre où nous auions laissé nostre Chaloupe, lors que nous entrasmes dans les bois ; nous la trouuasmes toute couuerte de neiges, il fallut trois iours pour la mettre en estat. En suite de quoy nous nous embarquasmes pour l'Isle-aux-Basques, où nous arriuasmes au trauers des glaces, dans vn iour.

Cette isle qui n'est esloignée du costé du Sud que de deux lieuës, et de sept du costé du Nord, est bien agreable. Elle n'a qu'vne lieuë de longueur, et demie-lieuë de largeur ; elle porte le nom de l'Isle-aux-Basques, à raison de la pesche de Baleines que les Basques y faisoient autrefois. Ie pris plaisir de visiter les fourneaux qu'ils y ont basty pour faire leurs huyles, on y voit encor tout auprés de grandes costes de Baleines qu'ils y ont tuées.

Ce fut à cette isle où la Prouidence de Dieu nous conduisit pour y passer la quinzaine de Pasques, et où nos Sauuages ont donné des marques de leur pieté. A peine eus-ie marqué vn lieu pour y dresser vne Chapelle, que d'abord les hommes courrent à leurs haches pour couper du bois necessaire à la fabriquer, et les femmes et les filles ramassent les branches de sapin pour la pauer, tapisser et couurir ; nous n'eusmes besoin que d'vn iour, pour la mestre en estat d'y faire nos prieres.

I'y commençay d'abord les instructions pour la Confession et Communion de Pasques. Ie leur fis lecture de l'histoire de la Passion de Iesus-Christ, que i'auois traduite en leur langue ; ils l'escouterent auec beaucoup d'attention. A ces instructions generales i'adioustay les particulieres, où chacun me rendit compte de conscience, auec autant de candeur qu'vn nouice des plus exacts. On ne sçauroit croire combien on les gagne, quand on leur parle cœur à cœur. Ayant diuisé en deux bandes ceux qui pouuoient communier, la premiere fit son deuoir Paschal le Ieudy Saint, et la seconde le iour de Pasque ; le Vendredy Saint fut employé à confesser ceux qui ne communioient pas encore, et à honorer le Sauueur mourant. Ie leur fis, pour la deuxiesme fois, la lecture de la Passion, auec quelques reflexions que i'y adioutay, apres quoy nous fismes l'adoration de la Croix. Leurs cœurs s'attendrirent beaucoup sur

ce mystere plein d'amour : en voicy vne preuue.

L'office estant finy, vn bon Chrestien m'approcha, et me dit : Tu nous as enseigné que c'est particulierement en ce temps que les bons Chrestiens souffrent volontiers pour l'amour de Iesus, ils ieusnent, ils chastient leurs corps ; oblige-moy, preste-moy vne discipline aouihitou pasagastehigan. Sçais-tu bien ce que c'est, luy repartis-ie ? Ie le sçay fort bien, me respondit-il, ie m'en suis seruy autrefois. Reuiens dans quelque temps, lui repliquay-ie ; ie connois vn homme qui est ton amy, il en a vne, ie te promets qu'il te la prestera. Sa ferueur fit qu'il ne tarda pas à me sommer de ma promesse. Luy ayant remis cét instrument de penitence et d'amour entre les mains, il me demanda congé de se discipliner dans la Chapelle, à la veuë de tous. Non, luy dis-ie, ie veux moderer ta ferueur, fais ce que ie te diray ; va-t-en bien auant dans le bois, et là, aprés auoir prié quelque temps, te souuenant comme celuy qui a tant enduré pour l'amour de toy, te regarde du plus haut des Cieux, donne-luy des marques du desplaisir que tu as de l'auoir offensé, et de l'estime que tu fais de ses souffrances. Il m'obeit sans replique ; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'aprés s'estre donné cent coups de discipline de compte fait, il fut inuiter sa femme à en faire autant : elle le fit volontairement, pour tesmoigner, dit-elle, à Iesus-Christ nostre tout aimable Sauueur, la part qu'elle prenoit à sa douloureuse Passion.

Ce bon Chrestien n'en demeura pas là : car ayant retiré la discipline des mains de sa femme, il fut la presenter à vn Capitaine, son allié et son bon amy, que i'auois baptisé au commencement de l'Hyuer, l'exhortant à ne pas s'espargner, puisque Iesus-Christ ne s'estoit pas espargné, ayant esté si cruellement flagellé pour nostre amour. Ce Capitaine Neophyte ne s'espargna pas en effet, et aprés s'estre discipliné rudement, il me rapporta la discipline, me disant qu'on l'auoit instruit comme il s'en falloit seruir, et qu'il s'en estoit donné cent coups, pour l'amour de Iesus-Christ. Cette ferueur de ces bons Neophytes accusera sans doute au iugement de Dieu, la delicatesse et la lascheté de ceux qui sont nez et esleuez dans les maximes du Christianisme.

Leur obeyssance enuers leur pasteur merite que i'en marque vn beau trait. Les Papinachois ayant fait vn tambour pour s'en seruir contre les Iroquois, et pour opposer aux cris et aux hurlemens qu'ils font lors qu'ils attaquent, et ce tambour leur estant inutile dans l'Isle-aux-Basques, où ils estoient comme dans vn lieu d'asseurance, vn ieune esuenté d'une autre Nation, leur suggera dans vn festin de s'en seruir pour danser, et pour honorer la victoire que les Montagnez et les Algonquins auoient remportée le Printemps passé sur leurs ennemis. Ces bonnes gens, sans faire reflexion à la circonstance de la Semaine Sainte, forment le dessein de leur danse ; celuy à qui le tambour appartenoit me dit leur sentiment en ces termes : Nous auons dansé autrefois à Tadoussac, tu ne seras pas marry que nous dansions icy presentement. Mon frere, luy dis-ie, danser est de soy vne chose indifferente, mais danser tandis que les Chrestiens font penitence, pleurent leurs pechez, et pensent à ce que Iesus leur Capitaine a souffert pour le salut de tous les hommes, ce ne seroit plus chose indifferente, mais criminelle : ainsi prends d'autres pensées ; toy qui es le maistre du tambour, tu serois le plus coupable. Dans combien de iours pourrons-nous danser, me dit-il ? Ce sera le lendemain du iour que Iesus ressuscita, luy dis-ie, et cette danse que vous voulez faire pour honorer la victoire de vos alliez, se pourra faire par vn motif encor plus noble et plus saint ; c'est-à-dire, pour participer aux ioyes de tous les bons Chrestiens, qui se reiouissent en la Resurrection glorieuse de Iesus leur Capitaine, dans la ferme esperance qu'ils ont de ressusciter comme luy, pour n'estre plus suiets à la mort. Ils m'obeyrent exactement, quelque presse que fist celuy qui leur auoit donné la premiere pensée de danser, dont le De-

mon se vouloit seruir pour troubler les iours de la deuotion de la Semaine Sainte. Au reste, leur danse est assez innocente : les hommes y dansent separez des femmes, sans se toucher les vns les autres ; ils s'y font des presens reciproquement, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes. Y ayant aperceu quelque chose qui n'estoit pas bien, et les en ayant aduertis, ils la retrancherent sans replique, quoy qu'il n'y eust rien de criminel.

I'eusse esté bien mortifié si ie n'eusse pas eu moyen de leur faire festin le iour de Pasques, pour leur tesmoigner combien i'estois satisfait d'eux. Nous auions laissé quelque bled-d'Inde dans l'Isle-Verte, au commencement de l'Hyuer : i'y enuoyay vn Canot pour le retirer ; ce Canot estant de retour, le festin fut bientost dressé ; mon hoste, qui se chargea de tout, n'oublia rien de son adresse pour faire que tout reussist. Vn bon Chrestien qui auoit souuent exercé sa charité en mon endroit pendant l'Hyuer, me fit present d'vn grand pacquet de langues d'Orignal, ayant sceu mon dessein. Le matin de cette grande feste ayant esté donné à la deuotion, et l'heure du disner approchant, mon hoste fut inuiter toutes les Cabanes : chacun s'estant pourueu de son ouragan, c'est-à-dire de son plat d'escorce, vient d'abord prendre place à la salle du festin. Tous estans ramassez, comme c'estoit moy qui faisois le festin, ce fut à moy à haranguer. Les Chrestiens, leur dis-ie, ont des temps pour pleurer, et des temps pour se resiouyr, tousiours neantmoins dans les termes de la modestie ; ceux qui ont pleuré dans la Semaine Sainte, en considerant Iesus-Christ souffrant et mourant pour l'amour des hommes, ont droit de se resiouyr en considerant le mesme Sauueur ressuscité. Ie continuay quelque temps sur ce suiet ; ils eussent bien souhaité que i'eusse chanté à leur mode, en suite de ma harangue, mais ie m'en excusay sur ce que ie ne sçauois pas encore leur chant : ie priay mon hoste de chanter pour moy. Ce bon Chrestien, aprés auoir harangué à l'honneur de la feste et à l'aduantage de la priere, aprés auoir exhorté ses compatriotes à estre fidelles à Dieu, et à aimer la priere iusques au bout, s'acquitta parfaitement de la commission que ie luy auois donnée : il chanta deux chansons, la premiere pour moy, et la seconde pour luy-mesme ; tous les autres payerent leur escot, chacun auec vne chanson de mesme. Ils furent bien vne heure à ce preambule de festin. Les chansons estant finies, ie dis le Benedicité ; en suite de quoy deux ieunes hommes de la Cabane firent la distribution du festin, qui consistoit en vn plat de sagamité, c'est-à-dire vne espece de boüillie faite de farine du bled, cuite dans l'eau, assaisonnée de graisse, et de chair d'Orignal boucané ; vn petit bout de petun fut leur dessert, et de l'eau toute pure y seruit de boisson. Les hommes, les femmes et les enfants y firent parfaitement bien leur deuoir. Cette boüillie de bled-d'Inde leur fut vn mets bien delicieux ; il y auoit desia longtemps qu'ils n'en auoient mangé : en suite de quoy chacun se retira chez soy bien content et bien satisfait. Enuiron sur les trois heures, nous fusmes reciter tous ensemble le Chapelet. A la fin nous salüasmes Nostre Seigneur ressuscité, auec vne chanson en langue Algonquine, et sur le suiet de cette grande solemnité : nous la chantasmes deux fois chaque iour de l'Octave ; elle leur plaisoit beaucoup, aussi est-elle bien faite.

Auant que de sortir de l'Isle des Basques, pour passer du costé du Nord, ie rendys les derniers deuoirs au corps d'vne petite fille, qui estoit morte depuis enuiron deux mois. Son pere, qui estoit Montagnez, fut bien aise qu'elle fust enseuelie dans nostre petite Chapelle, et deuant vne grande Croix que nous auons plantée le Vendredy Saint, vis-à-vis de la porte. Voicy vne preuue de l'amour et du respect qu'ils ont pour les corps de leurs parens decedez. Ayant aduerty ce pere affligé, de faire enseuelir sa fille lors qu'elle fut morte, il me demanda du temps pour penser à ce qu'il auoit à faire sur ce suiet ; il me fit response à quelque temps de là : Tu

vois que nous sommes dans des continuelles apprehensions de l'Iroquois ; si i'enseuelis ma fille dans les bois, peut-estre que ces mechans hommes trouueront son corps, qu'ils brusleroient asseurement : esuitons ce danger, nous l'enseuelirons ailleurs en vn lieu où il n'y aura rien à craindre.

Voilà, mon R. Pere, ce que i'ay ramassé de la fin de mon hyuernement, dont ie vous rends compte pour satisfaire au commandement que vous m'en auez fait. La bonté que vous auez eue pour moy, en me nommant pour cette Mission, est vn bienfait que ie n'oublieray iamais : ie vous en remercie de tout mon cœur, auec d'autant plus de raison, qu'il me semble que ie n'ay iamais connu Dieu que dans les espaisses forests du Canada, où toutes les veritez eternelles que i'auois meditées ailleurs, m'ont paru dans vn iour tout extraordinaire. O qu'il y a de plaisir de viure à Dieu dans l'abandon de toutes les creatures ! Vn autre que moy eust bien mieux profité d'vne si belle occasion. Obtenez-moy, s'il vous plaist, par vos prieres, le pardon des pechez que i'ay commis contre Dieu infiniment bon, et demandez pour moy, en vos saints Sacrifices, que ie meure en son saint seruice, abandonné des hommes, ne pouuant iamais estre abandonné de Dieu.

CHAPITRE IV.

Iournal du Voyage d'vn Pere de la Compagnie de Iesus, au pays des Papinachois et des Ouchestigouetch.

Le dessein de ce voyage ayant esté formé pendant l'hyuernement, nous commençasmes à l'executer le vingt-vniesme d'Auril. Ayant laissé les Montagnez, qui auoient hyuerné auec nous dans l'Isle-aux-Basques, ie passay du costé du Nord, auec les Papinachois, à la faueur d'vn beau iour que Dieu nous donna pour faire nostre traite d'enuiron sept lieuës. Nous abordasmes à Esseigiou, riuiere celebre à cause du grand nombre de Saulmons qu'on y prend dans la saison de la pesche. Deux choses nous resiouyrent à nostre abord : la premiere, la veuë d'vne grande Croix que nous salüasmes en chantant le *Vexilla Regis prodeunt*, en langue Montagnese ; la seconde, la prise de cinq Orignaux, qui, venans paistre sur le bord du grand fleuue, furent tuez par nos chasseurs. Ce fut alors que les Papinachois, glorieux de cette chasse, me dirent : Quelques Montagnez t'ont dit que nostre pays est vn méchant pays ; que tu y mourrois de faim si tu y venois auec nous ; tu vois maintenant qu'ils n'ont pas dit vray : Kataouatichouasti Oupapinachiouek asti, asti, c'est vne bonne terre, disoient-ils, que la terre des Papinachois. Ie leur repetois souuent ces mesmes paroles, pour leur tesmoigner combien i'estois aise d'estre auec eux dans leur pays. Nous fusmes en ce poste enuiron quatorze iours. Mon hoste m'y donna vne preuue de sa grande charité : car, comme i'estois trauaillé d'vne fieure assez violente pendant quelques iours, ce bon Chrestien me consoloit de temps en temps. Voicy ce qu'il me dit vn iour : O que mon cœur est triste depuis que tu es malade, ie souffre beaucoup en te voyant souffrir ! ie prie Dieu de tout mon cœur que ie sois malade en ta place, et que si tu dois mourir, ie luy demande cette faueur que ie meure et que tu viues encore. Qui connoist la sincerité de ces bons Sauuages, sçait bien que ce n'estoit pas vn compliment : il disoit ce qu'il pensoit. Ie le remerciay de sa bonté en l'assurant que ie m'estimois heureux de souffrir, pour l'amour de Iesus-Christ, le mal qu'il luy plaisoit me donner, et que s'il vouloit disposer de moy, ie tiendrois à grande faueur de mourir dans vn entier abandonnement de toutes choses. Si ma fieure eust duré plus longtemps, il s'estoit offert pour me saigner ; mais ie crois que les prieres de ces bonnes gens m'obtinrent ma parfaite guerison.

Nous eusmes bien de la ioye le deu-

xiesme iour de May, à l'arriuée du François et du Sauuage qui estoient allez à Kebec, lors que nous estions encore du costé du Sud : ie n'auois plus de vin pour dire la Messe, ie l'auois acheué ce iour-là. Ces nouueaux venus comblerent nostre ioye, lors qu'ils nous dirent que la Chaloupe dans laquelle ils estoient venus, estoit à vne lieuë au-dessus de nous, et que le Pere Gabriel Druilletes estoit dedans. Le lendemain, tous nos Sauuages me voulurent accompagner pour aller voir les François, particulierement le Pere, qu'ils aiment beaucoup ; nostre petite Chaloupe n'eut pas manque de nageurs. Nous arriuasmes bientost au lieu de nostre entreueuë, on nous receut auec beaucoup de charité. Ce Pere et moy ayans conferé sur ce que nous auions à faire touchant nos Missions, nous conclusmes que i'accompagnerois les Papinachois dans leur voyage des terres, et que le Pere monteroit dans le Saguené, pour visiter les Sauuages de ces quartiers-là, aprés quoy nous nous separasmes.

Le cinquiesme iour de May, nous arriuasmes au saut au Mouton : c'est vn grand saut par où la riuiere que les Sauuages appellent Kaouasagiskaket se décharge dans le grand fleuue de Saint Laurent : nous fusmes huit iours en ce poste. Les deux Sauuages qui auoient perdu leurs deux petites filles pendant nostre hyuernement, ayant choisi ce lieu comme le plus propre pour leur donner leur derniere sepulture, nous y dressasmes vne petite Chapelle où elles furent enseuelies. Tout ce qu'ils auoient de plus beau fut mis dans leur biere. Les ceremonies de l'Eglise que ie leur expliquay, leur donnerent bien de la consolation ; sur tout lors que ie leur dis que ces deux petites innocentes n'auoient pas besoin de nos prieres, et que les prieres qu'on faisoit n'estoient que pour remercier Dieu des graces qu'il leur auoit faites, qu'elles possedoient dans le Ciel où elles nous attendoient. Les parens ayant veu que les François mettent des Croix sur les Sepulchres, en firent deux de leur mouuement, qu'ils me prierent de planter à l'endroit où leurs filles estoient enseuelies, pour marque qu'elles estoient Chrestiennes ; ils me dirent qu'ils visiteroient souuent ce lieu pour les inuoquer, comme ils ont fait depuis leur decez ; il n'est pas croyable combien ils ont de respect pour les corps morts. Ie me suis souuent seruy de cét argument, pour leur bien inculquer l'immortalité de l'Ame, et la foy de la resurrection de nos corps.

Le onziesme du mesme mois nous arriuasmes à la riuiere que les Sauuages appellent Kouakoueou : nous vismes en passant les rauages que le Trembleterre a fait aux riuieres du Port-neuf ; l'eau qui en sort est toute iaune, et elle garde cette couleur bien auant dans le grand fleuue, aussi bien que celle des Bersiamites : les Sauuages ne sçauroient plus nauiger dans ces deux riuieres.

Quittant ce dernier poste, nous fismes rencontre de deux Canots qui descendoient des terres bien chargez de pelleteries : ils rebrousserent chemin, et s'en vinrent auec nous. Nos Sauuages firent leur traite auec ces nouueaux venus, en suite de quoy ils acheuerent les Canots qui nous estoient necessaires pour nostre voyagę. Quelques iours aprés, estant arriuez à la riuiere de Peritibistokou, où nous arrestames iusques au deuxiesme de Iuin, deuant entrer dans les terres par cette riuiere, la disposition de nostre voyage fut, que les femmes, les enfans et quelques hommes resteroient sur le bord du grand fleuue, tandis que le reste monteroit au Lac de Manikougan ; mais le François qui m'accompagnoit, et moy, nous estions exclus du voyage. Vn bon Chrestien m'ayant informé de l'effort que faisoient quelques nouueaux venus pour empescher que ie ne les accompagnasse pas au Lac, aprés auoir recommandé l'affaire à Dieu, ie les assemblay dans la Chapelle, et aprés auoir ouy mes raisons, ils changerent de sentiment. Quelques-vns me dirent seulement : Le chemin est si rude, que nous apprehendons beaucoup pour toy, que tu ne puisses fournir à de si grandes fatigues. C'est la seule raison pour

laquelle nous auions peine à consentir à ton depart ; mais puis que Dieu le veut, comme tu nous en asseures, et que tu te sens assez fort pour franchir toutes ces difficultez, nous en sommes bien aises. Tous ayant fait leurs deuotions le iour de la Pentecoste, nous partismes le lendemain deuxiesme de Iuin, aprés la Messe, au nombre de dix Canots. Nous voilà en chemin, faisant ioüer l'auiron à qui mieux mieux : ie fis mon apprentissage en ce mestier, sous la direction du François et du Sauuage auec lesquels i'estois. Nous auançasmes ce iour-là iusques à vn grand sault, où nos Argonautes ayant trouué bon nombre de Loups-Marins, ils en firent vn grand carnage, s'estant seruis de leurs fusils, de leurs espées et de leurs flesches pour cette chasse. Le soir, ie fus aduerty que le Sauuage qui gouuernoit nostre Canot, estoit malade, ou du moins qu'il faisoit semblant de l'estre, et qu'il auoit quelques pensées de rebrousser chemin : le Demon ioüoit de son reste pour empescher mon voyage. I'ay recours à Dieu ; en suite ie visite le malade, ie luy donne vn petit remede, ie l'encourage : le lendemain il fut parfaitement guery, et entierement resolu à continuer le voyage iusques au bout.

Le troisiesme iour de iuin, quatre Canots s'estant separez pour aller ioindre leurs familles, nous fismes vn portage, qui fut d'vn iour entier, que nous employasmes tantost à grimper des montagnes, tantost à percer des bois, où nous auions de la peine à passer, estant tous chargez autant que nous pouuions l'estre : l'vn portoit le Canot, l'autre les viures, l'autre ce qui estoit necessaire pour traiter. Ie portois ma Chapelle et mes petites prouisions ; il n'y auoit personne qui n'eust son fardeau, et qui ne suast de tout son corps. Sur le tard nous entrasmes dans la grande riuiere de Manikouaganistikou, que les François appellent la riuiere Noire, à cause de sa profondeur. Elle a bien la largeur de la Seine, et la rapidité du Rhosne ; les onze portages qu'il nous y fallut faire, et les diuers courans qu'il y fallut franchir à force de rames, nous y donnerent bien de l'exercice. Beny soit Dieu qui me donna les forces pour fournir à tout cela. I'eus la consolation de celebrer la Messe le iour de la Sainte Trinité, à moitié chemin, vis-à-vis d'vne grande montagne, et que nous appellons le Mont de la Trinité. C'est le premier sacrifice qui a esté offert en ce pays-là, où iamais European n'auoit encor paru. Ie priay Nostre Seigneur Iesus-Christ qui en estoit le Souuerain, aussi bien que de toutes les autres parties du monde, qu'il s'y rendist maistre de tous les cœurs qui luy appartenoient de droit.

Le neufiesme iour de Iuin nous arriuasmes au Lac de Manikouagan, où ie trouuay soixante-et-quatre ames. C'estoient des Papinachois, qui, reuenans de leur chasse, s'estoient assemblez en cét endroit pour faire leur trafic auec leurs Compatriotes qui habitent le long du grand fleuue de Saint Laurens, et qui ont commerce auec les François. Ils nous accueillirent auec beaucoup de tesmoignages d'affection. Deux Canots nous estans venus reconnoistre, ils retournerent promptement à leur Cabanage, pour preparer nostre reception. Nous les saluasmes à l'abord auec toute nostre petite artillerie, ils respondirent auec leurs fusils ; en suite de quoy, nous estans desbarquez, ils se chargerent de tous nos paquets, qu'ils porterent à la Cabane du Capitaine, où ils nous conduisirent, et où nous fusmes regalez d'abord d'vne grande piece de chair boucanée, auec vn morceau de graisse d'Orignal.

La plus grande partie n'ayant iamais veu des François, ny des Iesuites, ne se pouuoient lasser de nous regarder, toute la Cabane estoit remplie de spectateurs. Nous y gardasmes tous le silence, iusques à l'action de graces, que mes Sauuages et moy fismes, aprés auoir pris nostre refection. En suite de quoy ie leur annonçay la bonne nouuelle, c'est-à-dire le dessein que Dieu auoit sur eux pour les deliurer de l'Enfer, et leur donner son Paradis, s'ils vouloient imiter leurs Compatriotes qui

m'accompagnoient. Les bons Chrestiens prirent la parole aprés moy, et comme ils possedoient mieux que moy la langue, ils s'estendirent plus longtemps sur les loüanges de la priere. l'estois rauy d'ouyr ces nouueaux Predicateurs dont Dieu se seruoit pour la conuersion de tout cét auditoire.

Le lendemain dix-huitiesme fut employé partie à visiter les familles en particulier, à en escrire les noms, et distinguer ceux qui estoient baptisez, d'auec ceux qui ne l'estoient pas ; partie à dresser vne Chapelle. Il y auoit plaisir de voir remüer les ouuriers : les vns couroient aux perches, les autres aux escorces, les femmes aux branches de sapin, tandis que les ingenieurs preparoient le sol, et formoient le dessein de la premiere Eglise qui aye iamais esté en ce pays. Le corps de la Chapelle estant acheué, ie dressay l'Autel, et ie l'ornay du mieux qu'il me fut possible. Ayant veu à la place du Capitaine vne belle peau d'Orignac toute ouuragée, ie creu qu'il me la presteroit volontiers ; ie ne me trompay pas : ce bon Cathecumene fut bien content qu'elle seruist à orner la maison de la priere.

L'onziesme est employé, aprés y auoir celebré la premiere Messe à l'honneur de Saint Barnabé le iour de sa feste, à donner le Baptesme à six petits enfans. Le premier fut nommé Barnabé, pour honorer cét Apostre, que i'ay regardé comme le patron particulier de ce grand Lac, qui en portera doresnauant le nom, et que nous appellerons le Lac de S. Barnabé.

Le douziesme ie donnay le Baptesme à d'autres petits enfans, aprés quoy ie commençay à instruire. Tous ceux qui n'auoient pas receu le Baptesme, se presenterent pour estre Cathecumenes. Mes anciens Chrestiens qui m'accompagnoient, estoient rauis d'aise, voyant cela, et me disoient de temps en temps : Tapoué noua kimiroucriten kataiamiaouek nachirinioüinanak ; en verité, mon Pere, tu es bien aise, nos Compatriotes prieront. Ils faisoient reflexion à ce que quelques-vns m'auoient dit pendant l'Hyuer, que ie perdrois mon temps d'aller dans les terres ; que les hommes que i'y trouuerois se mocqueroient de moy et de mes instructions ; ils faisoient aussi reflexion à la response que ie leur faisois : Mes enfans, vos Compatriotes prieront ; celuy qui a tout fait, qui est nostre Pere commun, les veut sauuer ; prions tous les iours pour le salut de leurs ames.

Aprés auoir suffisamment instruit mes Cathecumenes, ayant d'ailleurs reconnu que le Saint Esprit operoit dans leurs cœurs, ie fis choix de six, que ie baptisay solemnellement le quinziesme iour du mesme mois ; i'acheuay le reste le seize, dix-sept et vingtiesme, ayant en tout donné le Baptesme à vingt-sept Adultes, tant hommes que femmes. On n'a point de fausse religion à combattre parmy ces peuples ; ils ont l'esprit bon et le naturel fort doux, et ce n'est pas merueille s'ils ont si tost conceu nos Mysteres.

La premiere chose qui les a disposez à receuoir l'Euangile, a esté le Trembleterre, qui leur prescha hautement vne Diuinité ; la deuxiesme, l'exemple de leurs Compatriotes qui m'accompagnoient ; la troisiesme, l'amour desinteressé des Robes noires, qui exposent leurs vies à mille dangers, pour les venir instruire seulement ; la quatriesme, la beauté de nos mysteres, et la conformité des Commandemens de Dieu auec la raison. On ne pourroit croire l'horreur qu'ils ont du mensonge et du larcin. Ie n'ay point trouué de polygamie parmy eux ; se mettre en colere c'est commettre vn grand crime ; quant à l'yurognerie, ils ne sçauent ce que c'est ; pour ce qui est de l'auarice, leurs biens sont presque communs. Vous diriez que ce sont des gens sans passion, ie n'ay point encore veu de personnes plus paisibles et plus debonnaires. *Gaudeant bene nati.* O qu'il y a de contentement à semer en vne terre, où il n'y a ny espines, ny roches, et où il ne faut que semer et recueillir en mesme temps ! *Dextera Domini fecit virtutem.*

Beny soit-il à iamais, des bontez qu'il exerce enuers ces pauures peuples. Sa

misericorde a particulierement paru à l'endroit d'vn Capitaine fort considerable, nommé Ouiskoupi. Cet homme n'auoit iamais paru au Lac Saint Barnabé : il y vient rendre visite au Capitaine qui y commande ; il y amene sa femme, dix de ses enfans, et deux de ses petits-fils; toute cette famille trouue dans le Baptesme vne source de benedictions. Ouiskoupi ayant fait autrefois le mestier de Iongleur, c'est-à-dire d'inuoquer le Demon, me protesta que depuis le Tremble-terre il y auoit renoncé ; et luy ayant demandé s'il n'auoit point quelqu'vne de ces choses, dont il se seruoit pour faire les iongleries, il me declara naïuement qu'il en avoit dans son sac ; ie les luy demande, il me les donne pour en faire vn sacrifice à Dieu ; ce que ie fis, les iettant au feu. Le visitant dans sa Cabane quelques iours aprés son Baptesme, il me dit : Tu sçais que i'estois malade auant que tu me baptisasses ; celuy qui a tout fait m'a guery à mesme temps que tu me baptisois. Vn de ses enfans qui auoit esté incommodé me dit la mesme chose ; ie leur dis que le Dieu que les Chrestiens adorent, qui est l'vnique et le veritable Dieu, est si bon, qu'il donne à ceux qui croyent et qui ont confiance en luy, plus qu'ils ne luy demandent, et que le Baptesme qui est institué pour apporter la sainteté à l'âme, donne souuent la santé au corps.

A cette occasion, ie leur racontay la guerison miraculeuse de l'empereur Constantin. Cette histoire leur agrea beaucoup, sur tout dans le rapport qu'ils y remarquoient à la guerison du Capitaine Ouiskoupi, auec celle du grand Constantin. Ce bon Neophyte me donna vne belle preuue de la confiance qu'il auoit en la priere, et du desir qu'il auoit d'estre fidelle à Dieu. Le Demon luy ayant apparu pendant la nuit, comme il m'asseura, il sortit d'abord de sa Cabane, me vint esueiller dans celle où i'estois, et me dit : Nouta aiamihatau, niouabamatas malchi manitou nichikatau ; mon Pere, prions Dieu, i'ay veu le Demon, ie le hays. Aprés l'auoir encouragé par les paroles que Dieu me mit en bouche, nous fismes nostre priere ensemble ; en suite de laquelle il retourna à sa Cabane, n'apprehendant plus le Demon. Sa demeure la plus ordinaire, pendant le iour, estoit la Chapelle. Il ne pouuoit à son gré assez regarder les images que ie luy expliquois de temps en temps ; ny luy, ny aucun de sa famille n'auoit iamais veu de François.

Ie ne dois pas obmettre vne chose qui arriua presque aussi tost que i'eus donné le Baptesme aux petits enfans : la pluspart furent malades ; cela estoit bien capable de donner aux Adultes de l'auersion pour le Baptesme ; vn de mes anciens Chrestiens le iugea ainsi, et me le vint dire. Ayons recours, luy dis-ie, à celuy qui a tout fait ; il est tout bon et tout-puissant, il luy est aisé de donner la santé à ces petits enfans malades. Le lendemain ie les fis tous apporter à la Chapelle, et ayant recité sur eux les prieres que l'Eglise a dressées pour demander la santé, ie leur donnay en suite vn peu de thériaque, et tous recouurerent leur santé. Cét effet de la bonté de Dieu, à l'endroit de ces petits innocents, fut admiré des anciens Chrestiens et des Cathecumenes, et affermit beaucoup les vns et les autres en la Foy.

Ie ne dois pas obmettre vne remarque que i'ay faite sur le suiet du Baptesme qu'on donne aux petits enfans. Parmy les personnes que i'ay veuës au Lac de Saint Barnabé, i'en trouuay vingt-trois qui auoient esté baptisées par les Peres de nostre Compagnie, lors que leurs parens auoient paru à Tadoussac, ou à la riuiere des Bersiamites : les vns estoient aagés de douze ans, les autres de quinze, les autres d'enuiron vingt. Les ayant instruits, et la pluspart n'ayant aucune connoissance de leur bonheur, ie les confessay, et trouuay tant de sincerité et tant d'innocence en eux, que ie ne pus attribuer cette protection particuliere de Dieu, qu'à la grace baptismale, et aux merites de Iesus-Christ, qui leur auoient esté appliquez en ce Sacrement.

Deux anciennes Chrestiennes qui n'auoient veu aucun des Peres de nostre

Compagnie depuis quelques années, me donnerent bien de la consolation, lors que ie leur fis rendre compte de leur vie depuis leur derniere Confession : ie trouuay qu'elles auoient adiousté la pratique des vertus Chrestiennes à l'innocence de leur vie. Elles eurent bien de la ioye, quand ie leur dis que pour remercier dignement Nostre Seigneur, des graces qu'elles en auoient receuës, ie serois bien aise qu'elles communiassent ; elles s'y preparerent auec beaucoup d'exactitude, en suite de quoy elles communierent bien deuotement. Priez, leur dis-ie, vous pour vostre mary, et vous pour vostre frere (elles estoient belles-sœurs.) Il n'est pas baptisé ; exhortez-le à prier, ie l'instruiray volontiers. Il a esté depuis instruit, il a esté baptisé. Quelle ioye pour ces deux bonnes ames que Dieu a sans doute exaucées !

Nous ne pensions arrester que trois iours au Lac de Saint Barnabé ; nous n'auions de prouisions que pour iusqu'à ce temps-là ; mais Dieu en disposa autrement. Les Ouchestigoueich, plus Septentrionaux que les Papinachois, ne se trouuant pas au temps marqué à leur rendez-vous : Il les faut attendre, disent mes anciens Chrestiens, ce sont ceux qui ont le plus de pelleteries. Leur resolution me fut bien agreable, Dieu me donnant plus de temps pour mieux instruire mes Neophytes, esperant d'ailleurs de voir les Ouchestigoueich. Nous les auions attendus iusques au seizième, lorsqu'vn Canot Papinachois qui reuenoit de son hyuernement, nous apporta la nouuelle qu'il auoit veu des Ouchestigoueich à vn Lac voisin : on depesche d'abord vn Canot pour les faire haster. Parmy ces ieunes hommes qui furent deputez, il s'y trouua vn Catechumene, qui, aprés leur auoir appris que nous les attendions, leur donna les premieres instructions du Christianisme, mais auec tant de zele, qu'il excita en leurs cœurs vn desir de voir au plus tost la Robe noire, pour se faire instruire à fond. Ce fut la nouuelle que ces deputez, qui gagnerent le deuant, me donnerent à leur arriuée : Nouta kataniamicoueich Ouchestigouetch : Mon Pere, les Ouchestigouets prieront ; ils sont tous proches, ils arriueront bientost. O Dieu ! quelle ioie, lorsque ie vis paroistre huit Canots remplis, partie d'Adultes, partie de petits enfants. Ie m'adressay à leurs Anges gardiens, i'imploray leur secours et leur faueur auprés de Dieu, pour le salut de ces ames qui leur estoient si cheres. Estant debarquez, ie leur tesmoignay la ioye que i'auois de les voir ; en suite de quoy ie me retiray. Ils employerent le reste du iour à se cabaner, et à se visiter reciproquement les vns les autres.

Le lendemain 21. de Iuin, feste du Bienheureux Louys de Gonzague, estant dans la Chapelle, et au temps que ie deuois prendre pour commencer l'instruction de ces nouueaux venus, Dieu m'y enuoya tous les hommes separement : estant pressé du temps, i'entray d'abord en matiere. Ie leur dis que celuy qui a tout fait me commandoit de les aimer, que ie luy obeyssois ; et qu'en effet ie les aimois, et que c'estoit pour leur en donner de bonnes preuues, que i'estois venu en ce pays, aprés auoir hyuerné auec les Papinachois leurs alliez. Ils m'interrompirent souuent par leurs acclamations : Ooo. Ie me moque de vos peaux de Castor et de Caribou, ie ne suis pas venu pour traiter : c'est l'affaire des Papinachois et du marchand François, qui est monté icy auec nous. Plaise à Dieu que les Papinachois et les Ouchestigouets ne brustent pas eternellement auec les Demons dans l'Enfer ! Plaise à Dieu qu'ils soient eternellement bienheureux dans le Ciel ! Voilà ce que ie pense de vous, c'est à vous maintenant de profiter de la grace que Dieu vous presente, et à bien employer le temps que nous auons à demeurer ensemble, pour vous rendre capables du Baptesme : cependant n'estes-vous pas tres-aises que ie baptise vos petits enfans ? Karapouan, me repondirent-ils, ouy. Ils les vont querir aprés l'instruction ; ils reuiennent tous ensemble, auec les petits enfans et leurs femmes. Cependant ie me dispose pour administrer le Ba-

ptesme à tous ces innocens : ie prie Monsieur Amiot d'estre leur parrain Tout estant preparé, ie leur expliquay les auantages du Baptesme et ses effets tous merueilleux ; ie leur en expliquay les ceremonies, en suite de quoy ie baptisay seize petits enfans, en deux bandes. On lisoit sur le visage des peres et des meres la ioye qu'ils auoient dans leurs cœurs. Ils en donnerent beaucoup de preuues par les diuerses acclamations qu'ils faisoient de temps en temps.

Cela estant fait, on m'aduertit que nous partirions le vingt-troisiesme, ne me restant qu'un iour et demy pour instruire les Adultes. Voilà vn temps bien court pour rendre capables du Baptesme des personnes qui n'auoient iamais ouy parler des Mysteres de nostre Religion. Dieu qui ne manque iamais au besoin, supplée au defaut du temps, en redoublant ses graces. Ils se rendent si assidus aux diuerses instructions, et tesmoignent tant de ferueur à apprendre ce qu'ils deuoient necessairement sçauoir auant que d'estre baptisez, que le vingt-troisiesme, ie me creus obligé de les ondoyer, ayant différé les ceremonies à nostre premiere entreueuë.

Il arriua vne chose assez agreable, pendant que ie les instruisois : ie leur expliquois le iugement vniuersel, leur faisant voir dans vne grande carte où il estoit representé, quel seroit le bonheur de ceux qui auront cru en Dieu, qui auront esperé en luy, et qui l'auront aimé et seruy iusques à la fin ; au contraire, quel seroit le malheur de ceux qui ne croiront pas en luy, et qui ne luy obeyront pas ; comment les bons Chrestiens seront compagnons des Anges dans le Ciel, et les Infideles et mauuais Chrestiens seront les compagnons des Demons dans les feux de l'Enfer ; lors qu'vn de ces bons Cathecumenes m'interrompt, et me dit : Nouta tapoüe naspich nichikatanan natchi manitou ; mon Pere, en verité nous hayssons tout-à-fait le meschant esprit : ie te prie, ne le regardons plus, portons tousiours nostre veuë en haut. O que nous auons de plaisir à regarder le Ciel, et ceux qui y sont bienheureux ! Et à mesme temps s'apperceuant que son fils aisné, aagé d'enuiron douze ans, arrestoit sa veuë sur la representation de l'Enfer, il le tança : Nigousai kesta kitirinissin espimitch ouabanta ; mon fils, tu n'as pas d'esprit ; regarde tousiours en haut.

Ayant esté aduerty que parmy ces Cathecumenes il y en auoit trois qui auoient ionglé autrefois, ie les appellay en particulier en la Chapelle ; et les ayant examinez sur ce qu'ils auoient fait en ionglant, et quelles estoient leurs pensées, ils me dirent qu'ils auoient eu cette pensée, qu'il y auoit vn bon et vn mauuais manitou ; qu'ils hayssoient le mauuais, et aimoient le bon ; que tout ce qu'ils auoient fait, ce n'auoit esté que pour honorer le bon manitou. Leur ayant bien inculqué ce que la Foy nous enseigne là-dessus, ils furent satisfaits et resolus d'obeyr à celuy qui a tout fait, et d'aymer tousiours la priere.

Parmy les Ouchestigouetch, il se rencontra, par vne prouidence toute particuliere, vn Capitaine Oumamiois, homme d'esprit, et qui a paru le plus affectionné à la priere. Ce bon Cathecumene que ie baptisay auec sa femme et quatre de ses enfans, ne se pouuoit lasser de parler à l'honneur de nos mysteres ; il les a honorez dans toutes les occasions qui s'en sont presentées, particulierement dans vne belle harangue qu'il fit dans sa Cabane, en la presence du Sieur Amiot, des Papinachois et des Ouchestigouetch. I'estois alors bien occupé dans la Chapelle. Le Sieur Amiot luy ayant fait present d'vn rouleau de petun, d'vne espée, et de quelques autres choses qu'ils estiment, et moy de deux belles Images, dans l'vne desquelles la Mere de Dieu estoit despeinte, tenant entre ses bras Iesus son Fils, et l'autre representoit le Sauueur du monde, tenant vn globe dans vne de ses mains, il nous dit merveilles là-dessus, mais qu'il iroit faire voir les Images dont ie luy auois fait present, à toutes les nations qui sont alliées à la sienne, qu'il parcourroit tous les Villages qui sont tout le long de la Mer du Nord, pour y

inuiter tous les Habitans à la priere ; qu'il leur diroit par auance ce que ie luy auois enseigné ; que tous les Capitaines de ce pays gousteroient du petun que le Sieur Amiot luy auoit donné ; que l'espée dont il luy auoit fait present, parleroit bien haut à l'honneur des François. Comme c'estoit vn homme d'esprit, et qui auoit vne parfaite connoissance de tout ce pays, ie ne perdis pas cette belle occasion de luy faire plusieurs questions, que ie mettray icy, auec les responses.

Y a-t-il bien loing, d'icy aux deux Villages où tes parens et toy faites vostre demeure ? On y peut arriuer dans vingt nuits ou enuiron.

Y peut-on monter en Canot ? Ouy ; mais, passé ces Villages, on n'a plus l'usage des Canots, faute d'escorce pour en faire : les arbres de ce pays estant fort petits.

Ces deux Villages sont-ils bien peuplez ? Il y a beaucoup de monde. Vn Papinachois qui y a hyuerné auec nous, me l'a confirmé, y ayant esté autrefois.

Y a-t-il prez de là quelques autres Villages ? Ouy ; il y en a deux, et plus loing deux autres.

De quoy viuent tous les habitans de ces pays ? En esté, du poisson qu'ils peschent dans les grands Lacs, où ils en ont en abondance ; et en hyuer, du Caribou, qu'ils preferent aux Orignaux.

Y a-t-il bien loing de ces Villages à la Mer du Nord ? Il faut employer vn hyuer pour y aller et en reuenir.

As-tu esté dans la Mer du Nord ? Ouy.

La coste de cette Mer est-elle peuplée ? Il y a quantité de Sauuages que i'ay veus.

Oblige-moy de m'en donner le Massinahigan, la description, auec les noms des peuples qui habitent cette coste. Il m'a donné la Topographie de ces pays, auec les noms des habitans qui font ces diuerses nations.

O Dieu, que voilà d'ames à gagner à Iesus-Christ !

Les Europeans, ou François, ou Espagnols, ou Anglois, ont-ils paru en cette coste ? Non.

Le resultat de cét entretien a esté, que l'année prochaine il se rendroit dans le mesme Lac de Saint Barnabé, et que moy, ou quelqu'autre de nos Peres, nous l'irions ioindre à ce mesme poste, pour de là monter aux deux Villages, et y trauailler à l'instruction de ses Compatriotes. Plaise à Dieu que mes pechez n'y mettent point d'obstacle! Ie sçay bien que le Demon fera ce qu'il pourra pour l'empescher ; mais *quis vt Deus ? si Deus pro nobis quis contra nos ?* Ie prie toutes les bonnes ames qui auront connoissance de cette Relation, d'offrir à Dieu quelques Messes, quelques Communions, quelques Chapelets, et quelques mortifications pour l'heureux succez de cette Mission et de cette nouuelle descouuerte, où il y a bien des ames à gagner. Le Baptesme que i'ay donné à prez de quatre-vingts personnes au Lac S. Barnabé, m'a bien donné de la ioye ; mais cette nouuelle Mission qui se presente la comble entierement.

Nous nous sommes separez le vingt-trois de Iuin, et dans quatre iours, tant la riuiere est rapide, nous sommes heureusement arriuez au bord du grand fleuue Saint Laurent, où nous estions bien attendus par les François et les Papinachois. Enfin, deux iours et deux nuits d'vn bon nord-est nous ont rendu à Kebek.

CHAPITRE V.

De l'Eglise Huronne à Quebec.

L'esprit de Dieu opere ses merueilles où il luy plaist. Ce n'est pas seulement chez les peuples policez, et parmy les personnes consacrées à Dieu, que se trouue la deuotion : les Sauuages en sont capables, et les Cabanes d'escorce cachent autant de vertu, qu'on en peut souhaiter dans les cloistres. Depuis qu'on a introduit dans l'Eglise des Hurons de Quebec, vne deuotion qui fait de grands fruits parmy les François de

ce pays, et qu'on leur a inspiré le dessein de regler leurs familles sur celle de Iesus, Marie et Ioseph, on ne peut croire iusques où va la ferueur de ces pauures Barbares. Ceux qui sont admis dans cette sainte famille, ne souffrent point chez eux de discours messeants ; et l'on voit à present de pauures femmes, qui n'eussent pas auparauant osé ouurir la bouche, s'eleuer comme des Lionnes contre des fripons, qui veulent parler mal en leur presence ; ce qui est bien rare et bien à priser parmy des nations Barbares, où la licence de tout dire et de tout faire regne auec impunité.

Mais la deuotion de ces bonnes gens ne se termine pas là. Pendant la Semaine Sainte, le Pere qui a soin de cette Eglise, les ayant entretenus de ce que Nostre Seigneur a souffert pour l'expiation de nos crimes, vne bonne Huronne estant retournée en sa Cabane, dit à sa Compagne : Pourquoy ne compatirons-nous pas à nostre bon Sauueur souffrant ? il a esté flagellé si cruellement ! hé bien, flagellons-nous l'vne l'autre ; voilà mes espaules prestes, commencez. Nous n'auons pas permission du Pere, respond sa compagne, qui luy ferma la bouche par ces mots. Mais elle conceut en mesme temps le dessein de faire en son particulier ce qu'elle n'auoit pu obtenir de sa compagne. De fait, s'estant trouuée seule en sa Cabane, et iugeant que pour se discipliner soy-mesme, il ne falloit pas de permission, comme pour frapper les autres, elle se disciplina si rudement, que les marques luy en demeurerent longtemps grauées sur ses epaules.

Cette genereuse Huronne a autant de bonté et de douceur pour les autres, qu'elle a de rigueur pour elle-mesme : elle a soin de visiter les malades, et de les assister en ce qu'elle peut ; elle leur raconte en particulier les exhortations qui ont esté faites publiquement en nostre Chapelle ; elle retire chez soy les orphelins, comme elle a fait trois pauures petits enfans, qu'elle veut bien nourrir et entretenir, nonobstant sa pauureté, de peur qu'estans depourueus de pere et de mere, ils ne tombent entre les mains d'vn certain de leurs parens, qui n'a pas la foy trop bien enracinée dans l'ame. Elle sert de pere, de mere, et mesme de pere spirituel à ces petits enfans, les eleuant dans l'innocence, et leur inspirant la crainte de Dieu, comme le montre assez ce qu'elle fit vn iour, lors qu'ils se laisserent aller à quelque badinerie propre de leur aage : car pour leur faire apprehender la grieueté de leur peché, qu'elle apprehendoit elle-mesme comme tres grief, elle leur dit que c'estoit fait d'eux, qu'ils seroient pendus, comme ils auoient veu vn François attaché à la potence ; et elle disoit cela de si bonne façon, que ces pauures enfans croyoient que tous les passans estoient les executeurs qui les venoient prendre ; l'vn se cachoit dans vn coin de la Cabane, et les autres s'enfuyoient à demy-nuds parmy la neige dans les brossailles ; enfin elle leur persuada que pour euiter ce supplice, ils deuoient s'en confesser au plus tost, et en mesme temps elle vint à Quebec parler au Pere ; elle luy donna vne grande alarme par la suspension d'vn cas estrange qu'elle auoit à luy raconter, et le tout se terminoit à ces legeretez d'enfant, qu'elle apprehendoit si fort, qu'elle n'eut point de repos, et n'en donna point à ces enfans, qu'ils ne s'en fussent confessez. C'est apprehender viuement iusques aux plus legeres imperfections.

La methode que tient cette bonne Huronne, pour eleuer ses enfans, est tout-à-fait rauissante : car quand son petit-fils, aagé seulement de deux ou trois ans, a esté battu par ses petits compagnons, et qu'il retourne tout pleurant dans la Cabane, elle ne se met pas à l'appaiser et à essuyer ses larmes en le flattant, comme font d'ordinaire les autres meres ; mais au contraire, elle luy apprend à offrir à Dieu ses petites souffrances. Tais-toy, luy dit-elle, taistoy ; tu pleures au lieu d'offrir à Dieu la douleur que tu sens : viste, metstoy à genoux, fais une offrande à Dieu du mal qu'on t'a fait ; prie pour ceux qui t'ont blessé, afin que l'esprit leur

reuienne, et qu'ils s'abstiennent de faire desormais mal aux autres. Et pour lors ce pauure petit s'agenoüille, et repete ce que sa mere luy enseigne ; la priere estant finie, le voilà tout guery.

Elle a vn zele tres grand pour la conuersion de ses compatriotes : elle les instruit, elle les exhorte, elle les confond auec douceur pour les retirer du peché ; et sa charité la rend si éloquente, qu'elle entre dans les cœurs plus rebelles pour en faire des cœurs tout Chrestiens.

A l'occasion de quelques aumosnes venües de France, pour les Sauuages, qu'on leur auoit distribuées : Ce n'est pas d'auiourd'huy, disoit-elle à quelques libertins qui ne se rangeoient pas à leur deuoir, que la foy des François, et que leur charité nous doit conuaincre que ce qu'on nous presche sont des veritez infaillibles. Combien y a-t-il d'années qu'on nous presche et qu'on nous instruit, sans autre recompense, sinon celle qu'on attend de Dieu d'vne vie eternelle ? Ny la crainte des feux ennemis, ny toutes leurs cruautez ne font pas reculer ceux qui nous sont allez chercher dans le pays des Iroquois.

Les aumosnes qu'on nous enuoye de France depuis dix ou douze ans, que les Iroquois nous ont chassez de nostre pays des Hurons, sont des tesmoignages de la pieté et de la viue foy des bonnes ames qui s'ostent à elles-mesmes ce que nous receuons de leur part. Les soins que prennent de nos malades les saintes filles Hospitalieres ; les instructions que donnent à nos enfans les Vrsulines, sans y gagner quoy que ce soit, sinon le Paradis qu'elles attendent pour recompense ; n'est-ce pas vne preuue qui nous doit estre conuainquante, que nous deuons gagner aussi le Paradis ? Ou ceux qui nous enuoyent leurs charitez de France, sont des foux de nous les enuoyer sans l'esperance d'vne recompense eternelle, ou nous sommes insensez de ne pas souhaiter pour nous cette mesme recompense du Paradis qu'on nous promet. Crois-tu estre plus sage que ceux qui nous enseignent? dit-elle s'adressant à vn ieune homme débauché. Lors que tu t'eschappas tout nud des mains des Iroquois, ils ont couuert ta nudité, et t'ont seruy et de pere et de mere, de parent et de tout. C'est sans doute qu'ils t'aiment et qu'ils veulent ton bien. Pourquoy donc n'obeys-tu pas à leurs conseils ? pourquoy ne fais-tu pas ce qu'ils te disent qu'il faut faire, pour euiter les feux d'Enfer, et te sauuer d'vne captiuité plus cruelle que n'estoit pour toy celle des Iroquois dont tu t'es sauué auec tant de fatigues ? En vn mot, l'eloquence Chrestienne et charitable de cette vertueuse Huronne, conuertit sur l'heure mesme ce ieune Huron debauché, qui fut touché de ces discours tout embrasez, et qui changea de vie par vne veritable conuersion.

Le calme de son cœur parut à l'endroit d'vne femme à qui elle auoit presté vne chaudiere, qui se trouua perduë pendant quelque caiolerie que cette femme permit qu'on luy fist ; car au lieu de se fascher contre elle : Ma sœur, luy dit cette bonne Chrestienne, ce n'est pas cette perte que ie regretteray iamais, mais la perte de ton ame ; de ce que tu as peché et offensé Dieu, permettant des caioleries, dont tu deuois auoir horreur, puis que tu es Chrestienne. Non, iamais ie ne parleray de ma chaudiere, pourueu que tu te confesses au plus tost ; ie te la donne, mais donne à Dieu ce que tu luy dois, et sois plus sage desormais. Il n'en fallut pas dauantage pour faire vne penitente.

Son mary estant malade à l'extremité, d'vne maladie dont il mourut en effet, vn Iongleur Abnaquiois, venu depuis peu du fond des terres, dit qu'il entreprendroit la guerison de cét homme, si l'on luy vouloit permettre d'employer son art et son Demon à cette cure. Ie l'ay ensorcelé, disoit-il, ie l'aduouë, mais i'en ay compassion ; qu'on me permette seulement de le visiter, et ie leue le sort, et le malade sera guery. C'estoit trop demander à cette bonne Chrestienne, qui aime mieux voir mourir son mary deuant ses yeux, quoy qu'il luy fust tres-cher, que de permettre au Iongleur d'entrer dans

la Cabane. Et quelque temps aprés, comme on luy reprochoit qu'elle auoit laissé mourir son mary : Hé quoy ! dit-elle, vous voudriez donc qu'à l'affliction que i'ay receuë de sa mort, i'y eusse adiousté celle que i'aurois de luy auoir fait commettre vn pesché deuant que de mourir ? allez, i'aymois mon cher mary plus que moy-mesme, mais i'ayme mieux le voir mort n'ayant pas voulu commettre cette faute, que de le voir en vie, s'il auoit commis vn pesché de cette nature, et moy auec luy ; et ie voudrois plus de mal à ce Iongleur d'auoir rendu la santé à mon mary, en offensant Dieu, que de l'auoir laissé mourir, sans vser de ses malefices. Sa charité n'en demeura pas là, car peu aprés la femme et les enfans de ce pretendu sorcier estant en grande necessité, elle les receut en sa Cabane, les nourrit et leur rendit tous les tesmoignages d'vne veritable amitié ; rendant ainsi le bien pour le mal, et conseruant la vie à ceux à qui l'on imputoit la mort de son mary.

Estant vn iour sollicitée au mal, par vn riche present qu'vn François luy faisoit à ce dessein : Malheureux, luy dit-elle, ne sçais-tu pas que i'ay la foy ? et de quoy me seruira dans l'Enfer toute ta porcelaine, sinon d'vn eternel repentir, de ce que sous l'esperance d'vn petit gain, ie me serois moy-mesme liurée à tant de maux ? Elle chargea cét impudent de confusion, et elle n'auoit garde de parler autrement, elle qui est dans de continuels exercices de pieté.

Elle sceut bien faire vne response d'vne vertu solide, à quelques libertins qui luy reprochoient, que tout son fait n'estoit qu'hypocrisie, et qu'elle vouloit gagner l'estime des hommes par cette belle montre. Cela estoit bon, leur dit-elle, au commencement que ie me faisois instruire ; mais maintenant que ie sçay ce que me vaudront mes exercices de deuotion dans le Ciel, ie n'ay garde d'en prendre pour toute recompense vn vain applaudissement, qui n'est que de la fumée, ou des paroles qui se perdent en l'air. Enfin elle veut faire la Sainte Vierge heritiere de tous ses biens, quand elle mourra : ce n'est pas grand chose que peut donner à sa mort vne pauure Huronne, qui, pendant sa vie, a grand besoin de nostre assistance ; mais si la maille d'vne pauure femme a esté preferée aux pieces d'or des Pharisiens, selon le iugement du Sauueur, quel sentiment doit-on auoir d'vne femme Sauuage qui fait declarer la Sainte Vierge son heritiere, en presence de ses parens.

L'Eglise Huronne nous fournit d'autres ames de cette trempe, dont il seroit trop long de faire le recit dans le detail. Voicy seulement deux ou trois traits de leurs bons sentimens.

Quelques ieunes filles nouuellement venuës de France, estant entrées en nostre Chapelle lors que nos Chrestiennes Huronnes y faisoient leurs prieres, ne pouuoient, à cause de la nouueauté, s'empescher d'auoir les yeux continuellement tournez vers ces Sauuages ; lesquelles s'en apperceuant bien, sortirent doucement de l'Eglise, auant que leurs prieres ordinaires fussent acheuées. Le Pere qui en a soin leur ayant demandé la cause de leur sortie, elles respondirent ingenument, qu'elles aymoient mieux ne pas prier, que d'estre cause que ces filles Françoises priassent mal ; qu'elles demeuroient volontiers à la porte de l'Eglise, pour oster le suiet des distractions qu'elles auoient à leur occasion ; que leur temps ne leur estoit pas si precieux, qu'elles ne differassent vn peu, et qu'elles ne vouloient pas que leur deuotion troublast celle des autres. De fait, ces filles Françoises estant sorties de l'Eglise, ces Huronnes y rentrerent et acheuerent les prieres qu'elles auoient commencées.

Vne bonne Huronne à qui Dieu s'est communiqué tres-particulierement pendant le Tremble-terre de l'an passé, a inspiré vne ferueur toute extraordinaire à son mary, qui estoit fort lasche en la priere ; et comme ses entretiens ordinaires sont des choses de Dieu et de l'autre monde, le plus petit de ses deux enfans qui a enuiron six ans, l'ayant ouy parler des effroyables peines d'En-

fer, en fut si espouuanté, qu'il luy demanda sur le champ permission de se retirer chez nous, auec nos petits Pensionnaires, afin d'estre esloigné des occasions d'offenser Dieu. Sa mere luy respondit que les petits François dans le Seminaire le battroient et le maltraiteroient, comme n'estant pas de leur nation. Hé bien, repartit-il, que i'aille donc demeurer chez Hari Ouaouagui ; c'est le nom que les Hurons donnent à Monseigneur l'Euesque de Petrée. Il fit tant d'instance, qu'il fallut l'y mener ; et là il receut asseurance de la part de Monseigneur l'Euesque, que quand il seroit grand il y seroit admis, si Dieu luy continuoit ce bon desir. Voilà les fruits de la bonne education que les parens donnent à leurs enfans lors qu'ils leur inspirent la deuotion auec le lait.

A ce propos, ie me souuiens de la pratique d'vne bonne Huronne quand elle allaitoit son enfant : car elle adressoit d'ordinaire cette priere à l'enfant Iesus : Ah ! Seigneur, que ie me fusse estimée heureuse, si pendant vostre enfance la Sainte Vierge m'eust permis de vous donner à tetter quelques gouttes de mon lait ; mais puisque ie n'ay pas eu le bonheur de me trouuer pour lors au monde, et de vous rendre en propre personne ce petit seruice, ie vous le veux rendre au moins en la personne de mon fils ; puis que vous auez dit que ce qu'on feroit au moindre des vostres, vous le reputeriez pour fait à vous-mesme. Ainsi en vsoit-elle toutes les fois qu'elle approchoit son enfant de son sein, auec vne tendresse et vne familiarité auec nostre Seigneur tout-à-fait aimable. Vne seule chose l'inquietoit dans cette deuotion, sçauoir qu'elle s'estimoit trop vile et trop miserable, pour en vser auec tant de priuauté ; et il fallut fortifier son humilité, pour la faire continuer dans cette innocente pratique.

La bonne Heleine qui eut, l'an passé, ses enfans enleuez à Montreal par les Iroquois, desquels elle receut tant de coups de hache, qu'ils la laisserent pour morte, ayant eu vn œil creué et vne grande deformité qui luy en est restée au visage, ne laisse pas de se trouuer dans toutes les assemblées de deuotion, et elle offre à Nostre Seigneur, tous les matins, autant de nouuelles confusions qu'on iette sur elle d'œillades pendant le iour. Elle ne se plaint pas d'estre si defigurée, mais de ce que ses pauures enfans sont en si grand danger de se damner parmy les Iroquois ; et c'est vniquement pour pleurer ce malheur, qu'elle souhaiterait l'vsage de ses deux yeux. Souuent elle adresse à la Sainte Vierge, cette douce priere : Sainte Vierge, ayez pitié de moy ; il n'y a que vous qui auez bien conceu par vostre propre experience, la douleur que ressent vne mere de la perte de ses enfans ; assistez-moy donc, s'il vous plaist, selon mes besoins, que vous connoissez bien mieux que moy-mesme.

La pieté ne donne pas seulement de la tendresse aux femmes, mais aussi de la constance aux hommes Hurons : comme il parut en vn bon Chrestien, depuis quelque temps conuerty d'vne vie vn peu trop licencieuse, à vn estat de deuotion qui ne le cede point à la ferueur des Religieux les plus exercez en la vertu de patience. Cét homme, ayant quelque mal à la main, voulut y appliquer vn de leurs remedes ordinaires, se scarifiant à coups de cousteau, et se faisant diuerses incisions, mais si peu adroitement, qu'il se coupa des nerfs et des veines ; ce qui luy a fait pourrir presque toute la main, de sorte que pour se deliurer et de la puanteur de cette pourriture et de la douleur qu'il ressentoit, il se resolut de se couper luy-mesme plusieurs doigts de cette main auec vne constance admirable et vrayement Chrestienne : car pendant toute cette rigoureuse operation, et tout le temps en suite qu'elle luy causoit de cruelles douleurs, iamais on ne luy a ouy dire vne parole d'impatience, mais il s'entretenoit tousiours amiablement auec Nostre Seigneur. Ah ! grand Dieu, disoit-il, qu'est-ce que ie souffre maintenant, au prix de ce que i'auois merité de souffrir en Enfer, si vous ne m'en eussiez preserué lorsque ie l'ay

merité par mes peschez. Ah mon Dieu ! il me semble que si l'on comprenoit bien la consolation qu'apporte la foy par l'esperance du Paradis, dans nos plus cuisantes douleurs, il ne faudroit point d'autre chose pour conclure, que tout ce qu'on nous enseigne est vray. Il repete souuent ces prieres chez luy. Mais c'est vn plaisir de le voir et de l'entendre quand il croit estre seul dans nostre Chapelle : car c'est pour lors qu'il respand son cœur auec ses larmes deuant le Saint Sacrement. Il faut que la grace ayt vn grand empire, pour obtenir cela des cœurs de ces pauures Sauuages, qui sont nez et eleuez dans la Barbarie.

Il est bon d'adiouster icy ce que les Meres Vrsulines de Quebec nous ont donné par escrit, touchant vne bonne Algonquine qui a demeuré pendant vn temps assez notable chez elles : voicy ce qu'elles en disent.

Entre les Seminaristes que nous auons euës cette année dans nostre Seminaire, il y a eu vne bonne veuue assez aagée, nommée Geneuieue Algonquine, Nepisirinienne de nation, laquelle sçachant bien que nous n'en receuions point de son aage, nous fit prier par le Pere qui gouuerne les Sauuages, de ne pas laisser de luy faire cette charité. Depuis vingt-trois ans que nous sommes dans ce pays, ie n'ay point veu de Sauuages aussi feruentes que cette bonne femme : elle nous suiuoit tout le iour aux obseruances du Chœur, où elle recitoit des Chapelets à diuerses intentions, et entr'autres pour le salut des Algonquins ; lors qu'elle en auoit dit plusieurs, elle faisoit des Oraisons iaculatoires sur son Chapelet, et ne se lassoit point de prier Dieu, non plus que d'estre instruite sur les mysteres de nostre sainte Foy. Elle nous racontoit souuent ses auentures ; entre autres vne fois : I'ay fort experimenté, disoit-elle, le secours de Dieu, dans la ferme creance que i'ay en luy ; il m'a gardée par tout. Retournant de nostre pays pour venir en ces cartiers, nous fismes rencontre des Iroquois ; ie me iettay contre terre. Ouaboukima, mon frere, auoit vne grande frayeur, nostre troupe fuyoit çà et là dans les bois ; ie disois à mon frere : Prends courage, sois ferme, croys fortement en celuy qui a tout fait, il nous sauuera et gardera de nos ennemis. Sans cesse, disoit-elle, ie l'exhortois, pendant que les balles des fusils siffloient de tous costez à l'entour de nous ; et Dieu nous protegea si fortement en cette rencontre, que pas vn de nous ne fut blessé, ny apperceu de l'ennemy, que nous voyions tout auprez de nous.

Son mary estant mort en son pays, qui est à plus de cinq cens lieuës d'icy, il n'y auoit pour lors point de Pere pour l'aider à bien mourir, ny pour luy administrer les Sacrements ; cette bonne femme en auoit le cœur outré de douleur. Neantmoins, comme elle est fort eloquente, dans la crainte qu'elle auoit que cét homme ne fust pas en bon estat, elle l'exhorta puissamment, luy faisant sans cesse produire des Actes de Contrition, de sorte que par ses feruentes admonitions, il mourut en bon Chrestien. Elle est inconsolable, lors qu'elle pense à ses enfans qui sont tous morts, et quelques-vns sans estre baptisez. Vn seul qui luy estoit resté, mourut aagé de neuf à dix ans, et parce qu'elle le vit vn iour parler à vn Iongleur, elle pense qu'il peut estre damné pour ce pesché. Quoy qu'il y ait assez longtemps qu'elle a fait ces pertes, elle fait encore des lamentations sur ce suiet, et des aumosnes, afin qu'il plaise à Dieu de luy faire misericorde. Lors qu'elle vint en nostre Seminaire, elle nous fit present d'vn Castor qui auoit seruy de robe à ce cher fils defunct, afin que nous priassions Dieu pour luy.

Cette bonne femme admiroit toutes nos fonctions Religieuses, et en nous considerant, elle disoit à Dieu : Conseruez ces bonnes filles, depuis le matin iusques au soir ; elles songent tousiours à vous, elles ne font autre chose que de vous seruir. Lors qu'elle rencontroit quelque instrument de mortification, elle vouloit en vser ; quelquefois elle en a vsé, sur tout d'une ceinture de pointes de fer, dont la douleur est plus sensible ; mais nous ne luy

laissions pas faire tout ce qu'elle eust bien desiré.

Le iour du Vendredy Saint elle fut puissamment touchée sur la consideration de la Passion de Nostre Seigneur ; pendant nos Tenebres, elle fondoit en larmes que causoit l'impression que Dieu luy donnoit de l'amour qu'il auoit porté aux hommes, en endurant de si extremes souffrances. Estant reuenuë à soy : Ie ne sçay où i'en suis, dit-elle, ie n'ay iamais experimenté chose pareille. Le Diable ne me voudroit-il point tromper ?

Elle voit fort clair dans son interieur. Vn iour qu'elle estoit fort pensiue, on luy demanda quel suiet occupoit son esprit. Ie considere que ie suis bien mechante, il me semble que ie fais ce que ie puis pour ne point offenser celuy qui a tout fait, et cependant ie me vois toute remplie de pechez. Vn de ces iours passez, vn homme m'auoit desrobé vne robe de Castor en ma presence, sous pretexte de me la garder. Ie courus aprés luy ; ie n'estois pas neantmoins en colere contre luy, ie ne luy voulois point de mal ; cependant ie sentois en moy vne malice qui me vouloit tromper.

Elle consideroit nos ceremonies de Chœur, il les luy falloit expliquer ; elle disoit que nous imitions les Anges et les Saints qui sont dans le Ciel. Lors que Monseigneur l'Euesque administra le Sacrement de Confirmation, le Caresme dernier en nostre Eglise, elle vit qu'on instruisoit plusieurs de nos Pensionnaires pour les disposer à la receuoir. Elle se douta que c'estoit quelque chose de saint et de grande importance ; elle alloit par la maison, cherchant qui luy diroit ce que c'estoit. Helas ! disoit-elle, c'est quelque chose de saint, et on ne m'instruit point, on le dit aux enfans. Estant donc instruite, elle estoit rauie, sur tout de ce qu'elle seroit, par la reception de ce Sacrement, plus forte contre les tentations du Demon, et plus ferme et courageuse en la foy, et qu'elle en porteroit les marques dans le Ciel, comme celuy du S. Baptesme. Dez qu'elle l'eut receu, elle demanda congé d'aller à Sillery pour raconter son bonheur à ses parens et amis Sauuages ; elle les prescha auec tant de ferueur, qu'ils l'admiroient, et adoroient la grandeur de Dieu dans les hauts sentimens de cette femme, qui en estoit remplie. Elle nous quitta pour aller aux Trois-Riuieres, chercher des femmes de sa nation, pour les empescher de se ietter dans vne occasion, qui les eust pu escarter des pratiques Chrestiennes.

CHAPITRE VI.

Des Eglises captiues chez les Iroquois.

Ce sont les plus desolées de toutes nos Eglises, mais elles ne sont pas moins agreables à Dieu, qui se voit honoré dans le centre de la Barbarie, et en mesme temps par des François, par des Hurons et par des Iroquois. Il y a des François mutilez, qui leuent au Ciel les mains sans doigts ; il y a des Hurons esclaues, qui, dans leur captiuité, se donnent la liberté de prescher Iesus-Christ à leurs bourreaux ; et comme il y a des Iroquois persecuteurs, il y a aussi des Iroquois Predicateurs. L'vn de ceux-ci est vn nommé Garakontié, nostre ancien hoste, lors que nous estions en leur pays ; homme des plus considerables d'Onnontaé, et bon amy des François, autant qu'on en peut iuger par les effets. Dieu a voulu souuent se seruir de luy pour sa gloire : car outre tant de pauures François qu'il a tirez des mains et des feux des Iroquois Agniehronnons, dont il nous a ramené les vns, et conserué chez soy les autres comme ses enfans, il a maintenu par son autorité la Chapelle que nous auons dressée dans leur bourg. C'est là où il fait assembler tous les François captifs, et les fait prier Dieu ; et pour ioindre la charité corporelle auec la spirituelle, il leur fait festin à la fin des prieres, pour encourager leur deuotion, et soulager en mesme temps leur misere. Ce charitable Barbare a fait encore plus :

dressant au milieu de son Bourg vne maison à la Françoise, pour y loger les Missionnaires qu'il attend ; et mesme pour haster leur arrivée, il a pensé perdre la vie, et tomber luy-mesme en la captiuité des Algonquins, lors qu'il trauailloit à deliurer nos François de la captivité des Iroquois, comme nous le declarerons au Chapitre septiesme.

Il n'est pas le seul Iroquois dans ce Bourg d'Onnontaé qui fauorise la Foy : il y en a plusieurs qui inuitent ces François captifs à leurs festins, afin de les obliger à la fin du banquet, de prier Dieu pour eux, ne demandant et ne pouuant esperer autre chose de ces pauures miserables, que l'assistance de leurs prieres, dont ils font grand estat, tout Iroquois qu'ils sont, paroissans ainsi n'estre pas bien esloignez du Royaume de Dieu.

Les femmes de ce Bourg font encore plus : car elles n'ont pas sitost mis au monde leurs enfans, qu'elles les apportent au plus ancien des François pour les baptiser, luy faisant de grands remerciemens, quand il confere ce Sacrement à ces petits predestinez. Nous te remercions, luy disent-elles, de ce que tu as mis nos enfans dans le chemin du Ciel où ils seront à iamais bienheureux, s'ils viennent à mourir auant qu'ils soient grands. Ne sont-ce pas là des secrets admirables de la Prouidence, qui inspire ce desir si ardent à ces meres, qui pensoient nous faire grand plaisir quand nous estions parmy eux, de nous les laisser baptiser, et qui mesme craignoient quelquefois le Baptesme, comme la mort de leurs enfans ; de sorte que nous estions alors obligez de les regenerer de ces eaux sacrées à leur insceu, pour ne pas laisser perdre tant d'enfans, dont les deux tiers du moins meurent auant l'vsage de raison.

C'est donc au plus vieil des François qu'elles s'adressent, lequel leur tient lieu de pasteur à l'esgard des Iroquois et des François : car il se donne l'authorité sur ceux-cy de les reprendre aigrement, s'ils manquent tant soit peu au deuoir de Chrestien ; il ne faut qu'vn geste ou vne parole trop libre, pour meriter vne verte reprimande. Aussi a-t-il la consolation de voir dans cette captiuité des Ioseph, lesquels non seulement fuyent leurs maistresses impudiques, mais qui ne leur espargnent pas les coups, quoy qu'il leur en doiue couster, peut-estre des doigts coupez, ou la teste fenduë par vn coup de hache, qui se decharge bien aisément sur les captifs refractaires, comme nous l'auons veu bien des fois deuant nos yeux : car parmy les Iroquois, la vie d'vn Captif n'est pas plus prisée que celle d'vn chien, et il ne leur faut qu'vne legere desobeyssance pour meriter vn coup de hache.

Pour les Hurons qui sont dans la captiuité, ils sont aussi dans les mesmes dangers, et quelques-vns d'entr'eux ne laissent pas de conseruer leur foy parmy tant d'orages. Il y a dans Agnié quelques Matrones Huronnes, qui font des Eglises volantes et cachées, et qui s'assemblent ou dans l'espaisseur des Forests, on dans quelques Cabanes à l'escart, pour y reciter ce qu'elles sçauent de prieres. Vne d'entre elles, vn soir qu'elle faisoit les prieres tout haut, les autres la suiuant ou repetant aprés elle, il se trouua ie ne sçay quelle personne qui se mit à en railler, ce qui scandalisa tellement cette bonne Chrestienne et l'affligea si fort, qu'elle en tomba malade, tant fut grand le déplaisir qu'elle conceut de l'affront fait à la Foy. Ainsi nos bois cachent des vertus solides, et il se trouue sous nos escorces des ames genereuses et des Sauuages zelez, qui montrent que nous pouuons auoir, et que nous auons desia des Barbares Docteurs, Confesseurs et Martyrs. Nous verrons dans le Chapitre suiuant quelques autres traits de la pieté de ces pauures Eglises captiues.

Mais auant que d'y venir, il ne sera pas hors de propos de raconter icy la conuersion et la mort d'vn Iroquois de Sonnontoüan ; il y a des circonstances qui nous font benir et adorer la Prouidence toute aimable de Dieu sur ses esleus.

Cét homme, ayant esté pris par nos Algonquins dans la deffaite des Ambas-

sadeurs Iroquois, ainsi qu'il sera declaré au Chapitre septiesme, tomba malade à Montreal, où pour lors il n'y auoit qu'vn de nos Peres qui s'y preparoit pour se ietter parmy les Outaoüaks qu'on attendoit, et aller auec eux succeder au feu Pere Menard dans ses trauaux Apostoliques, et continuer ces Missions, escartées d'icy de quatre à cinq cents lieues. C'estoit le Pere Claude Alloüez, bien versé dans la langue Algonquine, mais peu dans la Huronne, à laquelle il ne s'estoit appliqué que quelques mois ; aussi alloit-il pour trauailler dans les Eglises Algonquines ; mais Dieu luy fit tomber entre les mains cét Iroquois dont nous parlons, pour le mettre dans le Ciel par des voyes bien extraordinaires. Voicy ce que le Pere en escrit de Montreal, du 20 Aoust 1664.

Nos Outaouaks ne paroissent pas encor : i'ay commencé la Mission par vn Iroquois ; c'est le Sonnontoüehronnon pris en guerre ce Printemps dernier, et enuoyé icy pour s'en retourner en son pays, nommé Sachiendoüan, que nous enterrasmes hier.

Estant tombé dangereusement malade, il donna bien de l'exercice à la charité de nos bonnes Hospitalieres d'icy, chez lesquelles il fut receu et pansé auec des soins dignes du zele de ces bonnes filles. C'estoit vn homme irrité de l'affront qu'il pensoit auoir receu de ce qu'on l'auoit fait prisonnier lors qu'il venoit en ambassade ; d'vne humeur altiere, en vn mot vn Iroquois qui ne payoit que par des dedains toutes les tendresses qu'on luy tesmoignoit. Le chagrin s'augmentoit auec son mal, et la douleur iointe à la crainte de mourir le rendoit presque insupportable.

Quand on me vint aduertir qu'il estoit temps de le disposer, et qu'il estoit pour en mourir, ie fus bien surpris : car ie ne parlois pas cette langue Iroquoise, ne sçachant que bien peu de la Huronne, qui a quelque affinité auec celle-là.

Neantmoins dans cette extremité ie l'allay voir, et luy parlant Huron, ie m'apperceu qu'il m'entendoit vn peu, et me respondoit à propos ; iusqu'à ce que luy parlant de Dieu et du Paradis, il me dit qu'il ne m'entendoit pas. Ie iugeay aisément qu'il auoit auersion de la Foy ; en effet, les iours suiuants, lors que ie luy en parlois, il se mettoit en colere, me siffloit, et me disoit des choses que ie n'entendois pas ; quelquefois il se cachoit sous sa couuerture pour ne me pas ouyr ; il me donna mesme vn coup de poing à la teste pour me repousser ; s'il m'eust fait mal, ie m'en fusse estimé heureux. Cela me fit pourtant beaucoup esperer, et me donna la pensée de prier pour luy Saint Ignace, dont la feste approchoit : car outre que ie ne sçauois presque rien dire en Huron, les François qui eussent pu me seruir de truchement, disoient n'entendre pas bien le langage de ce Sauvage, qui d'ailleurs ne parloit pas distinctement, et estoit tousiours à se plaindre et de tres-mauuaise humeur. La veille de la feste de Saint Ignace, ie me sentis fortement poussé de dire la Messe pour luy, bien que ie fusse obligé par vne consideration pressante de la dire pour vn deffunt. Les Meres Hospitalieres firent aussi des prieres particulieres pour luy ! Le matin donc de la feste du Saint à l'honneur duquel ie vais raconter cecy, estant allé voir mon malade à mon ordinaire, ie le trouuay doux comme vn agneau, il m'escouta paisiblement, répondit plusieurs fois qu'il m'entendoit bien, et apres auoir donné des marques d'approbation ordinaires aux Sauuages, il dit auec douceur plusieurs choses que ie n'entendois pas ; au soir du mesme iour, luy ayant dit que ie le viendrois instruire tous les iours : Voilà qui va bien, dit-il en Huron, ie t'en remercie ; voilà qui va bien. L'ayant instruit pendant quelques iours, et voyant qu'il s'affoiblissoit beaucoup nous songeasmes à le baptiser, mais nous ne sçauions comment luy en ouurir le discours, veu la creance ancienne qu'il auoit que le Baptesme faisoit mourir.

Nous nous seruismes d'un Iroquois Onnontagheronnon arriué icy peu de iours auparauant, sans doute par un coup de Prouidence particuliere pour persuader à nostre malade de se faire

baptiser, comme il fit en l'asseurant que la priere ne fait pas mourir, et qu'elle sert mesme quelquefois pour donner la vie ; en sorte que dés lors il me demanda le Baptesme, et pressa tant que ie commençay à luy faire faire les Actes de Foy des trois personnes Diuines, et autres mysteres necessaires à croire, les Actes d'Attrition et autres, vn assez longtemps ; et craignant qu'il ne demandast le Baptesme pour prolonger sa vie, ainsi que l'Onnontagheronnon sembloit luy auoir fait esperer, ie luy dis plusieurs fois que le Baptesme le feroit viure à iamais au Ciel, où il ne mourroit plus. Ie dis tout cela en Huron, et le malade en mesme temps en son Sauuage, mais auec tant d'affection et d'ardeur, que reconnaissant le secours de Saint Ignace, on me dit qu'il ne luy falloit point d'autre nom que celuy-là, et qu'il luy estoit bien deu ; ainsi ie le baptisay, et luy donnay le nom d'Ignace le sixiesme iour de son Octaue.

Depuis ce temps, il ne vescut que trois iours, témoignant vne patience et vn repos d'esprit extraordinaire dans l'ardeur de la fiéure et le grand mal de poulmon qu'il souffroit, se disposant à vne bonne mort par des actes de vertu qu'il faisoit volontiers et tres-souuent : il sembloit deuoir mourir le iour mesme de l'Octaue de son Patron, mais il luy obtint encor le lendemain pour se mieux disposer à la mort. En effet, tout le iour fut employé à cela ; ie demeuray à l'hospital pour luy suggerer les prieres et pensées propres, qu'il entendoit et redisoit en son cœur auec beaucoup de deuotion, ne pouuant prononcer que quelques syllabes. Enfin sur le soir, lors qu'on luy faisoit les recommandations de l'ame, et moy luy suggerant les actes de vertu propres à vn Moribond, il rendit son ame à Dieu, en remuant tousiours les leures pour redire les prieres, et remplit d'vne sainte ioye plusieurs personnes qui auoient accouru pour le voir mourir, et qui ne pouuoient assez admirer la bonté de Dieu, et le secours tout visible de Saint Ignace enuers vn homme, qui, aprés auoir vescu enuiron soixante ans dans la cruauté et l'infidelité Sauuage, passoit les trois derniers iours de sa vie en bon Chrestien, et gagnoit le Paradis par vne si belle mort.

CHAPITRE VII.

La prise de deux François par les Iroquois, et leurs auentures.

La cruauté auec laquelle les Iroquois d'en bas traitent les prisonniers qu'ils font sur nous, est si horrible, que toute la Nouuelle France ne donnera iamais assez de benedictions à nostre incomparable Monarque, qui entreprend de desliurer ses Suiets François, Algonquins et Hurons, de ces barbares ennemis. Ils ont tué cette année, dans nos champs, diuers François, qui sont moins à plaindre que ceux qu'ils ont menez en captiuité, sur tout que deux pauures filles : l'vne a esté enleuée par eux à l'Isle d'Orleans, et l'autre, aagée de douze ans, a esté prise aux Trois-Riuieres. Nous ne sçauons pas encore les cruautez qu'ils ont exercées sur ces dernieres prises ; nous n'en iugerons que trop par celles auec lesquelles ils ont tourmenté deux François, dont nous parlerons en ce Chapitre.

Ce fut l'Automne de l'année mil six cent soixante-et-trois, que deux soldats de la garnison des Trois-Riuieres estant à la chasse aux Isles de Richelieu, tomberent en vne embuscade que les Iroquois Agniehronnons leur auoient dressée, et furent bientost pris, liez et garotez à l'ordinaire des Captifs. Dans l'attaque, l'vn des deux fut blessé d'vne balle, qui aprés l'auoir percé tout au trauers du corps, s'estait arrestée à la surface du costé opposé à celuy par où elle estoit entrée. Les Iroquois, qui font gloire de mener des prisonniers en vie et pleins de force, pour soustenir l'effort des tourmens ausquels ils les destinent, se firent Medecins à l'endroit de ce

blessé ; et par vne cruelle misericorde, le panserent et le saignerent auec vne industrie trop charitable pour luy. Ils sondent la playe tout au trauers du corps, et trouuant le lieu où la balle s'estoit arrestée, ils y font vne incision, et la tirent auec vne adresse admirable. Aprés cette heureuse operation, on ne peut croire les peines et les soins qu'ils prennent de ce pauure malade : les vns nettoient la playe, et y font des infusions d'eau de racines ou cuites ou machées, qui est vn remede tres-souuerain parmy eux ; d'autres la bandent, et s'y prennent si delicatement, qu'ils semblent auoir peur de luy faire le moindre mal du monde ; les autres luy preparoient ses repas auec toutes les charitez qu'on pourroit souhaiter dans tous les Hospitaux ; quelques-uns le supportoient sous les essailes en marchant ; les autres l'encourageoient auec des paroles amiables et pleines de tendresse. Courage, mon frere, luy disoient-ils, nous voicy bientost rendus ; ton mal va de mieux en mieux, tu vois bien que nous n'epargnons rien pour te rendre la santé ; prends donc courage, et ne nous fais pas affront à l'entrée de nostre Bourg. Ils vouloient luy dire que le mal dont ils le guerissoient, n'estoit que pour le preparer à de plus grands maux qui l'attendoient à leur arriuée dans le pays. De fait, d'abord qu'on les aperceut, tout le monde vient au-deuant d'eux, auec des verges et des bastons à la main, et s'estant tous disposez en haye des deux costez du chemin, on fit passer par le milieu nos deux François tout nuds, sur qui l'on deschargea tant de bastonnades à mesure qu'ils auançoient, chacun voulant donner son coup, qu'ils tomberent pasmez à l'entrée du Bourg. Voilà à quoy aboutissoient tous les soins qu'ils prenoient en chemin de ce pauure malade, de peur que s'il fust mort, il eust priué tout ce peuple barbare du contentement qu'il prend dans ces cruelles executions.

Pendant que nos deux François estoient en ce pitoyable estat, voicy vn Huron qui s'approche d'eux pour les consoler : c'estoit vn de nos bons Chrestiens de Kebec, qui fut pris par les mesmes Iroquois les années dernieres, et ayant esté traité auec les mesmes rigueurs, sçauoit bien quelle consolation il leur falloit donner. Courage, mes freres, leur dit-il, priez bien Dieu en ce peu de temps qui vous reste de vie ; demain vous irez au Ciel, car on a pris la resolution de vous brusler à la pointe du iour ; vous serez bientost quittes des maux qu'on vous fera souffrir, mais la recompense que vous en donnera le maistre de nos vies, ne finira iamais ; souuenez-vous de moy quand vous serez au Ciel. On ne peut croire combien cette petite exhortation les anima, ny quelle ioye ils eurent dans l'ame, de voir au milieu d'vne si effroyable Barbarie, vn si bon Chrestien, dont toutes les paroles leur sembloient estre comme des traits embrasez, qui brusloient leurs cœurs auec bien plus d'ardeur que n'en auoient les feux qu'on preparoit à leurs corps.

La pointe du iour estant venuë, ils se disposoient à ce cruel supplice et s'estonnerent qu'on retardast le commencement de l'execution : ils ne sçauoient pas que Dieu trauailloit pour eux, et qu'en mesme temps qu'ils s'offroient à luy en holocauste, il les en desliuroit. C'estoit par le moyen d'vn Ambassadeur nouuellement venu d'Onnontaé, qui demande aux Anciens que les deux Captifs luy soient deliurez, pour aider à l'accommodement qu'on proiettoit de faire auec les François. Voilà donc nos deux victimes qu'on appelle : ils tremblent à chaque mot qu'on leur dit ; on les deslie, ils croyent que c'est pour les faire monter sur l'eschafaud ; on leur prononce sentence, non de mort, mais de vie, et on les met entre les mains d'vn Onnontaeronnon, qui prend le soin de les mener en seureté à Onnontaé, pour là ioindre les autres François Captifs, et estre tout prests à s'embarquer quand on les voudra remener à Montreal. Toutes ces choses leur paroissent si surprenantes qu'ils ont peine à les croire ; neantmoins, se voyant veritablement delivrez, ils remercient le ciel d'vne faueur si signalée. Ils

n'estoient pas pourtant encor en asseurance : car vn certain Iroquois, ayant desia deuoré des yeux cette proye, et fasché de ce qu'elle luy auoit esté enleuée, prend resolution d'assouuir son enuie par la mort d'vn des deux Captifs. Il le poursuit la hache à la main ; personne ne s'opposa à cét insolent, ny anciens, ny Capitaines ; il n'y eut qu'vne bonne Huronne Chrestienne, qui, toute captiue qu'elle estoit, et par consequent suiette à auoir la teste cassée, si elle eust esté descouuerte, ne laissa pas de retirer en sa Cabane ce pauure François, le cacha sous des escorces trois iours durant, iusques à ce qu'on eust donné moyen aux François de s'éuader auec leur guide, à l'insceu de ce furieux.

Les voilà donc en chemin, bien ioyeux, quoy que tout moulus de coups, et tout chargez de playes ; il marchent paisiblement dans ces grandes forests, et commencent à respirer ; que voicy vn autre accident qui les iette dans des noueaux dangers, et dans de plus grandes craintes que iamais. Leur guide se voyant seul, au milieu du bois auec deux François, se laisse prendre à vne terreur panique. Il se persuade qu'il n'est pas en asseurance auec eux, et qu'ils pourroient bien attenter sur sa vie. Sur cette imaginaire apprehension, vne nuit que les François dormoient, il se leue, et comme s'il eust esté luy-mesme le Captif de ses Captifs, il s'enfuit d'eux et les laisse bien estonnez, quand à leur reueil, ils se trouuent seuls : car de quel costé tourneront-ils, ne sçachant pas mesme en quel endroit ils sont ? quelle route prendront-ils, dans vn bois, où il n'y en a point ? S'ils suiuent les pistes de leur fugitif, ils arriueront à Onneyout, qui est la plus cruelle des nations Iroquoises, et la plus enragée contre les François. Comment passeront-ils les nuits sans feu, n'ayans pas de quoy en faire ? et neantmoins c'estoit dans le mois de Nouembre, saison tres-froide pour des hommes presque tout nuds, comme ils estoient. Mais de quoy viuront-ils, n'ayant pas d'armes pour tuer les bestes qu'on rencontre ? Dans ces extremitez, leur recours ordinaire est à la Sainte Vierge, qui a tousiours paru la protectrice tres-particuliere des pauures Captifs François ; ils la coniurent d'acheuer en leur personne ce qu'elle a si bien commencé. Aprés leur priere, ils apperceurent que leur guide, en fuyant, auoit oublié vn petit sachet de farine de bled-d'Inde. Ils en detremperent vn peu auec de l'eau le soir et le matin, et n'auoient que cela pour se sustenter. Aprés auoir marché trois iours, auec des peines incroyables, ils se virent aux portes du village d'Onneyout ; mais quoy, auroient-ils le courage de se liurer eux-mesmes entre les mains des plus cruels bourreaux des François ? Ils s'adressent encore à la Sainte Vierge, laquelle les inspira de se ietter comme à la desrobée, dans vne Cabane delaissée qui se trouuoit toute seule hors du village, afin de s'y tenir cachez, et de s'y resoudre auec plus de loisir à ce qu'ils auoient à faire. Ils y entrent donc, et sont bien surpris d'y trouuer vne femme, qui, au lieu de s'ecrier à la veuë de ces fugitifs et de les aller declarer, les inuite d'entrer, leur fait vn bon visage, et mesme leur parle bon François. Nos deux pelerins ne doutoient point que ce ne fust vn Ange tutelaire qui leur fust enuoyé par leur sainte liberatrice, entendant parler leur langue par vne femme Sauuage, et receuant d'elle des charitez qui meriteroient de l'admiration parmy les plus feruents Chrestiens ; car elle se mit à les caresser, leur preparant du feu, leur presentant à manger, nettoyant le pus de leurs playes, sans auoir de l'horreur de la puanteur qui sortoit de ces vlceres mal pansez ; elle alloit mesme chercher des racines medecinales, et en fit des appareils, qu'elle leur appliquoit à tous les endroits du corps où la pourriture paroissoit la plus dangereuse ; nettoyoit les autres auec vne charité nonpareille, n'obmettant rien de tout ce que pourroit faire vn sçauant et charitable Chirurgien.

Elle faisoit de vray l'office d'vn Ange, et ils l'auroient cru, si elle ne se fust decouuerte à eux. Ie suis, leur dit-elle, la pauure Marguerite Haouenhontona,

bien connuë des Robes noires, de qui i'ay receu le Baptesme, et des saintes filles les Meres Vrsulines de Quebec, chez lesquelles i'ay esté esleuée, et en ay receu de si bonnes instructions, que nonobstant ma malheureuse captiuité, ie pense que ie ne quitteray iamais la Foy qu'elles m'ont inspirée auec le lait et auec l'éducation de plusieurs années. C'est bien la raison que ie vous rende vne partie de tant de charitez, dont elles m'ont comblée, comme i'estois auec elles. Elles m'ont appris à parler François ; n'est-il pas raisonnable que ie vous console maintenant vous parlant de cette mesme langue, et que i'aye pour vous de la bonté, comme elles en ont vsé en mon endroit ? Ce peu que ie fais pour vous n'est rien, en comparaison de ce qu'elles ont fait pour moy. Ainsi cette bonne Chrestienne entretenoit doucement ses hostes de tous les seruices que ces bonnes Religieuses luy auoient rendus, parcourant les plus petites choses, et leur adioustant, les voyant si vlcerez, qu'elle s'employoit de grand cœur à les panser à l'exemple des autres saintes filles qu'elle auoit veuës seruir aux malades auec tant de charité. Elle entendoit par là les Religieuses Hospitalieres.

Pendant tous ces bons discours, par lesquels elle taschoit de les resiouyr du mieux qu'elle pouuoit, les nouuelles se portent dans Onneiout, que deux François sont entrez dans la Cabane de dehors, qu'on les a veus sur le soir aller de ce costé-là. Les anciens s'assemblent pour deliberer de cette affaire ; on parle de leur venir au plus tost casser la teste, et les faire entrer comme prisonniers dans le Village, c'est-à-dire auec la gresle des bastonnades, leur arracher les ongles, leur couper les doigts, et les brusler cemme les autres Captifs. Eux cependant iouyssoient paisiblement des doux entretiens de leur hostesse, et faisoient auec elles des deuotes prieres, pour se disposer à prendre vn peu de repos, pendant la nuit, aprés tant de fatigues et de souffrances ; mais voilà qu'vn grand bruit se fait entendre à la porte de la Cabane. C'estoient ceux qui estoient enuoyez de la part des Anciens, pour se saisir de leurs personnes. Quel renuersement de fortune ! ô que ces ioyes et ces douceurs furent courtes ! à peine leurs playes estoient-elles bandées, qu'il fallut se preparer à en receuoir de nouuelles. Mais la protection de la Sainte Vierge sur ces miserables auoit trop bien commencé pour ne pas poursuiure iusques au bout. En effet, contre toutes les loix et toutes les coustumes de ces Barbares, le Conseil des Anciens auoit ordonné qu'on ne leur feroit aucun mal, et qu'ils seroient menez en toute seureté au lieu où ils vouloient aller. La chose fut faite comme ils l'auoient concluë. On les fait entrer paisiblement dans le Bourg où iamais on n'auoit veu entrer des François Captifs, qu'auec des huées horribles et des coups de baston innombrables ; et parce qu'ils estoient si espuisez qu'ils n'auoient pas assez de force pour poursuiure leur chemin, Dieu suscita vne Matrone Iroquoise, qui demanda qu'ils fussent logez chez elle, et qui prit en suite le soin de les couurir, les panser, et les nourrir abondamment pendant cinq iours ; au bout desquels, aprés bien des caresses, elle leur fournit des prouisions necessaires pour le reste du voyage, et fut par ciuilité les conduire bien loing hors du Bourg.

Ils poursuiuirent donc leur chemin, et se rendirent enfin à Onnontaé où ils trouuerent plusieurs François, tirez comme eux des mains des autres Iroquois, par ce Garakontié qui passe pour le pere et le protecteur des François Captifs, de qui nous auons parlé au Chapitre precedent, et qui fera vne bonne partie du suiuant, où nous apprendrons le reste des auentures de nos deux François.

CHAPITRE VIII.

Celebre Ambassade des Iroquois.

Depuis que la guerre est allumée entre nous et les Iroquois, nous n'auons point encor veu de leur part de plus solem-

nelle Ambassade, que celle qu'ils auoient preparée le Printemps dernier : soit pour le nombre et la qualité des deputez, soit pour la beauté et la multitude des presens.

L'on recherche les causes d'vne chose si extraordinaire, et il n'est pas bien aisé d'en toucher la veritable. Ils publient qu'ils veulent reünir toute la terre, et ietter la hache si auant dans le fond des abysmes, qu'elle ne paroisse plus desormais ; qu'ils veulent attacher au Ciel vn Soleil tout nouueau, qui ne soit plus iamais obscurcy d'aucun nuage ; qu'ils veulent applanir toutes les montagnes, et oster tous les saults des riuieres ; en vn mot, qu'ils veulent la paix ; et pour marque de la sincerité de leurs intentions, qu'ils viennent femmes et enfans, et vieillards, se liurer entre les mains des François ; non pas tant pour ostage de leur fidelité, que pour commencer à ne faire plus qu'vne Terre, et vne Nation d'eux auec nous.

Toutes ces paroles sont specieuses, mais il y a plus de cinq ans que nous sçauons par nostre propre experience, que l'Iroquois est d'vn esprit rusé, adroit, dissimulé et superbe, qui n'en viendra iamais à cette bassesse de nous rechercher les premiers de paix, qu'il n'ayt vn grand dessein en teste, ou qu'il n'y soit poussé pour quelque raison bien pressante.

Les vns estiment que les Agniehronnons, qui est la nation la plus proche de nous, la plus arrogante et la plus cruelle, nous demandent la paix parce qu'ils ne sont plus en estat de faire la guerre, estant reduits à vn tres petit nombre, par la famine, par les maladies et par les pertes qu'ils ont faites depuis deux ou trois ans, de tous les costez où ils ont porté leurs armes. Tout recemment ils ont souffert vne saignée qui les a bien épuisez : car nous apprenons qu'vne armée de six cens Iroquois, dont la pluspart estoient Agniehronnons, estant allée pour enleuer vne Bourgade de certains Sauuages, qui s'appellent Mahingans, ou les Loups, ceux-cy voyant que cette armée, qui alloit fondre sur eux, mettroit tout à feu et à sang, s'ils la laissoient approcher de leur Bourgade, se resolurent d'aller au deuant d'elle, pour la prendre à l'impourueu. Ils sortent donc au nombre de cent seulement, et apres deux lieuës de chemin, ayant ioint l'Ennemy, luy liurerent vn combat, qui dura fort longtemps, auec grande perte de part et d'autre ; neanmoins le nombre l'emportant, les Mahingans furent contraints de se retirer dans leur Bourgade, laissant le Champ de bataille aux Iroquois, qui se trouuans si mal traitez à ce premier abord, ne songeoient plus qu'à la retraite ; mais quand ils virent vn si grand nombre de leurs hommes estendus sur la place, ils se resolurent de se venger de cette perte, quand ils y deuroient tous perir, et afin de ne pas donner le temps aux Mahingans de se reconnoistre et de se rallier, ils partent dés le soir mesme, et à la pointe du iour donnent l'attaque au Bourg auec grande furie, et des cris horribles, comme s'ils eussent esté desia maistres de la place. La chaleur du combat fut grande de part et d'autre, pendant lequel les Iroquois y perdoient bien du monde, parce qu'ils alloient à l'assaut à descouuert, ce qui les obligea enfin à se retirer, laissant beaucoup de morts à l'entour de la Bourgade Ennemie. Cet échec, auec quelques autres arriuez en mesme temps, les a beaucoup humiliez et reduits bien bas, et l'on croit que c'est là ce qui les a obligez à nous venir demander la paix. D'autres estiment que les Sonnontouaehronnons, qui est la nation la plus éloignée de nous, la plus bonace et la plus nombreuse, nous recherchoit de paix, pour pouuoir soustenir la guerre des Andastogueronons, Sauuages de la nouuelle Suede, belliqueux et plus capables qu'aucuns autres d'exterminer l'Iroquois. Pour se garantir d'vn Ennemy si redoutable, les Sonnontouaehronnons demandent que les François s'aillent habituer chez eux, en bon nombre, pour enuironner leurs Bourgs de palissades flanquées, leur fournir des munitions de guerre, qu'ils n'osent presque plus aller chercher chez les Hollandois, à cause des

Mahingans qui en rendent les chemins tres-dangereux. Enfin ils prient qu'on leur envoye des robes noires, pour cultiuer vn Bourg entier d'anciens Chrestiens Hurons, et conuertir les autres. Le Pere Simon le Moyne s'estoit desia rendu à Montreal à ce dessein, rauy d'estre destiné de porter pour la sixiesme fois sa teste aux Iroquois, et il y seroit à present, si l'Ambassade eust reussi.

Pour les Onnontaehronnons, quelques vns estiment qu'ils veulent la paix, d'autres croyent qu'ils en sont fort esloignez ; et l'on peut dire que les vns et les autres ont raison : parce que Garakontié, ce fameux liberateur des Captifs François, a trop fait, pour ne pas vouloir la paix ; d'ailleurs il y a d'autres familles qui sont trop enuieuses, et luy sont trop opposées, pour souffrir qu'il ait la gloire d'auoir fait la paix generale auec les François. Rien de cela ne paroist neanmoins ; mais comme les Iroquois sont deliez plus qu'on ne s'imagine, et les vns et les autres peuuent cacher des fourbes sous cette belle apparence, et plus les presens qu'ils veulent faire sont considerables, plus on doit s'en deffier.

Mais sans nous arrester dauantage à examiner les desseins de cette Ambassade, voyons en le succez. Les Onnontaehronnons, qui en sont les premiers moteurs, ne voulant pas exposer temerairement les plus notables de tout leur pays, pour s'en assurer comme il faut, enuoyerent dés le mois d'Aoust à Montreal comme des auant-coureurs pour sonder le gué, et sçauoir si les deputez y seroient bien receues. Ils parurent donc au dessus de nos habitations, auec vn pauillon blanc en leur Canot, afin qu'on ne les prist pas pour Ennemis ; sous cét auspice ils debarquent à Montreal, et font quelques presens pour declarer que toutes les nations Iroquoises, excepté celle d'Onneioute, demandoient la paix ; que les Agniehronnons mesmes estoient dans ce dessein, confirmant le tout par vne lettre escrite à Monsieur de Mesi nostre Gouuerneur, par vn des notables de la nouuelle Hollande, qui en rendoit bon témoignage. On escouta cette proposition auec ioye, mais toutefois auec deffiance, puisque lors mesme qu'ils nous parloient de paix, ils nous faisoient la guerre dans nos Champs, où se commettoient des meurtres sur nos Laboureurs. Neantmoins pour ne les pas rebuter tout à fait, on les renuoya de Montreal auec des bonnes paroles, et ils partirent auec resolution d'aller haster le départ des Ambassadeurs.

De fait peu de temps aprés, le Capitaine Garakontié, qui estoit comme l'ame de cette entreprise, se ioignit luymesme et ceux de sa nation, auec les Sonnontouaehronnons ; et fait pour cela vn prodigieux amas de pourcelaine, qui est l'or du pays, afin de nous faire les plus beaux presents, qui nous ayent iamais esté faits : il y auoit entr'autres cent colliers, dont quelques-vns auoient plus d'vn pied de largeur. Ils s'embarquent au nombre de trente, chargez de ces richesses ; et pour estre encore mieux venus, ils menerent auec eux les deux François dont i'ay parlé au Chapitre precedent, pour commencer leurs presents, par la liberté qu'ils leur donneroient.

Mais il semble que leur malheur les accompagnoit par tout où ils se trouuoient. Car apres quelques iournées de chemin, nos Algonkins qui estoient en guerre de ce costé-là, ayant aperceu les traces de ces Ambassadeurs, leur dresserent vne embuscade au dessous du grand saut, et les ayant attaquez à l'impourueu, les mirent tous en desordre ; les vns sont tuez sur la place, les autres sont faits prisonniers, et les autres prennent la fuyte. Pour les deux François, ils essuyerent la premiere descharge, et eurent bien de la peine à se faire reconnoistre pour François aux Algonkins ; lesquels dans la chaleur du combat, ayant quitté le fusil, pour prendre la hache en main, frappoient à droite et à gauche, sans considerer sur qui les coups tomboient. Ils furent enfin reconnus, et eurent cette douleur de voir que leur liberté cousteroit la vie et la captiuité à leurs liberateurs.

Ainsi le grand dessein de cette Ambassade s'éuanoüit en fumée ; et au lieu de la paix qu'elle nous apportoit, nous auons sur les bras vne guerre plus cruelle qu'auparauant, puisque les Iroquois cesseroient d'estre Iroquois, s'ils ne faisoient pas tous leurs efforts pour venger la mort de ces Ambassadeurs. Peut-estre dissimuleront-ils pour quelque temps, s'ils se voyent trop affoiblis par leur dernieres pertes ; et en suite s'ils ne sont ou destruits entierement, ou mis en estat de ne plus remuer, tost ou tard, ils en tireront vengeance sur les François, comme ils ont fait sur les Hurons dix ans apres s'estre reconciliez auec eux.

Au reste il est bien difficile de iuger, si cette deffaite nous est ou auantageuse ou desauantageuse. Il y a bien à dire pour et contre. En general nous pouuons assurer que le gros des Iroquois ne nous aime point, et qu'ils hayssent à mort nos Algonkins ; de sorte que quand nous voyons qu'ils pressent si extraordinairement pour faire la paix auec nous, nous ne doutons point qu'ils n'ayent peur des armes victorieuses de nostre triomphant Monarque, et qu'ils ne craignent à ce coup, le dessein qu'il a pris de les exterminer, en ayant eu connoissance partie par la nouuelle Hollande, partie par quelques François Captifs. De sorte que se voians à deux doigts de leur ruyne totale, la famine et les maladies l'ayant commencée, les Andastoguehronnons, les Mahingans, les Algonkins et les autres Sauuages l'ayant bien auancée, et le François estant pour l'acheuer, s'il l'entreprend ; sentans donc ainsi les approches de leur malheur, ils font semblant de vouloir la paix, ou mesme la necessité les oblige à la vouloir. Mais c'est pour laisser passer l'orage, et renouueller la guerre plus rude que iamais, apres qu'ils auront échappé ce coup, et qu'ils se seront releuez de l'extremité, où la diuine Prouidence les a reduits. C'est sans doute pour dernier chastiment de tant d'oppositions qu'ils ont faites à la Foy, et pour donner encore cette gloire à nostre grand Roy, d'estendre le Royaume de Iesus-Christ, en eslargissant le sien, et porter ses armes victorieuses iusques à plus de mille lieuës de tres-belles terres, où nos Missionnaires en suite porteront le flambeau de la Foy, et y feront des conquestes pour le Ciel, qui augmenteront les Benedictions que Dieu verse sur celles que nostre Auguste Prince va faire iusqu'aux extremitez du monde.

Extrait d'une lettre escrite de Quebec, du 22. Septembre.

Depuis la Relation envoyée par le Navire qui partit d'icy le 31. d'Aoust, les Ouiouenhronnons sont venus en Ambassade, et sont arriuez à Quebec le 18. Septembre. Le Chef est vn de nos anciens amis, qui estoit l'hoste du Pere René Menard, lors qu'il estoit en Mission parmy les Iroquois. Ils ont parlé par vingt presens, dont six des plus beaux estoient pour les Ecclesiastiques, Monseigneur l'Euesque de Petrée, les Peres de nostre Compagnie, qu'ils demandent auec instance pour les instruire dans la Foy, et pour les Religieuses Hospitalieres et Vrsulines, dont ils esperent les charitez, quand ils seront malades icy, et lors qu'ils y ameneront leurs filles pour y receuoir instruction.

Dix de ces vingt presens, estoient pour les Algonquins leurs anciens Ennemis, auec lesquels ils témoignent vouloir lier vne amitié qui iamais ne se rompra.

Ils parloient pour toutes les Nations Iroquoises, à la reserve d'Onneiout.

Si nous n'auions pas esté souuent trompez par de tels Ambassades, qui ont caché des trahisons funestes sous ces apparences de Paix ; nous pourrions y estre trompez ; mais nos experiences nous font défier de ces Barbares infideles, lors mesme qu'ils se fient plus à nous.

Pour donner plus de iour à ce que

l'on desire sçauoir touchant les Nations Iroquoises, l'on sçaura qu'il y en a cinq, qui sont comme cinq diuers Cantons, liez ensemble contre leurs Ennemis communs.

Les Anniehronnons sont les plus proches de nous, et voisins de la Nouuelle Hollande, d'où ils tirent des armes à feu, de la poudre et du plomb, et auec lesquels ils font tout leur commerce.

Les Onneiochronnons sont encore plus esloignez de deux iournées.

Les Onnontaehronnons sont encore plus esloignez.

Les Ouiouenhronnons sont encore plus outre d'enuiron trois iournées.

Les Sonnontoüehronnons, qui sont les plus peuplez, et qui ont diuerses Bourgades, sont les plus esloignez, d'enuiron trois iournées.

Ils sont tous sur le long du grand Lac des Iroquois appellé Ontario, à 20. et 30 lieuës dans les terres.

Ils sont fixez dans des Bourgades, et cultiuent la terre, où ils sement du bled d'Inde, autrement appellé bled de Turquie. Le bled froment y vient très-bien ; mais ils n'en ont pas l'vsage.

Derriere eux plus vers le midy, ils ont des Sauuages Ennemis, qui depuis peu leur font une rude guerre. La Nation des Loups, les Abnaquiois alliez à la Nouuelle Angleterre, et les Andastoehronnons, alliez à la Nouuelle Suede.

Ainsi se voyans attaquez de part et d'autre, ils craignent les armes de la France, et ont sujet de craindre.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chasteau du Louure, ancien Escheuin et ancien Iuge Consul de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux Païs de la Nouuelle-France, ès années* 1663. et 1664. Et ce pendant le temps et espace de dix années consecutives ; auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 24. Decembre, 1664.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1664 ET 1665.

Enuoyée au R. P. JACQVES BORDIER Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France (*).

Mon Reverend Pere,

Pax Christi,

I'escris à Vostre Reverence au nom de cette nouvelle Eglise, qui nous a cousté depuis plusieurs années tant de larmes, et tant de sang, pour lui demander instamment des personnes capables de la cultiver, et de l'estendre en ce païs, avec le mesme zele qu'elle a esté commencée. Jamais ni la necessité ne fut plus grande, de demander ce secours, ni l'occasion plus belle de nous l'accorder, qu'elle est maintenant, puisque le Roy veut bien songer au Canada, et nous envoyer des troupes, pour proteger en mesme temps ses sujets de la Nouvelle France, et ouvrir vn nouveau chemin à l'Evangile. Nos bons Neophytes ne doutent point que Vostre Reverence, pour seconder les saintes intentions, de sa Majesté, ne donne pareillement des soldats à Iesvs Christ, afin de joindre les armes spirituelles aux temporelles, et de combattre tout ensemble la fureur et l'infidelité de l'Iroquois : l'vne, par la predication de la Foy Chrestienne ; et l'autre, par la terreur des armes Françoises. Nous sommes d'ailleurs tres-asseurez, que comme cette Mission a toûjours esté tres-estimée parmy nous, par la grandeur de ses dangers, et de ses peines, plusieurs de nos Peres s'offriront à venir partager nos Croix avec nous, et consommer genereusement le dessein de leur vocation, auprés de ces Barbares. C'est pourquoy nous conjurons Vostre Reverence de ne se pas opposer à leur ferveur, et de faire à cette Eglise naissante, tout le bien qu'elle pourra luy faire dans sa charge, sur tout en vn temps où il semble par ces heureux commencemens, que Iesvs Christ veut enfin exaucer la voix du sang de ses serviteurs immolez à sa gloire, et qu'il nous livre entre les mains ces Barbares,

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1666.

déja presque vaincus par la crainte, pour les soûmettre plus aisément au joug sacré de l'Evangile. C'est la priere que lui font les Anges tutelaires de Canada, les Neophytes convertis, les Peres de nostre Mission, enfin toute la Nouvelle France ; ce qui nous fait esperer, qu'vne si puissante intercession, jointe à l'equité de nos vœux, touchera fortement Vostre Reverence ; et qu'elle aura mesme la bonté d'interesser encore les autres Provinces, à nous continuer le secours, qu'elles nous ont donnez si vtilement les années passées. Elle souffrira donc, que dans l'attente de cette grace, et dans la participation de ses saints Sacrifices, je prenne la liberté de me dire avec respect,

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en N. S.

François Le Mercier.

De Quebec, le 3. Novembre 1665.

Av R. Pere Iacqves Bordier Provincial de la Compagnie de Iesvs en la Province de France.

AVANT-PROPOS.

Iamais la Nouvelle France ne cessera de benir nostre grand Monarque, d'avoir entrepris de luy rendre la vie, et de la tirer des feux des Iroquois. Il y a tantost quarante ans, que nous soûpirons aprés ce bon-heur. Nos larmes ont enfin passé la mer, et nos plaintes ont touché le cœur de sa Majesté, qui va faire vn Royaume de nostre Barbarie, et changer nos forests en villes, et nos deserts en provinces. Ce changement ne sera pas bien difficile, quand on aura la paix : car puisque ces terres sont au mesme climat que la France, elles auront aussi la mesme benignité de l'air, quand on pourra les cultiver et les descharger de leurs bois.

Iusqu'à present le Canada n'a passé que pour Canada : je veux dire qu'on n'en a consideré que l'aspreté et les glaces, et l'horreur de ses hivers. On a creû que d'y venir, c'estoit entrer dans la region des frimats, et dans le païs le plus malheureux du monde ; et il semble qu'on ait eu quelque raison, puisque la guerre des Iroquois nous a jusqu'à ce temps, serré de si prés, que nous n'avons pû ouvrir nos campagnes, pour y respirer vn mesme air qu'en celles de France ni jouïr des beaux païs que nos ennemis occupent, ou dont ils nous ferment le passage.

Mais nos plus grandes plaintes n'étoient pas tant, de ce que gemissant sous la cruauté des Iroquois, nous ne pouvions faire vn beau Royaume François de toutes ces terres, que de ce que des Barbares nous empeschoient d'en faire vn grand Empire Chrestien.

Nous sçavons que de quelque costé que nous jettions les yeux, par tout il y a des conquestes à faire pour la Foy, et que si l'Evangile n'est pas encore établi parmy ces Peuples, vers lesquels vn de nos Peres est allé cét Esté dernier, et qui sont plus de cent mille combattans, ce n'est qu'vne poignée de mille ou deux mille Iroquois qui l'ont empesché.

Il est certain qu'il y a peu d'ennemis à combattre ; mais ce peu d'ennemis sont Iroquois, c'est-à-dire presque tels qu'estoient autrefois les peuples d'Allemagne et des vieilles Gaules, lors quelles n'estoient encore que d'espaisses forests, habitées par des bestes et des hommes sauvages, qui braverent si longtemps toutes les forces de l'Empire Romain, et qui surprirent tant de fois ces troupes victorieuses de tout le monde, par les sorties soudaines et inopinées qu'ils faisoient de l'espaisseur de leurs bois, sans craindre que ces armes victorieuses les y vinssent attaquer.

Nos Iroquois ne sont redoutables que par ce genre de guerre : aussi oseray-je bien dire, qu'il ne faut pas de moin-

dres courages, que ceux des anciens Romains, pour entreprendre de les dompter.

Nous benissons Dieu, de ce que sa Majesté a fait le choix pour cette guerre, de vieilles troupes, desja bien aguerries, commandées par vne Noblesse courageuse, qui a sceû desja traverser les neiges des Alpes, et s'opposer en Allemagne aux progrez de l'ennemi des Chrestiens, avec tant de bonheur, qu'il reconnoist maintenant par espreuve, le juste sujet qu'il a de craindre, comme il fait depuis tant d'années, les armes Françoises.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de Monsieur de Tracy en la Nouvelle France.

Le Roy ayant dessein de relever la gloire des François, dans l'Isle de Caienne, d'où nous estions sortis depuis quelques années, et de faire visiter toutes les Colonies que nous avons dans l'vne et dans l'autre Amerique, la Meridionale et la Septentrionale, fit choix de Monsieur le Marquis de Tracy, dont il avoit connu la suffisance, dans les differens emplois qu'il luy avoit donnez en ses Armées. Il luy fit expedier vne Commission, des plus amples et des plus honorables qu'on ait encore veû. luy donna quatre Compagnies d'Infanterie ; voulut que ses gardes portassent les mesmes couleurs que ceux de sa Majesté ; luy fit equiper les navires, nommez le Bresé et le Teron, celuy-là de huit cens tonneaux, et celuy-cy d'vn peu moins, avec plusieurs autres vaisseaux, chargez de vivres et munitions de guerre, de gens à cultiver la terre, de plusieurs artisans, et de tout ce qui estoit necessaire pour vne expedition de cette importance.

Monsieur de Tracy partit de la Rochelle le 26. de Fevrier de l'an 1664. estant suivi, outre les troupes, de quantité de Noblesse, et de vaisseaux bien equipez. Il fut complimenté par les Portuguais de Madere, et du Cap-verd, avec tout l'honneur qui estoit deû à sa qualité et à son merite. Monsieur de la Barre, ayant mis pied à terre, y fut receu magnifiquement.

En suite les vaisseaux cinglerent droit à Caïenne, et ils y arriverent en peu de temps. Monsieur de Tracy ayant fait sommer le Gouuerneur Hollandois, de rendre l'Isle aux François, ausquels elle appartenoit, il la rendit sans difficulté ; et Monsieur de la Barre s'y arresta, conformément aux ordres du Roy.

La Caïenne ayant esté ainsi remise sous l'obeïssance du Roy, Monsieur de Tracy alla sans delay aucun aux Isles Françoises, où ayant esté receu selon sa qualité de Gouverneur general, et de Lieutenant de sa Majesté dans toute l'Amerique, Meridionale et Septentrionale, il y mit par tout vn tel ordre, particulierement dans la Martinique, et dans la Guadeloupe, qui en avoient le plus de besoin, que sa Majesté en a esté pleinement satisfaite, ayant sceû comme la Religion et la Iustice y avoient esté fortement establies, les peuples soulagez, et tout reglé sous l'autorité des nouveaux Seigneurs, Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales.

Mais puisque je ne dois pas m'arrester dans le détail de ce qui s'est passé aux Isles, et que je pretends seulement faire vn recit de l'estat de la Nouvelle France, il me suffit de dire, que Monsieur de Tracy, aprés avoir fait dans les Isles tout ce qu'on pouvoit attendre de sa sage conduite, receut ordre du Roy de se rendre au plustost en Canada, dés qu'il auroit pourveu au Gouvernement de l'Isle de la Tortuë.

Ce fut le 25. d'Avril de l'an 1665. qu'il partit de la Guadeloupe, prenant la route vers Saint Domingue, autrement dite l'Espagnole ; et passant à la coste des Anglois de Saint Christofle, où il fut salüé d'vn nombre infiny de coups de canon, cette Nation voulant, à l'envy des François, tesmoigner à ce Seigneur l'estime qu'elle faisoit de sa conduite et de la bonne justice qu'il

leur avoit renduë, dans tous les differens qu'il avoit jugez, entre eux et les François.

Il doubla sans peine l'Isle de Porteric, qui est aux Espagnols ; et voyant qu'il ne pouvoit aller à la Tortuë, à cause des vents contraires, il se contenta d'en approcher autant qu'il estoit necessaire pour advertir de sa venuë ceux de cette Isle, nommément Monsieur Dangeron, son Gouverneur, qui le vint trouver promptement au Port François de l'Isle Saint-Domingue, où le Bresé avoit moüillé.

Il fallut quelques jours, pour expedier les affaires, et pour donner les ordres necessaires audit Sieur Dangeron, pour son Gouvernement, et pour luy faire prester le serment de fidelité au Roy, comme aussi à tous les peuples, qui se trouverent dans cette Isle de la Tortuë, et dans la coste de Saint-Domingue.

Aprés cela, le Bresé reprit sa route vers les Caïques, pour venir droit en Canada, sans se destourner davantage.

Les Caïques sont plusieurs petites Isles assez proches les vnes des autres, entourées de rochers, qui avancent dans la mer, et qui rendent le passage si difficile et si dangereux, que l'on ne sçache pas qu'aucun grand vaisseau l'ait osé passer, aprés y avoir veû grand nombre de naufrages. C'est ce qui donnoit de la peine à se resoudre de hazarder ce passage avec le Bresé ; mais Monsieur de Tracy, ne trouvant rien de difficile quand il s'agit du service du Roy aprés avoir pris vn nouveau Pilote et les seuretez que la prudence demandoit, fit tourner de ce costé-là, considerant qu'il allongeroit son voyage de plus de cinq cens lieuës, s'il faloit aller chercher le détroit de Bahama, et qu'il ne pourroit se rendre dans la Nouvelle France, dans le temps que le Roy luy avoit marqué.

Dieu benit son courage et l'intention qu'il avoit d'obeïr le plus exactement qu'il luy seroit possible, aux ordres de sa Majesté. Son vaisseau, sans danger, franchit les Caïques, à la faveur du vent qu'il souhaitoit ; et trouvant peu aprés les courants de ce destroit de Bahama, qui rendent la mer fort rapide le long des costes de la Floride, il doubla heureusement la Bermude, côtoya la Virginie, et depuis Saint-Domingue, il se rendit en vn mois dans le grand fleuve de Saint-Laurent.

Pour entrer dans le golfe, il passa entre l'Isle de Saint-Paul et le Cap de Raze ; et le vent estant toûjours favorable, on alla mouïller à l'Isle-Percée, pour y prendre de l'eau et du bois.

En cet endroit se trouverent plusieurs navires, qui peschoient des Moluës, qui saluërent tous le pavillon du Roy.

Monsieur de Tracy n'estoit plus en peine que des troupes qu'il esperoit de France, et qui devoient estre parties de la Rochelle, en mesme temps qu'il estait parti luy-mesme des Isles. Heureusement on vit le lendemain paroistre deux navires, qui portoient les premieres Compagnies du Regiment, que le Roy envoyoit contre les Iroquois.

Au sortir de l'Isle-Percée, les Pilotes esperoient, pour avancer leur route, mener le Bresé jusqu'au Bic ; mais les vents se changerent, qui obligerent de relascher ; et pour ne pas risquer vn navire de l'importance du Bresé, dans le fleuve de Saint-Laurent, il fut jugé plus à propos de louër deux navires plus legers, et plus propres à monter la riviere ; et toutefois les vents furent toûjours si contraires, que les Pilotes ne purent arriver à Quebec qu'vn mois aprés.

Ce retardement n'estoit pas de saison pour Monsieur de Tracy, qui estoit tombé malade. Il arriva neantmoins enfin à nostre rade de Quebec le dernier jour de Iuin 1665. si foible et si abattu de la fiévre, qu'il ne pouvoit estre soutenu que par son courage.

Les habitans de Quebec s'estoient preparez à luy faire la plus magnifique reception qu'il leur fut possible ; mais Monsieur de Tracy refusa tous ces honneurs, et se contenta des cris de joye, qui commencerent au moment qu'il sortit du vaisseau, et qui l'accompagnerent jusqu'à l'Eglise, où le son des cloches l'invitoit.

Monseigneur de Petrée, nostre Evesque, l'attendoit à l'entrée de l'Eglise, revestu pontificalement, accompagné de son Clergé. Il luy presenta de l'eau-beniste et la Croix, et le mena auprés du chœur, à la place qui luy avoit esté préparée, sur vn prie-Dieu; mais Monsieur de Tracy, quoy qu'il se sentist fort foible, et qu'il fust encore tourmenté de sa fiévre, ne voulut point le prendre, et se mit à genoux sur le pavé, sans vouloir mesme se servir du carreau qui luy fut presenté. On chanta le *Te Deum*, avec l'orgue et la musique.

Lors qu'il falut sortir de l'Eglise, Monsieur l'Evesque vint reprendre Monsieur de Tracy, et le reconduisit jusqu'à la porte dans le mesme ordre et avec les mesmes honneurs, qu'il l'avoit receu en entrant.

CHAPITRE II.

La Reception qu'ont faite les Sauvages de Canada à Monsieur de Tracy.

Nos Sauvages Algonquins et Hurons voulurent aussi recevoir Monsieur de Tracy, selon les coustumes de leur païs, c'est-à-dire par des complimens, accompagnez de presens, qui leur servent comme de chiffres pour representer, aprés qu'ils ont parlé, les paroles passées : ce qu'ils font avec beaucoup d'esprit, pour des Barbares. Car ils donnent à chacun de ces presens vn nom tres-propre en leur langue, pour signifier en abregé tout ce qu'ils veulent dire, afin que ces presens, qui se conservent, conservent aussi par leurs noms, la memoire des choses qu'ils signifient.

Les Hurons commencerent les premiers, parce qu'ils se trouverent alors tous rassemblez à Quebec. Ils ne se presenterent toutefois, qu'au nombre de dix ou douze, des plus considerables.

Vn des plus anciens parla, mais autant de la main que de la langue ; et ayant estalé les presens qu'il alloit faire, dit avec vehemence et d'vn ton de voix qui declaroit en mesme temps la douleur et la joye dont il estoit saisi.

Grand Onnontio, dit-il, tu vois à tes pieds les debris d'vne grande terre, et les restes pitoyables d'vn monde entier, autrefois peuplé d'vne infinité d'habitans. Ce ne sont maintenant que des carcasses qui te parlent, à qui l'Iroquois n'a laissé que les os, en ayant devoré la chair, aprés l'avoir grillée sur les échaffauts. Il ne nous restoit plus qu'vn petit filet de vie ; et nos membres, dont la pluspart ont passé par les chaudieres boüillantes de nos ennemis, n'avoient plus de vigueur ; quand avec bien de la peine, ayant levé les yeux, nous avons apperceu sur la riviere, les navires qui te portoient, et avec toy, tant de soldats, qui nous sont envoyez par ton grand Onnontio et le nostre.

Ce fut pour lors que le Soleil nous parut esclater avec de plus beaux rayons, et esclairer nostre ancienne terre, qui depuis tant d'années estoit devenuë couverte de nuages et de tenebres. Pour lors nos lacs et nos rivieres parurent calmes, sans tempeste et sans brisans, et pour te dire vray, il me sembla entendre vne voix sortie de ton vaisseau, qui nous disoit, d'aussi loin que nous pusmes te découvrir : Courage, peuple desolé ; tes os vont estre liez de nerfs et de tendons, ta chair va renaistre, tes forces te seront renduës, et tu vas vivre, comme autrefois tu as vescu. Ie me défiois au commencement de cette voix, et je la prenois pour vn doux songe, qui flattoit nos miseres ; quand le bruit de tant de tambours, et l'arrivée de tant de soldats m'ont détrompé. Aprés tout, quoy que je te voye de mes yeux, et que j'embrasse tes pieds, la joye que tu apportes est si inopinée, que j'aurois peur d'estre deceû par vn beau songe, si je ne me sentois desja tout fortifié de ta seule presence. Ie te vois, ô genereux Onnontio ; je t'entends, je te parle ; sois le bienvenu, et reçois ce petit present du creû de nostre terre, pour marque de la joye que nous ressentons de ton heureuse arrivée, et de l'hommage que nous ren-

dons au plus grand de tous les Onnontio de la terre, qui a eu compassion de nos miseres, et qui t'envoye pour nous en delivrer.

Ce Capitaine Huron, disant cela, jetta aux pieds de Monsieur de Tracy, vne peau d'orignac, façonnée et peinte à leur mode.

Ce ne fut que le commencement de sa harangue, et le premier de six presens qu'il fit les vns aprés les autres, disant au second, que puisque Monsieur de Tracy estoit venu pour destruire les cruels Anthropophages et mangeurs d'hommes, il avoit trop de douceur sur le visage, et que tant d'attraits dont il esclatoit, n'estoient pas pour jetter la frayeur à ces mangeurs d'hommes ; que pour ce sujet ils vouloient, du moins pour cette guerre, luy rendre le visage effroyable, en le couvrant d'vn noir, qui rend terrible ceux qui en sont peints.

Il faisoit allusion à la coustume des guerriers Sauvages, qui estants prests d'attaquer l'ennemy, se peignent de toutes couleurs, mais particulierement de noir : de-sorte que comme vne armée de Demons, ils donnent l'attaque, avec des hurlemens d'Enfer, et des cris effroyables.

Par le troisiéme present, il exhortoit les soldats François de charger si bien leurs fusils, qu'estans dans le païs ennemi, le bruit qu'ils feroient par leur décharge, non seulement jettast l'effroy parmy ces Barbares, mais aussi retentist jusqu'icy, pour y causer la joye que donnent les coups de canon quand ils annoncent la nouvelle de quelque signalée victoire. Il vouloit dire, que les Iroquois, pour estre Sauvages, n'étoient pas tellement à mespriser, qu'il ne falust se premunir de bonnes armes, et estre bien equippez pour les vaincre.

Il est vray, adjousta-t-il par vn quatriéme present, que l'ennemi met la moitié de sa vaillance à bien courir ; il combat d'ordinaire tout nud, n'ayant que le fusil en main, et la hache à la ceinture, soit pour mieux poursuivre la victoire, soit pour fuir plus legerement. Quand vous l'aurez vaincu, vous ne l'aurez pas pris, particulierement étant, comme vous estes, embarrassez d'habits qui sont incommodes à courir par les haliers et brossailles, s'ils ne sont bien retenus et arrestez. Voicy donc vne ceinture, propre à les serrer si justement, que vous ayez l'avantage d'estre couverts en poursuivant vos ennemis, et que vous ne soyez pas toutefois moins agiles qu'eux, pour courir dans les bois.

Le cinquiéme present portoit vne parole considerable : car il disoit, que ce qu'il y avoit de plus fort parmy les Iroquois, n'estoit pas l'Iroquois ; mais que leurs forces consistoient, en la grande multitude de captifs, François, Hurons et Algonquins, et des autres Nations, qui font plus des deux tiers de la Nation Iroquoise, qu'ils contraignent de porter les armes contre nous.

Il adjoustoit, que si nous pouvions attirer à nous, tous ces Captifs, l'on déferoit ce superbe Iroquois, sans coup ferir, et qu'il tomberoit par terre, ou comme vn arbre dont on a couppé la racine, ou comme vne montagne dont on auroit sapé les fondemens ; qu'au reste, il n'estoit pas si mal-aisé de débaucher tous ces Captifs, du service de ces maistres cruels, pour lesquels ils n'ont que de la crainte et de la haine dans le cœur, et non pas de l'amour ; que quand l'armée Françoise approcheroit des bourgades Iroquoises, on n'auroit qu'à signifier aux Iroquois, qu'ils eussent à nous livrer tous ces Captifs, les laissant dans leur liberté ; qu'autrement nous ferions main-basse par tout. S'ils les rendent, les voilà sans bras ; s'ils les refusent, on les y contraindra par la force, et ces Captifs d'eux mesmes se rangeront à nous, voyans leurs seureté parmy nous.

Enfin le dernier present, estoit pour encourager l'armée Françoise, contre la longueur et les difficultez du chemin, qui mene aux Iroquois : et pour faire vne nouvelle protestation de leur obeïssance, et de leur fidelité au service du Roy.

Monsieur de Tracy tesmoigna beaucoup agréer ces complimens sauvages, s'estant fait expliquer par vn truche-

ment, tout ce qui se disoit, et n'y trouvoit rien de sauvage. Il donna asseurance, à cette pauvre Nation Huronne, qu'on n'espargneroit rien pour la remettre en sa premiere splendeur.

Les Algonquins ne pûrent pas s'acquitter si-tost, de ce mesme devoir, parce qu'ils estoient dissipez dans les bois, pour leur chasse, lors que Monsieur de Tracy arriva. Mais s'estant reünis quelque temps a-prés, ils vinrent le trouver à Quebec ; et Noël Tekoüerimat, le plus ancien Chrestien, fit sa harangue au nom de tous, accompagnée de neuf presens.

Par le premier, il declara, qu'il reconnoissoit le Roy de France pour Maistre de toute la terre, et qu'il luy rendoit l'hommage que tous les fideles sujets doivent à leur maistre.

Par le second, qu'il regardoit Monsieur de Tracy, comme vn bras droit du Roy, qui venoit pour affermir la terre, et pour résusciter le François et l'Algonquin.

Par les quatre suivans, il luy donnoit des armes, propres pour combattre l'Iroquois.

Par le septiéme present, il rallumoit le feu de guerre, qui estoit presque tout esteint par l'effusion de tant de sang.

Le huitiéme tendoit à ce que la Nation Françoise et l'Algonquine demeurassent bien vnies, à cause que sans cette mutuelle intelligence, la victoire de l'Iroquois seroit trop difficile et tres-incertaine. Qu'au reste, estans tous Chrestiens, ils combattoient pour la mesme cause, et qu'ainsi ils devoient agir de concert, n'ayans tous qu'vn mesme dessein, la destruction de l'Iroquois et la publication de l'Evangile.

Par le dernier present, ce Capitaine fit avancer les Chefs des Algonquins, qui l'environnoient, les offrant à Monsieur de Tracy, pour marcher avec luy, et pour l'accompagner dans l'expedition qu'il alloit entreprendre.

Il est vray que le retardement des autres navires qui portoient la plus grande partie de nos troupes, et qui ne purent arriver toutes avant la my-Septembre, a obligé de differer cette guerre au Printemps et à l'Esté prochain ; mais Monsieur de Tracy ne voulant perdre aucun moment, commanda sans delay quatre Compagnies du Regiment de Carignan-Saliere, qui estoient arrivées les premieres, d'aller au plus tost se saisir des postes les plus avantageux, pour avoir le passage libre dans le païs des Iroquois.

Elles partirent de Quebec le 23. de Iuillet, et ayant grossi leurs troupes d'vne Compagnie de Volontaires de ce païs, commandée par le Sieur de Repentigny ; elles arriverent aux Trois-Rivieres bien à propos pour les delivrer de la crainte des Iroquois, qui depuis peu de temps y estant venus faire leurs courses ordinaires, avoient tué quelques habitans, et fait quelques captifs.

CHAPITRE III.

De l'arrivée des Algonquins superieurs à Quebec, et de la Mission du P. Claude Alloüez vers ces Peuples.

Pendant que ces troupes avancées attendoient aux Trois-Rivieres, vn vent favorable pour passer outre, et traverser le Lac Saint Pierre, elles eurent le plaisir de voir arriver vne centaine de canots des Outaoüak, et de quelques autres Sauvages nos alliez, qui venoient des quartiers du Lac Superieur, à quatre et cinq cents lieuës d'icy, pour faire leur commerce ordinaire, et se fournir de leurs besoins, en nous donnant pour échange leurs peaux de Castor, qu'ils ont chez eux en tres-grande abondance.

Vn François qui, l'année precedente, les avoit suivis, et qui les a accompagnez dans leurs voyages, nous fait rapport qu'il y a parmy ces Nations plus de cent mille combattants ; que les guerres y font de continuels rauages ; que les Outaoüak sont attaquez d'vn costé par les Iroquois, et de l'autre par les Nadoüessioüak, peuples belliqueux, à plus de six cents lieuës d'icy, et qui ont

aussi d'autres guerres cruelles, avec d'autres Nations encore plus éloignées ; et qu'il y a plus de cent bourgades de diverses loix et coûtumes.

Il s'observe, en ces païs-là, vn genre d'idolâtrie assez extraordinaire. Ils ont vn marmouset de bronse noir, pris sur le païs, qui a vn pied de haut, auquel ils donnent de la barbe, comme à vn European, quoy que les Sauvages n'en ayent point. Il y a certains jours destinez pour honorer cette statuë, par des festins, par des jeux, par des danses et mesme par des prieres qu'ils luy adressent, avec diverses ceremonies. Il y en a vne entre-autres, qui est de soy ridicule, mais qui est remarquable en ce qu'elle contient vne espece de sacrifice. Tous les hommes, les vns aprés les autres, s'approchent de la statuë, et pour luy rendre hommage de leur tabac, ils luy presentent la pipe en main, pour petuner ; mais comme l'idole ne peut s'en servir, ils petunent en sa place, luy rejettant au visage la fumée du tabac qu'ils ont dans la bouche : ce qui peut passer pour vne espece d'encensement, et de sacrifice.

Ce ne sera pas là, le plus grand des ennemis qu'il faudra combattre au Pere Claude Alloüez, sur qui le sort est heureusement tombé, pour cette grande et penible Mission. Il attendoit à Montreal, depuis longtemps, quelques Sauvages de ces Nations superieures plus éloignées de nous, pour remonter avec eux dans leur païs, et en faire vn païs Chrestien. Vne bande de soixante Nepissiriniens ayant pris le devant, il les receut comme des Anges de cette Nouvelle Eglise. C'est ainsi qu'il les nomme, dans vne lettre qu'il en escrit, en ces termes :

Enfin il a plû à Dieu nous envoyer les Anges des Algonquins superieurs, pour nous emmener en leur païs, et les aider à y establir le Royaume de Nostre Seigneur. Ce fut Ieudy dernier, vingtiéme de Iuillet, qu'aprés que j'eûs dit vne messe votive à ce dessein, en l'honneur de Saint Ignace et de Saint Xavier, ils arriverent sur le midy, aprés vingt jours de navigation, depuis le Saut du Lac superieur. Ie leur parlay d'abord du Paradis et de l'Enfer, et de nos autres mysteres, à quoy ils se rendoient attentifs, et m'escoutoient avec plus de silence, que lors que leur Capitaine haranguoit : j'espere que le Saint Esprit, qui les rendoit si dociles, leur fera la grace de recevoir avec vne soûmission d'esprit, les semences de l'Evangile, que nous leur portons en leur païs.

Ces Sauvages venus de si loin, furent attaquez deux fois par les Iroquois, pendant leur voyage. La premiere fut peu de temps aprés leur départ, les Iroquois leur allant dresser des embuscades, aux endroits les plus dangereux par où ils doivent passer pour venir icy faire leur trafic et leur commerce avec nos François. Or comme les Algonquins de cette Nation sont plus marchands que soldats, et qu'ils sont toûjours embarrassez de leur charge, et peu munis de poudre et d'armes à feu, qu'ils viennent chercher icy, cela est cause que quelque nombre qu'ils puissent estre, ils évitent toujoûrs d'en venir aux mains avec leurs ennemis, pour peu qu'ils en rencontrent, craignans toûjours qu'il n'y en ait d'autres en campagne, qui doivent venir fondre sur eux.

De fait ayant trouvé en chemin les Iroquois, qui s'estoient renfermez dans vn meschant fort de pieux, au nombre de vingt ou trente seulement, les Algonquins, quoy qu'ils fussent plus de trois cens hommes, firent bien semblant de les assieger, et s'arresterent quelques jours autour de ce fort, empeschant les Iroquois d'en sortir, mais sans oser faire l'attaque.

Les Iroquois, en peu de temps, se trouverent reduits dans vne grande extremité, à cause que l'eau leur manquoit ; de sorte que pour avoir la liberté d'aller jusqu'à la riviere, quelques-vns d'eux sortirent du fort, avec quelques presens en main, et demanderent à parlementer. Mes Freres, dirent-ils, pourquoy tardez-vous tant à nous attaquer ? Nous sommes bien resolus de vous recevoir en gens de cœur, et vous vendre bien cher nostre vie :

puisque dans le grand nombre que vous estes, en comparaison du nôtre, nous ne pouvons eschaper vos mains ; mais ce ne sera pas sans bien du carnage de part et d'autre. Au reste nous manquons d'eau dans nostre fort : voicy vn present que je vous fais, pour nous donner la liberté d'aller jusqu'à la riviere.

Ce present estoit vn Collier de Porcellaine, qui sont les perles et les diamans de ce païs, et qui charma les yeux des Outaoüak. Ils l'accepterent volontiers, laissant le passage libre à leurs ennemis, pour aller puiser de l'eau, dans vn ruisseau, assez proche de là.

Cette premiere ambassade ayant si heureusement reüssi aux Iroquois ; et d'ailleurs se voyans toûjours assiegez, et leurs provisions se diminuer beaucoup, ils en tenterent vne seconde. Quelques-vns d'eux sortirent du fort, avec d'autres presens, plus beaux que les premiers, crierent de loin : Mes Freres, que tardez-vous icy si long-temps ? venez nous attaquer, ou continuez vostre chemin. Nous vous le rendons plus facile, et nous escartons les rochers, qui pourroient arrester, et briser vos canots. Ils jetterent en mesme temps d'autres presens aux pieds des Outaoüak, comme pour aplanir leur chemin, qui en effet se tinrent heureux, de pouvoir passer outre, et de continuer leur voyage avec quelque espece d'honneur, aprés qu'il s'estoit fait quelques escarmouches de part et d'autre, où quelques-vns avoient esté tuez.

La seconde rencontre qu'ils firent des Iroquois, pendant leur voyage, fut vn peu au dessus de la riviere de Richelieu, au Cap dit de massacre, où quelques Iroquois s'estant mis en embuscade, firent leur descharge sur les derniers canots des Outaoüak, qui filoient le long du bord de l'eau, et en tuërent quelques-vns ; prenant aussitost la fuite dans les bois, de peur d'estre attaquez par vn si grand nombre d'ennemis, qu'ils avoient laissé passer.

Ils arriverent donc aux Trois-Rivieres, aprés ces deux rencontres, et y ayant fait leur petit commerce, ils hasterent promptement leur retour, pour ne pas donner aux Iroquois le loisir de s'assembler, et de les venir attendre au passage, en quelque défilé, où ils les auroient pû surprendre à l'impourveu.

Le Pere Alloüez se jette parmy eux, et les suit dans leur païs, pour y publier la Foy, à tant de vastes Regions, et en mesme temps leur porter les bonnes nouvelles du secours venu de France, qui les delivrera enfin des Iroquois.

Monsieur de Tracy chargea le Pere de trois presens, qu'il devoit faire à ces Peuples, quand il y seroit arrivé ; leur declarant :

Premierement, qu'enfin le Roy alloit ranger à la raison l'Iroquois, et par consequent soustenir toute leur terre, qui estoit en son penchant.

Secondement, que si les Nadoüessioüek, qui sont d'autres ennemis, qu'ils ont aussi sur les bras, ne veulent entendre à la paix, il les y contraindra par la force de ses armes.

Le troisiéme présent, estoit pour exhorter toutes les Nations Algonquines de ces quartiers-là, d'embrasser la Foy, de laquelle quelques-vns ont déjà eu quelque teinture, par les soins infatigables, et par le zele Apostolique du Pere René Menard, qui par vne conduite particuliere de la Providence, se perdit dans leurs bois, où il est mort de faim, et de miseres, abandonné de tout secours humain. Mais Dieu, sans doute, ne l'aura pas abandonné, puisqu'il est par tout avec ceux qui se perdent pour son amour dans la conqueste des ames, rachetées du Sang de Iesvs Christ.

Quelques années auparavant, vn autre de nos Peres, le Pere Leonard Garreau, ayant pris le mesme chemin, avec la mesme Nation des Outaoüak, dans les mesmes desseins du salut de ces ames, y trouva aussi heureusement la mort, dés la seconde journée de son voyage ; ayant esté tué dans vne embuscade d'Iroquois, qui les attendoient au passage. Il se peut faire, que le Pere qui part maintenant avec eux, fasse bien-tost vne pareille rencontre ; mais vn homme vrayment Apostolique, est content par tout de mourir, puisqu'il trouve par tout

l'entrée du Paradis. Si c'est vne mort heureuse selon le monde, que de mourir dans vn combat au service de son Prince, qui aprés tout ne peut recompenser vn homme mort, puisque son pouvoir ne s'estend pas jusque-là, ceux qui meurent au service du Roy des Rois, n'ont-ils pas vne mort mille fois plus heureuse, puisqu'elle est recompensée de l'Eternité ?

CHAPITRE IV.

Des premiers forts construits sur la riviere des Iroquois.

En mesme temps que les Outaoüak s'embarquoient, pour remonter en leur païs, le vent s'étant rendu plus favorable, les soldats qui avoient esté obligez de s'arrester aux Trois-Rivieres, s'embarquerent aussi ; et aprés avoir navigé sur le lac de Saint-Pierre, ils se rendirent à l'entrée de la riviere de Richelieu, qui conduit aux Iroquois d'Anniegué.

Le dessein que l'on avoit à cette premiere campagne, estoit de faire bastir sur le chemin, quelques forts, que l'on a jugez absolument necessaires, tant pour asseurer le passage, et la liberté du commerce, que pour servir de magasins aux troupes, et de retraites aux soldats malades et aux blessez.

Pour cét effet on a choisi trois postes avantageux. Le premier, à l'embouchure de la riviere des Iroquois. Le second, dix-sept lieuës plus haut, au pied d'vn courant d'eau, que l'on appelle le Sault de Richelieu. Le troisiéme environ trois lieuës plus haut que ce courant.

Le premier fort, nommé Richelieu, a esté fait par Monsieur de Chambly, qui commandoit cinq Compagnies, que Monsieur de Tracy y avoit envoyées.

Le second fort nommé Saint-Louïs, à cause qu'il fut commencé dans la semaine que l'on celebroit la feste de ce grand Saint, Protecteur de nos Rois et de la France, a esté fait par Monsieur Sorel, qui commandoit cinq autres Compagnies, du Regiment de Carignan-Salieres.

Monsieur de Salieres, Colonel du Regiment, a voulu prendre luy-mesme, le poste le plus avancé vers les ennemis, et le plus dangereux. A peine osoit-on esperer que cét ouvrage deust estre fait avant les neiges, n'ayant pû estre commencé que bien tard ; mais le Chef, qui a blanchi sous les armes, et qui par le nombre des années, n'a rien perdu encore de sa vigueur, ni de son courage, ayant mis le premier la main à l'œuvre, a si bien animé les soldats par son exemple, que le fort a esté heureusement achevé le mois d'Octobre, au jour de Sainte Terese, d'où il a tiré son nom.

De ce troisiéme fort de Sainte Terese on peut aller commodément jusqu'au lac de Champlain, sans rencontrer aucuns rapides, qui puissent arrester les bateaux.

Ce lac, aprés soixante lieuës de longueur, aboutit enfin aux terres des Iroquois Annieronnons. C'est là que l'on a dessein de bastir encore dés le Printemps prochain, vn quatriéme fort, qui dominera dans ces contrées, et d'où l'on pourra faire des sorties continuelles sur les ennemis, s'ils ne se rendent à la raison.

Nous donnerons à la fin du chapitre suivant, le Plan de ces trois forts, avec la Carte du païs des Iroquois, que l'on n'a point encore veuë ; aprés avoir remarqué quelques particularitez de ces Peuples, qui nous traversent depuis si long-temps, pour n'avoir jamais esté bien attaquez.

CHAPITRE V.

Du païs des Iroquois, et des chemins qui y conduisent.

Il faut sçavoir que les Iroquois sont composez de cinq Nations, dont la plus voisine des Hollandois, est celle d'Anniegué, composée de deux ou trois bourgades, qui contiennent environ trois à

quatre cens hommes, capables de porter les armes.

Ceux-cy nous ont toûjours fait la guerre, quoy qu'ils ayent quelquefois fait semblant de demander la paix.

Tirant vers l'Occident, à quarante-cinq lieuës de chemin, se trouve la seconde Nation, que l'on appelle Onneïout, qui n'a pour le plus, que cent quarante hommes de guerre, et n'a jamais voulu entendre à aucuns pourparlers de paix, au contraire a toûjours brouïllé les affaires, lorsqu'elles sembloient s'accommoder.

A quinze lieuës vers le Couchant, est Onnontagué, qui a bien trois cens hommes. Nous y avons esté autrefois receus comme amis, et traitez en ennemis. Ce qui nous obligea de quitter ce poste, où nous avons demeuré deux ans, comme au centre de toutes les Nations Iroquoises, d'où nous avons publié l'Evangile à tous ces pauvres peuples, assistez d'vne garnison de François, envoyez par Monsieur de Lauson, alors Gouverneur de la Nouvelle France ; pour prendre possession de ces contrées au nom de sa Majesté.

A vingt ou trente lieuës de là, vers le Couchant encore, est le bourg d'Oïogoüen, de trois cens hommes de guerre ; où nous avons eu vne Mission qui formoit vne petite Eglise, remplie de pieté, au milieu de cette barbarie, l'année 1657.

Vers les extremitez du grand lac, qui s'appelle Ontario, est placée la plus nombreuse des cinq Nations Iroquoises, appellée Sonnontoüan, qui contient bien douze cens hommes, dans deux ou trois bourgades, qui la composent.

Ces deux dernieres Nations ne nous ont jamais fait la guerre ouvertement, et se sont toûjours conservées comme neutres.

Toute cette estenduë de païs, est partie au Midy, partie au Couchant des habitations Françoises, à cent, et cent cinquante lieuës.

Ce païs est pour la pluspart fertile, chargé de beaux bois, entre autres de forests entieres de chastaigniers et de noyers, entrecoupé de quantité de lacs, et de rivieres tres poissonneuses.

L'air y est temperé, les saisons reglées comme en France, et la terre, en divers endroits, capable de tous les fruits que portent la Touraine et la Provence.

Les neiges n'y sont pas hautes, ni de longue durée. Les trois Hivers, que nous y avons passé parmy les Onnontagueronnons, ont esté doux, en comparaison des Hivers de Quebec, où les neiges couvrent cinq mois la terre, et ont trois, quatre et cinq pieds de hauteur.

Comme nous habitons la partie Septentrionale de la Nouvelle France, et les Iroquois la Meridionale, il ne faut pas s'estonner si leurs terres sont plus agreables et plus capables d'estre cultivées, et de porter de meilleurs fruits.

Il y a deux rivieres principales, qui conduisent aux Iroquois : l'vne, à ceux qui sont vers la Nouvelle Hollande, et c'est la riviere de Richelieu, dont nous parlerons peu aprés ; l'autre mene aux autres Nations, qui sont plus éloignées de nous, montant toûjours nostre grand fleuve de Saint-Laurent ; lequel au dessus de Montreal, se coupe comme en deux branches, dont l'vne mene au païs ancien des Hurons, l'autre à celuy des Iroquois.

C'est vne des plus considerables rivieres que l'on puisse voir, si on a plus d'égard à sa beauté, qu'à la commodité : car on y rencontre, presque par tout, grand nombre de belles Isles, les vnes grandes, les autres petites, mais toutes chargées de beaux bois, et pleines de cerfs, d'ours et de vaches sauvages, qui fournissent abondamment les provisions necessaires aux voyageurs, qui en trouvent par tout, et quelquefois des troupes entieres de bestes fauves.

Les rivages de la terre ferme, sont pour l'ordinaire ombragez de grands chesnes, et autres bois de haute-futaye, qui couvrent de bonne terre.

Avant que d'arriver au grand lac Ontario, on en traverse deux autres, dont l'vn se joint à l'Isle de Montreal, et l'autre au milieu du chemin. Il a dix lieuës de long, sur cinq de large ; il

est terminé par vn grand nombre de petites Isles tres agreables à la veuë ; et nous l'avons nommé le Lac de Saint-François.

Mais ce qui rend cette riviere incommode, ce sont les cheutes d'eau, et les rapides, qui continuënt presque l'espace de quarante lieuës : à sçavoir depuis Montreal jusqu'à l'entrée de l'Ontario, n'y ayant que les deux lacs dont j'ay parlé, dont la navigation soit facile.

Lors que l'on surmonte ces torrens, il faut souvent descendre du canot, pour marcher dans la riviere, dont les eaux sont assez basses en ces endroits-là, principalement vers les rivages.

On prend le canot à la main, le traisnant aprés soy ; d'ordinaire deux hommes suffisent, l'vn à la pointe de devant, l'autre à la pointe de derriere, et comme le canot est tres leger, n'estant que d'escorce d'arbres, et qu'il n'est pas chargé, il coule plus doucement sur l'eau, ne trouvant pas grande resistance.

Quelquefois on est obligé de mettre le canot à terre, et de le porter quelque temps, vn homme devant, et l'autre derriere ; le premier portant vne des pointes du canot sur l'espaule droite, et le second portant l'autre pointe sur la gauche. Ce que l'on est obligé de faire, soit lors qu'il y a des cheutes d'eau, et des rivieres entieres, qui tombent quelquefois à pic, d'vne hauteur prodigieuse ; soit lors que les torrens sont trop rapides, ou que l'eau y estant trop profonde, on ne sçauroit y marcher, traisnant le canot à la main ; soit lors que l'on veut couper les terres, d'vne riviere à vne autre.

Mais lors que l'on est venu à l'embouchеure du grand lac, la navigation est facile, les eaux y estant paisibles, s'élargissant d'abord insensiblement puis environ du tiers, en suite plus de la moitié, et enfin à perte de veuë ; sur tout aprés que l'on a traversé vne infinité de petites Isles, qui se trouvent à l'entrée du lac en si grand nombre et dans vne telle variété, que les plus experimentez Pilotes Iroquois, s'y perdent quelquefois, et ont bien de la peine à reconnoistre les routes qu'il faut tenir, dans la confusion, et comme dans le labyrinthe que forment ces Isles, qui d'ailleurs n'ont rien d'agreable, que leur multitude : car ce ne sont que de gros rochers qui sortent de l'eau, et qui ne sont couverts que de mousse, ou de quelques sapins, et autres bois steriles, dont les racines prennent naissance dans les fentes de ces rochers, qui ne peuvent fournir d'autre aliment, et d'autre humeur à ces arbres steriles, que ce que les pluyes y peuvent apporter.

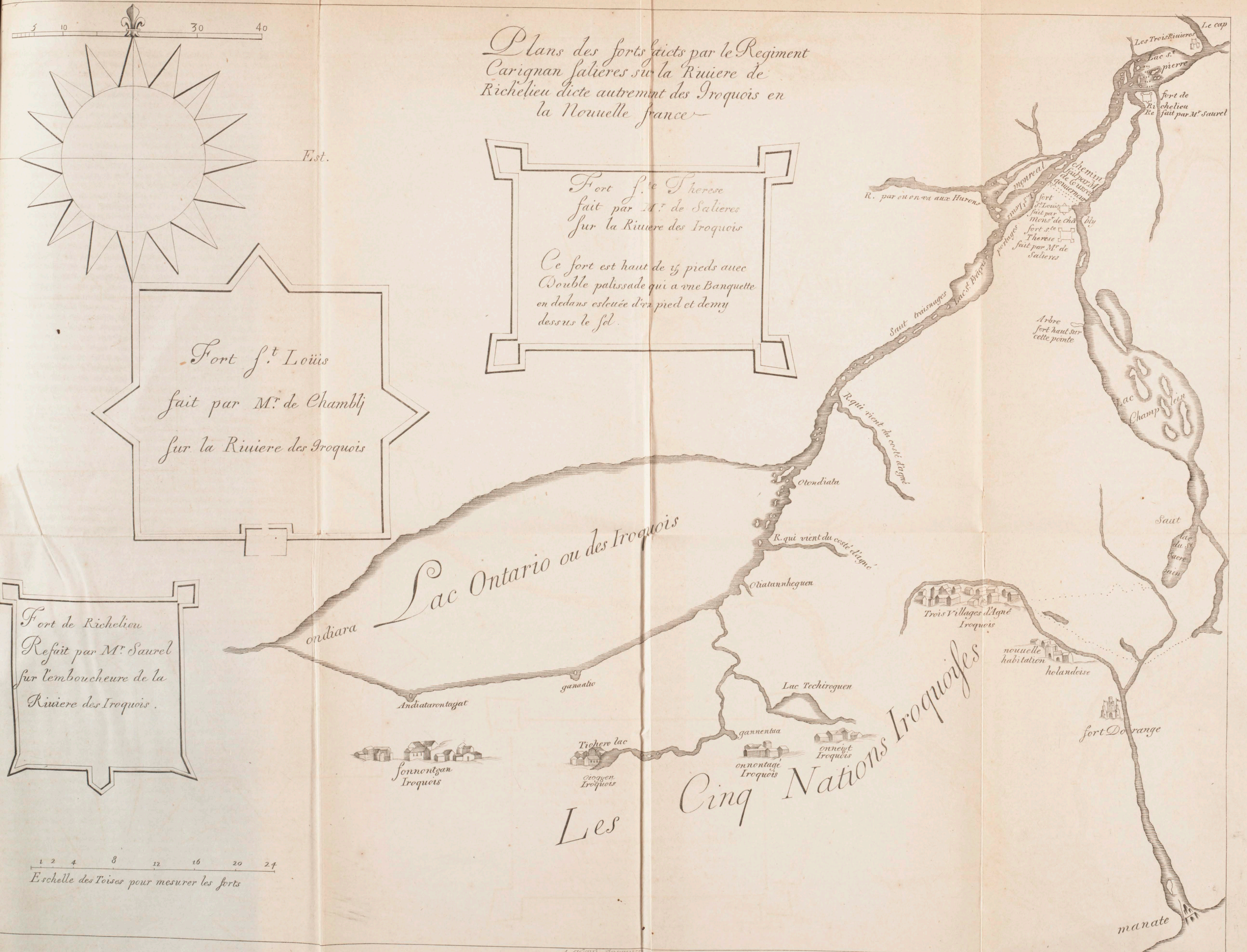
Aprés qu'on s'est tiré de ce triste sejour, on découvre le lac, qui paroist comme vne mer sans Isles et sans rive, où les barques et les navires peuvent voguer, d'vn bout à l'autre, avec toute asseurance ; en sorte que la communication seroit facile entre toutes les Colonies Françoises que l'on peut establir sur les bords de ce grand lac, qui a plus de cent lieuës de long, sur trente ou quarante de large.

C'est de ce lieu-là, que l'on peut se rendre par diverses rivieres, à toutes les Nations Iroquoises, excepté à celle des Annieronnons, dont le chemin est par la riviere de Richelieu, de laquelle nous pouvons bien dire deux mots, puisque c'est sur elle, que nos troupes ont desja fait les trois forts dont nous avons parlé.

Elle se nomme la riviere de Richelieu, à cause du fort du même nom, qui y fut basti, à son embouchеure, au commencement des guerres, et qui a esté rebasti tout de nouveau, pour s'asseurer de l'entrée de cette riviere.

Elle porte aussi le nom, de la riviere des Iroquois, parce que c'est le chemin qui y conduit ; et que c'est par là que ces Barbares nous venoient plus ordinairement attaquer.

Le lit de cette riviere est large presque par tout, de cent, et cent cinquante pas, quoy qu'à son embouchеure elle soit vn peu plus estroite ; ses bords sont revestus de beaux pins, parmy lesquels on marche aisément : comme en effet, cinquante de nos hommes, y ont fait à pied, par terre, prés de vingt lieuës de chemin, depuis l'entrée de la riviere,



A. CÔTÉ, ÉDITEUR.

jusques au Sault, que l'on nomme ainsi, quoy que ce ne soit pas proprement vne cheute d'eau, mais seulement vn courant impetueux, remply de rochers qui en arrestent le cours, et en rendent la navigation presque impossible pendant trois quarts de lieuës ; l'on pourra neantmoins avec le temps en faciliter le passage.

Pour le reste de la riviere, elle a du commencement vn fort beau fond ; on y rencontre jusqu'à huit Isles, avant que d'arriver au bassin, qui est au pied du Sault.

Ce bassin est comme vn petit lac, d'vne lieuë et demie de tour, profond de six et huit pieds, où la pesche est tres-abondante presque en toutes les saisons.

A main droite de ce bassin, en montant, se voit le fort de Saint-Louis, basti tout fraischement en ce lieu, qui est tres-avantageux pour le dessein que l'on a sur les Iroquois, puisque la situation le rend presque imprenable, et le fait dominer sur toute la riviere.

Aprés qu'on a passé les rapides du Sault, qui durent prés de trois lieuës ; on voit le troisiéme fort, qui termine tous ces rapides : car l'on trouve en suite la riviere tres-belle et fort navigable jusqu'au lac, dit de Champlain, vers les extremitez duquel on entre sur les terres des Iroquois Annieronnons.

CHAPITRE VI.

Iournal du second voyage d'un Pere de la Compagnie de IESVS *au lac de Saint Barnabé.*

Le Pere Henry Nouvel, premier Pasteur de cette Eglise naissante, qu'il avoit formée l'année passée, s'estant disposé pour l'aller cultiver cét Esté dernier, s'embarqua avec quelques François, et se rendit heureusement à l'entrée de la riviere Manicoüagan, dans le mois de Iuin.

Les Papinachois, qui les devoient attendre à Tadoussac, ayant esté obligez d'en partir plustost qu'ils ne pensoient, estoient desja retirez dans les terres, ce qui obligea nos François de tenter quasi l'impossible, ayant entrepris, sans guide et sans secours des Sauvages, de monter par vne riviere tres-dangereuse, par des courans d'eau, des abismes et des precipices effroyables.

Ils estoient comme égarez, dans ces forests affreuses, et ne laisserent pas neantmoins, aprés que le Pere eut dit la Sainte Messe sur vn arbre renversé de vieillesse, de poursuivre genereusement leur entreprise, et de porter, mesme vne demi-lieuë, le canot qui les avoit portez, par des chemins tres-difficiles, chargez de leur bagage.

Enfin ils apperceurent quelques marques peintes sur le tronc des arbres, par des Sauvages qu'ils cherchoient, et qui depuis peu avoient passé par là. A cette rencontre ils esperent d'en avoir bien-tost des nouvelles, et tirent quelques coups de fusil en divers endroits de la riviere, afin qu'on leur réponde et qu'on sçache qu'ils ne sont pas loin. Ils furent entendus, et bien-tost aprés, ils apperçoivent avec joye, vn petit canot de Sauvages, qui leur venoit à la rencontre. Le salut qu'ils luy firent à l'abord, fut de remercier Dieu de part et d'autre, de les avoir si bien conduits ; en suite ils rament fortement vers le lieu du cabanage, où le Pere et les François furent receus, avec des tesmoignages d'affection extraordinaire.

Le Pere ayant desiré de passer outre, pour trouver vne plus grande compagnie, dans le lac de Saint-Barnabé ; les hommes se joignirent à luy, pour faire ce voyage, et ils partirent dés le lendemain, laissant les femmes et les enfans, en vn endroit assez avantageux pour la pesche, où ils attendroient leur retour.

Le 23. Iuin, veille de Saint Iean Baptiste, le Pere, deux François qui estoient dans son canot, firent naufrage, d'où ils se sauverent d'vne maniere surprenante. En traversant la riviere, ils se voyoient emportez par le torrent

dans vn abisme ; et comme ils ne songeoient qu'à éviter ce danger, ils tomberent dans vn autre, le canot ayant versé tout à fait. Desja le courant les emportoit bien loin, lors que l'vn des deux François ayant atteint le canot renversé, l'autre le joignit à mesme temps. Ils se mirent tous deux, sur les deux bouts du canot, afin de le tenir ferme par le contre-poids : autrement, si l'vn eust lasché prise, l'autre auroit enfoncé en l'eau : et comme si vn Ange du Ciel eust conduit le roulement du Pere, que le torrent emportoit, il fut assez heureux pour se joindre aussi d'vne main, à la barre du milieu du canot qu'il saisit en passant, en sorte qu'ils demeurerent tous trois dans cét equilibre plus d'vn quart-d'heure, en un continuel danger de mort, jusqu'à ce qu'vn autre canot de François, qui suivoit le premier, eust eu le temps de l'approcher, pas pour oser le joindre dans ce rapide, car ils se seroient exposez au mesme danger, mais dans vne distance assez raisonnable pour leur donner secours, leur jettant de loin vne corde, qu'vn des Compagnons du Pere saisit avec les dents, n'osant se desgager les mains du canot.

Ils furent ainsi delivrez de ce danger, et attribuerent cette miraculeuse delivrance à la sainte Famille de Iesvs, Marie, Ioseph, qu'ils invoquerent de tout leur cœur, avec vne confiance et vne presence d'esprit qui ne pouvoit venir que du ciel, le Pere nous ayant asseuré que pendant tout le temps de ce naufrage, roulant dans les eaux de ce rapide, qui l'alloient abismer, il se disposoit à la mort avec tant de repos d'esprit, et par des actes si conformes à ce temps-là, qu'il ne souhaiteroit point d'autres dispositions dans son cœur, ni des sentimens de Dieu plus aimables, lors qu'il sera actuellement à l'heure de la mort, que ceux dont tout son cœur estoit alors remply.

Le Pere attribuë pareillement à vne Providence toute particuliere de Dieu, de ce qu'vn quart-d'heure avant ce naufrage, vn de ses Compagnons, à son insceu, avoit mis dans un autre canot, et sa chapelle et ses escrits, qui estoient son vnique thresor. Dieu ayant voulu par ce moyen, leur laisser cette consolation, de pouvoir celebrer la Messe le reste de leur voyage : et n'ayant pas voulu ravir au Pere, ses escrits d'vne langue sauvage, qu'il prefere à toutes les sciences du monde, puisqu'il plaist à Dieu de l'employer à la conversion de ces Peuples.

Tandis que nos François combattoient auec ces torrrens, les Sauvages qui avoient pris le devant, aprés les avoir long-temps attendus, et ne les voyant point paroistre, apprehenderent quelque malheur. Ils retournerent sur leurs pas, et trouverent le Pere, avec ses Compagnons, sur vne petite Isle, qui se sechoient à la faveur d'vn beau Soleil. Ayant appris et leur naufrage et le lieu où leur canot avoit tourné, ils leur dirent que c'estoit vne protection manifeste de Dieu, de ce qu'il les avoit conservez, plusieurs canots Sauvages y ayant tres-souvent pery, quoy qu'ils soient excellens canoteurs, et qu'ils nâgent comme des poissons en l'eau. Mais Dieu sans doute assiste ceux qui mettent en luy leur confiance, et qui n'ont point d'autre desir que de luy plaire et de procurer sa gloire.

Ils continuerent leur voyage, et aprés quelques jours de fatigue, ils arriverent à vn destour de riviere, où la Providence de Dieu leur preparoit depuis long-temps vn rafraischissement de poisson. Les Sauvages y ayant tendu leurs retz, prirent quantité de grands brochets.

Peu de jours aprés, ils firent rencontre d'vn lieu, où vn Orignac avoit couché le soir d'auparavant ; ils y cabanerent, et les Sauvages ayant suivi ses pistes, le tuërent environ à demie-lieuë de-là, dans les bois. Voilà comme Dieu a soin de ses serviteurs, et les sçait servir en chair et en poisson.

Ce qui restoit du voyage estoit le plus fascheux : ils arrestent quelque temps en ce poste, ils y tiennent conseil ; et la conclusion fut, qu'vne partie des François et des Sauvages demeurant en cét endroit, le Pere, avec l'autre partie

monteroit jusqu'au lac de Saint Barnabé, pour y visiter ses Neophytes, les instruire, et conferer avec eux sur le sujet de l'hivernement qu'il pretendoit faire à deux bourgades dont ils luy avoient parlé il y avoit vn an.

On met donc le canot à l'eau, et enfin apres trois jours de fatigue, le Pere et ceux qui l'accompagnoient, arriverent heureusement au lac. A peine estoient-ils à l'entrée, qu'ils descouvrent des canots qui leur viennent au devant.

C'estoit vn Capitaine du lac, qui ayant esté averti, par vn canot qui avoit gagné le devant, venoit avec tous ceux de sa famille, pour accueillir le Pere, et pour luy dire l'estat où toutes choses estoient.

Il y a dix jours, dit-il au Pere, qu'vne partie des Papinachois, et tous les Ouchestigoüek, auxquels tu donnas le Baptesme l'année passée, en ce lac, en sont partis. Ils t'ont attendu, jusqu'à ce que ceux qui sont venus du grand fleuve de Saint-Laurent, les ont asseuré, que ni toy, ni aucun des François ne viendroit cette année. Le Capitaine Oumamiois, à qui le François qui t'accompagnoit fit des presens pour porter aux Sauvages de la Mer du Nord, n'a point paru icy, et peut-estre il ne paroistra qu'en Hiver, ou au Printemps prochain. Ie suis marry, adjousta-t-il au Pere, de ce que tu ne vois pas icy tous ceux que tu desirerois y trouver, pour les instruire ; et de ce que les François qui t'accompagnent, n'y auront pas toute la satisfaction qu'ils esperent.

Le Pere interrogea plus à loisir ce Capitaine, si, passant plus outre, ils ne pourroient pas rencontrer les Ouchestigoüeks, pour aller en leur compagnie aux deux bourgades, où il seroit bien-aise d'hiverner. Tu ne peux pas les rencontrer, respond le capitaine : ils sont bien loin d'icy, dispersez en divers endroits faisant leur chasse aux Outardes ; et d'ailleurs je n'ay personne propre pour t'y accompagner.

Cette impossibilité de passer outre, arresta le Pere, qui aprés avoir instruit et confessé ces bons Neophytes, au nombre de vingt, s'en retourna au poste, où les François et les Sauvages attendoient de ses nouvelles. C'est vne douce consolation, à un homme qui connoist ce qu'a cousté à Iesvs Christ le salut des ames, d'en trouver quelques-vnes pour les conduire au Ciel ; et n'y en eust-il qu'vne seule au milieu de la Barbarie, à gagner pour le Paradis, c'est vne riche recompense de toutes les fatigues que l'on y peut souffrir.

On descend bien plus aisément et plus viste cette grande riviere, qu'on ne l'a montée. Le Pere, avec ceux qui l'accompagnoient, arriverent en vn jour au poste où ils avoient laissé les François et les Sauvages ; et tous de compagnie, arriverent en deux autres jours au cabanage où ils avoient laissé les femmes et les enfans.

Ils n'arresterent là qu'vn jour ; et Dieu ne laissa pas de donner la consolation au Pere, d'y baptizer vn petit enfant nouveau nay, et d'y confesser ceux qui ne s'estoient pas confessez.

De-là, on arriva dans vn jour et demy, sur les rivages du grand fleuve de Saint-Laurent, mais non pas sans courir grand risque, le canot du Pere et celuy de quelques Sauvages ayant pensé perir par vn second naufrage, dans vn rapide dangereux ; mais ils furent delivrez par une protection du Ciel particuliere. Tous les jours sont des jours de grace et de faveur, pour ceux qui donnent à Dieu leur vie.

Lors qu'ils furent arrivez à l'emboucheure de la riviere, ils dresserent vne petite Chapelle sur vne petite Isle, afin d'y estre plus à couvert des maringouins, ou petites mouches tres-importunes, qui piquent jusqu'au sang, et dont tous les bois sont remplis.

En ce lieu-là, les François et les Sauvages assisterent à la Messe, que le Pere y dit de bon cœur, pour remercier Dieu de son assistance en tout ce voyage.

Le lendemain, les Sauvages qui avoient accompagné le Pere, firent leurs devotions ; et le Pere leur ayant donné à chacun vn Calendrier, où sont marquez les Dimanches et les Festes, pour mieux regler leurs devotions, ils de-

scendirent tous ensemble, pour faire leur pesche de saulmon, dans vne riviere qui est vne journée plus bas.

En mesme temps le Pere et les François s'embarquerent dans vne Biscayonne, et arriverent en deux jours, à l'entrée de la riviere de Piribisticou, où vn vent contraire les arresta.

Ce fut là, où toutes les fatigues du Pere furent abondamment essuyées, par la consolation qu'il receut, à la veuë d'vne famille de Papinachois, que la Providence de Dieu lui fit rencontrer. Le Chef qui en avoit la conduite, et qui avoit esté instruit dés l'année precedente par le Pere, luy ayant promis qu'il se trouveroit sur le bord du grand fleuve, avec sa femme et ses enfans, pour y recevoir le Baptesme, s'acquitta parfaitement de sa promesse.

Il rendit compte au Pere, des instructions qu'il luy avoit données ; il l'asseura qu'il s'estoit toûjours servi de la priere, qu'il luy avoit enseignée, et qu'il n'avoit point eu recours à ses superstitions, sinon en vne seule rencontre, mais qu'il en estoit bien marry ; qu'il avoit vne grande apprehension de tomber dans ces feux cachez au milieu de la terre ; qu'il se portoit de tous les desirs de son cœur, pour ce beau lieu où Dieu recompense à jamais ceux qui luy ont obeï en cette vie.

Aprés vne suffisante instruction, luy, sa mere, sa femme, et quatre de ses enfans, furent baptisez solemnellement, dans vne petite Chapelle, que les François dresserent avec beaucoup de zele, estant bien-aises de cooperer à cette bonne œuvre, et connoissans tous que Dieu ne les avoit preservez des dangers de la mort, dans lesquels ils s'estoient trouvez, qu'à la consideration de ces pauvres Sauvages, ausquels il vouloit faire misericorde par leur moyen, les ayant obligez de faire quelque sejour en ce poste, par la violence d'vn vent contraire.

Ces bons Neophytes assisterent avec beaucoup de devotion, à la Messe qui y fut celebrée tous les jours ; en suite dequoy, Dieu donnant vn vent favorable, ils arriverent en peu de temps à Tadoussac, et de-là, à Quebec, le jour de Sainte Anne, qu'ils avoient choisie pour vne des Patrones du voyage.

CHAPITRE VII.

Guerre des Iroquois. Leur victoire, et leur défaite au Lac de Piagouagami.

Quelque disgrace que l'Iroquois reçoive, il sera toujours le mesme c'est-à-dire, superbe et cruel, jusqu'à ce qu'on l'ait entierement abattu. Les dernieres humiliations, qui luy sont arrivées les années passées, ne luy ont pas fait perdre l'envie d'aller chercher du costé du Nord, des peuples à massacrer. Voicy ce que nous en sçavons d'asseuré.

Cent Iroquois, partie Annieronnons, et partie Onnontagueronnons, ayant resolu d'aller en guerre, partirent de leur païs, environ au milieu de l'Hyver. Pour mieux reüssir dans leurs desseins, ils se diviserent en trois bandes, et chacune prit son quartier. Trente vont vers le païs des Mistasiriniens. Trente autres viennent au lac de Piagouagami. Nous n'avons pas bien sceû l'endroit où les autres estoient allez. Quoy qu'il en soit, voicy le succés de la guerre de ceux qui estoient aux environs du lac Piagouagami.

Ces trente, commandez par deux Chefs, aprés avoir tué en deux endroits cinq hommes, et fait vne femme prisonniere, comme ils ne sçavoient pas bien le païs, s'en firent faire la description par cette femme captive ; qui aprés le leur avoir montré, avec trop de simplicité, n'eut pour toute recompense, qu'vn coup de hache sur la teste, dont elle mourut sur la place.

Ces Barbares, aprés avoir sacrifié à leur rage cette pauvre victime, descouvrirent les pistes de ceux du lac, qui ayant eu quelque crainte des Iroquois, s'estoient renfermez dans vne palissade de pieux, au nombre de qua-

rante-cinq, avec leurs femmes et leurs enfans ; quelques-vns neanmoins ne laisserent pas de s'écarter, pour vivre de leur chasse ; et de deux jeunes hommes, qui restoient dans les bois, il y en eut vn qui tomba entre les mains des ennemis.

Ils s'attendent, qu'ayant fait ce prisonnier, il ne sera pas seul ; en effet, les pistes des Iroquois ayant esté descouvertes par vn jeune Montagnez, qui estoit sorti du fort, il retourna sur ses pas, et en donna l'alarme à ses compatriotes.

A cette nouvelle, quatorze des plus braves sortent pour reconnoître l'ennemi. Mais ils furent bientost investis, et attaquez de toutes parts. Les Iroquois, plus forts en nombre, en tuënt quatre d'abord, et en font trois captifs. Nos gens toutefois se deffendent avec courage, en tuënt deux sur la place, et en blessent quelques autres.

Les sept Montagnets qui restoient, se retirent dans leur palissade, et ne pensent qu'à se fortifier, tandis que l'Iroquois estonné du courage des nostres, prend dessein de s'en retourner en haste, avec ses quatre captifs.

Ils nâgent fortement deux jours entiers ; mais les nuits, qui donnent le repos à tous les hommes, sont employées pour brûler impitoyablement nos Captifs. Ils commencent par leur couper à chacun vn poulce, afin qu'ils ne puissent se délier, et continuent sur eux leurs autres cruautez.

Mais Dieu, touché sans doute des prieres ferventes que luy adressoient nos pauvres affligez, rompit les liens à vn, qui, s'estant eschapé heureusement de sa captivité, fut le liberateur des autres, et la cause de la victoire que les vaincus emporterent sur les victorieux.

Ce Captif, portant son courage avec soy, se rendit dans cette palissade, d'où ses compagnons n'osoient sortir, crainte de l'ennemi : il leur fait esperer vne victoire glorieuse, les ayant animez à le suivre où il les conduiroit.

Ils se jettent dans leurs canots, avec resolution de bien combattre. Ils arrivent en quatre journées, au lieu où les Iroquois avoient abordé devant eux, et par où ils estoient rentrez dons le bois. Nos gens suivent les pistes, et enfin descouvrent l'ennemi dans vne espece de reduit, où ils s'estoient assez fortement cabanez. Ils prennent le dessein de faire leur attaque, dés le poinct du jour du lendemain.

Ce fut pour lors que ces bons Chréties ayant fait leur priére, pour commencer par là leur combat, se ruerent sur les Iroquois, et forcerent cette palissade avec tant de succés, que dix-huit y demeurerent sur la place, deux femmes furent faites prisonnieres, et leurs trois compagnons qui estoient tombez entre les mains de l'ennemi, furent heureusement delivrez.

Nos Chrestiens Montagnez ne perdirent en cette rencontre, que deux hommes, quoy que les Iroquois eussent fait deux descharges de fusil sur eux.

Tous les Iroquois y furent ou tuez, ou blessez, à la reserve d'vn seul, qui ayant pris la fuite dés le commencement de l'attaque, sembla n'avoir resté, que pour aller porter la nouvelle de leur défaite dans le païs des Iroquois.

La protection de Dieu sur ces trois prisonniers, que les Iroquois emmenoient, est bien considerable. C'étoient trois jeunes Chrestiens de quinze à seize ans, que les ennemis tenoient liez et garottez d'vne façon estrange.

Lors que le choc commença, les trois Iroquois qui avoient la garde particuliere de ces trois prisonniers, coururent droit à eux, pour leur casser la teste ; car c'est ainsi qu'ils en vsent pour l'ordinaire.

Le premier, voulant donner le coup de hache sur la teste de son captif, est tué dans ce mesme moment, d'vn coup de fusil, qui sauva la vie au Chrestien, et qui donna la mort à l'Infidele.

Le second captif, voyoit desja rabattre le coup de hache sur sa teste, lors qu'vne fleche que la Providence de Dieu conduisoit pour le delivrer, perça d'outre en outre celuy qui l'alloit assommer.

Vn autre semblable accident delivra le troisiéme ; et ce ne pouvoit estre

sans vne faveur particuliere du Ciel, que les balles et les fleches, eurent ce semble du respect pour ces trois jeunes Chrestiens, qui voyoient de tous costez les Iroquois tomber roide morts à leurs pieds, sans qu'aucun coup portast sur eux.

Nous avons tout sujet de croire, que cette aimable protection de Dieu, et sur ces trois captifs Chrétiens, et sur ceux qui les delivrerent si heureusement, avec tant de courage, fut vne recompense de leur piété : car jamais ils n'avoient manqué tout l'Hyver de faire leurs prieres, matin et soir, et de garder les jours de Festes, qu'ils distinguoient par le moyen de leur petit Calendrier, où ils estoient tous marquez. Ils ne manquoient pas de s'assembler ces jours-là, pour dire deuotement leur Chapelet, et chanter leurs Hymnes et leurs Cantiques spirituels, comme si quelqu'vn de nos Peres, qui les avoient instruits, y eust assisté.

CHAPITRE VIII.

De quelques merveilles arrivées depuis peu.

Vn jeune garçon, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, nommé Iean Adam, estoit avec son maistre dans les bois, le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge. Il se sentit tout d'vn coup frappé d'vne grande douleur aux yeux ; en suite de laquelle, comme la veuë luy diminuoit de jour en jour, il prit les remedes ordinaires. Mais le mal empirant toûjours, il eut recours à Dieu, et fit vne neuvaine à Sainte Anne, avec promesse d'aller en pelerinage à son Eglise, qui est à six lieuës de Quebec, celebre pour les graces, que la divine Majesté y a voulu operer en faveur de cette grande Sainte.

Ce jeune homme ne sentit toutefois aucun soulagement ; au contraire l'aveuglement se formoit toûjours davantage. Ce qui l'obligea de faire vne seconde neuvaine, en l'honneur de Nostre-Dame de Laurette, s'engageant par vœu d'y faire quelque jour vn pelerinage de devotion. Il pria vn de nos Peres, son Confesseur, de se joindre à luy, pour obtenir de Dieu la guerison de son aveuglement.

Son maistre le mena en canot, pour accomplir son premier vœu, dans l'Eglise de Sainte Anne, ce bon jeune homme ne pouvant se conduire luy-mesme, car son aveuglement estoit entierement formé.

Vn bon Prestre, qui a le soin de cette Paroisse, se sentit inspiré de reciter sur cét aveugle, l'Evangile avec l'estole, selon la coustume de l'Eglise. Pendant le peu de temps qu'il dit cét Evangile, l'aveugle vit par trois diverses fois, comme trois eclairs, à la faveur desquels il recouvra la veuë, mais par trois momens seulement, pendant lesquels il vit tres-clairement, toute l'Eglise et tout ce qui y estoit. Aprés quoy il retomba dans son aveuglement. Mais il conceut par vne lumiere interieure, que ces trois éclairs passagers, par lesquels il avoit veû tout ce qui estoit dans l'Eglise, luy marquoient qu'au bout de trois jours, il recouvreroit entierement la veuë, et qu'il seroit parfaitement gueri. En effet, il en conceut deslors vne ferme esperance, et asseura ceux qui estoient avec luy, qu'il ne luy restoit plus que trois jours, pour achever la seconde neuvaine, qu'il faisoit en l'honneur de Nostre-Dame de Laurette, qui obtiendroit sa guerison.

Le neufiéme jour estant venu, lors qne son Confesseur disoit la Messe, à son intention, au temps de la consecration de la tres-Sainte Hostie, il se sentit frappé dans les yeux, comme de deux pointes de fer, qui luy firent porter aussi-tost les mains aux yeux ; et en les retirant, il apperceut le Prestre qui élevoit l'Hostie pour la faire adorer au peuple : de sorte que les miracles invisibles, qui se font au moment de la consecration, furent accompagnez en cette Messe, de ce miracle visible et sensible. Car deslors cét aveugle re-

couvra la veuë, dans sa perfection ; et la Messe achevée, où il n'avoit pû venir, qu'avec le secours d'vn guide et d'un baston, il s'en retourna sans aide de personne, et sans baston, et voit depuis ce temps-là, plus clair qu'il n'avoit jamais veû.

A l'occasion de ce miracle, je ne sçaurois omettre ce qui s'est passé au fort de Richelieu, par vne protection particuliere de la Sainte Famille, IESVS, Marie et Ioseph.

Lors qu'on travailloit à ce fort, vn des Lieutenans, faisant la ronde, et estant allé visiter vn corps-de-garde qui estoit avancé environ la portée de deux fusils, se souvint qu'il n'avoit pas assisté le soir aux prieres ordinaires, où l'on a coustume de reciter de compagnie, vn petit Chapelet en l'honneur de la Sainte Famille, IESVS, Marie et Ioseph. Pour s'acquitter de ce petit devoir de devotion envers cette Sainte Famille, il se retira à l'escart dans le bois, à huit ou dix pas de la sentinelle, où s'estant mis à genoux parmy quelques arbrisseaux qui le cachoient, il commença ce petit Chapelet, le plus devotement qu'il luy estoit possible ; lors que le soldat qui estoit en faction, s'étant apperceu de quelque chose dans ces brossailles, et s'estant figuré que c'estoit vn Iroquois, tire dessus à brûlepourpoint, et ne doutoit point qu'il n'eust tué son homme. Mais comme si la balle eust respecté ce serviteur de Dieu, au lieu de luy percer la teste d'outre en outre, elle ne fit que le blesser legerement, Dieu ayant voulu que l'on connust le danger manifeste où il avoit esté, afin de faire connoistre en mesme temps la puissante protection qu'il avoit receuë de la Sainte Famille, et le secours que nous en devons tous attendre en de pareilles occasions.

I'adjousteray vne chose presque semblable à ce qui arrivoit souvent à Saint Isidore, Laboureur, qui voyoit mener par les Anges la charruë qu'il avoit laissée pour faire sa priere, ces Esprits bien-heureux voulant bien faire son office, tandis qu'il faisoit le leur.

Vne femme fort vertueuse, se voyant chargée de trois enfans, dont le plus âgé n'a que quatre ans, et d'ailleurs fort éloignée de l'Eglise, estoit fort en peine les jours de Festes, pour faire ses devotions. Elle ne laissoit pas neantmoins de venir à la Chapelle de Saint Iean, et d'assister fort exactement à l'assemblée de la Sainte Famille, quoy que ce fust toûjours avec beaucoup d'inquietude, et de crainte pour ses enfans. Vn jour qu'elle les avoit laissez endormis à la maison, elle fut bien surprise à son retour, de les voir habillez fort proprement sur leurs lits, qui avoient à desjeuner, de la maniere qu'elle avoit accoûtumé de leur donner. Elle demanda à sa fille aisnée, qui les avoit ainsi habillez dans son absence. Cét enfant, qui a bien de l'esprit pour son âge, ne pût luy dire autre chose, sinon que c'estoit vne Dame vestuë de blanc, qu'elle ne connoissoit point, quoy qu'elle connust fort bien toutes celles du voisinage ; qu'au reste qu'elle ne faisoit que de sortir, qu'elle avoit deû la rencontrer en entrant.

Plusieurs personnes ont crû pieusement que la Sainte Vierge avoit voulu guerir elle-mesme les inquietudes de cette bonne femme, et luy faire connoistre qu'elle devoit, aprés avoir pris de sa part les precautions ordinaires pour ses enfans, abandonner le reste à la protection de la Sainte Famille.

Ce qui rend cette opinion probable, est que la mere trouva la porte du logis fermée de la mesme maniere, qu'elle l'avoit laissé en sortant, qu'elle ne vit point cette femme vestuë de blanc, qui ne faisoit que de sortir quand elle entroit ; que toutes les choses se sont faites dans l'ordre, qu'elle avoit accoustumé de les faire elle-mesme ; que cela ne peut estre attribué à nulle personne du voisinage, ni du païs, que l'on sçache ; que l'enfant est dans vn âge peu capable d'vn mensonge de cette nature ; et qu'aprés tout, Dieu fait quelquefois en faveur des pauvres, de semblables merveilles. Enfin les informations en ont esté faites tres-exactement, par vn Ecclesiastique tres-vertueux. Cette bonne personne se nomme Marie Haslé, femme de Ioa-

chim Girard ; et cela arriva le 8. de Iuillet 1665.

CHAPITRE IX.

Cruautez exercées sur quelques François, pris par les Iroquois en l'année 1661.

Voicy vne lettre qui nous est tombée entre les mains, touchant le cruel traitement, que quelques François ont receû des Iroquois, depuis deux ans, et dont nous n'avions pas encore de connoissance.

Ie ne change rien, ni aux paroles, ni au stile de la lettre parce que sa simplicité trouvera plus de creance dans les esprits.

Le 25 d'Octobre de l'année 1661. quatorze François ayant esté inopinément attaquez par les Iroquois, en vne petite Isle proche de Montreal, s'enfuirent en desordre, sans grande resistance.

Il n'y eut que Monsieur Brigeart, avec deux autres François, qui ne prenans pas garde à la fuite de leurs compagnons, se mirent en défense ; et Monsieur Brigeart tua d'abord le Capitaine des Iroquois.

Aussi-tost l'espouvante les saisit, et voyant leur Capitaine mort, ils prenoient desja la fuite, lors que l'vn d'eux se mit à haranguer les autres, leur disant : Où est donc le cœur et la gloire de nostre Nation ? Quelle honte que trente-cinq guerriers s'enfuyent devant quatre François ?

Cependant, les autres François, qui estoient dans vn bateau, se laissoient emporter au courant de l'eau, essuyant toute la descharge des ennemis, dont les vns furent tuez sur l'heure et les autres blessez.

Enfin pour revenir aux Iroquois, ayant repris leurs esprits, ils viennent fondre sur les François, et blesserent à mort vn Ecclesiastique, nommé Monsieur Vignal.

Les deux François qui avoient leurs armes mouïllées, furent bien-tost pris avec Monsieur Brigeart. Mais celuy-cy fit grande resistance avant que de se laisser prendre. Il eut le bras cassé d'vn coup de fusil, et ne laissoit pas de leur presenter le pistolet ; mais n'ayant pas la force de le tirer, il se jetta dans l'eau, et les Iroquois aprés luy, qui l'ayant pris, le traisnerent sur les roches, la teste et le visage en bas, presque tout à l'entour de l'Isle.

Les Iroquois s'embarquerent avec leurs prisonniers, et tous ensemble furent se cabaner à la prairie de la Magdeleine, où ils firent vn fort ; et prenant le corps du Sieur Vignal, qui estoit mort, le depouïllerent, et luy enleverent la chair, pour la manger.

Pour les deux autres François, qui n'avoient point de mal, ils furent liez chacun à vn arbre ; vn desquels, nommé René, priant Dieu tout bas, vn Sauvage l'ayant apperceu, luy demanda ce qu'il faisoit ; et ce François luy ayant respondu qu'il prioit Dieu, le Sauvage le délia, et luy dit : Prie à ton aise, mets toy à genoux.

Ils passerent ainsi la nuit dans le fort qu'ils avoient fait, et furent le lendemain jusques au Sault, aprés avoir mangé le corps de ce bon prestre, et luy avoir enlevé la chevelure.

Aprés ce repas, les Barbares se diviserent. Ceux de la Nation d'Anniegué emmenerent vn François, nommé Du Fresne. Ceux de la Nation d'Onneïout, qui estoient en plus grand nombre, emmenerent les deux autres.

Ils furent huit journées par terre. René toûjours chargé comme vn cheval de bagage et pour la pluspart du temps, tout nud. Monsieur Brigeart alloit tout doucement, ne pouvant presque marcher, à cause des blessures qu'il avoit à la teste, aux pieds, et par tout le corps ; ce qui ne l'empeschoit de prier Dieu incessamment.

Aprés avoir cheminé huit jours durant, les deux bandes qui s'estoient separées se reünirent, et se retrouverent en mesme cabanage, faisant grande ré-

jouïssance, et grande chere de leur chasse.

Deux d'entre eux, ayant pris le devant, furent en porter les nouvelles aux bourgades.

Les Iroquois s'estant apperceus que René avoit des heures, et qu'il lisoit dedans, luy voulurent couper vn poulce, et luy deffendirent de frequenter davantage le Sieur Brigeart, à cause qu'ils prioient Dieu ensemble.

Enfin estant arrivez au bourg de la Nation d'Onnejout, ils despoüillerent les deux François, et leur peignirent le visage à leur façon. C'estoient le Sieur Brigeart et René. Alors les ennemis s'estant mis en estat de leur donner la salve, qui consiste à faire passer les prisonniers, comme entre deux hayes, chacun deschargeant sur eux des coups de baston, vn des anciens s'écria : Tout beau, qu'on s'arreste, qu'on leur fasse place ; et les ayant menez au carrefour de ce bourg, où vn eschafaut estoit préparé, ils y monterent ; puis vn Iroquois prenant vn baston, en frappa sept ou huit coups sur René, et luy arracha les ongles. Aprés quoy on fit descendre les deux captifs, et on les mena dans vne cabane, où se tenoit le Conseil des anciens.

Toute la nuit se passa à faire chanter les deux prisonniers François, ausquels ils joignirent vn Algonquin, pris chez les Outaoüaks, par vne autre bande.

Vne des cruautez qu'ils exercerent fut d'obliger ces trois prisonniers de se dire des injures, et de se tourmenter les vns les autres, avec des charbons de feu ; les François l'Algonquin, et l'Algonquin les François ; mais ceux-cy n'obeïrent pas à ces cruels commandemens, de sorte qu'vn Capitaine ayant veû que les François ne vouloient point faire de mal à l'Algonquin, quoy qu'ils en fussent mal traitez, les fit seoir auprés de luy, comme pour les mettre en asseurance.

Enfin le Conseil ayant ordonné que les deux François seroient brûlez, la sœur du Capitaine tué par le Sieur Brigeart, dit qu'elle vouloit avoir René pour luy tenir la place de son frere deffunt. Vn des vieillards dit que cela estoit raisonnable, et on l'accorda, non toutefois sans peine.

Mais le Sieur Brigeart fut brûlé toute la nuit, depuis les pieds jusqu'à la ceinture ; et le lendemain ces Barbares continuerent encore à le brûler ; et aprés luy avoir cassé les doigts, estant ennuyez de le brûler, vn d'entre-eux luy donna vn coup de cousteau, luy arracha le cœur et le mangea. Ils luy couperent le nez premierement, puis les sourcils, les levres et les joües.

Parmy toute cette sanglante et cruelle execution, ce pauvre François ne cessa jamais de prier Dieu, pour la conversion de ces Barbares, offrant pour eux-mesmes, toutes les douleurs qu'ils luy faisoient endurer, et disant toûjours : Mon Dieu, je vous prie de les convertir ; mon Dieu, convertissez-les, repetant toûjours ces paroles, sans avoir crié pour tout le mal qu'ils luy pussent faire.

Enfin ces Barbares, aprés l'avoir ouvert, beurent son sang ; et l'ayant haché en pieces, le mirent dans la chaudiere, et le mangerent.

René eut la liberté, non sans crainte pourtant, parce que quelque temps aprés, vne sedition s'estant émeuë, il y eut vn Iroquois, qui entra dans la cabane où estoit nostre François, le pistolet bandé à la main, et luy fit vne demande qui luy fit grand' peur : car il luy parla, comme si en nostre langue il eust dit : Qui vive ? est-ce le Pere le Moyne, ou le Pere Chaumonot ? Alors sa sœur adoptée dit au François. Dis : Vive le Pere Chaumonot? Et cela le sauva dans cette rencontre.

Enfin aprés dix-neuf mois de peine et de fatigue, qu'il eut tantost à la chasse, tantost à la pesche, et pendant sa maladie de la petite verole, qui enleva prés de mille ames, dans le païs des Iroquois, estant à la chasse des petites tourtes, avec les Nations d'Anniegué et d'Onnejout, il luy vint dans la pensée de s'eschapper, et demanda à son camarade Du Fresne, qui estoit parmy ceux d'Anniegué, s'il se vouloit sauver. Il luy dit que non. Alors ayant fait complot avec deux autres François

du mesme bourg, comme on se preparoit au départ, pour retourner dans le païs, il demanda vn soir à vn des Iroquois, de quel costé estoit le bourg, et par où on alloit aux Hollandois, et combien il y avoit de lieuës ; dequoy estant instruit, il fut marquer vn arbre, pour se souvenir de la route qu'il falloit tenir, afin d'y arriver.

De fait, le matin estant venu, il remarqua l'endroit par où il falloit passer pour se sauver, et pendant que tout le monde se mettoit en chemin, chacun se chargeant des paquets, les trois François prirent vne autre route, et bienheureusement, à la faveur du feu que quelques femmes avoient mis dans les feuillages qui estoient sur la terre ; de sorte que tout estoit reduit en cendre, ou mesme dissipé, on ne reconnut point leurs pistes.

Ils cheminerent pendant neuf jours, avant que d'arriver à la Nouvelle Hollande ne mangeant pour toute nourriture, que des herbes qu'ils rencontroient ; car ils avoient quitté leurs paquets, pour estre plus lestes à courir. Ce qui n'empescha pas qu'ils ne fussent en grand danger d'estre repris, et par conséquent d'estre jettez au feu sans remission.

Ils ne marchoient que de nuit, et ne laissoient pas pourtant de se jetter, pour ainsi dire, entre leurs mains, passant tantost auprés des cabanes des pescheurs sans y penser, tantost auprés des chasseurs, tantost de jour se trouvant tout proche d'vne bourgade, tantost de nuit dans le milieu mesme des cabanes.

Ils furent quatre ou cinq fois poursuivis par les Iroquois ; et vne fois entre autres, presque toute la jeunesse de la seconde bourgade d'Anniegué se mit à les poursuivre ; d'autres fois ils estoient suivis des guerriers, et vne autre fois par des gens qui venoient de trafiquer avec les Hollandois.

Aprés plusieurs dangers, ils arriverent enfin chez les Hollandois, sans se faire connoistre, jusqu'à ce qu'ils sceussent s'il y avoit des Iroquois. Comme il ne s'en trouva point pour lors, ils se declarerent pour François, et furent receus à bras ouverts, et menez au Gouverneur du fort d'Orange, qui leur fit tres-bon accueil, les habilla, et mesme freta vne chaloupe, pour les conduire à Manhate, de peur qu'ils ne fussent découverts des Iroquois, et ensuite enlevez.

De Manhate, ils furent à Baston, et ayant suivi toute la coste jusqu'à Quebec, ils furent toûjours fort bien receus : et ainsi se termina heureusement leur captivité, dans laquelle ils estoient tous les jours en danger d'vne cruelle mort.

Voilà le contenu de la Lettre, qui ne dit pas la moitié des miseres, qu'ont souffert ces pauvres François. Les armes du Roy peuvent-elles estre mieux employées, que pour nous delivrer de la cruauté de ces Barbares ?

CHAPITRE X.

Des Cometes et signes extraordinaires qui ont paru à Quebec, ou aux environs.

Nous ne pretendons pas icy faire vn discours exact de tous les changemens irreguliers des Cometes, qui nous ont paru cette année. Nostre pensée est de rapporter seulement quelques observations, qui pourront peut-estre servir de fondement aux curieux, pour en tirer quelques nouvelles connoissances.

Ce fut le 29. de Novembre de l'an 1664. que l'on commença à remarquer à Quebec, la premiere Comete. Quelquel-vns ont dit l'avoir veuë environ le 15. du mois ; et d'autres asseurent qu'elle parut mesme avant la Toussaint.

Le 30. Novembre elle parut encore de bon matin ; mais les nuës la cacherent à nostre veuë et à nos soins, durant les treize nuits suivantes.

Le 14. jour de Decembre, nous vismes vn peu mieux la Comete en-

viron les trois heures et vn quart, sans pouvoir faire aucune observation entiere, sa distance à l'Espy de la Vierge, estoit de 22. degrez 30. minutes.

Nous disons icy, ce qui doit estre sceu pour les observations suivantes, que la hauteur du Pole est à Quebec de 46. degrez 44. minutes.

Le 15. Decembre nous prismes la hauteur de la Comete, qui estoit de 23. degrez 30. minutes ; et celle d'Arcturus à la Comete 54. degrez 20. minutes. Mais nous ne remarquasmes pas precisément le temps de l'observation. En voicy de plus exactes.

Le 21. Decembre à quatre heures et demie du matin, la hauteur de la Comete estoit de 20. degrez 8. minutes. Celle d'Arcturus, 44. degrez 45. minutes. Son Azimuth à la Comete 69. degrez 20. minutes. La Cometequi estoit pour lors de 164. degrez 58. minutes ; et sa déclinaison meridionale, de 23. degrez 8 minutes.

Le lendemain 22. Decembre, à quatre heures et vn quart du matin, la hauteur de la Comete estoit de 15. degrez 15. minutes. Celle de l'Espy 21. degrez 54. minutes, et l'Azimuth de la Comete à l'Espy 38. degrez 22. minutes, l'Estoile estoit à l'Orient de la Comete ; et par consequent la declinaison australe de la Comete estoit de 27. degrez 31. minutes; et son ascension droite, 162. degrez 51. minutes.

Le vingt-troisiéme à vne heure et demie du matin, la hauteur de la Comete estoit de 6. degrez 36. minutes. La hauteur de Kelebalased, ou du cœur du Lion, 47. degrez 15. minutes, et son Azimuth à la Comete, 20. degrez 10. minutes. On trouve par le calcul, l'ascension droite de la Comete de 150. degrez 15. minutes, et sa declinaison meridionale, de 30. degrez 27. minutes.

Le vingt-septiéme, à la mesme heure, la distance de la Comete à Procyon, estoit de 37. degrez 25. minutes; et du cœur du Lion, 50. degrez 30. minutes ; et de Sirius, ou du grand Chien, 27. degrez 35. minutes. L'ascension de la Comete estoit ce jour-là, de 112. degrez 20. minutes ; et sa declinaison meridionale, 21. degrez 21. minutes 36. secondes. Ce fut pour lors que la Comete estendoit sa queuë, depuis sa situation jusqu'à l'estoile du grand Chien ; et je ne croy pas qu'elle ait guere paru plus grande, que le matin de ce jour.

Le dernier jour de l'an 1664. sur les six heures du soir, la distance de l'épaule droite d'Orion à la Comete, estoit de 27. degrez, et l'œil du Taureau, 27. degrez 35. minutes. Pour lors la Comete ne nous paroissoit que cheveluë, sans aucune apparence de queuë. Selon cette observation, l'ascension droite de la Comete estoit de 64. degrez, et presque 57. minutes, sa declinaison meridionale 11. degrez 46. minutes.

Nous advouërons icy ingenument, que n'ayant pû observer la Comete les trois jours precedents, voyant d'ailleurs vn si notable changement, tant en sa figure, qu'en sa course, tout à fait extraordinaire, nous n'eusmes pas beaucoup de difficulté à nous persuader que c'en estoit vne seconde.

La mesme nuit, à huit heures et demie du soir, la hauteur de l'œil du Taureau estoit de 59. degrez 27. minutes. La Comete estoit élevée de 32. degrez 35. minutes, et en mesme vertical, l'ascension droite de l'œil du Taureau, estoit 64. degrez 10. minutes, et celle de la Comete 60. degrez, 48. minutes 30. secondes ; sa declinaison meridionale, 10. degrez 9. minutes.

Le premier jour de l'an 1665. à neuf heures trois quarts du soir, la hautenr de Sirius estoit de 22. degrez 27. minutes ; et de la Comete, 33. degrez 52. minutes. L'Azimut de Sirius à la Comete 44. degrez 4. minutes : et partant la declinaison meridionale de la Comete, estoit de 8. degrez 4. minutes, et son ascension droite 62. degrez, 50. minutes.

Nous laissons tout exprés les observations faites, le second, le sept, le onze, treize, quatorze et quinziéme du mesme mois de Ianvier, le vent et le froid excessif, ayant jetté le desordre parmy nos instrumens, et n'ayant pas

pû les remettre avec toute l'exactitude necessaire en ces rencontres.

Le Ciel nous a fait paroistre vne autre Comete, aussi prodigieuse en grandeur et en clarté, que la precedente, et qui avoit vne queuë pour le moins aussi longue. Son cours la faisoit approcher du Soleil, à qui elle servoit d'vne aurore extraordinaire.

Nous nous en apperceusmes icy le vingt-neufiéme de Mars, Dimanche des Rameaux. Mais le Ciel fut quasi toûjours couvert, jusqu'au quatriéme d'Avril, où nous remarquasmes que la Comete estoit entre l'Estoile de la teste de Cassiopée, et vne des plus lumineuses de son espaule ; et peu s'en falloit qu'elle ne fist vne ligne droite avec ces deux Estoiles. Sa declinaison septentrionale, estoit entre 13. à 14. degrez, et son ascension droite, 335. degrez.

L'onziéme d'Avril, la Comete estoit dans le tropique du Capricorne, et avoit pour ascension droite, le commencement d'Aries.

Le dix-septiéme, elle formoit vn triangle rectangle, ou vn peu obtus, avec la teste d'Andromede, et celle du milieu, toutes de la seconde grandeur. Si on divisoit la distance entre ces deux Estoiles, en quatre parties, il y auroit environ trois de ces parties, de celle du milieu jusqu'à la Comete. La premiere Estoile d'Aries, la Comete, et celle là mesme de la seconde grandeur, qui est sur le bord austral de la ceinture d'Andromede, estoient presque en ligne droite, et avoient 25. à 26. degrez de decli-Nord.

Voilà le peu d'observations que nous avons faites de la derniere Comete.

Ce n'est pas seulement du haut du Ciel, que Dieu nous a parlé, par ce langage des Estoiles ; mais il s'est fait entendre de plus prés : car du Ciel, de la Lune, et de la Terre mesme, nous avons veû, oüy et senti des effets extraordinaires de sa Toute-puissance.

Le vingt-septiéme Decembre de l'an 1664. la Lune se fit voir, aprés minuit, d'vne façon bien surprenante ; car la moitié estoit rouge comme du sang, et l'autre moitié estoit si lumineuse, qu'elle éblouissoit les yeux de ceux qui la regardoient.

Le Lundy dix-neufiéme Ianvier de l'an 1665. sur les cinq heures et trois quarts du soir, on entendit vn son si fort, qui sortit de dessous la terre, qu'il fut pris pour vn coup de canon. Ce bruit fut entendu par des personnes éloignées de trois et quatre lieuës, les vns des autres ; et nos Sauvages, qui sçavent que l'on ne tire le canon sur le tard, que pour advertir que l'on a descouvert la marche de quelques Iroquois, se retirerent des bois où ils estoient, et vinrent toute nuit nous demander pourquoy nous avions tiré vn coup de canon si terrible.

Environ vn demy-quart d'heure aprés ce bruit, il parut vn globe de feu sur Quebec, qui ne fit que passer, venant des montagnes du Nord, qui rendoit vne si grande lumiere, que l'on voyoit comme en plein jour, des maisons éloignées de Quebec de deux lieuës.

Dans la suite de l'année, on en a veû plusieurs autres semblables, tant à Quebec, qu'au dessous de Tadoussac, et dans le chemin des Trois Rivieres.

Outre les mediocres tremblements de terre, et des bruissemens frequens dans les costes voisines, la terre a tremblé extraordinairement à sept ou huit lieuës d'icy, et deux ou trois fois dans vne mesme nuit, avec beaucoup de violence : des François et Sauvages, qui estoient dans les bois, en ont ressenti les violentes secousses.

Le jour de Saint Mathias, aux environs de Tadoussac, et à la Malbaye, les tremblemens de terre y furent si rudes, que les Sauvages et vn de nos Peres qui hyvernoit de ce costé-là avec eux, asseurent qu'ils n'estoient pas moins violens, que ceux qui se firent sentir, icy à Quebec, dans ce fameux tremble-terre qui arriva l'année 1663. Deux François tres-dignes de foy, qui ont parcouru toute cette coste de la Malbaye, ont asseuré que la Relation de l'année 1663. n'avoit exprimé qu'à moitié, les desordres causez par les tremblemens de terre en ces quartiers

là. Peut-estre que ceux de cette année, ont augmenté ce ravage épouvantable.

Le quinziéme d'Octobre 1665. à neuf heures du soir, la terre trembla, faisant puissamment craquer l'ardoise de nostre maison. Ce tremble-terre fut precedé d'vn bruit, que ne feroient pas deux cens pieces de canon, et dura environ vn *Miserere*.

CHAPITRE DERNIER.

Quelques circonstances sur l'arrivée des vaisseaux du Roy, portans le Regiment de Carignan-Salieres.

Le 17. et 19. de Iuin 1665. arriverent à Quebec, deux vaisseaux partis de la Rochelle, avec quatre Compagnies du Regiment de Carignan-Salieres. Tous les soldats estant debarquez en bonne santé, il fallut passer d'vn gros vaisseau, dans de petits bateaux de planches, faits à dessein pour pouvoir estre traisnez dans les rapides, et les courans d'eau, et estre portez par terre au dessus du Sault de Richelieu, au dessous duquel ces quatre Compagnies ont fait vn fort, comme nous avons dit au chapitre quatriéme.

Le 30. du mesme mois, parurent de loin deux voiles, qui nous comblerent de joye, quand nous apprismes qu'elles portoient Monsieur de Tracy On ne peut pas exprimer quel fut le contentement de tout le peuple, à son debarquement.

Le seiziéme de Iuillet, arriva le navire du Havre, portant des chevaux, dont le Roy a dessein de fournir ce païs. Nos Sauvages, qui n'en avoient jamais veû, les admiroient, s'estonnans que les Orignaux de France (car c'est ainsi qu'ils les appellent), soient si traitables, et si souples à toutes les volontez de l'homme.

Le 18. et 19. d'Aoust, arriverent à nostre rade, deux autres navires, chargez chacun de quatre Compagnies, et à leur teste Monsieur de Salieres, Colonel du Regiment.

Les soldats se trouvans en bonne santé, aprés s'estre vn peu rafraischis à terre, partirent sous la conduite du dit Sieur de Salieres, pour aller au plustost construire deux autres forts, l'vn à l'embouchure de la riviere de Richelieu, l'autre au dessus du Sault, le premier fort ayant desja esté construit au dessous.

Le douziéme de Septembre parurent deux autres vaisseaux : l'un nommé le Saint-Sebastien, et l'autre le Iardin de Hollande ; et deux jours aprés, vn troisiéme appellé la Iustice, chargez de huit Compagnies.

C'estoit pour terminer heureusement nos attentes, puisqu'ils portoient Monsieur de Courcelles, Lieutenant general pour le Roy en ce païs, et Monsieur Talon, Intendant pour sa Majesté.

Monsieur de Courcelles, qui ne respire que la guerre, se mit incontinent en devoir d'y servir sa Majesté, sous les ordres de Monsieur de Tracy, allant par eau, en des temps assez fascheux, visiter les travaux que l'on fait à quarante, cinquante et soixante lieuës de Quebec, pour se disposer à la Campagne du Printemps et de l'Esté prochain.

Monsieur Talon nous fit paroistre d'abord, que le Roy aimoit le païs, et qu'il avoit de grands desseins pour son establissement, par les asseurances qu'il nous en donnoit de bouche, mais aussi et beaucoup plus, par les merites de sa personne, qui nous fait desja gouster les douceurs d'vne conduite si raisonnable, et d'vne police toute Chrestienne.

Au reste, les soldats se sont toûjours bien portez, jusqu'à Tadoussac ; mais par vn accident inconnu, la maladie s'estant mise dedans vn de ces vaisseaux, il debarqua plus de cent malades, qui furent receûs des Religieuses Hospitalieres avec toutes les Charitez imaginables ; et parce que, pour grande que fust la salle des malades, elle ne pouvoit pas tout contenir, on se vit obligé de faire de leur Eglise vn second Hospital, IESVS CHRIST cedant volontiers sa place à ses membres.

Ces bonnes Religieuses, ayant des malades en si grand nombre, vrayment au dessus de leurs forces, quoy que non pas de leur courage, ont fait paroistre toute la joye d'vn cœur rempli de Dieu, dans les services qu'elles ont rendus à ces pauvres soldats, leur zele et leur charité ne se donnant aucun repos, ni jour ni nuit, en pourvoyant à toutes les necessitez du corps et de l'ame de leurs malades. Aussi l'ont-elles esté quasi toutes elles-mesmes, et quelques-vnes jusqu'aux portes de la mort. Mais Dieu les a fortement soustenuës, dans vne fermeté d'esprit et de zele, qui sont les causes et les effets d'vne vraye sainteté.

Comme il s'est trouvé plusieurs Heretiques parmy ces troupes, on a travaillé heureusement à leur conversion. Plus d'vne vingtaine ont fait abjuration de leur heresie avec de grands ressentimens des obligations qu'ils ont à Dieu, qui leur fait trouver le chemin de Paradis, par celuy de Canada.

Vn d'eux, avoit commencé à se faire instruire, estant encore dans le navire ; et parce que pour quelque faute qu'il avoit faite, il fut condamné à la cale, on luy declara qu'il en seroit delivré, s'il vouloit se convertir. Il fit réponse que ce motif de sa conversion estoit trop bas, et trop interessé ; qu'il vouloit recevoir ce chastiment, puisqu'il l'avoit merité, aprés quoy il adviseroit à ce que Dieu luy inspireroit touchant sa Religion. Il receut donc ce châtiment ; quelque temps aprés, il demanda d'estre pleinement instruit, fit son abjuration, et estant du nombre des malades qui furent portez à l'Hospital, il y mourut, avec des sentimens de devotion tres-rares, baisant et embrassant le Crucifix, et s'entretenant avec luy, jusqu'à la mort, en de tres-amoureux colloques.

Ie ne puis pas aussi omettre vn coup de la grace, bien merveilleux, en la personne d'vn autre Heretique, des plus opiniastres que nous ayons veus icy. On le sollicita à plusieurs reprises, et avec toutes les instances possibles, pour luy toucher le cœur, et pour luy faire voir son mal-heureux estat. mais toûjours en vain. Et non seulement il ne vouloit pas escouter les saintes et charitables instances qu'on luy faisoit, les rebutant avec indignation ; mais mesme il s'engageoit par de nouvelles protestations, à mourir plustot que de quitter la Religion dans laquelle estoient tous ses parens. Cependant estant tombé tres-griévement malade, et ayant esté porté à l'Hospital comme les autres, ces bonnes Religieuses, qui n'ont pas moins de zele pour le salut de l'ame de leurs malades, que d'affection pour la santé de leurs corps, faisoient de leur costé tout leur possible, pour le gagner. Vne d'entre-elles, ayant souvent experimenté la vertu des Reliques du feu Pere de Brebeuf, brûlé autrefois tres-cruellement par les Iroquois, dans le païs des Hurons, lors qu'il travailloit à la conversion de ces Barbares, s'advisa de mesler à son insceu, vn peu de ces Reliques pulverisées, dans vn breuvage qu'elle luy fit prendre. Chose admirable ! cét homme devint vn agneau : il demande à se faire instruire, et il reçoit dans son esprit, et dans son cœur, les impressions de nostre Foy, et fait publiquement abjuration de l'heresie, avec tant de ferveur, que lui-mesme en est estonné ; et pour comble des graces de Dieu sur luy, il reçoit la santé du corps, avec celle de l'ame.

Aprés que le mal, qui s'estoit mis parmy ces dernieres troupes, eut cessé, on les envoya dans leurs quartiers d'hyver, attendant le Printemps, pour marcher contre les Iroquois.

C'est ce qui nous fait esperer, que les portes de l'Evangile vont estre ouvertes à toutes ces pauvres Nations barbares ; et au lieu qu'il nous a fallu chercher passage au travers des feux et des haches des Iroquois, et prendre les routes les plus difficiles, pour éviter les plus dangereuses, nous irons teste levée, dans ces vastes regions du Nord et du Midy ; puisque nostre grand Monarque nous va applanir les chemins ; afin que pendant qu'avec ses armes victorieuses, il fera de cette Barbarie vn Royaume François, nous travaillions à en faire vn Royaume Chrestien, qui s'estendra à plus de six cens lieuës à la

ronde ; en vn païs, qui ne cedera en rien, pour la fertilité de la terre, et pour la douceur du climat, à ce qui se trouve de plus doux, et de plus aimable en Europe ; où il se trouve plus de vingt langues differentes, qui seront employées à faire retentir ces vastes forets, des loüanges de nostre invincible Monarque, en mesme temps qu'elles publieront celles de Dieu. Qu'à jamais soit beni le Dieu de nostre grand Roy, diront ces Nations Sauvages, qui ne nous delivre pas seulement de la captivité des Iroquois, mais encore de celle des Demons, et nous tire des feux des vns et des autres, pour devenir les Sujets du plus grand de tous les Monarques de la terre, et les enfants du Dieu de tous les Monarques du Monde.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Privilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chasteau du Louure, ancien Eschevin et ancien Iuge Consul de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vn Livre intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, ès années* 1664. et 1665. Et ce pendant le temps et espace de dix années consecutives ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, au mois de Fevrier 1666.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1665 ET 1666.

Par le R. P. FRANÇOIS LE MERCIER (*).

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui s'est passé de plus remarquable à Quebec.

COMME la Reine mere a toujours donné des marques toutes particulieres de sa bonté pour ce païs, et de son zele pour y establir la foy, on n'a pas creu devoir rien omettre de tout ce qui pouvoit contribuer à faire voir la reconnaissance que l'on en conserve aprés sa mort. Aussitôt que l'on en receut la nouvelle, on se mit en devoir de tesmoigner par le deuil des Eglises celui que chacun avoit tres-avant dans le cœur ; elles furent toutes tendues en noir, et l'on y fit pendant plusieurs jours les services et les prieres ordinaires.

M. Talon, Intendant pour le roy en ce païs, signala surtout l'affection qu'il a pour le service de sa Majesté, et son respect pour la memoire de cette grande princesse, faisant faire le 3. d'Aoust de l'année 1666. dans la principale Eglise de Quebec, vn service chanté en musique qui eût semblé magnifique partout ailleurs, mais qui le parut au delà de ce qu'on peut exprimer dans un païs ou l'on n'avoit jamais rien vu de semblable.

M. de Tracy, Lieutenant General de sa Majesté en toute l'Amerique, M. de Courcelles Gouverneur de la Nouvelle France, M. l'Intendant et toutes les personnes considérables s'y trouverent en deuil et Mgr. l'Eveque de Pétrée y officia, assisté de plusieurs ecclesiastiques en chape.

Toute cette assemblée fut d'autant plus satisfaite de l'oraison funebre qui y fut prononcée qu'on y fit surtout l'eloge de ce zele admirable que cette grande Reine avoit toûjours eu pour la conservation de ce pays, et pour le salut des infideles, dont on voit icy de tout costé des marques illustres.

C'est ce qu'on pouvoit mander de plus considerable de Quebec, et à quoy l'on a cru que l'on s'interesseroit davantage en France, comme l'on ne pouvoit rien faire en Canada avec plus

(*) Copié sur l'exemplaire déposé à la Bibliothèque Impériale de Paris.

de justice, ni avec plus d'affection.

Toutes les autres choses qui s'y font d'ordinaire soit pour le salut des ames, soit pour la gloire et pour les avantages de nostre nation, s'y font avec plus d'ordre, plus de soin et plus de vigueur que jamais, par le desir que ceux qui y sont ont de plaire au Roy du Ciel et d'obeïr au plus grand Roy de la terre, qu'on voit estendre les effets de sa vigilance et de sa bonté sur ces peuples, que Dieu appelle à la foy par son moyen, comme sur ceux dont la conduite lui a esté laissée par ses ancestres.

Entre plusieurs Sauvages qui ont esté, en mourant saintement, d'heureux fruits des Missions, on a surtout admiré vne petite fille Huronne que cette Eglise a perdue à l'aage de treize ans. Il n'y avoit rien de si surprenant que de voir cest enfant, qui, ayant perdu dès l'age de 10 ans son pere et sa mere, non-seulement se passoit de leur conduite, par les lumieres et les secours extraordinaires qu'elle recevoit de l'esprit de Dieu, mais tenait aussi bien de pere et de mere à deux freres qu'elle avoit beaucoup plus jeunes qu'elle.

Elle vivoit dans vne retraite et dans vn recueillement continuels, et Dieu luy donnoit des sentimens de nos mysteres si fort audessus de son age qu'il n'y avoit personne qui n'en fust surpris. Ses deux petits freres, qu'elle nourrissoit de son travail, recevoient aussi d'elle toutes les instructions et tous les exemples de vertu dont leur age estoit capable, de sorte que les plus habiles Missionnaires qui s'y fussent donné bien de la peine, n'eûssent pu y mieux reussir. La mort de ces deux petits garçons l'ayant laissée libre, elle demanda avec instance d'entrer chez les Meres Vrsulines, et elle estoit sur le point de l'obtenir, lorsqu'il plust à Dieu de la placer dans le Ciel parmi les Vierges qui suivent l'agneau.

Tous ceux de sa nation et les François de tout age alloient à l'envie admirer le courage de cette genereuse fille, et s'instruire par les exemples de sa resignation et de sa patience. La devotion tendre qu'elle avoit pour le Saint Sacrement de l'autel luy faisoit ardemment desirer de ne passer aucun jour sans recevoir ce pain de tous les jours. On le lui accorda seulement trois fois durant sa maladie et son extreme foiblesse ne la pust empescher de l'aller recevoir à genoux les deux premieres fois ; mais la derniere, le mal l'ayant trop accablée, elle fut obligée de demeurer au lit : elle receut alors son Sauveur avec des sentiments si tendres, des desirs et des transports d'amour si ardents, que les personnes qui estoient accourues en grand nombre, fondoient en larmes à ce spectacle, et sembloient toutes ressentir la mesme devotion qui estoit dans le cœur de la malade : Ah ! mon Sauveur, disoit-elle souvent, quand vous verrai-je ; puisque ce ne peut estre en cette vie, accordez-moi vne prompte mort.

Rien ne l'affligeoit tant que lorsqu'on luy disoit que sa derniere heure n'estoit pas si proche ; et l'on peut dire que cette sainte impatience de s'unir à Dieu, luy estoit incomparablement plus sensible que toutes les douleurs de sa maladie.

Elle se tenoit si asseurée de jouïr de ce bonheur, qu'elle promettoit sans hésiter aux personnes à qui elle avoit obligation de bien prier le Sauveur et sa Sainte Mere, pour leur obtenir les vertus qui leur seroient les plus necessaires. Enfin, le moment qu'elle avoit tant desiré estant venu, elle expira doucement en recommandant jusqu'au dernier soupir son ame à son espoux celeste.

Son visage, qu'elle avoït toûjours eu fort beau, parut aprés sa mort plus frais, plus vif et plus esclatant qu'à l'ordinaire; de sorte que tout le monde en glorifia Dieu, comme d'vn effet de sa toute puissance qui vouloit donner cette marque de l'estat heureux auquel il avoit appelé cette fille admirable. Les peuples, persuadés de sa Sainteté, parerent ce corps vierge, et accompagnerent son enterrement de toute la plus grande magnificence qui se puisse pratiquer en ce païs, comme s'ils eussent plutost celebré ses noces avec le divin espoux des ames, qu'vne ceremonie lugubre.

CHAPITRE II.

Des Missions Huronnes, Algonquines et Papinakioises.

La sagesse de Dieu, qui tire toûjours le bien du mal, rend utiles à vn tres-grand nombre de peuples Sauvages la ruine et la dissipation de l'Eglise Huronne, dont les membres dispersés servent à transporter par tout le Canada, le flambeau de la foy, qui les a éclairés.

Quelque grande aversion que les Iroquois paroissent avoir de l'Evangile, on la presche, et l'on en conserve les maximes parmi eux.

Les Captifs hurons qui y sont en tres-grand nombre savent trouver au milieu de ces Barbares la liberté des enfans de Dieu. Non seulement ils y font vne profession ouverte de nostre sainte Religion ; mais ils y forment mesme de petits troupeaux de IESVS CHRIST, dans des cabanes champestres, où ils s'assemblent pour y faire leurs prieres et toutes les autres actions de Chrestien, qui se peuvent faire sans Prestres et sans Pasteurs.

Vn gentilhomme François qui fut pris cét esté dernier par les Iroquois et mené à Agnié et qui fut mis depuis en liberté, rend des tesmoignages illustres de la vertu de ces heureux Captifs, qui l'exhortoient par signe à unir ses souffrances à celles que le Sauveur a endurées sur la croix ; qui lui rendoient tous les bons offices imaginables, sans craindre de s'exposer à la mort la plus cruelle pour le secourir, et qui enfin lui donnoient à tous moments des exemples admirables de leur charité, de leur patience, de leur pieté et de leur parfait attachement à la Religion veritable.

Mais les fruits du zele de ces pauvres Hurons s'étend encore plus loin que les païs des Iroquois. L'on a appris que dans celuy des Rigueronnons, esloigné de Quebec de plus de 500 lieuës, vn predicateur Huron y a fait connoistre IESVS-CHRIST, et y a commencé l'établissement d'vne Eglise, qui semble déjà florissante, tant les peuples y paroissent affectionnés à l'Evangile. Ce fervent Chrestien agé de 60 ans, assemble tous les Dimanches les fideles de sa nation, qu'il exhorte à la vertu et qu'il instruit de nos mysteres, et il leur fait reciter toutes leurs prieres de la mesme maniere qu'il l'a vu pratiquer autre fois aux Iesuites du temps de sa conversion. Il les porte mesme aussi à faire souvent des actes de contrition, et leur fait suppléer de cette façon, autant qu'il peut, au defaut de la confession.

Il y a plus d'vn an qu'on n'a receu aucune nouvelle du Pere Allouëz, qui est depuis prés de deux ans parmi les Algonquins Superieurs, et qui court avec eux dans de vastes forests, qui sont esloignées de Quebec de prés de 500 lieuës, soit que ce Pere succombant aux extremes fatigues de cet emploi, ait suivi dans le Ciel le Pere René Ménard son predecesseur, soit que les courses des Iroquois aient empesché ces peuples esloignés de venir à Quebec faire leur commerce ordinaire.

Dieu à donné de grandes benedictions aux travaux du Pere Nouvel, (Henri), auprés des Papinachiois et des autres peuples qui sont au-dessous de Tadoussac, et cette Mission a mis plusieurs Neophytes dans l'Eglise outre 46 enfans qui ont esté baptisez. Ces pauvres peuples qui semblent n'estre sortis du fond des forests pour venir jusqu'à nostre grand fleuve que par vn instinct du Saint-Esprit, qui veut leur y faire trouver leur salut, ont une si merveilleuse affection pour les mysteres de nostre Sainte Religion qu'on les vit faire retentir l'air avec des sentiments de joie toute extraordinaire par des Cantiques devots en leur langue, aussitost qu'ils apperceurent la Croix qu'on planta sur ces terres pour en prendre possession au nom de IESVS CHRIST ; et ils firent durer leurs chants et leurs acclamations plus longtemps que cette ceremonie qu'ils honoroient.

On espere que la Mission de Sillery, aura pour protecteur dans le Ciel Noël Tecouërimat, qui estoit de son vivant

son plus grand appui sur la terre. C'étoit un Capitaine qui s'estoit acquis par son esprit, par sa conduite et par son eloquence naturelle, toute l'authorité parmi ceux de sa nation et la premiere place dans leurs Conseils. Il s'en est toujours servi, depuis 40 ans qu'il estoit attaché aux François, à engager tous les siens dans leurs interests, et encore plus à les porter tous à la veritable Religion, qu'il avoit embrassée. Toutes les plus rudes espreuves dont il a plu à Dieu d'epurer sa foy, n'ebranlerent jamais sa constance, et bien loin d'estre tenté d'infidelité comme beaucoup d'autres par les differents malheurs qui luy arriverent depuis sa conversion, il en remercia toujours celuy qui les luy envoyoit comme d'autant de marques de sa bonté particuliere. Il ne se contenta pas de porter tous ses proches à suivre la Croix de IESVS-CHRIST comme luy, mais il voulut même les exhorter à la faire honorer des autres peuples, et quelques-vns d'entre eux ont suivi l'exemple qu'il leur donnoit, d'aller jusque dans les païs estrangers annoncer l'Evangile, et faire les fonctions de zelés Predicateurs.

Enfin, ce genereux Algonquin mourut le 19e jour de Mars de l'année 1666, avec les mesmes sentiments de pieté qu'il avoit eus durant sa vie, laissant à tous vne tres-grande estime des vertus qu'on lui avoit vu pratiquer.

On ne peut omettre ici la guerison subite de quelques malades Algonquins, qui a paru miraculeuse à ces peuples qui en estoient tesmoins, et qui ne paroistra pas incroyable à ceux qui ont pratiqué les deux hommes apostoliques aux merites des quels Dieu a semblé accorder cette grace.

Vn de ces Sauvages appelé Apicanis, avoit esté reduit à l'extremité par vne de ces maladies dont on meurt le plus ordinairement en ces païs-là. Le Pere qui l'assistoit, croyant comme tous les autres qu'il estoit prés d'expirer, lui avoit donné le Viatique et l'Extreme-Onction ; lorsque ce Sauvage, qui savoit quels travaux le feu Pere Paul le Ieune avoit soufferts pour la conversion de ceux de sa nation, à qui il avoit le premier presché l'Evangile, et dans quelle reputation de vertu il estoit depuis mort à Paris, commença de l'invoquer. Son Confesseur, admirant sa confiance, pria tous les assistans de se mettre en priere avec ce Sauvage, et luy fit toucher quelques papiers écrits en langue Montagnaise par ce serviteur de Dieu et vn livre dont il s'estoit autrefois servi. On vit alors le malade delivré tout à coup de la violence de son mal et pris d'vn doux sommeil qui dura jusqu'au lendemain matin, qu'il se trouva à son reveil plein de santé et d'appetit, de sorte qu'il fut dès l'heure mesme dans la Chapelle au grand estonnement de tout le monde, rendre graces à Dieu et à celuy qu'il croyait aprés Dieu, l'auteur d'vne si grande merveille. Vn des enfants de ce mesme homme s'estant quelque temps aprés, servi du mesme remede dans vne pareille extremité, en receut le mesme effet, comme il avait paru avoir vne mesme confiance.

Vn jeune homme, parmi ce mesme peuple, avoit esté reduit par la maladie à vne telle extremité que sa mere fut querir en grande haste le Pere qui avoit soin de cette Mission, pour l'assister à la mort et luy fermer les yeux; mais le Pere, qui savoit quelle confiance et la mere et le fils avoient au feu Pere de Brebeuf, dont ces peuples ont la memoire en vne extreme veneration, crut pouvoir employer auprés de Dieu le credit de ce zelé Religieux, qui a repandu pour sa gloire son sang dans ces missions ; il le fit si heureusement qu'ayant quitté le malade aprés lui avoir fait toucher quelques Reliques de ce Pere, et avoir obligé la Mere à dire quelques prieres si son fils recouvroit la santé, il trouva le lendemain matin à son retour, le fils plein de santé et la mere pleine de joie et de reconnoissance pour leur bienfaiteur.

Dieu fait encore de plus grands miracles tous les jours sur les ames de ces pauvres Sauvages, qu'il conserve quelque fois par sa grace dans vne sainteté plus merveilleuse que ne le peuvent estre toutes les guerisons des malades,

ni mesme que la resurrection des morts. On peut mettre au nombre de ces merveilles si extraordinaires de la grace, la vie toute sainte d'vne vieille femme nommé Charlotte Nestaouïp, qui est morte aprés vne maladie et des douleurs continuelles de sept mois, dans vne sainteté et vne innocence qui n'a presque pas d'exemple mesme parmi les peuples policés, où la corruption est beaucoup moindre que parmi ces Barbares. Cette vertueuse Chrestienne a conservé jusqu'à la mort, l'innocence qu'elle avoit receue au Baptesme, et emporté de ce monde le merite d'vne patience heroïque qu'elle y avoit toujours exercée depuis sa conversion.

CHAPITRE III.

De la Guerre et des traités de Paix des François avec les Iroquois.

La grande diversité des nations qui sont dans ces contrées, l'humeur changeante et perfide des Iroquois, et la Barbarie de tous ces peuples ne pouvant nous laisser esperer aucune paix stable avec eux qu'autant qu'on les maintiendra par la terreur des armes du Roy, il ne faut pas s'estonner que la paix succede si aisément à la guerre, et que la guerre se termine si tost par la paix.

On a vu dans vne année à Quebec, les Ambassadeurs de cinq différentes nations qui venoient y demander la paix, et qui n'ont pas empesché qu'on ait puni par vne bonne guerre ceux qui repondoient mal par leur conduite aux promesses de leurs deputés.

Les premiers de ces Ambassadeurs venus des Iroquois superieurs furent presentés à M. de Tracy, dans le mois d'Octobre de l'an 1665. et le plus considerable d'entr'eux, estoit vn Capitaine fameux appelé Garacontié, qui a toûjours signalé son zele pour les François et employé le credit qu'il a parmi toutes ces nations pour tirer de leurs mains nos prisonniers, comme il en a delivré recemment le Sieur le Moine, habitant de Montreal qui avoit esté pris depuis trois mois par ces Barbares.

M. de Tracy luy ayant tesmoigné par les presents ordinaires, qu'il luy donneroit vne audience favorable, il luy fit vne harangue pleine de bon sens, et d'vne éloquence qui n'avoit rien de Barbare ; elle ne contenoit que des civilités et des offres de service et d'amitié de la part de toute sa nation, des vœux pour vne nouvelle Mission de Iesuites, et des complimens de condoleance sur la mort du feu Pere le Moine, dont-il venoit d'apprendre la nouvelle. Ondessonk, dit-il à haute voix, en apostrophant ce Pere que ces Barbares appeloient ainsi, m'entends-tu du païs des morts, où tu es passé si vite ? C'est toi qui as porté tant de fois ta teste sur les eschafauds des Agniehronnons ; c'est toi qui as été courageusement jusque dans leurs feux, en arracher tant de François ; c'est toi qui as mené la paix et la tranquillité partout où tu passois, et qui as fait des fideles partout où tu demeurois. Nous t'avons vu sur nos nattes de conseil decider de la paix et de la guerre ; nos cabanes se sont trouvées trop petites quand tu y es entré, et nos villages mesme estoient trop estroits quand tu t'y trouvois, tant la foule du peuple que tu y attirois par tes paroles estoit grande. Mais je trouble ton repos par ces discours importuns ; tu nous as si souvent enseigné que cette vie de misere estoit suivie d'vne vie éternellement bienheureuse, puis donc que tu la possedes à present, quel sujet avons-nous de te regretter ? mais nous te pleurons parce qu'en te perdant nous avons perdu nostre pere et nostre protecteur. Nous nous consolerons neanmoins parce que tu continues de l'estre dans le Ciel et que tu as trouvé, dans ce sejour de repos, la joie infinie dont tu nous as tant parlé !

Il conclut enfin ce discours, en faisant voir avec modestie tout ce qu'il a fait pour les François, et leur demandant pour toute recompense, leurs

bonnes graces et la liberté de trois prisonniers de sa Nation. Sa harangue fut interrompue par la ceremonie ordinaire des presents, et il en mettoit vn à chaque point de son discours, aux pieds de M. de Tracy, qui repondit à ses demandes avec toute la bonté qu'il pouvoit souhaiter : non seulement il luy accorda les trois prisonniers, et luy promit la paix et la protection du Roy pour sa Nation ; mais il luy fit mesme esperer la mesme grace pour les autres Nations Iroquoises, si elles aimoient mieux se porter d'elles-mesmes à leur devoir que de s'y laisser contraindre par la force des armes.

Cependant, comme l'on ne doit attendre aucun avantage de ces Nations qu'autant qu'on paroist en estat de leur pouvoir nuire, on fit des preparatifs pour vne expedition militaire contre celles avec qui il n'y avoit pas de paix conclue. Monsieur de Courcelles, qui en fut le Chef, y apporta toute la diligence possible, de sorte qu'il se trouva prêt à partir le 9. de Ianvier de l'année 1666. accompagné de M. du Gas qu'il prit pour son lieutenant, de M. de Salampar, gentilhomme volontaire, du Pere Pierre Raffeix, Iesuite, de 300. hommes du Regiment de Carignan-Salieres, et de 200. Volontaires, habitans des Colonies Françoises. Cette marche ne pouvoit estre que lente, chacun ayant aux pieds des Raquettes, dont ils n'estoient pas accoustumés de se servir, et tous sans en excepter les chefs et M. de Courcelles mesme, estant chargés chacun de 25. ou 30. livres de biscuit, de couvertures et des autres provisions necessaires.

A peine pourroit on trouver dans toutes les histoires vne marche plus difficile et plus longue, que le fut celle de cette petite armée, et il falloit vn courage françois et la constance de M. de Courcelles pour l'entreprendre : outre l'embarras des raquettes, qui est vne espece d'entraves fort incommodes, et celuy des fardeaux que chacun estoit obligé de porter, il falloit faire trois cents lieues sur les neiges, traverser continuellement sur la glace des lacs et des rivieres en danger de faire autant de chutes que de pas, ne coucher que sur la neige au milieu des forests, et souffrir un froid qui passe de beaucoup la rigueur des plus rudes hivers de l'Europe.

Cependant nos troupes estant allées le premier jour à Sillery, pour recommander le succés de leur entreprise à l'Archange Saint-Michel Patron de ce lieu-là, plusieurs eurent dès le troisiéme jour, le nez, les oreilles, les genoux et les doigts, ou d'autres parties du corps gelées et le reste du corps couvert de cicatrices ; et quelques autres, entierement entrepris et engourdis par le froid, seroient morts sur la neige si on ne les avoit portés avec beaucoup de peine jusqu'au lieu où l'on devoit passer la nuit.

Les Sieurs de la Fouille, Maximin et Lobiac, Capitaines au Regiment de Carignan, ayant joint le 24. de Ianvier, aux Trois-Rivieres, cette petite armée avec chacun 20. soldats de leurs Compagnies, et quelques habitans du lieu, le froid les traita vers le jour suivant, plus mal qu'il n'avoit fait les jours precedents, et l'on fut contraint de reporter plusieurs soldats dont les vns avoient les jambes coupées par les glaces, et les autres, les mains ou les bras ou d'autres parties du corps entierement gelées. Ces pertes furent réparées par les Sieurs de Chambly, Petit et Rougemont, Capitaines du mesme Regiment, et par le Sieur Mignardé, Lieutenant de la Colonelle, qui furent tirés des forts de St. Louis et de Ste. Therese, où estoit le rendez-vous des troupes, le 30. de ce mesme mois ; de sorte que l'armée, estant encore de 500. hommes effectifs, arriva enfin le 14. de Fevrier, avec les mesme peines et les mesmes dangers qu'auparavant, dans le païs des ennemis à 20. lieuës de leurs bourgades. Ce chemin qui restoit à faire dura longtemps, à cause de la prodigieuse hauteur des neiges, et du retardement des guides Algonquins, faute desquels il fallut tenter des routes inconnues, et s'engager dans des égarements continuels.

On apprit enfin des prisonniers qu'on

fit dans quelques cabanes avancées qui furent prises, et du Commandant du Hameau habité par les Hollandois de la Nouvelle Hollande, que la plupart des Agnieronnons et Onneiouthronnons étant allés plus avant faire la guerre à d'autres peuples appelés les faiseurs de porcelaines, ils n'avoient laissé dans leurs bourgs que les vieillards infirmes et les enfans, et l'on reconnut qu'il seroit inutile de pousser plus loin une expedition qui avoit tout l'effet que l'on en avoit pretendu, par la terreur qu'elle avoit mise parmi toutes ces nations, qui n'estoient fieres et perfides que parce qu'elles se croyoient inaccessibles à nos troupes. On ne retourna cependant qu'aprés avoir tué plusieurs Sauvages qui paroissoient de temps en temps pour escarmoucher avec les nostres de dedans les forests. Le Sieur d'Aiguemortes et quelques-uns de nos soldats furent aussi tués en les poursuivant.

On vit à Quebec, dés le mois de Mai suivant, ce qu'avoit produit la crainte des armes de sa Majesté dans les cœurs de ces Barbares, par l'arrivée des Ambassadeurs Sonnontoüaeronnons, qui demandoient pour leur Nation, la protection du Roy, et la continuation de la paix qu'ils pretendoient n'avoir jamais violée par aucun acte d'hostilité. Monsieur de Tracy avoit d'abord refusé 34. presents qu'ils luy offroient ; mais voyant que ce refus leur estoit extremement sensible et qu'ils le prenoient pour la derniere injure qu'on pût leur faire, il accepta enfin leurs porcelaines en leur repetant que ce n'estoit pas leurs presents ni leurs biens que le Roy desiroit, mais leur veritable bonheur et leur salut; qu'ils recévroient toute sorte d'avantages de la confiance qu'ils prendroient en sa bonté, et qu'il ne tiendroit qu'aux autres nations d'en ressentir aussi tous les effets les plus favorables, si elles avoient le mesme soin de l'implorer en envoyant au plus tost leurs Ambassadeurs.

Ceux-ci furent suivis de prés de ceux des autres peuples, et entre autres de ceux des Onnëiout et mesme de ceux d'Agnié, de sorte que les deputés des cinq Nations Iroquoises se trouverent presque en mesme temps à Quebec, comme pour y affermir d'vn commun consentement vne paix durable avec la France.

Afin de mieux y parvenir, l'on jugea à propos de deputer quelques François avec les deputés d'Onneyout, qui repondoient aussi de la conduite des Agniehronnons, et donnoient mesme pour eux des otages. Les Hollandois de la Nouvelle Hollande avoient aussi escrit en leur faveur et se rendoient caution de la fidelité de tous ces Barbares, à observer fidelement les articles de la paix qu'on feroit avec eux. Ces deputés François avoient ordre de s'informer soigneusement sur les lieux de toute chose, et de voir s'il y auroit sureté à se fier encore vne fois aux Sauvages, afin que les armes de sa Majesté, ne fussent pas retardées par vne fausse esperance de la paix.

Mais à peine les Ambassadeurs furent ils éloignés de deux ou trois journées de Quebec, qu'on apprit que quelques François du fort de Ste. Anne, estant allez à la chasse, avoient esté surpris par les Agniehrononons, et que le Sieur de Traversy, Capitaine au Regiment de Carignan, et le Sieur de Chusy en avoient esté tués, et quelques volontaires faits prisonniers. Cela fit aussitost rappeler les deputés françois, et retenir les Sauvages d'Onnëyout qui estoient demeurés en otage, aux quels suivant la loy du païs on devoit aussitost fendre la teste à coups de hache. Mais sans suivre cette loy Barbare, on pensa aux moyens de tirer mieux raison de cette perfidie ; et M. Sorel, Capitaine au regiment de Carignan, fit aussitost un parti de 300. hommes, qu'il mena à grandes journées dans le païs des ennemis en resolution d'y faire main basse par tout ; mais lorsqu'il n'estoit qu'à vingt lieuës de leurs bourgades, il rencontra de nouveaux Ambassadeurs qui ramenoient les François pris prés du fort Ste. Anne, et qui venoient offrir toute sorte de satisfaction pour le meurtre de ceux qui avoient esté tués, et de nouvelles suretés pour la paix. De sorte que ce Capi-

taine estant retourné avec ses troupes, on ne parla plus que de paix, qu'on pretendoit conclure par vn commun conseil de toutes les nations qui avoient en mesme temps leurs deputés à Quebec.

Ces traités n'eurent pas encore tout le succés qu'on en attendoit, et M. de Tracy jugea que pour les faire bien reussir, il falloit par la force des armes rendre encore plus traitables les Agniehronnons, qui faisoient toujours naistre de nouveaux obstacles à la tranquillité publique ; il voulut lui-mesme, malgré son age avancé, conduire contre ces Barbares vne armée de 600. soldats tirés de toutes les Compagnies, de six cents habitans du païs et de cent Sauvages Hurons et Algonquins. Tous les apprests de cette guerre se trouverent en estat par les soins de M. Talon, le 14. de Septembre, qui estoit le jour assigné pour le depart, parceque c'est celuy de l'exaltation et du triomphe de la Croix, pour la gloire de laquelle on faisoit cette entreprise. Le rendez-vous general estoit donné au 28. Septembre au fort Ste. Anne, construit nouvellement dans vne isle du lac de Champlain, par le Sieur de la Mothe, Capitaine au Regiment de Carignan. Quelques troupes n'ayant pu y venir assez-tost, M. de Tracy ne put en partir que le 3. Octobre, avec le gros de l'armée ; mais M. de Courcelles, suivant son impatience ordinaire de se trouver dans l'occasion, partit quelques jours auparavant avec 400 hommes ; et les Sieurs de Chambly et Berthier, commandans des forts de St. Louis et de l'Assomption, furent laissés pour partir quatre jours aprés M. de Tracy, avec l'arriere-garde. Comme il falloit aller soixante lieuës avant dans le païs, pour trouver les bourgades des ennemis, et comme il y avoit beaucoup de grands Lacs et de grandes Rivieres à passer pour y arriver, il fallut aussi se munir de commodités pour l'eau et pour la terre. On avoit pourvu aux bastiments necessaires pour cette expedition, il s'en trouva trois cents de prests, dont vne partie estoit des bateaux tres légers et l'autre des Canots d'écorce d'arbres, dont chacun porte au plus cinq ou six personnes. Il falloit, quand on avoit passé vn Lac ou vne Riviere, que chacun se chargeast de son Canot, et que l'on portast les bateaux à force de bras ; ce qui faisoit moins de peine que deux petites pieces de canon qu'on mena jusqu'aux dernieres bourgades des Iroquois pour en forcer plus aisément toutes les fortifications.

Quelque soin qu'on prist de faire cette marche avec peu de bruit, on ne put empescher que quelques Iroquois, envoyés jusqu'à 30 ou 40 lieuës pour découvrir nos troupes, ne vissent de dessus les montagnes cette petite armée navale, et ne courussent en donner avis à la premiere bourgade ; de sorte que l'alarme s'estant ensuite portée de bourgade en bourgade, nos troupes les trouverent abandonnées, et l'on ne put voir que de loin ces Barbares, qui faisoient sur les montagnes de grandes huées et tiraient sur nos soldats plusieurs coups perdus.

Nos troupes, ne s'arrestant à toutes ces bourgades qu'elles trouvaient vides d'hommes, mais pleines de bled et de vivres, qu'autant de temps qu'il en falloit pour prendre les raffraischissemens nécessaires, esperoient trouver vne vive resistance dans la derniere, qu'on se preparoit à attaquer regulierement ; parceque les Barbares témoignoient assez par le grand feu qu'ils y faisoient, et par les fortifications qu'ils y avoient faites, s'y vouloir tres-bien defendre. Mais nos gens furent encore frustrés de leur esperance ; car à peine les ennemis virent-ils l'avant-garde s'avancer, qu'ils prirent promptement la fuite dans les bois, où la nuit empescha les nostres de les pouvoir poursuivre. On vit assez, par vne triple palissade, haute de 20. pieds dont leur place estoit environnée, par quatre bastions dont elle estoit flanquée, par leurs amas prodigieux de vivres, et par la grande provision d'eau qu'ils avoient faite dans des caisses d'escorce, pour esteindre le feu quand il en seroit besoin, que leur premiere resolution avoit esté toute autre que celle que la terreur de nos armes leur

avoit fait prendre subitement. On trouva seulement quelques personnes que leur grand age avoit empeschées de se retirer du bourg deux jours auparavant, avec les femmes et les enfants ; et les restes des corps de deux ou trois Sauvages d'une autre Nation que ceux-ci avoient à demi bruslez à petit feu avec leur fureur accoutumée. Il fallut donc se contenter, aprés avoir arboré la Croix, dit la Messe et chanté le *Te Deum* en ce lieu là, de mettre le feu aux palissades et aux Cabanes et de consumer toutes les provisions de blé d'inde, de feves, et d'autres fruits du païs qui s'y trouverent. On retourna ensuite aux autres bourgades, où l'on fit le mesme degast, aussi bien que dans toute la Campagne ; de sorte que ceux qui savent la maniere de vivre de ces Barbares, ne doutent pas que la faim n'en fasse presque autant mourir qu'il n'en eust peri par les armes de nos soldats, s'ils les eussent osé attendre ; et que ce qui en restera ne se reduise par la crainte à des conditions de paix, et à vne conduite qu'on eust obtenue d'eux plus difficilement par des victoires plus sanglantes.

Le retour de nos troupes fut plus fascheux que le chemin qu'elles avoient fait en allant ne l'avoit été ; parceque les Rivieres ayant crû de sept ou huit pieds par les pluies, elles se trouverent bien plus difficiles à passer, et une tempeste qui s'eleva sur le Lac de Champlain, y fit perir deux Canots et huit personnes, parmi les quelles on regretta surtout le Sieur de Luques, Lieutenant d'une Compagnie qui a signalé souvent sa valeur en France aussi bien que dans le Canada.

Le courage de nos troupes fut toûjours merveilleusement excité dans les travaux de cette entreprise, et dans l'attente du danger, par l'exemple de M. de Tracy, de M. de Courcelles, de M. de Salieres, mestre de camp du Regiment, et du Chevalier de Chaumont qui voulut toûjours avoir place parmi les enfans perdus aux approches des bourgades, et leur generosité fut animée du zele et des sentimens de pieté que MM. du Bois et Cosson, Prestres seculiers, et les Peres Albanel et Raffeix, Iesuites, tachoient incessamment de leur inspirer.

Nostre excellent prelat qui avoit toûjours levé les mains au Ciel, et mis tout le monde en priere pendant l'absence de nos troupes, fit rendre graces à Dieu, et chanter le *Te Deum* à leur retour.

Tout le monde a ici conçu de nouvelles esperances, par les bontés que le Roy a pour ce païs, et par la maniere dont on voit s'y affectionner la Compagnie des Indes Occidentales, à qui sa Majesté en a confié le soin ; de sorte qu'on ne doute pas qu'on ne voie bientôt des villes fort peuplées en la place de ces grandes forests, et Iesvs-Christ adoré dans toutes ces vastes contrées.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1666. ET 1667.

Enuoyée au R. P. JACQVES BORDIER Prouincial

de la Prouince de France (*).

Mon R. P.,

Pax Christi,

J'enuoye à vostre Reuerence, la Relation de ce qui s'est passé depuis vn an, en ce païs. Ce n'estoit rien que guerre l'année derniere; celle-cy a esté toute dans la paix, les Iroquois estans venus la demander, et leur ayant esté accordée, iusque là mesme que nous nous sommes veus obligés d'y enuoyer des Missionnaires, la porte nous y ayant esté ouuerte à l'Euangile. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup à craindre de la perfidie de ces nations barbares, qui n'ayans point de foy en Dieu, seront toûjours sans foy pour les hommes; mais si les Apostres ne se fussent point engagez parmy les Infideles, que lors qu'ils eurent asseurance de leur vie, ils n'auroient pas remply ce digne nom d'Apostre. En vn mot, la paix auec les Iroquois est assez raisonnable, pour y auoir pû enuoyer prudemment des Predicateurs de l'Euangile. Mais le peril où ils s'exposent est assez grand, afin qu'ils y puissent esperer vn heureux martyre, apres de grandes peines et de grandes fatigues. D'autres de nos Peres ont esté d'vn autre costé, à l'Orient, à l'Occident, et vers le Nord, pour y porter la foy; vn seul ayant parcouru plus de quinze cents lieuës, y a baptizé trois cent quarante personnes, enfans malades pour la pluspart, et proches de la mort, qui est vn gain asseuré pour le Ciel. Si cette paix est de durée, il y aura beaucoup à trauailler pour Dieu, et beaucoup à souffrir. Nous attendons pour cet effet vn surcroist de secours; de ces cœurs genereux qui s'animent à la veuë des perils, et qui ne craignent rien, où tout est à craindre, dans la confiance qu'ils ont, que de perdre sa vie au seruice de Dieu, pour le salut des ames, c'est la trouuer heureusement. C'est de la main de vostre Reuerence que nous en esperons le

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1667.

choix. Cependant ie luy demande sa benediction pour tous nos Peres et Freres, et pour moy qui suis le dernier de tous.

Vostre tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en N. S.

François Le Mercier,

De la Compagnie de Iesus.

De Quebec, le 10. Novembre 1667.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Estat où se trouue le Canada depuis deux ans.

Depuis que le Roy a eu la bonté d'étendre ses soins iusqu'en ce païs, en y faisant passer le Regiment de Carignan Salieres, nous auons veu la face du Canada notablement changée, et nous pouuons dire, que ce n'est plus ce païs d'horreurs et de frimats, qu'on depeignoit auparauant auec tant de disgraces, mais vne veritable Nouuelle France, tant pour la bonté du climat et la fertilité de la terre, que pour les autres commodités de la vie qui se decouurent tous les iours de plus en plus.

Autrefois l'Iroquois nous tenoit serrés de si prés, qu'on n'osoit pas mesme cultiuer les terres qui estoient sous le canon des forts, bien moins aller découurir au loing les aduantages, qu'on doit attendre d'vn Sol, qui n'a presque rien de different de la France.

Mais à present que la terreur des armes de sa Majesté a remply d'effroy ces barbares, et les a reduits à rechercher nostre amitié, au lieu des sanglantes guerres dont ils nous molestoient incessamment, nous decouurons pendant le calme, quelles peuuent estre les richesses de ce païs, et combien grandes sont les commodités qu'on s'en doit promettre.

Monsieur de Tracy en est allé porter les heureuses nouuelles au Roy, et apres auoir fait la paix et la guerre en mesme temps, et ouuert la porte à l'Euangile, aux Nations Iroquoises, il nous a quittés auec le regret general de tous ces peuples, laissant le païs entre les mains de Monsieur de Courcelles ; lequel, comme il a beaucoup contribué de son courage au bonheur dont nous iouissons, aussi continuë-t-il auec le mesme zele, à nous en conseruer la possession ; et s'estant rendu redoutable aux Iroquois, par les marches qu'il a faites en leur païs, il tiendra ces barbares, de gré ou de force, dans les termes de l'accommodement qu'ils sont venus rechercher icy, et par aduance il nous en fait desia goûter les douceurs, que nous n'auions point encore iusqu'à present experimentées.

De fait la paix ayant esté concluë auec toutes les Nations Iroquoises, et accordée de la part du Roy, auec de pressantes instances, qu'elles ont faites par leurs Ambassadeurs, auec lesquels trois Iesuites sont retournés pour prescher le saint Euangile, et nourrir cette paix chez les Nations d'en bas ; alors les Habitans des Colonies ont veu qu'ils pouuoient s'estendre au large, et labourer leurs terres, auec vn parfait repos, et vne grande seureté, tant à cause de cette paix, qu'à cause de la continuation des soins qu'on prend de garder et augmenter les forts des frontieres, et de les munir de toutes choses necessaires à leur conseruation, et à celle des Soldats qui les defendent.

Et c'est dans ces veuës, que les premieres pensées de Monsieur Talon, Intendant pour le Roy en ce païs, furent de s'appliquer auec vne actiuité infatigable, à la recherche des moyens par lesquels il pourroit rendre ce païs florissant ; soit en faisant les épreuues de tout ce que cette terre peut produire, soit en establissant le negoce, et noüant les correspondances qu'on peut auoir d'icy, non seulement auec la France, mais encore auec les Antilles, Madere, et les autres peuples, tant d'Europe que d'Amerique.

Et il y a si bien reussi, qu'on met en vsage les pesches de toute nature de poisson, qui se font tres abondantes dans les riuieres, comme de saumons, barbuës, bars, esturgeons, et mesme sans sortir du fleuue, de harengs et de moruë qu'on y fait verte et seche, et dont le debit est en France de tres-grand profit. On en a cette année fait des espreuues, par des Chaloupes, qu'on a enuoyées, et qui ont beaucoup produit.

De cette nature est la pesche du Loup-Marin, qui fournit de l'huyle à tout le païs, et donne beaucoup de sur-abondant, qu'on enuoye en France et aux Antilles. L'essay de cette pesche s'est fait l'an passé, qui en trois sepmaines de temps, valut, tous frais faits, au sieur l'Espiné, prés de huit cens liures, seulement pour sa part.

La pesche du Marsouin blanc, qu'on pretend faire reüssir auec peu de depense, fournira des huyles plus excellentes pour la manufacture, et mesme en plus grande quantité.

Le commerce que Monsieur Talon proiette de faire auec les Isles Antilles, ne sera pas l'vn des derniers aduantages de ce païs ; et deja pour en connoistre l'vtilité, il fait passer en ces Isles, dés cette année, de la moruë verte et seche, du saumon salé, de l'anguille, des pois verts et blancs, de l'huyle de poisson, du merin et des planches ; le tout du cru du païs.

Mais comme les pesches sedentaires sont l'ame, et font tout le soûtien du negoce, il pretend les establir au plustost ; et pour en venir à bout, il projette de faire quelque compagnie, pour en faire les premiers establissements, et soustenir la despense de leurs commencements, qui dans vn ou deux ans, donneront des profits merueilleux.

Ces soins qui le font vaquer auec tant d'assiduité à la recherche des profits, que le fleuue de S. Laurens, et les autres riuieres de ce païs peuuent produire, n'empeschent pas qu'il ne partage ses applications, aux émolumens qu'on peut tirer d'vne terre aussi feconde en toutes choses, qu'est celle de Canada.

Delà vient, qu'il fait trauailler soigneusement à la decouuerte des Mines, qui sont apparemment frequentes et abondantes ; il fait coupper des bois de toutes sortes, qui se trouuent par tout le Canada, et qui donnent facilité aux François, et aux autres qui viennent s'y habituer, de s'y loger dés leur arriuée. Il fait faire du Merin, pour transporter en France et aux Antilles, et des Mâtures, dont il envoye cette année des essais à la Rochelle, pour seruir à la Marine. Il s'est appliqué de plus, au bois propre à la construction des vaisseaux, dont l'épreuue a esté faite en ce païs, par la bastisse d'vne barque, qui se trouue de bon seruice, et d'vn gros vaisseau, tout prest à estre mis à l'eau.

Outre les grains ordinaires, qui se sont recueillis iusqu'à present, il a fait commencer la culture des chanvres, qui vont se multiplier, de maniere que tout le païs s'en remplira, et pourra non seulement s'en seruir, mais encore en donner beaucoup à la France.

Pour ce qui est du lin, on peut iuger par l'experience, qu'on en a fait depuis vn an, qu'il produit tres-bien, et se nourrit fort beau.

Il n'est pas iusqu'aux Brebis de France, qui portent ordinairement deux Agneaux, lors qu'elles ont pris vne premiere année la nourriture de ce païs.

Ie ne parle pas icy de ce qu'on doit esperer des quartiers plus meridionaux du Canada, où l'on a remarqué que la terre y porte d'elle mesme, les mesmes especes d'arbres et de fruits, que produit la Prouence ; aussi se trouue-t-elle sous vn climat, qui a presque la mesme temperature de l'air, et dont la hauteur du Pole n'est pas bien differente.

Nous ne parlons à present, que de ce qui est suruenu de changement en ce païs, depuis l'arriuée des Troupes, qui d'elles mesmes ont beaucoup serui à son accroissement, et à le decouurir en plusieurs endroits, sur tout en la Riuiere de Richelieu, où les forts qui y sont placez de nouueau, voyent autour d'eux des campagnes defrichées, et couuertes de tres-beau bled.

Mais deux choses entr'autres contribuent beaucoup aux desseins qu'on a projetés pour le bien de la Nouuelle France ; à sçauoir d'vn costé, les Villages qu'on a formés aux enuirons de Quebec, tant pour le fortifier, en peuplant son voisinage, que pour y receuoir les familles venuës de France, et ausquelles on distribue des terres déja mises en culture, et dont quelques vnes ont esté cette année chargées de bled, pour faire le premier fond de leur subsistance ; ce qui sera cy-apres pratiqué auec les mesmes soins, qu'on a commencé.

Et de l'autre costé, les establissemens qui se font tant par les Officiers, Capitaines, Lieutenans, et enseignes, qui se lient au païs par le Mariage, et se nantissent de belles concessions, qu'ils font valoir, que par les Soldats, qui trouuent de bons partis, et s'estendent par tout, les vns et les autres reconnoissans les aduantages dont il est parlé cy dessus.

On ne peut obmettre, sans vne extreme ingratitude, la reconnoissance qui est deuë, tant au Ministre de sa Maiesté, qu'à Messieurs de la Compagnie Generale des Indes Occidentales, qui par leurs soins et leurs liberalitez, ont vne bonne part au florissant estat où se trouue à present ce païs, et à l'établissement des Missions, qu'on verra dans toute cette Relation s'estendre à plus de 500. lieuës d'icy, pour la subsistance desquelles ces Messieurs ne s'épargnent pas. Nous auons veu cette année onze vaisseaux mouillés à la rade de Quebec, chargez de toutes sortes de biens. Nous auons veu prendre terre à vn grand nombre, tant d'hommes de trauail, que de filles, qui peuplent nostre colonie, et augmentent nos campagnes. Nous voyons des troupeaux de moutons, et bon nombre de cheuaux, qui se nourrissent fort bien en ce païs, et y rendent de notables seruices. Et tout cela se faisant aux frais de sa Maiesté, nous oblige à reconnoistre tous ces effets de sa bonté Royale, par des vœux et des prieres, que nous adressons incessamment au Ciel, et dont retentissent nos Eglises, pour la prosperité de sa personne sacrée, à laquelle seule est deuë toute la gloire, d'auoir mis ce païs en tel estat, que si les choses continuent à proportion de ce qui s'est fait depuis deux ans, nous méconnoistrons le Canada, et nous verrons nos forests, qui sont déja bien reculées, se changer en Villes et en Prouinces, qui pourront vn iour ressembler en quelque chose, à celles de France.

CHAPITRE II.

Relation de la Mission du saint Esprit aux Outaoüacs, dans le Lac de Tracy, dit auparauant le Lac Superieur.

Iournal du Voyage du Pere Claude Alloüez dans les Païs des Outaoüacs.

Il y a deux ans, et plus, que le Pere Claude Alloüez partit pour cette grande et laborieuse Mission, pour laquelle il a fait en tout son voyage, prés de deux mille lieuës, par ces vastes forêts, souffrant la faim, la nudité, les naufrages, les fatigues de iour et de nuit, et les persecutions des Idolatres. Mais aussi, a-t-il eu la consolation de porter le flambeau de la Foy à plus de vingt sortes de Nations infideles.

Nous ne pouuons mieux connoistre les fruits de ses trauaux, que par le Iournal qu'il a esté obligé de dresser.

La narration sera diuersifiée, par la description des lieux et des Lacs qu'il a parcourus, des coustumes et des superstitions des peuples qu'il a visités, et par diuers incidens extraordinaires et dignes d'estre rapportés. Voicy comme il commence.

Le huitiéme d'Aoust de l'année 1665. ie m'embarquay aux Trois Riuieres, auec six François, en compagnie de plus de quatre cents Sauuages de diuerses nations, qui retournoient en leur

païs, apres auoir fait le petit trafic, pour lequel ils estoient venus.

Le Diable forma toutes les oppositions imaginables à nostre voyage, se seruant du faux preiugé qu'ont ces Sauuages, que le Baptesme causoit la mort à leurs enfans. Vn des plus considerables, me declara sa volonté, et celle de ses peuples en termes arrogans, et auec menace, de m'abandonner en quelque Isle deserte, si i'osois les suiure dauantage. Nous auions pour lors auancé iusques dans les torrens de la riuiere des Prairies, ou le Canot qui me portoit s'estant rompu, me fit aprehender le malheur dont on m'auoit menacé. Nous trauaillons promptement à reparer nostre petit Nauire, et quoy que les Sauuages ne se missent pas en peine, ny de nous aider, ny de nous attendre, nous vsâmes de tant de diligence que nous les ioignismes vers le long-Sault, apres deux ou trois iours depuis nostre depart.

Mais nostre Canot, ayant vne fois esté brisé, ne pouuoit pas rendre vn long seruice, et nos François déjà bien fatiguez, desesperoient de pouuoir suiure les Sauuages tout accoustumés à ces grands trauaux ; c'est ce qui me fit prendre resolution de les assembler tous, pour leur persuader de nous receuoir separement dans leurs Canots, leur faisant voir le nostre en si mauuais estat, qu'il nous seroit desormais inutile ; ils s'y accorderent, et les Hurons me promirent de m'embarquer, quoy que auec bien de la peine.

Le lendemain donc, m'estant presenté au bord de l'eau, ils me firent bon accueil d'abord, et me prierent d'attendre tant soit peu, pendant qu'ils prepareroient leur embarquement. Ayant attendu, et ensuite m'auançant dans l'eau pour monter en leur Canot, ils me repousserent, me disant qu'il n'y auoit point place pour moy, et aussi tost se mirent à ramer fortement, me laissant tout seul sans apparence d'aucun secours humain. Ie priay Dieu qu'il leur pardonnast, mais ie ne fus pas exaucé, car ils ont fait depuis nauffrage, et la diuine Majesté se seruit de cet abandonnement des hommes, pour me conseruer la vie.

Me voyant donc tout seul, delaissé en vne terre étrangere, car toute la flotte estoit desia bien loing, i'eus recours à la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle nous auions fait vne neufuaine, qui nous a procuré de cette Mere de Misericorde, vne protection toute visible et iournaliere. Pendant que ie la priois, i'aperceus contre toute esperance, quelques Canots, où estoient trois de nos François ; ie les appelay, et ayans repris nostre vieux Canot, nous nous mismes à ramer de toutes nos forces pour attraper la flotte ; mais nous l'auions perdüe de veüe depuis long-temps, et nous ne sçauions où aller, estant tres-difficile de trouuer vn petit détour qu'il faut prendre, pour se rendre au portage du Sault aux Chats (c'est ainsi qu'ils nomment cet endroit). Nous estions perdus, si nous eussions manqué ce detroit ; mais il pleut à Dieu par les intercessions de la sainte Vierge, nous conduire iustement, et presque sans y penser, à ce portage, où ayant apperceu encore deux Canots de Sauuages, ie me iettay à l'eau ; et ie fus les deuancer par terre, à l'autre costé du portage, ou ie trouuay six Canots. Quoy, leur dis-je, est-ce ainsi que vous abandonnez les François ? Ne sçauez vous pas que ie tiens entre mes mains la voix d'Onnontio, et que ie dois parler de sa part à toutes vos nations, par les presents dont il m'a chargé ? Ces paroles les obligerent à nous aider, ensorte que nous ioignismes le gros de la flotte sur le Midy.

Estant debarqué, ie crus en cette extremité, deuoir vser de tous les moyens les plus efficaces, que ie pus trouuer pour la gloire de Dieu. Ie leur parlay à tous, et les menaçay de la disgrace de Monsienr de Tracy, dont ie portois la parole. La crainte de desobliger ce grand Onnontio, fit qu'vn des plus considerables d'entr'eux, prit la parole, et harangua fortement et long-temps, pour nous persuader le retour. Le malin esprit se seruoit de la foiblesse de cét esprit mécontent, pour fermer le pas-

sage à l'Euangile ; tous les autres n'étoient pas mieux intentionnés, de sorte que nos François ayant trouué assez aisement à s'embarquer, personne ne voulut se charger de moy, disans tous que ie n'auois pas ny l'adresse pour ramer, ny les forces pour porter les paquets sur les espaules.

Dans cette desolation, ie me retiray dans le bois, et apres auoir remercié Dieu, de ce qu'il me faisoit connoistre sensiblement le peu de chose que ie suis, j'aduoüay deuant sa diuine Majesté, que ie n'estois qu'vn fardeau inutile sur la terre. Ma priere acheuée, ie retournay au bord de l'eau, ou ie trouuay l'esprit de ce Sauuage, qui me rebutoit auec tant de mépris, tout changé : car de luy mesme, il m'inuita à monter en son Canot ; ce que ie fis bien promptement, de peur qu'il ne changeast de resolution.

Ie ne fus pas plustost embarqué, qu'il me mit vn auiron en main, m'exhortant à ramer, et me disant que c'estoit là vn employ considerable, et digne d'vn grand Capitaine ; je pris la rame volontiers, et offrant à Dieu ce trauail pour la satisfaction de mes peschez, et pour la conuersion de ces pauures Sauuages, ie me figurois estre vn malfaiteur condamné aux Galeres ; et bien que ie fusse tout epuisé, Dieu me donna autant de forces qu'il en falloit pour nager toute la iournée, et souuent vne bonne partie de la nuit ; ce qui n'empeschoit pas, que ie ne fusse d'ordinaire l'objet de leurs mépris et de leurs railleries ; parceque, quelque peine que ie prisse, ie ne faisois rien en comparaison d'eux, qui sont de grands corps, robustes, et tout faits à ces trauaux. Le peu d'estat qu'ils faisoient de moy, fut cause qu'ils me deroboient tout ce qu'ils pouuoient de mes habits, et j'eus grande peine à conseruer mon chapeau, dont les bords leur paroissoient bien propres pour se deffendre des ardeurs excessiues du Soleil ; et le soir, mon Pilote prenant vn bout de couuerture que j'auois, pour s'en seruir comme d'oreiller, il m'obligeoit de passer la nuit sans estre couuert, que du feuillage de quelque arbre.

Quand la faim suruient à ces incommodités, c'est vne rude peine, mais qui enseigne bien tost à prendre goust aux racines les plus ameres, et aux viandes les plus pourries. Il a plû à Dieu, me la faire souffrir plus grande aux iours de Vendredy, dont ie le remercie de bon cœur.

Il fallut s'accoustumer à manger vne certaine mousse qui naist sur les rochers ; c'est vne espece de feuille en forme de coquille, qui est tousiours couuerte de chenilles et d'araignées, et qui estant bouillie, rend vn bouillon insipide, noir et gluant, qui sert plutost pour empescher de mourir, que pour faire viure.

Vn certain matin, on trouva vn cerf mort depuis quatre ou cinq iours ; ce fut vne bonne rencontre pour de pauures affamés. On m'en presenta, et quoy que la mauuaise odeur empeschast quelques-vns d'en manger, la faim me fit prendre ma part ; mais i'en eus la bouche puante iusqu'au lendemain.

Auec toutes ces miseres, dans les Saults que nous rencontrions, ie portois d'aussi gros fardeaux que ie pouuois ; mais souuent i'y succombois, et c'est ce qui donnoit à rire à nos Sauuages, qui se railloient de moy, et disoient qu'il falloit appeler vn enfant, pour me porter auec mon paquet. Nostre bon Dieu ne m'abandonnoit point tout à fait en ces rencontres, mais il en suscitoit souuent quelques vns, qui touchés de compassion, sans rien dire, me dechargeoient de ma Chapelle, ou de quelque autre fardeau, et m'aidoient à faire le chemin vn peu plus à l'aise.

Il arriuoit quelques fois qu'aprés auoir bien porté des paquets, et apres auoir ramé tout le iour, et mesme deux ou trois heures dans la nuit, nous nous couchions sur la terre, ou sur quelque rocher sans souper, pour recommencer le iour d'aprés auec les mesmes trauaux ; mais partout la prouidence Diuine mesloit quelque peu de douceur et de soulagement à nos fatigues.

Nous fûmes prés de quinze jours

dans ces peines, et aprés auoir passé le Lac Nipissirinien, lors que nous descendions vne petite Riuiere, nous entendismes des cris lamentables, et des chansons de mort. Nous abordons à l'endroit d'où venoient ces clameurs, et nous vismes huit ieunes Sauuages des Outaoüacs, horriblement bruslés, par vn accident funeste, d'vne étincelle de feu qui tomba par mesgarde dans vn baril de poudre. Il y en auoit quatre, entre autres, tout grillés, et en danger de mort. Ie les consolay et les disposay au Baptesme, que ie leur eusse conferé, si i'eusse eû le loisir de les voir assés disposés ; car nonobstant ce malheur, il fallut tousiours marcher, pour se rendre à l'entrée du Lac des Hurons, qui estoit le rendez-vous de tous ces voyageurs.

Ils s'y trouuerent le vingt-quatriéme de ce mois, au nombre de cent Canots, et ce fut pour lors qu'ils vaquerent à la guerison de ces pauures bruslés, y employant tous leurs remedes superstitieux.

Ie m'en aperceus bien la nuit suiuante, par le chant de certains Iongleurs, qui remplissoit l'air, et par mille autres ceremonies ridicules, dont ils se seruoient. D'autres firent vne espece de sacrifice au Soleil, pour obtenir la guerison de ces malades ; car s'estans assis en rond, dix ou douze, comme pour tenir conseil, sur la pointe d'vn Islet de roche, ils allumerent vn petit feu, auec la fumée duquel ils faisoient monter en l'air des cris confus, qui se terminerent par vne harangue, que le plus vieux et le plus considerable d'entre eux adressa au Soleil.

Ie ne pouuais souffrir qu'aucune de leurs diuinités imaginaires fut inuoquée en ma presence, et neantmoins ie me voyois tout seul à la mercy de tout ce peuple. Ie balançay quelque temps dans le doute, s'il seroit plus à propos de me retirer doucement, ou de m'opposer à ces superstitions. Le reste de mon voyage depend d'eux, si ie les irrite, le Diable se seruira de leur colere, pour me fermer l'entrée de leur païs, et empescher leur conuersion ; d'ailleurs i'auois desia reconnu le peu d'effet que mes paroles auoient sur leurs esprits, et que ie les aigrirois encore dauantage, par mon opposition. Nonobstant toutes ces raisons, ie crus que Dieu demandoit de moy ce petit seruice ; i'y vay donc, laissant le succez à sa Diuine Prouidence. I'entreprens les plus considerables de ces Iongleurs, et apres vn long discours de part et d'autre, il plût à Dieu toucher le cœur du malade qui me promit de ne permettre aucunes superstitions pour sa guerison, et s'adressant à Dieu par vne courte priere, il l'inuoqua comme l'autheur de la vie, et de la mort.

Cette victoire ne doit pas passer pour petite, estant remportée sur le Demon, au milieu de son empire, et ou depuis tant de siecles, il auoit esté obey et adoré par tous ces peuples. Aussi s'en ressentit-il peu aprés, et nous enuoya le Iongleur, qui comme vn desesperé, crioit autour de nostre cabanne, et sembloit vouloir decharger sa rage sur nos François. Ie priay nostre Seigneur que sa vengeance ne tombast point sur d'autre que sur moy, et ma priere ne fut pas inutile, nous n'y perdîmes que nostre Canot, que ce miserable brisa en pieces.

I'eus en mesme temps le deplaisir d'apprendre la mort d'vn de ces pauures bruslés, sans que ie le pusse assister, i'espere neantmoins que Dieu luy aura fait misericorde, ensuite des actes de foy et de contrition, et de plusieurs prieres que ie luy fis faire, la premiere fois que ie le vis, qui fut aussi la derniere.

Vers le commencement de Septembre, apres auoir costoyé les riuages du Lac des Hurons, nous arriuons au Sault ; c'est ainsi qu'on nomme vne demie lieuë de rapides qui se retrouuent en vne belle riuiere, laquelle fait la ionction de deux grands Lacs, de celuy des Hurons et du Lac Superieur.

Cette Riuiere est agreable, tant pour les Isles dont elle est entrecoupée, et les grandes bayes dont elle est bordée, que pour la pesche et la chasse, qui y sont tres aduantageuses. Nous allâmes

pour coucher en vne de ces Isles, où nos Sauuages croyoient trouuer à souper dés leur arriuée, car en debarquant, ils mirent la chaudiere sur le feu, s'attendans de voir le Canot chargé de poissons, si tost qu'on auroit ietté la rets à l'eau; mais Dieu voulut punir leur presomption, differant iusqu'au lendemain à donner à manger à des fameliques.

Ce fut donc le second de Septembre, qu'aprés auoir franchi ce Sault, qui n'est pas vne chute d'eau, mais seulement vn courant tres-violent, empesché par quantité de rochers, nous entrâmes dans le Lac Superieur, qui portera desormais le nom de Monsieur de Tracy, en reconnoissance des obligations, que luy ont les peuples de ces contrées.

La figure de ce Lac est presque pareille à celle d'vn arc, les riuages du costé du Sud estant fort courbés, et ceux du Nord presque en droite ligne. La pesche y est abondante, le poisson excellent, et l'eau si claire et si nette, qu'on voit iusqu'à six brasses, ce qui est au fond.

Les Sauuages respectent ce Lac comme vne Diuinité, et luy font des sacrifices, soit à cause de sa grandeur, car il a deux cents lieuës de long, et quatre-vingts au plus large, soit à cause de sa bonté, fournissant du poisson, qui nourrit tous ces peuples, au defaut de la chasse, qui est rare aux enuirons.

L'on trouue souuent au fond de l'eau, des pieces de cuiure tout formé, de la pesanteur de dix et vingt liures; i'en ay veu plusieurs fois entre les mains des Sauuages, et comme ils sont superstitieux, ils les gardent comme autant de diuinités, ou comme des presents que les dieux qui sont au fond de l'eau leur ont faits pour estre la cause de leur bonheur; c'est pour cela, qu'ils conseruent ces morceaux de cuiure enuelopés parmi leurs meubles les plus pretieux, il y en a qui les gardent depuis plus de cinquante ans; d'autres les ont dans leurs familles de temps immemorial, et les cherissent comme des dieux domestiques.

On a veu pendant quelque temps, comme vn gros rocher tout de cuiure, dont la pointe sortoit hors de l'eau, ce qui donnoit occasion aux passans d'en aller couper des morceaux. Neantmoins lorsque ie passay en cet endroit, on n'y voyoit plus rien; ie croy que les tempestes qui sont icy fort frequentes, et semblables à celles de la Mer, ont couuert de sable ce rocher. Nos Sauuages m'ont voulu persuader que c'estoit vne diuinité, laquelle a disparu, pour quelque raison, qu'ils ne disent pas.

Au reste ce Lac est l'abord de douze ou quinze sortes de nations differentes, les vnes venans du Nord, les autres du Midy, et les autres du Couchant, et toutes se rendans, ou sur les riuages les plus propres à la pesche, ou dans des Isles qui sont en grand nombre en tous les quartiers de ce Lac. Le dessein qu'ont ces peuples, en se rendant icy, est en partie pour chercher à viure, par la pesche, et en partie pour faire leur petit commerce les vns auec les autres quand ils se rencontrent. Mais le dessein de Dieu a esté de faciliter la publication de l'Euangile, à des peuples errans et vagabonds, ainsi qu'il paroistra dans la suite de ce Iournal.

Estans donc entrés dans le Lac de Tracy, nous employâmes tout le mois de Septembre à nauiger sur les bords qui sont du costé du Midy, où j'eus la consolation d'y dire la sainte Messe, m'estant trouué seul auec nos François, ce que ie n'auois pû faire depuis mon depart des Trois Riuieres.

Aprés auoir consacré ces forests par cette sainte action, pour comble de ma ioye, Dieu me conduisit au bord de l'eau, et me fit tomber sur deux enfans malades, qu'on embarquoit pour aller dans les terres; ie fus fortement inspiré de les baptiser, et aprés toutes les precautions necessaires, ie le fis dans le peril où ie les vis de mourir pendant l'Hyuer. Toutes les fatigues passées ne m'estoient plus rien, et i'estois tout fait à la faim, qui nous suiuoit tousiours de prés, n'ayant à manger que ce que l'industrie de nos pescheurs, qui n'étoit pas tousiours heureuse, nous pouuoit fournir du iour à la journée.

Nous passâmes ensuite la Baye nom-

mée par le feu Pere Menard, de sainte Therese. C'est là où ce genereux Missionnaire a hyuerné, y trauaillant auec le mesme zele, qui luy a fait ensuite donner sa vie, courant aprés les ames. Ie trouuay assez proche de là quelques restes de ses trauaux ; c'estoient deux femmes Chrestiennes, qui auoient tousiour conserué la foy, et brilloient comme deux astres au milieu de la nuit de cette infidelité. Ie les fis prier Dieu, aprés leur auoir rafraischi la memoire de nos mysteres.

Le Diable, qui est sans doute bien ialoux de cette gloire qui est renduë à Dieu au milieu de ses Estats, a fait ce qu'il a pû pour m'empescher de monter icy, et n'ayant pû en venir à bout, il s'en est pris à quelques Escrits que i'auois apportés, propres pour l'instruction de ces infideles. Ie les auois enfermés dans vne petite quaisse, auec quelques medicaments pour les malades ; le malin esprit, preuoyant qu'elle me seruiroit beaucoup pour le salut des Sauuages, fit ses efforts pour me la faire perdre ; car elle a fait vne fois naufrage dans les boüillons d'vn rapide ; vne autre fois elle a esté delaissée au pied d'vn portage, elle a changé de main sept ou huit fois, enfin elle est tombée en celles de ce sorcier que i'auois blasmé à l'entrée du Lac des Hurons, lequel en ayant leué la serrure, prit ce qui luy agrea, et l'abandonna ensuite toute ouuerte à la pluye, et aux passans. Il plut à Dieu confondre le malin esprit et se seruir du plus grand Iongleur de ces quartiers, homme de six femmes, et d'vne vie debordée, pour me la conseruer. Il me la mit entre les mains, lorsque ie n'y pensois plus, me disant que le theriaque et quelques autres medicaments auec les Images qui estoient dedans, estoient autant de Manitous, ou de demons qui le feroient mourir, s'il osoit y toucher. I'ay veu par aprés, par experience, combien ces Escrits des langues du païs m'ont seruy pour leur conuersion.

CHAPITRE III.

De l'arriuée, et demeure du Missionnaire à l'Anse du Saint Esprit, appelée Chagoüamigong.

Aprés auoir fait cent quatre-vingts lieuës, sur les bords du Lac de Tracy, du costé qui regarde le Midy, où nostre Seigneur a voulu souuent éprouuer nostre patience, par les tempestes, par la famine, et par les fatigues du iour et de la nuit, enfin nous arriuasmes le premier iour d'Octobre à Chagoüamigong, où nous aspirions depuis si long-temps.

C'est vne belle Anse, dans le fond de laquelle est placé le grand Bourg des Sauuages, qui y font des champs de bled d'Inde, et y menent vne vie sedentaire. Ils y sont au nombre de huit cents hommes portans armes, mais ramassés de sept nations differentes, qui viuent paisiblement meslées les vnes parmi les autres.

Ce grand monde nous a fait preferer ce lieu à tous les autres, pour y faire nostre demeure ordinaire, afin de vaquer plus commodement à l'instruction de ces infideles, y dresser une chapelle, et y commencer les fonctions du Christianisme.

Nous n'auons pû d'abord nous mettre à couuert que sous des écorces, où nous estions si frequemment visités de ces peuples, dont la pluspart n'auoient iamais veu d'Europeans, que nous en estions accablés, et les instructions que ie leur faisois, incessamment interrompuës par les allans et les venans ; ce qui me fit resoudre, à les aller voir moy-mesme, chacun dans leurs cabanes, où ie leur parlois de Dieu plus à mon aise, et ie les instruisois plus à loisir de tous les Mysteres de nostre foy.

Lorsque ie vaquois à ces saints emplois, vn ieune Sauuage, c'estoit vn de ceux qui auoient esté bruslés pendant nostre voyage, vint me trouuer, et me demanda à prier Dieu, m'assurant que tout de bon il vouloit estre

Chrestien. Il me raconta vne chose qui luy est arriuée, dont on iugera ce qu'on voudra : Ie ne t'eus pas plustost obeï, me dit-il, renuoyant ce sorcier qui vouloit me guerir par ses Iongleries, que ie vis celuy qui a tout fait, et dont tu m'as tant parlé ; il me dit d'vne voix que i'entendis distinctement : Tu n'en mourras pas, parce que tu as escouté la robe noire. Il n'eut pas plustost parlé, que ie me sentis fortifié extraordinairement, et me trouuay dans vne grande confiance de recouurer la santé, comme de fait, me voilà parfaitement guery. I'espere bien que celuy, qui a operé pour le salut du corps, n'abandonnera pas celuy de l'ame, et ie me le promets d'autant plus fermement, que ce Sauuage m'est venu chercher de luy mesme, pour apprendre les prieres, et receuoir les instructions necessaires.

Peu aprés ie sceu que nous auions enuoyé au Ciel vn enfant au maillot, qui mourut deux iours aprés que ie luy eus conferé le saint Baptesme. S. François, dont il portoit le nom, aura sans doute presenté à Dieu cette ame innocente, pour premices de cette Mission.

Ie ne sçay ce qui arriuera à vn autre enfant que i'ay baptisé incontinent aprés sa naissance ; son pere Outaoüac de nation, me fit appeler si tost qu'il fut né, et mesme vint au deuant de moy, pour me dire que i'eusse à le baptiser au plustost, afin de le faire viure longtemps. Chose admirable en ces Sauuages, qui auparauant croyoient que le baptesme causoit la mort à leurs enfans, et à present sont persuadés qu'il leur est necessaire pour leur conseruer vne longue vie. Cela me donne plus d'accés auprés de ces enfans, qui viennent souuent à moy en troupes, pour contenter leur curiosité, en regardant vn estranger, mais bien plus pour receuoir sans y penser, les premieres semences de l'Euangile, qui fructifieront auec le temps dans ces ieunes plantes.

CHAPITRE IV.

Conseil General des nations du païs des Outaoüacs.

Le Pere, estant arriué dans le païs des Outaoüacs, y trouua les esprits dans la crainte d'vne nouuelle guerre, qu'ils alloient auoir sur les bras, de la part des Nadoüessi, nation belliqueuse, et qui dans ses guerres, ne se sert point d'autres armes, que de l'arc et de la massuë.

Vn party de ieunes guerriers se formoit desia, sous la conduite d'vn chef qui ayant esté offensé, ne consideroit pas si la vengeance qu'il vouloit prendre, ne causeroit pas la ruine de toutes les bourgades de son païs.

Les anciens pour obuier à ces malheurs, assemblerent vn conseil general de dix ou douze nations circonuoisines, toutes interessées en cette guerre, afin d'arrester la hache de ces temeraires, par les presents qu'ils leur feroient en si bonne compagnie.

Le Pere y fut inuité pour le mesme sujet, et s'y trouua, pour parler en mesme temps à tous ces peuples au nom de Monsieur de Tracy, dont il portoit trois paroles auec trois presents, qui en sont les truchements.

Toute cette grande Assemblée luy ayant donné audience : Mes freres, leur dit-il, le sujet qui m'amene en vostre païs, est tres important, et merite que vous écoutiez ma voix, auec vne attention extraordinaire. Il ne s'agit de rien moins que de la conseruation de toute vostre terre, et de la perte de tous vos ennemis. A ces mots, le Pere les ayant trouués tous bien disposés à l'écouter attentiuement ; il leur raconta la guerre que Monsieur de Tracy entreprenoit contre les Iroquois ; comme il les alloit reduire à leur deuoir par la force des armes du Roy, et assurer le commerce entre nous et eux, nettoyant tous les chemins de ces pirates de Riuieres, et les obligeant à vne paix generale, ou à se voir totale-

ment destruits. Et c'est icy que le Pere prit occasion de s'estendre sur la pieté de sa Majesté, qui vouloit que Dieu fust reconnu par toutes ses terres et qui n'agreoit point de peuples sous son obeïssance, qui ne fussent soumis au createur de tout l'vniuers. Il leur expliqua ensuite les principaux articles de nostre foy, et leur parla fortement sur tous les mysteres de nostre Religion, en vn mot il prescha IESVS-CHRIST à toutes ces nations.

C'est vne consolation sans doute bien grande à vn pauure Missionnaire, quand aprés cinq cents lieuës de chemin, dans des fatigues, des dangers, des famines et des miseres de toutes les façons, il se voit escouté par tant de peuples differents, leur publiant l'Euangile, et leur distribuant les paroles de salut, dont ils n'auoient iamais entendu parler.

Ce sont des semences qui demeurent quelque temps en terre, et qui ne portent pas incontinent leurs fruits ; il faut les aller cueillir dans les cabanes, dans les forets, et sur les Lacs ; c'est ce que faisoit le Pere, qui se trouuoit par tout, dans leurs cabanes, à leurs embarquements, dans leurs voyages et partout trouuoit des enfans à baptiser, des malades à disposer aux Sacrements, des anciens Chrestiens à confesser, et des infidelles à instruire.

Il est vray qu'vn iour repassant en son esprit, les obstacles qu'il y auoit à la foy, veu l'estat et les coustumes deprauées de tous ces peuples, il se sentit poussé interieurement, pendant le saint sacrifice de la Messe, de demander à Dieu par l'intercession de l'Apostre S. André, dont l'Eglise celebroit ce iour là la feste, qu'il plust à sa diuine Majesté luy decouurir quelque iour, pour establir le Royaume de IESVS-CHRIST en ces contrées, au lieu du Paganisme : et des le mesme iour, Dieu luy fit connoistre les grands obstacles qu'il y rencontreroit, afin de se roidir de plus en plus contre ces difficultés, qu'on reconnoistra assez par le Chapitre suiuant.

CHAPITRE V.

Des faux dieux et de quelques coustumes superstitieuses des Sauuages de ce païs.

Voicy ce que le Pere Alloüez raconte touchant les coustumes des Outaoüacs, et autres peuples, qu'il a estudiées tres-soigneusement, ne se fiant pas au recit qu'on luy en faisoit, mais ayant veu luy mesme, et obserué tout ce qu'il en a laissé par escrit.

Il y a icy, dit-il, vne fausse et abominable religion, pareille en plusieurs choses, à celle de quelques anciens Payens. Les Sauuages d'icy ne reconnoissent aucun souuerain maistre du Ciel et de la Terre ; ils croyent qu'il y a plusieurs genies, dont les vns sont bienfaisans, comme le Soleil, la Lune, le Lac, les Riuieres et les Bois ; les autres mal-faisans, comme la couleuure, le dragon, le froid et les tempestes, et generalement tout ce qui leur semble ou aduantageux, ou nuisible, ils l'appellent vn Manitou, et leur rendent le culte et la veneration que nous ne rendons qu'au vray Dieu.

Ils les inuoquent, quand ils vont à la chasse, à la pesche, en guerre, ou en voyage ; ils leur font des sacrifices, auec des ceremonies qui ne sont propres qu'à des Sacrificateurs.

Vn vieillard des plus considerables de la Bourgade fait fonction de Prestre. Il commence par vne harangue estudiée, qu'il adresse au Soleil, si c'est en son honneur qu'on fait le festin à manger tout, qui est comme vn holocauste : il declare tout haut qu'il fait ses remercimens à cet Astre, de ce qu'il l'a eclairé pour tuer heureusement quelque beste ; il le prie et l'exhorte par ce festin, à continuer les soings charitables, qu'il a de sa famille. Pendant cette inuocation, tous les Conuiés mangent iusqu'au dernier morceau ; aprés quoy vn homme destiné à cela, prend vn pain de petun, le rompt en deux, et le iette dans le feu. Tout le monde

crie pendant que le petun se consume, et que la fumée monte en haut, et auec ces clameurs se termine tout le sacrifice.

I'ay veu vne Idole, dit le Pere, éleuée au milieu d'vne Bourgade à laquelle parmi les autres presens, on a offert en sacrifice dix chiens, pour obtenir de ce faux dieu, qu'il transportast ailleurs la maladie qui depeuploit la Bourgade. Chacun alloit tous les iours faire ses offrandes à cette Idole, selon ses besoins.

Outre ces sacrifices publics, ils en ont de particuliers et domestiques ; car souuent dans leurs cabanes, ils iettent du petun au feu, auec vne espece d'offrande exterieure, qu'ils font à leurs faux dieux.

Pendant les orages et les tempestes, ils immolent vn chien, qu'ils iettent dans le Lac : Voila pour t'apaiser, luy disent-ils, demeure en repos. Dans les endroits perilleux des Riuieres, ils se rendent fauorables les bouillons et les saults, par quelques presens qu'ils leur font, et ils sont tellement persuadez, qu'ils honorent par ce culte exterieur leurs pretendues diuinités, que ceux d'entre eux qui sont conuertis et baptisés, vsent des mesmes ceremonies à l'endroit du vray Dieu, iusqu'à ce qu'ils soient desabusés.

Au reste ces peuples, comme ils sont grossiers, ne reconnoissent point de diuinité purement spirituelle : ils croyent que le Soleil est vn homme, et la Lune sa femme, que la neige et la glace est aussi vn homme, qui s'en va au printemps, et reuient en hyuer ; que le malin esprit est dans les couleuures, les dragons et autres monstres ; que le corbeau, le milan et quelques autres oiseaux, sont des genies, et qu'ils parlent aussi bien que nous, que mesme il y a parmy eux des peuples qui entendent leur langage, comme quelques vns entendent vn peu celuy des François.

Ils croyent de plus que les ames des Trepassés gouuernent les poissons qui sont dans le Lac, et ainsi de tout temps ils ont tenu l'immortalité, et mesme la metempsycose des ames des poissons morts ; car ils croyent qu'elles repassent dans d'autres corps de poissons, et c'est pour cela qu'ils ne iettent iamais les arrestes dans le feu, de peur de deplaire à ces ames, qui ne viendroient plus dans leurs rets.

Ils ont en veneration toute particuliere, vne certaine beste chimerique, qu'ils n'ont iamais veuë, sinon en songe ; ils l'appellent Missibizi ; ils la reconnoissent pour vn grand genie, auquel ils font des sacrifices, pour obtenir bonne pesche d'esturgeon.

Ils disent aussi que les petites pierres de cuiure, qu'ils trouuent au fond de l'eau dans le Lac, ou dans les Riuieres qui s'y dechargent, sont les richesses des dieux, qui habitent dans le fond de la terre.

I'ay appris, dit le Pere qui a decouuert toutes ces sottises, que les Ilinioüek, les Outagami et autres Sauuages du costé du Sud, croyent qu'il y a vn grand et excellent genie, maistre de tous les autres, qui a fait le Ciel et la Terre, et qui est, disent-ils, du costé du Leuant vers le pays des François.

La source de leur Religion est le libertinage, et toutes ces sortes de sacrifices se terminent d'ordinaire à des festins de debauche, à des danses deshonnestes, et à des concubinages infames, les hommes employent toute leur deuotion à auoir plusieurs femmes, et en changer quand il leur plaist ; les femmes à quitter leurs maris, et les filles, à viure dans la dissolution.

Ils ne laissent pas de souffrir beaucoup à l'occasion de ces sottes diuinités ; car ils ieûnent en leur honneur, pour sçauoir l'euenement de quelque affaire. I'en ay veu auec compassion, dit le Pere, qui ayants quelque dessein de guerre, ou de chasse, passent les huit iours tout de suite, ne prenans presque rien auec telle opiniastreté, qu'ils ne desistent point, qu'ils n'ayent veu en songe ce qu'ils demandent, ou vne troupe d'orignaux, ou vne bande d'Iroquois mis en fuite, ou chose semblable ; ce qui n'est pas bien difficile à vn cerueau vuide et tout épuisé par le

ieûne, et qui ne pense tout le iour à rien autre chose.

Disons quelque chose de l'art de la Medecine, qui a vogue en ce païs. Leur science consiste à connoistre la cause du mal, et y appliquer les remedes.

Ils iugent que la cause la plus ordinaire des maladies vient d'auoir manqué à faire festin, apres quelque pesche ou chasse heureuse ; car pour lors le Soleil qui se plaist aux festins, se fasche contre la personne qui a manqué à son deuoir, et la rend malade.

Outre cette cause generale des maladies, il y en a de particulieres, qui sont certains petits genies mal-faisans de leur nature, qui se fourrent d'eux mesmes, ou sont iettés par quelque ennemi dans les parties du corps qui sont les plus malades. Ainsi quand quelqu'vn sent mal à la teste, ou au bras, ou à l'estomac ; c'est vn Manitou, disent-ils, qui est entré dans ces parties, et qui ne cessera de les tourmenter, qu'on ne l'en ait ou tiré, ou chassé.

Le remede donc le plus ordinaire, est d'appeler le Iongleur qui vient en compagnie de quelques vieillards, auec lesquels, il fait vne espece de consultation sur le mal du patient ; aprés quoy il se iette sur la partie mal-affectée, il y applique sa bouche, et la succçant, il fait semblant d'en tirer quelque chose comme vne petite pierre, ou vn bout de corde, ou autre chose, qu'il auoit auparauant cachée dans sa bouche, et la montrant, dit : Voila le Manitou, te voila guery, il n'y a plus qu'à faire festin.

Le Diable, qui veut tourmenter ces pauures aueuglés dés ce monde, leur a inspiré vn autre remede, auquel ils ont grande confiance, c'est de prendre le malade sous les bras, et le faire marcher pieds nuds sur les braises de la cabane, ou s'il est si mal qu'il ne puisse pas marcher, on le porte à quatre ou cinq personnes, et on le fait passer doucement par dessus tous les feux, ce qui fait assez souuent qu'vn plus grand mal qu'on leur cause, guerit, ou fait qu'on ne ressent pas vn plus leger qu'on veut guerir.

Aprés tout, le remede le plus commun, comme il est le plus profitable au Medecin, est de faire vn festin au Soleil, croyant que cet astre, qui se plaist à la liberalité, s'appaisera par vn repas magnifique, regardera le malade de bon œil, et luy rendra la santé.

Tout cela monstre, que ces pauures peuples sont bien éloignés du Royaume de Dieu ; mais celuy qui peut toucher des cœurs aussi durs que les pierres, pour en faire des enfans d'Abraham et des vases d'élection, pourra bien aussi faire naistre le Christianisme dans le sein de l'idolatrie, et éclairer par les lumieres de la Foy, ces Barbares, plongés dans les tenebres de l'erreur, et dans vn Ocean de débauches. On le connoistra par le recit des Missions, que le Pere a faites en ce dernier bout du monde, pendant les deux premieres années qu'il y a demeuré.

CHAPITRE VI.

Relation de la Mission du Saint-Esprit dans le Lac de Tracy.

Aprés vn rude et facheux voyage de cinq cents lieuës, où toutes sortes de miseres se sont rencontrées, le Pere s'estant rendu vers les extremités du grand Lac, y trouua de quoy exercer le zele qui luy auoit fait deuorer tant de fatigues, en jettant les fondements des Missions, dont nous allons parler. Commençons par celle du Saint Esprit, qui est le lieu de sa demeure, voicy ce qu'il en dit.

Ce quartier du Lac, où nous nous sommes arrestés, est entre deux grands Bourgs, et comme le centre de toutes les nations de ces contrées, parceque la pesche y est abondante, qui est le principal fond de la subsistance de ces peuples.

Nous y auons dressé vne petite Chapelle d'escorces, où toute mon occupation est d'y receuoir les Chrestiens

Algonkins et Hurons, les instruire, baptiser et catechiser les enfans, y admettre les Infideles qui y accourent de toutes parts, attirés par la nouueauté, leur parler en public et en particulier, les conuaincre sur leurs superstitions, combattre leur idolatrie, leur faire voir les verités de nostre Foy, et ne laisser partir personne d'auprés de moy, sans jetter dans son ame quelques semences de l'Euangile.

Dieu m'a fait la grace de me faire entendre à plus de dix Nations differentes ; mais j'aduouë qu'il est necessaire de luy demander, mesme auant le iour, la patience pour souffrir ioyeusement les mépris, les railleries, les importunités et les insolences de ces Barbares.

Vne autre occupation que i'ay dans ma petite Chapelle, est d'y baptiser les enfans malades que les Infideles m'apportent eux mesmes, pour obtenir de moy quelque medecine, et parceque ie vois que Dieu rend la santé à ces petits innocens aprés leur baptesme, c'est ce qui me fait esperer qu'il en veut faire comme le fondement de son Eglise en ces quartiers.

I'ay étendu dans la Chapelle diuerses Images, comme de l'Enfer et du Iugement general, qui me fournissent des matieres d'instructions bien proportionnées à mes Auditeurs ; aussi n'aie pas peine ensuitte à les rendre attentifs, à les faire chanter le *Pater* et l'*Aue* en leur langue, et à les conduire dans les prieres que ie leur fais faire aprés chaque instruction ; ce qui attire vn si grand nombre de Sauuages, que depuis le matin iusqu'au soir, ie me vois heureusement contraint à ne faire autre chose.

Dieu donne benediction à ces commencemens ; car les debauches de la ieunesse ne sont plus si frequentes, et les filles qui auparauant ne rougissoient point des plus infames actions, se tiennent dans la reserue, et conseruent la pudeur si propre à leur sexe.

I'en sçay plusieurs qui aux sollicitations qu'on leur fait, respondent hardiment qu'elles prient Dieu, et que la Robe-noire leur deffend cés debauches.

Vne petite fille de dix ou douze ans, me venant vn iour demander à prier Dieu, ie luy dis : ma petite sœur, vous ne le meritez pas, vous sçauez bien ce qu'on disoit de vous il y a quelques mois. Il est vray, me dit-elle, que ie n'estois pas sage en ce temps là, et que ie ne sçauois pas que cela fust mal fait ; mais depuis que i'ay prié, et que vous nous auez appris que cela estoit mauuais, ie ne l'ay plus fait.

Les premiers iours de l'année 1666. furent employés à presenter des estrennes bien agreables au petit Iesus. C'estoient plusieurs enfans, que les meres m'apportoient par vne inspiration de Dieu toute extraordinaire, afin de les baptiser. Ainsi se formoit petit à petit cette Eglise, et la voyant desia imbuë de nos mysteres, ie iugeay qu'il estoit temps de transporter nostre petite Chapelle, au milieu du grand Bourg éloigné de nostre demeure de trois quarts de lieuë, et composé de quarante cinq à cinquante grandes cabanes, de toutes nations, où il y a bien deux mille ames.

C'estoit iustement au temps de leurs grandes debauches, et ie peus dire en general, que i'ay veu dans cette Babylone, le parfait tableau du libertinage. Ie ne laissois pas d'y auoir la mesme occupation que dans nostre premiere demeure, et auec le mesme succez. Mais le Malin esprit, enuieux du bien que la grace de Dieu y operoit, fit faire tous le iours des Iongleries diaboliques tout proche de nostre Chapelle, pour la guerison d'vne femme malade ; ce n'étoient que danses superstitieuses, que mascarades hideuses, que clameurs horribles, et mille sortes de singeries. Ie ne laissois pas de l'aller voir tous les iours, et pour l'attirer auec douceur, ie luy faisois present de quelques raisins. Enfin les sorciers ayants declaré que son ame estoit partie, et qu'ils n'en esperoient plus rien, ie l'allay voir le lendemain, et luy dis que cela n'estoit pas vray, et que mesme si elle vouloit croire en Iesvs-Christ, i'esperois qu'elle en releueroit ; mais ie ne pûs rien gagner sur son esprit, ce qui me fit resoudre de m'adresser au sorcier mesme

qui la pansoit. Il fut si surpris de me voir chez luy, qu'il en parut tout interdit. Ie luy fis voir les sottises de son art, et qu'il contribuoit plustot à la mort, qu'à la vie de ses malades. Pour response, il me menaça de m'en faire sentir les effets par vne mort indubitable, et peu aprés s'estant mis à iongler pendant l'espace de trois heures, il crioit de temps en temps au fort de ses ceremonies, que la Robe-noire en mourroit ; mais tout fut inutile par la grace de Dieu, qui sçeut mesme tirer le bien du mal, car luy mesme m'ayant enuoyé deux de ses enfans malades pour les baptiser, ils receurent en mesme temps, par le moyen de ces eaux sacrées, la guerison de l'ame et du corps.

Le lendemain ie visitay vn autre celebre sorcier, homme qui a six femmes, et qui vit dans le desordre qu'on peut s'imaginer d'vne telle compagnie. Ie trouuay dans sa cabane vne petite armée d'enfans ; ie voulus m'y acquiter de mon ministere, mais en vain : et c'est la premiere fois qu'en ces quartiers i'ay veu le Christianisme bafoué, sur tout en ce qui concerne la resurrection des morts, et le feu d'enfer. I'en sortis auec cette pensée : *Ibant Apostoli gaudentes à conspectu concilij, quoniam digni habiti sunt pro nomine Iesu contumeliam pati.*

Les insultes qu'on me fit en cette cabane, éclaterent bien tost au dehors, et donnerent sujet aux autres de me traiter auec les mesmes insolences. Desia l'on auoit rompu vne partie des escorces, c'est à dire des murailles de nostre Eglise ; desia l'on auoit commencé à me derober tout ce que i'auois ; la ieunesse deuenoit de plus en plus nombreuse et insolente, et la parole de Dieu n'estoit écoutée qu'auec mespris et raillerie ; ce qui m'obligea de quitter ce poste, pour me retirer en nostre demeure ordinaire, ayant eu cette consolation en les quittant, que Iesvs-Christ a esté presché, et la Foy annoncée publiquement, et à chaque Sauuage en particulier ; car outre ceux qui remplissoient nostre Chapelle depuis le matin iusqu'au soir, les autres qui restoient dans les Cabanes estoient instruits par ceux qui m'auoient oüy.

Ie les ay entendu moy mesme le soir, aprés que tout le monde estoit retiré, repeter intelligiblement en ton de Capitaine, toute l'instruction que ie leur auois faite pendant le iour. Ils aduoüent bien, que ce que ie leur enseigne, est tres-raisonnable ; mais le libertinage l'emporte par dessus la raison, et si la grace n'est bien forte, toutes nos instructions sont peu efficaces.

Vn d'entr'eux m'estant venu trouuer, pour estre instruit, à la premiere parole que ie luy dis, sur deux femmes qu'il auoit : Mon frere, me repartit-il, tu me parles d'vne affaire bien difficile, il suffit que mes enfans prient Dieu, enseigne les.

Aprés que j'eus quitté cette bourgade d'abomination, Dieu me conduisit à deux lieuës de nostre demeure, où ie trouuay trois malades adultes, que ie baptisay aprés vne suffisante instruction, dont deux moururent aprés leur Baptesmes. Les secrets de Dieu sont admirables, et i'en pourrois rapporter plusieurs exemples tout semblables, qui montrent les soins amoureux de la prouidence pour ses Elus.

CHAPITRE VII.

De la Mission des Tionnontateheronnons.

Les Tionnontateheronnons d'auiourd'huy, sont les mesmes peuples qu'on appelloit autrefois les Hurons de la nation du petun. Ils ont esté contraints aussi bien que les autres, de quitter leur païs, pour fuir l'Hyroquois, et se retirer vers les extremités de ce grand Lac, où l'éloignement et le defaut de chasse, leur seruent d'azile contre leurs ennemis.

Ils faisoient autrefois vne partie de l'Eglise florissante des Hurons, et ont eu le feu Pere Garnier pour Pasteur, qui a donné si courageusement sa vie

pour son cher troupeau ; aussi conseruent-ils pour sa memoire, vne veneration particuliere.

Depuis le debris de leur païs, ils n'ont point esté cultiuez dans le Christianisme ; d'où vient qu'ils sont plustost Chrestiens par estat, que par profession. Ils se vantent de ce beau nom, mais le commerce qu'ils ont depuis si long-temps auec les infideles, a presque effacé de leurs esprits tous les vestiges de la Religion, et leur a fait reprendre plusieurs de leurs anciennes coutumes ; ils ont leur bourgade assez proche de nostre demeure, ce qui m'a donné moyen d'entreprendre cette Mission auec plus d'assiduité, que les autres plus éloignées.

I'ay donc tasché de remettre cette Eglise en son premier estat, par la Predication de la parole de Dieu, et par l'administration des Sacrements ; j'ay conféré le Baptesme à cent enfans, dés le premier hyuer que i'ay passé auec eux, et en suite à d'autres, pendant les deux années que ie les ay pratiqués. Les adultes s'approchoient du Sacrement de penitence, assistoient au saint Sacrifice de la Messe, faisoient les prieres en public et en particulier, en vn mot, comme ils auoient esté fort bien instruits, il ne m'a pas été bien difficile de restablir la pieté dans leurs cœurs, et y faire renaistre les bons sentiments, qu'ils auoient eus pour la Foy.

De tous ces enfans baptisez, Dieu n'en a voulu prendre que deux qui se sont enuolez dans le Ciel aprés leur Baptesme. Pour les adultes, il y en a eu trois entr'autres, pour le salut desquels il semble que Dieu m'a enuoyé icy.

Le premier a esté vn vieillard Ousaki de naissance, autrefois considerable parmy ceux de sa nation, et qui s'est tousiours conserué dans l'estime des Hurons, par lesquels il auoit esté pris captif en guerre. Peu de iours aprés mon arriuée en ce païs, i'appris qu'il estoit malade à quatre lieuës d'icy, ie le fus voir, ie l'instruisis, ie le baptisay, et trois heures aprés il mourut, me laissant toutes les marques possibles que Dieu luy auoit fait misericorde.

Quand mon voyage depuis Quebec n'auroit point eû d'autre fruit que le salut de ce pauure vieillard, ie trouuerois tous mes pas trop bien recompensés, puisque le Fils de Dieu n'a pas espargné luy iusques à la derniere goutte de son sang.

La seconde personne dont i'ay à parler, est vne femme fort auancée en âge ; elle estoit detenuë à deux lieuës de nostre demeure par vne dangereuse maladie, que luy auoit causé vn sac de poudre qui auoit pris feu inopinément dans sa cabane. Le Pere Garnier luy auoit promis, il y a plus de quinze ans le baptesme, et estoit prest de le luy conferer, quand il fut tué par les Iroquois. Ce bon Pere n'a pas voulu manquer à sa promesse, et, comme vn bon Pasteur, a procuré par son intercession, que ie me trouuasse icy auant qu'elle expirast ; ie la fus voir le iour mesme de tous les Saints, et luy ayant raffraischi la memoire de tous nos Mysteres, ie trouuay que les semences de la parole de Dieu, iettées en son ame depuis tant d'années y auoient produit des fruits qui n'attendoient que les eaux du Baptesme, pour venir à leur perfection ; ie luy conferay donc ce sacrement, aprés l'auoir bien disposée, et la nuit mesme qu'elle receut cette grace, elle rendit son ame à son Createur.

La troisiéme personne est vne fille âgée de quatorze ans, qui se rendoit trés assiduë à tous les catechismes et à toutes les prieres que ie faisois faire, dont elle auoit appris par cœur vne bonne partie. Elle tombe malade, sa mere, qui n'estoit pas Chrestienne, appelle les sorciers, leur fait exercer toutes les sottises de leur infame metier. I'en entends parler, ie vais trouuer la fille, et luy fais ouuerture du Baptesme. Elle est rauie de le receuoir ; aprés quoy, tout enfant qu'elle estoit, elle s'oppose à toutes les iongleries qu'on voulut faire autour d'elle, disant que par son Baptesme elle auoit renoncé à toutes les superstitions, et dans ce genereux combat, elle mourut en priant Dieu iusques au dernier soupir.

CHAPITRE VIII.

De la Mission des Outaoüacs, Kiskakoumac, et Outaoüasinagouc.

Ie ioins ici ces trois nations, parce qu'elles ont vne mesme langue, qui est l'Algonquine, et font ensemble vne mesme bourgade, qui correspond à celle des Tionnontatehéronnons, entre lesquels nous sommes residents.

Les Outaoüacs pretendent que la grande riuiere leur appartient, et qu'aucune nation n'y peut nauiger, sans leur consentement ; c'est pour cela que tous ceux qui vont en traite aux François, quoique fort differents de nation, portent le nom general d'Outaoüacs, sous les auspices desquels ils font ce voyage.

L'ancienne demeure des Outaoüacs, estoit vn quartier du Lac des Hurons d'où la crainte des Iroquois les a chassez, et où se portent tous leurs desirs comme à leur païs natal.

Ces peuples sont fort peu disposez à la foy, parcequ'ils sont les plus adonnez à l'idolatrie, aux superstitions, aux fables, à la polygamie, à l'instabilité des mariages, et à toute sorte de libertinage, qui leur fait mettre bas toute honte naturelle. Tous ces obstacles n'ont pas empesché, que ie ne leur aye prêché le nom de Iesus-Christ, et publié l'Euangile dans toutes leurs cabanes, et dans nostre Chapelle, qui se trouuoit pleine depuis le matin iusques au soir, où ie faisois de continuelles instructions sur nos Mysteres, et sur les commandements de Dieu.

Dés le premier hyuer, que i'ay passé auec eux, i'ay eu la consolation d'y baptiser enuiron quatre-vingts Enfans, y compris quelques garçons et filles de huit à dix ans, qui par leur assiduité à venir prier Dieu, se sont rendus dignes de ce bon-heur. Ce qui contribuë beaucoup au Baptesme de ces Enfans, est l'opinion qui est à present tres-commune, que ces eaux sacrées, non seulement ne causent pas la mort, comme on l'a cru autrefois, mais donnent la santé aux malades, et rendent la vie aux moribonds ; et de fait, de tous ces enfans baptisez, Dieu n'en a voulu prendre à soy que six, et a laissé les autres pour seruir de fondement à cette nouuelle Eglise.

Pour les Adultes, ie n'ay pas creu en deuoir baptiser beaucoup, parceque leur superstition estant si fort enracinée dans leur esprit, met vn puissant empeschement à leur conuersion. De quatre que i'ay iugé bien disposez pour ce sacremeut, la diuine prouidence a paru bien manifestement à l'endroit d'vn pauure malade éloigné de deux lieuës de nostre demeure. Ie ne sçauois pas qu'il fust en cet estat, et neantmoins ie me sentois interieurement poussé à l'aller voir, nonobstant mon peu de force et santé. Ie donnay donc iusques à vn hameau éloigné de nous d'vne bonne lieuë, où ie ne trouuay point de malades ; mais i'y appris qu'il y auoit vn autre hameau plus loin. Nonobstant ma foiblesse, ie crus que Dieu demandoit de moy que ie m'y transportasse ; i'y fus auec bien de la peine, et ie trouuay ce Sauuage mourant, qui ne faisoit plus qu'attendre le Baptesme, que ie luy donnay aprés les instructions necessaires ; heureux d'auoir pris part aux enseignements que ie faisois pendant l'hyuer, lorsqu'il venoit auec les autres dans nostre Chapelle, et d'auoir merité par ses soins, que Dieu luy fist misericorde.

L'esté de cette mesme année, ie fus occupé à assister particulierement les malades de cette Mission ; i'en baptisay trois, que ie trouuois en danger, deux desquels sont morts dans la profession du Christianisme. Dieu me conduisoit encore bien à propos dans les Cabanes, pour conferer le Baptesme à onze enfans malades, qui n'auoient pas encore l'vsage de raison, et dont cinq sont allez iouir de Dieu. De dix sept autres enfans que i'ay baptisés l'automne et l'hyuer suiuant, il n'en est mort qu'vn, qui est monté au Ciel, presque en mesme temps qu'expira vn bon vieillard aueugle, trois iours aprés son Baptesme.

CHAPITRE IX.

De la Mission des Pouteouatamiouec.

Les Pouteoüatami sont peuples qui parlent Algonquin, mais beaucoup plus mal-aisé à entendre que les Outaoüacs. Leur païs est dans le Lac des Ilinioüek ; c'est vn grand Lac qui n'estoit pas encore venu à nostre connoissance, attenant au Lac des Hurons, et à celuy des Puants, entre l'Orient et le Midy. Ce sont peuples belliqueux, Chasseurs et Pescheurs : leur païs est fort bon pour le bled d'Inde, dont ils font des Champs, et où ils se retirent volontiers, pour éuiter la famine trop ordinaire en ces quartiers ; ils sont idolatres au dernier point, attachez à des fables ridicules, et amateurs de la Polygamie. Nous les auons tous veus icy, au nombre de trois cents hommes, portans armes. De tous les peuples que i'ay pratiquez en ces contrées, ils sont les plus dociles et les plus affectionnés aux François ; leurs femmes et leurs filles sont plus retenuës, que celles des autres Nations. Ils ont entre eux quelque espece de ciuilité, et la font paroistre aux estrangers, ce qui est rare parmy nos Barbares. Estant allé vne fois voir vn de leurs anciens, il jetta les yeux sur mes souliers, faits à la façon de France ; la curiosité le porta à me les demander, pour les considerer à son ayse ; quand il me les rendit, il ne voulut iamais me permettre de les chausser moy mesme, mais ie fus contraint de souffrir de luy cét office, voulant mesme m'attacher iusques aux courroies, auec les mesmes marques de respect, que tesmoignent les seruiteurs à leurs Maistres, quand ils leur rendent ce seruice : Voila, me dit-il, comme nous faisons à ceux que nous honorons.

Vne autre fois l'estant allé voir, il se leua de sa place, pour me la ceder, auec les mesmes ceremonies que demande la ciuilité des gens d'honneur.

Ie leur ay annoncé la Foy publiquement dans le Conseil general, qui fut tenu peu de iours aprés mon arrivée en ce païs, et en particulier dans leurs cabanes, pendant vn mois qu'ils resterent icy, et ensuite tout l'Automne et l'Hyuer suiuant, pendant lequel temps i'ay baptisé trente quatre de leurs enfans, presque tous au berceau, et ie dois dire, pour la consolation de cette Mission, que le premier de tous ces peuples, qui a esté prendre possession du Ciel, au nom de tous ses Compatriotes, a esté vn enfant Pouteouatami que ie baptisay peu aprés mon arriuée, et qui mourut incontinent aprés.

Pendant le mesme Hyuer, i'ay receu à l'Eglise cinq Adultes, dont le premier est vn vieillard âgé d'enuiron cent ans, qui passoit dans l'esprit des Sauuages pour vne espece de diuinité ; il jeûnoit vingt iours de suite, et auoit des visions de Dieu, c'est à dire selon ces peuples, de Celuy qui a fait la Terre. Il tombe neantmoins malade, et est assisté dans son mal par deux de ses filles, auec vne assiduité et vn amour au dessus de la portée des Sauuages. Entre autres seruices qu'elles luy rendoient, estoit de luy repeter le soir, les instructions qu'elles auoient entenduës pendant le iour dans nostre Chapelle. Dieu voulut se seruir de leur pieté, pour la conuersion de leur Pere ; car comme ie le fus voir, ie le trouuay sçauant en nos mysteres, et le Saint-Esprit operant dans son cœur, par le ministere de ses filles, il demanda auec passion d'estre Chrestien. Ce que ie luy accorday par le Baptesme, que ie ne jugeay pas à propos de differer, le voyant en danger de mort. Dés lors il ne voulut point qu'on exerçast autour de sa personne, aucunes Jongleries pour sa guerison ; il ne vouloit plus entendre parler que du salut de son ame, et vne fois comme ie luy recommandois de prier souuent Dieu : Sçache, mon frere, me dit-il, que continuellement ie iette du petun au feu, disant, c'est toy, qui as fait le Ciel et la Terre, que ie veux honorer. Ie me contentay de luy faire connoistre, qu'il n'estoit pas necessaire d'honorer Dieu de cette façon, mais seulement de luy parler de cœur et de bouche. En

suite, le temps estant venu, auquel les Sauuages demandent qu'on accomplisse leurs desirs, par vne ceremonie qui tient beaucoup des Bachanales, ou du Carnaval ; nostre bon vieillard fit faire recherche par toutes les Cabanes d'vne piece d'étoffe bleüe, disant que c'étoit là son desir parce que c'estoit la couleur du Ciel, auquel dit-il, ie veux auoir toûjours le cœur et la pensée. Ie n'ay point veu de Sauuage plus prest à prier Dieu que luy. Il repetoit, entre autres prieres, celle-cy, auec vne ardeur extraordinaire : Mon Pere, qui estes au Ciel, mon Pere, vostre nom soit sanctifié : trouuant plus de douceur en ces mots, qu'en ceux-cy que ie luy suggerois : Nostre Pere qui es au Ciel. Se voyant vn iour si auancé en âge, il s'écria de luy-mesme, dans les sentiments de S. Augustin ; c'est trop tard que ie vous ay connu, ô mon Dieu, trop tard que ie vous ay aimé ! Ie ne doute point que sa mort, qui ne tarda pas beaucoup, ne fust pretieuse aux yeux de Dieu, qui l'a souffert tant d'années dans l'idolatrie, et luy a reserué si peu de iours pour finir sa vie si Chrestiennement.

Ie ne dois pas icy obmettre vne chose assez surprenante : le lendemain de son trepas, ses parents brulerent son corps contre toute la coutume de ce païs, et le reduisirent tout entier en cendres. Le suiet est vne fable qui passe icy pour verité.

On tient pour certain que le pere de ce vieillard estoit vn Lieure, qui marche l'hiuer sur la neige, et qu'ainsi la neige, le Lieure et le vieillard sont de mesme village, c'est à dire sont parents ; on adiouste, que le Lieure dit à sa femme, qu'il n'agreoit pas que leurs enfans demeurassent dans le fond de la terre, que cela n'estoit pas sortable à leur condition, eux qui estoient parens de la neige, dont le païs est en haut, vers le Ciel ; que si iamais il arriuoit, qu'on les mist en terre aprés leur mort, il prieroit la neige, qui est son parent, de tomber en telle quantité, et si longtemps, qu'il n'y eust point de Printemps, pour punir les hommes de cette faute. Et pour confirmation de ce recit, on adiousta, qu'il y a trois ans, le frere de nostre bon vieillard mourut au commencement de l'hyuer, et qu'ayant esté enterré à l'ordinaire, les neiges furent si abondantes, et l'hiuer si long, qu'on desesperoit de voir le printemps en sa saison, et cependant tout le monde mouroit de faim, sans qu'on peûst trouuer remede à cette misere publique. Les anciens s'assemblent, ils tiennent plusieurs conseils, le tout en vain, la neige continuoit tousiours : alors quelqu'vn de la compagnie dit qu'il se souuenoit des menaces que nous auons racontées ; incontinent on va deterrer le mort, on le brusle, et aussitost la neige cesse, et le printemps luy succeda. Qui croiroit que des hommes pussent adiouster foy à des choses si ridicules ; et cependant on les tient pour des verités incontestables.

Nostre bon vieillard n'est pas seul de sa maison à qui Dieu a fait misericorde ; ses deux filles qui ont esté cause de son salut, ont sans doute esté attirées par ses prieres dans le Ciel ; car l'vne estant frappée d'vn mal qui ne dura que cinq iours, Dieu conduisit mes pas si à propos pour son bon-heur éternel, que ne m'estant pû rendre chez elle, que le soir auant sa mort, i'eus le loisir de la disposer au saint Baptesme, qu'elle receut, pour aller en suite auec son bon pere, l'accompagner dans la gloire qu'elle luy auoit procurée. L'autre fille a suruecu à l'vn et à l'autre, et a comme herité leur pieté ; i'ay trouué cette femme si sage, si modeste et si affectionnée à la foy, que ie n'ay point douté de l'admettre dans l'Eglise, par la participation des sacrements. Toute la famille de ce bon neophyte, qui est nombreuse, se ressent de cette bonté, qui semble leur estre naturelle. Ils ont tous de la tendresse pour moy, et par vn respect qu'ils me rendent, ils ne m'appellent pas autrement que leur oncle. I'espere que Dieu fera à tous misericorde, car ie les vois enclins à la priere au dessus du commun des Sauuages.

Nous pouuons encore raconter parmy

les merueilles que Dieu a operées en cette Eglise, ce qui s'est passé à l'égard d'vne autre famille de cette nation. Vn ieune homme, dans le canot duquel i'estois embarqué, venant en ce païs, fut atteint du mal courant et contagieux, sur la fin de l'hyuer ; ie taschay de luy rendre autant de charité qu'il m'auoit fait de mal en chemin. Comme il estoit assez considerable, on n'espargna aucune sorte de iongleries pour le guerir, et l'on en fit tant, qu'enfin on me vint dire qu'on luy auoit tiré du corps deux dents de Chien. Ce n'est pas cela, leur dis-je, qui cause son mal, mais bien le sang pourri qu'il a dans le corps. Car ie iugeois qu'il auoit la pleuresie ; cependant ie me mis à l'instruire tout de bon, et le lendemain, l'ayant trouué bien disposé, ie luy donnay le saint Baptesme auec le nom d'Ignace, esperant que ce grand Saint confondroit le malin esprit et les Iongleurs. De fait, ie le fis saigner, et montrant le sang au Iongleur qui estoit là present : Voila, luy dis-je, ce qui tue ce malade, tu deurois luy auoir tiré tout ce sang corrompu par toutes tes simagrées, et non pas des dents de chien supposées. Mais luy s'estant apperceu du soulagement que cette saignée auoit causé au malade, voulut auoir la gloire de sa guerison ; et pour cela luy fit prendre vne espece de Medecine, qui eut vn si malheureux effet, que le Patient demeura trois heures durant comme mort. On en fait le cry public par tout le Bourg, et le Iongleur bien surpris de cet accident, confesse qu'il a tué ce pauure homme, et me prie de ne le pas abandonner. Il ne fut pas de fait delaissé de son Patron saint Ignace, qui luy rendit la vie, pour confondre les superstitions de ces Infideles.

Ce ieune homme n'estoit pas encore gueri, que sa sœur tomba malade du mesme mal. Nous eûmes plus d'accés pour nos fonctions, veu ce qui s'estoit passé à l'égard de son frere, et j'eus toute la commodité de la disposer au Baptesme, et outre cette grâce, la sainte Vierge, dont elle portoit le nom, luy obtint la santé.

Mais à peine estoit-elle hors de danger, que le mesme mal se prit à leur cousin, dans la mesme Cabane ; il me parut plus dangereusement malade, que les deux autres ; ce qui me fit haster de luy administrer le Baptesme, aprés les instructions necessaires. Il se portoit déjà mieux, en vertu de ce Sacrement ; quand son pere s'aduisa de faire vn festin, ou plûtost vn sacrifice au Soleil, pour luy demander la santé de son fils. Ie suruiens au milieu de la ceremonie, et m'estant jetté au col de mon malade Neophyte, pour luy faire voir, qu'il n'y auoit que Dieu, qui fust maistre de la vie et de la mort, il se reconnut aussi tost, et satisfit à Dieu, par le Sacrement de Penitence ; mais m'adressant à son Pere, et à tous les Sacrificateurs : C'est à present, leur dis-je, que ie desespere de la santé de ce malade, puisque vous auez eu recours à d'autres, qu'à celuy qui a entre les mains la vie et la mort. Vous auez tué ce pauure homme, par vostre impieté, ie n'en espere plus rien. Il mourut en effet, quelque temps aprés, et i'espere que Dieu aura accepté sa mort temporelle, pour penitence de sa faute, afin de ne pas le priuer de la vie eternelle, qu'il aura obtenuë par les intercessions de saint Ioseph, dont il portoit le nom.

Le gain est plus asseuré du costé des Enfans, desquels j'en ay baptisé dix-sept, sur la fin de cette Mission, que ie fus obligé de terminer par le depart de ces peuples, qui apres auoir recueilli leur bled-d'Inde, se retirerent en leur païs, et en partant, m'inuiterent auec grande instance, d'aller chez eux au Printemps suiuant. Que Dieu soit à iamais glorifié dans l'esprit de ces pauures Barbares, qui l'ont enfin reconnu, eux qui, de tout temps, ne connoissoient aucune diuinité plus grande que le Soleil.

CHAPITRE X.

De la Mission des Ousakiouek Outagamiouek.

Ie ioins en suite ces deux nations, parcequ'elles sont mélées et alliées auec les precèdentes, et d'ailleurs elles ont mesme langage, qui est l'Algonquin, quoi que beaucoup different en diuers Idiomes, ce qui donne bien de la peine à les entendre ; neantmoins aprés quelque trauail, ils m'entendent à present, et ie les entends suffisamment pour leur instruction.

Le païs des Outagami est du costé du Sud, vers le Lac des Illimouek ; ce sont peuples nombreux, d'enuiron mil hommes portans armes, chasseurs et guerriers. Ils ont des champs de bled d'Inde, et demeurent en vn païs fort auantageux, pour la chasse du Chat Sauuage, du Cerf, du Bœuf sauuage et du Castor. Ils n'ont point l'vsage du Canot, et font d'ordinaire leurs voyages par terre, portant sur leurs espaules, leurs pacquets et leur chasse. Ces peuples sont adonnez à l'idolatrie autant que les autres nations. Vn iour entrant dans la Cabane d'vn Outagamy, ie trouuay son pere et sa mere dangereusement malades, et luy ayant dit qu'vne saignée les gueriroit, ce pauure homme prend du petun reduit en poudre, et m'en iette sur ma robbe de tous costés, me disant : Tu es vn genie, prends courage, rends la santé à ces malades, ie te fais sacrifice de ce petun. Que fais-tu, mon frere, luy dis-ie ? ie ne suis rien, c'est celuy qui a tout fait qui est le maistre de nos vies, ie ne suis que son seruiteur. Eh bien, repliqua-t-il, en repandant du petun à terre, en leuant les yeux en haut, c'est donc à toy qui as fait le Ciel et la terre, que i'offre ce petun ; donne la santé à ces malades.

Ces peuples ne sont pas bien alienés de reconnoistre le Createur du monde ; car ce sont eux qui m'ont dit ce que i'ay desia rapporté, qu'ils reconnoissent en leur païs, vn grand genie, qui a fait le Ciel et la terre, et qui demeure vers le païs des François. On dit d'eux et des Ousaki, que quand ils trouuent vn homme à l'écart, et à leur auantage, ils le tuent, sur tout si c'est vn François, dont ils ne peuuent supporter la barbe. Cette sorte de cruauté les rend moins dociles, et moins disposez à l'Euangile que les Pouteouatami. Ie n'ay pas pourtant laissé de publier l'Euangile à prés de six vingts personnes qui ont passé vn esté icy. Ie n'en ay point trouué parmy eux qui fussent assez bien disposez pour le Baptesme. Ie l'ay conféré neantmoins à cinq de leurs enfans malades, qui ont ensuite recouuré la santé.

Pour les Ousaki, on peut les appeller Sauuages par dessus tous les autres. Ils sont en grand nombre, mais errants et vagabonds dans les forests, sans auoir aucune demeure arrestée. I'en ay veu prés de deux cents, et leur ay publié à tous la foy, et ay baptisé dix huit de leurs enfans, à qui les eaux sacrées ont esté salutaires pour l'ame et pour le corps.

CHAPITRE XI.

De la Mission des Illimoüec, ou Alimouek.

Les Illimouëc parlent Algonquin, mais beaucoup différent de celuy de tous les autres peuples. Ie ne les entends que bien peu, pour n'auoir que bien peu conuersé auec eux. Ils ne demeurent pas en ces quartiers, leur païs est à plus de soixante lieuës d'icy, du costé du Midy, au delà d'vne grande riuiere, qui se decharge, autant que ie puis coniecturer, en la Mer, vers la Virginie. Ces peuples sont chasseurs et belliqueux ; ils se seruent de l'arc et de la fleche, rarement du fusil et iamais du canot. C'estoit vne nation nombreuse distribuée en dix grands Bourgs ; mais à present ils sont reduits à deux ; les

guerres continuelles auec les Nadouessi d'vn costé, et les Iroquois de l'autre, les ont presque exterminez.

Ils reconnoissent plusieurs genies ausquels ils font sacrifice, ils pratiquent vne sorte de danse, qui leur est toute particuliere. Ils l'appellent la danse de la pipe à prendre tabac, voicy comme ils la font : ils preparent vne grande pipe, qu'ils ornent de panaches, et la posent au milieu de la place, auec vne espece de veneration ; vn de la compagnie se leue, se met à danser, et puis cede sa place à vn second, celuy cy à vn troisiéme, et ainsi consecutiuement dansent les vns aprés les autres, et non pas ensemble. On prendroit cette danse comme vn balet en posture, qui se fait au son du tambour. Il fait la guerre en cadence, il prepare ses armes, il s'habille, il court, il fait la decouuerte, puis se retire, il s'approche, il fait le cry, il tue l'ennemy, luy enleue la chevelure, et retourne chantant victoire ; mais tout cela auec vne iustesse, vne promptitude, et vne actiuité surprenante. Aprés qu'ils ont tous dansé l'vn aprés l'autre autour de la pipe, on la prend, et on la presente au plus considerable de toute l'assemblée, pour petuner, puis à vn autre, et ainsi consecutiuement à tous, voulans signifier par cette ceremonie, ce qu'en France on veut dire, quand on boit en mesme verre. Mais de plus on laisse la pipe entre les mains du plus honorable, comme vn depost sacré, et vn gage asseuré de la paix, et de l'vnion qui sera tousiours entre eux, tant qu'elle demeurera entre les mains de cette personne.

Parmy tous les genies, à qui ils presentent des sacrifices, ils honorent d'vn culte tout particulier, vn genie plus excellent, disent-ils, que les autres, parceque c'est luy qui fait toutes choses. Ils ont cette passion de le voir, et pour cela ils font de longs ieûnes, esperant que par ce moyen, Dieu se presentera à eux, pendant leur sommeil ; s'il arriue qu'ils l'ayent veu, ils se tiennent heureux, et s'estiment asseurés de viure longtemps.

Toutes les nations du Sud ont ce mesme souhait de voir Dieu, ce qui est sans doute vn grand auantage pour leur conuersion ; car il ne reste plus qu'à les instruire de la façon dont on le doit seruir pour le voir et estre heureux.

I'ay icy publié le nom de Iesus-Christ à quatre-vingts personnes de cette nation, et elles l'ont porté et publié à tout le païs du Sud, auec applaudissement ; en sorte que ie peux dire que cette Mission est celle, où i'ay le moins trauaillé, et où il se trouue plus d'effet. Ils honorent chez eux nostre Seigneur en leur façon, dont ils mettent l'Image que ie leur ay donnée, au lieu le plus considerable, quand ils font quelque celebre festin, et alors le Maistre du banquet, s'adressant à cette Image : C'est en ton honneur, ô Homme-Dieu, luy disent-ils, que nous faisons ce festin, c'est à toy que nous presentons ces viandes.

I'aduouë que c'est là où me paroist le plus beau champ pour l'Euangile. Si i'eusse eû le loisir et la commodité, i'aurais donné iusques chez eux, pour voir de mes yeux tout le bien qu'on m'en raconte.

Ie trouue tous ceux que i'ay pratiqués, affables et humains, et l'on dit que quand ils rencontrent quelque estranger, ils font vn cry de ioye, le caressent, et luy rendent tous les témoignages d'amitié qu'ils peuuent. Ie n'ay baptisé qu'vn enfant de cette nation ; les semences de la foy, que i'ay iettées dans leurs ames porteront leurs fruits, quand il plaira au maistre de la vigne les cueillir. Leur païs est chaud, et ils font du bled d'Inde deux fois l'année. Il y a des serpents à sonnette, qui les font souuent mourir, faute d'en sçauoir le contrepoison. Ils font grand cas des medicaments ausquels ils presentent des sacrifices comme à de grands genies ; ils n'ont point chez eux de forest, mais bien de grandes prairies, où les bœufs, les vaches, les cerfs, les ours et les autres animaux paissent en grand nombre.

CHAPITRE XII.

De la Mission des Nadoüessiouek.

Ce sont peuples qui habitent au Couchant d'icy, vers la grande riuiere, nommée Messipi. Ils sont à quarante ou cinquante lieuës d'icy, en vn païs de prairies, abondant en toute sorte de chasse ; ils ont des champs ausquels ils ne sement pas de bled-d'Inde, mais seulement du petun ; la Prouidence les a pourueus d'vne espece de seigle de marais, qu'ils vont cueillir vers la fin de l'Esté, en certains petits Lacs, qui en sont couuerts ; ils le sçauent si bien preparer, qu'il est fort agreable au goust et bien nourrissant ; ils m'en presenterent lorsque i'estois à l'extremité du Lac Tracy, où ie les vis. Ils ne se seruent point de fusils, mais seulement de l'arc et de la fleche, qu'ils tirent auec vne grande adresse. Leurs Cabanes ne sont pas couuertes d'écorces, mais de peaux de Cerfs bien passées, et cousuës si adroitement que le froid n'y passe pas. Ces peuples sont, par dessus tous les autres, sauuages et farouches. Ils paroissent interdits et immobiles en nostre presence, comme des statuës. Ils ne laissent pas d'estre belliqueux, et ont porté la guerre sur tous leurs voisins, dont ils sont extremement redoutez. Ils parlent vne langue entierement estrangere, les Sauuages d'icy ne les entendent point ; ce qui m'a obligé de leur parler par interprete, qui estant infidelle, ne faisoit pas ce que i'eusse bien souhaité. Ie n'ay pas laissé d'enleuer au demon vne ame innocente de ce païs là. C'estoit vn petit enfant qui s'en alla en Paradis peu aprés que ie l'eus baptisé. *A solis ortu vsque ad occasum laudabile nomen Domini.* Dieu nous donnera quelque occasion, pour y annoncer sa parole, et glorifier son saint Nom, lorsqu'il plaira à sa diuine Majesté faire misericorde à ces peuples. Ils sont presque au bout de la terre, ainsi qu'ils parlent. Plus loing vers le Soleil couchant, il y a des nations nommées Karezi, au de là desquelles, la terre est coupée, disent-ils, et l'on ne voit plus qu'vn grand Lac, dont les eaux sont puantes : c'est ainsi qu'ils nomment la Mer.

Entre le Nord et le Couchant, se trouue vne nation qui mange la viande crue, se contentant de la tenir à la main, et la presenter au feu. Au de là de ces peuples, se voit la Mer du Nord. Plus en deça sont les Kilistinons, dont les riuieres se dechargent dans la Baye de Hutson. D'ailleurs nous auons connoissance des Sauuages qui habitent les quartiers du Midy, iusqu'à la Mer. En sorte qu'il ne reste que peu de terre, et peu d'hommes, à qui l'Euangile ne soit pas annoncée, si nous adioustons foy à ce que les Sauuages nous en ont par plusieurs fois rapporté.

CHAPITRE XIII.

De la Mission des Kilistinons.

Les Kilistinons ont leur demeure plus ordinaire sur les costes de la Mer du Nord ; ils nauigent sur vne Riuiere qui va se decharger dans vne grande Baye, que nous iugeons bien probablement celle qui est marquée dans la Carte, auec le nom du Hutson ; car ceux que i'ay veus de ce païs, m'ont rapporté qu'ils ont eû connoissance d'vn Nauire, et vn vieillard entr'autres me dit qu'il l'auoit veu luy mesme, à l'entrée de la Riuiere des Assinipoüalac, peuples alliés des Kilistinons, dont le païs est encore plus au Nord.

Il m'adiousta, qu'il auoit aussi vu une maison que les Europeans auoient faite en terre ferme, de planches, et de pieces de bois ; qu'ils tenoient entre les mains des Liures, comme celuy qu'il me voyoit, en me racontant cela. Il me parla d'vne autre nation, ioignant celle des Assinipoualac, laquelle mange les hommes, et ne vit que de chair crüe ; mais

aussi ces peuples sont reciproquement mangez par des Ours d'vne horrible grandeur, tous roux, et qui ont les ongles prodigieusement longs ; on iuge bien probablement, que ce sont des Lyons.

Pour les Kilistinons, ils me paroissent extremement dociles, et ont vne bonté, qui n'est pas commune à ces Barbares. Ils sont beaucoup plus errants que toutes les autres nations. Ils n'ont point de demeure fixe, point de champs, point de villages. Ils ne viuent que de chasse, et d'vn peu d'auoine, qu'ils vont ramasser dans des lieux marescageux ; ils sont idolâtres du Soleil, à qui ils presentent ordinairement des sacrifices, attachant un chien au haut d'vne perche, qu'ils laissent ainsi pendu, iusques à ce qu'il soit corrompu.

Ils parlent presque la mesme langue, que ces peuples nommez autrefois Poissons-blancs, et les Sauuages de Tadoussac. Dieu me fait la grace de les entendre, et d'estre entendu d'eux suffisamment pour leur instruction ; iamais ils n'auoient entendu parler de la Foy, et la noueueauté, auec la docilité de leurs esprits, me les rendoit tres attentifs ; ils m'ont promis de ne rendre plus leurs hommages qu'au Createur du Soleil et du monde. Cette vie errante et vagabonde qu'ils menent, m'a fait retarder le Baptesme de ceux que ie voyois les plus disposez, et ie ne l'ay conferé qu'à vne fille nouuellement née.

I'espere que cette Mission produira quelque iour des fruits correspondants aux trauaux qu'on prendra, quand nos Peres iront hyuerner auec eux, comme ils font à Quebec auec les Sauuages de Tadoussac. Ils m'y ont inuité, mais ie ne puis pas me donner tout aux vns, en priuant tant d'autres du secours que ie leur dois, comme estant les moins éloignez d'icy, et les plus disposez à l'Euangile.

CHAPITRE XIV.

De la Mission des Outchibouec.

Les François les appellent les sauteurs, parceque leur païs est le sault, par lequel le Lac Tracy se decharge dans le Lac des Hurons. Ils parlent l'Algonquin ordinaire et sont faciles à entendre ; ie leur ay publié la Foy à diuerses rencontres, mais sur tout à l'extremité de nostre grand Lac, où ie demeuray auec eux vn mois entier, pendant lequel temps, ie les instruisis de tous nos mysteres, et baptisay vingt de leurs enfans, et vn adulte malade, qui mourut le lendemain de son Baptesme, allant porter au Ciel les premices de sa nation.

CHAPITRE XV.

De la Mission des Nipissiriniens, et du voyage du Pere Alloüez au Lac Alimibegong.

Les Nipissiriniens ont autrefois esté instruits par nos Peres qui demeuroient dans le païs des Hurons. Ces pauures peuples, dont bon nombre estoient Chrestiens, ont esté contraints par les incursions des Iroquois, de se refugier iusques dans le Lac Alimibegong, qui n'est qu'à cinquante ou soixante lieuës de la Mer du Nord.

Depuis prés de vingt ans, ils n'ont veu ny Pasteur, ny entendu parler de Dieu ; i'ay cru que ie deuois vne partie de mes trauaux à cette ancienne Eglise, et qu'vn voyage que ie ferois en leur noueau païs, seroit suiui des benedictions du Ciel.

Ce fut le sixiesme iour de may de cette année 1667. que ie montay en Canot auec deux Sauuages, qui me deuoient seruir de conducteurs pendant tout ce Voyage. En chemin faisant,

ayant rencontré vne quarantaine de Sauuages de la Baye du Nord, ie leur portay les premieres nouuelles de la Foy ; dequoy ils me remercierent auec quelque ciuilité.

Le dixseptiéme, continuans nostre Voyage, nous trauersons vne partie de nostre grand Lac, nageans pendant douze heures sans quitter l'auiron de la main. Dieu m'assiste bien sensiblement, car n'estant que trois dans nostre Canot, il m'est necessaire de ramer de toutes mes forces auec les Sauuages, pour ne rien perdre du calme, sans lequel nous serions en grand danger, estans tous épuisez de trauail et de nourriture, nonobstant quoy nous couchasmes le soir sans souper, et le iour suiuant, nous nous contentons d'vn sobre repas de bled d'Inde auec de l'eau, car les vents et la pluye empêchoient nos Sauuages de mettre leur rets à l'eau.

Le dixneufuiéme, estans inuitez par le beau temps, nous faisons dix huit lieuës, ramants depuis la pointe du iour, iusques aprés Soleil couché, sans relasche et sans debarquer.

Le vingtiéme, n'ayans rien trouué dans nos rets, nous continuons nostre chemin, en écrasant entre nos dents quelques grains de bled sec. Le iour d'aprés, Dieu nous rafraichit de deux petits poissons, qui nous rendirent la vie. Les benedictions du Ciel augmenterent le iour suiuant, car nos Sauuages firent si bonne pesche d'esturgeon, qu'ils furent contraints d'en laisser vne partie sur le bord de l'eau.

Le vingt-troisiéme, costoyans les riues de ce grand Lac, du costé du Nord, nous allons d'Isle en Isle, qui sont fort frequentes ; il y en a vne longue du moins de vingt lieuës, où l'on trouue des pieces de cuiure qui est iugé vray cuiure rouge, par les François qui en ont fait icy l'experience.

Aprés auoir bien cheminé sur le Lac, enfin nous le quittons le vingt-cinquiéme de ce mois de May, et nous nous jettons dans vne Riuiere pleine de rapides et de saults, en si grand nombre que nos Sauuages mesmes n'en pouuoient plus ; et ayant appris que le Lac Alimibegong estoit encore gelé, ils prirent volontiers le repos de deux iours auquel la necessité les obligeoit.

A mesure que nous approchions du terme, nous faisions de temps en temps rencontre de quelques Sauuages Nipisiriniens, qui s'écartent du lieu de leur demeure, pour chercher à viure dans les bois ; en ayant ramassé vn assez bon nombre, pour la Feste de la Pentecoste, ie les preparay par vne longue instruction, à entendre le saint sacrifice de la Messe, que ie celebray dans vne Chapelle de feuillages ; ils l'entendirent auec autant de pieté et de modestie, que font nos Sauuages de Quebec, dans nostre Chapelle de Sillery, et ce me fut le plus doux rafraîchissement que i'aye eû pendant ce Voyage, et qui a entierement essuyé toutes les fatigues passées.

Ie dois icy rapporter vne chose remarquable, qui s'est passée il n'y a pas long temps. Deux femmes, la mere et la fille, ayants toûjours eu recours à Dieu depuis qu'elles ont esté instruites et en ayant receu des secours continuels et extraordinaires, ont tout fraîchement éprouué, que Dieu n'abandonne iamais ceux qui ont confiance en luy. Elles auoient esté prises par les Iroquois, et s'estoient heureusement échappées des feux et des cruautés de ces Barbares ; mais peu aprés, elles tomberent vne seconde fois entre leurs mains, ce qui leur osta toute esperance de pouuoir échapper. Neantmoins vn iour se voyants seules auec vn seul Iroquois, qui estoit resté pour les garder pendant que les autres estoient à la chasse, la fille dit à sa mere, que le temps estoit venu de se deffaire de ce garde pour s'enfuir. Pour cela elle demande à l'Iroquois vn cousteau pour trauailler sur vne peau de Castor, qu'elle auoit commandement de passer; et en mesme temps, implorant le secours du Ciel, elle le plonge dans le sein de l'Iroquois ; la mere se leue de son costé, et luy decharge vne bûche sur la teste, et le laissent pour mort. Elles prennent des prouisions, se met-

tent en diligence en chemin, et enfin se rendent heureusement en leur païs.

Nous fûmes six iours à nager d'Isle en Isle, pour chercher quelque issuë, et enfin aprés bien des detours, nous arriuasmes le troisiéme iour de Iuin, à la bourgade des Nipissiriniens. Elle est composée de Sauuages, la pluspart idolâtres, et de quelques anciens Chrétiens. I'en ay trouué vingt entr'autres, qui faisoient profession publique du Christianisme. Ie ne manquay pas d'employ enuers les vns et les autres, pendant quinze iours que nous restâmes chez eux, et i'y trauaillay autant que me le permit ma santé ruinée par les fatigues du chemin. I'y ay trouvé plus de resistance que par tout ailleurs, à baptiser les enfans ; mais plus le Diable forme d'oppositions, plus faut-il s'efforcer à le confondre. Ie crois qu'il ne se plaist gueres à me voir faire ce dernier voyage, qui est prés de cinq cens lieuës de chemin, tant pour aller que pour reuenir, y compris les detours, que nous auons esté obligez de prendre.

CHAPITRE XVI.

Retour du Pere Claude Alloüés à Quebec, et son depart pour remonter aux Outaoüacs.

Pendant les deux années que le Pere Alloüés a demeuré parmy les Outaoüacs, il a pris connoissance des façons de faire de toutes les nations qu'il a veuës, et a soigneusement estudié les moyens qui peuuent faciliter leur conuersion. Il y a de l'employ pour vn bon nombre de Missionnaires, mais il n'y a pas de quoy les faire subsister ; on y vit d'écorces d'arbres vne partie de l'année, vne autre partie d'arrestes de poisson broyées, et le reste du temps, de poisson ou de bled d'Inde, quelquefois peu, et quelquefois en assez grande quantité. Le Pere a appris par son experience, que les fatigues estans grandes, les trauaux continuels et la nourriture trespetite, vn corps mesme de bronze n'y peut pas resister ; que pour ce sujet, il est necessaire d'auoir sur les lieux des hommes de courage et de pieté, qui trauaillent à la subsistance des Missionnaires, soit par la culture de la terre, soit par l'industrie de la pesche ou de la chasse ; qui y fassent quelques logements et y dressent quelques Chapelles, pour donner de la veneration à ces peuples qui n'ont iamais rien veu de plus beau que leurs cabanes d'escorce.

Dans ces veuës, le Pere se resolut de venir luy mesme à Quebec, pour trauailler à l'execution de ces desseins.

Il y arriua le troisiéme iour d'Aoust de cette année 1667. et aprés y auoir seiourné deux iours seulement, il fit telle diligence qu'il se mit en estat de partir de Montreal, auec vne vingtaine de canots de Sauuages, auec lesquels il estoit descendu, et qui l'attendoient en cette Isle là, auec grande impatience.

Son equiqage estoit de sept personnes, le Pere Louys Nicolas auec luy, pour trauailler conioinctement à la conuersion de ces peuples, et vn de nos freres, auec quatre hommes, pour s'employer sur les lieux à leur subsistance. Mais Dieu a voulu que le succés de cette entreprise ne correspondist pas aux beaux desseins qu'on auoit ; car quand il a esté question de monter le Canot, les Sauuages se sont trouuez en si mauuaise humeur, que les seuls Peres, auec vn de leurs hommes, y ont troué place, mais si depourueus de viures, d'habits et de toutes les autres choses necessaires à la vie, qu'ils auoient preparées, et qu'on ne pût embarquer, qu'on doute raisonnablement s'ils pourront paruenir iusques au païs ; ou y estans paruenus, s'ils y pourront subsister long temps.

CHAPITRE XVII.

De la Mission des Papinachiois et de celle du Lac saint Iean.

Les Missions des Papinachiois, et des Sauuages du Lac S. Iean vers Tadoussac, ont eû tous les succés qu'on peut desirer : le Pere Henry Nouuel, qui en est le Pasteur, a passé vne partie de l'Hyuer auec ceux-cy, et de l'Esté auec les autres. Il a baptisé leurs enfans au nombre de vingt sept, et a cultiué ces Eglises errantes auec bien de la ioye, les voyant passer leur vie dans les bois auec tant de pieté et d'innocence.

Entre plusieurs choses extraordinaires et dignes de remarque qui se sont passées dans ces Missions, je n'en rapporte que deux, qui montrent les soins paternels que la Diuine prouidence prend du salut éternel et temporel de ces pauures Sauuages.

L'vne est touchant vn Neophite Papinachiois, à qui la crainte de l'Iroquois auoit arraché du cœur, la fidelité qu'il deuoit à son Baptesme. Il se laissa persuader, que s'il consultoit le Demon par ses anciennes iongleries, il se rendroit imprenable à ses ennemys : il le fait, et comme les premieres fautes ne sont pas ordinairement seules, il adiousta le concubinage à son infidelité. Mais il ne fut pas long-temps sans ressentir le remords que deux pechés de cette nature doiuent produire. C'estoit vn ennemy domestique, qui luy donnoit plus de peine incomparablement, que celle qu'il apprehendoit de la part des Iroquois, mais qui le fit tomber heureusement entre les mains du Pere, qui le voyant si fortement touché, le reconcilia à Dieu et à l'Eglise.

La guerison de son ame fut suiuie d'vne maladie corporelle, qui le mit bien bas. Le Demon prit alors son temps, et pendant le fort de son mal, l'attaqua si viuement, que si le Pere ne fust suruenu lorsqu'il estoit aux prises auec le malin esprit, il estoit en danger de succomber. Il resiste donc à toutes ses attaques, et pour rendre sa victoire plus remarquable, il fait allumer du feu prés de soy, et en presence de quantité de Sauuages qui estoient à genoux autour de luy y fit ietter tous les instruments diaboliques dont il s'estoit serui dans ses iongleries. Alors le Demon fit vn effort plus grand sur le malade, et comme s'il eust voulu posseder son corps, il luy fit enfler l'estomac, et faire des contorsions de membres tout extraordinaires. Ces efforts croissoient à mesure que brûloient ces meubles d'enfer ; on prie pour luy comme pour vn agonisant, et vn Energumene tout ensemble. Le Demon est contraint de ceder à la force des prieres, et dés le lendemain, le malade se trouuant parfaitement gueri, fut cause par ses exhortations, de la conuersion d'vn sien parent, qui l'ayant imité dans son infidelité, le suiuit dans sa penitence.

La seconde chose remarquable est touchant vne famille de Papinachiois, toute Chrestienne depuis assez longtemps, et composée de cinq personnes seulement. Comme ils estoient dans les bois pour chercher à viure, ils furent inopinément attaquez par dix Iroquois. Le mari n'ayant eû que le loisir de prendre sur ses espaules son fils aisné agé de huit ans, s'enfuit accompagné d'vne de ses filles assez grande pour le suiure. La mere fut la proye de ces vaultours, avec vn enfant à la mamelle.

Cette prise quoique peu considerable, leur donna neantmoins sujet de chanter victoire pendant deux iours, obligeant cette pauure captiue, selon leur coutume barbare à chanter auec eux, pour en faire leur diuertissement.

Aprés ces premieres resiouissances, la faim les dissipe et les contraint de s'escarter qui çà, qui là, pour se nourrir plus aysement par leur chasse.

Nostre captiue qui se voyoit tres estroitement garottée, estoit inconsolable sur son malheur et sur celuy de son enfant qu'elle voyoit pleurer entre les bras d'vn autre Sauuage ; quand voyla que tout d'vn coup elle se vit

éleuée en l'air par vne vertu inconnuë, par laquelle ses liens ayant esté relâchez au grand estonnement de ses gardes, elle fut transportée bien loin, et mise en lieu de seureté, d'où il luy fut facile d'aller par terre à l'endroit où ils auoient mis leur Canot en reserue ; elle s'y embarqua aussi-tost, et ioignit peu apres son mari et ses parents.

Le Pere à qui elle a fait tout ce recit, eut de la peine à la consoler sur la perte de cét innocent, qui estoit resté seul entre les mains des Iroquois ; quoy qu'il luy dist que s'ils le faisoient mourir, ils luy procureroient vne vie eternellement heureuse, puisqu'il estoit baptisé ; que s'ils le conseruoient, il y auoit esperance de le retirer des mains de ces barbares ; puisque les armes du Roy les auoient obligés à venir nous rechercher de paix, et qu'elle estoit concluë depuis ce temps là.

CHAPITRE XVIII.

Du Restablissement des Missions des Iroquois.

Les expeditions militaires qui furent faites l'an passé, dans le païs des Iroquois Anniehronnons y ont laissé tant de terreur, que ces Barbares sont venus cét Esté nous solliciter de la paix, auec grand empressement, et mesme nous ont amené quelques-vnes de leurs familles, pour seruir d'ostage et se rendre caution de la fidelité de leurs compatriotes.

Ils representerent entr'autres choses, que tous leurs desirs estoient d'auoir chez eux quelques-vns de nos Peres pour cimenter la paix, et pour imiter ceux des leurs, qui pendant vne année de detention à Quebec, auoient esté instruits, et dont dix-huit auoient receu le saint Baptesme.

Monsieur de Tracy voyant à ses pieds ces barbares si humiliés, leur declara qu'encor qu'il pust les ruiner entierement, comme ils pouuoient bien le iuger par la derniere destruction de leurs Bourgades, il auoit neantmoins la bonté de leur conseruer leur terre, mesme leur donner les Peres qu'ils demandoient, afin que rien ne manquast à l'affermissement de la paix.

On ietta les yeux sur le Pere Iacques Fremin, et le Pere Iean Pierron pour les Missions d'Agnié, et sur le Pere Iacques Bruyas pour celle d'Onneiout, trois autres Peres se tenans tous prets pour celles d'Onnontae, d'Oiogoën et de Sonnontoüan, si tost que les deputés de ces nations se seront rendus icy pour ce suiet, ainsi qu'ils l'ont promis.

Les trois Peres susdits ayant receu la benediction de Monsieur l'Euesque de Petrée, tousiours embrazé d'vn zele tout particulier pour le salut des Iroquois, partirent de Quebec dans le mois de Iuillet dernier, auec les Ambassadeurs Anniehronnons, et Onneiochronnons, et s'estans rendus au fort de sainte Anne, à l'entrée de Lac Champlain, ils y apprirent qu'vne troupe de cinquante à soixante Mahingans, Sauuages que nous appellons les Loups, estoient en embuscade dans le Lac, pour se ietter sur ces Ambassadeurs Iroquois, contre lesquels ils sont en guerre.

Ce fut vn retardement fâcheux, à des personnes qui n'aspiroient qu'aprés ces cheres Bourgades, pour planter la Foy en ces terres des-ja arrousées du sang des premiers de nos Peres, qui y ont esté ou tourmentez cruellement, ou massacrés.

Ils furent donc arrestez plus d'vn mois en ce dernier fort, pour donner temps aux ennemis de se dissiper ; mais ce delay fut inutile, et il fallut s'exposer au danger euident, commençant ainsi cette Mission également perilleuse et laborieuse.

Nous n'auons encore rien appris de ce qui s'y est passé ; mais si Dieu donne sa benediction à ces entreprises, nous verrons renaistre les Eglises Huronnes et Iroquoises, que nous auons cultiuées si long-temps, et nous n'aurons qu'à aller recueillir les fruits des trauaux

que nous auons employez pour l'instruction de ces pauures barbares.

Ce sont de nouuelles Missions qui s'ouurent de tous costez, à l'Orient, à l'Occident, au Septentrion, au Midy. Nous leuons les mains au Ciel, afin qu'il nous enuoye du secours de ces grands cœurs dignes de viure dans les trauaux, et d'y mourir mesme, au milieu des flammes et des brasiers des Iroquois. C'est l'vnique attrait que ie presente aux ames Apostoliques, qu'elles viennent en ce bout du monde y répandre leurs sueurs et leur sang, pour le salut de tant d'ames abandonnées de tout secours humain, depuis la creation du monde, et pour lesquelles toutefois Iesus-Christ a répandu son sang, et a donné sa vie autant que pour les Grecs et les Romains. Nous auons ces dernieres années, receu vn notable renfort de personnes choisies, dont les employs auroient esté assez considerables en France, mais qui trouuent en Canada dans vne vie cachée, parmy les bois, les rochers et les neiges, parmy la faim, la fatigue et l'espuisement de toutes leurs forces, plus de consolation en vn iour qu'ils n'en auoient gousté toute leur vie. C'est vne douce ioye, dans vn heureux abandonnement presque de toutes choses, de penetrer le sens de ces paroles de l'Apostre : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo, in Deo.* Vous menez vne vie mourante, dans cette vie cachée en Dieu, auec Iesus-Christ. C'est la rosée du Ciel que Dieu donne ; mais ie ne puis me dispenser de donner aduis à ceux que Iesus-Christ trouuera dignes de cooperer au salut de tant d'ames par leurs charités, qu'il seroit souhaitable que ces nouuelles Missions trouuassent quelques secours. Ainsi sans quitter la France, on se rendroit Missionnaire, au milieu d'vn païs barbare, pour en faire vn païs chrestien. *Fiat, fiat.*

CHAPITRE DERNIER.

Avant que de clore cette Relation, i'y ioindray vn recit tres veritable, et dont les tesmoignages sont publics, qui m'a esté mis en main par M. Thomas Morel Prestre Missionnaire, du Seminaire estably à Quebec par Mr. l'Euesque.

Recit des merueilles arriuées en l'Eglise de sainte Anne du petit Cap, Coste de Beaupray, en la Nouuelle France.

Ce recit porte le nom de merueilles, et non de miracles, afin de ne contreuenir en rien aux ordres de la Sainte Eglise, qui deffend de qualifier ces choses extraordinaires de ce nom de miracles, iusqu'à ce qu'elle en aye fait le iugement.

Comme Dieu a tousiours choisi quelques Eglises specialement entre les autres, où par l'intercession de la sainte Vierge, des Anges et des Saints, il ouure largement le sein de ses misericordes, et fait quantité de miracles, qu'il n'opere pas ordinairement ailleurs, il semble aussi qu'il a voulu choisir en nos iours l'Eglise de sainte Anne du petit Cap, pour en faire vn azile fauorable, et vn refuge asseuré aux Chrétiens de ce nouueau monde, et qu'il a mis entre les mains de cette sainte vn thresor de graces et de benedictions, qu'elle depart liberalement à ceux qui la reclament deuotement en ce lieu. C'est asseurement pour cette mesme fin qu'il a imprimé dans les cœurs vne deuotion singuliere et vne confiance extraordinaire en la protection de cette grande sainte ; ce qui fait que les peuples y recourent dans tous leurs besoins, et qu'ils en reçoiuent des secours tres-signalés et tres-extraordinaires, comme nous le voyons dans les merueilles qui s'y sont operées depuis six ans. Ce n'est pas mon dessein de les raporter icy toutes, mais seulement quelques vnes des plus considerables,

pour satisfaire à la pieté des personnes qui l'ont souhaité de moy. Ie le fais d'autant plus volontiers, qu'ayant esté tesmoin occulaire, ou tres bien informé de ces choses, ie les diray auec plus de certitude.

I.

En l'année 1662. Marie Esther Ramage, agée de 45. ans, femme d'Elie Godin, de la Paroisse de sainte Anne du petit Cap, estant demeurée depuis dix huit mois, toute courbée, en sorte qu'elle ne pouuoit aucunement se redresser, et qu'elle estoit obligée de se traisner comme elle pouuoit auec son baston, sans esperance de pouuoir iamais recouurer par les remedes humains sa santé ; se souuint de ce que son mary luy auoit dit qu'en sa presence, Louis Guymond, de la mesme Paroisse, auoit esté soudainement gueri d'vne grande douleur de reins, en mettant par deuotion trois pierres aux fondements de l'Eglise de sainte Anne, que l'on commençoit de bastir. Alors elle reclama la Sainte, la priant de faire sur elle vn miracle comme elle auoit fait sur cet homme ; à mesme temps, s'oubliant de son baston qui disparut, elle se trouua sur ses pieds toute droite, marchant auec autant de facilité qu'elle eut iamais fait ; et toute estonnée d'vn changement si subit, elle commence à rendre graces à sainte Anne, du bienfait qu'elle venoit de receuoir, et du depuis elle est restée en parfaite santé. Ce miracle a beaucoup serui à confirmer dans la foy toute cette famille qui auoit long-temps vescu dans la religion pretenduë reformée.

II.

En la mesme année, le 26. de Iuillet, Feste de la glorieuse sainte Anne, Nicolas Droüin, agé de 14. ans, fils de Robert Droüin, de la Paroisse du Chasteau Riché, coste de Beaupray, estant affligé du mal caduc, qui le mettoit souuent en danger de perir ou par le feu, ou dans les eaux, tombant comme mort au lieu où il s'en trouuoit surpris, se voüa à sainte Anne, et commença vne neufuaine en son honneur, suiuant le conseil que ie luy en donnay, et à ses parents, qui me le demandoient ; et par ce moyen il recouura sa santé, et estant du depuis parfaitement gueri de son infirmité, il continuë tous les ans auec ses parents, de rendre ses actions de graces à sainte Anne, le iour de sa Feste en son Eglise du petit Cap.

III.

L'année 1664. Marguerite Bire, femme de Mathurin Roy, habitant de Quebec, s'estant rompu vne iambe, et les os, diuisez en quatre, n'ayans peu estre reunis, elle estoit demeurée estropiée depuis huit mois, sans pouuoir aucunement marcher et sans esperance de le pouvoir aucunement à l'aduenir, car tel estoit le sentiment des Chirurgiens. C'est ce qui l'obligea de recourir à Dieu, auec confiance, par l'intercession de sainte Anne. Elle commença pour cét effet vne neufuaine, se confessa generallement, et ayant fait vœu de visiter tous les ans vne Eglise ou Chapelle dediée en l'honneur de sainte Anne, elle se fit porter le iour de sa Feste en son Eglise du petit Cap, où assistant à la Messe, elle se sentit fortifiée au temps de l'Eleuation, et en suite quand il fallut aller à la sainte Communion, elle quitta ses potences, marchant vers l'Autel, et comme le peuple la vouloit soûtenir, elle dit : I'iray bien toute seule, la bonne Sainte m'a fortifiée et fait miracle sur moy, graces à Dieu ; il y a huit mois que ie n'en auois autant fait. Depuis ce temps-là elle ne s'est plus seruie de potences, et a pu librement vaquer à son ménage, et elle continuë tous les ans de rendre son vœu à Sainte Anne.

IV.

Elie Godin, agé de cinquante ans, de la Paroisse de Sainte Anne, estant malade d'vne hydropisie formée, à laquelle les remedes ne pouuoient apporter aucun soulagement, pensoit à se disposer à la mort, et me fit appeler, pour luy donner le saint Viatique ; alors

ie luy dis qu'il eust recours à la sainte Vierge et à sainte Anne, et aprés l'auoir disposé, ie m'en allay à l'Eglise, dire la sainte Messe à son intention, d'où reuenant pour le communier, il me dit d'vn visage serein : Monsieur, ie suis guery, permettez moy de me leuer; pendant que vous estiés à l'Eglise, comme ie disois mon Chapelet, ie me suis doucement endormy, et i'ay veu pendant mon sommeil, deux venerables Dames qui se sont approchées de moy, et dont l'vne tenoit en sa main vne boëte qu'elle a ouuerte, où i'ay veu dedans vn chemin fort long, et fort estroit, qui conduisoit au Ciel ; à cette veüe ie me suis trouué tout rempli de consolation, et tout soulagé de mon mal. En effet apres la sainte Communion, il rend graces à Dieu, se leue, s'en va à l'Eglise, et auant que d'auoir acheué sa neufuaine il fut en estat de trauailler comme auant sa maladie.

V.

Iean Adam, aagé de 23. ans, de Brinon l'Archeuesque, petite ville au Diocese de Sens, le 24. de Mars 1665. se sentit tout en vn instant comme frappé de deux coups d'alênes dans les deux yeux, ne voyant plus que fort peu, et dans quelques iours deuint entierement aueugle, et demeura en cét estat iusques au mois de Iuin, où il fit vœu de dire neuf fois son Rosaire en l'honneur de sainte Anne, d'aller visiter son Eglise du petit Cap. Il fit encore vn pareil vœu à Nostre Dame de Lorette en Italie, aprés quoy il fut conduit à sainte Anne, où le Prestre disant apres la Messe l'Euangile de saint Anne sur luy, il vit par trois diuerses fois fort distinctement, mais d'vne veuë seulement passagere et momentanée, en sorte toutefois qu'il pût aisement discerner la couleur des ornements, qu'il n'auoit iamais veus, et se sentit poussé d'vne viue esperance que trois iours apres, qui estoit la fin de sa neufuaine, il recouureroit entierement la veuë, ce qu'il declara hautement et ce qui arriua comme il l'auoit dit ; car le troisiéme iour, lorsqu'on disoit pour luy la Messe en l'Eglise du College des Reuerends Peres de la Compagnie de Iesus à Quebec, il sentit comme si on luy eust donné derechef deux coups d'alêne dans les deux yeux, qui ietterent quelques gouttes d'eau' et ensuite il apperceut à l'Eleuation, la sainte Hostie, entre les mains du Prestre, et du depuis il a l'vsage de la veüe plus parfait qu'il ne l'auoit eu auant cét accident.

VI.

En l'année 1667. le 29. de Iuin, Jean Pradere, agé de 22. ans, de la ville et Archeueché de Thoulouse, soldat du Regiment de Carignan, estant frappé de deux infirmitez, dont l'vne estoit mortelle, et l'autre incurable, eut pendant vne nuit vn sentiment extraordinaire, et entendit vne voix qui luy dit que s'il plaisoit à Dieu luy donner la santé, ce seroit vn grand bien pour luy de se donner pour toute sa vie au seruice des malades de l'Hospital, où il estoit pour lors ; il y consent volontiers, et demeure dans vne ferme esperance qu'il gueriroit nonobstant vne apostume qu'il auoit dans l'estomac, qui luy causoit vn hocquet qui ne presageoit qu'vne mort prompte et asseurée. En effet on luy donna l'Extreme-onction, iugeant qu'il alloit bien tost mourir. Dieu neantmoins le deliura de ce premier danger en peu de temps ; mais pour le second, on luy declara qu'il n'y auoit aucuns remedes humains à faire, et qu'il falloit auoir recours à Dieu, qui seul le pouuoit guerir. Car il auoit perdu l'vsage et le sentiment d'vne iambe depuis six mois, en sorte qu'il ne sentoit ny les coups dont il la frappoit, ny les incisions qu'il y faisoit, en se pansant soy-mesme, non plus que si elle eust esté morte. Se voyant en cét estat sans rien diminuer de sa confiance, il prend resolution d'aller à sainte Anne du petit Cap, à six lieuës de Quebec, pour y faire vne neufuaine, et obtenir par l'intercession de cette glorieuse Sainte, la santé qu'il esperoit. Il commence donc sa neufuaine et ses prieres,

souffre de grandes tentations et peines d'esprit, pendant les premiers iours, iusques au cinquiéme, qui estoit la feste des glorieux Apostres saint Pierre et saint Paul, auquel iour estant au pied de l'Autel de sainte Anne, il sentit en sa iambe de tres-grandes douleurs, et notamment tous les coups dont il l'auoit frappée pendant quelle estoit insensible, en suite il se laissa aller comme à vn doux sommeil, dont reuenant à soy, il se sentit plein d'vne extreme consolation, et il apperceut sur sa iambe vne sueur dont elle estoit trempée, et de là s'exhaloit vne odeur si suaue qu'il n'auoit iamais rien senti de pareil. Aussitost aprés il voit sa iambe sans aucune humidité, et aussi parfaitement restablie que s'il n'y auoit iamais eu de mal. Il rend graces à Dieu, et à sainte Anne, de la faueur qu'il venoit de receuoir par son intercession, il quitte ses potences, et marche maintenant auec autant de facilité, qu'il ait iamais marché, non sans l'admiration de ceux qui connoissoient son incommodité et iugeoient qu'il estoit aussi difficile de le guerir que de resusciter vn mort; mais l'vn et l'autre est facile à Dieu, à qui rien n'est impossible.

Outre les merueilles que ie viens de rapporter, il y en a beaucoup d'autres, dont i'ay connoissance et que ie touche seulement en general, disant que grand nombre de personnes s'estant vouées à sainte Anne, ont esté secouruës miraculeusement, les vnes ayant euité la mort, le Canot s'estant reuersé sur eux, les autres ayans fait naufrage dans des Chalouppes, ceux-cy et ceux-là se voyans reduits dans vn extreme peril de la vie, d'autres ont gueri de diuerses maladies où les remedes humains estoient impuissants. Les femmes enceintes ont experimenté des secours extraordinaires dans des couches dangereuses, les enfans affligez de fascheuses descentes ont esté gueris. Plusieurs trouuent en ce lieu soulagement en leurs infirmitez, y reclamant sainte Anne avec deuotion et confiance. Ce qui me paroist neantmoins de plus considerable parmy toutes ces faueurs, ce sont les graces tres-puissantes que Dieu a données par l'intercession de cette sainte à plusieurs pecheurs pour leur conuersion à vne meilleure vie. Ayant depuis cinq ou six ans fait les fonctions curiales en cette Eglise, i'en ay connu plusieurs à qui ce bonheur est arriué ; mais ces faueurs se passans entre Dieu et l'ame au secret du cœur, elles ne se connoistront bien que dans l'eternité.

De si heureux commencements nous font esperer que Dieu par l'intercession de sainte Anne, comblera en ce saint lieu de mille benedictions tout ce nouueau païs. Plaise à sa bonté que nos pechez n'en arrestent pas le cours.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Privilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et ancien Eschevin de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et debiter vn Livre intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus au Païs de la Nouvelle-France, ès années* 1666. et 1667. Et ce pendant le temps de vingt années ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, en Ianvier 1667.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE,

ES ANNÉES 1667. ET 1668.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS Prouincial

de la Prouince de France (*).

Mon Reverend Pere,

Cette Relation fera voir les fruits de la Paix, dont les cinq Nations Iroquoises furent obligées de nous rechercher l'année derniere, aprés y avoir esté contraintes par les troupes que sa Majesté nous avoit envoyées, qui ayant à leur teste Monsieur de Tracy, avoient esté porter la terreur et la desolation dans ce qu'il y avoit de plus fier et de plus superbe parmy nos ennemis. Nos Missions qui déslors y furent heureusement commencées par son authorité pour l'affermissement de la Paix, et pour le salut des ames, s'y sont multipliées avec tant de bonheur, que nous y avons cinq Missions dans toutes les Nations Iroquoises, où par la grace de Dieu, nous trouvons par tout des Chrestiens Hurons et Algonquins, pris autrefois en guerre, qui nous reclament et qui reconnoissent la voix de ceux qui les ont baptisez. Le Roy, continuant ses bontez sur la Nouvelle France, y entretient toûjours des troupes pour maintenir cette Paix, et la pluspart de ceux qui devoient estre reformez, de soldats se sont faits habitans sur le Païs, en sorte que les forces y sont demeurées quasi entieres, qui en peuplant la colonie, y donneront de nouveaux soldats tous faits pour le Païs, sans aucune depense, ny pour la solde, ny pour leur entretien. Nous remercions V. R. du secours des Missionnaires qu'elle nous a envoyez. Nous vous en demandons encore de surcroit, les peuples de ces contrées estans tellement dissipez de tous costez à quatre et cinq cents lieuës d'icy, que nous sommes contraints de nous dissiper aussi nous-mesmes, pour aller porter

(*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1669.

par tout la lumiere de l'Evangile. Nous demandons pour cét effet le secours des prieres des gens de bien, qui liront cette Relation et celles de V. R.

Mon Reverend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des avantages qu'on retire de la paix faite avec les Iroquois.

Nous avons commencé depuis plus d'un an à joüir des fruits de la paix, et à goutter les douceurs du repos que les armes de sa Majesté nous ont procuré par la soûmission des Iroquois.

Il fait beau voir à present presque tous les rivages de nostre Fleuvé de S. Laurent habités de nouvelles colonies qui vont s'estendant sur plus de quatre-vingt lieuës de païs le long des bords de cette grande Riviere, où l'on voit naître d'espace en espace de nouvelles Bourgades qui facilitent la navigation, la rendant et plus agreable par la veuë de quantité de maisons, et plus commode par de frequens lieux de repos.

C'est ce qui cause un changement notable en ce païs par les accroissemens qui s'y sont faits, plus grands depuis qu'il a pleu au Roy d'y envoyer des troupes, qu'il n'en avoit receu dans tout le temps passé, et par l'establissement de plus de trois cents familles en assez peu de temps, les Mariages estans si frequens que depuis trois ans on en a fait quatre-vingt-treize dans la seule Paroisse de Quebec.

La crainte des ennemis n'empêche plus nos Laboureurs de faire reculer les forests, et de charger leurs terres de toutes sortes de grains, dont elles se trouvent capables autant que celles de France, quand on leur donnera une semblable culture. Nos Chasseurs vont bien loin en toute asseurance courir l'Orignal, avec un profit signalé qu'ils retirent de cette chasse. Les Sauvages nos alliés ne craignans plus d'estre surpris en chemin, nous viennent chercher de tous costés de cinq et six cents lieuës d'icy, ou pour restablir leurs commerces interrompus par les guerres, ou pour en commencer de nouveaux, comme pretendent faire des peuples fort éloignés, qui n'avoient jamais paru icy, et qui sont venus cét Esté dernier pour ce sujet.

Les Iroquois même, comme s'ils cessoient d'estre et Sauvages et Iroquois, remplissent quelques-unes de nos habitations, pendant une bonne partie de l'année, et font leur traite avec nos François, avec toute la privauté souhaitable, et ils feroient bien plus et même se viendroient habituer parmy nous, si la guerre qu'ils ont avec vne nation qu'on appelle les Loups, ne les empeschoit pas de venir en assurance chez nous.

Ces biens dureront autant que la paix, et celle-cy autant que les Iroquois seront en crainte, dans laquelle il est important de les maintenir, si l'on veut pousser l'establissement des Colonies qui ont pris de si heureux commencemens.

C'est à quoy travaille fortement Monsieur de Courcelle, Gouverneur de tout ce païs, qui ayant ietté les premieres frayeurs dans les terres des ennemis par ses marches si hardies, les y maintient par l'apprehension de quelque semblable desastre, n'y ayant rien qu'ils ne doivent craindre d'un courage égal au sien, et dont ils ont eu des preuves si estonnantes.

Pendant qu'il conserve les Iroquois en paix par l'apprehension de la guerre et par la conservation des Forts de sainte Anne et de saint Iean, dont la proximité les retient dans la crainte et dans leur devoir, Monsieur Talon, Intendant pour le Roy, n'a point cessé d'appliquer tous ses soins pour le bien universel de ce païs,

pour la culture des terres, pour les decouvertes des mines, pour les avantages des negoces et pour toutes les commodités qui peuvent servir à l'établissement et à l'agrandissement de cette Colonie, de sorte que nous regretterions beaucoup plus son retour en France, si nous n'avions eu Monsieur de Boutroüe son successeur. C'est tout ce que nous pouvons souhaiter d'avantageux pour bien reparer cette perte.

Ce sont des obligations toutes nouvelles dont nostre Canada est infiniment redevable à sa Majesté, qui par une bonté tout à fait Royale a changé la face de ce païs, par ces puissans secours qu'il y a fait passer avec de si grandes depenses, entre autres le Regiment de Carignan Salieres, dont bon nombre d'Officiers et plus de 400. soldats ont grossi la Colonie, s'estans faits habitans avec de tres avantageuses conditions ; car on a donné à chacun des Soldats cent francs, ou cinquante livres avec les vivres d'une année, à son choix, et cinquante escus au Sergent, ou cent francs avec les vivres d'une année, aussi à son choix, ce qui est cause que fort peu retournent en France avec Monsieur de Salieres Colonel dudit Regiment, qui aprés avoir blanchi dans les armées de France, où il s'est fait assez connoistre, est venu icy prendre part à la gloire de la reduction des Iroquois, desquels il en a emmené cinq de diverses nations, même de celle d'Andastoé, pour les presenter au Roy.

On commence aussi à s'appliquer à nos Sauvages d'icy, car depuis quelques Conferences que Monsieur Talon a eües sur les intentions du Roy, expliquées par les dépesches receuës de Monsieur Colbert en ce qui regarde l'education des Sauvages, et leur conformité à nos mœurs, Monseigneur l'Evesque de Petrée et les Peres Iesuites ont déja mis dans leurs Seminaires un nombre de petits garçons Sauvages, pour y estre élevés avec les enfans François ; ce que Messieurs les Ecclesiastiques qui sont au Mont-Royal ont aussi pris resolution de faire, comme encore Monsieur Talon, qui est dans le dessein de faire élever cinq petites filles dans le Seminaire des Meres Vrsulines.

Et parce qu'un païs ne peut pas se former entierement sans l'assistance des Manufactures, nous voyons déià celle des souliers et des chapeaux commencée, celle des toiles et des cuirs projetée, et on attend que la multiplication qui se fait des moutons, produise suffisamment des laines pour introduire celle des draps, et c'est ce que nous esperons dans peu, puisque les bestiaux se peuplent icy abondamment, entr'autres les cheuaux, qui commencent à se distribuer dans tout le païs.

La Brasserie que Monsieur Talon fait construire, ne seruira pas peu aussi pour la commodité publique, soit pour l'espargne des boissons enyvrantes, qui causent icy des grands desordres, ausquels on pourra obvier par cette autre boisson qui est tres saine et non malfaisante, soit pour conserver l'argent dans le païs qui s'en divertit par l'achapt qu'on fait en France de tant de boissons, soit enfin pour consumer le surabondant des bleds qui se sont trouvés quelquefois en telle quantité, que les Laboureurs n'en pouvoient avoir le debit.

Mais quoy que tout ce que nous avons dit soit bien considerable pour faire paroistre les fruits de la paix, c'est peu neanmoins en comparaison des avantages qu'elle donne pour la conversion de tous les Sauvages de ces contrées. C'est ce qu'on verra dans cette Relation par le restablissement des Missions, dont la guerre avoit arresté le cours ; six Peres Iesuites sont épars dans toutes les Nations Iroquoises, et y ont déià restably quatre Eglises considerables, et baptisé plus de cent cinquante personnes, outre cinquante autres Iroquois presque tous Adultes, qui ont esté baptisés à Quebec.

Quatre autres Iesuites sont à courir à plus de quatre cens lieuës d'icy dans les Missions des Outaoüacs, où ils ont préché l'Evangile à plus de vingt-cinq Nations differentes, et receu à l'Eglise par le saint Baptesme, plus de quatre-vingts personnes cette derniere année.

Deux autres Peres descendent à Tadoussac, l'un pour y hiverner et cultiver cette Eglise qui s'est accrüe de quarante Neophytes, et l'autre pour donner commencement à celle des Gaspesiens qui se reünissent par la commodité que leur en donne la paix.

Mais parce que la moisson devient plus ample que iamais dans une si vaste estenduë de païs, et parmy tant de Nations differentes, où il nous est permis d'aller maintenant, la Providence divine y a pourveu d'une façon particuliere, parceque d'un costé elle a augmenté le Seminaire de Monseigneur l'Evesque de Petrée estably à Quebec, de quelques Ecclesiastiques partie du païs, partie venus de France, pour se joindre à ceux qui cultivent tant de Colonies differentes, avec un zele pareil à celuy qui les a fait mépriser les douceurs de la France, pour se venir consumer icy par des travaux inconcevables.

Et d'un autre costé cette mesme Providence nous a fourny vn puissant renfort par la venuë de Monsieur l'Abbé de Queylus, avec plusieurs Ecclesiastiques tirés du Seminaire de S. Sulpice, lesquels vont joindre à Mont-Royal ceux qui y sont, et dont deux ont esté envoiés par Monseigneur de Petrée cét Esté dernier à une peuplade des Iroquois d'Oïogoüen, qui se sont placés depuis peu sur les rives du Nord du grand Lac Ontario.

On ne peut esperer de tant de braves Missionnaires que de tres-heureux succés, desquels ce païs sera encore redevable au Roy, qui pousse avec bien plus d'ardeur l'agrandissement du Royaume de Iesvs-Christ, que l'étenduë de ses Estats. Et nous ne doutons point que Dieu n'ait voulu adjoûter ce bonheur à la gloire de nostre grand Monarque, de se servir de luy et de ses Armes pour faire part de son prétieux sang à tous les peuples de ce païs, et dont quatre cens Sauvages qui ont esté baptisés cette année, ressentent déià les effets, ainsi qu'on va le déclarer plus en détail.

CHAPITRE II.

De la Mission de sainte Marie chez les Iroquois d'Agnié.

Les Peres Fremin, Pierron et Bruyas, estants partis dés le mois de Iuillet de l'année 1667. pour aller chez les Iroquois inferieurs, y renouveler les Missions que les guerres avoient interrompuës, ayant esté arrestés long-temps dans le Fort sainte-Anne à l'entrée du Lac Champlain, par la crainte d'une bande de Sauvages Mahingans, que nous appelons les Loups, ennemis des Iroquois, partirent enfin de ce Fort, resolus de courir les mêmes risques, et passer par les mêmes dangers que subiroient les Ambassadeurs Iroquois, avec lesquels ils alloient de compagnie en leur païs. Nous ne pouvons pas donner une plus nette connoissance de leur voyage, de leur arrivée, de leur reception, et des fruits qu'ils y ont commencé de faire pour planter la Foy dans ces terres desertes et barbares, qu'en les entendant parler dans leur Iournal, qu'ils en ont dressé depuis leur depart iusqu'à leur demeure fixe et arrestée dans les Bourgades Iroquoises. Voicy comme il commence.

ARTICLE I.

Voyage de trois Peres Iesuites chez les Iroquois Inferieurs.

Le retardement que la crainte de la nation des Loups nous a fait faire dans les Forts nous ayant donné la commodité d'y rendre quelque service aux Soldats, par une espece de Mission que nous leur avons faite, enfin nous nous embarquâmes la veille de S. Barthelemy sur les quatre heures du soir, pour aller prendre giste à une lieuë du dernier Fort des François, qui est celuy de sainte Anne ; et depuis, tant de iour que de nuit, nous poursuivîmes heu-

reusement nostre voyage sans découvrir aucune piste des ennemis. Ils avoient pris le costé du Sud pour retourner en leur païs, et nous tenions le costé du Nord dans le Lac de Champlain.

Nous avons admiré d'abord le soin que nos Iroquois Chrestiens avoient de prier Dieu tous ensemble aussi-tost aprés l'embarquement, nonobstant qu'ils eussent assisté à la sainte Messe que nous disions tous les jours de grand matin. Ces prieres achevées, nous nous mettions tous à ramer comme de pauvres forçats, depuis le matin jusqu'au soir; pas un de nous trois n'avoit appris ce mestier, mais le peu de monde qu'il y avoit avec nous pour porter les travaux necessaires, nous obligeoit à nous y engager. Nous traversâmes gayement tout ce grand Lac, déià trop renommé par le naufrage de plusieurs de nos François et tout fraischement par celuy du sieur Corlart, commandant d'un Hameau des Hollandois proche d'Agnié, qui venant à Quebec pour y traiter de quelques affaires importantes, fut noyé en traversant une grande baye, où il fut surpris de l'orage.

Nous arrivâmes à trois quarts de lieuë du Sault, où se decharge le Lac du S. Sacrement. Nous nous arrestâmes tous en cet endroit, sans en sçavoir la cause, sinon quand nous vismes nos Sauvages ramasser sur le bord de l'eau des pierres à fuzil presque toutes taillées. Nous ne fismes point pour lors de reflexion à cela; mais depuis nous en avons sceu le mystere, car nos Iroquois nous ont dit qu'ils ne manquent jamais de s'arrester en cet endroit pour rendre hommage à une nation d'hommes invisibles, qui habitent là, dans le fond de l'eau, et s'occupent à preparer des pierres à fusil, presque toutes taillées aux passans, pourveu qu'ils leur rendent leurs devoirs en leur presentant du petun; s'ils en donnent beaucoup, ils leur font grande largesse de ces pierres. Ces hommes marins vont en canot comme les Iroquois, et quand leur grand Capitaine vient à se jetter à l'eau pour entrer en son Palais, il fait un si grand bruit, qu'il remplit de frayeur l'esprit de ceux qui n'ont pas connoissance de ce grand Genie et de ces petits hommes. Au recit de cette fable que nous en firent fort serieusement nos Iroquois, nous leur demandâmes s'ils ne donnoient pas aussi à petuner au grand genie du Ciel, et à ceux qui demeurent avec luy? Ils respondirent qu'ils n'en auoient pas besoin comme ceux de la terre. L'occasion de ce conte si ridicule est qu'en verité le Lac est agité souvent de tres horribles tempestes, qui causent de furieuses lames, sur tout dans le bassin où le sieur Corlart dont nous venons de parler est pery, et quand le vent vient du costé du Lac, il pousse sur ce rivage quantité de pierres dures et propres à faire du feu.

Ie passay vne belle Ardoisiere, dit vn des trois Peres, que nous avons trouvée à cinq lieuës du Lac du S. Sacrement, à la portée du canon d'un petit Islet de 20. pieds environ de diametre. Elle n'est pas de la nature de toutes celles que i'ay vuës sur les rivages de la mer, ou aux environs de Quebec, qui n'ont que de l'apparence; mais celle-cy est toute semblable à celles que j'ay veuës dans les Ardennes de nostre France; la couleur est d'un beau bleu, les lames se levent aisement, si grandes et si petites qu'on veut, fort tendres et fort douces.

Pendant que ie m'arrestay à cette Ardoisiere, nos matelots debarquants au bout du Lac du S. Sacrement, et se preparants au portage, qui est d'une petite demi-lieuë au trauers des bois, chacun se charge des hardes et des canots, dans lesquels nous estants rembarqués, enfin aprés quelques coups d'avirons nous les quittâmes, bien joyeux d'estre heureusement arrivés au bout du Lac, d'où il ne nous restoit plus que trente lieues de chemin par terre, pour nous rendre au terme où nous aspirions depuis si long-temps.

Tous le païs des Iroquois estoit alors dans des apprehensions si estonnantes d'une nouvelle armée des François, que depuis plusieurs jours quatorze guerriers estoient continuellement en sentinelle, à l'entrée de ce Lac, pour de-

couvrir la marche de cette armée, et pour en porter en diligence les nouvelles à toute Nation, afin de luy venir dresser des embùches dans les bois, à la faveur desquels ils pretendoient l'attaquer avantageusement et la harceler dans les defilés. Il y avoit donc là une troisiéme bande postée à son tour, pour faire ces découvertes ; mais par un grand bon-heur pour eux et pour nous, au lieu d'ennemis, nous leur fusmes des Anges de paix, et eux de Lions qu'ils estoient, ils se firent nos valets et nous servirent bien à propos de portefaix, la Providence nous les ayants preparez pour se charger de nos paquets, que nous avions bien eu de la peine à transporter par terre iusqu'au païs.

Nous marchons donc de compagnie à petites journées, et nous nous rendons à trois quarts de lieuë de leur principale Bourgade nommée Gandaoüagué, qui est celle que feu le Pere Iogues a arrosée de son sang, et où il a esté si mal traité pendant dix-huit mois de captivité. On nous y receut avec les ceremonies ordinaires, et avec tout l'honneur imaginable. Nous fûmes conduits dans la cabane du premier Capitaine, où tout le monde vint fondre pour nous considerer à l'aise, tout ravis de voir chez eux les François si paisibles, qui peu auparavant y avoient parû comme en furie et mettant le feu par tout.

Les premieres applications du Pere Fremin furent d'aller par les cabannes chercher les captifs Hurons et Algonquins qui composent eux seuls les deux tiers du Bourg, il baptisa d'abord dix de leurs enfans, presentant à Dieu ces heureuses premices de la nouvelle Mission.

—

ARTICLE II.

Premier Baptesme conféré à une femme Iroquoise.

C'est icy le lieu de raconter un miracle de grace, que la bonté Divine opera en la personne d'une pauvre Iroquoise, à qui des guerriers de la nation des Loups avoient peu auparavant enlevé la chevelure à la veuë de la Bourgade. Le Pere Fremin estant entré dans la Cabane où estoit cette pauvre malheureuse toute trempée dans son sang, et plus morte que vive, à cause des blessures qu'elle venoit de recevoir, il l'aborde, et la voyant tirer à la fin luy parle de l'autre vie, des peines de l'enfer, où elle alloit tomber, si elle n'embrassoit la Foy, et des biens du Paradis qui luy estoient asseurés, si elle se faisoit Chrestienne. A ces instructions elle fait la sourde oreille, et le Pere fut contraint de sortir sans rien gagner sur son esprit. Pendant que nous sommes en prieres pour le salut de cette pauvre ame, le Pere retourne à la charge ; mais il ne fut pas plustost entré dans la cabanne qu'il y trouva un nouvel obstacle de la part d'une vieille femme, qui le repoussoit d'un costé, et de l'autre fortifioit la malade dans son opiniastreté ; l'heure marquée par la Providence n'estoit pas encore arrivée, on y retourne pour la troisiéme fois, mais sans fruit. Nous desesperions presque entierement du salut de cette moribonde, parce que nous estions sur les termes de partir de cette Bourgade bien faschez de laisser cette proye au demon.

Neanmoins le Pere fut puissamment inspiré de faire un dernier effort, pendant que nous levions les bras en haut pour flechir la Misericorde de Dieu, il entre, il s'approche, il parle, il est écouté, et il trouve cette pauvre femme toute changée ; elle l'entend avec plaisir, elle repete les prieres avec ferveur, en vn mot elle se trouva si bien disposée, le S. Esprit ayant esté son Maistre et son instructeur qu'avant qu'elle expirast, nous luy donnâmes le S. Baptesme, pour estre la premiere Ame de cette Barbarie qui priera Dieu pour nous dans le Ciel, et pour la conversion de ses compatriotes. Nous ne devions pas rester ce jour-là à Gandaoüagué ; mais Dieu, qui a ses desseins, fit naistre le salut de cette pauvre femme de son propre malheur, et du retardement que

causerent les guerriers qui estoient allés pour suivre les Loups qui avoient fait ce coup.

—

ARTICLE III.

Rude épreuve d'une autre femme Iroquoise aprés son Baptesme.

Mais voicy vne autre merveille de grace bien plus considerable que la premiere; elle donnera sans doute de la consolation aux Lecteurs, et à mesme temps leur fera voir que la force du veritable Christianisme et l'Esprit de Iesvs-Christ, ne se trouvent pas moins parmy les Barbares, que chez les peuples policez, *ubi non est Gentilis et Iudæus, Barbarus et Scytha, sed omnia et in omnibus Christus.* Le Pere Fremin la raconte avec toute la fidelité possible en ces termes:

Arrivant au païs des Iroquois, nous fûmes obligés de rester trois jours à la premiere Bourgade qui se trouva en nostre chemin appelé Gandaoüagué; la crainte des guerriers de la nation des Loups nous y tenant resserez, et nous empeschant de passer outre, sans escorte considerable.

Pendant ce temps que Dieu me donnoit bien à propos, je tâchay de ramasser nos anciens Chrestiens de la Nation Huronne, lesquels depuis plusieurs années estoient privez de la veuë de leur Pasteur; je les fis tous assembler dans une Cabane écartée, pour y regler tous les exercices du Christianisme qu'ils y devoient pratiquer.

Il se trouva parmy ce petit troupeau, une femme Iroquoise âgée de vingt cinq ans, laquelle voulut rester pour entendre ce que je devois dire; à la fin de de mon discours, m'adressant la parole, elle me dit que tout de bon et sans feintise elle vouloit estre Chrestienne. Ie luy respondis que je jugerois de sa sincerité par sa perseverance; que cependant ie l'instruirois et luy ferois concevoir peu à peu le grand bonheur auquel elle aspiroit. Elle ne manqua pas de son costé de faire tout ce que je devois esperer d'une fervente Catechumene; elle assista à toutes nos assemblées avec une ferveur des premiers Chrestiens, et quand il me fallut partir, ayant designé la Cabanne où tous se devoient assembler les matins et les soirs pour y faire les prieres publiquement, et ayant nommé une bonne Chrestienne pour avoir soin d'avertir tous les autres de l'heure de ces assemblées, nostre Iroquoise se presenta pour cet office de Charité et d'humilité, et avec un courage tout à fait heroïque, elle surmonta la honte naturelle et ordinaire qu'ont les jeunes femmes Iroquoises, d'aller de Cabanne en Cabanne faire ces sortes d'invitations, qui ne se font point sans recevoir des brocards et des injures de la part de ceux qui ne sont pas Chrestiens.

Quand je fus prest de partir, comme elle vit qu'elle ne pouvoit pas encore obtenir la grace d'estre Baptisée, elle me dit, mais avec une ravissante ingenuité. Pour le moins, baptise mon fils unique, il n'a pas encore peché comme moy, pour se rendre indigne de ce bonheur. Ie luy accorday cette demande, et la consolay beaucoup, luy promettant de me rendre dans 15 iours auprés d'elle, pour l'instruire.

Les 15. iours estants expirés, et ne pouvant me derober aux affaires plus importantes qui m'accabloient, ie ne pus tenir ma promesse pour l'aller voir; mais elle vint elle mesme me trouver dans la Bourgade de Tionnontonguen. Ie fus ravi de la voir, et luy ayant dit que i'allois me mettre tout de bon à luy apprendre les prieres et les principaux Mysteres de nostre Foy: Ie les scay, me dit-elle, ie les ay apprises parfaitement pendant ton absence, par le moyen d'une bonne Huronne qui n'a cessé de m'instruire tous les iours, puis s'étant mise à reciter parfaitement toutes les prieres et les principaux articles de la Foy: A quoy tient-il, m'ajoûta-t-elle, que tu ne me baptises? c'est à present que tu dois tenir ta parole.

Comme ie ne la connoissois pas encore assez, ie la differay à un autre temps,

le plus doucement qu'il me fut possible, et ie luy fis trouver bon de s'en retourner chez soy en emportant l'esperance qu'au plustost i'acquiescerois à ses desirs. De fait, quelque temps apres ie fus en sa Bourgade de Gandaouagué. Comme i'y entrois, elle vint audevant de moy, pour me demander le Baptesme ; ie tachay pour lors de m'informer de nos bonnes Chrestiennes Huronnes, comme elle s'estoit comportée pendant mon absence ; elles m'asseurerent qu'elle avoit esté l'exemple de toutes les autres soit en sa ferveur, soit en l'assiduité aux prieres tous les matins et tous les soirs, sans y avoir iamais manqué, qu'elle adioûtoit mesme ses paroles à ses exemples, les exhortant avec une ardeur admirable.

Ie luy parlay donc en particulier pour sonder un peu le fond de son cœur, et ie trouvay une femme d'une rare innocence, d'un bon esprit, et d'une heureuse memoire ; elle s'estoit habituée à reciter tous les iours son chapelet cinq et six fois, et ie puis assurer que depuis le matin iusques au soir, elle estoit en oraison continuelle. Toutes ces belles dispositions m'obligerent enfin à luy conferer le S. Baptesme.

Cette vertu estoit trop grande pour n'estre pas éprouvée ; elle n'eut que deux iours de terme, aprés lesquels son fils tombe malade. Ie tremblois de peur pour cette pauvre femme, ne la croyant pas encore assez bien affermie, mais ie m'apperceus bien que ce n'estoit pas une vertu du commun, elle ne broncha point dans ses saintes resolutions, et continua ses devotions à l'ordinaire, et merita par sa constance la guerison de son fils.

Mais ce ne fut que pour entrer dans une plus rude épreuve : à peine son fils est-il gueri, que son mari fut tué tout proche du bourg par les Mahingans ; elle aimoit cet homme plus qu'elle mesme, et comme elle estoit bien faite, aussi avoit-elle bon esprit, et estoit des meilleures familles du païs ; toutes ces bonnes qualités avoient donné naissance à leur mariage, qui s'estoit fortifié depuis huit ou dix ans par un amour reciproque tendre et tres constant, et passoit pour le plus accomply qui fust entre les Sauvages.

On peut iuger par là quelle devoit estre l'affliction de cette femme, et si sa foy, qui n'estoit encore que dans son berceau, n'estoit pas bien en danger de se perdre ; mais tant s'en faut qu'elle se relâchast en ses devotions, qu'au contraire elle les augmenta pour se fortifier toûjours de plus en plus contre les attaques du diable, qui suscita les parens du defunt pour venir tous fondre en sa Cabanne, et luy faire mille reproches, luy imputant et la maladie de son fils et la mort de son mary, qu'elle avoit tués se faisant Chrestienne. Ses propres parens s'en meslerent aussi, et tous ensemble passerent huit iours autour d'elle, la chargeant de toutes les iniures les plus atroces que la passion leur pouvoit suggerer, et usant envers elle de tous les mauvais traitemens qu'on peut s'imaginer en ces rencontres.

Les courages les plus fermes plieraient dans ces conionctures, et huit iours de souffrances estoient assez pour la ietter dans l'abattement, et d'esprit et de corps ; mais elle ne s'en fut pas plutost apperceuë qu'elle m'envoia querir pour l'aller consoler. A nostre entreveüe elle redoubla ses larmes, et ie ne pûs retenir les miennes ; mais ses larmes estoient toutes innocentes, et ie trouvay son cœur parfaitement resigné aux ordres de Dieu, et son Ame aussi nette parmi toutes ces brouilleries, et aussi innocente que le premier iour de son Baptesme. Mais ce que i'admiray davantage, ce fut sa fermeté dans sa foy, et dans toutes ses pratiques de devotion, dans lesquelles elle demeura toûjours inebranlable iusqu'à reciter son chapelet huit et dix fois par iour, en quoy elle goûtoit une merveilleuse douceur parmi ses plus grandes afflictions.

Aprés cela, ie croyois que Dieu estoit content de ces épreuves ; mais à peine vingt iours de temps avoient commencé à essuyer ses larmes, qu'une fluxion luy tomba sur les yeux, qui luy rendit le visage monstrueux, et luy fit perdre

l'usage de la lumiere. A cet accident tous ses parens, aussi bien que ceux de son mari defunt, redoublerent leurs persecutions : N'es-tu pas encore contente d'avoir tué ton mari, luy disoient-ils ? veux-tu encore te tuer toy mesme ? Ne vois-tu pas que c'est la Foy qui cause tous ces maux ? Aye pitié de ton enfant et de tes autres parens, si tu veux t'abandonner en proye à toutes les miseres. Ils continuerent huit iours durant dans de semblables reproches, et elle, pendant toute cette persecution, n'avoit autre consolation que celle que Dieu luy donnoit dans ses prieres, qu'elle redoubloit à proportion qu'on la persecutoit.

On luy amena plusieurs fois les iongleurs du païs pour travailler à sa guerison par des festins et par des ceremonies superstitieuses, mais iamais elle n'y voulut consentir. Ceux qui sçavent combien grande est la condescendance qu'ont les Sauvages pour leurs parens, iugeront aisement que la vertu de cette femme estoit heroïque, et que Dieu luy a fait des graces bien singulieres.

Ayant donc refusé les iongleurs du païs, elle s'adressa à un de nos Chrétiens Hurons, qui sçavoit un bon remede pour son mal ; et Dieu le benissant, aprés trois mois d'espreuve, elle a recouvré et la lumiere de ses yeux, et la santé de son corps, et en reconnoissance elle continuë dans ses ferveurs, qu'elle inspire à son fils, qui n'a que quatre ans, et qu'elle a desia rendu sçavant dans les prieres. Si la perseverance met le seau à une si heureuse vie, ie ne feray point de difficulté, connoissant comme ie fais, son innocence, de l'egaler aux Chrestiens des premiers Siecles de l'Eglise. Mais retournons au voyage de nos Missionnaires, que le recit de ces deux choses assez considerables a interrompû. Voicy comme il continuë à parler :

ARTICLE IV.

De la reception des Peres dans les autres Bourgades Iroquoises, et d'un celebre Conseil qui y fut tenu aprés leur arrivée.

De Gandaoüagué nous passâmes à une autre bourgade éloignée de deux lieuës, ou nous fûmes encore mieux receus qu'en la premiere, et que nous consacrâmes par le Baptesme de trois enfans, dont l'un, qui se trouve Orphelin de pere et de mere, est tout prest d'expirer. Ne voilà pas par avance une riche recompense de nos travaux passés, et un puissant aiguillon pour embrasser avec courage ceux qui se presenteront.

Il fallut encore sortir de cette seconde Bourgade pour nous transporter à la Capitale de tout ce païs, nommée Tionnontagouen, que les Iroquois ont rebastie à un quart de lieuë de celle que les François brûlerent l'an passé. Nous y fûmes escortés par deux cents hommes qui marchoient en bon ordre, nous allions les derniers immediatement devant les testes blanches et les plus considerables du païs. Cette marche se faisoit avec une gravité admirable, iusqu'à ce que nous estans rendus assez proche du Bourg, tout le monde s'arresta, et nous fûmes complimentés par le plus eloquent de la Nation qui nous attendoit avec les autres Deputez. Aprés quoy, il nous introduisit dans la Bourgade, où nous fûmes receus avec la decharge de toute l'artillerie, chacun tirant de sa Cabanne, et deux pierriers faisant feu aux deux bouts du Bourg.

Toute la harangue que cet homme nous fit, consistoit en ces deux mots, qu'ils estoient heureux de ce que le François venoit dissiper les broüillards de l'air dont la nation des Loups le troubloient, et remettre leur esprit en bonne assiette par l'asseurance de la paix, que nostre venuë leur donnoit ; aprés quoy suivit le festin, qui consistoit à un plat de boüillie de bled d'Inde cuit à l'eau, avec un peu de poisson boucané, et pour dessert un panier de citroüilles.

Peut-estre s'estonnera-t-on que des Missionnaires acceptent des honneurs qui leur sont si magnifiquement deferez, et se trouvent à des festins dont ces peuples ont de coûtume de regaler leurs Ambassadeurs ; mais et ces honneurs et ces festins sont à la Sauvage, c'est à dire de telle nature, qu'ils ne combattent point ni l'humilité, ni la temperance Chrestienne, au contraire ils fournissent les occasions de pratiquer avantageusement ces deux vertus. Il faut donc s'en tenir au sentiment de S. Paul : *Scio et humiliari, scio et abundare, et satiari et esurire.*

Le iour de l'Exaltation de la Sainte Croix estant destiné pour faire nos presens, c'est à dire pour parler en public sur le suiet de nostre venuë ; toutes les six Bourgades d'Agnié s'assemblerent icy, hommes, femmes, et enfans et vieillards, et aprés avoir donné commencement à cette action par le *Veni Creator*, dont le chant fut entrecoupé du son d'un petit instrument de musique, que ces peuples escoutent avec plaisir et avec admiration, le Pere Fremin harangua devant toute cette grande assemblée, s'accommodant pour les discours et pour les postures à la façon de faire de leurs plus celebres Orateurs, qui ne parlent pas moins par gestes que de la langue. Il leur fit voir les grands biens que produisoient la paix, les malheurs qui accompagnent la guerre, dont ils avoient eprouvé les effets depuis un an par l'embrasement de leur Bourg. Il leur reprocha les perfidies et les cruautés qu'ils avoient exercées avec tant de barbarie sur nos François, sans en avoir receu aucun mauvais traitement ; il leur declara ensuitte, qu'il venoit exprés pour changer cette humeur barbare leur apprenant à vivre en hommes, et puis à estre Chrestiens ; et qu'en suite nostre grand Onnontio les recevroit pour ses sujets, et les prendroit desormais sous sa protection Royale, comme il a fait tous les autres peuples de ces contrées. Qu'au reste ils se donnassent bien de garde desormais d'exercer aucun acte d'hostilité, ni sur nous, ni sur nos alliés. Mais afin de leur donner plus de terreur et faire plus d'impression sur leurs esprits, comme ces peuples se conduisent beaucoup par les choses exterieures, le Pere fit planter au milieu de la place où se tenoit le Conseil, une perche longue de quarante ou cinquante pieds, du haut de laquelle pendoit un collier de Pourcelaine, leur declarant que seroit ainsi pendu le premier des Iroquois qui viendroit tuer un François, ou quelqu'un de nos Alliés, qu'ils en avoient desia veu l'exemple par l'execution publique qui fut faite à Quebec l'année passée d'un homme de leur païs, qui avoit contrevenu à quelques uns des articles de la paix.

Il n'est pas croyable combien ce present si extraordinaire les estonna tous, ils demeurent long temps la teste en bas, sans oser ni regarder ce spectacle, ni en parler iusqu'à ce que le premier et le plus eloquent de leurs Orateurs, ayant comme repris ses esprits, se leva et fit toutes les singeries imaginables autour de cette perche, pour declarer son estonnement. On ne peut pas décrire toutes les gesticulations que fit cét homme âgé de plus de soixante ans, que de regards inopinés à la veuë de ce spectacle, comme s'il en eust ignoré la signification ; que d'exclamations, en ayant trouvé le secret et l'interpretation, que souvent il se prenoit horriblement par le gosier avec ses deux mains, se le serrant estroitement, pour representer, et en mesme temps donner horreur de ce genre de mort à une infinité de monde qui nous environnoit, en un mot, il employa toutes les figures des plus excellents Orateurs, avec une eloquence surprenante, et aprés avoir discouru sur ce suiet bien long-temps, faisant toûiours paroître des traits d'esprit qui n'avoit rien de commun, il finit en nous delivrant les captifs que nous demandions, et nous donnant le choix du lieu, où nous voulions bâtir nostre Chapelle, à la construction de laquelle ils s'offroient de travailler en toute diligence. Ils nous delivrerent aussi un François qu'ils tenoient captif depuis quelque temps, et nous promi-

rent la liberté de douze Algonquins, partie de la Nation des Nez Percez, partie de celle des Outaouacs, qu'ils nous remettront entre les mains pour les renvoyer chacun en leurs païs.

—

ARTICLE V.

De l'establissement du Christianisme dans le païs des Iroquois d'Agnié.

Nostre Chapelle ayant esté dressée par les soins des Iroquois mesmes, qui s'y appliquerent avec une ardeur incroyable, nous l'ouvrismes et nous commencâmes à y faire entendre la sainte Messe à nos anciens Chrestiens, instruits autrefois par nos Peres dans leur païs des Hurons. Il faut icy avoüer qu'on ne pût s'empescher de verser des larmes de ioye, en voyant ces pauvres captifs si fervents dans leurs devotions, et si constants dans leur Foy depuis tant d'années qu'ils ont esté privés de toute instruction. C'est la recompense que Dieu nous donne par avance, pour les petits travaux ausquels ce genre de vie si barbare nous engage pour son amour. Les iournées nous coulent sans y penser, et nous voyans obligez d'employer les huit heures de suite à faire prier Dieu ceux qui viennent en la Chapelle, le reste du temps se passe bien viste aux autres fonctions Apostoliques.

Les meres nous apportent leurs petits enfans pour leur faire le signe de la Croix sur le front, et elles s'accoûtument à le faire elles mesmes avant que de les coucher, leurs entretiens ordinaires dans les Cabannes sont de l'Enfer et du Paradis, dont nous leur parlons souvent.

Le mesme se pratique dans les autres Bourgs, à l'imitation de celuy-cy et on nous y invite de temps en temps pour leur aller administrer les Sacremens, et mettre ces Eglises naissantes en l'estat que cette Barbarie peut souffrir.

Dés la premiere visite que le Pere Fremin a faite à une de ces Bourgades, il y a trouvé quarante cinq anciens Chrestiens, qui luy ont causé et ont receu reciproquement bien de la consolation ; il a esté obligé de rendre ce temoignage à la verité, declarant, qu'il n'eust iamais crû ce qu'il a veu et experimenté, combien la pieté est bien enracinée dans l'ame de ces pauvres Captifs, qui surpassent de beaucoup en devotion le commun des Chrestiens, quoy qu'ils n'ayent eu depuis si long temps aucune assistance de leurs Pasteurs. Ils se sont approchez des Sacremens, ils ont fait baptiser leurs enfans, et ont fait voir le lieu où ils s'assemblent tous les soirs sans y manquer, pour conserver leur ferveur par les prieres publiques qu'ils font ensemble, où se trouvent aussi quelques Iroquois, attirés par l'odeur de ce bon exemple, et persuadez de la verité de nostre sainte Foy par une si genereuse constance.

Comme les Iroquois ont fait des conquestes dans toutes les parties du Canada, ils nous donnent moyen d'ouvrir les Tresors de la grace à toute sorte de Nations, par l'instruction de leurs Captifs.

Vne pauvre Esclave prise en guerre et amenée de la Mer du Nord, en ressent heureusement les effects ; preste de mourir, elle a receu le S. Baptesme avec des dispositions merveilleuses.

Vne autre Captive de la Nation des Loups, a esté disposée au Baptesme, avant que d'estre brûlée selon la Sentence qu'on a portée contre elle. O qu'il y a de plaisir de faire de semblables rencontres !

Nous ne prenons pas moins de soin pour la conservation de la paix que pour l'establissement du Christianisme, parce que l'un depend de l'autre ; c'est ce qui nous a fait faire tous nos efforts pour conserver la vie à un Outaoüac, que les Iroquois d'Onnejout avoient envoié icy comme une victime destinée au feu. On le fit entrer dans ce Bourg, pour nous en derober toute connoissance, on prepare les feux qui devoient éclairer cette horrible nuit, choisie pour cette cruelle execution. Par malheur il ne se trouvoit icy pour lors aucun des Anciens,

à qui il appartenoit d'arrester ces violences ; les ieunes gens qui ne respirent que la guerre, s'estoient desia saisis de cette proye, et l'avoient enfermée dans une Cabanne toute en feu, pour y executer à la sourdine leurs cruautés ordinaires. Vne femme Iroquoise m'en vint avertir en secret, (c'est le Pere Fremin qui parle) i'y cours incontinent, ie parle, i'exhorte, mais en vain ; ie menace, ie fais retirer les femmes et les enfans, tous m'obeissent, à la reserve de deux hommes, qui nonobstant tous mes efforts continuerent à brûler ce miserable ; ie fais le cry par toutes les ruës du Bourg : Vieillards, vous estes morts ; enfans, il n'y a plus de vie pour vous, la paix est rompuë : voila les Loups qui viennent d'un costé, et de l'autre ie vois Onontio avec son armée ; vostre terre va estre renversée, vos Champs, vos Cabannes, vos Bourgades vont estre ruinées. Aprés avoir couru toutes les ruës faisant ces cris, ie m'arrestay devant la Cabanne où l'on brûloit ce prisonnier contre un des principaux articles de la Paix ; mais la porte estoit barricadée, ie crie plus haut, disant que tout le païs est perdu, on ne me respond point. Ie trouve par bonheur un vieillard parent de ceux qui estoient causes de cette tragedie, ie luy parlay si éfficacement, et mes menaces eurent un tel effet sur luy, qu'avec l'autorité que son âge et son alliance luy donnoit, il alla retirer ce pauvre homme du milieu des feux, et me le remit entre les mains. Il fut bien guery de ses blessures ; mais la vehemence de la douleur, iointe à la peur, luy causa une fievre qui m'a donné tout loisir de l'instruire à mon aise, et le preparer à sa derniere fin. De fait, 24. iours aprés cet accident, il est mort en bon Chrestien, et ie ne doute plus que ce n'ait esté par une Providence toute particuliere, que i'ay fait tous ces efforts pour sa liberté, afin de le delivrer en mesme temps des feux des Iroquois et de ceux de l'enfer.

Nous l'avons enterré avec bien de la ioye, et avec toute la solennité qui se peut garder dans le milieu de cette barbarie. Tous nos Chrestiens y ont assisté en bel ordre, et avec une modestie qui a ravy les Iroquois, lesquels ont voulu voir cette ceremonie si extraordinaire, et qui ne s'estoit iamais pratiquée chez eux. Ainsi peu à peu nous establirons le Royaume de Iesvs-Christ, sur les ruines de celuy de Satan, qui fait tous ses efforts au contraire, comme nous allons voir dans l'article suivant.

ARTICLE VI.

De l'yvrognerie des Iroquois d'Agnié et de ses malheureux effets.

Il y a bien des empeschemens à l'établissement de la Foy parmy ces peuples, dont on a assez parlé dans les Relations precedentes ; un des plus grands dont on n'a pas encore fait mention, et dont le diable se sert bien avantageusement, est l'yvrognerie causée par l'eau de vie, que les Europeans de ces costes là ont commencé à leur vendre depuis quelques années.

Elle est si commune icy, et y cause de tels desordres, qu'il semble quelque-fois que tous ceux du Bourg sont devenus fols tant est grande la licence qu'ils se donnent, quand ils sont pris de boisson. On nous a ietté des tisons à la teste, on a mis nos papiers au feu, on a forcé nostre Chapelle, on nous a souvent menacez de la mort ; et pendant les trois et quatre iours que durent ces desordres, et qui arrivent assez souvent, il faut souffrir mille insolences sans se plaindre, sans manger, sans reposer, ces furieux renversant tout ce qu'ils rencontrent, et mesme se massacrant les uns les autres, sans espargner ni parens, ni amis, ni compatriotes, ni estrangers. Les choses vont quelquefois à un tel excés, qu'il nous semble que la place n'est plus tenable ; mais nous ne la quitterons qu'avec la vie, et cependant nous travaillons toûiours à ramasser les precieux restes du sang de Iesvs-Christ, qui n'a pas esté moins

respandu pour ces pauvres Barbares, que pour le reste du monde.

Quand l'orage est passé, nous ne laissons pas de faire nos fonctions assez paisiblement ; nous avons entre autres celebré la feste de Noël avec toute la devotion imaginable de la part de nos Neophytes, dont plusieurs ont assisté à six Messes de suite, ainsi Dieu ne nous laisse pas toûiours dans l'amertume.

Nous avons bien quarante Hurons qui font profession publique du Christianisme, et qui sont pour la plus part en tres-bon train, et dans une grande ferveur. Les trois premiers mois nous avons baptisé une cinquantaine de personnes, dont deux femmes Iroquoises et deux Algonquines sont en voye de salut, comme nous avons suiet de le croire, veu les bons sentiments dans lesquels elles ont expiré ; du depuis nous en avons encore bien baptisé cinquante, et de ce nombre, trente enfans sont avec toute asseurance dans le Paradis. Voila pour le present tout ce que nous pouvons dire de cette Mission de Sainte Marie, pour laquelle nous concevons de grandes esperances, si la paix dure, et si nos Iroquois sont humiliés. Pour y contribuer, nous avons iugé qu'il estoit bon que le Pere Pierron, aprés avoir esté chez les Hollandois, ou plustost les Anglois qui se sont rendus Maistres de la Nouvelle Hollande, entreprist le voyage de Quebec sur les glaces pour informer Monsieur le Gouverneur et Monsieur l'Intendant de l'estat de ce païs, enfin qu'ayants toutes les lumieres necessaires, ils puissent continuer ce grand ouvrage de la paix qu'ils ont si heureusement commencé.

CHAPITRE III.

De la Mission de S. François Xavier chez les Iroquois d'Onneïout.

Le Pere Iacques Bruyas estant arrivé à Agnié, en compagnie des Peres Fremin et Pierron, se separa d'eux pour tirer vers la Bourgade d'Onneïout, qui est la seconde Nation des Iroquois Inferieurs, la moins nombreuse en effet, mais la plus superbe, et la plus insolente de toutes. Il y arriva dans le mois de Septembre de l'année 1667. pour y ietter les fondements d'une nouvelle Eglise, à laquelle la Providence l'avoit destiné. Voicy comme il en parle.

Ie ne scaurois mieux commencer que par ce qui s'est passé en ce iour, auquel i'ay eu la consolation de dire pour la premiere fois la Sainte Messe dans ma petite Chapelle, qui vient enfin d'estre achevée par les propres mains de nos Iroquois. I'espere que la feste du Glorieux Archange S. Michel me sera de bon augure, puis qu'il est le Prince de l'Eglise, il aura soin de celle-cy, qui ne fait que naistre, et luy donnera acroissement.

Huit iours aprés que i'eus ouvert la Chapelle, Dieu m'a comblé d'une ioye tres-sensible, dans l'heureuse rencontre que i'ay fait d'une femme âgée de 50. ans, malade d'une oppression de poitrine et d'une fievre continuë, qui dans ses redoublemens la met à l'extremité. Cette Ame predestinée pour le Ciel, ayant oüy parler à sa fille de la priere que i'enseignois à faire tous les iours, luy témoigna qu'elle seroit bien aise de me parler pour se faire instruire ; ie me transportay aussitost dans sa Cabanne, où ie trouvay un cadavre animé, plûtot qu'une femme vivante ; ce qui m'obligea de luy parler du bonheur que les Fideles possederoient en l'autre vie, et luy ouvrir l'esprit pour les autres Mysteres de nostre Foy. Elle m'escoute avec attention, et m'assure qu'elle croit tout ce que ie luy dis ; i'y retourne tous les iours à plusieurs reprises, enfin la voyant tirer à sa fin, et d'ailleurs bien instruite, ie l'ay baptisée, et depuis i'ay touiours reconnu dans elle vne affection tres-fervente et tres-sincere pour la priere.

Vn peu avant qu'elle expirast, ie luy fis faire les actes propres des moribons, iusqu'à ce qu'ayant perdu la parole, elle ne me parloit plus que par signes ;

neanmoins luy ayant montré le Crucifix, ie luy dis pour la derniere fois : Agathe, (c'estoit son nom de Baptesme) voila celuy qui est mort pour toy, ne l'aimes-tu pas ? Veux-tu encore l'offenser ? Alors faisant encore un effort, elle dit distinctement : Oüy ie l'aime, iamais plus de peché ; ie croy en luy, il n'est pas menteur comme nous. Et la parole luy ayant manqué aussi bien que l'usage de ses mains, qu'elle ne pouvoit plus remuer, elle me fit signe des yeux et de la bouche, d'approcher mon Crucifix, ce qu'ayant fait, elle le baisa avec tant de devotion que i'eus bien de la peine de ne pas donner quelques larmes à un spectacle si nouveau, d'une personne élevée dans l'idolatrie, et instruite depuis si peu de temps.

C'est donc ainsi que cette pauvre Iroquoise est morte entre les bras de Iesvs mourant, et c'est ainsi que Dieu detrempe les dégouts et les ennuis qui sont inseparables de la fonction où ie suis employé, et qu'il adoucit les amertumes de ma solitude.

Cette seule victoire sur le demon est capable de me donner de nouvelles forces pour le combattre et pour tout entreprendre, où il s'agira de la gloire de mon Maistre.

Cette bonne femme a laissé une fille, qui est un des beaux naturels que ie connoisse, et qui ne cedera pas à sa mere, comme i'espere. I'ay sceu d'elle une chose fort rare parmy les Sauvages, et que ie ne puis assez admirer dans la corruption universelle des autres, c'est que iamais elle n'a violé la foy coniugale à son mari. On l'a souvent sollicitée, et mesme on luy a ietté des sorts pour la priver des fruits du Mariage, mais ni la sterilité, ni toutes les menaces qu'on a pû luy faire, n'ont esté capables de l'ébranler tant soit peu dans son dessein de garder la chasteté coniugale.

Quelque temps aprés le decez de cette Iroquoise, i'ay envoié au Ciel un petit enfant que i'ay baptisé avant sa mort ; c'est un Ange qui priera pour la conversion de ses Compatriotes. Quand ie n'aurois fait autre chose que de contribuer au salut de ces deux Iroquois, ie m'estimerois bien payé de tout ce que i'ay souffert et de ce que i'espere souffrir à l'avenir. I'attens un grand secours de ces deux Ames innocentes auprés de Dieu.

Ie me persuade qu'ils ont desia operé en la personne d'un Iroquois d'Agnié, habitué icy depuis plusieurs années, dont la conversion a des circonstances qui meritent d'estre rapportées. Cet homme estoit malade il y a longtemps, d'une fluxion sur la poitrine, qui ne luy donnoit point de relâche ; son mal augmenta beaucoup depuis un voyage qu'il voulut faire à Agnié, d'où il retourna avec une fievre continuë, qui l'obligea de chercher quelque remede pour soulager sa douleur. I'avois par bonheur encore une medecine, que ie luy donnois plûtot pour gagner son affection, que pour luy procurer une entiere guerison ; en effet il me témoigna déslors qu'il souhaitoit depuis longtemps d'être Chrestien, et me pria de l'instruire au plustost. Ie commençay de le faire le mieux que ie pûs, mais le demon fit bientost avorter tous ces bons desseins, et ie fus bien estonné lors qu'allant visiter mon malade, ie le trouvay si éloigné de croire en Iesvs-Christ, qu'il ne vouloit pas mesme me regarder. Il persista huit iours entiers dans son opiniastreté, pendant lesquels il fut visité d'un Iongleur qui luy donna des grandes esperances de recouvrer la santé, et luy fit concevoir une plus grande aversion de la Robe noire. Cependant ie ne cessay de prier Dieu pour sa conversion, voyant bien qu'il avoit peu de temps à vivre, et i'interposay le credit de la Mere commune des Pecheurs envers son Fils, pour obtenir une parfaite penitence de cet infidele ; apres quoy ie retournay en la Cabanne de ce miserable, que ie trouvay si foible et si abattu, qu'à peine pouvoit-il parler : Eh bien, luy dis-je, tu vois ou se terminent les belles promesses de ton Iongleur, et tu reconnois maintenant l'inutilité de ses sortileges ? ô que tu ferois bien mieux de me croire et de m'écouter, quand ie te promets, non pas

de te rendre la santé pour quelques années, car ie mentirois, puis que ton mal est incurable ; mais ie t'assûre que tu seras heureux dans le Ciel pour une Eternité. Courage, mon frere, tu as peché en refusant d'entendre la voix du Maistre de nos vies ; mais il est assez bon pour te pardonner, si tu es marri de l'avoir offensé.

I'adioûtay plusieurs autres choses que le S. Esprit m'inspira, et qui toûcha en mesme temps le cœur de ce pauvre homme qui ne cessoit de pleurer, et me disoit en sanglotant : I'ay peché, mon frere, ie n'ay point d'esprit, mais ne m'abandonne pas, aye pitié de moy, instruis moy sans delay, ie seray plus souple desormais à escouter ta parole, ie ne veux plus obeïr au demon. Il accompagnoit ses paroles de tant de larmes, que ie n'eus pas de peine à croire que Dieu ne l'eust touché.

Ie recommencay donc mes instructions, aprés lesquelles ie luy donnay le Baptesme, auquel il a survescu huit iours, pendant lesquels ie ne scaurois exprimer la ferveur et la devotion qu'il a temoignée pour la priere.

Trois iours devant sa mort, il tomba en delire ; mais quoy qu'il n'entendist rien quand on luy parloit d'affaire, il sembloit neanmoins retourner en son bon sens quand ie luy parlois de la priere. L'esprit luy retourna un iour avant son trépas, que ie passay auprés de lui pour le faire souvenir de Dieu, et pour luy inspirer des pensées propres pour l'estat, où il se trouvoit ; mais il n'avoit pas besoin de ma presence pour cela, car il ne faisoit que repeter iusqu'au dernier moment de sa vie, les paroles : Iesvs, ayez pitié de moy, ie suis marri de t'avoir offensé.

I'attribüe cette conversion à la Sainte Vierge, qui l'a impetrée de son Fils, et qui continuë ainsi à me consoler dans ma solitude.

Aprés ce coup de grace, i'espere avec la misericorde de nostre bon Dieu, qu'aucun malade ne m'eschappera sans que ie le dispose à la mort, quoy que le nombre en soit si grand que i'ay bien de la peine à les visiter tous, et ils pourroient bien donner de l'employ à un fervent Missionnaire.

Quelques bonnes Chrestiennes Huronnes me viennent au secours, une entre autres nommée Felicité, qui fait parfaitement l'office de Catechiste. Ie suis surpris de l'entendre quelque fois faire ses exhortations à nos Catechumenes, et les instruire de l'importance de la priere, et de l'excellence de la Foy ; si i'en avois beaucoup de semblables, tout ce Bourg seroit bientost converty.

Ces douceurs sont entremélées de bien des Croix ; la plus rude que i'ay eüe de ma vie, est d'avoir veu brûler icy quatre femmes, pris sur la Nation d'Andastogué, sans que i'aye pû leur administrer le saint Baptesme, pour les empescher de passer d'un feu veritablement bien cruel, et qui me faisoit horreur, à un autre incomparablement plus rigoureux. I'ay fait ce que i'ay pû auprés d'elles, mais il m'a esté impossible d'en tirer aucune raison : il n'y a pas vn Onneïout dans ce Bourg, qui entende leur langue, et qui en soit entendu. O que ce m'estoit là une rude et pesante Croix, de voir ces pauvres victimes ietter sur moy du milieu de leurs flammes, des œillades tendres et suppliantes comme pour me demander quelque soulagement, et ne leur en pouvoir donner, ny pour les peines qu'elles souffroient alors, ny pour celles où elles alloient tomber.

I'ay esté un peu consolé dans mon affliction, par les bons sentimens de la fille de nostre Agathe, dont i'ay parlé, car m'estant venuë trouver lors qu'on amenoit ces Esclaves, et qu'on les recevoit à la mode du païs, c'est à dire avec une prodigieuse décharge de coups de bastons, elle me demanda s'il y avoit du mal d'aller voir leur reception, declarant qu'elle estoit resoluë de ne point sortir de chez soy, de peur de déplaire à Dieu, par la veuë de ce spectacle d'horreur ; cependant on faisoit des cris et des huées par tout le Bourg, capables d'exciter la curiosité des plus modestes, et il ne faut pas une moindre vertu pour s'abstenir de se trouver

à ces ceremonies, qu'il en eust fallu autre fois pour ne pas regarder les Entrées triomphantes que faisoient les Romains dans leur ville, aprés quelque celebre victoire, puis que c'est à proportion la mesme chose à l'égard de nos Sauvages, qui mettent toute leur gloire à ramener des Captifs, et leur faire faire comme une entrée triomphante dans leur Bourg.

Le iour d'apres qu'on eût brûlé ces Captifs, cette bonne femme s'informa de moy, s'il y avoit du mal d'assister à ces executions, et luy aiant respondu qu'elle n'offenseroit point Dieu, si elle s'y trouvoit sans aucun mouvement de hayne ou de vengeance, et sans prendre plaisir à la disgrace de ces miserables : Ie n'ay pas osé, me dit-elle, y aller dans la crainte de déplaire à Dieu. Ie n'ay point vëu de conscience plus delicate ; i'admire sa generosité à prier Dieu en face des plus libertins. Si elle continuë comme elle a commencé, i'espere qu'elle sera un iour l'appuy de cette Eglise naissante. Peut-estre estelle redevable de ce bonheur à son mari, Huron de Nation, autrefois baptisé par le feu Pere Garreau, homme d'un bon naturel, et fort porté aux choses de son salut.

C'est ainsi que ce petit troupeau va croissant, ie l'ay augmenté dés les quatre premiers mois, de cinquante deux Ames, à qui i'ay conferé le Sacrement de Baptesme. Ce sont la plus part des enfans, car pour les Adultes, il faut y proceder avec un grand discernement, de peur de faire plus d'Apostats que de Chrestiens. Ils tiennent le songe comme une Divinité qu'ils adorent, et ils ont l'instabilité du mariage comme une porte ouverte au desordre de leurs convoitises. Ce sont deux grands obstacles à la Foy, et qui me rendent plus difficile à les admettre à l'Eglise ; neanmoins si les prieres des Ames zelées pour la conversion des Sauvages obtiennent de la misericorde de nostre Seigneur, que nos Iroquois demeurent dans l'humiliation et dans la crainte, i'espere qu'en peu de temps nous pourrons elever icy, sur les ruines de l'infidelité une Eglise fleurissante, et reduire ces esprits de sang et de cruauté, à la douceur du Christianisme.

CHAPITRE IV.

De la Mission de S. Iean Baptiste, aux Iroquois d'Onnontaé.

Nous suivons la situation des lieux dans l'ordre des Chapitres ; car apres la Nation d'Agnié, et celle d'Onneïout, tirant entre le Midy et le Couchant, on rencontre Onnontaé, grande Bourgade, qui est le centre de toutes les Nations Iroquoises, et où se tiennent tous les ans comme les Estats generaux, pour vuider les differents qui pourroient avoir pris naissance entre eux, pendant le cours de l'année.

Leur Politique en cela est tres sage, et n'a rien de Barbare : car, comme leur conservation depend de leur union, et comme il est difficile que parmy des peuples où la licence regne avec toute impunité, sur tout parmy les ieunes gens, il ne se passe quelque chose capable de causer de la rupture et de desunir les esprits, ils font châque année une assemblée generale dans Onnontaé, où tous les Députés des autres Nations se trouvent pour faire leurs plaintes, et recevoir les satisfactions necessaires, par des presents mutuels, avec lesquels ils s'entretiennent ainsi en bonne intelligence. C'est ce qui fait que de toutes les Missions Iroquoises, celle sur qui nous iettons les yeux avec plus de complaisance est celle-cy, par ce que outre ce que nous en venons de dire, elle a receu toute la premiere les lumieres de l'Evangile, et peut passer pour la plus ancienne Eglise des Iroquois.

La Providence a fait naistre une occasion favorable pour luy donner commencement, ou plûtost pour retablir en son premier estat le Christianisme qui y estoit florissant, et le seroit en-

core, si la perfidie de quelques uns de ces Barbares n'eussent chassé les Pasteurs, il y a plus de dix ans, par la guerre qu'ils renouvellerent alors contre les François.

Le Pere Iulien Garnier, estant monté pendant l'Esté dernier à Onneïout, pour y travailler conjointement avec le Pere Bruyas, au salut de ces peuples, se vit obligé par tous les motifs de charité, de donner iusqu'à Onnontaé, qui n'est éloigné que d'une petite iournée.

Il y fût receu avec tous les tesmoignages de cordialité et de bienveillance, qu'on peut souhaiter d'un peuple qui quoy que barbare est fort affectionné à nos Peres, iusques là qu'ils luy firent une douce violence pour l'empescher de retourner à son Poste, se mettans en devoir de le contenter en tout ce qu'il desireroit d'eux. Et comme il leur eut declaré qu'il ne pouvoit pas demeurer tout seul et sans Chapelle, Garakontié, ce fameux Capitaine dont on a tant parlé dans les Relations precedentes, s'obligea de satisfaire à l'un et à l'autre; et de fait en peu de iours il mit sur pied une Chapelle, et aussitôt aprés entreprit le voyage de Quebec, pour visiter Monsieur le Gouverneur, qui avoit desiré de voir cet homme si obligeant envers les François, et pour emmener avec soy quelques uns de nos Peres, qu'il venoit demander, et dont il vouloit estre le Conducteur en son païs.

Pour faire mieux reussir son Ambassade, il lie partie avec les quatre premieres testes du Bourg, qui representoient les principales familles dont il est composé. En cette Compagnie il arriva à Quebec le 20. iour d'Aoust dernier, où ayant paru devant Monsieur le Gouverneur et Monsieur l'Intendant, il fit cinq presents qui estoient comme les Truchemens des cinq paroles, qu'il portoit de la part de toute sa Nation.

ARTICLE I.

Presens faits par Garakontié, Ambassadeur des Iroquois d'Onnontaé. Il parla en ces termes à Mr. le Gouverneur.

Ie me suis autres fois vanté d'avoir fait pour la Nation Françoise, ce que iamais parmy nous un Amy n'avoit fait pour un autre, ayant rachepté plus de vingt six de ses Captifs des mains de ceux qui les auroient brûlés, si ie ne les eusse retirés. Mais maintenant ie n'ose plus me glorifier de ce que i'ay fait en ce point, d'autant que vous, Onnontio, avez fait bien davantage pour nous, donnant la vie non seulement aux Onneïout qui estoient parmy vous, tandis que ceux de la part de qui ils venoient demander la paix, vous tuoient ; mais de plus la donnant à tout autant de personnes qui composent nos cinq Nations, lors qu'y ayant mené une puissante armée, et pouvant mettre tout à feu et à sang, d'autant que chacun fuyoit devant elle, vous vous estes contenté d'humilier le seul Agnié, c'est en quoy vous avez surmonté l'esperance que i'avois en la clemence des François, et c'est de quoy auiourd'huy ie vous viens remercier, et voudrois bien aussi estre capable de remercier nostre grand Roy Louis, de ce qu'il n'a pas desiré nostre sang, ny nostre totale ruine, mais seulement de nous humilier.

2. Ie viens aussi nettoyer vos visages des larmes, que le Pere Garnier nous a dit avoir decoulé de vos yeux, en suite de la mort de nos gens tués par les Andastoë.

3. Le Pere Garnier en mettant le pied dans Onnontagué, dit que c'estoit Onnontio qui luy auoit commandé partant de Mont-Royal, de nous venir visiter, pour voir en quel estat estoit nostre pauvre Nation. Cette courtoisie nous a tellement gagné le cœur que nous luy avons fait toutes sortes de caresses, et l'avons prié de ne nous point quitter ; à quoy s'estant accordé, moyennant que nous luy fissions une Chapelle et que nous luy vinssions querir un compagnon,

nous avons fait l'un et l'autre. La Chapelle fut faite deux iours aprés son arrivée, et maintenant nous voicy venus, premierement pour vous remercier de ce que vous vous estes souvenu de nous, et puis pour demander vne Robe-noire pour luy servir de compagnon, donnez nous aussi un Chasseur.

4. Vous ne sçauriez douter de ma fidelité ; ie vous prie de croire que toutes nos Nations seront dorénavant dans le respect qu'elles ont promis à votre grand Onnontio, n'écoutez plus les Hurons fugitifs, qui vous veulent mettre en defiance envers nous.

5. Nous n'avons iamais tenu les Loups pour nos ennemis, et neanmoins ils nous tuent. Faites, ô Onnontio! que vostre voix retentisse dans leur païs, et que dorénavant ils n'infestent plus les chemins, que vous et nous tenons pour nous entrevisiter, car autrement ils vous tuëront bientost aussi bien que nous.

Aprés qu'il eut ainsi parlé on luy fit response par autant de paroles, accompagnées de cinq presents.

—

Responses données le 27. *Aoust* 1668. *aux paroles des Iroquois de la Nation d'Onnontagué portées par le Capitaine Garakontié.*

Le François convient avec toy : tu as tesmoigné en toute occasion, que tu l'aimois si fortement, qu'il en a receu des marques assurées, qui ne souffrent pas qu'on doute de la verité de tes paroles ; aussi il t'a témoigné qu'il avoit cela fort agreable, et t'en a marqué sa reconnoissance, que les belles actions sont estimées meritoires, quand elles se soutiennent par une conduite toûiours égale. On espere que la tienne ne se dementira iamais, et que tu inspireras à tes freres et à tes nepveux, de la tenir inviolable à l'egard des François, puisque tu reconnois en eux de si bons sentimens de compassion et de clemence, et que tu es persuadé que pouuant destruire tes freres et tes nepveux, ils ont eu la bonté de ne le pas faire. Fais donc perdre la pensée que tesmoigne avoir quelque ieunesse estourdie d'entre tes freres et nepveux, que si les François n'ont pas esté détruire le Bourg d'Onneïout, c'est qu'ils ne l'ont pu ou ne l'ont osé faire, et fais leur entendre, que quand il n'y auroit icy presentement aucunes troupes capables de telle entreprise, ce grand Onnontio, nommé Louis, est si puissant et si ialoux du respect que luy doivent ses enfans, qu'il en envoyroit icy vingt fois davantage, qu'il n'y en a presentement, au moindre advis qu'il auroit que quelque Iroquois des cinq habitations auroit fait la moindre iniure, non seulement à ses propres Subiets, mais encore à ceux des Nations Sauvages, qui se sont mis soubs sa protection, et qui l'ont reconnu comme leur Souverain, ainsi que tu as fait pour tes cinq habitations. Pour cela un present.

2. La part que le François a prise par ses larmes, à la mort de tes freres tués par les Andastogué, est un effet de la tendresse qu'il a en qualité de Pere pour toy, comme pour son enfant, et la reconnaissance que tu témoignes pour la grace qu'il t'a faite en cela, l'obligera à t'en faire d'autres en toute occasion : ainsi prends toûiours le chemin de témoigner de la gratitude pour les bienfaits receus, parce que c'est le moyen le plus propre de te conserver sa bienveillance et de te perpetuer sa faveur. Pour cela un present.

3. On t'accorde d'autant plus volontiers ce que tu demandes, que d'un costé tu as bien receu la premiere grace que l'on t'a faite par l'envoy du pere Garnier, en le traittant favorablement, mais encore en le faisant festoyer par toute sa Cabanne, et luy faisant dresser une Chapelle, où il peut te faire la priere et à tes freres, pour te procurer ton Salut et à eux, qui est le plus grand bien que tu puisses recevoir, et que d'ailleurs tu témoignes, reconnoissance de ce bien receu. Pour cela un present.

4. Le François t'a desia dit qu'il n'a iamais douté, et doute moins encore auiourd'huy de ta fidelité et de la ve-

rité de tes paroles ; et tu dois estre persuadé qu'estant en estat de prevenir, non tes infidelités personnelles, mais celles dont tes freres et tes nepveux peuvent estre capables, ils ne te donneroient pas le temps de les faire paroître, en portant chez toy la guerre et te detruisant tout d'un coup, sans qu'il restast des vestiges de ta Nation ; et pour marque qu'il se confie en tes paroles, et qu'il est assuré d'ailleurs qu'il te pourra toûiours punir, si tu souffres qu'il s'en viole aucune, c'est qu'il t'envoie une Robe-noire, et qu'il fera passer la ieunesse dans tes habitations, pour s'employer avec toy à la deffence commune. Pour cela un present.

5. Le François ne craint point le Loup, et il ne peut se persuader qu'il le veuille tuer, et s'il l'entreprenoit, il ne seroit pas plus exempt de sa ruine et de sa destruction totale que les autres ennemis. Il faut que tu sçaches que le Loup a fait entendre que l'Iroquois luy faisoit la guerre, et quoy qu'il n'y eust que tes nepveux d'Onneïout et d'Agnié, à ce que tu pretends, il a fait connoistre qu'il y a eu souvent des ieunes gens de ta Cabanne, et des autres Nations superieures, qui luy ont porté la guerre avec tes nepveux. Il seroit donc bon que tu fisses en sorte que tes nepveux cessassent de faire la guerre aux Loups, afin que le François peust avec iustice luy deffendre de la faire à l'Iroquois, de quelque Nation qu'il soit. Cependant l'on luy fera entendre à la premiere occasion, qu'il te distingue, puis que tu ne veux point de guerre avec luy ; car nous voulons bien prendre tes interests en toutes les rencontres. Et cette Nation des Loups a adioûté, que quand il a recherché l'auteur de la mort, et qu'il s'est adressé à ceux d'Agnié et d'Onneïout, il a receu pour response, qu'ils n'estoient pas les meurtriers, et que les casse-testes venoient de vos trois Nations superieures Onnontaé, Oïoen, Sonnontoüan. Pour cela un present.

Les Ambassadeurs bien contents de ces presens, s'en retournerent, emmenant avec eux le Pere de Carheil, et le Pere Milet pour travailler à leur conversion.

ARTICLE II.

Heureuse rencontre pour le Baptesme d'un Iroquois.

Le premier fruit de cette Mission, fut un coup de Providence bien favorable pour un pauvre moribond, que le P. Garnier trouva en chemin sur les bords du grand Lac Ontario, à trente lieuës d'Onnontaé. Cet homme Iroquois, de Nation, avoit espousé une Huronne Chrestienne, à qui il est bien redevable de son Salut. Il estoit pour lors si bas d'une maladie qui le tenoit depuis deux ans, qu'il avoit presque perdu tout sentiment, n'entendant et ne connoissant plus personne ; ce qui fut cause qu'il demeura fort long-temps, sans pouuoir répondre à tout ce que le Pere luy disoit, iusqu'à ce que revenant à soy par un grand effort qu'il fit, il poussa ces paroles du fond du cœur : Ie meurs content, puisque Dieu m'a enfin accordé ce que ie luy ay si instamment demandé depuis deux ans. Il n'en peut pas dire davantage ; mais sa femme estant survenuë là dessus, elle expliqua plus au long la pensée de son mari. O l'heureuse rencontre pour nous, dit cette femme, de t'avoir conduit icy si à propos pour disposer mon mari à mourir en bon Chrestien ! i'avois resolu d'aller chercher une Robe noire iusqu'à cinquante lieuës d'icy, mais nostre bon Dieu a prevenu nos desseins. Tu vois ce pauvre moribond, disoit-elle au Pere, que i'ay fait prier Dieu tous les iours depuis le temps qu'il est malade, et sur tout ie me suis appliquée, cet Hyver dernier, à l'instruire des choses de l'autre vie le mieux que i'ay pu ; ie luy ay souvent repeté, que pour estre vray Chrestien, il faut porter au Ciel tous ses desirs, et y placer toutes ses esperances, qu'il n'avoit plus rien à souhaiter en ce monde, qu'il ne luy restoit

plus qu'à obtenir par ses ferventes prieres, d'estre du nombre des Bienheureux dans le Ciel.

Voilà les propres paroles de cette bonne Huronne, par la bouche de laquelle le Saint Esprit parloit sur tout quand elle adiouta ces mots. Voicy le temps precieux, disoit-elle à son mari, escoute maintenant la Robe-noire, c'est luy qui t'ouvrira la porte du Ciel à laquelle tu frappes depuis si long-temps.

Providence de Dieu infiniment adorable ! depuis dix ans aucun Prestre ne s'estoit trouué là, depuis deux ans ce malade a vescu comme par miracle, et estant prest de mourir, Dieu luy conduit comme à point-nommé le Pere, lequel estant pressé de partir de ce lieu qui n'estoit qu'un passage, n'eut autre loisir que de conferer le Baptesme à ce moribond si bien disposé qui mourut le lendemain entre les bras et parmy les prieres de sa femme, qui par ses ferveurs luy avoit procuré ce bon-heur.

Voilà comme on trouve la Brebis égarée dans ces vastes forests, il faut bien courir pour la rencontrer ; mais ce sont des courses heureuses et des peines bien agreables quand elles se terminent au salut d'un pauvre Sauvage.

CHAPITRE V.

De la Mission de saint Ioseph chez les Iroquois d'Oïogoüen, et de celle d'une Colonie d'Oïogoüens nouvellement establie sur les Costes du Nord du Lac Ontario.

Le Pere Estienne de Carheil et le Pere Pierre Millet estants montés aux Iroquois, comme nous avons dit, vont partager leurs soins et leurs travaux, l'un estant destiné pour Onnontaé, et l'autre pour Oïogouen.

C'est une quatriéme Nation Iroquoise éloignée de trente lieuës ou environ, de celle d'Onnontaé, montant toûiours entre l'Occident et le Sud. Ces peuples sont assez bonasses pour des Iroquois; iamais à proprement parler, ils n'ont porté les armes contre les François, et si quelques-uns l'ont fait, ce n'a esté que par engagement de partie, et non par dessein formé, ny moins par concert de toute la Nation. Ils sont assez susceptibles des bonnes impressions qu'on leur donne. Nous l'avons éprouvé lorsque nous les cultivions il y a dix ans, et le feu Pere Menard qui estoit leur Pasteur, s'est tousiours beaucoup loué de leur docilité. Il avoit basti une Chapelle au milieu de leur Bourgade, qu'ils frequentoient avec bien de l'affection, et cét Esté dernier, l'Hoste chez qui nous demeurions, a entrepris exprés le voyage, avec quelques uns de ses compatriotes, pour venir demander de nos Peres, qui puissent restablir chez eux la Foy, que nous y avions plantée.

Nous contentons leurs desirs, leur accordant le P. de Carheil, qui va remettre sur pied cette Eglise, composée de quelques Iroquois, et d'un bon nombre de Hurons.

Mais parce que la crainte des ennemis a obligé quelques uns de cette Nation à s'écarter, et à s'aller placer sur les Costes du Nord du grand Lac Ontario, ce detachement des Oïogouens, ou plûtost cette nouvelle peuplade avoit besoin de Pasteurs pour confirmer l'esprit de la Foy dans cette nouvelle Eglise, que nous avons cultivée pendant deux années, et c'est ce qui a esté fait dignement par M. de Fenelon et M. Trouvé, deux fervens Missionnaires, qui y ont esté enuoyés par Monseigneur l'Evesque ; mais comme ils ne sont partis que sur la fin de l'Esté, aussi bien que les deux Peres, ny les uns ny les autres n'ont pas encore pû envoyer aucune nouvelle de ce qui s'est passé dans ces nouvelles Eglises.

CHAPITRE VI.

De la Mission du S. Esprit, aux Outaoüacs.

Il n'est pas necessaire de repeter le denombrement de toutes les Missions qui dependent de celle-cy, et dont il fut parlé de chacune en particulier dans la derniere Relation ; il suffit de dire que les travaux, la famine, l'indigence de toutes choses, le mauvais-traitement des Barbares, les risées des Idolatres, sont le partage le plus pretieux de ces Missions.

Comme ces Peuples pour la plus part, n'ont iamais eu aucun commerce avec les Europeans, il est difficile de s'imaginer l'excés d'insolence, où les porte leur Barbarie, et la patience dont il faut estre armé pour les supporter.

Il faut avoir affaire à vingt ou trente Nations differentes de langage, de mœurs et de Police. Il faut tout souffrir de leur mauvaise humeur et de leur brutalité, pour les gagner par douceur et par affection, il faut se faire en quelque façon Sauuage avec ces Sauvages, mener une vie de Sauvage avec eux, vivre quelque fois de la mousse, qui croist sur les Rochers, quelque fois des arrestes broyées, qui tiennent lieu de farine, quelquefois de rien, passant les trois et quatre iours sans manger, comme eux qui ont l'estomac fait à ces fatigues ; mais aussi qui mangent sans s'incommoder, en un seul iour, pour huit iours, quand ils ont abondance de chasse ou de pesche. Les Peres Claude Alloëz et Louys Nicolas ont passé par ces épreuves, et si les penitences et les mortifications contribuent beaucoup à la conversion des Ames, on peut dire qu'ils menent une vie plus austere, que celle des plus grands Penitents de la Thebaïde, et ne cessent pas pourtant de s'employer infatigablement à leurs fonctions Apostoliques, qui sont de baptiser les enfans, instruire les Adultes, consoler les malades et les disposer pour le Ciel, ruiner l'Idolatrie, et faire retentir le son de leur parole iusques aux extremités de ce bout du Monde.

Le Pere Iacques Marquette est allé au secours avec nostre Frere Louys le Boëme, et nous esperons que les sueurs de ces genereux Missionnaires, qui arrousent ces terres, les rendront fertiles pour le Ciel. Ils ont baptisé depuis un an quatre vingts enfans, dont plusieurs sont en Paradis. C'est ce qui essuïe toutes leurs peines, et ce qui les fortifie à subir tous les travaux de cette Mission.

La Providence leur fait encore goûter quelque douceur, quand elle leur fait tomber des malades qui tendent à la mort, et qu'ils disposent à la vie Eternelle.

C'est ce qui est arivé en la personne d'un des plus considerables de ces Peuples, lequel estant baptisé depuis plusieurs années, n'avoit eu aucune demeure stable, mais menant une vie errante par ces grands bois, rodoit tantost d'un côté tantost de l'autre, en cinq ou six cens lieuës de païs.

Dieu neanmoins disposa si bien la derniere année de sa vie, que contre sa coutume, il se resolut d'hyverner proche de la demeure du Pere Alloëz, sans doute par un pressentiment de son bonheur, afin d'estre assisté en sa derniere maladie et en sa mort, par le Pere qui ne manqua pas à ce pauvre vieillard. Comme il fut prest d'expirer, il fit son festin d'adieu à une grande Assemblée, qui fut convocquée pour cela de diverses Nations. C'estoit pour garder leur coûtume, dont il se servit avantageusement pour la Foy ; car il parla à tout ce grand monde à la verité d'une voix mourante, mais d'un ton de Capitaine, et en termes energiques, leur declarant qu'il avoit vescu Chrestien depuis longtemps, et que mourant Chrétien, il se tenoit asseuré du bonheur promis à tous les Croyans ; et qu'eux au contraire, qui ne vouloient pas écouter la parole de Dieu, seroient tourmentés aprés leur mort par les Demons, bien plus cruellement sans comparaison, qu'ils ne tourmentent un Iroquois, quand ils le tiennent entre leurs

mains ; qu'au reste il mouroit volontiers dans l'esperance du Paradis, et que s'ils estoient sages, ils ne differeroient pas davantage de suivre son exemple. Aprés ces paroles qu'il donna à la Charité de ses Compatriotes, il songea tout de bon à soy-mesme, et aprés s'estre confessé iusques à quatre fois, il rendit son Ame, nous laissant tout suiet de croire que Dieu luy a fait misericorde.

On pourroit rapporter d'autres exemples semblables, pour faire voir les ressorts de la Divine Providence pour le salut de ses Elûs. C'est à nous à cooperer fidellement à ce grand Ouvrage, et à aller chercher ces brebis errantes, quelques éloignées qu'elles soient, et quoy qu'il nous en coûte, trop heureux d'y consumer nos vies.

Il est vray que quelques-unes de ces Nations ont paru cet Esté en nos Habitations, au nombre de plus de six cents Sauvages, mais ce n'a esté que comme un éclair, et pour faire leur petit commerce avec nos François, qui n'est pas un temps propre pour les instruire ; il faut donc les suivre chez eux, s'accommoder à leurs façons pour ridicules qu'elles paroissent, afin de les attirer aux nostres. Et comme Dieu s'est fait homme, pour faire les hommes des Dieux, un Missionnaire ne craint pas de se faire, pour ainsi dire, Sauvage avec eux, pour les faire Chrestiens : *Omnibus omnia factus sum.*

CHAPITRE VII.

De la Mission de Tadoussac.

Nous traversons plus de six cents lieuës de terre pour passer de la Mission des Outaouacs à celle de Tadoussac. Celle-là est la plus reculée de nous vers le Soleil couchant, et celle-cy est une des premieres qu'on rencontre vers le Levant, en montant le Fleuve de saint Laurent.

Le Pere Henry Nouvel, qui a soing de cette Eglise, ne sçauroit assez louer la pieté et l'innocence de ces Sauvages Chrestiens, qui n'ont presque plus qu'un demon à combattre, à sçavoir l'yvrognerie, laquelle seule cause plus de desordres que tous les autres demons ensemble.

L'éloignement des François, et la demeure qu'ils font ordinairement dans les Forests, les delivre de ces malheurs ; et pendant tout l'Hyver, que le Pere a passé avec eux aux environs de Tadoussac, il a remarqué dans ses Neophytes les ferveurs de la primitive Eglise, et l'innocence des anciens Anachorettes. Peut estre trouvera-t-on qu'il y a de l'exageration en ce discours ; mais Monseigneur l'Evesque qui a esté témoing d'une partie de leur pieté, comme nous le dirons cy-aprés, en est assez convaincu ; et il n'y a personne, qui connoisse le naturel des Sauvages, qui n'avoüe qu'on peut faire un Ange d'un Barbare, si on luy retranche la boisson enyvrante, comme nous n'experimentons que trop qu'elle change les Chrestiens en Apostats, et qu'elle desole les plus belles esperances de nos Eglises naissantes.

Le bon Reglement qui a esté mis pendant tout cet Hyver à Tadoussac, où l'on n'a veu aucun desordre en cette matiere, a esté suivy d'une Traite avantageuse, et l'on a veu par experience que le grand moyen de rendre le François et les Sauvages riches dans leur negoce mutuel, est d'en exterminer tout commerce de boisson, qui provoquant tres-iustement la colere de Dieu, n'en peut attirer que la malediction.

Que cecy soit dit pour encourager ceux qui ont en main le maniement des affaires de Tadoussac, à continuer dans le mesme train, qu'ils ont si heureusement commencé, et pour remercier de la part de nostre nouvelle Eglise, Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales, de l'obligation qu'elle leur a d'avoir commis le negoce de ces quartiers, à des personnes si fideles à Dieu et aux hommes, et si zelées pour le bien des Ames, leur donnant de plus

toute asseurance que par ce moyen, travaillant avantageusement à leurs affaires temporelles, ils iettent les fondements d'une Eglise qui leur sera eternellement redevable.

Les premiers fruits qu'elle a donnez cet Hyver au Ciel, ont esté une ancienne Chrestienne nommée Luce, qui mourut saintement, aprés avoir receu les Sacremens avec des sentiments de devotion tout à fait ravissants, et une ieune fille agée de douze ans, à qui sa premiere Communion servit de Viatique. Il faudroit lire dans le cœur du Missionnaire, pour comprendre la ioye qu'il ressent, quand il voit ces Ames s'envoler dans le Ciel du milieu de la Barbarie.

Il ne fut pas moins consolé à la mort d'un autre enfant de trois ans seulement, qui suivit bientost celle dont nous venons de parler. Ses parens, qui le voyoient languissant depuis longtemps, ne voulurent pas s'engager avec les autres Sauvages dans les bois pour faire leur chasse, de peur que cet innocent ne mourust éloigné de la Chapelle, et ne pût recevoir les devoirs funebres, qui se rendent icy aux morts, selon l'usage de l'Eglise, dont ils font grand estat. Ils en firent un sacrifice à Dieu, soit pour la vie, soit pour la mort, avec une resignation qui n'a presque point d'exemple. Si tu nous le rends, disoient-ils à Dieu, nous le donnerons à la Robe noire pour ton service ; nous n'y pretendons rien : si tu le retires à toy, nous sommes contents de te donner ce que tu nous as donné, et nous t'abandonnons le cadet avec la mesme soumission que nous t'avons presenté l'aîné, que tu as pris à toy il y a cinq ans.

L'employ du Missionnaire pendant cét hyvernement, a esté de faire des courses aux environs du Fleuve du Saguené, pour chercher ses brebis, chacune dans son cartier d'Hyver ; car les Sauvages sont obligés de se separer çà et là afin de ne se pas nuire les vns aux autres pour le voisinage de la chasse.

Par tout où il les trouvoit, il faisoit de leurs Cabannes des Chapelles pour y baptiser les enfans, et y administrer les Sacremens, et les instruire de la façon, dont ils se devoient comporter pendant les autres courses qu'il estoit obligé de faire pour ne laisser aucune de ces Eglises errantes sans estre visitée. Elles sont composées des Sauvages de Tadoussac, et de quelques-uns de ceux de Sillery, de Gaspé et des Papinachois.

Pendant ces excursions, il a fait rencontre d'un nombre surprenant de lacs, grands et petits, il en vit vn entre-autres, éloigné de la Mer de sept ou huit lieuës avec laquelle il n'a aucun commerce apparent, et qui a neantmoins son flux et reflux tres-reglé, et qui souffre des tempestes, comme celles de l'Ocean.

Il parla aussi en passant à une bande de Chasseurs, qui ayants rencontré la piste et le giste du grand Orignal, le poursuivirent un iour entier sans le pouvoir joindre, voicy ce qu'ils racontent de cét animal extraordinaire.

Tous les plus grands Orignaux ne sont que de petits nains, comparés à celuy-cy, il a les iambes si hautes, que pour profonde que soit la neige, il n'en est iamais incommodé, au lieu que les autres y sont comme ensevelis, et c'est ce qui les fait prendre aisément. Il a la peau à l'épreuve des fléches et des fusils, et paroist invulnerable. Ils adjoûtent qu'il porte vne cinquiéme iambe, qui luy sort des espaules, et dont il se sert comme de main pour se preparer son giste. Il ne va iamais seul et ne paroît point sans estre escorté de grand nombre d'autres Orignaux, et de fait nos Chasseurs disent qu'ils en tuerent quinze en le poursuivant : c'est ce qu'ils racontent de cét Orignal fabuleux.

Sur la fin de l'Hyver, toutes ces Eglises errantes s'estans ramassées à Tadoussac, eurent la consolation quelque temps apres, de iouïr de la presence de Monseigneur l'Evesque de Petrée, lequel aprés avoir fait par tout sa visite en Canot, c'est à dire à la mercy d'une fresle escorce, et aprés avoir parcouru toutes nos habitations depuis Quebec iusques au dessus de Montreal, donnant

même iusqu'au Fort de sainte Anne, qui est le plus éloigné de tous les Forts, à l'entrée du Lac Champlain, voulut faire part de ses benedictions à nostre Eglise des Sauvages de Tadoussac, s'y estant rendu sur la fin de Iuin, aprés avoir bien souffert de la part des calmes et des tempestes de la Mer; voicy ce qui s'y passa.

CHAPITRE VIII.

Arrivée de Monseigneur l'Evesque de Petrée à Tadoussac pour y faire sa visite.

Les heureux succés que Dieu a donnés aux armes du Roy dans la Nouvelle France, faisant ioüir nos Sauvages de Tadoussac, aussi bien que tous les autres qui nous sont alliés, des agreables fruits de la paix, cette Eglise, que la crainte de l'Iroquois avoit dispersée çà et là, s'est heureusement reünie dans son ancien poste qui est l'embouchure de la Riviere du Saguenay, appelé Tadoussac. M. l'Evesque le sçachant, et ayant esté informé dés le Printemps de la satisfaction que les Sauvages de cette Eglise avoient donnée à leur Pasteur, qui avoit hiverné avec eux dans les bois, fit sçavoir qu'il les visiteroit.

Cette nouvelle les consola beaucoup; mais son arrivée à Tadoussac, qui fut le 24. Iuin, les combla de ioye, qu'ils firent paroistre en sa reception: car s'estans trouvés au nombre de quatre cens ames à son debarquement, ils témoignerent par la décharge de leurs fusils, et par leurs acclamations, le contentement qu'ils avoient de voir une personne qui leur estoit si chere, et dont la pluspart avoit souvent experimenté les bontés.

Ils l'accompagnerent en suite en leur Chapelle d'Escorce, le feu ayant reduit en cendre celle qu'on leur avoit bastie; et là il leur fit dire le motif de son arrivée en ce lieu, à sçavoir, pour se conjouïr avec eux de l'affection qu'ils témoignent avoir envers leur Christianisme, pour administrer le Sacrement de Confirmation à ceux qui ne l'ont pas receu, et pour les asseurer des bons sentimens que le Roy a pour eux, dont ils ont des marques bien evidentes, par la paix, à laquelle il a forcé les Iroquois.

Cela fait, la Charité de ce digne Evesque les ravit, lors qu'au sortir de la Chapelle, ils le virent entrer dans leurs Cabannes les unes aprés les autres, pour y visiter les malades et les Capitaines consolant ceux là par sa presence, dont ils estoient confus, et par ses charités qu'il estendoit sur eux, sur leurs pauvres veufves, et sur leurs Orphelins; et encourageant ceux-cy à appuyer la Foy de leur autorité, et se maintenir toüiours dans les devoirs de veritables Chrestiens; ce qu'il renouvella en un celebre Festin, leur recommandant sur tout de n'oublier iamais les obligations insignes qu'ils ont au Roy, qu'ils doivent considerer comme leur Liberateur et comme celuy à qui seul aprés Dieu, ils ont l'obligation de leur repos et de leur vie.

Les quatre iours suivans furent employés à disposer à la Confirmation, ceux qui ne l'avoient pas encore receuë. Ce Sacrement fut administré à diverses reprises à cent quarante neuf personnes. La devotion avec laquelle ils l'ont receu, et qu'ils ont fait paroistre par tout ailleurs, a ravi Monseigneur, et luy a fait avoüer que les peines qu'il a prises pour ce voyage, luy donnent une satisfaction toute particuliere, de voir de ses propres yeux le Christianisme en vigueur, et la pieté regner parmy ces pauvres Sauvages, autant et plus que parmy beaucoup des Nations policées.

Dieu reservoit à cette Mission la conversion de quelques Sauvages infideles qui ont vescu long temps parmy les Chrestiens, avec une aversion estonnante du Christianisme, et qui se sont trouvés si fortement touchés par la veuë et par les instructions de Monsieur de Petrée, qu'ils ont changé tout d'un coup

de resolution, et n'aspirent plus depuis ce temps là qu'au Baptesme.

C'est un effet des benedictions qui accompagnent toûiours le Caractere, et qui va donner une nouvelle force à nos Chrestiens, dans l'esperance qu'ils ont de iouïr encore les années suivantes du mesme bonheur.

CHAPITRE IX.

De l'Eglise des Hurons à Quebec.

Aprés avoir parcouru les Missions estenduës tout à l'entour de nous, enfin nous voicy rendus à Quebec, où nous allons trouver la fleur du Christianisme des Sauvages : aussi est-ce un reste, petit à la verité, mais bien precieux, d'une Eglise autrefois tres-florissante dans le païs des Hurons. Ceux qui ont esté auteurs de sa ruine, travaillent maintenant à leur salut ; car depuis trois ans nous avons instruit icy à fond dans tous nos Mysteres, plus de 200. personnes venuës du païs des Iroquois, dont 60. ont eu le bonheur de recevoir le S. Baptesme, pour la plus part des mains de Monseigneur l'Evesque. Ce sont autant de coups de predestination pour ces pauvres Barbares, plusieurs desquels sont morts entre nos mains avec des marques non communes de leur salut.

Vne pauvre femme de la Nation neutre est de ce nombre ; elle ne fut pas plûtost arrivée à Quebec, qu'elle y trouva la maladie, qui la mit à l'extremité : le Pere qui a soin de cette Eglise, se haste de l'instruire, et comme elle avoit un esprit excellent, elle conceut tout en peu de temps, et se trouva en estat de recevoir le Baptesme, si l'ancienne croyance des Infideles, qui estimoient que ce Sacrement avançoit la mort à ceux qui le recevoient, n'eust fait encore quelque impression sur son esprit. Il fallut que le Pere se servist du zele de quelques bonnes Huronnes, qui sceurent si bien la desabuser, qu'elle demanda elle mesme d'estre baptisée, et il estoit temps, par ce qu'on ne luy donnoit pas un iour de vie ; mais Dieu voulant la retirer entierement de son erreur, permit que ces eaux sacrées luy fussent salutaires en mesme temps, et pour l'âme et pour le corps. Cette guerison si inesperée luy donna de si hauts sentimens de la Foy, et la mit dans un train de devotion si rare, qu'elle ne marchoit point dans les ruës qu'en recitant son Chapelet, et servoit d'exemple, mesme aux plus ferventes de cette Eglise.

Dieu voulut couronner cette ferveur apres seize mois qu'elle y employa, sans s'en démentir, et eut mesme la bonté de luy donner connoissance de la gloire qu'il luy avoit preparée, comme elle le declara à une bonne Huronne qui se trouva auprés d'elle un iour avant sa mort ; car elle l'assura, et du temps de son trépas, et du bonheur qu'elle alloit posseder, disant qu'elle n'en pouvoit plus douter, aprés les asseurances qu'elle en avoit receuës de si bonne part. Si cette bonne Huronne eust eu assez de curiosité, peut-estre aurions-nous sceu le mystere, dont la verité ne s'est que trop confirmée par une partie de l'évenement, estant morte iustement au temps qu'elle l'avoit predit.

ARTICLE I.

Conversion remarquable d'uncieune femme venuë des Iroquois à Quebec, exprés pour s'y faire baptiser.

Voicy de quoy admirer les traits de la Providence, qui par un enchaînement admirable se sert des uns pour convertir les autres, et de ceux-cy pour procurer à d'autres le mesme bonheur, dont ils ont esté faits participants.

Vne femme Iroquoise du Bourg de S. François Xavier aux Iroquois, avoit souvent entendu parler de la Foy à son mary, Huron de Nation autrefois baptisé par nos Peres en son païs. Ces paroles luy avoient donné au cœur, et luy

avoient laissé un grand desir de pouvoir aboucher quelque Pere pour estre éclairée plus particulierement sur les Mysteres dont son mari l'entretenoit. Plusieurs années s'escoulerent sans pouvoir contenter ses desirs, et elle avoit déia lié partie avec ce bon Huron, pour aller ensemble faire leur chasse vers Montreal, et de là donner iusques à Quebec, et y trouver ce qu'elle souhaitoit depuis si longtemps.

Comme ils estoient prests de partir, voila une nouvelle qu'on apporte dans le Bourg, qu'une Robe-noire y venoit ; c'estoit de vray le Pere Bruyas, lequel n'y fut pas plustost entré, que cette Iroquoise se fit Escoliere du Pere, et le Pere reciproquement se fit son Escolier pour apprendre d'elle les secrets de la langue Iroquoise, pendant qu'il luy découvriroit ceux de son salut. Elle eut à souffrir une grande persecution de la part de ses parens, et mesme de toute la Bourgade, qui est la moins portée à la Foy de toutes les Nations Iroquoises. On luy reprochoit qu'elle hastoit sa mort, et que la Foy qui avoit déia tué tant de monde, ne l'épargneroit pas. A quoy cette genereuse Catechumene ne répondoit rien autre chose, sinon : Quand ie verray que ceux qui ne croyent pas ne meurent point, i'écouteray vos remontrances ; à moins que cela, vous ne gagnerez rien sur mon esprit. Donc aprés avoir esté instruite un temps assez notable, Dieu voulut qu'elle entreprist le voyage de Mont-Royal ; s'y estant renduë, elle fit instance auprés de son mari, pour descendre iusqu'à Quebec. Elle y fut instruite plus amplement par le Pere qui a soin de cette Eglise Huronne, et fut si bien disposée, qu'elle se trouva en estat de recevoir en mesme temps de la propre main de Monseigneur l'Evesque, trois Sacremens, sçavoir : du Baptesme, du Mariage et de la Confirmation.

La ioye qu'elle ressentit dans son cœur de ces heureuses rencontres, fut grande, mais non achevée ; elle souhaitoit le mesme bonheur à ses parens, entre autres à sa tante et à toute sa famille.

Elle presse donc son mary de retourner au plustost au païs, afin de les avertir qu'ils fissent le mesme voyage, pour recevoir la mesme faveur. C'étoit plus de cent lieuës que la charité leur faisoit faire, mais Dieu les soulagea par un coup de Providence. Leur chemin estoit de retourner par Montreal, et ils y arriverent ; et par une rencontre admirable, ils y trouverent ceux qu'ils alloient chercher bien loing. La ioye fut égale des uns et des autres ; mais parce que ces nouveaux venus n'avoient aucune connoissance à Quebec, ils avoient peine à se resoudre d'y aller. Venez avec moy, leur dit notre bonne Iroquoise, ie vous veux faire le plaisir tout entier, ie vous tiendray bonne compagnie, et retournant ainsi sur mes pas, ie ne les croy point perdus, estans employez pour un si bon suiet. Ils vont donc tous ensemble, et Dieu donna tant de benediction au zele de cette fervente Iroquoise, qu'en peu de temps ils furent parfaitement instruits par le Pere, et trouvez dignes du saint Baptesme. Ils le receurent des mains de Monseigneur l'Evesque avec une ioye toute extraordinaire de ces bons Neophytes, qui se resolurent de quitter leur païs, où ils estoient dans l'abondance, et s'arrester à Quebec, où ils ne pouvoient vivre que par aumosne, pour mettre leur Foy en plus grande sûreté, la preferant à toutes les commoditez et les douceurs de leur patrie.

—

ARTICLE II.

Mort precieuse et admirable d'une fille Sauvage, âgée de 14 ans.

Nous allons voir une mort bien aimable et precieuse : aussi fut-elle la recompense d'une vie aussi illustre en vertu, qu'il s'en puisse retrouver dans le plus saint Christianisme.

C'est une fille qui à l'âge de quatorze ans, avoit la perfection des Ames consommées. Peut estre aura-t-on peine à croire que des Sauvages puissent ar-

river en si peu de temps à un si haut degré de perfection. Voicy neantmoins ce que la grace a operé en ce cœur innocent.

Elle eut dés son enfance une rare tendresse pour la pureté, et elle ne sçavoit ce que c'estoit que des divertissemens ordinaires aux enfans de son âge, tant elle apprehendoit d'y contracter quelque soüillure, et l'on voyoit souvent cét enfant sortir de sa Cabanne, lorsqu'on y entamoit quelque discours tant soit peu messeant, ou bien ietter des œillades severes, sur ceux mesmes à qui la nature l'obligeoit de porter du respect, et elle leur imposoit silence par un seul de ses regards.

L'amour de cette vertu alloit toûiours croissant avec l'âge, et à quatorze ans, le iour mesme qu'elle mourut, une personne qui n'estoit pas en assez bonne reputation, s'estant approchée de son lit, elle en eut tant de peine, que toute moribonde qu'elle estoit, elle obtint de sa mere, qu'elle la retournast de l'autre costé, pour n'avoir pas devant les yeux un obiet si desagreable. S'estant fait mettre à l'escart, pour pouvoir passer les derniers momens de sa vie hors du bruit, à s'entretenir avec Dieu, elle ne cessoit point de remercier Dieu, de ce qu'il la faisoit mourir Vierge, et rendoit mille actions de graces à son Pere, de ce qu'il ne luy avoit iamais parlé de mariage. Vne seule chose luy tenoit au cœur, de n'avoir peu accomplir avec une sienne compagne de mesme âge, le dessein qu'elles avoient formé ensemble de consacrer leur Virginité à Nostre Seigneur, dans le Monastere des Meres Vrsulines, où elle aspiroit de toute l'étenduë de ses desirs ; à ce defaut, se voyant en danger de mort, elle obtint de son Pere Spirituel de faire vœu de chasteté perpetuelle, ce qu'elle fit avec une consolation bien grande de ses parens, qui n'avoient iamais rien veu de semblable dans aucun Sauvage.

La patience qu'elle fit paroistre pendant sa derniere maladie, ne fut pas moins admirable. Elle avoit traisné plus d'un an dans une langueur continuelle, et se trouvoit si décharnée, que les os lui perçans la peau, il ne se pouvoit faire qu'elle n'eust beaucoup à souffrir, étant gisante sur une écorce d'arbre ; elle gardoit cependant une telle égalité d'esprit, et une si grande serenité de visage parmy ses douleurs, qu'on iugeoit insupportables, qu'elle donnoit de l'admiration à ceux qui la voyoient si paisible, dans un estat si pitoyable.

L'unique peine qu'elle ressentoit, c'estoit d'en donner à sa mere, laquelle luy ayant promis de retenir ses larmes : Ce n'est pas encore assez, ma bonne mere, luy dit-elle, les soins que vous prenez de moy sont trop grands, et la douleur que vous recevez de mon mal est excessive, puisqu'elle vous empesche de prendre vostre réfection : vivez, ma chere mere, et laissez moy mourir paisiblement, et si vous avez tant de bonté pour moy, que de me rendre service iusques à la fin de ma vie, celuy que ie vous demande avec plus d'instance, est de suppléer à ma foiblesse, qui m'empesche de pouvoir reciter continuëllement mon Chapelet ; dites-le en ma place, et pendant que vous ferez cette priere de bouche, mon cœur ne sera pas oysif. Elle disoit bien vray, car elle l'occupa en de saintes et de ferventes aspirations iusques au dernier soûpir, sans que les convulsions de la mort prochaine l'ayent pû empescher d'avoir son cœur collé à Dieu ; ce qu'elle fit bien paroistre aprés un de ces Symptomes, pendant lequel ses pauvres parens luy suggerans incessamment des prieres, avec lesquelles ils desiroient qu'elle expirast, elle leur faisoit signe de la main pour les en empescher, et la parole luy estant revenuë, elle leur dit que ces bruits exterieurs interrompoient les entretiens de son cœur, qu'elle esperoit bien continuër iusqu'à ce qu'elle expirast.

Il y a longtemps que Dieu la disposoit à une si belle mort, par des graces tout extraordinaires ; elle en découvrit quelques-unes l'hyver dernier à sa mere, luy disant que souvent la nuict on luy faisoit sentir des odeurs du Paradis, si ravissantes, et qu'on luy remplissoit la

bouche de ie ne sçay quoy si delicieux, qu'elle en ressentoit la douceur, et en goûtoit le plaisir pendant toute la iournée suivante ; mais ces faveurs n'étoient pas steriles et sans fruit, parce qu'elle entendoit à mesme temps une voix, qui luy parloit au cœur, de ne perdre pas une seule de ses actions, sans en faire un Sacrifice à Dieu.

Ce qui fut plus remarquable en ce genre de grace, fut la visite dont la Sainte Vierge l'honora trois iours avant sa mort : voicy comme elle en fit le recit à son pere et à sa mere, en presence de son Directeur. Ie ne dormois pas, dit-elle, cette nuict, lorsque tout d'un coup i'ay veu entrer dans notre Cabane une Dame Majestueuse, qui portoit un Enfant entre ses bras. Elle estoit accompagnée d'une autre Dame, qui me tira de l'ignorance où i'estois, qui estoit cette Dame ; car elle me dit ces propres paroles : C'est Marie que tu vois-là ; ce n'est que pour te visiter qu'elle est venuë à toy, non pas pour t'instruire : tu as les Peres, écoûtes-les. Et aprés ces mots, tout disparut, laissant mon esprit et mon cœur nâger dans des douceurs inimaginables. Sa mere luy demanda comment estoit habillée la Sainte Vierge ? Ie ne sçay, dit-elle, quel nom donner à l'estoffe dont elle estoit couverte ; ce que ie sçay, est qu'il en sortoit de toutes parts des brillans semblables à ceux de ces Diamans qui se trouvent autour de Quebec, lors qu'ils sont frappez des rayons du Soleil.

Mais voicy encore quelque chose de bien merveilleux. Le soir qu'elle mourut elle avertit que son ame commençoit à se détacher de son corps, et qu'elle s'en alloit bientost mourir. A cette nouvelle, on va en haste appeler son Confesseur, auquel, d'abord qu'il fût entré, elle fit signe qu'elle avoit quelque chose à luy communiquer. Il s'approche le plus prés qu'il pût, pour recevoir ces dernieres paroles, qu'elle prononça d'une voix mourante : Mon Pere, dit-elle, voila les Habitans du Ciel qui viennent prendre mon Ame, qui se detache peu à peu de mon corps. Elle n'en pût pas dire davantage.

Deux heures aprés, trois de nos Peres s'estants rencontrés à mesme temps dans sa Cabanne, iugerent qu'elle passeroit encore la nuit, tant ils la voyoient vigoureuse ; c'est pourquoy l'un des trois luy dit : Ma Fille, ie m'en vais, i'espere vous retrouver demain en vie. Ces paroles si assurées, et ce qui se passa ensuite, nous fait croire qu'elle avoit eu revelation de sa mort ; car le Pere qui estoit resté pour la veiller, aprés luy avoir suggéré plusieurs actes propres à son estat, qu'elle disoit avec grande application, la voulut laisser un peu en repos, et en prendre aussi, s'étant mis à sommeiller ; à quelque temps de là le pere de la malade, la voyant baisser notablement, dit qu'il falloit éveiller le Confesseur : Attendez, dit la Moribonde, ie vous diray quand il sera temps. Elle laisse encore passer environ une heure, aprés laquelle elle fit signe qu'on éveillast le Pere, lequel la trouva pleine de iugement, et dans une disposition de cœur tout à fait ravissante ; elle repetoit avec une ferveur admirable, quoy que d'une voix à demy articulée, les actes qu'il luy faisoit faire, iusqu'à ce que la parole luy ayant manqué avec les forces, elle fit un effort pour porter le Crucifix à la bouche afin de le baiser en expirant ; mais n'ayant pas assez de force pour cela, elle mourut en cet effort aprés avoir prononcé ces deux mots : IESVS ESKITENR, IESVS vous aurez pitié de moy. Elle expira si doucement, qu'on eust iugé à la voir, qu'elle eust esté plustost surprise d'un paisible sommeil, qu'enlevée de la mort.

Ses parens n'ont pas peu contribué à luy procurer un si heureux trespas. Pendant les 15. derniers iours de sa maladie, ils communierent deux fois, non pas pour impetrer de Dieu la santé de leur chere fille, mais pour luy obtenir la patience dans son mal, et la vigueur d'un esprit Chrestien contre les frayeurs de la mort, et contre les tentations du demon ; aprés quoy ils demeurerent si resignez à la volonté de Dieu, en la perte qn'ils alloient faire de tout ce

qu'ils avoient de plus cher et de plus pretieux au monde, et se sentirent remplis d'un zele si passionné pour l'aider à bien mourir, que c'estoit chose estonnante, de les voir et les entendre parler à leur fille, toûchant le bonheur qu'elle avoit de quitter le monde avant que d'en connoistre les corruptions.

Quelques iours devant sa mort, une personne se presenta à elle en songe, qui luy dit qu'elle n'en mourroit pas, et qu'elle habiteroit encore le nouveau Village qu'on leur preparoit sur les terres de Sillery, et qu'elle verroit la belle recolte qu'on feroit dans les Champs qu'on y alloit cultiver. Elle raconta tout à sa Mere, de qui elle eut cette response : Ma fille, c'est une illusion du demon, qui sous esperance de santé, te veut empescher de te preparer à la mort : non, non, ma fille, n'escoute point ce menteur ; ah ! mille fois heureuse, ouy tu es mille fois plus heureuse que ie n'espere d'estre, de mourir sans estre soüillée des corruptions du siecle : qui sçait, si tu vivois plus longtemps, si tu n'en serois pas atteinte ? ah que Iesvs et Marie t'embrasseront volontiers, quand tu iras à eux avec ton innocence !

Voilà les propres paroles d'une Mere, et d'une Mere Sauvage à sa fille qu'elle aymoit plus que soy-mesme. Comme elles partoient d'un cœur tout affectueux, elles firent telle impression sur celuy de cet enfant, que depuis elle n'avoit point de paroles plus souvent en bouche, que celles-cy : Ah qu'il me tarde que ie ne voye Iesvs !

Le iour qui preceda sa mort, sa bonne Mere luy faisant amiablement ses plaintes, de ce qu'en la perdant, elle faisoit une perte qui la touchoit bien sensiblement pour toutes choses, mais particulierement parce qu'elle ne feroit plus les prieres dans la Cabanne les matins et les soirs, comme elle avoit de coutume : Ie seray inconsolable, aprés ta mort, luy dit-elle, si tu ne me promets pour adoucir ma douleur, que tu feras dans le Ciel ces prieres pour moy ; elle fut bientost consolée par l'assurance que luy en donna sa bonne fille.

Le Pere n'avoit pas moins de tendresse, ni moins de pieté que la Mere. Quelque temps avant sa mort, pensant qu'elle en estoit bien proche, il la prit dans son sein, afin qu'expirant sur sa poitrine et entre ses bras, il en fist un Sacrifice à Dieu, la fille de son costé, se voyant ainsi preste d'estre sacrifiée sur cét Autel vivant, voulut aussi faire un Sacrifice à son Pere, et le pria de luy promettre, que tous les iours de sa vie il reciteroit le Chapelet de la Sainte Vierge, qu'elle avoit toûiours tant aimée, et qu'elle s'engageoit aussi de sa part, et luy faisoit promesse de le venir querir à sa mort, s'il pratiquoit constamment cette devotion, c'est à quoy il s'accorda bien volontiers. Tout cela ressent-il le Sauvage ?

Nous conclurons le recit de cette pretieuse mort, par un acte de generosité, que firent paroistre les parens, qui non seulement ne verserent pas une larme, ni avant ni aprés la mort d'une si chere et si aimable fille ; mais encore, ayant convoqué tous leurs compatriotes à un festin qu'ils leur firent : Vous sçavez, mes freres, dit le pere de la defunte, quels sont les regrets que de tout temps nostre Nation témoigne sur la perte de nos proches, quand la mort nous les ravit ; vous sçavez que pendant plusieurs années le cœur et l'esprit des vivans demeurent comme ensevelis dans le tombeau de leurs morts ; mais ie vous prie de croire que cette coûtume n'a pas eu d'effet sur mon esprit à l'égard de la fille que Dieu a retirée à soy ; mon Ame ne l'a pas suivie dans sa fosse, mais bien dans le Ciel, car une si sainte mort ne me permet pas de douter qu'elle n'y soit : c'est à nous en procurer une semblable, et c'est le bonheur que ie vous souhaite, et que nous devons demander à Dieu tous les iours de nostre vie.

Le tout se termina par une priere publique que tous ces bons Chrestiens adresserent à Dieu, pour obtenir cette faveur, et il y a bien de quoy le remercier de ce qu'il donne de si bons sentimens à ces pauvres Barbares, et admirer, sur tout dans ce narré qui est tres-fidele et auquel on a obmis quan-

tité de choses tres-remarquables, que c'étoit une fille de quatorze ans, c'étoit une fille Sauvage, de parens Sauvages, et élevée parmy les Sauvages ; mais Dieu n'a point d'égard ny au Grec, ny au Barbare, lorsqu'il se veut communiquer à une Ame ; tout âge, toute Nation y est propre, quand on se soûmet à ses desseins, et quand on correspond fidellement à ses graces.

—

Lettre de Monsieur l'Evesque de Petrée à Monsieur Poitevin, Curé de S. Iosse à Paris.

Monsieur,

Le zele que Nostre Seigneur vous a donné pour cette Eglise Naissante, qu'il luy a pleu confier à nostre conduite, et les soins que vous continuez de prendre avec tant de charité pour tout ce qui peut contribuer à son accroissement, m'obligent à vous faire part, à mon ordinaire, de l'estat auquel elle se trouve presentement. Le secours des Ecclesiastiques que vous nous avez envoiés par les premiers Vaisseaux, nous est venu fort à propos pour nous donner le moyen d'assister divers lieux de cette Colonie, qui en ont un notable besoin, et sans lesquels ils auroient esté destitués de tout secours.

La venuë de Monsieur l'Abbé de Queylus avec plusieurs bons ouvriers tirés du Seminaire S. Sulpice, ne nous a pas moins apporté de consolation ; nous les avons tous embrassés, *in visceribus Christi ;* ce qui nous donne une ioye plus sensible, est la benediction de voir nostre Clergé dans une Sainte disposition de travailler tous d'un cœur et d'un mesme esprit à procurer la gloire de Dieu et le salut des Ames, tant des François que des Sauvages.

Les tendresses de pere que le Roy fait paroistre pour sa Nouvelle France, et les despenses notables qu'il fait pour la rendre nombreuse et florissante, fournit à tous une fort ample moisson, pour employer dignement leur zele et consumer leur vie pour l'amour de nostre Seigneur Jesvs-Christ, qui leur a, par sa bonté infinie, donné les premieres inspirations de la luy venir consacrer, dans une Eglise sur laquelle il a dés son berceau versé ses plus tendres benedictions, et dont il continuë de la combler incessamment.

L'humiliation dans laquelle sont presentement nos ennemis, ne nous a pas seulement ouvert la porte à la conversion des Infideles, dans les Nations les plus éloignées ; mais encore les a rendus eux-mesmes capables de prendre part à ce bonheur. Les Peres Iesuites s'y employent toûiours, avec le mesme zele qu'ils y ont travaillé depuis 40. ans. I'en ay receu des témoignages sensibles, aprés le retour de nos visites, dans celle que nous avons fait ce Printemps à Tadoussac, 30. lieuës au dessous de Quebec, ayant trouvé les Sauvages de cette Mission, dans des dispositions telles, que depuis qu'il a pleu à nostre Seigneur de nous donner la conduite de ce Christianisme, ie ne sçache rien qui m'ait donné plus de consolation. Nous y avons reconnu quelle benediction ce peut estre à ces nouveaux Chrétiens de se trouver hors des occasions des boissons enyvrantes, lesquelles à raison de la foiblesse qu'ils y ont, causent des excés de désordres parmy eux, qui nous font souvent gemir devant Dieu, et deplorer le malheur de ceux qui en sont la cause. Cette Eglise de Tadoussac, exempte de ce mal, est dans une pieté vrayement solide et Chrétienne ; nous y avons donné la Confirmation à cent quarante-neuf tres-bien disposez à recevoir les effets de ce Sacrement.

Si Nostre-Seigneur me donne autant de santé l'an prochain, que i'en ay eu ce Printemps, i'espere encore y retourner ; car ie vous avouë que s'ils ont témoigné de la ïoye de nous y voir, nous n'en avons pas moins ressenti de nostre costé en cette visite.

I'ay donné Mission depuis un mois, à deux tres-vertueux et bons Ouvriers, pour aller dans une Nation Iroquoise, qui s'est établie depuis quelques années,

assez proche de nous, du costé du Nord du grand Lac nommé Ontario, dont la communication ne nous est pas difficile. L'un est Monsieur de Fenelon, duquel le nom est assez connu dans Paris, et l'autre Monsieur Trouvé. Nous n'avons peu encore sçavoir le succez de leur employ; mais nous avons tout suiet d'en esperer un tres-grand fruict.

Comme le Roy m'a témoigné qu'il souhaitoit que l'on tâchast d'élever à la maniere de vie des François, les petits enfans Sauvages, pour les policer peu à peu, i'ay formé exprés un Seminaire, où i'en ay pris un nombre à ce dessein, et pour y mieux réussir, i'ay esté obligé d'y ioindre des petits François, desquels les Sauvages apprendront plus aisément, et les mœurs et la langue, en vivant avec eux. Cette entreprise n'est pas sans difficulté, tant du costé des enfans, que de celuy des peres et des meres, lesquels ont un amour extraordinaire pour leurs enfans, à la separation desquels ils ne peuvent presque se resoudre, ou s'ils la souffrent, il y aura une peine tout à fait grande, qu'elle soit pour beaucoup de temps, à raison que pour l'ordinaire les familles des Sauvages ne sont pas peuplées de beaucoup d'enfans, comme celles de nos François, où dans la pluspart, en ce Païs, ils se trouvent 8. 10. 12. et quelquefois iusques à 15. et 16. enfans. Les Sauvages au contraire, n'en ont pour la pluspart que deux ou trois, et rarement ils passent le nombre de quatre ; ce qui fait qu'ils se reposent sur leurs enfans, lors qu'ils sont un peu avancez en âge, pour l'entretien de leur famille, qu'ils ne peuvent avoir que par la Chasse et d'autres travaux, dont les peres et les meres ne sont plus capables, lorsque leurs enfans sont en âge, et en pouvoir de les secourir; à quoy pour lors il semble que la Loy naturelle oblige indispensablement les enfans. Cependant nous n'épargnerons rien de ce qui sera de nos soins, pour faire reüssir cette heureuse entreprise, quoy que le succez nous en paroisse fort douteux.

Les Prestres de nostre Seminaire des Missions Estrangeres, ne nous ayans pas moins fait paroistre de soin et de vigilance dans l'éducation des enfans de ce Païs, que nous leurs avons donnez à former à l'estat Ecclesiastique, qu'ils nous ont donné des marques de leur zele dans les travaux qu'il y a à souffrir dans tous les lieux des habitations de ce Païs, où nous les employons, nous avons estimé ne pouvoir rien faire qui soit plus à la gloire de Dieu, et pour le bien de nostre Eglise, que de leur confier de nouveau la direction de ce second Seminaire, d'autant plus que nous avons iugé à propos de le renfermer dans l'enceinte de nostre Seminaire, dans laquelle nous avons fait accomoder un logement propre à ce dessein. Il a déia, graces à Dieu, pris ses premiers commencemens depuis un mois.

Ie supplie Nostre-Seigneur, au Nom de la Tres-Sainte Famille, en l'honneur et sous la protection de laquelle nostre Seminaire est étably, d'y vouloir donner le succez et la benediction que nous nous en promettons.

Voila succinctement ce que ie puis avoir pour le present à vous dire de ce qui regarde nostre Spirituel. Souvenez-vous, ie vous coniure, de recommander à Nostre-Seigneur, au saint Autel, les besoins de nostre Troupeau, et d'implorer sa Divine Misericorde pour celuy qu'il luy a plû en établir le Pasteur, et me croyez avec verité

Monsieur,

Votre tres-humble et
obeïssant serviteur,

François,

Evesque de Petrée, premier Evesque de la Nouvelle-France, nommé par le Roy.

A Québec, ce 8. Novembre 1668.

CHAPITRE DERNIER.

De la Mission de saint Michel dans la cinquiéme Nation des Iroquois à Sonnontoüan.

Depuis que cette Relation a esté achevée, nous recevons icy à Quebec une heureuse nouvelle à la veille du départ du dernier Navire, aiourd'huy 10. Novembre, que des Ambassadeurs de Sonnontoüan, sont arrivez tout fraîchement à Montreal, venans demander deux de nos Peres, pour les instruire, et qu'ils ont envoyé à Monsieur nôtre Gouverneur, un beau Collier de Pourceline pour cét effet.

En mesme temps nous apprenons que le Pere Fremin, qui étoit depuis un an dans la Mission d'Annié, ayant esté fortement invité par des deputez de Sonnontoüan, d'aller chez eux pour y commencer la Mission, estoit party d'Annié le 10. d'Octobre, pour se rendre à Sonnontoüan, ayant laissé en sa place le Pere Pierron, tout nouvellement revenu du voyage qu'il avoit fait à Quebec.

Ainsi dans les cinq Nations Iroquoises nous y avons heureusement cinq Missions. Cette derniere de saint Michel, estant elle seule plus peuplée que toutes les autres, c'est un champ qui demande un puissant secours, d'autant plus que l'esperance de la moisson y est tres-grande, tant à cause du naturel plus plus doux et plus traitable de ceux de cette Nation, qui sont plus Laboureurs et plus Marchands, qu'ils ne sont Guerriers, qu'à cause qu'il y a quantité de Hurons qui s'y sont retirez, et principalement une Bourgade toute entiere, où il y avoit quantité de Chrétiens, qui faisoient une Mission considerable, que nous appellions de saint Michel, dans l'ancien Païs des Hurons, lors que la guerre des Iroquois le desola en l'année 1649.

Quelques personnes de pieté ont déia commencé la fondation de cette Mission : nous en verrons les fruits, Dieu aidant l'année prochaine.

Lettre circulaire de la mort de la Reverende Mere Catherine de saint Augustin, Religieuse Hospitaliere de Quebec, decedée le 8 *May* 1668.

Ma Rde. Mere,

La Divine providence me donne une matiere à vous entretenir cette année, sur la plus sensible des Croix que Nostre-Seigneur m'ait fait sentir depuis que ie suis au monde, et sur la perte la plus considerable que peut porter nostre Communauté au regard des suiets qui la composent. C'est par la mort de nostre tres-aimée Sœur de saint Augustin, qui n'étant qu'à la trente-sixiéme année de son âge, et la vingtiéme de sa Profession, a esté trouvée dans le comble de sa perfection, par celuy qui ne met le terme de nos vies, qu'en celuy de sa volonté et de nostre fidelité à l'aimer. Sa parfaite correspondance à tous les desseins de Dieu sur elle, et la liberté qu'elle avoit donnée dés son plus bas âge à cét esprit adorable, pour se faire luy-mesme le tyran de son amour propre, luy acquirent une grande facilité pour la pratique des plus solides vertus. Aussi auroit-on dit qu'elles avoient pris naissance avec elle, tant la grace et la nature agissoient de concert dans cette chere ame. Ie ne vous diray rien presentement du détail de plusieurs graces extraordinaires, dont Nostre-Seigneur l'avoit avantagée. Cela se fera lors que nos Superieurs le iugeront à propos pour la gloire de Dieu. Mais seulement, ie vous diray, ma tres-chere Mere, pour nostre commune consolation, les choses que ie ne puis suprimer sans iniustice, en ayant eu une parfaite connoissance, avec toute nostre Communauté. Nostre chere defunte avoit receu des preventions de grace fort considerables, dés son enfance mesme, lesquelles furent cultivées par le grand soin que prit de son education, Mademoiselle sa grande mere, auprés de laquelle elle a esté élevée. Vous sçavez assez, ma tres-chere Mere, que la maison de cette bonne Damoiselle estoit pour toute sa famille, une vraye maison d'oraison, et pour le prochain, la re-

traite et le refuge des pauvres. C'estoit un lieu où nostre chère Sœur prit les premieres impressions de l'esprit d'hospitalité, et d'un grand degagement des mal-heureuses maximes du monde, dont elle conceut un admirable dégoust, aussi s'en retira-t-elle dés sa treiziéme année, qu'elle entra chez nos Meres de Bayeux, accompagnée de sa sœur aisnée, et suivie tost aprés de sa bonne grande Mere, qui y a consommé sa vie dans toute la sainteté qui est connuë à tout nostre saint Ordre. Monsieur de Launey Iourdan, son ayeul maternel, grand homme de bien, homme d'oraison, et grand aumosnier, dont la vertu a esté estimée de tout le monde, voyant un iour cette petite innocente n'étant pour lors âgée que de deux ans, eut un pressentiment de sa future sainteté. Voyez, dit-il à ses domestiques, cette petite fille sera un iour Religieuse, une grande servante de Dieu et une sainte. En effet estant en l'âge de prendre l'habit de Religion, elle le fit avec toute la ioye possible, tant de sa part, que de la Communauté de nos Meres de Bayeux, qui dés lors voyoient en elle des dispositions toutes saintes. Son Noviciat se passa avec la ferveur et le zele que l'on eût pù souhaiter dans un âge plus avancé. Les grands desirs qu'elle avoit de souffrir, luy firent prendre la resolution de tout quitter et de tout perdre pour se donner entierement à son Espoux. Nous avions demandé quelques Religieuses de France pour nostre secours ; elle s'y presenta d'un courage invincible, surmontant les oppositions qui se presenterent de tous les costez, avec tant de ferveur, qu'il estoit aisé de voir dés lors que la grace pouvoit tout sur elle, et que la nature n'y avoit point de part. Comme elle avoit receu une grande éducation de Messieurs ses parens, et qu'elle estoit d'un naturel affectueux, et tout de feu, elle avoit pour eux une reconnoissance et des tendresses extremes, et c'estoit s'arracher le cœur à soy-mesme, a-t-elle dit quelquefois, que de se separer d'avec eux, et plus encore de la Communauté des Religieuses de Bayeux, où elle estoit aimée de tout le monde, et où elle avoit sa grande Mere et une Sœur, et une Superieure, sa parente, Fondatrice de cette Maison, avec lesquelles elle eût passé saintement et doucement sa vie, estant toutes grandes servantes de Dieu. Mais l'amour de Dieu l'obligea à ne point s'écouter soy-mesme en ce rencontre.

Monsieur son Pere, duquel elle avoit esté toûiours fort cherie, s'opposa de toutes ses forces à son dessein, mesme presenta Requeste en Iustice, pour l'empescher, se rendant inflexible. Mais nôtre genereuse pretendante aux souffrances de Canada, crût que gagnant le Ciel, elle gagneroit sa cause. Elle eut recours à Dieu, faisant vœu de vivre et de mourir en Canada, si Dieu luy en ouvroit la porte, et mesme elle alloit signer de son sang le vœu qu'elle en avoit déia écrit, si sa Maistresse des Novices ne fût survenuë, lors qu'elle se picquoit pour offrir ainsi les premices de son sang à Dieu. Peu aprés, le cœur de Monsieur de Lompré, son pere, se trouva heureusement changé. Nostre-Seigneur permit que ce bon Gentilhomme, se sentant inquiet et chagrin, demanda à voir une Relation nouvellement venuë du Canada ; en la lisant, son cœur se sentit tout ému sur ce genereux Sacrifice, que vouloit faire sa fille, de soy-mesme, et il conceut une si vive apprehension que Dieu ne luy demandast compte à l'heure de la mort, de l'opposition si opiniastre qu'il faisoit à ses volontez, et aux desseins que le Ciel avoit sur sa fille, que touché de cette pensée qui le pressoit fortement, il accorda à Dieu, ce qu'il avoit refusé aux hommes. Toutefois sa douleur luy en fut si sensible, qu'il en tomba malade à l'extremité. Les tendresses de la Mere, pour qui cette chere fille avoit tous les amours possibles, ne servirent qu'à faire paroistre la force de sa Vocation pour le Canada, et ce que peut l'amour de Dieu, sur un cœur qui déia est tout à luy, voulant y estre. La fille n'avoit pas encore seize ans accomplis, pour faire sa Profession, et toutefois le temps pressoit pour le voyage ; ce qui

obligea les Superieurs de permettre qu'elle feroit sa profession en chemin, lorsqu'elle auroit l'âge, qui manquoit seulement de quelques iours. La Mere de l'Assomption, Professe de Dieppe, qui devoit faire le mesme voyage avec elle, eut les commissions necessaires pour cét effet. Elle sortit donc de Bayeux, regardant le Canada, comme le lieu où Iesvs-Christ l'appeloit, où elle devoit estre la victime de son saint Amour. Ce fut à Nantes que nostre genereuse Novice fit sa profession, dans la Chapelle de Nostre-Dame de Toute-Ioye ; il fallut promptement se rendre à la Rochelle, où se faisoit l'embarquement. Elle ne fut pas si tost embarquée, que la Croix dont l'amour avoit déia fait de si fortes impressions dans son cœur, environna son corps par une maladie contagieuse, qui la mit à l'extremité. C'estoit une fiévre continuë, la plus ardente et la plus violente du monde, avec une ceinture tout autour du corps, composée d'onze charbons de peste, et la peste mesme, sur mer, dans un Navire où quelque soin que l'on puisse avoir d'un malade, on peut dire que tout quasi luy manque ; mais sa vertu ne luy manqua pas, ny la tres-Sainte Vierge, qu'elle avoit prise pour sa tres-bonne Mere, qui luy apparut, qui la toucha, et la guerit, et qui luy donna sa benediction, avec asseurance qu'elle auroit un soin tout particulier d'elle, dont cette Mere de bonté s'est fidelement acquittée iusques au dernier soupir de sa vie. Leur navigation fut de trois mois, et Dieu enfin nous la donna, avec des ioyes de part de d'autre, inconcevables. Nous iugeasmes, dés la premiere entreveuë, que c'estoit un precieux tresor pour cette maison, son exterieur avoit un charme le plus attirant et le plus gagnant du monde ; il n'estoit pas possible de la voir, et de ne la pas aimer. Son naturel estoit des plus accomplis que l'on eust pu souhaiter : prudente, avec simplicité ; clairvoyante, sans curiosité; douce et débonnaire, sans flatterie ; invincible dans sa patience, infatigable en sa Charité, aimable à tout le monde, sans attache à qui que ce soit ; humble, sans aucune bassesse de cœur ; courageuse, sans qu'il y eust rien d'altier en elle. Nous sçavons qu'elle n'épargnoit aucunes peines, dans les occasions de gagner une ame à Nostre-Seigneur, soit par ses prieres, soit par ses mortifications, iusqu'à s'estre abandonnée à la Divine Iustice, en qualité de victime, qui vrayment ne l'a pas épargnée, et qui luy a fait sentir la pesanteur de son bras, punissant terriblement en elle, les pechez de ceux pour lesquels elle se sacrifioit. Nous sçavions bien que ses infirmitez corporelles estoient grandes et continuës, et nous voyions qu'elle les supportoit saintement, et toûiours d'un visage égal, répandant une ioye pleine de pieté, dans le cœur de ceux qui la voyoient. Mais nous avons esté surprises : depuis sa mort lorsque nous avons appris que depuis seize ans, Dieu avoit éprouvé cette Ame forte, par des ariditez et tentations, des abandons interieurs, et des delaissemens extremes, à tel point que les démons d'enfer revoltoient, ce semble, toutes ses puissances contre Dieu, sans que iamais ils ayent obtenu d'elle la moindre obeïssance en quoy que ce soit, son cœur armé de Dieu estant plus fort que tout l'enfer. Aussi avons-nous appris de bonne part, qu'outre les saintes habitudes de toutes les vertus qu'elle avoit acquises dés son enfance, en un eminent degré, le Ciel estoit de la partie avec elle, quantité de saints du Paradis, les Anges, la Sainte Vierge et S. Ioseph, et Iesvs-Christ mesme, luy estants apparus souvent, pour la fortifier, la conseiller, la proteger, et combattre avec elle, surtout le Pere Iean de Brebeuf heureux Martyr des Iroquois, dans le païs des Hurons, qui luy avoit esté donné du Ciel, comme son Directeur, toutefois avec une entiere subordination à son Directeur ordinaire. Ce Directeur celeste luy apparoissoit tres-souvent, et souvent sans luy apparoistre, se rendoit si present à elle, qu'elle le sentoit, et recevoit ses impressions, avec autant d'efficace et de certitude, qu'un homme aveugle qui seroit prés du feu, est certain que ce feu l'échauffe, et qu'il n'en

est pas éloigné. Souvent elle a eu asseurance de son salut, de la part de divers Saints et de la Sainte Vierge, et mesme Iesvs-Christ, et diverses fois, pour l'encourager aux souffrances qui luy estoient presentées du Ciel, qui attendoit son consentement, la place qui luy estoit preparée dans le Ciel luy a esté montrée, de plus en plus éclatante en lumiere et en gloire, lors que plus elle approchoit de sa mort, et de la fin de ses combats. Elle a esté une fois transportée en Enfer soit de corps, soit d'esprit, elle ne le pouvoit dire ; là, elle y vit trois abismes si differens pour la cruauté des tourments et pour la rage des damnez et des Demons contre eux, que le premier abisme ne luy paroissoit quasi rien en comparaison du second, ny celuy-cy en comparaison du troisiéme, les ayant veus l'un aprés l'autre, quoy qu'à la veuë qu'elle avoit eu du premier, elle ne crût pas qu'il y peust avoir des peines plus terribles. Et la place luy fut montrée, qui auroit esté son enfer à toute eternité, si elle n'eust esté fidele à la grace de Dieu. Souvent des Ames de Purgatoire luy ont apparu dans leurs peines, qui luy demandoient son assistance, mesme quelques-unes de ceux qui estoient morts en France avant que la nouvelle en fust venuë en ce païs, les Navires qui ne viennent de France qu'au Printemps, n'y estans pas encore arrivez. Et souvent elle voyoit ces Ames, qui au sortir du Purgatoire venoient la remercier de sa Charité. Mais ce qui est bien remarquable, c'est que son humilité a esté si adroite à se cacher, mesme à nos yeux, que nous n'avons rien sceu, qu'aprés sa mort, de tout ce qui estoit de ces graces si extraordinaires de Dieu sur elle ; quoy que ses solides vertus, qui font la veritable Sainteté, nous la fissent connoistre pour une Religieuse accomplie, pleine de Dieu, et qui gagnoit les cœurs à Dieu. Sa fidelité à reprimer tous les mouvemens de la nature, luy avoit acquis un tel empire sur ses sens, que l'on eust dit que la vertu estoit née avec elle. Et bien que l'esprit de Croix et de Penitence l'accompagnast en toutes occasions, ce n'étoit toutefois que pour elle-mesme ; elle n'estoit à charge qu'à son amour propre, avec lequel elle estoit dans un continuel divorce : toutes ses complaisances estoient appliquées pour le prochain, s'aiustant d'une merveilleuse façon aux differentes humeurs de chacun, se faisant tout à tous, afin de gagner tout le monde à son Divin Espoux. Son cœur obligeant la rendoit le refuge de toutes les personnes qui avoient besoin de secours et de consolation ; elle n'en renvoyoit aucune sans une parfaite satisfaction. Sa Charité et sa bonne conduite, ont paru avec edification à tout le monde, dans les offices de Maistresse des Novices, de Depositaire et d'Hospitaliere. C'est en ce dernier, où son cœur trouvoit plus de quoy satisfaire à l'amour du prochain, et à la mort de soy-mesme. Souvent la Providence de Dieu aiant permis qu'on luy envoyât des malades qui n'avoient pas moins de necessité de la santé de l'Ame que de celle du corps, elle les gagnoit si doucement et si efficacement à Dieu, que plusieurs ont avoüé luy estre redevables de leur salut. L'edification generale qu'un chacun en a receuë, est un témoignage public, que pas un ne peut dementir. Dans la maison, elle estoit la premiere au travail, et des plus ferventes à se mortifier en tout ce qui regardoit sa personne, choisissant toûiours pour soy les choses les plus incommodes, supportant tout des autres, excusant tout, sans iamais s'excuser soy-mesme, mais plustost desirant que ses defauts fussent connus à tout le monde. Bon Dieu, disoit-elle souvent, puisque nous ne sommes que ce que nous sommes devant Dieu, pourquoy cherchons-nous à paroistre autrement aux yeux des hommes? En un mot, elle a remply en peu d'années les desseins de la divine providence sur sa chere ame. L'heure estoit venuë qu'il falloit recompenser ses travaux, et couronner sa vertu en terminant sa vie par toutes les marques qui peuvent faire connoistre combien la mort des saints est precieuse devant Dieu. Le 20. d'Avril de

cette presente année 1668. elle fut attaquée d'un crachement de sang qui ne dura que fort peu, et qui nous fit croire que ce ne seroit rien ; neantmoins la fiévre l'ayant prise, avec de grandes douleurs de poitrine, les Medecins iugerent que quelque rameau s'estoit ouvert, qui degorgeoit sur les parties nobles ; on essaya en vain d'y apporter quelques remedes. Le 3. de May, qui estoit le iour de sa naissance, à la mesme heure qu'elle nasquit, ses douleurs redoublerent notablement, non seulement les corporelles, mais nous avons appris qu'en mesme temps les souffrances interieures de l'esprit creurent aussi à proportion, la divine iustice satisfaisant aux desirs de cette innocente victime qui s'offroit continuellement pour les pecheurs et pour les Ames de Purgatoire, pour lesquels elle la faisoit souffrir d'une façon estonnante, inconcevable à ceux qui n'adorent pas avec amour les conduites de Dieu. Dés le premier moment de son mal, elle renouvella son esprit de sacrifice, et par une mort continuelle de ses propres sentimens, elle pria une de celles qui luy rendoient quelques services, de ne la consulter sur ses propres besoins, et surtout de ne luy donner aucun moyen de prendre aucun soulagement par son propre choix. Iamais elle ne refusa rien de ce qu'on luy presenta quelque dégoust qu'elle en peust avoir. Sa soûmission, sa douceur et son humilité furent en toutes façons à l'épreuve, tout luy estant agreable, pourveu qu'il ne vinst point d'elle. Nous n'avons pu remarquer la moindre ombre d'impatience pendant toute sa maladie, le peu d'estime qu'elle faisoit d'elle-mesme, l'obligeant de recevoir les petits services que chacune de nos sœurs taschoit de luy rendre avec des sentimens d'une si grande reconnoissance, que l'on eust dit qu'elle s'estimoit indigne que l'on pensast à elle. Son mal prenant de nouveaux accroissemens, on iugea à propos de luy donner les derniers Sacremens, qu'elle receut avec des dispositions toutes saintes. Le Lundy au soir, septiéme de May, elle fut fort pressée d'une palpitation de cœur qui n'avoit rien de semblable. On entendoit un cliquetis qui se faisoit au-dessous du cœur, à la façon de deux pierres de fusil, dont on voudroit faire l'essay. Sur la minuit on la leva auprés du feu, où elle eût une grande foiblesse, dont estant revenuë, on envoya querir le Pere Chastelain son Confesseur. Aprés qu'on eût achevé les prieres des agonizans, estant effectivement dans l'agonie, n'ayant plus ny poulx ny mouvement, ses yeux, l'espace d'un bon quart d'heure, regardoient fixement au Ciel, en la maniere d'une personne fort appliquée. Toute nostre Communauté estoit fort attentive à la considerer en cét estat, que nous iugeasmes n'estre pas ordinaire, et nous croyons avec probabilité, qu'elle receut en ce transport de son esprit une parfaite connoissance de sa mort : car revenant tout d'un coup à soy, et ayant un plein usage de ses sens, elle dit d'une voix libre et intelligible, parlant à Dieu : *I'adore vos divines perfections; O mon Dieu, i'adore vostre divine iustice, ie m'y abandonne de tout mon cœur.* Puis se tournant vers nostre Communauté, avec un visage fort gay, et un renouvellement de forces, qui nous sembloit fort extraordinaire, elle demanda quelle heure il estoit ; on luy dit qu'il estoit trois henres du matin. Voila qui va bien, nous dit-elle ; entre cinq et six heures, il y aura du changement dans nos affaires. Mais cependant me voicy guerie, on me vient de dire que tout mes maux sont passez, que tout est fait, qu'il n'y a plus de douleurs pour moy, et ce qui est admirable, c'est qu'elle n'avoit plus effectivement aucune apparence de mal, non pas mesme la moindre alteration de poulx. En se tournant vers moy, elle me dit d'une façon fort riante : Vrayment, notre Mere, il ne faut pas estre ingrate d'un bienfait receu ; ie vous prie de me faire donner nostre robe pour aller devant le saint Sacremeut au chœur, afin de remercier Dieu de ses graces. Ie luy dis que ce seroit pour un autre fois. Bien donc, ma Mere, repliqua-t-elle, puisque vous ne le trouvez pas bon, ie le veux ainsi ; mais chantons donc, s'il vous plaist, le *Te Deum*, qu'elle entonna

elle-mesme, avec une force extraordinaire. Toute la Communauté poursuivit l'Hymne avec elle iusqu'au verset, *In te Domine speravi non confundar in æternum*, qu'elle repeta deux fois. La priere finie, elle nous dit que ce n'estoit pas raillerie, et que veritablement elle estoit guerie et ne sentoit aucune incommodité. Pour vous faire voir que ie dis vray, aioûta-t-elle, donnez moy à manger, car i'ay bon appetit. On luy fait prendre un boüillon, qu'elle prit fort agreablement, en nous disant que ce n'estoit pas assez. Mais puisqu'on ne iuge pas à propos que i'en prenne davantage, ie voudrois bien me coucher, dit-elle. Ie vous prie, laissez moy prendre mon repos, car ie suis harassée du travail de la nuit passée. Chacune se retira à la reserve des Infirmieres, qui se mirent auprés du lit de la malade, laquelle reposoit en apparence comme un petit enfant le visage couvert d'un petit vermillon qui faisoit croire qu'elle reprenoit son enbon-point. En l'espace d'une demy heure, qu'on la regardoit fort fixement, on n'apperceut iamais qu'elle fist le moindre soûpir: comme on craignoit de l'éveiller, on ne luy parloit pas; mais l'Infirmiere, ayant mis la main sur la bouche de la malade, trouva qu'elle ne respiroit plus. Voila comme cette belle Ame prit son vol vers le Ciel. Son visage resta comme d'une personne qui seroit en contemplation. Quoy que pendant sa vie elle fust fort agreable à son abord, elle avoit quelque chose incomparablement plus attrayant estant morte. L'odeur de sa vertu s'est répanduë par tout ce nouveau monde. Nous sommes fort importunées de plusieurs personnes qui demandent quelque chose qui luy ait servi. Bien que nous ayons toute sorte de suiet de nous asseurer de son bonheur, ie ne laisse pas de vous demander pour elle les suffrages de nostre saint institut. Et ie vous prie de ne me point dénier vos saintes prieres, en qualité de, Ma Rde Mere,

Vostre tres-humble et obeïssante servante
MARIE DE S. BONAVENTVRE
DE IESVS, Superieure indigne.

A Quebec, ce 4. Octobre 1668.

Cette Lettre Circulaire a esté envoyée pour les Couvents qui sont en France de l'Institut des Religieuses Hospitalieres de Dieppe. Celuy qui a eu soin de la faire imprimer, ayant receu quantité de Memoires tres-authentiques, sur la vie et la mort de cette heureuse defunte, a iugé à propos d'aioûter icy les les choses qui suivent.

1. Que deux personnes de pieté ont eu depuis sa mort asseurance de son bonheur eternel, dont l'une s'adressant à elle pour obtenir de Dieu quelque grace dont elle avoit besoin, la defunte luy répondit: Ie le feray ; mais ce sera à condition que vous remercierez sa divine bonté des graces qu'elle ma faites à l'heure de ma mort.

2. Elle a eu tres-souvent connoissance de l'interieur de diverses personnes, et presentes, et absentes, et de l'estat malheureux de plusieurs qui estoient en peché mortel, et des pechez en particulier tres-cachez, mesme par des Confessions sacrileges, dont ayant donné avis à ceux à qui la charité l'obligeoit de le declarer, constamment on n'a iamais veu qu'elle s'y soit trompée.

3. Souvent Dieu luy a fait connoistre des choses futures et esloignées qui sont arrivées comme elle les avoit preveuës.

4. Souvent des Saints du Paradis qui luy apparoissoient, l'ont voulu engager à donner son consentement à de nouvelles souffrances, soit pour de certains pecheurs endurcis, pour lesquels elle avoit grand zele, soit pour des âmes du Purgatoire, soit pour obtenir de Dieu des faveurs qu'elle demandoit. Iamais elle ne s'y est abandonnée que par l'ordre et par la permission de ceux qui conduisoient son ame ; mais l'ayant fait, ces croix nouvelles fondoient incontinent sur elle si terriblement, qu'elle s'en plaignoit souvent à Dieu, avec soûmission toutefois et amour, et luy ayant dit quelquefois *terribiliter me crucias*, ce qui mesme luy arriva la veille de sa mort.

5. Souvent quoy qu'il ne tinst qu'à elle de se voir delivrée de ces estats

crucifians, par où la providence de Dieu la conduisoit, iamais elle n'a voulu y consentir que ceux qui la couduisoient ne luy ordonnassent, et lors que par leur ordre, elle a demandé quelquefois d'en estre delivrée, Dieu a bien voulu obeïr aux volontez de sa servante.

6. Ceux qui ont eu soin de la conduite interieure de cette fille vrayment genereuse, ont remarqué constamment en elle un si bas sentiment de soy-mesme, et un tel éloignement de toute élevation, que non seulemeut elle s'accusoit de ses fautes avec une humilité admirable, penetrant iusqu'aux derniers replis de son cœur, et ne s'épargnant pas, mais elle estoit bien aise que l'on la iugeast criminelle, et que l'on crût d'elle ce qu'elle en croyoit elle-mesme, qu'elle estoit toute abismée dans le peché, et la plus grande pecheresse du monde.

7. Elle estoit tres-prudente et d'excellent conseil, tres-clairvoyante, et qui touchoit incontinent le fond des affaires les plus importantes ; toutefois elle ne s'appuyoit iamais sur soy-mesme en sa propre conduite, et en toutes choses elle avoit un iugement aussi soûmis, que si elle eust esté la moins éclairée de la terre.

8. Quoy qu'elle eust de grandes connoissances et de grandes lumieres, par des voyes extraordinaires de Revelations et apparitions frequentes des Saints du Paradis et de Iesvs-Christ mesme, toutefois iamais elle ne s'est conduite par ces voyes-là. Les maximes de l'Evangile, la raison et le mouvement de l'obeïssance, ont esté tout son appuy, et l'unique voye qu'elle a toûiours suivie, et sur laquelle se sont appuyez ceux qui ont eu le soin de sa conduite.

9. La Superieure des Religieuses Hospitalieres de Bayeux, pour qui elle avoit tous les amours et les respects possibles, ayant sceu ses infirmitez continuelles de maladie en Canada, et diverses choses qui pouvoient luy donner de la peine, luy fit non seulement des offres pour son retour en France, luy en donnant des moyens tres-faciles et tres-honorables ; mais aussi luy en fit de tres-instantes prieres, dans la veuë qu'elle pourroit beaucoup servir à nostre Communauté de Bayeux. Mais cette fille genereuse le refusa absolument, mandant à cette chere amie de son cœur, qu'elle estoit attachée à la Croix du Canada par 3. cloux, dont elle ne se detacheroit iamais. Le premier, la volonté de Dieu, le second, le salut des ames, et le troisiéme, sa vocation en Canada, et son vœu d'y mourir ; aioûtant que quand bien mesme toutes les Religieuses voudroient revenir en France, pourveu qu'il luy fust permis, elle demeureroit seule en Canada, pour y consommer sa vie au service des pauvres Sauvages et des malades du païs.

10. Luy ayant esté commandé de mettre par écrit ce qui s'estoit passé en elle dés sa tendre ieunesse. Dés l'âge de trois ans et demy, dit-elle, i'avois un desir tres-grand de faire la volonté de Dieu, et qu'il la fist en moy absolument. Il me souvient que le motif qui avoit plus de force sur moy pour me faire éviter le peché, estoit que Dieu ne le vouloit pas, et cela m'estoit assez pour me retenir. En effet quand on vouloit obtenir quelque chose de moy, ou m'empescher de faire quelque chose, Dieu veut cela, il le faut faire ; ou bien, Dieu ne veut pas cela, ie me portois et deportois facilement de quoy que ce fust, quand on m'obiectoit la volonté de Dieu. Et quelque temps aprés m'ayant esté dit par un Pere Iesuite, le Pere Malherbe, que l'on estoit plus asseuré dans les souffrances, que l'on faisoit la volonté de Dieu, et principalement lorsque l'on souffroit pour les autres, ie ressentis un desir si vehement de souffrir pour mieux faire la volonté de Dieu, que ie ne pensois plus qu'à demander bien du mal. Afin de mieux y reüssir, ie priois la Sainte Vierge avec des instances qui ne sont pas croyables, qu'elle m'envoyast des maladies, et cela tous les iours plusieurs fois, et ordinairement mon petit cœur en estoit si attendry, que mes yeux parloient plus que ma bouche.

11. Les sentimens d'amour qu'elle eut dés ce bas âge pour la tres-Sainte

Vierge, et les douceurs qu'elle en recevoit, et du petit IESVS, ne sont pas concevables.

12. A l'âge de huit ans, elle fit sa premiere Communion avec une devotion admirable.

13. A l'âge de neuf à dix ans elle eut en songe une vision qui merite d'estre remarquée. Elle vit en dormant un grand homme horrible, avec un coutelas en main, qui s'approchoit vers elle pour la maltraiter. Il luy sembla pour lors qu'elle s'enfuit vers une tour. Ce malheureux la poursuivant, la frappa, mais non pas dangereusement, et comme elle invoquoit la Sainte Vierge à son secours, une Religieuse avec un surplis se presenta à elle en cette tour ; à sa veuë elle reclama son aide, et s'en vit protegée, et incontinent elle se reveilla. Ce qui est plus remarquable en cecy, c'est que sans iamais avoir veu de Religieuses Hospitalieres, elle reconnut cette Religieuse au visage, lorsqu'elle y entra dans leur Couvent de Bayeux, et fut sa premiere Superieure.

14. A l'âge de dix à douze ans, elle signa de son sang une donation admirable qu'elle fit de soy-mesme à la tres-Sainte Vierge.

15. Le Saint Esprit, la voulant disposer à estre Religieuse, luy fit faire les trois vœux suivans : le premier de prendre la Sainte Vierge pour sa Mere, luy rendant les respects, les obeïssances, l'amour que doit une bonne fille à une meilleure Mere ; le second, de ne iamais commettre aucun peché mortel : le troisiéme, de vivre en perpetuelle continence.

16. A l'âge de douze ans et demy, i'entray, dit-elle, au Monastere des Religieuses de Bayeux ; mais comme i'avois dit aux Religieuses mesmes que ie ne venois pas pour demeurer, cela me valut de bonnes mortifications, car on m'éprouva au double, crainte que ma vocation ne fust fondée sur des respects humains. Quelque chose que l'on me dist et qu'on me fist, ie demeuray ferme dans la pensée, qu'asseurement ie serois Religieuse, et ie disois à la Mere des Novices : Faites moy tout ce que vous voudrez, vous ne m'osterez point l'habit ; ie seray Religieuse, et ie ne sortiray point d'icy, sinon pour aller en Canada. La Sainte Vierge, aioute-elle, m'avoit donné cette esperance si ferme, que rien n'estoit capable de me la faire perdre, ou d'avoir la moindre defiance.

17. A l'âge de quatorze ans et demy, elle prit l'habit de Religion. A seize ans elle fit sa profession et passa la mer pour le Canada, auquel temps Dieu changea de conduite sur elle, la faisant entrer dans des voyes de souffrances interieures qui ont toûiours esté croissant iusqu'à la mort.

18. Plus ces épreuves des croix et des souffrances interieures ont redoublé en elle, plus aussi les graces du Ciel ont esté abondantes sur elle, Nostre Seigneur luy apparoissant tres-souvent, et plus souvent la Sainte Vierge, et quantité de Saints qui l'encourageoient aux souffrances.

19. S. Michel luy avoit promis son secours et son assistance speciale, pendant le reste de ses iours, mais surtout à l'heure de la mort. C'est le iour de sa Feste 8. May qu'elle mourut, ayant fait vœu depuis plusieurs années de faire tout ce qu'elle connoistroit estre à la plus grande gloire de Dieu, ou selon qu'il luy seroit dit par ceux qui la conduisoient.

20. De toutes les apparitions qui luy sont arrivées et qu'elle avoit eu commandement de coucher par écrit, ie n'en rapporteray icy qu'une seule, mot à mot, comme elle l'a écrit. Pour l'intelligence de laquelle on sçaura que Monsieur de Bernay, dont il est fait mention, estoit un tres-vertueux Ecclesiastique, qui estoit Superieur des Religieuses Hospitalieres de Bayeux, où il a vescu, et est mort en odeur de sainteté, duquel elle avoit esté déia visitée aprés sa mort, avant que la nouvelle en fust arrivée en Canada. Voici donc comme elle parle d'une seconde visite. Le 28. Ianvier 1662. comme ie recitois Matines avec la Communauté, ie sentis Monsieur de Bernay, present proche de moy, et quoy que ie ne visse rien, ie ne pouvois

neantmoins douter de la presence de ce bon serviteur de Dieu. Il me fit resouvenir de l'entretien que i'avois eu avec luy, trois iours auant mon depart de Bayeux, et ce souvenir m'a servi depuis. Il m'exhorta d'avoir une grande confiance en Dieu, et esperer qu'il me soûtiendroit dans les besoins où i'estois ; que i'eusse à dire ou à faire dire à Monseigneur nostre Evesque, qu'il ne devoit pas estre en peine pour moy, et que le suiet de l'estat present n'estoit pas causé par ce qu'il pensoit; qu'on avoit suiet d'esperer que Dieu ne me manqueroit pas dans les besoins que i'avois, et qu'il ne falloit pas craindre, mais attendre que sa protection continuëroit sur moy ; que i'eusse une grande confiance en sa bonté, et une entiere soûmission à ses saintes volontez ; qu'il ne falloit pas s'ennuyer, mais avec courage s'offrir à tout ce que la providence ordonneroit. Que la Sainte Vierge seroit toûiours ma bonne Mere, que ie m'abandonnasse à ses soins, et que ie ne perdisse iamais le souvenir de ce qu'elle m'avoit esté, non plus que la confiance que de tout temps i'avois en elle ; qu'il me falloit bien garder de la perdre, ou de la laisser amortir, que c'étoit maintenant le temps d'un plus grand besoin, et ainsi que ie m'asseurasse qu'elle m'aideroit : Car tout de mesme, me dit-il, qu'une bonne Mere ne pourroit pas abandonner son enfant, qu'elle verroit sur le bord d'un precipice, mais le tiendroit de peur qu'il ne se precipitast, et ne le laisseroit pas un moment sans estre à ses costez ; ainsi la Sainte Vierge, qui vous aime mille fois plus que vostre mere, ne vous laissera pas, pourveu que vous ayez une entiere confiance en elle. Vous a-t-elle iamais manqué au besoin ? Il me remit en memoire, (disant cela,) plusieurs rencontres assez perilleux où i'avais tout a fait esprouvé sa protection. Il m'ordonna aussi que i'eusse à lire le 6. Chapitre de la 2. Epistre aux Corinthiens, et que ie n'oubliasse pas la reresolution que i'avois euë de m'abandonner à tout ce que Dieu voudroit de moy, lorsque i'estois venuë en Canada. Et de fait, étant sur le point de mon depart, ce saint homme qui estoit le Superieur de nostre Monastere de Bayeux, me fit diverses interrogations, lesquelles se sont trouvées toutes avoir eu leur effet : car il me dit que peut estre ie n'aurois pas mis le pied hors la maison où i'estois, que ie changerois de disposition ; que cette paix et cette douceur se changeroit en amertume ; que non seulement sur les chemins, mais mesme lorsque ie serois arrivée dans le païs, i'y trouverois bien du changement : Mais, disoit-il, ma fille, si non seulement les creatures vous font souffrir, mais si ce Dieu de bonté pour vous se met de la partie, ce sera bien le plus rude ; et si non content de cela, il permet aux Demons de vous tourmenter, que diriez-vous ? car voila bien ce qui vous pourra arriver : voyez si vous voulez bien vous exposer à tout cela, ie vous en avertis, pensez y, il n'y a rien qui vous oblige absolument. Il me semble que ie conceus assez ce qu'il me disoit ; mais Dieu m'attiroit si fortement, que ie ne pouvois resister à son appel, sans grande infidelité. Ce fut ce qui m'obligea de de luy faire cette réponse. Mon Pere, vous sçavez quelle est la peine de mon cœur, quand ie pense à faire ce voyage. Cependant ie sens que Dieu veut cela de moy, et ainsi quand tout ce que vous me dites m'arrivera, si Dieu le permet, i'espere que sa bonté me soûtiendra, et dés à present ie m'y soûmets. Il m'asseura depuis, qu'il avoit toûiours eu la pensée que ie devois estre preferée à mon aînée, pour le Canada, et que Dieu asseurement m'y vouloit.

Ce sont les propres termes de cette genereuse fille, dont la vie meriteroit sans doute d'estre imprimée, y ayant beaucoup à apprendre pour tout le monde, mais principalement pour les personnes qui conduisent les ames, et pour celles que Dieu conduit par des voyes extraordinaires, dont toute sa vie n'a esté qu'une suite ; quoy que chose du monde n'en parût à qui que ce soit, sinon à ceux qui conduisoient son Ame, et à Monseigneur l'Evesque de Quebec, qui aimoit et qui honoroit

sa vertu, qui la rendoit aimable à tous ceux qui la connaissoient, et qui répandoit partout une odeur de sa veritable sainteté, qui ne consiste que dans la pratique des solides vertus, que cette fidele amante de IESVS-CHRIST crucifié estimoit uniquement, ayant refuy de tout son pouvoir toutes les voyes extraordinaires, où elle craignoit toûiours d'estre trompée, et que ceux qui la conduisoient n'y fussent eux-mesmes trompez. Elle ne desiroit en cette vie que les croix et souffrances, priant Dieu qu'il luy reservast pour le Paradis ses faveurs gratuites, qui ne sont pas la sainteté. Mais Dieu qui est le Maistre en a voulu user autrement ; qu'il en soit beny à iamais.

—

Des Vrsulines et Hospitalieres

On ne peut assez estimer le bonheur du Canada, d'y avoir depuis prés de trente ans, les deux Maisons Religieuses d'Vrsulines et d'Hospitalieres, qui y estoient necessaires, et qui s'acquittent dignement et saintement de ce que Dieu et les hommes ont pu attendre d'elles, chacune dans ses emplois où la divine providence les avoit destinées.

Les Meres Vrsulines ont eu tant de bonheur dans l'instruction des filles qu'on leur a confiées, soit Pensionnaires, soit externes qui frequentent leurs Classes, qu'en voyant les ménages de Canada, et chaque maison en particulier, tres-aisément on distingue, par l'éducation Chrestienne des enfans, les meres de familles qui sont sorties de leurs maisons, d'avec celles qui n'ont pas eu cét avantage.

Les Meres Hospitalieres ont un soin si charitable des malades, qui y sont toûiours en grand nombre, que tous ceux qui y meurent y sont saintement disposez pour le Ciel, et la pluspart de ceux qui y recouvrent la santé, n'en sortent qu'avec beaucoup d'édification.

La Regularité est aussi exacte dans ces deux Maisons Religieuses, qu'elle soit en aucun des Monasteres les plus reglez de France. Les filles nées sur le païs y prennent si heureusement les impressions de pieté, et de la vie vrayment Religieuse, que c'est une consolation au milieu de la Barbarie, d'y voir des exemples de sainteté qui ne cedent en rien à ce que l'Europe a pu voir de plus admirable en ce genre. La Lettre Circulaire, qui est cy-devant, en est une illustre preuve.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1668. ET 1669.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS Prouincial

de la Prouince de France (*).

CHAPITRE PREMIER.

De la Mission des Martyrs dans le païs des Anniez, ou Iroquois Inferieurs.

LE Peuple d'Agnié a esté autrefois une des plus florissantes Nations Iroquoises, et a touiours passé iusques à cette heure pour une des plus vaillantes et des plus fieres. Cet esprit guerrier qui l'occupoit aux armes, l'éloignoit si fort de la Foy, que l'on croyoit que les Agniez seroient les derniers à se soûmettre à l'Evangile. Mais Dieu s'est servi des armes de la France pour donner commencement à leur conversion ; leur courage s'est ramoli aprés leur defaite, et c'est maintenant de tous les peuples Iroquois, celuy qui donne de plus grandes esperances de sa conversion à la Foy Chrestienne.

Le Pere Iean Pierron, aprés avoir fait un voyage à Quebec, arriva heureusement à Tinniontoguen, qui est le principal Bourg de cette nation, le 7. iour d'Octobre de l'année 1668. et prit entierement le soin de cette nouvelle Eglise, que le Pere Fremin luy laissa, aprés l'avoir cultivée avec des fatigues incroyables : le vivre y est si pauvre qu'on n'y mange presque point de chair ny de poisson ; mais Dieu fait par sa grace que les Missionnaires vivent trescontens dans ce depoüillement de toutes choses. Il n'y a rien de plus pauvre que nos Agniez, dit le Pere dans une de ses Lettres ; mais avec cela ie les ayme plus que moy mesme, voyant les dispositions qu'ils ont au Christianisme.

Ie sçais, continuë ce Pere, assez la

(*) D'aprés l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1670.

langue Iroquoise pour expliquer tout ce que ie veux dans les matieres de la religion, et pour entendre les Confessions des nouveaux Chrestiens, et sans l'occupation que me donnent les Tableaux que ie peins moy mesme, ie serois plus versé dans la langue que ie ne suis ; mais ie trouve le fruit de ces peintures si grand que ie iuge qu'une partie de mon temps est bien employée à cet exercice ; car ie fais par ces Tableaux, premierement que nos Sauvages y voyent sensiblement ce que ie leur enseigne, ce qui les touche plus fortement.

De plus i'ay cet advantage, qu'ils se servent de Predicateurs à eux mesmes, et que ceux qui ne viendroient pas prier par devotion, y viennent du moins par curiosité, et se laissent ainsi insensiblement prendre par cet attrait. Enfin i'ay trouvé moy mesme le secret de m'instruire, car en les entendant raconter nos Mysteres, j'apprens beaucoup de la langue, par le moyen de ces Images.

Entre les portraits que j'ay faits, il y en a un de la bonne et de la mauvaise mort. Ce qui m'a obligé à le faire, a esté que je voyois que les vieillards et les femmes âgées se fermoient avec les doigts les oreilles, du moment que je leur voulois parler de Dieu, et me disoient : Ie n'entens pas. I'ay donc mis dans un costé de mon Tableau un Chretien qui meurt saintement, ayant les mains jointes, en sorte qu'il tient la Croix et son Chapelet, puis son ame est élevée dans le Ciel, par un Ange, et les Esprits Bienheureux paroissent qui l'attendent. De l'autre costé j'ay mis dans un lieu plus bas une femme cassée de vieillesse qui y meurt, et qui ne voulant pas écouter un Pere Missionnaire, qui luy montre le Paradis, tient auec les doigts ses deux oreilles fermées ; mais un Demon sort de l'Enfer qui luy prend les bras et les mains, et met luy mesme ses doigts dans les oreilles de cette femme mourante. L'ame de cette femme est enlevée par trois Demons, et un Ange qui sort d'une nuée, l'espée à la main les precipite dans les abymes.

Cette figure m'a donné une belle matiere de parler de l'immortalité de nos ames, et des biens et des maux de l'autre vie, et l'on n'a pas plus tost conceû l'explication de mon Tableau, qu'il ne s'est plus trouvé personne qui ayt osé dire : Ie n'entens pas ; que si cette Image a eu cet effet, j'espere que celle de l'Enfer que ie travaille, en aura encore un plus grand à l'avenir.

L'invention de ces Tableaux n'est pas tout à fait nouvelle, elle avoit deia esté mise saintement en usage par un celebre Missionnaire de nostre France, et il n'est personne qui aye leu la vie de Monsieur le Noblez, qui n'avouë que ç'a esté un des plus beaux secrets dont il se soit servi pour instruire les peuples sur nos saints Mysteres.

Le Pere Pierron a peu imiter ce grand homme, et introduire dans le fond de nos forests une pratique qui a esté de si grand usage parmy une nation déjà civilisée. L'on a sceû que cette sainte methode avoit esté infiniment utile ; mais elle serviroit de bien peu, si ce Pere ne joignoit à ces saintes industries les grands travaux qu'il luy faut necessairement souffrir, pour faire continuellement chaque semaine la visite de sept grands Bourgs, dans l'espace de sept lieuës et demy de longueur, afin d'empescher qu'aucun enfant ny aucun adulte malade ne meure sans recevoir le Baptesme. Et si quelquefois quelqu'un échappe à sa diligence, c'est la plus sensible affliction qu'il souffre, et ce qui luy fait demander qu'on luy envoye incessamment du secours. On luy a accordé ce qu'il desiroit ; le Pere Boniface a esté choisi aussitost aprés son arrivée de France à Quebec, pour aller cette année seconder son zele.

L'on ne sçauroit dire si la guerre que les Iroquois ont avec les neuf nations des Loups repandues depuis Manhate, jusques aux environs de Quebec, est plus advantageuse à la foy Chrestienne, que la paix. La guerre les humilie par la perte de leurs gens, mais aussi les empeschant de s'arrester dans un lieu, elle met des obstacles à la conversion des guerriers qui se separent en plusieurs bandes pour aller en party contre

l'ennemy. Les Agniez et les Loups se font la guerre jusques auprés de la nouvelle Orange et s'estans pris se brûlent et se mangent les uns les autres. Mais les Loups ont cet avantage, qu'estans grand nombre d'hommes et gens errants, ils ne peuvent estre facilement destruits par les Iroquois, et les Iroquois le peuvent estre plus facilement par les Loups.

On ne laisse pas toûjours de gagner quelques ames à Iesvs-Christ dans ce tumulte des armes. Deux vieillards ne sembloient attendre pour mourir, que le Baptesme qu'ils receurent avec toute la consolation possible ; mais un troisiéme, qui se voyoit mourir avec une parfaite presence d'esprit, afin de justifier son endurcissement, prenoit pour pretexte qu'il oublioit toutes les instructions que le Pere luy faisoit, du moment qu'il estoit hors de sa Cabanne ; enfin estant pressé de se convertir, il dit qu'il avoit trop commis de crimes pendant sa vie, pour se convertir à l'heure de la mort. En effet, comme la Providence Divine ne permet jamais qu'un homme pour Sauvage qu'il soit, meure sans le Baptesme, s'il a tasché de tout son possible de garder la loy naturelle, aussi Dieu permet-il souvent par une juste punition, que ceux qui ont mal vescu soient privez du Baptesme.

Vn autre Vieillard âgé de plus de cent ans, homme d'excellent jugement, et qui avoit esté la premiere teste du pays, a esté aussi baptisé, s'estant disposé à cette grace par sa constance à venir prier Dieu en presenee de tout le monde, malgré les railleries continuelles de quelques-uns de sa nation encore infidelles.

Vne des choses qui empesche le plus la conversion de ces barbares, est ce qu'on appelle parmy eux la jonglerie ou l'art de guerir les malades par des superstitions criminelles ; neantmoins le Pere par son adresse a rendu cet art si ridicule, que personue n'ose souffler aucun malade en sa presence, les Iongleurs feignans qu'ils ont déja fait leur operation, quand il entre dans la Cabane. Ce qui luy donne du credit pour cela, est qu'il procure aux malades beaucoup mieux que ces pretendus Medecins, la santé du corps avec celle de l'ame.

Vn autre soin des Missionnaires regarde les Captifs à qui l'on apprend à mourir en veritables Chrestiens, au milieu des flammes, aprés leur avoir donné le Baptesme, et quelquefois il est arrivé que les Iroquois ont eux-mesmes servi d'interpretes pour leur apprendre nos mysteres. On peut faire voir par plusieurs exemples que Dieu opere dans l'ame de ces infidelles, en les frappant de sa crainte. En voicy un assez remarquable. Vn Capitaine de guerre de la nation des Agniez, devant partir le lendemain pour aller contre les Loups leurs ennemis, alla demander au Pere dans la Chapelle que les Sauvages ont eux-mesmes dressée, ce qu'il feroit, et ce qu'il diroit pour aller au Ciel, s'il arrivoit qu'il fust pris en guerre et qu'il deust estre bruslé ; cette demande toucha le cœur du Pere, et l'obligea de luy enseigner la maniere de faire un acte de contrition, lequel ce Sauvage repassa durant une heure dans son esprit pour le bien apprendre, et puis le luy repeta souvent, qui est une marque que ces Barbares commencent à apprehender une autre vie, et l'on doit raisonnablement croire que cette crainte qui est le commencement de la veritable sagesse, leur sera salutaire.

Comme la crainte de la mort se fait sentir à ceux qui ne sont pas encore baptisez, le mespris de la vie est admirable en ceux qui ont receu le Batesme. Ceux qui croyent en Dieu, dit une femme Iroquoise, qui avoit couché deux nuits toute seule à la campagne en danger d'estre enlevée par quelqu'un de la nation des Loups, ne doivent point craindre la mort, puisqu'elle leur sert de passage pour aller au Ciel.

Quoy qu'il y en ait parmy les Agniez qui n'ont pas la Foy ; neanmoins plusieurs d'entre eux ont une veritable soif et une veritable faim de la Iustice, et il se trouve que Dieu fait apprendre à quelques-uns d'eux leurs prieres d'une façon qui semble tenir du miracle. Il y a des

femmes Sauvages si ferventes dans la priere, qu'elles y passent les nuits toutes entieres et si devotes envers la sainte Vierge, qu'elles disent chaque iour plusieurs fois leur Chapelet.

La premiere chose qu'elles font, lors qu'elles vont travailler dans leurs champs, est d'inviter celles qui sont de leur compagnie, d'offrir à la Mere de Dieu la mesme priere, à laquelle elles joignent toutes ensemble quantité d'Oraisons jaculatoires qu'elles adressent à Dieu. N'est-ce pas là montrer qu'on est capable du Christianisme ?

La vraye pieté commence à se former de telle maniere dans les esprits des Agniez, que le Pere qui en a la conduite, écrit qu'il a celebré la derniere Feste de Pasques avec beaucoup de solemnité. Qu'il a donné à ses nouveaux Chrestiens la sainte Communion. Que la ceremonie du Vendredy Saint s'y est faite comme en France, et que tous y ont adoré nostre Seigneur en Croix.

Le Catechisme se fait deux fois le iour ; une fois pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Et la ferveur y est si grande, que les personnes mariées n'ont point de honte de s'y faire interroger publiquement. Il s'est trouvé une femme assez capable pour apprendre la forme du Baptesme, et tout ce qui est necessaire pour l'administration de ce premier Sacrement de l'Eglise, qui est la porte de tous les autres, quoy qu'on ne luy en aye pas encore permis l'usage et l'exercice.

Cette femme devoit estre enveloppée dans un massacre que firent les Loups de plusieurs Agniez, presque à cent pas de la palissade d'un de leurs Bourgs, où les ennemis s'estoient mis en embuscade; mais il arriva que cette femme devant aller avec les autres travailler à son champ, elle les envoya devant elle, avec asseurance de les suiure incontinent aprés ; là dessus elle s'endort tout à coup et au mesme moment l'on entend le cry des personnes que l'on massacroit. Ah ! dit cette bonne Chrestienne, je reconnois bien que Dieu vouloit me conserver, et je ne cesse point de le remercier de cette grace.

Voicy une chose qui n'est pas moins remarquable. L'une de ces femmes blessées par les Loups, leurs ennemys, raconte qu'elle fut attaquée par l'un d'eux, qui luy donna trois coups de hache sur la teste, pendant qu'elle se defendoit courageusement contre luy ; mais qu'un autre coup qui luy fut donné a costé de l'œil droit, la ietta par terre et l'épuisa de sang et de forces. Alors, ainsi qu'elle l'a rapporté au Pere, elle fit cette priere. IESVS, vous estes le maistre de ma vie, ayez pitié de moy : car si je meurs en l'estat où je suis, sans estre baptisée, je seray eternellement bruslée dans des feux qui ne s'esteignent iamais. A peine auoit-elle acheué ces paroles, qu'elle sentit une force qui se coula par tout son corps. Elle se releua sur le champ ; et comme elle alloit se saisir de la hache de son ennemi qui la pouuoit aisement tuer, il prit à l'heure mesme la fuite. Cela obligea cette femme à demander le Baptesme, et à dire, ie veux croire et honorer le reste de mes iours, IESVS mon liberateur.

Certes voila de tres-beaux commencemens, et bien qu'en la nouuelle Eglise des Agniez, il n'y ayt pas grand nombre d'adultes, parce qu'on ne les baptise qu'avec beaucoup de precaution, elle ne laisse pas d'avoir des ames heroïques parmi des femmes Catechumenes, qui font beaucoup d'impression sur l'esprit de leurs marys, et qui remportent tous les jours d'illustres victoires contre ceux qui les veulent engager dans le crime. Comme l'on pressoit une de ces nouvelles Chrestiennes de quitter la priere jusques à la menacer, elle fut assez genereuse pour respondre en cette occasion à son mary : Ie suis maistresse de moy mesme, je fais ce qu'il me plaist, et toy fais ce que tu voudras. D'autres se moquent des injures, et disent hautement : N'importe, qu'on nous tuë, car cette vie est peu de chose, et nous esperons que Dieu nous fera misericorde.

La constance de quelques nouveaux

Chrestiens n'est pas moins à estimer dans un de leurs Bourgs, nommé Gandaoüaguen, sous la conduite d'un fervent Catechiste, et bien que la raillerie soit infiniment sensible à ces peuples, ils ne laissent pas de la supporter genereusement pour l'amour de Iesvs-Christ. Nous baissons la teste à ces injures, disent-ils au Pere, et quand nous sommes assemblez, nous prions Dieu qu'il ouvre les yeux à ces moqueurs pour voir ce que nous voyons. En un mot l'experience fait voir tous les jours plus que jamais, que les Sauvages sont capables de tout, aussi bien que les François, dans les choses qui regardent la pieté et le service de Dieu. Ils sçavent tout ce qui est de plus difficile dans le Mystere de la sainte Trinité, ils distinguent les deux natures en Iesvs-Christ, ils connoissent ce que l'Eglise enseigne de l'immortalité de nos ames, du jugement, du peché mortel, du peché veniel et du peché originel, et comme on s'applique particulierement à leur enseigner les prieres ordinaires et les Commandements de Dieu et de l'Eglise, qu'ils chantent tous les Dimanches en vers Iroquois, c'est aussi ce qu'ils n'ignorent pas non plus que le reste, dont la connoissance est absolument necessaire, lorsque on les reçoit au Baptesme.

Il n'est pas iusques aux petits enfans qui ne paroissent capables des plus belles impressions de la foy. Vn exemple entre les autres le va faire voir. Vne femme Iroquoise avoit eu un soin particulier de l'instruction de l'un de ses enfans, âgé d'environ trois ans ; comme elle tomba malade, il luy demanda au plus fort de son mal, ce qu'elle avoit à se plaindre de la sorte. Ie suis malade, mon fils, luy répond sa mere. Alors ce petit enfant, s'adressant à nostre Seigneur, luy dit : Seigneur qui êtes le maître de nos vies, ayez pitié de ma mere, et luy rendez la santé. Cet enfant est le mesme à qui on a donné une image où sont representez nos mysteres, il les sçait parfaitement, et monstre l'esprit qu'il a capable de tout. L'Ambassade des principaux guerriers d'Agnié qui sont venus le printemps vers Mr. de Courcelle nostre Gouverneur, pour luy demander avec des presents quelques-uns de nos Peres, afin d'assister celuy qui a soin de leur Eglise, est une marque qu'ayans de l'inclination pour la Foy, on a sujet de concevoir de grandes esperances de leur conversion. De plus la paix qu'ils sont d'eux-mesmes venus les premiers affermir par de nouveaux presents, contribuera beaucoup à l'avancement de la Religion, dans la juste crainte que leur donnent les armes du Roy, sous la conduite de Monsieur de Courcelle, dont ils redoutent le courage, et qui, à mesme temps qu'il agit avec eux de la maniere la plus propre à les tenir dans le devoir, leur inspire par ses paroles le respect qu'ils doivent à la Foy Chrestienne et aux Predicateurs de l'Evangile.

Ces Barbares ont maintenant une si haute idée de la valeur des François, qu'ils pensent qu'il n'y a que la protection du Roy qui les puisse deffendre de leurs ennemis, c'est pourquoy ils sont venus demander du secours à Monsieur nostre Gouverneur contre la nation des Loups, comme pour la defense d'un pays qui est déja au Roy par la force des armes, et qu'ils ne tiennent que parce que il luy plaist de le laisser. C'est ainsi que les Ambassadeurs d'Agnié se sont expliquez dans leur harangue.

Toutes ces choses, iointes au courage qui est naturel à la nation des Agniez, confirment plus que jamais qu'on y peut faire une florissante Eglise. Les victoires de la pudeur y sont fort illustres ; j'ay admiré la vertu d'une jeune femme nouvellement convertie et sollicitée au mal, avec asseurance que le Pere Missionnaire ne le sçauroit pas. Elle répondit : S'il ne le sçait pas, Dieu le sçaura à qui rien n'est caché, et qui seul est à craindre plus que tous les hommes du monde. Cette response arresta l'insolence de celuy qui la sollicitoit au mal. C'est la mesme qui a depuis imité saint Thomas prenant comme luy un tison ardent à la main pour defendre sa pudeur. C'est se tromper, que de croire que les Sauvages soient incapables de

la force Chrestienne. Comme l'on exhortoit un vieillard Chrestien, âgé de quatre-vingt dix ans, à souffrir en ce monde, dans la veuë qu'on ne souffre plus en Paradis, il répliqua : Ie n'ay pas besoin que l'on m'encourage, le Paradis avec ses biens m'encourage assez. Cet homme, qui avoit gouverné tout le pays, fut baptisé le jour de la Feste de tous les Saints, dont il porte le nom. Les Agniez ont d'eux-mesmes pris garde qu'une seule chose estoit capable de destruire ces beaux commencements de la pieté Chrestienne, et qu'il y avoit chez eux un Demon estranger plus à craindre que ceux qu'ils adoroient dans leurs songes. Ce Demon est la boisson enyvrante, qui leur venoit de la nouvelle Orange. Ils ont cherché dans un Conseil public les moyens d'arrester ces desordres qui ruinoient entierement la Foy, et les corps de leur jeunesse, et ayant appris du Pere Pierron, que le moyen le plus efficace estoit de presenter eux mesmes une requeste pour cela au Gouverneur general de Manhate, les plus considerables d'entre eux ont esté luy en presenter une qu'on leur avoit dressée. Voicy la response que fit le Gouverneur de Manhate, et à la requête des Agniez, et à la lettre du Pere qu'il y avoit jointe ; ce sont les propres termes tirés mot à mot de l'original.

—

Pere,

Par vostre derniere, j'apprens vostre complainte, laquelle est secondée par celle des Capitaines Iroquois, des Sacheins, des Indiens, comme il appert plus ouvertement par leur requeste enclose dans la vostre, qui est touchant la grande quantité de liqueurs que quelques-uns d'Albanie prennent la liberté de vendre aux Indiens ; en ce faisant, que de grands desordres se sont commis par eux, et est à craindre dauantage, si l'on n'y preuient. Pour response, vous sçaurez que j'ay pris tout le soin possible, et y continueray sous de tres seueres amendes, à restreindre et empescher de fournir aux Indiens aucun excez. Et je suis fort aise d'entendre que telles vertueuses cogitations procedent des Infideles, à la honte de plusieurs Chrestiens. Mais cela doit estre attribué à vos pieuses instructions, vous qui estant bien versé en une estroite discipline, leur auez montré le chemin de mortification, tant par vos preceptes que pratique.

Vostre tres-humble
affectionné seruiteur

Francis Lovelace.

Du Fort Iaques, 18. de Novembre 1668.

Nous allons finir ce Chapitre par le nombre de ceux qui ont esté baptisez à Agnié, ou par le Pere Fremin, ou par le Pere Pierron pendant ces deux années 1668. et 1669. L'on compte de baptisez iusques à cent cinquante et un, dont plus de la moitié estoient enfans ou vieillards, qui sont morts bientost aprés leur Baptesme. Cette moisson doit passer pour assez abondante dans une terre inculte, et nous devons beaucoup esperer aprés de si beaux commencemens.

On doit aprés Dieu la naissance de cette Eglise florissante à la mort et au sang du Reverend P. Iogues. Il l'a versé au mesme lieu que commence à naistre ce nouveau Christianisme, et il semble que nous pouvons de nos jours verifier en sa personne ces belles paroles de Tertulien, que le sang des Martyrs est la semence des Chrestiens. Et si la mort des Martyrs est, comme dit excellemment un Pere de l'Eglise, la science de l'éternité, *scientia æternitatis*, nous pouvons asseurer que la mort du Pere Iogues a merité à ces Infideles, qui l'ont autrefois massacré, que Dieu leur donnât, par le moyen de ses successeurs, la science de l'Evangile, qni est la veritable science de l'éternité bien-heureuse, qu'il leur avoit annoncée trois diverses fois, qu'il alla dans leur pays, sans craindre la cruauté de ces Barbares.

CHAPITRE II.

De la Mission de saint François-Xavier dans le pays des Onnejoüts ou nation de la Pierre.

Les Onnejoüts, éloignez de la nation des Agniez d'environ trente lieuës vers le Midy, et distants de Quebec d'environ cent quarante lieuës, sont de tous les Iroquois les moins traitables, et les armes des François n'ayans pas encore penetré jusques-là, ils ne nous craignent que par l'experience de leurs voisins les Agniez. Ce peuple qui méprise les autres, depuis leur défaite, est d'une humeur bien contraire à la Foy Chrestienne et exerce beaucoup par sa fierté la patience d'un Missionnaire. Il falloit que la providence Divine leur donnast un homme tout propre à les cultiver, et qu'elle leur choisist un esprit qui pust par sa douceur dompter ces naturels farouches.

Le Pere Iacques Bruyas a esté celuy que la providence Divine leur a destiné; mais ses peines ne sont payées pour l'ordinaire que de rebuts et de mépris. Il ne croit neantmoins pas son temps mal employé, il met sa joye dans ses souffrances, et il écrit dans une de ses lettres, qu'il juge que tous ses travaux sont bien recompensez, quand il peut baptiser quelque enfant moribond, dont il met par ce moyen le salut en asseurance.

L'Apostasie de quelques Chrestiens adultes, fait son plus rude supplice, comme il l'écrit luy mesme; mais Dieu a accoustumé de luy faire gaigner quelque ame pour celle qu'il vient de perdre. Au milieu des alarmes continuelles que les Loups et les peuples d'Andastogué donnent aux Onnejouts, le Pere ne laisse pas de faire trouver la paix de l'ame et du Paradis à quelques vieillards, qui meurent bientost aprés le Baptesme.

Le grand empeschement de la conversion de ce peuple, et le principe de son inconstance, est le grand amour qu'il a pour la vie. Cet amour le fait recourir à ses superstitions ordinaires pour donner la santé aux malades. Vne femme qui paroissoit tres-fervente dans l'exercice de la priere depuis le temps qu'elle avoit receu le Baptesme à Quebec, est miserablement retournée à son idolatrie, par le desir de sauver la vie à sa fille. Mais si cette mere a perdu sa couronne, elle a esté donnée à une autre femme, et il y en a parmy cette nation qui ont d'admirables sentiments de devotion.

Voicy un exemple qui montre que Dieu se plaist à se faire connoistre particulierement aux lieux où la voix de l'Evangile ne s'est point encore fait entendre. Vn homme âgé de soixante et dix ans a merité la grace du Baptesme, par le bon usage qu'il a toûjours fait de la connoissance qu'il a euë de tout temps du maistre de nos vies, ainsi qu'il parle luy mesme. Cette lumiere naturelle et divine tout ensemble, a agy d'une excellente façon sur son ame; elle luy a toûjours fait offrir à Dieu ses Castors, ses Cerfs, et toute sa chasse. *Signatum est super nos lumen vultus tui*, ô Dieu! vostre lumiere et la connoissance de vostre Estre souverain est un sceau gravé sur les ames les plus Sauvages.

Ce meslange de bien et de mal, d'esperance et de crainte, pour le salut de ces ames rachetées du sang d'un Homme-Dieu, fait recourir continuellement le Pere à la priere, et le fait veiller sans cesse. Il est occupé tous les jours à visiter les Cabanes, et à faire en sorte qne les malades ne meurent point sans recevoir le Baptesme, et il luy faut pour cela, souffrir les menaces des insolents et sur tout des yvrognes, qui ont plusieurs fois presque abattu à coups de haches sa nouvelle Eglise, et qui ont ensuitte attenté à sa vie.

Adjoustez à cela la pauvreté de son vivre. Il n'a pendant la plus grande partie de l'année que des grenouilles seches, encore est-ce en ce pays là faire bonne chere que d'en avoir. C'est neantmoins cette sorte de vie, qui donne la vocation aux Missionnaires, et qui leur fait demander à l'envy ces lieux les

plus abandonnez, et les plus destituez des consolations humaines, parce qu'ils sont les plus remplis de souffrances toûjours accompagnées des consolations divines. Puisque la sainte vie d'une fervente Chrestienne nommée Aouguenhaon fait la plus grande consolation du Pere, qui a soin de cette nouvelle Eglise ; on sera bien aise de sçavoir ce qu'il écrit luy mesme de l'innocence de cette femme.

Elle est, dit-il, la plus fervente de toutes, et la plus solidement Chrétienne. Non, je n'ay jamais rien veû de plus innocent qu'elle, ny personne qui eust une conscience plus tendre pour une Sauvage. Elle me vint trouver il y quelque temps, dans la crainte d'avoir commis un grand peché ; parce qu'une femme de sa cabane luy ayant dit qu'elle vouloit luy raconter son songe, elle luy avoit respondu dans le premier mouvement qui n'est pas libre, je vous écoute. Mon plaisir est de la voir si fidelle, et si feruente parmy tant de personnes lâches, et de sçavoir qu'elle parle hautement de la Foy dans les cabannes. Elle n'est pas écoutée, mais Dieu ne laissera pas de recompenser son zele, et déja elle est asseurée d'avoir quatre de ses enfants dans le Ciel. Ma joye, dit-elle souvent, est l'esperance de les aller voir, et je mourray plustost que de quitter la Foy que j'ay embrassée.

Le nombre des baptisez monte à peu prés à trente, dont la plus part jouissent déja de la gloire. Voilà l'estat de cette Mission, à laquelle le Pere a donné le nom de S. François Xavier qui est le protecteur de ce nouveau monde, et y est honoré en cette qualité chaque année par une feste solemnelle que Monseigneur de Petrée a establie dans toute la Nouvelle France.

CHAPITRE III.

De la Mission de saint Iean Baptiste dans le pays d'Onnontagué, ou nation de la Montagne.

Aprés la nation des Agniez, et celle des Onnejouts, allant entre le Midy et l'Occident on rencontre Onnontagué. C'est un grand Bourg, qui est le centre de tous les peuples Iroquois, et le lieu des assemblées generales qu'ils font chaque année.

Cette Mission a autrefois esté la plus florissante de toutes celles que nos Peres avoient commencé d'establir parmy ces peuples, et comme elle est encore aujourd'huy l'une des principales, on luy a donné deux Ouvriers qui la cultivent, sçavoir le Pere Iullien Garnier, et le Pere Pierre Millet. Mais ce n'est pas sans beaucoup de peine, qu'ils font renaistre l'esprit de la Foy, qui estoit demeurée déja plusieurs années comme morte dans les ames de ces Barbares.

Vn des grands obstacles que l'on trouve, est le songe, qui semble estre l'unique Divinité de ce pays, à laquelle ils deferent en toutes choses. Comme ils ne troublent point nos prieres, et que mesme les plus superstitieux y assistent, ils ne peuvent pas souffrir aussi qu'on s'oppose à leurs ceremonies, et ils croient qu'on desire leur perte, si l'on veut destruire le songe, qu'ils regardent comme la chose qui les fait vivre.

On tint un jour un celebre conseil sur le songe d'un vieillard malade. Il avoit dit qu'il avoit veu en dormant un homme de la hauteur seulement d'une coudée, et qu'il luy avoit monstré premierement des gouttes de sang lesquelles tomboient du Ciel. Il adjoûtoit de plus, qu'il en estoit mesme tombé des hommes, mais dans un pitoyable estat ; car on leur avoit couppé les doigts et le nez, en un mot on les avoit traitez en Captifs. Enfin ce vieillard assuroit qu'un de ces petits hommes luy avoit dit qu'on le traiteroit ainsi dans le Ciel, et que tous ceux

ceux, qui y iroient seroient entre les mains des Andastoguez leurs ennemis.

Mais vn Ancien opposa sur le champ son songe au songe de ce malade. Et moy, dit-il, j'ay songé que j'estois au Ciel, et que d'abord que je desirois quelque chose, je l'avois auprés de moy. Ainsi par une réverie il en détruisoit une autre, et cela pour complaire aux Missionnaires, mais assez à propos pour refuter l'impertinence et l'imposture de ce resveur. Les plus éclairez parmy eux voient bien que la plus part de ces songes sont inventez ; cependant ils ne laissent pas d'agir dans l'occasion, comme s'ils les croyoient veritables.

Cela n'empesche pas que les Onnontaguez n'ayent du respect pour la Foy, et pour les Commandements de Dieu. Quelques-uns de ceux qui sont allez à Quebec, ont esté touchez de l'exemple des Hurons Chrestiens, et des exhortations qu'ils leur ont faites en faveur de la Religion Chrestienne. Celuy chez qui demeure le Pere Garnier, a raconté à Onnontagué le discours qu'un Huron luy avoit fait à Quebec, pour luy persuader d'embrasser la Foy ; il ne se peut rien dire de mieux que cette harangue, ny pour la Religion, ny pour les Missionnaires. Alors chacun commença aussi à en dire du bien, et à remarquer les avantages des Loix du Christianisme sur leurs vieilles coustumes.

Ces bons sentimens joints au soin des Missionnaires ont esté accompagnez de bons effets. Car pendant qu'un vieillard aveugle depuis longtemps et volontairement sourd à la parole de Dieu, railloit jusques à la mort sur nos plus saints Mysteres, une femme captive qu'on brûla à Onnontagué, receut la grace de l'Evangile dés la premiere fois qu'elle luy fut presentée. La Divine providence disposa merveilleusement toutes choses pour son instruction, et pour son Baptesme : elle fut envoyée avant son supplice dans la cabane, où estoit le Pere Garnier, qui la retira incontinent de la foule ; et l'ayant conduite dans la Chapelle, il eut assez de loisir pour l'instruire, et la baptiser ensuite. On luy declara sa sentence de mort, aprés laquelle elle écouta le Pere avec une douceur et une presence d'esprit admirable. O que Dieu est aymable dans la conduite de ses Predestinez, et qu'il y a de consolation d'estre l'instrument de Dieu à sauver ces ames abandonnées ! Cette femme sortit de la Chapelle où elle estoit toute remplie de courage, et fit admirer sa constance au milieu des feux allumez, où son fils venoit d'expirer heureusement, y ayant esté ietté au sortir du Baptesme.

Ce coup de la providence fut suivi d'un autre qui n'est pas moins remarquable. Vne captive montoit déia sur l'eschafaud pour y estre brûlée, lorsque le Pere survint fort à propos pour le salut de son ame ; il eut assez de temps pour l'instruire, et pour la baptiser, et ensuite on commença cette tragique execution, qui fait les delices de ces peuples.

Les enfans qui meurent aprés le Baptesme estant le fruit le plus asseuré des travaux Evangeliques, on s'étudie particulierement à n'en laisser mourir aucun, sans luy conferer ce premier Sacrement de l'Eglise. La grace favorise ce saint empressement des Missionnaires, par des inspirations particulieres. Le mesme Pere venoit de visiter un enfant malade, âgé de trois ans, et l'avoit laissé sans le baptiser, dans la creance qu'il n'y avoit point encore de danger de mort ; mais le soir comme il disoit son Office, la pensée luy vint tout à coup que cet enfant pourroit bien mourir, quand on y penseroit le moins. Cette pensée le presse, il ne peut achever en repos son Office, il va sur l'heure baptiser cet enfant, qui mourut la mesme nuit, peu d'heures aprés son Baptesme.

Voicy un exemple d'une grace de Dieu bien particuliere. Vn ieune homme estoit malade depuis longtemps ; il ne manquoit iamais tous les iours de prier Dieu, lors que le Pere le visitoit ; que si quelques fois la multitude des affaires empeschoit le Pere de luy aller rendre ce bon office, luy mesme l'envoyoit chercher par une ferveur toute singuliere. Vn temps assez notable se passa

de la sorte, iusques à la veille de sa mort, qu'il demanda luy mesme, s'il ne luy manquoit plus rien pour aller en Paradis alors. Quoy qu'il ne parût rien de fort extraordinaire en son mal, il fut baptisé sur l'heure, et il arriva que le lendemain il mourut avant le temps ordinaire qu'on luy alloit faire dire ses prieres.

La grace est merveilleuse à prendre son temps, et encore plus à se servir de certaines personnes pour venir à bout de ses desseins. Cela se voit dans une femme Iroquoise, qui eut de l'affection pour la priere dés la premiere fois qu'on luy en parla dans sa maladie ; mais elle en a l'obligation à un jeune Iroquois de la mesme cabanne, lequel dans un danger de mort avoit été baptisé, et qui donna depuis à cette femme les mesmes impressions qu'il avoit receues.

Toutes ces ames gagnées à Dieu coûtent bien cher aux Missionnaires, ce sont les fruits de leurs larmes, et des dangers de perdre la vie où ils se trouvent souvent. Vn Iroquois commençoit à chanter, selon la coustume de ces peuples, qu'il venoit tuer le Pere Garnier, parce que dans une ceremonie publique, il avoit refusé une chose qu'il ne pouvoit pas accorder ; mais comme le Pere estoit en la sauvegarde de celuy chez qui il logeoit, son hoste fit un present à ce meurtrier pour le detourner de son dessein.

Le secours que le Pere Millet est allé donner au Pere Garnier à Onnontagué, estoit absolument necessaire ; il y arriva sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1668. Depuis il a fait prier Dieu en public et en particulier, et il a bientost acquis assez de connoissance de la Langue Iroquoise pour faire le Catechisme tous les Dimanches. Comme il arriva au lieu de sa Mission avec le Pere de Carheil, qui depuis a esté envoyé aux Ojogoüens, sa joye fut beaucoup moderée par le triste spectacle des captifs d'Andastogué, qui arriverent en mesme temps, et dont une partie estoit destinée aux flammes. Ie ne scay, dit-il, dans une de ses lettres, quel augure j'en dois prendre. Plust à Dieu que cela me marquast que je dois faire de ces peuples des Captifs de Iesus-Christ et les empescher de brûler durant toute l'Eternité. Que je serois heureux, si cela signifioit que je dois estre moy mesme captif, et estre brûlé pour Iesus-Christ. Mais je suis trop indigne de cette faveur, et je n'ose la demander, parce qu'elle est trop grande.

La recommandation de Monsieur Talon, nostre Intendant, auprés de Garakontié ce fameux Capitaine d'Onnontagué, a beaucoup servi aux emplois de ce Pere, et sa faveur n'a pas seulement esté utile dans ce pays-là à l'establissement des affaires de sa Majesté, mais encore a beaucoup facilité l'avancement du Christianisme. Aussi a-t-il toûjours travaillé également pour les interests de Dieu, et pour le bien public, qu'il procure de tout son pouvoir.

On ne doute point encore, qu'on ne doive attribuer cette soumission des Iroquois qui offrent leurs enfans au Baptesme, à la reputation des armes du Roy, et au respect que Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur a soin d'imprimer dans l'esprit de tous nos Sauvages, et par les paroles dans les Ambassades qu'ils luy font, et par le courage intrepide qu'il leur fait paroistre.

C'est une providence bien particuliere de Dieu, que la victoire que les Iroquois ont remportée, il y a environ vingt ans, sur les Hurons ; car la Foy a esté ainsi publiée en tous lieux par les Captifs, et maintenant encore les Peres Missionnaires d'Onnontagué voyent l'effet des bonnes instructions que les Hurons ont receuës dans leur pays par le moyen de nos Peres.

En voicy une preuve particuliere dans la conduite d'une femme Huronne nommée Ieanne Ascerraguehaon. Cette femme est venuë durant tout l'Hyver d'un quart de lieuë loin, entendre les deux Messes des Peres Missionnaires, quelque mauvais temps qu'il fist, et a demeuré souvent aprés la Messe dans la Chapelle pour y prier Dieu. Elle avoit gaigné sur tous ceux de sa cabane

qu'on fist les prieres ensemble tous les soirs, ne pouvant pas venir à la Chapelle à cause de la longueur du chemin.

Vn autre exemple n'est pas moins beau et fait voir une charité extraordinaire. Genevieve Ganennhetion, aussi Chrestienne Huronne, a esté tres assiduë à la priere, et a fait au dernier printemps une action de charité qui merite d'estre connuë. Vn des Peres Missionnaires trouva par hazard une cabane assez escartée dans les bois, il y entra, et il y rencontra vne vieille femme avec une petite fille qui avoit soin d'elle. Elle luy dit qu'elle avoit esté autrefois baptisée à Sainte-Marie, et que l'vne et l'autre estoient à present dans une extreme pauvreté. Le Pere les soulagea dans leur necessité presente, toutes deux estant tombées malades. Mais pour le mieux faire il s'adressa à cette Huronne nommée Genevieve, qui envoia tous les iours par sa fille du bois à ces deux malades pour les chauffer, et des vivres pour les nourrir; elle continua elle mesme à les visiter souvent, et ce qui est de plus beau, est que voyant cette femme qui s'affligeoit de ne pouvoir ni semer ni cultiver ses champs, elle eut la charité de le faire elle mesme. La malade n'en a pas esté ingrate; car son fils estant retourné de sa chasse et de sa traite, elle a donné à la fille de sa bienfaitrice une honneste recompense.

Ie vay finir ce Chapitre par le Baptesme d'un Captif amené d'Andastogué. Il estoit âgé d'environ cinquante ans, et paroissoit estre fort considerable parmy les siens. On le tint quelques iours dans l'incertitude de la mort, et pendant ce temps là il pensoit plustost à se faire rachepter qu'à mettre son salut en asseurance. Enfin ayant sceu du Pere Garnier que l'on n'estoit point en disposition de recevoir aucun present pour sa deliurance, il remercia le Pere avec autant d'affection, que si on luy eût donné asseurance de la vie, et commença des lors tout de bon à escouter les instructions qu'on luy faisoit dans la Chapelle.

Le Pere Millet aprés luy avoir fait faire les actes necessaires, le baptiza; le captif fut remené ensuite dans la mesme cabane, où il servit le reste du iour de divertissement à ceux qui le venoient voir et qui le faisoient chanter selon la coustume. Ce fut un bonheur pour luy que le Pere se trouua le soir sur son chemin comme on le conduisoit dans une autre cabane pour l'y brûler. Ie m'approchay de luy, dit le Pere dans une de ses lettres, et aprés l'avoir consolé, et l'avoir encouragé à souffrir avec constance, ie doutay si ie devois aller plus avant; mais un Sauvage m'ayant dit que i'allasse hardiment avec luy pour l'instruire, cela me determina à y aller. I'arrivay dans cette cabane aussitost que le Captif, et je m'assis auprés de luy.

On preparoit déja les feux et les fers qui devoient servir à son supplice; alors, voyant ce triste appareil, il se tourna vers moy, et me demanda s'il iroit au Ciel. Cette demande me toucha sensiblement, et je luy respondis qu'il iroit au Ciel, qu'il prist seulement courage, qu'il ne souffriroit qu'un peu de temps, qu'il seroit éternellement heureux, et qu'il dist avec moy, Seigneur faites moy misericorde. Ie luy repetay de temps en temps ces paroles jusques à ce que l'on me dit, que le temps de l'instruction estoit passé, et que je me retirasse. Ie m'en allay donc avec regret, et dans la resolution de retourner le lendemain. En effet je retournay à la cabanne le lendemain dés la pointe du jour, je m'approchay du Captif et luy dis, que je luy portois compassion de le voir en cet estat. Il me témoigna, que je luy faisois plaisir de l'entretenir de la sorte; et comme un Iroquois estoit prest à luy appliquer sur le pied un fer tout rouge de feu, je le luy vis lever luy-mesme, et le tenir ainsi élevé jusques à ce que le fer rouge eust perdu le plus fort de sa chaleur et de son activité.

Ils ne l'avoient encore brûlé que jusques aux genoux; mais à peine le Soleil estoit-il levé, qu'on fit le cry par tout le Bourg pour assembler le monde, et puis on le conduisit hors la porte, où

l'on avoit allumé deux feux, et mis un poteau où on devoit luy attacher les pieds et les mains. Comme ce miserable Captif se vit ainsi attaché entre ces deux feux, il commença à trembler de tout son corps, et je n'ay jamais rien veu qui me representast mieux nostre Seigneur à la Colomne, et la crainte qui luy fit suer du sang dans le jardin des Olives. Plus ie le voyois affligé, plus ie m'efforçois de le consoler et de l'encourager à la mort. Pendant tout le temps de son supplice, ie me tins auprés de luy, tantost me mettant à genoux et priant pour le salut de son ame, tantost luy disant quelque bon mot quand on luy donnoit quelque relâche, et l'exhortant à tourner les yeux vers le Ciel, et à prier luy mesme pour son salut éternel.

Il souffrit avec tant de constance qu'il fut admiré de tout le monde, et il y en a qui ont cru que les pluyes qui continuerent fort longtemps aprés sa mort, venoient de ce qu'on l'avoit fait mourir. Nos Sauvages furent bien edifiez de voir la maniere dont ie l'assistay dans son supplice, et me firent ensuite quantité de questions qui me donnerent occasion de les instruire sur nos mysteres.

Cet employ d'assister les Captifs qu'on brûle tout vifs et qu'on mange en presence des Missionnaires, est un exercice qui demande un grand courage, et comme on a naturellement horreur de voir brûler et manger des hommes, c'est pour un nouveau Missionnaire un étrange spectacle que celuy-là, et où il a grand besoin d'estre fortifié par la grace. Les victorieux parmy ces peuples en font leur divertissement ; mais cette cruauté ne doit que causer bien de la peine à des personnes élevées dans le Christianisme.

Outre ce Captif il y a eu plus de trente personnes baptisées cette année dans la Mission d'Onontagué. La plus part sont morts, et ils prient Dieu dans le Ciel pour le salut de leurs freres.

CHAPITRE IV.

De la Mission de saint Ioseph dans le pays d'Ojogouen.

Ce peuple qui fait une quatriesme nation Iroquoise, est éloigné de Quebec d'environ cent soixante et cinq lieuës, et d'environ vingt lieuës d'Onnontagué, en allant toûjours entre l'Occident et le Midy.

Le Pere Estienne de Carheil y arriva le sixiéme jour de Novembre de l'année 1668. et y presenta au Ciel pour premices de ses travaux une femme esclave d'Andastogué. Il estoit venu en sa compagnie d'Onnontagué, et ce chemin qu'ils firent ensemble, luy servit à la faire entrer dans le chemin du Paradis ; car ayant esté instruite et baptisée durant ce voyage de deux jours, dés qu'elle fut arrivé à Ojogoüen, elle fut brûlée et mangée par ces barbares, le sixiesme de Novembre.

Le Pere Garnier, qui avoit conduit le Pere de Carheil, fit ses presents estant arrivé dans le Bourg. Il y en avoit un pour demander une Chapelle, et un autre pour inviter à la Foy Chrestienne. On luy respondit par autant de presents, qu'on luy promettoit d'embrasser la Foy, et de luy bastir une Chapelle, laquelle se trouva en estat le neufiesme jour de Novembre, trois jours aprés son arriuée, et fut dediée à saint Ioseph par le pere de Carheil.

Il escrit que le jour de sainte Catherine il experimenta que cette grande sainte agissoit au Ciel et pour luy et pour ces pauvres Barbares ; qu'il vint ce jour là un nombre considerable de personnes qui demanderent à prier, et à se faire instruire, de sorte qu'il asure qu'il le peut appeler le jour de la naissance de sa Mission et de son Eglise. Aussi fut-ce le jour, adjouste-t-il, que je demanday à cette Sainte, à qui ie m'estois autrefois consacré, qu'elle m'apprist à parler de la maniere qu'elle avoit parlé autrefois pour convaincre l'esprit des Philosophes idolatres. De-

puis ce temps là, la Chapelle a esté augmentée, et n'a iamais manqué de personnes qui viennent à la priere.

Au commencement qu'il arriva, il y avoit peu de gens qui pussent venir se faire instruire, la plus part estant ou à la pesche ou à la chasse ; mais le bruit de l'armée d'Andastogué les ramassa bientost, et donna au Pere occasion de precher l'Evangile à un grand peuple.

Le bruit qui fut repandu que les ennemis, au nombre de trois cents hommes, venoient assieger Oiogoüen se trouva faux ; mais il servit beaucoup au pere Missionnaire pour faire connoistre aux Iroquois qu'il les aymoit, et pour se donner du credit par le mespris qu'il faisoit de la mort, en demeurant toutes les nuits avec ceux qui faisoient sentinelle. Ceux là furent desabusez, qui avoient cru que dans la fuite generale de tout le monde, il avoit eu peur comme les autres. Les guerriers mêmes, les Capitaines avec les Anciens, luy témoignerent dans un festin public l'estime qu'ils faisoient de sa personne.

Le Pere sceut profiter de cette occasion, allant de Cabanne en Cabanne : Sçachez, mes freres, leur disoit-il, que les personnes comme nous ne craignent point la mort. Pourquoy la craindroient-ils ? ils croyent en Dieu, ils l'honorent, ils l'ayment, ils luy obeïssent, et ils sont asseurez aprés leur mort d'estre eternellement heureux dans le Ciel. C'est vous, mes freres, qui devez craindre la mort : car iusqu'à maintenant vous n'avez ny connu ny aymé Dieu ; vous ne luy avez point obei, il vous punira eternellement si vous mourez sans croire en luy, sans l'aymer, sans faire ses Commandements et sans estre baptisez. Puis ayant esté invité par un enfant à entrer dans une Cabane, où il y avoit environ vingt guerriers, il les harangua en cette sorte : Ie suis ravy, mes freres, de me voir dans le mesme danger que vous. Soyez asseurez que ie ne crains point la mort, et que i'aymerois mieux perdre la vie, que de vous voir mourir, sans avoir receu le baptesme, et il adiousta que le lendemain, iour du combat ainsi qu'on le pensoit, on le verroit aller intrepide parmy les blessez, baptiser ceux qui s'y seroient disposez par une ferme creance de nos mysteres et par une veritable douleur de leurs fautes.

Ces esprits guerriers firent paroistre qu'ils escoutoient avec plaisir cette harangue, et quoy que ce fust une terreur panique qui est ordinaire aux Sauvages, elle ne laissa pas d'avoir tout son effet pour le bien de la Foy, comme si effectivement l'ennemy eust esté aux portes. Ainsi un sage Missionnaire ne neglige point d'occasion, et sçait prendre son temps pour faire gaigner l'eternité à des ames qui valent et qui coustent le sang d'vn Homme-Dieu.

Cette Eglise commence déja à se multiplier ; elle compte parmy ses Fideles non seulement des enfans et des femmes, mais encore des guerriers, dont il y en a deux qui sont des plus considerables, l'un à cause du nom du Bourg d'Oiogouen qu'il porte par honneur, et l'autre à cause de ses richesses et de sa vaillance. La priere n'est point méprisée à Oiogouen, comme elle l'est en d'autres lieux. Si quelques-uns se sont declarez contre, il sont en tres-petit nombre, neantmoins on ne se haste pas de donner le Baptesme à ces peuples : on veut éprouver leur constance, de peur de faire des Apostats, au lieu de faire de veritables Fideles.

Le Pere ne s'est servi au commencement pour ses instructions, que de la langue Huronne, que les Iroquois entendent tous, quand on la parle bien. Il a depuis composé un discours du Baptesme en Oiogoüen, et ne s'est servi pour le faire que des simples racines, et de l'estude de la langue Iroquoise qu'il avoit faite durant son voyage, estant asseuré par l'experience que si par le moyen des racines, et des divers discours, il pouvoit ramasser une quantité de mots suffisante pour exprimer les differentes actions, il sçauroit la langue.

Outre le Bourg d'Oiogoüen, qui est le Siege de sa Mission, il en a deux autres, l'un à quatre lieuës de là, et l'autre éloigné presque de six lieuës ; ces deux

derniers sont situez sur une riviere qui venant du costé d'Andastogué, descend à quatre lieuës loin d'Onnontagué, pour s'aller ietter dans l'Ontario. La grande quantité de ioncs qui est sur cette riviere, a donné le nom de Tiohero au Bourg le plus proche d'Oiogoüen. Les peuples qui composent le corps de ces trois grands Bourgs, sont partie Oiogoüens, partie Hurons, partie Andastogués captifs de guerre. C'est là où le Pere exerce son zele, et où il demande des compagnons de ses travaux Apostoliques.

Quoy qu'il ait suiet de se loüer de la docilité des Oiogouens, neantmoins il n'est pas sans avoir ses croix. Son hoste, qui est Capitaine de sa nation, et qui l'a pris en sa garde, l'a traité mal durant longtemps ; car, voulant quelque Pere Missionnaire qu'il ait amené luy mesme chez luy pour les siens, et qu'on ne luy puisse disputer, il souffre avec regret que le Pere Carheil ait esté donné à Oiogouen par Garakontié le fameux Capitaine. Il dit hautement qu'il ne leur appartient pas, mais à Onnontagué ou bien à Onneiouts, où il pretend qu'il devoit aller. D'ailleurs Garakontié voudroit aussi le Pere de Carheil, comme luy ayant esté mis entre les mains à Quebec pour Onnontagué, où il est Capitaine ; mais la necessité des choses presentes a obligé sur les lieux de faire ainsi ce partage. Cette contestation de droits, et cette emulation à qui aura des Missionnaires, marque assez qu'on doit fonder dessus de bonnes esperances, et que pour establir la Foy dans ces pays, rien ne peut manquer que des Ouvriers Evangeliques.

Ce fameux Garakontié, le plus renommé de tous les Capitaines Sauvages, et le plus porté de tous pour les François, desire tout de bon le Baptesme ; il ne prend plus le songe pour le maître de la vie de l'homme, et promet qu'il ne donnera point desormais les choses qui auront esté songées, sans faire une declaration à ceux qui les demanderont, laquelle fasse connoistre, que ce n'est point en vertu du songe qu'il les leur accorde. Enfin il a obtenu sur soy qu'il n'auroit plus qu'une femme ; mais tout cela ayant besoin d'estre bien examiné dans un Capitaine de cette reputation, on luy differe encore le Baptesme.

Il a fait à l'hoste du Pere de Carheil un present d'un collier de porcelaine pour affermir la paix, et establir fortement dans leur pays nos Peres. Aussi tout le monde continuë dans les Nations Iroquoises à estimer plus que jamais les fruits de la paix, aprés avoir veû nos armes conquerantes entrer dans les terres de leurs voisins ; neantmoins rien n'est de si ferme parmy ces Barbares qu'on ne doive toujours estre sur ses gardes.

Le Pere de Carheil, s'estant apperceu que de faire faire une priere ridicule aux Sauvages, qui prennent quelque chose de creé et de vil pour le maistre de leur vie, c'estoit une chose qui avoit un tres-bon effet, en a fait prier quelques-uns de cette sorte en certaines rencontres.

Il faut prier, dit-il, le maistre de nos vies, et puisque ce castor est le maistre de la vie, faisons luy une priere : Toy, castor, qui ne parles point, tu es le maistre de moy, qui parle ; toy qui n'as point d'esprit, tu es le maistre de moy qui ay de l'esprit. Vne telle priere les fait rentrer en eux-mesmes, et auoüer qu'ils n'ont point eu d'esprit jusques alors de reconnoistre ces animaux pour les maîtres de leur vie. Ainsi il introduit peu à peu la connoissance du vray Dieu et leur apprend ses commandemens, qu'ils trouvent fort raisonnables.

Mais helas ! ces beaux commencemens ont esté depuis malheureusement traversez. Tout l'Enfer s'y est opposé. Les superstitions y ont repris une nouvelle vie, et le Pere a connu qu'en un pays infidele et barbare, un Missionnaire doit toûjours porter son ame entre ses mains. Le Pere estoit allé à Tiohero et y avoit esté invité à un festin à tout manger, pour la guerison d'une malade qu'il alloit visiter, à dessein de la baptiser aprés l'avoir instruite. On luy dit, voyant qu'il ne mangeoit pas tout ce qu'on luy avoit servi, qu'il falloit tout manger, pour guerir la malade. Le Pere leur répond : Ie ne vois pas,

mes freres, que ie la puisse guerir en me faisant mal par trop manger, et par un remede que deffend le maistre de nos vies et qui est capable de faire deux malades au lieu d'un, le premier continuant d'estre malade, et celuy qui mange trop, le devenant. Tous furent surpris de cette response; la malade surtout approuva ce que l'on venoit de dire, et asseura que puisque cela n'étoit pas bien fait, elle estoit resoluë de ne plus user de ces sortes de remedes superstitieux, non plus que de leurs danses, qui ne servoient qu'à rompre la teste à vne malade. Depuis elle ne souffrit rien où le Pere crût qu'il y eust du mal, et estant menée aprés son Baptesme de Tiohero à Goiogoüen, elle se confessa des pechez qu'elle pouvoit avoir commis depuis qu'elle avoit receu la grace du Baptesme; enfin elle mourut pleine d'une consolation sensible, d'entendre qu'aprez sa mort, elle seroit heureuse; mais sa mort iointe au bruit qui venoit de se repandre que le Baptesme faisoit mourir les hommes, confirma davantage cette fausseté que le Demon a persuadée à ces peuples, pour empescher leur salut.

Depuis ce temps là, le Pere nous a escrit qu'il a esté souvent rebuté, et mesme chassé des Cabanes, où il alloit visiter les malades. Mais pour bien comprendre l'estat où il se trouve presentement, et le danger de perdre la vie, où les Missionnaires sont à toute heure dans ces pays infideles, il faut l'entendre raconter luy mesme le mauvais traitement qu'il a receu principalement dans vne ou deux rencontres.

Comme ie fus entré, dit-il, dans une cabane pour y instruire et y baptiser vne ieune femme, fille d'un Huron captif, et que le temps de la baptiser pressoit, elle ne m'écouta point. ainsi qu'elle faisoit au commencement de sa maladie, et son Pere prenant la párole, me dit: Tu parles comme parloit autrefois le Pere de Brebeuf, dans nôtre pays, tu enseignes ce qu'il enseignoit: et comme il faisoit mourir les hommes en leur versant de l'eau sur la teste, tu veux aussi nous faire mourir de la mesme maniere. Ie connus bien des-lors qu'il n'y auoit rien à esperer, et ie vis un moment aprés entrer un Iongleur de nostre propre Cabane; il m'ayme d'ailleurs, il vient prier Dieu, et sçait mesme par cœur les prieres. Il demeura longtemps sans faire connoistre son dessein; mais voyant que je ne me retirois point, il commença en ma presence à appliquer d'abord quelques remedes, où je ne voyois aucun mal, et puis ne voulant pas que j'assistasse à l'application qu'il feroit de ses autres remedes, il m'obligea de sortir de la Cabane.

I'eus bien de la peine à me resoudre de sortir, et ne le peûs faire qu'en pleurant, et en regardant cette pauvre moribonde avec toute la compassion dont mes yeux sont capables.

Comme je vis toute la Cabane qui estoit remplie de monde, estonnée de mes larmes, et que la malade me regardoit, elle qui auparavant detournoit les yeux de dessus moy, je leur parlay en cette sorte. Pourquoy vous estonnez-vous, mes freres, de me voir ainsi pleurer? i'ayme le salut de cette ame, et je vois qu'elle va tomber en des feux éternels, faute de vouloir écouter ma parole. Ie pleure son malheur, que vous ne connoissez pas comme moy.

Aprés cela je sortis dehors, et m'en allay dans un champ proche de là, me consoler moy mesme, en me plaignant à Dieu, et luy demandant encore le salut de cette personne; mais il n'estoit plus temps, car quelques moments aprés qu'on m'eut chassé et qu'on eut chassé en ma personne toute la misericorde de Dieu, cette ame malheureuse fut elle-mesme chassée de son propre corps par la justice divine, et bannie du Ciel pour toute l'éternité.

Ie sentis tout le soir mon cœur rempli d'une amertume qui m'ostoit l'envie de dormir, et me remettant toûjours devant les yeux la perte de cette ame que j'aymois, et que je voulois sauver, mais qui venoit de se perdre, ie conceus pour lors beaucoup mieux que jamais, l'estrange douleur du cœur de Iesvs qui aymoit tous les hommes, et qui les vouloit tous sauver, mais qui connoissoit

neantmoins la prodigieuse multitude de ceux qui devoient se damner dans la suite des siecles. Son regret fut proportionné à la grandeur de son amour. Celuy que j'avois de la perte de cette seule ame abbattoit mon cœur, dont l'amour n'approche point de l'amour de Iesus, et qui n'en a que quelque estincelle. O Dieu quel a esté l'estat du cœur du Sauveur, se voyant rempli d'un regret universel pour la perte de tous les damnez ! ô que la douleur que ressentent les hommes pour des pertes temporelles, est petite, en comparaison de celle que l'on ressent pour la perte des ames, quand on n'ignore pas tout à fait ce qu'elles valent ! Les paroles de saint Paul qui décrit ses peines, me vinrent alors dans l'esprit, et il me sembloit que celles qui exprimoient la plus grande de ses souffrances, estoient celles-cy : *Sollicitudo Ecclesiarum*, le soin des Eglises. Tandis que j'estois dans ces pensées, je fus estonné, que mon hoste me vinst trouver avec un visage effaré, qu'il s'approcha de moy, et me dit à l'oreille, que i'eusse à ne pas sortir le lendemain, ny mesme de trois jours, du costé qu'est la Cabane de cette femme qui venoit de mourir ce jour là mesme. Ie conceus d'abord qu'on avoit formé le dessein de me casser la teste ; alors toute l'amertume de mon cœur se dissipa et se changea en une extreme ioye de me voir en danger de la mort pour le salut des ames. Ie ne laissay pas de l'interroger quelle raison me devoit obliger à ne pas aller de ce costé là ; et bien qu'il ne voulust pas que ie crusse qu'on avoit la pensée de me tuer, il m'en dit assez pour me le faire croire. Ie fis ce que la prudence demandoit de moy, et luy répondis que je me contenterois durant ces trois jours d'aller faire mes instructions de l'autre costé du Bourg.

Pendant ce temps les Anciens furent presque toûjours au Conseil pour arrester par presens ce furieux qui avoit resolu ma mort, dont le bruit fut porté bientost jusques à Onnontagué, et mit nos Peres et toutes les nations voisines en peine, iusques à leur faire envoyer des Expres pour sçavoir la verité de la chose. Cette affaire n'a pas eu plus de suite ; tout est maintenant appaisé, et le Pere de Carheil continuë dans ses employs ordinaires, sans aucune crainte.

Ce premier affront qu'il receut, ne fut qu'un essay de son courage, et comme pour le disposer à en souffrir un autre que luy fit un jeune guerrier qui le chassa de sa Cabane, parce que le Pere ne put souffrir qu'il luy dît qu'en faisant cuire du blé-d'Inde sous la cendre, il alloit faire cuire le maistre de sa vie. Ce sont les deux seuls mauvais traitemens qu'on luy a faits dans le Bourg d'Oiogouen, composé de plus de deux mille ames, et où l'on compte plus de trois cents guerriers.

La priere ne donne pas la mesme crainte de la mort que le Baptesme. Plusieurs guerriers, et quantité de femmes viennent prier Dieu, les enfans mesmes sçavent déja leurs prieres par cœur. La connoissance des Commandemens de Dieu est deuenuë commune dans les familles, et l'on est si porté à les apprendre, que l'on demande à prier Dieu en pleine ruë.

L'yvrognerie qui a penetré jusques aux Oiogouens y a fait beaucoup de degasts, et a beaucoup empesché le progres de l'Evangile. Le Pere nous escrit de là, qu'il est constant que plusieurs ne boivent que pour s'enyvrer, qu'ils le disent hautement, qu'ils le chantent avant que de le faire, et qu'on les entend crier : Ie vas perdre la teste, ie vas boire de l'eau qui oste l'esprit.

Le nombre des personnes baptisées est de vingt-huit, dont la moitié sont deja morts dans les dispositions que l'on croit suffisantes pour aller au Ciel.

CHAPITRE V.

De la Mission de saint Michel dans le Pays des Tsonnontoüans, ou nation de la grande Montagne.

Tsonnontouan est de toutes les nations Iroquoises où nous ayons esté,

la plus éloignée de nous, et ses habitans estans les plus reculez à nostre égard, nous les appelons Iroquois superieurs. L'on compte d'icy là environ cent quatre-vingts lieuës. Ce pays est de tous, celuy qui donne de plus belles esperances ; ce qui a obligé le Pere Iacques Fremin, Superieur de toutes les Missions Iroquoises, d'y aller pour y commencer une nouvelle Eglise. Nous avons sceû par des lettres des autres Missionnaires qu'estant parti d'Agnié le 10. du mois d'Octobre 1668. il visita en passant les autres Missions, et arriva le premier jour de Novembre à Sonnontouan, et qu'il y fut receu auec tous les honneurs que ces peuples rendent aux Ambassadeurs extraordinaires. Nous avons aussi appris que les Capitaines luy ont basti une Chapelle, et qu'il ne s'y trouve personne qui ne fasse paroistre de l'inclination pour le Christianisme. Mais on adjoute que les anciens Hurons captifs, ont entre tous les autres, une affection particuliere pour la Foy. De plus l'on a écrit qu'il a baptisé dans l'espace de quatre mois soixante personnes moribondes, dont trente trois sont comme l'on croit allez dans le Ciel, par une sainte mort ; mais que le cours de ces heureux succes a esté bientost arresté. Les Iongleurs ont fait en sorte que fort peu de gens vont prier Dieu, sans parler de la guerre qui se prepare contre les Outaouacs Algonquins, laquelle brouillera beaucoup les affaires, et retardera infailliblement les progres de la Foy parmy ces peuples. Neantmoins l'on a sceû que les plus considerables du pays ont arresté, à la sollicitation du Pere, trois partis de leurs guerriers qui se disposoient à aller en guerre. Trois prisonniers que le Pere Aloëz a amenez icy avec luy cette année, et qu'il a rendus aux Iroquois de la part de Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur, affermiront sans doute la paix qui a esté faite entre les Iroquois et les Outaouacs, sur tout dans un temps où ceux là ont la nation des Loups et des Andastogués sur les bras, et qu'ils craignent plus que iamais les armes de la France.

Ce sont à peu prés les choses que nous avons apprises cette année de cette Mission, n'ayant receu aucune lettre du Pere Fremin. Vn François revenu depuis peu de ce pays là, nous a asseuré que le Pere s'estoit mis en chemin pour venir à Quebec avec les Ambassadeurs de Sonnontouan, sans qu'il ait bien pû sçauoir la cause de leur Ambassade. On croit que ces Ambassadeurs viennent pour confirmer la paix et demander la protection de Monsieur nostre Gouverneur, qui est maintenant devenu par son courage et par sa bonne conduite, l'arbitre general et le maistre de tous les differends et de toutes les guerres de ces Sauvages.

CHAPITRE VI.

De la Mission de la Pointe du saint Esprit dans le pays des Algonquins Outaouacs.

La Mission des Outaouacs est maintenant une des plus belles de la Nouvelle France. Le manquement de toutes choses, le genie brutal de ces Sauvages, l'éloignement de trois ou quatre cents lieuës, le nombre des peuples, et la promesse qu'vne nation toute entiere vient de faire au Pere Aloez ensuite d'un conseil general, d'embrasser la Foy Chrestienne, sont toutes choses qui font souhaiter cette Mission avec un zele trés-ardent à tous nos Missionnaires.

Le Pere Aloez estant descendu cette année à Quebec pour mettre entre les mains de Monsieur de Courcelle, les Captifs Iroquois qu'il avoit rachetez de sa part, des Outaouacs, et pour demander quelques secours de nos Peres, le sort est heureusement tombé sur le Pere Claude Dablon, qui a esté envoyé pour estre Superieur de ces Missions d'en haut, nonobstant les grands fruits qu'il faisoit icy, et la necessité pressente qu'on y avoit de sa personne.

Le premier lieu que l'on rencontre

de ces nations superieures, qui sont presque toutes Algonquines, est le Sault, éloigné de Quebec de plus de deux cents lieuës. C'est là où les Missionnaires se sont postez, comme à l'endroit le plus commode pour leurs employs Apostoliques, les autres peuples ayans accoustumé de se rendre là depuis quelques années, pour descendre en traite à Montreal ou à Quebec. L'on s'est mis au pied du rapide de la Riviere du costé du Midy, environ sous le 46. degré d'Elevation du Pole, et il s'en faut bien que le froid ne soit là aussi grand qu'il est icy ; quoy que nous soyons presque dans la mesme élevation du Pole.

Vn autre lieu éloigné du Sault de cent cinquante lieuës, qu'on a choisi particulierement pour y prescher l'Evangile, s'appelle la Pointe du saint Esprit. L'occasion de cet establissement a esté la guerre des Iroquois, laquelle avoit chassé de leur pays, la plus part des Sauvages d'en haut, qu'elle avoit ramassez en ce lieu là. Le Pere Aloez, ayant trouvé dans un mesme Bourg ce grand nombre de nations, s'est heureusement servi de cette fuite, qui avoit reuni tant de monde, et qui luy avoit esté mesnagée par la divine Providence, pour annoncer nos Mysteres à cette multitude de peuples, et justifier ainsi la Divine Iustice, n'y ayant lieu si reculé dans ce Nouveau-monde, où ce Pere n'ayt tasché de faire entendre l'Evangile.

Dieu a trouvé de ses Eleus en chaque nation, pendant le temps que la crainte des Iroquois les a tenus assemblez. Mais enfin le danger estant passé, chaque peuple s'est retiré en son pays. Les uns sont retournez à la Baye des Puants, les autres sont allez au Sault, où les Missionnaires ont resolu de faire desormais leur principale demeure : le reste est demeuré à la Pointe du S. Esprit. On a dessein de bastir trois Eglises dans ces trois principaux endroits de cette extremité du monde. Il y en a déja deux de faites, l'une à la Pointe du S. Esprit, et l'autre au Sault ; le Pere Aloez se prepare, à son retour de Quebec, pour aller à la Baye des Puants, y establir la troisiéme Eglise.

Iamais l'Evangile n'eut en ce pays une plus belle ouverture, et l'on ne peut manquer à present de ce costé là que d'Ouvriers ; car la moisson est aussi abondante qu'elle puisse estre. L'Iroquois, à qui on a rendu trois de ses captifs, et à qui l'on doit encore rendre les autres, sera ravi de continuer la paix avec les Outaouacs, ayant sur les bras la guerrre de la nation des Loups, et des Andastogués. L'on nous écrit mesme de Montreal que les Onnontagueronnons iront le printemps prochain au Sault en Ambassade pour confirmer la paix par des presents, tant s'en faut qu'il y ait de guerre à craindre ; ainsi les chemins seront libres au commerce des François et ouverts aux Ouvriers de l'Evangile. Neantmoins l'esprit de ces peuples estant fort changeant, il nous laisse toujours quelque sujet de craindre que la paix ne soit pas de si longue durée.

Comme la Pointe du saint Esprit a esté iusques à maintenant le siege de toutes ces Missions superieures, ie vay commencer à declarer les progres de l'Evangile, et l'establissement du Royaume de Dieu en ce lieu là ; mais il faut en mesme temps ne pas obmettre les grands obstacles que l'on y trouve.

La dissimulation qui est naturelle à ces Sauvages, et une certaine condescendance dans laquelle on éleve en ce pays là les enfans, leur fait approuver tout ce que l'on dit, et les empesche de témoigner jamais rien de contraire aux sentimens d'autruy, quand mesme ils sçauroient que ce qu'on leur dit, n'est pas veritable. Il faut ioindre à cette dissimulation, l'opiniatreté, et l'obstination à suiure entierement leurs pensées et leurs desirs ; ce qui a obligé nos Peres à ne pas recevoir si aisement au Baptesme les adultes, qui d'ailleurs sont éleuez dans l'idolatrie et dans le libertinage.

Mais enfin Dieu m'a fait connoistre aprés plusieurs épreuves, dit le Pere Aloez dans son Iournal, et dans une de ses lettres écrite du Sault le 6. de Iuin

1669. qu'il plaisoit à sa Divine Majesté de faire misericorde à une nation particuliere, qui veut toute entiere embrasser la Foy Chrestienne. Elle est une des plus nombreuses, elle est paisible, et ennemye de la guerre, et s'appelle Queuës coupées; mais elle est d'ailleurs si portée à railler qu'elle avoit jusques à cette heure fait de nostre Foy, un jeu d'enfans. Ce peuple a eu la premiere connoissance de l'Evangile dans le grand Lac Huron, son vray pays, du temps que nos Peres y estoient, et fut aprés instruite au lieu où elle est maintenant, par le feu Pere Menard. Enfin pendant les deux ou trois ans que le Pere Aloez a demeuré avec eux, on a toujours continué à les instruire, sans qu'ils ayent embrassé la Foy, jusques à l'Esté dernier, que les Anciens ont harangué en sa faveur dans leurs Cabanes, dans leurs Conseils et dans leurs festins.

C'est ce qui m'a obligé, dit le Pere Aloez, de passer l'Hyver avec eux à la Pointe du saint Esprit pour les instruire. Du commencement, ayant esté appelé à un de leurs Conseils, je leur fis sçavoir les nouvelles que deux François venoient de m'apporter, et leur dis qu'enfin je me voyois obligé de les quitter, pour aller au Sault, parce que depuis trois ans que j'estois avec eux, ils ne vouloient pas embrasser nostre sainte Foy, n'y ayant que des enfans et quelques femmes qui priassent Dieu. Ie leur adjoustay que j'abandonnois à l'heure mesme ce lieu, et que j'allois secouer la poussiere de mes souliers, je les dechaussay en effet, et en secoüay la poussiere en leur presence, pour marque que je les quittois tout à fait ne voulant rien emporter d'eux avec moy, non pas mesme la poussiere qui s'attache aux souliers. Ie leur fis sçavoir que les Sauvages du Sault m'avoient appellé, souhaitans d'estre Chrestiens, et que je les allois trouver pour les instruire. Que si dans quelques années ils ne se faisoient pas Chrestiens, je ferois la mesme chose à ceux du Sault que je leur faisois alors.

Pendant tout ce discours, je lisois sur leur visage la peur que je leur avois causée dans leur cœur, et les laissant deliberer, ie me retiray sur l'heure dans la resolution de m'en aller au Sault. Mais un accident m'ayant retenu par une providence speciale de Dieu, je fus bientost le tesmoin de leur changement que l'on ne peut attribuer qu'à un coup extraordinaire de la grace. Ils ont d'un commun consentement exterminé entierement la Polygamie; ils ont aboli les sacrifices qu'ils avoient accoustumé de faire à leurs genies; ils ont refusé de se trouver à toutes les superstitions qui se font par les autres nations voisines: en un mot ils ont tesmoigné vne ferveur semblable à celle des Chrestiens de la primitive Eglise, et une tres-grande assiduité à tous les devoirs des veritables Fideles. Tous se sont venus rendre auprés de la Chapelle, afin de faciliter pendant l'Hyver à leurs femmes et à leurs enfans, les instructions qu'on leur donne, et ne pas perdre un jour sans venir prier Dieu dans l'Eglise.

Voilà en general quel est l'estat de la Mission de la Pointe du saint Esprit. Ie vas rapporter maintenant en particulier quelques conversions les plus remarquables. Vn vieillard qui mourut le jour de Noel aprés s'estre disposé à la mort, en va faire l'ouverture.

Les Sauvages, ont dit au Pere Aloez qu'aprés son Baptesme il avoit eu une vision de deux chemins, dont l'un conduisoit en haut, et l'autre en bas, et qu'il avoit pris celuy d'en haut, ainsi qu'il l'avoit rapporté luy mesme; mais qu'il avoit eu grande peine à le suivre, car il estoit fort estroit et difficile. Ils ont adjousté qu'il avoit veu le chemin d'en bas comme fort large et battu tel que l'est celuy qui conduit d'un Bourg à un autre. Ie ne puis passer sous silence le Baptesme du premier adulte de cette nation. Comme il a esté leur Capitaine, et homme d'un esprit bien fait et propre pour le Christianisme, il a esté le premier qui a harangué en faveur de la Religion Chrestienne, et qui a dit publiquement que les mysteres qu'on leur prechoit estoient veritables, et que pour luy il estoit resolu d'obeir au Pere. Il

s'appelloit Kekakoung. Cette sainte liberté à parler pour la Foy a comme donné le branle à tous les esprits et les a portés à se soumettre à l'Evangile.

Vn homme âgé de soixante ans n'a pas eu beaucoup de peine à se faire Chrestien ; il a asseuré le Pere Aloez, que durant toute sa vie il auoit reconnû un grand Genie, qui renfermoit en soy le Ciel et la Terre, qu'il l'avoit toûjours invoqué dans ses sacrifices, et qu'il en avoit receu du secours dans ses necessitez pressentes. On luy a donné le nom de Ioseph à son Baptesme.

L'exemple d'un autre vieillard confirme la mesme chose. Il raconte avec de grands sentiments de reconnoissance envers ce souverain Genie qui l'a conservé, que lors qu'ils quitterent leur pays, ils furent obligez de s'enfuir sur les glaces du grand Lac des Hurons pour éviter les Iroquois, et la famine qui les poursuivoit par tout. Ils n'avoient nulles provisions, et ne faisoient subsister leurs familles que du poisson qu'ils dardoient chaque jour sous les glaces. Or il arriva que soixante de leurs hommes, estans allez au large, y chercher leur vie, y furent emportez par un grand banc de glace, lequel fut detaché par l'impetuosité du vent. Plus de la moitié moururent ou de faim ou de froid. Ce vieillard fut conservé sur cette glace flottante durant l'espace de trente jours, et vint enfin aborder à une autre glace, et de là à terre, ne pouvant assez rendre graces à ce Genie plus puissant que la faim, que le froid, que les glaces, que les vents et les tempestes auquel il avoit adressé sa priere.

Comme il entendit la premiere fois parler de Dieu, il reconnut d'abord que c'estoit ce puissant Genie qui l'avoit conservé, et il resolut des lors de luy obeir en toutes choses.

Enfin le Pere Aloez marque dans son Iournal, d'un autre homme de mesme âge, qu'il ne pouvoit assez s'estonner qu'il eust vescu si longtemps sans la connoissance du vray Dieu, et qu'il luy avoit souvent dit pendant son instruction : Est-il possible que nous autres vieillards, qui avons un peu d'esprit, ayons esté si longtemps aveugles, et que nous ayons pris pour des divinitez, des choses qui servent tous les jours à nos usages ? Cent personnes de cette nation, partie adultes, partie Enfans, ont déjà receu le Baptesme. Pour les Hurons, qui se sont refugiez en ce pays là, trente-huit ont esté baptisez. L'on compte encore, dans les autres nations, plus de cent personnes à qui on a donné le Baptesme.

Vne fille âgée de quarante quatre ans, ayant montré de la constance et une affection singuliere envers nostre sainte Foy, a esté enfin baptisée Les occasions continuelles où elle estoit, et les persecutions qu'elle souffroit à cause de sa beauté, faisoient craindre au commencement de luy donner le Baptesme ; mais sa generosité l'a emporté, et elle dit hautement qu'elle ne se mariera jamais.

Elle a esté confirmée dans cette resolution par les choses qu'elle avoit une fois oüy dire au Pere Aloez touchant la Virginité de la sainte Vierge, et de la chasteté que voüent les filles Religieuses, et s'est retirée en son pays dans cette sainte pensée où elle aura le Saint Esprit pour seul directeur, iusques à ce qu'il plaise à Dieu d'y envoyer quelque Missionnaire.

Le Pere Marquette nous écrit du Sault, que la moisson y est fort abondante, et qu'il ne tient qu'aux Missionnaires de baptiser tous ceux qui sont là au nombre de deux mille ; mais l'on n'a pas osé jusques à cette heure se fier à ces esprits qui sont trop condescendans de peur qu'ils ne continuent aprés leur Baptesme dans leurs superstitions ordinaires. On s'applique sur tout à les instruire, et à baptiser les moribonds, qui sont une moisson plus asseurée.

CHAPITRE VII.

De la Mission de sainte Croix dans le Pays des Montagnais à Tadoussac.

Le Pere Henry Nouvel l'avoit iusques icy cultivée pendant quelques années ; mais le Pere de Beaulieu ayant acquis en fort peu de temps assez de connoissance de la langue Montagnaise pour faire toutes ses fonctions Apostoliques, il luy en a entierement laissé la charge. Cette facilité à entendre et à parler la langue de ces Sauvages d'en bas, a paru si extraordinaire aux Capitaines de cette nation qu'ils luy ont donné de concert, dans vn festin public le nom de celuy qui entend et parle leur langue Comme ce sont des peuples errants, accoustumez à viure de leur chasse, le Pere a esté obligé de les suiure par toutes les forests, pour entretenir cette Nouvelle Eglise dans la ferveur où le Pere Nouvel l'avoit laissée. Il ne se peut faire qu'on ne souffre beaucoup plus dans ces sortes de Missions errantes, que dans les sedentaires. Aprés cinq ou six semaines qu'il a esté obligé de coucher sur les neiges, il a esté attaqué d'un flux de sang dont il est malade déjà depuis huit mois, et qui a épuisé la meilleure partie de ses forces. Il n'attend neantmoins que le retablissement de sa santé pour se donner encore tout à ses Sauvages, qui luy rendirent toute sorte de services durant sa maladie, et qui se voyants aymez de luy, le desirent avec une passion incroyable.

Durant le temps qu'il se porta bien, il se donna tout à l'instruction de ces Barbares ; il les disposa sur tout à vne Communion generale par un jeûne solemnel, et par une Confession exacte de de leurs peschez. Et une Chapelle ayant esté dressée dans ces vastes forests, la celebrité y fut si sainte, que depuis longtemps l'on n'avoit veu une semblable ferveur dans des Sauvages.

Tandis que le Pere de Beaulieu estoit dans la Mission de l'Anse de l'Assomption, bien avant dans le Saguenay, le Pere Nouvel estant destiné pour aller donner quelque secours aux Sauvages de Gaspé, eloignez de Quebec de six vingts lieuës, dont la pluspart entendent la langue Montagnaise, se preparoit à les aller trouver du costé du Sud ; mais ayant esté droit à Tadoussac qui est du costé du Nord, il rencontra heureusement des Guaspesiens, qui sont maintenant sans pasteur, mais qui retiennent encore les bonnes impressions que les Missionnaires leur ont autrefois données. Tous se confesserent au nombre de soixante, et Communierent avec beaucoup de devotion. Vne femme de cette nation, bien instruite dans nos Mysteres, les faisoit prier Dieu tous les matins et tous les soirs, et comme elle chantoit fort bien, elle leur entonnoit des Cantiques spirituels. Ainsi Dieu a soin de conserver ses enfans qui ont receu le Baptesme. Et pour avoir esté privés si longtemps d'Ouvriers Evangeliques, ils n'ont pas perdu la Foy qui leur est maintenant aussi chere que jamais.

Mais comme le lieu de leur chasse les faisoit aller du costé où estoit le Pere de Beaulieu, le Pere Nouvel jugea plus à propos de les laisser à sa conduite et de retourner à Tadoussac, aprés s'estre déja avancé environ douze lieuës dans le Saguenay, pour assister dans les choses de pieté, les François qui passent là l'Hyver pour le commerce. Et ainsi les Sauvages, et les François ont pû estre également secourus par les soins infatigables de ces deux Missionnaires.

Il faut joindre à la Mission de Tadoussac, celle des Papinachois, comme l'une de ses dependances. Ces peuples sont toûjours errants dans les forests, et se rendent chaque année dans vn lieu, sur le grand fleuve de saint Laurens, pour leur commerce à cinquante lieuës plus ou moins, au dessous de Tadoussac du costé du Nord.

Quantité de gens de cette nation, qui parlent tous Montagnais, ayant esté autrefois instruits et baptisez par nos Peres, retiennent encore les principes de l'Evangile ; mais estant impossible

de les assembler pour continuer à les instruire, il y en a peu qui n'ayent quelques superstitions. Neantmoins on tasche, dans leurs assemblées generales, de faire ce que l'on peut pour les éclairer de la lumiere de nostre sainte Foy. Les Sauvages Chrestiens y apportent leurs enfans pour les faire baptiser par les Missionnaires, ou en leur absence, par des François bien instruits qui y vont en traite.

Vingt enfans et quinze adultes y ont esté baptisez cette année. Deux cent cinquante et six personnes outre les Sauvages de Sillery, et de Tadoussac qui estoient descendus aux Papinachois pour leur traite, y ont receu tout le secours possible avec un tres-notable profit de leurs ames.

Monseigneur de Petrée nostre Prelat estoit sur le point d'aller voir cette nouvelle Eglise, aprés sa visite de Montreal, et de tout le reste du pays, à dessein de conferer à ces nouveaux Chrestiens le Sacrement de la Confirmation, et d'avoir le contentement de visiter cette Eglise naissante, que l'on peut appeller la fille de ses soins, de ses prieres et de ses larmes. Mais il a esté obligé de remettre ce voyage à l'année prochaine, n'estant pas asseuré s'il y auroit cette année une assemblée generale des Papinachois aux lieux ordinaires.

Vous demanderez, comment il est possible que le Christianisme puisse subsister dans les forests, parmi des peuples errants qui se voyent obligez, pour ne pas mourir de faim, de se separer en petites bandes, et de se faire des Cabanes fort esloignées les unes des autres, durant le peu de temps qu'ils sejournent en quelque lieu. C'est en cela mesme, que paroist admirablement la Divine providence, et le soin qu'elle a de ses Eleus. Les Sauvages qui habitent bien avant dans les terres, du costé du Nord, et qui ont eu la connoissance de Dieu et de son Evangile, par le ministere de nos Peres, ont eux-mesmes le soin de communiquer aux autres Sauvages de leur nation, cette connoissance qu'ils ont receuë, et deviennent ainsi eux-mesmes des Apostres. On peut dire que ce sont des ames choisies pour le Ciel d'une façon particuliere. Ils ayment la priere, et ceux mesmes qui sont encore infideles, ne laissent pas de venir presenter leurs enfans au Baptesme, et quand quelque adulte Papinachois a esté baptisé, il est assez rare qu'il tombe dans l'Apostasie. L'exemple d'un Chrestien dans ces forests incultes est admirable.

Ce Sauvage, que le Pere Gabriel Druilletes avoit autresfois baptisé à Chikotimi, à trente lieuës de Tadoussac, le long du Saguenay, l'année du grand tremblement de terre, a infiniment consolé le Pere Nouvel dans sa derniere Mission des Papinachois. Comme je luy faisois rendre compte de l'estat de son ame et de sa Foy, dit ce Pere dans une de ses lettres, il me répondit ainsi : Ie n'ay veu qu'une seule fois les François depuis mon Baptesme et aprés avoir esté instruit et baptisé par le Pere Drouilletes, je me suis abstenu depuis de recourir au Demon ; i'ay toujours fait la priere qu'il m'enseigne, et ie compte le matin avec mes doigts les dix fois que je dis : Vous qui avez tout fait, ayez pitié de moy ; et le soir je repete cinq fois la mesme priere.

L'on peut dire en general, que cette nation, qui prend son nom de son sourire presque continuel, est une des plus flexibles, et qu'elle donne aujourd'huy plus que jamais de belles esperances du costé du Nord, tandis que les autres Missionnaires travaillent infatigablement dans le pays des Iroquois d'en haut, et et d'en bas, et parmi les peuples les plus eloignez vers le Midi et l'Occident.

Aprés que le Pere Nouvel fut retourné de sa Mission des Papinachois, l'on prit enfin la resolution de remplir la place du fameux Capitaine Noel Tekoüerimat qu'on auoit laissé, par l'honneur qu'on rendoit à sa vertu et à son courage, sans successeur depuis plusieurs années, selon la coutume des Sauvages.

Les parents du defunct, à qui il appartient de nommer celuy qui doit succeder au mort, jetterent les yeux sur Negaskaoüat, Capitaine de Guerre de Tadoussac : ils le presenterent à toutes

les Nations assemblées à ce dessein à Sillery. C'est là que l'on crée le premier Capitaine, et où il a coustume de resider. Cependant l'on avoit preparé un grand festin pour regaler toutes ces Nations aux despens des parents qui devoient adopter Negaskaoüat, et luy donner le nom de Tekoüerimat avec sa charge ; ce qui s'appelle parmi eux ressusciter un Capitaine.

Pour commencer la ceremonie, on déchaussa le nouveau Capitaine, et on luy osta ses anciens habits, ensuite les parents luy en donnerent de nouveaux. Mais il y eut icy quelque chose de changé des solemnitez ordinaires, car le nouveau Tek8erimat fut entierement habillé à la Françoise, et au lieu du tour de teste, que la femme du defunt avoit accoustumé de mettre sur la teste de celuy qui ressuscite son feu Mary, la femme de l'ancien Tek8erimat mit sur la teste de Negaskaoüat un chapeau orné d'un fort beau tour de plumes. L'affection que l'ancien et le nouveau Tek8erimat ont toujours temoignée aux François, a esté l'une des causes du changement de cette ceremonie.

Le festin estant preparé, on fit les harangues ordinaires, avec les presents qui les accompagnent. Le Pere Nouvel fit l'ouverture, où il representa trois choses au nouveau Capitaine. Premierement il l'exhorta à la mesme pieté que son Predecesseur avoit toujours fait paroistre. Secondement il le porta à continuer d'avoir pour les François la mesme affection que son Pere qu'il ressuscitoit, autant par ses exemples, que par son nom de Tek8erimat. En troisiéme lieu, il luy remontra l'obligation qu'il avoit de maintenir les siens dans la Foy et dans l'obeissance qu'ils doivent à nostre invincible Monarque.

Aprés la harangue, les parens de l'ancien Capitaine firent les presents selon la coustume à toutes les Nations presentes. Là se trouverent les François, les Algonquins, les Montagnais, les Gaspesiens, les Abnaquiois, les Etechemins, les Poissons blancs, les Nipissiriniens et les Hurons. Le premier present fut pour Monsieur de Courcelle, nostre Gouverneur, et il fut mis entre les mains du Pere de Beaulieu pour luy estre presenté au premier jour. Le second se fit au Pere Charles Albanel, ancien Missionnaire, qui avoit le soin de la Mission de Sillery, laquelle est la premiere et la principale de toutes. L'on vint ensuite à faire à chaque Nation un present pour les faire ressouvenir que celuy qui s'appelloit autresfois Negaskaoüat s'appelle maintenant Tek8erimat.

Les presents de Colliers de Porcelaine estant faits, le Pere Albanel harangua à son tour, et se conjoüit avec le nouveau Capitaine, d'avoir en sa personne un autre Tek8erimat, avec ses vertus, et son affection pour les François ; puis se tournant vers toutes les Nations qui estoient presentes, il les exhorta à aymer la Foy que tous avoient embrassée et à fuir le vice, qui les feroit infailliblement perir, s'ils n'y renonçoient. La ceremonie du jour finit par le festin,

Le lendemain tous les Capitaines Sauvages ayant à leur teste Tek8erimat habillé à la Francoise, la canne à la main, allerent saluer Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur, et le reconnoistre. Ils luy demanderent la protection du Roy, dont ils sont les subjets, et son assistance particuliere pour empescher parmi eux les desordres des vices ; puis tous se retirerent.

CHAPITRE VIII.

De la Mission Huronne de l'Annonciation de nostre Dame, auprés de la ville de Quebec.

La Mission des Hurons est maintenant reduite à un petit nombre de personnes, mais ce sont gens choisis qui ayment la Religion Chrestienne, et qui peuvent servir d'exemple à tous les autres. Depuis qu'ils ont veu la paix affermie, avec les Iroquois leurs ennemis, ils ont abandonné le fort qu'ils avoient dans une grande place de Que-

bec, et se sont retirez dans les bois à une lieuë et demie de cette ville, pour y cultiver des champs qui leur puissent fournir de quoy vivre, et ils y ont fait un Bourg nouveau, et comme une nouvelle Colonie.

Cette Mission Huronne a esté surtout feconde ces deux années en morts illustres. Vne jeune fille de cette nation, nommée Ieanne Oüendité mourut l'année passée le 14. iour d'Avril, âgée de quatorze ans. Sa vertu avoit paru durant sa vie au dessus de ce que l'on pouvoit attendre d'une fille de son âge ; mais elle semble s'estre plus manifestée aprés sa mort, par l'incorruption de son corps, ce qui peut passer pour une recompense de la grande aversion qu'elle avoit de l'impureté et d'une certaine horreur qu'elle ressentoit, en la presence des personnes impudiques.

La mort precieuse de son petit frere nommé Augustin, qui la suivit neuf mois aprés, et qui fut mis dans un mesme sepulcre à Quebec, où l'un et l'autre sont morts, a donné occasion de trouver ce Thresor caché de l'innocence mesme. Mais puisque le frere et la sœur se trouvent ensemble, je n'en separeray pas l'histoire.

Cet enfant âgé seulement de cinq ans, appelé Andehoüakiri, estoit trés-bien fait, et avoit de l'esprit et du jugement beaucoup au dessus de son âge ; jamais il ne voyoit les Peres Missionnaires qui passoient devant sa cabane, qu'il ne les obligeast d'entrer dedans, et ayant remarqué que lors qu'ils y entroient, ils faisoient prier Dieu tout le monde, il les imitoit ; faisant à leur exemple sa visite, il demandoit si l'on avoit ce jour là prié Dieu, que si l'on repondoit qu'on ne l'avoit pas encore fait, il disoit : Prions Dieu, et alors il commençoit le premier à faire les prieres, et aprés les avoir recitées, il interrogeoit du Catechisme ceux qu'il jugeoit qui luy devoient respondre.

Neuf mois aprés la mort de sa sœur, il tombe malade, et de là à peu de jours il dit en pleurant à sa mere que sa sœur le venoit querir, mais qu'il apprehendoit la mort. Cette crainte luy fut d'abord ostée par l'asseurance qu'on luy donna qu'il iroit bientost trouver sa sœur dans le Paradis, et il consola toûjours depuis sa mere en luy disant : Ie vous prie, ma mere, de ne pas pleurer. Ces paroles ont eu un effet extraordinaire sur l'ame de cette mere sauvage ; car elle ne le pleura pas mesme le jour de sa mort.

Ce fut le neufiesme jour de Decembre 1668. qu'on enterra cet enfant dans la mesme fosse que sa sœur, dont le corps fut trouvé entier neuf mois aprés son enterrement sans qu'il luy manquast mesme un cheveu de la teste, et la chose a esté si bien verifiée qu'on ne peut raisonnablement en douter. Ie ne veux pas neanmoins la donner comme un miracle, j'en laisse le jugement à ceux qui en considereront les circonstances. La grande pureté de cette fille et l'affection extraordinaire qu'elle a eue pour sa virginité pourrait bien avoir donné à Dieu occasion de faire cette merveille.

Vne femme nommée Helene, estant interrogée sur l'incorruption de ce corps, n'y trouva rien d'extraordinaire, et pensa que ce fust chose qui eust accoustumé d'arriver toûjours ainsi aux personnes vierges, sur ce qu'elle avoit entendu dire au Pere qui les instruit, que Dieu preservoit souvent de la corruption les corps de ceux qui avoient conservé leurs ames dans la netteté, et les avoient exemptées des soüillures de la chair ; ce qui luy fit estendre à toutes les Vierges, la faveur qu'elle avoit oüy raconter de sainte Therese, de sainte Claire, de sainte Magdeleine de Pazzi, et de quelques autres.

Le Frere et la Sœur doivent cette mort aux bons exemples, et aux saintes instructions de leur mere. Cette femme est si touchée de l'esprit de penitence qu'elle offre continuellement à Dieu la mort de ses enfans, en satisfaction de ses pechez, et cherchant divers moyens de satisfaire à la Iustice divine, elle se réjouit de tout le mal qui luy arrive, et elle a accoustumé de dire au temps de son affliction. Voilà qui va bien, cela m'aidera à payer mes debtes; qui est

leur façon de parler Huronne pour exprimer le plaisir qu'ils ont à une chose. Elle joint à cet esprit de penitence celuy du plus parfait detachement des choses de la terre, et elle desire se trouver le jour de sa mort dans un entier dépoüillement de tout, de peur que le soin qu'il luy faudroit prendre alors de partager ses biens, ne luy derobast le temps qu'elle devroit employer à se preparer à la mort. Sa charité envers les pauvres n'est pas moins à estimer : car elle les assiste de son bled, et de tout ce qu'elle a, sans en vouloir de recompense ; ce qui est beau, mais rare dans les Sauvages. Enfin elle a une sainte passion de s'advancer dans la voye de la vertu, et jamais elle n'entend d'exhortation qu'elle ne fasse sur le champ un bon propos de se porter à une plus haute perfection, pensant toûjours n'avoir rien fait iusques à cette heure. Son grand plaisir est de s'entretenir de Dieu, et aprés les Sermons qu'elle a entendus, elle vient souvent remercier le Pere d'avoir dit des choses qui luy semblent s'adresser uniquement à elle. O que vous me faites de plaisir, mon Pere ! dit-elle, de me faire paroistre à moy mesme telle que je suis, et que i'ay esté.

Il ne faut pas s'imaginer que toute la devotion soit renfermée dans cette seule ame Ie sçay bien qu'elle est un grand thresor dans un pays infidele, et qu'elle peut attirer sur ceux de sa Nation les graces que Dieu verse sur eux ; neantmoins cet esprit de ferveur s'estend presques universellement à tous les Hurons de cette nouvelle Colonie. En voicy une marque particuliere.

Ignace leur Capitaine ayant veu que les François offroient dans leur nouvelle Chapelle un pain-beny tous les Dimanches et les Festes, la pensée luy vint incontinent que les Hurons manquoient en ce point au devoir des bons Chrestiens, et tenant d'une main un collier de porcelaine, il appela les Anciens au Conseil, et les harangua en cette soret : Mes freres, ie me suis auiourd'huy apperceu que les François nous surpassent en devotion ; i'ay eu honte de voir qu'ils font des offrandes à Dieu, et que nous n'ayons encore rien fait de semblable ; c'est pourquoy je vous prie de vouloir imiter à l'avenir l'exemple des François, en faisant quelque present à l'Eglise. Pour moy, ie vay commencer le premier en faisant mon offrande de ce Collier, cependant que chacun de vous voye en particulier le present qu'il veut faire. En verité nous n'avons point d'esprit, respondirent tous ceux de l'Assemblée, et sans votre reflexion nous n'aurions pas mesme pris garde à cette sainte coustume. Il fut resolu que quand la ieunesse seroit revenuë de la chasse, tous contribueroient selon leur pouvoir, à cette œuvre de pieté.

Le Pere qui a soin de cette Eglise Huronne depuis longtemps, est celuy qui les entretient dans cette sainte simplicité, et dans cette ferveur admirable.

Il a mis en sa place un nommé Louys Thaondechoren pour faire les prieres dans le Bourg en son absence. Il n'est pas croyable combien cet homme est zelé pour toutes les choses de la pieté, et avec quelle vigilance il se porte à empescher tous les excez, afin de conserver les gens dans l'innocence. Il harangue dans la Chapelle des Hurons et leur fait des discours qui ne tiennent rien du Sauvage. Voicy presque mot pour mot, celuy que le Pere Chaumonot luy entendit faire un jour avec des pensées tout à fait devotes et proportionnées à leur Genie.

Mes Freres, Dieu qui nous a creés est nostre vray pere ; il a droit de nous punir, quand nous pechons, et comme nous chassons de la cabane nos enfans desobeissans, Dieu chassa nos premiers parens hors du Paradis Terrestre, pour punir leur desobeïssance. Mais comme il arrive quelquefois qu'un amy de la famille, rencontrant à la porte l'enfant que l'on vient de chasser, tout baigné de ses larmes, en est touché de compassion, et luy fait r'ouvrir la porte ; le Fils de Dieu en prenant nostre chair, a fait le mesme, il a eu pitié des hommes qui pleuroient leurs pechez, il a satisfait pour leurs fautes, et nous a

ouvert ensuite la porte du Paradis. Si maintenant quelqu'un de nous vient à commettre quelque nouveau crime, il merite encore d'estre chassé du Ciel, et ainsi mes freres, que pas un de vous ne se flatte de ce que par le Baptesme il a esté receu dans la maison de Dieu ; car s'il n'observe ses Commandemens, il sera chassé du Ciel, et la porte luy en sera fermée, jusques à ce que le Sauveur du Monde luy voye pleurer ses pechez aux pieds d'un Confesseur. Mais si c'est tout de bon qu'il pleure, il luy r'ouvrira la porte du Paradis, qui luy avoit esté fermée. Mes freres, gardez-vous donc bien de desobeïr au Createur ; mais si par malheur vous venez à pecher, n'attendez pas plus longtemps à vous en repentir ; car nous avons un bon amy, nous avons Iesus qui fera nostre paix aussitost qu'il verra nostre veritable douleur. Voila le sermon de ce Sauvage Cathechiste.

Ie finis ce Chapitre par la sainte mort d'une fille Huronne nommée Therese. Elle mourut le iour de la Feste de Noël, l'année 1668. agée de 14 ans. Son grand pere envoya la veille de cette grande Feste querir le Pere Chaumonot pour la confesser, comme celuy qui a tout le soin de cette Mission Huronne. Il y alla incontinent, et il ne fust pas plustost entré dans la cabane de la malade, que ce bon vieillard luy dit : Mon Pere, voilà ma petite fille qui s'en va mourir, ie vous prie de luy donner tous les Sacremens que l'Eglise a accoustumé de donner aux malades : car si elle mouroit avant que de les avoir receus, nous serions tous inconsolables ; mais si elle meurt aprés leur reception, nous n'aurons point de peine à nous consoler dans l'esperance qu'elle ira au Ciel, et que nous l'irons bientost voir.

Le Pere commença par la confession, que par respect elle ne voulut pas faire estant couchée, mais un peu elevée et soustenuë par derriere. Cependant la mere l'exhortoit à ne laisser aucun péché qu'elle ne confessast, en luy disant : Courage, Therese, nettoye bien ton ame de toutes ses soüillures. Tous ceux de la cabane où elle estoit, la portoient à la mesme chose.

Aprés la confession de cette fille malade, son grand-pere pria le Pere Chaumonot de ne pas tarder plus longtemps à luy administrer les autres Sacremens de l'Eglise, parce que l'heure de sa mort approchoit. Il le fit sans attendre davantage, quoy que la malade ne luy semblast pas encore estre à l'extremité ; neantmoins l'évenement montra qu'il estoit temps, car elle mourut le lendemain. Elle demandoit souvent pendant sa maladie à sa mere : Quand est-ce que naistra IESVS ? Enfin estant avertie la veille de Noël, qu'il naistroit cette nuit là, elle se mit à chanter : IESVS va naistre ; qui est un air que les Hurons chantent aux Festes de Noël.

Il est croyable que son bon Ange la faisoit ainsi chanter comme pour celebrer le jour de sa naissance au Ciel, le jour de Noël ayant esté le jour de sa mort. Ses parents firent aprés les funerailles de leur fille, des presens à l'Eglise, et un festin à tout le Bourg des Hurons, pour prier ceux qui avoient esté conviez de dire cette nuit leur Chapelet afin d'obtenir la delivrance de l'ame de leur fille des feux du Purgatoire, en cas qu'elle y fust encore. Ainsi l'amour des parens envers leurs enfans s'estend parmy ces Barbares au delà de la vie, et montre evidemment qu'ils sont de mesme que les François capables de tous nos Mysteres.

On a aussi imprimé si fortement dans l'esprit de nos Sauvages le respect qu'ils doivent au saint sacrifice de la Messe, et l'obligation en general qu'ils ont d'y assister, qu'il s'est trouvé cette année à la prairie de la Madelaine auprés de Montreal, à soixante lieuës au-dessus de Quebec un Sauuage qui n'a jamais manqué de se rendre le Samedy à nostre habitation, quelque éloigné qu'il fût dans les bois, afin de pouvoir entendre la Messe, quittant ainsi la chasse qu'il faisoit à six ou sept lieuës loin aux environs de Montreal, et cela pour satisfaire sa devotion, comme si ce luy eust esté une obligation precise.

CHAPITRE IX.

De la sainte mort de Cecile Gannendâris Huronne.

Le sixiesme iour de Fevrier de l'année 1669. Cecile Gannendâris mourut dans l'Hospital de Quebec, aprés huit mois de diverses maladies. Au commencement elle fut attaquée d'une paralysie, qui luy osta les fonctions de la moitié du corps ; puis elle perdit enfin l'vsage de presque tous ses autres membres. De plus elle ressentoit une tres-grande douleur de teste, laquelle luy estoit causée par un grand froid, qui se faisoit sentir à cette partie ; mais elle avoit à mesme temps une si grande aversion du feu qu'elle ne pouuoit ni le voir, ni le sentir, mesme pendant les plus insupportables rigueurs de l'Hyver. Il survint à tous ces maux un flux, qui l'enleva de ce monde.

L'on ne sçavoit ce qui estoit le plus admirable, ou la patience de cette Sauvage malade, ou la charité des Religieuses Hospitalieres, qui luy rendoient en cet estat tous les services possibles. Monseigneur de Petrée, nostre Evesque, l'a visitée et l'a nourrie durant qu'elle estoit dans sa cabane. Et quand elle a esté à l'Hospital, il a toûjours continué sa charité ordinaire, à fournir de quoy l'entretenir de toutes choses. Plusieurs personnes de condition l'ont aussi esté visiter, et luy ont fait porter des rafraîchissemens, ayant tous de la tendresse pour une personne si vertueuse. Nostre Seigneur a voulu en cela recompenser la charité que cette femme avoit témoignée tandis qu'elle estoit en santé, à tous les malades de sa nation ; car jamais elle ne manquoit de les assister de tout son pouvoir, soit pour le bien de leur ame, soit pour leurs necessitez temporelles.

On a remarqué qu'elle avoit un don particulier de disposer les personnes à la mort. Dieu a voulu pour la recompenser qu'elle ne soit morte elle-mesme qu'aprés y avoir esté disposée, avec tous les soins possibles. Son premier mary mourut en Saint ; mais il luy doit une partie de cette belle mort ; c'estoit elle qui luy faisoit faire tous les actes que l'on a coustume de faire pratiquer aux malades en cette rencontre. De peur d'augmenter son mal, ou de divertir sa pensée dans ses saints exercices de pieté, elle eut bien la force de retenir ses larmes, pendant toute la maladie de son mary. Comme son mary malade ne pouvoit un iour s'empescher de pleurer de la compassion qu'il avoit pour ses enfans, qu'il laissoit orphelins, Cecile luy dit avec une pleine confiance : Ne pleurez point, mon cher mary, nos enfans ne demeureront pas sans pere aprés vostre mort. Les Peres qui nous instruisent, leur serviront de pere tandis que nos enfans seront bons Chrestiens, et ie prendray tous les soins possibles pour faire qu'ils le deviennent.

Cette charité envers son premier mary a fait que Dieu a porté son second mary à luy rendre iour et nuit tous les secours qu'elle pouvoit attendre durant sa longue maladie, jusqu'à abandonner ses champs pour demeurer toûjours auprés d'elle. D'ailleurs il semble que ce secours ayt encore esté une recompense de l'assistance spirituelle qu'elle a renduë à quatre de ses enfans qui sont tous morts avec des marques particulieres de predestination.

L'un de ses enfans, qui estoit une fille âgée d'environ douze ans, ne pouuant plus se tenir debout, ni marcher, à cause de la grande foiblesse où l'avoit mise la longueur de sa maladie, et sa mere d'ailleurs souhaitant qu'elle communiast à Pasques, on la mit dans une peau d'Orignac passée, et bien peinte à leur façon, puis sa mere et une autre Huronne prenant la peau chacune par vn bout, elles l'apporterent dans l'Eglise pendant qu'on y disoit la Messe, à la fin de laquelle l'on donna la sainte Communion à la malade.

Vne autre de ses filles, mourant à l'âge de sept ans, voulut expirer en disant son chapelet, nonobstant la grande difficulté, qu'elle avoit de parler, et sa

mere luy avoit imprimé si fortement dans le cœur cette belle devotion envers la Sainte Vierge, qu'il ne fut pas possible de la luy faire interrompre durant tout le cours de sa maladie.

Les Sauvages de ce pays n'ont point accoustumé de chastier leurs enfans avec des verges ; mais Cecile n'épargnoit point ce chastiment aux siens, quand ils le meritoient. Que s'il arrivoit qu'ils pleurassent pendant ce temps là, elle leur disoit : Ah ! mon enfant, comment supporterois-tu les estranges supplices des demons, puisque tu ne peux supporter une si légere punition? garde toy bien de retomber en cette faute pour laquelle ie viens de te chastier, de peur que tu ne sois condamné à des peines qui ne finissent iamais.

Que si Cecile avoit un si grand soin d'inspirer à ses enfans l'horreur du peché, elle n'en avoit pas moins de s'exciter elle mesme à en concevoir une extreme aversion. Comme elle estoit tres-bien faite, avant sa derniere maladie, elle a esté souvent sollicitée au mal ; mais cette genereuse femme n'a pas seulement esté fidele et à Dieu et à son mari ; elle s'est encore armée d'un tison ardent qu'elle a jetté à la teste de celuy qui la sollicitoit au peché, et elle en a fait la risée publique de tous les Sauvages, qui vinrent en foule estre les spectateurs de son courage contre cet insolent, et de sa fidelité inviolable à son mary. Au reste Cecile estoit si parfaitement instruite de nos mysteres, et mesme si éloquente, que quand il venoit à Quebec quelque Sauvage estranger ou infidele, on le luy envoyoit, et en peu de jours il se trouvoit capable du Baptesme. Quand il y en avoit quelqu'un, qui vouloit defendre opiniatrément ses superstitions, on n'avoit qu'à luy opposer Cecile, elle le mettoit bientost hors de defense. Ce mesme zele la portoit à avoir un soin particulier d'enseigner sa langue aux nouueaux Missionnaires, afin de contribuer de tout son pouvoir à la conversion des peuples. Le salut de son second mary luy estant infiniment cher, elle s'appliqua d'une façon particuliere à le retirer de ses debauches, et fit tant par ses prieres et par ses remonstrances qu'il est maintenant fort homme de bien, et un des meilleurs Chrestiens de cette Colonie.

Elle estoit d'une vie si exemplaire et reconnuë si capable, que ceux de sa Nation la venoient consulter dans leurs doutes sur leur conduite et sur les points de la Foy ; et elle les éclaircissoit avec un discernement qui n'avoit rien d'vne femme Sauvage. Comme quantité de personnes venoient la voir durant sa maladie, elle n'avoit garde de perdre l'occasion qu'elle avoit de recompenser par quelque bon mot d'edification ces visites de charité. Voicy le discours qu'elle faisoit aux Huronnes qui venoient la voir et luy offrir leurs services : Mes Sœurs, i'ay passé autrefois parmi vous pour assez bien faite, et maintenant ie suis hideuse à voir ; j'aymois la propreté, et maintenant tout mon corps est dans l'ordure. Ie n'estois pas des plus pauvres de nostre Bourg, et ie ne reçois aujourd'huy aucun soulagement de mes biens. Voilà l'estat où vous vous trouverez un jour. Faites quantité de bonnes œuvres durant vostre vie, car c'est de cela seul, qne vous recevrez de la consolation à l'heure de la mort. Elle fit venir une de ses anciennes Confidentes exprés pour luy recommander qu'elle s'abstinst d'un certain vice auquel elle estoit sujette.

Son mary souffrit beaucoup auprés d'elle, mais les instructions et les bons exemples de Cecile, l'ont recompensé plus que suffisamment de toutes ses peines. Il avouë luy mesme que jamais il ne s'est trouvé plus éclairé de la verité de nos Mysteres que durant une exhortation qu'elle luy fit aprés une visite, dont Monseigneur de Petrée l'avoit honorée dans sa cabane. Mon mary, luy ditelle, quel moyen de douter de la verité et de la bonté d'vne Religion, qui enseigne et qui commande à ceux qui la suivent, quoy qu'ils soient nobles, riches et puissants, de s'abaisser iusques à venir consoler une miserable creature comme moy, dans une aussi pauvre cabane que la nostre ? Pourquoy ce grand

et saint Prelat prendroit-il la peine de m'apporter luy mesme en personne ce qu'il a de meilleur, s'il n'estoit asseuré de la recompense que Dieu promet à ceux qui secourent les miserables ? Non, non, je ne sçaurois douter de ce que nous disent nos Peres de la bonne reception qu'on fait aux Chrestiens dans le Ciel, aprés avoir veu la charité qu'exerce envers moy une personne de cette qualité et de ce rang, qui ne m'avoit iamais veuë, à qui ie n'appartiens point, et qui m'a fait tant de bien, que ie ne le sçaurois reconnoistre.

Enfin Cecile, aprés avoir ainsi passé sa maladie dans l'exercice des vertus et dans les plus devots sentiments d'une ame Chrestienne, est sur le point de mourir ; mais elle ne part point de ce monde, que Dieu ne l'ayt auparavant appellée à soy, afin de mourir plus par le Commandement de Dieu, que par la necessité de la nature. Peu de iours auant son decés, elle dit à son confesseur que durant la nuit quelqu'un l'avoit appelée par son nom, Gannendâris, mais d'une façon si douce et si agreable, qu'elle ne pût durant longtemps penser à autre chose qu'à la douceur charmante de cette voix : O la belle voix, disoit-elle, ô que mon nom me semble bien prononcé par une telle bouche ! ô que ne puis-ie encore une fois m'entendre appeler ! ô que cette langue parle melodieusement ! Mais encore, repart le Pere, qu'a dit cette voix ? Cecile luy répondit : Elle n'a dit que ce mot, Gannendâris : Et ie pense que c'est la voix de ma fille, qui mourut l'année passée et qui vint aussi appeler son petit frere quelques iours avant qu'il mourust. Quoy qu'il en soit, cela nous marque toujours que cette bonne Chrestienne ne pensoit qu'à Dieu.

Avec toutes ces caresses du Ciel, et ces bons sentimens interieurs, Cecile ne laissoit pas de craindre les feux du Purgatoire. Elle se recommandoit souvent aux prieres des personnes vertueuses, pour se faire ayder aprés sa mort à sortir de cette prison de flammes, et elle laissa à ce dessein aux Dames de la sainte famille de cette Ville de Quebec, du nombre desquelles elle estoit, le plus beau collier qu'elle eust. Il estoit composé de six mille grains de porcelaine presque toute noire, qui est aussi precieuse Parmy les Sauvages que les perles en France.

Cette illustre Chrestienne n'eut pas plustost rendu son ame à son Createur, que par l'ordre de Monseigneur l'Evesque, l'on sonna toutes les cloches de la Paroisse de Quebec, ce qui ne se pratique point ordinairement à la mort des Sauvages, et le lendemain on luy fit un service solemnel dans l'Eglise de la mesme Paroisse. Le Capitaine des Hurons exhorta le iour de la mort de Cecile, tous ceux de sa Nation, qui sont dans leur Bourg à une lieuë et demie de Quebec, à dire un Chapelet pour l'ame de la defunte. Et à un mois de là, son frere fit un festin à tous les Hurons, où il offrit un collier de porcelaine aux Anciens, pour le mettre aux lieux où ils tiennent leur bien commun, et renouveller ainsi la memoire de Gannendâris, sa sœur, et faire prier Dieu pour son ame. Cette action de pieté est belle en des Sauvages, et une des plus remarquables qu'on leur ait veu faire en faveur de leurs Morts.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1669. ET 1670.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS Prouincial

de la Prouince de France (*).

MON REVEREND PERE,

I'ENVOYE à Vostre Reverence, la Relation de ce qui s'est passé de plus considerable dans les Missions de la Nouvelle France; i'espere qu'on y trouvera de quoy contenter la curiosité de ceux qui prennent plaisir à s'instruire de ce qui se passe dans les Nations étrangeres, et tout ensemble de quoy edifier la Pieté, et animer le zele des hommes Apostoliques. On peut dire avec verité qu'il y a longtemps que la culture de cette terre arrosée du sang de tant de Chrétiens, n'a esté si heureuse que cette année, et que les Ouvriers Evangeliques qui l'ont si souvent trempée de leurs larmes, y font presentement avec ioye une recolte fort abondante. Car outre un tres-grand nombre d'enfans et de moribonds qu'on a envoyez au Ciel par le Baptesme, outre la conversion de plusieurs Infideles d'un âge avancé, on verra comme toute la Nation Iroquoise est à la veille d'embrasser la Religion Chrestienne, et que depuis tant de temps qu'on travaille à cette grande affaire, iamais on n'en a eu de plus fortes ny de plus solides esperances que maintenant. Cette Relation fera voir l'estat present de cette Eglise, la grande disposition que tous ces Barbares ont au Christianisme, iusqu'à planter la Croix au milieu de leurs terres par la resolution d'un Conseil public, à se declarer ouvertement pour la Foy, et à faire entendre à ceux de nos Peres qui ont soin de cette Mission, qu'ils vouloient tous se faire Chrestiens. Ie ne doute pas

(*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1671.

qu'on ne soit bien aise de voir la fierté de ces peuples, qui a esté tant d'années la terreur de tout le païs, s'adoucir tous les iours, et s'assuietir enfin à la loy de Iesus-Christ. Dieu a bien voulu se seruir des armes du Roy pour soûmettre ce peuple barbare à son Empire, et la crainte qu'ils ont d'un si puissant Monarque de la terre, les dispose à ne se plus revolter contre celuy du Ciel. Monsieur Tallon nostre Intendant est enfin arrivé icy heureusement, ayant quasi fait naufrage au port, plus dangereusement que ne fut le naufrage qu'il fit l'année precedente au Port de Lisbonne en Portugal. Ce fut icy vers Tadoussac où son Vaisseau échoüa sur une roche, dont il ne pût se retirer que par un secours extraordinaire du Ciel que Sainte Anne luy procura. On peut dire que la ioye que son heureuse arrivée nous a donnée à tous, n'a pas esté moindre, que la crainte et la consternation universelle, où les nouvelles de ses naufrages nous avoient iettez. Les Reverends Peres Recollets qu'il a amenez de France, comme un nouveau secours de Missionnaires pour cultiver cette Eglise, nous ont donné un surcroy de ioye et de consolation : nous les avons receus comme les premiers Apostres de ce païs, et tous les habitans de Quebec, pour reconnoistre l'obligation que leur a la Colonie Françoise, qu'ils y ont accompagnée dans son premier establissement, ont esté ravis de revoir ces bons Religieux establis au mesme lieu, où ils demeuroient il y a plus de quarante ans, lorsque les François furent chassés de Canada par les Anglois. Ie recommande aux SS. SS. de Vostre Réverence toute la Mission et tous ceux qui y sont employez, et suis,

Mon Reverend Pere,

De V. R. le tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en I. C.

François Le Mercier.

AVANT-PROPOS.

On ne peut pas estre plus persuadé que nous le sommes icy, des avantages de la paix, depuis que les armes victorieuses du Roy nous l'ont heureusement procurée. A peine autre fois osoit on sortir de sa maison, pour la juste crainte que l'on avoit de se voir aussitost investi d'une troupe d'Iroquois, qui couroient tout le païs ; presentement vn Missionnaire ira seul et sans escorte, depuis la premiere Bourgade des Iroquois, iusqu'à la derniere, et fera sans courrir aucun danger, enuiron cent lieuës de chemin, dans les terres mesmes de ces Barbares. Il ne se trouve plus personne parmy eux, qui ose nous troubler dans nos fonctions Apostoliques, et s'il arrive que quelques-uns d'eux en passant, ou dans le vin, nous maltraitent de paroles, ou nous menacent, les plus sages du païs les en reprennent aussitost, et les empeschent de nous nuire. Mais ce qui paroistra presqu'incroiable à ceux qui connoissent la fierté des Iroquois, c'est que cette année sembloit estre celle de la rupture de la paix entre eux et nous, parce que quelques-uns des François avoient malheureusement tué plusieurs Iroquois ; mais la bonne justice qui en a esté faite, a obtenu de Dieu que les Iroquois ne s'en soient point ressentis iusqu'à present. Comme cette heureuse paix est l'ouvrage du Roy tres-Chrestien, il est hors de doute qu'elle attirera sur son auguste personne les benédictions du Ciel, qu'il a ouvert par ce moyen à vne infinité d'ames. Il luy est certes bien glorieux d'avoir, pour ainsi dire, mis Iesvs Christ en possession des promesses de Dieu son Pere, qui s'est engagé de luy donner pour heritage vn empire absolu sur tous les peuples, et sur ceux mesmes qui habitent les dernieres extremitez de la terre ; mais il n'est pas moins avantageux aux Missionnaires qui s'employent à cultiver cette Eglise. Nous n'osons pas neantmoins nous flatter de l'esperance d'une

paix inalterable ; la brutalité et le peu de foy qu'on a si souvent reconnu dans nos Barbares, nous donnent sujet de tout craindre. L'antipathie naturelle qui semble estre entre la nation Iroquoise, et quelques autres de celles qui nous sont alliées, nous fait apprehender quelque rupture. Il est difficile que les vieilles querelles soient tellement éteintes, qu'il n'en reste toûjours quelques étincelles secretes dans des cœurs qui ne respirent que la guerre et le pillage. Enfin la paix, la bonne intelligence et l'vnion ne peuvent pas estre si fort parmy des peuples qui mettent tout leur plaisir à se brûler les vns les autres, et à se fortifier des ruines de leurs voisins.

Ces raisons qui nous tiennent dans la crainte, et dans la defiance, portent en mesme temps ceux à qui le Roy a confié le gouvernement de ce païs, à faire tout l'imaginable pour se mettre en estat de n'estre pas surpris et pour maintenir dans toutes ces nations, vne paix qui les comble de toute sorte de biens.

Les cinq Compagnies que le Roy a eu la bonté de nous envoyer cette année, nous serviront d'un puissant renfort pour tenir nos Barbares en leur devoir; et la frayeur qu'ils ont conceuë des armes victorieuses d'un si grand Monarque, servira merveilleusement à rasseurer nos esprits. Sa Majesté est tellement persuadée qu'il est necessaire d'entretenir sans cesse des troupes dans ce païs, pour dompter l'orgueil Iroquois, et les empescher de rompre la paix, comme ils ont fait dés qu'ils ont crû estre les plus forts, qu'il a eu soin d'enuoyer depuis peu de mois cent cinquante filles, afin que les Soldats s'établissant dans la Nouvelle France, puissent y avoir famille, cultiver des terres, et deffendre cette colonie. On verra par la suite de cette Relation, l'impression extraordinaire que ces grands soins ont fait sur l'esprit de tous ces peuples, et j'ose bien dire qu'on y trouvera des choses assez considerables, pour edifier tout ensemble, et contenter ceux qui aiment à s'instruire de ce qui se passe dans les païs estrangers.

Peut-estre sera-t-on curieux de sçavoir comme s'y est passé l'hyver ; il y a esté extraordinaire en sa durée, et en la rigueur du froid, qui a desseiché la pluspart des racines, des herbages, et des plantes.

CHAPITRE PREMIER.

Du Conseil tenu à Quebec pour vuider les differens entre les Iroquois et les Algonquins.

L'on connoist assez l'esprit fier et imperieux de l'Iroquois, et nous n'avons que trop souvent éprouvé qu'il luy faut tres-peu de chose pour faire insulte à rompre avec ceux qui vivent en bonne intelligence avec luy. Il y avoit déjà longtemps qu'ils cherchoient comme vn pretexte pour colorer la passion qu'ils ont de faire la guerre à leurs voisins, et de les piller. Les Algonquins superieurs furent les premiers qu'ils attaquerent. Voicy l'occasion qui fit l'ouverture de cette guerre. Vne troupe de vingt Iroquois, estant à la chasse vers le quartier des Algonquins, rencontrerent deux hommes de leur nation, qui ayants esté faits prisonniers de guerre par les Algonquins, s'estoient heureusement échappez de leurs mains. Ceux-cy leur apprirent que le Bourg d'où ils estoient partis n'estoit deffendu de personne, et que les gens de guerre qui y demeuroient estoient tous allez à la chasse ; et que comme il n'y avoit plus que des femmes, des enfans et quelques vieillards, il leur estoit tres-aisé de le piller. Aussitost la resolution fut prise de faire une tentative de ce costé-là ; ce qui leur reussit avec tant de bonheur, qu'ils y entrerent sans resistance, et qu'aprés en avoir tué quelques-uns, ils firent captifs les femmes et enfans au nombre d'une centaine. Les guerriers absens ayants esté promptement avertis de ce qui se passoit, coururent aprés en diligence, mais ce fut inutile-

ment, parce qu'ils ne peurent ioindre les Iroquois. Les nations voisines se sentant obligées selon les coustumes du païs, de venger l'iniure qu'on venoit de faire à leurs alliez, font un party considerable, ioignant leurs troupes, et viennent attaquer quelques cabanes d'Iroquois qui estoient à la chasse, et qui furent tous defaits. Les nouvelles de cette irruption estant portées à Tsonnontoüan, allarmerent toutes les nations; elles ne respirent plus que la guerre et la vengeance. Garakontié, Capitaine d'Onnontagué, chef de toutes les nations Iroquoises, et qui s'estoit rendu luy mesme comme garant de la paix faite avec les Francois, voyant qu'elle estoit en danger d'estre troublée par ces actes d'hostilité, qu'on commettoit de part et d'autre, et parceque tous les François montant et descendant la Riviere avec les Sauvages, pouvoient y estre enveloppez, envoie à toutes les nations Iroquoises des colliers de pourcelaine, pour arrester les bandes et les partis de guerre qu'on commençoit à former, et leur remonstra qu'il estoit plus à propos de mettre le canot à l'eau pour se rendre à Montreal à la rencontre des Algonquins superieurs qui y devoient descendre en même temps pour y faire leur traite ; que c'estoit là le lieu où ils devoient faire et entendre de part et d'autre leurs plaintes reciproques, et terminer leurs differens en la presence d'Onnontio (c'est ainsi qu'ils nomment Monsieur le Gouverneur); puis qu'ils l'avoient choisi autrefois pour l'arbitre de leurs querelles.

Ayant ainsi donné les ordres partout, et persuadé aux Iroquois de prendre cette resolution, il se met luy-mesme le premier en chemin pour l'executer, et il arriva heureusement à Montreal, en mesme temps que la derniere bande des Algonquins superieurs y parut au nombre de 80. ou 90. Canots, sur lesquels il y avoit plus de 400. personnes. Ils s'attendoient d'y trouver Monsieur le Gouverneur, à qui on en donna aussitost advis ; mais il ne jugea pas à propos de quitter Quebec, et manda aux Chefs des Nations de l'y venir trouver ; ce qu'ils firent, vingt de chaque Nation ayant esté choisis pour y aller. Ils arriverent à Quebec sur la fin de Iuillet. D'abord Garakontié se trouva en peine, de ne se pas voir accompagné d'un autre Capitaine Iroquois, sur tout des Tsonnontoüans, qui estoient les plus interessez dans cette affaire ; il ne laissa pas neantmoins de passer outre. On assembla le Conseil, où se firent trois assemblées generales. La premiere fut seulement pour s'entre-saluer, et se passa en complimens. On tint la seconde assemblée le lendemain pour les affaires, dans laquelle les Algonquins parlerent les premiers, par des presens selon leur coustume, et dirent premierement qu'ils avoient respecté les ordres d'Onnontio, touchant la paix ; mais que les Iroquois Tsonnontoüans ne les imitoient pas, ayant defait presque cent de leurs alliez dont la pluspart avoient esté faits esclaves. En second lieu qu'ils prioient Monsieur le Gouverneur de se resouvenir qu'en pleine assemblée de toutes les Nations, il avoit protesté qu'il puniroit ceux qui contreviendroient aux articles de la paix, qu'ainsi ils l'exhortoient de leur tenir sa parole.

Le troisiéme iour, Monsieur le Gouverneur leur répondit par presens reciproques, qu'il tenoit sa parole, et que puis qu'il avoit fait mourir quelques François ses propres nepveux, pour les punir des meurtres qu'ils avoient commis sur les Iroquois, à cause que cela estoit capable de rallumer la guerre, on ne devoit point douter qu'il ne fist iustice des Iroquois, ou des autres peuples qui oseroient troubler la paix, et que quant aux Tsonnontoüans, il commençoit à les punir sur l'heure mesme, retenant les captifs qu'on luy avoit amenez des Outaoüak pour les leur rendre.

Il répondit en second lieu, que la soûmission qu'ils avoient euë pour ses ordres à l'égard de la paix, estoit toute à leur avantage ; puis qu'ils en retiroient un profit considerable, pouvant en seureté venir iusqu'à Quebec querir les choses qui leur estoient necessaires et les Missionnaires mesmes, pour les

instruire dans les mysteres de la Foy Chrestienne.

Ensuite un Capitaine Huron, âgé prés de 80. ans, prenant la parole : Onnontio, dit-il, ô que tu as une grande famille, ah ! combien d'enfans que tu t'es acquis ! Les femmes les plus fecondes n'en ont que deux à la fois ; mais tu en as produit dans l'espace de ce peu d'années que tu és venu icy, une multitude innombrable. Tu en as de tout costez, à l'Orient et à l'Occident, au Midy et au Septentrion. Les Algonquins sont tes enfans, les Montagnez, les Outaoüaks, les Hurons et les Iroquois. Quel est le pere qui t'ait jamais égalé en multitude d'enfans ? Oüy, tu es veritablement nostre pere, puisque tu en fais si dignement l'office, tantost reprenant les vns, et tantost punissant les autres, menaçant celuy-cy, exhortant celuy-là, à viure en paix avec ses freres. Mais il faut auoüer qu'en cela seul plus qu'en toute autre chose, tu te montres nostre pere, lorsque tu nous procures vne vie bienheureuse et eternelle, lorsque par la paix que tu establis par tout, tu ouures le chemin aux hommes Apostoliques qui vont pour instruire tous les peuples, et leur apprendre à l'en remercier ; et certes les Onneiout n'ont jamais mieux reconnu que tu les traittois comme tes enfans, que quand t'étant contenté pour les punir, de garder quelque temps leurs prisonniers, tu les as renuoyez dans leur païs avec leur pere. O Annonkoüaiouton (c'est le Capitaine de ces Onneiout), iamais tu ne serois retourné avec plus de gloire dans ton païs, aprés vne victoire emportée sur les plus fiers de tes ennemis, que tu és retourné des prisons d'Onnontio en compagnie du Pere Bruyas, à la voix duquel si tu as obeï avec docilité, jamais Conquerant n'a esté plus honoré que tu le seras. C'est en cela mesme qu'Onnontio se comporte comme vn pere charitable, procurant à ses enfans le plus grand de tous les biens. Courage donc, Nations Iroquoises, Ontaoüaks, Hurons, Montagnez, Algonquins, reconnoissez Onnontio pour pere, suiuez exactement ses ordres, obeïssez à ses commandemens ; écoutez les aduïs qu'il vous donne pour affermir la paix entre vous, si vous voulez estre fortunez en ce monde et en l'autre.

Garakontié, Capitaine d'Onnontagué, parla à son tour, au nom de tous les Iroquois, et d'abord il protesta que les Tsonnontoüans n'auoient fait aucune insulte ny apporté aucun dommage aux Outaoüaks, mais seulement aux Onkoüagannha, qu'Onnontio jamais n'auoit pris sous sa protection, et qu'ainsi cette derniere Nation ; Iroquoise ne deuoit pas estre accusée d'auoir en cela rompu la paix.

Quant à la Foy, adjousta-t-il, qu'Onnontio desire voir répanduë par tout, je la professe publiquement parmy ceux de ma Nation ; je n'adhere plus à aucune superstition, je renonce à la Polygamie, à la vanité des songes et à toutes sortes de pechez. C'est moy proprement qui obëis à Onnontio, et non pas ces Outoüaks, qui aprés tant d'années d'instruction ne sont pas encore Chrestiens.

De tout ce qui se dit et se passa dans ce conseil, on iugea que les Algonquins avoient tort d'avoir recommencé la guerre par des actes d'hostilité ; que les Iroquois estoient à blasmer, de ce qu'ils n'avoient pas attendu que Monsieur le Gouverneur fist iustice sur leurs plaintes, et de ce qu'ils avoient voulu eux-mesmes s'en venger ; qu'au reste les Algonquins paroissoient vouloir la paix avec plus de sincerité que les Iroquois, puisqu'ils avoient mis en liberté deux prisonniers dés l'an passé, et qu'ils les avoient renvoyez dans leur païs, que cette année mesme ils en renvoyent quatre autres, et asseurent qu'ils estoient prests de rendre tous ceux qu'ils avoient chez eux, si Onnontio le leur ordonnoit. Au contraire l'Iroquois n'avoit renvoyé aucun captif, ni fait aucune demarche pour tesmoigner qu'il desiroit de vivre en bonne intelligence, et ceux de Tsonnontoüan qui avoient le plus d'interest en cette querelle, ne s'estoient pas mesme trouvez au lieu où l'on parloit de la terminer amiablement.

La conclusion fut que Monsieur le Gouverneur manderoit aux Tsonnontoüans qu'ils eussent à rendre les prisonniers Algonquins ; qu'autrement il les considereroit comme perturbateurs de la paix, et qu'il les traitteroit comme les ennemis du Roy.

CHAPITRE II.

Baptesme solemnel de Garakontié, Chef des cinq Nations Iroquoises, fait à Quebec.

Ce brave Capitaine Iroquois, qui depuis seize ans s'est toûjours montré l'amy et le protecteur des François dans son païs, parla avec tant de feu et de zele dans le Conseil, de l'amour qu'il avoit pour la Foy Chrestienne, et de l'ardeur qu'il ressentoit pour le Baptesme, que la disposition de son cœur ayant esté reconnuë par Monseigneur l'Evesque, aprés qu'il eut appris des Peres qui sont aux Iroquois, combien ses mœurs estoient pures et Chrétiennes, il jugea qu'on ne devoit pas luy differer plus longtemps le Baptesme, qu'il souhaitoit avec passion ; et que puis qu'il avoit depuis tant d'années secouru nos François, lors qu'ils estoient esclaves dans le païs de ces Barbares, il estoit juste qu'il trouvast un prompt secours dans le sein de l'Eglise, pour se delivrer de l'esclavage des Demons ; puis qu'enfin il avoit toûjours porté les interests et la gloire des François, avec un si grand zele, ils devoient contribuer à la pompe et à la celebrité de son Baptesme.

Monsieur le Gouverneur s'offrit d'estre le Parrain ; Mademoiselle Boutroüe, fille de Monsieur l'Intendant, fut la Marraine. Monseigneur l'Evesque voulut bien luymesme luy conferer de ses propres mains ce Sacrement, et en suite celuy de la Confirmation. Ce fut dans la principale Eglise de Canada, et dans la Cathedrale de Quebec, qu'on fit cette solemnité. Le concours du monde qui y assista ne pouvoit pas estre plus grand, et il eut le contentement d'avoir pour spectateurs de son Baptesme, une foule de personnes ramassées, presque de toutes les Nations qui habitent la Nouvelle France ; Hurons, Algonquins, Otaoüaks, Mahingans, Agniers, Onneiout, Onnontaguez, Tsonnontoüans, et Etionnontates.

Pendant qu'on luy conferoit les ceremonies du Baptesme, il estoit fort attentif à l'explication qu'on luy en faisoit, et il écoutoit avec une si grande presence d'esprit, qu'au moindre mot il concevoit tout ce qu'on luy disoit. Il répondoit à toutes les interrogations qu'on a coutume de faire aux Catechumenes qu'on baptise, avec autant de fermeté et de bon sens, qu'on en pourroit attendre d'un homme sçavant ; et entre autres choses il dit, estant interrogé s'il vouloit estre baptisé, qu'il y avoit déja trois mois entiers qu'il soûpiroit aprés cette grace.

Le nouveau baptisé remercia humblement Monseigneur l'Evesque, de luy avoir ouvert, par les deux Sacremens qu'il venoit de luy conferer, la porte de l'Eglise et du Paradis. Ensuite ayant fait à Iesvs-Christ de nouvelles protestations de vivre d'orenavant en bon Chrestien, il fut conduit au Chasteau pour y aller remercier Monsieur nostre Gouverneur de l'honneur qu'il luy venoit de faire en luy donnant son nom sur les Fonts du Baptesme. A son entrée, il se vit salüé par la décharge de tous les Canons du Fort, et de toute la Mousqueterie des Soldats qui étoient disposez en haye pour le recevoir ; et pour conclusion de la feste, on luy presenta de quoy regaler pleinement toutes les Nations assemblées à Quebec, et leur faire un somptueux festin. que Monsieur le Gouverneur avoit fait preparer. Ce fut en ce festin qu'un Capitaine Huron publia son nom de Baptesme en cette sorte : Nous voicy tous assemblez au festin ; c'est Daniel qui nous y traite, celuy que nous avons connu iusqu'à present sous le nom de Garakontié. Il nous convie à son festin, pour nous asseurer et prendre à tesmoins, qu'il

a embrassé la Foy Chrestienne, et qu'il n'est pas un enfant pour s'en dédire, il en fera profession solemnelle devant tous ceux de sa Nation, lorsqu'il sera retourné chez luy ; et vous n'entendrez iamais dire que Daniel aye manqué de parole en ce qu'il vient de promettre à Dieu en son Baptesme. Ces mots furent suivis d'acclamations de ioye, de remerciemens et d'aplaudissemens que firent tous les conviez.

CHAPITRE III.

De la Mission de sainte Croix dans le païs des Algonquins inferieurs, ou Montagnais, vers Tadoussac.

Nous ne pouvons donner plus de connoissance de ce qui s'est passé dans cette Mission, que par les deux Lettres qu'en a écrites au R. P. Superieur, le Pere Charles Albanel qui en a eu soin.

—

Premiere Lettre.

Ie suis infiniment obligé à V. R. de l'employ qu'elle m'a donné pendant ces huit derniers mois, que j'ay passez dans des continuelles et precieuses occasions de souffrir ; ce n'est pas neantmoins la rigueur excessiue des saisons, ny l'extreme fatigue des chemins, ny la necessité des viures qui m'a donné le plus de peine : ie sçay que nos Peres qui passent l'hyver dans les forests, souffrent toutes ces incommoditez ; mais rien ne m'a esté plus sensible que la veüe des miseres incroyables et l'abandon où estoient reduits nos pauvres Sauvages, avec qui j'ay esté obligé de demeurer sans pouvoir les secourir dans de si estranges extremitez. Ie vous avoüe que mon cœur en estoit si sensiblement touché, que ie mets cette peine au nombre des plus rudes que j'aye iamais ressenties.

La petite verole qui fait autant de ravages parmy ces peuples, que la peste et l'extremité de la faim et du froid, ont esté les principales maladies, qui ont affligé cette miserable colonie, et qui nous en ont enlevé environ deux cens cinquante personnes, tant Montagnais qu'Algonquins, Papinachois et Gaspesiens, de la Mission de Sillery et de Tadoussac

Nous partismes de la ville de Quebec le 14. de Novembre, et nous arrivasmes le 20. du mesme mois au lieu que nos Sauvages avoient choisi pour le rendez-vous d'hyver, et qui est situé proche de Tadoussac du costé du Midy. Ce fut le premier iour de nostre arrivée qu'il plût à Dieu de nous ravir Theodore Tekoüerimat nostre hoste. Il faut avoüer que ce premier coup de la divine providence, qui dispose des choses comme il luy plaist pour sa gloire, me fut extremement sensible. Mais la pieté avec laquelle il est mort ne servit pas peu à me consoler d'une perte qui m'étoit si considerable, et i'ay reconnu par cét accident que Dieu avoit coustume de prendre des voyes qui nous paroissent rudes et fâcheuses, pour nous détacher des choses mesme les plus necessaires, et pour nous obliger de confier à luy seul le soin de nostre vie et de nostre perfection.

Le Sauvage dont ie parle estoit un homme qui avoit de grandes qualitez, et qui pouvoit rendre de grands services à un Missionnaire. Son rare esprit et sa prudence extraordinaire luy avoient acquis un tel credit sur tous ceux de son païs, mesme sur les estrangers, qu'ils deferoient en toutes choses à ses sentimens. Et comme il estoit trés-courageux et un guerrier fort experimenté, il estoit suiuy generalement de toutes les Nations, quoy qu'il fust Montagnais. Mais il rehaussoit merveilleusement l'éclat de ses grandes qualitez par le saint vsage qu'il en faisoit ; car il sembloit n'estre élevé audessus des autres que pour les approcher de Dieu, et il prenoit plaisir de faire servir sa gloire et sa reputation à l'établissement de la Foy parmy les

Sauvages. Il avoit une estime et vne amitié pour les François qui passe tout ce qu'on en peut dire, et on ne peut pas estre plus soûmis qu'il estoit aux ordres de Monsieur nôtre Gouverneur, et il a toûjours esté fidele executeur de ses volontez. Aussi estoit-il particulierement caressé de luy, et traité selon son merite. La Mission de Sillery, celle de Tadoussac et toutes les autres ont beaucoup perdu à la mort de cét excellent Chrestien, et de ce genereux Capitaine. Cependant comme ie l'ay veu mourir avec toutes les marques d'un predestiné, il y a dequoy se consoler dans une si grande perte.

Trois iours aprés que nous nous fûmes embarquez il tomba malade, et sa maladie croissant toûjours, il receut tous les Sacremens de l'Eglise avec tous les sentimens d'une devotion extraordinaire, et avec une resignation parfaite à la volonté de Dieu. Comme il eût reconnu quelque alteration sur mon visage, qui marquoit l'inquietude que i'avois, il me demanda pourquoy ie m'affligeois. Alors ie luy répondis que c'estoit à cause que ie me voyois obligé de me mettre dans une Chaloupe pour aller visiter les Sauvages qui estoient du costé du Sud, et qu'il m'étoit extrémement fâcheux de le quitter. Non, mon Pere, vous ne me quitterez pas, s'il vous plaist, repartit le malade; ie suis mort, et ie ne souffriray jamais que vous m'abandonniez dans cette extremité. Celuy qui est vostre Superieur me dit à vostre depart de Quebec, qu'il vous mettoit entre mes mains, et me priant d'avoir soin de vous, il m'asseura que vous auriez de moy vn soin reciproque. Si vous estiez maintenant en ma place, et que ie fusse en la vostre, que penseriez-vous de moy, si ie voulois vous abandonner ? l'attens du moins de vous, ce dernier devoir, aprés tant d'obligations que ie vous ay depuis vingt ans ; et comme vous m'avez appris à bien viure, j'espere que vous m'aiderez maintenant à bien mourir : vous sçavez que ce moment est le point decisif de mon eternité. Ie n'eus garde de le quitter, ny de le perdre mesme de veüe iusqu'à la mort. Il n'est pas croyable avec quelle application et quelle pieté il ménagea tous les momens de ce peu de vie qui luy restoit. Le matin du sixiésme iour, ayant renouvellé avec vne ferueur incroyable tous les actes de vertu que les Chrestiens les plus parfaits ont accoûtumé de faire à l'heure de la mort, et s'estant ensuite confessé pour la derniere fois, il me parut desirer quelque chose. Ie luy demanday ce qu'il vouloit, et s'il n'étoit pas content de mourir ; alors ce vertueux Chrestien éleua sa voix : Non, dit-il, ie ne crains point la mort; ie meurs content, et ie remercie Dieu qui me gouverne, de ce qu'il me retire des occasions de l'offenser ; j'espere, dans l'estat où ie suis presentement, et ie l'espere vniquement de la bonté infinie de Dieu, qu'il me fera misericorde ; et le danger de n'estre pas si bien disposé vne autrefois, fait que ie prefere la mort à la vie. Il est vray neantmoins que ie souhaiterois bien fort de communier encore vne fois avant que de mourir ; mais puisque ie ne puis rien avaler, la volonté de Dieu soit accomplie. Ainsi il expira dans un acte de la plus parfaite soûmission à la Divine Providence, et montra en mourant, que la vertu n'est pas moins pure n'y heroïque dans un Sauvage, lorsqu'il a soin de la cultiver, que dans l'homme du monde le plus éclairé et le plus poly.

Mais si i'admire avec raison la sainte mort de ce grand Capitaine, ie ne dois pas refuser à sa femme les loüanges qu'elle merite, pour la force d'esprit, pour le courage et pour la soûmission aux ordres de Dieu, qu'elle a fait paroître durant la maladie de son mary, et aprés sa mort. Cette genereuse femme, nommée Susanne, contre la coustume de la pluspart des Sauvages, n'a iamais abandonné son mary, quelque grande que fust l'infection qui sortoit du corps du malade, qui paroissoit plûtost un Cadavre, qu'un homme vivant. Elle parcouroit en ma presence tous les lieux et les diverses occasions d'offenser Dieu où s'estoit trouvé son

mary, et luy disoit de temps en temps : Avez-vous confessé cela et cela ? Car parmy les Sauvages, et particulierement entre le mary et la femme, il n'y a rien de secret, et ils sçavent tout l'vn de l'autre. S'il arrivoit que ie me retirasse pour un moment, d'auprés du malade, elle prenoit aussitost ma place, et ne luy parloit que de Dieu, du Paradis et de l'Enfer. Comme il luy témoigna un iour le regret qu'il avoit de la quitter, dans l'apprehension qu'elle ne tombast en quelque necessité : Ne m'en parlez pas davantage, luy dit-elle ; songez seulement à bien mourir, et nous nous reverrons bientost ; cependant Dieu qui nous gouverne aura soin de nous. Cette pieuse femme n'a iamais manqué aucun iour, depuis la mort de son mary, quelque mauvais temps qu'il ayt fait, d'aller prier Dieu sur son tombeau, pour le repos de son ame, sans que ny l'éloignement du lieu, ny l'embarras de ses affaires l'en ayt empeschée. Elle communioit tous les huit iours, elle recitoit son Chapelet deux fois le iour, elle ieûnoit tout le Caresme, et encore hors ce temps-là, deux fois la semaine, pour expier entierement les fautes de feu son mary, et le retirer du Purgatoire. Les femmes de nos Chrestiens François pourront apprendre d'un exemple si admirable de vertu et de fidelité, à avoir pour leurs maris vne veritable amitié, et à estendre leur affection enuers eux audelà des bornes de la vie.

Le 28. iour de Novembre, la Chalouppe des François qui m'avoit conduit ici, arriva chargée de quinze ou vingt malades. Tous ressembloient plustost à des Monstres qu'à des hommes, tant leurs corps estoient hideux, décharnez et chargez de pourriture. Ce fut pour moy un objet de compassion, et tout ensemble un exercice de charité. Ie taschay de leur rendre tous les services qu'il me fut possible.

Le premier jour de Decembre, quatre Canots nous vinrent joindre, et accreurent le nombre des Fideles qui composoient cette Eglise errante par les forests.

Le cinquiéme iour du mesme mois, quelques François descendirent à l'Isle Verte, qui n'est pas éloignée de Tadoussac, et qui se forme dans nostre grande Riviere de Saint Laurent ; ils rencontrerent la Cabane pleine de personnes mourantes, et me vinrent prier de leur aller rendre toute l'assistance qu'il me seroit possible. I'avois bien de la peine à quitter mon poste, parce que le lieu où i'estois pouuoit passer pour un Hospital de malades, où ma presence estoit à tout moment necessaire.

Neantmoins le dixiéme iour de Decembre, ie me resolus d'aller visiter ces pauvres gens qui mouroient dans cette Isle abandonnée de tout secours, de les consoler, et de leur administrer les Sacremens de l'Eglise. Ie leur portay quelques vivres ; et comme pendant le voyage un de nos Matelots chargé de bled d'Inde, se fut enfoncé sous les glaces, il fut conservé par une espece de miracle, Dieu ayant sans doute égard à la charité qu'il avoit pour les pauvres Sauvages.

L'onziéme iour, i'arrivay dans cette Isle ; je n'y vis que des squelettes animées, et des corps tous defigurez, qui avoient déja passé quatre iours entiers sans avoir de quoy manger. Ie commençay mes fonctions par la priere, et sur le soir ie preparay du Theriaque, et leur en donnay quelques prises. C'est un remede souverain contre cette sorte de maladie. Le lendemain tous se confesserent, et ie donnay la sainte Communion à ceux qui s'en trouverent capables. Vne femme, excellente Chrestienne, me mit entre les mains un enfant de l'âge de six ou sept ans, en me disant ces paroles : Mon mary avant que de mourir me dit : Nous avons deux enfans, ie vous donne le plus petit ; mais pour le plus grand, ie le laisse à nostre Pere (il vouloit parler de moy) ; il le fera instruire à leur Seminaire de Quebec, et vous luy direz que ie le prie de luy apprendre à prier Dieu pour moy.

Le 20. iour, quelques Sauvages de Gaspé, éloignez de nous environ qua-

torze ou quinze lieuës, nous vinrent trouver, et tous firent leurs devotions avant que de se separer de nous. Ce fut pour eux un coup du Ciel, et une grace toute particuliere; car à peine furent-ils retournez dans leurs cabanes, que la maladie les attaqua, et les enleva presque tous.

Pour le mois de Ianvier 1670. le plus fort de mon exercice a esté de secourir les malades, d'exhorter les mourans, et d'ensevelir les morts. Si i'avois bien sçeu profiter de cét employ, i'y aurois pu pratiquer de grands actes de vertu, et surtout d'une mortification qui n'est pas petite, me trouvant obligé de demeurer dans un lieu infecté d'une puanteur horrible.

Le troisiéme iour de Fevrier, j'entray dans les forests en m'éloignant du bord de nostre grande Riviere, pour aller visiter nos Sauvages ; le peu de neige qui couvroit à peine la terre, et qui ne portoit point encore, fit que nous eusmes beaucoup de peine à marcher en raquettes. Comme nous n'avions quasi point de vivres, nous nous trouvâmes bientost épuisez.

Le dixiéme iour du mesme mois nous rencontrâmes une Cabane de Sauvages, où nous arrestasmes l'espace de deux semaines entieres, pour les instruire, pour les consoler dans leur misere, et pour leur administrer les Sacrements.

Le vingt-cinquiéme nos Chasseurs ayans rencontré d'autres Chasseurs de deux grandes Cabanes, environ à six lieuës de nous, ils me vinrent chercher et m'obligerent de demeurer douze iours avec eux pour les instruire, et le quinziéme iour de Mars, voyans que ie voulois partir pour retourner vers nos François, ils me remirent au bord de nostre grande Riuiere.

Aprés que j'y fus heureusement arrivé, ie disposay tout le monde à faire leur Pasque, que tous firent avec vne grande pieté, en parfaitement bons Chrestiens, et comme il n'est pas juste de dérober la gloire que meritent nos François sur ce sujet, ie diray à V. R. qu'ils m'ont puissamment assisté par les assiduitez qu'ils ont renduës à nos malades Sauvages, et les leurs quand il en estoit besoin, en les traitant, en les pansant durant leurs maladies, et en les enseuelissant aprés leur mort, sans que la puanteur intolerable qui sortoit de ces cadavres les peust empescher de leur rendre ces devoirs d'une charité vrayment chrestienne. iusques là, mesme que i'en ay veu quelques-vns, qui, par un courage et un zele admirable, les ont embarquez dans les glaces, les débarquans les ont portez eux-mesmes sur leurs espaules, quoy que l'ordure coulast de toutes parts sur leurs vestemens et sur leur casaque. Ces grands courages doivent faire rougir de leur mollesse vne infinité de Chrestiens, qui ont mesme horreur d'entendre ce que ceux-cy n'avoient pas horreur de pratiquer.

Cet employ, tout rude et fâcheux qu'il ait esté, n'a pas laissé d'avoir ses delices, et de l'onction. Il m'a fait considerer avec plaisir, que tant d'objets funestes, tant de larmes, tant de travaux, et tant de miseres, se terminoient enfin heureusement à une mort precieuse devant Dieu, qui couronnoit toutes les souffrances d'un Missionnaire, s'il en scait faire un bon usage, et ie n'estois pas peu consolé, quand ie pensois que si nostre Eglise Militante a fait cette année de grandes pertes, i'avois tout sujet de croire que l'Eglise Triomphante en avoit profité.

Au reste, on a remarqué que Dieu voulant recompenser nos François des charitables secours qu'ils avoient donnez à ces pauvres Sauvages, il les a comme miraculeusement conservez. Ce qui est si vrai, qu'excepté un d'entre eux qui a esté malade mesme assez legerement, tous les autres n'ont senti aucun mal.

Ie fus le dernier incommodé. I'avois toute la teste furieusement enflée, et le visage couvert de pustules comme de petite verole. Vne grande douleur d'oreille me prit, avec un furieux mal de dents. Mes levres devinrent comme mortes, et mes yeux furent extrémement incommodez d'une fluxion. Pour

comble de tous ces maux, i'auois une tres-grande difficulté de respirer. Ie voüay une neuvaine à Saint François Xavier, et au mesme temps ie fus guery. Peut-estre que Dieu a eu égard à la necessité presente de nos pauvres Sauvages, qui avoient besoin de mon assistance. Ie finis cette Lettre en me recommandant à vos saints Sacrifices, et suis, mon R. P. Vostre tres-humble et tres-obeïssant serviteur en N. S.

Charles Albanel.

—

Seconde Lettre du Pere Albanel au Superieur des Missions.

Comme ie me disposois le premier iour de May, à remonter à Quebec, aprés avoir passé l'hyver dans nos forests avec nos Sauvages, ie receus ordre de V. R. de visiter les Missions qui sont au Nord, de l'autre costé de la Riviere Saint Laurent, où ie me rendis le 12. iour du mesme mois.

Entre tous les objets dignes de compassion que i'y ay veus, ce qui m'a le plus touché, c'est la grande solitude et le peu de monde que i'ay trouvé dans cette belle et florissante Mission de Tadoussac, qu'on appelle la Mission de Sainte Croix. Ie la comparois avec ce qu'elle estoit autrefois, quand i'avois le bien de gouverner cette Eglise, et ie n'y voyois que quelques restes miserables de son ancienne splendeur. Il y venoit ordinairement tous les ans iusqu'à 1000. et 1200 personnes, et à peine a-t-on veu cette année cent Sauvages. Elle a perdu plus de six vingts personnes cét hyver, qui tous, l'automne passé, furent assez heureux que de se disposer à recevoir avec patience le fleau dont Dieu les a affligez cette année : car le Pere Gabriel Druillettes leur fut envoyé par vne providence speciale de Dieu, pour les confesser tous, et l'on a sçeu que depuis cette visite la pluspart d'entre eux avoient vescu tres-chrestiennement. Comme il y a vingt ans que ie servois cette Mission, et que ie les connoissois presque tous, ce m'a esté vne particuliere consolation de sçavoir qu'ils estoient morts avec des marques si avantageuses de leur salut.

Durant le fort de la maladie contagieuse et populaire qui affligeoit ce païs, il y eut deux Capitaines qui, dans le dessein de corrompre la foy des ieunes gens, firent au Demon un sacrifice de trois chiens, qu'ils pendirent à la porte de leur cabane, pour luy demander son assistance, et le prier d'arrester le cours du mal contagieux ; mais leurs vœux ne furent point exaucez, et l'entreprise tourna à leur confusion. Deux autres personnes, un homme et vne femme, l'un nommé Pierre, et l'autre appellée Anne, s'opposerent avec chaleur à cette detestable impiété.

L'homme, aprés qu'il les eut priez doucement de desister, et qu'il eut reconnu qu'il ne pouvoit rien gagner sur leur esprit, harangua fortement la Ieunesse en ces termes : Non, mes freres, il ne s'agit point ici ny de chasses, ny de guerres, ny d'affaires Politiques, surquoy nous devions écouter ces vieux réveurs, quoy qu'ils soient nos Anciens : il est question de la Priere, que nos Peres nous ont enseignée. Ils ne nous ont jamais dit : Dans vos afflictions, recourez au mauvais Esprit, mettez en luy vostre confiance et esperez de luy vostre santé. Mais au contraire ils nous ont appris qu'il falloit avoir recours à Dieu, qui est celuy qui nous gouverne, et qui seul peut nous proteger. Disonsluy donc, mes freres : Grand Dieu, qui voyez tout, et qui pouvez tout, ayez pitié de nous ; nous voulons mourir comme nous avons vécu. C'est vous, grand Dieu, qui estes le Maistre de nos vies. Si vous voulez que nous mourions, nous y consentons ; mais si vous voulez aussi que nous vivions, donnez nous vostre assistance. La femme adjousta, que ceux qui quitteroient la priere ne mourroient pas seulement tous, mais qu'ils mourroient mesme les premiers. Ce qui arriva ainsi ; car dans trois iours ces deux impies, qui se portoient bien auparavant, furent

frappez du mal, qui les porta à telle extremité de maladie, qu'aprés avoir perdu le bon sens, ils s'étranglerent eux-mesmes. Alors tout ce qui estoit de Sauvages dans ce cartier-là, se divisa en deux bandes ; cet homme et cette femme se separerent aussi, et quoy qu'ils fussent tous languissans, ils ne laisserent pas de s'employer constamment à visiter les malades, à les exhorter à la priere, et à les preparer à bien mourir.

De cette grande desolation que la maladie a causée dans ce païs, il est resté dans l'esprit des Sauvages que i'ay veus, deux choses dont ils sont fortement persuadez : la premiere est qu'une grande partie des plus considerables parmi ceux qui sont morts de ce mal, n'ont esté enlevez de ce monde que pour estre punis de leur infidelité ; la seconde, c'est qu'ils sont tous convaincus qu'il faut tenir bon dans la Foy, et mieux prier que jamais. Cette bonne Chrestienne qui s'estoit opposée à cette Idolatrie, m'a adjoûté qu'elle avoit receu une assistance sensible de Dieu, et me raconta qu'un iour, lorsque toute la bande mouroit de faim, elle eut une forte inspiration de se separer du gros, et qu'elle proposa son dessein à son fils, âgé d'onze à douze ans, qui ne voulut point y consentir d'abord, mais qui la suivit à la fin. S'en estant donc separée, et se trouvant avec son fils à deux iournées des autres, dans un endroit où il n'y avoit qu'un pied de neige, elle luy dit, estant toute mourante, et toute languissante de faim : Mon fils, allez tuer quelque chose pour nous donner à manger ; luy, estant aussi abbattu que sa mere, luy disoit souvent, ma mere, ie n'en puis plus, mourons icy ; mais enfin il eut le courage de prendre son espée à la main, et de mettre ses raquettes à ses pieds. Sa mere cependant se mit en priere pour l'heureux succez de sa chasse, et voila que presqu'à la veuë de leur cabane, il rencontre deux Orignaux embarrassez dans un petit coin de plaine, où il y avoit six ou sept pieds de neige, si forte qu'ils ne pouvoient se remuer. Cét enfant eut peur au commencement, n'en ayant iamais tué jusqu'à lors ; mais se sentant poussé par une force extraordinaire, il s'arresta et tua ces deux bestes dont ils se sont nourris pendant l'hyver. La mere de cét enfant ne fut pas plustost arrivée à Tadoussac, qu'elle presenta les peaux de ces Orignaux à l'Eglise, me disant, c'est Dieu qui me les a donnez, ie luy en faits un sacrifice, comme d'une chose qui est à luy ; mais estant pauvre comme elle estoit, ie luy en fis acheter les choses dont elle avoit besoin, et luy dis que Dieu se contentoit de sa bonne volonté.

Le dernier iour de May nous partîmes de Tadoussac pour aller aux Papinachois, qui en sont éloignez d'environ trente lieuës, du costé du Nord, le long de nostre grande Riviere de S. Laurent.

Le troisiéme iour de Iuin, nous arriuâmes au lieu où ils estoient assemblez au nombre de cent cinquante personnes. Ie trouvay là un Sauvage, de la grande et celebre Baye du Nord, qui m'a dit qu'on avoit veu un vaisseau François dans son païs, et qu'il les avait pillez et fort maltraitez. Que le Chef qui commandoit le Navire, les avoit asseurez que l'année prochaine il viendroit se poster dans cette Baye, et qu'on donnast advis à tous leurs gens de s'y rendre, et de luy apporter leurs pelleteries ; qu'il estoit le maistre de la paix et de la guerre, et qu'il ameneroit avec luy quantité d'Iroquois pour les destruire, s'ils ne luy obeïssoient.

Cette Mission des Papinachois est en tres-bon estat, et la pieté y regne autant que iamais. Le Pere Henry Nouvel y a fort trauaillé il y a peu d'années, et les bonnes impressions qu'il leur a laissées, subsistent encore ; de maniere que le petit nombre de ceux qui ont retenu deux femmes, contre les promesses qu'ils ont faites à Dieu dans leur Baptesme, n'a osé paroistre icy. I'ay demeuré douze iours en ce lieu là pour les instruire et les confirmer dans leurs bonnes resolutions, pour les Confesser et leur administrer le Sacrement

de la sainte Eucharistie ; et tous generallement m'ont fort contenté.

Iusques icy ie n'ay entretenu V. R. que de malades et de morts, de famine et de peste, de chemins difficiles et de souffrances. Ce qui suit la consolera davantage, et comme ie luy ay fait part de nostre affliction, il est juste qu'elle participe à nostre ioye.

Il y avoit déja cinq ans que nos Peres Missionnaires, estant occupez ailleurs, n'avoient pû visiter la Nation des Oumamiois, qui sont au dessous des Papinachois le long de nostre fleuue de Saint Laurent. Cela me fit prendre le dessein de demander deux François pour m'accompagner, à Monsieur de Saint Denis, fort zélé pour la gloire de Dieu, et autant affectionné pour le bien spirituel des Sauvages, qu'il l'est pour les interests de Messieurs de la Compagnie, au nom desquels il est envoié en ce païs là. Il m'accorda volontiers tout ce que ie desirois. Ie pris encore avec moy deux Sauuages de Tadoussac, et vne Chaloupe, avec quoy i'entrepris mon voyage. Le quinziéme de Iuin, qui estoit un Dimanche, ie partis au matin, aprés avoir dit la sainte Messe, et i'arriuay le matin à la Riviere Noire, où il y avoit des Sauvages, qui m'attendoient depuis un mois, pour faire leurs devotions, et se faire encore plus instruire qu'ils ne l'estoient.

Le seiziéme iour du mesme mois, ie les confessay, et les communiay tous; et sur le iour, je vis arriver douze Oumamiois qui me venoient chercher.

Le dix-septiéme fut employé à consoler les pauures abandonnez, qui errent toute l'année dans les forests, et à instruire ceux qui se trouverent presens.

Le dix-huitiéme ie partis avec douze Oumamiois, et me rendis à la Riuiere Godebout, où ils s'estoient assemblés au nombre de cent trente personnes, tant Oumamiois, que Ouchessigiriniouek.

Ces bons Sauvages qui auoient fait deux cens lieuës pour venir se faire instruire, me receurent comme un Ange du Ciel. Ce sont gens bien faits, dociles, paisibles, et d'un bon naturel. Ils ont l'esprit bon, et aisé ; au reste ils sont fort iudicieux, et viuent tres-innocemment. La Polygamie parmy eux passe pour vne chose infame, et ils ont aversion de ceux qu'ils nomment Sorciers, qui ont recours au Diable pour la guerison des malades. Il y a quelques années qu'ils tuerent un de ceux qui en faisoient profession. D'ailleurs ils sont pauvres, beaucoup plus qu'on ne peut se l'imaginer. Ils vont tous couverts de peaux de Caribou, matachiées avec art, et enrichies de poil de porc-épics, ou de certaines plumes teintes de toutes sortes de couleurs. La faim est leur grande maladie, qui les détruit. Les Orignaux s'approchent de leur païs. Ils ont quelques Caribous et fort peu de Castors, avec quelques poissons, pour leur nourriture. Ils n'ont point encore l'vsage des armes à feu ; mais ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Quand ils peuvent avoir un filet pour pescher, ils se croient fort riches.

A mon arrivée les Capitaines me regalerent le mieux qu'il leur fut possible, et s'excuserent s'ils ne faisoient pas mieux, sur ce qu'il y avoit déja vingt iours qu'ils m'attendoient ; ce qui avoit consumé tous leurs viures. Aprés quoy ie leur envoiay dequoy faire festin, et leur fis present d'vne retz qui leur servit à faire bonne chere. Ie ne parle point des benedictions qu'ils me donnerent, qui me marquoient beaucoup plus que toute autre chose, l'affection qu'ils ont pour leur salut eternel.

Dés le lendemain au matin nous dressâmes une Chapelle, que nous couvrîmes de la voile de nostre Chalouppe ; et tous les Sauvages vinrent cabaner auprés de nous. Ie dis la sainte Messe, et leur fis alors la premiere instruction, aprés leur avoir expliqué le sujet qui m'avoit porté à les venir voir de si loin. Aprés Midy, ie pris le nom de tous ceux qui y estoient ; ie separay ceux qu'il falloit baptiser, de ceux qu'il falloit confesser, communier et instruire ; et ie leur fis encore une autre instruction.

Le vingtiéme du mesme mois, ie baptisay vingt-un petits enfans.

Le vingt-uniéme je baptisay huit adultes.

Le vingt-trois et le vingt quatriéme j'en baptisay seize.

Ils estoient durant tout le iour auprés de moy, pour se faire instruire ; et la nuit mesme ils ne me donnoient aucun repos.

Ie fus tout surpris à la veuë d'un bon homme, que je voulois instruire à se confesser : Il y a seize ans, me dit-il, que vous me baptisâtes à Tadoussac, et que vous m'appristes ce qu'il falloit croire, ce qu'il falloit faire, ce qu'il falloit éviter, et ce qu'il falloit demander pour estre sauvé. Depuis ce temps-là, i'ay executé soigneusement ce que vous m'enseignastes, et ie ne sçache pas avoir rien oublié. Il instruisoit ses enfans, et sa femme durant qu'elle vivoit, et avoit vn soin particulier à ce qu'ils sceussent parfaitement leur creance. Il me parcourut toutes les actions de la iournée, et me dit, voila ce que ie fais chaque jour, voila ce que ie dis à Dieu, et c'estoient d'excellentes prieres. Il est vray que j'eus de la confusion d'entendre et de voir comme cét homme Sauvage vivoit dans vne parfaite innocence. Il m'adiousta que la raison pourquoy il avoit tant souhaité de me voir, estoit pour communier, et pour m'entendre parler de Dieu, et de l'autre vie.

Ie ne sçaurois finir ma Lettre par une chose plus consolante. Mon R. P. Vostre tres-humble et tres-obeïssant serviteur en N. S.

Charles Albanel.

Ioignons à ces morts precieuses de nos Chrestiens dont il est parlé en ces deux Lettres, celle d'Iskachirini, Montagnais ; il merite icy une place honorable.

Ce jeune homme estant venu auprés de Québec dans la compagnie des François qu'il aimoit beaucoup, desquels il estoit aussi beaucoup aimé, y fut surpris de la petite verole. Il pensa aussitost à la mort et à la penitence, et fit appeler un de nos Peres. Le Pere, ayant passé incontinent nostre grande Riviere de Saint Laurent, pour l'aller assister, trouva qu'il avoit fait attacher son Crucifix dans un certain lieu, d'où il le pût voir ; que tenant son Chapelet dans sa main, il adressoit ses prieres tantost à Iesvs Christ, tantost à la tres-sainte Vierge, en qui il avoit une singuliere confiance. Il fit au Pere sa Confession generale, receut de sa main le saint Viatique, et l'Extréme Onction, et mourut dans l'exercice des actes de vertu, et d'un saint colloque qu'il avoit auec Dieu. Le grand soin qu'il avoit eu dans les bois des Peres Missionnaires, et des François, luy peut avoir merité la grace de mourir saintement dans la maison d'un François, qui n'a rien oublié pour le secourir dans sa maladie.

Le soin de recourir au Sacrement de la penitence est admirable dans nos Sauvages. Il a esté merveilleux dans ce ieune guerrier dont nous venons d'écrire la pieuse mort ; mais il semble ne l'avoir pas moins esté dans vne femme Attikamegue, qui estant surprise dans les bois du mesme mal que ce ieune homme, et se voyant sans Confesseur, appella sa sœur aisnée qui la servoit, et luy dit : Ma sœur, i'ay un grand regret de mourir sans Confession, neantmoins i'espere de la bonté de Dieu qu'il me pardonnera mes fautes, puisque i'en suis marrie. En verité le saint Esprit souffle où il luy plaist, et fait ses graces à qui bon luy semble.

Tous les Sauvages Chrestiens qui sont morts cette année aux environs de Quebec, et du Cap de la Madeleine, ont fait voir comme la foy estoit fortement establie dans leurs ames. Les Peres qui les ont assistez à la mort dans les Forests, avec des fatigues incroyables, en sont revenus infiniment consolez de leur avoir veu finir la vie dans des sentimens si Chrestiens, que ceux qu'ils ont fait paroistre. Quelques Catechumenes qui avoient différé leur Baptesme, l'ont demandé avec instance. La mort de tant de Sauvages a touché sensiblement le cœur de Monseigneur de Petrée nôtre Evesque, qui leur sert de protecteur et de pere. Il a fait faire un service solennel pour le repos de leurs

ames ; et comme il travaille de toutes ses forces à cultiver l'Eglise des François, il n'oublie aussi rien pour convertir les pauures Sauvages, et estendre ainsi les bornes de l'empire de Iesvs-Christ, dans un païs si vaste, et peuplé d'un si grand nombre de Barbares.

CHAPITRE IV.

De la Mission Huronne.

Cette Mission a pris le nom de l'Annonciation de Nostre-Dame, et est proche de la ville de Quebec.

On en a parlé assez amplement dans la Relation precedente; elle n'est composée que des restes des debris de l'ancienne Eglise des Hurons ; et neantmoins elle ramasse dans le petit nombre de Chrestiens qui la composent, toute la foy et toute la pieté de cette multitude si grande de fideles qui la rendoient autrefois florissante. Ce que nous en allons rapporter est vne preuue de cét Eloge que nous venons d'en faire.

Recit de la mort tres-chrestienne d'Ignace Saouhenhohi.

Le Pere Chaumonot qui a le soin de cette Mission depuis plusieurs années, parle de la vie et de la mort de ce bon Chrestien en ces termes :

Le Printemps passé ce vertueux homme s'entretenant avec sa femme de la belle mort de deux de leurs enfans, dont il a esté parlé dans les Relations des années dernieres, il luy dit qu'il pensoit serieusement aux moyens d'en obtenir de Dieu vne pareille, et qu'ayant esté inspiré de s'adresser à la sainte Vierge, afin d'impetrer cette grace par son intercession, il avoit pris resolution de la faire heritiere de ce que leurs enfans avoient laissé : sçavoir des peaux de Castor qui estoient destinées à leur achepter dequoy se couurir, s'ils eussent vescu plus longtemps. La bonne femme fut ravie de cette proposition, et dés-lors ils resolurent d'un commun consentement d'en faire un present à Nostre-Dame ; mais l'execution de ce pieux dessein fut retardée iusqu'à la maladie d'Ignace, qui commença le vingtiéme Feurier par vne tres-violente pleuresie. Deux iours aprés, tout abattu qu'il estoit, il voulut se transporter dans la Chapelle, soûtenu de deux de ses nepveux, pour y recevoir son Seigneur ; ensuite dequoy estant remporté dans sa Cabane, ie l'allay voir bientost aprés. A peine me fus-ie assis auprés de luy, qu'il me dît : Mon Pere, i'ay un petit present à faire à la Sainte Vierge, ie vous prie de l'agreer pour elle ; voila quelques castors qui appartenoient à mes enfans, ie les luy offre de bon cœur. Elle a si bon soin d'eux dans le Ciel, il est iuste qu'ils l'en reconnoissent sur terre, du peu qu'ils y ont laissé. Le pauure homme, voyant que ie l'acceptois, en témoigna un singulier contentement, aussi bien que sa femme ; et ils m'en remercierent l'vn et l'autre, comme si ie les eusse fort obligez.

Ce petit present agrea tellement à Nostre-Dame, qu'on ne sçauroit s'imaginer combien grande fut l'assistance qu'elle rendit à ce bon homme pour le disposer à bien mourir. Durant les neuf iours de sa maladie il ne témoigna iamais aucune apprehension de la mort, quoy qu'il sçeut bien qu'il ne pouvoit l'éviter. Quand il voyoit les soins que ie prenois de le faire saigner, purger, et de luy faire donner quelques rafraîchissemens, pour temperer l'ardeur de son mal, il disoit tout bas à sa femme : helas, que de peines prend ce pauure Pere ! comme si i'en devois guerir ; non certes ie n'en gueriray pas.

Lors qu'on sçeut dans le Bourg le danger où il estoit, ce ne furent que continuelles visites de ses amis, qui luy témoignoient estre tres-affligés de la perte qu'ils feroient en sa personne ; mais le malade me declara bientost que cette compassion trop naturelle ne luy plaisoit gueres. Pere

Echom, me dit-il, ie vous prie d'auertir les pleureurs, que ie ne prends point de plaisir de voir ces visages mornes et abattus devant moy. Non, non, ce n'est pas d'un Chrestien qui souffre son mal en patience, et qui l'offre continuellement au bon Dieu, qu'il faut avoir pitié, mais plûtost de ceux qui meurent hors de la vraye foy, ou sans avoir receu les Sacrements ; qu'on vienne à la bonne heure me visiter tant qu'on voudra, mais que ce soit pour m'assister de quelque bonne priere, et pour m'animer à mourir chrestiennement. De tous ceux qui me viennent voir, il n'y en a que deux qui me consolent extremement par leurs visites : car aussi tost qu'ils entrent dans ma Cabanne, aprés m'avoir salué et m'avoir exhorté à supporter mon mal avec patience, ie les vois reciter leur Chapelet, pour m'obtenir de la sainte Vierge vne puissante protection à cette derniere heure de ma vie : et ils ne me quittent point qu'ils ne l'ayent entierement achevé. Voila comme ie voudrois que fissent ceux qui me viendront desormais visiter.

Ie ne manquay pas le lendemain aprés ma Messe de publier à tous les assistans ce que m'avoit recommandé le pauure moribond ; ensuite dequoy ces bonnes gens firent bientost de sa Cabane un lieu d'oraison. Ie n'y entrois iamais que ie n'en trouvasse plusieurs en priere, qui recitoient devotement leurs Chapelets, et qui changeoient ainsi les larmes qu'ils avoient données d'abord à l'affliction de leur amy, en des saints exercices de devotion.

Sa fille âgée de douze ans, et son fils qui n'en avoit que trois seulement, s'estant mis tous deux à genoux devant leur pere qui estoit alors dans l'agonie, pour luy demander sa benediction, la receurent avec ce peu de paroles, qui furent comme le Testament de ce saint homme. Mes chers enfans, souvenez-vous que ie meurs Chrestien, donnez-moy la consolation aprés ma mort de vous voir vivre et mourir dans la mesme Foy. La fille ne pût entendre ces mots sans fondre en larmes, et sans éclater en de pitoyables gemissemens. Mais la mere, se souvenant de la peine qu'avoit témoignée le malade, de se voir pleuré dans un estat où il s'estimoit si heureux, la chassa de la Cabane, disant : Vas pleurer hors de ce lieu-cy ; ne sçais-tu pas que ces pleurs déplaisent à ton pauvre pere ? A ces mots l'enfant sortit aussitost, toute baignée de ses larmes. Ce spectacle toucha si viuement les assistans, qu'ils ne pûrent s'empescher d'en paroître attendris. Mais Ignace n'en fut pas plus émeu, que s'il n'eût point esté son pere : tant estoit grande la paix de son esprit, et le degagement de son cœur.

Ie l'exhortois de temps en temps à recevoir la mort avec vne resignation parfaite aux ordres de Dieu, et luy disois qu'il ne devoit nullement douter qu'elle ne luy deust servir de passage à une meilleure vie ; et comme il me répondoit toûjours qu'il n'apprehendoit rien, sa femme, craignant qu'il n'eust quelque sentiment de presomption, luy dit : Ignace, prends garde qu'il n'y ait de la vanité à dire, je ne crains point la mort. A quoy il repliqua : Interroge un peu ceux qui m'ont veu au païs des Iroquois au milieu des tourmens, et sur le point d'estre brûlé à petit feu, et tu sçauras d'eux si j'ay iamais fait paroistre la moindre foiblesse pour toutes les cruautez qu'on exerçoit sur mon corps. Or si pour lors ie ne craignois point la mort, quoy que ie ne fusse pas si bien instruit de la vie future, et que ie n'eusse pas l'assistance d'un Pere et des Sacremens de l'Eglise, pourquoy presentement apprehenderois-ie de mourir, me voyant si puissamment appuyé, et Dieu m'ayant donné une ferme esperance de revoir bientost dans le Ciel mes enfans, qui sont morts depuis peu, comme des Saints ?

Il invoquoit souvent sa fille, qui estoit morte depuis deux ans en opinion de sainteté, et luy disoit : Gaoüendité ma fille, souviens toy que tu m'as promis à l'heure de ta mort, que tu viendrois me secourir à la mienne, voicy l'heure qui s'approche, n'oublie pas ton pauvre pere.

Il avoit grande confiance à Saint Michel; il luy disoit souvent : Grand Saint, c'est vous qui nous avez heureusement conduits au lieu où nous demeurons à cette heure ; nous sommes sur vos terres : regardez-moy comme un de vos sujets, et comme tel defendez moy des malins Esprits. Quoy qu'il implorast souvent le secours de plusieurs autres Saints, neantmoins sa plus grande confiance estoit en la sainte Famille de IESVS, de MARIE et de Saint IOSEPH ; et il ne cessa de reciter leur Chapelet jusqu'à ce qu'il expira.

I'admiray sur tout les excellens actes de vertu, que faisoit ce bon homme lors qu'il se voyoit proche de sa fin, et ie ne puis douter que ce ne fust un effet tout visible de l'assistance toute extraordinaire que la sainte Vierge luy donnoit à cette derniere heure. Tantost avec vne profonde humilité il demandoit pardon de ses pechez, il offroit à la iustice divine pour effacer la peine qui luy estoit deuë, le mal qu'il souffroit, et tantost il vnissoit ses douleurs à celles du Sauveur mourant ; il luy disoit : Seroit-il raisonnable, ô mon IESVS ! que vous seul eussiez souffert, et qu'vn pecheur tel que ie suis, n'endurât rien ? Non certes, il faut que le criminel soit puny, puis qu'il a fait le mal. D'autres fois il baisoit le Crucifix qu'il tenoit en main, et lui disoit : Helas Seigneur ! sans vous ie n'aurois iamais évité les peines de l'Enfer ; sans vous ie n'aurois iamais eu aucune esperance du Ciel. Ah, combien vous ay-je cousté de sang ! ah, combien avez-vous souffert pour me meriter la vie eternelle ? mais helas, combien ay-ie eu de reconnoissance pour des bienfaits si signalez. Ie brûle du desir d'aller au Ciel promptement pour vous en remercier durant toute vne eternité.

Dans l'accablement du mal où il estoit, comme il ne pouvoit plus porter à sa bouche le Crucifix, il le tenoit collé sur sa poictrine, et n'ayant pas assez de force pour faire le signe de la Croix, comme on le fait d'ordinaire, il le faisoit continuellement sur son cœur. Dés que ie luy eus suggeré qu'il y avoit Indulgence pleniere pour ceux qui à l'article de la mort invoquoient, ou de bouche, ou au moins de cœur, le sacré nom de IESVS, il commença aussitost à le prononcer, et il le faisoit si souvent, que toutes les fois qu'il respiroit, ce saint Nom sortoit de sa bouche, et on remarqua que ce fut la derniere action que fit son ame, au moment qu'elle sortit de son corps.

Comme il se sentit baissé notablement, il dit à sa femme : Bon Dieu, que le Pere me differe longtemps l'Extreme-Onction ! Vas luy dire, ie te prie, qu'il se haste, car ie crains de n'avoir pas à temps ce Sacrement ; est-ce qu'il pense que m'estant confessé et communié, ie n'ay pas besoin de ce secours, pour l'entiere abolition de mes crimes ? Ah ! que Dieu voit bien en moy d'autres pechez, que ceux dont ie me suis confessé. C'est ce qui me porte de desirer avec ardeur de recevoir ce dernier Sacrement, afin que par sa vertu le reste de mes fautes soit effacé. Comme il disoit ces paroles, i'entray dans sa Cabane avec la sainte Hostie, et les saintes Huiles, pour luy donner le Viatique et l'Extreme-Onction. Ce fut alors qu'on vit un épanouissement sur son visage, et vne ioye toute extraordinaire, et qu'aprés avoir receu son Seigneur avec vne admirable pieté, il se disposa luy-même à recevoir les saintes Onctions. Il forma aussi de luy mesme, les prieres par lesquelles il demandoit pardon à Dieu des fautes qu'il avoit commises dans chacune des parties du corps ausquelles on appliquoit les Huiles sacrées.

Fort peu de temps aprés il tomba en agonie qui dura l'espace de deux heures, pendant laquelle il demeura toûjours immobile, les mains iointes sur la poitrine, sans aucune violence, aussi doucement qu'vne lampe, qui s'esteint lors que l'huile luy manque, et enfin il ferma de luy mesme les yeux en rendant les derniers soûpirs.

La bonté de la sainte Vierge qui avoit eu un soin si extraordinaire de l'aider à faire vne si belle mort, porta encore plus loin son assistance : car aussitost

que l'on eût porté à Quebec les nouvelles de son trépas, elle inspira à Monseigneur l'Evesque de luy faire un service solemnel dans la grande Eglise Paroissiale. Aussitost il donna ordre à un de nos Peres, de me mander que ie fisse apporter le corps à Quebec, pour l'y enterrer, aprés qu'on y auroit celebré la sainte Messe pour le defunt.

Le lendemain vingt-deuxiéme de Fevrier Nostre Seigneur modera la rigueur du froid qui avoit duré plusieurs iours, mais iustement autant de temps qu'il en falloit pour apporter ce corps à Quebec, luy faire le service, et l'enterrer. Puis le froid et le mauvais temps recommencerent tout de nouveau.

Il n'y eut quasi pas vn Habitant du Bourg des Hurons qui n'accompagnast le corps de leur bon Capitaine. Les hommes, les femmes et les enfans, tous voulurent luy rendre les derniers devoirs.

Mais lors qu'ils arriverent à Quebec, ils furent surpris de voir l'appareil avec lequel on fit le service. Il y avoit quantité de torches allumées autour du corps ; tout le Clergé assista à la grande Messe des morts, qu'on chanta avec les ceremonies les plus solemnelles de l'Eglise. Mais surtout, la presence de Monseigneur l'Evesque, et la devotion avec laquelle il prioit pour le defunct, ravit tellement ces pauures gens, qu'ils ne sçavoient s'ils devoient plûtost pleurer de ioye pour l'honneur qu'on rendoit à un de leurs compatriotes, que de tristesse pour sa mort.

Aprés qu'on eût mis le corps en terre, sa femme, qui avoit assisté à toute la ceremonie, me tira à part, pour me mettre un grand collier de Pourcelaine de plus de quatre mille grains, avec vne peau d'Orignac trés-bien peinte à leur façon, me disant : Mon Pere, ie n'ay iamais graces à Dieu, recherché les biens de la terre, mais ie vous advoüe que maintenant ie voudrois en avoir, pour les distribuer aux gens de bien, pour les engager à procurer au plustost par leurs prieres, l'entrée du Paradis à mon mary. Ce Collier est pour la maison de Monseigneur l'Evesque, et pour la vostre ; et cette peau pour les Religieuses Vrsulines et Hospitalieres, afin que tout ce que vous estes de serviteurs et de servantes de Dieu, vous continuiez à secourir de vos prieres l'ame du pauure defunt.

Deux iours aprés l'enterrement, estant allé dans sa Cabanne pour la consoler, ie suis surpris de voir dans vne femme sauvage, tant de tendresse enuers son defunt mary, et comme un desir insatiable de l'assister dans le besoin qu'il pourroit auoir des suffrages des gens de bien. Elle avoit de reste quelques hardes du defunt, des raquettes, vne belle ceinture, et un beau plat : elle me presente ces choses, me suppliant de les donner à quelque François que ie sceusse estre homme de bien, pour l'obliger par reconnoissance, à contribuer de ses prieres à la déliurance de son cher mary, si peut-estre il estoit encore dans le Purgatoire. Ce bon cœur me toucha si fort, que i'eus de la peine à retenir mes larmes, et j'avois vne merueilleuse consolation de trouver parmy la Barbarie, tant de pieté enuers l'ame d'vn mary defunt. Ie ne doute nullement que si elle eust herité de luy des tresors, tels que les grands Seigneurs en laissent à leurs heritiers en mourant, elle ne les eust pas moins distribuez pour le soulagement de son ame, qu'elle fit ce petit meuble qu'il luy avoit laissé.

Ils s'entraimoient chrestiennement, et avec vne telle deference l'un enuers l'autre, qu'elle m'a asseuré qu'en vingt ans, qu'ils avoient vescu ensemble, iamais ils n'avoient eu le moindre mécontentement l'un de l'autre. Elle avoit remarqué en luy vne si grande douceur pour tout le monde, qu'ayant souuent esté assez mal traité par des personnes emportées, iamais il ne s'en estoit ressenty, quoy qu'il fust tres-courageux et intrepide dans le peril. Et il répondoit à ceux qui l'accusoient de lâcheté en ces rencontres, que la generosité chrestienne ne nous apprend pas à nous venger autrement de nos ennemis, qu'en

faisant du bien à ceux de qui nous auons receu du mal.

Tous les Hurons et les François qui connoissoient ce bon Ignace, le regrettent beaucoup à cause de ses belles qualitez, qui éclatoient particulierement depuis trois ans, qu'il fut creé le Capitaine de sa Nation. Il seroit difficile d'expliquer combien il s'est dignement acquitté de cette charge, tant en ce qui regardoit le culte divin, qu'en ce qui estoit de la Police. Il ne perdoit aucune occasion de parler en faveur de la Foy dans toutes les assemblées qu'il convoquoit pour deliberer des affaires publiques. Ce qu'il faisoit particulierement quand il y avoit des Iroquois, ou d'autres estrangers encore infideles. Nous avons sceu par les Lettres de nos Peres qui sont aux Iroquois, que des Ambassadeurs venus de leur païs à Quebec, avoient asseuré à leur retour, qu'aprés avoir entendu Ignace parler de la Foy Chrestienne, ils estoient demeurez convaincus de la verité de nostre Religion, et qu'ils ne pouvoient plus douter de ce que nous leur disions.

Au reste, il n'entretenoit pas ces estrangers des veritez de l'Evangile indifferemment en tout temps ; mais il choisissoit particulierement la nuit, lorsqu'ils estoient debarrassez des affaires et des visites. C'estoit en ce temps de repos que ce pieux Capitaine prenoit plaisir de passer deux ou trois heures entieres de la nuit à leur expliquer nos mysteres, sans que jamais ils s'ennuyassent de l'entendre ; au contraire l'impatience qu'ils avoient de sçavoir la suite de ce qu'ils avoient commencé, leur faisoit souhaiter la nuit du lendemain pour entendre Ignace.

D'abord qu'il vit une Eglise dans son Bourg, bastie en l'honneur de la sainte Vierge, il montra un desir non pareil de faire contribuer ses Compatriotes à sa decoration. Pour leur en donner l'exemple, il commença tout le premier à payer tres-exactement les dixmes de ce qu'il avoit recueilly ; en quoy il fut suivy de tout le reste des habitans du Bourg. Ce fut luy aussi qui s'estant apperceu que les François tous les Dimanches, offroient un pain benît avec quelque peu d'argent, sollicita tous les Hurons de les imiter, et de donner à l'offrande, au lieu d'argent, de la pourcelaine qui est la monnoye de leur païs.

Lorsqu'un flambeau est sur le point de s'esteindre, il iette ordinairement une clarté plus lumineuse ; ainsi le bon Ignace, un mois auparavant qu'il tombast dans la maladie dont il est mort, donna des marques de sa pieté tout à fait éclatantes. Comme il m'eût entendu dire une fois dans une exhortation, qu'il falloit faire pendant la santé le plus de bonnes œuvres que l'on pouvoit, parce que durant la maladie on a de la peine à penser mesme à d'autres choses qu'à son mal, il profita tellement de cét advis, que deslors il commença à augmenter notablement ses prieres, tant dans l'Eglise que dans sa Cabanne. Il sembloit à le voir, dit sa femme, qu'il fist comme des gens, lesquels avant que d'entreprendre un long voyage, ont un empressement extraordinaire à se pourvoir de quantité de provisions, qui leur sont necessaires sur le chemin.

Les neuf derniers iours de sa vie, sa Cabanne estoit toûjours pleine de monde, tant de Sauvages, que de François, qui venoient pour le consoler, et tous en retournoient grandement edifiez de la patience et de la douceur avec laquelle ils le voyoient souffrir son mal, lequel estoit si violent, qu'il l'empeschoit mesme de respirer. Iamais on ne l'entendit se plaindre ; iamais il ne refusa ny saignée, ny medecine, ny autres remedes, pour amers et pour difficiles qu'ils fussent ; iamais il ne fit paroistre aucun chagrin sur son visage : au contraire, on remarquoit en luy une égalité qui estoit inalterable.

Quelques Hurons en conservent encore à present une si douce memoire, qu'ils me disent de temps en temps : Oh, que ie meure comme Ignace ! ô mon Pere, comment pourray-ie mourir de la mort de ce saint?

Vne bonne Chrestienne nommée Helene, me disoit aujourd'huy : I'ay veu

en la personne d'Ignace la verité de ce que vous disiez il y a quelque temps, que l'on meurt comme on a vescu. Ignace a toûjours vescu dans les sentimens d'une pieté exemplaire envers Dieu, d'une charité ardente à l'égard de ses freres, et d'une extraordinaire bonté pour tout le monde ; et c'est avec ces dispositions que nous l'avons veu mourir.

Ceux qui ont plus profité de sa mort, sont ses parens ; il les appella tous un peu avant que de perdre la parole, pour leur dire : C'est à cette heure, mes chers parens, que ie connois avoir mal employé mes affections, en aimant le bien de la terre : ie ne vois rien maintenant d'aimable à ma mort, que le peu de bonnes œuures de ma vie passée. Rien ne me donne presentement de la consolation, que de certains petits services que j'ay rendus à Dieu, et à mon prochain. Desabusez vous à mes depens, mes bons amis, n'aimez et ne recherchez rien en ce monde, que ce qui pourra vous réjouïr à vostre mort. Ce peu de mots a fait vne telle impression sur l'esprit de ces pauures Sauvages, qu'ils ne parlent quasi d'autres choses, que de mépriser tous les biens de la fortune, et de n'estimer que les bonnes actions qui nous peuuent adoucir les amertumes de la mort.

Le frere du defunt me vint trouver dans l'Eglise, un peu aprés qu'il eut expiré, pour me prier de prendre le mesme soin pour luy, et pour ses autres parens, que j'avois pris pour Ignace ; qu'ils estoient bien resolus de l'imiter et de correspondre à mes soins, autant qu'avoit fait celuy dont Dieu avoit disposé.

Sa charité pour le prochain a esté remarquable : lorsque les Hurons n'avoient point de champs à semer leur bled d'Inde, ayant esté chassez par les Iroquois, de ceux qu'ils auoient defrichez à l'Isle d'Orleans, quantité d'habitans François en offroient au bon Ignace ; car ils l'aimoient. Il acceptoit volontiers leurs offres, avec beaucoup de civilité et de remercimens ; mais le plustost qu'il le pouvoit, il distribuoit ces terres aux pauures vefues, et aux familles les plus incapables de s'en procurer ; et il ne s'en reservoit pour luy, qu'aprés que tout le monde en estoit pourveu. Lorsqu'il revenoit de la chasse, il distribuoit quasi tout ce qu'il en rapportoit à ceux qui en avoient besoin, et particulierement aux malades. Si quelques habitans François s'adressoient à luy, pour achepter de son bled pour semer, il n'en vouloit iamais rien prendre, s'estimant trop heureux d'auoir occasion en ce peu de chose, de reconnoistre l'amour que tous les François luy portoient.

Quand il arrivoit quelque querelle entre ceux de sa Nation, il n'est pas croiable avec combien de zele il s'employoit à les accommoder, et à empescher le desordre qui en pouvoit arriver.

Toutes les Festes et tous les Dimanches sa Cabane estoit pleine de François, qui estant venus de loin pour assister à la Messe, s'y alloient chauffer, en attendant qu'on la commençast. Cela l'incommodoit tellement, que le plus souvent ny luy, ny sa femme, ny ses enfans, ne pouvoient s'approcher du feu, qui estoit occupé par tant d'étrangers, sans que pourtant il monstrast iamais la moindre froideur à ces hostes importuns ; non pas mesme estant au lit de la mort, lorsqu'vn François estant venu pour se chauffer à l'ordinaire, et ne sçachant pas l'estat de nostre malade, il se mit deuant luy, et sans y prendre garde, secoüa sur luy toute la neige dont il estoit couvert, sans que iamais Ignace en fit paroistre aucun mécontentement.

Quelques autres remarques touchant cette Mission Huronne.

La petite verole a depuis un an furieusement desolé cette colonie. Les Montagnais et les Algonquins en sont quasi tous morts. Nos Hurons qui en ont esté presque tous atteints, attribuent leur guerison à Nostre Dame de Foy, qui ayant daigné choisir leur petite Eglise, pour le lieu de sa demeure,

a bien voulu prendre aussi tous à sa protection. Ie n'ay perdu que quatre personnes en tout le temps qu'a duré cette contagion.

De ce petit nombre a esté Mathieu Atarannoüenta, lequel d'Esaü que nous l'appellions autrefois, à cause de sa fierté, estoit devenu un Iacob durant sa maladie, qui a duré six mois, et qui luy causoit des incommoditez incroyables. Ie l'ay veu environ un mois tellement couvert de petite verole, qu'il n'avoit aucune partie de son corps qui en fust exempte. Il a passé un autre mois dépoüillé de sa peau qui luy fut enlevée par la violence de ce mal, et il demeura ainsi tout en sang, au milieu des grands froids, et presque tout nud. Aprés cela il fust attaqué d'vne pleuresie ; ensuite d'un asthme qui le suffoquoit, et luy ostoit la respiration. Neantmoins parmy de si grands maux, ie n'ay iamais pû découurir en luy aucune marque d'impatience ; et luy estant échappé un iour de dire ces paroles : O mon Dieu, que mes douleurs sont de longue durée ! Incontinent il se reprit soy mesme en disant : Pardon, mon Seigneur, que viens-je de dire ? n'y ayez point d'égard. Oüy, mon Dieu ! si ce n'est pas assez de souffrir encore tout le Printemps prochain, pour l'expiation de mes pechez ; prolongez mes douleurs autant qu'il vous plaira.

Vne nuit que i'estois couché dans sa Cabane, pour l'assister, ie l'entendois apostropher le Crucifix, en ces termes : O Iesvs mon Sauveur, que de peines vous auez pris pour moy, vous qui estiez si saint ! Faut-il donc que ie sois si sensible aux souffrances, moy qui ne suis qu'vn grand pecheur ! Ce qu'il prononçoit avec tant de devotion, en baisant son Crucifix, qu'il eust attendry les cœurs les plus endurcis de ceux qui l'auroient veu.

Ie ne puis obmettre ce que fit Marie Gandigonhra, à la mort de ce ieune homme. Elle et sa mere avoient eu toute la charge de ce pauure chrestien, durant tout le cours de ses maladies, sans aucune esperance de gain, ny sans aucune obligation que celle que nous impose la charité du prochain, et cependant à cause seulement qu'il étoit mort dans leur Cabane, elles auoient de la peine à laisser enlever son corps hors de chez elles, pour luy donner la sepulture, sans luy offrir quelque chose pour faire prier Dieu pour le repos de son ame Cette bonne fille destina à cette œuure de charité vne belle couverture de ratine rouge, dont elle s'habilloit les bonnes festes ; mais sa mere eût de la peine à y consentir. I'eus connoissance de cette petite dispute, et y voulus remedier en cette sorte. Ie dis à la mere que ie ne voulois point que sa fille se privast de l'vnique habillement honneste qu'elle pouvoit auoir ; mais qu'elle donnast plûtost un Collier de Pourcelaine, afin que l'on priast Dieu pour l'ame du defunt, et que sous main ie le leur rendrois, sans que pourtant le defunt y perdist rien, pour lequel ie dirois, et ferois dire les Messes qu'il falloit. La mere fut ravie de ce petit accommodement ; mais l'ayant proposé à sa fille, elle la renuoya bien loin. Comment, ma mere, luy dit-elle, n'aurions-nous point de honte au iour du iugement de passer pour des hypocrites ? Pourrions-nous souffrir le reproche que nous feroit nostre Iuge, d'avoir voulu paroistre liberales et misericordieuses envers le pauure trepassé, quoy qu'en effet nous n'eussions rien donné pour luy ? Non, non, ma mere, il ne faut point vser de ces adresses ny des supercheries avec Dieu. Ie suis d'advis que nous donnions tout de bon au Seigneur de nos vies, ce que nous auons de plus cher, afin qu'au plûtost il ayt pitié de l'ame du pauure Mathieu. La mere se laissa vaincre par le zele de la fille, et la charité l'emporta par dessus l'épargne qu'elle vouloit faire en cette occasion.

Au reste cette devotion envers les ames du Purgatoire fait vne telle impression sur le cœur de nos Hurons, qu'ils ne craignent plus maintenant la pauureté, pour les incommoditez qu'elle leur apporte, mais seulement à cause qu'elle leur osteroit le moyen de faire

des presens pour honorer la mort de leurs proches, et leur procurer des Prieres et des Messes. Il y en a mesme qui se laisseroient plûtost mourir de faim, que d'engager ou de vendre certains meubles qu'ils ont destinez au soulagement de ceux de leur famille qui doivent mourir avant eux. Quand ils reviennent de la chasse, i'ay souvent remarqué que des peaux qu'ils en raportent, ils en employent vne bonne partie à achepter de la Pourcelaine qu'ils mettent en reserve, pour l'appliquer à ces bonnes œuures.

Quelques personnes de pieté ont remarqué qu'il n'est guere de villes parmy les Chrestiens, où il n'y ayt quelque Eglise ou Chapelle, dans laquelle le Fils de Dieu prend plaisir d'honorer sa sainte Mere, par vne infinité de graces qu'il y accorde à ceux qui y viennent implorer le secours de cette grande Reyne. C'est ce qu'on éprouue presentement à Quebec.

L'an passé on envoya à nostre Rd. Pere superieur vne statuë de la bien heureuse Vierge, faite du chesne dans lequel il y a plusieurs années qu'on trouva vne Image miraculeuse de Nostre Dame de Foy, prés de la ville de Dinan, au païs de Liege ; et comme ceux qui envoioient cette statuë, avoient témoigné qu'ils souhaitoient qu'elle fust placée en quelque Chapelle où les Sauvages font ordinairement leurs exercices de pieté, afin qu'ils y puissent honorer la Mere de Dieu, et luy demander les graces necessaires pour la conversion de tous ces peuples de la Nouvelle France, le R. Pere superieur ne douta point que la Divine Providence ne luy eust ménagé ce precieux don, pour vne petite Eglise qu'on venoit d'achever dans vne Bourgade des Hurons, éloignée d'vne lieuë et demie de Quebec, que Monseigneur nôtre Evesque avoit voulu qu'on dediast à Nostre-Dame, sous le titre de l'Annonciation.

Cette Image de la sainte Vierge fut solennellement exposée le iour de la Natiuité de la tres-sainte Vierge, que la premiere Messe se dit en cette Chapelle, et tout ce qui y estoit de Sauvages luy offrirent en mesme temps, et cette petite Eglise, qu'ils luy avoient bastie, et leurs cœurs pour temple vivant de son Fils Iesvs-Christ.

Cette Mere de misericorde nous a fait voir clairement qu'elle avoit agreé l'offrande de ces bonnes gens, et le desir qu'ils ont fait paroistre de la voir honorée en ce lieu. Et certes on auroit de la peine à croire combien ensuite cette Chapelle fut frequentée. Les Dimanches et les Festes il y vient de toutes parts tant de Pelerins, des habitations Françoises, qui sont mesme les plus éloignées, que souvent ils ne peuvent pas tous y entrer. Plusieurs y font des neuvaines entieres, et d'autres qui ne peuvent pas quitter pour un si long temps leur ménage, substituent en leur place de bons Chrestiens Hurons, pour rendre à la sainte Vierge durant neuf iours, les respects qu'ils voudroient eux-mesmes luy presenter.

Cette devotion envers la Vierge ne se termine pas seulement à reciter en son honneur quelques prieres, elle passe iusques aux effets. Il n'y a quasi pas un des Habitans de cette coste, pour pauvre qu'il soit, qui ne se soit efforcé de luy presenter quelque chose.

La Mere de misericorde a trop de bonté pour ne pas reconnoistre la ferveur de ces bonnes gens, par des faveurs toutes extraordinaires. Comme le détail de ses graces, et de la devotion de ces bonnes gens seroit trop long à faire, nous le reserverons pour quelque autre occasion.

DE LA

MISSION DES MARTYRS

DANS LE PAIS D'AGNIÉ OU DES IROQUOIS INFERIEURS.

CHAPITRE V.

§ I.

De la guerre des Agniés avec la Nation des Loups.

LE Pere Iean Pierron, qui a le soin de cette Mission, a luy mesme écrit ce qui suit:

Vne des choses des plus considerables que i'aye à escrire, est l'attaque de Gandaoüagué, qui est l'une de nos meilleures Bourgades, et la plus avancée vers le païs ennemy. Le dix-huitiéme d'Aoust 1669. trois cens de la Nation des Loups, qui habitent le long de la Mer, vers Baston dans la Nouvelle Angleterre, se presenterent devant la palissade dés la pointe du iour, et commencerent à faire une si furieuse décharge de fusils, que les balles perçant et les pieux et les cabannes, éveillerent bientost les hommes, les femmes et les enfans qui estoient alors quasi tous profondement endormis. Les hommes prirent aussitost le fusil et la hache en main, et pendant qu'ils defendoient la palissade, les femmes estoient les unes à faire des balles, et les autres à s'armer de cousteaux et d'armes defensives, s'il arrivoit quelque irruption.

Quatre Iroquois furent tuez d'abord dans la chaleur du combat, et deux blessez, dont l'un mourut fort peu de temps aprés. Le Bourg voisin alarmé prend la fuitte de toutes parts, et porte la nouvelle à Tionnontoguen, esloigné de quatre lieuës de ces deux premiers Forts, que tout le païs estoit perdu, que Gandaoaügué estoit assiegé par une armée de Loups, que toute la ieunesse estoit déja par terre, et que peut estre Gandagaro, qui est le Fort voisin, étoit à present à l'extremité.

Cette nouvelle s'estant répanduë par tout le païs, dés les huit heures du matin nos Guerriers sans se troubler, s'habillent promptement de tout ce qu'ils ont de plus precieux, selon la coustume qu'ils observent en ces rencontres, et tous, sans aucun autre chef, qui les commande, que leur propre courage, donnent avec force sur l'ennemy.

Ie fus des premiers à marcher, pour voir si parmy tout le carnage qui se faisoit aux palissades du Bourg, et où tant d'ames infidelles se perdoient, ie ne pourrois pas en sauver quelqu'une.

A nostre arrivée, nous n'entendismes que des cris lugubres, sur la mort des plus braves de ce Bourg ; l'ennemy s'estoit déja retiré aprés deux heures environ de combat fort opiniastre de part et d'autre. Il n'y eût qu'un seul guerrier de la Nation des Loups qui demeura sur la place ; et ie vis qu'un Barbare, luy ayant coupé les mains et les pieds, l'écorcha, et enleva la chair de dessus les os, pour en faire un detestable repas.

Tous nos guerriers estant arrivés, et ne trouvans plus l'ennemy, firent faire promptement des farines, pour le poursuivre dans sa retraite. Les provisions estant prestes, ils se mirent aussitost en Canot sur nostre riviere qui est fort rapide, et comme ils suivoient le courant de l'eau, ils faisoient vne fort grande diligence. Mais la nuit les ayant surpris dans leur marche, ils firent avancer quelques-uns de leurs gens pour aller en queste de l'ennemy, et

découurir sans bruit le lieu où il s'estoit campé. Comme ces avant-coureurs y furent arrivez, ils voulurent pour en remarquer mieux la situation, s'en approcher de fort prez ; mais ils ne le pûrent faire si doucement, que quelqu'un des Loups qui estoient postez assez prés d'eux, ayant entendu du bruit ne criast selon leur coustume, Koüé, Koüé (c'est le qui-va-là des Sauvages) ; cependant comme on ne répondit rien, et qu'il ne pût aussi rien découurir, il ne iugea pas à propos de donner l'alarme.

Les espions s'en estant retournez, ayans fait leur rapport de l'estat où estoit l'ennemy, on prit resolution, non pas de l'attaquer dans son reduit, où il paroissoit trop bien retranché, mais de luy dresser une embuscade sur la route qu'on croyoit qu'il devoit tenir.

Pour executer ce dessein, l'Iroquois prend un grand détour, va dresser son embuscade dans un lieu escarpé et fort avantageux, d'où l'on commandoit tout le chemin qui mene aux Hollandois. Le matin les Loups decampent, et comme ils marchoient dans un defilé, selon la coustume des Sauvages, douze d'entr'eux s'engagent sans y penser dans l'embuscade. Vne gresle de balles dont ils se virent tout d'un coup accueillis, mit aussitost en fuite ceux que le hazard avoit espargnez. Des cris épouvantables s'éleverent aussitost de toutes parts dans la forest, et les Loups s'estant ralliez au mesme lieu où ils avoient campé, l'Iroquois les poursuivit avec chaleur. Les ayant joints, ils livrerent un furieux assaut ; d'abord les Loups firent vne vigoureuse resistance ; mais la lâcheté de quelques-uns d'entre eux les ayant obligez de ceder à la fureur des Iroquois, dix de toute la troupe s'enfoncerent dans la terre, pour se defendre jusqu'à la mort. Ce nouveau retranchement fatigua horriblement nos Agniers ; mais comme ils sont gens infatigables et vaillans, ils ne perdirent ny le courage, ny l'esperance de les y forcer ; et pour le faire avec moins de peril, ils se servirent d'un vieux arbre qu'ils trouverent là, et qu'ils porterent devant eux pour se couvrir ; ce qu'ils pouvoient faire, ne montant qu'un à un au lieu où l'ennemy s'estoit fortifié. Neantmoins cette adresse leur fut inutile ; car nonobstant cette machine, les Loups ne laisserent pas de faire grand feu de toutes parts, de tuer et de blesser quantité de nos gens ; et le combat leur auroit esté encore beaucoup plus funeste, si la nuit qui survint ne l'eût terminé. Nos Sauvages avoient pris d'abord quatre femmes des ennemis, de vingt-quatre qui estoient venuës en cette expedition, et six hommes ensuite, dans la chaleur du combat.

Le lendemain matin comme ils revenoient à la charge, ils trouverent que l'ennemy s'estoit sauvé la nuit, et qu'il les avoit laissez maistres du champ de bataille. Les victorieux, suivant la coustume des Sauvages, couperent les testes de ceux des Loups qui estoient demeurez sur la place, pour en enlever les chevelures ; et ensuite ils prirent le soin d'enterrer ceux de leurs gens qui estoient morts dans la bataille.

On dit qu'il y eut prés de cent Guerriers du costé des ennemis, qui perirent, ou par le fer dans la meslée, ou dans l'eau en fuyant. I'ay toûjours eu peine à croire que le nombre en fust si grand, parce que les Iroquois ne rapporterent que dix-neuf chevelures de cette defaite.

I'ay appris depuis peu, des Loups qui s'estoient trouvez à ce combat, qu'ils avoient perdu seulemeut cinquante hommes, et les Iroquois prés de quarante ; tant de ceux que les Loups tuerent dans leur marche, avant le siege de leur Bourgade, que dans le siege, et dans le combat qui se donna quelques iours aprés. On tient neantmoins qu'ils n'en perdirent que treize sur le champ de bataille.

Tandis que ces choses se passoient, i'étois à Gandaoüagué, d'où ie me disposois à faire ma visite ordinaire dans le Bourg voisin, n'ayant pas iugé à propos de suivre nos Sauvages dans l'incertitude d'un evenement dangereux ; mais aussitost que i'appris la victoire, ce fut environ trois heures aprés midy, ie partis

moy seul pour aller trouver nos Guerriers, pour voir si ie ne pourrois pas en porter quelques-uns à reconnoistre celuy de qui ils tenoient l'heureux succez de leurs armes. Ie fis une telle diligence, que i'arrivay encore avant la nuit au lieu où le combat s'estoit donné, et qui estoit esloigné de nostre Bourg de prés de huit lieuës. Ie leur témoignay la part que ie prenois à leur victoire; dequoy ils témoignerent m'estre fort obligez; et chacun d'eux s'empressoit à me raconter toutes les particularitez d'une iournée qui leur estoit si glorieuse. Mais comme mon principal dessein étoit de visiter les blessez, pour tâcher de les rendre capables des veritez de nostre Foy, par l'esperance que ie leur donnerois d'une vie eternelle, et bienheureuse, ie les vis tous exactement; aprés quoy i'eus permission de parler aux captifs, et ie tâchay de les instruire en ce lieu-là mesme, de peur que ie ne le pusse pas faire si commodement dans nos Bourgs, à cause du mauvais traitement que l'animosité de tout le monde leur preparoit.

I'en trouvay deux qui m'entendirent assez volontiers; mais Dieu me favorisa tellement le lendemain, que leur ayant parlé fort amplement de nos mysteres, ie remarquay qu'ils y prenoient plaisir, et qu'ils n'estoient pas fort éloignés du Royaume de Dieu.

Nous partismes deux iours aprés le combat, en compagnie d'un grand nombre, tant de ceux qui s'estoient trouvez au combat, que de ceux qui les estoient venus voir. Les victorieux portoient les chevelures bien peintes, au bout des bastons faits pour soutenir ces trophées. Les Esclaves partagez en plusieurs bandes, marchoient en chantant; et comme ie m'apperceus qu'une des femmes captives avoit un enfant malade, qu'elle portoit à la mamelle, ie crus que ie ferois bien de le baptiser, le voyant en danger de mourir: ainsi m'approchant de luy, au temps que nous passions un ruisseau, ie le baptisay. Il sembloit que ce pauvre enfant n'attendoit plus que cette grace pour partir de cette vie: car il mourut bientost aprés pour vivre eternellement au Ciel.

Vous pouvez iuger si ie ne m'estimay pas bien recompensé des fatigues de mon voyage, d'avoir esté assez heureux que d'arracher au Demon une proye qu'il esperoit d'enlever. Mais le Baptesme que tous les prisonniers me demanderent peu de iours aprés, fut pour moy un surcroist de consolation, et de joye, qui passe tout ce que l'on en peut s'imaginer.

Aprés donc que i'eus laissé un peu amortir le feu de la colere et de l'animosité des Iroquois à l'égard de ces miserables, voyant qu'on les avoit laissez seuls sur l'échafaut où ils venoient d'estre tourmentez, et où ils estoient encore environnez de toutes les chevelures de leurs compatriotes, qui servoient comme de trophée à la gloire des victorieux, ie m'approchay d'eux, et les ayant fait descendre de l'échafaut, ie les menay dans une Cabanne voisine, pour les y disposer à une mort Chrestienne. Comme ie leur parlois fortement de leur salut, i'entendois quelques-uns des Iroquois, qui se disoient les uns aux autres: Voy-tu comme il ayme nos ennemis? et d'autres qui adjoustoient, que ie devois laisser aussi brûler dans l'enfer, des gens qui leur avoient fait tant de maux; mais il s'en trouva parmy eux qui advoüoient que ie faisois bien de les instruire, et que la vengeance de l'homme ne devoit pas porter son ressentiment jusqu'au delà des bornes de la vie de son ennemy.

Ie pris de là occasion de dire à nos Agniers, que i'aimois leurs ennemis, mais du mesme amour que Iesvs-Christ nous aime tous, parce que ayant une ame immortelle, et aussi capable d'estre heureuse dans le Ciel, il estoit du devoir d'un Chrestien, de leur procurer à tous le mesme bonheur; qu'au reste nous ne devions faire dans le Paradis qu'une belle famille de veritables amis; parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qui nous aymant tous d'un mesme amour, unit en luy tous nos cœurs; et que c'estoit ce qui m'obligeoit d'aimer leurs ennemis; mais que pour eux, outre cette

obligation commune qui m'engageoit à aymer tous les hommes de cette sorte, i'avois encore pour eux un amour tout particulier, parce que Iesvs-Christ qui est le Maistre de nos vies, m'avoit envoyé chez eux, pour leur monstrer le chemin du Ciel, et non pas chez les Loups leurs ennemis. Et qu'enfin il estoit juste que ie les aimasse plus que les Loups, puisque ie vivois de leurs biens, qu'ils me connoissoient, et qu'ils souffroient que ie demeurasse en paix au milieu d'eux, et que ie ne sçavois pas si les Loups avoient pour moy les mesmes bontez.

I'estendis ce petit discours avec le plus de force que ie pus, et ie m'arrestay particulierement sur la description de l'Enfer, dont ie leur representay vivement les tourmens effroyables, pour leur donner quelque compassion de ces miserables victimes, qu'ils alloient faire mourir dans les supplices. Mes paroles, aidées de la grace, firent une telle impression sur ces Barbares, que tous me dirent que ie faisois bien de les instruire.

Ie commençay donc de leur faire une instruction fort ample, de tout ce que ie iugeois necessaire pour les rendre capables de la Foy Chrestienne ; et ils m'écouterent avec un silence admirable. Il est vray que ie receus vne assistance tout extraordinaire de Dieu, qui me fournit alors de paroles propres, et de puissantes raisons, qui suppléerent à la honte qu'avoit l'interprete dont ie me servois, d'enseigner devant le monde, ce qu'elle n'avoit pas encore bien appris.

Dés que l'instruction fut achevée, ie vis vne femme des captifs, qui de son propre mouvement, commença d'adresser vne longue priere à Iesvs-Christ, pour luy demander son salut. Ensuite un des plus braves et des plus grands guerriers de cette Nation, qui dans le combat avoit tué de sa propre main plusieurs Iroquois, fit aussi publiquement à Dieu sa priere. Ie me servis heureusement de la ferveur naissante de ces Neophytes, et aprés avoir porté tous les autres à suivre l'exemple de ces premiers, et que tous eurent esté disposez au saint Baptesme, par les actes que ie leur fis faire, ie les baptisay.

Aprés vne telle consolation, qui étoit capable d'adoucir toutes les peines et les fatigues de mon employ, le bon Dieu m'en donna vne autre qui me combla de joye. I'appris qu'une autre bande de guerriers venoit d'arriver à une Bourgade assez peu éloignée du lieu où i'estois, et qu'ils avoient une femme captive. Ie m'y transportay aussitost pour voir si ie ne pourrois pas gagner cette ame à Dieu. Il arriva le plus heureusement du monde, qu'au milieu des cruautez qu'on exerçoit sur elle, i'eus tout le loisir de l'instruire entierement de nos Mysteres, parce qu'elle m'écoutoit avec tant de plaisir et de joye, qu'il me sembloit voir sur son visage des marques certaines de sa Predestination ; et comme elle ne respiroit que le Paradis, son Baptesme sans doute luy en ouvrit le chemin, estant morte aussitost qu'elle l'eut receu. Que la Providence de Dieu est admirable sur ses Predestinez ! et qui auroit crû que cette femme deust trouver son salut dans sa captivité, et au milieu des feux de l'Iroquois, une gloire eternelle qu'elle n'eust possible iamais obtenuë si elle eust toûjours demeuré dans son païs.

Pendant toutes ces grandes occupations, il me vint une Lettre d'Onnontagué, où nos Peres me prioient de m'y rendre au plus tost. Cette nouvelle m'obligea de retourner promptement sur mes pas à Agnié, et de visiter tous les blessez, dans les six Bourgs qui estoient de ma Mission. Il faut advoüer que Dieu sçait bien adoucir quand il luy plaist, les amertumes et les travaux des Missionnaires. I'avois fait en dix iours plus de cent lieuës, pour tâcher parmy ces forests et ces affreuses solitudes, de rencontrer quelques ames que i'eusse pû gagner à Dieu : et comme si sa bonté m'eust voulu recompenser de ce peu de peine que i'avois prise, en me donnant ce que ie souhaitois le plus ardemment, outre les Loups et cette femme captive que i'eus le bien de baptiser, ie conferay encore le mesme Sacrement à

vingt-quatre personnes, trois iours avant que ie partisse pour me rendre à Onnontagué, parmy lesquels ie trouvay des enfans, qui n'attendoient plus que cet heureux moment pour aller au Ciel, et qui moururent presque tous aprés y avoir esté disposez par le Baptesme.

Ces guerres affoiblissent terriblement l'Agnieronnon, et ses victoires mesme, qui luy coustent toûjours du sang, ne contribuent pas peu à l'épuiser. Au contraire, i'apprens que nos Colonies Françoises se fortifient tous les iours, par le grand nombre de familles qui s'establissent, et par le secours qu'on envoye tous les ans de France : de sorte que sur les connoissances que i'ay des deux païs, ie puis dire avec verité, que cét ancien et redoutable ennemy n'est plus tant à craindre aux François, qu'il estoit ; qu'au contraire il apprehende maintenant nos Armes, et n'a que du respect pour ceux qu'il méprisoit auparavant ; ce qui nous est merveilleusement avantageux pour leur conversion.

—

§ II.

Entreprise de quatre Nations Iroquoises sur un Fort des Loups leurs ennemis.

La victoire de nos Agniers sur les Loups leur a esté plus glorieuse que profitable, à cause qu'ils sont tres-peu de monde en comparaison de leurs ennemis, qui peuvent leur opposer cinquante hommes contre un. Cependant elle n'a pas laissé de leur enfler le courage ; et sans considerer que leurs victoires mesmes les affoiblissent, et qu'ils perdoient beaucoup plus dans un seul de leurs guerriers, que leurs ennemis ne perdoient dans cinquante des leurs, ils prirent resolution de se venger de l'affront qu'ils croyoient avoir receu des Loups ; et les quatre Nations Inferieures s'estant iointes, comme interessées dans cette commune cause, on fit vne troupe de quatre cens guerriers, e on prit dessein d'attaquer un des Forts de l'ennemy, situé proche de Mannate, et de s'en saisir plûtost par quelque stratageme, que par force ouuerte. Leur dessein estoit concerté de la sorte : vne bande de huit ou neuf ieunes guerriers devoit aller faire quelque meurtre proche de la Pallissade, ou Fort, afin qu'au bruit de ce massacre, l'ennemy sortist hors de la place, et que l'ayant attiré dans l'embuscade, ils pûssent sans peine se rendre maistres du Fort, lors qu'il seroit dépourveu de sa garnison.

Estant donc arrivés à la veuë du Fort, ils disposerent l'embuscade, et envoyerent faire les premieres approches à la Palissade ; mais comme ils virent que personne ne sortoit, et que tout le monde se tenoit retranché dans le Fort, ils resolurent d'en venir à vne guerre ouverte, et d'attaquer la place de la mesme maniere que les Loups avoient attaqué Gandaoüagué ; mais certes ce fut avec beaucoup moins de succez ; car ayants rencontré vne Pallissade impenetrable à tous leurs coups, ils desespererent de la pouvoir forcer, et furent enfin obligez de se retirer avec bien de la confusion, sans avoir tué, ni blessé aucun des ennemis, et deux des leurs ayant esté blessez.

Au temps que ces quatre cens hommes retournoient sans avoir reussi dans leur entreprise, vne petite bande composée seulement de cinq guerriers, arriua d'un autre quartier, toute glorieuse d'en avoir rapporté vne chevelure et amené un prisonnier.

Ie n'estois pas pour lors à Gandaoüagué pour le disposer au Baptesme ; mais vne de nos Chrestiennes, nommée Marie Tsinoüentes, qui auoit déja quelquefois fait l'office de Catechiste avec bien du succez, s'estant renduë au lieu où estoit ce captif, elle fut fort surprise de voir qu'il faisoit sa priere à Dieu, selon ce qu'il avoit appris parmy des Sauvages Chrestiens, instruits par ceux de nos Peres qui ont soin des missions Algonquines. Elle s'approcha de luy, et l'instruisit de nos mysteres. Ce pauure homme tout remply de consolation, remercia cette genereuse Chre-

stienne de ce qu'elle luy rendoit cette charité, dans un païs ennemy, où il avoit crû ne pouvoir trouver autre chose, qu'une cruelle mort. En effet il fut mis à mort quelques iours aprés ; mais il mourut comme un predestiné, ayant esté baptisé un peu auparavant. Ce sont comme les premices de cette Nation si nombreuse des Loups, où i'espere qu'un iour Dieu donnera entrée à la foy, et que quelques enfans de ce païs, qui sont allez au Ciel par un heureux Baptesme, y attireront sur leurs parens les benedictions du Ciel, et les lumieres de la Foy.

—

§ III.

De l'estat du Christianisme parmy les Agniés.

Comme ie faisois un iour la visite des Bourgades qui sont du ressort de ma Mission, ce que ie fais tous les huit iours, à moins que le mauvais temps ne me mette dans l'impossibilité de le faire, ie fus estrangement surpris de voir au milieu de la place d'un de ces Bourgs, vne grande Croix qu'on venoit d'y planter. D'abord ie me mis à genoux devant cette Croix, tant pour adorer mon Sauveur qui venoit prendre possession de ce païs, que pour en donner de la veneration aux Habitans ; aprés quoy ie demanday qui estoit celuy dont la pieté s'estoit portée à planter cette Croix. On me répondit que la chose s'estoit faite par le consentement de tous les Habitans, et qu'on l'avoit iugée de tres-grande importance pour l'vtilité publique.

Vne devotion tout ensemble et si nouvelle parmy ces peuples, et si generalement receuë, me combla de ioye, et me porta à me faire instruire du motif qu'ils avoient eu de l'establir. On me dit que celuy qu'ils reconnoissoient tous comme le prophete du païs, avoit appris en songe, qu'il falloit planter vne Croix au milieu du Bourg, parce qu'elle les protegeroit et les defendroit contre leurs ennemis, qui ne pourroient iamais les vaincre, tant qu'elle subsisteroit ; que cette Croix estoit la maistresse de la vie. Vous pouvez penser combien ce discours me surprit, et iusqu'où alla mon ravissement, de voir que l'ennemy mesme de la Foy estoit le premier à l'établir. Ie pris de là sujet de les instruire du mystere de la Croix, et de leur confirmer ce que leur prophete clairement leur avoit dit, qu'elle estoit adorable, et veritablement la source de la vie.

Ie ne sçeus pour lors que penser d'un songe si extraordinaire, auquel nos Sauvages, qui selon leur coustume le prennent pour vne Divinité, avoient si promptement et si fidelement obey, sinon que ce fust le Demon mesme qui eust donné ce sage conseil au faux prophete de cette Bourgade ; j'avois quelque sorte de raison d'en esperer un bon succez, parce que ie voyois que le Royaume de Sathan s'alloit détruire par luy mesme. En effet si la Croix est adorée comme le soustien et l'appuy du païs, il est sans doute que le Christianisme y regnera bientost ; si la prophetie se trouue fausse, j'auray sujet de destruire le faux Dieu du païs, en decreditant le songe, pour y establir la Foy du vray Dieu de toute la terre.

Ie louë sa bonté infinie de l'ouverture qu'il nous donne pour entrer si aisément dans le cœur de tous nos Sauvages, et de la facilité que nous en avons à leur inspirer les paroles de la vie et du salut. Ie n'en ay trouvé que deux dans toutes nos Bourgades, qui ne m'ayent pas voulu écouter sur ces matieres importantes ; l'un desquels est mort comme un reprouvé. En huit mois, i'en ay baptisay cinquante trois, dont la pluspart estoient des enfans, qui sont morts aussitost aprés auoir receu le Baptesme. Car comme nous nous defions iustement de leur inconstance naturelle, i'en ay peu baptisé hors du danger de mort. La grande moisson qui commence à meurir, nous fournira comme i'espere, dequoy travailler les deux années sui-

vantes. I'invite à vne recolte si abondante les ames genereuses et pleines de zele.

§ IV.

Les effets d'une Providence admirable de Dieu sur le salut de quelques Sauvages.

Dieu souvent m'a conduit tout à propos pour le salut de quelques-uns, ausquels il ne restoit de vie, qu'autant qu'il en falloit pour les disposer au Baptesme.

Le second de Novembre 1669. ayant iugé à propos d'aller visiter mes Sauvages, qui estoient à la pesche à dix lieuës du Bourg où ie demeure, estant arrivé au lieu où ie les auois veus l'Esté passé, ie fus fort surpris de n'y trouver personne. Mais comme ie m'en retournois pour aller passer la nuit sous quelques écorces que j'avois remarquées en passant, ie fus inspiré de suivre un petit sentier que ie rencontray à l'écart; il me vint vne forte pensée, que ie trouverois infailliblement ce que i'estois venu chercher de si loin. Les seuls pas d'une personne que i'apperceus fraichement imprimez sur la neige, me porterent à m'abandonner à cette route inconnuë. Ie penetray donc tout seul dans ces vastes Forests ; ce n'estoit pas neantmoins sans quelque forte inquietude, à cause que la nuit n'estoit pas fort éloignée ; enfin aprés deux grandes lieuës de chemin, i'arrivay heureusement le Soleil couché, au lieu où les Sauvages avoient dressé leurs Cabannes. Si tous ces pauures Sauvages furent ravis de me voir, ie vous asseure que ie le fus encore beaucoup plus, de les avoir trouvez ; mais tout le bon accueil qu'ils me firent, en me regalant de quelques petits poissons, n'apporta pas tant d'adoucissement aux fatigues de mon voyage, que le Baptesme que ie donnay à un petit enfant, qui quitta aussitost aprés la terre pour aller au Ciel, et la penitence heureuse d'un moribond, qui auoit vescu depuis longtemps dans le libertinage assez ordinaire à ces peuples. Ie crus auoir esté assez bien recompensé de mes peines, que d'avoir contribué au salut de ces deux ames, qui auroient sans doute esté perduës pour toute eternité, si la providence de Dieu ne m'eust conduit d'vne maniere merveilleuse, où elles estoient.

Vn guerrier qu'on rapportoit dangereusement malade, en passant par le Bourg où i'estois, y coucha seulement vne nuit. Comme i'en fus aduerty, ie me transportay aussitost dans la Cabanne où il estoit, son mal me paroissoit estre sans remede. Ie luy parlay fortement de son salut, et ie fus assez heureux pour en estre écouté avec plaisir. Ie le dispose, en luy faisant faire des prieres a Dieu, à en obtenir la grace du Baptesme et d'une bonne mort, et l'ayant quitté pour vne affaire pressante, avec dessein de revenir dans un moment, pour achever son instruction et pour le baptiser, ie retournay aussitost, et ne le trouvant plus, ie fus saisi d'vne frayeur horrible, dans la crainte qu'il ne fust mort sans le Baptesme, par ma faute ; mais i'appris qu'on l'avoit transporté dans un autre Bourg, éloigné de celuy où il avoit passé la nuit, d'environ deux lieuës et demie. Ie m'y rends en diligence, et par le plus grand bonheur du monde, ie le trouvay encore en vie. Mon nepveu, luy dit un de ses oncles, qui estoit de mes amis, voicy celuy qui porte la parole de Dieu, qui te vient chercher sçachant le danger où tu es; et comme il veut te procurer un bonheur eternel, écoute bien ce qu'il te dira, et ne manque pas de l'executer. Il témoigna qu'il m'écouteroit volontiers. Ie luy parlay donc de Dieu, et des grandes esperances que nous donne la Foy Chrestienne. Ie le fis prier avec moy, et ensuite ie le baptisay avec vne ioye incroyable. Ce fut la veille de sa mort, et de son bonheur eternel.

I'en rencontray un autre, en faisant mes visites ordinaires, que la misere avoit rendu aussi pâle et aussi defait qu'un mort. Ie le salüay, et l'encourageay à souffrir son mal avec patience,

n'ayant pas pour lors le loisir de l'entretenir. Dés le lendemain matin ie l'allay voir pour luy parler de son salut, à quoy il prit tant de plaisir, qu'il me pria de ne le point abandonner dans vne affaire si importante. Peu de iours aprés, se trouvant assez instruit, et fort touché, il m'enuoya un de ses parens pour me prier de le venir baptiser. Quand ie le vis si resolu de faire tout ce que ie luy avois dit, et surtout de ne point se iamais servir de ceux qui invoquent les Demons dans leurs remedes, ie le baptisay, quoy que le danger de sa maladie ne parust pas encore si euident, mais afin qu'il profitast du peu de temps qui luy restoit à viure. En effet plus son mal s'augmentoit, et plus il pensoit à l'autre vie, et avoit moins de peine à quitter celle-cy. Si ie ne l'allois visiter trois fois le iour, il m'envoyoit querir. Ça, mon frere, disoit-il, prions Dieu ; et il avoit si fort à cœur l'exercice de la priere, que si ie luy donnois quelques petites douceurs, que i'avois coustume de donner aux malades, il n'en vouloit point prendre, qu'il n'eust rendu auparavant ce petit hommage à Nostre Seigneur. Voicy ses bons sentimens, et ses prieres ordinaires qu'il faisoit pendant sa maladie : Iesvs, disoit-il, toy qui es le Maistre de ma vie, ie te remercie d'avoir eu pitié de moy. Ie sçais maintenant que tu m'as aimé : car si ie fusse mort à la guerre, où i'ay esté si souvent, ie brûlerois à present dans les feux d'enfer, qui ne s'esteignent point. Tu as eu la bonté de me prolonger la vie, pour quelque temps, et de m'envoyer un de ceux qui portent ta parole, et qui vont prescher la Foy par tout le monde, afin de m'instruire et de me baptiser ; aprés quoy tu veux me faire quitter la terre pour me conduire au Ciel, où ie dois estre eternellement heureux. Ie te remercie, Iesvs, de t'estre souvenu de moy : ie me souviendray aussi de toy tant que ie viuray. Ie t'offre de tout mon cœur ce que ie souffre : tu as souffert pour moy, parce que tu nous aimois ; et moy ie souffre pour toy, parce que i'ay peché. Aye donc pitié de moy, oublie toy de mes pechez, et ne permets pas qu'ils m'entrainent dans les enfers.

Ces prieres me donnoient de la devotion, et m'obligeoient à l'aller voir autant de fois qu'il le desireroit, auant que de mourir.

Il appella le peu de parens qu'il avoit, et leur dit : Ie veux qu'on sçache que ie suis Chrestien. Ainsi qu'on écoute la voix de ce Pere qui m'a baptisé, et qui m'ouvre le chemin du Ciel, où est le bonheur eternel. Faites tout ce qu'il ordonnera pour mon enterrement ; car ie veux estre enterré comme les Chrestiens, et si vous m'aimez, vous ferez tous comme moy, et mourrez tous Chrestiens.

Il fit venir ensuite la plus fervente de nos Chrestiennes, afin qu'elle publiast ce qu'il venoit de dire ; et il luy donna le petit meuble qu'il avoit, crainte qu'on ne l'enterrast avec luy, selon la coutume du païs. Il demanda dés-lors à estre transporté dans nostre Chapelle, afin d'y mourir et d'y estre enterré. Pour sa consolation ie l'entretins dans cette esperance, tant qu'il vescut ; mais ie ne pûs luy accorder qu'une partie de ce qu'il demandoit, il y fut enterré. A chaque visite il me reïteroit souvent cette priere, disant que puis qu'il estoit tout à Dieu, il ne pouvoit mieux mourir que dans la maison de Dieu.

Ie le veillay jusqu'à deux heures aprés minuit. Il rendit son ame à Dieu le 27. Ianvier, et il estoit âgé de trente huit ans, n'ayant vescu qu'un mois aprés son baptesme ; et il passa tout ce temps avec autant de pieté qu'eust pû faire un tres-fervent Religieux pour se disposer à la mort. Il fit aussi paroistre vne patience admirable dans des douleurs tres-violentes qu'il souffroit durant sa maladie. Il s'appelloit Tegannahkoüahsen ; ie luy avois donné le nom de Iean au baptesme.

Ie le fis apporter dans nostre Chapelle aprés sa mort, où ayant demeuré exposé quelque temps, nos Chrestiens le porterent en terre avec le plus de solemnité qu'il nous fust possible. On portoit vne Banniere qui marquoit l'in-

nocence baptismale qu'il avoit portée dans le Ciel. I'allumay tout ce que i'avois de Cierge, pour luy faire comme vne Chapelle ardente. La foule du peuple y fut si grande, que nostre Chapelle ne pouvoit tous les contenir. Ie trouvay que c'estoit vne occasion favorable de prescher, mesme aux Infideles qui s'y trouverent en grand nombre. Mes Freres, leur disois-je, vous pleurez, et vous estes accablez de tristesse à la mort de vos parens ; mais nous autres Chrestiens, nous chantons et nous nous rejouïssons, lorsque quelques-uns des nostres meurent, ainsi que vous voyez maintenant. Les ames bienheureuses qui sont au Ciel, ont déia receu avec ioye celle de cet homme dont vous voyez là le corps ; elle y est comblée d'vne ioye qui ne finira iamais. Ces Cierges que vous voyez allumez, sont comme des estoiles du Ciel, où il est à present couronné de gloire ; et cette belle estoffe dont ie l'ay couvert, n'est qu'vne foible representation de la robe admirable et éclatante dont Dieu l'a revestu. Au reste, nous ne sommes venus icy, et nous n'avons quitté nos parens, nos biens et la douceur de nostre patrie, que pour vous procurer à tous le mesme bonheur, que ie vous promets de la part de Dieu, et qui vous sera infaillible, si vous écoutez sa parole, et si vous obeïssez à sa loy avec fidelité.

Aprés ce petit discours, le Convoy marcha, et nous le suivions en chantant des Psaumes, iusqu'au lieu où ce corps devoit estre enterré.

Peu de iours aprés un petit enfant de ses proches parens fut baptisé, et s'alla ioindre avec luy dans le Ciel.

Dieu se servit de cette heureuse mort pour toucher si fortement sa mere, qu'elle vint publiquement me presser de l'associer à la compagnie de nos Chrestiens, mais quoy qu'elle eust esté fort instruite, toutes fois ie voulus differer encore son baptesme, ne pouvant à mon advis apporter trop de precaution pour accorder cette faveur, qui est d'autant plus estimée, qu'elle couste plus à obtenir.

Dans la mesme Cabanne, six personnes, tant adultes qu'enfans, moururent fort peu de temps aprés, ayans tous receu le saint Baptesme. Heureuse Cabanne d'avoir esté le sejour de tant de predestinez, vous meritez d'estre cent fois plus prisée, que tous les Palais des Grands.

Ie finiray par le recit d'vne mort qui ne fut pas moins precieuse devant Dieu. Il est vray qu'elle me fut assez sensible, parce que ie perdois le plus ferme appuy de cette Eglise naissante. C'estoit d'vne ancienne Chrestienne, qui avoit toûjours conservé vne rare innocence, au milieu du libertinage et de l'impieté de ceux de son païs. Son plus grand vice, estoit de se mettre quelque fois en colere contre ceux qui parloient mal de nostre Foy. Son zele estoit si grand pour l'augmenter, qu'elle preschoit par tout où elle rencontroit des auditeurs ; mais elle estoit plus admirable lorsqu'elle s'acquittoit de cet employ dans la Chapelle, et qu'elle y expliquoit les tableaux qu'on y exposoit pour ce suiet. Elle me venoit quelquesfois trouver avec neuf ou dix ieunes filles, qu'elle avoit gagnées à la Foy. Tiens, mon frere, me disoit elle, voilà de braves enfans que ie t'amene, enseigne leur bien les principes du Christianisme, et acheve ce que i'ay commencé. Elle commençoit et finissoit ordinairement ses entretiens, par leur representer fortement qu'il n'y avoit rien au monde de plus important que la Foy, et le service de Dieu. Aussi estant malade à la mort, c'estoit presque l'unique sentiment qu'elle imprimoit à ses deux filles ; et elle le faisoit avec tant de zele et d'onction, que ses paroles penetroient leur cœur, et les remplissoient d'vne consolation si sensible, que survenant quelquefois lorsqu'ils estoient dans ce saint entretien, ie trouvois la mere et les filles toutes baignées de larmes.

Quoy qu'elle fust si fort incommodée, qu'à peine pouvoit-elle sortir de sa cabanne ; toutefois elle ne manquoit iamais de venir rendre ses petits devoirs à Nostre Seigneur, au soir et au matin, dans la Chapelle ; quelque vive dou-

leur qu'elle ressentist, et quelque mauvais temps qu'il pût faire ; elle y demeuroit ordinairement vne demie-heure, à chaque fois.

Depuis qu'elle eut conceu l'esperance d'vne vie immortelle, elle n'eut plus d'attache pour celle-cy, quoy qu'il soit naturel aux Sauvages d'establir leur felicité dans sa conservation. Dieu est le Maistre de nos vies, disoit-elle, ie suis tousiours preste de luy rendre, quand il luy plaira, celle qu'il m'a donnée.

L'amour de la pureté que la Foy fit naistre en son ame, estoit si admirable, qu'au moindre mot qu'elle entendoit qui pût blesser cette vertu : Ne sçavez vous pas, disoit-elle aux plus libertins, que ie suis Chrestienne, et que la Foy m'est plus precieuse mille fois que la vie ?

Elle s'estoit renduë la presence de Nostre Seigneur si familiere, qu'elle continua de s'entretenir avec luy iusqu'à ce qu'elle luy rendist son ame. Elle mourut aprés avoir receu tous les Sacrements qu'on administre en cette extremité ; et elle nous laissa tout ensemble et le regret de sa perte, et la consolation du bonheur dont ie croy qu'elle iouït dans le Ciel.

—

§ V.

Du zele admirable que nos Chrestiennes ont montré dans la deffense de leur Foy, par les disputes contre les Hollandois, et de leur ferveur en d'autres rencontres.

Il n'est pas croyable combien le voisinage des Hollandois nuit à la Foy, soit à cause de l'eau-de-vie qu'ils vendent à nos Sauvages, qui leur est vne source eternelle de debauches, soit parce qu'ils tâchent de leur donner de mauvaises impressions de nostre Religion. Il est vray que depuis quelque temps ils sont plus reservez en cette matiere, parce qu'ils ont souvent éprouvé que la fermeté et la capacité mesme de nos Chrestiens leur ostoient toute esperance de pouvoir les ébranler. I'en rapporteray quelques exemples, qui feront voir tout ensemble et l'impieté de ces Heretiques, et la pieté de nos Chrestiens.

Vn iour que ces ennemis de la Foy s'apperceurent qu'vne bonne femme portoit par tout où elle alloit, vne image de la sainte Vierge, pour ne perdre iamais de veuë celle en qui elle avoit aprés Iesvs-Christ, toute son esperance, ils firent tout l'imaginable pour la destourner de cette sainte pratique ; et comme ils virent en mesme temps que la pieuse coustume de nos Chrestiennes estoit de porter un Chapelet au col, pour faire vne profession publique de leur Religion, ils tâcherent de les en détourner par des paroles artificieuses, et colorées d'vne fausse apparence de pieté. N'est-ce pas idolatrer, leur disoient-ils, que de rendre à vne creature l'honneur, qui n'est deu qu'à Dieu seul? et que vous estes malheureuses d'estre tombées entre les mains de gens qui au lieu de vous retirer de l'idolatrie, vous y engagent tout de nouveau ? En quel lieu de l'Escriture ont-ils veu que Dieu nous ordonne de le prier sur quelque petits morceaux de bois, tels que vous les portez sur vous ? Ces choses sont des ouvrages de l'esprit humain, et non des loix du Seigneur.

Vne de nos Chrestiennes qui estoit presente, ne pût souffrir un discours si impie ; vne iuste indignation luy fit prendre aussitost la parole pour toutes les autres, et la porta à répondre aux Heretiques en ces termes : Certainement vous montrez ou que vous auez bien peu d'esprit, ou que vous croyez que nous sommes bien peu éclairées dans nostre foy. Pensez-vous que nous honnorions la sainte Vierge comme la Maistresse de nos vies ? Vous vous trompez : nous sçavons trop bien le culte que nous devons à Dieu, pour le rendre à vne creature. Nous n'ignorons pas que c'est luy seul qui a creé toutes choses, et qu'ainsi c'est luy seul que nous devons honnorer comme nostre souverain Seigneur ; mais comme il a voulu se faire homme, pour nous

sauver, et qu'il a choisi Marie pour être sa Mere, n'est-il pas raisonnable que nous l'honnorions en cette qualité ? Si Iesvs-Christ son Fils l'a luy mesme honnorée, si les Anges et les Saints luy rendent leurs respects dans le Ciel, pourquoy ne luy rendrons-nous pas nos devoirs sur la terre ? Au reste ce Chapelet que nous portons, nous sert pour luy rendre tous les iours un nombre reglé de nos hommages. Son image que nous avons si souvent devant les yeux, la represente elle mesme à nostre esprit, et renouvelle dans nos cœurs l'amour, la confiance et le respect que nous devons avoir pour la Mere de nostre Sauveur.

C'est ainsi que le zele de cette bonne Chrestienne triompha de la malice de ces Heretiques, qui n'oserent plus s'exposer vne autre fois à la confusion qu'ils venoient de recevoir.

La mesme chose arriva à quelques autres Hollandois, qui s'efforcerent de decrediter dans l'esprit de nos bonnes Sauvages, l'usage qu'elles avoient de porter un Crucifix à leur col. Vous estes bien simples, leur disoient-ils, de croire qu'il faille honorer du bois et de l'airain, comme si c'estoient les maistres de nos vies. A quoy vne des plus zelées de nos Chrestiennes répondit en ces termes : Quand nous prions prosternez devant cette Croix, nous ne nous adressons pas à ce bois, ou à ce cuivre, comme à celuy qui nous a faits ce que nous sommes : car nous sçavons trop bien que Dieu, qui est l'auteur de nos vies, est un pur esprit, qui ne se peut voir des yeux du corps, que nous ne verrons comme il est, que dans le Ciel. Nous n'ignorons pas que le bois et le cuivre sont bien moins que nous, et qu'ils ne peuvent rien ; mais nous portons ce Crucifix, parce qu'en le voyant nous nous ressouvenons que Iesvs-Christ a esté attaché à vne Croix, et qu'il y est mort pour nous donner la vie, et nous meriter le Paradis : c'est pour ce suiet que nous l'aimons et l'adorons en cette Croix, comme nous l'adorons dans le Ciel.

Vne réponse si sage, et si pleine de pieté, toucha quelques vns de ces Heretiques, et ferma la bouche aux autres, et ils furent tous contraints par la force de la verité, de leur dire qu'elles avoient raison d'en agir ainsi, et qu'elles étoient fort bien instruites.

Nos Chrestiennes neantmoins ne se contenterent pas d'avoir ainsi vaincu les ennemis de nostre Foy ; mais pour les empescher de leur tenir vne autre fois de tels discours, la plus fervente d'entre elles, nommée Marie, les entreprit hautement, et leur dit avec vne force digne de son zele : Vous nous pressez de ne pas écouter la voix de ceux qui nous portent la parole de Dieu, est-ce vous que nous écouterons ? Vous, dis-ie, qui ne nous avez iamais enseigné qu'à mal faire ? Vous qui ne cherchez que nos Castors et non pas le salut de nos ames ? Vous qui nous chassez mesme du lieu de vos prieres, lorsque nous y voulons entrer, comme si nous le devions profaner ? Vous enfin que le seul interest attire en ce païs, et non le zele de la Foy ? Les Peres qui nous instruisent n'estant venus chez nous que pour nous enseigner la verité, et le chemin du Ciel, n'ont quitté leur païs et leurs amis, que pour travailler au salut de nos ames : c'est ce qu'ils cherchent vniquement ; ils ne nous parlent iamais ny de Castor, ny de Pourcelaine, ny de tout ce que nous estimons le plus, sinon pour nous porter à les mépriser, et à n'estimer que le Ciel. C'est dans cette veüe qu'ils nous disent si souvent, que tous les biens de cette vie sont peu stables, qu'il les faudra quitter à la mort, et qu'il faut desirer vniquement vne vie eternelle, et les biens du Paradis que nous ne perdrons iamais. Ils nous traitent mesme avec respect, et iamais ils ne sont plus aises que quand nous allons à la Chapelle pour nous y faire instruire : ainsi comme ils nous donnent les biens du Ciel, sans nous demander ceux de la terre, il est clair que nous devons leur donner toute creance plûtost qu'à vous. Nous sommes tous resolus de leur obeïr, et de croire tout ce qu'ils nous diront ; parce qu'ils ne nous diront rien qui ne soit pour le

salut de nos ames ; et que nous voulons estre bienheureux avec eux dans le Ciel. Pour vous autres, vous serez tous damnez ; car ie sçay que vous ne valez rien, et que vous ne tâchez qu'à nous corrompre. Sçachez donc qu'aprés vostre mort, l'Enfer sera vostre partage, comme il est l'eternelle demeure des méchans que vous imitez.

Ces Heretiques surpris de la fermeté de cette femme, se contenterent de luy dire, que s'ils faisaient des fautes, ils en demandoient pardon à Dieu. Oüy mais, adjousta cette Chrestienne, vous ne vous confessez pas ; et c'est neantmoins le seul remede qui efface les pechez.

Dans le temps de cette dispute, comme la Cloche eût sonné pour aller au Presche cette femme y entra avec les Heretiques qu'elle venoit de vaincre, et s'estant placée au milieu de l'assemblée, elle se mit aussitost à genoux, à la veuë de tout le monde, commença de reciter son Chapelet, ce qu'elle fit avec vne grande devotion tout le temps que le Ministre prescha ; ensuite de quoy, comme elle vit qu'on alloit par le Temple recueillir les charitez du peuple, elle y contribua comme les autres.

Vne conduite si sainte et si genereuse ravit tellement les Hollandois, que les uns la prioient de leur enseigner la maniere dont elle prioit Dieu ; d'autres la prioient instamment de leur vendre la petite statuë de Nostre-Dame qu'elle avoit, et que la Mere Superieure des Vrsulines de Quebec luy avoit envoyée ; mais elle protesta tousiours qu'elle ne s'en deferoit iamais qu'auec la vie ; et comme on la pressoit de dire comment elle honoroit la Sainte Vierge : Voicy, répondit-elle, ce que ie luy dis : Marie, qui es Vierge, tu as Iesvs-Christ pour Fils ; ainsi exhorte-le de nous accorder ce que nous luy demandons. Remarquez, adjoûta-t-elle, que par là ie ne dis pas qu'elle soit Dieu ; mais seulement qu'elle prie Dieu pour nous, afin qu'il nous fasse la grace de bien mourir. Or Dieu ne luy refusera rien, parce que c'est sa Mere, et une Mere qu'il aime seule, plus que tous les hommes ensemble. Ainsi Marie s'adresse à son Fils Iesvs-Christ, et luy dit, mon Fils, ie veux faire du bien à ceux qui implorent mon assistance ; c'est pourquoy ie vous prie de me donner ce que ie vous demande pour eux. Alors le Fils dit : Ma Mere, disposez de mes graces en faveur de qui vous le voudrez : tout est à vous.

Comme elle eut dit ces choses, à ces Heretiques, une femme Hollandoise, qui l'avoit écoutée, la mena dans sa maison, et luy dit : Continuë comme tu fais, à bien deffendre la foy Catholique : c'est l'vnique creance et la veritable. Ie n'ay point d'autre Religion que la tienne : écoute tousiours celuy qui t'enseigne. Ensuite elle luy montra des Images, des Crucifix et des Chapelets qu'elle auoit. C'est pour te faire voir, luy dit-elle, que ie prie comme toy, et que ie croy ce que tu crois. Aprés ce petit entretien, qui combla de joye cette bonne Sauuage, la Hollandoise la regala de quelques fruits.

Il est arrivé plusieurs fois que quelques-uns ayant menacé nos Chrestiennes, que leur zele dans la foy leur pourroit bien couster la vie, elles répondoient toutes avec une generosité égale à celle des Martyrs : Que la vie ne leur estoit plus rien depuis qu'elles l'avoient consacrée à Dieu dans le Baptesme.

Marie Tsiaoüentes adjoûta, que quand on devroit luy couper les bras et les jambes, on luy arracheroit plustost la vie, que la foy ; elle donna bientost aprés des preuves d'une si genereuse resolution.

Quatre determinez resolurent de l'enyvrer. On l'invite pour cet effet à un festin qui se faisoit dans le Bourg, et où l'on devoit boire de l'eau de vie ; elle y va, sans rien sçavoir du mauvais dessein qu'on avoit concerté. Tous les conviez estans assis à terre sur des nattes, à leur ordinaire, on commence à boire. Son tour vint : elle refusa de prendre de l'eau de vie. I'ay fait, adjoûta-t-elle, assez de folies en cette

matiere, avant mon baptesme ; ie suis resoluë d'estre plus sage, que je ne l'ay esté sur ce point. On la presse ; elle refuse constamment de le faire. On la menace de la maltraiter ; elle dit qu'elle ne craint rien au monde que le peché. Des menaces on en vient aux effets ; elle soûtient toutes les insultes avec vn courage invincible ; enfin ces quatre débauchez la prennent, l'un par les bras, l'autre par la teste, et le troisiéme par le milieu du corps, pendant que le dernier tâche de luy verser de l'eau de vie dans la bouche ; mais elle tint les dents si serrées qu'il leur fut impossible de luy en faire avaler une seule goutte.

Ce n'est pas la seule occasion où cette genereuse Chrestienne a donné des preuves de son courage ; et son exemple a tellement animé toutes les autres, qu'il n'est point d'insultes ny de violences qui puissent ébranler leur fermeté.

Vn iour quelques-unes ayant esté invitées à un festin, où elles avoient tout sujet de croire que tout seroit dans l'ordre, et que l'on ne souffriroit rien qui pût blesser l'innocence et la pureté du Christianisme, parce que ce festin ce faisoit chez une Chrestienne desia avancée en âge ; mais elles furent bien surprises d'entendre que le Sorcier qui présidoit à ce festin, declara d'abord qu'il estoit ordonné pour retablir la santé d'une personne malade. Au mesme temps Marie Tsiaoüentes se leve, et dit tout haut : Qui est vray Chrestien, qu'il me suive, et qu'il sorte avec moy : pour ceux qui ne le sont que de nom, ils peuvent demeurer à ce festin superstitieux. Elle fut suivie de quatre ou cinq des conviées. Vne resolution si ferme et si extraordinaire en ce païs, donna de l'étonnement et de l'admiration à toute la compagnie, qui ne pouvoit assez s'étonner comme des femmes avoient osé faire une chose qui passe chez ces Peuples pour une faute capable de diffamer celuy qui y tombe ; c'est pour ce sujet qu'on les traite comme des personnes qui n'ont ny jugement ny honnesteté dans leur conduite, et qui ne sçavent pas vivre. On dit qu'elles ne doivent pas s'étonner si elles sont pour la pluspart, ou pauvres, ou captives, ou abandonnées de tout le monde ; mais ces bonnes Chrestiennes n'opposent à tous ces reproches qu'une patience et une fermeté qui surprend tous ceux qui tâchent en vain de les ébranler.

On nous a appris, disent-elles ordinairement en ces occasions, que Iesus Christ et les premiers Chrestiens, n'ont pas esté mieux traitez que nous ; il ne nous peut rien arriver de si facheux, que nous ne soyons prestes de le recevoir de la main de Dieu, il nous suffit que nostre pauvreté ne luy déplaist pas, et qu'elle ne nous empeschera pas d'estre bonnes Chrestiennes ; cela seul nous la rend agreable. Nous n'attendons pas de ceux qui nous instruisent, qu'ils nous donnent les richesses de la terre ; nous nous contentons qu'ils travaillent à nous mettre en possession de celles du Ciel. Pour ce qui est des Coustumes de nostre païs, nous ne refusons pas de nous accommoder à celles qui sont conformes à la raison, et à la Loy de Dieu ; mais nous ne pouvons nous resoudre d'observer celles qui blessent l'une et l'autre.

Il n'est pas concevable combien le zele de ces bonnes Chrestiennes, donne de consolation, et combien il m'a animé à les ayder, au peril mesme de ma vie.

Il semble mesme que les meres inspirent cette grandeur d'ame à leurs petits enfans. Vn d'entr'eux recemment baptisé tenant un iour un Crucifix en la main, et se ressouvenant des insultes et des outrages que sa mere recevoit ordinairement pour la Foy Chrestienne, disoit à nostre Seigneur : O Iesus, toy qui es le maistre de nos vies, tu as bien souffert ; car on t'a cloüé à une Croix, on t'a couronné d'épines, et enfin on t'a fait cruellement mourir : la mesme chose qui t'a causé la mort, est ce qui cause à ma mere de si grands desplaisirs. Cette bonne mere estoit dans un coin de la cabanne, d'où sans estre veuë de l'enfant, elle entendoit avec une joye incroyable le pieux

entretien qu'il avoit avec son Dieu ; et ce fut elle-mesme qui me le rapporta peu de jours aprés.

Ie ne baptisay qu'à Pasque dernier cette femme Chrestienne ; et comme ie faisois difficulté d'accorder la mesme grace à ses enfans, elle et sa mere qui estoit presente, m'en firent des prieres si pressantes, que ie me laissay vaincre à leur pieté. Tu voy, me disoient-elles, nos enfans, que nous aimons comme nous mesmes, et à qui nous ne voulons pas moins de bien qu'à nous ; tu sçais les dangers de mort où nous sommes tous les iours à cause de l'ennemi qui nous tuë par tout où il nous rencontre, et qui peut-estre viendra bientost nous assieger iusques dans nostre Bourg ; tu fais cependant de la difficulté de baptiser ces petits innocens : sçache que s'il arrive qu'ils meurent sans baptesme, tu en répondras devant Dieu, et que nous nous éleverons alors contre toy pour te le reprocher. Parle, qu'est-ce qui t'empesche de leur faire le mesme bien qu'à nous ? tu sçais qu'ils le meritent mieux que nous ; car nous avons peché, et eux n'ont point encore assez de raison pour estre capables d'offenser Dieu. Si tu nous as aimées iusqu'à nous procurer un si grand bien, tu dois aimer encore plus ces innocens, et ne le leur pas refuser. Ce discours me surprit, et me toucha également ; de maniere que ie fus contraint de baptiser les deux plus jeunes de ses enfants, et de differer les autres, iusqu'au temps où ils seroient suffisamment instruits.

Le premier de ces jeunes enfans, âgé de quatre ans, qui est celuy dont ie viens de parler, fut nommé Athanase ; et l'autre, âgé seulement de deux ans, receut le nom d'André, et il fait desia paroistre tant d'ardeur pour la Foy, que comme il ne peut pas encore parler, il fait suppléer sa main au defaut de sa langue, allant luy-mesme prendre le bras de ceux qu'il voit manquer à faire le signe de la Croix, et le leur portant au front, il les oblige à s'acquitter de ce devoir. Ie l'ay veu de mes yeux avec plaisir.

§ VI.

Du nombre des Agniés baptisez, des moyens dont on se sert pour leur conversion, et des grandes esperances qu'ils en donnent par le changement tout extraordinaire qui s'est fait dans leurs esprits.

Nous ne sommes pas au temps des Apotres et de l'Eglise naissante, lorsque pour établir la foy de Iesvs-Christ dans l'esprit des peuples, Dieu operoit des prodiges dans toute la nature, et que les graces du Christianisme trouvoient des cœurs disposez par les miracles à recevoir vne loy si merveilleuse. Vn Sermon de saint Pierre fut suiuy de la conversion de trois mille hommes ; et les discours des Apostres auoient tant de force et de pouvoir sur les esprits, qu'il n'estoit rien de plus ordinaire, que de voir des gens convaincus et touchez de ce qu'ils avoient entendu, se dépoüiller de tous leurs biens pour suiure Iesvs-Christ.

Nous ne sommes plus dans le temps ny des grands miracles, ny des conversions si merveilleuses. La Foy s'insinuë doucement dans les esprits, sans les ébloüir. C'est ce qui est cause que des peuples aussi barbares et aussi grossiers que le sont nos Sauvages, ne se rendent pas tout d'un coup aux veritez qu'on leur presche : ils n'y voient rien qui ne soit la proscription de tous leurs attachemens, rien qui ne soit audessus des sens et de la raison ; de maniere qu'ils ont bien de la peine à s'en laisser convaincre, et à se soûmettre aux loix du Christianisme.

Le plus grand miracle que puisse faire un Missionnaire en ce païs, c'est de ioindre au zele qu'il apporte d'Europe, vne douceur qui entre avec adresse dans l'esprit de ces barbares, et vne patience qui ne se rebutte iamais de leur mauvaise humeur. Sans ces deux qualitez il ne luy est pas possible, ny de faire aucun fruit dans ces Missions, ny d'y perseuerer mesme longtemps. Il faut sçavoir ménager ces

esprits, il faut attendre de Dieu seul le fruit de nos travaux, c'est à luy à rendre feconde la terre que nous cultivons, et que nous arousons de nos sueurs et de nos larmes. Quand il luy plaist, il nous donne la consolation de voir que nos peines ne sont pas inutiles, et il prend plaisir d'adoucir l'amertume de nos travaux par quelques miracles de sa grace.

Depuis huit mois i'ay baptisé seulement cinquante trois personnes, qui sont presque toutes allées au Ciel. Quand ie n'aurois contribué qu'au salut d'vne seule ame, ie m'estimerois trop bien payé de toutes mes peines, puisque Iesvs-Christ a donné son sang pour elle.

Ie n'ay baptisé que trois femmes adultes, aprés les avoir longtemps éprouvées. I'espere qu'elles seront de ferventes Chrestiennes. Peut-estre que les hommes ressentiront dans quelque temps les mesmes impressions de cette grace, qui ne peut souffrir d'attache volontaire au peché, sans quoy nous ne conferons iamais le Baptesme aux adultes, de crainte qu'ils ne tombent dans l'apostasie. Et bien que presentement il y en ayt un assez grand nombre qui demandent le Baptesme, et qui ont esté suffisamment instruits dans les mysteres de nostre Foy, ie differe cependant de leur accorder cette grace, iusqu'à ce que ie les voye hors du peril où ils sont de s'engager tout de nouveau dans leurs debauches, et dans les superstitions du païs.

Ie me suis serui de toutes les industries que Dieu m'a inspirées pour les obliger de renoncer à leurs mauvaises habitudes : car pour convertir ces peuples, il faut commencer par toucher leurs cœurs, avant que de pouvoir convaincre leurs esprits. C'est dans ce dessein que i'ay fait des peintures spirituelles tres-devotes, qui ont puissamment serui à leur instruction. I'ay fait des Catechismes deux fois le iour, avec tout le succez que l'on pouvoit attendre de ces pauvres Sauvages ; et souvent mesme i'estois surpris des impressions tout extraordinaires que la parole de Dieu faisoit sur leurs ames.

I'ay attaqué l'yurognerie et la debauche, qui sont comme les Divinitez de ce païs, parce que ces peuples y sont furieusement attachez. I'ay combattu ces vices par la crainte du Iugement de Dieu, et tout ensemble par la terreur des armes d'un grand Roy, dont le seul nom est capable de les tenir dans leur devoir. I'ay tâché de les gagner par toute la douceur, et toute la familiarité imaginable. Ie leur ay representé cent fois, avec toute la force que Dieu m'inspiroit, les peines et les recompenses eternelles de l'autre vie. Ie les ay souvent menacez que Dieu se lasseroit enfin de leur dureté, et que sa iustice estoit preste de leur faire ressentir, mesme dés cette vie, les calamitez dont il a coustume de punir les peuples obstinez dans leur aueuglement et dans leurs vices. Ie leur ay fait craindre que s'ils ne se convertissoient bientost, Dieu leur susciteroit quelque puissant ennemy pour les exterminer. Enfin i'ay employé la douceur et la force, les menaces et les prieres, les travaux et les larmes, pour bastir cette nouvelle Eglise, et pour convertir ces pauures Sauvages. Il ne reste plus qu'à verser mon sang pour leur salut, ce que ie souhaite de tous les desirs de mon cœur.

Mais aprés tout, ie ne remarque pas encore en eux ces grands changemens que le saint Esprit opere en ceux des Payens qu'il veut mettre au nombre des Fideles. Ie loüe Dieu de ce qu'il me fait voir que la conversion des hommes est son ouvrage, et que nous n'y devons rien pretendre, que le bonheur de le servir avec fidelité. Il y a d'heureux momens qui ne sont connus qu'à luy seul, dont dépend le salut des hommes. C'est à luy à ménager leur cœurs, pour triompher de leur dureté.

Ie suis bien aise de remarquer icy un moyen que i'ay reconnu estre fort vtile et fort efficace pour convertir ces Barbares.

D'abord j'avois jugé que pour établir

solidement le Christianisme parmy ces peuples, il estoit necessaire d'y employer la lecture et l'escriture, qui sont deux choses dont les Sauvages n'ont aucune connoissance ; ie m'estois donc appliqué l'espace d'un mois. à enseigner l'un et l'autre, aux petits enfans de nos Iroquois, et quelques-uns avoient desia profité de telle sorte, qu'ils écrivoient et lisoient assez bien ; mais le peu de moyens que i'ay de fournir aux petites recompenses qu'il faut donner à ces enfans pour les attacher à cét employ, et le peu de temps qui me restoit pour les devoirs essentiels de ma Mission, m'ont enfin obligé de penser à quelque autre industrie, qui ne fut pas moins efficace, et qui me laissast plus de temps pour m'employer aux obligations de mon ministere.

Dieu m'en inspira vne quelques iours aprés, qui est beaucoup plus facile, et qui fait un grand fruit parmy ces peuples.

C'est un jeu, pour prendre nos Sauvages, par ce qu'ils aiment le plus ; car le jeu fait toute leur occupation, lorsqu'ils ne sont point à la guerre, et ainsi i'espere leur faire rencontrer leur salut, dans la chose mesme qui contribuoit souvent à leur perte.

Mon dessein est de détruire par ce moyen l'étrange ignorance où ils vivent pour tout ce qui regarde leur salut, et de suppléer au defaut de leur memoire. Ce jeu parle efficacement par ses peintures, et instruit solidement par les emblesmes, dont il est remply. Ceux qui veulent s'y diuertir, n'ont qu'à le voir, pour apprendre tout ce qu'ils doivent faire afin de vivre chrestiennement, et pour retenir tout ce qu'ils auront appris, sans le pouvoir iamais oublier.

Il n'est rien de plus aisé que d'apprendre ce jeu. Il est composé d'emblêmes, qui representent tout ce qu'vn Chrestien doit sçavoir. On y voit les sept Sacremens, tous depeints, les trois Vertus Theologales, tous les Commandemens de Dieu, et de l'Eglise, avec les principaux pechez mortels ; les pechez mesme veniels qui se commettent ordinairement y sont exprimez dans leur rang, avec des marques de l'horreur qu'on en doit avoir. Le peché originel y paroist dans vn ordre particulier, suivy de tous les maux qu'il a causez. I'y ay representé les quatre fins de l'homme, la crainte de Dieu, les Indulgences, et toutes les œuvres de misericorde. La Grace y est depeinte dans une Cartouche separée, la conscience dans une autre, la liberté que nous auons de nous sauver ou de nous perdre, le petit nombre des Eleuz ; en vn mot, tout ce qu'un Chrestien est obligé de sçavoir, s'y trouve exprimé par des emblêmes qui font le portrait de chacune de ces choses. Tout y est si naturel, et si bien depeint que les esprits les plus grossiers n'ont nulle peine de s'eslever à la connoissance des choses spirituelles, par des Images corporelles qu'ils en ont devant les yeux.

C'est ainsi que nos Sauvages apprennent en joüant, à se sauver, et que i'ay tâché de ioindre ce qu'ils aymoient avec tant de passion, à ce qu'ils devoient aimer encore davantage, afin qu'ils ne trouvassent aucune peine à se faire instruire.

Ce jeu s'appelle du Point au Point, c'est à dire du point de la naissance au point de l'Eternité. Nos Iroquois le nomment : le chemin pour arriver au lieu où l'on vit toûjours, soit dans le Paradis, soit dans l'Enfer.

L'adresse et la methode de ce jeu se pourra voir au bas de la carte, où il sera imprimé. Ie pretens le faire graver, afin d'en avoir plusieurs exemplaires, et de pouvoir rendre de la sorte nos mysteres intelligibles à ceux mesmes à qui ie ne pourray pas me faire entendre.

Il y a de nos Iroquois à qui ie ne l'ay enseigné que deux fois, et qui l'ont appris parfaitement ; d'autres à qui ie l'ay monstré quatre fois seulement, et qui s'y sont rendus si habiles, qu'ils m'ont obligé d'y joüer avec eux. Nous passasmes agreablement les Festes de Pasques à ce jeu, également saint et profitable. Tous nos Sauvages ont une extréme passion de l'apprendre, et d'y joüer, soit parce qu'ils y font parois-

stre de la vivacité à concevoir aisément des choses si difficiles, soit à cause qu'ils voient bien que ce jeu les instruit sans peine, de ce qu'ils doivent sçavoir pour se sauver.

L'experience que i'ay de cette nouvelle methode et l'approbation que plusieurs personnes tres-sages luy ont donnée, font que ie l'estime beaucoup. Peut-estre que les Missionaires de la France s'en pourroient servir avec bien du fruit à l'égard des gens de la campagne, tant pour leur faire passer saintement quelques heures des Dimanches et des Festes, et agreablement tout ensemble, que pour leur enseigner d'vne maniere également aisée et solide, toutes les vertus du Christianisme.

Chaque cartouche et chaque emblême peuvent fournir de tres-profitables discours qu'on feroit au peuple ; ainsi que ie le fais voir dans le petit Livre que i'en ay fait, et que i'aurois envoyé en France dés cette année, sans une maladie qui m'a empesché de le mettre en estat. I'espere l'envoyer l'année prochaine, avec vn autre ieu du monde, que i'ay inventé, pour détruire toutes les superstitions de nos Sauvages, et leur donner de tres-beaux sujets d'entretien, qui les degoûteront du plaisir qu'ils prennent à s'entretenir de leur fables.

Nos anciens m'ayant invité à leur ceremonie des morts, qui se devoit faire à Gandaoüagué, ie m'y en allay à dessein de les gratifier. L'assemblée estoit composée des Onnontagués, de quelques Onneiouts, et de tous les plus considerables d'Agnié. Les uns estoient separez des autres selon la coustume. En attendant que l'Onnontagué parlast, nos Agniés s'entretenoient de leurs fables, et de leurs superstitions. Ie me joignis à eux ; et meslant adroitement à leurs mensonges, quelques discours de la verité, ie leur fis voir clairement combien leurs superstitions estoient ridicules. Vn Capitaine de mes amis ayant de la peine à souffrir cette espece d'insulte, me voulut imposer silence ; mais ie crûs qu'en matiere de Religion, et dans une conioncture de cette importance ie ne devois pas souffrir que qui que ce fust me fermast la bouche ; et d'ailleurs comme ie n'ignorois pas l'autorité que j'avois parmy ce peuple, ie dis à ce Capitaine avec assez de fermeté : Sçais-tu bien que tu me fais un affront le plus sensible que ie puisse recevoir iamais ? mais qui es-tu, pour me commander de me taire ? et suis-ie venu icy pour t'obeïr ? si ie t'avois traitté de la sorte à Quebec, n'aurois-tu pas suiet de t'en plaindre ? mais en quoy ay-ie mal parlé pour me fermer ainsi la bouche ? et si ie dis la verité, pourquoy ne veux-tu pas qu'on l'écoute ?

Ce Capitaine fut fort surpris de ce que ie témoignois estre choqué d'vne parole, dont il se servoit assez ordinairement, mesme à l'égard de ses amis et il ne me répondit autre chose, sinon que c'estoit leur coustume en ces occasions de s'entretenir de leurs fables. Ie repris encore cette parole, et luy dis avec toute la force qui me fut inspirée, c'est vostre coustume de vous enyurer ; de bonne foy, cette coustume est-elle bonne ? et la dois-je approuuer ? C'est vostre coustume de derober ; dois-ie, dire que vous faites bien ? C'est vostre coustume de vous abandonner à toutes sortes de debauches, de violer toutes les loix de la raison, et de viure comme des bestes ; pensez-vous qu'il n'est pas de mon devoir de vous reprendre de tous ces vices, et de tâcher de vous en donner de l'horreur ? et cependant vous m'imposez silence, lorsque ie veux vous en parler. Cela est-il raisonnable ? Si ces coustumes estoient saintes et honnestes, on auroit du respect pour elles, et ie ferois tout l'imaginable pour vous obliger de les retenir. Mais de vous voir passer toute vostre vie dans des crimes si execrables, c'est à quoy ie ne puis me resoudre.

Le mesme Capitaine me donna encore vne autre occasion de luy parler un peu fortement, en me disant assez brusquement, que i'eusse à me retirer de leur compagnie, parce qu'ils alloient chanter selon leur coustume. Il est vray que ie n'entendois rien à leur chant, et

que ie ne voulois pas mesme y contribuer ; mais neantmoins comme ie n'estois pas homme à troubler leur musique, ie crûs qu'il avoit tort de me faire ainsi retirer ; et comme d'ailleurs il ne faut rien pardonner à ces sortes de gens, lorsqu'ils font des fautes, qu'ils doivent eux-mesmes iuger estre telles, ie leur dis que ie ne troublerois pas la feste en demeurant paisible au lieu où i'estois ; qu'au reste il n'estoit pas de la bienseance que ie quitasse le cercle des hommes, pour me mettre en celuy des femmes, ou parmy d'autres que ie ne connoissois pas. Cependant comme ie vis qu'on me pressoit fort de sortir, ie le fis, de crainte de les choquer, et me retiray au cartier des Onnontagués, au Capitaine desquels ie témoignay mon mécontentement, qu'il iugea estre tres-raisonnable.

Aprés la ceremonie, qui dura l'espace de cinq heures, ie m'en retournay au Bourg, sans attendre le reste de cette solennité, qui se devoit terminer par nos Agniés ; ils sceurent mon deplaisir et ils creurent le devoir craindre, d'autant plus que quelque temps auparavant i'avois fait courir le bruit que ie voulois aller à Quebec. Tout ce qu'ils estoient d'Agniés blasmerent l'imprudence du Capitaine qui m'avoit choqué, et furent extrémement fachez de l'affront qu'il m'avoit fait ; et luy-mesme ayant bientost reconnu sa faute, il ne tarda guere à me venir voir pour m'en faire des excuses.

Mon frere, me dit-il, ie ne veux pas croire, bien que tout le monde l'asseure, que tu ayes l'esprit irrité et le cœur plein d'amertume à mon égard, puisque tu ne peus ignorer l'amour que i'ay pour toy, et l'estime que i'ay toujours faite de ton merite. Iusqu'à cette heure nous n'avons eu tous deux qu'un cœur, et qu'une âme ; et nous nous sommes traitez iusqu'à present comme les deux meilleurs amis du monde. Alors me mettant la main sur le cœur : Dis-moy donc franchement, m'adioûta-t-il, en quelle disposition est ton ame ? au reste ne me deguise rien. On dit que tu vas à Quebec, et que tu ne veux plus venir demeurer avec nous. Quoy qu'il en soit, ie te conjure de ne nous point attirer de mauvaises affaires auprés d'Onnontio, car ce seroit une confusion pour toy-mesme, si tant de vieillards et de ieunes gens qui t'aiment et t'honnorent si fort, venoient à estre mal traitez à ton occasion. Dis-moy donc, en quel estat est ton cœur, et quels sont tes sentimens.

Durant tout ce discours, ie me tenois sur un grand serieux, contre mon ordinaire, et voyant qu'il attendoit ma réponse avec impatience, ie luy parlay en ces termes : On t'a dit que i'avois l'esprit irrité, et le cœur plein d'amertume. Cela est veritable ; et tu sçais bien que c'est toy qui en es la cause. Si i'ay assisté aux ceremonies de ton païs ; ce n'a esté que pour te complaire, et pour satisfaire au desir que tu me témoignois en avoir : et cependant tu m'as traité toy-mesme avec la derniere indignité. Tu as bien osé m'imposer silence, lorsque ie parlois de la Foy, qui est la chose du monde que tu n'ignores pas que i'ay le plus à cœur. Si tu m'eusses voulu donner quelque marque de ton amitié, tu m'eusses écouté du moins avec patience, ou tu y eusses pris plaisir, ce qui m'eust esté infiniment agreable. Et bien loin d'avoir pour moy cette bonté, tu m'as commandé de me taire. De plus, pouvois-tu me faire un affront plus sensible que de me chasser honteusement de la compagnie de ceux que ie suis venu chercher de si loin, et chez qui ie me suis étably, pour tâcher de les obliger à se rendre eternellement heureux. N'as-tu pas eu de la confusion, de me voir si bien receu des Onnontagués que ie ne connois point, et chassé par ceux qui veulent passer pour estre de nos amis ?

Ce reproche estoit un peu fort : mais Dieu s'en est servy pour en tirer un bien que ie n'osois esperer. Ce Capitaine m'ayant écouté avec assez de patience, prit ensuite la parole, et me dit avec beaucoup de sincerité : Mon frere, ie vois bien quel est le fond de cette querelle, c'est que nous ne sommes pas encore Chrestiens ; mais si tu veux

me confier le soin de cette grande affaire, ie t'en promets un succez favorable. Voicy la maniere dont il faut que tu t'y conduises. Premierement, tu nous assembleras tous, et ensuite nous ayant offert trois brasses de Pourcelaine pour nos trois familles, sur chacun de ces presens tu nous diras ce que tu as dans l'ame. Aprés quoy laisse-moy faire ; ie me charge de tout le reste, et i'espere que tout ira bien.

Ie luy témoignay qu'il ne pouvoit pas me faire un plus sensible plaisir, qu'il estoit entré parfaitement dans le fond de mes pensées, et que ie suivrois le bon conseil qu'il venoit de me donner. Nous nous quittasmes ensuite fort contens l'un de l'autre.

Ce Capitaine qui avoit une fort grande autorité parmy les Sauvages, et qui estoit capable de ménager adroitement une grande affaire, embrassa celle-ci avec tant d'ardeur, qu'il va luy-même trouver les plus considerables du païs, pour leur faire ouverture de ce grand dessein ; mais comme il luy falloit passer un torrent qui pour lors n'estoit pas gayable, il differa d'y aller jusqu'au lendemain ; mais il vint le même iour me trouver pour m'asseurer qu'il pensoit fort serieusement à executer ce qu'il m'avoit promis. Ie iugeay par la diligence qu'il venoit de faire, qu'il poursuivroit l'affaire avec chaleur. Car un vieillard âgé comme luy de soixante cinq ans, n'avoit qu'à commander à ses neveux d'aller trouver les Anciens de sa part, sans se donner luy-même cette peine. Le lendemain il retourna au torrent, le passe, et m'ameine tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans les Bourgades des Agniés. On s'assemble dans ma cabanne. Ie commençay alors à leur faire un discours le plus fort qu'il me fut possible, sur leurs fausses Divinitez, sur leurs Sorciers, et sur toutes leurs superstitions. Mes freres, leur dis-ie, ie suis ravy de joye de vous voir icy tous assemblez. On vous a rapporté que ie m'en allois à Quebec, et il est vray ; mais ie ne veux pas vous dérober mon corps, en me retirant à vostre insceu, ny mon ame, en vous celant mes pensées ; ie veux vous decouvrir tout le fond de mon cœur. Ie n'ignore pas que vous n'apprehendiez que ie ne retourne plus avec vous, et que vous souhaiteriez fort que i'y restasse, pour maintenir la paix que vous avez avec les François. Ie ne suis venu ici que pour y mourir ; vous sçavez que depuis trois ans que nous vivons ensemble, hors des troubles de la guerre, ie n'ay épargné ny mes peines, ny ma santé, ny ma vie pour vous asseurer un bonheur eternel. I'ay quitté toutes mes commoditez que i'avois en France, pour vous enrichir des biens du Ciel, et Iesvs qui est le Seigneur de nos vies, m'ayant inspiré de vous instruire, et de vous rendre dignes du Paradis, i'ay sacrifié toutes choses pour vous procurer ce grand bien. Vous sçavez tout ce que i'ay fait pour vous delivrer de l'Enfer, où vous vous precipitiez par un aveuglement et une opiniastreté invincibles. Aprés tant de travaux, tant de courses et tant de fatigues, dans le dessein de vous instruire du moyen d'estre eternellement heureux; aprés tant de soin que i'ay pris de vous assister dans vos maladies, et de vous faire tout le bien que i'ay pû ; aprés m'estre privé moy-même de ce qui m'estoit necessaire pour en accommoder ceux de vos freres qui estoient dans la necessité, ie voy que ie n'ay pû rien gagner sur vos esprits, et que vous ne pouvez vous resoudre de consentir à vostre bonheur. C'est ce qui m'a donné la pensée de chercher quelque autre païs, et des peuples plus dociles, qui feront comme i'espere, plus d'estat et plus de profit de mes paroles, et qui recevront la Foy que vous refusez depuis tant de temps. Vous avez veu les Loups vos ennemis se faire instruire, et qu'ils trouvoient chez vous un bonheur que vous méprisez. Quoy, les seuls Iroquois seront-ils eternellement malheureux? ne pourront-ils se resoudre d'ouurir les yeux à la verité ? de quitter cette vie de beste, qui les deshonore, et de suiure les lumieres de la raison ? Vous souhaitez que ie

demeure icy avec vous, afin de maintenir la paix, et vous m'apportez souvent pour m'y obliger, que vous ne faites plus qu'un corps et une ame avec le Gouverneur des François, et avec moy ; avez-vous raison de parler ainsi? vous qui n'avez ny les mêmes sentimens, ny les mêmes inclinations, ny la même conduite que nous. Comment est-ce que mon ame pourroit-estre la vostre ? moy, qui suis persuadé que la mienne est un pur esprit immortel, et semblable au Maistre de vos vies ; et vous croyez que la vostre est, ou un loup, ou un serpent, ou un poisson, ou un oyseau, ou quelque autre sorte de beste que vous avez veuë en songe. De plus, vostre ame et la mienne ont des sentimens bien opposez : vous pensez que le Maistre de la vie est un Demon, que vous appellez Agreskoüé, et moy, ie dis que vostre Agreskoüé est un esclave, que Dieu qui est le Maistre de nos vies tient enchaîné dans l'Enfer, comme un esprit superbe et méchant ; vous croyez une infinité de fables, comme autant de veritez, et ie les regarde comme autant de mensonges. Si donc nos ames ont de si grandes oppositions, comment est-ce qu'il peut y avoir une paix solide et veritable entre l'ame des François, et l'ame des Agniés? Les François voyant que vous ne croyez pas ce qu'ils croyent, auront tout sujet de se défier de vous, et de penser que l'Agnié est un trompeur et un perfide, puisqu'il ne croit pas avoir les mémes obligations d'estre fidele, et qu'il n'a point de loy qui l'empesche de rompre la paix, avec la méme infidelité qu'ils la rompoient autrefois. Si vous n'avez point de Foy pour Dieu, qui est le Maistre de nos vies, comment en aurez vous pour les hommes ? Soyez donc persuadez que nous ne croirons iamais que vous voulez toûjours vivre de bonne intelligence avec nous, iusqu'à tant que vous serviez le mesme Maistre que nous servons ; et que tant que vos esprits n'entreront pas dans tous les sentimens que nous avons de la vertu et du Ciel, nos cœurs ne peuuent estre unis.

Ainsi, mes freres, pour avoir une paix solide et inébranlable comme vous la souhaitez, il faut que vous soyez comme moy, et que vous croyez ce que ie croy, et pour lors Onnontio dira : C'est maintenant que ie croy que l'Agnié est sincere et fidele, et que ie l'aime comme un de mes enfans ; tous les François se réjouïront de sçavoir que vous estes leurs freres, et par tout où ils vous trouueront ils vous feront mille amitiez et mille caresses ; toute la France prendra part à vostre bonheur; toute la terre le sçaura, et tout le Ciel en sera comblé de joye ; Dieu mesme, oüy, ce grand Maistre de nos vies, qui a son Palais dans le Ciel, ne manquera pas de preparer à l'Agnié, s'il se fait Chrestien, un bonheur qui ne finira iamais.

Aprés ce discours, ie iettay une grande brasse de Pourcelaine, disant : Agnié, mon frere, s'il est vray que tu veüilles m'écouter, voila ma voix, qui t'avertit et te prie tout ensemble de renoncer à l'Agreskoüé, et de ne iamais plus parler de luy, d'adorer le vray Dieu, et de suiure sa Loy. Cette premiere parole fut receuë avec vn grand cry d'applaudissement, et il me sembla que ces Sauvages estoient touchez de mon discours.

Ie iettay ensuite une autre brasse de Pourcelaine, pour obliger les Iongleurs de ne plus invoquer les Demons pour la guerison de leurs malades, mais de se servir des remedes naturels, dont ie leur avois souvent montré la force et la vertu. Ie m'étendis fort sur ce poinct, parce que c'est une des superstitions à laquelle ils donnent plus de creance. Aprés quoy i'entendis un second cry de joye, par lequel toute l'assemblée, et les Iongleurs mêmes, qui estoient presens, me témoignerent qu'ils estoient disposez à faire sur ce sujet tout ce que ie voudrois.

Le dernier present que ie fis pour exterminer la superstition des Danses, fut receu avec la méme acclamation.

Aprés quoy on me dit en deux mots, que l'on me feroit réponse dans un conseil. Ce fut ainsi que se passa cette

premiere entreveuë, qui nous donna de grandes esperances de la conversion de ce peuple.

Quelques iours aprés, on fit deux réponses à ce que i'avois dit, en deux differentes assemblées, qui se tinrent sur le mesme suiet. La premiere fut en la presence de tous les Onnontagué, qui retournoient de la Colonie des Hollandois, où ils estoient allez en traite. On me vint donc querir de la part des Anciens, pour écouter ce qu'on avoit à me répondre, et pour le voir confirmer plus solennellement, en presence de leurs nouveaux hostes.

Dés que ie fus entré dans la Cabanne où le Conseil se tenoit, on me presenta un gros morceau de viande, pour me regaler et me bien disposer à cette grande action. Ie le partageay aussitost entre mes voisins. Aprés quoy l'Iroquois qui estoit le plus considerable et le plus habile de tout le païs, s'estant levé pour parler, s'adressa en ces termes au brave Garakontié, qui venoit de leur parler.

Mon frere, luy dit-il, tu nous dis dernierement des merveilles, et tu vis quel applaudissement nous donnasmes à ton discours. Aujourd'huy ie suis obligé de te dire que nous ne t'écoutons plus ; et que ce ne sont point tes paroles qui nous ont touchez. Voicy un François (dit-il en me montrant) qui a changé luy seul nostre cœur et nostre ame ; de sorte que ses pensées et ses desirs sont maintenant les nostres, et que nous n'avons plus qu'un mesme esprit. Ensuite il repeta avec une fidelité et un effort de memoire admirable tout ce que ie leur avois dit dans le Conseil ; il adjousta à mon discours tant d'eloquence naturelle, et des embellissemens si agreables pour refuter les mesmes erreurs que i'avois condamnées, que i'en estois charmé. Aprés quoy il fit en peu de mots les presens qu'il avoit à faire.

Garakontié Capitaine des Onnontagués se levant à son tour, luy répondit en ces termes : Mon frere, tu me iettes dans la confusion de reieter ainsi ma voix : est-elle de si peu de consideration que tu luy doiues preferer celle de ce François qui est venu t'enseigner ? Que penseront mes Onnontagués, lorsque ie leur feray rapport du mépris que tu fais de leur parole ? Mais tout d'un coup, changeant le ton de sa voix, il adiousta fort obligeamment : Ne pense pas, mon frere Agnié, que ie sois fâché de ce que tu as dit ; au contraire, ie te remercie de mépriser ainsi ma voix, et de luy preferer celle d'un homme qui se sacrifie pour ton salut et qui t'apporte la voix de Dieu. Ce qu'il t'a dit et ce qu'il t'enseigne, sont des veritez importantes à ton bonheur ; elles sont entrées dans mon cœur : si tu es sage, tu ne les negligeras pas, et si tu veux estre eternellement heureux, tu suiuras tout ce qu'elles te prescrivent.

Ce que Garakontié disoit, auoit d'autant plus de poids, qu'outre la grande autorité et la reputation d'un excellent esprit qu'il s'est acquise parmy toutes les Nations Iroquoises, il se declaroit encore hautement pour la Foy de Iesvs-Christ, et ne faisoit nulle difficulté de prier en public, et devant tout le monde. Il y a tout suiet d'esperer, qu'estant zelé autant qu'il est, il ne contribuera pas peu à l'avancement de la Religion Chrestienne dans tout le païs.

Ie sortis de l'assemblée, comblé d'une joye qui ne se peut pas expliquer ; et comme c'estoit le iour de l'Annonciation que ce Conseil se tenoit, ie tiray de là un fort bon augure de la conversion de ces Infideles, de laquelle ie voyois naistre de si beaux commencemens, au iour mesme que le Sauveur s'estoit incarné pour le salut des hommes.

Le lendemain nos Anciens s'estant assemblez une seconde fois, me rendirent une seconde réponse, qui me parut estre encore plus precise que la premiere, et le mesme Capitaine dont i'ay parlé cy-devant me parla en ces termes : Mon frere, c'est une affaire d'importance que nous traitons presentement. Tu nous demandes des choses qu'il nous est bien rude de t'accorder ; car enfin n'est-il pas bien fâcheux de

rompre tout d'un coup avec des habitudes où nous avons esté nourris, de quitter absolument des choses dont nous sommes en possession dés le commencement du monde ? Comme neantmoins nous sommes resolus de te contenter en toutes choses, et de te faire voir le grand désir que nous avons de t'écouter, nous te faisons le Maistre absolu de nos corps et de nos ames ; il n'est point d'obstacle que nous ne surmontions, pour nous rendre dignes du bonheur que tu nous veux procurer. Ainsi nous te supplions de nous instruire, et de croire que tu trouveras en nous des esprits soûmis à tout ce que tu voudras leur ordonner. Nous te témoignons que nous te parlons avec sincerité ; nous te declarons que nous croyons ce que tu crois, que nous condamnons ce que tu condamnes, et que nous renonçons à tout ce que tu nous as averty de quitter. Au reste s'il arrive que quelque esprit mal fait invoque l'Agreskoüé, ou contrevienne à ce que nous te promettons de garder, sçache que ce ne sera pas de nostre consentement. Si nous avions autant de pouvoir sur les esprits de nos jeunes gens, que des anciens en doivent avoir, nous pourrions t'asseurer que tes ordres y seroient universellement suivis de tout le monde. Au reste, nous te recommandons nos malades, puisque tu nous ostes tout ce que nous avons crû iusqu'à present pouvoir servir à leur santé. Dispose de ta Chapelle de telle sorte que nous y puissions tous aller pour recevoir tes instructions, que nous sçavons estre l'explication des volontez de Dieu.

Aprés ce discours, on me presenta autant de Pourcelaine que ie leur en avois donné. Ie témoignay à toute l'assemblée combien ie leur estois obligé de la resolution qu'ils venoient de prendre, et que ie leur ferois tout ce qui me seroit possible pour faire reüssir un dessein qui leur estoit si avantageux. Et aprés que ie les eus quittez, i'allay rendre graces à Dieu d'une faveur si signalée.

Quelques iours aprés, ie vis que les Sorciers de ce Bourg iettoient au feu leurs tortuës, et les autres instrumens de leur mestier ; que les femmes n'appeloient plus les Iongleurs dans leurs maladies, et qu'on ne souffroit plus aucune danse que celle que i'approuvois ; et que tous les Sauvages de ce païs se declaroient ouvertement pour la Foy. Les Anciens portoient la Ieunesse à se faire instruire, à se servir de la priere, et à faire une profession publique de la Religion Chrestienne ; et pour les animer par leur exemple à se procurer un si grand bien, ils venoient en foule à la Chapelle, et se rendoient assidument à la priere. Il n'est pas possible de desirer une plus grande disposition à la Foy, que celle qui paroist dans nos Sauvages ; et quoy que leur inconstance naturelle partage encore mon cœur, entre la crainte et la joye, i'espere neantmoins que Dieu aura la bonté d'achever l'ouvrage qu'il a commencé.

Si les choses continuent dans l'estat où ie les ay laissées, en partant pour aller faire un voyage à Quebec, il y aura chez les Agniés dequoy occuper plusieurs fervens Missionnaires. Ce qui me donne encore de plus fortes esperances de voir bientost tout ce peuple converti, c'est que depuis ce grand changement, y ayant demeuré encore quatre mois parmy eux, iusqu'à mon voyage de Quebec, ie ne croy pas, ny qu'aucun d'eux ayt invoqué le Demon durant tout ce temps, ny qu'il se soit fait aucunes danses que i'avois deffenduës ; et comme il arriva qu'vn homme qui n'estoit pas du païs, et qui s'estoit enyvré, eut invoqué l'Agreskoüé, on luy imposa silence, et on l'avertit qu'on n'invoquoit plus ce Demon parmi les Agniés. Ainsi ie puis dire que nous avons presentement dans cette Province, un champ bien vaste qui est ouvert à l'Evangile, et qui demande, pour en retirer tous les fruits dont il donne de si belles esperances, et le zele de plusieurs fervens Missionnaires, et les prieres de ceux qui ne peuvent pas le venir cultiver.

On y a envoié de renfort deux Prestres, le Pere Thiery Beschefer, et le Pere Louys Nicolas.

CHAPITRE VI.

De la Mission de S. François Xavier à Onneiout.

C'est la seconde Nation des Iroquois, tirant vers leur grand Lac, nommé Ontario.

Le Pere Bruyas, qui a soin de cette Mission, en a écrit un Iournal, dont ce qui suit a esté extrait.

Le 14. Aoust 1669. Nouvelle arrive de Montreal que quelques François ont tué traitreusement des Onneiout au retour de leur chasse, pour se rendre maistres des peaux de Castor et d'Orignac qu'ils avoient pris. On adjoûte que l'Oneiout mis en prison par les François de Montreal, est encore aux fers ; et qu'un autre y a esté battu de telle maniere, qu'il en est mort peu de temps aprés. Toutes ces nouvelles vrayes ou fausses ne laissent pas d'irriter les esprits, et aisement le contrecoup en tombera icy sur nous.

Le 16. on retourne de traite avec soixante barils d'eau de vie apportez de la Nouvelle Hollande. Vn yvrogne rompt la porte de ma Chapelle, en me reprochant l'insolence de nos François. Vn autre frappe si rudement mon compagnon, qu'il en porte les marques. De ces desordres qui sont dans ce Bourg, ie prens occasion d'aller faire un tour vers nostre Lac, où il y a quelques pescheurs, quoy que ie sois encore bien foible d'une fievre tierce, qui par la grace de Dieu ne m'a pas arresté, ny empesché d'agir pour l'instruction de mon petit troupeau. La plus pesante croix que i'aye, est celle des yvrognes ; i'ay besoin de toute ma petite vertu pour la supporter patiemment : cela rompt tous nos exercices, toutes nos instructions, et empesche que l'on ne puisse venir dans la Chapelle y faire les prieres soir et matin, chacun ne pensant qu'à fuir et à se cacher pour éviter la violence de ces furieux.

Le 20. Vn Ambassadeur d'une certaine Nation des Loups, qui ont la paix avec les Iroquois, arrive icy avec vingt colliers, dont il fait ses presens pour arrester les actes d'hostilité. Cela enfle bien le cœur à nos Onneiout, de se voir ainsi recherchez, quoy que tout fraîchement ils eussent esté en guerre ce Printemps contre cette Nation-là, nonobstant la paix faite avec eux. Ils en amenerent un homme captif.

Le 23. l'Ambassadeur s'enfuit, épouvanté par les yvrognes.

Le 25. la disette d'assaisonnement, qui donne quelque goust à leur farine de bled de Turquie boüillie dans l'eau, oblige une grande partie du Bourg d'aller chercher du poisson à dix lieuës d'icy, où ils dardent le Saulmon à coups d'espée, lorsqu'il nage dans l'eau.

Le 26. de deux ieunes hommes, qui estoient allez en guerre à Andastogué, l'un y a esté pris et a esté brûlé : car ils sont si ardens à faire quelque meurtre dans le païs ennemy, que quelquefois mesme un seul homme ira faire un coup de proüesse, entrant de nuit dans une Bourgade ennemie, et y massacrant un ou plusieurs de ceux qu'il y trouvera endormis, se sauvant aprés à la fuite, quoy qu'il soit poursuivy de trente et quarante ennemis, qui se seront réveillez au bruit du meurtre. Les chevelures qu'ils en rapportent, qu'ils arrachent promptement de la teste de ceux qu'ils auront tuez, sont les marques asseurées de leur victoire. Mais souvent aussi ils y sont pris, et y sont brûlez cruellement.

Le 28. le Pere Pierron arrive d'Agnié, pour me prendre en passant, pour nous rendre à Onnontagué, où nous arrivâmes le lendemain, tous les Missionnaires des Nations Iroquoises s'y estant rendus en mesme temps. Quelle joye de nous revoir et de nous embrasser, et de conferer par ensemble des moyens d'avancer le salut des ames, et la gloire de Dieu en nos Missions ! Cette

assemblée nous estoit necessaire, et à moy particulierement.

Le sixiéme iour de Septembre, ie retourne avec le Pere Pierron à Onneiout, qui passa outre dans sa Mission d'Agnié. I'apprens que les yvrognes durant mon absence ont si mal traité l'homme qui est avec moy, qu'il s'est veu obligé de sortir, et de demeurer à la campagne pour éviter leur insolence. Il faut que nous soyons icy disposez à tout, à la mort autant qu'à une vie toûiours persecutée ; mais c'est une grande consolation que ce soit pour l'amour de Dieu, et le salut des ames.

Le 8. vn Onneiout retourne des Ontoüagannha, qui sont à deux cent lieuës d'icy. Il nous apprend que deux de ses camarades, avec un Onnontagué et un Tsonnontoüan, ont esté faits prisonniers par quelques guerriers de la Nation des Nés-percez. Ces quatre Iroquois retournoient de leur petite guerre, où ils avoient pris deux ennemis ; mais ayant esté rencontrez par soixante Outaoüaks, ils furent vaincus dans leur victoire, et eux-mesmes furent pris captifs. Voila bien des semences de guerre, si Dieu n'y met ordre. Sagocchiendageté retourne de Montreal assez content ; les Outaoüaks luy ont donné dix peaux de vaches sauvages bien enrichies de leurs peintures, pour asseurer les Anciens qu'au Printemps ils se trouveront à Montreal, pour y planter l'arbre de paix, afin d'arrester tous ces actes d'hostilité.

Le 9. une bande de huit guerriers part vers Andastogué ; une autre bande de cinq les avoit devancez il y a quinze iours.

Le 10. i'ay trouvé un enfant mort, qui heureusement avoit esté baptisé. Le salut de cette petite ame adoucit toutes mes amertumes, et me fait oublier tout le mal que m'ont fait les yvrognes.

Le 20. nos guerriers partent au nombre de six-vingts, y compris cinquante Onnontagué et dix Oiogoüen qui s'étoient ioints à eux. Si nos Onneiout estoient ramassez, ils pourroient mettre sur pied cent soixante hommes de guerre.

Le 21. il y a grand nombre de malades. Vn enfant baptisé s'en va en Paradis, ioindre la troupe innocente de ceux qui y sont déja. C'est le vingtiéme depuis que ie suis à Onneiout. Que cela est consolant ! ie suis asseuré d'avoir autant de protecteurs auprés de Dieu.

Le second iour d'Octobre, un Onneiout yvre tuë un de ses camarades à Agnié.

Le 3. ie croy que Dieu a receu en son Paradis une femme âgée de trente ans qui vient d'expirer, ayant receu saintement le Baptesme depuis quatorze iours.

Le 6. un enfant baptisé s'envole au Ciel. La mere veut suivre son enfant, me pressant de la baptiser, y ayant un an que ie l'instruis, et son cœur estant, dit-elle, où est son fils.

Le 11. voila encore un petit Ange qui s'en va au Ciel. Il y a une providence de Dieu particuliere sur ces petits innocens. Comme i'ouvrois ce matin la porte de ma Chapelle, deux femmes s'y estant rencontrées passant chemin, l'une a demandé à l'autre en quel estat estoit le malade de sa Cabanne : Il va mourir, luy a-t-elle répondu. I'ay appris que c'estoit un enfant, i'y suis allé, et i'ay trouvé ce petit innocent qui sembloit m'attendre pour recevoir le saint Baptesme, aprés lequel il est mort.

Le 25. I'apprens la mort d'un ancien Chrestien, baptisé il y a plus de vingt ans dans le païs des Hurons. Il estoit icy depuis environ dix ans, toûjours malade. Ie le confessay avant qu'on l'emportast aux pesches, où Dieu l'a pris à soy. On m'a dit qu'estant proche de la mort, il ne disoit autre chose sinon : Ie vais au Ciel, il y a longtemps que ie suis Chrestien ; et qu'il fit lever le toict de la Cabanne au dessus du lieu où il estoit couché, afin de donner passage à son ame vers le Ciel.

Le 20. Novembre. Il me semble que ie suis maintenant dans un Paradis terrestre. Le manque de boisson me fait iouïr d'un grand repos, et donne à ceux

qui sont de bonne volonté la liberté entiere de venir prier Dieu. Le nombre de ceux qui se font instruire augmente tous les iours; surtout depuis que i'ay commencé à faire le Cathechisme. Si i'avois une Cloche, cela me soulageroit beaucoup, ie suis contraint, pour y suppleer, d'aller faire le cry par les ruës de ce Bourg.

Vn Onneiout yvre a tué un Agnié. S'ils ne s'épargnent pas entre eux, que ne devrions-nous pas craindre, si Dieu n'estoit nostre deffense?

Le 5. Decembre. I'ay baptisé un enfant d'une Chrestienne; c'est la fille de Felicité, qui continuë de bien faire.

Toute la Ieunesse va à la chasse du Cerf du costé d'Andastogué. Cependant les femmes qui restent se rendent assiduës au Catechisme, où ie les interroge souvent, sans qu'elles ayent honte de répondre. Il m'en couste quelque chose; mais cela n'est pas mal employé. Qui sçait repeter le Dimanche tout ce qui s'est dit pendant la semaine, a pour recompense une corde de rassade, ou deux petits tuyaux de verre ou deux bagues de leton.

Le 20. I'ay baptisé un enfant qui se meurt.

La neige commence à tomber. Il a fait jusqu'à maintenant un temps doux comme en automne.

Le 25. iour de Noël, i'ay baptisé une femme mariée avec les ceremonies ordinaires. C'est le premier baptesme solemnel que i'ay fait icy. I'espere qu'elle sera une bonne Chrestienne; il y a deux ans qu'elle m'en a donné des preuves si fortes, que ie n'ay pû differer plus longtemps son baptesme, surtout depuis la mort de son enfant I'ay esté obligé de prescher quasi tout le long du iour, à cause du grand concours des Sauvages dans nostre Chapelle, où il m'a fallu contenter la devotion de quelques-uns et la curiosité des autres.

Le 28. I'ay donné le Baptesme à un enfant, dont la mere est fort assiduë à la priere.

Le premier iour de Ianvier 1670. Pour bonne Estrenne, un petit enfant d'un an est allé au Ciel.

Le 10. le Demon voyant le fruit de nos instructions, a suscité une femme de ce Bourg pour les interrompre. Elle asseure avoir veu le grand Dieu des Iroquois Teharonhiaoüagon, qui luy a revelé, dit-elle, que les Andastogué viendront assieger ce Bourg au Printemps; qu'un des plus considerables de leurs ennemis, nommé Hochitagete, sera pris et brûlé par les Onneiout. On asseure avoir oüy la voix de cet Andastogué, qui du fond d'une chaudiere iettoit des plaintes semblables aux cris de ceux qui sont brûlez. Cette folle où possedée est cruë en tout ce qu'elle dit; tous les iours on s'assemble chez elle, ce ne sont que danses, chanteries et festins; ce qui détourne puissamment nos prieres

Le 27. deux Anciens d'Onontagué apportent la nouvelle du retour de leurs guerriers, avec neuf captifs d'Andastogué surpris à la chasse. On en a donné deux à Onneiout; un ieune homme de vingt ans, et une femme. Cette femme-cy a esté baptisée à Onnontagué par le Pere Millet.

Le 30. on commence à la brûler à petit feu, et l'on prolonge son supplice l'espace de deux iours et de deux nuits; parce que celuy pour qui elle a esté donnée a esté brûlé à Andastogué pendant autant de temps.

Le premier iour de Fevrier ayant trouvé l'occasion d'instruire ce pauvre ieune homme captif, ie le fis tout publiquement, en presence des Anciens et de beaucoup de monde qui m'écoutoient volontiers; mais plus qu'aucun, celuy qui estoit condamné à estre brûlé. Ie le baptisay heureusement. Quelques Anciens vouloient m'empescher de luy procurer ce bonheur; mais ie leur ay dit, que c'estoit nostre coustume de prier Dieu avec ceux que l'on faisoit mourir, et qu'ils devoient se contenter de le faire souffrir en cette vie. L'esperance du Paradis est une douce consolation à ces pauvres miserables.

Le lendemain matin i'y retournay, et ie le trouvay tres-bien disposé pour le Ciel. On acheva de le brûler, et ie luy vis rendre son ame à Dieu. On m'a

dit qu'il me reclamoit le soir precedent, au milieu des flammes, mais on luy refusa cette consolation que i'aurois pû luy donner.

Le 4. ie baptisay, il n'y a que deux iours, une ieune fille de six à sept ans, qui auiourd'huy est allée au Ciel.

Le 5. quatorze guerriers vont chercher leurs ennemis de la Nation des Loups, qui font leur chasse vers Montreal. I'apprens en mesme temps que six cents, tant de Tsonnontoüan que d'Oiogoüen, sont allez en guerre vers le païs des Outaoüak, où le Pere Alloüez doit hiverner.

Le 3. iour de Mars. I'ay baptisé un ieune homme de vingt cinq ans, à l'extremité. Au commencement de sa maladie il avoit refusé tous les remedes superstitieux, où les Demons sont invoquez ; mais enfin, sa mere luy ayant persuadé d'y avoir recours, les Sorciers du païs, ou pour mieux dire les Iongleurs, éprouverent sur luy tous les secrets de leur Art, mais sans aucun effet ; ce qui les obligea eux-mesmes d'abandonner le malade, que ie n'abandonnay pas, et que Dieu me fit la grace de gagner et de disposer à mourir chrestiennement.

Le 4. Garakontié Capitaine d'Onnontagué est venu icy, avec quarante six beaux colliers, pour asseurer l'Onneiout qu'il sera tousiours uny avec luy. Il a parlé avantageusement de la Foy, et a exhorté nos Anciens à venir à la priere à son exemple. Il a aussi fait un present pour les inviter à allumer le feu de paix à Montreal, au temps que les Outaoüaks y seront descendus.

Le 16. vn petit enfant est allé aujourd'huy au Ciel croistre le nombre des Predestinez.

Le 3. d'Avril. Nos traitteurs retournerent avec quarante barils d'eau de vie. C'est pour troubler nostre devotion les Festes prochaines de Pasque.

Le 4. vn yvrogne met le feu à une Cabane, tout y fut brûlé en moins d'un quart d'heure ; et si le vent eust donné d'un autre costé, la moitié du Bourg auroit esté reduit en cendres. Quand nos Sauvages ont receu quelque tort d'un autre, ils s'enyvrent à demy, et font impunément tout ce que la passion leur suggere. Toute la satisfaction qu'on en reçoit, ce sont deux mots : il estoit yvre, il avoit perdu la raison.

Voyant tous ces desordres, i'ay esté passer les Festes de Pasque avec le Pere Millet à Onnontagué.

Le 20. ie trouve à mon retour vne vieille Chrestienne que Dieu avoit appelée à soy.

Le premier iour du mois de May, ie donne le Baptesme à un enfant, qui s'envola incontinent en Paradis ; trois autres le suivirent de prez.

Le 26. i'ay passé les Festes de la Pentecoste à Onnontagué, où le Pere de Carheil s'estoit aussi rendu de sa Mission d'Oiogoüen.

Le 6. iour de Iuin, un enfant mort aprés son Baptesme, va iouïr de Dieu.

Le 17. vne pauure femme vient d'expirer deux iours aprés son Baptesme. Ie n'en ay pû rien tirer qu'à l'extremité, i'allois la visiter trois et quatre fois le iour, et la trouvois toûjours indisposée au saint Baptesme. Enfin heureusement ie trouvay le moment que Nostre Seigneur luy voulut faire misericorde. La patience et la longanimité sont bien necessaires à un Missionnaire, et la confiance aux merites de Iesvs-Christ.

CHAPITRE VII.

De la Mission de saint Iean-Baptiste à Onnontagué.

C'est la troisiéme Nation des Iroquois.

On connoistra l'estat de cette Mission par vne Lettre du Pere Millet qui en a eu le soin, enuoiée au R. P. le Mercier, Superieur general des Missions de la Nouvelle-France.

Mon Reverend Pere,

Pax Christi,

V. R. m'a commandé dans sa derniere Lettre de l'informer de ce qui s'est passé de plus considerable en cette Mission : ie luy obeïray autant qu'il me sera possible, et que le peu de loisir que i'ay presentement me le peut permettre.

Le lendemain du depart d'Ateriata qui vous a porté mes premieres Lettres, ie commençay de faire le cry ordinaire le matin, par lequel on avertit le peuple de venir à la Chapelle ; et comme ie suis dans la Mission de saint Iean Baptiste, ie crûs que Dieu demandoit de moy que i'imitasse ce grand Saint, en criant comme luy dans ces deserts et dans ces bois. Ie continuay ce mesme cry les iours suivans au soir et au matin, principalement durant l'Advent. Ie criois tantost au feu, au feu d'enfer, qui ne s'éteint iamais ; tantost au Ciel, au Ciel, ou on trouve toutes sortes de biens, avec un bonheur eternel. Quelquefois ie leur criois, il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un Dieu, qui est le Maistre de nos vies. D'autres-fois, Iesvs est le Maistre, Iesvs est le Maistre de nos vies, venez l'adorer, venez à la priere. Ces cris, et d'autres semblables, selon que ie les iugeois plus propres à dissiper l'assoupissement de nos Sauvages en ce qui regarde leur salut, estoient suivis d'vne petite instruction que ie tâchois de leur rendre sensible, et tout ensemble facile à retenir.

Durant vne semaine ie leur mettois devant les yeux diverses cordes de pourcelaine, pour marquer le nombre et la diversité des choses que ie leur enseignois. Et pendant la semaine suivante i'étendois vne corde, et i'y attachois divers colliers de fil, dont les Sauvages lient et enchaînent les captifs qui sont pris en guerre, pour les conduire ainsi au feu qui leur est preparé ; et par ce symbole ie leur representois les chaînes cruelles des pechez, dont le Demon les chargeoit pour les entrainer dans les feux d'enfer. D'autres fois ie suspendois à la mesme corde un beau collier de pourcelaine devant l'Autel de ma Chapelle, pour leur enseigner qu'il n'y avoit qu'un Dieu ; 2. vne carte de tout le monde, pour montrer qu'il avoit tout fait ; 3. vn petit miroir pour marquer qu'il connoissoit tout ; 4. quelques cordes de rassade, pour exprimer la liberalité dont il use à recompenser toutes les bonnes actions, et quelques instrumens de la Iustice des hommes, pour leur exprimer celle que Dieu exerce dans les flammes de l'Enfer. Ie tâchois surtout de leur faire concevoir par l'excez des souffrances de Iesvs-Christ combien la Iustice de Dieu est terrible, et quelles peines doit attendre un pecheur pour le chastiment de ses crimes, puisque le Fils de Dieu en avoit souffert de si grandes pour l'expiation des nostres. Ensuite ie leur montrois que le Sauveur et le Maistre de nos ames ne pouvoit pas nous donner des marques plus éclatantes de son amour, qu'en se chargeant de nos peines, et en nous achetant de tout son sang un bonheur eternel.

I'employay la premiere semaine de l'Advent à leur parler de la maniere dont Dieu a creé le monde ; la deuxiéme, ie les entretins des trois personnes de la tres-sainte Trinité ; la troisiéme, du Verbe incarné, et des grandeurs de l'Homme-Dieu ; la quatriéme, de sa naissance ; et pour leur rendre sensibles ces mysteres ineffables, ie les leur representois sous des symboles differens, que ie portois mesme quelque fois dans les ruës, pour les leur rendre familiers, et que les enfans interpretoient le Dimanche suivant à tous ceux qui se trouvoient à l'instruction.

En mesme temps que ie tâche de faire connoistre le vray Dieu à nos Sauvages, ie m'étudie particulierement à décrediter dans leurs esprits leurs fausses Divinitez, sçavoir le Songe, l'Agriskoüé, afin d'establir la verité sur la ruine du mensonge et des fables ; et comme ie crus que ie devois moy-mesme travailler à detruire cette coustume detestable, m'estant trouvé un iour à un festin où i'avois esté convié, ie me le-

vay au commencement, et dis d'une voix haute le *Benedicite*, dans le langage du païs, et comme ie vis qu'une action si extraordinaire les avoit tous surpris, ie leur adjoûtay que dans les festins qu'on faisoit en France, la coustume estoit que les Prestres qui s'y trouvent commençassent par ces sortes de prieres ; et pour me mettre en possession d'une si sainte coustume qui les empeschoit d'invoquer le Demon, ainsi qu'ils font dans tous leurs festins, celuy où i'estois estant finy, ie dis les Graces, et les priay de ne point faire d'oresnavant d'autres prieres dans leurs festins. Vn des Anciens leur dit que i'avois raison, et depuis ce temps-là ils sont convaincus que de m'inviter au festin, c'est m'inviter à faire la priere.

Il arriva un iour qu'un de leurs Capitaines, m'ayant voulu prevenir, commença d'invoquer ce Demon ; mais ie m'y opposay fortement, et i'asseuray que l'Agriskoüé ne pouvoit rien de tout ce qu'il luy avoit demandé, que i'allois moy-mesme en prier le vray Dieu, qui est le createur de l'Vnivers, et de qui seul ils devoient esperer toutes choses ; aprés quoy ie dis *Benedicite*, et les Graces ensuite, à la fin du repas, sans que personne osast m'interrompre, et le Capitaine qui avoit parlé d'Agriskoüé vint le soir mesme à la priere.

Mais Dieu qui sçait ménager toutes les occasions favorables à nostre salut, m'en fit naistre une aussi avantageuse que ie la pouvois souhaiter pour l'instruction de nos Anciens et de nos Capitaines.

Garakontié me representa un iour en la presence de quelques autres dont il estoit accompagné, qu'il n'estoit pas iuste que ie donnasse tout mon temps et tous mes soins à l'instruction des enfans, sans que leurs peres y eussent part ; qu'il falloit commencer par instruire les anciens, afin qu'ils pûssent, par leurs paroles et par leurs exemples, contribuer eux-mesmes à former les ieunes gens ; et qu'ainsi il estoit à propos que ie prisse les Dimanches pour leur parler des mysteres de nostre Foy et des devoirs d'un Chrestien. Ie luy témoignay que i'estois ravy de l'ouverture d'un si beau dessein ; que la chose du monde que ie souhaittois davantage estoit de travailler pour le salut de tout ce qu'ils estoient ; qu'il y avoit déjà longtemps que ie concertois le dessein d'assembler les Anciens, et leur parler, et que s'ils le vouloient bien, nous commencerions dés le Dimanche suivant ; et comme il estoit important de les gagner, ie priay Garakontié de les inviter à un festin que ie leur voulois faire ce iour-là ; ce qu'il me promit d'executer fidelement.

Pour m'accommoder en quelque sorte à la coustume des Sauvages, qui chantent en preparant leur festin, le matin du Dimanche assigné ie chantay, en disposant celuy que ie leur allois faire, les misericordes de Dieu, la venuë du Sauveur au monde, et la victoire qu'il a emportée sur les Demons ; et pour frapper leur imagination par quelque espece d'appareil, i'attachay un beau grand collier de pourcelaine au milieu de la Cabanne, et ie l'accompagnay d'un costé d'une carte du Monde, et de l'autre de l'Image de Saint Louïs Roy de France ; ie plaçay dans un autre endroit les portraits du Roy et de Monsieur le Dauphin. Au-dessous du collier de pourcelaine i'avois mis la Bible sur un pulpitre couvert d'une belle étoffe rouge, au-dessus duquel on voyoit l'Image de Nostre Seigneur, qui avoit à ses pieds tous les symboles des superstitions et des desordres dans ces païs, comme pour marquer qu'il les avoit vaincus.

Tout le monde s'estant assemblé, Garakonkié leur ayant declaré l'occasion et le sujet du festin, ie leur fis quelques complimens, avec les presens ordinaires, et aprés avoir fait publiquement une priere au milieu de la Cabanne, ie leur fis connoistre que ce collier que i'avois là suspendu, estoit pour leur marquer qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui estoit le Souverain Maistre de nos vies, le createur du Ciel et de la terre, le Dieu de la guerre et de la paix, de la chasse et de la pesche ; que c'étoit une verité que toutes les creatures nous preschoient, et que les Demons

avoient tâché par toute la terre d'obscurcir, pour se faire adorer en la place du vray Dieu ; mais que pour se faire mieux connoistre aux hommes, il s'étoit rendu visible et s'estoit fait homme comme eux, pour les instruire du dessein qu'il avoit de les sauver, qu'il avoit pris le nom de Iesvs, qu'il leur avoit monstré par ses miracles qu'il estoit vrayment Tout-Puissant, et le Fils de Dieu, rendant la veuë aux aveugles, guerissant les maladies de toutes sortes, ressuscitant les morts par une seule de ses paroles, et aprés avoir enseigné aux hommes le chemin du Ciel, il y estoit monté à la veuë de cinq cens personnes, pour les y recevoir ; que nous conservions les Escritures saintes, où ses exemples et sa doctrine nous estoient merveilleusement exprimés ; que toutes les Nations de la terre l'avoient receuë avec respect, et que c'estoit ce que nous venions leur enseigner; que nos Roys adoroient ce mesme Dieu, suivoient sa loy, embrassoient sa doctrine, observoient ses commandemens. Ensuite ie les leur expliquay en détail, et ie les exhortay à rendre leur païs florissant et paisible par la conformité de Religion qu'ils auroient avec les François, et à se rendre eux-mesmes heureux en renonçant à toutes leurs superstitions, et aux pechez que Dieu a defendus sous des peines si terribles. Ie leur marquois chaque chose par son symbole, afin de les instruire d'vne maniere plus sensible, et enfin ie terminay ce discours par la priere et par la Benediction que ie donnay au festin ; aprés lequel nous remerciasmes Dieu, et nos Anciens me témoignerent qu'ils m'étoient fort obligez du bon accueil que ie leur avois fait, et du soin que ie prenois de leur salut.

Garakontié estoit si ravy de joye, qu'il ne sçavoit en quels termes me témoigner la part qu'il prenoit au succez d'une si grande affaire ; et pour moy je crûs que ie devois tout à l'heure-mesme remercier Dieu d'une faveur si signalée, et le supplier de nous continuer ses graces, pour achever ce qu'il avoit si heureusement commencé.

Cinq ou six iours devant Noël, nostre Chapelle n'estant pas assez vaste pour recevoir le monde qui venoit en foule aux instructions, ie fus obligé de les partager en deux bandes, et faire deux Catechismes le mesme iour. I'empruntay pour cet effet une Cloche qu'ils avoient euë il y a treize ou quatorze ans, de ceux de nos Peres qui estoient en cette Mission lorsque la guerre s'y r'alluma. Cette Cloche me servoit pour assembler les Anciens ; comme ie me servois d'une plus petite, pour appeler les enfans.

Ie remarquay que nos Sauvages s'étoient un peu réueillez de l'assoupissement où ils estoient, par le bruit des Cloches, des cris et des Catechismes ; on entendoit perpetuellement les petits enfans chanter dans les ruës et dans les cabannes, ce qu'ils m'avoient entendu dire aux Catechismes ; par tout où on alloit, on entendoit ces paroles : Il n'y a qu'un Dieu, qui est le Maistre de nos vies ;on trouve dans le Ciel toutes sortes de biens, et un bonheur qui ne finit iamais ; et dans l'Enfer, des feux et des tourmens eternels.

I'avois eu, quelques iours auparavant, un demeslé avec quelques Sorciers ou Iongleurs du païs, que i'avois rencontrez dans la cabanne d'un malade, pour lequel ie me suis donné bien de la peine, mais que ie n'ay iamais pû gagner à Dieu. Quelques anciens avoient pris le parti de ces iongleurs, et m'avoient fait fermer, par deux diverses fois, la porte de cette cabanne. Ie m'en plaignis à quelques-uns des principaux de la Nation, qui m'y firent eux-mesmes entrer, et blâmerent ouvertement dans le Conseil, l'emportement et le peu de conduite de ceux qui m'avoient choqué. Mais comme ie témoignay n'estre pas encore satisfait de cette reparation, parce qu'apprehendant les suites de cette insulte, et qu'on ne se mît en possession de me refuser l'entrée des Cabanes où i'allois visiter les malades, pour tâcher de les porter à se rendre dignes du Paradis, Garakontié, comme le Capitaine general de cette Nation, tint le Conseil, où m'ayant appelé il me

fit present de deux colliers, l'un pour m'appaiser, et l'autre pour me prier de ne pas faire mes plaintes à Onnontio, dont le mécontentement ne pourroit estre que funeste.

Toutes choses me paroissoient estre une fort bonne disposition pour celebrer avec pieté la Feste de Noël qui s'approchoit ; et pour passer ce saint iour avec toute solemnité, i'ornay la Chapelle autant qu'il me fut possible, et preparay un thrône à Iesvs-Christ, afin qu'il y receust, au moment de sa naissance, l'hommage de ces nouveaux sujets qui devoient y venir l'adorer. Sur le minuit, nos Chrestiens et nos Chrestiennes luy rendirent leurs devoirs, tandis que i'allay chanter quelques Motets en leur langue, et sonner la Cloche pour éveiller le monde par tout le Bourg, et l'inviter à venir à la Chapelle. La presse fut grande tout le matin, et les Anciens s'y rendirent comme en corps, pour honorer par leurs respects et par leurs hommages le Fils de Dieu. Nous venons, me dit un d'entre eux, à la porte de la Chapelle, saluer et adorer Iesvs qui vient de naistre.

Sur le midy, ie baptisay avec les ceremonies ordinaires de l'Eglise, trois petits enfans, et quelques autres les Festes suivantes, iusqu'au nombre de douze, que i'offris à Nostre Seigneur, comme autant de dépoüilles remportées sur le Demon, et autant de victimes innocentes qui sans doute luy estoient fort agreables. Il me sembloit que ie n'estois pas parmy des Sauvages, et des Barbares, mais plutost parmy un païs de Chrestiens, tant ie remarquois de pieté et de devotion dans les esprits. Toutes les Confessions que i'avois entenduës devant et aprés la Feste de Noël ; le saint Sacrement de l'Eucharistie que i'avois administré ; les mariages que i'avois heureusement renouez ; la docilité avec laquelle nos sauvages m'écoutoient sur le suiet mesme de leurs erreurs et de leurs superstitions ; leur assiduité aux prieres et aux instructions, la charité et le zele de quelques-uns, qui les portoit à se transporter dans les Cabanes de la campagne pour exhorter les malades à prier Dieu, tout cet air et ces actions de pieté, me faisoient voir comme l'image de la ferveur et de la devotion des premiers Chrétiens.

Mais afin d'affermir encore davantage le bien qu'il avoit plû à Dieu de commencer en ce païs, pour en bannir entierement tout le commerce qu'on y a avec le Demon, ie resolus de declamer fortement contre la creance folle et superstitieuse qu'ils ont à leurs songes. Ie leur montray que ce n'estoit pas le vray Dieu, createur du Ciel et de la terre qui leur parloit dans le sommeil, mais que c'estoient les Demons d'Enfer, des tyrans et des ennemis de leur salut, qui vouloient se faire obeïr, comme s'ils estoient leurs legitimes Seigneurs.

Mes freres, leur dis-ie dans un conseil où i'avois assemblé les Anciens, vous n'ignorez pas que ce que vos songes vous ordonnent de faire, est souuent tres-impie et tres-abominable ; est-il rien de plus execrable que tous vos festins d'impureté, et ceux qui ont pour loy de tout manger, et où il se commet des excez qui vous causent souvent des maladies ? peuvent-ils se faire par les ordres d'un bon Genie ? Il est clair que l'auteur de tant de crimes ne peut estre que tres-méchant. Il ne faut que sçavoir ce que c'est que Dieu, pour iuger qu'il nous defend des choses si mauvaises et si contraires à la raison, et si preiudiciables au bien public. Ce n'est donc pas Dieu qui vous parle dans vos songes, mais plutost quelque Demon d'Enfer, qui vous seduit ; et si cela est, pourquoy estes-vous assez aveugles que de luy obeïr ? est-ce le Demon qui vous a faits ? est-ce luy qui est le Maistre de vos vies ? est-ce luy qui vous destine un bonheur eternel, si vous luy obeïssez ? n'est-ce pas le vray Dieu qui a toutes ces qualitez ? et pourquoy donc aimez vous mieux vous perdre en vous soûmettant au premier, que vous sauver en obeïssant au second ? Si un enfant songeoit dans son sommeil qu'il doit tuer son pere et sa mere, me diriez vous que Dieu qui vous a creez seroit l'auteur de ce songe ? ne l'auriez

vous pas en horreur ? Vn pere voudroit-il tuer son enfant ? et une mere voudroit-elle bien l'étouffer, lorsqu'elle le met au monde, quoy qu'elle l'eust songé ? Il est donc visible que d'obeïr à son songe est une folie, si nous songeons des choses extravagantes ; et que c'est un crime, si les choses que nous songeons sont criminelles.

A la fin ie leur fis un present d'un collier de pourcelaine, pour les exhorter à ne plus donner foy à leurs songes, mais plûtost à les regarder comme les ennemis de leur salut, et à ne plus obeïr qu'à Dieu seul, s'ils vouloient estre eternellement heureux.

Ie me retiray ensuite dans ma Chapelle, assez incertain de la réponse qu'ils me feroient : car ceux mesmes des anciens qui estoient les plus portez pour la priere, et pour la pieté, avoient apprehendé l'evenement de ce conseil. Mais ie le iugeois absolument necessaire, tant pour l'établissement du Christianisme, que pour obliger quelques anciens qui me demandoient le Baptesme, de se declarer ouvertement pour le party de la Foy : car ils se deliuroient par ce moyen d'une infinité d'occasions dangereuses, où ils se trouvoient engagez dans l'exercice de leur charge, qui les oblige de procurer l'execution des choses qui sont ordonnées par le songe.

Aprés vne longue conference qu'ils eurent ensemble sur ce sujet, ils me firent appeller ; et Garakontié, parlant au nom de tous les autres, me dit que tout le monde recevoit ma voix, qu'on estoit persuadé de la verité de mes paroles, qu'on renonçoit aux superstitions que i'avois proscrites, et qu'on s'engageoit de ne plus obeïr au songe ; que ie sçavois bien qu'ils ne parloient déja plus d'Agriskoüé dans les festins ; que lorsque ie m'y trouvois, c'estoit moy qui faisois la priere, et qu'en mon absence ils prioient Dieu comme moy ; et qu'ils ne luy demandoient pas seulement les biens de la terre, mais beaucoup plus la grace d'estre bienheureux dans le Ciel ; qu'il n'y auroit plus d'oresnavant de festin d'impureté, qu'on n'y excederoit plus au boire, ny au manger ; que dans les jeux, dans les danses, dans les assemblées publiques, à la pêche ny à la chasse, il ne se parleroit plus de songe ; que si tout le monde ne venoit pas encore prier Dieu comme ie le souhaitois, que i'eusse un peu de patience, que bientost ils seroient tous Chrestiens, et pour me donner des asseurances de la verité de leurs promesses, il me fit present d'un collier de pourcelaine, que ie receus, et que i'offris ensuite à Dieu, comme le gage de la conversion de nos Barbares.

Il n'est pas possible d'exprimer la ioye que i'ay ressentie d'une victoire si grande que la Foy venoit de remporter sur l'infidelité. Ce n'est pas que ie n'aye encore tout suiet de craindre que ces choses n'ayent esté plus facilement resoluës qu'elles ne seront executées, soit parce qu'il n'y a pas de police icy comme en France, pour assuiettir les particuliers aux resolutions d'un conseil, soit à cause que nos Sauvages ont bien de la peine à oublier entierement leurs anciennes coustumes, et comme ils sont ordinairement inconstans et infideles à leurs promesses, i'ay besoin de toutes les prieres des personnes saintes et zelées pour le salut des ames, afin de leur obtenir de Dieu la fermeté necessaire pour ne pas retomber dans leurs anciennes habitudes.

Le succez de cette sainte entreprise ayant aussi surpassé toutes mes esperances, ie crus que ie ne devois point perdre de temps, et qu'il falloit me servir de la bonne disposition où étoient tous les esprits. Ie commençay donc de me declarer ouvertement contre les Iongleurs, ie tâchay de les décrediter, en toutes rencontres, et ie crus que si ie pouvois leur oster la confiance et l'attachement que ces peuples ont pour leurs sortileges, i'établirois bientost avec la grace de Dieu le Christianisme sur les ruines de l'Idolatrie. Dieu m'avoit déja fourni deux occasions où ie les avois entierement deconcertez, et decouvert leur mauvaise foy.

Voicy ce qui se passa dans la premiere. Vn iour m'estant rencontré dans une

Cabane, où dix ou douze de ces Sorciers estoient assemblez autour d'un homme qui n'avoit qu'un mal fort leger à l'oreille, ils me firent d'abord force civilitez, et me firent approcher, bien qu'ils m'eussent voulu voir fort éloigné d'eux. Ie regarday quelque temps, sans rien dire, ce qu'ils faisoient, bien que leurs ceremonies ridicules et extravagantes m'indignassent beaucoup. Ils prenoient dans leur bouche une certaine eau mysterieuse, et la souffloient avec de grands efforts, sur les joües et sur les tempes du malade ; et celuy qui estoit comme le chef de cette bande, leur ordonnoit de jetter encore cette eau sur les cheveux et sur la teste, et mesme sur la natte où ce pauvre homme estoit couché. Il falloit que tout fust arrosé pour chasser le Demon de la maladie qui estoit dans l'oreille de ce Sauvage. Ie remarquay qu'en suite ils beurent tous de cette mesme liqueur, et qu'ils prenoient la medecine qui devoit guerir le malade. Toutes ces sottises me faisoient gemir sur l'aveuglement de ces pauvres Idolatres, qui se laissent ainsi seduire par le Demon. Aprés que i'eus regardé quelque temps l'operation de ces habiles gens, ie m'approchay du malade pour luy demander où estoit son mal, et en quel estat il se trouvoit. Les Iongleurs prenant aussitost la parole me dirent qu'il estoit déja sorti de son oreille deux petits Demons, et qu'il n'en restoit plus qu'un, qui étoit plus opiniastre que les autres. Cela est merveilleux, leur dis-ie, et ie serois bien aise de voir sortir le troisiéme : continuez donc de le presser, car ie veux estre spectateur d'une cure si prodigieuse. Il y a longtemps que i'ay la curiosité de voir sortir quelqu'un de ces demons immondes, qui tourmentent, ainsi que vous dites, les malades du Canada ; car Dieu mercy ils ne sont point si méchans en France. Mais ie vous asseure que ie seray si attentif à la sortie de ces Demons que vous dites avoir des corps et estre visibles, qu'il ne pourra échapper à ma veuë. Ie ne sçay si ces imposteurs reconnurent que ie me mocquois d'eux, et que ie n'ignorois pas leurs tromperies, mais ils me parurent tellement deconcertez et interdits, qu'ils n'en purent iamais revenir, et comme ie les pressois d'achever cette merveilleuse operation, qui devoit donner la fuite au Diable, ils me dirent, montrant quelques petits sacs où étoient des drogues, que c'estoit là ce qui chassoit les Demons des corps malades. Hé bien, dis-ie à celuy qui estoit comme le Maistre Iongleur, c'est toy qui te vantes d'estre l'exterminateur des grands et des petits Demons ; qui t'empesche presentement en ces rencontres de faire sortir de ce malade celuy que tu dis y estre resté ? Ie sçavois bien que leur adresse ordinaire estoit qu'ils avoient dans leur bouche ou une petite pierre, ou un morceau de fer, ou quelque piece de cuir, ou un petit os, et qu'en succant fortement la partie du corps où le mal estoit, ils disoient en avoir tiré heureusement ce qu'ils avoient en leur bouche, et qu'ils crachoient aux yeux du malade, asseurant que c'estoit un veritable Demon qui estoit cause de sa douleur ; ainsi ie les avertis que i'estois bien informé de leurs fourberies et qu'il estoit difficile de me tromper, et que ie n'estois pas homme à prendre du fer ou du cuir pour un Demon. Ce fut alors que ie vis des gens bien embarrassez. Les uns m'avertissoient qu'il estoit temps d'aller faire la priere ; les autres me coniuroient d'aller prier Dieu dans la Chapelle pour la santé du malade ; quelques-uns mesme, pour se défaire de moy, me promettoient de m'y suivre au plustost, et de se faire Chrestiens. Mais ie n'eus garde de les quitter que ie ne les eusse obligez d'avoüer eux-mesmes qu'ils estoient imposteurs, et pour leur en donner toute la confusion, ie persistay à leur demander qu'ils me fissent voir ce troisiéme Demon qui estoit resté dans le corps de ce malade, et qu'aprés qu'ils m'auroient donné cette satisfaction, ie les laisserois en repos. Mais ce fut en vain que ie les pressay, ils n'en voulurent rien faire, et ils furent enfin forcez de m'avoüer que ce troisiéme Demon n'y estoit plus, et que le

malade se portoit bien, avant mesme qu'ils l'eussent guery ; et ce qui me parut encore plus ridicule, c'est que ce pauvre homme fut assez bon que de croire qu'il avoit esté guery du mal qu'il n'avoit iamais eu, et de me dire en se levant de dessus sa natte, qu'il estoit guery. Ie racontay en suite cette histoire à quelques-uns de nos Sauvages, et ie leur fis voir manifestement l'erreur et l'enchantement où ils estoient, d'avoir tant de confiance à d'aussi grands imposteurs qu'estoient leurs Medecins.

L'autre occasion que Dieu me fournit de decrediter le Songe, fut celle-cy. Vne fille âgée de quinze ou seize ans, s'estant égarée dans les bois, y avoit déja passé deux nuits, ses parens en estoient fort en peine. On fit venir les Iongleurs pour sçavoir ce qu'elle estoit devenuë. Ces habiles Devins commencerent à faire leurs sortileges pour en apprendre des nouvelles. La premiere chose qu'ils font est de sauter, de danser et s'agiter de telle sorte qu'ils sont bientost en sueur. Aprés cela ils battent du baston et de la tortuë ; ils chantent, ils crient, ils consultent et interrogent leur Demon, qui ne leur répond iamais ; et aprés avoir bien sué, aprés s'estre bien tourmentez pour apprendre en quel estat pouvoit estre cette fille, ils disent hardiment qu'elle avoit esté tuée par trois Andastoguez, qui luy avoient enlevé la chevelure, d'une grandeur égale à un petit cercle qu'ils tracerent de leurs doigts sur une écorce, aux yeux des assistans, et qu'elle étoit expirée iustement au lever du Soleil. Aprés une prophetie aussi exacte et aussi bien marquée comme celle-là, nos Sauvages eussent fait scrupule de douter de la mort de cette fille : c'est pourquoy la Cabanne de ses parens et tout le Bourg ensuite fut remply de pleurs et de gemissemens ; tout le monde estoit en deuil, hors les Iongleurs, qui pour se dédommager des peines extraordinaires qu'ils avoient euës à consulter leur Demon, mangeoient de tres-bon appetit tout ce qu'on leur avoit preparé pour les regaler, comme on a de coustume de le faire en ces rencontres. Ils estoient pleins du succez qu'avoient eu leurs iongleries, et de l'estime qu'on faisoit de leur habileté ; mais ils furent bien surpris, lorsqu'estant à peine sortis de la Cabanne où on les avoit si bien traitez, ils y virent entrer la fille qu'ils avoient fait morte si constamment, sans qu'elle eust rencontré d'Andastoguez, ny receu des blessures ; s'ils eussent esperé pouvoir convaincre ces bonnes gens, que ce n'estoit qu'un fantôme, ils n'eussent pas épargné les mensonges pour soustenir leur credit, que cette imposture estoit capable de ruïner. Mais les parens, ayant reconnu leur fille, changerent leur tristesse en joye, et les gemissemens de tout le Bourg en des acclamations publiques.

Cette histoire me fut rapportée par la mere mesme de cette fille qui s'estoit égarée ; et comme elle avoit reconnu en cette occasion la fourberie de ces Iongleurs, elle m'en découvrit encore plusieurs autres ausquelles cét accident luy avoit fait faire reflexion. Elle me dit que ces habiles Medecins ordonnoient quelquefois à un malade de faire un bon festin qui le gueriroit, pourveu qu'ils fussent bien regalez ; et qu'il arrivoit cependant assez souvent que le lendemain il mouroit.

Ie me servis avantageusement de toutes ces tromperies, dans le conseil que ie fis tenir contre les Iongleurs, quelques iours aprés la promesse solennelle que nos Sauvages m'avoient faite de renoncer à toutes ces superstitions. Ce fut là que ie découvris toutes leurs fourbes et toutes leurs impostures, le peu d'intelligence qu'ils avoient dans la Medecine, l'inutilité de leurs remedes superstitieux, et pour la conclusion du discours ie fis un present de pourcelaine, pour obliger les anciens d'apporter un prompt remede à ces desordres qui ruinoient leur païs, par la mort de leurs enfans et de leurs nepveux, et qui leur faisoient en mesme temps perdre le bonheur de la vie eternelle.

Quelque temps aprés que ie fus sorty du conseil, pour luy laisser la liberté

de deliberer sur mes demandes, on me rappela, et Garakontié, qui parloit au nom de tous les autres, aprés m'avoir renouvellé la protestation solennelle qu'ils avoient faite de renoncer absolument aux songes, à l'Agriskoüé, et aux festins de debauches me dit qu'ils reconnoissoient de bonne foy qu'ils avoient esté iusqu'à present dans l'erreur, qu'ils m'estoient fort obligez de ce que ie les avois detrompez, qu'ils entroient dans tous mes sentimens, et qu'ils estoient resolus de porter les Iongleurs à se servir seulement des remedes naturels, ainsi que ie le souhaitois, sans y méler aucune superstition. Ensuite, pour marque de leur engagement et de la parole qu'ils m'en donnoient, ils me firent un present de pourcelaine. Ie leur témoignay à quel point ie me sentois obligé d'une réponse si favorable ; et comme ie commençois de leur faire concevoir combien cette resolution leur estoit avantageuse, Garakontié m'interrompant : Nous sommes, me dit-il, dans la tristesse et dans l'abattement pour vne fâcheuse nouvelle que nous venons de recevoir ; qui porte que le Pere Garnier vient d'estre assassiné. D'abord ie fus frappé d'estonnement pour vne si triste nouvelle ; et pour m'éclaircir de ce qui en estoit, ie voulus parler moy-mesme à celuy qui l'avoit apportée ; mais comme ie reconnus qu'il n'en avoit que des coniectures assez foibles, i'allay promptement dire à nos anciens pour les rassurer, que ce n'estoit qu'vne fausse alarme. Ils témoignerent m'êstre tout à fait obligez du soin que ie prenois de l'inquietude et du chagrin qu'un accident si funeste leur avoit causé : en effet on sçeut peu de temps aprés que cette nouvelle estoit fausse à l'égard du Pere Garnier, mais qu'il s'en estoit peu fallu qu'elle n'eust été veritable dans la personne du Pere Fremin, qui faillit à estre tué par un yvrogne à Tsonnontoüan, qui est un Bourg éloigné de celuy-cy de quelques iournées, et qui a longtemps porté au visage les marques de la fureur de ce Sauvage.

C'est à quoy nous sommes tous les iours exposez en ce païs de Barbares, qui se portent souvent à de semblables excez, dans leurs debauches ; mais i'ose dire que c'est en cela mesme que nostre condition nous paroist fort heureuse, puis qu'elle nous engage à porter durant toute nostre vie un estat de victimes toutes prestes d'estre sacrifiées, pour l'amour de celuy qui s'est luy mesme immolé pour nostre salut. C'est dans de semblables perils que les Apostres et les Chrestiens de l'Eglise naissante se trouvoient tous les iours ; et c'est ce qui nous rauit de ioye de pouvoir mener comme eux vne vie exposée à mille morts.

Nos Onnontaguez ne sont pas si emportez ny si brutaux dans leur yurognerie. La pluspart, lors mesme qu'ils sont en cét estat, ne nous font que des caresses ; et si quelques-uns font des plaintes, c'est pour me reprocher que ie ne les aime pas assez.

Aprés que i'eus fait quelques prieres dans la Chapelle, pour remercier Dieu du succez tout extraordinaire qu'il avoit donné à nostre dessein, ie me retiray dans ma cabanne, où ie trouvay encore plusieurs anciens, qui me prierent d'achever ce que j'avois si heureusement commencé, et de les affermir dans la resolution où ils estoient de renoncer à toutes leurs superstitions ; que ie sçavois bien que des erreurs dans lesquelles on a vieilly sont tres-difficiles à quitter ; qu'ils apprehendoient que le Demon ne les iettast tout de nouveau dans leurs anciennes réveries ; qu'ils venoient à moy pour s'armer contre cét ennemy, et qu'ainsi ils me prioient de les instruire sur la fausseté de deux ou trois des vieilles idées, dans lesquelles ils avoient esté nourris. Comme par exemple que leur ame se separoit du corps durant le sommeil ; que le songe estoit l'arbitre de la bonne ou de la mauvaise fortune qu'ils avoient dans la guerre, ou à la chasse ; et pourquoy ayant eu un songe qui leur marquoit qu'ils auroient du succez dans l'vn ou dans l'autre de ces exercices, il ne leur avoit presque iamais manqué, et au contraire ayant souvent prié le vray

Dieu pour un pareil succez, ils avoient souvent esté frustrez de leur attente. Ie répondis à tout le mieux qu'il me fut possible, et ils demeurerent si satisfaits de mes réponses, qu'ils m'asseurerent en m'en remerciant, que i'avois chassé de leur esprit tous les nuages que le Demon y avoit répandus pour les perdre, et que i'y avois rendu la verité victorieuse du mensonge. Ie leur fis entendre que c'estoit à Dieu à qui toute la gloire en estoit deuë, et que c'estoit uniquemeut son ouvrage.

Durant tout l'hyver, ie n'ay presque point eu d'autres entretiens avec nos Sauvages, que sur ce qui regardoit les veritez du Christianisme, et sur l'horreur qu'ils devoient toûjours entretenir pour les superstitions, et pour les mauvaises coustumes du païs. Ie ne suis pas encore tout à fait sçavant dans leur langue ; ie marquois souvent par mes gestes ce que ie ne pouvois exprimer par paroles, et lorsque ces peuples me faisoient comme des reproches que ie ne me faisois pas assez bien entendre à mes auditeurs, ie recevois ces bons advis comme autant de convictions du peu que ie contribuois de ma part à tout le bien que Dieu operoit dans l'estendue de ma Mission, et ie me disois à moy-mesme : O mon ame ! quand sçauras-tu parler de Dieu, ainsi qu'il en faut parler, et quand seras-tu si penetrée des veritez de la Foy, que tu n'auras plus de peine à me suggerer des paroles capables de porter tout ensemble, et les lumieres de la Foy dans les esprits de nos Sauvages, et le feu de la charitez dans leurs cœurs ?

Ie veillois avec un soin extraordinaire à l'execution des promesses que l'on m'avoit faites, et mesme ratifiées par quelques presens, lorsque la nouvelle arriva icy que les guerriers y retournoient victorieux. On les attendoit il y avoit longtemps, et les Devins, qui vsent de la pyromantie en ces rencontres, avoient publié diverses predictions sur leur retour. Vn ancien m'avoit rapporté en bonne compagnie un de leurs oracles, sçavoir qu'vne de leurs brigades devoit infailliblement retourner dans trois iours, et qu'elle seroit suiuie des autres ; qu'ils reviendroient sans avoir eu aucun avantage sur l'ennemy. Comme ie suis l'ennemy declaré de ces faux Prophetes, ie remarquay les circonstances de cette prophetie, et i'adioustay qu'auec le temps on connoistroit si elle estoit veritable. Les trois iours estant passez, et rien n'ayant encore paru, de ce qui avoit esté predit, i'embarassay furieusement celuy qui m'avoit cité cét oracle, lorsque ie luy en demanday l'explication en presence de beaucoup de personnes ; il me répondit froidement que cette bande qui devoit revenir le troisiéme iour, selon l'oracle, reviendroit peut-estre le lendemain. Ie luy répondis que la prophetie seroit également fausse quand ils ne seroient de retour que dans un an, et quand ils reviendroient le cinquiéme iour, mais que pour le convaincre pleinement de l'imposture de son Prophete, nous attendrions encore un iour l'effet de sa prediction. Il se passa prés de quinze iours, sans que personne revinst ; et les guerriers ensuite estant retournez victorieux, ils firent voir doublement la fausseté de l'oracle.

On entendoit de loin retentir les cris de victoire, tout le monde estoit dans l'attente, et dans l'impatience de sçavoir si c'estoient ou des chevelures ou des captifs de guerre, et combien il y en avoit. Enfin les avant coureurs qui en apportoient la nouvelle, entrent dans le Bourg : on leur fait une longue haye de part et d'autre, depuis la porte où ils s'arrestent, iusqu'au feu où les anciens estoient assemblez. Ils reïterent là les cris de victoire, et ils en font iusqu'à neuf pour marquer qu'ils avoient neuf captifs, six hommes et trois femmes. Ce fut pour lors que la ioye de tout le monde éclata. On commence de joüer une espece de Comedie ; les personnes avancées en âge dansent un Ballet, qu'ils representent par des postures tres-bien concertées, et des pas fort bien mesurez. Ensuite on va au devant des ieunes guerriers qui avoient porté les bonnes nouvelles, et on les mene comme en triomphe au feu

des anciens. Dés qu'ils sont arrivez on les regale de plusieurs milliers de pourcelaine, et on fait raconter au plus considerable de la bande, tout le détail de l'expedition : la cause de leur retardement, la prise des captifs, par qui chacun d'eux a esté pris, et combien ils avoient perdu de leurs gens. La narration estoit interrompue par des cris de ioye, et des acclamations qu'on faisoit de temps en temps aux victorieux ; et tout se termina par des marques d'une réjouissance publique.

Ensuite on prepara le theatre, ou l'échafaut où l'on disoit que tous les captifs devoient estre brûlez ; et ie remarquay que quelques-uns portoient leur vengeance iusqu'à cét excez de brutalité, qu'ils me prioient de ne point instruire ny baptiser ces captifs, afin qu'ayant esté brûlez en cette vie, ils le fussent eternellement en l'autre. Vne telle inhumanité me fit horreur ; et ie leur fis voir qu'il n'y avoit rien de si déraisonnable que de pousser son ressentiment iusqu'au delà des bornes de cette vie ; en quoy Dieu me donna un tel succez, que ie ne leur persuaday pas seulement de ne point mettre d'obstacle au bonheur eternel de ces miserables, mais de les exhorter eux-mesmes à se faire instruire, et à se rendre dignes du Paradis.

On receut les captifs selon la coustume, au milieu d'une haye composée de tous les habitans, qui les chargerent en passant de coups de baston. Ensuite on les fit monter tout sanglans, et tout couverts de blessures sur l'échafaut qui leur estoit preparé, pour servir et de spectacle à ces Barbares, et de suiet à leur cruauté.

Ces captifs estoient tous des hommes bien faits. On les revestit des plus riches habillemens du païs, et on couronna ces pauvres victimes, selon la coustume, des plus rares plumes et des plus beaux colliers de pourcelaine qui se purent trouver. On les obligea mesme de se peindre le visage des couleurs les plus fines et les plus vives, afin que rien ne pût manquer à l'ornement de ce triomphe. Estans parez de la sorte on, les faisoit marcher sur le theatre où ils devoient estre brûlez, pour servir auparavant de spectacle à tout le peuple. Ces miserables pour donner des preuves de leur intrepidité, et pour faire voir qu'ils n'apprehendoient pas la mort, chantoient et dansoient sur l'échafaut à la cadence de quelques airs de guerre, où ils faisoient vanité de leurs exploits, et témoignoient fierement à leurs ennemis, que toute leur conduite ne seroit pas capable de leur arracher le moindre soûpir. Ie vous avoüe qu'une brutalité poussée iusqu'à cét excez, me faisoit horreur. Mais l'action toute barbare que deux Iroquois exercerent à l'heure-meme, sur l'un de ces captifs, me toucha de pitié, au-delà de tout ce que i'en puis dire.

Ces deux Sauvages qui vouloient faire une cruelle épreuve de la braverie de ce guerrier, luy ayant passé une petite corde autour du bras, commencerent de la tirer chacun de son costé, avec une telle violence, qu'estant entrée bientost dans la chair, et ayant penetré iusqu'aux nerfs, la douleur qu'elle causa à ce miserable captif en les luy coupant, fut si excessive qu'il en tomba pâmé et à demy-mort sur la place. Ie m'estois trouvé-là pour tâcher d'instruire et de disposer au Baptesme tous ces captifs ; mais ie iugeay plus à propos de differer ce dessein à un temps plus commode, et aprés que nos Barbares auroient passé le premier feu de leur vengeance.

Aprés cette premiere montre, les captifs furent conduits dans les cabannes qui leur estoient preparées, pour y attendre l'Arrest ou de la vie ou de la mort. Ie les visitay tous les uns aprés les autres, avec toute la tendresse et toute la compassion que me donnoit l'estat miserable où ie les voyois ; et tâchant de ietter dans leur esprit quelques semences saintes de leur salut, i'y laissay pour cette premiere fois, quelques dispositions à la grace du Baptesme.

Le lendemain ie recommençay mes visites avec un succez si heureux, que ie baptisay tous ceux que ie crûs devoir

estre brûlez, et qui le furent en effet bientost aprés.

Le Pere Bruyas a baptisé dans sa Mission, un de ceux à qui i'avois parlé ; et qui fut envoyé à Onneiout, avec une des trois femmes captives : les deux autres ayant esté menées à Goiogoüen.

Des cinq captifs qui resterent icy, on donna la vie à deux ; mais quelques iours aprés, l'un fut tué à coups de cousteau, à mon insceu. C'estoit un de ceux qui m'écoutoit avec plus d'application, et qui me donnoit de plus belles esperances de sa conversion. Mais les secrets de la Providence sont impenetrables ; et nous devons nous contenter de les adorer avec une humble frayeur.

On avoit donné la vie à un des deux autres qui resterent ; mais ce malheureux qui estoit affligé de ce qu'on ne faisoit pas la mesme grace à son compagnon, ne pût dissimuler sa douleur ; de maniere qu'il obligea, par ses plaintes et par ses menaces, ceux qui l'avoient adopté, de l'abandonner quelques iours aprés : vn rare exemple d'amitié, puisque ce Barbare ayma mieux se mettre en danger de perir dans les tourmens que de souffrir la mort de son amy. Ayant appris cette nouvelle, i'y cours au plustost, ie monte sur l'échafaud, et aprés avoir fait quelque priere en peu de mots, ie m'adresse à nos Onnontagués, pour les prier de ne trouver pas mauvais que i'apprisse à ce miserable le chemin du Ciel ; que puis qu'il estoit prest de sortir de cette vie, il estoit de mon devoir de luy en procurer vne qui seroit eternellement heureuse, et que ce bonheur estoit si grand, que ie souffrirois tres-volontiers les mesmes suplices dans lesquels ce captif finissoit sa vie, afin de le leur procurer.

Aussitost i'approche du captif, ie l'instruits, ie l'exhorte, ie le presse ; nos anciens m'animent eux-mesmes à cette bonne œuvre. Le pauvre homme qui estoit à demy mort, écoute avec attention, il me prie de rester auprés de luy, et de ne le point abandonner. On renouvelle les tourmens, on le brûle en tous les endroits de son corps, en y appliquant des fers tout rouges ; dés qu'on les retiroit pour les remettre au feu, ie m'approchois de luy, et luy faisois faire les actes necesaires pour se disposer au Baptesme. Le froid estoit alors tres-violent, et un des Sauvages qui estoit present à ce cruel spectacle, luy ayant presté auparavant sa couverture pour le couvrir, la luy osta pour se defendre de la rigueur de la saison ; de sorte que le captif demeura tout nud, et tout tremblotant de froid, quoy qu'assez proche de là il y eust quantité de feux, où l'on faisoit rougir les haches et les fers qu'on luy appliquoit sur toutes les parties du corps. Il faut avoüer que ie fus touché sensiblement d'un objet si pitoyable, et ne pouvant luy apporter plus de soulagement, ie le couvrois d'une casaque que ie porte icy ordinairement. I'étois obligé de la retirer lors qu'on luy appliquoit les fers rouges, et ie l'en enveloppois aussitost qu'on les retiroit. Nos Sauvages parloient differemment de la charité que ie rendois à ce pauvre homme, quelques-uns l'approuvoient, d'autres y trouvoient à dire, et plusieurs s'en mocquoient.

Aprés qu'on eut brûlé le captif en plusieurs endroits, on le detacha, et on le mena couvert de ma casaque dans une cabanne où estoit celuy de ses compagnons qu'on avoit commencé de brûler dés le iour auparavant, et qui avoit esté assez heureux pour recevoir le baptesme. Ie le suivy, et ie me plaçay auprés d'eux, pour leur suggerer de temps en temps quelque pensée du Ciel et de l'eternité, et pour baptiser celuy que i'avois commencé d'instruire. On faisoit foule dans la cabanne pour remarquer les seruices que ie rendois à ces pauvres victimes.

Et comme on me fit alors plusieurs questions, ie pris suiet en y répondant d'instruire tout ensemble les captifs, et tout le monde qui les environnoit. On me demanda, entre autres choses, quel estoit le bonheur de ceux qui sont au Ciel : ie le leur expliquay de la maniere la plus sensible et la plus intelligible que ie pûs le faire ; et comme les captifs interrompoient mes instructions des

chansons qu'ils estoient obligez de dire, on me pria aussi de chanter. Ie le fis, et ie chantay le Psaume qui commence par ces mots, *Laudate dominum omnes gentes.* Bien que nos Sauvages ne comprissent rien du sens de ces paroles, ie remarquay que l'air ne leur avoit pas déplû ; et il est souvent arrivé depuis ce temps-là, qu'ils m'ont prié de dire ma chanson de mort. Ie voulus une fois les contenter, et leur montrer que la chose du monde que ie souhaitois avec plus de passion, estoit de mourir, mesme dans les flammes, en travaillant pour les sauver.

Enfin ie baptisay le soir de ce mesme iour ce captif, que i'estime infiniment heureux dans son malheur, puisqu'il trouve le Ciel dans les fers de l'Iroquois. Ils donnerent l'vn et l'autre toutes les marques d'une sainte disposition à faire une mort vrayment Chrestienne. Ie les assistay encore le lendemain matin, qu'ils expirerent, aprés qu'ils eurent passé toute la nuit dans les tourmens.

Quelques iours aprés, dans un grand conseil, où estoient assemblez les anciens et les guerriers, ie leur fis un present de deux brasses de pourcelaine, pour me conjouïr avec eux de l'heureux succez de leur derniere guerre : car il est à propos qu'ayant à vivre parmy ces Barbares, ie leur marque la part que ie prends à leur ioye et à leur tristesse, afin qu'ayant ménagé leur amitié, ie puisse plus aisément les engager dans mes sentimens, et les convertir.

I'exhortay ensuite les ieunes gens à suivre l'exemple des anciens, qui avoient déja renoncé au songe et à tout ce qui estoit defendu par la loy de Dieu. Les anciens me renouvellerent leurs promesses, et me donnerent asseurance qu'ils porteroient la ieunesse, qui depuis peu de iours estoit revenuë de la guerre, à se conformer à tout ce que i'avois arresté avec eux dans leurs conseils.

Mais depuis ce temps-là, le succez de ces guerres, quelque peu considerable qu'il fust, leur a tellement enflé le courage, qu'ils en ont paru moins dociles et moins traitables pour toutes les choses de la Foy, et il est hors de doute que le plus grand obstacle qu'elle ayt en ces païs, c'est la corruption de ces ieunes guerriers : comme ils sont toute la force et tout l'apuy de leur Nation, ils donnent aisément la loy aux autres, et leur mauvais exemple a toûjours des suites tres-funestes. Les anciens mesme qui devroient se servir de toute l'autorité que leur donne leur âge, et leur experience, pour regler cette ieunesse débauchée, y entretiennent souvent ces desordres, ou en flattant le mal, ou en le dissimulant ; et ce qui est encore de plus deplorable, c'est que quelques-uns n'ont pas gardé cette année dans les occasions toute la fidelité qu'ils m'avoient protestée. Il s'en est mesme trouvé qui, voyant que le devoir d'un Chrestien les engageoit en beaucoup de choses qui leur estoient bien rudes, et qu'il falloit ou cesser d'estre adonné à l'yvrognerie, aux debauches et aux superstitions, ou ne pas embrasser le Christianisme, ont esté assez lâches pour se degouster d'une loy qui proscrivoit tous leurs plaisirs.

I'appris qu'un ancien avoit fait un festin de debauchés, quoy qu'en suite il m'ait protesté que i'en avois esté mal informé ; qu'un autre avoit fait le cry ordinaire pour une superstition publique, et que deux ensuite avoient dit en plein conseil, qu'il ne falloit plus souffrir que ie leur parlasse de la Foy, et de quitter leurs anciennes coustumes. Tout cela me fit resoudre de leur en faire mes plaintes. Garakontié approuva fort mon dessein, et me dit que ie ne l'epargnasse pas luy-mesme ; et qu'aprés leur avoir reproché publiquement leur inconstance, ie leur fisse present d'un collier de pourcelaine, pour les porter à se rendre dignes par leurs actions du nom de Chrestien, pour lequel ils faisoient paroistre tant d'inclination, et à persuader mesme aux peuples vers lesquels ils estoient deputez, de reconnoistre et d'adorer le vray Dieu.

Ie fis donc sonner la Cloche, pour avertir les anciens de me venir trouver ; et comme ils furent tous assemblez chez-moy, ie leur dis que ie leur par-

lois de la part de Dieu, de nostre grand Roy, et de Monsieur nostre Gouverneur, qui les exhortoient d'embrasser la Foy Chrestienne ; que c'estoit pour leur bien, et non pas pour mes interests, que ie les portois à faire le bien et fuir le mal ; que tandis que Dieu me donneroit de la voix, ils devoient s'attendre à n'estre pas seulement avertis de leur devoir, mais repris aussi de leurs fautes ; et qu'au reste ils ne devoient pas le trouver mauvais, qu'il estoit de nostre devoir d'en agir ainsi, puisque nous estions les Predicateurs de la verité, et les dispensateurs de la parole de Dieu. Ie commençay donc par reprendre Garakontié de quelque foiblesse qu'il avoit fait paroistre l'an passé ; car il ne meritoit que des loüanges pour cette année, et il s'est montré aussi ferme pour les interests de Dieu, et pour ceux des François, que ie le pouvois souhaitter. Ensuite ie blâmay hautement l'impieté de celuy qu'on disoit avoir fait un festin de debauchez ; et ie finis par l'autre qui avoit fait le cry ordinaire pour une superstition publique.

Mes reproches furent suivis d'un present que ie fis aux Ambassadeurs, pour les exhorter de ne rien relâcher de la resolution qu'ils avoient prise de renoncer à toute superstition, et de porter mesme les peuples vers lesquels ils estoient deputez, à se declarer ouvertement pour la Foy, et à proscrire tous les desordres qui les empeschent de se procurer ce bonheur.

Les anciens parurent d'abord un peu surpris de la liberté que ie m'estois donnée de les quereller, bien qu'ils ne me témoignassent pas en estre choquez. Ils ne me donnerent pas neantmoins toute la satisfaction que i'en avois esperé : car ayant esté quelque temps partagez sur le suiet de la Feste qu'ils nomment Onnonhoüaroia, que ie voulois empescher, parce qu'elle est la source d'une infinité de desordres, enfin ceux qui s'opiniastroient à vouloir qu'elle fust celebrée, s'estant joints à toute la ieunesse, l'emporterent sur ceux qui estoient bien intentionnez.

Du reste on me répondoit que ie parlerois quand ie le iugerois à propos ; et pour le collier de pourcelaine que i'avois presenté afin qu'ils invitassent les autres Nations à la Foy, l'on me dit que i'en aurois réponse lorsque ceux qu'ils envoioient en Ambassade, en seroient de retour. Mais i'ay sceu que quelques-uns de ces Ambassadeurs ne firent rien de ce que ie leur avois demandé, et qu'il n'y eut quasi que Garakontié, qui porta dans Onneiout et dans Agnié les interests de la Foy Chrétienne, avec toute la fermeté et tout le zele imaginable.

Si ie me fiois à leurs réponses, i'aurois suiet d'esperer qu'ils seroient bientost Chrestiens ; mais il faut qu'ils soient auparavant assuietis, et tout à fait humiliez ; sans cela il n'y a guere ny d'esperance pour le Christianisme, ny de seureté pour la paix.

Nostre petite Eglise est composée d'un assez grand nombre de Chrestiens, qui sont presque tous ou des Hurons, ou de quelque autre Nation que les Iroquois ont destruite. Nous y avons aussi quelques naturels du païs, qui ont receu le Baptesme par ceux de nos Peres qui estoient établis icy avant les troubles. I'admire à l'égard des uns, les routes écartées et secretes par lesquelles la providence de Dieu les a conduits pour leur faire connoistre le souverain bien ; dans les autres, la force merveilleuse de la grace du Baptesme à les conserver dans la pureté de la Foy, et dans l'innocence des mœurs au milieu d'vne corruption si generale. Il paroist en eux un certain caractere de pieté, et vne conduite si sainte, qu'on voit bien que Dieu les anime de son esprit, et qu'il les forme de sa main. Leur assiduité à se trouver dans la Chapelle pour y faire la priere publique, lorsqu'ils y peuvent venir, et leur fidelité à s'en acquiter dans les Cabanes, ou dans les champs, lorsque la necessité, le travail, ou la vieillesse les empesche de pouvoir venir à l'Eglise, surpasse tout ce qu'on en peut dire.

Nous avons entr'autres vne Cabane toute Chrestienne, et toutes femmes

Huronnes qui s'estoient venuës autrefois establir dans ce païs, lorsque nos Peres y demeuroient, et qu'on peut dire estre de tristes restes de la trahison et de la cruauté de nos Iroquois. Elles se sont toûjours conservées parmy tous les desordres de ce païs, dans vne regularité et vne innocence qui charme nos Barbares ; et Dieu, qui veille sans cesse sur ceux qui le servent avec fidelité, pour couronner mesme dés cette vie la vertu de ces bonnes Chrestiennes, les a protegées contre les attaques des maladies contagieuses ; de maniere qu'au temps qu'elles faisoient d'estranges ravages aux environs de leurs Cabanes, iamais elles ne leur ont fait de mal. On peut dire que comme ces Huronnes ayant fait autrefois partie de l'Eglise de Quebec, et qu'elles ont esté dans le sein de la pieté, elles ont eu soin de se former et de s'establir si solidement dans la pratique de toutes les vertus, que ny les peines de l'extrême pauvreté, où souvent elles se trouvent, ny le mauvais exemple des Idolatres, ny tous les efforts du Demon n'ont iamais pû les ébranler, ny les porter à faire une seule demande contre ce qu'elles devoient à Dieu.

I'ay baptisé quarante personnes, dont la plus part sont de petits enfans, ou des moribonds. Il en est mort quatorze, avec deux autres enfans baptisez par le Pere Garnier, lorsqu'il estoit icy, et quelques adultes baptisez par nos Peres.

I'oubliois de rapporter une action toute sainte d'une petite fille âgée seulement de sept ou huit ans. Elle m'apporta, peu de jours avant Noël, vne petite cruche pleine d'huile, me disant qu'elle en vouloit faire un present à Nostre Seigneur, et qu'elle me prioit de l'employer à la lampe qui brûle devant l'Autel. Ie luy demanday si cette huile estoit à elle. Elle m'assura qu'elle luy appartenoit, et que c'estoit-là tout son thresor. I'acceptay son offrande, et ie la presentay au petit Iesvs, le iour de Noël, et ie ne doute point que ce present ne luy ait esté beaucoup plus agreable que tout l'or des riches du siecle. Elle eust bien souhaité que ie l'eusse baptisée avec les autres petits enfans, à qui ce mesme iour ie conferay ce Sacrement ; mais ie luy dis que ie ne pouvois pas encore luy faire cette grace, parce que sa mere ne venoit pas à la Priere. Ie l'exhorte assez, me dit cet enfant, en gemissant de la dureté de sa mere ; ie luy dis que les anciens prient, mais elle s'opiniastre toûjours à ne le vouloir pas faire. Elle l'a neantmoins, depuis quelque temps, assez souvent amenée iusqu'à la Chapelle, et il y a lieu d'esperer que la mere et la fille seront un iour tout à Dieu.

Nos anciens ont tenu icy plusieurs fois le conseil sur ce que ie leur avois parlé d'envoyer quelques deputez à Montreal, pour assister au conseil qui se devoit tenir dans le dessein de ratifier et de bien establir la paix entre eux et les Algonquins, d'autant qu'on apprehendoit quelque rupture. On resolut de le faire, d'envoyer mesme quelques-uns de leurs gens à Tsonnontoüan pour obliger les anciens de cette Bourgade à se joindre à nos deputez ; ils eurent aussi ordre de les prier de la part de toute la Nation, de ne plus faire d'actes d'hostilitez dans le païs des Outaoüaks, et de donner les mesmes advis en passant par Goiogoüen. On m'assura en même temps, qu'au premier iour il en partiroit d'autres, pour porter la mesme nouvelle aux Onneiouts et aux Agniés. Garakontié me dit qu'il faisoit estat de partir dans six iours, et qu'il attendroit les autres Nations Iroquoises sur le chemin, pour aller toutes de compagnie.

Nos Onnontaguez m'ont prié d'écrire en leur faveur à Onnontio ; ce que i'ay fait avec ioye, parce que i'ay eu cette année tout suiet d'estre satisfait de leur conduite, et de la bonté avec laquelle ils m'ont traité. Mais s'ils meritent quelques loüanges, on peut dire que Garakontié seul doit estre plus estimé et plus consideré que tous les autres. Il faut avoüer que c'est un homme incomparable : il est l'ame de tout le bien qui se fait icy ; il y soutient la Foy par son credit ; il y main-

tient la Paix par son autorité : il ménage les esprits de ces Barbares avec vne adresse et une prudence qui égale celle des plus sages de l'Europe ; il se declare si hautement pour la gloire et pour l'interest de la France, qu'on peut iustement l'appeler le Protecteur de cette Couronne en ce païs ; il a un zele pour la Foy comparable à celuy des premiers Chrestiens ; enfin il sçait se conduire de sorte, qu'il se soûtient toûjours dans l'éclat et dans l'autorité que luy donne sa Charge de Capitaine general de cette Nation, et qu'il ne s'en sert que pour faire du bien à tout le monde. I'espere un bon succez de ce voyage, et s'il nous estoit aussi aisé d'exterminer l'yvrognerie de tout ce païs, qu'il le sera à Monsieur nostre Gouverneur d'affermir la Paix entre l'Iroquois et l'Algonquin, nous verrions bientost nos Barbares se faire Chrétiens.

Il n'est pas possible de concevoir de combien de desordres et de maux ces debauches sont accompagnées. Il n'est rien icy de plus ordinaire que de voir par les ruës et dans les cabannes, des hommes pris de vin, et ce qui est de plus deplorable, c'est qu'ils n'ont plus de honte d'un vice si infame, et qu'estant abrutis par ces excez, ils se rendent presque tous incapables d'estre instruits dans la Foy.

Quelque déplaisir que i'aye de voir un mal si universel, et si dangereux pour le salut de ces pauvres ames, ie tâche de me consoler par cette pensée, que plus on trouvera icy d'obstacles au Christianisme, et plus il y aura à travailler ; et que Dieu couronne les peines et les soins d'vn Missionnaire plustost que ses succez.

I'espere neantmoins beaucoup de la resolution qu'ils ont prise de quitter leurs superstitions, et de l'inclination qu'ils témoignent avoir pour la Foy Chrestienne. Ils ont soin de me faire apporter les petits enfans malades dans la Chapelle ; ils me font prier Dieu sur eux, quand ils sont nouvellement nés, pour les consacrer au Seigneur du Ciel et de la terre. Ils sont bien aises qu'on les anime, et qu'on les reveille de l'assoupissement et de l'insensibilité que l'yvrognerie leur cause. Ils sont ravis quand ils entendent la Cloche qui les appelle à la Priere, et si i'obmets de sonner, ils m'en font des reproches.

En un mot, tout le monde paroist icy fort porté pour embrasser l'Evangile ; et il ne reste à ces pauvres Barbares pour se rendre dignes du saint Baptême, qu'à renoncer à des vices ausquels beaucoup de Chrestiens s'abandonnent aprés le Baptême. Ie puis dire que cette Mission est la moins rude de toutes celles des Iroquois ; et le seul déplaisir que i'y ay, c'est de ne trouver pas ces occasions de souffrir pour Dieu, que ie m'estois persuadé y devoir rencontrer.

MON REVEREND PERE,

Votre tres-humble et
obeïssant serviteur,
en N. S.

PIERRE MILLET.

d'Onnontagué, ce 15. Iuin 1670.

CHAPITRE VIII.

De la Mission de Saint Ioseph à Goiogoüen.

Cette Mission est dans une quatriéme Nation d'Iroquois, dont le Pere de Carrheil a le soin. Nous en connoistrons l'estat, par un extrait des choses les plus remarquables que nous avons tiré d'une de ses lettres, qui est du mois de Iuin 1670.

Cette Nation n'a que trois Bourgs, Goiogoüen, à qui nous avons donné le nom de Saint Ioseph, Patron de toute la Mission ; Kiohero, que nous nommons Saint Estienne, et Onnontare, qui s'appelle le Bourg dé Saint René. Voicy comme le Pere en parle.

I'ay baptisé depuis l'Autonne dernier

vingt cinq enfans, et douze adultes ; le Ciel en a pris une bonne partie, et entre autres neuf enfans, dont le salut est asseuré. La Providence toute aimable de Dieu m'a paru si visible sur quelques-uns, dont ie n'esperois quasi rien, que ie l'ay appris par ma propre experience, qu'un Missionnaire ne doit iamais desesperer de la conversion de personne, quelque resistance à la Grace qu'il puisse trouver dans son esprit.

I'avois, comme il me sembloit, employé fort invtilement mon temps, mes peines et mes soins, pour gagner à Dieu un homme et une femme déja fort avancez en âge, et qui ne pouvoient pas encore vivre longtemps. Ces cœurs n'avoient que de la dureté pour les choses du Ciel. La Foy et le Baptême leur donnoient de l'horreur, en ce qu'ils croyoient que l'un et l'autre ne servoit qu'à avancer le temps de leur mort. Car c'est une opinion qui est receuë de la pluspart de ces peuples, et qui leur paroist fondée sur l'experience qu'ils disent avoir, que depuis plus de trente ans que nos Peres travaillent à la conversion des Sauvages du Canada, on a remarqué que les familles, et les Nations entieres qui ont embrassé la Foy, se sont veu quasi aussitost desolées et esteintes, qu'elles ont esté Chrestiennes ; et que la plus grande partie de ceux à qui on a conferé le saint Baptême sont morts peu de temps aprés l'avoir receu. Ces pauvres gens se laissent preocuper à tel point sur ce suiet, par la crainte et par les artifices du Demon, qu'ils ne considerent pas que l'extremité de la maladie, et de la mort prochaine dont nous voyons une personne estre menacée, est ce qui nous porte à la baptiser ; et qu'ainsi le Baptême ne peut pas être la cause de leur maladie, ny de leur mort. Cette erreur commune effrayoit tellement ces deux pauvres Sauvages, que non seulement ils ne vouloient pas entendre parler du Baptême pour eux, mais qu'ils ne nous permettoient pas mesme d'approcher de leurs amis, lorsqu'ils estoient malades. Neantmoins quand ils se sont veus l'un et l'autre frappez d'une maladie mortelle, ils ont cherché nos instructions, ils ont demandé le Baptême avec tant d'ardeur et d'empressement, qu'il n'a pas esté possible de le leur refuser. Dieu sçait bien ménager, en faveur de ses Predestinez, les momens favorables, où ses graces doivent infailliblement operer.

La personne de tout le païs, qui m'a donné le plus de peine pour son Baptesme, et ensuite le plus de consolation, est une femme de Tsonnontoüan qui estoit malade depuis neuf ou dix mois. La quantité extraordinaire de personnes qu'elle avoit veu mourir, depuis que le Pere Fremin y estoit arrivé, tant d'hommes que de femmes et d'enfans, et le bruit qui couroit par tout qu'il estoit uniquement l'auteur d'une desolation generale, et que par ses sortileges, sa magie et ses empoisonnemens il portoit la mort partout où il alloit, avoit donné à cette femme une telle horreur de nos personnes, et de nos remedes, de nos instructions et du Baptême, que ie ne pouvois avoir aucun accez auprés d'elle, ny trouver l'occasion de luy parler de son salut ; elle avoit mesme communiqué cette aversion à tous ceux qui estoient dans la mesme Cabanne, leur disant qu'ils estoient morts, s'ils me laissoient approcher d'eux. Elle les avoit intimidez de telle sorte, qu'aussitost que i'entrois dans la Cabanne tout le monde demeuroit dans un profond silence, et ne me regardoit que d'un œil affreux, sans vouloir ny m'écouter, ny me faire aucune autre réponse, sinon que i'eusse à sortir au plustost ; et comme elle eut changé de Cabanne, et que par bonheur elle fut allée demeurer avec des personnes qui m'estoient tres-affectionnées, elle conserva tousiours dans son cœur une furieuse aversion de moy jusqu'à l'extremité, et me regardoit tousiours comme un homme empesté, qui portois un poison mortel avec moy, et qui l'inspirois par les yeux et par les oreilles. Mais plus cette pauvre femme avoit d'aversion pour moy, plus N. S. me donnoit de charité pour elle, et i'esperois son salut mesme contre toute

esperance et quoy que ie n'y visse aucune ouverture. Nuit et iour ie pensois à elle, et la recommandant à Dieu, et à son Ange gardien, et à celuy qui a soin de moy, et à ceux qui veilloient pour le salut des personnes qui estoient auprés d'elle. La nuit de sa mort ie me sentis fortement inspiré de dire la Messe uniquement pour elle. Ie le fis en protestant à Nostre Seigneur qu'il n'y avoit rien au monde que ie ne luy sacrifiasse, pourveu qu'il me voulust accorder cette ame, pour le salut de laquelle il avoit mille fois plus donné que ie ne pouvois luy offrir, puisqu'il l'avoit rachetée de son sang et de sa vie. Aprés ma Messe, ie l'allay visiter cinq ou six fois ; mais le Demon l'entretenoit tousiours dans le funeste aveuglement où elle estoit ; elle me regardoit tousiours avec un œil de colere et d'indignation, et me chassoit au plustost du lieu où elle estoit. Vne fois mesme son ressentiment luy donnant des forces dans son extreme foiblesse, elle prit un de ses souliers et me le ietta à la teste. Ie la quittay, et sortis de sa Cabanne ; mais Dieu, qui vouloit sauver cette ame, me pressa de rentrer aussitost, et m'inspira de faire en sorte qu'en parlant tout haut à quelques personnes de cette maison, et leur disant toutes les choses dont ie voulois instruire la malade, comme si c'eust esté pour eux, elle conçeut et apprehendast fortement le malheur eternel des damnez en enfer, dont-elle estoit menacée, et fust touchée du bonheur infiny du Paradis, qu'elle pouvoit meriter avec tant de facilité. Ie me servis de cette adresse, et parlay devant elle à d'autres personnes de toutes ces choses, ausquelles j'adioustay quelques considerations sur les misericordes de Iesvs-Christ Fils de Dieu et fait Homme pour nous sauver, luy faisant entendre qu'il auroit un amour eternel pour elle, si elle avoit recours à luy avec confiance. Ie passay ainsi la iournée sans pouvoir rien gagner sur son esprit. Enfin i'y retournay le soir comme pour la derniere fois ; mais ce fut aussi la premiere que i'entray dans son cœur. Ie ne luy parlois plus que des yeux, la regardant avec douceur, témoignant estre sensiblement touché de son mal, et tâchant de luy rendre quelques petits services pour la soulager. Ie m'aperceus qu'elle n'avoit plus pour moy tant d'aversion, et qu'elle commençoit de me souffrir ; mais Dieu se servit d'vne brave femme qui l'assistoit pour achever de la gagner à luy : Il est temps luy dit-elle, que tu écoutes ce que ce Pere te veut enseigner, afin que tu sois bien-heureuse durant toute l'eternité. I'en suis contente, répondit la malade ; qu'il m'instruise, ie l'écouteray volontiers. En effet, elle m'écouta avec vne attention et vne docilité admirable ; elle adioûta foy à toutes les veritez que ie luy enseignay ; et comme ie voulus luy faire dire quelques prieres : Tu vois bien, mon frere, me dit-elle, que ie ne puis plus presque parler, mon mal m'accable la poitrine, et m'étouffe la voix ; mais ie te prie de croire que mon cœur dit tout ce que tu dis, et ce que ma langue ne peut dire. Baptise-moy au plustost ; ie veux mourir Chrestienne, afin que Iesvs aye pitié de moy. Ie la baptisay sur l'heure ; et la mesme nuit Dieu l'appella au Ciel. O que nous sommes bien payez de toutes nos peines par ces sortes de conversions merveilleuses ! et qu'un Missionnaire est heureux, lorsqu'attendant de Dieu ce qui paroist impossible à sa foiblesse, il éprouve combien sont veritables ces paroles de l'Evangile : Dieu peut faire naistre de ces pierres mesme des enfans d'Abraham, c'est à dire, faire des Predestinez de ces cœurs durs et impenetrables à sa grace.

I'advoüe que ce m'est vne consolation bien sensible de nous voir presentement environnez de tant de sepulchres de saints, dans un lieu où en arrivant, ie n'avois veu que des tombeaux de reprouvez ; et comme ce spectacle de morts a esté la premiere veuë qui m'affligea lorsque i'arrivay icy, ainsi c'est maintenant la pensée qui me donne le plus de ioye.

Dés le premier Hyver que ie fus dans ce Bourg, Dieu m'avoit fait la grace de

donner le Baptesme à deux bonnes femmes, dont l'vne m'avoit appelé exprés pour la baptiser le iour de la Purification ; elles ont survescu vne année entiere à leur Baptesme, et comme elles ont esté fideles à leurs promesses, et ont frequenté la Priere et les Sacremens avec ferveur, ie ne doute point qu'elles n'aient accrû le nombre des Predestinez dans le Ciel.

Vn Chrestien et vne Chrestienne de l'ancienne Eglise des Hurons m'ont aussi comblé de consolation, ayant esté témoins de la pureté de leur foy et de leurs mœurs, iusqu'à la mort, à laquelle ils se sont saintement disposez par l'vsage des Sacremens de l'Eglise.

Lorsque ie commençay de faire icy mes Catechismes, comme i'apprehendois de ne trouver personne qui me voulust répondre en public, i'instruisis auparavant quelques enfans en particulier, afin de m'en servir pour instruire les autres par leur exemple, de la maniere dont il falloit répondre ; mais ie fus bien surpris lorsque ie vis trois ou quatre femmes des plus âgées se lever les premieres, et prevenir les enfans pour me répondre. Dés le premier iour nous y comptasmes quatre-vingt-huit personnes, sans ceux qui écoutoient à la porte, et qui estoient en grand nombre. Vn iour ayant expliqué la creation du monde, et le nombre des années que nous comptons depuis son commencement iusqu'à nos temps, et pour le leur faire comprendre plus aisément, l'ayant marqué sur de petites pierres qui me servoient comme de iettons, comme ie craignois que cela ne les embrouillast et qu'ils ne pussent pas bien repeter cette supputation, un guerrier se leva tout d'un coup de sa place, et repeta fidelement ce que ie leur avois dit ; mais il ne manqua pas de me demander comme en payement, le prix que ie donne aux enfans lorsqu'ils répondent bien.

I'ay fortement combattu leurs superstitions, et particulierement la Divinité du songe, qui est le principe de toutes leurs erreurs, et comme l'ame de leur Religion ; i'ay cependant reconnu deux choses en le combattant.

La premiere, que ce n'est pas à proprement parler le songe qu'ils adorent comme le Maistre de leur vie, mais un certain des Genies qu'ils appellent Agatkonchoria, lesquels à ce qu'ils pensent leur parlent quelque fois dans le sommeil, et leur commandent d'observer exactement leurs songes. Le principal de ces Genies est Taronhiaouagon, qu'ils reconnoissent comme une Divinité, et auquel ils obeïssent comme au grand Maistre de leur vie ; et lorsqu'ils parlent du songe comme d'un Dieu, ils ne veulent pas dire autre chose, sinon que c'est par luy qu'ils connoissent les volontez de Dieu, et ce qui est necessaire à la conservation de leur vie ; et que l'accomplissement des choses qu'ils ont veu en songe, est un moyen qui contribuë à l'establissement de leur santé, et de leur fortune. Ils donnent aussi quelque fois ce mesme nom de Maistre de leur vie, à l'obiet de leur songe, par exemple à une peau d'ours, ou à une peau de cerf, et à d'autres choses semblables qu'ils auront veuës en dormant, parce qu'ils les envisagent comme des remedes ausquels Dieu a attaché le bonheur d'une longue vie : et en effet ils ont un soin merveilleux de les conserver dans cette veuë ; et lorsqu'ils sont malades ils s'en couvrent, ou ils les mettent auprés d'eux, pour se defendre contre les attaques du mal.

La seconde chose que i'ay reconnuë en combattant l'obeïssance qu'ils rendent à leurs songes, c'est que ne pouvant pas concevoir la maniere dont l'ame opere durant le sommeil, lorsqu'elle leur represente des obiets éloignez et absens, ils se persuadent que l'ame quitte le corps lorsqu'il est endormy, et qu'elle va elle mesme chercher les obiets en songe aux lieux où ils les voient, et qu'elle retourne dans son corps vers la fin de la nuit lorsque tous les songes se dissipent.

Pour refuter des erreurs si grossieres, ie leur faisois trois sortes d'interrogations. 1. Ie leur demandois si le corps de ceux qui songeoient estoit mort, ou

vivant. Il est vivant, me disoient-ils. C'est donc son ame qui le fait vivre, leur repliquois-ie : car si elle estoit sortie du corps, il seroit mort ; et ainsi il n'est pas vray que l'ame quitte le corps dans le sommeil.

2. Dites-moy, leur disois-ie, est-ce avec les yeux que nous voyons les choses qui se representent à nous dans nos songes ? comme par exemple un ennemi qui viendra m'attaquer, un amy que ie rencontreray dans le chemin, un cerf que ie poursuivray à la chasse ? Ce ne peut estre avec les yeux que nous voyons pour lors, me disoient-ils ; car durant le sommeil nos yeux sont fermez, et couverts de tenebres, ils ne voyent rien. C'est donc nostre ame, leur rêpliquois-ie, qui nous fait voir pour lors, ce que nous voyons dans nos songes ; et par consequent il faut qu'elle nous soit presente, et qu'elle soit dans nostre corps lorsque nous dormons, de mesme que nos deux yeux sont à nostre teste, et dans leur place ordinaire, lorsque par leur moyen nous voyons les obiets qui se presentent à nous durant le iour.

3. Ma troisiéme interrogation estoit celle-cy : Si l'ame sort du corps durant le sommeil, où va-t-elle ? va-t-elle en guerre dans le païs ennemy ? va-t-elle à la chasse dans les forests ? que fait-elle durant son absence ? avez-vous iamais trouvé à vostre réveil, ou une chevelure de vos ennemis qu'elle ait mise entre vos mains, et qu'elle vous eust apportée de cette guerre ? ou un ours sur vostre natte, qu'elle vous eust tué à cette chasse pendant vostre sommeil ? Souvent en mesme temps ie me vois et en France, au delà de la mer, et icy parmy vous ; mon ame est-elle en mesme temps, et icy et en France ?

Ils n'avoient point de repartie à ces demandes, et ils demeuroient convaincus de leurs erreurs.

Il n'est pas si facile de leur faire comprendre la maniere dont se forment les songes, et comme les images de ce que nous voyons par les sens, s'impriment dans nostre imagination, et se representent à nostre esprit pendant le sommeil. I'ay tâché toutefois de leur expliquer ces choses-là d'une maniere assez sensible, en comparant l'ame lorsqu'elle se souvient hors du sommeil des choses passées et éloignées, avec elle-mesme lorsqu'elle se les represente dans le sommeil. Vous sçavez bien, leur disois-ie, que nostre ame se ressouvient durant le iour de ce qui s'est passé depuis longtemps, et dans les lieux fort éloignez de nous. N'est-il pas vray que presentement elle vous represente le païs des Andastogués et des Outaoüaks, Quebec et Montreal, à ceux de vous autres qui y ont esté comme si vous y estiez maintenant ? Vostre ame n'est pas sortie hors de vostre corps pour y aller, car vous êtes encore en vie ; et elle n'a point passé pour cela la grande Riviere, et n'a point fait aucun voyage : la mesme chose arrive durant les songes de la nuit. Mais encore, leur disois-ie, pourquoy la representation des objets qui se fait dans nostre ame pendant le sommeil, seroit-elle plutost le Maistre de nos vies, que l'image des mesmes obiets qui se depeint dans la mesme ame hors le sommeil ? car ce qui s'appelle un souvenir durant le iour, on le nomme un songe pendant la nuit.

Ie leur demandois ensuite si les enfans qui sont encore dans le ventre de leur mere n'auoient pas quelqu'un qui fust Maistre de leur vie. Oüy, disoient-ils. Or il n'est pas possible que ce soit le songe, leur disois-ie : car ils ne peuvent pas encore en avoir ; en effet à quoy songeroient-ils ? à des cousteaux ? à des haches ? à des espées, et à des choses semblables ? Ils n'en ont iamais veu. Ce n'est donc pas le songe qui est le Maistre de leur vie avant leur naissance, ny mesme longtemps aprés qu'ils sont venus au monde, puisqu'ils sont plusieurs années avant que d'avoir aucun songe ? il faut donc qu'ils ayent un autre Maistre de leur vie, et un autre Dieu que le songe durant tout ce temps-là ? Mais lorsqu'ils commencent de songer la premiere fois, leur songe ne peut faire en sorte que celuy qui estoit auparavant le Maistre de leur vie, cesse de l'estre : ils ne sçauroient le

degrader, ny luy oster cette qualité et ce pouvoir qu'il avoit sur cet enfant, avant qu'il eust des songes. Il continuë donc de l'estre comme auparavant : et ainsi il est leur Maistre avant leur naissance, et quand ils ne songent pas encore ; il est leur Maistre aprés leur naissance, et quand ils songent ; il l'est également au temps de leur ieunesse, et de leur vieillesse, et enfin iusques à leur mort, et mesme aprés leur mort ; et sçachez que ce Maistre dont le pouvoir est immuable et eternel, est le Dieu que nous adorons, qui nous recompense, ou qui nous punit selon nos merites ; ce n'est pas le songe, qui souvent comme vous experimentez tous les iours, ne vous ordonne que des choses impies et déraisonnables, et qui vous a trompez cent fois en vostre vie. Ces Barbares montrent qu'ils sont capables d'écouter la raison, et de penetrer ses lumieres dans toute leur pureté : car quelques-uns des plus éclairez advoüoient qu'ils estoient convaincus de ce que je leur disois, et qu'ils revenoient de la vanité de leurs songes.

Les pensées de tous ces peuples ne les portent qu'à la chasse ou à la guerre. Ce ne sont parmy eux que partis de vingt, de trente, de cinquante hommes, de cent, et quelque fois de deux cens ; rarement ils vont iusqu'à mille dans vne seule troupe ; et ces brigades se partagent pour aller en queste, les uns des hommes, et les autres des bestes. Ils font la guerre plutost en voleurs, qu'en soldats ; et leurs expeditions se font plutost par des surprises, que par des iustes batailles. Ils mettent toute leur gloire à revenir accompagnez de captifs, d'hommes, de femmes et d'enfans, ou chargez des chevelures de ceux qu'ils ont tuez dans le combat.

Au reste on peut dire qu'il n'y a rien de plus contraire à nos Missions, que les victoires qu'ils emportent sur leurs ennemis, parce qu'elles les rendent insolens, et qu'il n'est rien de plus souhaitable pour l'avancement du Christianisme en ce païs, que l'humiliation de ces esprits qui ne respirent que le sang et le carnage, qui font gloire de tuer et de brûler des hommes, et dont le cœur brutal est emporté à des oppositions si formelles au cœur doux et humble de Iesvs-Christ.

Nous avons passé l'hyver dernier assez paisiblement, et hors de la frayeur où nous iettent pour l'ordinaire les entreprises de Gangastogué, qui estant ennemy de cette Nation, avoit envoié dés l'automne un Ambassadeur avec trois colliers de pourcelaine, pour traiter de paix. Il a esté iusqu'au mois de Mars attendant toûjours réponse pour s'en retourner. Mais ceux d'Onnontagué estant allez en guerre cét hyver vers Andastogué, et en ayant amené huit ou neuf prisonniers, en presenterent deux aux habitans d'Oiogoüen, avec quarante colliers, pour les porter à continuer la guerre contre l'Andastogué. Ensuite dequoy l'on cassa la teste à ce malheureux Ambassadeur, qu'on retenoit depuis cinq ou six mois, et qui croyoit estre à la veille de son depart. Son corps fut brûlé aprés sa mort, et un de ses nepveux qui l'avoit accompagné, receut le mesme traitement de ces Barbares qui ne s'embarassent guere du droit des gens, et qui n'ont point de foy, qu'autant qu'il est de leur interest de la garder. Nous pouvons dire que nous sommes parmy eux comme de perpetuelles victimes, puisqu'il n'est point de iour où nous ne soyons en danger d'estre massacrez. Mais c'est aussi ce qui fait le comble de nostre ioye, et le motif de nos plus pures consolations.

CHAPITRE IX.

De la Mission de saint Michel à Tsonnontoüan.

Le Pere Fremin, superieur des Missions Iroquoises, a pris pour son partage le soin particulier de cette Mission

de saint Michel qui a quatre Bourgs ; l'un desquels il a confié au Pere Garnier son compagnon, et s'est reservé pour luy la conduite des trois autres. Nous sçaurons l'estat de cette Mission par les lettres qu'il en a écrites au R. Pere le Mercier superieur.

—

Lettre du Pere Fremin.

Nos Missions Iroquoises firent l'année 1669. des progrez fort considerables. Nous y commençâmes à prescher l'Evangile à Tsonnontoüan, où il y a plus de monde que dans les quatre autres Nations d'Iroquois Inferieurs.

Lorsque i'arrivay icy sur la fin de l'année 1668. i'y fus tres-bien receu ; mais vne espece de contagion estant survenuë en mesme temps, desola à tel point tout le païs, que toute mon occupation fut de visiter incessamment les cabanes, pour instruire et pour baptiser les malades qui estoient à l'extremité. Il plût à Dieu de benir mes petits travaux, de sorte qu'en peu de mois ie baptisay plus de six vingt personnes, presque toutes adultes, dont plus de quatre-vingt dix moururent un moment aprés le Baptesme. Mais comme i'estois seul, et que ie ne pouvois estre en mesme temps en plusieurs lieux, plus de cent cinquante moururent en des cartiers fort éloignez d'icy, où ils estoient occupez, les vns à la pesche, et les autres à la chasse.

Vne necessité si pressante m'obligea de demander du secours, et de prier le Pere Garnier qui estoit à Onnontagué, de venir m'aider au plustot ; mais à son arrivée le mal estoit déja cessé : ainsi n'ayant plus d'occupation auprés des malades, nous commençâmes d'annoncer l'Evangile à ce peuple, qui n'avoit iamais entendu parler de Iesvs-Christ, et pour le faire avec plus de succez en divers cartiers, le Pere Garnier prit le soin du Bourg nommé Gandachiragou, où en peu de temps il bastit une Chapelle qui est tres-commode, et où l'on vient de tous costez à l'instruction.

Pour moy le vingt-septiéme septembre 1669. i'entray dans le Bourg qu'on nomme Gandougaraé. I'y fus receu avec toutes les marques d'une ioye publique. Il y avoit déjà longtemps qu'on m'y attendait avec impatience.

Ce Bourg est composé des débris de trois Nations differentes qui ayant esté autresfois détruites par l'Iroquois, furent obligés de se rendre à la discretion du vainqueur, et de venir s'établir dans son païs. La premiere Nation s'appelle Onnontioga ; la seconde, les Neutres ; et la troisiéme les Hurons. Les deux premieres n'ont quasi point veu d'Europeans, ny entendu iamais parler du vray Dieu. Pour la troisiéme, c'est comme un ramas de plusieurs Bourgades des Hurons, qui ont tous esté instruits dans la Foy, et dont plusieurs ont esté baptisez par nos Peres, avant que cette Nation florissante fust détruite par les armes de l'Iroquois.

Pendant qu'on me bastissoit une Chapelle, ie commençay de visiter les cabanes, pour connoistre le monde, et principalement pour chercher les brebis égarées de l'ancienne Eglise des Hurons, et tâcher de les ramener au bercail de Iesvs-Christ. Ces bonnes gens estoient ravis de me voir, et d'entendre parler de la Foy. Il n'estoit pas possible de satisfaire pleinement l'ardent desir qu'ils en avoient. Les uns me disoient que ce n'estoit pas assez de les faire prier Dieu, une fois par iour ; les autres se plaignoient que i'employois trop peu de temps pour leur parler de Notre Seigneur et du Paradis ; quelques-uns mesme me faisoient comme des reproches de ce que ie leur en preferois d'autres, et que ie ne les visitois que les derniers. Enfin ces pauvres ames estoient si affamées et alterées de la iustice et de leur salut, que i'eus de la peine à les contenter, en leur faisant esperer que du moment que la Chapelle seroit achevée, ils y trouveroient tous de quoy satisfaire leurs bons desirs.

Ma visite estant achevée, ie trouuay environ quarante Chrestiens adultes,

qui avoient conservé tout ensemble et la priere et la Foy, qui n'avoient point de part aux desordres du païs, et qui vivoient dans toute la pureté du Christianisme, et tout le reste de la Nation Huronne me témoigna un si grand empressement pour le saint Baptême, et i'ay remarqué en eux une assiduité si exacte et si constante à la priere, publique et particuliere, que j'espere qu'ils seront tous de tres-bons Chrestiens. Vne fidelité et une constance dans la Foy aussi invincible que celle des Hurons de ce païs, ne servira-t-elle pas au iour du Iugement à condamner la lâcheté et la corruption des Chrestiens de l'Europe. Ces Barbares qui ne faisoient que de naistre dans le Christianisme, lorsque les Iroquois les obligerent par la force de leurs armes de prendre party parmy eux, ont neantmoins conservé si longtemps la pureté de leur Foy, au milieu de la corruption d'un peuple abandonné à toutes sortes de vices et de superstitions ; et à peine estoient-ils imbus des premiers principes de la Religion Chrestienne, qu'ils se virent transportez comme dans le sejour des desordres et des abominations : et cependant tout destitués qu'ils estoient de l'assistance de leurs Pasteurs, sans avoir ny Predicateurs pour les fortifier dans la Foy, ny Confesseurs pour les reconcilier avec Dieu, ny aucun des secours exterieurs, dont l'Europe est si puissamment assistée ; vivre avec une fidelité dans leurs prieres, une innocence dans leurs mœurs, une ardeur pour leur salut égale à celle des premiers Chrestiens ; n'est-ce pas dequoy confondre un iour la foiblesse et l'infidelité de tant de Catholiques qui se corrompent et se perdent iusques dans les sources mesmes de la pureté et du salut ?

Pour les Onnontioga, Tsonnontoüans et Neutres, comme ils n'ont point presque veu d'Europeans, ny iamais entendu parler de la Foy, c'est dequoy occuper tout le zele d'un Missionnaire, qui n'aura pas peu de peine à défricher et à cultiver une terre que le Demon possede depuis tant de siecles.

La Chapelle estant achevée, les Hurons y venoient prier Dieu avec une grande ferveur ; et les Dimanches elle en estoit toute pleine. Ie leur disois la sainte Messe, et ils y assistoient avec un respect et une devotion qui me charmoit, et qui ravissoit tout le Ciel. Le plus ancien me servoit de Catechiste ; et comme il sçavoit bien les prieres, il les prononçoit d'une voix haute et distincte, pour estre entendu et suiui de tous les autres, et cette ferveur des Hurons passa mesme iusqu'à leurs enfans. On voyoit ces petits Sauvages engager ceux des autres Nations à les accompagner dans la Chapelle pour y prier avec eux. Ce qui obligeoit leurs peres et leurs meres de venir voir ce qu'ils y faisoient, et de suivre quelquefois leur exemple, pour n'avoir pas la confusion d'estre vaincus.

Ce que i'ay le plus admiré dans ceux des Hurons qui sont Chrestiens depuis plusieurs années, c'est la profession publique qu'ils ont souvent faite de leur Foy, ce qui est plus difficile que l'on ne peut croire, parmy un peuple tout infidele et tout Barbare, sans rougir de l'Evangile, ny craindre les insultes et mocqueries des Payens ; et les autres Nations estoient si bien convaincues de la fermeté qu'ils faisoient paroistre dans leur Foy, qu'elles ne les appeloient plus que les Croyans et les Fideles, et deux entre tous les autres s'estoient acquis dans tout le païs une si haute reputation de vertu, que tout le monde avoit de la veneration pour eux.

L'vn se nomme Iacques Atondo, et l'autre François Teoronhiongo, Le premier est presque dans une oraison continuelle, et ne parle ordinairement que de Dieu aux Chrestiens et aux Infideles. Il est tres-exact à observer tous les Commandemens de Dieu. Si vous sçaviez, leur dit-il, ce que c'est que la Priere, et combien elle est puissante pour nous rendre heureux, vous voudriez tous prier Dieu incessamment. Vous estes si ponctuels à faire tout ce que vos songes vous ordonnent ; vous n'épargnez ny festins, ny presens, ny depense aucune pour vous les rendre fa-

vorables, et pour en obtenir un heureux succez dans la pesche, dans la chasse et dans la guerre, et pour pouvoir vivre longtemps ; et cependant vous voyez bien que vous estes dans la pauvreté et dans la misere, que les maladies, et l'ennemy vous enleve tant de monde tous les iours. Pour moy, ie prie le Maistre du Ciel et de la terre, et le souverain Seigneur de nos vies, et il me donne une santé forte et vigoureuse dans un âge fort avancé ; ie prens ordinairement plus de poisson que vous n'en prenez, ie suis par sa grace plus accommodé que vous n'estes, et ce qui me comble de ioye, est que quand ie viendray à mourir, i'espere que ie seray heureux durant toute une eternité ; et vous autres vous ne ferez que changer les maux d'une vie miserable en des tourmens et des feux eternels.

Le second qui s'appelle François Tehoronhiongo, et qui a esté autre fois hoste du feu Pere le Moyne, c'est un vieillard d'une Foy éprouvée, et n'a iamais passé un seul iour depuis vingt sept ans sans faire ses prieres. Il a instruit dans la Foy sa femme et ses enfans, et a rendu sa famille toute sainte. Or comme il est sçavant dans nos mysteres et qu'il sçait quantité d'histoires du Nouveau Testament, son plus grand plaisir est d'en discourir en toutes rencontres, avec les Chrestiens et les Payens : de sorte que quand l'Evangile n'auroit iamais esté publiée en ce païs par les Missionnaires, luy seul en avoit assez parlé pour iustifier au iour du Iugement la conduite de Dieu sur le salut de tous les hommes.

Il m'a dit plusieurs fois que depuis vingt ans qu'il avoit esté separé de nos Peres, il ne s'est quasi passé aucun iour, qu'il n'ait demandé instamment à Nostre Seigneur la grace de ne pas mourir sans s'estre auparavant confessé, et sans avoir prié Dieu avec quelqu'un des Missionnaires. Ah mon Dieu, luy disoit-il, vous avez tant d'indulgence pour moy, vous m'avez déjà accordé tant de graces ; me refuserez-vous celle que ie vous demande presentement ? Seray-ie si malheureux que de mourir sans me confesser ? M'avez-vous appelé au Christianisme, pour me laisser finir ma vie sans participer à ses saints mysteres? La fragilité de l'homme est si grande, et il a un penchant si naturel au peché, que i'ay grand suiet de craindre d'estre criminel devant vous, et digne d'une mort eternelle ; et que me servira donc d'avoir esté baptisé, de vous avoir prié, si ie suis assez malheureux pour estre un iour damné ? Non, non, mon Dieu, i'espere cette grace de vostre bonté. Vous estes tout-puissant, quand vous le voudrez nos Peres viendront icy pour nous instruire ; et i'espere de vostre misericorde que ie ne finiray pas ma vie, que ie n'aye eu le bien de recevoir les Sacremens. Ie ne doute point que des prieres si saintes n'ayent contribué beaucoup à l'establissement de cette Mission. Lorsqu'il eût appris mon arrivée, la premiere chose qu'il me dit fut : Enfin Dieu m'a exaucé, confessez moy.

Vne autre fois que ie m'entretenois avec luy de ses parens defunts : Pourquoy les regretterois-ie, me dit-il ? ma mere est morte aussitost aprés avoir receu le Baptême. Quasi tous mes plus proches ont rendu l'ame entre les mains des Peres qui les avoient fait Chrestiens ; ils sont tous heureux en Paradis ; et i'espere bientost les aller trouver. Le plus grand deplaisir que i'aye eu en ma vie, m'adjousta-t-il, en soupirant, est qu'vn de mes enfans est mort depuis quelques années sans pouvoir se confesser ; il estoit âgé de trente-ans, il avoit assez mal vescu ; quelques peines que i'eusse prises pour le rendre homme de bien, il méprisoit également la loy de Dieu et les avertissemens de son pere ; et ce qui m'afflige cruellement, c'est qu'il est mort en si mauvais estat, sans pouvoir se reconcilier avec Dieu par la confession. Ie n'ay plus maintenant qu'un enfant au monde, qui est presentement en guerre : si Dieu en dispose, ie n'auray pas beaucoup de peine à m'en consoler, puisque tu l'as confessé avant son depart.

Ce que ie vas dire fera voir quelle idée nos Sauvages ont du Paradis, lors-

qu'ils ne sont pas encore tout à fait instruits de nos mysteres.

Ie baptisay l'an passé une ieune femme des plus considerables de Tsonnontoüan, qui mourut un iour aprés son baptême. La mere ne pouvoit pas se consoler de cette perte, car nos Barbares aiment extraordinairement leurs enfans ; et comme ie tâchois de calmer sa douleur en luy representant le bonheur infini dont iouissoit dans le Ciel sa fille, elle me dit assez naïvement : Tu ne la connoissois pas ; elle estoit icy la Maistresse, et commandoit à plus de vingt esclaves qui sont encore avec moy : elle ne sçavoit ce que c'estoit que d'aller à la forest pour en apporter du bois, ou à la riviere pour y puiser de l'eau ; elle ne pouvoit se donner le soin de tout ce qui regarde le ménage. Or je ne doute point qu'estant maintenant seule de nostre famille en Paradis, elle n'ait bien de la peine à s'y accoustumer : car elle sera obligée de faire elle mesme sa cuisine, d'aller au bois et à l'eau, de tout faire de ses propres mains pour s'apprester à boire et à manger ; en verité n'est-elle pas bien digne de compassion, de n'avoir personne qui la puisse servir en ce lieu là ? tu vois icy une de mes esclaves qui est malade ; ie te prie de la bien instruire, et de la mettre dans le chemin du Ciel, afin qu'elle ne s'en écarte pas, et qu'elle aille demeurer avec ma fille pour la soulager dans toutes les affaires de son ménage. Ie me servy de cette occasion, et de la simplicité de cette femme, pour instruire cette esclave malade : ie luy parlay, je la trouvay toute disposée à m'écouter. Ie l'exhortay, je l'instruisis ; elle ouvrit les yeux à la verité, me demanda le Baptesme, que je ne pû luy refuser la croyant en danger de mourir. Mais Dieu en disposa autrement ; car sa santé fut rétablie quelque temps aprés, et presentement elle s'acquitte des devoirs d'une bonne Chrestienne. Ie m'appliquay ensuite à instruire la maistresse, et luy ayant insensiblement osté l'idée basse et grossiere qu'elle avoit du Paradis, pour luy former une image plus juste et plus digne de cette supreme felicité, elle m'assura qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne voulust faire pour y arriver ; qu'elle estoit resoluë d'aller joindre sa fille pour demeurer éternellement avec elle dans ce sejour bienheureux, et depuis ce temps-là elle a toûjours eu beaucoup de fidelité pour la priere, et d'assiduité pour l'instruction ; elle a mesme le soin de faire instruire et prier Dieu tous ses esclaves ; et en elle seule on peut dire qu'on a gagné à Dieu plus de vingt personnes.

Depuis six mois que je suis icy, j'ay baptisay vingt ou vingt-cinq Sauvages. Il y en a encore dix ou douze Adultes, qui se disposent à ce Sacrement.

Comme on n'a eu icy depuis longtemps de recolte de noix plus abondante que celle de cette année, la ioye de tout ce peuple est si grande que l'on ne voit partout que des ieux, des danses et des festins qui souvent vont iusqu'à la debauche, quoy qu'ils n'ayent pour tout assaisonnement que de l'huile ; mais ce qui m'a extremement consolé, est que parmy tous ces desordres, il n'y a eu que deux Chrestiens qui ayent esté assez lâches pour se laisser aller aux sollicitations des Iongleurs, qui les pressoient de faire faire un certain banquet superstitieux, où tous ceux qui dansent iette des cendres chaudes sur le malade, et croyent que c'est un remede souverain pour son mal.

Les Iroquois n'ont, à parler proprement, qu'une seule Divinité, qui est le songe ; ils luy rendent leurs soumissions et suivent tous ses ordres avec la derniere exactitude. Les Tsonnontoüans y sont beaucoup plus attachez que tous les autres ; leur Religion sur ce suiet va iusqu'au scrupule ; quoy que ce soit qu'ils ayent crû faire en resvant, ils se croyent absolument obligez de l'executer au plustost. Les autres nations se contentent d'observer ceux de leurs songes qui sont les plus considerables ; mais celle-cy, qui passe pour vivre plus religieusement que ses voisins, se croiroit coupable d'un grand crime si elle en omettoit un seul. Le peuple ne

pense qu'à cela ; il ne s'entretient point d'autre chose ; toutes leurs cabanes sont remplies de leurs songes. Ils n'épargnent ny peine, ni diligence aucune pour luy témoigner leur attachement, et leur folie sur ce point va iusqu'à un tel excez, qu'on auroit de la peine à l'imaginer. Celuy qui a songé durant la nuit qu'il se baignoit, dèsqu'il est levé court aussitost, et tout nud, à plusieurs cabanes, en chacune desquelles il se fait ietter sur le corps une chaudiere pleine d'eau, quelque grand froid qu'il fasse. Vn autre qui aura resvé qu'on le menoit captif, et qu'on le brûloit tout vif, se fait lier dés le lendemain et brûler comme un captif, se persuadant qu'ayant satisfait de la sorte à son songe, cette fidelité détournera de dessus luy la peine et l'infamie de la captivité et de la mort, qu'il doit selon ce qu'il en a appris de sa Divinité, souffrir chez ses ennemis. Il s'en est veu qui ont esté iusqu'à Quebec, et qui ont fait cent cinquante lieuës, pour avoir un chien qu'ils avoient songé qu'ils y achetoient : et de là il est aisé de iuger en quel peril nous sommes tous les iours parmi des gens qui nous casseront la teste de sang froid, s'ils ont resvé qu'ils le faisoient ; et comme pour peu qu'un Barbare soit choqué d'une personne, il est aisé que son imagination échauffée ne luy represente en songe qu'il se venge de celuy qui l'aura offensé ; nous devons nous envisager icy comme des victimes qu'on conduit à tous momens au supplice, et qu'on fait mourir cent fois par l'image continuelle de la mort ; en quoy certes nous nous estimons heureux, puisque nous sommes si proches du martyre.

Les femmes infideles, par une inclination qui est comme naturelle à ce sexe, sont les plus Religieuses à observer leurs songes, et à suivre les ordres de cette Idole. Il est vray que le culte que ce peuple luy rend pourroit plustost passer pour une superstition, que pour une Idolatrie formée, par ce qu'ils n'adorent pas le songe, et ne luy font aucun sacrifice. Ils croient avec une experience seure et infaillible, que quand ils ont resvé quelque chose, et qu'ils ont manqué de l'executer, il leur arrive tousiours un malheur qui estoit mysterieusement exprimé dans le songe. I'ay remarqué mesme que la pluspart de ces Barbares se mettoient fort peu en peine d'obeïr à leurs songes, lorsqu'ils estoient en santé ; mais aussi du moment qu'ils avoient le moindre mal, ils sont convaincus qu'il n'y a point de remede plus souverain pour le guerir et pour leur sauver la vie, que de faire tout ce qu'ils ont resvé. Les Iongleurs, qui sont comme les Prestres de leur Divinité, ne contribuent pas peu à les entretenir dans cette superstition : car comme ils sont tousiours appelez pour expliquer les Songes, et qu'ils sçavent admirablement bien les tourner à leur profit, ils vivent et s'enrichissent de la credulité de ces pauvres gens, qui n'épargnent rien, surtout lorsqu'ils sont malades, pour faire ce que le Iongleur aura dit que le songe leur ordonnoit.

C'est là le plus grand obstacle que ces peuples ayent à la foy, et l'on peut dire que c'est l'écueil du Christianisme : car pour l'yvrognerie, bien qu'ils y soient furieusement adonnez, cependant les femmes et les vieillards ne s'abandonnent pas à cet excez. On peut esperer que leur exemple, et le zele des Missionnaires modereront l'emportement d'une ieunesse guerriere, qui ne respire que le sang et l'eau de vie.

Pour destruire la superstition du songe, ie ne voy point de remede plus efficace que de leur faire voir clairement et par induction, comme la fidelité qu'une infinité de gens qu'ils connoissent ont apportée à observer leurs Songes, ne les a pas pû sauver ou de la mort, ou de la captivité, ou de la destruction mesme entiere de leur Nation. Cette consideration dont ie me suis servy en ce païs, pour les détromper, a fait ouvrir les yeux à plusieurs, et les a portez à detester tout ensemble et la vaine superstition du songe, et la mauvaise foy du Iongleur.

L'on peut dire neanmoins en general, qu'il n'y a point de moyen plus efficace

pour assuiettir les Iroquois à la Foy, que de dompter leur orgueil par la voye des armes, et que tant qu'ils craindront celles des François, ils n'apporteront guere d'obstacle à leur conversion.

Dieu n'a pas seulement ses Predestinez parmy les Iroquois, où il y a des Missionnaires ; mais il permet qu'ils aillent porter la guerre iusque dans les cartiers les plus éloignez, et qu'ils en amenent des captifs pour leur faire trouver la liberté sainte des enfans de Dieu, et ensuite le Paradis, dans les prisons et les feux de l'Iroquois. C'est en quoy nous adorons icy tous les iours la conduite secrete et merveilleuse de la Providence divine sur ses Eleuz.

Deux captifs de Gandastogué aiant esté amenez icy pour y estre brûlez selon la coustume, ie premier s'estant fait instruire et m'ayant donné toutes les marques d'une sainte disposition pour recevoir le Baptesme, ie luy conferay : et aprés quinze heures de tourmens épouvantables qu'il endura avec une constance et une resignation toute Chrestienne, il laissa la terre pour aller au Ciel. Le second d'abord ne m'ayant pas voulu écouter, et m'ayant mesme rebuté plusieurs fois, enfin ie fus obligé de le laisser, pour luy donner le loisir de faire reflexion sur ce que ie luy avois dit du Paradis et de l'Enfer ; mais peu de temps aprés, il me rappela de luy-mesme, me disant que c'estoit tout de bon qu'il vouloit obeïr à Dieu, et se sauver. Ie le baptisay aprés luy avoir donné les instructions necessaires, et aprés qu'il m'eust fait paroistre que la foy operoit veritablement dans son cœur. Aussitost on le conduit au lieu du supplice, et depuis cet heureux moment de sa conversion, iusqu'au dernier soupir de sa vie, il chanta toûiours avec un courage invincible : Bruslez mon corps tant que vous voudrez, mettez le en pieces, ce tourment passera bientost, aprés quoy i'iray au Ciel. I'iray au Ciel, et i'y seray eternellement heureux. Mais il prononçoit ces paroles avec tant de foy et tant de ferveur, qu'un de nos bons Chrestiens qui le voioit brusler, et qui ne sçavoit pas que ie l'avois instruit et baptisé, disoit à ceux qui y assistoient avec luy : Ce captif a veritablement la foy ; il faut assurément qu'il ayt esté instruit par quelqu'un de nos Peres qui seront à Gandastogué.

C'est ainsi que Dieu rassemble ses predestinez de toutes les parties du monde. Vne femme qui avoit esté prise en un païs fort éloigné, quelques iours aprés qu'elle fut arrivée icy, tomba dans une dangereuse maladie. Ie me transporte aussitost à la cabane où elles estoit, pour tâcher de l'instruire; mais elle n'entendoit pas, parce que i'ignorois la langue de son païs, et que ie ne pouvois trouver d'interprete pour luy parler ; ie voyois cependant qu'elle baissait toujours et qu'elle alloit entrer dans l'agonie. Ce fut pour lors que mon cœur fut serré de douleur, de voir perdre une pauvre ame que Dieu avoit conduite de si loin à l'entrée du Paradis. Estant donc sorti de la cabane tout penetré d'amertume et de déplaisir, ie me mis en priere, et ie recommanday à Dieu le salut de cette ame avec toute la ferveur qui me fut possible ; i'emploiay pour ce mesme suiet le credit de la sainte Vierge et de tous les Saints ; enfin aprés avoir longtemp sollicité la misericorde de Nostre Seigneur en faveur de cette femme, ie me sentis fortement inspiré de retourner à sa cabane, et de la recommander à son bon Ange. A peine eussje fait l'un et l'autre, que i'y voy entrer deux femmes que ie ne connoissois point, et qui n'estoient pas du Bourg où ie demeurois ; l'une et l'autre s'étant approchées de la malade, luy font cent caresses, l'assurent qu'elles étoient venues la consoler, et qu'elles ne l'abandonneroient point. Vne rencontre si heureuse et si inopinée me surprit à tel point, que ie crûs que c'estoit deux Anges que Dieu avoit envoyés du Ciel pour donner lieu d'instruire et de baptiser cette pauvre femme. Ie leur demande si elles veulent bien me servir d'interpretes pour procurer à la malade qui alloit expirer, un bonheur eterne ; ellles s'offrent toutes deux à luy rendre ce

bon office. Ie leur explique les mysteres de nostre foy ; elles luy repetent toutes mes paroles en sa langue avec une netteté, et mesme une onction qui éclairoit l'esprit de la malade, et touchoit en mesme temps son cœur. I'étois ravi du zele et de l'ardeur avec laquelle ces bonnes catechistes travailloient à l'instruction de cette Payenne ; elles l'exhortoient et la pressoient d'ouvrir au plustost les yeux à la verité, parce qu'il ne luy restoit plus que fort peu de temps à vivre ; elles luy montroient le Ciel ouvert, et prest à la recevoir, ne se contentant pas d'estre de fideles interpretes de mes paroles, elles y adioûtoient mesme des motifs et des raisons qui obligerent enfin cette pauvre femme, qui ne pouvoit quasi plus parler, de faire un dernier effort pour son salut. Elle me fait donc approcher de son lit, et me donne à connoistre que Dieu venoit de l'instruire luy-mesme, et qu'il avoit en peu de temps operé en elle de grandes choses. Ie la baptisay aussitost la voyant si bien disposée, et quelques momens aprés elle expira, pour aller posseder au Ciel une gloire eternelle.

N'est-ce pas là un miracle de la bonté de Dieu ? et ne sommes-nous pas trop heureux qu'il veuille bien se servir de nous pour estre les instrumens de ses misericordes ?

Avant que de finir cette Relation de nos missions Iroquoises, ie mettray ici comme en forme de Iournal, ce qui me reste à dire de l'estat où elles sont presentement, et de ce qu'on a fait icy cette année.

Comme il n'y avoit plus de malades à Tsonnontoüan, ie me mis en chemin pour aller à Onnontagué, où tous les Missionnaires de ce païs devoient se rendre, pour y conferer ensemble sur les moyens de travailler efficacement au salut de ces peuples, et de surmonter tous les obstacles qu'on trouvoit à leur conversion.

Le dixiéme d'Aoust 1669. i'eus le bonheur d'embrasser le Pere de Carheil à Oiogoüen, d'où i'écrivis à ceux de nos Peres qui sont chez les Iroquois, de se rendre à Onnontagué sur la fin du mois où nous estions ; i'eus le loisir en attendant, de m'arrester quelques iours dans cette Mission là, où ie fus témoin de la foy et de la vertu des anciens Chrestiens, que le feu Pere Menard avoit autre fois baptisez ; plusieurs infideles mesmes n'avoient pas encore oublié les prieres qu'il leur avoit apprises. Enfin tout ce que ie vis dans cette nouvelle Eglise me donna une consolation tres-grande, et une forte esperance de la conversion totale de ce païs. Le Pere de Carheil y est fort aimé. Personne n'est opposé à la foy ; plusieurs anciens viennent prier Dieu à sa petite Chapelle ; il en fait faire une autre qui sera plus vaste et plus commode, et qui s'achevera dans deux mois. Ie croy qu'alors on y viendra en foule pour prier Dieu. C'est René son Compagnon qui en est l'entrepreneur et l'executeur tout ensemble : elle n'aura rien de semblable aux cabanes des Barbares, sinon la couverture d'écorces ; tout le reste à cela prés, ressemble à une maison comme on les bastit en France. On a pratiqué derriere l'Autel une petite chambre. Dans tout le Bourg on ne parle que de l'adresse de René. Il donne plusieurs medecines qu'il fait luy-mesme sur le lieu ; il panse toute sorte de playes, et les guerit ; il traite tous les malades. Plusieurs Goiogoüens m'ont dit qu'ils seroient tous morts sans luy. On ne peut pas croire à quel point il est aimé de tous les Sauvages. Pleust à Dieu qu'en chaque Mission nous y puissions avoir un homme qui luy fust semblable.

Le vingtiéme Aoust nous arrivasmes le Pere de Carheil et moy à Onnontagué, où en attendant le Pere Bruyas qui est à Onneiout, et le Pere Pierron qui est à Agnié, i'eus le loisir de considerer les restes de nostre ancienne Mission ; et tout m'y paroist dans le mesme estat où elle estoit lorsque nous la quittasmes en l'année mil six cents cinquante huit, hors que les Onnontagué ont esté beaucoup humiliez depuis peu par les Gandastogué ; car presque tous leurs braves sont morts à la guerre. Ils nous parlent avec bien plus de douceur, ils sont

tout autrement traitables qu'ils n'étoient auparavant. Il y a une Eglise d'anciens Chrestiens, dont le nombre est d'environ quarante personnes qui vivent bien ; plusieurs se font instruire. Garakontié nous aime veritablement. Le Prince et l'Orateur me visiterent avec toute la civilité imaginable, et nous firent cent honnestetés.

Le vingt-sixiéme Aoust les Peres Bruyas et Pierron arriverent icy, et nous eusmes la consolation de nous voir six ensemble, pour deliberer de toutes choses durant six iours que nous concertâmes les biais qu'il falloit prendre pour reussir dans nos Missions, et les moyens de lever tous les obstacles qui s'opposoient à l'establissement de la Foy dans le païs des Iroquois.

Comme nous estions prests de nous separer, voicy qu'vn Iroquois deputé de Monsieur le Gouverneur arrivé icy de Montreal, avec des colliers de pourcelaine, et des Lettres de Vostre Reverence et du Pere Chaumonot, par lesquelles nous apprenons que les François ont massacré vers Montreal sept Onneiout, avec un des plus considerables de Tsonnontoüan. Cette nouvelle altera terriblement toute cette Nation. On tient conseil aussitost pour deliberer de ce qu'on avoit à faire, où nous y fusmes appellez. Le deputé raconte assez froidement tout ce qui s'est passé ; il ose bien mesme changer les colliers, prenant le plus beau de cinq mille grains de pourcelaine toute noire, qu'il destine pour sa Nation, et ne donnant aux Tsonnontoüan que celuy qui estoit le moins precieux. Mais comme la Lettre du Pere Chaumonot nous intruisoit de toutes choses, nous nous y opposâmes fortement, et nous l'obligeons enfin de ne rien innover de ce qu'il avoit dans ses instructions. Garakontié ayant rencontré un de Tsonnontoüan dans le Bourg, il luy donna le collier qui estoit pour cette Nation, luy disant, il y a trop loin pour y aller moymesme ; tu feras entendre à tes anciens la voix et la pensée d'Onnontio. Pour le collier destiné à ceux d'Onneiout, il dit que comme ils devoient bientost venir à Onnontagué, pour y tenir un conseil general, on leur feroit sçavoir la volonté d'Onnontio. Il est hors de doute qu'une affaire de cette nature est tres-fâcheuse, et capable de rallumer la guerre entre l'Iroquois et le François.

A peine ce conseil estoit-il achevé, qu'on entend dans le Bourg le cry d'un Onneiout, qui venoit de se sauver tres-heureusement des mains d'une troupe de guerriers de la Nation des Nez-percez. A ce cry on s'assemble, on le prit de raconter son aventure. Nous étions, dit-il, cinq d'une bande, et nous retournions victorieux avec deux prisonniers Toüagannha ; mais ayant malheureusement rencontré une brigade de guerriers de la Nation des Nez-percez, nous en avons esté defaits, et mes quatre camarades ayant esté tuez, ou pris avec nos deux captifs, ie me suis sauvé moy seul de ce combat. Voilà bien des suiets de querelles, et dequoy animer à la vengeance un peuple aussi fier et aussi indomptable que l'est l'Iroquois. Nous ne sçavons pas encore quelle resolution il prendra sur ce suiet. Ce que ie vous puis asseurer, est que nous sommes par la grace de Dieu, preparez à tout evenement, selon qu'il luy plaira de disposer de nous, et que nous nous estimerons trop heureux de luy pouvoir faire un sacrifice de nos vies.

Estant partis d'Onnontagué, nous arrivâmes le septiéme Septembre à Gandachioragon, et comme nous passions par Gandagaro, un yvrogne saisit d'une main le Pere Garnier, et leve l'autre par deux diverses fois pour le percer d'un cousteau ; mais par bonheur une femme s'estant trouvée assez proche de ce Barbare, luy enleva le cousteau de la main, et l'empescha de porter plus loin sa brutalité. I'admiray en cette rencontre la fermeté et la resolution du Pere, qui ne changea pas seulement de couleur.

Trois iours apres nostre arrivée, il prit possession de la Mission de Gandachioragou, où il n'y a encore que trois ou quatre Chrestiens qui fassent profession publique de leur Foy ; il n'aura

soin que de ce seul Bourg, du moins pour cette année, afin qu'il puisse avoir le temps d'apprendre parfaitement la langue du païs, et d'en faire luy-mesme des Regles et un Dictionnaire, pour l'enseigner aux autres ; ainsi ie suis obligé de prendre le soin des trois autres Bourgades.

Le vingt-deuxiéme Septembre, comme i'estois sur mon depart pour aller prendre possession de la Mission de Saint Michel, ie tombay malade, et fus contraint de m'arrester quelques iours, iusqu'à ce que la violence du mal fust passée.

Depuis le premier iour de Septembre, toute la ieunesse de ce païs commença selon la coustume de se mettre en campagne, et le reste des habitans qui peuvent porter les fatigues de la guerre, ou de la chasse, defila bientost aprés. Ils peuvent estre environ cinq cens pour la guerre, divisez en plusieurs bandes, qui marchent tous contre les Toüagannha, et quatre ou cinq cens pour la chasse du Castor, qu'ils feront vers le païs des Hurons. Ces derniers menent leurs femmes et leurs enfans avec eux, tellement qu'il ne reste icy qu'un tres-petit nombre de personnes avancées en âge. I'ay sceu qu'ils faisoient la mesme chose à Goiogoüen, et qu'ils s'estoient tous partagez, ou en chasseurs, ou en guerriers. Ce qui est bien deplorable, est que plusieurs de ces gens mourront sans baptesme : car ces expeditions ne se font point sans la perte de beaucoup de monde, et ce qui me fait gemir c'est que nous ne pouvons remedier à ce mal ; mais Dieu, qui connoist ses predestinez, ne manquera pas de leur fournir des occasions favorables de meriter le Paradis. Ces sortes d'absences et de voyages, qui sont ordinaires à tous ces peuples, nous empeschent de travailler à leur instruction avec tout le succés que nous souhaiterions. La plus grande partie de ceux qui sont des Bourgs où nous sommes establis, est à la guerre, ou à la chasse, durant neuf mois de l'année ; et un mois auparavant que de partir, la ieunesse a coûtume de s'abandonner à ces excez de boire, qui vont iusqu'à la fureur, de maniere que hors les vieillards et les femmes, qui ne sont point suiets à ces desordres, il est bien difficile de ménager les occasions de leur parler.

Vn Tsonnontoüan passant par Onnontagué a esté chargé du collier de pourcelaine dont Onnontio faisoit present aux Tsonnontoüans, sur le suiet de la mort d'un de leurs guerriers, qui a esté assassiné par nos François. Ce collier a esté receu icy assez froidement, et bien que le chastiment exemplaire que Monsieur le Gouverneur avoit fait de ces assassins, leur fit approuver sa conduite, et loüer sa iustice, ie croy neanmoins qu'ils eussent mieux aimé dix colliers de Pourcelaine, que la mort de ces trois François ; parce qu'ils ne se voient pas en estat de rendre la mesme iustice, dans une pareille occasion. Ils témoignent cependant se contenter de cette satisfaction, et ie ne pense pas qu'ils osent pousser plus loin leur ressentiment, ny rien entreprendre contre les François.

Le vingt-septiéme Septembre, comme ie me trouvay un peu soulagé de mon mal, ie me mis en chemin pour prendre possession de la Mission de saint Michel, dans un Bourg appelé Gandagarae. Nostre meilleur Chrestien François Tehoronhiongo me vint au rencontre, et me mena dans une des plus belles cabanes du Bourg, chez un des plus considerables, quoy qu'infidele, afin que son autorité me donne plus de protection contre les insolences des yvrognes.

Le troisiéme Novembre, qui estoit le Dimanche d'aprés la Feste de tous les Saints, la Chapelle estant en estat, j'invitay tous nos Sauvages, d'y venir prier Dieu, et ceux qui estoient Chrestiens, d'y assister à la Messe que i'y dirois dés le grand matin. La Chapelle estant pleine de peuple, ie commençay mon exhortation pour declarer quel estoit le sujet de mon arrivée, et ensuite ie les priay d'ouvrir les yeux à la verité, de reconnoistre le Dieu du Ciel et de la terre, et de renoncer à tout ce qui luy deplaist, et de se rendre dignes d'un

bonheur eternel par une constante fidelité. I'espere de la bonté de Dieu, que sa grace disposera les esprits à gouster les veritez du Christianisme, et à se detromper de la vanité de leurs superstitions, outre l'yvrognerie et le songe, qui sont les deux écueils de la foy parmy les Iroquois.

Le Pere Garnier continuë de travailler fortement dans le Bourg Gandachiragou. Dieu s'est seruy de luy pour la conversion de quelques ames, où sa misericorde a esté extraordinaire ; plus de vingt personnes ayant esté heureusement baptisées, sont mortes tres-chrestiennement ; mais il a éprouvé que le partage des Missionnaires Apostoliques, sont les souffrances, et un abandon total de soy-mesme à la Providence de Dieu, travaillant beaucoup, et menant une vie que l'on peut appeler une mort continuelle.

DES MISSIONS DES ALGONQUINS SUPERIEURS,

DITS COMMUNÉMENT LES OUTAOÜAKS.

CHAPITRE X.

Des Missions aux Outaoüaks et en particulier de la Mission Sainte Marie du Sault.

Le P. Dablon est Superieur de ces Missions, qui a envoyé cette Relation à Quebec, au R. Pere François le Mercier, Superieur General.

Nous appelons ces Peuples Algonquins Superieurs, pour les distinguer des Algonquins Inferieurs qui se trouvent plus bas aux environs de Tadoussac et de Quebec.

On leur donne communément le nom d'Outaoüaks, parce que de plus de trente Nations differentes qui se retrouvent en ces Contrées, les premiers qui sont décendus vers nos habitations Françoises, ont esté les Outaoüaks, dont le nom est demeuré ensuite à toutes les autres.

Comme nous avons un grand nombre de Peuples differens à cultiver dans un grand espace de terre, nous les avons tous partagez en trois Missions generales, qui en comprennent plusieurs particulieres, selon la diversité des Langues et des Peuples, qui ont toutes rapport à ces trois Missions.

La premiere, qui est le centre des autres, s'appelle Sainte Marie du Sault, placée sur le pied du Rapide, qui reçoit ses eaux du Lac Tracy ou Superieur, et se décharge dans le Lac Huron.

La seconde Mission, qui est la plus éloignée, est celle du saint Esprit, vers les extremitez du dit Lac Superieur, en un lieu que les Sauvages appellent la pointe de Chagaouamigong.

La troisiéme porte le nom de S. François Xavier, dans le fond de la Baye, dite des Puans, qui n'est separée que d'une langue de terre du Lac Superieur.

En parlant de ces trois Missions en particulier, nous prendrons occasion de dire quelque chose des proprietez et des raretez qui se retrouvent dans les lieux où elles sont établies.

—

De la Nature et de quelques proprietez du Sault, et des Nations qui ont coûtume de s'y rendre.

Ce qu'on appelle communément le Sault, n'est pas proprement un Sault, ou une cheute d'eau bien élevée, mais un courant tres-violent des eaux du Lac Superieur, qui se trouvant arrêtées par un grand nombre de rochers qui leur disputent le passage, font une dangereuse cascade large de demie

lieuë, toutes ces eaux descendans et se precipitans les unes sur les autres, comme par degrez sur des gros rochers qui barrent toute la riviere.

C'est à trois lieuës au-dessous du Lac Superieur, et douze lieuës au-dessus du Lac des Hurons, tout cét espace faisant une belle riviere, couppée de plusieurs Isles qui la partagent et l'élargissent en quelques endroits, à perte de veuë ; elle coule presque partout trés doucement, et n'a que le lieu du Sault qui soit difficile à franchir.

C'est au pied de ces rapides, et même parmy ces boüillons, que se fait une grande pêche, depuis le Printemps jusques à l'Hyver, d'une sorte de poisson, qui ne se retrouve d'ordinaire que dans le Lac Superieur, et le Lac Huron : ils l'appellent en leur langage Atticameg, et nous en la nostre poisson blanc, parce que de vray il est trés-blanc, et de plus tres-excellent ; aussi donne-t-il à vivre presque seul à la pluspart de tous ces peuples.

L'adresse et la force sont necessaires pour cette sorte de pêche ; car il faut se tenir debout dans un Canot d'écorce, et là parmy les boüillons, pousser avec roideur jusques au fond de l'eau une perche, au bout de laquelle est attachée une rets faite en forme de poche, dans laquelle on fait entrer le poisson ; il faut le chercher de l'œil lorsqu'il se glisse entre les Rochers ; l'ayant apperceu, le poursuivre, et l'ayant contraint d'entrer dans le puisoir, l'enlever avec violence dans le canot : ce qui se fait à diverses reprises, se trouvant six et sept gros poissons pris à chaque fois, jusqu'à ce qu'on en ait sa charge.

Toutes sortes de personnes ne sont pas propres à cette pêche, et il s'en trouve quelquefois, qui par l'effort qu'ils sont contraints de faire, font verser le Canot, faute d'avoir assez d'adresse et d'experience.

Cette commodité d'avoir du poisson en telle quantité, qu'on n'ait qu'à l'aller puiser, attire icy pendant l'Esté, les Nations circonvoisines ; lesquelles, étant errantes sans champs et sans bled, et ne vivans pour la pluspart que de pêche, trouvent icy dequoy se contenter ; et en même temps on prend l'occasion de les instruire, et les élever dans le Christianisme, pendant le sejour qu'elles font en ce lieu.

C'est ce qui nous a obligez à y établir un Mission fixe, que nous appelons sainte Marie du Sault, laquelle est le centre des autres, nous trouvant icy environnez de diverses Nations, dont voicy celles qui ont rapport icy, s'y rendant pour y vivre de poisson.

Les premiers et les naturels habitans de ce lieu, sont ceux qui s'appellent Pahoüiting8ach Irini, que les François nomment Saulteurs, parce que ce sont eux qui demeurent au Sault comme dans leur Pays, les autres n'y étant que comme par emprunt ; ils ne sont que cent cinquante ames ; mais ils se sont unis à trois autres Nations, qui sont plus de cinq cens cinquante personnes, ausquelles ils ont fait comme cession des droits de leur Pays natal ; aussi y resident-elles fixement, excepté le temps qu'elles vont à la chasse. Ceux qu'on appelle les Nouquet se rangeant pour cela du côté du Sud du Lac Superieur, d'où ils sont originaires, et les Outchibous avec les Marameg du côté du Nord du même Lac, qu'ils regardent comme leur propre Pays.

Outre ces quatre Nations, il y en a sept autres qui dépendent de cette Mission : ceux qu'on appelle Achiligoüiane, les Amicoures, et les Mississague, font icy la pêche, vont à la chasse dans les Isles et sur les terres des environs du Lac Huron ; ils font plus de quatre cens ames.

Deux autres Nations au nombre de cinq cens ames, entierement errants, et sans aucune demeure arrêtée, vont vers les terres du Nord, pour y chasser pendant l'Hyver, et se rendent icy pour y pêcher pendant l'Esté.

Restent six autres Nations, qui sont ou des gens de la Mer du Nord, comme les Guilistinons, et les Ouenibigonc, ou errans dans les terres aux environs de cette même Mer du Nord, dont la pluspart ont esté chassez de leur Pays par la famine, et se rendent icy de temps

en temps pour y joüir de l'abondance du poisson.

Deux raisons entr'autres nous ont fait prendre resolution de faire un voyage jusques vers cette Mer du Nord : la premiere, pour voir de quelle façon nous pourrons vacquer à la conversion de ces peuples, nonobstant les grands obstacles qui s'y opposent, vû leur façon de vivre, courant incessamment dans l'épaisseur des bois, et ne s'assemblant que rarement, pour quelques Foires, ou quelques Festes, selon leur coûtume.

La seconde cause de ce voyage est pour reconnoître enfin cette Mer du Nord, dont on a déja tant parlé, et qui n'a point encore esté trouvée par terre.

Les motifs de cette découverte sont premierement pour sçavoir si cette Mer est la Baye, jusqu'où Hutson a penetré en l'an 1612. ou quelqu'autre, en confrontant les Longitudes et les Latitudes de ce lieu, avec celles de cette Mer ; et ensuite découvrir quel quartier de la Mer du Nord nous est le plus voisin. Secondement, pour sçavoir si l'on peut avoir communication depuis Quebec jusqu'à cette Mer, suivant toutes les Côtes du Nord, ainsi qu'on avoit entrepris de faire il y a quelques années ; ce qui dépend de la situation de cette Baye, que nous avons icy à dos vers le Nord : car s'il se trouve que ce soit celle de Hutson, ou autre plus vers le Couchant, on ne peut pas en esperer un Commerce facile, puisqu'il faudroit doubler une pointe qui avance à plus de soixante et trois degrez d'élevation. Troisiémement, pour s'assurer des conjectures assez fortes qu'on a depuis longtemps, qu'on pourroit passer par là iusqu'à la Mer du Iapon ; car ce qui a été remarqué dans quelques-unes des Relations precedentes touchant cette matiere, s'est confirmé de plus en plus, par le rapport des Sauvages, et par les instructions que nous en avons tirées, à sçavoir : qu'à quelques journées de la Mission de saint François Xavier, qui est la Baye des Puans, se trouve une grande Riviere large d'une lieuë et davantage, qui venant des quartiers du Nord, coule vers le Sud, et si loin que les Sauvages qui ont navigé sur cette Riviere, allant chercher des ennemis à combattre, aprés quantité de journées de navigation, n'en ont point trouvé l'embouchure, qui ne peut estre que vers la Mer de la Floride, ou celle de Califournie. Il sera parlé ci-aprés d'une Nation bien considerable, qui habite vers cette Riviere, et du voyage que nous esperons y faire cette année, pour y porter la Foy, et prendre en même temps connoissance de ces nouveaux Pays. D'ailleurs, nous sommes aussi assurez, par le rapport de quantité d'autres Sauvages dont les depositions s'accordent tres-bien, qu'à deux cens lieuës de la Mission du saint Esprit, aux Outaoüaks, vers le Couchant, se trouve la Mer de l'Oüest, en laquelle on descend par une autre grande Riviere, qu'on trouve à huict journées de la dite Mission, laquelle Riviere va et vient bien avant dans les terres (c'est ainsi que les Sauvages expliquent le flux et le reflux de la Mer), et un d'eux assure y avoir vû quatre Vaisseaux à la voile.

Aprés ces deux Mers, celle du Sud et celle de l'Oüest, il ne reste plus que celle du Nord, afin d'en estre environnez de toutes parts ; ce qu'étant bien découvert, on en peut tirer ces avantages : qu'il n'est pas impossible de passer de la Mer du Nord à celle du Sud, ou à celle du Couchant ; secondement, que cette Mer du Couchant ne pouvant estre que celle du Iapon, on s'en pourroit faciliter le trajet, et ensuite le commerce.

De l'estat du Christianisme, en la Mission de sainte Marie du Sault.

La vie errante que mennent la plus-part des Sauvages de ces Contrées, fait traîner en longueur leur conversion, et ne leur laisse que bien peu de temps pour recevoir les instructions que nous leur donnons.

Pour les rendre plus sedentaires, nous avons placé icy nostre demeure, où nous faisons cultiver la terre, pour

les attirer par nostre exemple à faire le même, en quoy plusieurs ont déjà commencé à nous imiter.

De plus, nous avons fait dresser une Chapelle, que nous avons eu soin d'orner, plus qu'on n'oseroit se promettre dans un Pays si dénué de toutes choses. Nous y faisons les Baptêmes tant des enfans que des Adultes, avec toutes les ceremonies de l'Eglise. Nous y admonestons les nouveaux Chrestiens pendant le saint Sacrifice de la Messe. Les vieillards s'y rendent en certains jours pour entendre la parole de Dieu, et les enfans s'y trouvent chaque jour à diverses bandes, pour apprendre les Prieres et le Catechisme.

L'assiduité qu'ils font paroître, jointe à leur docilité, auroit déja beaucoup grossi cette Eglise, si le Diable ne les tenoit comme enchaînez par la plus detestable de toutes les coûtumes qui soient parmy les Sauvages : on l'aura déja touchée dans la Relation precedente, et nous en découvrons de plus en plus les pernicieux effets.

Elle consiste en ce que chacun se fait un Dieu dés son bas age, qu'il revere ensuite le reste de ses jours, avec des venerations superstitieuses et ridicules. C'est luy qu'ils croyent être l'autheur unique de leur bonne fortune, en toutes leurs entreprises de guerre, de pêche, et de chasse; aussi en portent-ils le hieroglyphe ineffaçable, peignant sur leur peau comme avec le burin, les figures de la Divinité qu'ils ont choisie.

Or voicy la façon dont ils la créent : quand un enfant est parvenu à l'âge de dix ou douze ans, son pere luy fait leçon, et luy donne les instructions necessaires pour trouver qui sera desormais son Dieu.

Premierement, il le fait jeûner pendant plusieurs jours, afin qu'ayant le cerveau creux, il puisse plus aisément rêver pendant son sommeil ; car c'est alors que ce Dieu fantastique se doit découvrir à luy ; de sorte que toute leur industrie et tout leur travail, est de voir en dormant quelque chose extraordinaire, qui leur tienne ensuite lieu de Divinité.

Le matin donc étant venu, le pere interroge son fils tres-serieusement, et en grand secret, sur tout ce qui s'est passé la nuict ; si rien ne s'est presenté, il faut recommencer à jeûner, et poursuivre jusqu'à ce qu'enfin il se forme quelque chose dans le cerveau vuide, qui luy represente ou le Soleil, ou le Tonnerre, ou autre chose dont on l'aura souvent entretenu, et aussitost à son reveil il en dit la bonne nouvelle à son pere, qui le confirme dans sa pensée. De sorte qu'étant élevé dés son enfance en cette créance, et continuant toute sa vie à honorer ce Dieu d'imagination par divers sacrifices, et par quantité de festins qu'ils font en son honneur, il est presque impossible de luy arracher de l'esprit cette maudite superstition, quand il y a vieilly, ou même passé quelques années.

Nous croyions du commencement, qu'il n'y eust que les jeunes garçons qu'on élevast à ces sottises ; mais nous avons appris du depuis, qu'on fait aussi jeûner les petites filles pour le même dessein, et nous ne trouvons point de personnes plus attachées à ces impertinences, et plus opiniâtres dans cette erreur, que les vieilles femmes, lesquelles ne veulent pas mesme prester l'oreille à nos instructions.

Nonobstant ces obstacles, et plusieurs autres, que le Diable suscite pour arrester le cours de l'Evangile depuis deux ans que cette Mission a commencé, nous y avons baptizé plus de trois cens personnes de tous âges, depuis la premiere enfance jusqu'à l'extrême vieillesse.

Vn des premiers fruicts de cette année, est un Vieillard de soixante et dix ans qui est mort aprés le Baptême, que le Pere Aloüez luy confera sur le chemin. En montant icy l'Esté passé, le Diable, qui le regardoit comme une proye qui luy étoit assurée depuis si longtemps, n'oublia rien pour empécher ce coup, faisant en sorte que l'avant-veille de sa mort, jour destiné pour son Baptême, le Canot qui portoit le Pere s'égarât dans le Lac des Nipissiriniens ; mais il est à croire que l'Ange

Gardien de ce moribond en prit le gouvernement pendant la nuit, le conduisant heureusement parmy les tenebres au rendez-vous de tous les autres, où ce bon Catechumene fut baptisé. Le Pere, qui avoit grande passion de ne point desesperer de son malade, afin de l'assister dans les derniers combats, fut sensiblement affligé, quand il vid que dès le lendemain au matin, par ie ne sais quel malheur, son Canot se trouva separé du gros des autres, et ne pût les joindre ny le jour ny la nuit suivante, et même en desesperoit presque tout à fait ; quand par un bonheur inesperé il se rendit encore bien tard à l'entrée du Lac Huron, où il trouva son malade agonizant, mais plein de jugement, lequel aprés avoir esté disposé par tous les Actes necessaires en cette extremité, mourut cette nuit-là chrestiennement, nous laissant des marques bien évidentes d'une providence toute particuliere pour son salut. Et nous avons tout sujet de croire que Dieu luy a fait cette misericorde, en recompense des grands services qu'il a rendus à ces Missions, lors même qu'il étoit encore Payen : ce fut quand le même Pere Aloüez monta en ces Pays pour la premiere fois ; tous les autres Sauvages l'abandonnans et ne voulans pas le prendre en leurs Canots, luy seul procura, contre le gré de tous les autres, l'embarquement du Pere, et par ce moyen, il a esté en quelque façon cause de tous les biens qui se sont faits depuis en ces Missions ; et la Providence a voulu que sur le chemin même auquel il avoit rendu ce service, il receût le saint Baptême par le mesme Pere qu'il avoit si courageusement assisté.

Parmy un nombre de jeunes enfans que nous avons baptisez, quatre filles d'une même famille ont fait paroître la force et le courage que donne la Grace du Baptême : car aprés l'avoir receu en nôtre Chapelle, étans de retour dans leur Cabane, et se glorifiant publiquement d'être Chrétiennes, vne vieille fort attachée à ses superstitions, les querella rudement, leur disant entr'autres choses, que le Baptême n'étoit inventé que pour causer la mort, et qu'elles devoient bien s'attendre à mourir bentôt. A la bonne heure, respondent-elles, nous mourrons, mais nous mourrons Chrétiennes, et on nous arrachera plûtôt l'ame du corps que la Foy de nos cœurs.

Cette generosité ne devroit-elle pas toucher les plus endurcis, et les plus barbares ? Peut-estre que Dieu les veut encore toucher par un accident qui paroît icy assez extraordinaire. Nous avions baptisé un peu aprés notre arrivée deux enfans jumeaux, dont l'un mourut peu de jours aprés ; et parce que nous n'avons pas encore de Cimetiere, les parens suspendirent à leur ordinaire, ce petit corps ; en l'air, le plaçant sur un échafaut ; et ensuite se retirerent dans les Forests pour y hiverner. Vne bande de Loups, pressez de la faim, étans sortis du bois, se jetterent sur ce petit corps, meus par une protection toute merveilleuse, ayant devoré les peaux, et même la rassade dont il étoit couvert, ils n'y toucherent point du tout, comme étant une chose consacrée par le saint Baptême.

Nous verrons quel effet cela aura sur l'esprit de ces pauvres Infideles. Nous devons beaucoup esperer, particulierement de quantité d'ames innocentes, de tant d'enfans morts aprés le Baptême, qui sans doute se presentent incessamment devant le Trône de Dieu, pour la conversion de leurs parens et de leurs compatriotes.

CHAPITRE XI.

De la Mission du Saint Esprit, à la pointe de Chagaouamigong, dans le Lac Tracy ou Superieur.

Des Proprietez et des Raretez qui se trouvent dans le Lac Superieur, et premierement des pesches differentes dont il abonde.

Ce lac a presque la figure d'un Arc bandé, de plus de cent quatre-vingt lieües de long : le côté du Midy en est

comme la corde, et il semble que la flèche soit une grande Langue de terre, qui avance plus de quatre-vingts lieuës dans le large, en sortant de ce même côté du Sud, vers le milieu du Lac.

Le côté du Nord est affreux par une suite de Rochers, qui font le terme de cette prodigieuse chaîne de Montagnes, qui prenant naissance au-delà du Cap de Tourmente, au-dessous de Quebec, et se continuant jusques-icy, par une espace de plus de six cens lieuës de long, viennent enfin se perdre à l'extremité de ce Lac.

Il est presque partout découvert et déchargé d'Isles, qui ne se retrouvent ordinairement que vers les rivages du côté du Nord. Cette grande ouverture donne prise aux vents, qui l'agitent avec autant de violence que l'Ocean.

Il est presque partout tellement abondant en Esturgons, en Poissons blancs, en Truites, Carpes et Harencs, qu'un seul Pêcheur prendra en une nuit vingt grands Esturgeons, ou cent cinquante Poissons blancs, ou huict cens Harencs en une rets. Ces Harencs ont bien du rapport à ceux de la Mer pour la figure et pour la grosseur ; mais ils n'en ont pas tout à fait la bonté. Il faut souvent s'exposer beaucoup pour cette pêche, qui en certains endroits ne se fait qu'au large, et en des lieux dangereux et sujets aux tempêtes, et la nuit avant le lever de la Lune ; et de fait, deux François y ont esté noyez l'Automne dernier, ayans esté surpris d'un coup de vent qu'ils n'ont pû éviter.

Dans la Riviere nommée Nantounagan, qui est du côté du Midy, il y a tres-grande pêche d'Esturgeon de jour et de nuit, depuis le Printemps jusques en Automne ; et c'est là où les Sauvages vont faire leurs provisions ; et vis à vis de cette Riviere, au côté du Nord, on fait une pêche toute semblable dans une petite anse, où une seule rets vous fournit en une nuit trente et quarante Esturgeons.

Cette abondance se retrouve encore en une Riviere qui est à l'extremité du Lac ; et descendant par le côté du Nord, on rencontre une autre Riviere qui porte le nom des Esturgeons noirs qui s'y pêchent ; ils ne sont pas si bons que les autres, mais les voyageurs qui sont affamez les trouvent excellens.

A la pointe du saint Esprit Chagaouamigong, où demeurent les Outaoüaks et les Hurons, on pêche en tout temps de l'année grande quantité de Poisson blanc, de Truites, et de Harencs. Cette manne commence en Novembre, et dure jusqu'aprés les glaces, et plus il fait froid, plus on en pêche. On trouve de ce Harenc par tout le Lac du côté du Midy, depuis le Printemps jusqu'à la fin du mois d'Aoust. Il faudroit parcourir toutes les anses et toutes les Rivieres de ce Lac, pour en raconter toutes les pêches.

C'est ainsi que la Providence a pourvû à ces pauvres peuples, qui faute de chasse et de bleds, ne vivent pour la pluspart que de poisson.

Des Mines de Cuivre qui se retrouvent dans le Lac Superieur.

Iusqu'à present on avoit crû que ces Mines ne se retrouvoient qu'en une ou deux Isles ; mais depuis que nous en avons fait des recherches plus exactes, nous avons appris des Sauvages quelques secrets qu'ils ne vouloient pas reveler ; il a fallu user d'adresse pour tirer ces connoissances, et faire discernement du vray d'avec le faux.

Nous ne garantissons pas neantmoins tout ce que nous en allons dire, sur leur simble deposition, jusqu'à ce que nous en puissions parler avec plus d'assurance, quand nous nous serons transportez sur les lieux, ce que nous esperons faire cet Esté, en même temps que nous irons chercher des brebis égarées, et errantes par tous les quartiers de ce grand Lac.

En y entrant par son embouchure, qui se décharge au Sault, le premier endroit qui se presente où se retrouve du Cuivre en abondance, est une Isle qui est éloignée de quarante ou cinquante lieuës, scituée vers le côté du

Nord, vis à vis d'un endroit qu'on appelle Missipicoüatong.

Les Sauvages racontent que c'est une Isle flottante, qui est quelquefois loing, quelquefois proche, selon les vents qui la poussent, et la promenent de côté et d'autre. Ils ajoûtent qu'il y a bien longtemps que quatre Sauvages y furent par rencontre, s'étans égarez dans la brume, dont cette Isle est presque toujours environnée.

C'étoit du temps qu'ils n'avoient point encore eu de commerce avec les François, et n'avoient aucun usage ny des chaudieres ny des haches. Ceux-cy donc voulans se preparer à manger, firent à leur ordinaire : prenant des pierres qu'ils trouvoient au bord de l'eau, les faisaient rougir dans le feu, et les jettaient dans un plat d'écorce plein d'eau pour la faire boüillir, et faire cuire par cette industrie leur viande. Comme ils choisissoient ces pierres, ils trouvoient que c'étoient presque tous morceaux de Cuivre : ils se servirent donc des unes et des autres, et aprés avoir pris leur repas, ils songerent à s'embarquer au plustost, craignant les Loups Cerviers et les Lievres, qui sont en cét endroit grands comme des Chiens, et qui venoient manger leurs provisions et même leur Canot.

Avant que de partir, ils se chargerent de quantité de ces pierres grosses et menuës, et même de quelques plaques de Cuivre ; mais ils ne furent pas bien éloignez du rivage, qu'une puissante voix se fit entendre à leurs oreilles, disant tout en colere : Qui sont ces voleurs qui m'emportent les berceaux et les divertissemens de mes enfans ? Les plaques de Cuivre sont les berceaux, parce que parmy les Sauvages ils ne sont faits que d'un ou deux aix joints ensemble, sur lesquels ils couchent leurs enfans ; et ces petits morceaux de Cuivre qu'ils enlevoient, sont les jouets et les divertissemens des enfans Sauvages, qui joüent ensemble avec des petites pierres.

Cette voix les étonna beaucoup, ne sçachant de qui elle étoit. Les uns disent que c'est le Tonnerre, parce qu'il y a là beaucoup d'orages ; et les autres que c'est un certain Genie qu'ils appellent Missibizi, qui passe parmy ces peuples pour le Dieu des eaux, comme Neptune parmy les Payens ; les autres qu'elle venoit de Memogovissioüis, ce sont, disent-ils, des Hommes marins, approchans assez des Tritons fabuleux ou des Sirennes, lesquels vivent toûjours dans l'eau, avec une chevelure longue jusqu'à la ceinture. Vn de nos Sauvages nous a dit en avoir vû un dans l'eau, selon qu'il se l'est imaginé.

Quoy qu'il en soit, cette voix étonnante jetta tellement la frayeur dans l'esprit de nos Voyageurs, qu'un des quatre mourut avant que d'arriver à terre ; peu de temps aprés un second fut enlevé, puis le troisiéme ; de sorte qu'il n'en resta qu'un, lequel s'étant rendu en son Pays, raconta tout ce qui s'étoit passé, puis mourut fort peu aprés.

Les Sauvages tous craintifs et superstitieux qu'ils sont, n'ont jamais osé y aller depuis ce temps-là, de peur d'y mourir, croyans qu'il y a certains Genies qui tuënt ceux qui en abordent : et de fait, de memoire d'homme, on ne sçait personne qui y ait mis le pied, ou qui ait même voulu naviger de ce côté-là, quoy que l'Isle paroist assez à découvert, et qu'on distingue même les arbres d'une autre Isle nommée Achemikouan.

Il y a du vray, et il y a du faux dans tout ce narré, et voicy ce qui est de plus probable, à sçavoir : que ces quatre personnes ont esté empoisonnées par l'eau qu'ils firent boüillir avec ces morceaux de cuivre, qui par la violence de leur chaleur, luy communiquerent leur venin : car nous sçavons par experience, que ce cuivre étant mis au feu pour la premiere fois, exhale des vapeurs tres-malignes, épaisses, infectes, et qui blanchissent les cheminées ; ce n'est pas pourtant un venin si present, qu'il n'opere plus promptement dans les uns que les autres, comme il est arrivé en ceux dont nous parlons, lesquels étans déja mal affectez, se seront aisément imaginez entendre ces

voix, si peu qu'ils ayent entendu de quelque écho, qui se retrouve communément dans les Rochers, dont cette Isle est bordée.

Peut-être a-t-on feint cette fable du depuis, ne sçachant à quoy attribuer la mort de ces Sauvages ; et quand ils disent, que c'est une Isle flottante, il est croyable que les vapeurs dont elle est souvent chargée, se rarefiant ou s'épaississant aux rayons du Soleil, leur font paroître l'Isle quelquefois bien proche, et d'autres fois plus éloignée.

Ce qui est de certain, est que dans le sentiment commun des Sauvages, il y a dans cette Isle grande abondance de Cuivre, mais qu'on n'ose pas y aller. C'est par où nous esperons commencer les découvertes que nous prétendons faire cet Esté.

Avançant jusqu'à l'endroit qu'on appelle la grande anse, on rencontre une Isle à trois lieuës de terre, qui est renommée pour le metail qui s'y retrouve, et pour le nom de Tonnerre qu'elle porte, parce qu'on dit qu'il y tonne toûjours.

Mais plus loin vers le Couchant, du même côté du Nord, se trouve l'Isle la plus fameuse pour le Cuivre, appelée Minong, qui est celle où les Sauvages ont dit à bien des personnes qu'il y en a, et en quantité, et en bien des endroits. Elle est grande, et elle a bien vingt-cinq lieuës de long ; elle est éloignée de terre-ferme de sept lieuës, et du bout du Lac de plus de soixante. Presque tout à l'entour de l'Isle on rencontre au bord de l'eau des morceaux de Cuivre mêlez avec les pierres, surtout au côté qui est opposé au Midy, mais principalement dans une certaine anse, qui est vers le bout qui regarde le Nord-Est du côté du large : il y a des costeaux tous escarpez de terre glaize, et là se voyent plusieurs couches, ou lits de Cuivre rouge, les uns sur les autres, separez ou divisez par d'autres couches de terre ou de rochers. Dans l'eau mesme on voit comme du sable de Cuivre, et on en puise avec des cuilliers des grains gros comme du gland, et d'autres plus menus reduits en sable. Cette grande Isle est presque toute environnée d'Islets qu'on dit estre de Cuivre ; on en rencontre en divers endroits jusques à la terre ferme du Nord, vne entr'autres qui n'est éloignée de Minong que de la portée de deux coups de fuzil : il est entre le milieu de l'Isle, et le bout qui regarde le Nord-Est, et c'est encore de ce côté du Nord-Est, bien loing au large, qu'il y a une autre Isle qui s'appelle Manitouminis, à cause du cuivre dont elle abonde, et de qui on raconte, que ceux qui y furent autrefois et y jettant des pierres, la faisoient retentir comme fait d'ordinaire l'airain.

Avançant jusqu'au bout du Lac, et retournant une journée par le costé du Sud, on voit au bord de l'eau une Roche de Cuivre, qui peze bien sept ou huit cens livres, si dure que l'acier n'y peut presque entrer. Quand neantmoins il est échauffé, on le coupe comme du plomb.

Plus en deça, vingt ou trente lieuës, est scituée la pointe de Chagaouamigong, où nous avons étably la Mission du saint Esprit, de laquelle nous parlerons cy-aprés. Proche de là, sont des Isles, aux rivages desquelles on trouve souvent des Roches de Cuivre, et même des plaques de même matiere.

Le Printemps dernier nous avons acheptè des Sauvages une plaque de pur Cuivre de deux pieds en quarré, qui peze plus de cent livres. On ne croit pas pourtant que les mines se trouvent dans les Isles, mais que tous ces caillous de Cuivre viennent probablement de Minong, ou des autres Isles qui en sont les sources, portez sur les glaces flottantes, ou roulez dans le fonds de l'eau par les vents tres-impetueux, particulierement du Nord-Est, qui est extremement violent.

Il est vray qu'en Terre-ferme, au lieu où les Outaoüaks font du bled d'Inde, à demie-lieuë du bord de l'eau, les femmes ont trouvé quelquesfois des morceaux de Cuivre épars çà et là, de la pesanteur de dix, vingt ou trente livres. C'est en foüillant dans le sable, pour y cacher leur bled, qu'elles y font ces rencontres.

En revenant encore vers l'emboucheure du Lac, suivant le costé du Sud,

à vingt lieuës du lieu dont nous venons de parler, on entre dans la Riviere appelée Nantounagan, dans laquelle se voit une éminence d'où tombent des pierres de Cuivre rouge, dans l'eau ou sur la terre ; on les trouve assez aisément. Et il y a trois ans qu'on nous en donna un morceau massif de la pesanteur de cent livres, qui fut pris en ce mesme endroit dont nous avons coupé quelques pieces que nous avons envoyées à Quebec à Monsieur Talon.

Tous ne conviennent pas de l'endroit precisément où on le trouve : les uns veulent que ce soit où la riviere commence à se retirer ; d'autres disent que tout proche du Lac, en foüillant dans la terre glaise on le rencontre. Quelques-uns ont dit qu'au lieu où la Riviere se fourche, et dans le ruisseau qui est plus vers le Levant, en deçà d'une pointe, il faut fouir dans de la terre grasse pour y trouver ce Cuivre, et même qu'on rencontre des pieces de ce métail éparses dans le ruisseau, qui est au milieu.

Venant encore en deça, se presente la longue pointe de terre que nous avons dit estre comme la flêche de l'arc, à l'extremité de laquelle il n'y a qu'un Islet qui paroît de six pieds en quarré, et qu'on dit être tout de cuivre.

Enfin, pour ne laisser aucune partie de ce grand Lac, que nous n'ayons parcouruë, on nous assure que dans les terres du côté du Midy, l'on trouve en divers endroits des mines de ce metail.

Toutes ces connoissances, et d'autres qu'il n'est pas necessaire de décrire plus au long, meritent bien qu'on en fasse une recherche exacte, et c'est ce que nous tâcherons de faire. Comme aussi pour juger d'un certain verd de gris, qui decoule, dit-on, par les crevasses de certains Rochers qui sont sur le bord de l'eau, où l'on trouve même parmy les caillous quelques morceaux assez tendres, d'un verd agreable. Si Dieu nous conduit dans notre entreprise, nous en parlerons l'an prochain avec plus de certitude et de connoissance.

—

Des Peuples qui ont rapport à la Mission du saint Esprit en la pointe dite de Chagaouamigong.

On peut compter plus de cinquante Bourgades qui composent divers peuples, ou errants, ou sedentaires, qui dépendent en quelque façon de cette Mission, et ausquels on peut annoncer l'Evangile, soit allant en leur Pays, soit lors qu'ils viennent en celuy-cy pour faire leur traite.

Les trois Nations comprises sous le nom d'Outaoüaks, dont une a embrassé le Christianisme, et celle des Hurons Etionnontatehronnons, où il y a prés de cinq cens baptisez, habitent cette pointe, y vivant de pêche et de bled, et rarement de chasse ; ils font plus de quinze cens ames.

Les Ilinois peuples tirans au Sud, ont cinq grands Bourgs, dont l'un a trois lieuës d'étenduë, les cabanes estans scituées en long ; ils sont prés de deux milles ames, et se rendent icy de temps en temps en grand nombre, comme Marchands, pour emporter des haches et chaudieres, fuzils et autres choses dont ils ont besoin. Pendant le sejour qu'ils font icy, on prend son temps pour jetter dans leurs cœurs les premieres semences de l'Evangile. Il sera parlé cy-aprés plus amplement de ces peuples, et du desir qu'ils ont fait paroître, d'avoir chez eux un de nos Peres pour les instruire, comme aussi du dessein qu'a formé le Pere Marquette d'y aller l'Automne prochain.

A huit journées d'icy, du côté du Couchant, est le premier des trente Villages des Nadouessi. La grosse guerre qu'ils ont avec nos Hurons et quelques autres Nations de ces Quartiers, les tient plus resserrez, et les oblige à ne venir icy qu'en petit nombre, et comme en ambassade. Il en sera aussi parlé cy-aprés, et de ce que ledit Pere a fait pour les mettre et conserver en paix.

De toutes les Nations du côté du Nord, il y en a trois entr'autres qui viennent icy en traitte, et tout fraîchement,

deux cens Canots y ont passé quelque temps.

Et quatre autres Nations de celles qui composent la Mission de saint François Xavier, dans la Baye des Puans, ont pris icy les premieres teintures de la Foy, pendant le temps qu'elles y ont residé, fuyant les poursuites des Iroquois.

Ainsi cette Mission se trouve environnée presque de tous côtez de peuples, à la conversion desquels on a commencé de vaquer, ainsi que nous allons voir.

Lettre du Pere Iacques Marquette au Reverend Pere Superieur des Missions.

MON R. PERE,

Pax Christi.

Ie suis obligé de rendre compte à V. R. de l'état de la Mission du saint Esprit aux Outaoüaks, selon l'ordre que j'en ay receu d'Elle, et nouvellement encore du P. Dablon, depuis mon arrivée icy, aprés une Navigation d'un mois dans la neige, et dans les glaces qui nous ont fermé le passage, et dans des dangers de mort presque continuels.

La Divine Providence m'ayant destiné pour continuer la Mission du saint Esprit, que le Pere Alloüez avoit commencée, et où il avoit baptizé les principaux de la Nation des Kiskakonk, i'y arrivay le treisiéme de Septembre, et j'allay visiter les Sauvages, qui étoient dans les Deserts, qui sont divisez comme en cinq Bourgades. Les Hurons au nombre de quatre à cinq cens ames presque tous baptizez, conservent toûjours un peu de Christianisme ; quelques-uns des principaux assemblez dans un conseil, furent assez satisfaits de me voir d'abord ; mais leur ayant fait entendre que je ne sçavois pas leur langue encore parfaitement, et qu'il n'y venoit point d'autre Pere, tant à cause qu'ils étoient tous allez aux Iroquois, et que le Pere Alloüez qui les entendoit tout à fait bien, n'avoit pas voulu y retourner pour cét Hyver, parce qu'ils ne se portoient point à la Priere avec assez d'affection, ils avoüerent qu'ils meritoient bien cette punition ; et depuis, durant l'Hyver ils en ont parlé, et ont resolu de mieux faire, ainsi qu'ils me l'ont témoigné.

La Nation des Outaoüaks Sinagaux, est tres-éloignée du Royaume de Dieu pour estre extrémement attachez pardessus toutes les autres Nations aux salletez, aux sacrifices et aux jongleries. Ils tournent la Priere en risée ; à peine veulent-ils nous entendre parler du Christianisme ; il sont superbes et sans esprit, tellement que je croy qu'il y a si peu à faire avec cette Nation, que je n'en ay pas seulement voulu baptiser les enfans qui se portoient bien, et qui sembloient pouvoir échapper, me contentant d'être aux aguets pour les malades.

Ceux de la Nation de Keinouché se déclarent hautement, disant qu'il n'est point encore temps ; il y a neantmoins deux hommes autresfois baptizez, dont l'un qui est assez âgé passe pour un miracle parmy les Sauvages, n'ayant point encore voulu se marier. Il persiste toujours en sa resolution, quoy qu'on puisse luy en dire ; il souffre de grandes attaques, même de ses parens : cela ne le touche point, non plus que la perte qu'il a faite de toutes ses Marchandises qu'il avoit apportées l'an passé des habitations Françoises, ne luy étant pas seulement resté dequoy se couvrir. Ce sont de rudes épreuves pour des Sauvages, dont la pluspart ne cherchent rien autre chose que de posseder beaucoup en ce monde.

L'autre qui est un jeune homme nouvellement marié semble estre d'une autre nature que les autres. Les Sauvages, extraordinairement attachez à leurs rêveries, avoient conclud qu'il falloit qu'un certain nombre de jeunes

gens fissent des saletez avec de jeunes filles, lesquelles choisissent pour ce sujet tel jeune homme qu'il leur plaist; jamais cela ne se refuse, parce qu'ils croyent que de là dépend la vie des hommes. On appela ce jeune Chrestien : d'abord, il entre dans la Cabanne, et voyant qu'on alloit commencer ces desordres, il fait semblant d'être malade, et sort aussitost ; on va le rappeler, mais il n'en veut rien faire. Il s'est confessé avec autant de prudence qu'on sçauroit faire, et j'ay admiré qu'un Sauvage peust vivre si innocemment, et se declarer par tout Chrestien avec tant de generosité. Il a encore sa mere qui est bonne Chrétienne, et quelques-unes de ses sœurs.

Les Outaoüaks extraordinairement superstitieux dans leurs festins et leurs jongleries, semblent s'endurcir aux instructions qu'on leur fait ; ils sont neantmoins bien contents qu'on baptize leurs enfans. Dieu a permis cét Hyver qu'une femme mourût dans son peché ; on m'avoit caché sa maladie, et je n'en appris rien que par le bruit qui courut qu'elle avoit demandé pour sa guerison une danse tres-vilaine. I'allay aussitost dans une Cabane, où tous les anciens estoient en festin, entre lesquels étoient quelques Chrestiens Kiskakonk ; je leur montray l'impieté de cette femme et du jongleur, je les instruisis, je parlay à tous ceux qui étoient presens ; et Dieu voulut qu'un ancien Outaoüak parlast, disant que l'on m'accordoit ce que je demandois, et qu'il n'importoit pas que cette femme mourust. Vn ancien Chrétien prit aussitôt la parole, disant à la Nation qu'il falloit empêcher les débordemens de la jeunesse, et qu'il ne falloit pas permettre que les filles Chrétiennes se trouvassent jamais à ces danses. Pour satisfaire cette femme on changea cette danse en un jeu d'enfant, mais cela n'empêcha point qu'elle ne mourût avant le jour.

L'extremité où étoit un jeune homme malade, fit dire aux jongleurs qu'il falloit invoquer le Diable par des superstitions tout à fait extraordinaires. Les Chrétiens n'y firent aucune invocation, il n'y eut que le jongleur et le malade que l'on faisoit passer sur de grands feux qu'on avoit allumez dans toutes les Cabanes ; ils disent qu'il n'en sent point la chaleur, quoy qu'on luy eût graissé le corps d'huyle durant cinq ou six jours. Hommes, femmes et enfans courent par les Cabanes, demandans pour enigme ce qu'ils ont dans la pensée, et celuy qui le devine est tres-content de luy donner ce qu'il cherche. Ie les empêchay de faire les saletez qu'ils ont accoûtumé de faire à la fin de toutes ces diableries. Ie ne pense pas qu'ils y retournent, parce que le malade mourut peut de temps aprés.

La Nation des Kiskakonk, laquelle durant trois ans avoit refusé de recevoir l'Evangile que le Pere Alloüez leur annonçoit, resolurent enfin sur l'Automne de l'année 1668. d'obeyr à Dieu. La resolution en fut prise dans un conseil, et declarée au Pere, qui s'obligea d'hiverner pour une quatriéme fois avec eux, afin de les instruire et baptizer. Les principaux de la Nation se declarerent Chrétiens ; et afin de les cultiver, le Pere ayant passé dans une autre Mission, on m'en donna la charge, que j'allay prendre au mois de Septembre de l'année 1669.

Tous les Chrétiens étoient dans leurs champs pour ramasser le bled d'Inde. Ils m'écouterent avec plaisir, lorsque je leur dis que je ne venois à la pointe qu'à leur consideration et celle des Hurons ; que jamais on ne les abandonneroit, qu'on les cheriroit par-dessus toutes les autres nations, et qu'ils ne faisoient plus qu'une mesme chose avec les François. I'eus la consolation de voir leur affection à la priere, et l'estat qu'ils font d'être Chrestiens ; je baptizay les enfans nouvellement nais, je visitay les Anciens que je trouvay tous bien disposez : le Chef ayant souffert qu'on attachast proche de sa Cabane à une perche un chien, qui est une espece de sacrifice que les Sauvages font au Soleil, et luy ayant dit que cela n'estoit pas bien, il alla luy mesme aussitost le jetter en bas. Vn malade, instruit mais non pas encore baptizé, me pria

de luy octroyer cette grace, ou bien de demeurer proche de luy, parce qu'il ne vouloit point employer le jongleur pour sa guerison, et qu'il craignoit le feu d'Enfer : je le disposay au Baptesme. I'estois souvent dans sa Cabane ; la joye qu'il en recevoit luy rendit en partie la santé ; il me remercia du soin que j'avois pris de luy ; et peu de temps aprés disant que je luy avois donné la vie, il me fit present d'un esclave qu'on luy avoit amené des Ilinois depuis deux ou trois mois.

Estant le soir dans la Cabane d'un Chrestien où je couchay, luy ayant fait faire quelques prieres aux Anges Gardiens, et luy ayant raconté quelques histoires pour luy faire connoistre l'assistance qu'ils nous donnent, principalement dans les perils où nous nous trouvons d'offenser Dieu, il me dit qu'il connoissoit bien à present une main invisible qui le frappa, estant sur le point depuis son Baptesme de faire mal avec une femme, et qu'ayant entendu comme une voix qui luy disoit qu'il se souvinst qu'il estoit Chrestien, il se retira sans commettre aucun peché ; il m'a depuis souvent parlé de la devotion aux Anges Gardiens, et en a entretenu les autres Sauvages.

Quelques jeunes femmes baptizées servent d'exemple à toutes les autres, et ne rougissent point de dire qu'elles sont Chrestiennes. Les mariages parmy les Sauvages se rompent quasi aussi facilement qu'ils se lient, et ce n'est point déshonneur de se marier à d'autres. Ayant appris qu'une jeune femme Chrétienne quittée par son mary estoit dans le mesme danger à cause des parents, je l'allay visiter, je l'encourageay à se comporter Chrestiennement : elle a si bien tenu sa parole, qu'on n'a jamais entendu parler d'elle ; sa conduite, avec les remontrances que i'en eus faites à son mary, l'a contraint de la reprendre sur la fin de l'Hyver, et aussitôt elle n'a point manqué de venir à la Chapelle en étant auparavant trop éloignée ; elle m'a découvert sa conscience, et j'admire qu'une jeune femme ait vécu de la sorte.

Les Payens ne font point de festin sans Sacrifice, et nous avons de la peine de les en empêcher ; les Chrétiens à present ont changé ces façons d'agir, et pour l'obtenir plus facilement, je garde un peu de leur coûtume, et j'en ôte ce qui est de mal : il faut qu'ils parlent au commencement du festin, ils s'adressent donc à Dieu, auquel ils demandent la santé, et ce qu'ils ont de besoin, et que c'est pour ce sujet qu'ils donnent à manger aux hommes. Il a plû à Dieu de conserver tous les Chrétiens en santé, excepté deux enfans qu'on vouloit me cacher, et pour lesquels un Iongleur avoit fait ses diableries, qui moururent peu de temps aprés leur Baptême.

Ayant invité les Kiskakonk de venir hiverner auprés de la Chapelle, ils quitterent toutes les autres Nations pour se rassembler proche de nous, afin de pouvoir prier Dieu, d'être instruits, et de faire recevoir le Baptême à leurs enfans. Ils se declarent Chrétiens, et c'est pour cela que dans tous les conseils et les affaires de consequence je m'adressois à eux, et c'étoit assez de leur témoigner ce que je voulois pour l'obtenir, lors que je leur parlois comme à des Chrétiens ; ils me disoient aussi que c'étoit à cause de cela qu'ils m'obeïssoit. Ils ont pris le dessus sur les autres Nations, et on peut dire qu'ils en gouvernent trois autres. C'est une grande consolation à un Missionnaire de voir des esprits si souples parmy la Barbarie, vivre avec tant de paix avec des Sauvages, et passer quelquefois les journées entieres à les instruire et à les faire prier Dieu. La rigueur de l'Hyver, et le mauvais temps ne les empéchoit point de venir à la Chapelle ; il y en avoit qui n'auroient pas laissé passer un seul jour, et j'étois occupé à les recevoir depuis le matin jusques au soir. I'en disposois pour le Baptême, j'en instruisois pour la Confession, et j'en desabusois de leurs rêveries. Les anciens me disoient que la jeunesse n'avoit point encore d'esprit, et qu'il falloit que j'empéchasse leurs débordemens. Ie leur parlois souvent de leurs filles, afin

qu'ils ne permissent point que les jeunes gens les allassent visiter la nuit. Ie sçavois quasi tout ce qui se passoit parmy deux Nations qui étoient proche de nous ; mais ayant entendu quasi parler de toutes les autres, on ne m'a jamais rien dit des Chrétiennes; et lors que j'en demandois le sentiment à quelques anciens, ils n'avoient rien à me répondre, sinon qu'elles prioient Dieu. Ie leur inculquois souvent ce point, sçachant bien toutes les importunitez qu'elles souffrent toutes les nuits, et le courage qu'il faut qu'elles ayent pour y resister. Elles ont appris à estre modestes, et les François qui les voyoient, voyoient bien qu'elles ne ressembloient point aux autres. C'est par là qu'on fait difference des Chrétiennes d'avec les autres.

Instruisant un jour les anciens dans ma Cabane, et leur parlant de la Creation du Monde, et d'autres Histoires de l'Ancien Testament, ils me raconterent ce qu'ils croyoient autrefois ; ils en font à present un sujet de fable. Ils ont quelque connoissance de la Tour de Babel, disant que leurs anciens avoient raconté qu'on avoit autrefois fait une grande maison, mais qu'un grand vent l'avoient jettée par terre. Ils méprisent toutes ces petites divinitez qu'ils avoient auparavant que d'être baptisez ; ils en raillent souvent, et s'étonnent d'avoir eu si peu d'esprit, que d'avoir fait des sacrifices à ces sujets de fables.

I'ay baptizé un adulte aprés une longue épreuve ; et voyant son assiduité à la priere, son ingenuité à me raconter sa vie passée, les promesses qu'il me faisoit, principalement de ne point aller voir les filles, les asseurances qu'on me donnoit de sa bonne conduite, m'obligerent de luy accorder ce qu'il me demandoit ; il a depuis continué, et aussitost aprés son retour de la pêche, il n'a pas manqué de venir à la Chapelle. Tous les Sauvages se separerent pour aller chercher à vivre, aprés les Festes de Pâques ; ils me promirent qu'ils se souviendroient toûjours de la Priere, et me supplioient fort qu'un de nos Peres les allât retrouver l'Automne, quand ils seroient rassemblez. On leur accordera ce qu'ils demandent, et s'il plaist à Dieu nous envoyer quelque Pere, il prendra ma place, tandis que pour executer les ordres du Pere Superieur, j'iray commencer la Mission des Ilinois.

Les Ilinois sont éloignez de la pointe de trente journées par terre, par un chemin tres-difficile. Ils sont au Sud Sur-Oüest de la pointe du saint Esprit: L'on passe par la Nation des Ketehigamins, qui font plus de vingt grandes cabanes ; ils sont dans les terres. Ils cherchent d'avoir connoissance des François, esperant en avoir des haches, des coûteaux, et autres ferrailles. Ils les craignent de telle sorte qu'ils ont retiré du feu deux Ilinois, qui ont dit étans attachez aux poteaux, que le François avoit dit qu'il vouloit que la paix fût par toute la terre. L'on passe ensuite chez les Miamioüek, et on arrive par de grands deserts aux Ilinois, qui se sont principalement reünis en deux Bourgades, qui font plus de huit à neuf mille ames. Ces peuples sont assez bien disposez pour le Christianisme ; depuis que le Pere Alloüez leur a parlé à la Pointe, d'adorer un seul Dieu, ils ont commencé de quitter leur fausse divinité ; ils adorent le Soleil et le Tonnerre. Ceux que j'ay vû paroissent estre d'assez bon naturel. Ils ne courent point les nuits à la façon des autres Sauvages. Vn homme tuë hardiment sa femme s'il apprend qu'elle n'ait pas esté fidele. Ils sont plus retenus dans leurs Sacrifices, et me promettent d'embrasser le Christianisme, et de faire tout ce que je diray dans le Pays. C'est dans cette veuë que les Outaoüaks m'ont donné un jeune homme qui en étoit nouvellement venu, et qui m'a donné les commencemens de la langue, durant le loisir que les Sauvages de la Pointe m'ont donné durant l'Hyver ; à peine peut-on l'entendre, quoy qu'il y ait quelque chose de l'Algonquine. I'espere neantmoins, moyennant la Grace de Dieu, d'entendre et d'estre entendu, si Dieu par sa bonté me conduit en ce Pays.

Il ne faut point esperer de pouvoir

fuïr les Croix dans toutes nos Missions ; et le meilleur moyen d'y vivre content, est de ne les point craindre, et d'attendre de la bonté de Dieu, dans la joüissance des petites, d'en avoir de beaucoup plus grandes. Les Ilinois nous souhaittent, à la façon des Sauvages, pour participer avec eux de leurs miseres, et pour souffrir tout ce qui se peut imaginer de la barbarie. Ce sont des brebis égarées qu'il faut chercher parmy les brossailles et les bois, puisque principalement elles crient si fort qu'on les aille retirer de la gueule du Loup ; ce sont les instances qu'ils m'en ont faites durant l'Hyver. C'est pour cela qu'ils sont allez ce Printemps dans le Pays avertir les anciens de me venir querir l'Automne.

Les Ilinois vont toûjours par terre, sement du bled d'Inde qu'ils ont en grande abondance, ont des citroüilles aussi grosses que celles de France, ont quantité de racines et de fruits. La chasse de Bœufs Sauvages, d'Ours, Cerfs, Cocqs d'Inde, Canards, Outardes, Tourtres et Gruës, y est tres-belle. Ils quittent leur Bourg quelque temps de l'année pour aller tous ensemble sur les lieux où se tuënt les bêtes, et pour mieux resister aux ennemis qui les viennent attaquer. Ils croyent que si j'y vay, je mettray la paix par tout, qu'ils demeureront tousiours dans un mesme lieu, et qu'il n'y aura que la jeunesse qui ira chasser.

Quand les Ilinois viennent à la Pointe, ils passent une grande riviere qui a quasi une lieuë de large. Elle va du Nord su Sud, et si loin, que les Ilinois qui ne sçavent ce que c'est que du Canot, n'ont point encore entendu parler de la sortie ; ils ont seulement connoissance qu'il y a de tres-grandes Nations plus bas qu'eux, dont les unes font deux fois du bled d'Inde l'année, du côté de l'Est Sud-Est de leur Pays, une Nation qu'ils appelent Chaoüanon les est venu visiter l'Esté passé. Ce jeune homme qu'on m'a donné qui m'enseigne la langue, les a veus ; ils sont chargez de Rassade, qui faict voir qu'ils ont communication des Europeans ; ils avoient traversé une terre durant prés de trente jours, devant que d'arriver au Pays. Il est difficile que cette grande Riviere se décharge dans la Virginie ; et nous croyons plûtost qu'elle a son embouchure dans la Califurnie. Si les Sauvages qui me promettent de faire un Canot, ne me manquent point de parole, nous irons dans cette Riviere tant que nous pourrons, avec un François, et ce jeune homme qu'on m'a donné, qui sçait quelques-unes de ces langues, et qui a une facilité pour apprendre les autres ; nous visiterons les Nations qui les habitent, afin d'ouvrir le passage à tant de nos Peres, qui attendent ce bonheur il y a si long-temps. Cette découverte nous donnera une entiere connoissance de la Mer ou du Sud, ou de l'Ouest.

A six ou sept journées plus bas que les Ilinois, il y a une autre grande Riviere dans laquelle sont des Nations prodigieuses, qui se servent de Canots de bois ; nous ne pouvons pas rien en écrire autre chose jusques à l'année prochaine, si Dieu nous fait la grace de nous y conduire.

Les Ilinois sont guerriers ; ils font quantité d'Esclaves, dont ils font trafic avec les Outaoüaks, pour en avoir des Fuzils, de la Poudre, des Chaudieres, des Haches, et des Coûteaux. Ils avoient autrefois la guerre avec les Nadoüessi, et ayans fait la paix depuis quelques années, je l'ay affermie pour leur faciliter le voyage de la Pointe, où je vay les attendre pour les accompagner dans le Pays.

Les Nadoüessi, qui sont les Iroquois de ce païs, au-delà de la Pointe, mais moins perfides, et qui n'attaquent jamais qu'aprés avoir esté attaquez, sont au Sur-Oüest de la Mission du S. Esprit. C'est une grande nation, et qu'on n'a point encore visitée, nous estans attachez à la conversion des Outaoüaks, ils craignent le François à cause qu'il apporte le fer en ce païs ; ils ont une langue toute differente de l'Algonquine, et de la Huronne. Il y a quantité de bourgs, mais ils s'estendent bien loing. Ils ont des façons de faire toutes extraordinaires ; ils adorent principalemen

le Calumet, ne disent mot dans leurs festins, et quand quelque estranger arrive ils luy donnent à manger avec une fourchette de bois, comme on feroit à un enfant. Toutes les nations du Lac leur font la guerre, mais avec peu de succez. Ils ont de la fausse avoine, se servent de petits Canots, et gardent inviolablement leur parole. Ie leur ay envoyé un present par l'Interprete, pour leur dire qu'ils eussent à reconnoistre le François par tout où il se rencontreroit ; qu'ils eussent à ne le point tuër, ny les Sauvages qui l'accompagneroient ; que la Robbe noire vouloit passer dans le Pays des Assinipoüars, dans celuy des Kilistinaux ; qu'elle étoit déja aux Outagamis, et que je partois cét Automne pour aller aux Ilinois, dont ils laisseroient le passage libre. Ils y ont consenty ; mais pour ce qui étoit de mon present, ils attendoient que tout le monde fust retourné de la chasse, et qu'ils se trouveroient cét Automme à la Pointe, pour tenir conseil avec les Ilinois, et pour me parler. Ie souhaitterois que toutes les Nations eussent autant d'amour pour Dieu, qu'ils ont de crainte des François : le Christianisme seroit bientost fleurissant.

Les Assinipoüars, qui ont quasi la méme langue que les Nadoüessi, sont vers l'Oüest de la Mission du S. Esprit, ils en sont à quinze ou vingt journées sur un Lac, où ils font de la fausse avoine, et où la pêche est très-abondante. I'ay oüy dire qu'il y avoit dans leur Pays une grande Riviere qui mene à la Mer de l'Oüest, et où un Sauvage me dit qu'étant à l'embouchеure, il avoit vû des François, et quatre grands Canots à la voile.

Les Kilistinaux sont peuples courans et nous ne sçavons pas bien encore leur rendez-vous ; ils sont vers le Nord-Oüest de la Mission du saint Esprit, sont tousiours dans les bois, ils n'ont que leur Arc pour vivre. Ils passerent à la Mission où j'étois l'Automne passé, jusques au nombre de deux cens Canots qui venoient achepter des Marchandises et du bled ; ils entroient dans les bois pour y passer l'Hyver. Ie les ay veus ce Printemps sur le bord du Lac.

CHAPITRE XII.

De la Mission de saint François Xavier dans la Baye des Puans, ou plûtôt des Eaux Puantes.

Lettre du P. Alloüez, qui a eu charge de cette Mission, au R. P. Superieur.

MON R. PERE,

Pax Christi.

I'envoye à V. R. le Iournal de nôtre hivernement, où elle trouvera comme l'Evangile a esté publiée, et IESVS-CHRIST prêché à des Peuples qui n'adorent que le Soleil, ou quelques Idoles imaginaires.

Nous partîmes du Sault le troisiéme Novembre, moy troisiéme ; deux Canots de Pouteoüatamis me vouloient emmener en leur Pays, non pas pour y estre instruits, n'ayans aucune disposition à la Foy, mais pour adoucir quelques jeunes François, qui étans parmy eux pour le negoce, les menaçoient et maltraitoient.

Nous arrivâmes le premier jour à l'entrée du Lac des Hurons, où nous couchâmes à l'abry des Isles. La longueur du voyage et la difficulté du chemin, à cause de la saison avancée, nous porterent à avoir recours à saint François Xavier, Patron de nôtre Mission, en m'obligeant à celebrer la sainte Messe, et mes deux Compagnons à Communier le jour de sa Feste à son honneur; et de plus, de l'invoquer tous les jours deux fois en recitant son Oraison.

Le quatriéme sur le midy, nous doublâmes le Cap qui fait le détour, et est le commencement du Détroit ou du Golfe du Lac Huron assez connû, et du Lac des Ilinoüets, inconnû jusques à present, beaucoup plus petit que le Lac Huron. Sur le soir le vent contraire qui alloit jetter nôtre Canot sur des battures de Rochers, nous obligea de finir plustôt nôtre journée.

Le 5. nous nous trouvâmes couverts de neiges à nôtre réveil, et les bordages de l'eau glacés. Ce petit commencement de croix, dont il pleût à N. S. nous faire part, nous invita à nous offrir à de plus grandes. Il fallut s'embarquer avec toutes les hardes et provisions, avec bien de la peine, les pieds nuds à l'eau, pour tenir le Canot à flot, qui autrement eût brizé. Ayant laissé un grand nombre d'Isles du côté du Nord, nous fûmes coucher à une petite Isle, où nous fûmes arrêtez durant six jours par le mauvais temps. La neige et les gelées nous menaçans des glaces, mes Compagnons eurent recours à sainte Anne, à laquelle nous recommandâmes nôtre voyage, la priant de nous prendre sous sa protection avec S. François Xavier.

L'onziéme, nous nous embarquâmes nonobstant le vent contraire ; nous traversâmes à une autre Isle, et de delà à terre ferme, où ayans trouvé deux François avec plusieurs Sauvages ; nous apprîmes d'eux les grands dangers ausquels nous nous allions exposer, à raison des orages qui sont frequents dans ce Lac, et des glaces qui alloient bientôt flotter. Mais tout cela ne fut pas capable d'ébranler la confiance que nous avons mise en nos Protecteurs. Nous mîmes le Canot à l'eau, aprés les avoir invoquez, ensuite de quoy nous doublâmes avec assez de bonheur, le Cap qui détourne à l'Oüest, ayant laissé derriere nous une grande Isle nommée Michilimakinak, celebre parmy les Sauvages. Leurs fables sur cette Isle sont agreables.

Ils disent que cette Isle est le Pays natal d'un de leurs Dieux nommé Michabous, c'est à dire le grand Lieure, Ovisaketchak, qui est celuy qui a creé la Terre, et que ce fut dans ces Isles qu'il inventa les rets pour prendre du poisson, aprés avoir consideré attentivement l'araignée dans le temps qu'elle travailloit à sa toile pour y prendre des mouches. Ils croyent que le Lac Superieur est un Estang fait par les Castors : dont la Chaussée étoit double ; la premiere, au lieu que nous appelons le Sault, la seconde à cinq lieuës plus bas. En montant la Riviere, disent-ils, ce même Dieu trouva premierement cette seconde Chaussée, qu'il rompit entierement ; et c'est pour cette raison qu'il n'y a point de chûte ny de boüillons d'eau dans ce rapide. Pour la premiere, étant pressé il ne fit que marcher dessus pour la fouler ; c'est pour cela qu'il y reste encore de grandes chûtes et gros boüillons d'eau.

Ce Dieu, ajoûtent-ils, poursuivant un Castor dans le Lac Superieur, traversa d'un seul pas une anse de huict lieuës de largeur. En veuë d'un si puissant ennemy, les Castors changerent de place, et se retirerent en un autre Lac Alimibegoung, d'où ensuite à la faveur des Rivieres qui en découlent, ils arriverent à la Mer du Nord, dans le dessein de passer en France ; mais ayant trouvé l'eau amere, ils perdirent cœur, changerent de pensée, et se repandirent dans les Rivieres et Lacs de tout ce Pays, et c'est pour cela qu'il n'y a point de Castors en France, et que les François les viennent chercher icy. Ils croyent que c'est ce Dieu qui est le maître de nos vies, qu'il n'accorde qu'à ceux ausquels il se fait voir dans le sommeil. Voila une partie des fables dont les Sauvages nous entretiennent bien souvent.

Le quatorziéme, Dieu nous delivra de deux grands dangers, par l'intercession de nos Protecteurs : nôtre Canot, pendant que nous prenions un peu de repos, nous ayant esté enlevé par un coup de vent qui le jetta de l'autre bord de la Riviere, nous fut ramené par un autre coup de vent, lorsqu'éveillez par le bruit qu'il fit, nous pensions à faire un Cajeux pour l'aller querir. Sur le soir, aprés avoir fait une grande journée, n'ayant point trouvé à debarquer à raison des bordages inaccessibles, nous fûmes obligez de tenir le large pendant la nuit ; mais un coup de vent extraordinaire nous ayant surpris, nous fûmes obligez de gagner à terre parmy des Roches, où nostre Canot devoit briser, si Dieu par sa Providence ne se fût chargé de notre conduite. Dans ce second danger, nous

nous adressâmes à luy par la mediation de nos intercesseurs, et dîmes ensuite la Messe en action de Grâces.

Ayant continué nostre Navigation jusques au vingt-cinquiéme, dans de continuels dangers, Dieu nous essuya toutes nos peines, par le rencontre d'une Cabane de Pouteoüatamis qui étoient à la pêche et à la chasse à l'orée du bois. Ils nous regalerent de tout ce qu'ils avoient ; mais surtout de fénes, qui est le fruit du hêtre, qu'ils font rotir, et qu'ils pilent en farine. I'eus le loisir de les instruire, et de donner le Baptême à deux petits enfans malades.

Le vingt-septiéme, dans le temps que nous tâchions de ramer avec le plus de vigueur qu'il nous étoit possible, nous fûmes apperceus de quatre Cabanes de Sauvages, nommez Oumaloüminek, qui nous obligerent à débarquer ; comme ils étoient pressez de la faim, et nous au bout de nos vivres, nous ne pûmes pas estre longtemps ensemble.

Le vingt-neufviéme, l'Anse de la Riviere par où nous devions entrer, étant gelée, nous fusmes bien en peine ; nous pensions à faire le reste du chemin, jusques au rendez-vous par terre, mais un vent impetueux s'étant levé pendant la nuit, nous nous trouvâmes en état, les glaces ayant esté brizées, de continuer nôtre Navigation, qui finit le deuxiéme Decembre, veille de saint François Xavier, que nous arrivâmes au lieu où étoient les François, qui nous aiderent à celebrer la Feste avec le plus de solemnité qu'il nous fut possible, le remerciant du secours qu'il nous avoit procuré pendant nostre voyage, et le priant d'estre le Patron de cette Mission, que nous allions commencer sous sa protection.

Le lendemain je celebray la sainte Messe, où les François au nombre de huit, firent leurs Devotions. Les Sauvages ayant pris leur quartier d'hyver, je ne trouvay icy qu'un Bourg de diverses Nations, Ousaki, Pouteoüatami, Outagami, Ouenibigoutz, environ six cens ames ; à une lieuë et demie, un autre de cent cinquante ames ; à quatre lieuës, un de cent ames ; à huit lieuës d'icy, de l'autre bord de la Baye, un d'environ trois cens ames.

Toutes ces Nations ont leurs champs de bled d'Inde, citroüilles, faisoles et de petun. En cette Baye, en un lieu qu'ils appellent Oüestatinong, à vingt cinq lieues de là, il y a une grande Nation nommée Outagami, et à une journée de celle-cy, il y en a deux autres, Oumami et Makskouteng ; une partie de tous ces Peuples a eu connoissance de nostre Foy, à la pointe du saint Esprit, où je les ay instruits ; nous le ferons plus amplement avec le secours du Ciel.

Nous avons eu bien de la peine pour nostre entretien, à peine avons-nous trouvé dequoy nous cabanner. Toute nostre nourriture n'a esté que du bled d'Inde, et du gland ; le peu de poisson qu'on n'y voit que rarement, est tres-mauvais ; l'eau de cette anse et des rivieres, y est pareille à celle qui croupit dans les fossez.

Les Sauvages d'icy sont barbares au delà du commun ; ils sont sans industrie, ils ne sçavent pas faire même un plat d'escorce, ny une cuilliere, ils se servent le plus souvent de coquilles. Ils sont tenans et avares d'une façon extraordinaire ; ils vendent cher leurs petites denrées, parce qu'ils n'ont que le purement necessaire. La saison en laquelle nous arrivâmes chez eux, ne nous fut pas avantageuse ; ils étoient tous dans la disette, et fort peu en état de nous donner quelque secours ; nous y endurâmes la faim. Mais beny soit Dieu, qui nous met dans ces occasions, et qui recompense bien d'ailleurs toutes ces peines, par les consolations qu'il nous fait trouver dans les plus grandes afflictions, en la recherche des ames de tant de pauvres Sauvages, qui ne sont pas moins l'ouvrage de ses mains, et le prix du Sang de Iesvs-Christ son Fils, que celles des Princes et des Souverains de la terre.

De la Mission aux Ousaki.

Le Village des Ousaki est le premier où je commençay à instruire. Aussitost que nous y fûmes cabanez, j'assemblay tous les anciens, ausquels aprés que j'eus raconté les nouvelles de la paix avec les Iroquois, je m'étendis sur le dessein de mon voyage, qui n'étoit autre que leur instruction. Ie leur expliquay les principaux articles de nôtre croyance, qu'ils écouterent avec approbation, me paroissans tres-bien disposez pour le Christianisme. O si nous pouvions les secourir dans leur pauvreté, que nostre Eglise seroit florissante ! Le reste de ce mois je travaillay à leur instruction, et donnay le Baptême à plusieurs enfans malades ; j'eus la consolation d'en voir un quelque-temps aprés quitter l'Eglise Militante qui l'avoit receu au nombre de ses enfans, pour aller dans la Triomphante y chanter eternellement les misericordes de Dieu en son endroit, et y être un Advocat pour la conversion de ceux de sa Nation.

Parmy ceux qui n'avoient pas oüy parler de nos Mysteres, il s'y est trouvé quelques libertins qui en ont fait des railleries : Dieu me mit en bouche dequoy les arrêter ; j'espere que fortifiez de la Grace, avec le temps et la patience, nous aurons de la consolation d'en gagner quelques-uns à Iesvs-Christ. Ceux qui sont Chrétiens sont venus exactement tous les Dimanches, à la Priere et à l'Instruction, où nous faisons chanter le *Pater* et *Ave*, en leur langage.

An mois de Ianvier je me proposois d'aller porter l'Evangile à un autre Bourg ; il ne fut pas possible de m'y aller cabaner parmy eux. I'ay tâché de suppléer par des frequentes visites.

—

De la Mission aux Pouteoüatamis.

Le dix-septiéme Février, je me transportay au Bourg des Pouteoüatamis, qui est à l'autre bord du Lac, à huit lieuës d'icy : aprés avoir marché tout le jour sans s'arrêter, nous y arrivâmes à Soleil couché, à la faveur de quelque petit morceau de viande gelée, que la faim nous faisoit manger. Le lendemain de mon arrivée, il nous firent present de tout le lard d'un Ours, avec beaucoup de témoignage d'affection.

Le dix-neufviéme j'assemblay le conseil, et aprés avoir raconté les nouvelles, je leur fis connoître le sujet qui m'amenoit en leur Pays, m'étant reservé au lendemain pour leur parler plus amplement de nos mysteres. Ie le fis avec succés et benediction, ayant tiré cette conclusion d'eux-mêmes, que puisque la croyance étoit si necessaire pour éviter l'Enfer, ils vouloient prier, et qu'ils esperoient que je leur procurerois un Missionnaire pour les instruire, ou bien que je demeurerois moy-même pour leur faire cette charité.

Les jours suivans je visitay toutes les Cabanes, et les instruisis fort amplement en particulier, avec satisfaction de part et d'autre. I'eus la consolation d'y donner le Baptême à deux enfans nouveaux nez, et à un jeune homme moribond tres-bien disposé.

Le vingt-troisiéme nous nous mîmes en chemin pour nous en retourner ; mois le vent qui nous geloit le visage, et la neige, nous obligerent d'arréter aprés deux lieuës, et passer la nuit sur le Lac. Le lendemain, la rigueur du temps étant diminuée tant soit peu, nous continuâmes nostre route, avec bien de l'incommodité ; j'en eus pour ma part le nez gelé, et une defaillance qui m'obligea à m'asseoir sur la glace, où j'eusse resté, mes Compagnons ayant gagné le devant, si par une providence Divine je n'eusse trouvé dans mon mouchoir un clou de girofle, qui me donna assez de force pour arriver au cabanage.

Au commencement du mois de Mars les grands degels ayant commencé, les Sauvages decabannerent pour aller chercher de quoy vivre, la faim les pressant depuis quelque temps.

I'eus bien du déplaisir de n'avoir pas pû parcourir tous les Bourgs ; l'éloignement de quelques-uns, et le peu de disposition de quelques-autres en ont esté la cause. Ie me resolus de tâcher du moins de bien établir le Christianisme dans un Bourg voisin, composé pour la plus grande partie de Pouteoüatamis. I'assemblay les hommes deux fois, leur expliquay amplement nos Mysteres, et l'obligation qu'ils avoient d'embrasser nostre Foy, et que c'étoit l'unique raison qui m'avoit amené dés l'Automne en leur Pays ; ils receurent fort bien tout ce que je leur dis. Ie les ay souvent visités dans leurs cabanes, pour leur inculquer ce que je leur avois enseigné en public. I'y ay baptizé quelques enfans malades ; j'ay esté grandement consolé dans l'asseurance que quelques-uns m'ont donnée, que depuis qu'ils m'avoient oüy, il y a cinq ans, à la pointe du saint Esprit, dans le Lac Superieur, il ont toûjours invoqué le vray Dieu ; qu'ils en avoient esté protegez sensiblement, qu'ils ont toûjours tué des bêtes, et pris des poissons ; qu'ils n'ont pas esté malades, et qu'ils ne meurent pas si communément dans leurs familles, comme ils faisoient auparavant qu'ils priassent. Vn autre jour je fis le Catechisme aux filles et aux femmes, nostre cabanne étoit toute remplie. Ce pauvre peuple est tres-bien disposé, et témoigne tres-bonne volonté. Plusieurs m'interrogent de diverses choses pour estre instruits, me proposant leurs difficultez, qui ne proviennent que de la haute idée qu'ils ont du Christianisme, et de la crainte qu'ils ont de n'en pouvoir pas accomplir les obligations. Nostre sejour n'a pas esté long ; la faim les pressant, ils furent obligez de se separer, et d'aller chercher leur vie. Nous nous retirâmes pleins de consolation, loüans et benissans Dieu de ce que son saint Nom avoit été respecté, et la sainte Foy bien receuë de ces Peuples barbares.

Les 21. de ce mois je pris hauteur ; je trouvay que la hauteur du Soleil étoit de 46. degrez 40. minutes ou environ, donc la hauteur du Pole et le complément est de 43. degrez 20. minutes ou environ.

Les glaces n'ont rompu icy que le 12. d'Avril ; l'Hyver a été extrêmement rude cette année, et par conséquent la navigation fort retardée.

Le 16. d'Avril, je m'embarquay pour aller commencer la Mission aux Outagamis, peuple assez renommé en tous ces quartiers ; nous fûmes coucher au bout de l'anse, à l'entrée de la Riviere des Puans, que nous avons nommée de saint François. En passant, nous vîmes des nuages de Cignes, d'Outardes, et de Canards ; les Sauvages leur tendent des rets au fond de l'anse, où ils en prennent jusques à cinquante dans une nuit, ce gibier cherchant en Automne la folle avoine, que le vent a secoüée au mois de Septembre.

Le 17. nous montâmes la Riviere saint François, large de deux, et parfois de trois arpens. Aprés avoir avancé quatre lieuës, nous trouvâmes le Bourg des Sauvages nommé Saky, qui commençoient un travail qui merite bien d'avoir icy sa place. D'un bord à l'autre de la Riviere, ils font une barricade, plantans de grands pieux à deux brasses d'eau ; en sorte qu'il y a comme un pont au-dessus pour les pêcheurs, qui à la faveur d'une petite nasse, prennent aisément les Esturgeons, et toute autre sorte de poisson que cette digue arrête, quoy que l'eau ne laisse pas de couler entre les pieux. Ils appellent cette machine Mitihikan ; elle leur sert le Printemps et vne partie de l'Esté.

Le dix-huictiéme, nous fismes le portage qu'ils nomment Kekaling, nos matelots trainans le canot parmy des rapides ; je marchay sur le bord de la Riviere, où je trouvay des pommiers et des souches de vigne en quantité.

Le 19. Nos Matelots monterent les Rapides à la perche, pendant deux lieuës ; j'allay par terre jusques à l'autre portage, qu'ils appellent Oukocitiming, c'est à dire chaussée. Nous observâmes ce même jour l'Eclipse du Soleil, predite par les Astrologues, qui dura depuis midy jusques à deux heures : le tiers ou environ du corps du Soleil a

parû éclipsé, les autres deux tiers faisoient un Croissant. Nous arrivâmes le soir à l'entrée du Lac des Puans, que nous avons appelé le Lac saint François ; il est long d'environ douze lieuës, et large de quatre ; il est situé du Nord Nord-Est, au Sud Sur-Oüest ; il est abondant en poissons, mais inhabité à cause des Nadoüecis qu'on y apprehende.

Le vingtiéme, qui étoit le Dimanche, je dis la Messe aprés avoir navigué cinq à six lieuës dans le Lac ; aprés quoy nous arrivâmes dans une Riviere qui vient d'un Lac de folle avoine, que nous suivîmes, au bout duquel nous trouvasmes la Riviere qui conduit aux Outagamis d'un côté, et celle qui conduit aux Machkoutenck de l'autre. Nous entrasmes dans cette premiere, qui vient d'un Lac où nous vîmes deux Cocqs d'Indes perchez sur un arbre, masle et femelle, parfaitement semblables à ceux de France, même grosseur, même couleur, et même chant. Les Outardes, Canards, Cignes, Oyes, sont en grand nombre en tous ces Lacs et Rivieres ; la folle avoine qui est leur nourriture les y attire ; il y a des grands et petits Cerfs, des Ours et des Castors, en assez grande quantité.

Le vingt-quatriéme, aprés plusieurs tours et détours, dans les divers Lacs et Rivieres, nous arrivâmes au Bourg des Outagamis,

Ce peuple nous vint en foule au devant, pour voir, disoient-ils, le Manitou qui venoit en leur pays ; ils nous accompagnerent avec respect jusques à la porte d'une cabanne où on nous fit entrer.

Cette Nation est renommée pour être nombreuse : ils sont plus de quatre cens hommes portans les armes ; le nombre des femmes et enfans y est plus grand, à cause de la polygamie qui regne parmy eux, chaque homme ayant communément quatre femmes, quelques-uns six, et d'autres jusques à dix. Six grandes cabannes de ces pauvres gens ont esté defaites ce mois de Mars, par dix-huit Iroquois Tsonnontoüans, lesquels conduits par deux Iroquois, Esclaves des Pouteoüatamis, qui s'enfuyoient, donnerent dessus, tuerent tout, à la reserve de trente femmes qu'ils emmenerent prisonnieres ; les hommes étans à la chasse, ils ne trouverent pas beaucoup de resistance, ne restant que six hommes de guerre dans les cabannes, hormis les femmes et les enfans qui étoient au nombre de cent ou environ. Ce carnage se fit à deux iournées du lieu de nostre hivernement, au fonds du Lac des Ilinoüets, qu'on appelle Machihiganing.

Le vingt-cinquiéme, j'assemblay les Anciens en grand nombre, à dessein de leur donner les premieres connoissances de nos Mysteres. Ie commençay par l'invocation du saint Esprit, auquel nous nous étions adressez pendant nôtre voyage, pour le prier de benir nos travaux ; et aprés leur avoir essuyé leurs larmes, que le souvenir du meurtre fait par les Iroquois faisoit couler de leurs yeux, par un present que je jugeay leur devoir faire, ie leur expliquay les principaux Articles de nostre Foy, leur publiay la Loy et les Commandemens de Dieu, les recompenses promises à ceux qui luy obeyront, et les chastimens qu'il prepare à ceux qui ne luy obeyront pas. Ils m'ont entendu sans que j'aye eu besoin d'interprete, et ce avec attention ; mais, ô mon Dieu, que ce pauvre peuple a des idées et des coûtumes contraires à l'Evangile, et qu'il faut de graces bien puissantes pour vaincre leurs cœurs ! ils aprouvent l'Vnité et la Souveraineté de Dieu, Createur de toutes choses, du reste ils n'en disent mot.

Vn Outagami me dit en particulier, que son ayeul étoit venu du Ciel, et qu'il avoit prêché l'Vnité et la Souveraineté d'un Dieu qui avoit fait tous les autres Dieux ; qu'il les avoit asseurés qu'il iroit au Ciel aprés sa mort, où il ne mourroit plus, et que l'on ne trouveroit pas son corps au lieu où on l'auroit enterré, ce qui fut verifié, dit cét Outagami, le corps ne s'étant plus trouvé où on l'avoit mis. Ce sont des fables dont Dieu se sert pour leur salut ; car aprés avoir achevé de raconter tout, il ajoûta qu'il congedioit toutes ses femmas, qu'il n'en retenoit qu'une qu'il ne

changeroit point, qu'il étoit resolu de m'obeyr et de prier Dieu : i'espere que Dieu luy fera misericorde. I'ay tasché de les visiter dans leurs cabanes, qui sont en tres-grand nombre, tantost pour les instruire en particulier, tantost pour y aller porter quelque petite medecine, ou plûtost quelque douceur à leurs petits enfans malades, que je baptisois. Sur la fin ils me les ont apportez d'eux-mêmes, dans la cabanne où je logeois.

I'ay parlé leur langue, dans l'asseurance qu'ils m'ont donné qu'ils m'entendoient ; elle est la même que celle des Saki. Mais, helas ! qu'ils ont de la peine à concevoir une Loy qui est si contraire à leurs coûtumes !

Ces Sauvages se sont retirez en ces quartiers, pour fuïr la persecution des Iroquois ; ils se sont placez dans un pays excellent, la terre qui y est noire leur donne du bled d'Inde en abondance. Ils vivent de chasse pendant l'Hyver ; sur la fin ils reviennent à leurs cabannes, et y vivent de bled d'Inde, dont ils ont fait cache en Automne, et qu'ils assaisonnent avec du poisson. Ils ont un Fort au milieu de leurs deserts où leurs cabannes de grosse écorce, sont pour resister à toutes sortes d'attaques ; en voyageant ils se cabannent avec des nates. Ils ont guerre avec les Nadoüecious leurs voisins. Ils n'ont point l'usage du canot ; c'est pour cela qu'ils ne vont point en guerre contre les Iroquois, quoy que souvent ils en soient tuez. Ils sont fort décriez et reputez des autres Nations chiches, avares, larrons, coleres, et querelleurs. Ils ont peu d'idée des François, depuis que deux traiteurs de robes de Castor ont parû chez eux : s'ils s'y étoient comportez comme ils devoient, j'eusse eu moins de peine à donner à ces pauvres gens d'autres idées de toute la Nation Françoise, qu'ils commencent à estimer depuis que je leur ay expliqué l'unique et le principal motif qui m'amenoit chez eux.

Le vingt-sixiéme, les Anciens vinrent en la cabanne où je logeois pour y tenir conseil ; l'assemblée estant faite, le Capitaine, aprés avoir porté à mes pieds un present de quelques robes, harangua en ces termes : Nous te remercions, me dit-il, de ce que tu nous és venu visiter, et consoler dans nostre affliction ; nous t'en sommes d'autant plus obligez, que personne n'a eu encore cette bonté pour nous. Ils ajoûterent, qu'au reste ils n'avoient autre chose à me dire, sinon qu'ils n'avoient point d'esprit pour me parler, qu'ils étoient tous occupez à pleurer leurs morts. Toy, Robbe noire, qui as de l'esprit et qui as pitié des hommes, aye pitié de nous, de la maniere qu'il te plaira. Tu pourrois demeurer icy proche de nous, pour nous proteger contre nos ennemis, et nous apprendre à parler au grand Manitou, de même que tu fais aux Sauvages du Sault ; tu nous pourrois faire rendre nos femmes, qui ont esté emmenées prisonnieres ; tu pourrois arrêter les armes des Iroquois, et leur parler de paix en nostre faveur pour l'avenir : ie n'ay point d'esprit pour te rien dire, seulement aye pitié de nous en la façon que tu jugeras plus à propos. Quand tu verras les Iroquois, dis-leur qu'ils m'ont pris pour un autre : ie ne leur fais point la guerre, je n'ay pas mangé leurs gens, que mes voisins ont pris prisonniers, et dont ils m'ont fait present, je les ay adoptés, ils vivent icy comme mes enfans. Ce discours ne tient rien du barbare. Ie leur dis que dans le traité de paix que les François avoient fait avec les Iroquois, on n'avoit pas parlé d'eux, qu'aucun François n'étoit encore venu icy, et qu'on ne les connoissoit pas ; qu'au reste j'approuvois beaucoup ce que leur Capitaine avoit dit, que je ne l'oublierois pas, que l'Automne prochain je leur en rendrois réponse ; cependant qu'ils se fortifiassent dans la resolution d'obeïr au vray Dieu, qui seul leur pouvoit procurer ce qu'ils demandoient, et infiniment au-delà.

Le soir, quatre Sauvages Oumamis de Nation, arriverent de deux journées d'icy, portans trois chevelures d'Iroquois, et un bras à demy boucané,

pour consoler les parens de ceux que les Iroquois avoient tués depuis peu.

Le vingt-septiéme nous partîmes, recommandans aux bons Anges la premiere semence jettée dans le cœur de ce pauvre peuple, qui m'a écouté avec respect et attention. Voila une belle et riche moisson pour un Missionnaire zelé et patient. Nous avons appelé cette Mission de saint Marc, parce que tel jour la Foy y a esté annoncée.

—

De la Mission aux Oumamis, et Machkoutench.

Le vingt-neufviéme nous entrâmes dans la Riviere qui conduit aux Machkoutench, dits Assista Ectaeronnons, Nation du Feu, par les Hurons. Cette Riviere est tres-belle, sans rapide ny portage, elle va au Sur-Oüest.

Le trentiéme, ayans debarqué vis à vis du Bourg, et laissé nôtre cannot au bord de l'eau, aprés une lieuë de chemin, par de belles Prairies, nous apperceusmes le Fort. Les Sauvages nous ayans découverts, firent d'abord le cry dans leur Bourg, ils accoururent à nous, nous accompagnerent avec honneur dans la cabanne du Chef, où d'abord on nous apporta des rafraischissemens, et on graissa les pieds et les jambes aux François qui étoient avec moy. Ensuite on prepara un festin ; en voicy la ceremonie. Tout le monde ayant pris place, aprés que quelques-uns eurent remply un plat de petun en poussiere, un vieillard se leva debout ; et s'étant tourné devers moy, il m'harangua en ces termes, les deux mains remplies de petun, qu'il prit du plat : Voila qui est bien, Robe noire, que tu nous viens visiter : aye pitié de nous, tu és un Manitou, nous te donnons à fumer. Les Nadoüessious et les Iroquois nous mangent, aye pitié de nous. Nous sommes souvent malades, nos enfans meurent, nous avons faim : escoute moy Manitou, je te donne à fumer ; que la terre nous donne du bled, que les rivieres nous fournissent du poisson, que la maladie ne nous tuë plus, que la famine ne nous traite plus si rudement. A chaque souhait, les vieillards qui étoient presens répondoient par un grand ooh. I'eus horreur de cette ceremonïe, et les ayant priez de m'écouter, je leurs dis que ce n'étoit pas à moy à qui il falloit adresser leurs vœux ; que dans nos besoins j'avois recours à la Priere, celuy qui est l'unique et le veritable Dieu ; que c'étoit en luy en qui ils devoient établir leur confiance ; qu'il étoit le seul Maistre de toutes choses, aussi-bien que de leurs vies ; que je n'estois que son serviteur et son envoyé, qu'il estoit mon souverain Seigneur et le sien ; que neantmoins les hommes sages honoroient et écoutoient volontiers la Robbe noire, comme une personne qui est écoutée du grand Dieu, et qui est son Interprete, son Officier, et son Domestique. Ils nous faisoient un vray sacrifice, de même que celuy qu'ils font à leurs faux Dieux.

Sur le soir je les assemblay, leur fis present de Rassade, de Coûteaux et Haches, pour leur dire : Connois la Robbe noire : ie ne suis pas le Manitou qui est le maistre de vos vies, qui a creé le Ciel et la Terre, je suis sa creature, je luy obeïs et porte sa parole par toute la terre. Ie leur expliquay ensuite les articles de nôtre sainte Foy, et les Commandemens de Dieu ; ces bonnes gens ne m'entendoient qu'à demy. Avant que les quitter, j'eus la consolation de voir qu'ils concevoient les principaux de nos Mysteres ; ils receurent l'Evangile avec respect et crainte, et ils témoignerent estre bien satisfaits d'avoir la connoissance du vray Dieu.

Les Sauvages nommez Oumamis, ne sont icy qu'en fort petit nombre. Le gros n'est pas encore arrivé de leur chasse, ainsi je n'en dis presque rien en particulier ; leur langage est conforme à leur humeur : ils sont doux, affables, posez, aussi parlent-ils lentement. Toute cette Nation devoit arriver dans seize jours ; mais l'obeïssance m'appelant au Sault, je n'ay pas eu la liberté de les attendre.

Ces peuples sont establis en un tres-

beau lieu, où l'on voit de belles Plaines et Campagnes à perte de veuë ; leur Riviere conduit dans la grande Riviere, nommée Messi-Sipi ; il n'y a que six jours de Navigation. C'est le long de cette Riviere où sont les autres nombreuses Nations. A quatre lieues d'icy sont les Kikabou, et les Kitchigamich, qui parlent même langue que les Machkouteng.

Le premier de May, je les allay visiter dans leurs cabannes, je les instruisis, parlant leur langue, en sorte que je me faisois entendre à eux. Ils m'écoutoient avec respect, ils admiroient les points de nostre Foy, ils s'empressoient à me faire caresse de tout ce qu'ils avoient de meilleur. Ces pauvres Montagnars sont bons au-delà de tout ce qu'on pourroit croire ; ils ne laissent pas d'avoir leurs superstitions, et la polygamie ordinaire aux Sauvages.

Les caresses qu'ils me faisoient m'occupoient presque tout le jour, ils me venoient appeler chez moy, m'emmenoient chez eux, et aprés m'avoir fait asseoir sur quelque belle peau neufve, me presentoient une poignée de petun, qu'ils mettoient à mes pieds, m'apportoient une chaudiere pleine de graisse, viande et bled d'Inde, avec une harangue ou compliment qu'ils me faisoient. I'ay toûjours pris occasion de là de les informer des veritez de nostre Foy ; Dieu m'a fait la grace d'estre toûjours entendu, leur langue estant la même que celle des Saki.

I'y ay baptisé cinq enfans dans le danger de mort, ils me les apportoient eux-mêmes pour leur donner medecine. Me retirant par fois à l'écart pour prier, ils me suivoient, et de temps en temps ils venoient m'interrompre, en me disant d'un ton suppliant : Manitou, aye pitié de nous. En verité, ils m'apprenoient le respect et l'affection avec laquelle je devois parler à Dieu.

Le deuxiéme de May, les vieillards vinrent à nostre cabanne pour tenir conseil ; ils me remercierent, et par une harangue, et par quelque present, de ce que j'estois venu en leur pays ; ils m'exhortoient à y venir souvent : Garde nostre terre, disoient-ils, viens nous apprendre souvent comme nous devons parler à ce grand Manitou, que tu nous as fait connoître. Ce peuple paroist fort docile. Voila une Mission toute preste, capable de bien occuper un Missionnaire, jointe aux deux Nations voisines. Le temps nous pressant, je pris ma route vers le lieu d'où j'étois party, où j'arrivay heureusement par la Riviere saint François dans trois jours.

Le sixiéme, je me transportay aux Oumalouminek, éloignez de huict lieuës de nostre cabanne ; je les trouvay dans leur Riviere en petit nombre, la jeunesse étant encore dans les bois. Cette Nation a esté presque exterminée par les guerres. I'ay eu peine à les entendre ; le temps m'a fait découvrir que leur langue est algonquine, mais bien corrompuë. Ils n'ont pas laissé de me mieux entendre, que je ne les entendois. Aprés un petit present que je fis aux vieillards, je leur annonçay l'Evangile, qu'ils admirerent, et qu'ils écouterent avec respect.

Le neufviéme, les Anciens m'ayans invité à leur conseil, ils m'y firent present avec action de graces, de ce que je les étois venu visiter pour leur donner la connoissance du vray Dieu. Prends courage, me dirent-ils, instruis-nous souvent, et apprens-nous à parler à celuy qui a tout fait. Nous avons appelé cette Mission de saint Michel, de même que la Riviere qui est le lieu de leur demeure.

Le dixiéme, estant arrivé au cabanage, un Pouteoüatami n'osant me demander des nouvelles, s'adressa à notre chien, en ces termes : Dis-moy, chien de Capitaine, quel est l'estat des affaires des Oumalouminetz : ton Maître te les a dites, tu l'as suivy partout, ne me les cache pas, je n'ose pas le luy demander. Ie vis bien ce qu'il pretendoit.

Le treiziéme, je trauersay l'Anse pour aller trouver les Ouenibigoutz à leurs deserts, où ils s'assembloient. Le lendemain je tins conseil avec les vieillards

et la jeunesse, et leur annonçay l'Evangile comme j'avois fait aux autres. Il y a environ trente ans que tous ceux de cette Nation furent tuez ou amenez prisonniers par les Ilimouek, à la reserve d'un seul homme qui échappa, percé d'une flêche à travers le corps. Il a esté fait Capitaine de sa Nation, comme n'ayant jamais esté esclave, les Ilinoüetz ayans renvoyé ses compatriotes captifs, pour habiter derechef le pays.

Ils parlent une langue particuliere, que les autres Sauvages n'entendent pas : elle n'approche point ny du Huron ny de l'Algonquin. Il n'y a, disent-ils, que certains peuples du Sur-Oüest qui parlent comme eux. I'en ay appris quelque mots, mais surtout le Catechisme, le *Pater* et l'*Ave*.

Ie les visitay dans leurs cabannes, et les instruisis : j'en fis de même aux Pouteoüatamis qui demeurent avec eux ; les uns et les autres me demanderent par leurs presens, de les venir instruire l'Automne prochaine.

—

Estat des Chrestiens.

Nous ne sçaurions faire observer à nos Chrestiens une exacte profession du Christianisme, de la façon que nous sommes obligez de vivre parmy eux dans les commencemens ; n'ayans qu'une cabanne à leur façon, on ne sçauroit les instruire ny faire les autres exercices de Religion à temps reglé, comme on fait dans une chapelle. Nous avons pourtant tâché de les assembler tous les Dimanches, pour leur enseigner le Catechisme, et les faire prier Dieu. Nous avons icy sept adultes Chrestiens, et quarante huict autres, ou enfans ou presque adultes, que nous avons baptisez dans le danger, partie à la Pointe du saint Esprit, partie en ces quartiers pendant cét Hyver. Ie ne compte pas ceux qui sont morts, qui sont environ dix-sept. I'ay eu de la consolation cét Hyver, de voir la ferveur de nos Chrestiens, mais surtout d'une fille baptizée à la Pointe du saint Esprit, nommée Marie Movena, qui a combattu contre ses parens depuis le Printemps passé, jusques à present ; quelques efforts qu'ils ayent fait pour l'obliger à épouser son beau-frere, elle ne l'a jamais voulu. Son frere l'a souvent frappée, sa mere luy a souvent refusé à manger, venant parfois jusques à un tel point de rage, que prenant un tison, elle luy en brûloit les bras. Cette pauvre fille me racontoit tous ces mauvais traitemens, sans que son courage ait jamais pû être ébranlé, offrant volontiers à Dieu toutes ses peines.

Pour ce qui regarde les infideles, ils craignent beaucoup en ces quartiers les jugemens de Dieu, et les peines d'Enfer ; l'Vnité, et la Souveraineté de Dieu satisfait fort leur esprit. O si ces pauvres gens avoient les aides et les moyens que les Europeans ont en abondance pour faire leur salut, ils seroient bientost bons Chrétiens. O s'ils voyoient quelque chose de la magnificence de nos Eglises, de la devotion avec laquelle elles sont frequentées, des grandes charitez qu'on exerce envers les pauvres dans les Hôpitaux, je m'asseure qu'ils en seroient bien touchez.

Le vingtiéme, je m'embarquay avec un François et un Sauvage, pour aller à sainte Marie du Sault, où l'obeïssance m'appeloit, laissant tous ces peuples dans l'esperance que nous les reverrions l'Automne prochain, comme je leur avois promis.

Pour conclusion, nous ajoûtons icy que pour renforcer les ouvriers d'une si ample Mission, on y a envoyé le Pere Gabriël Dreuillette, un des plus anciens et considerables Missionnaires, et le Pere Louys André, arrivé icy l'an passé, destiné du premier abord à cette Mission, où il est donc allé aprés avoir fait icy un an de Noviciat de Mission parmy les Algonquins qui y font leur demeure.

En outre, les Peres de cette Mission faisans mention de l'Eclipse du Soleil, du dix-neufviéme Avril de cette presente année 1670, on eust pû sur l'observation qu'on en a faite pareillement icy, conclure la Longitude qu'il y a

d'eux à nous ; mais d'autant que cela requiert une grande exactitude, et beaucoup de mystere pour en venir à bout par l'Eclipse du Soleil, on attendra celle de la Lune, pour en faire un plus facile et asseuré jugement.

Cependant pour satisfaction de quelques Curieux, voicy le narré de cette Eclipse, telle qu'elle parut à Quebec.

Elle commença à une heure quarante cinq minutes, et finit à trois heures vingt-trois minutes ; sa durée totale a esté de 1. heure 40. le tout mesuré par le mouvemeut d'un Pendule, exactement rectifié au mouvement du Soleil, la grandeur de l'Eclipse a esté de cinq doigts un peu plus. Nous avions marqué sur un carton six cercles concentriques, et d'égale distance, et chaque espace divisée en douze, pour avoir les minutes de cinq en cinq. Mais cette machine étant trop grande pour l'espace du lieu où nous nous étions établis pour en faire l'observation, nous n'avons pû juger de la dite grandeur que par la conjecture. Si cela peut servir à la Longitude de Quebec, à la bonne heure.

Extraict du Priuilege du Roy.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AUX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE JESUS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1670. ET 1671.

Envoyée au Reverend Pere JEAN PINETTE, Provincial de la Province de France. (*)

Au Reverend Pere Jean Pinette, Provincial de la Province de France.

Mon Reverend Pere,

Depuis que le Roy a reprimé, par la terreur de ses armes, l'insolence des Iroquois, nous avons porté paisiblement l'Evangile à plus de quatre cents lieuës d'icy, à la ronde; et il n'y a presque plus de peuples en tout ce grand espace de païs, chez qui la foy n'ait penetré avec la gloire de nostre invincible Monarque.

J'estois l'esté dernier avec vn de nos Peres à cinq cents lieuës de Quebec, en la Nation du Feu, où nous trouvâmes d'autres peuples, qui nous promirent de porter encore à plus de cinq cents lieuës au delà, les bonnes nouuelles du Salut que nous leur annoncions ; et en mesme temps, d'autres de nos Peres preschoient le nom de Jesus-Christ dans le païs des Outaoüacs, aux deux extremitez du Lac Superieur et du Lac des Hurons ; et cet Esté pendant que nous continuons à cultiver les Iroquois, qui sont vers le Midy, nous tournons aussi nos soins vers des peuples du Septentrion, vn de nos Peres estant party tout fraischement pour la mer du Nord, jusqu'où aucun François n'a encore esté, bien resolu de pousser par terre jusqu'à cette fameuse baye de Hutson, et faire briller les lumieres de nostre sainte Religion à ces nouueaux peuples, qui ont esté jusqu'à present dans les tenebres de l'infidelité. Et ainsi nous pouvons dire que le flambeau de la Foy éclaire à present les quatre parties de ce nouveau Monde. Plus de sept cens Baptesmes ont consacré, cette année, toutes nos forests ; plus de vingt Missions differentes occupent incessamment nos Peres parmy plus de vingt diverses Nations ; et les Chapelles érigées dans les païs les plus éloignez d'icy, se trouvent presque tous

(*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1672.

les jours remplies de ces pauvres Barbares, dans quelques-unes desquelles il s'est fait quelquefois dix, vingt et trente Baptesmes en un jour.

Ces Benedictions du Ciel ne s'achettent que par des famines, qui reduisent quelquefois le Missionnaire au gland et à la mousse ; par des travaux qui l'épuisent de sueurs depuis le matin jusqu'au soir, et par des perils de mort presque continuels, soit qu'il faille courir aprés la brebis égarée dans ces vastes forests, sur les neiges et sur les glaces, soit qu'on soit obligé de voguer dans de fresles canots d'écorce, sur des Lacs qui ne sont pas moins orageux que la mer.

Voila les attraits que nous presentons à ceux que nous invitons de venir prendre part à ces belles conquestes ; mais je peux les assurer qu'ils reconnoistront par experience aussi-bien que nous, que jamais ils n'ont gousté de si douces delices, que celles qui se trouvent dans ces chetives cabanes où tout manque ; mais où on trouve Dieu plus pleinement quand on peut y aboucher un pauvre Sauvage, luy parler au cœur, et le mettre dans le chemin du Ciel.

Nos Missionnaires sont infiniment obligez au Roy, de leur avoir ouvert la porte, et fait un passage libre à tant de Nations si éloignées de nous : c'est par la paix, que les soins du sage Ministre ont établie entre les Iroquois et les Outaoüacs. Mais comme ces Iroquois sont toujours Iroquois, et les Outaoüacs toujours barbares, il faut tenir et les uns et les autres dans le deuoir ; ceux-là par la terreur, et ceux-cy par l'estime qu'on leur fait concevoir de sa Majesté.

C'est pour cela que Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur, accompagné des plus lestes de nos François, fit cet Esté une promenade iusques dans le païs des Iroquois, faisant voir que quarante lieuës de torrens qu'il a fait franchir à des bateaux, ne l'empescheront pas de les reduire à la raison, quand il en sera besoin. Et c'est pour cela aussi que Monsieur Talon nostre Intendant, tient les Outaoüacs dans la veneration, et leur inspire le respect qu'ils doiuent avoir pour sa Majesté, au nom de laquelle il a pris possession de toutes leurs terres.

Mais pour ne pas faire une Relation de cette lettre, je diray seulement à V. R. qu'on ne doit pas tenir pour suspectes les choses qui vont estre racontées, puisque je les ay puisées, pour ainsi dire, dans leurs sources, n'y ayant presque point de Mission en tout ce païs, où ie n'aye eu le bonheur de me trouver en personne.

On trouuera au commencement de la Relation des Outaoüacs, une Carte, qui represente les lacs, les riuieres, et les terres sur lesquelles sont établies les Missions de ce païs-là. Elle a esté dressée par deux Peres assez intelligens, tres-curieux et tres-exacts, qui n'ont rien voulu mettre que ce qu'ils ont veu de leurs propres yeux : c'est pour cela qu'ils n'ont mis que la naissance du lac des Hurons, et de celuy des Ilinois, quoy qu'ils ayent beaucoup vogué sur l'un et sur l'autre, qui paroissent comme deux mers, tant ils sont grands ; mais parce qu'ils n'ont pas pris connoissance par eux-mesmes de quelques-unes de leurs parties, ils aiment mieux laisser l'ouvrage en quelque façon imparfait, que de le donner defectueux comme est toujours en cette matiere, ce qu'on fait sur le simple rapport d'autruy.

Ie les recommande toutes aux SS. SS. de vostre Reverence, et moy particulierement, qui suis,

Mon R. Pere,

De V. R. le tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en J.-C.

CLAUDE D'ABLON.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Ambassade de Saonchiogoüa, Capitaine de la Nation des Iroquois Goiogoüen, de la part des Iroquois de Tsonnontoüen.

Les Iroquois, qu'on appelle Tsonnontoüen, plus nombreux que les autres, ayant pris en guerre quelques captifs des peuples voisins des Algonquins Outaoüacs nos alliez, Monsieur de Courcelles nostre Gouverneur, en ayant esté bien informé, leur manda par la premiére occasion, qu'il estoit fort mécontent de leur procedé, et que s'ils ne le vouloient voir dans leur païs auec son Armée, ils eussent à luy ramener au plustost lesdits Prisonniers, auec défense expresse de les mutiler, ou exercer envers eux aucun acte de leurs cruautez ordinaires. Ce commandement parut bien rude à ces esprits superbes. Pour qui est-ce que nous prend Onnontio, dirent-ils ? Il se fache que nous allions en guerre ; il veut que nous mettions bas nos haches, et que nous laissions en repos ses alliez. Qui sont ses alliez ? Comment veut-il que nous les connoissions, puis qu'il pretend prendre sous sa protection tous les peuples que découvrent ceux qui vont porter la parole de Dieu par toutes ces contrées, et que tous les iours, selon que nous l'apprenons de nos gens qui s'échappent de la cruauté des feux, ils font de nouvelles découvertes, et entrent dans des nations qui ne nous ont jamais esté qu'ennemies, et qui mesme tandis qu'on leur intime la paix de la part d'Onnontio, partent de leur païs pour nous faire la guerre, et nous venir tuër jusqu'à nos palissades ? Qu'Onnontio arreste leur hache, s'il veut que nous retenions la nostre. Il nous menace de ruiner nostre Païs : voyons s'il aura les bras assez longs pour enlever la peau et la cheveleûre de nos testes, comme nous auons fait autrefois les cheveleûres des François. Ces insolens croyoient encore pour lors que ces rapides et ces torrens qu'il faut monter pour aller en leur Païs, estoient inaccessibles au courage des François. Ces braves néanmoins, aprés avoir jetté une partie de leur feu, de crainte d'encourir l'indignation de Monsieur le Gouverneur, et de tomber dans le malheur des Annié, dont il auoit ruiné les Bourgs par le feu, il y a peu d'années, jugerent qu'il falloit du moins luy donner quelque satisfaction, et luy envoyer huict captifs de guerre, des vingt-cinq ou trente qu'ils avoient amenez de la nation des Algonquins Pouteoüatami, qu'en effet le Pere Alloüez avoit instruits pendant l'Hyver, au fond de la Baye des Puants. Les Anciens poussérent particuliérement à cét accommodement, qui fut agréé des guerriers et de toute la jeunesse. Mais pour cét Ambassade, crainte que Monsieur le Gouverneur ne les rebutast, s'ils s'y présentoient eux-mesmes, ils jugerent à propos d'y employer vn Capitaine de merite et de grand crédit, nommé Saonchiogoüa de la nation voisine, dite Gojogoüen, qui estoit leur amy, et qui portoit en tout leur interest, et qui tout recemment avoit fait avec eux ligue offensive et deffensive contre les peuples qui leur feroient la guerre. Il accepta cette commission d'autant plus volontiers qu'il avoit dans son cœur un motif beaucoup plus relevé pour entreprendre ce voyage, comme nous l'allons voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

De la Conversion et du Baptesme de Loüis Saonchiogoüa, Capitaine de la Nation des Iroquois dite Gojogoüen.

Aussi-tost que Saonchiogoüa fut arrivé icy à Kebec, il travailla incessamment pour s'acquitter de la Commission dont il s'estoit chargé, en faveur des peuples de Tsonnontoüen. Il tint conseil

avec Monsieur le Gouverneur ; il luy remit entre les mains les huit captifs avec de grandes protestations de la part des Tsonnontoüens, de soumission et d'obeïssance à tous ses ordres. Monsieur le Gouverneur le regala, et tous ceux de sa suite. Toutes choses estant terminées avec des témoignages de satisfaction de part et d'autre, ce Capitaine ramassa tous ses esprits et toute son attention, pour vacquer à la grande affaire de son salut. Il en confera solidement avec le Pere Chaumonot, qui a soin de la Mission Huronne. Il ne luy fallut pas employer beaucoup de temps pour l'instruire et pour éclairer son entendement des connoissances de nos saints Mysteres : il en estoit suffisamment informé il y a plus de quinze ans, lors qu'il eut le bonheur, à nostre arrivée dans leur Païs, de se trouver à l'Assemblée des notables des cinq Nations Iroquoises, qui se fit à Onnontagué, où le Pere Chaumonot avoit harangué deux heures entieres, et où il avoit proposé en abregé les principaux articles de nostre Foy. Le Pere y auoit esté écouté dans un silence et avec une attention prodigieuse, que nous remarquâmes particuliérement sur le visage et dans les yeux de nostre Catechuméne. Tous les Chefs de chaque Nation avoient repeté selon leur coûtume le discours du Pere ; mais luy l'avoit fait à son tour plus éloquemment que tous les autres. De plus il avoit eû cét avantage, d'avoir esté l'hoste des Peres René Menard, et Estienne de Carheil, qui ont commencé et formé dans sa Nation l'Eglise de saint Joseph. Il auoit eû le bonheur de participer à toutes les instructions generales et particuliéres de ces deux hommes Apostoliques. Il avoit conversé familiérement avec eux, estant témoin jour et nuict de leurs travaux, de leurs soins, et de leur zele infatigable. Il avoit veû des conversions miraculeuses de ses Compatriotes, et mesme de ses plus proches qui avoient embrassé la Foy, et qui en avoient fait une profession publique. Mais toutes ces faveurs du Ciel ne servoient pour lors qu'à le convaincre de la vanité de leurs coûtumes superstitieuses et de la solidité de nostre sainte Religion, sans avoir fait aucune atteinte efficace sur son cœur, pour luy faire quitter les vices ordinaires des Sauvages. D'ailleurs, son esprit qui nous avoit paru dissimulé, politique, adroit et complaisant, nous avoit obligez d'attendre de la misericorde divine un moment plus favorable pour luy ouvrir la porte du salut par le saint Baptesme.

Enfin, ce moment tant desiré nous parut en cette occasion. Il ouvrit son cœur au Pere Chaumonot, et luy declara en si bons termes la resolution qu'il avoit prise de se faire Chrestien, et de renoncer pour jamais à toutes les coûtumes de son Païs, qui ne sont pas conformes aux saintes maximes de l'Evangile, que le Pere demeura pleinement persuadé qu'il parloit de cœur ; si bien que Monseigneur l'Evesque bien informé de tout, jugea qu'il ne falloit pas differer plus long-temps à luy accorder la grace du Baptesme. Il eut la bonté de luy conferer luy-mesme ce Sacrement, et Monsieur Talon nostre Intendant de luy donner le nom de Louïs. La ceremonie se fit avec toute la solennité possible, qui fut terminée par un magnifique festin, que Monsieur l'Intendant fit préparer en faveur du nouveau Chrestien, luy donnant la liberté d'y inviter tous ceux qu'il jugeroit à propos. Les Iroquois, Algonquins, et Hurons s'y trouvérent en bonne compagnie ; mais les viandes y furent en telle abondance, qu'aprés avoir fait bonne chere, ils remportérent encore de quoy contenter l'appetit de ceux qui estoient restez pour garder les cabanes.

CHAPITRE III.

De quelques autres Iroquois baptisez dans l'Eglise de Quebec.

C'est un coup du Ciel que le changement qui paroist dans la Nouvelle

France. Il ne sortoit autrefois du Païs des Iroquois que des monstres de cruauté, qui remplissoient de terreur nos forests et nos campagnes, et desoloient toutes nos habitations. Mais maintenant que la paix est par tout, à la faveur des armes de Sa Majesté, et qu'il n'y a point de cabanes parmi ces Nations barbares, dont l'entrée ne soit ouverte aux Predicateurs de l'Evangile, il s'en détache de temps en temps quelques-uns, non seulement pour rechercher nostre amitié et s'habituer auprés de nous, mais principalement pour se procurer celle de Dieu, en se rendant dignes d'estre ses enfans, par une veritable conversion, ou pour garder icy avec plus de facilité les promesses qu'ils luy ont déja faites dans le Baptesme.

Une jeune femme d'enuiron vingt-cinq ans, d'un Païs fort éloigné, où la Foy n'avoit pas encore esté preschée, captive des Iroquois, se trouve aujourd'huy Chrestienne, elle et une sienne petite fille de six ans, avec des avantages qui marquent sur la mere et sur l'enfant une conduite de la Providence Divine bien particuliére. La crainte qu'on ne l'assommast où elle estoit captive, l'obligea il y a quelques mois de se refugier en ces quartiers. Elle y fut receuë auec beaucoup de charité dans la Bourgade des Hurons, par vne famille Chrestienne, qui l'adopta ; et Monsieur Talon nostre Intendant eut bien la bonté de prendre soin de la petite fille et de la mettre chez les Religieuses Ursulines, parmi d'autres filles Sauvages qu'il y entretient pour estre instruites en la Foy, et estre élevées dans la crainte de Dieu, et dans la civilité Françoise. La mere se trouvant en estat d'estre baptisée aussi-bien que la fille, il voulut estre leur Parrain, et choisit Madame d'Ailleboust, veuve d'vn de nos anciens Gouverneurs, pour en estre la Marraine au nom de Madame la Princesse de Conty, en consideration de l'affection et du zele que témoigne son Altesse, pour faire élever les petits enfans Sauvages dans la piété Chrestienne. La ceremonie de ces Baptesmes se fit dans toutes les magnificences possibles. Monseigneur l'Evêque voulut luy-mesme les baptiser ; le nom de Louïse fut donné à la mere, et à la petite, celuy de Marie Anne. Tout se termina par vn festin que Monsieur l'Intendant fit préparer pour tous les Sauvages. Les Religieuses Ursulines n'ont jamais veû un plus beau naturel, ny plus affectueux que celuy de cette petite, qu'elles aiment tendrement, et de laquelle elles esperent beaucoup.

Un Sauvage, sa femme, et une petite fille des Iroquois d'Annié, furent baptisez avec les mesmes ceremonies. Monsieur l'Intendant comme Parrain, et Madame Perrot, sa niéce, en qualité de Marraine, nommérent le premier Louïs Guillaume, appellé en Sauvage Ondieragueté, et la femme avec sa petite fille, toutes deux Marie Magdeleine, au nom de Monseigneur le Premier Président, et de Madame sa femme, qui ont toujours témoigné de grandes inclinations pour le Canada, et un zele tout particulier pour y voir Dieu glorifié par la conversion de tous ces peuples.

Marie Magdeleine, la mere, surnommée Skaoüendes, auoit souhaité il y a long-temps cette grace. Ce fut elle qui la demanda à Dieu, toute couverte de son sang, au milieu d'une troupe de la Nation des Loups, ennemis des Iroquois, qui l'assommoient à coups de haches. Vous, dit-elle, qui avez fait le Ciel et la terre, et qui voyez l'estat pitoiable où je suis, ne permettez point que je sois la proye de ces cruels, et que je meure sans Baptesme. Elle fut exaucée au mesme moment, et se trouva heureusement delivrée de ce danger, s'estant traisnée demi-morte jusques au Bourg. Aprés avoir remercié Dieu de sa délivrance dans la Chapelle, elle ouvrit son cœur au Pere Pierron ; et luy ayant raconté ce qui s'estoit passé, avec des sentimens admirables de reconnoissance envers Dieu : Mon Pere, luy dit-elle, vous voyez le sujet que j'ay de desirer le Baptesme, puisque Dieu ne m'a conservé la vie que pour me faire la grace de le recevoir. Ie lé souhaite aussi de tout mon cœur, comme le plus grand bonheur que je puisse posseder, puisque

par le Baptesme je m'assûre le Paradis et me délivre des craintes de l'Enfer. Néanmoins, mon Pere, la pensée me vient, n'estoit que mes blesseures me missent en danger de mort, de differer encore mon Baptesme jusqu'à ce que je puisse me rendre à Quebec, où estant bien guerie, j'espererois aller en compagnie de ceux qui vous y conduiront pour vos affaires : car en verité je me deffie de moy-mesme, quelque resolution que j'aye d'estre fidelle à Dieu et de garder ses Commandemens ; ie crains que demeurant icy parmi ceux de ma Nation, je n'aye pas assez de courage pour leur resister, et je craindrois d'y perdre bien-tost la grace que j'aurois receuë au Baptesme. Le Pere ne jugea pas à propos de s'opposer à son dessein ; il la conduisit néanmoins toujours de l'œil. Elle recouvra sa santé parfaite, se comportant toujours en vraye Catechumene, et enfin Dieu luy donna l'occasion de faire heureusement le voyage ce Printemps, avec l'accomplissement de ses bons desirs ; et maintenant qu'elle est Chrestienne, elle est si fervente dans tous les exercices du Christianisme, que nostre petite Eglise Huronne en est fort édifiée, aussi-bien que de la conduite toute sainte d'vne genereuse veuve Chrestienne de la mesme Nation d'Annié, qui merite icy son éloge avant que de finir ce Chapitre.

Elle descendit icy ce Printemps avec deux de ses petits enfans, quittant son Païs, où elle estoit fort considerée et bien à son aise. L'unique motif qu'elle en eût, fut pour avoir plus de liberté dans ses exercices de dévotion, dont elle estoit détournée par ses proches. Son dessein, qu'elle avoit tenu caché, ayant esté découvert, aigrit tellement l'esprit de toute sa famille, que de dépit ils la dégradérent de noblesse, dans une assemblée des principaux du Bourg, et luy osterent le nom et le titre d'*Oïander*, c'est à dire, considerable, qualité qu'ils estiment beaucoup, et qu'elle avoit héritée de ses Ancestres, et meritée par son bon esprit, sa prudence et sa sage conduite ; et en mesme temps ils en instalérent vne autre en sa place. Ces femmes sont fort respectées ; elles tiennent conseil, et les Anciens ne terminent aucune affaire de consequence sans leur avis. Ce fut une de ces considerables qui porta autrefois la premiére les Iroquois d'Onnontagué, et ensuite les autres nations, à faire la paix avec les François. Elle descendit pour ce sujet en personne à Quebec, accompagnée de quelques-unes de ses esclaves. Estant de retour dans son Païs, elle embrassa la Foy avec la pluspart de sa famille, et est morte depuis trés-chrestiennement.

Or celle-cy ne s'étonna point de ce procedé de ses parens si injuste, et n'en changea pas mesme de visage, sinon pour en faire paroistre plus de joye, protestant hautement qu'elle estimoit plus le nom et la qualité de Chrestienne que celle d'Oiander et de femme de grand credit ; qu'elle quittoit volontiers toutes ses petites commoditez pour posseder les richesses que Dieu promettoit à ceux qui le servent. De fait, quoy qu'elle soit icy dans la pauvreté, n'ayant ny champ ny cabane, sinon par emprunt, elle est néanmoins parfaitement contente ; et le Pere Chaumonot luy demandant vn jour, d'où venoit cette joye qui paroissoit continuelle sur son visage : Ah, mon Pere, dit-elle, je ne me comprends pas moy-mesme, quand je pense que j'ay maintenant toute liberté de visiter à mon gré la maison de la Bienheureuse Vierge, d'y demeurer tant que je veux, sans que personne m'en empesche ou y trouve à redire, et sans y estre troublée ou interrompuë dans mes priéres.

Nous apprenons des lettres de nos Peres qui sont dans ces Missions, qu'il y en a quantité d'autres qui se disposent à descendre icy bas pour y faire profession de la Foy, qu'ils n'ont embrassée que dans le cœur, n'ayant pas le courage de se déclarer Chrestiens parmi leurs gens encore infideles, et pour des difficultez presque insurmontables d'y faire leur salut.

Nous attendons aussi au Printemps prochain le reste d'vne peuplade Huronne, détruite autrefois par l'Iroquois,

et qui peut faire encore environ cinq cens ames. Ils ont député des principaux d'entr'eux pour demander la protection des François, contre un puissant ennemy, qui tout recemment leur a déclaré la guerre. Ils ont esté tres-bien receus, et ont eu satisfaction entiere. Sur tout, ils ont fort agréé les presents qu'on leur a faits pour les inviter à se faire Chrestiens, et à se joindre à la Colonie Huronne tout proche de Quebec.

CHAPITRE IV.

De la Colonie Huronne, à une lieuë de la Ville de Quebec.

La petite Colonie Huronne, composée d'environ cent cinquante ames, est un reste des Peuples de cette nation que la cruauté des Iroquois a épargné, ou qui se sont échappez de leurs mains. La Providence Divine les a ramassez en un lieu, dit la coste de S. Michel, fort peuplée de François, pour profiter de leurs bons exemples, et reciproquement pour édifier les François par leur pieté et dévotion. Leur bourgade est située auprés d'une Chapelle, qu'ils ont bastie conjointement avec les habitans du lieu, où est honorée une Image en bosse de la Sainte Vierge, faite du bois d'un chesne, dans le cœur duquel il s'en trouva, il y a soixante ans, une de pareille grandeur au bourg de Foye, dans le païs de Liege, à une lieuë de la Ville de Dinant. C'est un précieux gage de l'affection de la Reyne des Cieux envers cette Peuplade, et tous les habitans de la contrée. Cette Mere de misericorde s'y est déja fait connoistre par tant de faveurs, qui passent pour miracles, dans l'opinion de ceux qui les ont receuës, que tout le Canada y a recours. Les Pélerins y abordent de tous costez, ou pour y trouver soulagement dans leurs maladies corporelles et spirituelles, ou pour y laisser, aprés en avoir esté gueris, des marques signalées de leur reconnoissance. Nous avons tout sujet de croire que nos Sauvages en ont esté les plus favorisez ; aussi est-ce pour procurer leur conversion auprés de cette divine Princesse, que son Image miraculeuse a esté envoyée en ce païs, par des personnes de pieté, qui en ont déclaré expressément leur intention, dans l'Authentique qui y estoit jointe. Le progrez qu'ils ont fait dans la pratique des vertus Chrestiennes depuis deux ans, qu'ils joüissent de ce tresor, leur assiduité au service de Dieu, leur fidelité plus grande que jamais dans l'observance de ses saints commandemens, leur zele pour son honneur et sa gloire, et pour la conversion des Estrangers infideles qui les viennent visiter ou se rendre auprés d'eux, leur charité envers les pauvres, mesme François, leur patience et leur constance dans les afflictions, en sont des preuves évidentes. C'est une chose inconcevable, et qui surpasse l'idée qu'on a communément d'un Peuple barbare, que l'ordre et l'économie de cette petite Eglise ; c'est le P. Joseph Marie Chaumonot qui en a le soin : j'aime mieux le faire parler luy mesme dans les propres termes que portent les memoires qu'il m'a donnez, de l'estat present de sa maison.

Une bonne Huronne, élevée dans le Monastere des Religieuses Ursulines, et mariée à un François, parlant un jour à quelques-uns de ses parens de la devotion de l'esclavage de la Sainte Vierge, leur fit concevoir un tel desir de l'embrasser, qu'ils ne cesserent point de m'importuner que je ne l'eusse introduite parmy eux. Je le fis le mois de Juin passé, et d'autant que ces bonnes gens ont une grande tendresse pour la sainte Famille de Jesus, Marie et Joseph, ie les disposay à entrer dans la Confrerie que Monseigneur nostre Evesque en a establie à Quebec ; et pour joindre ces deux devotions ensemble, je les y fis admettre en qualité d'esclaves de la Sainte Vierge, afin que tout ce qu'ils feroient de biens, fust mis dorénavant entre ses mains, à ce qu'elle en disposast comme veritable Maistresse, en

faveur des ames du Purgatoire, ou de qui bon luy sembleroit.

On ne sçauroit croire la benediction que Dieu a donnée à cette devotion. Dés le lendemain qu'elle fut instituée, ces bonnes gens coururent devant le jour à la Chapelle, pour y reciter leur chapelet, dans l'intention de fournir à la bien-heureuse Vierge, à l'envy l'un de l'autre, de quoy assister les ames souffrantes du Purgatoire et les pauvres pécheurs. Il y a desia plus de trois mois qu'ils continuënt dans cette ferveur ; et comme j'avois de la peine à croire que des Sauvages qui aiment à dormir pussent se resoudre à se lever si matin, notamment durant l'Esté, que les nuits sont plus courtes, j'ay voulu souvent me trouver moy-mesme dans l'Eglise avant le jour, pour m'asseurer de ce qu'on m'en disoit ; et toutes les fois que je l'ay fait, j'ay veu de mes yeux ce que j'avois appris de leur diligence et assiduité à rendre leurs devoirs à leur bonne Maistresse. Quand ils vont au travail ou qu'ils en reviennent, ils ne manquent point d'entrer dans sa Chapelle, pour luy offrir leurs petits services.

Pour mieux reüssir dans le dessein particulier qu'ils ont pris, de plaire à la sainte Vierge et l'honorer, ils ont choisi entr'eux deux des plus exemplaires et des plus zelez ; les femmes ont fait le mesme dans leur assemblée, tous avec cette protestation publique, qu'ils prétendent que ces personnes ainsi establies ayent tout pouvoir et autorité de leur donner aux occasions les avis necessaires pour se tenir dans leur devoir, de remedier aux desordres, d'apaiser les differens qui pourroient naistre parmi eux, retrancher les abus, en un mot de bien régler toute la bourgade.

Comme ce sont personnes de conduite au dessus de l'ordinaire des Sauvages, qu'ils connoissent leur naturel et leur génie, et qu'ils sont remplis de l'esprit de Dieu, ils ont acquis tant de credit auprés de leurs gens, que rien ne leur est impossible de tout ce qu'ils entreprennent pour le service Divin. Je les employe assez souvent avec beaucoup de succez, pour fléchir et gaigner quelques esprits opiniastres et les ranger plus doucement à leur devoir ; ils me donnent mesme quelquefois de tres-bons conseils pour la conduite de mes nouveaux Chrestiens, et je ne reussis jamais mieux que lors que je les execute. Aussi tous les quinze jours je les assemble, et avec eux tous les associez de la Sainte Famille, pour des conferences spirituelles, tantost sur la maniere de bien gouverner leurs petits mesnages, tantost sur le bon exemple qu'ils doivent donner au prochain, d'autres-fois des moyens de retirer les pécheurs de leur mauvaise vie, enfin des œuvres de misericorde à pratiquer, tant envers leurs compatriotes qu'envers les François leurs voisins, dont plusieurs sont dans une grande pauvreté. Le fruit de ces conferences est tel, qu'ils n'en sortent jamais qu'ils ne se sentent tous enflammez de nouveaux desirs de s'employer avec plus de ferveur au service de Dieu et de la Sainte Vierge.

Ce fut en une de ces conferences qu'une bonne veuve, qui demeure proche de l'Eglise, s'offrit à en estre la portiere, d'en ouvrir et fermer les portes à l'heure ordonnée, et de tenir l'Eglise tousiours nette avec ses avenuës ; la mesme sonne l'*Angelus* ou l'*Aue Maria* trois fois le jour, aussi exactement, disent les François qui demeurent aux environs, que si elle avoit vne horloge pour se regler.

Un jeune homme, fort devot et fort spirituel, s'est aussi presenté en une de ces conferences, pour faire l'Office de Catechiste, tant pour enseigner dans les cabanes les principes de nostre Foy aux estrangers venus de nouveau, que pour faire les prieres tout haut dans la Chapelle.

Lors que je ne puis pas aller à leur Bourgade pour quelques emplois de charité pressante qui m'appellent ailleurs, ils ne laissent pas, soir et matin, de sonner les prieres, et de s'assembler pour entendre l'exhortation que le Catechiste leur fait en mon absence, et pour reciter, à deux chœurs, le chapelet et leurs autres prieres, aprés lesquelles le mesme a soin de recommander qu'on

prie Dieu pour les necessitez publiques et particulieres, dont il a esté adverty, intimant mesme un certain nombre de chapelets que chacun pourra dire en son particulier, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de la tres-sainte Vierge, les remedes et les secours les plus convenables au mal qu'on apprehende.

Aprés que les grands ont achevé leurs devotions et qu'ils se sont retirez chez eux, les enfans, qui estoient demeurez à garder les cabanes, viennent à leur tour dans la Chapelle ; les filles se rangent d'vn costé et les garçons de l'autre : celuy qui sert de maistre aux petits garçons, comme le plus sage de tous, commence les prieres tout haut et d'une voix distincte, que les autres, jusques aux plus petits, repetent apres luy ; ensuite ils disent aussi alternativement leur chapelet, les garçons faisant un chœur, et les filles un autre, tous avec une grande modestie ; ils font les poses tous ensemble, et pas un ne devance son compagnon d'une seule syllabe, ce qui fait une espece de mélodie fort agreable, et qui donne de la devotion.

Tout le monde est si fort édifié de ces bonnes gens, et ont une telle opinion de leur pieté et de leur vertu, que plusieurs leur font faire des neuvaines à l'Image Miraculeuse de nostre-Dame de Foy, afin d'impétrer par leur moyen de cette Mere de Misericorde, ce que d'eux-mesmes ils pensent ne pouvoir obtenir.

Pour moy, une des meilleures marques que j'aye de la Foy de ces humbles esclaves de la bien-heureuse Vierge, n'est pas tant cette assiduité à la priere, que leur grande charité et la compassion qu'ils témoignent pour les malades et les pauvres. Aussi-tost qu'ils apprennent que quelqu'un se porte mal, ils le vont visiter, consoler et assister, tant de leurs prieres que de ce qu'ils peuvent avoir de douceurs, et ne l'abandonnent point qu'il ne soit guery, ou que Dieu ne l'ait appellé au Ciel.

Pour les pauvres, j'en connois parmi nos Sauvages, entr'autres quelques femmes de grande vertu, qui ont nourry des Familles entieres l'espace de plusieurs mois, de leurs moyens, sans en faire jamais rien paroistre, de peur que la loüange qu'on donneroit à leur liberalité ne diminuast la recompense qu'elles en attendent de Dieu seul.

Lors que je m'apperçoy de la necessité de quelque ménage, c'est assez que je le fasse sçavoir à nostre assemblée : en mesme temps il se fait une contribution generale, qui se porte incontinent aux necessiteux de la part de toutes les Femmes de la Sainte Famille.

Leur charité ne s'arreste pas seulement aux Hurons leurs compatriotes, elle s'est étenduë cette année jusques à quelques pauvres Familles Françoises, que ces bonnes femmes ont assistez de leur blé d'Inde ; et j'en connois une entr'autres qui y a employé jusqu'à trente boisseaux de blé d'Inde, faisant cette charité de si bonne grace, qu'elle témoignoit estre dans la confusion de ne pouvoir faire davantage, pour l'amour de nostre Seigneur et de sa Sainte Mere.

On ne jugeroit pas, à voir l'exterieur de nos pauvres Sauvages, qu'ils fussent capables des œuvres et des exercices Chrestiens, qui ne sont que de devotion ou de surérogation ; néanmoins, ce que je vay dire fait assez voir que le Saint Esprit n'a point d'acception de personne, et qu'il opere indifferemment dans les cœurs qu'il trouve disposez à receuoir ses graces. Le Printemps dernier, une veuve nommée Marie Oendraka, me fit ressouvenir que feu son mary et une sienne fille, pour lors fort malades, avoient fait ensemble en canot un Pelerinage à Sainte Anne, pour obtenir par l'intercession de cette grande Sainte (qu'il a plû à Dieu honorer en ce païs par un grand nombre de Miracles) ou la santé ou vne belle mort, et que l'effet de leur devotion avoit esté de mourir peu de temps aprés, tous deux saintement. En suite elle me proposa le dessein qu'elle auroit, si je le trouvois bon, d'entreprendre un semblable Pelerinage, pour rendre ses devoirs à sa Bienfaictrice, luy en témoigner ses reconnoissances, par un présent de deux mille grains de Pourcelaine (qui sont les pierreries du païs), et principalement

pour luy demander la mesme grace pour soy et pour toute sa famille. Je luy accorday volontiers ce qu'elle desiroit : Mais, mon Pere, m'ajousta-t-elle, je vous prie de trouver bon, que le present que je desire offrir à Sainte Anne ne paroisse point sous mon nom, mais de la part de la Nation Huronne ; de plus, comme nous tenons de Sainte Anne, nostre grande Protectrice la Sainte Vierge, je serois bien aise aussi que nous fissions cette petite offrande en reconnoissance de cette faveur, que j'estime pardessus tous les tresors du monde. J'en suis tres-content, luy disje, je seray mesme de la partie, en compagnie des principaux de la Bourgade pour rendre cette action plus solemnelle. Ah, mon Pere, repliqua-t-elle, puis que vous avez cette bonté, j'aurois encore une priere à vous faire, de mettre un escrit au dessous du present, qui declare pour marque perpetuelle de nostre reconnoissance, les motifs que nous aurons eu de faire cette offrande. Je ne vis que du bien à luy donner encore satisfaction sur cette demande. Nous nous embarquâmes de beau-temps dans nos canots d'escorce, en bonne compagnie, et nous fismes nos six lieuës à la faveur de la marée, en priant Dieu et en chantant des Hymnes en leur langue, à l'honneur de la bienheureuse Vierge, et de sa Sainte Mere ; nous arrivâmes heureusement, et tous firent leurs devotions avec beaucoup d'édification des habitans du lieu.

CHAPITRE V.

La constance de Marie Oendraka dans ses afflictions, et son zele pour ne point souffrir le peché dans sa Famille.

Cette ame est trop avancée dans la vertu pour ne point souffrir de temps en temps quelques épreuves. Son fils unique, âgé de quatre à cinq ans, mangea un jour par mégarde, en son absence, d'une herbe venimeuse, qui le mit en un instant à l'extremité. On luy en porte aussi-tost la nouvelle : elle accourt toute desolée, elle trouve son enfant sans mouvement et comme mort ; elle le prend entre ses bras, le porte dans la Chapelle, et prosternée devant la Sainte Image de Nostre-Dame de Foy : Ah ! Sainte Vierge, dit-elle, mon cher enfant est mort, recevez, je vous prie, son ame dans vostre sein, et servez-luy doresnavant de Mere dans le Ciel. Vostre Fils bien-aimé me l'avoit donné pour vn peu de temps, faites-moy aujourd'huy cette grace, ô Mere de misericorde, que je luy rende cette ame innocente par vos propres mains. Chose merveilleuse, et qui surprit tous ceux qui estoient presens ! A peine eut-elle prononcé ce peu de paroles entrecoupées de soûpirs et de sanglots, que l'enfant reprit ses esprits avec tant de vigueur et de force, qu'il vomit à l'heure mesme le poison qui l'étouffoit. Cette legere affliction n'estoit que pour la disposer à en recevoir une plus grande, qui la suivit de prés, et qui enfin se termina par une grande joye. Sept de sa Famille s'estant embarquez peu de jours aprés cét accident, pour se rendre à douze ou quinze lieuës de Quebec, à un lieu favorable pour la chasse, ses deux enfans entr'autres estoient dans le mesme canot, ce petit garçon dont je parlois maintenant, et sa fille de seize à dixsept ans, accomplie en tout, particulierement pour sa vertu ; on luy vint apporter la nouvelle qu'ils avoient fait naufrage, et que pas un n'en estoit échappé. Les preuves en paroissoient si évidentes que personne n'en doutoit. Le temps avoit esté fort mauvais depuis leur départ, et le Fleuve saint Laurent, fort large en ces endroits, avoit esté agité de grandes tempestes : on avoit veu vn canot à la dérive, et quelques corps de Sauvages flottans ; on y avoit mesme distingué le corps d'une fille bien couverte avec quelques colliers de pourcelaine, ce qui faisoit croire que c'estoit celle qu'on regrettoit. A cette nouvelle la pauvre mere, mais la plus affectueuse de toutes les meres, de-

meura ferme, sans se troubler ; elle ne chercha point de consolation, sinon aux pieds de la Sainte Vierge, son unique recours : elle s'y rendit le plustost qu'elle pût, disant mille fois dans son cœur : Mon Dieu, j'en suis contente, puis que vous l'avez ainsi voulu, vostre saint Nom en soit beny. C'est à ce coup, luy dit-elle, entrant dans la Chapelle, c'est à ce coup, ô Sainte Vierge, que mon fils et ma fille seront à vous pour jamais ; vous les prendrez, s'il vous plaist, il n'y a point de jour que je ne vous les offre ; et je vous avois prié il y a quelque temps de prendre mon fils, vous ne voulustes pas pour lors me faire la grace de l'accepter : ô mere de pitié, ô l'unique consolation des affligez, ne refusez point maintenant l'offre que je vous fais de tout mon cœur, de mon fils et de ma fille, que je cherissois pardessus tout ce qu'il y a au monde ; ma fille que j'aimois pour sa pureté, et parce qu'elle aimoit cette vertu pour vous plaire et pour estre aimée de vous, ô Sainte Vierge. Aprés avoir ainsi répandu son cœur et versé bien des larmes en presence de la Sainte Vierge, elle me vint trouver à Sillery, où m'ayant rendu compte de tout ce qui s'estoit passé dans son interieur depuis cette mauvaise nouvelle, elle me recommanda les ames des deffunts. Ce fut d'elle que j'appris son affliction, qui me toucha si sensiblement, que nous demeurasmes elle et moy sans parler, un temps notable.

Enfin aprés un long silence : Allons, ma fille, luy dis-ie, allons à la Chapelle, où nous y trouverons qui nous consolera. Allons, mon Pere, repartit-elle, et puis jettant un grand soûpir : Ah ! Monseigneur Jesus, dit-elle, mes enfans n'estoient pas à moy ; ils vous appartenoient, mon Dieu, vous les avez repris, vous ne m'avez rien osté du mien, j'aurois grand tort de me plaindre. Estans entrez dans la Chapelle, elle s'écria : Ah ! mon Dieu, me voila plus attachée à vous que jamais, n'y ayant plus rien sur la terre qui puisse partager mon cœur, qui ne sera dorénavant que dans le Ciel, où sont tous mes enfans et mon mary. La douleur, les sanglots et les larmes interrompirent sa voix ; et moy, craignant qu'elle ne tombast en défaillance et en pamoison, je la fis conduire hors de l'Eglise, et aprés un peu de repos à sa bourgade, où l'estant allé voir le lendemain, la nouvelle du malheur se confirmant tousiours de plus en plus, elle me pria instamment d'écrire à Monseigneur l'Evesque, qu'il eût la bonté de faire prier Dieu pour la Famille du pauvre Ignace defunt, toute à fait esteinte ; elle parloit de feu son mary, que mon dit Seigneur aimoit beaucoup pour sa vertu, jusques-là qu'il voulut que son corps fut apporté dans l'Eglise de Quebec, où il luy fit faire un service solemnel, auquel assista tout son clergé et les plus considerables de la Ville. Je ne doutay point aussi en cette occasion, de chanter en la Chapelle de nostre-Dame de Foy, une Messe des morts pour le repos des ames de cette pauvre Famille. La pluspart de nos meilleurs Chrestiens y communiérent ; et celle qui estoit la plus interessée s'approcha de la Sainte Table, avec un maintien genereux, un visage aussi paisible et aussi serein, que si elle eust dû entrer dans le Paradis. Aprés nostre action de grace, elle me pria de distribuer aux François que j'estimerois les plus pauvres et les plus gens de bien, environ trente boisseaux de blé, pour les exciter à prier Dieu pour les defunts.

Dieu, aprés tout, qui ne demande que nostre sanctification dans toutes les afflictions qu'il permet nous arriver, se contenta de la bonne volonté de cette vertueuse veuve, et lors qu'elle estoit dans le plus fort de sa douleur, et qu'elle formoit dans son cœur les actes les plus heroïques de résignation à sa sainte volonté, il luy rendit sa joye, en luy redonnant ses enfans et ses neveux pleins de vie et en parfaite santé. Ces corps qui avoient esté trouvez, estoient des Sauvages de la Nation du Loup, qui habitent les costes de Cadie et de la Nouvelle Angleterre qui sont nos alliez, et frequentent nos habitations.

Son zele à bannir le peché de sa Famille, et à en donner de l'horreur à tous ceux qui luy appartiennent, n'est

pas moins admirable que sa generosité et sa constance dans les afflictions. Assistant un jour au saint Sacrifice de la Messe, elle sentit de l'inquietude et de la peine en son esprit de ce qu'elle avoit laissé son fils tout seul dans sa cabane. Pour se mettre hors de peine, elle donne commission à sa fille d'aller voir ce qui s'y passe. La fille, entrant dans la cabane, reconnut d'abord que sa mere avoit esté inspirée de Dieu, trouvant son petit frere et un de ses camarades de son aage, dans une indécence qui tenoit de l'impureté : elle jette un grand cry, comme si le feu eust esté à la maison, donnant des pieds et des mains sur ces deux petits criminels, qu'elle chasse dans la ruë. La mere accourt au bruit, et ayant sçeu la chose, elle fait preparer une bonne poignée de verges pour en faire justice à la sortie de la Messe, à la veuë de tout le monde ; ce qu'elle fit, mais si rudement, qu'une bonne vieille sa parente, touchée de compassion, arracha l'enfant de ses mains et le mena dans l'Eglise, où elle luy fit demander pardon à Dieu, et le ramena à sa mere, qui le rebuta et le renvoya loing de soy, luy assignant sa place au coin du foyer, sur les cendres, avec défense d'en sortir et de coucher ailleurs, jusqu'à ce qu'il eut expié son peché. Je survins la dessus, j'apperceu cét enfant en vraye posture de criminel, le visage abattu et la veuë baissée : Voyez, mon Pere, me dit cette bonne femme, n'est-ce pas là un vray Ondechonronnon, c'est à dire un habitant de l'Enfer ; je l'ay mis en cette prison, jusqu'à ce qu'il ayt fait penitence d'un tel peché, qu'elle me raconta, pour lequel il meriteroit d'estre bruslé éternellement dans l'Enfer : à combien de jours de jeusne le condamnez-vous, mon Pere ? Je suis d'avis, luy dis-je, qu'il jeusne deux jours sans boire ny manger. C'est trop peu, repartit la mere, pour vn petit miserable qui devroit souffrir une faim et une soif éternelle avec les demons. L'enfant écoutoit tout cela, sans dire mot, si humilié et si confus, qu'il me faisoit compassion. Les enfans des Sauvages ont ordinairement l'esprit beaucoup plus tost ouvert que le commun des enfans François, et celuy-cy entre les autres, quoy qu'il n'ayt que quatre à cinq ans, l'a si vif, qu'il fait quelquefois des reparties et des reflexions qui m'estonnent. Au reste, quoy que j'eusse dit en secret à la mere que sa fille ne laissast pas, comme d'elle mesme, de luy donner à manger en cachette, néanmoins son zele l'emporta tellement, qu'il passa plus de 24. heures sans prendre aucune nourriture, et elle estoit bien resoluë de porter encore plus loing le terme de sa penitence, sans la foiblesse notable qui parut en l'enfant : sa raison estoit, que quoy qu'il n'eust pas assez de jugement pour commettre un peché mortel, il avoit néanmoins assez d'imagination et de memoire pour se souveuir vn jour de cette peine, et d'en concevoir de l'horreur du peché d'impureté. Si bien qu'elle voulut encore absolument qu'avant qu'on luy donnast à manger, on me l'amenast dans la Chapelle pour luy faire demander pardon à Dieu de son peché, ce qu'il fit d'une maniere qui me toucha sensiblement.

CHAPITRE VI.

De la Residence de S. Xavier des Praiz.

Cette Residence est à soixante lieuës de Quebec, un peu au dessus de la Ville de Montreal, qu'elle a au Nord, dont elle n'est esloignée que de la largeur du fleuve saint Laurent, c'est à dire d'environ une lieuë et demie. Elle est située sur une plaine qui est eslevée comme une petite montagne, à l'entrée d'une vaste prairie, appellée communément la prairie de la Magdeleine, qui est arrousée par divers contours d'une petite riviere fort agreable, et abondante en toutes sortes de poissons. Une lieuë plus haut est la décharge du Sault Saint Louys, d'où se forme un beau bassin de plus d'une lieuë de large, terminé du costé du Nord, de l'Isle saint Paul ;

du costé du Sud, il fait comme un demy cercle, le long de ladite prairie, dans l'estenduë des deux lieuës qui bornent cette habitation en descendant vers l'Isle sainte Helene. On y compte prés de soixante habitans. La terre y est des plus fertiles de ce païs, fort propre pour nourrir quantité de bestiaux et pour produire quantité de grains.

Cette Residence est pour servir de lieu de repos à nos Missionnaires, tant du païs des Iroquois que des Algonquins Superieurs, dits Outaoüacs, et pour leur fournir de là, avec plus de facilité les choses necessaires pour leur subsistance.

Le grand concours de peuples Sauvages qui y abordent de toutes parts, nous oblige d'y tenir du moins deux Missionnaires intelligens en toutes ces Langues, afin que les Chrestiens et les Catechumenes que nos Peres ont formez sur le païs, y trouvent les mesmes secours Spirituels, et puissent s'entretenir plus aisément dans l'exercice de leur Foy et s'approcher des Sacremens ; ce qui se pratique avec beaucoup de benediction du Ciel, depuis deux ans que cette Residence commence à estre un peu en estat. Dix-huit ou vingt Familles Chrestiennes s'y sont desia habituées, dans l'esperance d'y estre suivies de plusieurs autres, attirées par la beauté et les avantages du lieu, et la commodité d'y recevoir les instructions necessaires pour leur salut.

Ce que je puis dire des heureux commencemens de cette petite Eglise, suivant les connoissances que j'en ay prises sur le lieu, en passant au retour de ma Mission des Outaouacs, n'en ayant pas pû encore estre informé dans le détail par ceux qui la gouvernent, est qu'aprés avoir veu et consideré depuis mon arrivée la conduite des Chrestiens Hurons de Nostre-Dame de la Foy, je trouve que tout y va dans le mesme esprit. Les mesmes exercices de devotion s'y pratiquent matin et soir. J'y ay remarqué un respect et une affection admirable pour leurs Pasteurs, et entr'eux une charité et une union qui surpasse tout ce qu'on pourroit s'en imaginer, nommément estant tous gens ramassez de païs differents, Hurons, Nation Neutre, Iroquois, Andastogué, peuples de la Nouvelle Suede, etc. et tous sortis de diverses Nations Iroquoises, ou comme naturels du pais, ou y ayant demeuré comme prisonniers de guerre.

Estant convenus ensemble cét Esté dernier de prendre cette habitation, ils se resolurent de créer deux Chefs, l'vn pour la police et la guerre, l'autre pour avoir l'œil à l'exercice du Christianisme et de la Religion. Ils recommanderent auparavant bien particulierement l'affaire à Dieu, qu'ils jugerent estre de la derniere importance ; ils entendirent la Messe à cette intention, puis s'estant assemblez, ils choisirent tous, d'un commun consentement, les deux qui en effet ont le plus de merite, soit pour la pieté, soit pour la prudence et le sens commun, ausquels depuis ils ont obeï en toutes choses tres-exactement, sur tout pour observer inviolablement une Loy establie par ceux qui y ont allumé le premier feu, et qui s'est tousiours gardée soigneusement jusqu'à present, qui est de ne point souffrir l'yvrognerie ; de sorte qu'on n'y reçoit aucun Sauvage de nouveau, qu'il ne proteste solemnellement de ne faire jamais aucun excés en matiere de boisson enyvrante ; et la chose est si connuë, que de dire : Je veux m'aller habituer à Saint Xavier des Praiz, c'est tout de mesme que de dire : Je ne veux plus jamais m'enyvrer.

SECONDE PARTIE.

Des Missions Iroquoises.

Les Missions des cinq Nations Iroquoises, assez connuës par les Relations precedentes, ont augmenté le nombre des Fidelles depuis la derniere Relation, de trois cent dix-huit ou vingt ames, dont plus de la moitié sont dans le Ciel.

CHAPITRE PREMIER.

De la Mission des Martyrs à Annié.

De quatre-vingt quatre baptisez en la Mission des Martyrs à Annié, septante quatre sont morts peu de temps aprés le Baptesme, enfans pour la plupart au dessous de sept ans.

La Providence de Dieu a paru particulierement au Baptesme de deux femmes enceintes et de leur fruit : elles avoient esté prises en guerre et amenées dans le païs avec vingt-cinq autres captifs, heureusement pour leur salut. L'une n'estoit grosse que de deux mois. Les deux enfans ayant esté tirez du ventre de leurs meres, qui expiroient dans les feux et dans les horribles tourmens que ces barbares leur faisoient souffrir, se trouverent avoir encore assez de vie pour estre mis au nombre des prédestinez. Le Pere Jean Pierron, qui a le principal soin de cette Mission, eut le bonheur de les baptiser.

La mere du plus petit donna des marques bien sensibles de sa foy, outre qu'elle avoit beaucoup aidé à l'instruction et au Baptesme des autres captifs, qui avoient esté condamnez à mort, estant en un déplorable estat, la peau de la teste enlevée, la face couverte de sang, bruslée cruellement par tout le corps, et tellement défigurée, qu'elle n'avoit plus d'apparence humaine ; elle alla neantmoins chercher le Pere dans la foule de ces barbares, qui en faisoient leur joüet, se presenta à luy, fit le signe de la Croix, et luy dit plusieurs fois avec des marques sensibles de devotion, et d'une voix distincte : Mon Pere, ah mon Pere ! je m'en vay au Ciel, je m'en vay au Ciel.

Une Chrestienne de la mesme Eglise, estant sollicitée au peché avec importunité, par un des plus notables du païs, fit en peu de mots, une réponse qui arresta cet insolent, et le mit dans la confusion : Sçachez, malheureux, luy dit-elle, que je suis Chrestienne, et qu'en cette qualité je suis une chose précieuse devant Dieu.

CHAPITRE II.

De la Mission de Saint François Xavier à Onnejout.

En la Mission de S. François Xavier à Onnejout, il est mort un ancien Chrestien Huron avec des signes de prédestination bien sensibles ; il se nommoit Joseph Ondessonka. Sa premiere pensée, dans sa derniere maladie, fut de donner ordre aux affaires de son salut, par une confession generale de toute sa vie, qu'il fit dans des sentimens d'un cœur vrayement contrit, et avec toute l'exactitude possible. Pour soulager sa memoire, n'obmettre pas un de ses pechez, et suppléer à l'écriture, dont ils n'ont aucun usage, il avoit disposé sur son lit des grains de bled d'Inde, separez en autant de petits monceaux, qu'il croyoit avoir fait de pechez de differentes especes. Ainsi le Pere Jacques Bruyas son Pasteur, n'eut pas grande peine à le confesser, ny luy à satisfaire à l'integrité de ce Sacrement.

Il receut le saint Viatique avec beaucoup de pieté et de devotion ; il prioit le Pere à tout moment de l'advertir des approches de la mort : Afin, disoit-il, que je redouble ma ferveur, et que je fasse un dernier effort pour prier et appaiser la colere de Dieu, que j'ay tant offensé. La pensée de ses pechez et le mauvais usage qu'il reconnoissoit avoir fait de ses graces, luy donnoit une si forte apprehension de ses jugemens, qu'il disoit souvent, les larmes aux yeux : Est-il possible, mon Dieu, que vous me fassiez misericorde et que vous me receviez dans vostre Paradis aprés les desordres de ma vie ? Ah que j'ay bien sujet de craindre l'Enfer ! mais j'espere en vostre infinie bonté, et je suis prest de souffrir autant de temps qu'il vous plaira, les douleurs que je sens, et mesme de plus cuisantes si vous l'ordonnez ainsi, pour satisfaire à vostre Divine Justice. Une femme infidele de ses plus proches parentes, qui l'avoit receu dans sa cabane, l'avoit souvent pressé de permettre qu'on appellât les Jongleurs, qui passent pour

les Medecins du pais, et qu'on employât les secrets de leur Art pour essayer de le guerir ; il s'y est tousiours opposé fortement. Un jour devant sa mort, il me pria, dit le Pere, d'assembler nos Chrestiens dans sa cabane pour leur dire le dernier adieu et se recommander à leurs prieres. Nostre Moribond fit le Prédicateur en ce rencontre ; il leur recommanda entr'autres la perseverance dans la Foy, pour se voir tous un jour réunis dans le Ciel. Une bonne Chrestienne, nommée Felicité Gannondadik, des plus considerables de cette Eglise pour sa pieté et son courage dans la profession du Christianisme, prit la parole et l'exhorta d'une maniere qui toucha toute l'assemblée à souffrir patiemment et pour l'amour de nostre Seigneur le mal qu'il enduroit ; sur tout, elle le conjura de s'examiner encore serieusement pour reconnoistre s'il n'avoit rien oublié en sa confession : Mon frere, luy dit-elle, tu ne peux pas ignorer ce que c'est que le Sacrement de Penitence et son importance, qu'il y faut ouvrir son cœur sans feintise et sans reserve au Prestre qui nous tient la place de Jesus-Christ. Au reste, tu paroistras bien-tost devant luy, rien ne luy est caché, tu as encore le Pere auprés de toy, déclare luy tout ce qui pourroit charger ta conscience et te rendre criminel devant ce Juge terrible : combats vaillamment contre le demon de l'Enfer, jusqu'au dernier soûpir. Courage, mon frere, nous allons prier Dieu pour toy, prie-le aussi pour nous. A l'heure mesme toute la compagnie recita une dixaine du Chapelet ; il ne mourut que le lendemain, jour de saint Barthelemy, sur les dix heures du matin, aprés avoir élevé les deux mains au Ciel, disant : Jesus titajatak garonhiâgué. C'est à dire : Jesus, enleve moy dans le Ciel. Une mort si Chrestienne, n'est qu'une suite d'une pareille vie.

Le mesme Joseph, demeurant autrefois au Cap de la Magdelaine, estant malade d'une enfleure à la main, si dangereuse, que le Chirurgien jugeoit le mal incurable, à moins qu'on ne luy coupât un doigt, et peut-estre la main entiere. Le P. Fremin, Superieur pour lors de cette Résidence, luy en porta la nouvelle, l'encourageant en mesme temps à souffrir patiemment cette operation. Ah ! repartit ce bon Sauvage, d'un visage riant, vous ne me connoissez pas encore, mon Pere, vous ne sçavez pas combien j'ay offensé mon Dieu, ny combien de fois j'ay merité l'Enfer par mes pechez : comment craindrois-je de me voir couper un doigt, ayant merité tant de fois d'estre bruslé pendant toute une éternité ? quand on me couperoit tous les doigts les uns aprés les autres, quand on hacheroit mon corps en piéces, je n'endurerois pas la centiéme partie des peines que souffrent les damnez dans l'Enfer, et ausquelles j'aurois des-ja esté condamné il y a long-temps, si Dieu n'avoit eu pitié de moy. Que je suis aise, mon Pere, que l'occasion se presente de pouvoir offrir à Dieu cette petite douleur en satisfaction de mes pechez ! En mesme temps il presenta sa main au Chirurgien avec un courage intrepide, et souffrit ce petit martyre volontaire avec une constance si heroïque, qu'il n'en témoigna pas plus de sentiment, dit le Pere, que si on ne luy eust coupé qu'un de ses cheveux, repetant souvent ces paroles avec devotion : Qu'on me mette en piéces, qu'on me brusle tout vif en cette vie, pourveu que mon Dieu me pardonne dans l'Eternité.

Dieu éprouve ces petites Eglises d'une maniere admirable, en leur ostant les principales colomnes qui sembloient en estre le soustien. Environ un mois aprés la mort de Joseph, m'escrit le Pere, nous fismes encore une perte bien sensible, en la mort d'une de nos meilleures Chrestiennes, propre sœur de feu Ignace Tsaoüenhohoui, Capitaine de la Colonie Huronne, mort saintement à Quebec. Dieu a exercé et purifié cette bonne femme pendant trois mois que dura sa maladie tres-fascheuse : sa patience dans la perte d'un œil, et dans des douleurs tres-cuisantes d'un flux de sang qui l'a emportée, a ravy nostre petite Eglise. Jamais elle n'a cessé de prier, mesme dans l'agonie, et Dieu luy a conservé la presence d'esprit jusqu'au dernier soûpir ; ce qui luy donna sujet

de dire plusieurs fois avec beaucoup de ressentiment et de reconnoissance, que c'estoit l'avantage qu'avoient les Chrestiens pardessus les infideles, de conserver l'usage de la raison jusqu'au dernier moment de leur vie. Elle estoit la plus assiduë et la plus constante à la priere, et ne manquoit pas un seul jour à dire son chapelet, quelque occupation qu'elle eust.

Je ne puis obmettre ce que le mesme Pere adjouste en sa lettre, en ces termes : Peu de jours aprés que Dieu nous eut osté cette bonne Chrestienne, il nous en donna une autre qui sembloit devoir succeder à sa pieté et à sa devotion. Je luy accorday le Baptesme aprés l'avoir éprouvée long-temps, jusqu'à ce qu'elle m'eust donné des marques suffisantes de sa sincerité et de sa perseverance. Je baptisay en mesme temps deux de ses enfans avec beaucoup de consolation ; mais ma joye fut bien courte. Elle avoit differé son entiere conversion l'espace de trois ans, dans la crainte, ordinaire à ces peuples, que le Baptesme ne luy donnast la mort. Neantmoins, s'estant enfin renduë à l'inspiration divine, passant courageusement pardessus cette apprehension, elle embrassa la Foy.

Trois jours aprés avoir receu cette grace, elle tomba malade, et aprés une langueur de cinq sepmaines dans la pratique continuelle de patience et de resignation à la volonté de Dieu, elle mourut tres-contente, et comme je le croy, dans son innocence baptismale.

CHAPITRE III.

De la Mission de S. Jean Baptiste, à Onnontagué.

Les Lettres venuës de la Mission de S. Jean Baptiste, à Onnontagué, nous asseurent que Daniel Garakontié, le plus considerable, et le chef de toutes les Nations Iroquoises, qui fut baptisé l'an passé icy à Quebec par Monseigneur l'Evesque, et eut pour Parrain Monsieur de Courcelles nostre Gouverneur, continuë courageusement dans l'exercice du Christianisme.

D'abord qu'il fut de retour en son païs, il en fit une haute profession ; il déclara publiquement dans un festin solemnel, où estoient les Principaux de sa Nation, qu'il estoit Chrestien. Vous sçavez, leur dit-il, mes freres, comme j'ay tousiours porté les interests du Public : on ne m'a jamais veu épargner ny ma voix, dans les occasions où j'ay deu parler, ny ma vie dans les negociations d'importance, ou dans les dangers ausquels je me suis cent fois exposé pour le soustien et la conservation de ma patrie. Y a-t-il une seule pauvre Famille dans le Bourg, ou mesme une seule veuve, qui me puisse reprocher de n'avoir pas employé mon autorité pour luy procurer les assistances necessaires, ou pour la culture de ses champs, ou pour se remettre et se restablir, ayant tout perdu par le feu ? Au reste, si j'ay agy jusques à present dans ces emplois par inclination naturelle et par honneur, je m'y porteray doresnavant par un motif plus relevé pour obeïr au souverain Maistre de nostre vie, qui m'oblige par un commandement exprés à tous ces devoirs. Je ne puis pas nier que je n'aye esté vicieux ; ma conduite n'a esté que trop connuë dans la liberté que j'ay prise dans le mauvais usage du mariage : j'en ay rougy devant Dieu, et en ay encore presentement de la confusion devant vous, qui me serez témoins de la protestation que j'ay faite et que je renouvelle encore presentement, de changer de vie et vous donner aussi bon exemple à l'advenir, que je vous ay mal édifiez autrefois par mon libertinage. N'attendez plus de moy que je m'employe pour appuyer et favoriser vos songes, ou pour maintenir et autoriser les coustumes superstitieuses de nos ancestres. Tout cela m'est deffendu comme estant contraire aux Loix de Dieu. C'est un abus de croire que ces choses soient le soustien du païs et de nos vies ; elles en sont plustost la ruine,

et ne servent qu'à avancer nostre mort; je voy clairement que le demon de l'Enfer nous trompe, et vous en serez vous-mesmes persuadez quand il aura plû à Dieu vous faire la mesme grace qu'à moy, et vous éclairer.

Ce discours écouté de toute l'assemblée avec attention, ce changement si notable en une personne d'un si grand merite parmi ces peuples, eut un tel effet sur leurs esprits, dit le P. Pierre Millet dans sa Lettre du troisiesme Juillet, que nos brebis égarées retournerent au bercail, et plusieurs, qui n'écoustoient pas auparavant la voix du Pasteur, s'approcherent et demanderent instamment d'y estre admises.

Nostre Neophyte s'est déclaré depuis en toutes rencontres, tant en public qu'en particulier, parlant toûjours avantageusement, avec zele, du Christianisme, des saints Mysteres de nostre Foy, et de sa resolution d'y perseverer constamment jusqu'à la mort.

Estant allé en traitte en la nouvelle Hollande, où il est fort connu, le Gouverneur du lieu, ayant témoigné dans une assemblée, où estoient des plus notables des Iroquois, l'inclination qu'il avoit de les voir tous en paix avec la Nation des Loups, qui les vont tuer jusques auprés de leurs pallissades, il s'adressa particulierement à luy, comme à un homme d'esprit et rompu dans les affaires, pour sçavoir ses pensées sur les moyens qu'il jugeroit les plus efficaces pour venir à bout de ce dessein. Garakontié luy parla franchement: C'est bien à vous, luy dit-il, à entreprendre des reconciliations telles que celles-là ; vous n'y entendez rien : cette gloire n'appartient qu'à Onnontio (c'est à dire à Monsieur nostre Gouverneur). Quand il tient conseil avec nous à Quebec, il nous recommande sur toutes choses avant que de parler d'affaires, d'honorer Dieu, de le servir, et garder ses commandemens ; il veut que nous respections et écoutions ceux qui nous instruisent et nous apprennent ce qui est de nostre salut : vous autres, vous faites tout le contraire ; vous nous détournez du service de Dieu ; vous me demandez pourquoy je porte ce Crucifix et ce Chapelet à mon col ? vous vous en mocquez, vous dites que cela ne vaut rien, vous blasmez et témoignez du mépris pour la vraye et salutaire doctrine que nous enseignent les habillez de noir : quelle benediction, aprés cela, pouvez vous attendre de Dieu, dans vos traittez de paix, puisque vous blasphemez contre ses plus Adorables Mysteres et l'offensez incessamment ?

Mais ceux qui connoissent le genie de nos Sauvages, admireront encore davantage sa generosité en une rencontre, ou tout autre que luy se seroit trouvé bien embarrassé.

Ils ont une certaine ceremonie des plus considerables parmy leurs coustumes superstitieuses, qu'ils pratiquent, du moins une fois l'année, vers le mois de Feurier, fort solemnellement, en faveur de leurs songes, par lesquels ils pretendent connoistre toutes les volontez d'vn certain Taronhiaoüagon, sur leur bonne ou mauvaise fortune : Ce genie, disent-ils, est le plus puissant de tous les genies, et le Maistre de nostre vie. Cette ceremonie se fait, ou pour la guerison de quelque personne riche et de consideration, ou avant leur chasse pour en obtenir un heureux succez, ou estant sur le point de prendre de grands desseins pour la guerre. Elle durera quelquefois les quatre et cinq jours, pendant lesquels tout est en desordre, et on ne fait point à manger qu'à la dérobée ; chacun a la liberté de courir par les cabanes, habillé d'une façon grotesque, hommes et femmes proposant par signes ou en chantant, en termes enigmatiques et obscurs, ce qu'ils ont desiré en songe, que chacun tasche de découvrir, offrant la chose devinée, pour precieuse qu'elle puisse estre, faisant gloire de paroistre liberal en cette occasion. Le chef du Bourg est le premier mobile en toute cette affaire, c'est à luy à en déterminer le temps et les circonstances ; et ce fut une nouvelle occasion que prit Garakontié de faire connoistre à tous ses gens qu'il estoit vrayement Chrestien dans le cœur, et non pas seulement

comme quelques autres, dans l'apparence exterieure.

Un jour donc, aprés avoir vuidé dans le Conseil quelques affaires, un des anciens proposa celle de l'Onnonhoüaroia, c'est le nom qu'ils donnent à cette ceremonie superstitieuse.

Pour lors Garakontié prenant la parole : Mes freres, leur dit-il, vous sçavez que je me suis assez déclaré sur toutes ces matieres, vous ne pouvez en ignorer mes sentimens, c'est assez de vous dire, ce que je vous ay fait connoistre en toutes occasions, que je suis Chrestien. Là dessus il se leve et sort de la cabane, laissant toute l'assemblée, la teste baissée, dans le silence et l'étonnement, ce qui obligea un chacun de se retirer chez soy sans rien conclure.

Ce procedé inoüy jusques alors, surprit tout le Bourg, et irrita mesme quelques esprits mal disposez ; mais cette fermeté et fidelité de nostre Neophyte consola et réjoüit tous les Chrestiens, et augmenta de beaucoup le credit de nos Missionnaires, et l'estime de la doctrine qu'ils preschent. On nous a mandé depuis que sa femme s'est convertie et fait Chrestienne, et qu'à l'imitation de ce Capitaine, plusieurs font paroistre bien de la constance dans leur foy. Une femme Chrestienne, s'estant enyvrée par malheur, et ayant esté pour ce sujet interdite de l'Eglise un temps assez notable, à cause du scandale qu'elle avoit donné, receut cette punition avec beaucoup d'humilité et de sousmission ; et luy ayant esté déclaré, aprés une bonne épreuve de sa constance et de fortes instances de sa part, qu'elle ne rentreroit point dans l'Eglise qu'à certaines conditions assez rudes, nommément pour des Sauvages, elle se soumit à tout sans reserve, avec beaucoup de courage, s'estimant heureuse de rentrer, à quelque prix que ce fust, en possession de tous les droits des enfans de Dieu.

Quoy que ces Eglises naissantes ne soient pas encore si nombreuses, neantmoins les Fidelles qui en sont les membres ne laissent pas d'avoir quelque chose de la generosité des Chrestiens de la primitive Eglise : vous en trouverez qui demeurent fermes et inébranlables comme des rochers contre les insultes de leurs parens infidelles, aimant mieux estre dans l'opprobre et le mépris, et demeurer mesme dans l'extreme pauvreté, que de trahir leur Foy, ou de consentir à quoy que ce soit d'indigne d'une ame Chrestienne ; plusieurs ont la conscience si tendre, qu'ils ne peuvent pas souffrir le moindre peché sans en rechercher au plus tost le remede dans la confession.

CHAPITRE IV.

De la Mission de Saint Joseph, à Goiogoüen.

La derniere Lettre que nous avons receuë du P. Estienne de Carheil nous donne une connoissance suffisante de l'Estat present de cette Mission. Il nous en escrit en ces termes.

Les nouveaux progrez du Christianisme dans l'avancement de la Foy, et du salut des ames, estant toute la consolation que vostre Reverence attend chaque année de nos Missions, je ne sçaurois luy causer plus de joye que de luy apprendre l'accroissement de cette Eglise, par le nombre des ames qu'elle a ou regenerées dans les eaux du Baptesme, ou rendues bien-heureuses dans le Ciel par une sainte mort.

Si le salut d'une ame est un sujet plus digne de consolation que toutes les plus illustres conquestes de la terre, j'espere que soixante et deux, à qui j'ay donné la vie de la grace, et trente-cinq qui sont allez vivre dans la gloire, seront bien capables de la consoler. La plus grande partie de ceux qui sont morts apres le Baptesme estoient des enfans, dont l'âge ne permet pas de douter de leur bonheur ; les autres estoient adultes, dont la disposition me fait croire qu'ils ont merité par leur cooperation à la grace, ce que ces petits innocens ont receu par le seul effet du Sacrement.

Sans m'arrester à chacun d'eux en particulier, celle qui m'a paru la mieux disposée, est une jeune femme âgée d'environ vingt-cinq ans. Elle estoit d'un naturel admirable, d'une douceur qui n'avoit rien de Sauvage, et qui sentoit plus l'éducation de France que celle d'vn païs Barbare. Avant que d'estre baptisée, elle venoit assez souvent à la priere, y amenant avec soy une petite fille qu'elle avoit, âgée de quatre à cinq ans. Ce soin la disposoit à recevoir plus facilement la grace du Baptesme, par l'impression des veritez Chrestiennes qui entroient peu à peu dans son esprit. Elle tomba malade, et je la trouvay dans cét état, lors que je visitois tout le Bourg ; elle me pria d'avoir pitié d'elle et de luy donner quelque medecine qui la pût guerir. Je luy en donnay, en l'instruisant de tous nos Mysteres, principalement de la necessité du Baptesme. Elle fit paroistre qu'elle prenoit plaisir à m'écouter, pendant que je ne luy parlois que de la substance et des effets de ce Sacrement ; elle ne trouvoit pas de difficulté à se laisser verser un peu d'eau sur la teste, pour estre bien-heureuse dans le Ciel éternellement ; et si je ne luy eusse rien demandé davantage, elle estoit toute disposée à recevoir le Baptesme. Mais comme j'ajoûtay que la simple application de l'eau n'estoit pas suffisante pour nous mériter ce bonheur éternel, et nous exempter des peines qui ne devoient jamais avoir de fin, qu'il falloit de plus reconnoistre les pechez qu'on avoit commis, en concevoir de la douleur, et prendre une ferme resolution de ne les plus commettre, ce fut alors que son cœur, qui avoit auparavant de l'esperance, sentit du combat et de la resistance ; elle en tira un profond soûpir, et aprés m'avoir jetté une vive œillade, elle se détourna et se cacha le visage, pour m'obliger à ne luy en dire pas plus qu'elle ne vouloit.

Dans ce mesme moment, une femme de sa cabane estant venuë pour s'opposer à l'instruction que je ne laissois pas de continuer, je fus contraint de me retirer.

Trois jours se passerent sans que ma malade voulust souffrir que je m'approchasse d'elle pour l'instruire. Cependant son mal s'augmentoit, et me causoit un empressement necessaire à son salut, et qui eut enfin son effet. Comme tous ces rebuts ne procédoient que de l'opposition de sa volonté aux lumieres de son entendement, les visites frequentes que je luy rendois, le desir que je faisois paroistre pour son salut éternel, avec la necessité d'une mort prochaine, amollirent enfin son cœur, et changerent toutes ses aversions en amour.

Un matin, l'estant allé voir pour luy offrir encore quelque remede, avec des témoignages ordinaires de compassion, qu'elle receut avec quelque petit soulagement, qui ne laissa pas de luy donner tant de confiance le peu de temps qui luy resta à vivre, qu'elle ne s'adressoit quasi plus qu'à moy pour recevoir tous les soulagemens que son mal luy faisoit souhaitter, cette confiance me donna le moyen de luy parler encore du Baptesme : je ne trouvay plus de resistance ; et si son cœur avoit eu de la peine à concevoir de la douleur et de la haine pour des objets ausquels il s'estoit attaché par inclination et par habitude, Dieu ne l'avoit permis que pour la disposer à le faire avec plus d'efficace, de sincerité, et d'asseurance de son salut. En effet quand je vins à luy parler la seconde fois, à luy dire qu'il falloit detester ses pechez, que je luy marquois, et à luy demander si elle ne les detestoit pas, comme Dieu le vouloit, afin qu'ils fussent effacez par le Baptesme, je la vis pour lors s'emporter d'une maniere bien contraire à son premier emportement, et l'affliction que j'avois ressenty au refus qu'elle faisoit de la douleur, fut recompensée par une joye beaucoup plus grande. Elle attacha et son cœur et sa langue à ce mot de douleur, elle le prononça, elle le repeta d'elle-mesme plusieurs fois, avec une tendresse inexpliquable qui me penetra jusqu'au fond de l'ame, et tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il faudroit l'avoir entenduë pour la concevoir. Aprés cela, je ne doutay plus qu'elle ne fust du nombre des prédestinez. Je la baptisay aprés une assez

longue priere que je luy fis faire, y renfermant tous les actes qui luy pouvoient servir de disposition. Lors qu'elle vit que je m'approchois d'elle pour la baptiser, elle presenta la teste pour recevoir l'eau, et composa tout son visage si modestement, que l'operation de la grace m'y parut visible. Je ne tarday aprés son Baptesme, qu'autant de temps qu'il en fallut, pour luy donner des asseurances du bonheur éternel et luy faire repeter quelques prieres ; en suite de quoy, m'estant retiré, elle rendit son ame quelque temps aprés, à celuy qui venoit de la purifier.

CHAPITRE V.

Des Missions de la Conception, de saint Michel et de saint Jacques, à Tsonnontoüan.

Quoy que la Nation des Sonnontoüan soit la plus grossiere, la plus barbare, et qui a le moins de commerce avec les François, et en apparence la plus éloignée des dispositions requises pour embrasser la Foy ; neantmoins, nos Peres qui ont travaillé en ces Missions depuis deux ans, y ont trouvé des ames choisies ; et le Pere Julien Garnier, qui en a maintenant luy seul tout le soin, nous demande du secours, dans l'esperance qu'il a que ces Peuples, qui sont plus nombreux que tous les autres Iroquois, s'adouciront enfin, et donneront un bel employ au zele des Missionnaires, qu'il plaira à Dieu y envoyer. Le peu qu'il nous en mande, est bien capable de toucher et d'y attirer des cœurs remplis du saint Esprit. Il s'y fait des miracles de grace, qui nous font voir que la main de Dieu n'est point racourcie : plus de cent dix baptisez cette année en sont des preuves évidentes, aussi bien que la ferveur et le courage de quelques ames d'élite.

Un ancien Chrestien, nommé François Tehoronhiongo, des premiers de l'Eglise de saint Michel, fort consideré pour son éminente vertu et pour l'autorité qu'il s'est acquise sur ceux de sa Nation, ayant perdu un amy intime, bon Chrestien et tres-vertueux, mort en peu de temps, et presque subitement, à son insceu, sentit en cette occasion une si vive impression de l'importance de bien mourir, et de la necessité d'estre disposé à tout moment à franchir ce passage, duquel dépend l'éternité bien-heureuse ou mal-heureuse, qu'il n'en pouvoit détourner sa pensée. L'effet qu'eut en luy cette grace fut tel, qu'il prit dés lors la resolution qu'il a depuis gardée inviolablement, de se priver de tous les festins où il voyoit quelque apparence de superstition ou de peché ; et le temps approchant où les Sauvages infideles courent par le bourg pour procurer l'accomplissement de leurs songes, il fit proclamer par un cry public, dans les bourgs de saint Michel et de saint Jacques, que personne n'eust à s'adresser à luy, ny à pas un des siens pour satisfaire à son songe, qu'il n'estoit plus de cette ceremonie, y ayant renoncé dés son Baptesme ; et que comme il ne reconnoissoit dans le songe aucune divinité, aussi ne vouloit-il rendre aucun culte ny aucun hommage à ses songes, ou aux songes d'autruy.

Un des anciens du Bourg, pour lesquels ces Peuples ont tousiours beaucoup de respect et de complaisance, s'estant adressé à luy dans le cours de cette ceremonie publique, et l'ayant menacé, s'il ne luy accordoit ce qu'il avoit songé, qu'il luy imputeroit selon la créance de ces Peuples, tout ce qui luy arriveroit de funeste, cette menace ne l'estonna point ; il luy répondit hautement qu'estant Chrestien, il ne le craignoit point, il fit la mesme réponse à ceux qui l'importunerent pour le mesme sujet.

Cette constance Chrestienne luy acquit tant de credit et de respect, que lors qu'il survient dans quelque assemblée, mesme d'infidelles, qui ne s'entretiennent souvent que de choses deshonnestes, ou au desavantage de la Foy et du Christianisme, on change incontinent

de discours ; plusieurs s'adressent à luy pour estre instruits de nos saints Mysteres, qu'il possede parfaitement, et pour apprendre les prieres.

La Providence Divine se sert le plus souvent de l'affliction pour les disposer à écouter sa sainte parole : l'humiliation et la misere les rend plus dociles. Le mesme Pere nous mande que jamais il n'a eu d'audience plus favorable qu'aprés l'incendie du Bourg de saint Michel, qui arriva le Printemps dernier, où toutes les cabanes avec la Chapelle, furent reduites en cendre sans qu'on pût rien sauver, ny meubles, ny bleds, ny chose aucune necessaire à la vie. Ces pauvres gens n'en parurent point troublez, au contraire ils témoignerent au Pere qu'ils reconnoissoient que Dieu les punissoit justement pour leur infidelité, et la resistance qu'ils avoient apportée jusques alors au progrez de l'Evangile : ils le prierent instamment de ne les point abandonner ; ils luy promirent, si-tost qu'ils auroient rebasty leurs cabanes et leur palissade, pour estre en quelque asseurance contre leurs ennemis, de dresser une Chapelle, beaucoup plus belle que celle qu'ils avoient auparavant, et de s'y rendre plus assidus à la priere que par le passé. Le Pere adjouste qu'ils en firent la protestation en termes si forts, et avec tant de marques de sincerité, qu'il en est demeuré persuadé qu'ils tiendront parole. *Fiat, fiat.*

Nous reconnoissons encore plus sensiblement dans leurs maladies mortelles, les effets de la grace et les fruits que produisent les instructions journalieres dans les esprits qui paroissent mesme les plus rebelles et les plus opposez à la Foy ; j'en rapporteray entr'autres deux ou trois exemples, qui me paroissent avoir des circonstances plus remarquables.

Un Sonnontoüan, du Bourg de saint Jacques, fort aagé, et de consideration, estant tombé malade, le Pere l'alla visiter et luy offrit de sa part toute sorte d'assistance, tant pour le soulager dans sa maladie, que pour le salut de son ame : il refusa l'un et l'autre assez brusquement ; ce qui obligea le Pere de se retirer, aprés quelques instances civiles, pour ne point le rebuter d'abord. Plusieurs jours se passent dans cette mauvaise humeur, pendant lesquels il ne peut faire autre chose que de s'employer auprés de Dieu pour ce miserable, qui selon les apparences humaines, étoit pour mourir sans Baptesme et dans l'infidelité, la porte de sa cabane luy estant fermée, et ne pouvant plus avoir d'accez auprés de luy. Cependant le Pere estoit bien averty qu'il baissoit à veuë d'œil, et ce luy fut une peine d'esprit incroyable : il n'y a que ceux qui l'ont experimentée qui la puissent concevoir, de voir une ame infortunée, qu'on est venu chercher au travers de tant de Mers, tout proche de l'Enfer, sans la pouvoir secourir ny l'aider à sortir de ce danger ; mais la bonté de Dieu, qui se montre autant favorable à vn pauvre Sauvage qu'au plus grand Monarque de la terre, luy tendit la main d'une maniere inesperée. Comme ces Peuples se conduisent par leurs songes, il permit que dans un assoupissement il vid le Pere qui luy presentoit une medecine fort avantageuse pour sa santé. Ce fut assez pour l'obliger à l'envoyer chercher incessamment, et le conjurer de sa part de le venir visiter au plus tost. On le trouva à S. Michel, où en attendant le moment de la grace, il estoit allé visiter son Eglise : il quitte tout à cette nouvelle pour courir au plus pressé ; le malade parut fort joyeux à son arrivée, le fit seoir auprés de son lit, et luy dit : Ourasera, c'est le nom du Pere en Sauvage, donne-moy, je te prie, au plustost une medecine : je l'ay veuë en songe dans tes mains, et elle me guerira. Ah mon frere, tres-volontiers, luy dit le Pere, je te vay donner une medecine, mais bien autre et bien meilleure que celle que tu as veuë en songe : tu n'en as plus de besoin pour ton corps, qui n'est plus en estat d'en profiter ; une medecine de cette nature ne serviroit qu'à avancer le dernier jour de ta vie. Le Grand Maistre de nostre vie, et qui t'aime, me commande de t'en donner une toute celeste, qui rendra la santé

et la vie à ton ame, la délivrera de la mort éternelle, luy procurera au lieu de cette vie miserable que nous avons commune avec les animaux, une vie bienheureuse et éternelle dans le Ciel, par le moyen du Baptesme. Tandis que le Pere parloit, le S. Esprit operoit dans le cœur de ce Sauvage ; et à ce mot de Baptesme, duquel il l'avoit entretenu plusieurs fois sans effet, s'éveillant comme d'un profond sommeil, il le pria instamment de luy remettre en memoire les instructions qu'il luy avoit dé-ja données autrefois, pour le disposer à recevoir ce Sacrement : le Pere le fit sur l'heure mesme, et le malade l'écouta avec beaucoup de joye et de consolation. Ayant neantmoins jugé à propos de remettre son Baptesme au lendemain, dés le point du jour il visita son malade, et le trouva dans une sainte impatience de se voir au nombre des enfans de Dieu, ayant passé toute la nuit dans des actes de Foy et de Contrition, et à réciter les prieres qu'on luy avoit enseignées le jour precedent, et qu'il n'avoit point oubliées, selon que le Pere reconnut, le malade les ayant encore repetées tout seul en sa presence. Il receut donc le saint Baptesme avec beaucoup de devotion, et ayant passé toute la journée et la nuit à benir Dieu, et à luy demander le Paradis, il mourut le jour suivant, laissant cette impression à son Pasteur, qu'il estoit infailliblement du nombre des predestinez.

Je finiray ce Chapitre par l'Extraict d'une lettre que j'ay receuë du mesme Missionnaire, en ces termes : L'yvrognerie, causée par les boissons que les infideles apportent des Hollandois, de plus de quatre-vingts lieuës par terre, a esté plus universelle que jamais, s'estant estenduë jusques aux femmes ; et ces desordres durent les douze et quinze jours aprés l'arrivée de chaque bande de traitteurs. Pendant tout ce temps, on ne fait ny à manger ny feu dans les cabanes, elles sont abandonnées jour et nuit ; tout le reste du monde s'enfuit et se cache dans les champs et dans les bois. Parmy tous ces debordemens, la vertu de nos Chrestiens a paru avec éclat : ils se sont tous maintenus dans leur devoir, et ont montré autant d'aversion de ces débauches, qu'elles sont éloignées de leur profession. Les yvrognes mesmes ont eu ce respect de ne point venir à la Chapelle ; nous y avons fait nos assemblées à l'ordinaire les Dimanches, nos Chrestiens s'y sont ramassez de leurs refuges, avec grand soin, y ont entendu la Messe avec autant de repos et de devotion qu'en aucun autre temps de l'année. J'ay eu plus de peine pour les malades, ne sçachant où les trouver. Je n'ay pas laissé d'en baptiser quelques-uns, entr'autres un adulte, qui aprés un an d'exercice, m'a donné bien de la consolation. Il estoit Catechumene, et assez assidu aux prieres ordinaires. Un jour le trouvant bien mal, je jugeay à propos, de son consentement, de le disposer au Baptesme : je l'instruisis pour cét effet des principaux Mysteres de nostre Foy, et luy fis faire les actes necessaires pour le preparer à ce Sacrement, que je differay neantmoins, pour de bonnes raisons. Pour lors l'ayant trouvé en delire et en danger de mort, je ne doutay point de le baptiser. Quelque temps aprés, estant revenu à soy, il me fit appeller, et me dit tout en colere, que je l'avois trompé, qu'il s'estoit veu en songe dans le Ciel, où les François l'avoient receu avec les huées qu'ils ont coûtume de faire à l'arrivée de leurs captifs de guerre ; que lors qu'il s'estoit échappé d'eux, ils avoient dé-ja des tisons de feu en mains pour le brûler. Au reste, que l'eau que je luy avois versée sur la teste estoit un sort et un malefice qui le feroit mourir, et le détermineroit à estre brûlé éternellement en l'autre monde. J'eus recours à Dieu bien particulierement en une rencontre si inopinée, et enfin il me fit la grace, aprés plus de trois heures de combat, avec douceur neantmoins et amitié de le convaincre et de le détromper. Il quitta toutes ces imaginations causées par le demon, qui le vouloit perdre ; il reprit d'une façon admirable ses premieres pensées et les sentimens d'une ame veritablement convertie : il ne souhaitoit que de mourir

au plustost pour ne plus offenser Dieu et estre bien-heureux dans le Ciel ; il luy en faisoit de luy-mesme la demande, à la fin de ses prieres ordinaires, en ces termes : Toy qui és au Ciel, aye pitié de moy, tire-moy au plustost d'icy bas, que je sois bien-heureux auprés de toy.

Un autre malade m'a encore plus consolé, le voyant agir dans l'affaire de son salut d'une maniere bien extraordinaire pour vn Sauvage, et qui temoignoit une grande foy. Pour le gagner à Dieu, outre les instructions frequentes que je luy donnois, je ne m'estois point épargné, ny jour ny nuit pour l'assister et luy faire croire que je voulois efficacement sa guerison. Un jour, sentant bien que tous mes remedes estoient sans effet, et qu'il alloit tousiours de pis en pis, me voyant neantmoins dans un empressement extraordinaire pour le soulager : Mon frere, me dit-il, je voy bien que tu m'aimes, mais je te prie de ne plus songer à mon corps, ne t'applique plus qu'à sauver mon ame : c'en est fait, je suis mort, je n'en puis douter, et ce qui est important c'est de bien mourir. Je l'instruisis donc pleinement et le baptisay : dés lors, bien content et ne pensant plus qu'au Paradis, il commença à chanter sa chanson, qu'ils appellent de mort, mais bien en autres termes, qu'il ne faisoit autresfois dans les dangers, estant infidelle. C'est Jesus, disoit-il, qui est le maistre de ma vie, il me menera au Ciel : plus jamais de peché, plus de songe, le grand Maistre qui est au Ciel le défend. Ce furent ses derniers sentimens, qu'il conserva jusqu'à la mort.

Aprés tout, il faut avoüer que ces peuples ont de grandes oppositions à la Foy, et que la conversion d'vn Sauvage est vn coup du Ciel. La liberté, qu'ils cherissent plus que leur vie ; l'orgueil, qui leur est naturel, aussi bien que l'inconstance dans leurs resolutions ; l'impureté dans laquelle ils ont esté élevez ; l'attache qu'ils ont extrême à leurs songes et à leurs coûtumes superstitieuses ; leurs divertissemens, et leur occupation ordinaire dans la chasse et la guerre, qui les rendent peu sedentaires, et les tiennent, la pluspart du temps, dans la campagne et dans les bois, outre le Demon de l'yvrognerie qui les possede depuis quelques années, sont sans doute de grands empeschemens pour y établir solidement la Religion. Neantmoins le zele, la confiance, l'application, la patience et la longanimité de nos Missionnaires, surmontent tous ces obstacles, et nous donnent sujet d'esperer que Dieu augmentera toûjours les benedictions qu'il luy a plû jusques à present donner à leurs travaux. C'est déja un grand avantage qu'ils sçachent leur Langue, qu'ils ayent trouvé accés dans leurs esprits, qu'ils soient aimez et en estime parmy eux, qu'ils ayent liberté entiere de leur prescher en public et en particulier la parole de Dieu, et qu'il n'y ait point de famille en tous ces païs qui ne soit suffisamment instruite des principaux mysteres de nostre Foy. Plusieurs ont la Foy, quoy que par attache à leurs mauvaises habitudes ils ne soient pas encore Chrestiens de profession ; ils le font paroistre dans leurs maladies, lors que souvent d'eux-mesmes ils mandent nos Peres pour ne point mourir sans Baptesme. Les prieres se font reglément en chaque bourg soir et matin, dans la Chapelle, où les Catechumenes ont entrée, et les Chrestiens y reçoivent aux jours de Dimanche les Sacremens ; on y fait le Catechisme, outre les instructions qu'on leur donne chaque jour dans les cabanes. Quantité de petits enfans s'envolent au Ciel aprés la grace du Baptesme, estant un des premiers soins de nos Missionnaires d'avoir l'œil à ce que pas un ne meure sans ce Sacrement. C'est ainsi que malgré l'Enfer, ces petites Eglises ont leur progrés ; il n'y en a point qui n'ait des ames choisies, qui imitent la ferveur et la charité des Chrestiens des premiers siecles, et servent, par leurs bons exemples, d'un puissant motif à la conversion des autres. En un mot nos Ouvriers Evangeliques sont si éloignez de l'idée de croire qu'il n'y a rien à faire pour la Foy auprés de ces peuples, qu'ils nous crient au secours de tous costez et nous demandent du renfort avec toutes les

instances imaginables, et entr'autres ceux qui travaillent dans les terres les plus remplies de ronces et d'épines, et à la culture des peuples les plus barbares et les plus rebelles à l'Evangile.

TROISIESME PARTIE.

Des Missions aux Outaoüacs.

Esclaircissement sur l'idée qu'on doit avoir de toutes les Missions comprises sous le nom des Outaoüacs.

Il est bon de donner une connoissance generale de tous ces païs des Outaoüacs, non seulement pour distinguer les lieux où la Foy est publiée par l'établissement des Missions, mais aussi parce que le Roy en ayant pris tout fraischement possession, par une ceremonie digne du fils aisné de l'Eglise, et d'un Roy tres-Chrestien, il a mis tous ces peuples sous la protection de la Croix, avant que de les prendre sous la sienne, et n'a pas voulu y arborer ses armes, qu'aprés y avoir planté celles de Jesus-Christ, ainsi qu'il sera declaré par le narré qui sera fait de cette prise de possession.

Par un coup d'œil, qu'on peut jetter sur la Topographie des lacs et des terres sur lesquelles sont établis la pluspart des peuples de ces quartiers, on aura plus de lumiere sur toutes ces Missions, que par de longs discours qu'on en pourroit faire.

On peut d'abord jetter les yeux sur la Mission de Sainte Marie du Sault, à trois lieuës au dessous de l'emboucheure du Lac Superieur ; on la verra placée sur le bord de la riviere, dans laquelle ce grand Lac se décharge, par l'endroit qu'on nomme le Sault ; lieu bien avantageux pour y faire les fonctions Apostoliques, puis qu'il est le grand abord de la pluspart des Sauvages de ces quartiers, et le passage presque ordinaire de tous ceux qui descendent aux habitations Françoises. Aussi est-ce en cét endroit que s'est faite la prise de possession de toutes ces terres au nom de sa Majesté, en presence et avec le consentement de quatorze Nations, qui s'y sont renduës pour cét effet.

Vers l'autre extremité du mesme Lac, se découvre la Mission du Saint Esprit, qui se fait en partie au lieu qui s'appelle la pointe de Chagaoüamigong, et en partie aux Isles voisines, où les Outaoüacs avec les Hurons de Tionnontaté se retirent selon les saisons propres, ou pour la pesche, ou pour le bled d'Inde.

Il sera aisé de reconnoistre les rivieres et les chemins qui conduisent à diverses Nations, ou sedentaires, ou errantes, situées aux environs de ce mesme Lac, et qui ont quelque dependance de cette Mission du Saint Esprit, par le commerce qui les attire chez nos Sauvages.

Car c'est vers le Midy que coule la grande riviere, qu'ils appellent Missisipi, laquelle ne peut avoir sa décharge que vers la mer de la Floride, à plus de quatre cens lieuës d'icy, et dont il sera parlé plus amplement cy-aprés ; au delà de cette grande riviere sont placez les huit Bourgades des Ilinois, à cent lieuës de la pointe du Saint Esprit, et à quarante ou cinquante lieuës du mesme endroit, tirant au Couchant, on découvre la Nation des Nadoüessi, fort nombreuse et belliqueuse, qui passent pour les Iroquois de ces contrées, ayant guerre eux seuls presque contre tous les autres peuples d'icy ; plus loin se rencontre une autre Nation de langue inconnuë, apres laquelle est, dit-on, la mer du Couchant. Poussant encore vers l'Oüest-Noroüest, l'on void les peuples, appellés Assinipoüalac, qui font une grande villace, ou selon d'autres, trente petits villages ramassez assez prés de la mer du Nord, à quinze journées de la mesme Mission du Saint Esprit.

Enfin les Kilistinons sont épandus par toutes les Terres du Nord de ce Lac Superieur, sans avoir ny bled, ny champs, ny aucune demeure arrestée, mais errans incessamment parmy ces grandes Forests pour y vivre de chasse, aussi bien que quelques autres Nations de ces quartiers-là, qu'on appelle pour ce sujet

les gens des Terres, ou de la Mer du Nord.

On pourra aussi, comme en chemin faisant, remarquer tous les endroits de ce Lac, où l'on dit que se retrouve du cuivre : car quoy que jusqu'à present on n'en ait pas de connoissance bien asseurée, faute de recherche assez exacte, neantmoins les plaques et les masses de ce métail que nous avons veuës, pesant chacune cent et deux cens livres et bien plus, ce gros rocher de cuivre de sept à huit cens livres que tous les passans voyent vers le fond du Lac, et en outre quantité de morceaux qu'on trouve au bord de l'eau en divers endroits, semblent ne nous permettre pas de douter qu'il n'y ait quelque part des meres mines, qu'on n'a pas encore découvertes.

Aprés avoir parcouru des yeux tout ce Lac Superieur avec les Nations qui l'environnent, on peut descendre vers le Lac des Hurons, et y remarquer, presque au milieu, la Mission de saint Simon, établie dans les Isles qui estoient autrefois le vray païs de quelques Nations des Outaoüacs, et qu'ils furent contraints d'abandonner, lors que les Iroquois désolerent les Hurons ; mais depuis que les Armes du Roy les ont obligés de vivre en paix avec nos Algonquins, une partie des Outaoüacs sont retournés en leur païs ; et en mesme temps nous avons placé cette Mission, à laquelle ont rapport les peuples de Missisagué, les Amicouës et autres circonvoisins, ausquels nous avons publié la Foy et baptisé quantité, tant de leurs enfans, que des adultes.

Tirant au Midy, et à l'autre costé du Lac, sont les terres autrefois habitées par diverses Nations des Hurons et des Outaoüacs, qui s'estoient placez à quelque distance les uns des autres, jusqu'à l'Isle fameuse de Missilimakinac, aux environs de laquelle, comme du lieu le plus celebre de tous ces quartiers pour l'abondance du poisson, divers Peuples ont eu autrefois leur demeure, lesquels s'ils voyent la paix bien affermie, prétendent bien y retourner. Et c'est pour cela que nous y avons déja jetté quelques fondemens de la Mission de saint Ignace, pendant l'Hyuer dernier, que nous y avons passé.

De là on entre dans le Lac appellé Mitchiganons, à qui les Ilinois ont laissé leur nom ; depuis que ces Peuples qui ont autrefois habité proche de la mer de l'Oüest, en ont esté chassez par leurs ennemis, ils se vinrent refugier sur les rivages de ce Lac, d'où les Iroquois les ayant aussi dépossedez, ils se sont enfin retirez à sept journées au delà de la grande riviere. On verra dans la suite, comme une partie de cette nation a commencé d'estre éclairée des lumieres de la Foy, que nous leur avons portée jusques chez elles.

Enfin entre ce Lac des Ilinois et le Lac Superieur, l'on voit une longue baye appellée des Puans, au fond de laquelle est la Mission de saint François Xavier ; à l'entrée de cette baye, on rencontre les Isles appellées Huronnes, parce que les Hurons aprés la desolation de leur païs, s'y sont retirés quelque temps, en une desquelles particulierement se trouve une espece d'Emeraudes, ou façon de diamans, les uns blancs, les autres verds ; plus avant encore du costé du Nord, on peut voir une assez petite riviere, à laquelle on a donné le nom du cuivre, à cause d'une masse de métail pesant plus de deux cens livres, que nous y avons veuë.

Approchant du fond de ladite baye, l'on voit la riviere des Oumaloumines, comme qui diroit de la Nation de la folle avoine, laquelle est de la dépendance de la Mission de S. François Xavier, aussi bien que celle des Potéoüatami, des Ousaki, et autres Peuples, lesquels estant chassez de leur païs, qui sont les Terres du Sud proche de Missilimakinac, se sont refugiez dans le fond de cette baye, au delà de laquelle on peut appercevoir dans les Terres la Nation du Feu, ou des Mathkoutench, avec une de celles des Ilinois dite Lesoumami, et les Outagami, desquels il sera parlé plus particulierement, aussi bien que de toutes les autres qui ont esté marquées, la Foy ayant esté publiée presque à tous, dont les uns l'ont embrassée et font

profession publique du Christianisme ; les autres ne se sont pas encore déclarez, quoy que plusieurs particuliers ayent receu le saint Baptesme, et la pluspart les instructions necessaires pour le recevoir.

Enfin les autres plus éloignez vers le Sud et Suroüest, ou bien commencent à s'approcher de nous, car les Ilinois sont déja arriuez en cette baye, ou bien attendent qu'on puisse pousser jusques chez eux. C'est ce qui sera déclaré plus en détail, parlant de chaque Mission l'une aprés l'autre, où l'on touchera ce qui s'est trouvé de plus rare et de plus curieux à sçavoir, en ces terres et ces Peuples nouvellement découverts. Mais auparauant voyons comme le Roy en a pris cette année possession, et comme il les a soumis sous la domination de Jesus-Christ, avant que de les soumettre à la sienne.

Prise de possession au nom du Roy, de tous les Païs communément compris sous le nom des Outaoüacs.

Nous ne pretendons pas faire icy un narré de tout ce qui s'est passé en cette ceremonie, mais seulement toucher ce qui regarde le Christianisme, et le bien de nos Missions qui vont estre plus florissantes que jamais, aprés ce qui s'est passé en cette occasion à leur avantage.

Monsieur Talon nostre Intendant, ayant à son retour de Portugal, et aprés son naufrage, receu commandement du Roy de repasser en ce païs, receut au mesme temps les ordres de sa Majesté, d'y travailler fortement à l'établissement du Christianisme, en favorisant nos Missions, et à faire reconnoistre le nom et la domination de nostre invincible Monarque, parmy les Nations mesme les plus inconnuës et les plus éloignées. Cét ordre, appuyé des intentions du Ministre, qui veille toûjours également à étendre la gloire de Dieu, et à procurer par toute terre celle de son Roy, fut exécuté aussi-tost qu'il put l'estre ; et Monsieur Talon ne fut pas plûtôt débarqué, qu'il pensa aux moyens de le faire reussir, et pour ce il choisit le sieur de saint Lusson, qu'il commit, pour en sa place et au nom de sa Majesté, prendre possession des terres qui se trouvent entre l'Est et l'Oüest, depuis Montreal jusqu'à la mer du Sud, autant et si avant qu'il se pourroit.

Pour ce sujet, aprés avoir hyverné dans le Lac des Hurons, il se rendit à sainte Marie du Sault, au commencement de May de cette année mil six cens septante et un. Il fit d'abord convoquer les peuples d'alentour, de plus de cent lieuës à la ronde, lesquels s'y trouverent, par leurs Ambassadeurs, au nombre de quatorze Nations ; et ayant disposé toutes choses necessaires pour faire que tout reussist à l'honneur de la France, il commença le quatriesme de Juin de la mesme année, par l'action la plus solemnelle qui se soit jamais pratiquée en ces païs.

Car tout le monde estant assemblé pour un grand conseil public, et ayant choisi une éminence tres-propre à son dessein, et qui domine à la Bourgade des Saulteurs, il y fit planter la Croix, et en suite arborer les armes du Roy, avec toute la magnificence dont il se put aviser.

La Croix fut publiquement beniste avec toutes les ceremonies de l'Eglise par le Superieur de ces Missions, et puis estant levée de terre pour la planter, l'on chanta le *Vexilla*, que bon nombre de François, qui se trouvereut pour lors en ce lieu, entonnerent avec l'admiration de tous les Sauvages, la joye estant reciproque dans les esprits des uns et des autres à la veuë de ce glorieux étendard de Jesus-Christ, qui sembloit n'estre élevé si haut que pour dominer sur les cœurs de tous ces pauvres peuples.

En suite l'Escusson de France ayant esté attaché à un poteau de Cedre, fut aussi élevé au dessus de la Croix, pendant qu'on chantoit l'*Exaudiat*, et qu'on prioit en ce bout du monde pour la personne sacrée de sa Majesté. Aprés cela

Monsieur de saint Lusson gardant toutes les formes ordinaires en pareille rencontre, prit possession de ces païs, l'air retentissant de cris redoublez de vive le Roy, et de la décharge des fusils, avec la joye et l'étonnement de tous ces peuples, qui n'avoient jamais rien veu de semblable.

Aprés qu'on eut donné lieu à ces bruits confus de voix et de fusils, un grand silence s'estant fait par toute l'assemblée, le Pere Claude Alloüez commença l'Eloge du Roy, pour faire connoistre à toutes ces Nations quel estoit celuy dont ils voyoient les armes, et sous la domination duquel ils se soûmettoient en ce jour ; et comme il est bien versé en leur langue et en leurs façons de faire, il sceut si bien s'accommoder à leur portée, qu'il leur donna une idée de la grandeur de nostre incomparable Monarque, telle qu'ils avoüent qu'ils n'ont point de parole pour énoncer ce qu'ils en pensent.

Voicy une bonne affaire qui se presente à vous, mes freres, leur dit-il, une grande et importante affaire, qui fait le sujet de ce conseil. Jettez les yeux sur la Croix qui est si haut éleuée au dessus de vos testes : c'est où Jesus-Christ Fils de Dieu, s'estant fait homme pour l'amour des hommes, a voulu estre attaché et a voulu mourir, afin de satisfaire à son Pere Eternel pour nos pechez ; il est le maistre de nos vies, du Ciel et de la Terre et des Enfers ; c'est celuy dont je vous parle toûjours, et dont j'ay porté le nom et la parole en toutes ces contrées. Mais regardez en mesme temps cét autre poteau, où sont attachées les armoiries du grand Capitaine de France, que nous appellons le Roy. Il demeure au delà de la mer, il est le Capitaine des plus grands Capitaines, et n'a point son pareil au monde ; tous les Capitaines que vous avez jamais veus, et dont vous avez entendu parler, ne sont que des enfans auprés de luy : il est comme un grand arbre, et eux ne sont que comme de petites plantes, qu'on foule aux pieds en marchant. Vous connoissez Onnontio, ce celebre Capitaine de Quebec, vous sçavez et vous experimentez qu'il est la terreur des Iroquois, et son nom seul les fait trembler, depuis qu'il a desolé leur païs et qu'il a porté le feu dans leurs Bourgades ; il y a au delà de la mer dix mille Onnontio comme celuy-là, qui ne sont que les Soldats de ce Grand Capitaine, nostre grand Roy dont je parle. Quand il dit le mot : Je vay en guerre, tout le monde obeït, et ces dix mille Capitaines levent des Compagnies de cent soldats chacun, et par mer et par terre : les uns s'embarquent en des navires au nombre de cent et de deux cents, tels que vous en avez veu à Quebec ; vos canots ne portent que quatre à cinq hommes, et dix ou douze tout au plus ; nos navires de France en portent quatre ou cinq cens, et mesme jusqu'à mille. Les autres vont en guerre par terre, mais en si grand nombre, qu'estant rangez en file deux à deux, ils tiendroient plus de place qu'il n'y a d'icy à Mississaquenk, quoy que nous y comptions plus de vingt lieuës. Quand il attaque il est plus redoutable que le tonnerre, la terre tremble, l'air et la mer sont en feu par la décharge de ses Canons ; on l'a veu au milieu des escadrons, tout couvert du sang de ses ennemis, dont il a passé si grand nombre par le fil de l'espée, qu'il ne compte pas les chevelures, mais les ruisseaux de sang qu'il fait couler ; il emmene si grand nombre de prisonniers de guerre qu'il n'en fait aucun cas, mais les laisse aller là où ils veulent, pour monstrer qu'il ne les craint pas : personne n'ose presentement luy faire la guerre, tous ceux d'audelà de la mer luy ont demandé la paix avec de grandes soûmissions. On le va voir de toutes les parties de la terre pour l'écouter et pour l'admirer. C'est luy seul qui decide toutes les affaires du monde. Que diray-je de ses richesses ? vous vous estimez riches quand vous avez dix ou douze sacs de bled, quelques haches, rassades, chaudieres, ou autres choses semblables. Il a des villes à luy plus que vous n'estes d'hommes dans tous ces païs, à cinq cens lieuës à la ronde, dans chaque ville il y a des magazins, où l'on trouveroit

des haches assez pour couper tous vos bois, des chaudieres pour cuire tous vos orignaux, et de la rassade pour en remplir toutes vos cabanes : sa maison est plus longue qu'il n'y a d'icy au haut du Sault, c'est à dire plus de demie lieuë ; plus haute que les plus grands de vos arbres, et elle contient plus de familles que la plus grande de vos Bourgades n'en peut comprendre.

Le Pere ajousta bien d'autres choses de cette nature, qui furent receuës de ces peuples avec admiration, estant tous surpris qu'il y eust sur la terre un homme si grand, si riche et si puissant.

Apres ce discours, Monsieur de Saint Lusson prit la parole, et leur declara d'une façon guerriere et éloquente, les sujets pour lesquels il les avoit appellez : sur tout qu'il estoit envoyé pour prendre possession de ce païs, les recevoir sous la protection de ce grand Roy, dont ils venoient d'entendre le Panegirique, et ne faire plus qu'une terre de la leur et de la nostre. L'on conclut toute la ceremonie par un beau feu de joye, qui fut allumé sur le soir, et où le *Te Deum* fut chanté pour remercier Dieu, au nom de ces pauvres peuples, de ce qu'ils estoient à present les sujets d'un si grand et si puissant Monarque.

CHAPITRE I.

De la Mission de Sainte Marie du Sault, et de quelques merveilles que Dieu y a operées en faveur de l'établissement de la Foy.

Par ce qui a esté dit en la derniere Relation, on peut juger des fruits qu'on doit se promettre de cette Mission, veu les belles esperances qu'elle donnoit. On n'a pas esté trompé dans l'attente qu'on en avoit, et on peut dire que Dieu y a mis la main luy-mesme pour attirer à soy ces peuples, de la mesme façon, avec quelque proportion, qu'il a fait travailler ses Apostres à la conversion des Payens, par les guerisons miraculeuses qu'il operoit par leur moyen.

Le Pere Gabriel Druilletes, un des plus anciens Missionnaires du Canada, où il travaille à la conversion des Sauvages depuis plus de vingt ans, nous est heureusement venu au secours. Il n'eut pas plustost mis pied à terre icy, qu'une fâcheuse maladie se jetta parmy la pluspart de nos Sauvages. Neantmoins au lieu d'arrester le cours de l'Evangile, au contraire elle luy a donné grand credit, par quantité de guerisons surprenantes, qui ont fait tant d'impression sur les esprits de ces peuples, que par la grace de nostre Seigneur ils se sont hautement declarez pour la foy, que tous les anciens ont publiquement promis d'embrasser quand ils seront suffisamment instruits.

Il sera bon de coucher icy quelques-unes de ces guerisons, pour en rendre gloire à Dieu, qui ne dédaigne pas d'exercer ses misericordes sur ces pauvres Barbares.

Un des plus considerables de la Nation que l'on appelle Saulteurs, nommé Apican, estant tourmenté d'une grande inflammation de gosier, jointe à une grande quantité de sang, qu'il vomissoit depuis deux jours, sans pouvoir ny manger ny reposer, tant cette esquinance le pressoit, fut invité par le Pere Gabriel à avoir recours à Dieu ; ce qu'il n'eut pas plustost fait, qu'il se trouva tout soudainement delivré de ses maux, et en estat de venir en l'Eglise pour en remercier nostre Seigneur. C'est la priere uniquement, disoit-il, et sans aucun remede, qui m'a guery ; c'en est fait, je prie, je veux estre Chrestien. Sa femme, deux de ses enfans et quelques autres de ses petits fils, estant frappez du mal courant, n'entrerent tous que deux fois dans la Chapelle pour estre gueris.

Une bonne vieille, âgée de plus de quatre-vingts ans, ayant appellé le Pere, luy dit, d'abord qu'il fut entré dans sa cabane : C'est fait de moy, je suis morte : car outre ma vieillesse, un grand mal de reins et une ardeur dont je brûle en tout le corps me tuent ; demain je ne

seray plus en vie. Le Pere l'instruisit, luy fait prendre confiance en Dieu et en la sainte Vierge ; et aprés luy avoir fait faire le signe de la Croix il la laisse, et ne fut pas si tost sorty qu'elle s'endort, et à son réveil elle n'a ny fiévre ny mal de reins, et le matin qu'elle pensoit devoir estre portée au tombeau, elle eut assez de force pour aller jusqu'aux cabanes plus éloignées, y raconter à ses parens sa guerison si subite, et les inviter de venir avec elle en la Chapelle pour en remercier Dieu. Elle y vint de fait, accompagnée de ses plus proches, qui avoient obligation aussi bien qu'elle à rendre graces à nostre Seigneur, entr'autres sa fille, laquelle dés la premiere fois que le Pere l'eût fait prier Dieu, fut delivrée d'une grosse fiévre et d'une paralysie aux deux jambes ; son gendre, qui avoit esté souvent delivré de la fiévre et d'autres incommoditez à la porte de l'Eglise, et sa petite fille de cinq à six ans, qui dés la premiere fois qu'elle fut portée à la Chapelle, fut guerie d'un flux de sang, dont elle estoit tourmentée depuis long-temps. Il faisoit donc beau voir cette bonne vieille avec sa parenté prosternée contre terre dans l'Eglise, et levant les mains et les yeux au Ciel, faire cette courte priere : C'est vous, ô grand Dieu, qui par la seule force de la Foy, avez chassé la mort de chez moy, c'est une signalée obligation que je vous ay ; mais mon âge si avancé, qui ne me permet pas de joüir long-temps de cette faveur, fait que mes enfans vous sont beaucoup plus redevables que moy, puisque vous les avez ressuscitez pour estre long-temps possesseurs du bien que vous leur avez fait.

Une autre femme fut incontinent guerie d'une enfleure de jambe, et peu de temps aprés se trouvant en danger de mort, estant en travail d'enfant : Jesus, dit-elle, qui m'avez delivrée de mon mal de jambe, et qui avez tant aimé les enfans, ayez pitié de la mere et de son fruit, je meurs et mon fils avec moy. Elle n'en mourut pas, non plus que son fils : sa foy estoit trop grande.

Une fille souffroit de si violens accez de fiévre, qu'elle en avoit perdu et l'ouye et la parole : la mere porte en l'Eglise cette sourde et muette, et la rapporte en sa cabane pleine de santé.

Une autre femme n'eut pas besoin de venir jusqu'en la Chapelle pour trouver sa guerison, de plusieurs sortes de maladies qui la pressoient tout à la fois ; elle prie dans sa cabane, et dés la nuit mesme tous ses maux se dissipent.

Un enfant ne voyoit plus d'un œil, et aussi-tost que le Pere l'eut fait prier Dieu, il en eut l'usage aussi bien que de l'autre.

Le mal le plus commun estoit le flux de sang, qui couroit par tout le Bourg, et dont l'air estoit si infecté, que tous les chiens mesme en mouroient tout enragez ; cependant Dieu conserva tous ces pauvres Sauvages qui eurent recours à luy par la priere, le dénombrement en seroit ennuyeux.

Mais on ne doit pas omettre que ces graces ne se sont pas seulement faites à ceux du païs, mais aussi aux estrangers qui passoient par icy.

Un jeune Kilistinon, ayant pris à Montreal un mal qui enleva l'an passé grand nomdre de Sauvages, ne faisoit que languir : s'estant rendu icy, de l'autre costé de la riviere, il se trouva si bas, la jaunisse s'estant répanduë par tout le corps, qu'il n'avoit pû manger quoy que ce soit depuis trois jours, et mesme il restoit sans aucun mouvement comme s'il eust déja esté mort ; les Jongleurs s'estoient employez à sa guerison, avec toutes leurs superstitions diaboliques, mais inutilement. Le Pere le va visiter aprés midy, l'instruit, le fait prier, avec promesse de se faire Chrestien ; il ne s'y fut pas plustost engagé qu'il se sentit revivre tout d'vn coup, et dés le lendemain matin passe la riviere, pour en venir faire ses remerciemens dans la Chapelle. Les autres Kilistinons ayant appris, comme leur compatriote tout moribond qu'il estoit, avoit si aisément eschappé la mort, et qu'il s'estoit dé-ja embarqué pour continuer son voyage, viennent en foule dans l'Eglise, et pressent le Pere pour estre instruits, et luy presentent leurs enfans pour

recevoir le saint Baptesme : Ne pleurez pas, leur disoient-ils, quand ces enfans se plaignoient en leurs maladies, ne pleurez pas, le Baptesme vous va guerir.

Un jeune homme aagé de vingt-deux ans, de la nation des Monsounic, estant arrivé icy en mesme temps, plus mort que vif, et prest à rendre l'ame, par les accez d'une fiévre si violente et d'un froid si inexpugnable, qu'il ne sentoit pas mesme le feu qu'on luy appliquoit et qui le brusloit, les Iongleurs n'avoient rien épargné de leurs chants et de leurs ceremonies superstitieuses pour le guerir, nonobstant quoy, il alloit toujours baissant, et se trouvoit à l'extremité, quand le Pere fut le voir. Aprés l'avoir instruit, il le laissa en bien meilleure disposition. Ses parens, pour achever de le guerir, rappellent les mesmes Jongleurs, mais leur superstition n'eut point d'effet sinon pour le faire retomber en pire estat qu'il n'estoit auparavant. Ce pauvre jeune homme reconnoissant la faute qu'il avoit faite d'avoir laissé agir autour de soy ces malheureux Jongleurs, ne peut pas avoir recours au Pere, parce qu'on l'avoit embarqué, mais s'adressant à Dieu, luy en demanda pardon, et fut aussi-tost guery ; et ensuite son oncle, un des plus fameux Jongleurs du païs, ayant rebroussé chemin, et s'y estant rendu, declara hautement en presence d'un grand nombre de Sauvages, que son neveu protestoit publiquement, qu'il avoit esté guery par la priere que le Pere luy avoit enseignée.

Un autre jeune homme d'une autre Nation, travaillé pendant quatre jours de retention d'urine, n'eut pas si tost prié Dieu, qu'il en fut delivré, et vint en la Chapelle y faire ses remercimens.

Dieu s'est servy de ces guerisons assez extraordinaires, et de plusieurs autres semblables, pour toucher les cœurs de nos Sauvages ; en suite de quoy le onziéme Octobre 1670. tous les anciens les plus considerables du païs, s'estans rendus de concert en la Chapelle, firent une declaration publique en presence de tout le monde, qu'enfin le Sault estoit Chrestien, et que le Dieu de la Priere estoit le Maistre de la vie, puis que l'air estant si corrompu, que les chiens mesme n'en estoient pas réchapez, personne toutefois n'en estoit mort, non pas mesme un enfant ; au contraire tous les malades, jeunes et vieux, grands et petits, estoient gueris si miraculeusement dés lors qu'ils commençoient à prier Dieu, et plusieurs mesme sans que le Pere s'y fust trouvé present.

Aprés cette solemnelle declaration faite publiquement dans la Chapelle, le plus vieux et le plus consideré de tout le Bourg y entra, et en presence de toute l'assemblée, raconta ce qui suit : J'estois hier au soir si mal, dit-il, d'une enfleure de genoüil preste à crever, et des grandes douleurs qui me tenoient par tout le corps, que je crus estre au dernier jour de ma vie ; me trouvant en cét estat, le Pere entra chez moy, et ne m'eut pas plustost fait prier, qu'au mesme moment je fus si bien guery, que sans peine je me suis transporté icy, pour vous declarer à tous cette merveille ; mais bien plus, pour vous remercier, ô grand Dieu, car c'est vous seul qui m'avez guery. J'ay fait autrefois profession de rendre la santé aux malades par mes jongleries, je mentois, quand je la leur promettois, je les trompois ; mais j'estois auparavant trompé par le méchant Manitou, qui n'est qu'un demon d'Enfer auquel je renonce, et ne reconnois plus que le grand Dieu pour le seul maistre de nos vies, à qui nous devons croire et obeïr. Ma femme l'a experimenté aussi bien que moy : mes douleurs, dont je fus hier au soir guery, sembloient luy avoir esté transportées ; car elle les a senty cette nuit par tout le corps, avec des peines incroyables. Je luy ay appliqué le mesme remede, dont le Pere s'est servy pour m'en delivrer ; pendant toute la nuit, je n'ay fait que prier pour elle, disant souvent : Jesus, vous m'avez guery, je mourois, et vous m'avez fait vivre ; ma femme n'en peut plus, vous estes bon, et vous pouvez autant contre son mal que contre le mien, je l'aime, et elle vous aimera, elle sera Chrestienne. Aprés mes prieres

toutes ses douleurs se sont évanoüies au point du jour, comme avoient fait les miennes, hier au soir ; et elle paroistra bien-tost icy, pleine de reconnoissance, aussi bien que sa bru, qui ne pouvant plus marcher que sur les mains et les genoux, tant elle estoit en mauvais état, s'est trouvée guerie aprés une neuvaine de Prieres.

Ce discours fut écouté avec applaudissement et avec joye de tous les autres vieillards et de toute la jeunesse, qui remplissoient la Chapelle, et l'on repeta par plusieurs fois : Le Sault prie, le Sault est Chrestien. Aussi a-t-il bien changé de face ; ceux qui avoient quitté leurs premieres femmes les reprennent ; ceux qui en avoient plusieurs renvoyent les autres, et ne retiennent que la premiere. La Chapelle se remplit les Dimanches, des vieillards, des femmes et des jeunes enfans, qui y entendent et qui y chantent les loüanges de Dieu, et qu'on y dispose au Baptesme par des instructions publiques et particulieres, qui se font de jour et de nuit dans leurs Cabanes et en nostre Maison.

Depuis que le Pere est arrivé icy, en moins de six mois il y a baptisé plus de six vingts enfans, la pluspart dans la Chapelle, avec toutes les ceremonies de l'Eglise.

Tant de benedictions que Dieu versoit sur cette Mission ne plaisoient pas beaucoup au Diable, qui ne pouvoit souffrir l'honneur qui estoit rendu à Dieu dans cette Chapelle, bastie depuis un an. Les Baptesmes de plus de trois cens personnes, et les loüanges de Dieu qui y estoient continuellement chantées et publiées, animerent sans doute la rage de l'Enfer contre cette Eglise naissante. Le feu, dont on n'a pû sçavoir la cause, et qu'on ne pût éteindre, s'estant mis dans cette Chapelle l'hyver dernier, le 27. Janvier 1671. reduisit tout en cendre, et la maison des Missionnaires, qui ne peurent sauver de cét incendie que le saint Sacrement ; mais si Dieu a permis aux demons cette espece de vengeance, leur malice ne leur a pas beaucoup profité ; car bien-tost on dressa une autre Chapelle, qui surpasse de beaucoup la premiere, dans laquelle on a baptisé en un seul jour jusqu'à vingt-six enfans, comme pour la consacrer par de si saintes Ceremonies.

CHAPITRE II.

De la Mission de Saint Simon dans le Lac des Hurons.

La guerre et la paix donnent naissance à cette Mission : la guerre des peuples nommez Nadoüessi, qui chassent les Outaoüacs de la pointe du Saint Esprit où ils demeuroient ; et la paix des Iroquois, qui leur permet de retourner en leur païs. C'est dans l'Isle appellée Ekaentouton, placée au milieu du Lac des Hurons, qu'une partie des Outaoüacs, qui se détacherent l'esté dernier des autres, se sont retirez comme en leur ancien païs.

Le plus considerable de cette nouvelle Colonie, nous demanda en mesme temps un de nos Peres, pour planter la Foy en ce nouvel établissement.

Le Pere Louys André, monté cette année en ces quartiers, y fut destiné, et y a fait plusieurs Missions volantes, avec un fruit égal aux travaux qu'il y a souferts, ainsi qu'on en pourra juger l'entendant parler de chaque Mission en particulier.

—

ARTICLE I.

Mission à Mississagué.

Le vingt-huitiéme d'Aoust de l'année mil six cent septante, je partis, dit le Pere, de sainte Marie du Sault, et trois jours aprés, nous estans rendus à Mississagué, j'y pris occasion d'y faire Mission en passant, et y continuer ce que nos Peres ont déja commencé pour l'instruction de ce peuple, qui se place sur les rivages d'une riviere tres-abondante

en esturgeon, et qui se décharge dans le Lac Huron, à prés de trente lieuës du Sault.

Ayant donc pris terre à l'endroit où cette Nation avoit posé ses cabanes, je montay sur une grosse souche pour me faire voir et me faire entendre de tout ce peuple ; je parlay des choses de leur salut, à ceux que la curiosité avoit attirez. Mon discours ne fut pas long, car la pluye estant survenuë, m'imposa silence ; mais elle ne m'empescha pas d'aller peu aprés continuer mes entretiens dans les cabanes, où je conferay le Baptesme à sept petits enfans, venus au monde depuis assez peu de temps. Mes visites m'occuperent jusqu'à la nuit, et estant de retour au canot, je fus obligé de me retirer sans manger, parce qu'une effusion de bile m'avoit osté l'appetit, et la chair boucannée n'estoit pas capable de me le rendre ; mais je creus bien avoir fait un excellent repas par le Baptesme de ces enfans.

Tous ces pauvres gens estoient dans la famine depuis quelque temps, et je les trouvay reduits à manger du sapin. Je n'aurois jamais cru que l'écorce interieure de cét arbre pût servir de nourriture. Les Sauvages me dirent qu'ils la trouvoient bonne ; je ne sçay si c'est en tout temps, mais je sçay bien que la faim m'ayant obligé à chercher dequoy m'empescher de mourir, je ne pus avaller de sapin. J'ay bien mangé de l'écorce d'un autre bois, dans laquelle la faim me faisoit trouver le goust du pain et la fermeté du poisson ; mais mon estomac s'est fait à d'autres viandes bien plus maigres que celles-là, et mesme à s'en passer presque tout à fait pendant un temps notable.

Cependant on m'avertit de monter en canot pour essuyer une tempeste, auant que d'arriver au lieu d'une seconde Mission.

———

ARTICLE II.

Mission en l'Isle nommée Ouiebitchioüan.

Entre plusieurs Isles qui sont vis à vis d'Ekaentouton du costé du Nord, il y en a une qu'on appelle Ouiebitchioüan ; c'est là où quinze à seize cents Sauvages de diverses Nations se sont assemblés, pour s'acquitter de certains devoirs superstitieux qu'ils ont coustume de rendre aux deffunts.

Le Capitaine de la Nation du Castor estoit mort depuis trois ans ; son fils aisné avoit invité divers peuples pour assister aux jeux et aux spectacles qu'il vouloit faire à l'honneur de son pere. Il pretendoit aussi prendre cette occasion pour le ressusciter, comme ils parlent, en prenant son nom ; car c'est la coûtume de faire revivre les morts de consideration en cette Feste, en donnant le nom du deffunt à quelqu'un des plus apparens, qui est censé son successeur et tenir sa place. Quand la Feste se fait pour quelque Capitaine de reputation, l'assemblée est grande, et c'est pour cela que celle-cy a esté nombreuse, parce que celuy qu'on vouloit ressusciter s'estoit signalé contre les Iroquois en diverses rencontres ; sur tout lors que ses ennemis estans venus jusques icy, au nombre de six vingts, ils furent si bien repoussez par ce Capitaine, qu'il ne s'en échappa de ses mains qu'un seul, pour porter la nouvelle de leur défaite : c'est ce qui rendoit sa memoire auguste et ce qui avoit attiré plusieurs chefs de diverses Nations en si grand nombre, qu'il y avoit des cabanes où il se trouvoit jusqu'à deux et trois cents personnes.

Je ne voulois pas perdre une si belle occasion pour annoncer Jesus-Christ à tout ce peuple, ny laisser dissiper un si grand monde qu'aprés leur avoir parlé de Dieu et des choses de leur salut. Il est vray que j'eus de la peine à me faire audience, quoy que je parlasse d'un ton fort haut, à cause du bruit et du tintamare de tant de ménages entassez les

uns sur les autres : je songeay donc à parler par presens, dont voicy quelques-uns des plus considerables.

Premierement en leur faisant voir quelques saints Suaires, je leur dis que celuy qui a tout fait avoit un fils, pur esprit comme luy, Eternel comme luy, Tout-Puissant comme luy, qui s'estoit fait homme pour sauver les hommes et pour leur enseigner le chemin du Ciel ; que nous appellions ce Fils de Dieu fait homme, Jesus-Christ ; qu'il estoit mort pour appaiser son Pere, irrité contre les hommes, à cause de leur desobeïssance et de leurs pechez ; et que le Fils estoit ressuscité, et avoit laissé sur le linceüil dans lequel on l'avoit enveloppé la figure de son corps, telle qu'ils la voyoient ; et partant que je venois pour leur enseigner ce que Dieu Homme avoit enseigné aux hommes.

Le 2. present, qui fut une hache, leur déclaroit qu'ils eussent à me bastir une Chapelle, dans laquelle je peusse parler à celuy qui a tout fait, et leur enseigner le chemin du Ciel.

Le 3. present tendoit à leur faire rendre l'honneur et le respect qu'ils doivent à Monsieur le Gouverneur, qui leur rendoit leur païs, ayant obligé l'Iroquois à demander la paix.

Par le 4. present, je prévenois une plainte, qu'ils devoient faire de ce que nous leur avions refusé des François pour bastir un fort ; je leur offris un compas, par lequel je leur disois que je tracerois sur le papier un fort, qu'eux, qui sçavoient manier la hache, bastiroient sous ma conduite.

Le 5. fut une Sphere, par laquelle je leur voulois signifier que j'enseignerois à leurs enfans le chemin du Soleil ; ce qui surprit merveilleusement deux des plus fameux Capitaines, qui se disant freres du Soleil, ne me purent cependant montrer les routes qu'il tenoit, ny comment il faisoit des jours plus longs les uns que les autres, et quantité d'autres choses curieuses que je leur expliquay, selon leur portée, avec le secours de ma Sphere.

Aprés avoir ainsi parlé en public, le reste de mes soins fut de m'appliquer aux particuliers, y employant toute la journée, tout le temps que dura l'assemblée, excepté les trois derniers jours, pendant lesquels les Sauvages firent leurs réjoüissances et leurs lamentations en memoire de leurs parens decedez. Je ne perdis pas mon temps à visiter les cabanes, puisqu'en douze jours je baptisay quinze petits enfans, et ne laissay personne sans instruction suffisante.

ARTICLE III.

Mission dans l'Isle d'Ekaentouton.

Entre les Isles du Lac Huron, celle-cy est la plus belle et la plus grande, ayant du moins quarante lieuës de long et dix à vingt de large. Il est difficile de trouver un païs plus beau pour estre habité commodement. Le terroir y paroist excellent ; elle est coupée de quantité de ruisseaux, remplie de plusieurs Lacs, et environnée d'un bon nombre d'anses tres-poissonneuses. Il est facile de la découvrir dans le Lac Huron, puis qu'elle y tient le milieu, et se fait remarquer par dessus toutes les autres pour sa grandeur.

C'estoit autrefois le païs des Outaoüacs, où ils ont esté instruits par nos Peres, auparavant que la crainte des Iroquois les eust dépossedés d'une si douce demeure, pour se retirer au fond du Lac Superieur, où nos Missionnaires les ont suivis, à plus de trois cens lieuës de leurs ennemis ; mais comme le desir de la patrie ne s'esteint pas par l'esloignement, sur tout aux Sauvages, qui ont des inclinations plus grandes qu'on ne peut croire pour leur païs natal, dés qu'ils ont veu quelque jour, par la paix des Iroquois, pour y retourner en asseurance, ils s'y sont rendus, et c'est où je les ay suivis pour vacquer à leur instruction.

Je ne sçay pas ce que ceux qui m'ont devancé ont souffert auec eux ; mais j'ay assez experimenté jusqu'où l'on peut aller sans mourir tout à fait de

faim. On ne me presentoit tous les jours à manger qu'aprés Soleil couché, et s'il y avoit quelque mauvais morceau, c'étoit pour moy qu'on le reservoit, et en si petite quantité, qu'à peine suffisoit-il pour soustenir la vie ; la pesche et la chasse ne reüssissant point cette année, nous reduisoit à cette extremité. Aprés avoir bien fait chercher dans toutes les cabanes, quoy qu'inutilement, un peu de chair boucanée, je crus qu'il falloit tout experimenter pour ne me pas laisser mourir de faim : je fus pour cela dans les bois, comme la pluspart des Sauvages, pour chercher des racines, du gland, et d'vne espece de mousse, que les François appellent tripe de roche. Mais ce fut en vain ; je n'avois pas fait grand chemin, que la lassitude me fit croire que j'estois bien loin des cabanes : c'estoit une faim de deux mois qui m'avoit affoibly.

Je me souvins alors d'avoir veu manger aux Missionnaires, de l'écorce interieure du sapin ; j'essayay si j'en pourrois venir à bout, mais il me fut impossible de l'avaller. Je m'en revins du bois aussi vuide que j'y estois allé. En entrant dans la cabane, on me fit offre d'un excellent mets, car on me dit qu'on avoit mis une partie de la porte dans la chaudiere : En mangerez-vous si l'on vous en donne, me dit-on ? Pourquoy non ? répondis-je, si c'est quelque chose qui puisse estre mangé. C'estoit une vieille peau d'Orignac, dont une femme arrivée depuis peu faisoit festin, elle m'en donna fort peu, et j'en eus pour vingt-quatre heures ; elle usa de la mesme liberalité les deux jours suivans, mais je n'en peus pas manger, parce que selon l'ordinaire, on m'avoit donné le pire, et justement ce qui n'avoit pas trempé dans la chaudiere pendant qu'elle boüilloit ; et parce que j'avois encore quelques souliers Sauvages et quelques livres, j'esperois bien avec cela de prolonger le temps, en prenant un peu de Theriaque aprés avoir mangé d'une viande si extraordinaire.

Cét estat si déplorable ne me fit pourtant pas perdre courage, ny desister de l'instruction des Sauvages : jamais je ne m'employay plus au salut des ames que pendant ce temps-là. Je visitois tous les jours dans les cabanes, où je faisois les instructions et les prieres à mon ordinaire, jusqu'à ce que je fus obligé de cesser, aprés avoir esté dangereusement mordu à la jambe par un de leurs chiens. Je me servis de ce mal pour les presser à me bastir une Chapelle, comme ils s'y estoient obligez : de fait elle fut dressée en peu de temps, et dés lors je commençay à aller autour des cabanes, la clochette en main, pour assembler les enfans deux fois le jour ; le matin, pour leur enseigner les prieres et le Catechisme ; le soir, pour leur expliquer des Images, qui representoient la vie et la doctrine du Fils de Dieu. J'adjoustois à cela quelques curiositez que j'avois apportées de France, et que je leur faisois voir avec grand succez ; sur tout le Trigone me servoit pour leur faire concevoir quelque chose de la beauté du Paradis et du Mystere de la sainte Trinité.

Enfin pour animer de plus en plus leur ferveur, je m'advisay de composer quelques Cantiques Spirituels, que je n'eus pas si-tost chanté dans la Chapelle, avec une fleute douce (car il se faut faire tout à tous, pour les convertir tous à Jesus-Christ) qu'ils venoient tous en foule et grands et petits, de sorte que pour éviter la confusion, je ne laissois entrer dans la Chapelle que les filles, et les autres demeuroient dehors ; et en cét estat nous chantions à deux chœurs, ceux de dehors répondant à celles qui estoient dedans : par ce moyen, il me fut aisé de les instruire tous, pour les disposer au Baptesme, que je ne conferay pourtant qu'à six enfans, la faim qui continuoit de plus en plus, les ayant tous dissipez, et mis fin à cette Mission.

ARTICLE IV.

Mission dans le Lac des Nipissiriniens.

Ne trouvant plus dequoy viure dans le Lac des Hurons, Dieu voulut m'appeller par ce moyen à celuy des Nipissiriniens, pour y partager mes instructions.

Je montay donc en canot pour m'y rendre, et si je n'eusse esté avec des maistres canoteurs, cette nuit que je partis d'Ekaentouton eust esté la derniere de ma vie. Le danger estoit si grand, que je n'en ay point veu de semblable en mer, faisant comparaison d'un canot à un Navire. Pendant les tenebres, nous passions entre les rochers battus de vagues avec tant d'impetuosité, qu'à chaque moment il sembloit que nous serions ensevelis dans les eaux ; les Sauvages mesmes pensoient estre perdus ; nous fusmes neantmoins preservez par une misericorde de nostre Seigneur tres-particuliere, et nous arrivasmes enfin, aprés bien des fatigues, dans le lac Nipissing.

Sous le nom d'Outiskoüagami, qui sont les longs cheveux, on comprend diverses Nations, dont la principale fait sa demeure dans le païs des Nipissiriniens, et dans la riviere, qu'on appelle des François, laquelle fait la communication du Lac Huron à celuy de Nipissing.

Autant que j'en puis juger, le païs de ces peuples est tres-affreux et peu propre pour la culture de la terre ; mais en échange il est abondant en Castor, on n'y voit presque par tout que des Lacs et des rochers sans arbres.

Ces rochers m'ont rendu de grands services ; car ils ne sont pas si steriles qu'on peut s'imaginer, ils ont dequoy empescher un miserable de mourir de faim. Ils sont couverts d'une espece de plante, qui ressemble à la crouste d'un marécage séché par l'ardeur du Soleil : les uns l'appellent mousse, bien qu'elle n'en ait aucunement la figure ; d'autres l'appellent tripe de roches ; pour moy je l'appellerois plustost potirons de roche. Il y en a de deux sortes : la petite est facile à cuire, et est bien meilleure que la grande, qui ne se cuit point et est toujours un peu amere. Il ne faut qu'un boüillon à la premiere pour boüillir, et aprés, la laissant un peu auprés du feu, et la remuant de temps en temps avec un baston, on la rend semblable à de la colle noire. Il faut fermer les yeux quand on commence à en gouster, et prendre garde que les levres ne se collent l'une à l'autre.

Cette manne est éternelle, et quand on a bien faim, on la boit sans regretter les oignons d'Egypte. On la peut amasser en tout temps, à cause qu'elle croist sur le penchant des rochers, où la neige ne s'arreste pas si facilement que dans un plat païs.

En Esté les bluets y sont fort communs ; c'est un petit fruit gros comme des pois, bleu, et tres-agreable au goût ; et en outre devant et aprés les neiges, on trouve dans les marescages un autre fruit rouge, et un peu plus gros. Il est un peu aigre, et agreable à ceux dont les dents ne sont jamais agacées.

En quelques endroits il y a des chesnes, mais tous ne portent pas des glands également bons : j'en ay mangé une fois de ceux qui ne cedent gueres à la chastaigne, pour le goust ; les autres sont amers, et il faut qu'ils cuisent douze heures, changeans plusieurs fois l'eau, et les faire passer comme par la laissive, afin de les mettre en estat de pouvoir estre mangez. C'est à dire que la premiere cuisson est dans l'eau, avec de la cendre en quantité.

Il ne faut pas s'étonner si je suis si sçavant en matiere de glands et de tripe de roche, puis qu'ils ont fait ma principale nourriture pendant trois mois que j'ay esté icy. Il est vray qu'on me presentoit quelquefois des peaux d'Orignac, et mesme de la chair boucanée ; mais c'estoit un festin qui n'estoit pas bien commun : la nature se contente de peu, et se fait à tout. Je m'estois si bien accoustumé au gland, que j'en mangeois presque comme des olives, et l'on ne m'en faisoit pas telle largesse, que je

ne demeurasse tres-souvent sur mon appetit.

Mes fonctions ne desisterent pas, nonobstant cette famine. Je ne pouvois pas attirer les Sauvages à la priere par des presens : mon instrument musical venoit au secours ; je leur promettois d'en joüer, et de leur faire chanter mes Cantiques, aprés qu'ils auroient prié. Cela m'a si bien reussi, que non seulement j'ay instruit ceux qui aimoient la foy, mais aussi ceux qui la haïssoient : car desirant entendre chanter leurs enfans, ils apprenoient tout avec eux, presque sans y penser. Pendant trois mois ils se sont rendus suffisamment sçavans en nos Mysteres, parce que je ne manquois pas le matin dés la pointe du jour, et le soir un peu avant le Soleil couché, à parcourir les cabanes, y expliquant tantost nos principaux Mysteres, tantost quelques-uns de mes Cantiques, puis interrogeant les enfans, en presence de leurs parens, faisant faire à tous publiquement les prieres, enfin chantans tous ensemble : ce qui estoit cause que mon tour n'estoit pour l'ordinaire achevé que bien avant dans la nuit, et pour lors il ne se trouvoit rien à manger. Les glands, la tripe de roche, et les peaux d'orignac estoient pour lors mes mets delicieux.

Ces travaux m'ont acquis dans cette Mission quatorze enfans Spirituels, par le Saint Baptesme. Si j'eusse cru la ferveur de plusieurs autres, je les aurois aussi baptisez ; mais je croy qu'il est bon de les éprouver un peu davantage.

Sur la fin des glaces, je me disposay à retourner à Ekaentouton, où je trouvay à m'occuper pendant trois sepmaines avec les Amikoüés, qui sont la Nation du Castor. J'y baptisay neuf enfans et y exerçay les mesmes fonctions qu'aux autres Missions, mais non pas avec la mesme disette de vivres : car Dieu se contenta de la faim que nous avions soufferte, et nous donna dequoy couler doucement la fin de l'hyver : car en ce temps les orignaux se tuent plus aisément.

Il faut que les Missionnaires de ce païs des Outaoüacs sçachent avec saint Paul, ce que c'est qu'estre dans la disette, bien plus que dans l'abondance ; la pluspart des autres Peres ont eu pendant cét hyver leur bonne part de cette grace, que nostre Seigneur leur a fait souffrir quelque chose pour son service. Les ames de ces pauvres Barbares sont assez precieuses pour nous faire devorer avec joye toutes ces fatigues ; et ceux qui aspirent à ce bonheur de travailler à leur conversion, doivent se preparer à ne rien trouver icy que ce que la nature ne veut pas avoir par tout ailleurs.

CHAPITRE III.

De la Mission de Saint Ignace à Missilimakinac.

Missilimakinac est une Isle fameuse en ces contrées, de plus d'une lieuë de diametre, et escarpée en quelques endroits de si hauts rochers, qu'elle se fait découvrir de plus de douze lieuës loing.

Elle est placée justement dans le détroit par lequel le Lac des Hurons et celuy des Ilinois ont communication. C'est la clef, et comme la porte pour tous les peuples du Sud, comme le Sault l'est pour ceux du Nord, n'y ayant en ces quartiers que ces deux passages par eau, pour un tres-grand nombre de Nations qui doivent se rendre ou en l'un ou en l'autre de ces endroits, si elles veulent se rendre aux habitations Françoises.

C'est ce qui presente une grande facilité, et pour l'instruction de ces peuples lors qu'ils passent, et pour se transporter chez eux avec plus de commodité.

Ce lieu est le plus celebre de toutes ces contrées pour l'abondance du poisson, puis que selon la façon de parler des Sauvages, c'est là où est son païs : par tout ailleurs, pour grande quantité qu'il y en ait, ce n'est pas proprement sa demeure, mais seulement aux environs de Missilimakinac.

De fait outre le poisson commun à toutes les autres Nations, comme est le hareng, la carpe, le brochet, le poisson doré, le poisson blanc et l'esturgeon, il s'y trouve de trois sortes de truites : une commune, l'autre plus grosse, de trois pieds de long et d'un de large ; et la troisiéme monstrueuse, car on ne l'explique point autrement, estant d'ailleurs si grasse, que les Sauvages qui font leurs delices de la graisse, ont peine d'en manger. Or la quantité en est telle, qu'un d'eux en darde avec une espée, sous les glaces, jusqu'à 40. ou 50. en trois heures de temps.

C'est ce qui a autrefois attiré en un lieu si avantageux, la pluspart des Sauvages de ce païs, qui se sont dissipez par la crainte des Iroquois. Les trois Nations qui sont à present dans la Baye des Puans, comme étrangers, residoient à la terre ferme qui est au milieu de cette Isle, les uns sur les rivages du Lac des Ilinois, les autres sur ceux du Lac des Hurons ; une partie de ceux qui se disent Sauteurs, avoient leur quartier aux terres fermes du costé du Couchant, et les autres regardent aussi cét endroit comme leur païs pour y passer l'hyver, pendant lequel il n'y a point de poisson au Sault. Les Hurons appellez Etionnontatehronnons, ont demeuré quelques années dans l'Isle mesme, fuyant les Iroquois. Quatre Bourgades des Outaoüacs avoient aussi leurs terres en ces quartiers.

Mais sur tout, ceux qui portoient le nom de l'Isle, et s'appelloient Missilimakinac, estoient si nombreux, que quelques-uns d'eux qui vivent encore, asseurent qu'ils composoient trente Bourgades, et qu'ils s'estoient tous renfermez dans un fort d'une lieuë et demie de circuit, lors que les Iroquois les vinrent deffaire, enflez d'une victoire qu'ils avoient remportée sur trois mille hommes de cette Nation, qui avoient porté la guerre jusques dans le païs mesme des Agniehronnons.

En un mot la quantité de poisson, jointe à l'excellence des terres pour porter le bled d'Inde, a toujours esté un attrait fort puissant aux peuples de ces quartiers, dont la pluspart ne vivent que de poisson, et quelques-uns de bled d'Inde.

C'est pour ce sujet que plusieurs des mesmes peuples, voyans que la paix semble s'affermir avec les Iroquois, jettent les yeux sur ce lieu si commode pour y retourner chacun en son païs, et imiter ceux qui ont déja commencé par les Isles du Lac des Hurons, lequel par ce moyen se trouvera peuplé de nations presque depuis un bout jusqu'à l'autre, qui seroit une chose tres-souhaittable, pour faciliter l'instruction de ces peuples, qu'il ne faudroit pas aller chercher à deux et trois cens lieuës loing, sur ces grands Lacs, avec des perils et des fatigues inconcevables.

Pour aider à l'execution du dessein que plusieurs Sauvages nous ont témoigné d'habiter de nouveau ce païs, et dont quelques-uns y ont déja passé l'Hyver, chassans aux environs, nous y avons aussi hyverné, pour prendre les projets de la Mission de saint Ignace, d'où il sera tres-aisé d'avoir accez à toutes celles du Lac des Hurons, quand les Nations se seront renduës chacune sur ses terres.

Ce n'est pas que parmy tant d'avantages ce lieu n'ait ses incommoditez, particulierement pour des François, qui ne sont encore versez comme les Sauvages aux diverses sortes de pesches dans lesquelles ils sont nez et élevez : les vents et les marées donnent bien de l'exercice aux pescheurs.

Premierement les vents, parce que ce lieu est le centre de trois grands Lacs qui l'environnent et qui semblent incessamment comme se renvoyer la balle : il n'a pas si-tost cessé de venter du Lac des Ilinois, que le Lac des Hurons repousse les vents qu'il a receus ; et en suitte le Lac Superieur en fournit d'autres de son costé, et ainsi vont se succedant toujours les uns aux autres ; et parce que ces Lacs sont grands, il ne se peut faire que les vents qu'ils produisent ne soient impetueux, sur tout pendant tout l'Automne.

La seconde incommodité provient des marées, desquelles on ne peut pas pro-

prement donner aucunes regles ; car soit qu'elles soient causées par les vents, qui soufflants d'un costé et d'autre, chassent devant eux leurs eaux, et les font couler par une espece de flux et de reflux ; soit que ce soient de vrayes marées, et qu'il y ait quelque autre cause qui fasse enfler et diminuer les eaux, nous y avons apperçû quelquefois tant d'inégalité, et d'autrefois tant de justesse, que nous ne pouvons pas encore bien prononcer sur le principe de ces mouvemens si reguliers et si irreguliers. Nous nous sommes bien apperçûs qu'en pleine et nouvelle Lune, les marées changent une fois chaque jour naturel, aujourd'huy haute, demain basse, pendant huit ou dix jours, et que le reste du temps à peine y apperçoit-on du changement, les eaux se tenant comme en un entre-deux, ny hautes, ny basses, si ce n'est que les vents causent quelque varieté.

Mais trois choses sont assez surprenantes en ces sortes de marées. La premiere est qu'elles portent en ce lieu presque toujours d'un mesme costé, sçavoir vers le Lac des Ilinois, et cependant ne laissent pas d'enfler et de diminuer à leur ordinaire. La seconde est qu'elles portent aussi presque toujours contre le vent, et quelquefois avec autant de roideur que les marées devant Quebec ; et nous avons veu des glaces aller contre les vents, aussi viste que les navires qui sont à la voile. La troisiéme est que parmy ces courants, nous avons découvert un dégorgement de quantité d'eaux qui rejaillissent du fond du Lac et font des bouillons continuels dans le détroit qui est entre le Lac des Hurons et celuy des Ilinois : nous croyons que c'est une décharge du Lac Superieur qui se fait par dessous terre dans ces deux Lacs ; et de fait sans cela nous ne voyons pas clair en deux choses, sçavoir que deviennent les eaux du Lac Superieur, et d'oü viennent celles des deux Lacs des Hurons et des Ilinois ; car pour le Lac Superieur, il n'a qu'une décharge visible, qui est la riviere du Sault, et cependant il est certain qu'il reçoit dans son sein plus de quarante belles rivieres, dont il y en a bien douze plus grosses et plus enflées que celle du Sault : où vont donc toutes ces eaux, si elles ne trouvent issuë sous terre par transpiration ? D'ailleurs, nous ne voyons que fort peu de rivieres entrer dans les Lacs des Hurons et des Ilinois, qui estans neantmoins d'une prodigieuse grandeur, reçoivent probablement la meilleure partie de leurs eaux par des dégorgemens soûterrains, tel que peut estre celuy dont nous parlons.

Mais quoy qu'il en soit de la cause de ces courans, les pescheurs n'en ressentent que trop les effets, parce qu'ils brisent leurs rets, ou les font coucher sur les róchers du fond de l'eau, où ils s'accrochent aisément à cause de la figure de ces sortes de roches, qui ont quelque chose de bien remarquable, parce que ce ne sont pas des pierres à l'ordinaire, mais toutes percées à jour en forme d'éponge, avec des figures si variées par les concavitez d'un grand nombre de sinuositez, qu'elles peuvent contenter la veuë des curieux, qui trouveroient en une de ces pierres, comme en abregé, ce qu'on tasche à pratiquer avec tant d'industrie dans les grottes artificielles.

Nous avons consacré cette nouvelle Feste par le Baptesme de cinq enfans, qu'ils ont receu avec toutes les Ceremonies de l'Eglise en nostre Chapelle. Dieu se sert mesme des enfans pour le salut des enfans. Un de ceux que nous avons baptisé, n'eut pas plustost pris naissance dans le milieu des forests, que tous les autres enfans, qui à peine pouvoient parler, ne cesserent de luy congratuler et se réjoüir avec luy, en luy disant et redisant qu'il seroit baptisé à Missilimakinac, ainsi qu'il est arrivé ; et un autre, qui estoit aussi né dans les bois, nous fut presenté par sa mere, à cause qu'il ne faisoit que pleurer, et elle nous dit que la cause de ses pleurs n'estoit que parce qu'il vouloit estre baptisé : nous essuyâmes bien volontiers ses larmes.

Nous avons aussi commencé d'exercer nos fonctions, par les prieres et les instructions que nous avons faites à ceux des Sauvages qui ont hyverné aux environs d'icy. Le train que prendra cette

Mission dépend de la resolution que les Sauvages ont pris de retourner icy : de fait nous apprenons que les Hurons de Tionnontaté s'y sont déja refugiez pour les causes qui vont estre declarées au Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

De la Mission du Saint Esprit, à l'extremité du Lac Superieur.

Ces quartiers du Nord ont leurs Iroquois aussi bien que ceux du Sud. Ce sont certains peuples qu'on nomme les Nadouessi, qui se sont rendus redoutables à tous leurs voisins, parce qu'ils sont naturellement belliqueux ; et quoy qu'ils ne se servent que de l'arc et de la fléche, ils en usent neantmoins avec tant d'adresse et avec tant de promptitude, qu'en un moment ils remplissent l'air, sur tout quand, à la façon des Parthes, ils tournent visage en fuyant : car c'est pour lors qu'ils décochent leurs fléches si prestement, qu'ils ne sont pas moins à craindre dans leur fuite que dans leurs attaques.

Ils habitent sur les rivages et aux environs de cette grande riviere appellée Missisipi, de laquelle il sera parlé. Ils ne font pas moins de quinze Bourgades assez peuplées, et cependant ils ne sçavent ce que c'est de cultiver la terre pour l'ensemencer, se contentant d'une espece de seigle de marais, que nous nommons folle avoine, que leur fournissent naturellement les prairies, qu'ils partagent entr'eux, pour y faire la recolte chacun à part, sans empieter les uns sur les autres.

C'est à soixante lieuës de l'extremité du Lac Superieur, vers le Soleil Couchant, et comme au centre des Nations de l'Oüest, qu'ils ont toutes sur les bras par une Ligue generale qui s'est faite contre eux, comme contre l'ennemy commun.

Ils parlent une Langue toute particuliere et entierement distincte de celle des Algonquins et des Hurons, qu'ils surpassent de beaucoup en generosité, puis qu'ils se contentent souvent de la gloire d'avoir emporté la victoire, et renvoyent libres les prisonniers qu'ils font dans le combat, sans les avoir endommagez.

Nos Outaoüacs et nos Hurons de la pointe du Saint Esprit avoient jusqu'à present entretenu une espece de paix avec eux ; mais les affaires s'estant broüillées pendant l'hyver dernier, et mesme quelques meurtres ayant esté commis de part et d'autre, nos Sauvages eurent sujet d'apprehender que l'orage ne vint crever sur eux, et jugerent qu'il leur estoit plus seur de quitter la place, comme ils firent de fait dés le Printemps qu'ils se retirerent dans le Lac des Hurons, les Outaoüacs en l'Isle d'Ekaentouton, avec ceux de leur Nation, qui dés l'an passé y avoient pris le devant, et où nous avons en suite étably la Mission de saint Simon ; et les Hurons en cette Isle fameuse de Missilimakinac, où nous avons commencé l'Hyver dernier la Mission de saint Ignace.

Et comme dans ces sortes de transmigrations, les esprits ne sont pas assez rassis, aussi le Pere Marquette qui a eu soin de cette Mission du saint Esprit, y a eu plus à souffrir, qu'à faire pour la conversion de ces peuples ; car outre quelques enfans qu'il a baptisez, les malades qu'il a consolez, et les instructions qu'il a continuées à ceux qui font profession du Christianisme, il n'a pas pu beaucoup vacquer à la conversion des autres, ayant esté obligé aussi bien qu'eux de quitter ce poste pour suivre son troupeau, subir les mesmes fatigues et encourir les mesmes dangers.

C'est pour se rendre en cette terre de Missilimakinac, où ils ont déja demeuré autrefois, et qu'ils ont sujet de preferer à beaucoup d'autres, à cause des avantages que nous en avons rapportez au Chapitre precedent, et en outre, parce que ce climat est ce semble tout different de celuy des autres circonvoisins, car l'Hyver y est assez court, n'ayant commencé que long-temps apres Noël,

et finy vers la my-Mars, auquel temps nous avons veu icy renaistre le Printemps.

Il commença par un Parelie, qui sembloit en estre le presage, et qui ayant paru icy et ailleurs avec des circonstances curieuses, merite qu'on en parle en particulier.

Description de divers Parelies, qui ont paru cét Hyver en ces quartiers.

Le vingt-uniesme Janvier 1671. fut veu le premier Parelie dans la Baye des Puans, une ou deux heures avant Soleil couché, on voyoit en haut un grand Croissant, dont les cornes regardoient le Ciel, et aux deux costez du Soleil, deux autres Soleils, également distans du vray Soleil, qui tenoit le milieu. Il est vray qu'on ne les découvroit pas entierement, parce qu'ils estoient couverts, partie d'un nuage de couleur d'arc en Ciel, partie d'une grande lueur blanche, qui empeschoit l'œil de les bien distinguer. Les Sauvages voyant cela, dirent que c'estoit signe d'un grand froid, qui de fait fut tres-violent les jours suivans.

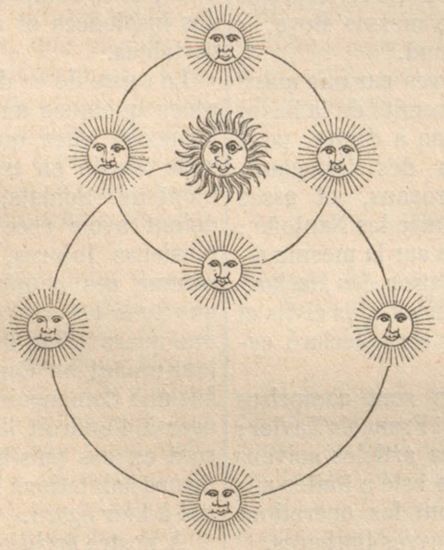
Le seiziesme de Mars de la mesme année, se fit voir le mesme Parelie, en trois endroits differents les uns des autres, de plus de cinquante lieuës.

Il fut donc veu en la Mission de saint Ignace à Missilimakinac, où parurent trois Soleils, distans les uns des autres comme d'une demie lieuë en apparence ; en voicy trois circonstances que nous avons remarquées. La premiere est, qu'ils se firent voir deux fois le mesme jour, sçavoir le matin, une heure aprés le Soleil levé, et le soir une heure avant son couché. La seconde est, que celuy des trois, qui le matin estoit du costé du Midy, le soir, se trouva du costé du Septentrion ; et en outre, celuy, qui le matin estoit du costé du Septentrion, se voyoit plus bas que celuy du milieu, et le soir, ayant changé de situation et pris le costé du Midy, s'estoit placé plus haut que le vray Soleil. La troisiesme circonstance est touchant la figure des deux faux Soleils ; car celuy qui estoit du costé du Midy, se voyoit si bien formé, qu'à peine le pouvoit-on distinguer du vray, sinon qu'il paroissoit orné d'une bande d'écarlate du costé qu'il regardoit le vray Soleil ; mais l'autre qui tenoit la gauche, avoit beaucoup plus de l'apparence d'un Iris en ovale que d'un Soleil ; neantmoins on voyoit bien que c'en estoit une image, en laquelle le Peintre n'avoit pas assez bien reussi, quoy qu'il fût couronné comme d'un filet d'or qui luy donnoit fort bonne grace.

Ce mesme Parelie fut veu le mesme jour en l'Isle d'Ekaentouton, dans le Lac des Hurons, à plus de quarante lieuës de Missilimakinac : voicy ce qu'on en a remarqué de curieux à sçavoir. Trois Soleils parurent en mesme temps du costé du Couchant ; ils estoient parallelles à la terre et égaux en grosseur, mais non pas en beauté. Le veritable Soleil estoit à l'Oüest Sur-Oüest, et les deux faux, l'un à l'Oüest, l'autre au Sur-Oüest. On vit en mesme temps deux parties de cercles parallelles à l'horizon, tenant beaucoup des couleurs de l'arc-en-Ciel ; le bleu estoit en dedans, la couleur d'aurore au milieu, et le gris obscur, ou cendré, estoit à l'exterieur. De plus un quart de cercle perpendiculaire à l'horizon, presque de mesme couleur, touchoit le faux Soleil, qui estoit au Sur-Oüest, et coupant le demy cercle parallelle à l'horizon, se confondoit et se perdoit dans cette rencontre, où le faux Soleil paroissoit. Le Ciel n'étoit pas si net du costé des Soleils que par tout ailleurs, où l'on ne voyoit aucune nuée, mais seulement l'air mediocrement serein. On découvroit nettement la Lune, et s'il eust esté nuit, les étoiles auroient aisément paru. L'air pouvoit soustenir les faux Soleils durant un temps assez notable, mais non pas le veritable. Ces trois Soleils ensemble ne faisoient pas tant de lumiere, que le vray Soleil en fait quand le Ciel est bien pur. Il y avoit apparence de vent en l'air, parce que les faux Soleils disparoissoient de temps en temps, et mesme

le veritable, au dessus duquel enfin, fut veu un quatriesme Soleil posé en ligne droite, et en mesme distance que paroissoient les deux autres qui tenoient les deux costez. Ce troisiesme faux Soleil dura fort peu de temps, mais les deux demy cercles dont nous avons parlé, ne s'évanoüirent pas si tost, et lors que tous les faux Soleils cesserent de paroistre, ils laisserent aprés eux deux arcs-en-Ciel, comme de beaux restes de leurs lumieres. Les Sauvages qui tiennent toutes ces choses extraordinaires pour des Genies, et qui estiment que ces Genies sont mariez, demandoient au Pere qui les instruisoit, si ce n'estoit pas les femmes du Soleil qu'il consideroit si curieusement : il leur dit que celuy qui a tout fait vouloit les instruire sur le Mystere de la Sainte Trinité, et les desabuser par le Soleil mesme qu'ils adoroient. De fait le lendemain de ce Parelie, les femmes, qui auparavant ne vouloient pas entendre parler de la priere, presenterent leurs enfans pour estre baptisez.

Enfin ce mesme Phenomene s'est aussi fait voir le mesme jour au Sault, mais d'une façon bien differente et plus admirable, parce qu'outre les trois Soleils qui parurent le matin, on en vit huit tous ensemble un peu aprés midy. Voicy comme ils estoient rangez : le vray Soleil estoit couronné d'un cercle formé des couleurs de l'arc-en-Ciel, dont il estoit le centre ; il avoit à ses deux costez deux Soleils contrefaits, et deux autres, l'un comme sur sa teste, et l'autre comme à ses pieds : ces quatre derniers estoient placez sur la circonference de ce cercle en égale distance, et directement opposez les uns aux autres. De plus on voyoit un autre cercle de mesme couleur que le premier, mais beaucoup plus grand, qui passoit par en haut par le centre du vray Soleil, et avoit le bas et les deux costez chargez de trois Soleils apparens, et tous ces huit luminaires faisoient ensemble un spectacle tres-agreable aux yeux, comme on en peut juger par la figure qui la represente.



CHAPITRE V.

De la Mission de S. François Xavier, et des Nations qui en dependent.

Cette Mission embrasse huit Nations differentes, ou mesme davantage, qui voudroit comprendre quelques peuples moins sedentaires qui y ont rapport.

Les premiers cultivez et les plus instruits en la foy, sont ceux qui demeurent dans le fond de la Baye, communément appellée des Puans ; elle porte ce nom, qui est le mesme que les

Sauvages donnent à ceux qui habitent proche de la mer, peut-estre parce que l'odeur des marescages dont cette Baye est environnée, a quelque chose de celle de la mer ; et d'ailleurs il est difficile qu'il se fasse sur l'Ocean des coups de vent plus impetueux que ceux qui se font ressentir en ce lieu, avec des tonnerres extremement violens et presque continuels.

Quatre Nations y font leur residence, à sçavoir ceux qui portent le nom des Puans et qui y ont toujours demeuré comme en leur propre païs. D'un peuple tres-florissant et tres-nombreux qu'ils estoient, ils sont presque reduits à rien, ayant esté exterminez par les Ilinois leurs ennemis. Les Pouteoüatami, les Ousaki, et ceux de la Fourche y demeurent aussi, mais comme estrangers, la crainte des Iroquois les ayant chassez de leurs terres, qui sont entre le Lac des Hurons et celuy des Ilinois.

Une cinquiesme Nation, qu'on appelle ceux de la Folle Avoine, à cause qu'il s'en retrouve en leur païs, habite sur les rivages d'une assez belle riviere, qui se décharge dans cette mesme Baye, à 15. ou 20. lieuës du fond.

Entrant dans les terres par une autre riviere, qui est à l'extremité de la Baye, on navige et on tourne à droite, pour rencontrer la Nation des Outagami, peuples fiers et arrogans, et assez proche une autre nommée les Nantoüé ; puis montant à gauche sur la mesme riviere, l'on trouve la Nation des Maskoutench et Oumami, peuples plus civils et plus doux, ainsi qu'il sera déclaré cy-aprés.

Toutes ces Nations sont comprises dans la Mission de saint François Xavier ; et l'on va voir dans les articles suivans comme la Foy leur a esté à toutes annoncée, et quelles sont les operations de la grace sur ces pauvres Barbares.

ARTICLE I.

Voyage en la Baye dite des Puans, et de ce qui s'y est passé de plus considerable.

Le Pere Claude Alloüez, qui a soin de cette Eglise, et qui en a jetté les premiers fondemens, ayant esté obligé l'esté passé, de faire un tour jusqu'au Sault, en partit peu aprés, non seulement pour donner jusques dans la Baye des Puans, mais aussi pour pousser jusques à la Nation du Feu. Je l'accompagnay dans ce voyage.

Nous nous rendismes au fond de cette Baye le 6. Septembre 1670. aprés plus de cent lieuës de chemin, que nous fismes en Canot assez heureusement : nous y trouvasmes les affaires en assez mauvaise posture, et les esprits des Sauvages fort aigris contre les François qui y estoient en commerce, les maltraitant de fait et de paroles, pillant et enlevant malgré eux leurs marchandises, et se comportant envers eux avec des insolences et des indignitez insupportables.

La cause de ce desordre est qu'ayant receu quelques mauvais traitemens des François, chez qui ils estoient venus cette année en traite, et particulierement des Soldats, de qui ils pretendoient avoir receu plusieurs torts et plusieurs injures, pour s'en venger, comme ces peuples sont mutins plus que tous les autres, ils avoient choisi une quarantaine de leurs jeunes gens, leur creant un Capitaine et en avoient fait une Compagnie de Soldats, pour en user à l'endroit de nos François, qui sont en ces pais-là, comme les Soldats de nos habitations Françoises en avoient usé à leur égard.

A nostre arrivée, nous appaisâmes les esprits et arrestâmes les insolences de ces Barbares ; aprés quoy, nous fismes assembler les quatre Nations de cette Baye, afin de leur declarer en plein Conseil, la cause de nostre venuë, qui n'étoit que pour leur enseigner le chemin du Ciel, et à rendre obeïssance

au maistre de nos vies ; et en mesme temps, afin de leur faire les reprimandes necessaires sur les desordres qui se passoient, et ausquels, comme anciens, et plus sages que les jeunes gens, ils devoient apporter remede, s'ils ne vouloient encourir l'indignation de Monsieur le Gouverneur.

Ce Conseil se fit de leur part avec les mesmes Ceremonies, qu'ils ont veu pratiquer en nos habitations. Ces Soldats de nouvelle érection, se mirent en devoir de nous faire, par honneur, ce qu'ils avoient veu observer aux nostres, en pareille rencontre ; mais tout à la Sauvage, c'est à dire ridiculement, n'y estans pas accoustumez. Quand il fut donc temps de s'assembler, ils vinrent deux nous appeller, le fusil sur l'épaule et la hache d'armes à la ceinture au lieu d'espée ; et pendant tout le temps de l'assemblée, ils demeuroient toujours comme en faction à la porte de la cabane, tenant meilleure mine qu'ils pouvoient, se promenant (ce que ne font jamais les Sauvages) les fusils sur une espaule, et puis sur l'autre, avec des postures tout à fait surprenantes, et d'autant plus ridicules, que plus ils tâchoient de le faire serieusement. Nous avions peine à nous empescher de rire, quoy que nous ne traitassions que d'affaires tres-importantes, sçavoir des Mysteres de nostre Religion, et des choses necessaires pour ne pas brûler éternellement dans les Enfers.

Le soir, tous les anciens nous vinrent visiter par honneur, ces Soldats Sauvages, si agreablement Francisez, faisant toujours leur devoir. Ils nous témoignerent le contentement qu'ils avoient de nous voir, et d'avoir entendu les choses de la Foy qu'on leur avoit expliquées ; puis tâchant à se justifier du mieux qu'ils pouvoient, touchant les desordres sur lesquels nous les avions reprimandez, ils ajoûterent que leurs Soldats n'avoient pas si mal-traité les François, qu'ils en avoient esté maltraitez en nos habitations ; qu'ils n'avoient estropié personne, mais qu'eux portoient les marques des bras rompus, et des mains coupées, et des autres blessures qu'ils avoient receuës. Ils ajousterent que leurs jeunes gens n'ont pas d'esprit et n'écoutent pas les anciens, sur tout estant dans la licence, qu'on attribuë d'ordinaire aux Soldats ; que neantmoins ils nous avoient obeï, et avoient chassé cette Compagnie, dont nous n'en voyons plus de marque. Ils ajoûterent plusieurs autres choses pour leur justification, et ne manquerent pas de nous faire recit du bon accueil que leur avoit fait Monsieur le Gouverneur et les François de Quebec, ce qui les avoit obligez à faire cesser plus promptement les desordres.

Le Pere Alloüez eut tout loisir, pendant l'hyver qu'il a passé en cette Baye, de les instruire ; en quoy Dieu luy a donné tel succés, qu'il rend témoignage d'eux par ces paroles : Je puis dire qu'ils sont pour la pluspart disposez à recevoir nostre sainte Foy ; ils craignent les jugemens de Dieu, et l'Enfer, et demandent avec instance une Chapelle pour s'y assembler et faire les prieres : les Ilinois, qu'on dit estre déja arrivez, pour demeurer en ce païs, grossiront cette Eglise, car ils ont de tres-belles dispositions pour le Christianisme, comme il paroistra par ce qu'il en sera dit aux articles suivans.

—

ARTICLE II.

Voyage des deux mesmes Peres à la Nation du Feu, et de la beauté et des raretez de ce païs.

Si le païs de cette Nation a quelque chose pour sa beauté du Paradis terrestre, on peut dire que le chemin qui y conduit est aussi en quelque façon semblable à celuy que nostre Seigneur nous represente pour arriver au Ciel. Car à peine a-t-on avancé une journée dans la riviere du fond de la Baye des Puans, qu'on trouve trois ou quatre lieuës de rapides à combattre, plus difficiles que ceux qui sont ordinairement dans les autres rivieres, en ce que les cailloux sur lesquels il faut marcher à pieds

nuds pour traisner les Canots, sont si affilez et si coupans, qu'on a toutes les peines du monde à s'y tenir ferme contre le grand courant de ces eaux.

Au Sault de ces rapides, nous trouvâmes comme une Idole, que les Sauvages honorent en cét endroit là, ne manquant jamais en passant de luy faire quelque Sacrifice, ou de petun, ou de fléches, ou de peintures, ou d'autres choses, pour la remercier de ce que par son assistance ils avoient évité, en montant, les dangers des cheutes d'eau qui sont en ces courans ; ou bien, s'ils avoient à descendre, pour la prier de les assister en cette navigation perilleuse. C'est un rocher formé naturellement en façon de buste d'homme, où de loin, on semble distinguer la teste, les épaules, la poitrine, mais bien plus le visage, que les passans peignent d'ordinaire de leurs plus belles couleurs. Pour oster cette occasion d'idolatrie, nous l'avons fait enlever, à force de bras, et l'avons jetté au fond de la riviere, pour ne paroistre plus jamais.

Aprés qu'on a passé ces chemins également rudes et dangereux, en recompense de toutes ces difficultez qu'on a franchies, on entre dans le plus beau païs qu'on puisse jamais voir : ce sont toutes prairies à perte de veuë de tous costez, coupées d'une riviere qui y serpente doucement, et dans laquelle c'est se reposer que d'y voguer en ramant. On a passé le païs des forests et des montagnes, quand on est arrivé à celuy-cy, il n'y a que de petites éminences plantées de bocages d'espace en espace, comme pour presenter leur ombre aux passans, afin de s'y rafraischir contre les ardeurs du Soleil.

On n'y voit que des ormes, des chesnes, ou autres arbres de cette nature, et non pas de ceux qui, ne se retrouvans d'ordinaire qu'aux mauvaises terres, ne sont propres que pour couvrir de leurs écorces les Cabanes, ou pour faire des Canots ; c'est pour cela que ces peuples ne sçavent ce que c'est que d'aller sur l'eau, et n'ont point d'autres maisons, pour la pluspart, que faites de joncs liez ensemble en forme de nattes. Les vignes, les pruniers et les pommiers se trouvent aisément en chemin faisant, et semblent par leur veuë inviter les voyageurs à débarquer pour gouster de leurs fruits, qui sont tres-doux, et en grande quantité.

Tous les rivages de cette riviere, qui coule paisiblement au milieu de ces prairies, sont couverts de certaines herbes, qui portent ce qu'on appelle icy de la folle avoine, de laquelle les oyseaux sont merveilleusement friands : aussi la quantité de toute sorte de gibier y est par tout si grande, que sans beaucoup s'arrester, on en tuë à discretion.

C'est tout ce païs de prairies, étendu de nostre connoissance, de plus de trois cens lieuës à la ronde, sans ce que nous ne sçavons pas, qui nourrit grassement des vaches sauvages qu'on rencontre assez souvent comme en troupeaux de quatre à cinq cens bestes, qui par leur quantité, fournit raisonnablement les vivres aux Bourgades entieres, lesquelles pour ce sujet, ne sont point obligées de se disperser par familles pendant le temps de leur chasse, comme font les Sauvages des autres contrées.

C'est aussi parmy ces gras pasturages que se retrouvent des bufles, qu'on appelle Pisikiou, qui ont beaucoup de rapport à nos taureaux, pour la grandeur et la force, mais qui les surpassent, premierement en leurs portées, car les femelles se déchargent chaque fois de trois et quatre petits tout ensemble ; secondement pour leurs cornes, qui de vray sont toutes semblables à celles de nos bœufs, en figure et en couleur, mais qui sont une fois plus grandes, estans longues prés de deux pieds, quand les bestes sont un peu âgées ; et troisiémement pour le poil, qu'ils ont gros, velu, noirastre, et tirant un peu sur celuy des moutons, mais beaucoup plus fort et plus espais ; aussi en fait-on des robes et des fourrures, qui défendent contre le froid plus que toutes les autres de ce païs. La chair en est excellente, et la graisse mélée avec la folle avoine, fait le mets le plus delicat de ce païs.

La mesme riviere dont nous parlons est interrompuë par plusieurs petits lacs,

dans lesquels se voyent en quantité, certains oyseaux rares et d'une espece toute particuliere, que les Sauvages appellent Cheté : on jugeroit à les voir de loin que ce sont des Cignes, parce qu'ils en ont la blancheur du plumage, la longueur du col, et des pieds, et la grosseur du corps ; mais la difference et la rareté est dans le bec, qui est d'un grand pied de long, et gros comme le bras ; ils le portent d'ordinaire couché sur le col, qu'ils replient à ce dessein, comme pour luy servir de lit bien délicat ; c'est pour se délasser de sa pesanteur qu'ils se tiennent en cette posture, si ce n'est qu'ils s'en servent pour la pesche, car alors c'est merveille de voir comme au dessous de ce bec la nature a formé une espece de nasse, qui s'ouvre et se referme plus ou moins, selon la quantité de poisson qu'ils y enferment. Cette nasse est faite d'une peau fort delicate et tres-souple, qui estant fermée se ramasse si bien et si proprement tout le long du dessous du bec, que rien ne paroist, afin de ne pas faire peur aux poissons ; mais quand il est temps ils sçavent si prestement l'élargir, et l'ouvrent si grande, que la teste d'un homme y entreroit sans peine ; et nageant à mesme temps contre le poisson, ou l'attendant au dessous des courants quand il descend, y tenant cette nasse toute étenduë, ils le font entrer dedans comme dans un rets, et puis la referment promptement de peur qu'il ne s'échappe. Voila comme Dieu enseigne aux hommes la pesche artificielle, par la leçon qu'en font ces pecheurs naturels.

On ne s'ennuye pas de voguer sur ces lacs et sur ces rivieres, quand on y rencontre ce divertissement. Il faut donc avancer plus de vingt lieuës dans ce beau païs, avant que de se rendre à la Nation du Feu, qui est placée sur un petit costeau, d'où l'on ne découvre de tous costez que de vastes prairies, avec quelques bocages, épars en divers endroits, et que la nature ne semble produire que pour le contentement des yeux, ou pour la necessité des hommes qui ne peuvent se passer de bois.

C'est donc où nous arrivâmes le quinziéme Septembre 1670. et y fûmes receus par le concours de tout le peuple, pour y faire ce qui va estre declaré en l'article suivant.

—

ARTICLE III.

Ce qui s'est passé touchant la publication de la Foy chez la Nation du Feu et chez une de celles des Ilinois.

La Nation du Feu porte ce nom par erreur, s'appellant proprement Maskoutench, qui signifie une terre déchargée d'arbres, telle qu'est celle que ces peuples habitent ; mais parce que, pour peu de lettres qu'on change, ce mesme mot signifie du feu ; de là est venu qu'on les appelle la Nation du Feu.

Elle est jointe dans l'enceinte d'une mesme pallissade à un autre peuple, nommé Oumami, qui est une des Nations des Ilinois, laquelle s'est comme demembrée des autres pour s'habituer en ces quartiers.

Ils font ensemble plus de trois mille ames, pouvant fournir chacune quatre cens hommes pour se deffendre des Iroquois, qui les viennent chercher jusqu'en ces contrées si éloignées.

Dés le lendemain que nous fusmes entrez en ce Bourg, nous traitasmes des affaires qui nous menoient, et ayant assemblé les anciens des deux nations separément, nous leur déclarasmes premierement que nous estions les Ambassadeurs du Maistre de nos vies, envoyez à toutes les Nations de cette terre, pour les instruire ; que nous avions parlé aux Outaoüacs, aux Saulteurs, aux Hurons, aux Pouteoüatami, et à tous les autres, desquels nous avions esté favorablement écoutez, et que nous nous promettions le mesme de leur part, veu le bon accueil qu'ils nous avoient fait à nostre arrivée. Secondement, le Pere Alloüez ayant renouvellé les connoissances qu'il leur avoit données le Printemps passé, touchant la Souveraineté et l'Unité de Dieu, et l'Incarnation de son Fils, il

s'estendit sur quelques veritez plus sensibles et plus touchantes de nostre Foy, comme du Paradis et de l'Enfer ; et pour leur donner mieux à concevoir et faire entrer par les yeux jusques dans les cœurs ce qu'ils venoient d'entendre, il leur montra une Image du Jugement general, et prit occasion de leur expliquer quelque chose, à leur portée, du bonheur des Saints, et des tourmens des damnez.

Ces pauvres gens regardoient avec estonnement ce Tableau, n'ayant jamais rien veu de semblable, et ils escoutoient avec une attention et un silence plein de respect, mais avec une telle avidité, que ne se contentans pas des instructions qu'on leur faisoit tout le jour en public et en particulier, dans les ruës, dans les places publiques et dans les champs, ils s'assembloient pendant la nuit en foule, pour entendre parler plus en détail des Mysteres dont on les avoit entretenus.

Ils avoient conceu une si haute idée des choses de la Foy, et de ceux qui la publient, qu'ils nous inviterent à plusieurs festins, non pas tant pour y manger que pour obtenir, par nostre moyen, ou la santé dans leurs maladies, ou un bon succez dans leurs chasses et dans la guerre.

Tel fut un banquet où nous fusmes appellez, où l'on garda une ceremonie bien particuliere : il sembloit que ce fust un festin pour combattre, et non pas pour manger ; car au lieu de table on avoit dressé une espece de trophée, où estoient penduës toutes les armes d'un guerrier, l'arc, les fléches, le carquois, la hache d'armes, avec les munitions de bouche : sçavoir un peu de farine et du petun, avec les autres choses que les Soldats de ce païs ont coûtume de porter sur eux, pour s'animer au combat. Le maistre du festin fit neantmoins paroistre un plat de bled d'Inde, boüilly dans la graisse de pisikiou, et en nous le presentant, il nous adressa ces paroles : Vous avez entendu parler des peuples qu'on appelle Nadoüessi ; ils m'ont mangé jusqu'aux os, et ne m'ont pas laissé un seul de ma famille en vie : il faut que je gouste de leur chair comme ils ont gousté de celle de mes parens ; je suis prest de partir pour aller contre eux en guerre ; mais je desespere d'y reussir, si vous qui estes les maistres de la vie et de la mort, ne m'estes favorables en cette entreprise : c'est donc pour obtenir par vostre moyen la victoire que je vous invite à ce festin. Ce fut une belle occasion, desabusant cét homme, de l'instruire, et avec luy toute l'assemblée, déclarant que nous n'estions que les petits serviteurs du grand Dieu des Armées, que c'est de luy seul qu'on doit attendre l'assistance et le succez qu'on souhaite en toutes choses ; mais que le grand secret pour y bien reussir, estoit de le reconnoistre et obeïr à ses commandemens. Il fut aisé pendant le repas, qui ne fut que de bled d'Inde, de continuer ces entretiens.

Nous fusmes encore invitez à d'autres festins pour de semblables desseins, ou pour nous gagner le cœur, ou pour nous donner du divertissement ; car quelquefois paroissoient quelques-uns des plus anciens, parez comme s'ils eussent voulu joüer une comedie, dansans à la cadence de quelques airs tres-mélodieux qu'ils chantoient de tres-bon accord.

Cette estime qu'ils faisoient paroistre en toutes ces rencontres, nous donnoit libre accez dans les cabanes, où nous estions regardez et écoutez comme des Genies extraordinaires ; aussi nous servions nous de cét avantage, pour les instruire par tout, et chercher des malades dans toutes les cabanes.

Il n'y en avoit pour lors qu'un dans le Bourg, c'estoit un enfant de dix à douze ans, éthique depuis long-temps, et qui s'en alloit peu à peu mourant ; il fut instruit et publiquement baptisé, avec l'approbation et l'admiration de tous ces bonnes gens, et a eu le nom de François en son Baptesme, qui a esté heureusement suivy de la santé de l'âme et du corps.

Tout cecy, et quantité d'autres choses qui se sont passées, sont communes aux deux Nations de ce Bourg ; mais il faut

dire quelque chose de particulier à la recommandation des Ilinois.

—

ARTICLE IV.

Quelques particularitez de la Nation des Ilinois, sur tout du bon naturel et de la civilité de ces Peuples.

Comme on a donné le nom d'Outaoüacs à tous les Sauvages de ces contrées, quoy que de differentes Nations, à cause que les premiers qui ont paru chez les François, ont été les Outaoüacs; ainsi en est-il du nom des Ilinois, fort nombreux, et demeurans vers le Sud, parce que les premiers qui sont venus à la pointe du saint Esprit pour le commerce s'appelloient Ilinois.

Ces Peuples sont placez au milieu de ce beau païs, dont nous avons parlé, vers la grande riviere nommée Missisipi, de laquelle il est bon de mettre icy ce que nous en avons appris. Elle semble faire comme une enceinte de tous nos lacs, prenant son origine dans les quartiers du Nord, et coulant vers le Midy, jusqu'à ce qu'elle se décharge dans la mer, que nous jugeons estre ou la Mer Vermeille, ou celle de la Floride, puisqu'on n'a pas connoissance d'aucunes grandes rivieres vers ces quartiers-là, que de celles qui se déchargent en ces deux Mers. Quelques Sauvages nous ont asseuré que cette riviere est si belle, qu'à plus de trois cens lieuës de son emboucheure elle est plus considerable que celle qui coule devant Quebec, puis qu'ils la font d'une lieuë de large; de plus, que tout ce grand espace de païs n'est que de prairies sans arbres et sans bois, ce qui oblige les habitans de ces contrées à faire du feu de tourbes de terre, et des excremens des animaux desseichez par le Soleil, jusqu'à ce que s'approchant environ vingt lieuës de la mer, les forests commencent à renaistre. Quelques guerriers de ce païs icy, qui nous disent avoir poussé jusques-là, asseurent qu'ils y ont veu des hommes faits comme les François, qui fendoient les arbres avec de longs couteaux, et dont quelques-uns avoient leurs maisons sur l'eau, c'est ainsi qu'ils s'expliquent, parlant des planches sciées et des Navires. Ils disent en outre que tout le long de cette grande riviere, sont diverses Peuplades de Nations, differentes de langues et de mœurs, et qui se font toutes la guerre les unes aux autres; on en voit qui sont placées sur le bord de l'eau, mais bien plus dans les terres, continuant ainsi jusques à la Nation des Nadoüessi, qui sont épars de plus de cent lieuës de païs.

C'est donc au delà de cette grande riviere que sont placez les Ilinois dont nous parlons, et desquels se sont détachez ceux qui habitent icy avec la Nation du Feu, pour y faire comme une Colonie transplantée, pour estre, comme on espere, bien-tost suivis des autres, que le saint Esprit nous amene en ces lieux pour pouvoir y estre instruits, nous estant presque impossible de pouvoir aller jusqu'en leur païs; et de fait plusieurs se sont déja rendus avec les autres, qui fournissent un beau champ aux ouvriers Evangeliques, parce qu'on ne peut trouver rien de plus propre pour bien recevoir les impressions du Christianisme.

On ne pourra pas aisément croire la civilité, les caresses et les témoignages d'affection que nous ont fait paroistre ces peuples, et sur tout le chef de cette Nation des Ilinois, qui est respecté dans sa cabane, comme seroit un Prince dans son Palais: il y estoit toujours environné des plus considerables du Bourg, que nous pourrions presque appeller des courtisans, tant ils estoient dans une posture honneste, pleine de deference, y gardant toujours un silence respectueux pour faire paroistre l'estime qu'ils faisoient de sa personne, et de nous.

C'estoit une assez grande Cabane, au milieu de laquelle il avoit mis ce qu'il avoit de plus precieux pour nous y recevoir, et avoit pris place vis à vis de nous, et n'en sortit presque jamais, tout le temps que nous y demeurâmes, comme pour nous faire honneur par sa

presence, et ne pas perdre nostre compagnie ny nos entretiens ; mesme dans les ruës et dans les autres Cabanes, quand nous y estions invitez pour manger, il nous y accompagnoit d'ordinaire, ou bien nous faisoit escorter par quelques-uns de ses gens. Le ménage de la cuisine, quoy que bien-tost preparé, ne se faisoit ny en sa presence ny en la nostre. Il avoit un soin merveilleux que nous ne fussions point incommodez de la foulle du peuple, qui nous devoroit incessamment des yeux. Quand il estoit temps de faire nos prieres le soir, il se mettoit toujours en action, et s'empressoit d'une façon ravissante, pour faire un feu clair luisant, et qui pût bien nous éclairer pour lire, et mesme faisoit garder un grand silence par tous ceux qui estoient presens.

Pour agir auec nous plus honorablement, il avoit soin que sa Cabane fût toujours pleine des plus notables de sa Nation, qui sembloient assez bien faire leur Cour pour des Barbares. Au reste, sa physionomie est la plus douce et la plus attrayante qu'on puisse voir, et quoy qu'il passe pour grand guerrier, il a une douceur sur le visage qui ravit tous ceux qui le voyent. Le dedans ne dement pas l'exterieur, car il est d'un naturel tendre et affectueux ; ce qu'il fit paroistre lors qu'une nuit, comme nous luy expliquions le Mystere de la Passion et la mort de Jesus-Christ, en presence d'un grand monde, à la veuë de la Croix, il montra tant de tendresse et tant de compassion, qui se lisoit en ses yeux et sur tout son visage, que quelques François qui nous accompagnoient en furent tous ravis et tous étonnez. Ainsi triomphe ce Dieu mourant, dans ce bout du monde, où le Diable a tenu son empire depuis si longtemps.

Quoy que pendant tout nostre sejour en ce lieu nous n'ayons entretenu ce Capitaine et les autres, que des choses de la Foy, jamais il n'en a eu de dégoust : au contraire, plus il en entendoit parler, plus faisoit il paroistre d'ardeur d'apprendre ; c'est ce qui nous donne sujet de croire, qu'une personne qui a de si belles qualitez et qui se laisse si aisément toucher à nos Mysteres, ne tardera pas à les embrasser.

Et ce que nous disons du Chef, on le peut dire de tous les autres de cette Nation, ausquels nous avons remarqué le mesme naturel, et une docilité qui ne ressent rien du Barbare : avec l'avidité qu'ils font paroistre d'entendre nos instructions, ils ont un grand avantage pour la Foy par dessus les autres Sauvages, en ce qu'ils n'ont presque point de superstitions, et ne sont pas sujets à faire des Sacrifices à divers genies, comme font les Outaoüacs et autres, dont la raison peut estre, que n'estans pas pescheurs, mais vivans de bled d'Inde qui croist aisément dans ces bonnes terres qu'ils habitent, et de chasse qui est tres-abondante, et dont ils n'ont jamais disette, ils ne craignent point les dangers des Lacs, où plusieurs des autres Sauuages perissent en péchant, ou en Canot, ou sous les glaces, croyans que ce sont des genies de l'eau qui les devorent, ou qui pillent leurs rets quand les tempestes les emportent; et c'est pour cela qu'ils taschent à les appaiser ou à se les rendre favorables par quantité de Sacrifices.

Ceux-cy se trouvans exempts de tout cela, n'adorent que le Soleil ; mais ils changeront bien-tost ce culte pour le rendre au Createur du Soleil, ainsi que quelques-uns ont déja commencé à faire, quand ils seront instruits des veritez de nostre Religion.

Pendant nostre sejour en ce Bourg, il s'y trouva douze ou quinze hommes venus du vray païs des Ilinois, en partie pour visiter leurs parens ou leurs compatriotes, et en partie pour y faire quelque commerce. Ceux-cy, estant sur leur départ pour s'en retourner chez eux, vinrent se presenter à nous comme en ceremonie, et tous ensemble ; et apres nous avoir saluez, nous declarerent en presence d'un grand peuple qui nous assiegeoit toujours, qu'ils venoient pour nous recommander leur voyage, qu'ils nous prioient de leur faire la grace de les conduire heureusement jusqu'en leur païs, pour revoir leurs parens, et

de les conserver sur les chemins de tout mauvais rencontre.

C'estoit une belle ouverture qu'ils nous donnoient pour leur faire connoistre celuy qui est le grand Maistre de nos vies, dont nous ne sommes que les serviteurs et les deputez, et auquel nous nous adresserions volontiers pour l'heureux succés de leur voyage. Ils nous répondirent par un compliment qui n'a rien de Sauvage, en nous disant qu'ils faisoient tant d'estat de ce qu'ils avoient appris de nous, qu'ils ne se contentoient pas de l'aller publier dans tout leur païs, mais qu'ils le feroient retentir à d'autres peuples beaucoup plus éloignez, ausquels ils raconteroient les merveilles qu'ils avoient veuës, et se separerent ainsi de nous, tout glorieux d'avoir parlé à des genies, disoient-ils, et d'avoir appris des nouvelles de l'autre monde.

Ajoûtons encore un mot de ces Ilinois, touchant leur façon de faire. Comme tous les Sauvages en general mettent leur principale gloire à se bien parer la teste, sur tout à porter leurs cheveux, ou longs, ou courts, selon la diversité des Nations, ceux-cy semblent avoir ramassé l'un et l'autre, car ils ont ce que les Outaoüacs pensent avoir de beau en leurs cheveux courts et redressez, et ce qui agrée aux autres en leurs longs cheveux ; car ceux-cy se rasant la pluspart de la teste comme les premiers, conservent quatre grandes moustaches aux deux costez des oreilles, qu'ils agencent proprement pour n'en estre pas incommodez.

Ils ne sont pas bien riches en meubles : à peine mesme leur païs leur fournit-il de quoy faire des plats d'écorce, les arbres qui se retrouvent parmy ces vastes et belles prairies n'étant pas propres pour cela ; mais s'ils ont cette incommodité, en recompense, il semble qu'un si beau païs contribuë au beau naturel dont ils sont doüez, et dont ils nous donnerent la derniere marque à nostre départ. Car le Chef dont nous avons parlé, et qui est comme le Roy de la Nation, avec les plus considerables et une partie du Bourg, voulurent nous accompagner par honneur jusqu'au lieu de nostre embarquement, éloigné du Bourg d'une petite lieuë.

Quand nous y retournerons, nous esperons y trouver une Chapelle, qu'ils se disposent à bastir eux-mesmes, afin d'y commencer tout de bon les fonctions du Christianisme.

—

ARTICLE V.

De la Mission de Saint Marc, au Bourg des Outagami.

Ces peuples sont superbes, parce qu'ils sont nombreux, on y compte plus de deux cens Cabanes, dans chacune desquelles il y a cinq à six et mesme jusques à dix familles. Plusieurs autres Nations grossissent celle-cy, ou plustost en font une Babylone, par la dissolution qui y regne comme en son empire. Les lumieres de la Foy n'ayant encore pû faire d'impression sur leurs esprits. Comme ils sont fiers et arrogans, ils avoient pris dessein de se venger par la mort de quelques François, des mauvais traitemens qu'ils avoient receu l'esté passé en nos habitations Françoises ; ce qui faisoit que nos jeunes François qui sont icy en marchandise, n'osoient pas y mettre le pied ; mais tout cela n'a pas fait peur au Pere Alloüez, qui s'est estimé heureux d'exposer sa vie en un danger manifeste, pour porter l'Evangile à ces pauvres Barbares, comme il l'a fait à tous les autres peuples de ces contrées.

Il partit donc de la Baye des Puans, où il faisoit sa residence, le vingtiesme de Fevrier mil six cent septante un, et ayant fait en six jours vingt-quatre lieuës sur les neiges et sur les glaces, pendant la plus rigoureuse saison de l'hyver, qui avoit glacé et presque fait mourir de froid quelques-uns de ceux ausquels il s'estoit joint, arriva enfin en ce Bourg, dans lequel il ne fut pas plustost entré, qu'allant de Cabane en Cabane, il encourageoit les uns par l'esperance du Paradis, et intimidoit les autres par la crainte de l'Enfer.

Il ne devoit pas se promettre de ces esprits superbes, autre chose que des risées, des rebuts et des moqueries, avec lesquelles ils receurent d'abord ce qu'il leur annonçoit, sur tout dans certaines Cabanes, dont les Chefs avoient jusqu'à huit femmes, et dans lesquelles il ne pouvoit entrer qu'avec horreur, et comme dans un Serail. Cependant la patience du Pere l'emporta, et vit que ces peuples s'adoucissoient insensiblement, et que ce qu'ils écoutoient du commencement avec raillerie, ils le receurent peu apres avec crainte et avec respect. Quelle consolation, ô mon Jesus (s'écrie le Pere en un de ses memoires) de vous faire connoistre à ceux qui n'ont jamais ouy parler de vous! Je me preparois à la mort, je ne voyois du commencement que des insolences et des rebuts de la part de ces Barbares, et voila qu'ils m'écoutent avec une attention et une affection au delà de ce que j'eusse pû me promettre des peuples mesmes les mieux disposez : j'entre librement par toutes les Cabanes ; j'y fais prier Dieu les malades, et j'y baptise les moribonds ; et peu de jours aprés mon arrivée, voyant expirer une personne à qui je venois de conferer le saint Baptesme, ô que je reçus de joye, de voir s'envoler au Ciel une ame d'un païs si dissolu !

J'eus encore tout sujet d'admirer les caresses que j'ay receuës de la pluspart de ce Peuple, au lieu des coups de hache que j'attendois ; et plus encore la simplicité d'un bon vieillard, lequel, comme j'expliquois publiquement dans sa Cabane les saints Mysteres de l'Incarnation et de la mort de Jesus-Christ, si-tost que je tiray mon Crucifix pour le faire paroistre à leurs yeux, ce bon homme émeu de ce spectacle voulut le reconnoistre comme son Dieu et l'adorer, en luy presentant l'encens de ce païs ; c'estoit du petun en poussiere, dont il en prit trois ou quatre fois à poignées, et comme s'il eust presenté autant de coups d'encensoirs, il le répandoit sur le Crucifix, et sur moy, qui est la plus grande marque d'honneur qu'ils puissent faire paroistre à l'endroit de ceux qu'ils regardent comme des Genies : j'eus peine à tenir mes larmes de joye, voyant Jesus-Christ crucifié, adoré par un Sauvage, dés la premiere fois qu'il en entend parler.

Une femme fit presque le mesme, lors qu'estant bien instruite et baptisée, et preste à rendre l'ame comme elle fit, elle ne cessa de jetter du petun sur le Crucifix que je luy presentois, prétendant faire le mesme à la façon que font ceux qui le baisent devotement.

Tout le Bourg ayant esté pleinement imbu de nos Mysteres, et en general et en particulier, le Pere se retira, y ayant baptisé cinq enfans et deux adultes, et aprés avoir eu asseurance de la part des anciens, qu'à son retour il y trouveroit une Chapelle, qu'ils bastiroient eux-mesmes pour commencer à y exercer les fonctions du Christianisme.

C'est ainsi que ces peuples, de loups deviennent aigneaux, et que peu à peu, mais avec grande patience, ils se gagnent à Jesus-Christ ; ce qui nous fait esperer que la Foy va se répandre à grand nombre de Nations qui s'approchent de celle-cy, et ausquelles nous ne pouvons pas avoir accés que tres-difficilement.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Privilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et ancien Eschevin de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et debiter vn Livre intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouvelle-France, les années* 1670. et 1671. Et ce pendant le temps de vingt années ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, en Janvier 1667.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOUL.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AUX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE JESUS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1671. ET 1672.

Envoyée au R. P. JEAN PINETTE, Provincial de la Province de France.

PAR LE R. P. CLAUDE DABLON,
RECTEUR DU COLLEGE DE QUEBEC, ET SUPERIEUR DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JESUS, EN LA NOUVELLE FRANCE. (*)

Au Reverend Pere Jean Pinette, Provincial de la Province de France.

MON REVEREND PERE,

Nous ne pouvons regarder sans quelque chagrin, les vaisseaux qui partent de nostre rade, puisqu'ils enlevent en la personne de Monsieur de Courcelles, et en celle de Monsieur Talon, ce que nous avions de plus precieux. Eternellement nous nous souviendrons du premier, pour avoir si bien rangé les Iroquois à leur devoir : et éternellement nous souhaitterons le retour du second, pour mettre la derniere main aux projets qu'il a commencé d'executer si avantageusement pour le bien de ce païs.

Ces pertes nous seroient plus sensibles si elles n'estoient pas heureusement reparées par la venuë de Monsieur le Comte de Frontenac, nostre nouveau Gouverneur, de qui le Roy a fait choix, pour soustenir les hauts desseins que sa Majesté a conceus pour sa Nouvelle France.

La découverte de la Mer du Nord, et de la fameuse baye de Hutson, que l'on cherche depuis long-temps, et qui avoit esté entreprise l'an passé par les ordres de Monsieur Talon nostre Intendant, a donné moyen à un de nos Missionnaires de porter la Foy dans des païs où elle n'avoit jamais esté annoncée, comme on verra dans le narré du voyage qu'il y a fait par les terres.

Nous n'esperons pas moins de celuy que Monsieur le Comte de Frontenac et Monsieur Talon, pour satisfaire aux intentions de sa Majesté, ont fait entre-

(*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1673.

prendre pour la découverte de la Mer du Sud, qui probablement nous donneroit entrée aux grandes mers de la Chine et du Japon. Le Pere et les François qui sont envoyez pour cette hazardeuse expedition, ont besoin de beaucoup de courage et de prudence, pour aller chercher des mers inconnuës par des routes de trois à quatre cents lieuës, toutes nouvelles, et parmy des Peuples qui n'ont jamais veu d'Europeans.

On est party en mesme temps pour aller faire des recherches plus exactes de la mine de cuivre, que le Sieur Peré a trouvée tout fraischement dans le lac Superieur. Le Navire de quatre à cinq cents tonneaux, qui se fait icy, et un autre plus grand, dont les materiaux sont tout prests, feront voir les utilitez qu'on peut recevoir de ce païs pour la navigation, et pourront servir à tirer les avantages que l'on espere de ces nouvelles découvertes, qui nous donnent moyen pour la pluspart de publier l'Evangile aux extremitez de ce nouveau monde.

Il ne nous manque, pour nous bien animer, que la presence de Monseigneur nostre Evesque. Son absence tient ce païs comme en deuil, et nous fait languir par la trop longue separation d'une personne si necessaire à ces Eglises naissantes. Il en estoit l'ame, et le zele qu'il faisoit paroistre en toutes rencontres pour le salut de nos Sauvages, attiroit sur nous des graces du Ciel, bien puissantes pour le bon succez de nos Missions ; et comme pour éloigné qu'il soit de corps, son cœur est toujours avec nous, nous en éprouvons les effets par la continuation des benedictions, dont Dieu favorise et les travaux de nos Missionnaires, et ceux de Messieurs les Ecclesiastiques de son Eglise, qui continuënt avec un grand zele, et avec l'édification publique, à procurer l'honneur de Dieu et à travailler au parfait establissement des Paroisses dans toute l'etenduë de ce païs ; ce qui ne sert pas de peu au progrez que fait nostre sainte Foy, qui n'avoit point encore esté portée si loin, ny publiée avec plus de succez.

C'est ce que vostre Reverence remarquera aisément par la lecture de cette Relation, que nous avons divisée en trois parties conformement aux trois langues de ce païs, la Huronne ou l'Iroquoise, la Montagnaise ou l'Algonquine, et la Françoise, en chacune desquelles les misericordes de Dieu ont éclatté aux yeux du Ciel et de la Terre.

Vostre tres-humble et tres-obeissant seruiteur en N. S.

CLAUDE DABLON.

Des Missions à la Colonie Huronne de Nostre-Dame de Foy proche Quebec, à S. Xavier des Prés vers Montreal, et aux païs des Iroquois.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Colonie Huronne à Nostre-Dame de Foy.

ARTICLE I.

De la Charité des Chrestiens de cette nouvelle Eglise.

La diuine Prouidence a voulu que la Colonie Huronne fust establie à Nostre-Dame de Foy, proche cette ville, et au milieu des habitations Françoises, pour faire voir qu'elle n'a point d'acception des personnes dans la distribution de ses dons, et pour donner de la confusion à nos François, par les bons exemples de cette Colonie. Une des peines du Pere Chaumonot, qui les conduit, est de moderer la trop grande ferveur de leur devotion, et l'excez de leur charité envers les pauvres.

Marie Oendiraka, dont il est parlé dans la Relation precedente, ayant connu

la necessité d'vne pauvre famille, qui n'avoit pas de quoi se couvrir, l'assista de deux bonnes couvertures ; et comme le Pere se conjouïssoit avec elle de cette bonne œuvre : Ah, mon Pere, dit-elle, je n'ay fait que ce que j'ay dû ; je ne puis pas comprendre comment une personne qui auroit deux ou trois paires d'habits, pourroit voir un pauvre nud sans le secourir dans sa necessité. Quand j'ay besoin de quelque chose, dit le Pere, pour de pauvres François, je n'ay qu'à m'adresser à elle, car je suis assuré que si elle a ce que je desire, elle me le donnera.

Comme on luy racontoit un jour de quelle maniere nostre Seigneur fit connoistre à saint Martin, que l'aumosne qu'il avoit faite de la moitié de son manteau, n'estant encore que Catechumene, luy estoit tres-agreable. Jesus a trop de bonté ponr moy, dit-elle, et il me marque assez qu'il agrée le peu d'aumosnes que je fais, par le soin qu'il prend de m'en recompenser dés cette vie : pour un peu de blé que je distribuay l'an passé à de pauvres necessiteux (il est à remarquer qu'elle en donna trente boisseaux) il m'en a rendu une telle abondance que je ne sçai où le mettre ; et une si grande quantité de citroüilles (elles sont d'une autre nature que celles de France, et passent pour des fruits delicieux parmi les Sauvages), que j'ay esté obligée d'aller moi-mesme inviter les François des environs, d'en venir prendre leur charge.

Ces bons Sauvages ont dans cette bourgade une pauvre fille muette et innocente, qui ne s'aide en rien non plus qu'un enfant, et au reste si disgraciée, si laide et si mal-propre, qu'elle fait horreur. Ces bonnes gens cependant, pleins de charité, se sont accordez d'en prendre le soin de mois en mois : chaque famille s'en charge à son tour, dans la veuë de lui continuer cette charité toute sa vie ; chacun la reçoit dans sa cabane avec devotion, estant bien persuadez de cette parole de Nostre Seigneur, *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis*, ce que vous ferez au moindre des miens, je le tiendray comme fait à moimesme.

Cet Esté, pendant les grandes chaleurs, une pauvre femme qui travailloit dans son champ, ayant esté tuée par la cheute d'un arbre, son corps ne fut trouvé que deux jours aprés, déja tout corrompu ; toute la bourgade y courut, mais personne n'avoit le courage de s'en approcher, à cause de la mauvaise odeur qui en sortoit ; jusques à ce qu'une des ferventes de la sainte famille, dit à sa sœur : Allons, ma sœur, allons, pourquoy craignons-nous ce que nous devons bien-tost devenir ? pourquoy avons-nous tant d'horreur d'un corps auquel le nostre doit estre semblable dans peu de jours ? Allons donc, prenons ce corps et le portons au village, pour le faire inhumer en terre sainte, c'est un devoir auquel la charité nous oblige. A ces paroles, sa sœur prit courage, et toutes deux, aidées de quelques-uns de la compagnie, mirent le corps de la defunte sur une espece de brancart, qui fut bien-tost fait, et la porterent à la bourgade, où elle fut enterrée dans le cimetiere, avec les ceremonies ordinaires de l'Eglise.

Ce qui est merveilleux dans cette petite Eglise, est que l'esprit de charité et d'union y regne dans toutes les familles ; elles s'interessent les unes pour les autres en toutes occasions. Une des anciennes de l'assemblée de la sainte famille, voyant que de pauvres veuves n'avoient ni les forces ni le moyen d'ensemencer leurs champs, et que d'autres qui avoient accompagné leurs maris à la chasse n'estoient pas encore revenuës dans le temps qu'il falloit semer le blé d'Inde, s'en alla, aprés s'estre recommandée à la sainte Vierge, inviter les autres femmes du bourg à semer les terres de celles qui n'y estoient point, et elles s'y accorderent de bon cœur. Mais comme elle les pressoit de le faire au plus tost, quelqu'une de ses amies, trouvant trop d'empressement dans sa charité, luy dit qu'elle se rendoit importune, et qu'elle devoit considerer qu'en cette saison chacun avoit ses petites affaires, et mesme assez pressantes.

Il n'importe, dit-elle, qu'on me blasme tant qu'on voudra d'estre importune, ne faut-il pas s'incommoder un peu pour aider son prochain dans sa necessité, puisque Nostre-Seigneur nous l'a commandé ? Aprés tout, elle vint about de ce qu'elle pretendoit, au grand contentement de ces pauvres gens qui luy donnerent à leur retour mille benedictions pour sa charité.

Une jeune femme estant allée à la chasse avec son mary, envoya dire à sa mere qu'elle luy conseilloit de se retirer pendant son absence, dans la cabane d'une de ses parentes, pour épargner le bois qu'elle brûleroit en son particulier, et en faire l'aumosne à de pauvres malades qui en auroient besoin : la mere suivit le conseil de sa fille.

Le Pere Chaumonot ayant fait une instruction dans l'assemblée de la sainte famille, sur les œuvres de misericorde, à l'issuë de cet entretien, deux de celles qui y avoient assisté donnerent à deux pauvres femmes à chacune une couverture de ratine de la valeur de vingt francs la piece, mais d'une maniere si chrestienne, qu'il sembloit qu'elles n'eussent rien donné, ou plustost qu'on leur eust fait grace de recevoir d'elles cette aumosne ; aussi n'ignoroient-elles pas que le Paradis en devoit estre la recompense.

Le mesme Pere leur ayant raconté ce que Nostre-Seigneur disoit autrefois à ses Disciples, d'une pauvre veuve, qu'en donnant d'un grand cœur deux petites pieces de monnoye au Temple, elle avoit plus agreé à Dieu, que quantité d'autres qui y avoient fait de riches offrandes, elle eut tant de joye d'avoir contribué quelque chose de sa part à l'embellissement de la Chapelle de Nostre-Dame de Foy, qu'elle en passa toute la nuit sans dormir, remerciant Dieu de luy avoir inspiré d'imiter cette bonne femme de l'Evangile.

Cette mesme charité qu'ils ont entre eux leur rend sensibles les moindres dommages du prochain ; ils les reparent au plustost, et ils chastient mesme severement leurs enfans quand ils en sont la cause : en voicy un exemple entre plusieurs autres. Une mere, ayant appris que son petit fils âgé de cinq ans, avoit gasté quelque chose dans le champ d'un voisin, et l'enfant l'ayant avoüé, elle le punit rudement sur le champ ; le Pere estant survenu à ses cris, il luy voulut épargner qeelques coups : Je vous obeïrai, dit-elle, mon pere, mais puisque vous m'empeschez de le châtier comme il le merite, ordonnez-luy donc, je vous prie, quelqu'autre penitence pour expier sa faute. Oüy-dea, répondit le Pere, qu'il se mette à genoux, qu'il demande pardon à Dieu de son peché, et qu'il s'en aille dire dix *Ave Maria* dans la Chapelle : en mesme temps l'enfant se mit à genoux, demanda pardon à Dieu en pleurant. Et il s'en alla pour accomplir le reste de sa penitence. Mais la mere craignant qu'il ne manquast à cette satisfaction, ou qu'il ne la fist pas entiere, voulut l'accompagner ellemesme, et luy fit dire tout haut devant l'Autel les dix *Ave Maria*.

ARTICLE II.

De leur zele et de leur devotion.

Si ces fervents Chrestiens, remplis de l'esprit de la primitive Eglise, se portent volontiers aux œuvres de misericorde corporelle, ils ont infiniment beaucoup plus d'ardeur pour les spirituelles. Entre mille exemples j'en choisiray seulement quelques-uns des plus illustres. Un jeune homme venant de la campagne, s'estoit arresté quelque temps à parler à une fille de quatorze à quinze ans, qui travailloit dans son champ : une femme zelée et amie de la famille, qui les apperçût, en alla donner avis à la mere de la fille. Cette mere, qui meine une vie toute sainte, qui conserve cette fille avec plus de soin que la prunelle de ses yeux, et qui aimeroit mieux, quoy qu'elle soit son unique, la voir morte que hors de la grace de Dieu, fut si affligée de cette nouvelle, que pour prevenir le mal et luy faire apprehender cette liberté par un chastiment extraor-

dinaire, elle prit de petites cordes, en fit une discipline semblable à celles qu'elle avoit veuës, et en frappa sa fille le lendemain matin à son lever. Cette pauvre fille, qui se sentoit innocente, en fut bien surprise. Et quoy, dit-elle, ma mere, qu'ay-je fait ? quel sujet vous ay-je donné de me traiter de la sorte ? Ah ! miserable que je suis, répondit la mere, toute baignée de larmes, faudra-t-il donc que je sois la mere d'une damnée ? que j'aye mis au monde et élevé une fille pour les demons, et pour estre leur compagne éternelle dans les cruelles flammes de l'enfer ? Ah mon Dieu, ne permettez pas que ce malheur m'arrive ! Et en disant ces paroles, elle se donna à elle-mesme la discipline si rudement, qu'elle en porta long-temps les marques sur ses épaules.

On auroit de la peine à se persuader l'impression que fait sur ces ames bien disposées la connoissance de nos saints Mysteres, et le zele qu'elles ont ensuite pour souhaiter aux autres le mesme bien, et pour le leur procurer par toutes les voyes possibles. Une Iroquoise Chrestienne des plus considerables d'Annié par sa noblesse, qui n'a quitté son païs que pour faire ici profession du Christianisme avec plus de liberté, s'en est expliquée en ces termes, au Pere Chaumonot.

Mon Pere, je me trouve ici heureusement en possession du bien que je cherchois il y a si long-temps, et que je ne trouvois pas dans nostre païs ; j'en ay bien de la joye, et j'en remercie Dieu et la sainte Vierge plus de cent fois le jour. J'ay ici la liberté d'aller prier Dieu quand je le veux : nous avons la Chapelle de la sainte Vierge toute proche de nos cabanes, je suis toujours la bien venuë aux pieds de ses Autels. Je demeure parmy des personnes qui sont dans les mesmes sentimens que moy ; vous me consolez, mon Pere, quand j'en ay besoin ; enfin mon esprit est parfaitement content. Une seule chose m'afflige, la misere de mes parens d'Agnié, qui sont encore infidéles pour la plupart, et qui sont en danger de mourir dans leur infidelité. Mon Pere, que cette pensée me fait de la peine ! Je sçay bien qu'ils ont aussi bien que nous des Peres qui les instruisent, et qui les exhortent continuellement à embrasser la foy ; il y a aussi des Chrestiens parmy eux, et des personnes qui vivent selon Dieu, il est vray ; mais le plus grand nombre est encore du costé de ceux qui suivent nos coutumes superstitieuses, qui vivent dans l'yvrognerie et dans la brutalité. Ces mauvais exemples seront toujours un grand obstacle à leur conversion. Mon Pere, il m'est venu une pensée de leur écrire par vostre main, et de leur décharger mon cœur, sur les apprehensions que j'ay de la perte éternelle de leurs ames. Les Peres qui sont sur le lieu leur feront volontiers lecture de cette lettre.

Le Pere voulut bien luy prester sa main et sa plume, et elle luy dicta toutes ses pensées avec simplicité, adressant divers avis à divers de ses parens, selon la connoissance qu'elle avoit de leurs mœurs et de leurs foiblesses : voicy un extrait des principaux articles que la lettre contenoit.

La premiere personne à qui elle parle est sa sœur : Ma chere sœur, luy dit-elle, je me réjoüis de ce que vous avez embrassé la Foy. Si vous voïiez ce que font icy les bons Chrestiens, vous en seriez ravie ; ô que vous auriez de plaisir de les entendre chanter les Cantiques spirituels dont ils honorent Dieu ! Venez donc ici, ma chere sœur, et joüissons toutes deux ensemble d'un avantage si considerable.

Tsaoüenté, ma fille, (c'est une autre jeune femme à laquelle elle a laissé son nom), puisque nous n'avons toutes deux qu'un mesme nom, n'ayons, je te prie, qu'une mesme Religion ; fais-toy instruire, fais-toy baptiser au plustost par les Peres, afin que nous ne soyons point separeés dans l'éternité ! Aspirons toutes deux à la possession d'une unique felicité, que nostre Seigneur a promise aux bons Chrestiens dans le Ciel.

Puis s'adressant à son pere : Mon pere, mon cher pere, si vous sçaviez le desir que j'ay de vous voir au Ciel avec moy, et si vous estiez aussi assuré que

moy du bonheur qu'on y possede, ô que vous auriez envie d'estre Chrestien ! Escoutez bien les Peres qui vous instruisent, ils vous préchent des veritez que Jesus-Christ, le maistre de nos vies, leur a commandé de vous enseigner, et entr'autres qu'il prepare une vie éternelle à ceux qui garderont ses saints Commandements, et un enfer remply de feux éternels pour ceux qui ne les observent pas. Ah, mon cher pere, il n'y a que cette malheureuse habitude que vous avez de vous enyvrer, qui puisse vous fermer la porte du ciel. Prefererez-vous un plaisir honteux, et qui est toujours suivi de la perte de la raison, à la possession d'une felicité éternelle ? Renoncez-donc avec courage à vos intemperances, faites-vous Chrestien. Si vous ne suivez mon conseil, sçachez que dans peu d'années, et peut-estre dans peu de jours je ne seray plus vostre fille, et que vous ne serez plus mon pere.

A un vieillard qui est son oncle, elle escrit ainsi : Mon cher oncle, j'ay bien de la joye de la nouvelle que j'ay apprise, que vous estes Chrestien. Ah procurez, je vous prie, le mesme bonheur à mon pere ; j'attends cela de l'amour que vous avez pour luy et pour moy, ne me frustrez point de mon esperance.

Enfin, comme elle avoit coutume, estant dans son païs, de parler dans les Conseils, et d'y dire son sentiment sur les affaires publiques, parce qu'elle estoit du nombre des Otiandér, c'est à dire des Nobles et des considerables, elle conjure toute sa nation de retrancher ce qui les empesche d'écouter les Predicateurs de l'Evangile.

Habitans de Gannaoüaé, vous m'écoutiez autrefois dans les Conseils, mais je merite bien mieux à present d'estre écoutée, puisque je vous parle de vostre salut éternel, et de l'affaire la plus importante que vous ayez en ce monde. Escoutez ceux qui vous enseignent et les croïez ; mais renoncez au plustost, avec moy, à ces miserables coutumes, que nos grands ennemis, les demons de l'enfer, ont inventées pour nous perdre avec eux ; l'attache que vous y avez, aussi bien qu'à l'yvrognerie et à l'impureté, vous bouche les oreilles, et elle empesche que la doctrine salutaire qu'on vous enseigne, ne penétre jusques dans vos cœurs. Suivez mon conseil, autrement toutes les prieres que nous adressons pour vous tous les jours à la divine Majesté, vous seront inutiles. Ah ! mes freres, que ne connoissez-vous les maux que souffrent en enfer ceux qui sont morts dans l'infidelité, ou dans leurs pechez, n'ayant pas observé ce qu'ils avoient promis au Baptesme ! Que ne puis-je vous faire comprendre les contentemens dont vous joüirez dans le ciel, si vous me voulez croire ! Ne pensez point que les Peres qui vous instruisent, veuillent vous tromper, ils vous portent la parole de celuy qui est la verité mesme, et la bonté souveraine ; c'est maintenant que vous devez les écouter, il ne sera plus temps aprés la mort.

Cette ame zelée ne peut finir dans sa lettre ; et nous avons remarqué qu'à mesure que nos Neophytes croissent dans l'esprit de la Foy, ils ont aussi plus de zele pour la conversion des autres. Un de nos anciens Dogiques, nommé Loüis Taondechoren, disoit il n'y a pas longtemps, au mesme Pere, qu'il quitteroit volontiers, s'il le luy vouloit permettre, la demeure de Nostre-Dame de Foy, où il mene une vie douce et paisible, où il est aimé et respecté de tous ses gens, pour aller demeurer en un lieu éloigné, qu'il luy nommoit, fort incommode et où il auroit beaucoup à souffrir, parce qu'en quelques saisons de l'année, il y a grand abord d'Iroquois, et de Hurons étrangers ; et que là il s'emploiroit nuit et jour à leur apprendre les veritez de nostre Religion, et qu'il mourroit volontiers dans cet exercice.

Ils sont tous bien informez de l'ardent desir que Nostre-Seigneur a de la conversion des ames, et c'est aussi pour luy plaire que plusieurs d'entr'eux font de grandes mortifications, et qu'ils adressent continuellement des prieres à Dieu pour le progrez de toutes ces nouvelles Eglises.

Le Pere fait une remarque surpre-

nante dans ses memoires : que parmy ces nouveaux Chrestiens, qui n'estoient il y a quelques années que de pauvres Barbares, élevez dans l'ignorance du vray Dieu, il en connoissoit plusieurs qui avoient un don extraordinaire d'oraison et d'union avec Dieu, jusqu'à ne perdre presque jamais sa presence. Et tout fraischement une bonne veuve qui estoit restée seule pour quelques mois, pendant que sa famille et tous ceux de sa cabane estoient allez à la chasse, luy disoit en riant : Mon Pere, mes gens ne sont-ils pas plaisans ? ils me plaignent fort dans ma solitude, croyant que je m'ennuyeray beaucoup : vous sçavez, mon Pere, que je ne m'ennuye jamais moins que quand je suis seule. J'ay tant de choses à dire à Nostre-Seigneur, que je n'ay pas la moitié du temps que je souhaiterois pour luy parler. Je m'entretiens avec luy, comme si je le voyois de mes yeux, je le prie pour ceux qui n'ont pas le bien de le connoistre, je luy nomme tous ceux de ma famille les uns aprés les autres, et je luy demande pour eux, ce qui est le plus avantageux pour leur salut ; je luy raconte mes peines et mes afflictions : il me semble aussi qu'il me répond et qu'il s'entretient avec moy, tant il a de bonté. Ah, que je suis éloignée de tomber dans l'ennuy, tandis que je suis ainsi en conversation avec mon Jesus ! et que les journées me durent peu ! *cum simplicibus sermocinatio ejus !* Au reste cette bonne femme nommée Jeanne Tsiaoüennia, est celle qui prit ce Printemps dernier, le soin de faire ensemencer les terres des pauvres, et de ceux qui n'estoient pas encore de retour de leur chasse.

Ce fut aussi la mesme, qui assistant de nuit une pauvre malade, apres qu'elle eut receu tous ses Sacremens, et la voyant entrer en l'agonie, alla par les cabanes convoquer toutes les associées de la sainte Famille, les assembla chez la malade, y fit avec elles des prieres convenables à l'estat où elle estoit, luy disant de temps en temps quelque bon mot à l'oreille, jusqu'à ce qu'elle eut expiré, et mesme passant en suite le reste de la nuit en priere pour le repos de son ame. J'ajouteray encore une chose assez considerable de cette devote et fervente Chrestienne. Le jour de Pasques, elle alla trouver le Pere, et luy dit : Mon Pere, je vous prie de trouver bon que je fasse aujourd'huy un festin aux principaux du bourg, en témoignage de la joye que nous avons de la glorieuse Resurrection de nostre Seigneur : vous sçavez nos coutumes ; quand quelqu'un de nos alliez s'est échappé des mains des ennemis, apres les cris de joye, dont tout le bourg retentit à son arrivée, nous luy faisons festin de ce que nous avons de meilleur pour luy marquer la joye que nous avons de son heureuse delivrance. En ferions-nous moins pour nostre Seigneur Jesus-Christ, qui se presente aujourd'huy à nous dans la gloire de sa Resurrection, apres s'estre delivré par sa toute puissance, des mains de ses ennemis ? il me semble, mon Pere, que ce seroit en nous une ingratitude insupportable que de manquer à ce devoir. Le Pere luy ayant accordé ce qu'elle desiroit, plusieurs firent le mesme à son imitation, de sorte que toutes les Festes se passerent en devotion, en prieres, et en ces réjoüissances innocentes. Or ces festins consistent d'ordinaire en deux ou trois boisseaux de blé d'Inde, quelquefois mélé avec des pois, et assaisonné ou de quelque poisson, ou de chair boucanée, c'est à dire seichée au feu et à la fumée ; car de boisson il n'en faut point parler. Les prieres s'y font au commencement et à la fin, sans y manquer : apres la benediction, que donne le Pere, quand il s'y trouve, ou bien le chef de la famille, on chante, avant que de manger, quelques Cantiques Spirituels, et pendant ces jours de réjoüissance, tous ces Cantiques furent sur le sujet de la Resurrection de Nostre-Seigneur. Les enfans firent aussi leur petit festin à part, il y avoit un grand plaisir à les entendre chanter à deux chœurs, le triomphe de la Resurrection du Fils de Dieu, les garçons d'un costé, et les filles de l'autre ; il se trouve parmy eux de tres-belles voix. Ils gardent exactement la mesure, ils ne manquent point à faire

tous en mesme temps les poses, et pas un ne devance les autres d'une seule syllabe.

Le beau de la ceremonie du jour de Pasques, fut qu'à l'issuë de la grand Messe un ancien Capitaine Chrestien, âgé de plus de quatre-vingt dix ans, fut si consolé d'avoir veu une ouverture de la Feste de Pasque si ravissante, tant de devotion et un nombre extraordinaire de communions, dans un mélange agreable de Hurons et de François, qu'il s'écria du milieu de la place, devant l'Eglise, d'une voix puissante, qui se faisoit entendre dans le fond des Forests voisines :

Koüatondharonnion, Koüatondharonnion, réjoüissons nous, réjoüissons nous hommes, femmes et enfans, grands et petits, jeunes et vieux, réjoüissons nous, Jesus est resuscité, Jesus est resuscité, il est resuscité pour nous ; il a surmonté la mort, nous ne la devons plus craindre, il nous fera part de sa vie, et de sa vie glorieuse. Ne redoutons plus nos ennemis, Jesus dans la gloire nous tient sous sa protection. Iroquois, apres avoir rassasié ta cruauté des chairs de nostre Nation, apres t'en estre soulé, tu t'estois reservé, comme pour ton dessert, ce petit reste que nous sommes. Ce n'est plus pour toy, Jesus est trop puissant pour te le laisser arracher de ses mains, et la sainte Vierge sa Mere, qui a bien daigné prendre dans cette Chapelle sa demeure parmy nous, le prie avec trop d'instance de nous proteger ; il ne nous abandonnera jamais, et il ne permettra jamais que nous soyons en proye à ta cruauté. Courage, petit reste de la Nation Huronne, vostre tige n'est pas encore seiche, elle repoussera, Jesus resuscité la fera revivre et refleurir ; ouy, Jesus la retablira, et la rendra plus nombreuse que jamais, pourveu que nous luy soyons toujours fideles, et à la sainte Vierge, et que nous soyons fermes dans la resolution que nous avons prise de ne donner jamais aucune entrée au peché dans cette bourgade, sur tout aux vices qui sont capables de détruire la charité et l'union qui est entre nous, à l'impureté et à l'yvrognerie. Ce bon vieillard parloit du cœur, et son discours fit beaucoup d'impression dans l'esprit de ceux qui l'écouterent. Mais il n'y a rien en cela de bien extraordinaire : la foy de ce bon Peuple est si grande, aussi bien que le desir qu'ils ont de se sauver, que vous ne leur parlez jamais de Dieu, de nos saints Mysteres, et de tout ce qui touche le salut éternel, qu'ils n'en soient sensiblement touchez. On ne croiroit pas combien ils verserent de larmes pendant la semaine Sainte, au sujet de la Passion que le Pere Chaumonot leur prescha le Vendredy Saint, ils ne se contenterent pas de témoigner par leurs yeux le sentiment qu'ils en avoient, ils voulurent encore méler leur sang avec leurs larmes par de rudes disciplines.

—

ARTICLE III.

De la devotion des Chrestiens Hurons envers le saint Enfant Jesus.

La Reverende Mere Marie de l'Incarnation, dont nous parlerons cy-apres, fit au commencement de l'Avent, un present au premier Dogique de la petite Eglise Huronne, Louys Taondechoren, d'une tres-belle Image de cire en relief du saint Enfant Jesus, dans son berceau. Ce bon Sauvage en témoigna plus de reconnoissance, que si on luy eût donné tous les tresors du monde. Toute la Bourgade prit part à sa joye, et regarda cette sainte Image, quoy que donnée à un particulier, comme un bien commun et comme un present envoyé du Ciel. Leur Pasteur qui ne cherche que de nouvelles occasions d'enflammer toujours davantage ce zele qu'ils ont pour tout ce qui est du Service de Dieu, prit en effet le dessein, du consentement de Louys, d'en donner la consolation à tout le monde, et de faire en sorte que toutes les cabanes eussent les unes apres les autres la joüissance de ce tresor. Comme ils sont bien instruits, ils consideroient dans cette Image, celuy qu'elle representoit ; ils sçavoient bien que les

honneurs qu'ils luy rendroient ne s'arresteroient pas à la figure qu'ils avoient devant les yeux, mais qu'ils passeroient jusques à la personne sacrée du Sauveur du monde, qui a bien daigné se faire enfant pour nostre amour. Ils prirent la pensée d'offrir les honneurs qu'ils rendroient à cette sainte Image, en reparation de la mauvaise reception que les Juifs firent à l'Enfant Jesus, quand il vint au monde. Le Pere qui les vit dans ces bons sentimens, les asseura que cette devotion attireroit sur eux mille benedictions du Ciel. Il leur donna une semaine entiere pour se preparer à recevoir l'Image dans leurs cabanes : cette semaine se passa dans un redoublement de ferveur bien agreable au Ciel et à la Terre. Un Missionnaire est heureux quand il trouve le moyen de s'insinuer dans les cœurs ; tout ce qui peut servir à l'avancement de son Eglise dans l'esprit de la foy, et dans la pratique des solides vertus luy paroist grand. Il écrivit en des billets separez le nom des Chefs de chaque cabane ; et le jour destiné à cette devotion estant venu, apres que l'on eust chanté le *Veni creator*, le premier billet qui se trouva sous sa main, fut celuy où estoit marqué le nom d'une bonne veuve, qui s'estoit signalée entre les autres dans la preparation qu'elle avoit apportée pour se rendre digne d'estre la premiere hôtesse du petit Jesus. Elle n'avoit pensé à autre chose qu'à ce qui luy pourroit estre agreable, elle s'estoit souvent levée avant le jour pour aller luy presenter ses vœux dans la Chapelle, et y reciter son chapelet, pour fléchir en sa faveur le cœur de sa sainte Mere. A cette nouvelle, elle pensa mourir de joye. En un moment tout fut prest, sa cabane bien nette, un petit Autel fort propre, avec son daiz, orné de tout ce qu'elle avoit pu trouver de beau pour recevoir un tel hoste. Car elle estoit bien persuadée que ce choix estoit un coup du Ciel, et une marque d'une Providence particuliere de Nostre-Seigneur sur elle et sur toute sa famille. La sainte Image y ayant esté portée comme en Procession et posée sur l'Autel, le Pere leur fit faire une priere pour saluer leur hoste, et luy offrir tout ce qu'ils avoient, leurs biens, leurs personnes et leur vie, et à la fin ils se mirent tous à chanter des Noëls en leur langue en l'honneur du saint Enfant Jesus, ce qu'ils continuerent tous les jours suivans à leurs petits Saluts du soir.

La ceremonie fut suivie d'un festin, que fit cette bonne femme aux plus notables de la Bourgade, mais avant que de leur presenter à manger, elle dit à toute la compagnie : C'est le petit Jesus qui vous regale, et vous sçaurez que quoy que tout soit à luy, independamment de moy, je luy fais neantmoins de ma franche volonté, un don special de tout ce qui m'appartient, de mon blé et autres grains, et de mes petits meubles, et je le prie aussi de prendre possession de ma personne et de mes enfans, pour en disposer comme il luy plaira, pendant cette vie, et dans toute l'étenduë de l'éternité, c'a esté pour luy faire cette protestation solemnelle en vostre presence que j'ay preparé en son nom ce petit banquet. Cette devotion fut approuvée de toute la compagnie, et le Pere qui estoit present, apres la benediction, leur fit faire une priere au saint Enfant Jesus, pour le supplier d'accepter l'offrande de cette bonne veuve. Elle voulut de plus que deux de ses enfans eussent aussi leur part à cette offrande. Elle manda à ce dessein son petit fils Joseph, âgé de treize ans, nostre écolier en la sixiéme, filleul de Monseigneur nostre Evesque, qui le fait élever dans l'Evéché. Lors qu'il fut arrivé, elle luy fit premierement adorer Nostre-Seigneur en son Image, et luy demanda par apres, en luy monstrant quelques colliers de pourcelaine, en quoy consistent toutes les richesses de la famille, s'il n'estoit pas bien content d'offrir au petit Jesus la moitié de sa part : Tres-volontiers, dit-il. Elle fit la mesme proposition à une fille qu'elle a, et elle en receut la mesme réponse : La dessus, vous me consolez mes enfans, dit-elle, le petit Jesus aura donc pour agreable d'accepter la moitié de ce que nous avons de plus precieux, et trouvera

bon que du reste nous en achetions nos petites necessitez.

Le lendemain elle pria le Pere de venir jusques chez elle, et là en presence de ses enfans, elle le supplia d'accepter un beau collier de 4000. grains de pourcelaine pour le petit Jesus, afin d'affermir l'amitié qu'il avoit daigné leur témoigner en choisissant leur cabane pour sa premiere demeure dans la bourgade, et pour le supplier de les regarder toujours comme des personnes, qui, estant toutes à luy par la necessité de leur estre et par les secours continuels de ses graces, s'estoient engagées à luy par une resolution volontaire de leur liberté, pour le servir le reste de leur vie avec plus de fidelité que jamais, le conjurant de ne les point abandonner, et quoy qu'il prît son logis en d'autres cabanes, d'avoir toujours pour eux une Providence particuliere. Le Pere accepta lors le collier, pour ne la point priver du merite de sa liberalité et de sa reconnoissance ; mais quinze jours apres, il l'obligea de le reprendre, à cause de sa pauvreté, l'asseurant que Nostre-Seigneur en seroit aussi satisfait que s'il estoit employé à embellir ses Autels.

Cette image du saint Enfant Jesus, changeant chaque semaine de cabane, en la maniere que j'ay dit, jusques à la feste de la Purification, chacun par une sainte jalousie prenoit plaisir à luy preparer un reposoir toujours plus magnifique, trouvoit de nouvelles inventions pour le garantir de la fumée. Cette devotion fit des biens incroyables par tout ; la modestie et la retenuë de ceux de la cabane qui joüissoit de ce bonheur, estoit si grande, que pendant ce temps-là, on s'y comportoit à peu pres comme dans une Eglise ; les Saluts s'y faisoient reglément tous les soirs, mesme en l'absence du Pere ; les petits aussi bien que les grands y assistoient sans y manquer, et apres les prieres communes, qu'ils recitoient tous à haute voix à l'heure ordinaire, ils chantoient alternativement, les hommes et les petits garçons d'un costé, et les femmes et les filles de l'autre, des Cantiques et des Hymnes en leur Langue, sur le Mystere de la naissance du Fils de Dieu : leur maniere de chanter estoit si agreable et si devote, que les François qui demeurent aux environs, et quelques-uns mesme dans des habitations assez éloignées, les écoutoient avec admiration et en étoient touchez. Les plus éclairez d'entr'eux remarquerent un si grand changement dans les familles, qui avoient receu chez elles l'Image du saint Enfant Jesus, que quand ils s'appercevoient de quelque desordre dans une famille, ils souhaitoient aussi-tost et procuroient selon leur pouvoir, qu'on y portât la sainte Image : c'est ce que fit leur Capitaine. Voyant un jour que toutes les remonstrances qu'on faisoit à une jeune femme, pour la porter à se reconcilier avec son mary, ne servoiont de rien, il s'adressa avec beaucoup de simplicité et de confiance au saint Enfant Jesus. Monseigneur, luy dit-il, vous voyez l'opiniastreté de cette femme, faites luy misericorde ; ayez, je vous prie, la bonté de choisir sa cabane la semaine prochaine pour vostre demeure, et infailliblement son cœur s'amollira, et elle se remettra dans son devoir. Il declara sa pensée au Pere, et la priere qu'il avoit faite. Elle fut exaucée de Nostre-Seigneur comme il l'avoit esperé. Car le Dimanche suivant, le Pere ayant fait assembler tout le monde dans la Chapelle, suivant sa coustume, pour l'election du lieu, où logeroit le petit Jesus la semaine suivante, le sort tomba heureusement sur la cabane de la jeune femme ; et ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'ayant esté inflexible jusques alors, et dans un orgueil insupportable, elle parut en un moment toute changée, et qu'elle se remit parfaitement bien avec son mary. Dieu se servit encore pour faire ce coup, d'une autre bonne Chrestienne sa tante, qui luy representa fortement, que si elle n'ostoit au plustost le scandale que causoit son opiniastreté, le saint Enfant Jesus n'entreroit point chez elle, mais qu'on procederoit à sa grande confusion, à l'election d'une autre cabane plus digne de celuy qui n'ayme que l'hu-

milité, la douceur, la patience et la charité.

S'ils ont une telle confiance d'estre exaucez dans les prieres qu'ils adressent à Nostre-Seigneur et à sa sainte Mere pour obtenir la guerison des maladies spirituelles, on ne s'estonnera pas de celle qu'ils ont dans leurs maladies corporelles : je pourrois en apporter cent exemples ; mais un ou deux suffiront pour finir cet article. Vne Iroquoise Chrestienne promit à la sainte Vierge de visiter sa Chapelle neuf jours consecutifs, et d'y reciter à chaque fois le petit chapelet de la sainte Famille, en faveur d'un de ses enfans fort malade : dés le second jour de sa neuvaine, l'enfant fut parfaitement guery, et vint prier Dieu dans la Chapelle à l'ordinaire avec les autres enfans.

Le Principal Dogique de cette Eglise, ayant aussi son fils en danger de mort, alla trouver le Pere, qui se disposoit à dire la Messe, pour luy dire qu'il ne vouloit plus se servir de tant de remedes pour guerir son fils. J'avois l'esté passé, luy disoit-il, un flux si opiniastre, que tous les remedes ne me pouvoient donner aucun soulagement, je priay un de vos Peres qui alloit à l'Autel, de demander à Dieu ma guerison, et le mesme jour je fus guery : le mesme arrivera à mon fils, si vous avez la bonté de dire la Messe pour luy. Le Pere Chaumonot luy accorda ce qu'il desiroit, et le mesme jour l'enfant fut aussi parfaitement guery.

Ce bon homme est tout remply de Dieu : ayant eu à son tour dans sa cabane, l'Image du saint Enfant Jesus, qui luy appartenoit en propre, il s'entretenoit dans son interieur continuellement avec luy ; et rendant compte au Pere, des bons sentimens qu'il avoit eus pendant qu'il avoit jouy de ce bonheur : J'ay eu, dit-il, la pensée, mon Pere, de faire à l'égard du bon Jesus, à son depart de chez moy, ce qui m'arrive en l'absence de mon fils ; vous diriez que mon esprit le suit et l'accompagne par tout, tant je pense souvent à luy ; je suis en peine quand il est éloigné de moy, je crains qu'on ne luy fasse quelque mal. Je serois aussi bien fasché que dans les cabanes où Jesus est reçeu en sa sainte Image, il se fist quelque chose en sa presence qui le pust offenser.

—

ARTICLE IV.

De la Conversion de Joachim Annieouton, et sa mort.

Quoy que cette petite Eglise soit florissante, et que toutes les vertus Chrestiennes y soient dans l'éclat, il ne laisse pas de s'y trouver toujours quelques ames rebelles qui donnent de l'exercice au zele d'un Missionnaire fervent, et à la charité des membres les plus sains qui la composent.

Il y avoit plus de vingt-cinq ans que Joachim Annieouton estoit au rang des Fideles par le saint Baptesme, quoy qu'il fust demeuré encore infidele dans son cœur, et n'eust de Chrestien que le nom, et de temps en temps quelque belle apparence exterieure. Ses vices entr'autres, estoient l'impureté, l'yvrognerie et l'impieté. Le scandale en estoit d'autant plus grand, qu'il estoit consideré pour sa valeur, son esprit et son bon sens : ces belles qualitez luy donnoient le premier rang dans toutes leurs affaires, et rien ne se terminoit que de son avis.

Ce cœur revolté avoit esté attaqué souvent par divers de nos Missionnaires, et comme il estoit adroit, pour éviter un plus rude assaut, il sembloit quelquefois donner les mains et se rendre, il paroissoit plus retenu en ses paroles, plus assidu aux prieres publiques, à la Messe et aux instructions ; il faisoit si bien qu'il laissoit à tous ceux qui le voyoient cette impression qu'il estoit vrayement converty, jusques à ce que dans l'occasion ses œuvres fissent paroistre le contraire : ce procedé plein de ruse et de malice, faisoit desesperer de son salut, sans un coup extraordinaire de la bonté de Dieu, qui ne vouloit pas que tant de prieres et de vœux que l'on faisoit tous les jours pour sa con-

version, fussent inutiles et sans fruit. Il permit qu'il fut accusé d'estre complice d'un crime dont il estoit innocent ; sur des indices qui faisoient paroistre la chose probable, on le prend, on le meine en prison, et on luy met les fers aux pieds. En voicy le sujet : deux jeunes fripons revenus depuis quelque temps du païs des Iroquois, où ils avoient esté prisonniers de guerre, se voyant persecutez pour leurs mauvaises mœurs, prirent le dessein d'y retourner ; mais pour estre les bien venus parmy ces Peuples, et rentrer plus aisement dans leurs bonnes graces, ils jugerent qu'ils devoient, ou leur mener quelqu'un de leurs ennemis, ou du moins leur en porter la cheveleure : cette resolution estant prise, ils s'accosterent d'un Sauvage de la Nation des Abnaki, nos alliez et ennemis des Iroquois, l'inviterent à aller boire avec eux sa part d'une bouteille, le menerent à l'écart dans les bois, où l'ayant enyvré, ils le lierent à un arbre à dessein de s'embarquer avec luy le lendemain au point du jour ; mais les Hurons en ayant eu le bruit, et Monsieur Talon nostre Intendant en estant averty, mit en mesme temps des Soldats en campagne, qui firent telle diligence qu'ils trouverent l'Abnaki, seul dans ses liens, les criminels n'ayant eu que le temps de s'échapper dés lors qu'ils les avoient apperceus ; ils le délierent et le remenerent à ses gens, lesquels indignez de cette action, et n'ayant pas oublié quelque demeslé qu'ils avoient eu avec Annieouton, persuaderent à celuy-cy qui avoit esté dans le danger, de declarer en presence de témoins, qu'il avoit appris de ces deux fuyards, qu'Annieouton avoit esté l'auteur de cette trahison, dont on avoit fort apprehendé les suites, la nation des Abnaki estant nombreuse et assez mutine. Ce qui rendoit encore probable cette calomnie, estoit que l'un des deux estoit son proche parent, d'où on inferoit qu'il ne pouvoit pas avoir ignoré ce mauvais dessein, et que l'ayant sçeu, il devoit les en detourner efficacement, ou du moins en donner avis à ceux qui avoient le pouvoir d'empescher ce desordre. Cette calomnie si bien concertée trouva tant de creance dans les esprits, que prés de deux mois se passerent avant que la verité fust connuë ; c'estoit le temps que la divine Providence vouloit donner à ce cœur endurcy pour s'amollir et se reconnoistre. De fait se voyant dans une obscure prison, les fers aux pieds, couché sur la terre et en danger de mourir au gibet, et se sentant accablé de chagrin et comme au desespoir, il fit cette reflexion : Encore avec tous ces maux, ay-je quelques heures un peu douces de temps en temps, mes parens et mes amis me visitent, qui me consolent et m'apportent un peu à manger, ils me portent compassion, et les Peres ne m'abandonnent point ; de plus, je n'ay pas encore perdu toute esperance, peut-estre que mon innocence sera reconnuë ; cependant cette triste demeure m'est insupportable. Que feray-je donc dans l'enfer, qui m'est inevitable, si je continuë à vivre comme j'ay fait jusques à present ? ah mon Dieu, miserable que je suis ! comment pourrai-je demeurer éternellement dans ces flammes cruelles, sans soulagement, sans consolation, et dans la rage ? Il entra si avant dans ces pensée salutaires de l'eternité malheureuse, qu'il conçeut pour lors devoir estre l'heritage asseuré de ceux qui meurent malheureusement dans leur peché, et la foy qui se reveilla en luy, fit dans son esprit une impression si vive de toutes les veritez chrestiennes qu'on luy avoit enseignées, que tout effrayé de la veuë qu'il eut des extremes rigueurs de la justice de Dieu envers ceux qui abusent, comme il avoit fait, de ses graces, il dit en soy-mesme : Ah mon Dieu, c'en est fait, c'est tout de bon que je veux vous servir ! Il en prit la resolution si ferme, qu'il l'a depuis gardée fidelement jusques à la mort. A la premiere entreveuë qu'il eut avec le Pere Chaumonot : Ah ! mon Pere, luy dit-il, je vous ay trompé jusques à present, j'ay trompé autrefois Aondecheté (c'est le nom du Pere Ragueneau), j'ay trompé aussi plusieurs fois Teharonhiagannra (c'est à dire le Pere le Mercier), je vous ay tous trompez ; vous me pressiez tres-

souvent de me convertir, et moy, pour vous contenter et pour me delivrer, comme je disois alors, de cette importunité, je vous accordois en apparence ce que vous souhaittiez de moy : je vous disois : Ouy je me convertiray ; mais il faut que je vous decouvre un secret, il faut que vous sçachiez que nous avons un ouy qui veut dire non, un certain ouy traisné et languissant, quand nous disons, aaao, quoy que nous semblions accorder ce qu'on demande de nous, cét aaao neantmoins ainsi traisné, veut dire, je n'en feray rien ; au lieu que quand nous accordons quelque chose tout de bon, nous coupons plus court et disons Ao, ouy. Maintenant, mon Pere, que j'ay ouvert les yeux, et que Dieu m'a fait la grace de connoistre mon malheur, c'est tout de bon que je veux changer de vie. Il luy declara ensuite tout ce qui s'estoit passé dans son esprit, les vives apprehensions qu'il avoit euës des jugemens de Dieu ; et pour mettre en pratique ces bons sentimens, il commença, apres s'y estre bien preparé, par une confession generale de toute sa vie, depuis son Baptesme ; il la fit avec des sentimens qui donnerent bien de la consolation au Pere. Il estoit encore alors dans les fers, mais peu de jours apres, ne s'estant trouvé aucune preuve convainquante du crime dont on l'avoit accusé, il fut élargy. La joye en fut tres-grande dans le bourg, principalement lors que dans un festin qu'il fit à tous ses gens, en presence du Pere, il leur parla en ces termes : Mes freres, c'est maintenant que je reconnois Hechon (c'est le nom du Pere Chaumonot) pour mon Pere, et que je me declare son fils, je veux doresnavant luy obeïr en tout ce qu'il m'ordonnera. Helas ! je n'avois point d'esprit lors que je me faschois quand on luy donnoit connoissance de ma vie et des mauvaises mœurs de mes semblables ; je connois bien maintenant qu'il nous est tres-avantageux pour nostre salut qu'il sçache tous nos deportemens et toutes nos miseres, afin qu'il y remedie. Mes freres, ne vous fiez plus à moy desormais, si quelqu'un d'entre nous avoit la volonté de ne pas vivre selon Dieu, ce que je ne croy pas, qu'il sçache que je le déceleray. Il ajoûta plusieurs choses de grande édification, qui donnerent sujet à toute la compagnie d'en benir la divine Majesté, et de s'en resjouir avec le nouveau penitent. Ces resolutions si publiques ne furent pas de simples paroles, elles furent suivies de leurs effets, il ne parut plus rien en luy de ses anciennes habitudes, il estoit des premiers dans tous les exercices de devotion, et il témoigna tant de zele pour bannir du bourg tous les desordres, et sur tout ceux que l'yvrognerie a coustume de causer, qu'il luy en cousta la vie. Voicy en peu de mots comme la chose se passa. Un jeune homme revenu du païs des Iroquois, chantoit dans son yvresse, qu'il y vouloit retourner, mais qu'il ne pretendoit pas y paroistre les mains vuides, cela vouloit dire qu'il avoit dessein de tuer quelqu'un, et d'en emporter la chevelure. On en fit rapport à nostre Joachim, qui avoit demandé au Pere de faire l'office de Dogique, en l'absence de Louys Taondechoren, pour reparer le scandale qu'il avoit donné devant sa conversion, il reprend cet insolent, qui n'estoit yvre qu'à demy : Mon cousin, luy dit-il, n'as-tu point de honte de parler de la sorte ? serois-tu bien si dénaturé de vouloir réjoüir nos ennemis en massacrant quelqu'un de tes proches ? n'as-tu pas encore icy un frere, une sœur, et d'autres parents ? veux-tu donc les abandonner pour t'aller donner derechef en qualité d'esclave à des barbares qui ont ruiné nostre païs ? Il parloit encore lors que l'yvrogne, et deux autres de ses camarades qui n'avoient pas plus de raison ny de jugement que luy, le jettent par terre, et le frappant de plusieurs coups de cousteau, le mettent en tel estat qu'il fut enlevé comme mort de leurs mains, avec trois ou quatre playes tres-dangereuses.

Estant revenu à soy, il dit au Pere : Mon Pere, mon esprit est en repos, je me sens resigné à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de ma vie ; s'il veut que je meure, j'espere qu'il me fera misericorde et qu'il me pardonnera mes

pechez ; je pardonne aussi de bon cœur à ceux qui m'ont si mal-traitté. Comme il paroissoit en danger de mort, et qu'il souffroit de grandes douleurs, il demanda et receut avec beaucoup de devotion les derniers Sacremens, le Viatique et l'Extreme-Onction.

Cependant trois jeunes hommes de ses parens font dessein de le venger ; ils cherchent les meurtriers par toutes les cabanes, où par bonheur ils ne se trouverent pas. Le malade ne changea point de disposition d'esprit, au contraire ayant appris ce mauvais dessein, il témoigna en estre fort fasché, et que s'il l'avoit sçeu, il les en auroit détournez efficacement.

Le lendemain matin, le Pere et quelques anciens l'allerent visiter, ils luy presenterent selon la coustume du païs, un collier de pourcelaine, tiré de leur fisque de Nostre-Dame de Foy, c'est un petit fond qu'ils ont fait entr'eux par devotion, et qu'ils entretiennent comme entre les mains de la sainte Vierge, pour en aider les pauvres et pour subvenir à quelques necessitez pressantes. Ce fut donc de ce fonds qu'ils tirerent ce collier, pour témoigner à ce pauvre blessé le ressentiment que tout le bourg avoit de l'accident qui luy estoit arrivé, et pour l'affermir dans ses pensées de paix, de douceur et de compassion pour les auteurs de sa mort. Il les remercia de leur civilité et de leur charité, et à l'heure mesme il envoya querir les trois jeunes hommes, qui avoient voulu venger sa mort, et ceux qui pourroient avoir le mesme dessein, leur montra le collier qu'on luy venoit de presenter, en leur disant : Mes neveux, voila la voix et la parole de Nostre Dame et maîtresse, qui nous exhorte à oublier tout le mal que j'ay receu, et l'injure qui m'a esté faite par ceux que vous sçavez ; ne me faites point passer pour un inconstant et pour un menteur, il n'y a que peu de jours que je promis solemnellement que je serois bon Chrestien, et maintenant vous voudriez me faire paroistre un vindicatif. Car ne diroit-on pas, si vous faisiez un mauvais coup, que ce seroit moy qui vous l'aurois commandé ? et puis, regardant le Pere, je vous prie, dit-il, mon Pere, qu'on aille chercher les criminels, tandis que j'ay encore la parole un peu libre, qu'ils entendent de ma propre bouche que je leur pardonne de bon cœur, et comme je deffends à mes neveux de leur faire aucun tort ; on les trouva, ils entrerent dans la cabane, se placerent vers les pieds du malade, qui les salüa avec beaucoup de douceur, les asseurant qu'il ne leur vouloit aucun mal, qu'il n'attribuoit qu'à la boisson le malheur qui luy estoit arrivé, et qu'il estoit bien persuadé que jamais ils ne l'auroient traitté de la sorte s'ils eussent esté en leur bon sens. Au reste, leur dit-il, vous voyez bien que pour ce qui est de moy, vous n'avez rien à apprehender, Dieu me fait la grace de n'avoir dans le cœur aucune pensée de haine ny de vengeance contre vous, mais quand bien je serois si malheureux que d'en avoir, les blessures mortelles, qui me rendent immobile, me mettent hors du pouvoir de vous nuire. Si vous aviez donc à craindre, ce ne pourroit estre que de mes neveux, c'est ce qui m'a obligé de les faire appeller pour connoistre leurs sentimens, et les faire entrer dans les miens ; qu'ils parlent et qu'ils disent nettement en vostre presence ce qu'ils ont dans le cœur. Le plus apparent d'entr'eux prenant la parole pour tous, declara que pour obeïr à nostre Seigneur, qui commandoit si expressement de pardonner à ses ennemis, ils renonçoient à tous les sentimens de vengeance qu'ils avoient eus à la veuë du malheur arrivé à leur Oncle. Tous les autres ensuite s'expliquerent là dessus presqu'en mesme termes, et les coupables témoignerent aussi publiquement, un grand regret de leur faute, et beaucoup de compassion pour celuy qu'ils avoient mis en un estat si deplorable. Cette entreveuë se termina par une priere que le Pere adressa à nostre Seigneur, et qu'il fit faire à tous les assistans, en faveur du malade, pour luy obtenir la patience dans ses maux et la grace d'une bonne mort.

Un de ces jeunes hommes qui avoient

voulu prendre vengeance de l'outrage fait à leur Oncle, fut tellement touché de la reprimande qu'il leur en avoit faite, que pour reparer le scandale qu'il avoit donné, il alla prier le Pere Chaumonot de mettre dans le petit Thresor de la sainte Vierge le lendemain, un collier de pourcelaine qu'il luy presentoit. Le Pere le receut, et le lendemain il le produisit devant tout le monde assemblé dans la Chapelle, témoignant de la part du coupable, le déplaisir qu'il avoit de sa faute, et priant toute la compagnie de luy en obtenir le pardon aupres de la sainte Vierge, qui est considerée comme la maistresse et la souveraine de ce Bourg. Ces sortes de satisfactions ont autant et plus d'effet parmy les Sauvages que les punitions corporelles parmy nous.

Le malade, qui languit plus de cinquante jours avant que de mourir, conserva toujours les mesmes sentimens de charité envers les criminels, tandis qu'ils furent en prison, où ils souffrirent beaucoup; il demandoit souvent de leurs nouuvelles par un sentiment de compassion chrestienne; et lorsqu'ils furent élargis, il eust bien voulu pouvoir les délivrer de l'amende à laquelle ils avoient esté condamnez. Mais ce qui édifia le plus tout le Bourg et les François du voisinage, fut que ces miserables estans hors d'affaires, il les envoyoit souvent prier de le venir visiter pour sa consolation, et qu'il ne témoignoit jamais plus de joye que quand il pouvoit s'entretenir avec eux. C'estoit un spectacle pitoyable que de le voir : ce n'estoit que corruption et que pourriture vers les reins et les hanches, où il avoit esté dangereusement blessé ; la chair luy tomboit par lambeaux, et les os luy perçoient la peau ; il estoit couché sur une dure écorce d'arbre, couverte d'une legere natte tissuë de joncs ; il ne pouvoit de luy-mesme changer de posture, et on ne le pouvoit remuer sans luy faire souffrir des douleurs excessives : cependant il ne luy eschappa jamais en toute sa maladie une parole d'impatience, il benissoit Dieu continuellement et luy offroit ses souffrances. Un jour sa femme, qui n'avoit aucun repos ny jour ny nuit, luy témoignant la peine que luy donnoit une si longue et si fascheuse maladie, il luy dit : Aoüendihas (c'estoit le nom de sa femme), ne nous plaignons point, gardons nous bien de trouver à redire au procedé de la divine Providence envers nous ; elle est admirable et tout aimable sur moy, Dieu veut que par ces legeres peines, je satisfasse en cette vie à sa justice, pour mes pechez, qui ont merité mille fois une eternité de supplices. Pendant ses plus cuisantes douleurs, il tenoit d'ordinaire les yeux collez sur un Crucifix qu'il avoit aupres de son lit, avec ces paroles qu'il tiroit du fond de son cœur : Jesus, je vous tiens compagnie en vostre Croix, je pardonne volontiers à ceux qui m'ont causé ce que je souffre, comme vous avez pardonné à ceux qui vous avoient crucifié, ô que j'endure de bon cœur pour mes pechez, pour lesquels vous avez tant souffert le premier ; je vous demande seulement, mon Sauveur, que vous ayez pitié de moy apres ma mort, j'espere que pour lors vous me ferez part de vostre joye, puisque vous me faites maintenant la grace de participer à vostre Passion. Il n'estoit jamais seul ; toutes les familles le visitoient chacune à son tour, et l'assistoient en tout avec une charité bien agreable à Dieu, et que les François ne pouvoient assez admirer.

Le jour de sa mort, le voyant dans des convulsions qui marquoient que sa fin approchoit, ils s'assemblerent tous dans sa cabane, et comme ils n'ignorent rien des saintes coutumes de l'Eglise, ils firent comme ils purent en leur langue les recommandations de l'ame, en l'absence du Pere, qui estoit allé à quelqu'autre bonne œuvre pressante, apres avoir administré tous les Sacremens à nostre malade.

Il fut fort consolé à son retour de les trouver tous à genoux dans ce saint exercice, et son malade encore en estat de faire en le suivant, quelques actes de foy, de confiance en la misericorde de Dieu, de charité et de resignation à sa sainte volonté, apres lesquels il expira

doucement, laissant à toute la compagnie de grandes esperances de son salut eternel.

Il y eut une circonstance assez extraordinaire en ses funerailles, où assisterent toutes les familles du Bourg, et plusieurs François du voisinage. Avant qu'on mist le corps en terre, la veufve demanda si les auteurs de sa mort estoient presens ; et luy ayant répondu que non, elle pria qu'on les allât querir. Ces pauvres gens estans venus, ils s'approcherent du mort, la veuë baissée, la tristesse et la confusion sur le front. La veufve les regardant : Hé bien, leur dit-elle, voila le pauvre Joachim Annieouton, vous sçavez ce qui l'a reduit en l'estat où nous le voyons maintenant ; je ne vous en demande point d'autre satisfaction, sinon que vous priiez Dieu pour le repos de son ame. Nous avons reconnu par la conversion de ce Sauvage, qui avoit donné tant d'exercice au zele de nos Missionnaires, qu'il ne faut jamais desesperer du salut des plus vicieux, mais qu'il faut incessamment espier les occasions et les moments de la grace, qui se fait sentir sur tout dans les afflictions, et nous pouvons dire de celuy-cy, que son emprisonnement et ses fers luy ont fait recouvrer la liberté des enfans de Dieu.

La consolation de ce bon Sauvage auroit esté entiere, si ses blessures eussent pu permettre de le transporter dans l'Hospital de Quebec, où les Religieuses Hospitalieres, que Madame la Duchesse d'Aiguillon y a fondées et établies depuis plus de 33. ans, assistent avec toute la charité possible, non seulement les François dans leurs maladies, mais aussi les Sauvages, de quelque Nation qu'ils soient, Algonquins, Hurons, ou Iroquois. Tous ces Peuples y sont reçeus à bras ouverts, traittez et couchez à la Françoise dans leurs maladies ; et mesme les familles entieres qui viennent des païs étrangers pour s'habituer à Nostre-Dame de Foy parmy les Hurons, ou à Sillery avec les Algonquins, y sont les bien-venuës, hebergées et nourries jusques à ce qu'elles voyent clair pour leur établissement. Aussi les sains et les malades, qui y ont recouvré leur santé, publient par tout leur charité et les bons exemples qu'ils y voyent de toutes les vertus ; ils ne parlent qu'avec admiration de leur assiduité auprés des malades, comme elles passent souvent les nuits, ou en prieres, ou en les soulageant dans leurs douleurs, et les exhortant à la patience avec tel succez, que c'est assez de mourir en l'Hospital de Quebec pour avoir des marques sensibles de sa predestination.

CHAPITRE II.

De la Residence de S. Xavier des Prez.

Le Pere Fremin, qui a soin de cette Residence et de la Colonie composée de Hurons et d'Iroquois qui y est attachée, m'en écrit en ces termes, du 14. d'Août de la presente année 1672.

Je reconnois manifestement que le saint Esprit a une providence particuliere sur la conduite de cette petite Eglise, et que la sainte Vierge qui y est honorée, et saint François Xavier qui en est le Patron, y font ressentir, par des effets de graces tout extraordinaires, leur pouvoir aupres de la divine Majesté, en faveur de ces pauvres ames, dont la pluspart ayant esté élevées autrefois dans l'infidelité, font maintenant profession des plus hautes vertus qui se pratiquent dans le Christianisme.

Je fus surpris l'an passé, à mon retour du païs des Iroquois, d'y voir tant de devotion et de ferveur, mais je le suis encore plus presentement de voir leur constance dans ces bons sentimens.

Depuis que je suis icy, je n'ay eu aucune connoissance qu'il soit entré dans aucune de leurs cabanes, une seule goutte des boissons qui causent tant de desordres chez les Sauvages. Ils en ont tous une aversion extréme, quoy que par tout aux environs les Sauvages s'enyvrent tous les jours, avec des excez qui font voir parmy eux une vraye

image de l'enfer, dans la fureur dont ils sont transportez. Ils ont eu icy l'espace de plus de trois semaines un cabaret tout proche de leurs cabanes, pas un n'a eu la pensée d'y mettre le pied ; et ce qui me fait voir encore sensiblement l'effet de la grace, est que j'en compterois bien cinquante ou soixante dans cette petite Eglise, qui estoient autrefois de grands yvrognes, et qui ont presentement tant d'horreur de ce vice, qu'ils ne peuvent supporter ceux qui y sont sujets, et qu'ils ne leur parlent dans les rencontres que pour leur en donner de l'aversion. Ils se servent eux-mesmes des moyens les plus efficaces qui soient dans le Christianisme, pour obtenir de Dieu la victoire sur leurs passions, et les assujettir à la raison et à sa sainte Loy. Soit que je les aye icy sous mes yeux, soit que la saison de la chasse les en éloigne dans les bois pour y chercher leur vie, ils ne manquent jamais à leurs prieres matin et soir ; tous leurs exercices spirituels y vont à l'ordinaire, ce qui m'est une preuve évidente de leur foy et de leur vertu. Ils en font une profession si publique en tout temps et en tout lieu, que tous les Sauvages qui viennent icy, ou pour y demeurer, ou pour y visiter leurs amis, prennent resolution de se faire Chrestiens, ou font semblant de l'estre, sçachant bien que sans cela ils n'y seroient pas les bienvenus.

Quand un étranger arrive icy, la premiere chose que font nos Sauvages, c'est de l'instruire et de le solliciter à demander le Baptesme, et j'estime que par leur zele, par leur pieté, et par leurs bons exemples, ils contribuent beaucoup plus que moy par mes instructions, à la conversion des infideles. Leur assiduité à l'Eglise est extraordinaire : de n'y pas venir prier Dieu, ou de ne pas entendre la Messe mesme un jour ouvrier, estant dans la bourgade, cela passe parmy eux pour une grande faute, et il arrive tres-rarement que quelqu'un y manque. Plusieurs entendent deux Messes les Dimanches et les Festes, et ne manquent point ny aux Vespres, ny aux Saluts, outre plusieurs visites qu'ils rendent au saint Sacrement pendant la journée. Au reste, toutes ces devotions publiques n'empeschent pas que tous les soirs avant le coucher, on ne fasse encore les prieres à genoux dans chaque cabane.

La devotion de la sainte Famille, dont nous avons icy une petite assemblée, sert beaucoup à les maintenir dans cette ferveur et dans l'horreur du peché. Une jeune femme estant tombée dans quelque faute, en fut tellement touchée de contrition, que dans la resolution de s'en confesser au plus tost, elle se retira dans le bois, où elle y fit une rude discipline pour l'expiation de son peché. Une autre, ayant trouvé à deux lieuës d'icy un Infidele qui avoit un mauvais commerce avec une Chrestienne, fit tant par ses remonstrances, qu'elle luy persuada de venir demeurer dans sa cabane : Du moins, me disoit-elle, j'empescheray par ce moyen quelques pechez de ce miserable. Je laisse plusieurs autres exemples semblables de leur zele et de leur pieté ; mais je ne puis obmettre une illustre preuve, que me donna il n'y a pas long-temps, une de nos Chrestiennes, de sa foy et de sa confiance en la sainte Vierge. Elle me vint trouver à l'occasion de son enfant qui estoit malade à l'extremité, et me dit : Mon Pere, mon pauvre enfant est malade au mourir, je n'ay rien épargné pour sa guerison, vous le sçavez ; j'y ay employé tous les remedes imaginables, mais inutilement ; je ne m'en veux plus servir : je me suis trouvée autrefois en la mesme peine, pour la conversion de ma mere, qui estoit infidele ; j'eus recours à la sainte Vierge, je fis dire des Messes pour elle en son honneur ; elle m'accorda ce que je luy demandois, et ma mere est maintenant bonne Chrestienne ; jespere de sa bonté la mesme grace en faveur de mon enfant : voila un collier de pourcelaine que je luy presente à cette intention ; et vous, mon Pere, vous aurez, s'il vous plaist, la bonté de dire neuf Messes, et la sainte Vierge me rendra mon fils si elle le veut. La neuvaine n'estoit pas achevée que l'enfant malade estoit parfaitement

guery. Je souhaitterois que ceux qui me demandoient autrefois, s'il y avoit des Chrestiens parmy les Sauvages, fussent icy ; nous sommes eux et moy pour avoir bien de la confusion devant Dieu en l'autre vie, à la veuë de tant de pauvres barbares qui se seront servis plus avantageusement que nous du secours de ses graces.

CHAPITRE III.

Des Missions Iroquoises.

De la Mission des Martyrs à Annié.

Nous avons sept Missionnaires dans les cinq Nations Iroquoises. Le Pere Bruyas, qui en est le Superieur General, a pris le soin de la Mission des Martyrs à Annié, avec le Pere Boniface, apres avoir travaillé quatre à cinq ans dans la Nation des Onneïout, les plus fiers et les moins traittables de tous les Iroquois. Cette rude Mission de saint François Xavier, est tombée entre les mains du Pere Millet. Le Pere de Lamberville, gouverne l'Eglise de saint Jean Baptiste à Onnontagué. Le Pere de Carrheil, qu'un restrecissement de nerfs retenoit à Quebec, s'en est retourné dés le Printemps en sa Mission de S. Joseph, apres avoir esté guery de son mal d'une façon miraculeuse, par le recours qu'il eut à Nostre-Dame de Foy et à sainte Anne. Nous avons appris qu'il est arrivé en parfaite santé, et que le Pere Raffeix, qui avoit eu soin de cette Mission en son absence, est allé secourir le Pere Garnier, pour partager avec luy le soin des trois Missions de la Conception, de S. Michel, et de S. Jacques à Sonnontoüan, où l'on compte douze à treize mille ames. Le progrez de toutes ces Nations dans la connoissance des veritez de nostre Foy a esté encore tres-grand cette année, quoy que je ne trouve que deux cents baptisez dans les memoires de nos Missionnaires ; cela veut dire que les malades ont esté plus rares cette année, et que les sains, quoy que suffisamment instruits, n'ont point encore des resolutions assez fortes pour quitter leurs songes et renoncer à leurs coûtumes superstitieuses : les prieres des gens de bien, le zele et la constance des Ouvriers Evangeliques acheveront cet ouvrage du Saint Esprit. Les Sauvages d'Annié, les plus humiliez par les armes du Roy, sont toujours en possession d'estre les mieux disposez à embrasser la Foy. L'affliction est necessaire à ces Peuples, pour les rendre dociles aux mouvements de la grace. Pour preuve des progrez notables que nos Peres y font par leur constance infatiguable à les instruire, c'est que plus de soixante y ont reçu le saint Baptesme.

Quinze des plus fervens, tant Chrestiens que Catechumenes de cette Eglise, s'en sont detachez, pour venir prendre l'esprit du Christianisme et de la devotion parmy les Chrestiens Hurons de Nostre-Dame de Foy. Ils y ont esté receus avec tant de charité, que toutes les cabanes leur ont esté ouvertes, c'est à dire tous les cœurs, et que chacun leur a fait part liberalement de ce qu'il avoit de meilleur. Plus de cinquante autres estoient dans le mesme dessein, leurs canots estoient déja tout disposez, mais la crainte raisonnable qu'ils ont eu de mécontenter leurs peres, et que les Nations du Loup, leurs anciens ennemis, ne fussent tentées de tirer avantage de leur absence, les a obligez de differer leur depart à une occasion plus favorable.

CHAPITRE IV.

De la Mission de S. François Xavier à Onneïout.

Les Onneïout, dont les cœurs semblent tenir de la nature de la pierre, ou du rocher, d'où ils tirent leur nom, deviennent plus dociles à mesure qu'ils

sont plus instruits de nos saints Mysteres. La divine Providence ne manque jamais de donner tost ou tard sa benediction aux travaux d'un Missionnaire vrayment Apostolique : aussi ne se rebute-t-il de rien ; uny qu'il est estroitement à celuy à qui seul il appartient de convertir les ames, il espere toujours, il employe mille industries les unes apres les autres, pour venir à bout de son dessein, et quand mesme pas un de ces moyens ne reüssiroit, il ne desespere jamais ; il en cherche toujours de nouveaux, il a recours à l'Oraison, et il attend sans empressement les momens de la grace. C'est ainsi que le Ciel mesnage insensiblement la conversion des Peuples Iroquois, suscitant de vrais imitateurs de l'Apostre des Indes, qui consacrent à ce glorieux employ, la vigueur de leur âge, leurs talens, leurs travaux et leur vie.

Le Pere Bruyas estant encore en cette Mission, m'en escrit en ces termes : Dieu m'a fait naistre l'occasion que je recherchois il y a long-temps, pour parler à fonds de nos saints Mysteres aux Anciens de ce bourg ; toute la jeunesse estant ou à la chasse, ou en guerre, je leur proposay une pensée que j'avois de nous assembler tous les jours, pour leur expliquer nos veritez chrestiennes, et leur faire voir en mesme temps la vanité de leurs fables ; ils agréerent fort cette proposition. Ces entretiens se firent par maniere de conferences, où je fus escouté avec grande attention ; nous y eusmes toujours assez bonne compagnie. Plusieurs s'y trouvoient par curiosité, d'autres y venoient pour se desennuyer, ou enfin pour s'instruire, et pour se disposer à embrasser la foy. Un sçavant du bourg, en matiere de leurs resveries, voulut avoir l'honneur d'ouvrir la premiere conference, m'ayant prié de l'escouter, avant que je parlasse, sur les connoissances qu'il avoit tirées de ses ancestres, touchant la creation du monde ; je luy accorday volontiers ce qu'il me demandoit pour ne les pas rebuter d'abord, et pour prendre de là occasion de leur faire estimer davantage la solidité des veritez que nous leur enseignons. A la fin de ces entretiens, qui leur agréerent beaucoup, je faisois toujours une priere au nom de toute la Compagnie, pour demander à Dieu la grace de le connoistre, de croire en luy, de le servir et de garder ses saints Commandemens, avec resolution d'assister tous les jours aux prieres, de renoncer aux superstitions diaboliques de la Nation, et d'embrasser le Christianisme : cette priere eut de tres-bons effets. L'avantage que j'ay tiré de ces instructions publiques et familieres, m'a esté sensible dans la facilité que j'ay trouvée plus grande qu'auparavant, à disposer quelques adultes moribons, au saint Baptesme. Entr'autres quelques vieillards m'ont donné beaucoup de consolation, et m'ont laissé apres leur mort de grandes esperances de leur salut, L'un estoit âgé de cent ans, et l'autre de six vingts, ils n'attendoient que cette grace pour changer une vie languissante et miserable, en une vie bien-heureuse et eternelle ; j'en compte trente baptisez depuis mes dernieres du mois de May de l'an 1671. dont le plus grand nombre est d'enfans, qui ont augmenté celuy des predestinez dans le Ciel.

J'ay eu l'affliction de voir mourir un fameux Jongleur dans son infidelité. Mais sa presomption et son orgueil l'ont rendu indigne de la grace du saint Baptesme. Ce que j'admire tous les jours en ces sortes de gens, c'est qu'estans convaincus par leur propre experience, que toutes leurs jongleries ne sont que des impostures, ils ne laissent pas neantmoins de se laisser tromper euxmesmes jusqu'au dernier soupir, et l'on n'a point encore ouy dire qu'aucun d'eux aye découvert les fourberies de son compagnon, non pas mesme dans l'yvrognerie, où ils decouvrent d'ordinaire leurs plus secrettes pensées.

Ce fameux Jongleur, dont je viens de parler, estoit dans une veneration extraordinaire chez tous les Iroquois, et comme son credit et son exemple avoient empesché le progrez de la Foy pendant sa vie, il semble que son ombre soit encore funeste au Christianisme, et

qu'elle soit sortie du fond de l'abysme pour continuer à persecuter cette Eglise naissante. En effet, il n'a pas trouvé moins de soumission dans l'esprit de ces Peuples qu'il en avoit toujours rencontré de son vivant. Un ancien a tenu depuis peu le Conseil, où il a declaré que ce Jongleur luy a apparu en songe, et que le regardant d'un œil terrible, il luy a commandé de rapporter aux anciens qu'ils estoient perdus sans resource, et qu'infailliblement les Gandastogués viendroient le Printemps prochain assieger le bourg, et mettre à feu et à sang tout ce qui leur feroit resistance : que neantmoins, si on vouloit éviter ces malheurs, il falloit enlever son corps du lieu où il estoit enterré, et le porter sur le chemin qui mene à Gandastogué, et qu'alors il n'y auroit plus rien à craindre, parce qu'ayant dompté cet ennemy commun de la Nation pendant sa vie, il le poursuivoit encore apres sa mort, et que son corps estant transporté au lieu qu'il avoit marqué, ne manqueroit pas de jetter l'effroy dans le cœur de tous ceux qui oseroient approcher du bourg. Tout le monde remercia ce vieillard du bon avis qu'il leur donnoit, et quoy que la terre fust couverte de neige, on ne laissa pas d'executer ponctuellement l'ordre reçeu, et de transporter ce cadavre sur le chemin de Gandastogué, où ils luy ont dressé le plus beau mauzolée qui se voye parmy ces barbares. Apres tout, comme ce fourbe s'est trouvé menteur pendant sa vie, il n'a pas esté plus veritable apres sa mort, deux femmes ont eu depuis peu la teste cassée par les mesmes Gandastogués, à cinquante pas de la palissade du bourg.

CHAPITRE V.

De la Mission de S. Jean Baptiste à Onnontagué.

On nous mande deux choses de grande consolation de la Mission de S. Jean Baptiste, qui nous font assez connoistre que la Foy a fait de grands progrez en ce pays. L'une est que trente-neuf personnes y ont reçeu la grace du saint Baptesme, vingt desquels sont entrez peu de temps apres en possession de la gloire ; on n'en peut pas douter à l'égard de seize petits enfans, et les quatre autres adultes ont donné à leur mort de grandes marques de predestination, principalement un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans. Les charitez et les assistances particulieres qu'il avoit reçeuës de Messieurs les Prestres de Montreal, apres avoir esté mal traité de quelques François, n'ont pas peu servi à le gagner à Dieu. Toute sa famille, quoy qu'encore infidele, en a témoigné souvent ses reconnoissances, et s'est empressée mesme pour son salut. Sa mere estoit toute la premiere à le faire prier Dieu et à inviter le Pere Millet à l'instruire, et peu de temps avant sa mort, elle luy alla promptement donner avis du danger où estoit son fils, afin qu'il l'aydât à bien mourir, et le moribond correspondit fidelement à toutes ces graces.

J'espere, dit le Pere Millet dans sa lettre, qu'il ne sera pas le seul Chrestien ny le seul predestiné de sa famille, la joye qu'ils eurent apres sa mort de l'esperance de son bonheur eternel, n'est pas une petite marque de leur Foy : aussi ne me semblent-ils pas bien éloignez du royaume de Dieu, et le grand desir qu'ils témoignent de le revoir un jour dans le Ciel, me donne esperance de les voir bien-tost enfans de l'Eglise.

L'autre point qui doit donner bien de la joye aux ames qui desirent voir Dieu glorifié dans la conversion de ces Peuples, est la constance de leur chef Daniel Garakontié dans l'estime de la foy, et dans sa fidelité à faire par tout une haute profession du Christianisme. Il la fit solemnellement il y a deux ans, lors qu'apres avoir esté baptisé à Quebec, il declara à son retour dans une assemblée publique, qu'il ne pretendoit plus faire aucune fonction de sa Charge qu'à l'égard des choses qui seroient conformes aux commandements de Dieu. Il fit en-

core cette declaration d'une maniere plus genereuse en la Nouvelle Hollande, en presence des Europeans qui commandent en ce païs, et des notables de toutes les cinq Nations Iroquoises, qui avoient esté appellez pour conclure la paix avec les Nations dn Loup. Le Pere nous mande dans sa derniere, qu'il a fait paroistre un courage vrayment Chrestien cet Hyver, dans une maladie qui le mit à l'extremité : ses parens, et tout le bourg se voyant en danger de le perdre, le solliciterent avec beaucoup d'importunité de permettre qu'on employast pour sa guerison, les jongleries ordinaires qui passent pour remedes dans le païs ; il y resista toujours fortement. Neantmoins s'estant fait une ceremonie superstitieuse dans sa cabane, selon la pratique des Jongleurs, quand ils entreprennent la cure de quelque maladie, le Pere qui en eut avis, entra en quelque soupçon que le malade y avoit consenti ; il le va visiter sur le soir, il trouve avec luy tous les anciens, qui, le croyant proche de la mort, estoient venus comme en corps par honneur pour luy dire le dernier Adieu. Le malade prit le premier la parole, et luy dit : Mon Pere, je me suis trouvé aujourd'huy bien en peine à l'occasion de la ceremonie qui s'est faite à mon insceu et hors de ma veuë, à l'autre bout de la cabane : Helas ! ay-je dit en moymesme, que pensera et que dira de moy Teahronhiagannra (c'est le nom du Pere Millet) ? il me croira un hypocrite et un dissimulé : non, mon Pere, je n'ay point changé de sentimens depuis mon Baptesme, je ne suis plus homme à consentir à ces sottises ; j'ay seulement permis qu'on me scarifiât et qu'on me tirât un peu de sang de la teste, mais je ne croy pas en cela avoir offensé Dieu. J'ay trop de cœur, mon Pere, et j'ay promis à Dieu trop solemnellement de garder sa sainte loy toute ma vie, pour reprendre laschement les anciennes coutumes ausquelles j'ay renoncé et ausquelles je renonce encore presentement de tout mon cœur ; non, mon Pere, je ne m'en dediray jamais, quand il iroit de ma vie. Le Pere le confirma dans ces bons sentimens, dont la compagnie demeura fort édifiée.

Depuis, nostre Neophyte ayant recouvré sa santé, est descendu à Montreal en qualité d'Ambassadeur, de la part de toutes les Nations Iroquoises, pour tenir conseil avec les peuples Algonquins dits Outaoüacs, qui y avoient leur rendez-vous, aussi bien pour les affaires qu'ils avoient entr'eux, que pour le debit de leurs pelleteries. Ce fut donc en cette assemblée de cent cinquante canots, c'est à dire de plus de cinq cents Sauvages de diverses Nations, qu'en presence de Monsieur de Courcelles, Gouverneur du pays, pour lequel tous ces Peuples ont une veneration tres-particuliere, Garakontié fit paroistre son esprit et son bon sens, mais particulierement sa Foy et son zele. Car apres avoir terminé leurs affaires, et confirmé par de nouvelles protestations d'amitié, et par des presens reciproques le traitté de paix, il leva la voix pour leur dire qu'il avoit esté autrefois comme eux, dans l'ignorance du vray Dieu, idolâtre de ses songes et de toutes leurs coutumes superstitieuses ; mais que maintenant il estoit Chrestien, et qu'il vivoit heureux dans l'observance des commandemens de Dieu et dans l'esperance d'une vie éternelle, et il finit sa harangue en les exhortant éloquemment selon sa coutume, à l'imiter et à le suivre.

Un semblable discours party de la bouche d'un Sauvage qui declare ainsi naïvement les sentimens de son cœur, a souvent plus d'effet sur ces esprits que de la part d'un Missionnaire le plus zelé : en voicy deux exemples tout recents. Le meme Daniel Garakontié, dit le Pere de Lamberville en sa lettre du 23. Septembre, ayant rencontré à son retour dans le païs, une de ses parentes malades à la mort, me vint trouver pour me demander pour elle quelque remede. Mon frere, luy dis-je, le seul remede qui luy puisse estre utile en l'estat où elle est, c'est le Baptesme, pour la preserver de l'enfer ; mais elle n'a aucune disposition pour ce Sacrement ; elle s'opiniastre à vouloir mourir

comme ses Ancestres, qu'elle veut aller trouver au païs pretendu des ames : si tu as une veritable affection pour elle, fais tous tes efforts pour la rendre plus docile ; mais haste-toy, elle n'a plus gueres de temps à vivre. Je ne luy eus pas plustost fait cette ouverture, que ce veritable Chrestien, ce sont les termes du Pere, qui n'a rien de Sauvage Iroquois que la naissance et le nom, l'alla visiter à l'heure mesme, avec un effet si admirable de son zele, qu'elle fut ensuite instruite suffisamment pour recevoir le saint Baptesme au grand contentement de toute la famille. Le Pere ne pouvoit encore approcher d'une autre pauvre creature mourante pour luy parler de son salut, parce qu'elle en témoignoit une grande aversion, aussi bien qu'une attache incroyable aux superstitions du païs. Dans cette peine, il eut recours à une femme amie de cette famille, qui n'estoit pas encore Catechumene, et qui ne venoit pas mesme à la priere ; elle avoit cependant quelque connoissance de nos mysteres, avec une bonne intention. Elle eut tant de succez dés la premiere fois qu'elle parla à la malade de se faire Chrestienne, et elle mesnagea par son adresse, une entrée si favorable au Pere dans son esprit, qu'il fut le tres-bien venu dans sa cabane ; elle l'escouta toujours depuis : estant donc suffisamment instruite, elle fut baptisée, et mourut tres-chrestiennement peu de temps apres son Baptesme. C'est ainsi, dit le Pere, pour conclusion de sa lettre, que malgré l'yvrognerie qui regne icy dans le dernier excez, et les autres obstacles que l'enfer oppose incessamment à l'avancement de la foy, nous ne laissons pas de trouver des ames à gagner, et des fruits du Sang de Jesus-Christ à recueillir.

CHAPITRE VI.

De la Mission de saint Joseph à Goïogoüen.

La Lettre que j'ay receuë du 24. de Juin du Pere Raffeix, envoyé d'icy l'an passé, pour aller prendre le soin de cette Mission, en l'absence du Pere de Carrheil, nous en donne une connoissance assez particuliere : voicy ce qu'il escrit.

Goïogoüen est le plus beau païs que j'aye veu dans l'Amerique ; sa situation est par le 42. degré et demy, l'aiguille d'aymant n'y decline gueres plus de dix degrez. C'est une terre située entre deux Lacs, qui n'a pas plus de quatre lieuës de large, ce sont presque des plaines continuelles, et le bois qui les borde en est fort beau.

Annié est une vallée bien étranglée, souvent bien pierreuse, et toujours couverte de broüillards ; les montagnes qui la serrent me semblent de tres-mauvaise terre.

Onneïout et Onnontagué paroissent un païs fort raboteux et peu propre à la chasse, aussi bien que Sonnontoüan. Il se tuë tous les ans aux environs de Goïogoüen plus de mille Chrevreüils.

La pesche y est aussi abondante qu'à Onnontagué, tant pour le saulmon que pour l'anguille et autres poissons, j'ay veu à quatre lieuës d'icy sur le bord d'une riviere en fort peu d'espace, huit ou dix fontaines de sel fort belles, c'est là où l'on tend quantité de filets pour la chasse des tourtres, il s'en prend souvent des sept à huit cents en un coup de filet. Le Lac de Tiohero, l'un des deux qui joignent nostre bourg, a bien quatorze lieuës de long, sur une et deux de large, les Cygnes et les Outardes y sont en grand nombre tout l'Hyver, et le Printemps on n'y voit que des nuées continuelles de toute sorte de gibier.

La Riviere d'Ochoüéguen, qui sort de ce Lac, se divise en son commencement en divers canaux entourez de prairies, et d'espace en espace de bayes fort

agreables et assez profondes, qui y entretiennent la chasse.

Je trouve les habitans de Goïogoüen plus traittables et moins fiers que les Onnontagué et les Onneïout ; et si Dieu les avoit aussi bien humiliez que les Anniez, je croy qu'on y establiroit la Foy plus facilement qu'en pas une des Nations Iroquoises. On y compte plus de trois cents guerriers, et une multitude de petits enfans prodigieuse.

Pour le spirituel, et pour ce qui regarde la Mission, je ne sçay bonnement ce que je dois en dire. Dieu en ayant retiré autrefois le Pere Menard, lors qu'il commençoit à y travailler avec tant de fruit, et depuis pres d'un an le Pere de Carrheil, apres qu'il eut appris parfaitement la langue, et mis de belles dispositions dans les cœurs de ces barbares pour leur salut, je ne pense pas que l'heure de leur conversion soit encore venuë.

Pour oster à nos Catechumenes et nos Neophytes l'aversion que quelques esclaves de la Nation Neutre, et quelques Hurons renegats leur avoient donnée du Christianisme, j'ay introduit parmy eux le chant de l'Eglise, en accommodant diverses Prieres et quelques Hymnes en leur langue, sur les principaux mysteres de nostre foy.

Ce fut le premier jour de l'an que nous offrismes pour estrennes à nostre Seigneur ces Cantiques de loüanges que nous avons continuez depuis avec fruit, et beaucoup de satisfaction de nos Sauvages.

Je suis occupé la plus grande partie de la journée à visiter les malades, à les instruire, et à faire en sorte qu'ils ne meurent point sans Baptesme. Dieu n'a pas permis que j'aye reüssi au premier que je fus visiter à mon arrivée, et qui mourut peu de temps apres. Je l'allay voir plusieurs fois, et je commençois mesme à luy donner quelques instructions ; mais sa mere ne le put souffrir. Un jour que je demeurois aupres du malade plus long-temps qu'elle ne vouloit, elle prit un baston pour me mettre dehors, et sa fille une grosse pierre qu'elle me jetta, sans toutefois me frapper. Je ne laissay pas d'espier toutes les occasions de faire mon coup, je parlay en diverses rencontres à cette miserable mere, la conjurant d'avoir pitié de son fils, je la trouvay toujours inflexible ; ainsi ce pauvre jeune homme mourut sans Baptesme, au moins réel. Il semble que la malediction de Dieu soit sur cette cabane, dans laquelle le Pere de Carrheil avoit esté traitté encore plus indignement que moy, pour un semblable sujet.

Quelque temps apres cette affliction, qui me fut bien sensible, il plût à Dieu de me consoler par la conversion d'un jeune prisonnier de guerre, de vingt à vingt-deux ans ; je n'ay jamais trouvé un Sauvage plus docile. On luy venoit de couper la moitié d'une main, et d'arracher les ongles ; une foule de peuple l'entouroit de tous costez, c'estoit à qui le feroit chanter ; on luy laissoit prendre haleine de temps en temps, et je me servois de cette occasion pour l'instruire : il sembloit parmy tout ce trouble qu'il n'eust de la presence d'esprit que pour concevoir les veritez Chrestiennes que je luy enseignois ; enfin il me satisfit tellement que je le baptisay, ce qui luy donna tant de joye, qu'il me remercia publiquement en chantant, de la charité que je venois d'avoir pour luy.

J'en compte trente, tant enfans qu'adultes, à qui Dieu a fait la mesme grace depuis le départ du Pere de Carrheil ; j'espere que cette troupe de petits innocens qui augmente de toutes parts l'Eglise triomphante, obligera enfin Dieu par les prieres qu'ils luy en font, à avancer le temps de la conversion de ces barbares, qui ne paroist pas encore si proche. Car de croire qu'une nation entiere se convertisse en mesme temps, et ne pretendre faire des Chrestiens qu'à centaines ou à milliers en ce païs, c'est s'abuser : le Canada n'est pas un païs de fleurs ; pour en trouver et en cueillir quelqu'une, il faut marcher long-temps parmy les ronces et les espines. Les personnes de haute vertu, trouvent icy de quoy exercer leur zele ; et les lasches comme moy sont ravis de se voir obligés par necessité à souffrir beaucoup, à

n'avoir aucune consolation que de Dieu seul, et à travailler incessamment à se sanctifier. Je prie de tout mon cœur Vostre R. de me laisser dans cet heureux estat toute ma vie, et de se persuader que c'est la plus grande faveur qu'elle me puisse faire, etc.

J'ajousteray encore ce mot, pour vous dire des nouvelles de nos petites guerres, dit le Pere. Le jour de l'Ascension, vingt Tsonnontoüans et quarante des plus fiers de nostre jeunesse, partirent de ce bourg pour aller faire quelque coup dans les champs des Andastogués, à quatre journées d'icy. Les Tsonnontoüans qui faisoient bande à part, les autres ayant pris le devant par eau, furent attaquez par soixante enfans de 15. à 16. ans d'Andastogué, et mis en fuite, avec perte de deux des leurs, l'un tué sur la place, et l'autre emmené prisonnier. Ces jeunes victorieux ayant appris que la brigade des Goïogoüens estoit allée en canot, se mirent promptement sur des canots, et les poursuivirent avec tant de diligence, que les ayans joints, ils les ont battus, huit des nostres ont esté tuez dans leurs canots, quinze ou seize sont retournez tout percez de coups de fléches et de cousteau, ou demy assommez à coups de haches. Le champ de bataille est demeuré aux enfans d'Andastogué, avec perte, dit-on, de quinze ou seize de leurs gens. Dieu conserve les Andastoguez, qui ne font que trois cens hommes de guerre, et il favorise leurs armes pour humilier les Iroquois et nous conserver la paix et nos Missions.

Depuis cette lettre escrite, le Pere de Carrheil est retourné heureusement en sa Mission, comme je l'ay déja dit, et le Pere Raffeix est allé travailler avec le Pere Garnier dans les Missions de Tsonnontoüan, dont nous allons parler au Chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Des Missions de la Conception, de saint Michel et de saint Jacques à Tsonnontoüan.

Lettre du Pere Julien Garnier du mois de Juillet 1672.

Le spirituel de ces Missions dépend beaucoup des affaires temporelles, et sur tout de la disposition des esprits pour la paix avec les François. Les anciens du bourg de Gandachioragon m'avoient témoigné dans un conseil assemblé exprés, qu'ils vouloient prier Dieu ; et en effet, quelques-uns commençoient à le faire, et quoy que je n'y visse pas encore de grands principes de foy, neantmoins leur exemple portoit le peuple à m'escouter, et me donnoit toute liberté de visiter et d'instruire les malades. Mais les bruits d'une armée Françoise renverserent bien-tost ces petits commencemens. Les esprits estans mal disposez, le demon s'est servy de l'occasion pour faire parler contre la foy et contre ceux qui la preschent. Un vieillard venu depuis quelques années de Goïogoüen, esprit broüillon, mais fort en paroles, qui fait ce qu'il veut de nos Tsonnontoüans, et qui passe parmy eux pour un prodige d'esprit, leur prouve que la foy fait mourir par l'induction des familles entieres, qui l'embrasserent autrefois, lorsque le deffunt Pere Menard, Missionnaire Apostolique, demeuroit à Goïogoüen, et desquelles il ne reste pas, dit-il, une seule ame. Il ajoute que les habillez de noir ne sont icy que comme des espions, qui mandent tout à Onnontio, c'est à dire à Monsieur le Gouverneur, ou que ce sont des sorciers qui font par la maladie ce que Onnontio ne peut faire par ses armes. Je sçay avec asseurance qu'on a deliberé de ma mort en qualité d'espion, et que comme sorcier, nostre hoste mesme, Onnonkenritaoüi, le plus considerable des Chefs de cette grande Nation, a souvent fait à sa sœur la proposition de me tuer, lorsqu'elle luy

témoignoit de grandes défiances de moy à l'occasion de sa fille, qui tomboit souvent malade. Comme je ne me retire pas de si bonne heure qu'ils ont coutume de faire, et que je demeure le soir un temps notable à prier Dieu dans la Chapelle, ils se persuadent que je ne puis m'employer à autre chose pendant ce temps-là, qu'à communiquer avec quelque demon, et à comploter avec luy la ruine de leur famille. De sorte qu'à parler humainement, ma vie dépend de la santé de cette petite fille, et je courrois grand risque de la perdre si elle venoit à mourir. Il y auroit encore autant à craindre pour moy, si on apportoit une nouvelle probable de la marche d'une armée Françoise en ce païs ; plusieurs m'ont asseuré par avance, que si cela arrivoit, infailliblement ils me casseroient la teste.

C'est en cela, mon Reverend Pere, que je suis heureux, et que j'estime le bonheur de ma Mission, qui m'oblige à considerer chaque moment comme le dernier de ma vie, et à travailler avec joye en cet estat au salut de ces pauvres ames ; un seul enfant mis dans le Ciel par le saint Baptesme, est capable de changer en douceur toutes ces amertumes.

Ce vieillard dont je parlois maintenant, se sert encore à son avantage de tout ce qui s'est passé ces dernieres années, et de ce que ceux qui ont esté à Quebec ont rapporté contre moy en particulier. Il n'en falloit pas tant pour détourner de la priere et pour aigrir contre nous des gens aussi ombrageux que le sont ceux-cy, et qui sont entierement dans les jongleries et les superstitions ; aussi cessa-t-on de venir à la Chapelle. Si j'entrois dans les cabanes pour y chercher les malades, on ne m'y regardoit que de mauvais œil, et si je les voulois instruire, on m'interrompoit d'ordinaire par quelques paroles injurieuses. L'yvrognerie survenant là dessus m'obligeoit de me retirer dans la Chapelle, où j'ay toujours trouvé un azile assuré. J'admire que dans tous ces troubles, il n'y ait eu qu'un seul yvrogne qui m'y soit venu chercher ; on l'empescha neantmoins de me nuire. Depuis onze mois, il n'est mort dans tous les Bourgs de cette nation que trente-trois personnes baptisées, quasi tous enfans, nous en avons baptisé sept autres qui sont encore malades, ce sont en tout quarante.

La misericorde de Dieu a esté grande sur quelques adultes baptisez, entre autres sur un Captif des Ontoüagannha, ou Chaoüanong, d'un âge caduque ; ils n'amenent d'ordinaire que des jeunes gens de ces païs si éloignez. Dieu voulut que je me trouvasse heureusement au lieu où il arriva, avec un Interprete, le seul que je sçache de cette langue en ce païs ; il escouta avec plaisir tout ce que je luy enseignay des principaux mysteres de nostre foy, et du bonheur eternel dans le Paradis ; enfin je le trouvay disposé au Baptesme, et je croy qu'il entra dans le Ciel le mesme jour de son arrivée à Tsonnontoüan. La Providence divine l'avoit conduit plus de trois cens lieuës lié et garotté, pour luy faire trouver icy la vraye liberté des enfans de Dieu.

Une femme estant surprise du haut mal se jetta dans le milieu d'un grand feu, avant qu'on pust l'en retirer, elle se trouva si fort bruslée, que les os de ses mains et de ses bras luy tomboient les uns apres les autres. Comme je n'estois pas alors dans ce bourg, un jeune François que j'ay avec moy, qui sçait bien la langue, et qui fait dignement la fonction de Dogique, y courut ; l'ayant trouvée dans son bon sens, il luy parla de Dieu et de son salut, l'instruisit, luy fit faire tous les actes necessaires en cette occasion, et la baptisa. Cette pauvre creature passa les huit ou dix jours qui luy resterent de vie, en prieres ; c'estoit-là toute sa consolation dans des douleurs tres-griéves et dans un abandon extréme de tout secours humain, qu'elle souffrit avec une patience admirable, dans l'esperance d'une vie eternelle. Ce sont des coups de grace qui se font connoistre en ces païs barbares plus sensiblement, et qui adoucissent puissamment les peines, les fatigues, et les amertumes d'un Missionnaire.

Un jeune homme Chrestien d'une nation étrangere, et mort tres-chrestiennement, m'attendrissoit toutes les fois que je le faisois prier Dieu dans sa derniere maladie ; son cœur et sa devotion se faisoient voir dans ses yeux, sur son visage, et dans l'ardeur de ses paroles ; ses parens en estoient dans l'admiration ; il me témoigna cent et cent fois souhaiter la mort, pour se voir au plustost dans le Ciel : ces sentimens sont une marque de Foy bien manifeste. Une femme Huronne Chrestienne nous en a donné d'aussi sensibles : elle s'étoit enfin laissée persuader, dans l'abattement d'une longue maladie, qu'un festin superstitieux la gueriroit ; mais elle reconnut sa faute et voulut d'ellemesme en faire une reparation publique, faisant paroistre une grande douleur d'avoir obey à ces suppôts d'enfer, ausquels elle reprocha en bonne compagnie la malice qu'ils avoient euë de luy avoir donné un conseil si detestable.

Les Hurons de la Mission de saint Michel ont de plus grands desirs que jamais de se rendre à Quebec, pour y augmenter l'Eglise de Nostre-Dame de Foye ; quelques-uns de ceux qui ne sont pas encore Chrestiens, ont témoigné qu'alors ils embrasseroient la Foy. Le plus notable et le plus âgé de tous, prit la parole en suite d'une petite leçon que je leur fis la dessus, et declara que pour luy, il n'attendroit pas si long-temps à se faire Chrestien, qu'il en prenoit à l'heure mesme la resolution, qu'il renonçoit à ses songes et à tout ce qui estoit deffendu de Dieu, qu'il se feroit instruire incessamment, qu'il ne manqueroit point tous les jours d'assister à la priere, et qu'il exhorteroit les autres à suivre son exemple. Il a tenu sa parole jusques à present, et j'espere qu'il sera bien-tost baptisé.

Je finiray la presente par une action digne d'un courage Chrestien. Un ancien de cette petite Eglise, qui y a fait avec grande edification l'Office de Dogique depuis plus de vingt ans, qu'elle avoit esté privée de Pasteur par les guerres de plusieurs années, ayant appris que son fils, qui estoit son unique, avoit esté tué sur la place dans un combat contre les Gandastogués, il en fut affligé autant qu'on le peut estre, quoy que dans une resignation entiere à la volonté de Dieu, dont il faisoit à tous moments des actes heroïques. Mais ce qui surprit tout le monde, fut qu'une seconde nouvelle estant venuë que ce jeune homme n'estoit pas mort, et que les playes qu'il avoit receuës ne paroissoient pas mortelles, ayant enfin esté apporté sur une espece de brancart, le vieillard alors reprenant ses esprits et animant sa Foy d'une nouvelle vigueur, il passa la journée à en faire des remercimens à Dieu, pleins de respect et de reconnoissance. Tous ceux du bourg s'assemblerent en foule dans sa cabane pour luy en témoigner leur joye ; ils en sortirent avec une haute estime de sa vertu.

Apres tout, j'ay remarqué que ce n'est pas tant la depravation des mœurs qui empesche nos Sauvages d'estre Chrestiens, que les mauvaises idées qu'ils ont pour la pluspart de la Foy et du Christianisme. Je connois prés de deux cents familles, entr'autres, dans des mariages fermes et stables, qui élevent moralement bien leurs enfans, qui empeschent que leurs filles ne conversent trop au dehors et qu'elles ne se jettent dans les desordres de l'impureté, qui ont horreur de l'yvrognerie, et qui seroient pour vivre tres-chrestiennement s'ils avoient la Foy. C'est un don de Dieu que nous luy demandons incessamment pour ces pauvres ames, qui sont le prix de son Sang, et que je recommande tres-particulierement, mon Reverend Pere, à vos saintes prieres et saints sacrifices.

A Tsonnontoüan, ce 20. Juillet 1672.

Des Missions aux peuples Montagnais et Algonquins, à Tadoussac, aux Outaoüacs et à la Mer du Nord.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Mission de Tadoussac.

Lettre du Pere François de Crepieul du 2. de Juin 1672.

Mon R. Pere,

Puisque vous m'ordonnez de vous mander ce qui s'est passé pendant mon hyvernement, je vous obeïray avec sincerité, vous donnant un petit journal de nostre voyage, où vous ne verrez qu'une suite de biens et de maux, de douceurs et de rigueurs, que la divine Providence a fait succeder les uns aux autres d'une façon bien aymable.

Je partis de Quebec le 25. Octobre 1671. avec les Sauvages que je devois suivre dans les bois pendant tout l'Hyver, et nous nous rendîmes en trois jours à Tadoussac, où je trouvay les Sauvages de ce lieu ravis de ma venuë : ils me donnerent des marques bien consolantes de leur pieté pendant tout le temps que je fus avec eux, mais particulierement le jour de tous les Saints, ayant consacré cette grande Feste par toutes les devotions qui se pratiquent au milieu du Christianisme le plus Saint.

Nous ne quittâmes ce lieu que le sixiéme Novembre pour entre dans la riviere du Saguenay ; mais ay nt esté arrestez dés la nuit suivante par le mauvais temps, nous trouvâmes nostre azile dans une baye assez spatieuse, où nous demeurâmes pendant quatre jours de vents et d'orages.

J'eus le bonheur d'y goûter les premieres incommoditez de l'hyvernement, causées par le froid, qui estoit déja tres-vehement ; par le coucher, n'ayant plus desormais d'autre lict, que la neige couverte de quelques branches de sapin ; mais sur tout par la fumée, qui fait la grande Croix de ceux qui hyvernent avec ces Sauvages. Il faut y avoir passé pour concevoir les douleurs que cette sorte de fumée cause aux yeux qui n'y sont pas accoustumez, et mesme à ceux des Sauvages, sur tout quand on est enfermé, comme nous estions, dans une petite cabane d'écorce, où le bois moüillé et demy-pourry qu'on y brusle, l'air humide, les neiges et les vents de certains temps rendent la fumée si piquante, que quoy qu'on s'en deffende un peu se tenant toujours couché le plus bas qu'on peut, on ne laisse pas souvent de perdre presque la veuë à force de pleurer ; car les larmes coulent incessamment pendant tout le jour, mais des larmes si ameres et si cuisantes, que le soir on en ressent la mesme douleur que si l'on avoit beaucoup de sel dans les yeux.

Comme on est obligé, apres avoir marché quelque lieuës, de s'arrester les 5. et 6. jours entiers et quelquefois davantage, il faut se resoudre à passer tout ce temps dans ce petit martyre, sans aucune discontinuation.

J'ay esté bien aise de vous expliquer une fois pour toutes cette peine, parce que nous l'avons soufferte presque pendant tout l'Hyver, mais elle n'a pas pourtant empesché la devotion de nos Sauvages, qui pour ne se pas priver un seul jour de la consolation d'entendre la Messe, ayment mieux s'exposer pendant que je la dis, à la rigueur du froid, esteignant le feu, qui par sa fumée empescheroit cette sainte action ; c'est ce qui a esté pratiqué tous les jours sans y manquer, quelque temps qu'il fist.

L'onziesme de Novembre, aprés avoir dit la Messe et arboré la Croix dans ce lieu desert, nous fismes voiles d'un vent

favorable, mais qui nous perça d'une pluye froide, dont nous fusmes tous glacez.

Sur le soir, nous abordâmes à une grande baye, qui sembloit nous inviter à debarquer par la beauté d'un Port assez commode qu'elle nous presentoit, et qui par un aspect bien agreable paroissoit comme couronnée de trente grandes montagnes qui l'environnoient de toutes parts ; le pied de la plus haute fut choisi pour y placer nostre cabane, et pour y souffrir quatre ou cinq nuits un froid propre à exercer une patience à l'espreuve : il fut si violent, qu'il nous ferma la riviere de glaces, et nous obligea à prendre nostre route dans les bois avec des fatigues presque incroyables. La consolation que je reçois par la veuë de l'Image de mon aymable Pere S. François Xavier, et de mon reliquaire, où je porte de la vraye Croix, soulageoient beaucoup mes petites souffrances.

Le 13. le froid s'estant augmenté jusqu'à l'excez, nous arresta pendant six jours dans le milieu d'une épaisse fumée, qui nous fit pleurer jour et nuit, et nous rendit aveugles pour un temps ; j'eus bien de la joye à presenter à Nostre-Seigneur ces larmes, pour éteindre les flammes de quelques ames du Purgatoire.

Le 21. aprés avoir commencé les fatigues qu'il y a à marcher dans les neiges par des forests espaisses et sur des montagnes escarpées, nos chasseurs ayant tué un orignac, me firent voir son petit, qui n'estoit pas plus gros que le pouce. Aprés avoir bien estudié toute l'anatomie de ce petit animal, j'admiray la sagesse du Createur, qui sçait renfermer dans un si petit espace tant de parties differentes, et si bien arrangées pour leurs fonctions. S'il eut esté plus grand, il eust remedié à la faim qui nous pressoit, et qui jusqu'au premier jour de Decembre ne nous a pas moins donné de peine que le froid et la fumée. Je vous avouë qu'il y a bien à souffrir dans cette sorte de vie, mais aussi les faveurs que Dieu répand alors dans l'ame de ses serviteurs, adoucissent bien ces amertumes ; mais ce qui me console le plus, c'est de voir l'affection que nos Sauvages ont pour la priere, laquelle mesme ils inspirent à leurs enfans, car ces petits innocens ne manquent point tous les jours, si-tost qu'ils sont levez, de venir à moy, pour apprendre les prieres et le catechisme ; en quoy les journées me semblent bien courtes, et pendant le silence de la nuit, lorsque nos Sauvages cessent de chanter et de parler, et les enfans de crier ou de pleurer, j'ay le loisir de m'entretenir avec Nostre-Seigneur au milieu de ces solitudes.

Ce fut là qu'une famille chrestienne de Sauvages, nommez Esquimaux, vint nous joindre, ayant quitté leurs Compatriotes qui sont, disent-ils, si brutaux, qu'ils font estrangler ceux qui reçoivent le Baptesme. Comme nous marchions tous ensemble par les bois et par les montagnes, je rencontray en mon chemin une pauvre fille malade, qui me fit compassion, et quoy que j'eusse assez de peine à me porter, Dieu me donna assez de force pour charger sur mes espaules le fardeau qu'elle portoit, et l'aider par ce moyen à se rendre au giste. Cet acte de charité, outre la consolation interieure que j'en receus, m'obtint peut-estre de Dieu une grace remarquable, car il me preserva d'un danger bien grand, m'estant par mégarde, jetté dans un trou qui se trouva sous les neiges au milieu des glaces de la riviere, où du moins je devois avoir une jambe rompuë.

Ce fut vers ce temps que nous celebrâmes avec toute la solemnité possible la Feste de l'Immaculée Conception, où les Confessions, les Communions, les Cantiques Spirituels, et les autres devotions que nos Sauvages pratiquerent pendant toute cette journée, furent sans doute bien agreables à la sainte Vierge, qui se voyoit ainsi honorée dans des lieux si affreux, et par des Barbares si zelez pour sa gloire.

Cependant nous continuons nostre route, qui n'est marquée que par celle des orignaux, sur les pistes desquels on marche tant qu'on peut, pour avoir de quoy vivre ; c'est ce qui nous engage en

des chemins fascheux, où j'enfonce bien des fois dans la neige jusqu'à la ceinture, mais la peine est de s'en retirer. Apres avoir ainsi marché plusieurs jours inutilement, et bien affamez, enfin le bon Dieu, qui a pitié de ses serviteurs dans leur necessité, nous fit tomber sur deux élans et sur quatre castors ; cela arriva bien à propos pour la veille de Noël, que nos Sauvages employerent à se preparer à la grande Feste, ne voulant pas par respect aller ce jour-là à la chasse, et gardant le jeusne de l'Eglise, nonobstant les jeusnes qui avoient precedé. Toute la nuit et le jour suivant furent employez en devotions telles, que je ne doute point que les Anges tutelaires de ces forests n'en soient ravis ; celles d'un jeune homme et d'une jeune fille, qui firent à la Messe de minuit leurs premieres communions, ne me donnerent pas peu de consolation.

Le fils de mon hoste, estant pour lors tombé malade, me donna un nouveau sujet d'exercer la patience, c'estoit un enfant de six ans, qui m'aymoit comme son Pere, et pour qui j'avois des tendresses bien grandes. Il venoit tous les jours matin et soir, me trouver pour estre instruit, mesme pendant sa maladie, et lors qu'il estoit à l'extremité, je taschay de faire en son endroit l'office de Medecin et de Pere, mais tous mes remedes furent inutiles, et il semble que Dieu voulut faire tomber la mort de ce petit Ange dans l'Octave des Innocens, afin qu'il allast au Ciel augmenter leur nombre. Ses parens en furent touchez plus qu'on ne peut s'imaginer ; cependant dans la ferme creance qu'ils avoient, qu'il estoit dans le Paradis, ils ne cessoient de l'invoquer, et apres que nous l'eusmes mis en terre avec les ceremonies de l'Eglise, qui consolerent beaucoup tous nos Sauvages, avant que de partir de ce lieu, le pere de l'enfant fut se mettre à genoux sur son tombeau, pour se recommander à luy, et le prier de luy tenir desormais lieu de Pere.

La faim nous obligeant enfin de nous mettre en chemin, il fallut marcher par des lieux extremement rudes, grimper sur des montages et puis les descendre, ce qui ne se fait que bien difficilement quand elles sont couvertes de neiges ; il nous fallut aussi traverser des lacs où l'eau de la pluye des trois jours precedens nous donnoit bien de l'exercice, parce qu'elle passoit par dessus nos raquettes et nous venoit jusqu'à my-jambes. Enfin, il fallut essuier un vent froid qui se leva, et qui nous mit en grand danger d'avoir le visage, les pieds et les mains gelées : toutes ce fatigues abattent beaucoup les forces d'un Missionnaire, qui n'a pas presque mangé avant que de partir, non plus que les autres de sa compagnie. Mais le plus rude de ces travaux, c'est sur le soir, le temps de trois ou quatre heures qu'on employe à se cabaner avant que d'avoir du feu : ce n'est pas une petite consolation de joindre ces sueurs et ces froids, aux sueurs et aux froids que Nostre Sauveur a bien voulu souffrir pour nostre amour. Voilà comme se passa tout le mois de Janvier.

Un des jours de ce mois, c'estoit un Vendredy, nous trouvans plus pressez de la faim, nous conjurâmes Nostre-Seigneur par ses sacrées playes d'avoir pitié de nous : nos prieres ne luy furent pas desagreables, car ce jour-là mesme il nous donna en fort peu de temps, cinq castors, qui servirent à reparer nos forces et à nous mettre en estat de supporter de nouveaux travaux en continuant nostre voyage, où passant par dessus une riviere, la glace manqua sous moy, et j'y aurois achevé mon sacrifice si cet endroit se fust trouvé un peu plus profond.

Pour vous raconter ce qui s'est passé pendant les trois derniers mois d'Hyver, il faudroit repeter tout ce qui nous est arrivé pendant les trois qui ont precedé : Nous avons bien tenu des routes differentes, mais nous y avons eu les mémes peines. Le mois de Fevrier a esté le plus rude pour le froid, mais celuy de Mars nous a semblé le plus importun pour la fumée. Nous avons passé le premier dans la disette, et le second dans l'abondance des orignaux, que Dieu sembloit conduire comme par la main dans nostre cabane, bien plus

qu'en celle des autres, et j'ay jugé que sa bonté infinie a voulu recompenser par ce petit soulagement temporel, la fidelité que nos Sauvages ont constamment gardée pour les prieres et pour le saint sacrifice de la Messe, que j'ay celebré tous les jours dans leur cabane.

C'est pendant ces deux mois, que nous avons ressenty par deux fois un trembleterre assez moderé, mais qui est la continuation de celuy qui commença si violemment dans tout le Canada en l'année 1662. et qui n'a point cessé du depuis en ces quartiers du Nord, quoy que comme j'ay dit, il ne se fasse sentir que fort peu, et de temps en temps seulement.

Enfin pour ne pas user de redite, toutes nos routes, qui n'ont esté que par des chemins tous semez de Croix, se terminerent bien à propos à un lac qui porte le nom de la Croix, parce qu'il en forme tres-parfaitement la figure : afin de luy faire porter encore plus justement ce beau nom, nous plantasmes aux environs beaucoup de Croix, en memoire de celles que nous y avions souffertes pour y arriver.

Ce fut encore une providence de Dieu qui nous avoit destiné les quartiers de ce Lac de la Croix, pour faire observer à nos Sauvages les saintes ceremonies de l'adoration de la Croix. On s'estonnera peut-estre que pour bien celebrer les plus augustes Mysteres de nostre Religion, nous ayons pû renfermer dans une pauvre cabane tout ce qui est necessaire pour se cônformer à l'Eglise pendant la Samaine Sainte : nous le fismes pourtant, pour bien terminer nostre hyvernemeut, et pour consacrer ces Rochers et ces Montagnes, par ce que nous avons de plus saint et de plus venerable. Le Jeudy, le Vendredy et le Samedy Saint, firent de nos forests une Eglise, et de nostre cabane une sainte Chapelle, où fort peu des ceremonies qui se pratiquent en ce temps par les Chrestiens, furent obmises par nos Sauvages ; sur tout ils traitterent avec un grand respect et un religieux silence la cabane où reposoit le saint Sacrement, pendant la nuit du Jeudy au Vendredy, et l'on ne cessa point dans ce profond desert, d'honorer cet auguste Mystere par des prieres continuelles, que les tenebres de la nuit n'interrompirent pas.

Il est vray que par tout où nous avons passé, nos Sauvages sembloient sanctifier cette barbarie par leurs communions, et par une vie aussi innocente et aussi sainte pour leur estat, que celle que menent les Anachoretes dans leur sollitude ; mais ils ont voulu mettre le comble à leur pieté, au S. Jour de Pasques, avant que de quitter les bois, pour me faire oublier par de si devots exercices, toutes les fatigues que j'avois euës avec eux pendant tout cet Hyver.

Ce fut donc apres ces Festes que nous montâmes sur le Saguenay, le 16. de May 1672. et dés le lendemain nous revismes avec joye Tadoussac, que nous avions quitté six mois auparavant. C'éstoit le temps d'entreprendre la Mission des Papinachiois, pour laquelle Nostre-Seigneur m'avoit conservé assez de forces. C'est à 30. lieuës au dessous de Tadoussac, et je m'y trouvay heureusement au temps que ces Sauvages y abordent du fond des bois, pour y faire leur petit commerce avec les François.

Je donnay les instructions necessaires à plusieurs de ces pauvres gens, qui ne nous avoient encore jamais veus ; je baptisay 13. de leurs enfans, et administray aux Adultes les autres Sacremens dont ils estoient capables.

La bonté Divine me parut bien admirable pour le salut de deux femmes âgées de 80. ans, qui avoient autrefois esté baptisées par le feu Pere le Jeune, et n'avoient point veu depuis ce temps-là aucun Missionnaire. L'innocence et la pureté de vie qu'elles ont gardée dans leurs forests pendant tant d'années, a sans doute merité la grace que Dieu leur a faite, de se trouver icy avant que de mourir, pour se preparer à cet important passage de l'eternité.

Voilà, mon R. Pere, l'abregé de ce qui s'est passé pendant mon hyvernement ; la grande grace que je vous demande, est de m'accorder le mesme bonheur pour l'Hyver prochain, pendant lequel j'espere que Dieu me donnera le

courage de reparer, par de nouvelles souffrances, les fautes que j'ay pû faire pendant celuy-cy. Esperant cette faveur de V. R. je luy seray toute ma vie, etc.

De la Mission des Outaoüacs.

Plus de trois cens Baptesmes conferez depuis un an, plus de vingt-cinq Nations éclairées des lumieres de l'Evangile, un bon nombre de malades restablis en santé d'une façon tres-extraordinaire, des Eglises dressées et des Croix plantées au milieu de l'idolatrie, la Foy portée bien loin vers le Nord et vers le Midy, donnent sujet de loüer Dieu des benedictions qu'il continuë de verser abondamment sur les Missions des Outaoüacs.

L'an passé, l'on donna au public la Carte des Lacs et des Terres, sur lesquelles ces Missions sont placées ; nous avons jugé à propos de la faire encore paroistre cette année, pour contenter la curiosité de ceux qui ne l'ont pas veuë, et pour distinguer quelques nouvelles Missions, qui sont establies depuis peu en ce païs-là, comme entr'autres celle de S. François Xavier, placée tout de nouveau sur la riviere qui se décharge dans la baye des Puans, à deux lieuës de son emboucheure, et celle de la Mission des Apostres, sur les costes du Nord du Lac Huron. Le Pere Henry Nouvel, qui est Superieur de toutes ces Missions des Outaoüacs, a eu soin de celle-cy en particulier, et nous décrit ce qui s'y est passé en ces termes.

CHAPITRE II.

De la Mission des Apostres dans le Lac des Hurons.

Je partis de sainte Marie du Sault, dit le Pere, le 26. Octobre 1671. pour aller prendre mon quartier d'Hyver chez les Amikoüés, où je n'arrivay qu'aprés 18. jours de marche ; j'eus la consolation en chemin de baptiser 4. petits enfans, et d'instruire leurs parens, qui m'escouterent bien volontiers.

Le mauvais temps et les vents contraires nous ayant obligez de nous refugier dans diverses Isles, je ne pûs me rendre à celle d'Ekaentouton, que le 6. de Novembre. J'y fis une Mission en passant, et y baptisay sept enfans ; c'est là que je vis ce bon Sauvage nommé Loüis, qui peut passer pour le miracle de ce Christianisme ; car ce n'est pas une petite merveille de voir un barbare, qui depuis plusieurs années demeure ferme dans la resolution qu'il a prise de passer le reste de ses jours dans le Celibat, n'ayant que cette veuë de se rendre plus agreable à Dieu, par ce genre de vie, qui est inoüy parmy les Sauvages. J'ay esté ravy de voir le respect que les jeunes gens de sa Nation ont pour luy, et le soin qu'il prend de disposer un esclave à recevoir le Baptesme au Printemps prochain. Aprés luy avoir donné la sainte Communion, je l'ay laissé plein de confiance et de resolution pour perseverer, s'appuyant sur les forces que luy donne le Sacrement de Confirmation, qu'il a receu des mains de Monseigneur nostre Evesque.

Estant party d'Ekaentouton le 8. Novembre, et ayant esté arresté 2. jours sur une pointe de rocher par les vents contraires, enfin je me rendis au lieu où je devois passer l'Hyver avec les Amikoüés, qui sont les Sauvages appellez la Nation du Castor. Je donnay commencement à cette Mission par le Baptesme de 14. petits enfans, le jour de la Presentation de la sainte Vierge, à laquelle je presentay ces premiers fruits de ma Mission.

Nostre petite Chapelle fut bien-tost dressée, et en suite comme consacrée par le Baptesme d'une pauvre vieille, à qui la santé du corps fut renduë avec la vie de l'ame, par les merites de la sainte Vierge et de saint François Xavier, à qui elle s'estoit recommandée.

Peu aprés, cinq petits enfans receurent

dans le mesme lieu le saint Baptesme, avec toutes les ceremonies de l'Eglise.

Le Diable, envieux du bien que cette Mission commençoit de faire, et de l'honneur que j'avois fait rendre à Jesus-Christ par nos Sauvages la nuit de Noël, s'efforça d'en troubler la solennité par des ceremonies superstitieuses, que nous appellons jongleries, dont ces barbares se servent pour rendre la santé aux malades. Un de nos bons Chrestiens estant reduit à l'extremité par une tres-dangereuse maladie, les infideles s'assemblerent en grand nombre dans sa cabane, et employerent tout ce qu'ils sçavoient de superstitions pour le rétablir en santé. J'en eus nouvelles, et aussi-tost je me transportay dans cette cabane, où je trouvay tout ce monde bien occupé à cette impieté ; je m'approche du malade, je le reconcilie à Dieu au milieu de cette foule, par le Sacrement de Penitence, et demeure toujours auprés de luy, dans la resolution de tout souffrir plustost que de permettre qu'on enlevast la brebis d'entre les bras de son Pasteur. Ces barbares, voyant leurs Jongleries interrompuës, se faschent, me menacent et me commandent arrogamment de sortir, pour leur laisser achever ce qu'ils avoient commencé ; je tins ferme, et leur dis que ce malade m'appartenoit parce qu'il estoit Chrestien, et que je ne l'abandonnerois jamais. Un de ces furieux, plus insolent que les autres, voulut user de la force pour me mettre dehors, je resistay ; les autres se joignent à luy, et m'entrainent avec violence ; et comme la fureur estoit jointe à la force, ils ne purent pas me mettre hors de la cabane sans me laisser sur le visage des marques de leur colere. J'estois plus ravy de porter ces playes, que s'ils m'eussent donné un empire, et la satisfaction qu'ils me firent par aprés en reconnoissant leur faute, et m'en demandant pardon, ne me fut pas si agreable que les coups que j'avois receus, me souvenant de la joye qu'avoient les Apostres quand ils estoient trouvez dignes de souffrir des ignominies pour le nom de Jesus-Christ.

Le succez que Dieu me donna sur un Jongleur fut encore plus éclatant ; je l'allois attaquer de nuit, lors qu'il se mettoit en devoir de pratiquer ses superstitions, pour deviner quelle estoit la cause de la mort de deux enfans décedez peu auparavant : car tant s'en faut qu'il y pust reüssir, qu'au contraire, l'auteur de cette Jonglerie, ayant veu sa femme tomber malade, et s'estant estonné que Dieu luy eust rendu soudainement la santé par le moyen de la priere, reconnut sa faute, et fit luy mesme une belle et grande Croix, par l'ordre que je luy en donnay, que nous élevâmes avec grande ceremonie, pour estre desormais l'objet de la veneration de ces Peuples, et pour augmenter le triomphe de la Croix sur l'idolatrie. Je baptisay en mesme temps cette vieille femme, à qui Dieu avoit rendu la santé par les intercessions de saint François Xavier, et avec elle deux de ses petites filles desia assez âgées, lesquelles s'estoient renduës dignes de cette grace par l'innocence de leur vie, par leur pieté, et par le soin extraordinaire qu'elles ont eu de se faire instruire en nos Mysteres.

Il fallut terminer cette ceremonie par le Baptesme d'un enfant de deux jours, afin de pouvoir offrir à Nostre-Seigneur des estrennes de tous les âges en ce premier jour de l'année 1672.

Je ne fus pas long-temps sans reprendre ce saint employ. Dés le 6. jour de Janvier, quatre filles bien instruites dans les choses de la Foy, receurent le Baptesme, puis un homme fait, et ensuite un enfant ; aprés quoy, ayant entrepris d'aller faire Mission aux Nipissiriniens, toutes les fatigues d'un chemin tres-rude furent essuyées par la pieté de la pluspart de ces pauvres Sauvages, mais bien plus par le Baptesme de neuf enfans, dont deux n'attendoient que ce passe-port pour estre receus au Ciel, estant morts deux jours aprés avoir esté admis dans l'Eglise.

Cette Mission fut suivie d'une autre que j'entrepris vers les Outaoüacs d'Ekaentouton, où Dieu me fit trouver trois enfans à baptiser, l'un desquels mourut trois jours aprés, et fut receu au Ciel.

Ce n'estoit qu'une entrée pour le Baptesme d'un jeune homme de vingt ans, d'un enfant de huit ans, de deux jeunes hommes mariez, de trois jeunes filles de quinze à seize ans, de six jeunes garçons de douze à quatorze ans, et de deux veuves les plus considerables de toute la Nation : c'est le choix que je fis parmy les Catechumenes, n'admettant à ce Sacrement que les plus fervens, les mieux instruits, et les plus constans dans la pratique de la vertu.

Vers ce mesme temps, je fis diverses courses sur les glaces pour chercher la brebis égarée ; j'y trouvay à donner le Baptesme à cinq enfans, et à un jeune homme malade, pour le salut duquel la Providence a eu les yeux plus ouverts que moy, parce que l'ayant baptisé par mégarde, non pas avec de l'eau naturelle, mais avec une certaine liqueur qui coule des arbres vers la fin de l'Hyver, qu'on appelle eau d'Erable, que je prenois pour de l'eau naturelle, je reconnus mon erreur lorsque voulant donner à ce malade quelque prise de Theriaque, je demanday de l'eau d'Erable, qui estant naturellement sucrée, est plus propre à cet effet, on me presenta de la mesme liqueur dont je m'estois servy pour le baptiser, ce qui m'obligea à reparer cette faute heureusement peu auparavant sa mort.

Le Printemps s'approchant, il fallut songer à mettre fin à mon hyvernement, pour retourner au Sault ; nos Chrestiens se voulant consoler de mon absence, firent une grande Croix, et me prierent de les assister lorsqu'ils la planteroient au milieu de leurs Champs, ce qui fut fait avec bien de la devotion, chantans en leur langue le *Vexilla*, pendant que ce bois adorable s'élevoit en haut, et ils me promirent que tous les jours ils ne manqueroient pas de venir rendre leur hommage à ce triomphant Estendard du Roy du Ciel et de la Terre.

Il me fallut donc quitter à regret ces bons Neophytes, aprés avoir baptisé plusieurs de leurs enfans, et pour ne pas perdre mon temps en m'en retournant, je passé par Missisak, où je fis neuf Baptesmes, et y exerçay les fonctions de Missionnaire, autant que le peu de temps que j'avois à rester parmy eux, me le put permettre.

Avant que de finir ce recit, je dois cette reconnoissance à la memoire du Pere Jean de Brebeuf, qui a autrefois consacré une partie de ce Lac par ses travaux, et qui a donné sa vie pour Jesus-Christ, par la plus horrible de toutes les cruautez des Iroquois ; je luy dois, dis-je, cette reconnoissance, de publier quelques merveilles que Dieu a voulu operer envers nos Sauvages par ses merites ; je n'en rapporteray que trois qui me paroissent considerables.

Un enfant se trouvant si malade, que tous les remedes estoient sans effet, ses parens s'aviserent d'y employer les Jongleurs ; mais voyant que le mal alloit toujours s'augmentant, ils eurent une meilleure pensée, qui fut de me presenter leur enfant. Je le vis, mais il estoit si mal que je ne crus pas qu'aucun remede humain pust le delivrer ; je recommanday donc aux parens d'avoir recours à Nostre-Seigneur, qui se laissoit fléchir par les intercessions d'un de ses serviteurs, que la pluspart des Sauvages avoient veu dans le païs des Hurons, et je leur ordonnay ensuite d'apporter l'enfant en la Chapelle trois jours de suitte, pour luy faire prendre un peu d'eau, dans laquelle j'avois trempé une Relique du Pere de Brebeuf : dés le second jour, il fut guery, et son pere en témoigna sa joye dans un festin public qu'il fit à cette occasion, et ensuite receut le Baptesme.

Une jeune femme qui avoit esté baptisée il y a quelques années au Cap de la Magdeleine, fut surprise d'une grosse fiévre, qui la mettoit en grand danger, avec un petit enfant qu'elle allaitoit. Je fus la voir pour la consoler, et ayant trouvé qu'elle se portoit fort mal, aprés quelques prieres que je luy fis faire, je luy donnay à boire un peu d'eau, où j'avois trempé ces mesmes Reliques ; elle s'endormit là-dessus, passant tout le jour dans ce doux sommeil : dés le lendemain elle se trouva entierement guerie, et alla comme les autres femmes

dans la forest, pour en apporter sa charge de bois.

Une jeune Chrestienne, fille d'une mere idolatre, se vit affligée d'une facheuse fluxion sur un œil et sur une jouë, sa mere n'épargna ni remedes ni Jongleries pour sa guerison, mais tout fut inutile. J'appellay la fille dans la Chapelle ; je luy lavay l'œil et la jouë de la mesme eau dont j'ay parlé, et dés la premiere fois, elle se trouva parfaitement guerie de son mal.

Voila, mon R. Pere, une partie de ce qui s'est passé pendant mon hyvernement de plus de six mois que j'ay employez à parcourir les Missions du Nord du Lac Huron, depuis sainte Marie du Sault jusqu'à Nipissing, c'est à dire plus de cent lieuës. Je vous prie de m'aider à remercier Nostre-Seigneur, des bontez qu'il a euës pendant tout ce temps-là pour les oüailles et pour le Pasteur.

CHAPITRE III.

De la Mission de sainte Marie du Sault.

Dieu a continué ses misericordes sur cette Mission, qui compte depuis un an plus de cent quarante-cinq personnes baptisées dans une belle Eglise bastie depuis peu en ce païs-là, qui attire l'admiration, non seulement des Sauvages, mais aussi des François, qui la considerent comme une chose assez surprenante, estant avancée comme elle est de plus de quatre cents lieuës dans les forests.

Nostre-Seigneur, qui a voulu jetter les premiers fondemens de ce Christianisme par des signes extraordinaires, a eu la bonté de l'amplifier par les mesmes moyens par lesquels il luy a donné naissance : il a operé des merveilles en tous les âges, pour faire voir que tous étoient appellez à son Royaume ; nous n'en rapporterons que deux de chaque âge, qui suffiront pour faire voir que les misericordes de Dieu s'estendent jusques icy.

Dans l'âge le plus tendre, la premiere merveille qui arriva le 29. Octobre 1671. fut telle. Plusieurs Sauvages ayant esté baptisez tous ensemble en ce jour dedié au grand Protecteur de l'Eglise S. Michel, dont on donna le nom à un des baptisez, et celuy de Gabriel à un autre, qui estoit un enfant de trois à quatre ans, cet enfant estoit tout moribond, et mesme durant les quatre jours qui suivirent son Baptesme, il perdit tout sentiment ; de sorte qu'on le tenoit desia pour mort, quand le Pere Gabriel Druillettes, qui a soin de cette Mission, allà faire sur luy quelques prieres, et luy jetta de l'eau benite en forme de Croix ; ce qu'il n'eut pas si tost fait, qu'au grand estonnement de tout le monde, l'enfant fut parfaitement guery ; et depuis il ne cesse de faire, de soy-mesme, à tous momens le signe de la Croix, comme en reconnoissance de cette faveur.

La seconde merveille est arrivée en la personne d'une jeune fille d'un Capitaine Outaoüac, nommée Ursule ; elle estoit malade à l'extremité d'une fiévre continuë, qui l'avoit reduite si bas, que depuis long-temps elle ne mangeoit plus. Un jour de Vendredy le Pere la fut voir, et l'ayant instruite sur le Mystere de la Passion de Nostre-Seigneur, il luy dit que c'estoit à tel jour qu'il avoit versé son sang pour nostre salut, et l'encouragea à prendre confiance en l'eau benite ; il en jette en mesme temps sur elle, priant saint François Xavier d'interposer son credit pour sa guerison ; aprés quoy il sort de la cabane, et le lendemain matin le pere de la malade vint en diligence à l'Eglise, et dit au Pere Druillettes : Remercions Dieu, ma fille vit ; elle commença à manger hier au soir, incontinent aprés que tu fus sorty de ma cabane.

Nous pouvons faire choix de deux autres merveilles assez extraordinaires, que Dieu a operées sur des personnes plus avancées en âge. Une jeune femme estoit presque aux abois, et on ne croyoit pas qu'elle dust vivre encore un jour. Tout l'enfer sembla s'interesser pour la remettre en santé, mais cette guerison

estoit duë au Ciel. Le plus fameux Jongleur du pays avoit remply la cabane de la malade d'un grand nomdre de ses supposts, pour faire autour d'elle toutes leurs ceremonies diaboliques ; le Pere y estant entré reprit ce Jongleur, de ce qu'ayant esté luy-mesme guery par la vertu de la priere, il ne gardoit pas la promesse qu'il avoit faite de ne plus user desormais de ces sortes de superstitions. Il le fit sortir de la cabane avec toute sa suitte, et en la place de ces ministres d'enfer, ayant assemblé les enfans, il les fait prier Dieu avec la malade ; ce ne fut pas inutilement, car incontinent aprés elle fut saisie d'un doux sommeil, et le jour suiuant, auquel on jugeoit qu'elle devoit mourir, elle se trouva de grand matin à l'Eglise, dans une parfaite santé, pour y rendre graces à Dieu, et à saint Xavier son liberateur.

L'autre merveille fut faite en la personne d'un jeune homme, lequel ayant esté blessé d'un coup de fléche, qu'on pensoit estre encore dans le corps, fut frotté d'eau benite par cinq fois, et incontinent guery, lorsque tout le monde en desesperoit.

La vieillesse a eu part aussi à ces faveurs, nous n'en rapportons icy que deux exemples. Une femme fort âgée et toute moribonde, prend resolution d'aller encore une fois à l'Eglise avant que de mourir ; ses parens, qui ne croyoient pas qu'elle pust faire deux pas, la détournent de ce dessein ; elle persiste, et dit hautement qu'elle ne mourra pas contente, qu'elle ne se soit acquittée de cette devotion. On l'emmeine donc en nostre Chapelle, et elle y adresse des prieres à Dieu si ardentes, qu'elles ravissent tous ceux qui l'entendoient, et ensuite on l'aide à retourner chez elle, où elle véquit encore contre l'attente de tout le monde, et elle ne mourut point qu'aprés avoir declaré qu'elle pensoit avoir esté transportée dans le Paradis, où elle disoit avoir veu certaines personnes, qu'elle fit connoistre, nommant entr'autres une fille qui estoit morte peu de temps aprés son Baptesme.

Un vieillard aveugle se fit conduire à l'Eglise, et y demanda à Nostre-Seigneur la veuë, et la demanda avec tant de foy, que sa priere fut exaucée ; il en rend graces à Dieu, il sort de l'Eglise parfaitement guery, et s'en allant dans les bois, il y fait sa chasse, il y tend des pieges aux orignaux pendant tout l'Hyver, et agit comme si jamais il n'avoit esté aveugle.

On pourroit apporter plusieurs autres merveilles de cette nature, qui ont servy beaucoup à deraciner les deux principaux vices qui regnent parmy ces Peuples, sçavoir, la jonglerie et la poligamie ; car on y voit des personnes que la mort enleve subitement, parce qu'elles s'adressent à leurs Jongleurs, et d'autres qui réchappent du danger manifeste, parce qu'elles ont recours à Dieu ; on voit souvent que les Sauvages qui ont plusieurs femmes, souffrent une cruelle faim, et que les Chrestiens du mesme lieu sont dans l'abondance, qui leur est manifestement procurée par les prieres des enfans ; on voit évidemment que la superstition de ceux qui mettent leur esperance en plusieurs demons familiers, qu'ils tiennent pour maistres de leur vie et de leur bonne fortune, est confonduë, et que ceux qui ne reconnoissent point d'autres divinitez que la Lune et le loup sont frappez de maladie, pendant que ceux qui ne reconnoissent que le vray Dieu, joüissent d'une santé parfaite : enfin on remarque que le Christianisme s'établit icy malgré tout l'enfer, qui ne manque pas d'y mettre bien des oppositions, mais elles ne serviront qu'à rendre cette Eglise d'autant plus florissante, qu'elle a plus de persecutions à souffrir.

CHAPITRE IV.

De la Mission de saint Ignace à Missilimakinac.

Les Hurons de la Nation du Petun, appellés Tionnotanté, ayant autrefois esté chassez de leur païs par les Iroquois,

se refugierent en cette Isle si celebre pour la pesche, nommée Missilimakinac ; mais ils n'y purent rester que peu d'années, ces mesmes ennemis les ayant obligez de quitter ce poste si avantageux : ils se retirerent donc plus loing dans les Isles, qui portent encore leur nom, et qui sont à l'entrée de la baye des Puans ; mais ne s'y trouvant pas encore assez en assurance, ils se retirerent bien avant dans les bois, et de là enfin choisirent pour derniere demeure, l'extremité du lac Superieur, dans un endroit qu'on a appellé la pointe du S. Esprit. Ils estoient là, assez éloignez des Iroquois pour ne les pas craindre, mais ils estoient trop prés des Nadoüessi, qui sont comme les Iroquois de ces quartiers du Nord, estant les Peuples les plus puissans et les plus belliqueux de ce païs.

Tout s'estoit neantmoins passé assez paisiblement pendant plusieurs années, jusqu'à la derniere, que ces Nadoüessi ayant esté irritez par les Hurons et par les Outaoüacs, la guerre s'alluma entre eux, et on la commença avec tant de chaleur, que quelques prisonniers qu'ils firent les uns sur les autres, ont passé par le feu.

Les Nadoüessi n'ont pas voulu neantmoins commencer aucun acte d'hostilité, qu'aprés avoir renvoyé au Pere Marquette, quelques Images dont il leur avoit fait present, pour leur donner quelque idée de nostre Religion, et les instruire par les yeux, puisqu'il ne pouvoit pas le faire autrement, à cause de leur langue qui est entierement differente de celle des Hurons et des Algonquins.

Des ennemis si redoutables jetterent bien-tost la frayeur dans les esprits de nos Hurons et de nos Outaoüacs, qui prirent resolution d'abandonner la pointe du S. Esprit, et tous leurs champs qu'ils cultivoient depuis long-temps.

Dans cette retraitte, les Hurons se souvenans des grandes commoditez qu'ils avoient autrefois trouvées à Missilimakinac, jetterent les yeux sur cet endroit pour s'y refugier, et c'est ce qu'ils ont fait depuis un an.

Ce lieu a tous les avantages qu'on peut souhaitter pour des Sauvages : la pesche y est abondante en tout temps, les terres y sont de grand rapport ; la chasse de l'ours, du cerf, et du chat sauvage s'y fait heureusement ; d'ailleurs c'est le grand abord de toutes les Nations qui vont ou qui viennent du Nord, ou du Midy.

C'est pour cela que dés l'année passée, prevoyant bien ce qui est arrivé, nous y avions dressé une Chapelle, pour y recevoir les passans, et pour y cultiver les Hurons qui s'y sont arrestez.

Le Pere Jacques Marquette, qui les a suivis depuis la pointe du S. Esprit, continuë d'avoir soin d'eux. Comme il ne nous a pas donné de memoires particuliers de ce qui s'est passé en cette Mission, tout ce qu'on en peut dire est, que cette Nation ayant autrefois esté élevée dans le Christianisme, avant la destruction des Hurons, ceux qui se sont conservez dans la Foy, sont à present dans une grande ferveur ; ils remplissent tous les jours la Chapelle, pendant le jour ils la visitent souvent, ils y chantent les loüanges de Dieu, avec une devotion, qui en a beaucoup donné aux François qui en ont esté les témoins ; les adultes y ont esté baptisez, les vieillards donnent l'exemple aux enfans pour se rendre assidus aux prieres. En un mot, ils pratiquent tous les exercices de pieté qu'on peut attendre d'un Christianisme formé depuis plus de 20. ans, quoy qu'il ait esté la pluspart de ce temps-là sans Eglise, sans Pasteur, et sans autre Maistre que le Saint-Esprit.

CHAPITRE V.

De la Mission de S. François Xavier.

ARTICLE I.

Des avantages du lieu choisi pour bastir la Chapelle.

La baye communément appellée des Puans, reçoit une riviere, dans laquelle on fait la pesche de gibier et de poisson tout ensemble. Les Sauvages en sont les inventeurs ; car s'estant aperceus que les Canards, les Cercelles et les autres oyseaux de cette nature, vont chercher dans l'eau les grains de folle-avoine qui s'y trouvent vers la saison d'Automne, ils leur tendent des rets si adroitement, que sans compter le poisson, ils y prennent quelquefois en une nuit jusqu'à cent pieces de gibier. Cette pesche n'est pas moins agreable qu'elle est utile ; car c'est un plaisir de voir dans une rets, quand on la tire de l'eau, un Canard pris proche d'un Brochet, et les Carpes se broüiller dans les mesmes filets avec les Cercelles. Les Sauvages se nourrissent de cette manne pendant prés de trois mois.

La nature et la necessité qui leur ont enseigné cette sorte de pesche, leur ont donné aussi l'invention d'en faire une autre dans la mesme riviere, à deux lieuës de son emboucheure.

C'est une machine un peu grossiere, mais fort commode pour leur dessein, et qui fait qu'un enfant peut estre excellent pescheur. Ils la construisent de telle façon, qu'ils barrent toute la riviere d'un bout à l'autre ; c'est comme une palissade de pieux qu'ils plantent dans l'eau en ligne droite, ne laissant de l'espace que ce qui est necessaire pour laisser couler les eaux au travers de certaines clayes qui arrestent le gros poisson. Le long de cette barriere, ils pratiquent des eschafaux, sur lesquels ils se mettent en embuscade et y attendent leur proye avec impatience ; lorsque le poisson, suivant le fil de l'eau, arrive à cette barriere, alors le pescheur enfonce un ret fait en forme de poche, dans lequel il fait aisément entrer les poissons.

Ces deux sortes de pesche attirent en cet endroit grand nombre de Sauvages de toutes parts. La situation du lieu n'y contribuë pas peu ; car sur le bord de cette riviere, vers l'endroit dont nous venons de parler, on voit une prairie de quatre à cinq arpens de large, terminée de chaque costé de bois de haute fustaye. Et outre les raisins, les prunes, les pommes et les autres fruits qui y seroient assez bons, si les Sauvages avoient la patience de les laisser meurir, il se trouve encore dans les prairies une espece de citrons, qui ont du rapport à ceux de France, mais qui n'ont rien d'amer, non pas mesme dans leur écorce, la plante qui les porte tire un peu sur la fougere.

L'Ours, et le Chat sauvage, qui est grand comme un chien, d'une mediocre hauteur, remplissent le païs, et comme le bois y est fort clair, l'on voit des grandes prairies dans les forests, qui rendent ce sejour agreable ; c'est à ces sortes d'animaux, aussi bien qu'au Cerf, que la chasse se fait aisément, tant dans le bois qui n'est pas épais, que sur la riviere, dans laquelle il se jette souvent en courant, et où on va le prendre sans peine.

A tous les avantages de ce lieu, on peut ajouter qu'il est l'unique et le grand passage de toutes les Nations circonvoisines, qui ont un commerce continuel entre elles, ou de visite, ou de trafic ; et c'est ce qui nous a fait jetter les yeux sur cet endroit pour y placer nostre Chapelle, comme au centre de plus de dix Nations differentes, qui nous peuvent fournir plus de quinze mille ames pour estre instruites des veritez du Christianisme.

C'est là où le Pere Claude Alloüez et le Pere Loüis André se sont arrestez pour travailler au salut de tous ces peuples ; et pour le faire plus commodément, ils se sont partagez, l'un s'appliquant aux Nations qui sont plus reculées dans les bois, et l'autre à celles qui sont sur le bord de la baye des Puans.

ARTICLE II.

Des Peuples qui habitent dans la baye des Puans, et de leurs fausses divinitez.

Quatre Peuples differens sont placés vers le fond de la baye, et y vivent en partie de ce qu'ils recüeillent de la terre, et en partie de la pesche et de la chasse. Deux autres un peu plus éloignés font leur demeure ordinaire sur les rivieres qui se déchargent dans cette mesme baye, du costé du Nord ; et tous reconnoissent diverses sortes de divinitez. ausquelles ils font souvent des sacrifices. Ces Peuples ont des Dieux, comme avoient autrefois les Payens, ils en ont dans le Ciel, dans l'air, sur la terre, dans les bois, dans les eaux, et mesme dans l'enfer ; et comme il s'est trouvé des Theologiens qui mettoient des intelligences particulieres, non seulement dans les astres, mais encore sur la terre pour la conservation de chaque espece de toutes choses ; ainsi ceux de nos Sauvages qui passent pour intelligens parmy eux, ont cette creance, qu'outre le Soleil et le tonnerre qu'ils reconnoissent pour les Dieux du Ciel et de l'air, chaque espece de bestes, de poissons et d'oyseaux, a un genie particulier, qui en a soin, qui veille à sa conservation, et qui la deffend du mal qu'on luy pourroit faire.

C'est pour cela, que comme les Egyptiens mettoient sur les autels les rats et les souris, ainsi ces peuples ont une consideration particuliere pour ces animaux, comme il parut dans une souris que nous avions prise et jettée dehors : car une fille s'en estant saisie, et ayant envie de la manger, son pere prit auparavant cette souris, et luy fit mille caresses, nous luy demandasmes pourquoy il en usoit ainsi ? C'est, dit-il, que je veux appaiser le genie qui a soin des souris, afin qu'un mets si extraordinaire n'incommode pas ma fille.

Il y a certains animaux, aux genies desquels ils rendent beaucoup plus de respect qu'aux autres, parce qu'ils leur sont plus utiles. On ne sçauroit croire la veneration qu'ils ont pour l'Ours, car quand ils en ont tué quelqu'un à la chasse, ils en font d'ordinaire un festin solennel avec des ceremonies fort particulieres ; ils conservent precieusement la teste de cet animal, ils la peignent des plus belles couleurs qu'ils peuvent trouver, et pendant le festin ils la placent dans un lieu eminent, afin qu'elle y reçoive les adorations de tous les conviez, et les loüanges qu'ils luy donnent les uns apres les autres par leurs plus belles chansons.

Ils font quelque chose de semblable à l'égard des autres Divinitez ; mais pour se les rendre favorables, ils pratiquent diverses sortes de devotions, dont voicy la plus ordinaire et la plus considerable : Ils demeurent quatre et cinq jours sans manger, afin qu'ayant par cette diette la teste affoiblie, ils puissent voir en songe quelqu'une de ces Divinitez, de laquelle ils croyent que depend toute leur bonne fortune ; et parce qu'ils croyent qu'ils ne peuvent estre heureux à la chasse du Cerf, ou de l'Ours, s'ils ne les ont veus auparavant en songe, avant que d'aller chercher des bestes, tout leur soin est d'avoir en dormant la veuë de celle à qui ils en veulent.

C'est pour cela qu'ils se preparent à leurs chasses par de grands jeusnes qu'ils prolongent mesme quelquefois jusqu'à dix jours, ce que font plus ordinairement ceux de la Nation des Outagami ; ils font bien plus, parce que pendant que les hommes sont à la chasse on oblige les petits enfans de jeusner, afin de pouvoir resver à l'Ours, que leurs parens vont chercher, et ils s'imaginent que la beste sera prise si elle est une fois veuë en songe, mesme par ces enfans.

Ils ont quantité d'autres superstitions qu'il seroit ennuyeux de rapporter icy, mais qui donnent bien de l'exercice à un Missionnaire, qui a tous ces monstres à combattre en mesme temps ; c'est ce que le P. André a experimenté. Nous allons dire quelque chose des travaux qu'il a soufferts pour desabuser ces pauvres peuples.

ARTICLE III.

De la Mission faite aux Peuples de la baye des Puans.

Le Pere les avoit déja fortement attaquez sur leurs vices, et particulierement sur leurs superstitions, pendant quelques mois qu'il avoit passez l'Esté dernier avec eux ; mais y voulant employer tout l'Hyuer, il se mit en chemin le 15. Decembre, pour s'y rendre par des routes également rudes et dangereuses : car s'estant engagé sur les glaces de la baye, et voulant couper de pointe en pointe pour se faciliter le chemin et l'abreger, il trouva sur le soir, quand il voulut gagner terre, que le passage en estoit fermé par des montagnes de glaces entassées les unes sur les autres, qui faisoient comme un rampart, qu'il estoit impossible de percer ; cependant le Soleil se coucha avant qu'il peust trouver d'issuë. Le Pere avoit déja jetté les yeux sur quelque amas de glaçons, au milieu desquels il avoit dessein de passer la nuit à l'abry de ces montagnes de glaces ; mais il fut bien inspiré de ne se pas arrester là davantage, car cet amas de glaçons dés la nuit mesme, fut enlevé par les vents ; il trouva une retraitte plus asseurée sur une pointe de terre qui avance sur ce Lac, et il y demeura avec ses compagnons, veritablement sans danger d'y perir, mais non pas sans y souffrir les rigueurs d'un froid tres-rude. Cependant il fallut garder ce poste si incommode pendant trois jours, aprés lesquels un vent de bise ayant succedé à la pluye, ne fit de tout le Lac qu'une glace si unie, qu'il estoit tres-difficile de marcher sans tomber presque à chaque pas. Pour se délivrer d'un chemin si importun, il se jetta dans un autre et plus fascheux, et plus dangereux : car ayant pris sa route le long du bois, et s'estant engagé dans un païs embarrassé de cedres et de sapins, où les glaces n'estoient pas assez fortes pour le porter, il enfonçoit à tout moment ; il se trouva mesme engagé au milieu de quantité de trous, qui s'étoient faits dans la glace : de sorte qu'il luy fut bien difficile de n'y pas demeurer. Il échappa neantmoins, se traisnant au milieu de ces précipices, et continua sa route avec les mesmes perils et les mesmes fatigues, jusqu'à ce qu'il se rendît au lieu où estoient les Sauvages, dont un des principaux, pour le bien regaler aprés tant de peine, luy fit offre d'un sac plein de gland, qui n'estoit pas à refuser, car ce n'est pas là un petit present parmy ces peuples, qui n'ont point pendant l'Hyver, de mets plus delicieux, quand la chasse ou la pesche ne reüssissent pas.

La premiere application du Pere, fut à visiter toutes les cabanes, à enseigner les enfans, et à expliquer par tout les mysteres de nostre religion. Les jours estoient trop courts pour contenter la sainte curiosité de tout ce peuple, qui ne luy donnoit pas mesme le loisir de prendre ses repas que bien tard, ni de satisfaire à ses devotions que dans quelque lieu écarté, où l'on ne laissoit pas de l'aller trouver.

La cause pour laquelle on le recherchoit avec tant d'empressement, étoient certains Cantiques spirituels, qu'il faisoit chanter aux enfans sur des airs François, qui plaisoient extremement à ces Sauvages ; de sorte que, et dans les ruës et dans les cabanes, nos mysteres se publioient et y estoient receus avec applaudissement, et s'imprimoient insensiblement par ces Cantiques, dans les esprits.

Ce succez donna du courage au Pere, et luy fit prendre resolution d'attaquer les hommes par les enfans, et de combattre l'idolatrie par des ames bien innocentes. En effet, il composa des Cantiques contre les superstitions, dont nous avons parlé, et contre les vices les plus opposez au Christianisme, et les ayant enseignez aux enfans au son d'une flute douce, il alloit par tout avec ces petits musiciens Sauvages, declarer la guerre aux Jongleurs, aux Resveurs, et à ceux qui avoient plusieurs femmes : et parce que les Sauvages aiment passionnément leurs enfans, et souffrent d'eux toute chose, ils agréoient les re-

proches, quoy que sanglans, qui leur estoient faits par ces Cantiques, d'autant qu'ils sortoient de la bouche de leurs enfans.

Il arrivoit quelquefois, que comme le Pere estoit obligé de refuter dans la chaleur de la dispute les erreurs de ces superstitieux, et convaincre les vieillards des faussetez et des impertinences de leur idolatrie, il arrivoit, dis-je, que cette trouppe d'enfans, s'ennuyant d'entendre tant disputer, se jettoient comme à la traverse, et entonnant leurs Cantiques, obligeoient leurs parens à se taire ; ce qui donnoit bien de la joye au Pere, qui voyoit que Dieu se servoit de ces bouches innocentes pour confondre l'impieté de leurs propres parens.

Outre ces exercices de pieté qui se faisoient dans le bourg, le Pere assembloit les Sauvages dans sa petite Chapelle, où il avoit trois grandes Images propres pour l'instruction de ces Peuples, l'une du jugement universel, au haut de laquelle les parens estoient bien aise qu'on leur fist remarquer la place que tiendroient leurs enfans baptisez ; et au bas, ils voyoient avec horreur les tourmens que le diable y endure.

Dans la seconde Image, sont depeints douze emblesmes, dont chacun contient un article du symbole des Apostres. La troisiéme faisoit voir Jesus mourant en Croix ; l'ardeur de venir prier Dieu devant ces Images et d'y recevoir les instructions estoit telle, que plusieurs enfans y venoient pieds nuds sur la neige pendant prés d'un quart de lieuë de chemin qu'il y avoit à faire.

C'est dans ces emplois que le Pere passa tout l'Hyver, parcourant les bourgs les uns aprés les autres, et y mettant une sainte émulation à qui sçauroit mieux les Cantiques spirituels, et à qui auroit plus d'enfans baptisez et de plus sçavans en nos mysteres.

Il ne faut pas pourtant qu'on se persuade qu'on puisse reprendre les vices des jeunes gens, décrier les Jongleurs, blasmer les festins superstitieux, et combattre à guerre ouverte l'idolatrie, sans recevoir de temps en temps des afrons, parmi des gens qui n'ont ni loix, ni police, ni magistrats qui empeschent les desordres. Le Diable prend trop d'interest à maintenir son royaume, pour ne pas susciter des persecuteurs contre ceux qui le destruisent ; mais ces Croix sont les delices des Missionnaires, qui n'ont point de plus grand desir que de mesler leur sang avec leurs sueurs. Le Pere n'a pas esté privé de ces faveurs parmy ses travaux Apostoliques, pendant lesquels il n'a pas laissé de faire quelques remarques curieuses sur les marées de la baye des Puans, où il a passé une bonne partie de l'année.

—

ARTICLE IV.

Marée de la baye des Puans.

Voicy ce que le Pere en écrit. Je n'avois pas esté jusqu'à present du sentiment de ceux qui croyent que le Lac Huron estoit sujet au flux et reflux aussi bien que la Mer, parce que je n'avois remarqué rien de bien reglé pendant le temps que j'ay demeuré sur les bords de ce Lac ; mais je commençay à douter qu'il n'y eust en effet de la marée dans la baye des Puans, aprés avoir passé la riviere qu'on nomme de la Folle Avoine. Nous avions laissé nostre canot à l'eau dans un temps fort calme, et le lendemain matin, nous fusmes bien surpris de le voir à sec ; j'en fus plus estonné que les autres, parce que je considerois que depuis long-temps le Lac estoit parfaitement calme. Dés lors je pris resolution d'estudier cette marée, et d'abord je fis reflexion que le vent contraire, mais fort moderé, n'empeschoit pas le flux et reflux selon son cours ; je reconnus aussi, que dans la riviere qui se décharge au fond de la baye, la marée monte et descend deux fois dans un peu plus de 24. heures ; d'ordinaire elle monte d'un pied, et la plus haute marée que j'aye veuë, a fait croistre la riviere de trois pieds, mais elle estoit aidée d'un vent violent de Nordest ; si le Suroüest n'est bien fort, il n'empesche pas le cours de la riviere ; de sorte que pour

l'ordinaire, le milieu coule toujours en bas vers le Lac, quoy que l'eau remonte de chaque extremité, selon les temps reglez de la marée. Comme il n'y a que deux vents qui regnent dans cette riviere et sur le Lac, on pourroit aisément leur attribuer la cause de ces marées, si elles ne suivoient pas le cours de la Lune, dequoy cependant on ne peut pas douter, puisque j'ay découvert manifestement qu'en pleine Lune les marées sont plus hautes, qu'elles retardent ensuite, et qu'elles diminuënt toujours à proportion que la Lune décroist. Il ne faut pas s'estonner que ce flux et reflux soit plus sensible dans le fond de la baye que dans le Lac Huron, ou en celuy des Ilinois : car quand la marée ne croistroit que d'un poulce dans ces Lacs, elle devroit estre bien remarquable dans la baye, qui a environ 15. ou 20. lieuës de long, et cinq ou six de larges, ou plus, en son commencement, et va toujours se rétrecissant ; ce qui fait que l'eau estant reduite au fond de la baye dans un petit espace, y doit par necessité beaucoup plus monter que dans le Lac, où elle est plus au large.

—

ARTICLE V.

Mission du P. Claude Alloüez aux Maskoutench, aux Outagami, et autres Peuples vers le Sud.

Il faudroit presque autant de temps pour suivre icy le Pere Claude Alloüez, en racontant ses courses Apostoliques, qu'il en mit à les faire, parce qu'il n'a esté en aucune Nation, où il n'ait fait des choses pour la gloire de Dieu, qui seroient bien longues à rapporter.

On pourroit compter les travaux du Pere par les Baptesmes qu'il a faits, et ces Baptesmes par les dispositions admirables de la Providence, qui ont éclaté pour le salut de ces Sauvages.

C'est ce qu'il sera aisé de reconnoistre par le peu que nous allons dire des peines presque incroyables qu'il a prises, pour enseigner des Peuples de cinq langues differentes, dont quelques-uns, qui viennent tout recemment des quartiers du Sud-oüest, n'avoient jamais entendu parler de la Foy.

Le Pere arrivant en la baye des Puans, aprés plus de cent lieuës de navigation, ne fut pas si tost débarqué, qu'il trouva un enfant qui ne faisoit que de naistre, et qui estoit prest de mourir ; il le baptise, et l'envoye en mesme temps au Ciel.

Il baptisa au mesme endroit et en mesme temps un vieillard malade ; mais qui ayant survescu à son Baptesme, n'a pas encore pû obtenir aprés plus de soixante années, ce que l'enfant avoit eu aprés un quart-d'heure de vie.

Voyons deux autres traits de la Providence. Le bon accüeil qu'on fit au Pere chez les Maskoutench, luy donna occasion de conferer deux Baptesmes, et le mauvais traittement qu'il receut sur le chemin des Outagami luy en valut deux aussi.

Il trouva dans cette bourgade des Maskoutench, qui est la Nation du Feu, trois peuples de langues differentes ; il y fut reçu comme un Ange venu du Ciel, particulierement de ceux qui estant arrivez de nouveau des quartiers du Sud, n'avoient jamais eu connoissance d'aucun François, ils ne pouvoient se rassasier de le voir ; les jours estoient trop courts pour l'entendre parler de nos mysteres, il falloit y employer les nuits entieres. Un si favorable accüeil arresta bien volontiers le Pere, et luy donna lieu de baptiser deux malades. Une femme malade, qu'il fit chrestienne sur le chemin des Outagami, luy cousta de grandes fatigues ; il fallut qu'il l'allast chercher dans un bois, où s'estant égaré, il fut contraint de prendre son giste sous un arbre, et de passer la nuit sans feu au milieu des neiges.

Il luy fallut encore achepter d'autres baptesmes par de plus grandes souffrances, lorsque se trouvant dans des villages affamez, il se contentoit aussi bien que ces pauvres gens de ne manger que du gland, qu'ils ne luy donnoient qu'en petite quantité, n'en ayant pas assez pour eux-mesmes.

Le Baptesme de soixante enfans et de quelques adultes dans le bourg des Outagami, sont autant de traits merveilleux de la Providence ; mais elle a paru encore plus visiblement dans la mort de deux adultes, d'une femme qui alla chercher en ce païs le Baptesme, et une heureuse mort entre les mains du Pere, aprés bien des courses et des accidens, ayant esté prise icy par les Iroquois, et menée chez eux, et de là conduite à Montreal, d'où enfin elle retourna aux Outaoüacs pour y trouver son bonheur ; et dans celle d'un vieillard, qui ne faisoit qu'attendre la venuë du Pere pour mourir Chrestien ; il estoit detenu sur sa pauvre natte d'une paralysie, avec des douleurs de nerfs si aiguës, qu'on ne pouvoit le remuer sans luy en causer d'insupportables ; cependant il avoit soin de se faire porter la main presqu'à tous momens pour faire sur luy le signe de la Croix, nonobstant le grand mal que luy causoit ce mouvement, et il ne cessa point jusqu'au dernier soupir de baiser le Crucifix, et de luy adresser des paroles si tendres et si devotes, qu'on peut dire qu'il mourut dans les transports d'un parfait amant de Jesus-Christ.

Le signe de la Croix est en telle veneration parmy ces Peuples des Outagami, que le Pere a crû qu'il estoit temps d'en élever une au milieu de leur bourgade, pour prendre possession de ces terres infideles, au nom de Jesus-Christ, dont il arboroit les armes plus avant dans l'empire du demon, qu'elles n'avoient jusqu'alors esté plantées. Et depuis ce temps-là l'on ne voit presque personne dans le bourg, soit des jeunes, soit des vieux, qui ne fasse le signe de la Croix avec respect ; ils y ont mesme une telle confiance, que quelques jeunes soldats faisant un party pour aller en guerre contre les Nadoüessi, peuples qui se rendent redoutables à tous leurs voisins, et s'estant adressez au Pere pour sçavoir comment ils pourroient retourner victorieux, il leur raconta l'histoire de Constantin, et les encouragea à son exemple d'avoir recours à la Croix ; ils le crurent, car d'eux mesmes ils marquerent sur leurs boucliers ce signe adorable ; tous les matins et tous les soirs ils ne manquoient point de le faire sur eux, et ayant joint l'ennemy, la premiere chose qu'ils firent fut le signe de la Croix, et ensuite livrerent le combat avec tant de confiance, qu'ils remporterent heureusement la victoire ; et estant de retour, ils faisoient triomphe de la Croix, publiant par tout qu'ils luy estoient uniquement redevables d'un si bon succez.

C'est ainsi que nostre sainte Foy va s'establissant parmy ces peuples, et nous esperons bien que dans peu de temps nous la porterons jusqu'à la fameuse riviere nommée Mississipi, et mesme peut-estre jusqu'à la mer du Sud, afin que l'Evangile s'estende aussi loin vers le Midy, que nous allons voir qu'il a esté porté vers le Nord.

CHAPITRE VI.

Voyage de la Mer du Nord par terre, et la découverte de la baye de Hutson. Mission de saint François Xavier, en 1671. *et* 1672.

La mer que nous avons au Nord, est la fameuse baye, à qui Hutson a donné son nom, et qui a piqué depuis longtemps de curiosité nos François, pour en faire la découverte par les terres, et pour sçavoir sa situation à nostre égard, sa distance, et quels sont les peuples qui l'habitent. Le desir de prendre connoissance de cette mer s'est augmenté depuis que nous avons appris par nos Sauvages, que tout fraischement quelques navires y avoient paru, et mesme y avoient commencé le commerce avec ces Nations, qu'on nous a toujours dit estre nombreuses et riches en pelleteries.

C'est pour cela, que Monsieur Talon nostre Intendant, a jugé qu'il ne devoit rien obmettre de ce qui seroit en son pouvoir pour faire cette découverte ; et parce qu'il sçait que l'intention de sa Majesté est que tous les Peuples de Ca-

nada soient instruits dans le Christianisme, il a demandé quelqu'un de nos Peres, qui pust ouvrir le chemin à nos François vers cette baye, en mesme temps qu'il y porteroit l'Evangile.

On jetta donc les yeux sur le Pere Charles Albanel, ancien Missionnaire de Tadoussac, parce que depuis long-temps, il a beaucoup pratiqué les Sauvages qui ont connoissance de cette mer, et qui seuls peuvent estre les conducteurs par ces routes, jusqu'à present inconnuës.

Monsieur de saint Simon avec un autre François, ayant esté choisis pour cette entreprise, et Monsieur l'Intendant les ayant tres-bien fournis de tout ce qui estoit necéssaire pour la faire reussir, le Pere partit de Quebec le 6. Aoust 1671. et leur donna rendez-vous à Tadoussac, où il devoit faire choix d'un Sauvage adroit et intelligent pour luy servir de guide pendant tout ce voyage.

Nous le suivrons pas à pas, et nous sçaurons mieux tout ce qui s'est passé en cette expedition, mettant icy son journal, tel qu'il l'a dressé pendant sa marche.

Je me rendis à Tadoussac, dit-il, le 8. jour d'Aoust, où je me vis obligé de soustenir beaucoup de combats, pour rompre les oppositions qu'apporterent les Sauvages à cette entreprise.

Le Capitaine du lieu estant mort depuis peu de jours, je m'adressay à l'oncle du deffunt, qui estoit le plus en credit ; ce Sauvage, qui a beaucoup de respect pour nous, et qui n'a pas moins d'affection pour tous les François, me voulut obliger de bonne grace ; il assembla tous ses gens, et aprés quelque entretien particulier, se tournant vers moy, me dit : Ma jeunesse n'a point d'esprit ; si mon nepveu n'estoit pas mort, c'est moy qui te voudrois conduire : c'est un honneur pour nous d'accompagner un Missionnaire, qui se sacrifie le premier, pour ouvrir une nouvelle route à la preparation de la Foy, et c'est une obligation que nous t'avons de nous donner le moyen de pratiquer la charité envers nos freres, que nous irons visiter pour les instruire. Voila deux de mes gens que je te donne, qui sont mes beaux freres, et cet autre sera le troisiéme, qui est mon propre neveu, ils auront soin de te mener, et tu leur donneras part au bien que tu feras, travaillant à la conversion de tant de nations infideles. Puis s'adressant à ces jeunes hommes, il leur dit : Mes neveux, souvenez-vous que je prends part au bon succez de ce voyage, et que je vous choisis pour me dégager de l'obligation de le faire moy-mesme, m'y estant devoüé depuis long-temps.

L'affection de ce bon homme ne s'arresta pas là, il voulut nous embarquer avec nos pacquets dans sa chaloupe, comme estant plus commode que nos canots, et nous conduire avec ses gens à quarante lieuës de là.

Nous en avions déja fait quinze, voguant sur la Riviere du Saguenay, quand nous fismes rencontre de deux canots qui descendoient, dans l'un desquels estoit un homme, qu'on presumoit sçavoir les chemins de la mer, puisqu'il n'y avoit pas plus de huit ans qu'il en estoit venu. Apres luy avoir fait entendre nostre dessein, je le priay de nous vouloir servir de guide ; mais l'experience du passé luy faisant craindre l'advenir, il s'excusa long-temps sur la difficulté des chemins ; il luy fallut pourtant ceder à l'instance de nostre conducteur.

Nous partismes donc tous ensemble le 22. et ayant eu le vent contraire, nous fusmes quatre jours à nous rendre à Chegoutimit. Nous y restâmes trois jours : les deux premiers furent employez à les confesser et communier, ce qu'ils firent avec grande devotion, pour nous obtenir du Ciel un heureux voyage ; le troisiéme jour ils transporterent sur leur dos, nos canots et tout nostre équipage, pendant cinq quarts de lieuë.

Le 29. apres avoir fait un present considerable à ces bons Sauvages, qui nous avoient portez dans leur chaloupe jusques icy, et les avoir remerciez de tous les bons services qu'ils m'avoient charitablement rendus, nous montâmes en canot, pour franchir les premiers rapides qui se presenterent, jusqu'au lac

de Kinougami, où nous arrivâmes le lendemain, et où je trouvay deux cabanes de Sauvages de Sillery, qui furent bien réjoüis de trouver cette occasion de faire leurs devotions, de se confesser et se communier.

Le 1. de Septembre, nous couchâmes au delà d'un petit lac qu'on appelle Kinougamichis, renommé pour la multitude des grenoüilles à longues queuës qui l'habitent, et qui y font un croacement continuel ; on tient qu'elles sont fort venimeuses, quoy qu'en ces païs les crapaux, les serpens et les viperes ne le soient pas.

Le 2. nous logeâmes sur l'entrée du lac S. Jean, nommé Pingagami, qui a 30. lieuës de longueur, 10. de largeur, 12. rivieres entrent dans ce lac, et il n'y en a qu'une seule qui en sorte, laquelle forme cette belle et grande riviere qu'on appelle le Saguenay. Ce lieu est beau, les terres sont fort unies et paroissent bonnes, il y a de belles prairies ; c'est le païs des loutres, des orignaux, des castors et principalement du porc-épic ; c'est pour cela que les Sauvages qui y font leur residence s'appellent Kakouchac, prenant leur nom du mot Kakou, qui en leur langue signifie porc-épic : c'estoit autrefois l'endroit où toutes les Nations qui sont entre les deux Mers, de l'Est et du Nord, se rendoient pour faire leur commerce ; j'y ay veu plus de vingt Nations assemblées. Les Habitans ont esté extremement diminuez par les dernieres guerres qu'ils ont euës avec l'Iroquois, et par la petite verole, qui est la peste des Sauvages ; maintenant ils commencent à se repeupler par des gens des Nations estrangeres, qui y abordent de divers costez, depuis la paix. Nous arrestâmes là trois jours pour faire provisions de vivres, qui commençoient déja à nous manquer.

Le 7. nous gagnâmes le bout du Lac. Le bonheur voulut que je fisse rencontre de deux Sauvages, qui nous accommoderent de deux fusils propres pour la chasse, quatre des nostres estans inutiles.

Le 17. cinq canots d'Attikamegues, ou poissons blancs, et de Mistassirinins nous vindrent joindre ; ils nous apprirent pour nouvelles, que 2. navires avoient moüillé dans la baye de Hutson, et qu'ils avoient fait grande traite avec les Sauvages, s'y estant establis pour le commerce ; ils nous firent voir une hache et du tabac, qu'ils avoient eu d'un Papinachois, qui avoit esté en traite vers la mer du Nord cet Esté mesme. Ils adjoustoient qu'il n'y avoient point d'asseurance de vie pour nous, qu'on s'y battoit rudement, qu'un Sauvage avoit esté tué dans leur demélé, et qu'un autre avoit esté emmené prisonnier. Ils en avoient assez dit pour jetter l'épouvante dans l'esprit de tous nos gens, mais comme ce n'estoit plus le temps de continuer nostre route, à cause de l'Hyver qui nous pressoit, ce discours ne fit aucune impression sur mon esprit.

Neantmoins pour ne pas agir sans conduite en cette affaire, voyant que je n'avois aucun passeport, je pris resolution d'envoyer à Quebec pour m'en pourvoir, donnant en mesme temps advis de tout ce que je venois d'entendre, et pour sçavoir quelles mesures je devois garder en ces circonstances.

Deux Sauvages et un François partirent le 19. Septembre avec mes lettres. Je m'occupay cependant à instruire cette petite bande, que Dieu m'envoyoit bien à propos ; je baptisay un petit enfant et deux adultes, apres les instructions necessaires, et m'emploiay à cultiver ceux qui estoient Chrestiens, jusqu'au dixiéme Octobre, nostre canot estant retourné ce jour là, avec des patentes de Monseigneur nostre Evesque, et des passeports de Monsieur de Courcelles nostre Gouverneur, et de Monsieur Talon nostre Intendant ; je reçeus aussi leurs advis, qui m'ont bien servy dans cette conjoncture d'affaires.

La saison estant trop avancée pour se rendre à la Mer avant les neiges et les glaces, par lesquelles nous fusmes arrestez le dernier jour d'Octobre, nos Sauvages choisirent ce lieu pour y passer l'Hyver, à cause de la chasse, qui s'y trouve abondante.

Je ne me propose pas de faire une

relation particuliere de cet hyvernement, ny des peines et des fatigues qui l'accompagnerent. Il me suffira de dire en general, que cet estat de vie ayant cela d'avantageux par dessus les autres, qu'il est un continuel sacrifice de nos vies pour la gloire de Dieu et le salut des ames, il nous met aussi dans la necessité d'exercer nostre confiance et de rendre nostre abandon aux ordres de sa Providence, et plus parfait, et plus soumis, et nous doit servir d'un plus puissant attrait pour suivre et remplir ses desseins dans nostre vocation.

Soit que ce qu'on dit ordinairement soit vray, qu'on s'oublie aisément du passé, et qu'il n'y a rien que le present qui nous couste en matiere de souffrance, je puis asseurer que de dix hyvernemens que j'ay faits dans les bois avec les Sauvages, les neuf premiers ne m'ont pas tant donné de peine que ce dernier.

Ce n'est pas par le defaut de vivres que cela est arrivé : le païs où nous avons hyverné estoit assez peuplé d'orignaux et de caribous ; le castor et le porc-épic s'y estoit multiplié depuis sept à huit ans que personne ne chassoit dans ces vastes forests. Il est bien vray que les neiges ont esté tres-mauvaises, mais nos chasseurs estoient extremement adroits, et avoient tous bon pied, bonne main et bon œil ; adjoustez que le plomb et la poudre, les haches et les tranches, les espées et les fusils ne leur ont pas manqué, la liberalité de Monsieur Talon avoit pourveu à tous nos besoins.

La source donc de toutes nos peines n'a esté que le mauvais traitement que nous avons receu de nos conducteurs mesmes, qui estans incertains de ce qu'ils avoient à faire, où pour mieux dire estans tous resolus de ne passer pas plus avant et de s'en retourner, d'ailleurs apprehendant d'estre mal receus à Quebec. Pour se mettre à couvert ils me vouloient obliger, en exerçant ma patience par toute sorte d'indignitez et d'outrages, à relascher le premier, et perdre la pensée de continuer la route. Dans cette conjoncture, un pauvre Missionnaire, qui se voit engagé à voyager avec des Sauvages, qui sont plus forts en nombre et qui luy servent de guides, ne devoit-il pas se resoudre à souffrir sans cesse toutes leurs insultes? ces mauvais temps neantmoins ont eu quelque beau jour, et ces souffrances n'ont pas manqué de leurs onctions spirituelles.

J'ay esté fort consolé de la sainte et genereuse resolution d'un bon vieillard, âgé d'environ septante ans, qui ayant appris que ses enfans s'estoient refugiez à Quebec du temps des incursions des Iroquois, et que là ils avoient esté baptisez, a fait quatre cens lieuës pour se faire instruire et joüir du mesme bonheur.

Ce me fut une consolation toute particuliere le vingt-sixiéme de Decembre, quand ce bon homme nous vint visiter où nous hyvernions, avec toute sa famille au nombre de neuf personnes. Le soir de son arrivée je luy fis un beau present, pour me conjoüir avec luy du saint mouvement qui l'amenoit, et le remercier singulierement de l'obligation que je luy avois en la personne de mes hostes, ses propres neveux, ou petits fils, qui me menoient dans le voyage de la Mission, et découverte du Nord.

Ce bon vieillard me repartit, apres avoir souvent repeté son o, o, o, en signe qu'il estoit tres-satisfait du present que je luy avois fait. Robe noire, me dit-il, je ne suis pas homme de Conseil pour sçavoir haranguer, tu souffriras que je remette la partie à une autre fois ; maintenant je te prie de croire que je ne viens icy que pour traiter avec toy de mon salut et de celuy de toute ma famille : voila une petite fille malade depuis long-temps, baptise-la par avance, en attendant que nous soyons en estat de recevoir la mesme grace, que nous desirons tous de tout nostre cœur ; au reste ne te decourage point, si, estant vieux et n'ayant pas beaucoup d'esprit, j'ay de la peine à concevoir et à retenir toutes les instructions que tu nous donneras ; mon fils, que tu vois là (monstrant le cadet), est jeune, d'un esprit vif et de bonne memoire, instruis le bien, il apprendra aisément tout ce que

tu voudras, et par apres il nous repetera en particulier dans nostre cabane, tout ce que tu luy auras enseigné.

En effet, ce jeune homme âgé au plus de vingt à vingt-cinq ans, d'un beau naturel, fort docile, respectueux et innocent au possible, en moins de quatre ou cinq jours sceut son *Pater*, son *Ave*, le *Credo*, les commandemens de Dieu et les principaux de nos Mysteres, qu'il repetoit frequemment dans sa cabane et à toute heure du jour, avec une aimable importunité.

Je ne voulus pas pourtant rien precipiter; je continuay l'espace d'un mois à leur expliquer tous nos Mysteres, à les informer à fond des choses necessaires au salut, et à les disposer au saint baptesme, qu'ils receurent avec tant de sentimens de pieté et tant de devotion, que je ne pouvois m'empescher d'admirer l'attrait de Dieu, et les divins effets de la grace dans la conversion d'une si bonne famille.

Ces frequentes visites, que m'a renduës un autre Capitaine de la Nation de Mataoüiriou, qui s'appelle Ouskan, c'est à dire l'os, m'ont causé tout ensemble bien de la joye et bien de la douleur. Ses premiers entretiens me promettoient beaucoup : il avoit tant d'ardeur pour se faire instruire, qu'il ne me donnoit point de repos, ny la nuit ny le jour ; il deputa son gendre pour me prier d'aller chez luy le seiziéme d'Avril, mais estant occupé à disposer nos hostes pour la communion de la Feste de Pasques, je ne pus me rendre en son quartier que le dix-huitiéme avec mes deux François. Il me receut avec grande affection, qui redoubla à la veuë du present que je luy fis. Nos gens nous vinrent joindre le vingt-deuxiéme, et nous fusmes là environs six semaines ensemble. J'eus en ce lieu là tout loisir de le catechiser, et de conferer le Baptesme à dix-sept personnes de sa famille. Pour luy, il s'en rendit indigne, ne voulant point quitter un commerce scandaleux qu'il avoit avec la niepce de sa femme. Quelque docilité qu'il eust témoigné à vouloir estre instruit, et quelque assiduité que j'eusse apporté à vaincre la repugnance qu'il avoit de se convertir, je n'en pus venir à bout. Ce n'est pas que cet esprit rebelle ne fust extraordinairement touché, ainsi qu'il m'a souvent avoüé, et s'il resistoit, ce n'estoit pas tant faute d'estre bien persuadé que ce qu'on luy disoit ne fust veritable, que par l'opposition secrette de son cœur, qui estoit malheusement engagé dans ces affections déreglées ; c'est un bel exemple qui nous apprend que la conversion d'un Sauvage est l'ouvrage de la main de Dieu, à qui seul il appartient de toucher efficacement les cœurs, et de donner aux instructions de son Missionnaire, le succés qu'il doit attendre de sa grace.

Mais il est temps de reprendre la suite de nostre voyage. Le Printemps avoit déja succedé aux rigueurs de l'Hyver, les rivieres estoit libres, les glaces s'estoient écoulées, quand il fallut entrer dans des contestations avec nos conducteurs, au sujet de nostre entreprise. Ce malheureux esprit dont je viens de parler, extremement irrité du refus que je luy avois fais de luy conferer le Baptesme, nous voulut fermer le passage de la riviere, sur laquelle il n'avoit aucun pouvoir ; et pour couvrir son jeu, il fit une longue description des chemins, de la multitude et des difficultez des portages, des rapides et des cheutes d'eau, et tout son discours ne tendant qu'à refroidir mes gens, il luy fut aisé de leur persuader de dire pour seconder son dessein, qu'ayant oublié les chemins ils ne pouvoient pas aller plus avant, faute d'un bon guide. Deslors j'entray en soupçon qu'ils ne fussent tous d'intelligence, et que cet esprit captieux n'eust donné cet expedient pour nous faire ce mauvais party, et pour nous arrester.

Je m'advisay, pour rompre ce dessein de pratiquer un bon vieillard de la Nation des Mistassirinins, qui estant fort necessiteux, ayant une famille nombreuse, et estant depuis long-temps en mauvaise intelligence avec cet esprit mal fait, se laissa aisément gagner à la veuë d'un riche present.

De plus, je luy promis du tabac, autant qu'il en pourroit user pendant le

voyage, et à nostre retour un autre present tres-considerable, s'ils vouloient, luy et son fils, s'embarquer et nous conduire à Miskoutenagasit, qui est vingt lieuës dans la baye de Hutson. Il se prit à rire, et dit à son fils : Allons, nous ne manquerons point de tabac cet Esté.

Ce fut le premier de Juin 1672. que nous partismes de Nataschegamiou pour continuer nostre route, au nombre de dix-neuf personnes, dont il y avoit seize Sauvages et trois François, dans trois canots. Nous eusmes six journées de rapides ; il falloit faire monter presque continuellement le canot contre le fil de l'eau ; bien souvent il falloit mettre pied à terre, marcher dans les bois, grimper sur des rochers, se jetter dans des fossez, et remonter sur des éminences escarpées à travers des touffes d'arbres, dont les branches nous déchiroient nos habits, et d'ailleurs nous estions extremement chargez ; ensuite, nous fusmes arrestez deux jours par des pluyes.

Le neuviéme donna grand exercice à nostre patience, à raison d'un portage fort difficile, soit pour sa longueur, que quelques-uns font de quatre lieuës, soit pour les mauvais chemins, ayant toujours l'eau jusqu'à my jambes, et par fois mesme jusqu'à la ceinture, pour passer et repasser des ruisseaux, qui passent au milieu d'une vaste Campagne, qu'il faut traverser pour prendre la riviere de Nekoubau, qui est au Soroüest de celle qu'on quitte. Les Sauvages mesmes apprehendent cette journée comme pleine de fatigues et de perils.

Le dixiéme, sur les six heures du matin, nous arrivasmes à Paslistaskau, qui divise les terres du Nord et du Sud ; c'est une petite langue de terre d'environ un arpent en largeur, et de deux en longueur. Les deux bouts de cette pointe sont terminez par deux petits Lacs, d'où sortent deux rivieres : l'une descend à l'Est, et l'autre au Noroüest ; l'une entre dans la mer à Tadoussac par le Saguenay, et l'autre dans la baye de Hutson par Nemeskau, où est le milieu du chemin entre les deux mers. Sur le soir, nous fismes rencontre de trois Mistassirinins dans un canot, qui estoit en fort bon estat ; ils venoient au devant de nous, ayant aperceu de grandes fumées que nous faisions de temps en temps approchant de cette Nation, pour signal de nostre arrivée. Ce canot prit congé de nous sur l'entrée de la nuit, feignant de pousser plus avant, et tout soudain apres avoir tourné l'Isle, dans laquelle nous estions placez, il se vint joindre à nous dés le soir mesme, considerant de prés le plus âgé des trois, qui s'appelle Moukoutagan, comme qui diroit cousteau crochu. J'entray dans la défiance, qu'il ne nous voulût faire achepter le passage ; mais s'estant aperceu de ma défiance, il essaya de cacher son dessein, et ce fut le matin en partant qu'il s'en expliqua, en me disant : Robe noire, arreste icy, il faut que nostre vieillard, maistre de ce païs, sçache ton arrivée, je m'en vay l'avertir.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que les Sauvages, par une maxime de leur politique ou de leur avarice, sont extremement reservez à donner passage par leurs rivieres aux estrangers, pour aller aux Nations éloignées. Les rivieres leur sont ce que sont aux François leurs champs, dont ils tirent toute leur subsistance, soit pour la pesche et la chasse, soit pour le trafic. Je fis neantmoins semblant de m'offenser de ce langage ; c'est pourquoy je luy répondis un peu brusquement : Est-ce toy qui m'arreste? Non ce n'est pas moy. Et qui donc ? Le vieillard Sesibahoura. Où est-il ? Bien loin d'icy, me dit-il. Hé bien tu luy feras sçavoir, qu'aujourd'huy je me veux reposer, estant fort fatigué, mais si demain au matin ton Vieillard ne paroist, tu luy diras que je suis pressé, et que je continueray ma route. Il s'embarque, et part à l'heure mesme, mais je fus tout estonné que le soir quatre canots parurent, qui me vinrent prier de la part du Vieillard, de l'excuser s'il n'estoit pas venu, qu'un vent contraire l'arrestoit jusqu'au lendemain.

Ce fut le 13. de Juin que dix-huit canots arriverent, la pluspart ayant peints leurs visages, et s'estant parez de tout ce qu'ils avoient de precieux, comme de tours de teste, de colliers, de ceintures,

et de brasselets de porcelaine. Ils vinrent descendre tout proche de nous, et le Capitaine mettant pied à terre, je le fis saluer de dix coups de fusils en signe de réjouïssance, et dés le mesme soir je le fis appeller, avec les principaux d'entr'eux, pour leur parler par deux riches presens, en cette maniere :

Sesibahoura, ce n'est pas pour acheter le passage de cette riviere et de ton Lac, que je te veux regaler de deux presens. Le François, ayant delivré tout ce païs des incursions des Iroquois vos ennemis, merite bien qu'on luy fasse un droit d'aller et de venir avec toute liberté sur cette terre, qu'il a conquise par ses armes. De plus, Dieu, que vous dites vous mesmes estre le maistre de toutes choses, puisque c'est luy qui a tout fait et qui gouverne tout, m'envoyant pour le faire connoistre par toutes ces contrées, me donne le droit de passer librement par tout. L'Annié, l'Oneiout, l'Onontagueronon, l'Oiogouen, ny le Sonnontouan, le Nepissirinin, l'Outaoüac, ny toutes les Nations étrangeres, n'ont jamais rien exigé de mes freres, lors qu'ils passent et repassent librement sur leurs terres pour les instruire et les informer des Loix de l'Evangile.

En qualité de vostre amy, de vostre allié et de vostre parent, ce present est une natte pour couvrir les fosses de vos morts, qui ont esté tuez par l'Iroquois vostre ennemy, et à vous, qui avez échappé leurs feux et leurs cruautez, il vous dit que vous vivrez à l'avenir ; Onnontio luy a osté des mains la hache d'arme ; vostre païs estoit mort, il l'a fait revivre, il a arraché les arbres et les rochers qui traversoient vos rivieres, et interrompoient le cours de leurs eaux : peschez, chassez, et trafiquez par tout, sans crainte d'estre decouverts de vos ennemis, ny par le bruit de vos armes, ny par l'odeur du tabac, ny par la fumée de vos feux ; la paix est generale par tout.

Ce deuxiéme present vous dit que l'Iroquois prie Dieu maintenant, depuis que le François luy a donné de l'esprit, et qu'il pretend aussi que vous l'imitiez, maintenant qu'il vous a rendu vostre liberté. J'aime Dieu, vous dit le François, je ne veux point avoir d'alliez, ny de parens, qui reconnoissent le Demon pour leur maistre, et qui recourent à luy dans leurs besoins. Mon amitié, mon alliance et ma parenté, ne doit point estre seulement sur la terre et en ce monde, je veux qu'elle soit de durée en l'autre, apres la mort, et qu'elle subsiste dans le Ciel.

Et pour cela, quittez le dessein d'avoir commerce avec les Europeans, qui traittent vers la mer du Nord, où on ne prie point Dieu, et reprenez vostre ancien chemin du Lac S. Jean, où vous trouverez toujours quelque robe noire pour vous instruire et baptiser.

Tout ce soir là ne fut qu'un grand festin pour nous bien recevoir, et nous faire part, à leur mode, de tout ce qu'ils avoient de meilleur ; et sur la nuit, s'estant tous assemblez apres le cry qu'en fit le Capitaine, pour nous mieux témoigner les transports de leur joye, on ordonna une danse publique, ou joignant quelquefois la voix et le tambour, ils passerent la nuit dans cette réjoüissance, en laquelle ne se passa rien que dans l'honnesteté.

Le jour suivant, le Capitaine parla à son tour, apres un beau festin, en cette maniere.

C'est aujourd'huy, mon Pere, que le Soleil nous luit, et que nous favorisant de ta douce presence, tu nous fais le plus beau jour que ce païs ait jamais veu ; jamais nos peres ny nos grands peres n'ont eu tant de bonheur. Que nous sommes heureux d'estre naiz en ce temps, pour joüir à plaisir des biens que tu nous fais ! Le François nous oblige bien fort en nous donnant la paix, il nous fait tous revivre.

Mais il nous oblige bien plus en nous voulant instruire et nous faire Chrestiens ; nous le regarderons comme celuy par le moyen de qui nous pouvons, apres nostre mort, éviter les peines éternelles. Il conclut par un present qu'il me fit, en me disant : Mon Pere, nous t'arrestons icy pour nous instruire, et nous baptiser tous ; à ton retour tu

diras à Onnontio que nous prions tous Dieu, et que nous avons écouté sa parole.

Il me seroit difficile d'exprimer quelle fut nostre joye, de voir en ce païs de si bonnes dispositions pour la Foy, et quel fut nostre zele pour seconder l'affection qu'ils faisoient paroistre pour le Christianisme. Apres les remercimens qui se pratiquent icy en ces occasions, je leur dis que pour les enfans je les baptiserois, parce qu'il leur seroit trop incommode de les porter au Lac de S. Jean ; mais que pour les Adultes, estant pressé de partir, je ne les pouvois pas informer pleinement de tous nos mysteres, et que ceux qui parloient tout de bon, allans au Lac de S. Jean pour leur trafic, m'y pourroient attendre, et qu'à mon retour je les satisferois tous, à quoy ils s'accorderent.

Le 15. tous les particuliers nous regalerent à leur mode, et je continuay à faire nos fonctions, et à les instruire.

Le 16. apres avoir dit la sainte Messe, nous partismes et arrivasmes à Kimaganusis. Le 17. à Pikousitesinacut, c'est à dire, au lieu où l'on use les souliers, c'est ainsi qu'il est nommé pour expliquer la difficulté du chemin.

Le 18. nous entrasmes dans ce grand Lac des Mistassirinins, qu'on tient estre si grand, qu'il faut vingt jours de beau temps pour en faire le tour ; ce Lac tire son nom des rochers dont il est remply, qui sont d'une prodigieuse grosseur ; il y a quantité de tres-belles Isles, du gibier, et du poisson de toute espece ; les orignaux, les ours, les caribous, le porc-épic, et les castors y sont en abondance. Nous avions déja fait six lieuës au travers des Isles qui l'entrecoupent, quand j'aperceus comme une éminence de terre, d'aussi loin que la veuë se peut estendre ; je demanday à nos gens, si c'estoit vers cet endroit qu'il nous falloit aller? Tais-toy, me dit nostre guide, ne le regarde point, si tu ne veux perir. Les Sauvages de toutes ces contrées s'imaginent, que quiconque veut traverser ce Lac se doit soigneusement garder de la curiosité de regarder cette route, et principalement le lieu où l'on doit aborder ; son seul aspect, disent-ils, cause l'agitation des eaux, et forme des tempestes qui font transir de frayeur les plus asseurez.

Le 19. nous arrivasmes à Makoüamitikac, c'est à dire, à la pesche des Ours : c'est un lieu plat, et l'eau y est fort basse, au reste fort abondante en poissons ; les petits esturgeons, le brochet et le poisson blanc y font leur demeure. Il y a du plaisir à voir les ours qui marchent sur les bords de cette eau, et qui prennent de la patte en passant, avec une adresse admirable, tantost un poisson, et tantost un autre.

Le 22. nous allasmes à Oüetataskoüamiou ; cette journée nous fut bien rude. Il fallut quitter la grande riviere, les cheutes d'eau et les rapides estans trop violens, et prendre nostre route parmy des petits lacs, à la faveur de dix-sept portages, pour retomber dans la mesme riviere. Ce fut icy où nostre guide s'égara par deux fois, ce qui nous obligea de faire un portage de deux grandes lieuës, par des rivieres, des descentes et des montagnes, des plaines noyées et des ruisseaux qu'il fallut traverser ayant l'eau jusqu'à la ceinture.

Le 23. et le 24. nous trouvasmes un païs qui n'est pas si montagneux, l'air y est bien plus doux, les campagnes sont belles, et les terres y produiroient beaucoup, et seroient capables de nourrir de grands peuples, si on les faisoit valoir. Ce païs, le plus beau de toute nostre route, a continué jusqu'à Nemiskau, où nous arrivasmes le 25. Juin sur le midy.

Nemiskau est un grand Lac de dix journées de circuit, entouré de grandes montagnes, depuis le Sud jusqu'au Nord, formant un demy cercle ; on voit à l'emboucheure de la grande riviere, qui s'étend de l'Est au Nordest, des vastes plaines, qui regnent mesme au dessous des montagnes qui font le demy rond, et toutes ces campagnes sont entrecoupées si agreablement d'eau, qu'il semble à la veuë que ce soient autant de rivieres, qui forment un si grand nombre d'Isles, qu'il est difficile de les pouvoir compter. On voit toutes ces Isles tellement marquées des pistes d'orignaux, de castors, de cerfs, de porc-

épics, qu'il semble qu'elles soient le lieu de leur demeure, où ils font leurs courses ordinaires. Cinq grandes rivieres se déchargent dans ce Lac, qui font que le poisson y est si abondant, qu'il faisoit autrefois la principale nourriture d'une grande nation sauvage qui l'habitoit, il n'y a que huit ou dix ans. On y voit encore les tristes monumens du lieu de leur demeure, et les vestiges, sur un islet de roches, d'un grand fort fait de gros arbres par l'Iroquois, d'où il gardoit toutes les avenuës, et où il a fait souvent des meurtres ; il y a sept ans qu'il y tua ou emmena en captivité, quatre-vingts personnes, ce qui fut cause que ce lieu fut entierement abandonné, les originaires s'en estant escartez. Il y avoit grand trafic, et on y abordoit de divers endroits à cause de la riviere qui est grande, et du voisinage de la mer. Cette riviere fait un grand coude tirant au Nordest ; il nous fallut faire quatre portages de tres-mauvais chemin, par des petits Lacs, pour la couper droit au Nordest, et nous fusmes coucher à Nataoüatikoüan.

Le 26. à Tehepimont, païs fort montagneux. Le 27. nous achevasmes de franchir les portages. Jusques icy nous n'avions point ressenti les incommoditez qu'apporte la persecution de ces petites mouches fort picquantes qu'on nomme mousquites et maringoüins ; mais ce fut icy où il nous fut impossible de pouvoir dormir, estans continuellement occupez à nous deffendre par les fumées, que nous faisions de tous costez, de la cruelle guerre que nous faisoient ces petits animaux, dont le nombre paroissoit infiny.

Le 28. à peine avions nous avancé un quart de lieuë, que nous rencontrasmes à main gauche dans un petit ruisseau, un heu avec ses agrez de dix ou douze tonneaux, qui portoit le Pavillon Anglois et la voile latine ; delà à la portée du fusil, nous entrasmes dans deux maisons desertes. Un peu plus avant on découvrit que les Sauvages avoient hyverné là proche, et que depuis peu ils en estoient partis ; nous poursuivismes donc nostre route jusques à une pointe esloignée de six lieuës de la maison des Europeans. Là, la marée estant basse, et le vent contraire, nous nous en retirasmes les vases jusqu'au ventre, dans une petite riviere à main droite, tirant au Nordest, où, en tournant et cherchant, nous rencontrasmes deux ou trois cabanes, et un chien abandonné, qui nous firent connoistre que les Sauvages estoient proches, et qu'il n'y avoit que deux jours qu'ils avoient délogé. Tout ce soir nous arrestasmes-là, tirant de grands coups de fusils pour nous faire entendre, et nous divertissant à considerer la mer que nous avions tant recherchée, et cette si fameuse baye de Hutson, de laquelle nous parlerons cy-apres.

Le 29. un de nos canots partit pour aller à Miskoutenagachit, là où nos gens pensoient que les Sauvages devoient estre.

Le 30. mon hoste, s'estant mis en mauvaise humeur, perdit cœur de passer outre, et ne songeant plus qu'à son retour, disoit qu'il estoit en peine de sa petite fille, âgée de quatre mois, qu'il avoit laissée : nous retournasmes à la maison des Anglois ; il me fallut faire violence pour condescendre à cette humeur brutale, et dissimuler mes ressentimens.

Le matin du premier de Juillet, apres avoir dit la sainte Messe, je taschay de luy representer que nostre canot n'estant pas de retour, il falloit par consequent qu'il eust rencontré des Sauvages, et qu'il nous attendist.

Il proposa d'abord de grandes difficultez pour faire une traverse de vingt lieuës en canot sur la mer, je crus deslors qu'il estoit gagné ; neantmoins pour l'obliger de se declarer davantage, je luy repartis : Il est de ton honneur et de ceux qui t'envoyent, de ne te point arrester, estant si proche ; apres tant de fatigues passées, il n'est rien de si difficile que tu ne puisses aisément vaincre avec le secours de Dieu. S'il n'y a rien de si noble et de si grand que de porter la Foy parmy les infideles, et d'estendre l'Empire de Dieu, tu te devrois estimer heureux de cooperer au salut de quelque

personne, qui s'en ressouviendra mesme apres sa mort, et priera Dieu pour toy ; et au contraire tu auras juste sujet de craindre à l'heure de ta mort, les reproches qu'on te pourra faire si quelqu'un perit par ta lascheté. Ce fut ce qui le gagna entierement, et l'apprehension des jugemens de Dieu à ce dernier passage, luy fit resoudre de continuer la route. J'ay toujours experimenté que les Sauvages sont fort susceptibles des impressions des peines de l'Enfer, et de l'attrait des delices du Ciel.

Alors tout brusquement, il me repondit : Dépesche-toy donc, embarquons-nous. Nous partismes ce mesme jour sur les six heures, et à dix lieuës de là sur les deux heures, nous rencontrâmes un canot que le Capitaine, sçachant nostre arrivée, envoyoit en diligence au devant de nous, pour nous conduire.

Du plus loin qu'on nous vit approcher, ils sortirent tous de leurs cabanes, et se rendirent sur le bord de l'eau ; le Capitaine s'écrie à pleine teste pour nous complimenter : La Robe noire nous vient visiter, la Robe noire nous vient visiter. Et soudain une bande de jeunesse se détache du gros, qui accourut à nous ayant l'eau jusqu'au ventre : les uns nous porterent à terre, les autres s'attacherent à nos canots, et le reste à nostre équipage. Le Capitaine me prend d'une main, et de l'autre se saisit de mon aviron, me conduit droit à son logis, fait porter toutes nos hardes, et met les deux François à mes deux costez. Nous restasmes-là, jusqu'à ce qu'il nous eust fait dresser une cabane ; à laquelle pendant que les femmes travailloient, je tiray un beau calumet et trois brasses de tabac, et les donnay au Capitaine pour petuner, et regaler sa jeunesse. C'est le plus grand plaisir et la plus grande civilité qu'on puisse faire à un Sauvage de luy donner à petuner, principalement en ce païs-là, et dans un temps où le petun estoit tres-rare.

Dés que nous fusmes logez, le Capitaine prepara un beau festin : chacun tascha à l'envy de nous caresser, nous apportant ce qu'ils avoient de meilleur. Ils vinrent tous l'un apres l'autre pour nous visiter ; les femmes mesmes menoient leurs enfans pour voir une robe noire, n'en ayant jamais veu.

Je n'estois pas pourtant pleinement satisfait de ces civilitez extraordinaires. Une chose me tenoit au cœur : j'avois fait reflexion, dans l'entretien que j'avois eu avec ceux du canot qui estoient venus au devant de nous, que sous pretexte de quelque interest de la Nation, avec laquelle ils avoient commerce, ses gens entroient en ombrage de nostre visite et de nos pretentions, nostre intention ne leur estant pas bien connuë.

Pour leur faire prendre les justes sentimens de nostre conduite, je me resolus de leur persuader que j'estois parfaitement desinteressé dans la visite que je leur rendois, et que je n'estois pas venu pour exercer aucun trafic ny m'enrichir à leurs despens, ou au prejudice du peuple avec lequel ils trafiquoient, mais plustost pour les enrichir en leur distribuant liberalement tout ce que nous avions apporté de si loin, avec tant de peine.

Je fis donc assembler tous les Capitaines, et tous les principaux, et leur parlay de cette sorte.

I. present. Kiaskou (c'est le nom du Capitaine, qui veut dire mauve), nous joüissons souvent et avec plaisir d'un bienfait, sans en connoistre l'auteur et sans en sçavoir la cause. Le bien de la paix avec l'Iroquois que tu goustes maintenant, est de cette nature : tu ne connois pas celuy qui te donne cette paix, ny ce qu'il a pretendu en te la donnant. Regarde ce present, qui t'ouvrira les yeux pour connoistre ton bien-facteur. C'est moy, te dit Onnontio, qui ay fait la paix à ton insceu ; l'Iroquois depuis cinq ans ne vous inquiete plus, il ne fait plus d'incursions sur vos terres, je luy ay ravy son Pakamagan, sa hache d'arme, et mesme j'ay retiré du feu tes deux filles et beaucoup de tes parens : à la bonne heure, vivez en paix et en asseurance, je te rends ton païs d'où l'Iroquois t'avoit chassé. Peschez, chassez et trafiquez par tout, et ne craignez plus rien.

II. present. Ce n'est point l'attrait du trafic ny du commerce qui m'amene icy. Si j'ay souffert la fatigue d'un si long voyage au travers de tant de hazards, ce n'est point pour autre motif, que pour vous éclairer de la lumiere de la Foy, vous enseigner le chemin du Ciel, et pour vous rendre bien-heureux apres cette vie ; ce sont mes pensées, et ce sont les pensées mesme des François qui m'ont envoyé icy, pour te dire par ce present, que la raison pour laquelle ils vous ont procuré la paix avec l'Iroquois, c'est pour vous obliger à prier Dieu tout de bon ; vostre conversion au Christianisme doit estre la reconnoissance de ce grand bien : c'est le deuxiéme present.

Je sçay bien qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de toucher les cœurs, et de rendre efficace la parole de ses ouvriers qui l'annoncent en son nom, et pour sa gloire. Mais ces presens eurent un tel effet sur leurs esprits, qu'ils prirent sur le champ, par le mouvement du Saint-Esprit qui les touchoit, la resolution de se faire tous instruire ; tous ensuite ont voulu embrasser la Foy et estre baptisez, et celuy qui en est le chef a frayé le chemin à tous les autres, ne m'ayant point voulu laisser partir que je ne l'eusse baptisé.

Je prenois plaisir de disputer avec ce bon vieillard quand il me pressoit pour recevoir le Baptesme, et de luy faire beaucoup d'oppositions pour l'affermir davantage dans ses bonnes resolutions.

Vous estes si chancelans, luy disois-je, et si peu fermes dans la croyance d'un Souverain esprit qui gouverne toutes choses, qui fait tout, et de qui tout dépend, qu'au moindre danger de la vie, de la santé, ou de quelque mauvais succez dans les affaires, qui ne dependent que de la seule volonté de cet esprit souverain, tu auras recours aussi-tost au malin esprit, et tu retomberas dans tes anciennes coutumes, et ce genereux dessein, qui t'anime maintenant à prier, à la moindre disgrace qui t'arrivera, comme un beau feu au moindre vent, s'esteindra et s'en ira en fumée.

Cela seroit bon si j'estois un enfant, respondit-il, tu aurois sujet de craindre que je ne fusse pas ferme dans la resolution que je prends de prier tout de bon. Celuy qui me donne ces bons sentimens maintenant, me les conservera à l'avenir par sa grace, et s'il a esté si bon et si puissant pour allumer en moy le feu de ce bon dessein, il ne l'esteindra pas, et qui le peut esteindre, puisque luy seul fait tout et gouverne tout ?

Attends, luy repartis-je, à une autre fois, je suis pressé de songer à mon retour, il me faudroit trop de temps pour t'instruire à fonds ; l'année suivante, ou moy, ou quelque autre viendra, et demeurera icy pour vous enseigner tout ce qu'il faut croire, faire ou eviter pour aller au Ciel. Ouy, mais, dit-il, et qui t'a asseuré que tu seras en vie l'année suivante, ou que celuy qui partira de Quebec pour venir icy, y arrivera ? et qui t'a dit qu'on me trouvera moy-mesme en vie ? je suis déja vieux et malade depuis deux lunes ; si je meurs sans Baptesme, veux-tu que je sois bruslé ? Je diray à celuy qui a tout fait, que je voulois estre baptisé, et prier tout de bon, mais que tu n'as pas voulu m'accorder cette grace.

Ce bon homme disoit cela d'un si bon cœur, qu'il me tira les larmes des yeux ; il estoit toujours apres moy pour que je le baptisasse, et il m'avoit déja retenu trois jours, faisant naistre divers incidens pour m'arrester. Le soir, je luy dis resolument : Demain je partiray. Ha ! me repartit-il, je ne suis pas baptisé : Hé bien, demain matin avant mon depart, je te baptiseray. Voila qui va bien, dit-il, tu n'es pas menteur.

Le soir, nous ayant assemblez, il parla de la sorte : Ce n'est pas la difficulté de parler qui m'a fait differer de tenir ce Conseil, mais le rapport que tu dois faire aux François, qui me met fort en peine ; les presens nous servans de paroles pour declarer nos sentimens, comment veux-tu expliquer à Quebec ce que je dis, si tu ne peux porter ny recevoir ce que je veux donner ? on dira à Quebec, que je n'ay point de bouche, que je suis un enfant qui ne sçait pas parler. Comme tu es tout épuisé de force, que

tu fais grande diligence pour te rendre au plustost, et que les chemins sont si penibles, ce seroit achever de ruiner la santé qui te reste, si je t'allois charger de beaucoup de pacquets. Adieu donc, adieu, va-t'en quand tu voudras, prends seulement ces loutres, pour dire aux François, que voulant menager le reste de tes forces, et pour luy témoigner l'estime que j'ay fait de tes riches presens, ma jeunesse portera ma parole et mon remerciment au Lac de saint Jean l'année suivante.

Le quatriéme Juillet, on luy accorda sa juste demande, je le baptisay, il fut nommé Ignace. Un vent contraire nous ayant arrestez toute cette journée, luy donna moyen de faire paroistre qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire en luy, et que ce n'estoit pas en vain qu'il avoit receu le Baptesme : il fit assembler tout son monde en nostre presence, et paroissant comme tout transporté d'une secrette impression du Ciel :

Mes neveux, dit-il, vous sçavez tous le bonheur qui m'est arrivé ce matin, j'ay esté baptisé. Je prie Dieu maintenant, je suis Chrestien, une forte pensée de vouloir eviter les peines eternelles, et de joüir un jour des delices du Ciel, m'a touché tout de bon ; je ne suis plus ce que j'ay esté autrefois, je desavoüe tout le mal que j'ay fait, j'ayme de tout mon cœur celuy qui a tout fait, c'est en luy seul que je veux croire, c'est en luy seul que je veux esperer : voila ce que je dis ; chacun y est pour soy, et ainsi que chacun pense pour soy, ce qu'il aura à faire.

Il anima ce discours d'un air si plein de l'esprit de Dieu, et l'accompagna de tant de devotion, que tous ses gens en furent si émeus et si fort penetrez, qu'il est certain que si j'eusse voulu condescendre à l'extréme envie de tous tant qu'ils estoient, je leur aurois donné le saint Baptême, apres quelques jours d'instructions, cependant il nous falloit partir.

Le cinquiéme, ce me fut un sujet de douleur bien sensible, de me voir obligé de quitter si soudainement le lieu d'une Mission si belle, principalement apres avoir gousté ces premieres douceurs ; je ne crus pas pourtant la quitter tout a fait, les laissant dans l'attente de mon prochain retour. Cette separation ne fut pas moins sensible à tous ces bons Sauvages ; plusieurs versans des larmes, en me disant adieu, firent assez paroistre la douleur de leur cœur ; ils nous accompagnerent jusques sur le bord de l'eau, et suivirent long-temps de veuë nostre canot. Il plut à Dieu nous donner assez bon vent ; nous fismes voile, et avançâmes nostre chemin jusqu'à la demeure des Anglois, où nous couchâmes.

Avant que de sortir de la baye de Hutson, il faudroit vous en donner le plan. Mais le peu de sejour que j'ay fait à Meskoutenagasit, ne m'a pas donné le loisir de la visiter, ny de m'instruire à fond des particularitez de cette baye et du païs voisin, outre que j'ay esté obligé d'employer la meilleure partie de ce temps à instruire et à baptiser soixante-deux personnes, tant enfans qu'adultes. C'est pourquoy je n'en feray pas icy l'exacte description qu'on peut trouver dans les cartes qui en ont esté faites.

Je diray seulement que la riviere par laquelle nous sommes entrez dans la baye, s'appelle Nemiskausipiou, qui prend sa source du Lac de Nemiskau, et en retient le nom ; cette riviere est fort belle. Elle est large presque de demie lieuë et plus en divers endroits, mais elle n'est pas bien profonde ; elle vient du Sudest, et s'estend au Noroüest environ quatre-vingts lieuës ; elle est fort rapide et entrecoupée de dix-huit saults, c'est pourquoy de peur de briser les canots et de s'exposer à tout perdre, on les porte avec tout l'équipage à travers les bois. Tous ces portages sont longs et difficiles, il y en a deux ou trois d'environ trois lieuës, les autres d'une lieuë, de deux, et de deux et demie.

Le flux et le reflux, qui est icy tresreglé, entre quatre lieuës dans cette riviere, jusques à ce qu'il soit arresté par un sault qui n'empesche pas que les eaux ne conservent leur douceur pendant les marées les plus hautes, non seulement dans la riviere, mais mesme quatre lieuës avant dans la baye.

Il n'est pas croyable combien loin la

mer se retire lors de la marée basse ; les Sauvages mettent bien vingt lieuës ; tout ce grand espace à perte de veuë, qui pour la pluspart n'est que de vase et que de rochers, demeurant presque tout à sec, de sorte que la riviere qui s'étend sur cette vase, et qui s'y perd, n'a pas pour lors assez d'eau pour porter les canots.

Nous avons trouvé que l'embouchure de la riviere est au cinquantiesme degré d'élevation, et nous avons veu, que dés son entrée, elle couppe la baye par quantité de detours, qui forment des Isles propres pour estre habituées.

A la pointe de l'Oüest, sont logez les Kinistinons, et dans la baye, les Mataoûakirinoüek et les Monsounik ; chaque nation est separée par de grandes rivieres. Les gens de la mer habitent au costé du Nordest, sur la riviere de Miskoutenagasit, où nous avons esté, et avancé vingt lieuës dans la mer ; c'est une longue pointe de roches, située au cinquante-uniesme degré, où de tout temps les Sauvages s'assemblent pour faire leur commerce ; et plus avant, en prenant au Nordest, sont placez les Pitehiboutounibuek, les Koüakoüikoüesioüek, et beaucoup d'autres nations. A trois journées dans la profondeur de la baye, au Noroüest, est une grande riviere, que quelques Sauvages appellent Kichesipiou, et quelques autres la riviere des orignaux, Mousousipiou, sur laquelle il y a beaucoup de nations ; et sur le chemin, on laisse à main gauche l'Isle fameuse de Oüabaskou, qui est de quarante lieuës de long et de vingt lieuës de large, remplie de toute sorte d'animaux, mais principalement recommandable pour les ours blancs ; on dit qu'il y a une petite baye où l'eau ne gele jamais, et dans laquelle les navires peuvent hyverner fort commodement.

Je ne dis rien de l'abondance du gibier qui se trouve en ce pays ; dans l'Isle d'Oüabaskou, s'il en faut croire les Sauvages, elle est si grande, que dans un endroit où les oyseaux quittent leurs plumes quand ils muent, les Sauvages et les bestes fauves qui s'y engagent, ont de la plume par dessus la teste, et s'y perdent souvent sans pouvoir sans retirer.

Je ne dis rien non plus de la varieté et de l'abondance des fruits qui croissent icy, parce qu'il n'y faut pas venir pour chercher la delicatesse et la friandise ; ce qui s'est presenté à moy pour l'ordinaire sont de petits fruits, qu'on appelle bluets à cause de leur couleur, de petites pommes rouges, de petites poires noires, et quantité de groiselles fort communes dans tous ces païs froids.

J'y ay veu quantité de grands arbres en divers endroits, d'où les escorces avoient esté enlevées, et demandant à mon guide si ce n'estoient pas des marques et des écritures dont ils ont coutumes de se servir, il me respondit, que les Sauvages reduits à la faim, avoient pelé ces arbres pour se nourrir de leurs écorces. Dieu a donné aux païs chauds les rafraischissemens necessaires, et en ces regions froides, les ours, les orignaux, les castors et le porc-espic, ce sont une nourriture qui vaut bien les figues et les oranges, pour fortifier l'estomach en ces contrées.

Ceux là se sont trompez, qui ont crû que ce climat estoit inhabitable, soit à raison des grands froids, des glaces et des neiges, soit par le defaut de bois propre à bastir et à se chauffer. Ils n'ont pas veu ces vastes et épaisses forests, ces belles pleines et ces grandes prairies, qui bordent les rivieres en divers endroits, couvertes de toute sorte d'herbage propre à nourrir du betail ; je puis assurer qu'au quinziesme de Juin, il y avoit des roses sauvages aussi belles et aussi odoriferantes qu'à Quebec, la saison mesme m'y paroissoit plus avancée, l'air fort doux et agreable. Il n'y avoit point de nuit, quand j'y estois, le crepuscule n'estoit point encore finy au couchant, quand l'aube du jour paroissoit au levant du Soleil.

Le sixiesme, nous reprismes nostre riviere avec bien de la peine, à cause de la rapidité de son cours et des frequentes cheutes d'eau qui l'entrecoupent. C'est alors qu'il faut que les Sauvages se mettent dans l'eau pour traisner leurs canots à force de bras, les uns les tirant

avec des cordes, les autres les poussant avec de longues perches, et bien souvent estant impossible de rompre l'impetuosité de l'eau qui passe par dessus les roches avec une vitesse estrange, il faut les porter et tout le bagage à travers le bois, tantost entre de hautes et affreuses montagnes, tantost par des vastes campagnes et par des chemins fort fascheux.

Nous fusmes quatre jours à gagner Nemiskau, où nous arborâmes les armes du Roy sur la pointe de l'Isle, qui coupe ce Lac, le neufiesme de Juillet.

Le quatorziesme, nous fismes rencontre de deux canots Sauvages, qui nous firent un grand accueil. Dans l'entretien que nous eusmes avec eux, ils nous dirent qu'il y avoit assez proche, une troupe de cent cinquante Mistasirinins ; ils m'inviterent à les aller visiter, m'asseurant qu'ils seroient tous ravis de nous voir, et d'estre informez du Christianisme. Ayant pris feu à ce recit, je leur respondis que ce me seroit une joye particuliere de leur rendre visite, puisqu'on y pouvoit faire quelque profit. Et comme j'estois prest de m'engager en ce chemin, nostre guide qui feignoit de dormir, s'écria tout à coup : Où veux-tu aller, robe noire ? nous sommes pressez, continuons nostre route. Il me fallut luy obeïr. Il est fascheux de dependre de l'humeur d'un Sauvage, on ne fait pas toujours ce qu'on voudroit ; j'ay neantmoins tout sujet de croire que Dieu se contenta de ma bonne volonté.

Cette rencontre a esté fort favorable à deux petits enfans, qui furent ondoyez sur nostre chemin, à la sollicitation de de leurs parens, qui m'en prierent.

Le 18. nous arrivâmes à la riviere de Minahigouskat, où nous estions attendus de deux cens autres Sauvages, lesquels, apres nous avoir saluez à la façon du païs, nous regalerent tous chacun à leur tour. Ce fut icy où se presenta une bonne occasion, sans l'avoir recherchée, de faire valoir la gloire de nostre nation et les avantages de nostre sainte foy ; ils m'écouterent avec tant de satisfaction, qu'ils se declarerent alors tous publiquement pour la priere, et me promirent de se rendre au Lac de saint Jean le Printemps prochain, pour y estre instruits et recevoir le Baptesme ; j'eus la consolation de voir augmenter la gloire et le troupeau de Jesus-Christ, de trente-trois petits innocens, ausquels je conferay le Baptesme avant mon depart.

Le 19. sur les deux heures apres midy, je plantay les armes de nostre puissant et invincible Monarque sur cette riviere, pour servir de sauve-garde à tous ces Peuples, contre toutes les Nations Iroquoises.

Le 23. nous nous rendismes au Lac de saint Jean, apres beaucoup de peines. Je fus tout surpris à mon arrivée, d'apprendre que les Mistasirinins m'attendoient depuis un mois. C'estoit cette premiere bande que je rencontray sur ma route passant dans leur païs, à qui j'avois differé le Sacrement de Baptesme jusqu'à mon retour, et que j'avois envoyez au Lac de saint Jean, en partie pour éprouver leur resolution, en partie aussi pour les instruire pleinement et à mon loisir, quand je serois de retour.

Je receus la pleine recompense de toutes les peines que j'avois souffertes dans ce long voyage, par le baptesme de trente Adultes. Apres les avoir suffisamment instruits, je fus d'avis qu'ils restassent au Lac pour y passer l'Hyver, et se mieux establir dans le Christianisme.

J'espere que ce voyage leur profitera, car comme les gens qui habitent ce Lac sont plus anciens Chrestiens et plus fermes dans la Foy, leur exemple servira beaucoup à cette nation, pour leur donner une veritable idée de nostre sainte Religion.

Le 29. nous partismes du Lac pour aller à Chegoutimik, où Monsieur de saint Denis, Capitaine de Tadoussac, nous attendoit pour nous embarquer dans son vaisseau ; nous y arrivasmes le premier d'Aoust.

Dés que j'ay esté à Quebec, j'ay tasché d'exposer la suite de nostre voyage aux personnes qui m'avoient employé, et que je sçavois avoir plus de part au succez de cette Mission : je les ay informées des causes de mon retour si

prompt, des lieux que j'ay veus, de tout ce que j'ay fait pour le salut de tous ces peuples, pour la publication de l'Evangile, l'establissement de nostre sainte Foy, et pour la gloire de nostre grand Monarque dans toutes les Nations que nous avons pu pratiquer pour leur en faire un ample et fidele rapport.

Jusques icy, on avoit estimé ce voyage impossible aux François, qui apres l'avoir entrepris déja par trois fois, et n'en ayant pû vaincre les obstacles, s'estoient veu obligez de l'abandonner dans le desespoir du succez. Ce qui paroist impossible, se trouve aisé quand il plaist à Dieu. La conduite m'en estoit deuë, apres dix-huit ans de poursuites que j'en avois faite, et j'avois des preuves assez sensibles que Dieu m'en reservoit l'execution, apres la faveur insigne d'une guerison soudaine et merveilleuse, pour ne point dire miraculeuse, que je receus dés que je me fus devoüé à cette Mission, à la sollicitation de mon Superieur. Et en effet, je n'ay pas esté trompé dans mon attente, j'en ay ouvert le chemin en compagnie de deux François et de six Sauvages.

Il est vray que ce voyage est extremement difficile, et que tout ce que j'en escris n'est que la moindre partie de ce qu'il y faut souffrir. Il y a 200. saults ou cheutes d'eau, et partant 200. portages, où il faut porter canot et équipage tout ensemble sur son dos ; il y a 400. rapides, où il faut avoir toujours une longue perche aux mains, pour les monter et les franchir ; je ne veux rien dire de la difficulté des chemins, il faut l'experimenter pour le comprendre. Mais on prend courage quand on pense combien d'ames on peut gagner à Jesus-Christ. Il faut faire 800. lieuës pour aller et pour revenir ; nous en avons fait plus de 600. en moins de quarante jours. Nostre maxime estoit de partir de bon matin, et de gister bien tard ; nous nous mettions en route aussi-tost que le point du jour nous permettoit d'entrevoir les roches dans la riviere, et nous la continuions jusqu'à ce que par le defaut de clarté, on ne pouvoit plus les distinguer.

Le succez que j'ay eu en publiant l'Evangile a esté surprenant, rencontrant dans les esprits de toutes ces Nations, des dispositions si avantageuses, que j'ay eu plus de peine à refuser ceux qui se presentoient pour estre baptisez, qu'à les gagner et à les assujetir sous l'empire de la Foy. Tous les Capitaines et les principaux Chefs ont esté gagnez à Dieu, ce qui aidera beaucoup à la conversion des autres.

Ce n'est pas sans raison que j'en conçois de grandes esperances.

Les mariages et les superstitions sont deux vices capitaux, et l'obstacle le plus malaisé à vaincre dans toutes les Nations Sauvages ; celles-cy semblent d'autant moins éloignées du Royaume de Dieu, qu'elles sont moins sujettes à ces vices, n'estant point accoustumées à une vie beaucoup voluptueuse, et ne se montrant point si opiniastres dans leurs superstitions ; il est aisé de les desabuser de leurs erreurs, les assujettir aux Loix Evangeliques et à la pureté de la religion Chrestienne.

Je n'ay point eu de peine à leur faire comprendre le peu de pouvoir qu'ont les demons pour secourir ceux qui les servent, puisqu'ils n'en ont aucun pour se delivrer eux mesmes des feux de l'Enfer, et je leur ay expliqué les peines qu'ils endurent, l'ardeur de leur jalousie, et la malice horrible qu'ils ont de souhaitter d'avoir des compagnons de leur misere.

La Polygamie n'est pas ordinaire chez eux, j'ay remarqué mesme que la seconde femme de ceux qui en avoient deux, estoit presque toujours quelque proche parente, et m'estant informé de la raison qu'ils pouvoient avoir pour en user ainsi, on me respondit que quand une femme a perdu son mary, c'est au plus proche parent d'en prendre soin, et de la faire subsister, et de la tenir non pas en qualité d'esclave, mais de femme.

Je finis le recit de nostre voyage par le nombre des baptisez, qui monte depuis mon depart à deux cens, tant enfans qu'adultes. Que ne peut-on pas esperer apres de si beaux commen-

cemens ? particulierement si on considere le desir ardent que tous ces peuples m'ont témoigné d'estre instruits, la difficulté qu'ils ont euë à me laisser partir, les instances qu'ils m'ont faites de nous aller establir au plustost dans leur païs, et les sollicitations pressantes qu'ils font à tous les François pour les inviter à venir negocier avec eux.

Peut-on rien souhaitter apres tant d'avantages, sinon qu'il plaise à Dieu de donner benediction à tous nos travaux ? c'est son affaire, et c'est son interest.

La sainte mort de Madame de la Peltrie, fondatrice des Religieuses Ursulines en la Nouvelle France, et de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, premiere Superieure de ce Monastere.

TROISIESME PARTIE.

Nostre Canada a perdu Madame de la Peltrie, Fondatrice des Religieuses Ursulines en ce païs, et Bien-factrice de nos Missions. Elle mourut saintement parmy ses filles, le 18. de Novembre de l'an 1671. et fut suivie six mois apres, de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, sa chere compagne, et la premiere Superieure de ce Monastere.

La mort de ces deux Illustres personnes a esté une affliction publique : comme elles obligeoient tout le monde, tout le païs y a pris part, et les a regrettées. On les honoroit beaucoup partout, pour leur vertu et leur sainteté ; mais elles estoient cheries et considerées, particulierement comme celles qui avoient donné commencement à l'instruction des jeunes filles Françoises et Sauvages, et qui par ce moyen avoient beaucoup contribué au bon establissement et au progrez des Colonies de la Nouvelle France.

Elles ont esté toutes deux appellées de Dieu pour ce glorieux dessein, presqu'en mesme temps, et toutes deux d'une maniere extraordinaire, sans s'estre jamais veuës ny connuës auparavant, au moins des yeux du corps. Ce qui fut dés lors un préjugé de l'excellence du caractere de leur vie et de leur conduite, comme il paroistra dans les Chapitres suivans. Il y a 32. ans qu'elles passerent la mer en un mesme vaisseau, et soustenuës qu'elles ont toujours esté depuis, par de nouveaux renforts qui leur sont venus de France, d'année en année, et que le Ciel leur a mesme procuré parmy les filles qu'elles ont élevées dans le païs, elles ont formé une Communauté assez nombreuse, qui subsiste par une espece de miracle, et avec laquelle elles ont travaillé toutes deux de concert jusqu'au dernier soupir, à sanctifier grand nombre de familles, par les bonnes impressions qu'elles ont données de nostre sainte Religion, et des vertus Chrestiennes à celles qui les composent.

Mon dessein n'est pas de prevenir icy les Escrivains qui voudroient nous donner l'histoire complete de deux vies si saintes. Je ne pretends que toucher legerement quelque chose de leurs eminentes vertus, et de leur sainte mort, afin d'éviter le blâme de commettre une injustice, en tenant caché un bien qui doit estre public, et satisfaire en quelque maniere, comme par avance, à une infinité de personnes qui ne respirent que la gloire de Dieu, en leur donnant la connoissance de deux saintes Ames, qui ont brulé du mesme zele, et qui n'ont jamais eu d'autres pretentions que de vivre et mourir en son saint Amour, dans un païs barbare, et de le voir, au peril de leur vie, connu et aimé de tous les peuples de ce nouveau monde.

Je ne puis toutefois me dispenser de parler assez amplement de leur vocation au païs de Canada, parce qu'elle fera voir les voyes admirables de la divine Providence pour les sanctifier, en pro-

curant en mesme temps à ces Nations barbares, un secours si avantageux pour leur salut ; et quelque pensée que j'aye pour éviter la confusion de ramasser en des Chapitres separez, ce qui les regarde chacune en particulier, il faut neantmoins qu'apres avoir ouy cette pieuse Dame sur le sujet de sa vocation, nous en apprenions des circonstances tres-notables du narré que nous fera de la sienne, par l'ordre de son Directeur, la Reverende Mere Marie de l'Incarnation.

CHAPITRE I.

De la vocation de Madame de la Peltrie au païs de Canada.

Madame Magdelaine de Chauvigny, veuve de feu Monsieur de la Peltrie, nâquit à Alençon de parents des plus considerables de ce païs, qui prirent un soin tout particulier de l'élever dans la crainte de Dieu, et dans la pieté. Dés son enfance, elle fit paroistre son beau naturel, ses inclinations au bien, et un esprit déja meur : on ne voyoit en elle aucune marque de legereté, et ses mœurs se formoient dés lors à toute sorte de vertu. Le saint Esprit, qui la conduisoit, luy inspira une affection tres-grande pour tout ce qui regarde le service de Dieu, pour la pureté, la misericorde et la charité envers les pauvres, dont elle ne pouvoit voir la misere sans en estre touchée de compassion ; ce qui faisoit juger à ceux qui faisoient une reflexion particuliere sur sa conduite, qu'elle seroit un jour une grande servante de Dieu.

Je laisse à des personnes de merite, qui en conservent precieusement les memoires, mille particularitez d'édification qu'on raconte de son bas âge, pour m'arrester uniquement à ce qui a rapport à sa vocation en Canada. Estant un peu avancée en âge, on connut assez que son naturel, et les dons du Ciel qui esclatoient en elle, la rendoient beaucoup plus digne d'avoir Jesus-Christ pour Epoux, que propre à passer sa vie dans les pompes et les delices du siecle. Aussi les premieres saillies de sa devotion furent pour la Religion ; elle fit tous ses efforts pour y entrer, et dans le desespoir d'en obtenir la permission, elle se jetta à la dérobée dans un Monastere, d'où on eut bien de la peine de la retirer, sur tout pour l'engager dans le mariage, pour lequel elle n'avoit aucune inclination. Neantmoins le grand respect qu'elle avoit toujours eu pour ses pere et mere, dont elle connut la volonté, l'y firent consentir. Apres une infinité de combats, et des torrens de larmes, elle vit clairement que Dieu vouloit d'elle, qu'elle leur rendist obeïssance. Elle espousa donc un fort honneste Gentil-homme de la maison de Touvoys, nommé Monsieur de la Peltrie, (*) de qui elle eut une fille, qui ne receut la vie que pour aller augmenter dans le Ciel le nombre des Predestinez. En cet estat, elle n'oublia rien, selon le precepte de saint Paul, pour faire qu'on ne peust remarquer la moindre tache dans sa couche nuptiale ; elle conserva inviolablement les loix les plus saintes du mariage, jusques à ce qu'il plust à Dieu appeller à soy Monsieur son mary, et la remettre en liberté. Pour lors se voyant sans enfans, et avec de grands biens, elle delibera devant Dieu sur ce qu'elle avoit à faire, et ne souffrit pas peu dans son esprit avant que de se déterminer : car d'un costé elle se sentoit fort portée à reprendre ses premieres pensées de la Religion ; de l'autre, les richesses que Dieu luy avoit données, luy presentoient un moyen bien avantageux pour procurer un secours notable à la conversion des peuples barbares du Canada. Enfin la compassion de tant d'ames qui se perdoient, luy toucha le cœur plus sensiblement, et l'emporta par dessus les inclinations violentes qu'elle sentoit pour la vie Religieuse ; et apres avoir consulté là dessus des personnes doctes, de merite et de grande vertu, elle prit resolution de sa-

(*) M. de Grival, Seigneur de la Peltrie. (Chronique des Ursulines, Vol. 2. P. 422.)

crifier ses biens et sa vie à cette bonne œuvre. Le papier qu'elle leur mit entre les mains, où elle avoit escrit de sa main toutes ses veuës, ses lumieres et ses sentimens sur cette vocation, est tombé heureusement dans les nostres.

J'en ay tiré les chefs qui suivent, comme plus remarquables, parce qu'ils en comprennent toute la substance. Comme la fin qu'elle se proposoit estoit de connoistre par ces grands hommes, la volonté de Dieu, elle leur ouvre entierement son cœur et en expose les sentimens dans toute la sincerité possible : Elle declare premierement que ce n'estoit pas un dessein pris à la legere; que ç'avoit esté le plus ordinaire de ses entretiens interieurs avec Dieu, principalement depuis six ou sept ans, que le feu de son saint amour s'estoit allumé dans son cœur d'une maniere extraordinaire, et qu'elle avoit receu cette grace, faisant les exercices spirituels sous la conduite d'un sage Directeur ; que pendant cette retraitte, elle avoit senty des mouvemens si puissans, pour procurer par toutes les voyes imaginables la gloire de celuy qui possedoit uniquement son cœur, qu'elle ne se proposoit pas moins que de s'employer à procurer, autant que le pourroit la foiblesse de son sexe, la conversion et le salut de toutes les nations du monde, qui luy sembloit trop petit pour la grandeur de son zele ; qu'elle accompagnoit dés lors en esprit tous ces hommes Apostoliques qui y travaillent par toute la terre, dans leurs dangers et dans leurs fatigues ; qu'elle disoit cent et cent fois le jour à Dieu, dans ces transports : Faites de moy, mon Dieu, tout ce qu'il vous plaira, tout est à vous, mon Dieu, mon cœur, mes biens et ma vie ; et qu'elle avoit senty interieurement que Dieu prenoit plaisir à ces saillies d'amour ; qu'il acceptoit l'offrande qu'elle luy faisoit de soy-mesme, et que ses projets reüssiroient à sa gloire. Ces saints desirs estoient si embrasez et si violens, qu'elle en avoit de la peine à respirer ; et elle ajouste, qu'ils avoient toujours continué et augmenté de jour en jour. Mais comme ses veuës, pour lors, n'estoient que generales, elle n'avoit encore aucun dessein formé ; et elle jugeoit bien que n'estant pas assez forte pour entreprendre tout ce que son zele luy pourroit inspirer, elle devoit, pour rendre ses bons desirs effectifs, se déterminer à quelque bonne œuvre particuliere dans l'estenduë de son pouvoir et de ses forces. Elle se trouva là-dessus dans de grandes obscuritez, ce qui l'obligea à redoubler ses prieres et ses devotions, et à faire dire quantité de Messes ; enfin la pensée luy vint qu'elle ne pouvoit rien faire de plus avantageux à la gloire de Dieu, que de donner ses biens et sa vie pour estre employez à l'instruction des petites filles de Canada : O que de bon cœur, disoit-elle, j'y consacrerois toutes les richesses de l'Univers, si elles estoient en ma disposition ! que je souffrirois volontiers tous les martyres imaginables pour cooperer au salut de ces pauvres ames abandonnées !

Dans ces pensées et dans ces desirs si ardents, elle estoit bien resoluë de ne rien entreprendre sans l'aveu et l'approbation de personnes bien éclairées, et elle jugeoit assez que pour en venir à l'execution, il falloit qu'elle eust la parfaite joüissance de ses biens : deux pas à faire tres-fascheux. Mais c'est icy où elle fit paroistre son courage et sa confiance en Dieu ; de fait, elle trouva mille difficultez pour le dernier, et pour le premier de tres-grandes oppositions : son entreprise ayant paru d'abord une chimere, parce que le Canada ne faisant alors que commencer, il n'y avoit aucune apparence qu'une jeune veuve delicate, avec de grands avantages de nature, de biens de forture et de grace, considerée et recherchée comme l'un des premiers partis de ce pays, songeast à passer les Mers pour mener une vie miserable dans des forests, parmy des peuples les plus barbares du monde. Pour ses biens, elle entra dans de grands procez, ses parties qui estoient puissantes, pretendants que pour ses profusions et ses liberalitez envers les pauvres, elle estoit incapable de gouverner son bien. Elle ne s'é-

tonna point neantmoins, quoy qu'elle eust peu de personnes pour elle, et qu'elle eust perdu son procez. D'abord elle en appella ; ses parties avoient de leur costé des plus grands du Royaume, qui sollicitoient incessamment les Juges contr'elle : tout sembloit estre dans le desespoir, et ses amis tenoient comme pour asseuré qu'au plus elle n'auroit son partage, que par provision. Dans ces embarras, elle eut recours à Dieu, et luy fit vœu, et au grand saint Joseph, Protecteur du Canada, que si elle gaignoit son procez, elle executeroit son dessein, et qu'elle employeroit tout son bien pour sa gloire et le salut des ames. Tout estoit encore alors dans le secret. En mesme-temps qu'elle eut fait ce vœu, Dieu changea le cœur de ses parties, qui de lyons, pour me servir de ses termes, devinrent des agneaux ; en un mot elle gaigna son procez. Tous ses amys, et tous ceux qui luy avoient esté les plus opposez, en furent surpris, et admirerent la conduite de la divine Providence sur ses affaires. Quelques bonnes ames, dit-elle, me disoient : Nous ne sçavons pas quels sont vos desseins, mais la main de Dieu s'est fait paroistre extraordinairement en cette occasion, et vous estes bien obligée de l'en remercier et de luy en témoigner vos reconnoissances.

Apres ce coup du Ciel en sa faveur, elle témoigne que ses desirs de glorifier Dieu dans le Canada, le mépris des douceurs et des commoditez de la France, l'amour pour sa vocation, et le zele pour l'instruction des petites filles Sauvages, s'estoient accrus notablement, aussi bien que sa confiance en Dieu ; et elle avoüe franchement, pour s'expliquer avec sa simplicité et sa sincerité ordinaire, qu'elle avoit ressenty depuis en son cœur, tout ce qu'elle avoit jamais leu ou entendu, des passions les plus ardentes des Saints, pour tout ce qui touche le service et la gloire de Dieu ; de plus, que le jour de la Visitation de la sainte Vierge, pendant son oraison, Nostre-Seigneur luy avoit donné une forte impression que sa volonté estoit qu'elle allast en Canada, pour le bien de tant de petites filles, et qu'il luy feroit à ce dessein, de grandes graces. Ce qui me donna, dit-elle, tant de confusion, que je luy dis, toute baignée de larmes : Helas ! Monseigneur, ce n'est pas à moy, qui suis une si grande pecheresse, une si vile et si abjecte creature, qu'il faut départir de si grandes faveurs. Il me semble qu'il me disoit interieurement qu'il estoit vray, mais que c'estoit pour donner sujet d'admirer davantage sa misericorde, et qu'il vouloit se servir de moy en ces lieux là pour sa gloire ; que je m'y verrois un jour, et que j'y mourrois ; que quoy que de ses plus zelés serviteurs deussent s'y opposer, je n'avois que faire de me mettre en peine, que j'irois infailliblement. Je demeuray muette, ne sçachant plus que dire, je fondois toute en pleurs, voyant d'un costé les graces que Dieu me faisoit, et de l'autre mon indignité ; je sortis de mon Oraison remplie d'une paix interieure, et dans une entiere confiance que mes desseins reüssiroient.

Nonobstant tous ces sentimens et ces connoissances si expresses, selon qu'elle le pouvoit presumer, de la volonté de Dieu, elle remet tout au jugement de ceux que Dieu luy avoit donnés pour la decision de cette affaire, comme elle le témoigne, finissant ainsi l'écrit qu'elle leur presenta sur ce sujet : Au reste, je laisse le tout entre les mains de Dieu (ce sont ses propres termes) et de ses fideles serviteurs, qui prendront la peine d'examiner ma vocation en Canada, les conjurant au nom de sa bonté, de ne pas considerer ce que je pourray souffrir dans l'execution de ce dessein, puisque j'endurerois volontiers mille Martyres, s'il estoit besoin et que ce fust la volonté de Dieu ; pour contribuer quelque chose à sa plus grande gloire, je suis preste de signer à l'aveugle tout ce qu'ils auront conclu sur cette affaire.

Ils jugerent tous, apres l'avoir ouye et examiné son écrit, que le doigt de Dieu y estoit tout manifeste, et qu'elle pouvoit suivre, avec asseurance, l'attrait de la divine Majesté ; quelques-uns mesme maintenoient qu'elle ne pouvoit reculer, ou differer, sans resister au Saint-Esprit.

Il ne se peut dire quelle fut pour lors la joye de son cœur.

Nostre-Seigneur voulut encore témoigner qu'il approuvoit sa resolution, dans une grande maladie qui luy survint au plus fort de ses difficultez : elle estoit à l'extremité et sur le point de tomber en l'agonie, dont on n'attendoit que le premier moment pour luy donner l'habit des Religieuses de saint François, dans lequel elle avoit desiré de mourir, lors qu'elle se sentit inspirée de faire vœu, en cas qu'il plust à Dieu luy rendre la santé, de s'appliquer encore avec plus de vigueur à rompre tous les obstacles qui s'opposeroient à son dessein ; elle le conceut dans son cœur, sans que personne en eust aucune connoissance, en mesme-temps la fievre la quitta. Le Medecin ayant appris qu'elle n'estoit pas morte, et qu'elle avoit passé doucement la nuit, en fut surpris, veu l'estat où il l'avoit laissée le jour precedent. Il la vint voir, et la trouvant sans fiévre, luy dit : Madame, je pense que vostre fiévre est allée en Canada ; la malade, qui ne pouvoit encore parler, leva doucement les yeux au Ciel, et fit un petit souris.

Dieu luy ayant ainsi rendu la santé comme par miracle, elle s'acquitta genereusement de son vœu. Jamais homme ne se trouva plus en peine que Monsieur de Vaubougon son pere, qui avoit des pensées sur sa fille tout à fait opposées à celles que le Saint-Esprit luy avoit inspirées ; elle estoit sa bien-aymée, demeurée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, sans enfans, recherchée de tous costez, et des meilleurs partis de la Province, pour ses belles qualitez, qui la rendoient extremement aymable. Ils souffroient tous deux dans leur esprit, et le pere et la fille : le pere pour flechir le cœur de sa fille, qui luy témoignoit assez son extreme aversion du mariage ; et la fille, qui ne pensoit qu'à glorifier Dieu, se voyant comme seule, pour trouver une personne bien éclairée, qui luy donnast conseil sans estre suspecte, et l'aydast à executer le dessein qu'elle avoit pour le Canada. Elle consulte Dieu la dessus, à son ordinaire, et la pensée luy vint de s'adresser à un tres-honneste gentil-homme, d'une haute pieté, feu Monsieur de Bernieres, Tresorier de France, à Caën, assez connu par ses livres, et plus encore par la sainteté de sa vie. Elle trouve moyen de luy parler, et apres l'avoir informé en divers entretiens, de toutes les connoissances necessaires, pour tirer de luy les lumieres qu'elle souhaittoit dans la poursuite de son entreprise, elle luy proposa une pensée qui faciliteroit et justifieroit la liberté de leurs entreveuës, qu'elle jugeoit devoir estre frequentes, pour pouvoir se servir avantageusement de ses conseils, sçavoir, que comme on l'importunoit fort pour le mariage, il eut pour agreable de la demander à Monsieur son pere, sans toutefois avoir la pensée de l'épouser jamais.

Ce saint homme vit assez clair dans l'intention de cette pieuse Dame. Neantmoins comme la chose estoit fort extraordinaire, il prit du temps pour la considerer devant Dieu ; elle le fit aussi encore tres-particulierement de son costé. Et tous deux enfin ayant jugé que ce moyen, qui n'avoit rien qui ne fust selon Dieu, seroit efficace, pour la fin qu'ils pretendoient. Monsieur de Bernieres en fit la proposition fort civilement à Monsieur de Vaubougon, qui estant bien informé du merite de la personne, y consentit, pourveu que sa fille le voulust bien.

Cette sage fille, qui agissoit de concert avec luy dans cette sainte fiction, escouta-là dessus son pere, avec beaucoup de respect et de modestie ; et sa réponse fut, que puisque cet honneste Gentil-homme, qui luy faisoit l'honneur de la rechercher, luy agreoit, elle le preferoit aussi à qui que ce fust de la Province. Il n'en fallut pas davantage pour contenter l'esprit de Monsieur de Vaubougon, et pour donner à ces deux bonnes ames liberté entiere de se communiquer, et pousser fortement, quoy que secretement, l'affaire du Canada, que Monsieur de Bernieres entreprit avec tant de conviction qu'elle seroit à la gloire de Dieu, qu'il estoit resolu d'y employer, s'il eust esté besoin, tout son bien, et ne quitta point Madame de la

Peltrie, qu'il ne l'eust mise luy-mesme dans un des vaisseaux qui passoient en Canada. Mais Dieu vouloit que pour épargner la douleur qu'auroit causé une separation si violente et si inesperée, cette fille si fort cherie fermast auparavant les yeux à son bon pere, qui mourut tres-chrestiennement, peu de temps apres l'esperance qu'il avoit conceuë de revivre dans une heureuse posterité par ce second mariage, s'il eust esté tel qu'il se l'étoit figuré. Apres cette perte, qui luy fut tres-sensible, la voilà plus libre que jamais, et ses affaires se trouverent à tel point pour ne pas m'arrester à trop de particularitez, quoy qu'assez remarquables, qu'il ne fut plus question que de faire choix du Monastere et des Religieuses propres pour ce dessein. Comme on jettoit les yeux de tous costez, on découvrit enfin qu'à Tours, quelques Religieuses Ursulines avoient vocation pour le Canada, entr'autres la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, decedée en cette ville depuis quelques mois. Monsieur de Bernieres, et Madame de la Peltrie s'estoient transportés à Paris pour negocier cette affaire ; il y eut aussi-tost des Lettres de part et d'autre, et les réponses se trouvant favorables, il fallut en venir au plustost à l'entreveuë, qui verifia une vision merveilleuse, que la dite Mere Marie de l'Incarnation avoit euë six ans auparavant ; laquelle, comme elle a esté suivie de son effet, merite bien qu'elle mesme nous en fasse le recit dans le Chapitre suivant, l'ayant écrite de sa main, depuis la mort de la dite Dame et peu de temps avant la sienne, par l'ordre de son Confesseur et Directeur.

CHAPITRE II.

Le témoignage illustre que rend la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, de la Providence particuliere de Dieu sur la vocation de Madame de la Peltrie en Canada.

Je produis ce témoignage d'autant plus volontiers, que la sainteté et le merite de la personne, dont nous parlerons cy-apres, luy donne son autorité et son poids : voicy ses propres termes.

Environ l'an mil six cent trente-trois, vers la fin de l'année, peu apres que j'eus fait ma profession Religieuse, m'estant retirée à l'issuë de Matines, dans nostre cellule, il me sembla dans un leger sommeil, que je pris par la main une jeune Dame Seculiere, et que marchant avec elle d'un pas plus prompt que le sien, je la devançois toujours, sans neantmois la laisser. Nostre chemin estoit vers le lieu où l'on s'embarquoit. Nous allasmes toujours de compagnie durant nostre voyage, jusques au lieu où nous nous devions rendre. Enfin nous arrivasmes à un grand païs. Estans descendues à terre, nous montasmes sur une coste par un passage, comme de la largeur d'un grand portail ; à costé de cette ouverture, parut un homme vestu à la façon qu'on depeint les Apostres, qui, nous regardant benignement ma compagne et moy, me fit signe de la main, me donnant à entendre que c'estoit là nostre chemin, pour aller à nostre demeure ; quoy qu'il ne parlast point, son signe me servoit d'adresse pour aller à une petite Eglise, située sur la coste. Cette place estoit quarrée en forme d'un Monastere, les bastimens beaux et reguliers ; cependant sans m'arrester à en considerer la structure, mon cœur estoit attiré vers cette petite Eglise, qui m'avoit esté montrée par le gardien de ce païs. Je sentois toujours ma compagne apres moy ; et en avançant, je vis un chemin qui conduisoit au bas de ce grand païs, qu'en un moment je consideray tout entier : il me parut couvert d'un broüillars épais, au milieu duquel j'entrevis

une Eglise quasi enfoncée dans ces tenebres, en sorte qu'on n'en voyoit que le faiste. Ces obscuritez, qui remplissoient ce pauvre païs, estoient affreuses, et paroissoient inaccessibles ; ma compagne cependant me quitta, et descendit quelques pas dans l'épaisseur de ces broüillars. Pour moy, qui dés le commencement avois eu signe d'aller à une petite Eglise qui estoit sur le bord de la coste où nous estions, je ne respirois que d'y arriver au plustost ; elle estoit d'un beau marbre blanc, tout orné d'une belle sculpture à l'antique. La sainte Vierge estoit assise au dessus, tout au milieu, et regardoit ce grand païs, portant en son sein le saint Enfant Jesus. La Mere et le Fils me paroissoient de marbre ; cependant leur attrait estoit si charmant, qu'il me sembloit que je ne serois jamais arrivée assez tost pour contenter ma devotion.

J'y arrivay enfin, pleine d'une ardeur qui me consumoit. Pour lors je fus bien surprise, car levant les yeux je trouvay que la sainte Vierge et son divin Enfant n'estoient plus de marbre, mais de chair, et que cette sacrée Mere jettoit ses regards pitoyables sur ce païs desolé, et que baissant la teste, elle en entretenoit le petit Jesus ; il me sembloit aussi qu'elle luy parloit de moy, ce qui m'enflammoit le cœur de plus en plus.

La beauté du visage de la sainte Vierge, qui paroissoit de l'âge de quinze à seize ans, estoit ravissante ; l'impression en est encore entiere dans mon esprit. Là dessus, je m'éveillay avec une grande idée pour la conversion du païs que j'avois veu ; je n'avois neantmoins aucune veuë de ce que pouvoit signifier cette vision, tout m'estoit un mystere que je n'entendois pas, parce qu'en tout cela il ne me fut pas dit une seule parole. Un jour donc que j'estois devant le saint Sacrement, je receus tout d'un coup une nouvelle impression de cette mesme vision, et tout ce que j'avois veu de ce grand païs fut representé à mon esprit dans toutes ses circonstances. La divine Majesté en cette vision, me dit interieurement : C'est là le Canada que je t'avois monstré, il faut que tu y ailles faire une maison à Jesus et à Marie. Je n'avois jusques alors jamais entendu parler de ce que c'estoit que le Canada, que quand, pour faire peur aux enfans, on les menaçoit de les envoyer en Canada ; je le prenois pour un mot d'épouvante ou de raillerie. Pour cet homme, qui en estoit le gardien, je ne pus douter que ce ne fust saint Joseph, Jesus et Marie ne pouvant estre sans luy.

Il y avoit donc environ six ans que tout cela s'estoit passé, lors que Madame de la Peltrie et Monsieur de Bernieres arriverent à Tours pour faire le contract de fondation sous le bon plaisir de Monseigneur Deschau, Archevesque, Superieur du Monastere, et des filles qu'on venoit demander. Ce fut le R. P. Recteur du College de la Compagnie de Jesus, qui nous en vint apporter la nouvelle, que nostre Reverende Mere Prieure receut avec action de grace, et qui de là à nostre sollicitation, alla trouver Mondit Seigneur de Tours, et luy demanda des Religieuses Ursulines pour accompagner Madame de la Peltrie, qui avoit le dessein d'aller fonder un Seminaire en Canada, pour l'instruction des filles Sauvages. Cette demande surprit d'abord ce bon Prelat ; neantmoins apres qu'il eut esté bien informé de tout par ce Pere, alors eslevant sa voix : Ha ! mon Pere, luy dit-il, est-il bien possible que Dieu veüille prendre de mes filles pour un dessein si glorieux ? helas ! que je seray heureux, s'il s'en trouve dans cette Communauté qui ayent vocation pour exposer leur vie si genereusement ! Le Pere luy repliqua que la divine Providence y avoit pourveu, et m'avoit donné cette vocation : Allez, je vous prie, mon Pere, luy répondit-il, allez encore luy parler, interrogez-là bien sur ce sujet, et revenez au plustost m'apprendre ce qui en est.

Sur ces entrefaites, Madame de la Peltrie entre avec Monsieur de Bernieres ; il la receut avec mille benedictions sur sa genereuse entreprise, et fut tellement touché de sa rare modestie, et du zele qui paroissoit dans ses paroles, et dans l'ouverture qu'elle luy fit, des sentimens de son cœur, qu'il acquiesça

avec joye à toutes les demandes qui luy furent faites, sur tout, lors qu'il eut appris par le retour du Pere, qui m'estoit venu examiner de sa part sur ma vocation, ce qui en estoit au vray. En mesme-temps il voulut qu'on nous amenast Madame de la Peltrie, qu'on luy ouvrist les portes du Monastere, à elle et à ses suivantes, et qu'on la receust dans la Maison, comme sa propre personne.

Cette bonne Dame, qui avoit apprehendé l'abord de Monseigneur de Tours, fut ravie de voir son affaire faite si promptement ; et sans differer davantage, vint au Monastere pour nous faire part de cette bonne nouvelle, et connoistre celles que Dieu luy avoit destinées pour ses compagnes.

A son arrivée, la Communauté s'assembla au son de la cloche, et s'estant rangée en ordre pour la recevoir en ceremonie, selon les intentions de mondit Seigneur, nous la conduisismes au Chœur en chantant le *Veni creator*, qui fut suivy du *Te Deum*. Toutes pleuroient de joye de voir cette pieuse Dame, qu'on regardoit comme un Ange du Ciel ; elle de son costé, pensoit estre en Paradis. Pour moy, dés que je l'eus envisagée, je me souvins de ma vision, et reconnus en elle la compagne qui s'estoit jointe à moy, pour aller à ce grand païs qui m'avoit esté montré : sa modestie, sa douceur et son teint m'en renouvellerent l'idée ; tous les traits de son visage me parurent estre les mémes. Il y avoit environ six ans que cela m'estoit arrivé, et cependant j'en avois l'idée aussi distincte que s'il n'y eût eu qu'un jour. Ce qui me fit encore admirer davantage la divine Providence, fut ce que j'appris par apres d'elle mesme, qu'en ce mesme temps que Dieu me l'avoit fait connoistre, il luy avoit aussi donné les premieres inspirations de sa vocation pour le Canada.

Pour ne point m'arrester au détail de mille circonstances, qui changerent, dans cette agreable entreveuë, nostre Communauté en un petit Paradis, la difficulté fut de nous trouver une compagne, car toutes le vouloient estre. On alloit en foule trouver Monsieur de Bernieres, qui estoit resté au parloir, pour obtenir cette grace de Monseigneur de Tours par son entremise. Enfin le sort tomba heureusement sur une fille pleine de courage et de zele, et accomplie en toute sorte d'avantages de la nature et de la grace ; c'estoit la Mere Marie de saint Joseph, appellée auparavant, de saint Bernard, dont il est fait mention en la Relation de l'an 1652. pour avoir finy saintement sa vie en ce païs, comme elle s'y estoit employée l'espace de treize ans avec grand fruit pour le salut des ames.

Toutes choses estant ainsi terminées, en peu de temps, selon nos souhaits, nous prîmes congé, particulierement de mondit Seigneur, et ayant receu sa benediction, nous partîmes incessamment de Tours pour nous rendre au plustost à Paris ; où estant arrivées sur la fin de Fevrier de l'an 1639. nous esperions bien augmenter nostre nombre de quelques-unes des Religieuses Ursulines du Fauxbourg saint Jacques, qui avoient la mesme vocation que nous ; et nostre esperance en estoit d'autant plus grande que nous n'ignorions pas le zele de cette Maison pour le Canada, et la disposition qu'elle avoit de s'en priver tres-volontiers pour une si sainte entreprise.

En effet, il s'en trouva qui estoient toutes disposées dés lors, à se joindre avec nous, comme firent l'année suivante la Mere Anne de saint Claire et la Mere Marguerite de saint Athanase ; mais Monseigneur de Paris ne le jugea pas à propos, ne pouvant pas encore se resoudre à donner son approbation à un dessein si extraordinaire.

La divine Providence avoit destiné cette place pour cette année, à la Mere Cecile de sainte Croix, que nous trouvasmes heureusement au Monastere des Ursulines de Dieppe, dans des ardeurs incroyables d'exposer sa vie aux tempestes et aux dangers de la mer, pour cooperer avec nous, dans les emplois propres de nostre Institut, au glorieux dessein de la conversion de ces nations barbares.

Enfin, apres avoir surmonté mille difficultez, par une assistance du Ciel toute

particuliere, nous nous embarquâmes le 4. de May, cinq que nous estions, sans parler des Reverends Peres Jesuites, qui nous assisterent en tout, et ne nous abandonnerent jamais, et sans y comprendre aussi les Reverendes Meres Hospitalieres, que le saint Esprit avoit inspirées de demander la mesme Mission, pour exercer les œuvres de misericorde envers les François et les Sauvages malades, appuyées de la pieté de Madame la duchesse d'Eguillon, qui avoit donné la premiere ouverture à ce dessein, et fournissoit le fond necessaire à son establissement.

Enfin, sous la protection de la sainte Vierge, à laquelle nous avions eu recours tres-particulierement dans trois ou quatre dangers manifestes de naufrage, le premier jour d'Aoust de la mesme année, nous arrivâmes toutes heureusement à Quebec, où nous fûmes receuës par Monsieur de Mont-magny, Gouverneur, par les Reverends Peres Jesuites, et par tous les François et les Sauvages, avec toutes les civilitez et les demonstrations de joye imaginables.

Aussi-tost que je me vis sur cette terre tant desirée, je m'y prosternay et la baisay dans des sentimens de respect et de reconnoissance envers la divine Majesté, que j'adoray dans le païs, qu'elle m'avoit montré il y avoit longtemps. Je le reconnus tel que je l'avois veu, à la reserve de ces épaisses tenebres, qui me parurent dissipées, la Foy ayant déja fait de notables progrez dans les nations Algonquines, Montagnaises et Huronnes, par les soins des Reverends Peres de la Compagnie de Jesus.

Ces bons Sauvages nous regardoient comme personnes venuës du Ciel, ils mettoient la main sur leurs bouches par admiration, estonnez de ce que pour l'amour d'eux, nous avions quitté nostre païs, nos biens, nos parens et nos amis. Nous caressions et embrassions celles de nostre sexe, sans horreur, ny de leurs cheveux graissez, ny de leur mauvaise odeur, c'estoient tous nos tresors et toutes nos delices.

Le premier Chrestien, Noel Negabamat, nous amena deux de ses filles, e ensuite ce qu'il y avoit sur le lieu de filles Sauvages. Madame nostre chere Fondatrice, estoit ravie de se voir en possession de ce qu'elle avoit tant souhaitté, et de les pouvoir servir. Elle en voulut absolument avoir la charge en chef, et il luy fallut donner cette consolation.

Ce fut un plaisir de la voir déployer ce qu'elle avoit apporté pour faire de petites simares à ses cheres filles, que nous vestîmes de camelot rouge ; les Sauvages en furent ravis, les voyant toutes habillées d'une mesme parure.

Comme nous ne pouvions pas encore estre en cloture, la maison que nous avions d'emprunt, ne desemplissoit point, non plus qu'une grande chaudiere qui estoit toujours sur le feu ; rien ne nous estoit trop cher pour nos pauvres Sauvages. L'humilité et la charité de nostre pieuse Dame estoient si grandes, qu'elle rendoit à nos petites Sauvages les mesmes services que fait une nourrice à son enfant, avec une joye aussi grande que le monde en trouve dans ses delices les plus charmantes. Et quoy qu'elle fust naturellement d'une complexion tres-delicate, elle ne le faisoit point paroistre dans ces rencontres, mangeant souvent dans les cabanes avec les Sauvages, qui l'aimoient et l'honoroient à leur façon, plus qu'il ne se peut dire.

Mais ce narré de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, m'engage insensiblement à faire icy un petit abregé des principales vertus de cette pieuse Dame.

CHAPITRE III.

De la vie de Madame de la Peltrie en ce païs, et de sa sainte mort.

On peut juger de ses premieres démarches, dans la fidele correspondance qu'elle porta à la grace de sa vocation en ce païs, de quel pas elle s'y est

avancée en toute sorte de vertu, l'espace de pres de 33. ans que ces peuples ont eu le bonheur de la posseder.

Ce qui parut d'abord en elle avec plus d'éclat, fut le zele qui brûloit dans son cœur pour leur conversion. Elle eust volontiers couru en personne toutes les forests, les lacs et les montagnes de ce grand païs, pour crier à ces nations infinies qui les habitent, qu'il y a un Dieu, un Paradis, un Enfer, un Jesus-Christ crucifié pour l'amour et le salut de tous les hommes; mais il falloit auparavant respirer un peu, il falloit travailler à l'établissement du Monastere qu'elle avoit entrepris, il falloit qu'elle eust la consolation de voir ses filles en possession de l'employ qu'elle leur avoit souhaitté avec tant de passion, et qu'elle mesme y mist la main dans le soin qu'elle prit, conjointement avec elles, des petites filles Sauvages. Ces premieres saillies du feu divin, dont elle estoit consommée interieurement, avec son humilité, sa douceur, sa pieté et sa charité, qui rendoient sa conduite si sainte, donnerent de l'admiration aux François et aux Sauvages; mais ce qui les ravit, fut que deux ans apres son arrivée, ayant appris que le grand concours des Sauvages devoit estre plus haut, elle monta jusques à Montreal, où son grand cœur n'en trouvant pas encore assez pour contenter la soif extréme qu'elle avoit du salut des ames, elle prit le dessein de penetrer jusqu'à trois cents lieuës de Quebec, par des chemins embarrassez de torrens et de cheutes d'eau, qui feroient mesme peur à ceux qui ne les verroient qu'en peinture, et d'aller au païs des Hurons, où estoit le fort des Missionnaires, et où l'on comptoit plus de quatre-vingt mille ames, en y comprenant les peuples de la Nation Neutre et de la Nation du Petun, tous renfermez dans l'estenduë de soixante lieuës de païs, qui ont esté depuis ou ruinés, ou dissipés par les Iroquois en des Contrées plus écartées. Tout estoit disposé pour ce grand voyage, sa compagnie, ses canots, ses provisions, ses petits balots, qui contenoient de quoy vivre sur les lieux, et y faire ses liberalitez; rien ne l'avoit estonné de tout ce qu'on luy avoit pu dire pour la divertir de cette entreprise, elle n'attendoit que le temps et la saison propre pour s'embarquer; mais un de nos Peres estant descendu de ce païs avec la flotte Huronne, luy fit voir si clairement l'inutilité de ce voyage pour la fin qu'elle pretendoit, et le danger manifeste de tomber entre les mains des Iroquois, qui estoient en guerre avec ces peuples, qu'elle prit la resolution de n'y plus penser. Mais pour ne point manquer à ce zele, elle fonda l'entretien d'un Missionnaire de nostre Compagnie; et demeurant convaincuë qu'elle satisferoit pleinement à sa vocation, si elle se contentoit de travailler à la conversion de ces ames abandonnées, par des prieres continuelles, par ses abstinences et ses mortifications ordinaires, et par ses emplois de charité aupres des petites filles Sauvages, demeurant en cloture et vivant dans la regularité religieuse avec ses filles, comme elle a fait saintement et constamment jusqu'au dernier moment de sa vie, sans se relascher jamais, selon le témoignage que rend à sa vertu toute sa Communauté, elle estoit si exacte en toutes choses, qu'elle prevenoit les autres en tout ce qui regarde la discipline religieuse, et lorsque la Superieure ordonnoit quelque chose à la Communauté, elle estoit toujours la premiere à l'executer, animant ainsi toutes les autres par son exemple à obeïr avec promptitude, et l'on a remarqué que les observances regulieres n'estoient jamais mieux ny plus ponctuellement gardées, que lorsqu'elle avoit soin de la cloche.

Ayant l'office de la lingerie, qu'elle a exercé dix-huit ans entiers, elle donnoit plus volontiers qu'on ne luy demandoit, et donnoit de si bonne grace et avec tant de bonté, qu'elle faisoit mille excuses, si les choses n'estoient pas si commodes qu'elle l'eust bien souhaitté; aussi dés son enfance, la charité et la misericorde avoient esté ses cheres vertus. Elle avoit une telle affection pour les pauvres, que pour le respect et l'amour qu'elle avoit pour la pauvreté de Nostre Seigneur, elle eût voulu en avoir

toujours aupres de soy, et les vestir de ce qu'elle avoit de meilleur ; et comme on luy reprochoit un jour avec respect et amitié, qu'elle portoit presque toujours de vieux habits rapetassez, qu'il y avoit en cela quelque chose contre la bienseance, et qu'elle feroit peut-estre mieux de les donner aux pauvres. Ah, pour moy, dit-elle, j'aimerois beaucoup mieux leur en donner de neufs. L'esprit d'abaissement et d'humilité qui regnoit dans son cœur, luy rendoit facile la pratique de toutes les vertus ; son plaisir estoit de se voir dans les offices les plus méprisables, de laver la vaisselle, les marmites et les pots, ballier la maison, et assister les malades dans les derniers services ; ce qu'elle faisoit d'une maniere qui ravissoit tout le monde. Elle estoit en possession de prendre par tout la derniere place, au Chœur, au Refectoire, à la Communion, et aux autres assemblées de la Communauté ; c'estoit luy faire de la peine que de luy donner la qualité de Fondatrice. Helas ! je ne suis, disoit-elle à cette occasion, qu'une pauvre miserable, qui n'ay fait qu'offenser Dieu. Elle le croyoit ainsi, quoy qu'en effet sa conscience fust tres-pure devant Dieu, et que sa vie fust aux yeux des hommes, un exemple continuel de toutes les vertus. Son port, quoy qu'assez majestueux, estoit humble ; son exterieur portoit à l'amour de la pauvreté, au recüeillement interieur et à la devotion ; et ce bas sentiment qu'elle avoit d'elle-mesme faisoit qu'elle parloit peu, et jamais de soy, sinon pour se confondre. Un jour, au commencement de l'année, les petites Pensionnaires luy estant allées demander sa benediction : Mes pauvres enfans, leur dit-elle, à qui vous adressez-vous ? à la plus méchante creature qui soit au monde. Cette mesme humilité faisoit, qu'elle ne vouloit pas qu'on luy servist rien de particulier pour le manger, quoy qu'elle en eust besoin, s'estimant inutile et la derniere de toute la Communauté. Elle dissimuloit avec une douceur incroyable, les petits déplaisirs, qui sont inevitables dans une vie de Communauté pour sainte qu'elle soit ; elle se donnoit toujours le tort, et ne pouvant souffrir qu'on luy demandast pardon, elle estoit souvent la premiere à le demander à genoux : C'est moy, ma chere Sœur, disoit-elle, qui vous ay donné sujet de peine, par mon orgueil et par mon impatience, priez Dieu qu'il me convertisse, et croyez que je vous aime de tout mon cœur. Quoy qu'elle eust un don d'oraison continuelle, et qu'elle parlast éminemment des choses de Dieu aux personnes de dehors, qui la venoient visiter, son humilité neantmoins la rendoit si reservée dans la Maison, qu'elle n'en parloit que par interrogation, et comme si elle eust ignoré ces choses-là ; et quand on la pressoit quelquefois en recreation, de communiquer les bons sentimens que Dieu luy donnoit dans ses exercices de devotion, elle répondoit naïvement : Que diray-je ? sinon que je suis continuellement infidele aux graces de Dieu.

Mais comme je ne pretends icy que faire un petit abregé de sa vie, je laisse ses autres vertus, ses penitences et ses mortifications, qu'un corps robuste auroit eu de la peine à supporter, et dans lesquelles elle estoit infatigable, se refusant mesme constamment en toutes choses les soulagemens qu'on jugeoit necessaires à sa foible complexion et à ses infirmitez presque continuelles. Et s'il arrivoit qu'elle eût connoissance que quelque personne fust en mauvais estat et en danger de son salut, elle redoubloit pour lors et ses austeritez et ses prieres.

Aussi puisoit-elle cet amour des souffrances, et ce zele qui la consumoit, dans la source de l'amour divin, son cœur estant inseparable du saint Sacrement de l'Autel, pour lequel elle avoit une devotion admirable, et dont elle ne pouvoit perdre la presence. Sans son humilité, qui l'éloignoit de toutes particularitez, elle l'eust volontiers receu tous les jours ; et pour se consoler et se satisfaire dans cette privation qui luy estoit bien sensible, elle procuroit au Monastere le plus de Messes qu'elle pouvoit, et les entendoit toutes avec une modestie et un respect Angelique, se donnant toujours la liberté de quitter

le parloir, et quelque conversation que ce fust, lorsque on sonnoit une Messe.

Comme cette pieuse Dame avoit gagné les cœurs de la Communauté par ses bons exemples, et de ceux de dehors par la douceur de ses saints entretiens, et par ses liberalitez, tout le Canada luy souhaittoit encore plusieurs années de vie, mais il a plû à Dieu, qui vouloit couronner les merites de sa servante, d'en disposer autrement.

Ce fut le douziéme de Novembre de l'année derniere 1671. qu'elle fut attaquée d'une pleuresie, qui l'emporta le septiéme jour. Ce terme parut bien court aux personnes qui n'estoient pas bien resoluës de la perdre, il fut neantmoins suffisant pour faire éclater dans sa mort les vertus qui avoient paru en elle pendant sa vie : elles s'assemblerent toutes alors comme en foule, pour l'accompagner dans ce passage, et parurent dans un éclat si extraordinaire, que les personnes qui eurent le bonheur de l'assister pendant sa maladie, en furent toutes surprises.

Jamais elle ne fut plus humble, plus affable, plus patiente, plus mortifiée, plus obeïssante, ny plus soumise à la Superieure, aux ordonnances du Medecin, plus devote, plus unie avec Dieu, ny plus resignée à sa sainte volonté.

Elle avoit toujours eu une tendresse particuliere pour la pauvreté, aussi voulut-elle mourir en pauvre, jusques là mesme qu'elle pria celles qui l'assistoient, de luy faire cette grace que de décharger une petite table, qui estoit proche de son lit, de quantité de douceurs qu'elle ne jugeoit pas luy estre necessaires, ajoûtant qu'elle desiroit que la pauvreté parust dans sa chambre et dans tout ce qui avoit rapport à elle, comme une Reine dans son Palais, où elle doit avoir tout credit et autorité.

Le 15. du mesme mois, et le quatriéme de sa maladie, elle fit son testament solemnel, où Monsieur Talon, Intendant, voulut se trouver, tant pour honorer sa personne, que pour autoriser ses dernieres volontez ; et la défunte, qui eut toujours l'esprit sain et present à soy, ne manqua pas de luy en faire compliment, et de luy en témoigner ses reconnoissances. Deux jours apres, ayant appris du Medecin qu'elle ne passeroit pas le lendemain, elle ne s'en estonna point, et pria celles qui estoient aupres d'elle, de ne luy plus parler que de l'Eternité ; et comme on luy demandoit si elle n'avoit pas quelque regret de mourir ? Point du tout, dit-elle, j'estime mille fois plus le seul jour de ma mort, que toutes les années de ma vie.

Le jour suivant, qui fut celuy de son bonheur, elle fut ravie, quand s'estant enquise quel jour il estoit, elle sçeut qu'il estoit Mercredy : Dieu soit beny, dit-elle, ah ! que je seray heureuse de mourir aujourd'huy ! c'est un jour destiné pour honorer saint Joseph. De fait elle entra dans l'agonie en priant Dieu, et expira doucement deux heures apres, sur les huit heures du soir, dans l'enclos du Monastere, âgée de 68. ans, dont elle en avoit passé trente-trois en ce païs. Elle employa cette derniere journée dans des desirs si ardents de voir Dieu, et de le posseder, que les heures luy duroient des années, et demandoit incessamment quand arriveroit ce bienheureux moment qui l'uniroit à son souverain bien pour jamais.

Elle receut ses derniers Sacremens de la main de Monsieur de Bernieres, neveu de celuy qui avoit conduit toutes ses affaires pour le Canada, grand Vicaire de Monseigneur de Petrée, et Superieur du Monastere, avec une devotion et une joye, qu'il seroit difficile d'exprimer ; et faisant reflexion sur la charité, et le soin de ses cheres filles, qui n'avoient rien oublié ny épargné pour l'assister en tout, pour le spirituel et pour le temporel, elle reconnut sensiblement, avec beaucoup de satisfaction et de consolation, qu'ayant tout quitté pour nostre Seigneur, elle en recevoit le centuple dés cette vie, selon sa promesse. Ces paroles du Sage : *timenti Dominum bene erit in extremis,* que l'ame qui aura passé sa vie dans la crainte de Dieu, s'en trouvera bien à la mort, ont esté verifiées en cette pieuse Dame ; le jour de sa mort a esté pour

elle un jour de benediction, *et in die defunctionis suæ benedicetur.*

Aussi comme elle avoit acquis la perfection de la Justice Chrestienne, son ame, avec celle des Justes, estoit en la main de Dieu, *Justorum animæ in manu Dei sunt*, et dans la sureté de cet azile, elle ne ressentit aucune atteinte du tourment de la mort, *non tanget illos tormentum mortis.* Elle n'eut aucune peine de quitter la vie ; l'esprit de componction qui regnoit dans son cœur, y avoit mis le calme, et l'avoit delivrée des inquietudes que cause d'ordinaire le souvenir des pechez passez ; enfin le témoignage de sa bonne conscience, qui est toute la gloire d'une ame Chrestienne, et la confiance qu'elle avoit en la divine misericorde, luy faisoit regarder d'un œil paisible et sans crainte, ce qu'il y a de plus horrible dans les Jugemens de Dieu : de sorte que son cœur, au plus fort de ses douleurs, tout transporté de joye, et dans des mouvemens tout divins, ne respiroit que le Ciel ; elle prioit ses cheres filles, qui estoient toujours aupres d'elle, de luy remettre souvent en memoire, ce premier Verset du Pseaume 121. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*, s'occupant, jusques à ce qu'elle tomba en l'agonie, dans des sentimens de componction, pleins d'amour et de suavité, de resignation à la volonté de Dieu, de confiance, de loüange, d'action de grace, et dans des desirs ardens de se voir au plustost dans la joüissance du bonheur eternel.

Le lendemain de sa mort, elle fut enterrée dans le Chœur des Religieuses, dans un cercüeil de plomb ; ce qui se fit à la verité contre ses intentions, cette humble Dame n'ayant cherché durant toute sa vie que l'humiliation et l'aneantissement, et sur tout à la mort. Mais le ressentiment que les Ursulines ses filles conserveront toujours de ses bontez et de ses bienfaits, les fit passer par dessus toute autre consideration, et les obligea dans une occasion si considerable et si solemnelle, d'en témoigner cette petite reconnoissance.

Avant que son corps fut ensevely, on en tira le cœur, selon qu'elle l'avoit ordonné dans son testament, pour estre mis entre les mains des Peres de nostre Compagnie, ausquels elle l'avoit promis depuis plusieurs années, conformement à leurs desirs, declarant expressement (ce qui confirme encore le bas sentiment qu'elle avoit d'elle-mesme) qu'elle vouloit qu'il fust mis dans une petite quaisse de bois toute simple, sans estre mesme rabotée, et sans autre enveloppe que de la terre meslée avec de la chaux vive, et qu'il fust livré en cet estat ausdits Peres, pour marque du respect et de l'affection (ce sont les propres termes du Testament) qu'elle a toujours euë pour leur sainte Compagnie, pour estre posé et enterré sous le marchepied de l'Autel de leur Eglise, où repose le saint Sacrement, pour y estre consommé et reduit en poussiere, aux pieds de la divine Majesté.

Ces dernieres lignes de son testament olographe ayant esté omises dans la minute du testament solemnel, elle n'eut point de repos qu'elles n'y fussent inserées, ne pouvant s'empescher, tandis que cette affaire se passoit, de témoigner de l'indignation contre ce cœur, qui, à l'entendre, avoit esté si traître, si ingrat et si infidele à cette adorable majesté.

Ses obseques furent honorées de toutes les personnes considerables de cette ville et des bourgades voisines ; comme cette illustre defunte estoit regrettée de tout le monde, aussi les larmes n'y furent pas épargnées. La compagnie estant restée dans l'Eglise de dehors, le Clergé entra processionnellement dans le Chœur des Religieuses pour y faire l'enterrement. Et, la ceremonie achevée, le mesme Clergé conduisit le cœur, porté sous un crespe noir, apres Monsieur de Bernieres, Curé, par un des plus considerables habitans du païs, ancien Conseiller du Conseil Souverain, suivy de Monsieur de Courcelles, Gouverneur, et de Monsieur Talon, Intendant, et de toute l'assemblée, jusques à nostre Eglise, où à la porte, il fut consigné entre les mains du Superieur, par ledit sieur de Bernieres,

executeur du testament, et de là, il fut porté par ledit Pere, au pied des marches du grand Autel, dont elle avoit autrefois donné le grand tableau, et la lampe d'argent, avec un fond pour l'entretenir, sans parler des autres témoignages de son affection envers nostre Compagnie, tant en France, qu'en ce païs, où elle a toujours eu un de nos Peres pour son Directeur et son Confesseur, qui sont des marques de l'affection qu'elle avoit pour cette Compagnie, et qu'elle a conservée jusqu'au dernier soupir, ayant desiré avant que de mourir, d'en voir les principaux ouvriers, qui se trouvoient pour lors à Quebec, pour recevoir leur benediction, et se recommander à leur prieres. C'est un devoir qu'elle merite de nous, et que nous luy rendrons tous tres-volontiers, dans des sentimens eternels de reconnoissance.

CHAPITRE IV.

De la bien-heureuse Mort de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation.

La vie de cette femme forte, telle que nous la represente Salomon, en quelqu'estat que nous la considerions, ou engagée dans le mariage, ou dans sa viduité, qui luy a donné la liberté de quitter le monde, et d'estre comme elle l'a esté, une tres-digne fille de sainte Ursule, estant un ouvrage du Saint-Esprit, qui s'est plu en cette ame, et qui a pris plaisir de l'enrichir des dons les plus exquis de ses graces, demande un volume entier, et un esprit plus éclairé que le mien, dans la connoissance de sa conduite, pour en former parfaitement le caractere et l'idée.

Sa vocation toute surnaturelle, que j'ay esté obligé de deduire assez amplement, nous donne quelque veuë de la Providence particuliere que Dieu avoit sur cette ame, et nous la devons considerer comme un effet et une production de ces belles lumieres, dont son entendement estoit éclairé, et de ce feu, que l'Epoux celeste avoit allumé dans son cœur dés son enfance. Je ne dis rien de sa vie toute extraordinaire estant encore en France ; elle a esté connuë de personnes de grand merite et d'eminente vertu, qui la touchent de prés selon le sang : le zele de la gloire de Dieu brusle trop ardemment dans leur cœur pour en refuser la communication et la connoissance au public. La vie qu'elle a menée en ce païs a esté en comparaison de l'autre une vie cachée, et commune à l'exterieur, par un ordre exprés qu'elle en avoit receu de N. S. et qui fut approuvé de son Directeur ; ordre qu'elle a observé si exactement, et avec une application si particuliere, les trente-trois années qu'elle a passé dans le Canada, que, quoy qu'elle eust interieurement de plus grandes communications que jamais avec Nostre-Seigneur, qu'elle ne perdoit point de veuë dans ses emplois et dans sa conversation avec le prochain, non plus que dans l'Oraison, neantmoins ses ravissemens, ses extases, ses visions, ses caresses si particulieres quelle recevoit de la part de Nostre-Seigneur, et de sa sainte Mere, et autres semblables faveurs, qui auparavant luy estoient ordinaires, ne parurent plus. Toutes ces graces demeurerent cachées le reste de sa vie, sous un exterieur tout celeste, qui edifioit et ravissoit les personnes qui la voyoient, ou avoient le bonheur de converser avec elle. Son silence perpetuel n'avoit rien de triste ny de rebutant, sa modestie estoit Angelique, et son humilité et sa simplicité sans exemple, accompagnée d'une sagesse et d'une prudence qui ne tenoit rien de l'humain. Quoy qu'elle eust esté dix-huit ans en charge, à trois diverses reprises, avec une entiere satisfaction de tout le monde, tant de la Communauté que du dehors, toutefois elle estoit la plus soumise, la plus obeïssante de la maison, la plus exacte dans toutes les observances, et découvroit son interieur à sa Superieure avec la sincerité que feroit une Novice la plus fervente.

Elle conservoit une douceur inalterable pour qui que ce fust, et les personnes qui ont conversé familierement avec elle, ou qui ont conduit son interieur, ont reconnu manifestement que cette admirable égalité d'humeur, venoit d'une vertu interieure toute extraordinaire, et de cette union intime qu'elle avoit avec celuy qui dit de soy-mesme : *Mitis sum, et humilis corde,* je suis doux et humble de cœur. Elle estoit sans doute possedée de son esprit, et c'est de cette source infinie de toutes sortes de biens, dont elle estoit si proche, qu'elle avoit tiré ce grand courage et cette confiance inébranlable pour entreprendre si genereusement la conduite d'une Mission de Religieuses en Canada, qui estoit lors sans exemple, et pour se resoudre à traverser tant de mers, à s'establir dans un païs barbare, à y bastir un Monastere, où elle a assemblé 25. à 30. Religieuses, et un nombre considerable de petites Pensionnaires, tant Sauvages, que Françoises, et à le rebastir et le remettre sur pied douze ans apres son arrivée, tout ayant esté consumé par le feu. Elle surmonta toutes ces difficultez, et une infinité d'autres, qui se trouvent toujours dans l'execution des grands desseins, et fournit à toutes ces dépenses du fond inépuisable de cette confiance qu'elle avoit en Dieu, animée de la charité qui brusloit dans son cœur pour le salut de ces peuples, et appuyée fortement sur l'ordre qu'elle avoit receu de Nostre-Seigneur et de sa sainte Mere, de leur bastir en ce païs une Maison. Ces veuës la tenoient dans la paix, qu'elle ne perdit jamais, quelque opposition que pust faire à ses desseins, le demon ; du reste, sa maniere d'agir estoit accompagnée de vigueur, de soin et de vigilance, selon la nature des affaires. Son cœur et ses bras estoient toujours ouverts aux filles et aux femmes Sauvages qui vouloient estre instruites ; ny la petitesse du lieu où elles estoient logées dans les commencemens, ny leur peu de vivres, ny le manquement de quantité de choses necessaires, n'estoient capables d'arrester son zele et ses liberalitez, ny d'alterer tant soit peu sa confiance. Elle estoit industrieuse, et n'ignoroit rien de ce qu'on peut souhaitter en une personne de son sexe, pour l'aiguille, ou pour le pinceau, et pour toutes sortes d'ouvrages ; elle n'estoit pas mesme ignorante en matiere d'architecture. Elle apprit en peu de temps les deux Langues qui ont le plus de cours en ce païs, l'Algonquine et la Huronne, avec tant de succez, qu'elle se rendit capable de les enseigner aux autres, et on peut dire qu'elle est morte dans ce saint exercice, puisque sa derniere maladie la prit lors qu'elle avoit actuellement pour écolieres, trois Religieuses nouvellement venuës de France.

Son indisposition commença le seiziéme de Janvier, par un débordement extraordinaire de bile, qui l'obligea de se mettre au lit jusqu'au dernier d'Avril, qui fut le jour de sa bienheureuse mort. Elle fut si mal dés le commencement, que du sentiment des Medecins, on jugea à propos de luy donner ses derniers Sacremens, n'y ayant pas d'apparence qu'elle deust passer le neuviéme jour ; et depuis ils protesterent souvent qu'elle ne vivoit que par miracle. Dieu vouloit qu'elle remplist la mesure des souffrances, qui luy devoient meriter la couronne, qu'elle possede maintenant dans le Ciel.

Pendant ces trois mois et demy qu'a duré sa maladie, dans une complication de divers maux, qui luy causoient jour et nuit des douleurs tres-cuisantes, elle fit paroistre une constance qui donna un nouveau lustre à toutes ses vertus. On fut obligé de luy faire des incisions profondes et tres-sensibles en deux abcez qui s'estoient formez sur son corps : pendant cette operation, elle parut dans un repos et dans une égalité d'esprit admirable, sans se permettre la moindre plainte, comme si le rasoir eût agy sur un autre corps que le sien. Elle se tenoit devant Dieu et s'offroit à son infinie bonté, en esprit de victime, toute preste à souffrir encore davantage, jusqu'au dernier jour du Jugement, pour le faire connoistre, aimer et glorifier de tous ces peuples. Elle se consideroit

comme attachée à la Croix de son Sauveur, son unique amour, qui l'entretenoit continuellement, elle se conjoüissoit avec luy de ce bonheur, *Christo*, disoit-elle, *confixa sum cruci;* cette reflexion luy causoit une joye indicible.

Celles qui l'assistoient, remarquerent que sa douceur, sa patience, son humilité, sa charité, toutes ces belles vertus qu'on avoit toujours admirées, sembloient neantmoins croistre à mesure que croissoient ses douleurs : toutes choses la portoient à Dieu, mais sur tout les douleurs et les souffrances. Vers les derniers jours de sa vie, elle paroissoit comme dans une douce extase, la joye sur le front, la veuë modestement baissée, ou tournée vers son Crucifix, qu'elle tenoit en main ; elle parloit peu, mais toujours avec une suavité ravissante.

L'empressement qu'on témoignoit à demander à Dieu sa guerison luy faisoit un peu de peine, parce qu'elle s'estimoit inutile sur la terre : un peu avant sa mort, sa Superieure luy reprochant avec amitié, qu'elle avoit donné quelque sujet à sa maladie, ayant toujours voulu suivre la Communauté pour le vivre, quoy que souvent il fust contraire à la foiblesse de son estomac, elle luy découvrit pour lors ce secret, que Nostre-Seigneur luy ayant ordonné, à moins qu'elle ne fust malade, de s'accommoder en tout à la Communauté, elle avoit cru, apres avoir communiqué la chose à son Directeur, qu'elle devoit éviter les particularitez ; que sa vie estoit de peu d'importance, mais que sa grande affaire estoit d'obeïr à la divine Majesté. C'est pour cette mesme raison que, quelque degoust qu'elle eust pour la vie presente, et pour ardents que fussent ses desirs d'aller loüer et aimer Dieu dans le Ciel, ses Superieurs voulant qu'elle demandât à Dieu la santé, elle obeït avec simplicité et avec une parfaite soumission, et forma sa priere presque en mesmes termes qu'avoit fait autrefois saint Martin : Monseigneur, si vous jugez que je sois encore necessaire à cette petite Communauté, je ne refuse point le travail, ny la peine ; vostre sainte volonté soit faite.

Estant à l'extremité, elle demanda plusieurs fois toutes les petites Pensionnaires, tant Sauvages, que Françoises ; elle leur donna sa benediction avec des tendresses incroyables, et les recommanda particulierement à toutes ses sœurs, avec grand zele, les asseurant qu'elle offroit continuellement à Dieu le peu de bien qu'elle faisoit, ses douleurs, sa vie et sa mort, pour la conversion et le salut des pauvres Sauvages, afin, dit-elle, que Dieu soit connu, aimé, servy et glorifié de tous ces peuples. Ce fut dans ces sentimens, que chargée d'années et de merites, elle quitta la terre, pour aller joüir de Dieu dans le Ciel. Cette ame sainte se separa sans violence de sa chere Communauté, parce que Dieu l'appelloit à soy ; elle n'eut aucun sentiment de leurs regrets ny de leurs larmes, d'autant qu'elle avoit les yeux arrestez sur la volonté de Dieu, qui avoit toujours esté l'objet de toutes ses delices, et son Paradis en cette vie.

Permission.

Permis d'imprimer. Fait ce 9. Janvier 1673.

Signé, DE LA REYNIE.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Année 1656.

Année 1657.

Année 1658.

ANNÉE 1659.

ANNÉE 1660.

ANNÉE 1661.

ANNÉE 1662.

ANNÉE 1663.

ANNÉE 1664.

Année 1665.

Année 1666.

Année 1667.

Année 1668.

Année 1672.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES RELATIONS DES JÉSUITES.

Les Relations sont indiquées par des chiffres plus noirs et plus gros; la page, par un chiffre ordinaire. Les chiffres qui sont précédés de trois points (...) sont des indications moins importantes, mais qui peuvent servir à ceux qui font des recherches; il faut remarquer qu'ils n'ont aucun rapport à ce qui précède.

A

B

C

D

E

J

K

L

M

N

O

P

S

T

U

V

RELATION

DE LA

NOVVELLE-FRANCE

DE SES TERRES, NATVREL DV PAYS ET DE SES HABITANS,

ITEM

Du Voyage des Peres Iesuites aux dictes contrées, et de ce qu'ils y ont faict iusques à leur prinse par les Anglois.

NOTE.

Le feuillet qui suit, contient l'*Epître au Roi* et l'*Avant-propos* qui précèdent la Relation du P. Biard, telle que publiée par Louis Muguet, à Lyon, 1616. Ces deux pièces, que nous avons eu la bonne fortune de nous procurer au moment de terminer notre édition, ne se trouvaient pas dans l'exemplaire que nous avions lorsque nous l'avons commencée.

Il sera facile de les mettre à leur place, en tête de la première Relation, lorsqu'on fera relier l'ouvrage.

blement que le vent et la marée ; vostre liberalité Royale m'y a entretenu quelques années, et son authorité puissante m'a deliuré des mains de certains corsaires Anglois, qui, ennemis de nostre saincte foy, (de laquelle nous iettions quelque semence en ces Terres Neuues, auec esperance d'en faire vne moisson plantureuse, seul motif de nostre voyage et de vostre Iussion, Sire,) nous ont faict quitter la place à nostre grand regret, et nous ont tenu comme prisonniers quelques mois dans leur vaisseau, et preparé cent fois la hart et la potence pour nous faire perdre la vie, le seul respect de Vostre Maiesté les ayant empeschez d'executer leurs mauuais desseings, particulierement sur ma personne, que Vostre Maiesté, croissant d'age et de zele, puisse vn iour arborer l'estendart de la croix auec ses fleurs de lys royales, aux terres plus escartées des infideles ; tandisque ce grand Roy des Roys luy prepare au Ciel vne couronne tissuë d'honneur et de gloire perpetuelle, que ie vous souhaitte, apres auoir porté la vostre en terre longuement et heureusement ; de mesme cœur et affection que ie suis,

De vostre Majesté,

Tres-humble et tres-obeïssant,
subjet et seruiteur,

PIERRE BIARD.

(*) D'après l'édition de Louis Muguet, publiée à Lyon en 1616.

V

RELATION

DE LA

NOVVELLE-FRANCE

DE SES TERRES, NATVREL DV PAYS ET DE SES HABITANS,

ITEM

Du Voyage des Peres Iesuites aux dictes contrées, et de ce qu'ils y ont faict iusques à leur prinse par les Anglois.

FAICTE PAR LE P. PIERRE BIARD, GRENOBLOIS, DE LA C[ie] CY-DESSVS. (*)

AU ROY.

SIRE,

Si ie presente à vostre Maiesté ces discours de vostre Nouuelle France, la description du païs, et le récit des mœurs et façons de faire estrange et sauuage des Canadins, ie suis obligé par toutes sortes de deuoir à ce faire. Son commandement exprés, ioinct à celuy de la Royne vostre tres-honnorée mere lors Regente, m'y a porté, avec quelques miens compagnons, plus fauorablement que le vent et la marée ; vostre liberalité Royale m'y a entretenu quelques années, et son authorité puissante m'a deliuré des mains de certains corsaires Anglois, qui, ennemis de nostre saincte foy, (de laquelle nous iettions quelque semence en ces Terres Neuues, auec esperance d'en faire vne moisson plantureuse, seul motif de nostre voyage et de vostre Iussion, Sire,) nous ont faict quitter la place à nostre grand regret, et nous ont tenu comme prisonniers quelques mois dans leur vaisseau, et preparé cent fois la hart et la potence pour nous faire perdre la vie, le seul respect de Vostre Maiesté les ayant empeschez d'executer leurs mauuais desseings, particulierement sur ma personne, laquelle possible la diuine prouidence a voulu reseruer, par l'entremise vostre, pour estre commandée derechef de faire voile aux mesmes contrées, et continuer la culture de ce peuple sauvage. Eschappé donc de ce danger, et tout mouillé encore du naufrage sur le port de vostre France, i'offre à vos pieds ce peu de cayers comme vne table de tres-humble recognoissance : que si j'escris, si ie vis, c'est (apres Dieu) par vostre moyen et faueur, Sire. Et cette obligation signalée m'estant touiours devant les yeux, fera que ie prierai Dieu continuellement auec tous ceux de ma robbe, que Vostre Maiesté, croissant d'age et de zele, puisse vn iour arborer l'estendart de la croix auec ses fleurs de lys royales, aux terres plus escartées des infideles ; tandisque ce grand Roy des Roys luy prepare au Ciel vne couronne tissuë d'honneur et de gloire perpetuelle, que ie vous souhaitte, apres auoir porté la vostre en terre longuement et heureusement ; de mesme cœur et affection que ie suis,

De vostre Majesté,

Tres-humble et tres-obeïssant,
subjet et seruiteur,

PIERRE BIARD.

(*) D'après l'édition de Louis Muguet, publiée à Lyon en 1616.

AVANT-PROPOS.

A grande raison (ami lecteur) vn des plus anciens prophetes, nous depeignant mystiquement, sous le sensible et l'historial degast de la Iudée, les horribles rauages, exterminations et ruines que Satan opere, où sa fureur peut auoir le domaine, a dit emphatiquement : *Au deuant de luy la terre est Paradis de delices, et derriere luy la solitude d'vn desert :* car certes, qui iettera ses yeux sur tout le vaste contour de la terre, et y considerera les nations illuminées du soleil de Iustice, nostre Sauueur Iesus-Christ, arrosées de son sang et precieux sacrement, nourries de sa grace et parole, viuifiées et réiouyes de son esprit, cultiuées et regies de ses diuins offices, honorées de son oracle et presence reelle ; qui, dis-ie, contemplera ceci, aura grande occasion de s'écrier, qu'au deuant du destructeur infernal, et où il ne peut atteindre, la terre est vn paradis de delices, où toutes benedictions mesmement temporelles, et seculiere felicité accompagnent les peuples, étant planté au milieu d'eux le vrai arbre de vie, nostre Redempteur Iesus-Christ. Mais au contraire, si l'on detourne la veuë, et que l'on regarde derriere ce maudit tyran, Lucifer, et par où il a pu exercer ses intolerables cruautés, on ne trouuera que destructions et solitudes, cris et lamentations, que desolation et ombre de mort. Or, il n'est pas besoin que nous sortions hors de nostre hemisphere, pour voir à l'œil et reconnoistre cette verité, la Grece et la Palestine, iadis vn bel Eden, auiourd'hui vn pitoyable desert, nous sont deuant les yeux. Que s'il vous plaist que nous nous regardions nous mesmes, pour, touchant à la main cela mesme, rendre louange au liberal donateur de nos biens, ie vous prie, suiuons ce soleil corporel qui nous éclaire, et l'accompagnons en son couchant, pour sçauoir, à qui par droite ligne de nous, il va donner le bon iour au-delà de nostre Ocean, nous ayant ici recommandez au repos de la nuict. C'est la Nouuelle France, ceste nouuelle terre, dis-ie, découuerte premierement au dernier siecle par nos François, terre iumelle avec la nostre, subiette à mesme influence, rangée en mesme parallele, située en mesme climat ; terre vaste, et pour ainsi dire infinie, terre que nous saluöns, regardant nostre soleil en son couchant ; terre cependant, de laquelle vous pourrez meritoirement dire, si vous considerez Satan en front, et venant de l'occident pour nous abattre : *Deuant luy est vn paradis de delices, et derriere luy la solitude d'vn desert :* car en pure verité toute ceste region, quoy que capable de mesme felicité de nous, toutefois par malice de Satan qui y regne, n'est qu'vn horrible desert, non guere moins calamiteux pour la malencontreuse disette des biens corporels, que pour celle qui absoluëment rend les hommes miserables, l'extreme nudité des parements et richesses de l'ame. Et il ne faut pas en accuser le sol ou malignité de la terre, l'air ou les eaux, les hommes ou les humeurs : nous sommes tous faits, et releuons de mesmes principes. Nous respirons soubs mesme eleuation de pole ; mesme constellations nous temperent : et ie ne croy poinct, que la terre, laquelle produit là d'aussi hauts et beaux arbres que les nostres, ne produisist d'aussi belles moissons, si elle estoit cultiuée. D'où vient donc vne si grande diuersité ? d'où ce tant inesgal partage de bon et mal heur, de iardin et de desert, de paradis et d'enfer ? Que m'interrogerez-vous ? interrogez celui qui du Ciel advisoit son peuple de considerer cette tant opposite diuision entre Esaü et Iacob, freres iumeaux, et comme celuy-là estoit logé en l'air auec dragons et bestes sauuages, et celuy-ci en la moëlle et mamelle de la terre auec les anges.

Cette consideration de vray est puissante, et debvroit occuper d'admiration tous nos sentiments, nous retenant en vne pieuse crainte, et affectionnée volonté de communiquer charitablement ce comble de bien du Christianisme, qui nous vient si gratuitement au rencontre. Car autrement certes il est facile à

nostre benin Pere de croiser ses bras comme fit Iacob, et mettre sa droite sur le puisné et sa gauche sur le plus grand. O mon Dieu ! où est ici l'ambition des grands ? où la contention des forts ? où la montre des richesses ? où l'effort des vertueux ? y a-t-il champ de Marathon ou lices Olympiques plus propres aux courageux ? où est-ce que la gloire d'vn chrestien le peut éleuer plus heureusement, que où elle apporteroit la felicité corporelle tout ensemble et la spirituelle à ses consorts ; et où, comme grand outil de Dieu, il feroit d'vn desert vn Paradis, où il dompteroit les monstres infernaux, et introduiroit la police et la milice du Ciel en terre, où les generations et generations à milliers et iusques aux derniers siecles, beniroient son nom et sa memoire sans cesse, et le ciel mesme qui se peupleroit de ses bienfaicts, se réiouyroit des graces et benedictions versées dessus luy ?

Or, c'est, amy lecteur, l'ardent desir et zele de voir cette Nouuelle France que ie dis conquise à Nostre Seigneur, qui m'a fait prendre la plume en main pour vous depeindre brieuement et en toute verité, ce que i'ai reconnu de ces contrées. Il y a quatre ans que i'y fus enuoyé par mes superieurs, et, Dieu punissant mes pechés, i'en ai esté depuis enleué par les Anglois, ainsi que ie raconteray cy-après.

W

FAUTES PRINCIPALES

qui se sont glissées dans la présente édition.

Relation 1611, *page* 2, 26[e] *ligne de la* 1[ere] *colonne, au lieu de* ou bien, *lisez* oüy bien, *et effacez la parenthèse; c'est-à-dire, qu'après le mot* Norambegue, *qui se trouve à la* 23[e] *ligne de cette même colonne, il faut lire et ponctuer comme suit:* De ces deux mots de Norambegue et de Acadie, il n'en reste plus aucune mémoire sur le pays, oüy bien de Canada, laquelle fut principalement descouuerte par Iacques Cartier, *etc.*

Relation 1634, *page* 89, *la* 1[ere] *ligne de la seconde colonne doit être à la tête de la première colonne.*

FAUTES DES ANCIENNES ÉDITIONS

conservées ou répétées dans l'édition présente.

Relat.	page	col.	ligne	au lieu de	lisez
1611,	46,	1,	16,	Morosa	Moscosa
——,	47,	2,	33,	Pere duThet	Frere du Thet
——,	48,	2,	40,	*id.*	*id.*
1635,	34,	1,	14,	Ouiochronons	Oniochronons
1636,	53,	2,	1,	Masinatrigan	Massinahigan
——,	75,	2,	51,	Feanté	Feauté
——,	77,	1,	4,	Daudemare	Dandemare
——,	114,	1,	35,	pour l'heure	pour l'heur
——,	116,	1,	48,	d'*Ang8iens*	d'*Ang8tens*
1637,	22,	2,	30,	Picart	Piiart
——,	107,	2,	22,	Ieanaustaiae	Teanaustaiae
——,	158,	1,	31,	Agniehenon	Agniehronon
——,	166,	1,	3,	Agnietironon	Agniehronon
——,	170,	1,	24,	Auenté	Arenté
1639,	55,	2,	52,	8eanohronon	8enrohronon
——,	88,	2,	24,	Ossonane	Ossossane
1640,	11,	2,	25,	Metaberdtin	Metaber8tin
——,	12,	1,	27,	Vtakd'amivek	8tak8ami8ek
——,	12,	1,	30,	Papiragad'ek	Papinag8ek
——,	34,	2,	33,	Ouasouarim	Ouasouarini
——,	63,	1,	35,	Teanansteixé	Teanaustaiaé
——,	63,	1,	36,	Ossossarie	Ossossane
1640,	63,	2,	26,	Ossossarie	Ossossane
1641,	29,	2,	29,	*mettez virgule après* petite [nation	
——,	37,	2,	35, 43,	Aquieero-nons	Agnieero-nons
——,	71,	1,	2,	*Attikadaron*	*Atti8andaron*
1642,	10,	1,	43,	Saqué	Sagné
——,	97,	1,	47,	Paüoitigou-eieuhak	Paoüitigou-eieuhak
1647,	67,	2,	8,	8mosotic8chie	8mosoti-c8ehie
1656,	10,	2,	41,	Oueoutchoue-ronon	Oneoutchoue-ronon
——,	38,	1,	51,	Broar	Broat
——,	39,	1,	52,	*Liniouck*	*Liniouek*
——,	39,	2,	2,	*Ponarac*	*Pouarac*
1658,	22,	1,	37,	Ouraouak-mikoug	Outaouak-mikoug
1660,	12,	2,	44,	Abimi8ek	Alini8ek
1662,	2,	2,	47,	Ontôagaunha	Ont8agannha
1671,	25,	2,	48,	Lesoumami	les Oumami
1672,	44,	1,	17,	Pingagami	Piguagami